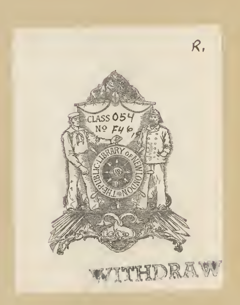



R.
CLASS 054
Nº F46
THE PUBLIC LIBRARY OF NEW LONDON
WITHDRAW



LE FIGARO, 26 rue Drouot — BO... D VAL... & Cie ... boulevard d... Paris PRIX ... 3

LE SILVAIN

Chapeau rond, velours noir, porté par Mlle *de Mérode;* la passe flexible au contour du visage, avec transparent guipure ancienne ; pose de plumes a la Roxelane.

CAPOTE FÉDORA

Calotte droite, très haute; deux côtés, broderie argent en relief, posés en profil; jolis nœuds velours noir, appuyés sur les cheveux. Spéciale pour théâtre et visite.

LE "MIREILLE"

Feutre du matin, noir ou couleur; bords retroussés, garnis de chaque côté de ruban foncé, en ruche; aigrette de deux ailes souples, boucle acier brillant.

H. GRAY.

MODES DE Mme CARLIER

PARIS

31, Avenue de l'Opéra

NICE

4, Jardin Public, suite du quai Masséna
(Ouverture le 15 décembre)

MONTE-CARLO

Galerie Charles III, Maison Sert et Migno.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & Cie. **Papeteries du Marais.**

Quinzième Année. Deuxième série. — N° 82.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE : Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Janvier 1897

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

A nos Lecteurs

Le *Figaro illustré* mensuel termine sa septième année. En feuilletant les sept volumes que forme aujourd'hui sa collection, l'on peut constater les améliorations successives dont il a été l'objet, la recherche constante du mieux, l'accueil éclairé toujours réservé aux talents nouveaux qui viennent mêler leurs noms à ceux des peintres et des écrivains déjà célèbres. Chaque année aussi, les procédés de reproduction se sont perfectionnés, tant par l'expérience de nos collaborateurs manuels que par les essais et les sacrifices de la direction.

De plus en plus répandu à l'étranger aussi bien qu'en France, le *Figaro illustré* est pour ainsi dire entré dans les mœurs du public. La meilleure preuve de son succès est le nombre de ses imitateurs.

En 1896, comme les années précédentes, — en outre du fascicule de Noel, imprimé tout en couleurs et accompagné de deux primes d'exceptionnelle dimension, — le *Figaro illustré* a publié trois numéros spéciaux : *La Cavalerie Française, Les Cafés-Concerts, Lycéens et Lycéennes*. Ces numéros, enrichis de reproductions photographiques instantanées, la plupart en couleurs, montrent, en une série de tableaux, la vie intime du monde de l'armée, du plaisir et de l'étude. Tous les clichés sont inédits et ont été exécutés spécialement par les opérateurs de la maison Boussod, Valadon et Cie.

Un des éléments de succès du *Figaro illustré* réside dans le choix de ses couvertures ; celles de 1896 sont signées de Lucien Doucet, Henry Tenré, Jeanniot, Jean Béraud, Richard Goubie, Rossi, Mucha, Ballavoine, Mademoiselle Lacoste, Chocarne-Moreau, Hernandez, Gervex.

Parmi les artistes qui ont exécuté soit des hors texte, soit des illustrations, nous citerons : Mademoiselle Louise Abbéma, MM. J. Adeline, F. Bac, Barrau, Bourgain, Henri Boutet, Georges Cain, Chalon, Albert Guillaume, La Lyre, Laurent-Desrousseaux, Madame Madeleine Lemaire, L. Métivet, Monginot, Orange, Outin, Alfred Pâris, Rouffet, Toulouse-Lautrec, Vimar, Wagrez, etc., auxquels il convient d'ajouter d'abord les noms des maîtres : Léonard de Vinci, Holbein, Rubens, dont le *Figaro illustré* a reproduit les œuvres, puis les fac-similés de documents historiques, la plupart inédits.

Pour ce qui est de la partie littéraire du *Figaro illustré*, il nous suffira, pour prouver qu'elle réunit les noms les plus autorisés, de donner la nomenclature de ses principaux collaborateurs : Paul Bourget, Vicomte Melchior de Vogüé, Rodenbach, J.-H. Rosny, René de Pont-jest, Léo Claretie, N. Quellien, Henri Lafontaine, André Lemoyne, Tancrède Martel, Jeanne Mairet (Madame Charles Bigot), Fernand Mazade, pour les nouvelles; Arsène Alexandre, Antonin Proust, H. Buffenoir, H. Chantavoine, Victorin Joncières, Franz Jourdain, Robert de la Sizeranne, Georges de Lafenestre, Frédéric Masson, Edouard Petit, Strehly, Paul Souday, Edouard Garnier, pour les études artistiques, les articles d'érudition et les recherches rétrospectives.

Nous avons commencé en 1896 la publication de mémoires militaires inédits; la plus importante de ces œuvres a été les *Souvenirs d'Afrique*, du général vicomte de Bernis. Ces souvenirs ainsi que ceux, très curieux, de Duviquet, *Un Volontaire de 1792*, ont été illustrés avec une grande exactitude de reconstitution et une vraie maîtrise par Alfred Pâris.

Nous pensons qu'il vaut mieux montrer ce qu'on a fait, que de vanter ce que l'on fera. Nous ne nous étendrons donc pas sur notre programme de 1897, dont nous avons en main, dès aujourd'hui, tous les éléments et dont les numéros spéciaux sont en préparation.

Nous continuerons à donner des reproductions de tableaux de maîtres, empruntés au Musée du Louvre, mais en faisant une grande place aux modernes de l'école romantique, aujourd'hui si en faveur. Le fac-similé en couleurs des grandes œuvres de Delacroix, Corot, Jules Dupré, etc., n'a pas encore été donné au public, nous espérons y réussir comme nous avons réussi à reproduire la *Joconde*, le portrait de *Rembrandt* et l'*Anne de Clèves* d'Holbein.

Un des grands mérites du *Figaro illustré* aux yeux des amateurs et des bibliophiles, c'est la régularité et l'harmonie de sa composition. Aussi éviterons-nous les changements ; nous ne rechercherons que les améliorations : programme modeste, mais suffisant pour qui veut le remplir consciencieusement.

28 DÉCEMBRE 1896.

Pas très gaie cette fin d'année! Le mois de décembre, infidèle à lui-même, ne nous apporte ni blanche neige, ni glace glauque, ni les belles journées aux rouges couchers de soleil, ni les nuits d'acier sombre où scintillent les étoiles gelées, et les patineurs, au lieu du libre élan, au grand air, sur l'étendue des lacs, doivent se résigner aux confortables simulacres que leur offrent le Pôle-Nord et le Palais de Glace. C'est sous la pluie, dans la boue, sous un ciel noir, au milieu de l'enchevêtrement toujours croissant des fiacres fous et des omnibus homicides que l'infortuné Parisien a dû faire ses courses de Noël et du Jour de l'An, courir les magasins, dépenser son argent en futiles emplettes et en bonbons indigestes, et cela pour se conformer aux traditions.

Chaque année, cependant, s'accroît le nombre des sages ou des parcimonieux qui prolongent leur séjour loin de Paris, de façon à éviter le cap du Jour de l'An et les récifs qui l'entourent. Mais tout le monde n'est pas châtelain; l'on compte les heureux qui, en Méditerranée, bercés sur leur yacht, goûtent l'ineffable douceur de ne recevoir ni lettres, ni journaux, ni visites, aussi bien que ceux à qui leur oisiveté dorée permet d'hiverner en Egypte ou dans quelque autre région bénie du ciel. Ces absences de la haute société parisienne sont, il est vrai, largement compensées par les arrivages de milliardaires exotiques. Les notables commerçants de la rue de la Paix y trouvent heureusement leur profit, ainsi que les milliers de travailleurs et d'ouvrières qui, de ces prodigalités, tirent péniblement leurs salaires.

⁂

La devise du *Figaro illustré* étant « de plaire et d'amuser », mes lecteurs me sauront gré de glisser sans appuyer sur les divers événements de la vie politique et de la vie parlementaire; on n'y rencontre, en effet, ni amusement ni plaisir. Suivant son habitude, la Chambre a perdu son temps à écouter d'inutiles et fastidieuses interpellations, généralement inspirées par la mauvaise foi et l'esprit de taquinerie, elle n'a pu ni discuter sérieusement ni voter en temps utile le budget de 1897; mais c'est là un mince détail, un inconvé-



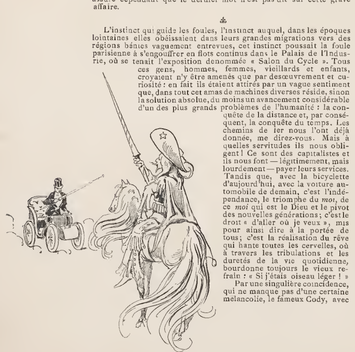
nient purement platonique pour le contribuable, dont l'argent n'en sera pas moins perçu et dépensé.

☙

Quelques centaines de personnages appartenant au monde du théâtre, des arts et des lettres, auxquels s'étaient joints une poignée de snobs, ont éprouvé le besoin d'organiser l'apothéose (un grincheux a dit le « centenaire ») de Sarah Bernhardt, et de marquer le point culminant de sa carrière déjà longue. Cela s'est accompli suivant le mode habituel : bouquet, toast, attendrissements, embrassades, suivis d'une représentation théâtrale qui s'est terminée par un défilé devant la statue — vivante — de Sarah Bernhardt, des couronnes furent déposées au pied du socle et des harangues — point funèbres — furent prononcées. Les organisateurs de cette fête ont vainement essayé de la transformer en une manifestation nationale; la police elle-même y a mis de la complaisance en leur prêtant ses beaux gardes municipaux et ses amènes sergents de ville, mais, malgré cela, Paris n'a pas marché... ni le ministre de l'Instruction publique non plus, qui s'est, poliment, mais obstinément refusé à poser sur le sein gauche de la grande tragédienne la croix de la Légion d'Honneur. On assure cependant que le dernier mot n'est pas dit sur cette grave affaire.

☙

L'instinct qui guide les foules, l'instinct auquel, dans les époques lointaines elles obéissaient dans leurs grandes migrations vers des régions bénies vaguement entrevues, cet instinct poussait la foule parisienne à s'engouffrer en flots continus dans le Palais de l'Industrie, où se tenait l'exposition dénommée « Salon du Cycle ». Tous ces gens, hommes, femmes, vieillards et enfants, croyaient n'y être amenés que par desœuvrement et curiosité : en fait ils étaient attirés par un vague sentiment que, dans tout cet amas de machines diverses réside, sinon la solution absolue, du moins un avancement considérable d'un des plus grands problèmes de l'humanité : la conquête de la distance et, par conséquent, la conquête du temps. Les chemins de fer nous l'ont déjà donnée, me direz-vous. Mais à quelles servitudes ils nous obligent! Ce sont des capitalistes et ils nous font — légitimement, mais lourdement — payer leurs services. Tandis que, avec la bicyclette d'aujourd'hui, avec la voiture automobile de demain, c'est l'indépendance, le triomphe du *moi*, de ce *moi* qui est le Dieu et le pivot des nouvelles générations; c'est le droit « d'aller où je veux », mis pour ainsi dire à la portée de tous; c'est la réalisation du rêve qui hante toutes les cervelles, où à travers les tribulations et les duretés de la vie quotidienne, bourdonne toujours le vieux refrain : « Si j'étais oiseau léger ! »



Par une singulière coïncidence, qui ne manque pas d'une certaine mélancolie, le fameux Cody, avec son équipe de cow-boys, a organisé, entr'autres exercices, dans la Galerie des machines, un tournoi entre un cheval et une automobile. Cela ne rappelle-t-il pas, — de très loin il est vrai, — la lutte héroïque de nos paladins bardés de fer contre les agiles archers écossais, à la journée d'Azincourt?

☙

Le Conseil municipal de Paris a feint de résoudre l'importante question du Métropolitain. Au fond, il n'a rien résolu du tout et l'on peut être certain que cette œuvre, tant que la réalisation en sera abandonnée aux incapacités prétentieuses de l'Hôtel de Ville, n'aboutira jamais. Nos édiles ne sont les représentants ni de la richesse, ni de l'intelligence, ni du travail parisien : leur élection est le produit de très complexes manipulations élaborées dans les arrière-boutiques des mastroquets, dans les clubs des politiciens et dans les conciliabules des syndicats; et, s'ils ont été élus, c'est à la condition qu'ils défendront les intérêts d'une minorité de boutiquiers et d'exploiteurs, lesquels ne toléreront jamais qu'un Métropolitain, largement conçu, leur enlève la clientèle des baladeurs, des oisifs buveurs d'absinthe et de casse-poitrine, pour les transporter en quelques minutes dans des banlieues où ils trouveront un logis confortable, le *home* dont jouit depuis longtemps l'employé et l'ouvrier anglais, l'air pur, un jardinet pour la femme et les enfants.

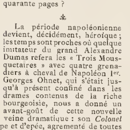
De ces mesquines considérations est résulté un puéril projet de métropolitain à voie étroite, un joujou encombrant et inutile, que la population parisienne, si bonasse et si indéfiniment mystifiable qu'elle soit, considère avec une légitime incrédulité. Un gouvernement qui aurait vraiment quelque souci des intérêts généraux du peuple, aurait depuis longtemps enlevé cette affaire à nos municipaux et en aurait chargé les grandes Compagnies de chemins de fer, qui, elles, savent leur métier.

☙

L'œuvre dramatique qui, à l'heure présente, domine l'horizon théâtral est, sans contredit, *Une Idylle tragique*, jouée au Gymnase. C'est un curieux sujet d'observation que de voir un roman de Paul Bourget, l'analyste des insaisissables psychologies, Bourget, habile à noter les dégradations de nuances que traverse le « caprice » pour arriver à l'amour et aboutir au crime ; il est curieux, dis-je, de voir toutes ces délicatesses empoignées par la main brutale de de Courcelles, homme de théâtre, qui va droit au but, ne considère que l'action, plaque des couleurs criardes là où le romancier avait frotté des



demi-teintes, vulgarise et met à nu ces personnages qu'une auréole enveloppait dans le livre. Ce grossissement est, paraît-il, indispensable : l'optique théâtrale a ses lois, contre lesquelles se brise le romancier téméraire qui voudrait porter sur la scène les finesses de son style, l'intime séduction de ses héros et les palpitations de leurs cœurs. On a reproché à Jane Hading d'être « factice » dans le rôle de la perverse héroïne, la baronne Ely. La faute en est-elle à l'excellente artiste qu'est Jane Hading? Ne provient-elle pas plutôt de cette impitoyable adaptation théâtrale qui supprime les nuances en rend incompréhensibles et odieux certains états d'âme que l'arrangeur transforme en deux minutes — comme par un changement à vue — tandis que l'auteur les a, dans son livre, lentement et habilement amenés en trente ou quarante pages ?



⁂

La période napoléonienne devient, décidément, héroïque; les temps sont proches où quelque imitateur du grand Alexandre Dumas refera les « Trois Mousquetaires » avec quatre grenadiers à cheval de Napoléon Ier. Georges Ohnet, qui s'était jusqu'à présent confiné dans les drames contenus de la riche bourgeoisie, nous a donné un avant-goût de cette nouvelle veine dramatique : son *Colonel de Roquebrune* est un drame de cape et d'épée, agrementé de toutes sortes d'incidents dramatiques et surprenants, qui se passe au moment du retour de l'île d'Elbe. L'on y voit le grand Napoléon, on y voit surtout le grand Coquelin, très crâne, très empanaché, et qui, par l'incontestable force de son talent, mène toute la pièce.

⁂

Le (Mar)'*Chand d'habits*, pantomime macabre de Théophile Gautier, que Catulle Mendès, d'une main discrète et respectueuse, a adaptée au théâtre, obtient, aux Folies-Bergère, un succès mérité. Il est vrai qu'elle est interprétée par un artiste vraiment génial, le mime Séverin. Il a l'harmonie, l'éloquence et l'ampleur du geste, la mobilité de la physionomie, un égal sentiment du dramatique et du bouffon, qui lui permettent de faire, en une même minute, passer le spectateur du frisson à l'éclat de rire. Parmi les diverses attractions qui figurent au programme des Folies-Bergère, je citerai deux soi-disant jumeaux, qui atteignent l'extrême limite de la pitrerie anglaise.



Mentionnons encore, au Casino de Paris, le très curieux comique Bernardini qui, jouant une pièce à lui tout seul, donne au public l'illusion d'une troupe entière.

⁂

Faut-il parler des revues diverses qui, à la Scala, à l'Eldorado et autres lieux, exhibent de délicieuses personnes dont le costume devient à chaque saison plus succinct. Et, plus succincts sont les corsages et les jupes, plus abondants sont les spectateurs, de sorte que le devoir des directeurs est tout tracé. Ce qui dérange mes idées, surannées sans doute, c'est la patriarchale sérénité des pères de famille qui, aux matinées du jeudi ou du dimanche, conduisent à ces spectacles femme, filles, garçons, sans compter la bonne et parfois la nourrice et le bébé qui, heureusement pour lui, ne comprend pas encore. Ce public de petits commerçants, de petits employés n'a donc pas conscience des impressions dangereuses que ces spectacles peuvent laisser dans l'esprit de leurs filles, qui vivent dans la gêne et viennent apprendre, en voyant ces belles femmes couvertes de diamants, qu'il y a, pour s'enrichir et être adulées, d'autres moyens que le travail honnête ?

⁂

La lutte se poursuit entre les théâtres et les cafés-concerts : un nouvel élément est, en outre, survenu qui complique la situation; je veux parler de ce qu'on appelle les théâtres à coté, sans compter les divers tréteaux qui s'installent dans tous les coins de la butte montmartroise. Ce n'est, sans doute qu'un engouement, et ces minuscules scènes font, je le crois, plus de bruit que de besogne, d'autant plus que, grisés par un succès momentané, elles élèvent leurs prix au niveau de ceux des grands théâtres.

Après quelques tâtonnements le théâtre des Nouveautés a mis la main sur une pièce à succès. Le *Sursis* n'est qu'une variation sur le thème légendaire de *Champignol malgré lui*, mais une variation des plus brillantes et toute pleine d'imprévu et de désopilantes surprises. Et, en cette circonstance, se démontre, une fois de plus l'analogie du public avec l'enfant, qui, sans cesse, demande à sa grand'mère : « Raconte-moi l'histoire du Petit Poucet et de l'Ogre qui m'a tant amusé ». Le public, lui aussi, aime à ce qu'on lui raconte toujours la même histoire. Et au fond, il agit sagement, car il vaut mieux entendre une vieille bouffonnerie, habilement rajeunie et qui vous amuse, comme le *Sursis*, que de subir des élucubrations inédites qui vous dégoûtent et vous exaspèrent, telles que *Ubu, roi*. On a retrouvé avec infiniment de plaisir, dans le *Sursis*, les inénarrables ahurissements de Germain, voué aux rôles de réservistes dans l'embarras, et l'incomparable trémolo de jarrets du commandant Tarride.

Même jeu au théâtre des Variétés, où le *Truc de Séraphin*, de MM. Desvallières et Antony Mars, a brillamment réussi, grâce à sa ressemblance avec l'*Hôtel du Libre-Echange*. Decidement M. Georges Feydeau devient chef d'école; c'est flatteur pour lui, mais il doit cependant se rejouir modérément de voir avec quel sans-gêne on lui emprunte ses procédés à ce point que la pièce des Variétés pourrait aussi bien s'intituler « Le Truc de Georges Feydeau ». Le public, qui n'entre point dans ces détails, s'est franchement diverti aux inextricables quiproquos de cette folie que mènent avec leur talent coutumier Baron, Brasseur, Milher, etc.

⁂

Le bal annuel organisé à l'Opéra par le Cercle militaire au profit de la Caisse de retraite des officiers de réserve et de la territoriale presentait, cette année, comme principale attraction, l'exhibition du projet de monument à élever à La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France. Ce La Tour d'Auvergne, — qui d'ailleurs était Breton et non Auvergnat, — possède déjà, à Carhaix, son monument qui, paraît-il, est insuffisant. Je ne sais où sera place celui qu'on projette et dont une minuscule maquette a été exposée à l'Opéra : je suppose que les braves officiers de réserve qui se pressaient dans le vaste édifice de M. Garnier ne s'en préoccupaient guère : ils avaient d'autres soucis, dont le plus grave était de se donner l'allure militaire, de se mouvoir avec aisance et sans raideur dans leur uniforme et de conquérir ainsi l'admiration de Mesdames leurs épouses en même temps que l'estime de leurs chefs.

LUTÉCIUS.

Les Livres

La jeunesse aura été particulièrement gâtée, en ce jour de l'an 1897. Des artistes de talent et de cœur leur ont donné d'admirables étrennes; et, par une singulière coïncidence, le même sentiment patriotique les a inspirés. *France*, œuvre commune de Montorgueil et de Job; *Jeanne d'Arc*, que Boutet de Monvel seul a raconté par la plume et le pinceau, sont assurement deux très belles œuvres auxquelles on ne doit point marchander l'éloge. *France*, d'après M. Montorgueil, est une petite fille, née dans les grands marécages de la Gaule primitive; elle grandit lentement, à travers les siècles, témoin de cent gloires et de cent désastres; elle voit Dagobert, Saint Louis, Jeanne d'Arc, Charles VII, Henri IV, Louis XIV; son guide la laisse à Trianon, en 1789; l'auteur a voulu sans doute marquer, en s'arrêtant à cette date, qu'une autre France allait commencer. Job a conçu, pour commenter ce voyage à travers notre histoire, une série de compositions de haute valeur, saisissantes et surtout saisissables pour les jeunes lecteurs; il a eu, en outre, la chance de trouver en MM. Charavay, Montoux et Martin, des éditeurs qui ont mis à sa disposition toutes les ingéniosités et toutes les ressources de l'impression en couleurs de la maison Charaire.

L'album de Boutet de Monvel, *Jeanne d'Arc*, plus classique d'aspect et tel que le devait faire l'antique maison Plon et Nourrit, n'en a pas moins son charme, pénétrant et touchant, qui émane d'une héroïne tout près de devenir une sainte. De sa longue collaboration au *Saint-Nicolas*, Boutet de Monvel a gardé une particulière compréhension de l'âme juvénile; il sait qu'on ne peut mieux intéresser l'enfant qu'en lui montrant sa propre image, en laquelle il se reconnaît, lui ou ses camarades. Aussi, que de gentilles et fines frimousses dans tous ces gamins moyenâgeux qui courent à travers le grand drame de la vierge de Domremy! Combien Jeanne elle-même est jeune, gracile et sereine à travers ces batailles et jusque sur son bûcher de Rouen! L'enfant se retrouve, dans toutes ces figures

délicatement tracées, et le souvenir lui reste de l'image et du fait historique qu'elle représente.

Pour les enfants aussi, le très curieux volume de Lemercier de Neuville, *les Pupazzi noirs*. On oublie un peu trop aujourd'hui Lemercier de Neuville qui, avec ses ombres animées, fut le précurseur du *Chat Noir*; ses procédés de silhouettes découpées, de groupes habilement perspectivés de façon à donner l'illusion des foules, tout cela, imité plus tard par Caran d'Ache, est expliqué avec une exactitude minutieuse dans le livre que vient d'éditer Charles Mendel. Des enfants intelligents et soigneux pourront, d'après ses indications, construire un théâtre, créer les personnages et jouer, soit les trois ou quatre pièces que contient le volume, soit quelqu'autre fantaisie que leur fourniront leurs parents ou leurs amis. Une grande abondance de planches et de dessins complètent le texte et facilitent la construction du théâtre et des ombres imaginés par l'auteur.

Si le jour de l'an nous apporte des images pour les petits et les moyens enfants, il en fournit aussi aux grands. Albert Guillaume, édité par Simonin Empis, leur donne : *Y a des Dames !* Et quelles drôles de petites dames ! Quelles affriolantes frimousses, et de quel trait de plume spirituel l'artiste indique leurs petits nez insolents, leurs cambrures dépravées et leurs inconscients dévêtements.

Plus grave — si l'on peut, en cet ordre d'idées, parler de gravité — est l'album *Femme de théâtre*, de Ferdinand Bac. Il y a, dans son œuvre, frivole en apparence, une note d'observation et de philosophie sceptique qui nous ramène à Gavarni. J'ajouterai que Bac a créé un type de femme élégante et perverse — mais non franchement débauchée — amalgame de divers modèles de mondaines connues — et que copient à leur tour celles qui lui ont fourni les éléments du personnel qui peuple ses aquarelles. Yvette Guilbert a écrit, pour servir d'introduction à cet album, un curieux prologue où, sans aucune prétention psychologique, elle dépeint la femme de théâtre d'aujourd'hui comme le modèle des vertus bourgeoises... ce en quoi la plume de la divette-préfacière n'est pas précisément d'accord avec le pinceau de son illustrateur.

M. Henri Boutet, un de nos collaborateurs artistiques dont nos lecteurs ont pu apprécier un exquis pastel publié dans notre numéro des Cafés-Concerts, vient de publier, chez Ollendorf, un album de lithographies teintées intitulé : *Autour d'Elles*. Elles, ce sont ces petites femmes, adorables diables roses, qui vous grignotent comme des souris et vous griffent comme des chattes. Henri Boutet s'est surtout appliqué à rendre les attitudes et les mouvements de la femme qui ne se sent pas observée, qui ne pose pas, et, dans ce sens, ses dessins contiennent de vraies trouvailles. L'exécution très soignée de cet album fait honneur à l'éditeur du goût que s'est toujours montré Paul Ollendorf.

Il est vraiment intéressant de voir comment la période du Second Empire peut être racontée et décrite par des gens qui ne l'ont pas vue et qui reconstituent uniquement au moyen de documents, à vingt-cinq ans de distance, une époque dont les contemporains sont encore nombreux et assez lucides pour renseigner les anecdotiers que leur jeunesse a preservés du joug de ce souverain débonnaire que fut Napoléon III, travesti en tyran sanguinaire et dissolu par les pamphlets des brasseries et surtout par les malignités des salons de l'opposition. C'est malheureusement à cette dernière source que M. Henri Bouchot me paraît avoir puisé pour rédiger son livre. Sans doute il a assez d'esprit pour ne pas nous parler de la fameuse « corruption impériale » ; mais il laisse entendre qu'on s'amusait beaucoup trop sous l'Empire. Nous en avons singulièrement rappelé depuis ; de là, peut-être, un sentiment de jalousie ; s'il fût né vingt ans plus tôt, M. Henri Bouchot, doué d'une riche nature, eût largement profité des mœurs aimables de cette période. Le volume contient de curieuses reproductions d'après des photographies de l'époque : elles ne donnent, il faut bien le reconnaître qu'une idée très imparfaite des « élégances » que décrit l'auteur.

Dans ce présent recueil, qui a consacré récemment un fascicule entier aux Lycées de garçons et de filles, il convient de signaler une œuvre considérable de notre collaborateur Léo Claretie : *L'Université moderne*. C'est assurément le travail le plus complet et le plus intéressant qui ait été publié sur la matière. L'auteur, ancien élève de l'Ecole normale, aime cette Université, cette *alma parens*, qui a charge des âmes et des intelligences des jeunes Français. Il montre les persévérants efforts des maîtres vers le mieux, les mille ressources de la pédagogie moderne pour égayer le travail en améliorant les conditions matérielles de la vie scolaire. Le volume de Léo Claretie, un ouvrage de grand luxe, édité avec un soin extrême par Charles Delagrave, contient soixante-cinq compositions, dont un certain nombre en taille-douce, dessinées par Geoffroy, un peintre qui connaît admirablement l'enfance.

Le grand attrait de *La Chasse en France*, le nouveau livre de Charles Diguet, c'est d'être une œuvre personnelle, dénuée de pédanterie, mais pleine de savoir, où l'on sent à chaque ligne l'âme vraie du chasseur, amoureux du grand air, friand de surprises, acceptant avec une humeur égale les rayons torrides de la canicule et les pluies pénétrantes de l'automne ; et quelle abondance d'observations personnelles, quelle sagacité dans la connaissance du gibier, de ses ruses, de ses mœurs ! Sous sa forme humoristique, l'œuvre de M. Charles Diguet constitue le parfait manuel du chasseur, c'est ce qu'on appelle un livre de fond. Gélibert, Didier, Gridel, Malher, bons cynégètes eux aussi, ont apporté à l'auteur le concours de leur crayon. Cette publication fait honneur à la librairie Furne et Jouvet, qui l'a édité avec un soin et un luxe dignes d'éloges.

Jules Verne ne se lasse pas et ne lasse pas : son public même s'élargit, car les gamins qui le lisaient avec ardeur il y a vingt ans lui sont restés fidèles dans l'âge mûr et lui constituent une solide clientèle. *Face au Drapeau* nous décrit l'existence d'un inventeur méconnu, existence où le patriotisme finit par triompher de la haine et des colères accumulées. *Clovis Dardentor* est conçu dans un esprit beaucoup moins sévère. On y voit les aventures mirifiques d'une sorte de Tartarin à travers l'Algérie. C'est un livre de haut comique où cependant, comme dans toutes les œuvres de Jules Verne, on trouve beaucoup à apprendre.

Le numéro de décembre des *Maîtres de l'Affiche* inaugure brillamment la seconde année de cette publication, en offrant comme prime aux abonnes un ravissant dessin aux trois crayons, par Cheret. A noter, dans ce fascicule : les *Fêtes de Paris*, de Grasset ; l'*Exposition du Cycle*, de Forain, et une très curieuse affiche américaine, de William Bradley.

Le *Tout-Paris*, annuaire de la société parisienne, vient de faire paraître son édition de 1897.

C'est un service que de signaler cet élégant et très utile ouvrage qui publie les noms et adresses de 30,000 personnes appartenant à l'aristocratie, à la colonie étrangère, à la haute bourgeoisie, en un mot au monde politique, artistique et littéraire.

Ces renseignements, classés par noms et par rues, sont suivis d'un dictionnaire des pseudonymes, fort intéressant, des plans des théâtres, etc. Le tout forme un beau volume de 800 pages, relié, du prix de 12 francs. A. La Fare, éditeur, 55, Chaussée-d'Antin.

Chemins de fer de Paris a Lyon et a la Méditerranée

SERVICE DE LUXE

Depuis le 3 novembre, le train de luxe Méditerranée-Express est remis en marche entre Paris et Vintimille et *vice-versa*.

Le Méditerranée-Express part de Paris-Nord tous les mardis et samedis à 4 h. 8 après midi, et de la gare de Lyon à 5 h. 30.

Arrivée à Marseille les mercredis et dimanches à 6 h. 44 du matin, à Cannes à 10 h. 19, à Nice à 11 h., à Montenotte à 11 h. 43, et à Menton à midi.

Le retour du train de luxe a lieu de Vintimille les jeudis et lundis à midi, Arrivée à Paris-P.-L.-M. le lendemain à 7 h. 5 matin, et à Paris-Nord à 8 h. 4.

Un autre train de luxe circulera tous les jours, à partir du 10 janvier prochain, entre Marseille-Nice et *vice-versa*. Il sera composé exclusivement de wagons-salons et restaurant.

D'autre part, les services quotidiens de grandes voitures-lits à boggies seront repris comme les années précédentes, soit :

1° Tous les jours par le rapide de 7 h. 25 de la gare de Lyon ;

2° Tous les jours, depuis le 3 novembre, par le rapide de 7 h. 44 de la gare du Nord, et 8 h. 45 de la gare de Lyon. Retour de Vintimille, respectivement, par les rapides n° 10 et n° 24.

Chemin de Fer d'Orleans

EXCURSIONS

aux stations thermales des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Bearn.

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans).

Des billets de famille, de 1re, 2e et 3e classes, comportant une réduction de 20 °/° à 40 °/° sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales ci-après du réseau du Midi, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 30 kilomètres (aller et retour compris), et notamment pour : Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validite : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Chemin de Fer du Nord

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 51, 3 h. 40, 6 h. 20 et 11 h. du soir.
Departs de Bruxelles à 7 h. 48 et 8 h. 57 du matin, 1 h. 01, 6 h. 04 et minuit 15.
Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 48 du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 04 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 h. 1/2

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.
Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 6 h. 10 du soir.
Départs d'Utrecht à 7 h. 58 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 54 du soir.

ABONNEMENTS AU *FIGARO ILLUSTRÉ*

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50.
ÉTRANGER, *Union postale* : Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : René Valadon.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnieres.



MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

Enfants, dit un jour ma mère, je vous ai donné la vie, j'ai protégé vos premiers pas; mais vous grandissez, et ma coquille devient trop étroite pour vous contenir ; l'heure est venue de nous séparer. Cherchez une demeure dans le chenal de ce bassin. Fixez-vous aux bancs où vivent vos aïeules. Vous y boirez à votre envie une eau fraîche et nourrissante. Allez, mes chéries... Que les flots vous soient propices...

Très troublée, elle entr'ouvrit son manteau de nacre et, nous ayant disséminées au dehors, elle s'y enveloppa de nouveau pour nous cacher ses larmes de perles.

Autour de nous régnait le silence. Une lumière diffuse, répandue au travers des eaux, nous parvenait seulement ; des brumes opaques arrêtaient bientôt le regard et, dans cette ombre, se détachaient en ombres plus épaisses, des plantes longues et souples. Sur le sol vaseux par places, rocheux plus loin, s'étendaient des bancs d'huîtres. Les très vieilles étaient énormes, bossues, amoncelées sous un tapis de mousses. De temps à autre, un rouget ou un royan, monstres aux écailles roses ou aux reflets d'argent, jetaient un éclat et glissaient comme une apparition entre les algues qui tremblaient Puis le calme s'appesantissait aussi lourd que la masse des eaux

Longtemps nous restâmes immobiles, étonnées comme de petites huîtres qui n'avaient jamais vu le monde. Notre curiosité satisfaite, il fallut bien prendre un parti.

« Mes amies, dis-je à mes sœurs, que prétendez-vous faire ? L'eau est obscure par ces grands fonds... Si nous montions vers des régions plus lumineuses ?

— Rappelons-nous les conseils maternels ! Voyez tout près, nos vénérables aïeules. On serait bien en leur compagnie. »

Et sans discourir davantage, les plus nonchalantes, doucement, se laissèrent descendre.

Très écoutée d'habitude, très aimée aussi, j'eus le cœur gros de leur défection. Mais cette blessure n'abattit pas mon courage. Je me montrai persuasive, j'enflammai les intrépides, je ramenai les indécises. D'un commun accord nous nous abandonnâmes au courant. J'eus beaucoup d'inquiétudes pendant cet exode. Ce n'est pas en vain que l'on a charge d'huîtres. Combien de temps dura notre voyage ? Mon inexpérience m'empêcha de m'en rendre compte. En revanche, je n'oublierai jamais mon ravissement quand une magique clarté pénétra jusqu'à nous à travers une eau devenue transparente. Je regardai mes compagnes, elles me parurent radieuses. Elles voguaient dans une onde miroitante qui semblait bercer mollement leur fatigue. Alors je sondai les profondeurs noires où allaient croupir les timorées, et, fière de mon initiative, je montai vers la source de toute lumière.

D'abord j'éprouvai un éblouissement. Au-dessus des eaux s'étendait un voile, d'azur comme la mer. A gauche brillait un globe étincelant dont j'eus grand'peine à supporter l'éclat. Il semblait que l'ombre se fût dissipée par miracle ou que mes yeux se fussent tout à coup dessillés. Rien n'arrêtait mes regards ; leur portée était immense, leur pénétration sans limite. En même temps, mon être, en proie à un sentiment étrange, vibrait et participait au mouvement de la nature. C'était un ébranlement voluptueux, une extase ineffable, une communion de mes sens avec des forces ignorées. C'était le bruit qui se révélait à moi tour à tour, grave ou aigu. C'était la symphonie des lames frôlant les lames, des baisers du vent à l'écume de la mer. En dépit de mon désir, je dus fermer mes valves, je me sentais mal à l'aise. J'ai su depuis que j'avais reçu un coup de soleil. Peut-être aussi mes efforts pour remonter à la surface des eaux avaient-ils dépassé la mesure ; j'étais une petite huître surmenée. Que m'arriva-t-il ? Eus-je une syncope, un simple sommeil d'enfant ?

En revenant à moi, je me trouvai dans une ombre douce comme celle des grands fonds, mais transparente et légère. Au-dessus de ma tête scintillaient de petits soleils sans chaleur, aussi nombreux que les huîtres de nos bancs. Ils jetaient des clartés mystérieuses et semaient des perles de rosée sur une plaine d'algues où la marée qui se retirait m'avait abandonnée. Maintenant les étoiles s'enfuyaient, se fondaient une à une dans une aube grise, bientôt rose, d'un rose délicat et fin comme les irisations de la nacre. Puis, l'Orient s'empourpra, devint d'une couleur vibrante. C'était la résurrection du jour que j'avais vu mourir la veille ; mais, avec l'aube, le retour du soleil, cet ennemi de ma race. Il se montra tout rouge, énorme au-dessus de l'horizon. Quand il l'eut dépassé, il se rapetissa et, mystère étrange, sa chaleur et son éclat augmentaient à mesure que je le voyais décroître. Enfin, il embrasa la voûte bleue où il allait et la surface des eaux qui le reflétaient. A sa vue, au souvenir de mon évanouissement, j'éprouvai une angoisse. M'étais-je aventurée trop loin ? Dans mon inquiétude, je voulus rallier mes sœurs. Hélas ! je les cherchai en vain ! S'étaient-elles perdues ? Les avais-je conduites à la mort ?... Malgré le soleil, j'ouvris ma coquille : « Mes amies,... où êtes-vous ?... Répondez !... »

Sur une mince nappe d'eau qui depuis un instant baignait la plaine, je vis un léger remous et distinguai une petite compagnie d'huîtres. Espoir déçu : elles n'étaient pas mes sœurs.

Elles-mêmes marquèrent quelque surprise en me voyant :

« C'est une huître des grands fonds, une vraie *gravette !* »

Et s'inclinant avec déférence : « Bonjour, Mademoiselle. »

Touchée de cette politesse, je répondis, les larmes dans la voix : « Oh ! Mesdemoiselles, votre gracieux salut vous soit rendu ! Secourez une étrangère !... Où suis-je, par pitié ! »

J'avais sans doute un certain air gauche, un accent comique, car elles se mirent à rire comme des petites folles.

« Vous êtes dans le bassin d'Arcachon, votre lieu de naissance ! Mais vous avez quitté les bancs des huîtres sauvages, vous êtes venue à la surface des eaux et le flot vous a jetée sur les parcs des huîtres affinées par la civilisation. Nous avons entendu vos cris, et nous sommes venues.

— Comment reconnaîtrai-je jamais votre générosité !

— Ne parlons pas de générosité, reprit une personne de cœur. Entre nous, il est de tradition de s'aider. Maintenant, ne perdons pas en bavardage un temps précieux. La marée baisse ; dans quelques heures il n'y aura plus une goutte d'eau sur ces algues. Rester ici par cette journée de mai serait courir péril de mort. Suivez-nous si le cœur vous en dit. »

Soudain nous aperçûmes un château bâti en tuiles courbes entre-croisées, un rang en long, un rang en large, traversé par une eau limpide. Des lichens le voilaient et y entrenaient un demi-jour paisible.

« Accrochez-vous à cette *ruche*, me dirent mes amies. Ici, que le soleil brille ou que la marée baisse, vous êtes en sûreté. Reposez-vous, nous aurons bien le temps de causer. »

A l'exemple de mes compagnes, je me laissai descendre. Tant d'émotions et aussi ce changement de vie manquèrent m'être fatals ; je tombai gravement malade. D'abord, on craignit pour ma raison ; puis je souffris d'une anémie cérébrale. Ma vigueur d'huître sauvage triompha du mal.

Dès que je fus guérie, j'entrai en relation avec les humains, j'appris leur langage et parvins enfin à distinguer les sexes. J'y eus bien du mal, car, sauf la différence du visage, de la voix, de la taille et de la coiffure, parqueurs et parqueuses portant un costume identique, faisaient voler l'aviron avec la même énergie, venaient ensemble à marée basse et repartaient ensemble au retour du flot. Je brûlais de les mieux connaître, mais sans doute nos *ruches* ne réclamaient pas leurs soins journaliers, car ils s'y arrêtaient à peine. Entre temps, j'appris le cours des saisons, un peu d'histoire et de géographie. Le bassin d'Arcachon était un fils de l'Océan. Notre race y pullulait, si bien que les hommes, après avoir joui de l'œuvre de la nature, s'étaient résolus à l'aider. Depuis soixante ans, les terres sablonneuses qui découvraient à marée basse s'étaient transformées en une suite de parcs où l'on nous recueillait toutes jeunes et où l'on nous élevait. D'abord on les avait réservés aux inscrits maritimes, ces jeunes hommes que réclament les grands navires de l'État. Puis, des gens riches étaient venus et avaient affermé les parcs de premier ordre situés le long du chenal ; les nécessiteux avaient dû se contenter des terres plus hautes, longtemps asséchées, moins favorables à notre élevage. Quant à moi, j'appartenais à un jeune ménage d'Andernos. S'il ne paraissait guère fortuné, il semblait gentil, travailleur, amoureux.



Trois mois s'étaient écoulés depuis notre venue. Nous avions pris la forme d'huîtres parfaites, larges d'un demi-centimètre. Une nuit, quelques-unes d'entre nous se plaignirent. Elles se sentaient engluées, enveloppées dans une sorte de poix visqueuse ; elles étouffaient. Le mal se généralisa ; fortes ou faibles, toutes étaient frappées. Nous risquions de mourir d'inanition quand, à marée basse, un bateau accosta notre ruche. Nos maîtres en descendirent.

La jeune femme était charmante avec sa capeline qui embobelinait son frais visage, sa chemise d'indienne et son pantalon de toile relevé au-dessus du genou et laissant à découvert ses jambes nues. Vingt ans à peine, un sourire gai, un air heureux. Lui, me parut un beau gars avec ses cheveux fauves, ses yeux bleus un peu durs. Tous deux portaient aux pieds de larges patins de bois qui leur permettaient de marcher sur la vase. Ils soulevèrent les huîtres où nous étions accrochées et les examinèrent.

« La *tripe* est épaisse..., le moment est venu de l'enlever.

— Nous commencerons demain », répondit-elle.

Ils firent comme ils l'avaient annoncé, démolirent brique par brique notre ruche et, s'aidant d'une brosse, nous débarrassèrent de la tripe, ce parasite qui engluait nos coquilles. L'opération terminée, notre château fut reconstruit sur le même plan. Au retour de la marée, les parqueurs remontèrent dans leur barque, s'embrassèrent avant de reprendre les avirons, et nage, la pinasse vola sur l'eau. Le joli marin que ma chère maîtresse !

Depuis quelque temps le soleil nous mesurait la lumière. Parfois, nous recevions des eaux fades qui tombaient du ciel goutte à goutte, au lieu de se précipiter comme les flots de la mer. L'hiver s'écoulait, l'hiver aux brises glacées et aux journées courtes. Un matin, nos parqueurs accostèrent la ruche. J'eus peine à reconnaître le couple qui nous avait débarrassées de la tripe en août précédent. La petite femme ne riait plus. Elle avait le visage violacé ; son haleine se condensait, quand elle soufflait sur ses doigts gourds. Tous deux, vêtus de laine, portaient des bottes de cuir, montant jusqu'à mi-jambe.

« Je grelotte, fit-elle.

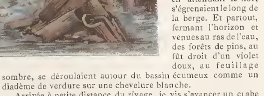
— Vivre dans l'eau par le vent, par le froid !... A chasser le canard sauvage, nous aurions plus de profit et moins de peine.

— Il faudrait des filets !... Tu sais ce qu'ils coûtent !... Parqueurs nous sommes, parqueurs nous devons rester... Les choses s'arrangeront peut-être... Nos pères vendaient les huîtres trente-cinq francs le mille, et aujourd'hui elles n'en valent pas quinze ! Devine quel prix Guillaume a trouvé de ses petites ?... Cinq francs le mille, pas un centime de plus ! Ce n'est pas étonnant, continua-t-il avec aigreur, tout le monde a son parc maintenant ; il n'y a plus de privilège !... Dire que la *ruche* voisine appartient à un charcutier de Bordeaux !... Aussi elle est jolie, sa ruche !... Et bien tenue !...

— Récriminer ne sert à rien. La lune de Mars a paru, la semence de cette *ruche* est belle, nous la *détroquerons* la première. »

Alors il prit une à une les tuiles où nous étions fixées et les tendit à sa femme. Avec mille précautions elle nous posait dans le bateau. Quels étaient leurs projets ? J'essayai d'interroger mes voisines, mais je n'eus pas ouvert mes valves que je compris mon imprudence : je venais de perdre une partie de mon eau ! Quel serait mon sort si je me mettais à sec ?

Nous avancions à force de rame. Placée au-dessus du bordage, je ne perdais pas un détail du paysage aperçu de loin lors de ma première pérégrination. Sur la droite, la vieille église d'Andernos, devinée pauvre malgré son manteau blanc, berçait au son d'une cloche le dernier sommeil des parqueurs ensevelis à son ombre. Elle était seule au milieu du champ des morts ; mais à sa suite, ainsi que des brebis derrière leur berger, s'allongeaient les maisons des vivants, couvertes de tuiles. Les filets, les engins de pêche, les canots et les pinasses noirs ou gris, bleus ou verts, surmontés de leurs voiles semblables à des ailes de mouettes ou tirés sur le sable en attendant le flot, s'égrenaient le long de la berge. Et partout, fermant l'horizon et venues au ras de l'eau, des forêts de pins, au fût droit d'un violet doux, au feuillage sombre, se déroulaient autour du bassin écumeux comme un diadème de verdure sur une chevelure blanche.



Arrivée à petite distance du rivage, je vis s'avancer un crabe gigantesque, de forme inconnue, traînant un bateau roulant.

« Accoste à bâbord », dit notre jeune maîtresse au conducteur.

Et l'on nous transborda. Ensuite on excita le monstre. Quelles secousses, quels chocs ! Je n'étais pas seule à souffrir ; j'entendais à travers les coquilles des soupirs étouffés, mais, à mon exemple, mes compagnes se turent. Le silence était la

condition première de notre salut. Qu'il est pénible d'être esclave de sa provision d'eau !

La charrette s'était enfin arrêtée devant une maison de parqueur, basse, avec une seule porte et une seule fenêtre ; la vaisselle du ménage, placée au dehors, sur un grossier bâti, était confiée à la bonne foi des voisins. Au bruit, une vieille femme parut sur le seuil et vint nous regarder. Elle parut satisfaite, son visage s'éclaira : « Les *détroqueuses* vous attendent ».

Comme elle parlait, des jeunes filles sortirent de la maison, un panier au bras, un couteau à la main. Alors introduisant le fer entre la tuile et la couche de chaux dont elle était enduite et sur laquelle nous étions fixées, elles nous détachèrent et nous posèrent dans leurs paniers. Quand mon tour fut venu d'être *détroquée*, je frissonnai. Cet outil brillant, affilé, n'endommagerait il pas ma coquille! Serais-je blessée, défigurée!... J'échappai à cet accident et me trouvai bientôt parmi une multitude inconnue. On jeta des huîtres sur moi comme on m'avait jetée sur d'autres huîtres, sans égard pour notre liberté ou nos sentiments. A des secousses capables de nous briser, je compris qu'on nous avait remises en charrette. Puis, les saccades cessèrent, j'entendis un clapotis d'heureux augure, on nous avait rapportées dans le bateau, nous reprenions le chemin des parcs.

Enfin je sentis une fraîcheur délicieuse, j'entr'ouvris mes valves et fus aussitôt baignée par une eau exquise. Pourtant j'avais changé de résidence. Nous n'étions plus dans ces châteaux où nous avaient conduites notre plein gré, mais dans des boîtes rectangulaires, fermées par une toile métallique où l'eau pénétrait sans que nous fussions exposées au caprice du courant. C'était une prison, mais aussi une citadelle dont les remparts bravaient les assauts des crabes rusés.

On appelait *ambulances* nos forteresses treillagées, et jamais nom mieux choisi, car, à dater du jour où nous les habitâmes, nous devînmes l'objet de soins assidus. Quelque temps qu'il fît, nos parqueurs venaient nous *brasser* afin que chacune de nous eût une même quantité d'eau et qu'une parfaite égalité de condition rendît notre croissance uniforme. Aussi, quatre mois plus tard, on dut dédoubler les ambulances, c'est-à-dire retourner les couvercles et nous y déposer par moitié. D'ailleurs nous étions d'assez grandes personnes pour nous refermer à temps devant un ennemi ; nos coquilles étaient assez dures pour défier ses pinces. Nous avions dix mois et je mesurais déjà trois centimètres de diamètre. Après nous avoir longuement considérées, nos maîtres nous déclarèrent dignes de la *claire*.

La *claire* était l'habitation des huîtres adultes, la *ruche* et l'*ambulance* constituant plutôt nos maisons d'éducation primaire. C'était une succession de bassins très plats, sur fond de sable, entourés de digues d'argile mélangée de varech. Nous y étions libres. A chaque marée, les parqueurs venaient inspecter les berges, étancher les fuites d'eau, consolider les remparts de roseaux destinés à éloigner le poisson blanc, nous remuer avec des rateaux, afin que notre coquille, bien posée sur le sol, s'arrondît, s'aplatît, se dentelât, prît une forme parfaite.

Pendant les neuf mois passés dans la *claire*, j'observai à loisir et complétai mon éducation. Nos maîtres parlaient sans défiance sur les berges des parcs. Le mari querellait parfois. Il était devenu soucieux et embrassait beaucoup moins sa jeune femme. Il comparait avec amertume son sort à celui des paysans. Elle, toujours gentille et courageuse, lui parlait raison et s'efforçait de lui rendre du cœur.

La terre était-elle vraiment plus généreuse que la mer ? Leur travail se bornait à se rendre chaque jour au parc et à y demeurer quelques heures. Puis, ils avaient leur temps libre, elle pour soigner les enfants, faire le ménage ; lui, pour promener les étrangers et entretenir leurs bateaux. Le prix des huîtres avait bien baissé, la concurrence et les intermédiaires en étaient cause. Mais au lieu de deux cents huîtres par tuile, ils en levaient quatre à cinq cents depuis que les parcs étaient plus nombreux. Et comme les hommes ne pouvaient suffire à ce surcroît de travail, les femmes, les filles avaient appris le métier. Elle pouvait l'accompagner toujours, l'aider comme un homme et l'aimer comme une femme. De quoi se plaignait-il ? La maison était-elle mal tenue ? Avec de l'économie, de l'ordre, du courage au travail, ils défiaient la misère. Tandis que les paysans, levés avant l'aurore, couchés après la nuit, soumis au dur labeur du fanage, de la moisson et du dépiquage, réveillés chaque nuit pour distribuer la pâture aux bœufs de travail, victimes de la grêle, de l'excès de pluie ou de chaleur, écrasés d'impôts, n'avaient même pas une heure de loisir.

Un jour pourtant, une grande dispute s'éleva. Il s'était attardé au cabaret et elle le grondait, la voix un peu irritée.

« Que veux-tu ? dit-il en manière d'excuse, quand on a des chagrins, faut se distraire. — Se distraire?... Quels chagrins? — Nous avons travaillé une année pour gagner sept cents francs à peine, dit-il. Sais-tu ce que les parqueurs de Marennes vont tirer de nos huîtres ? Dix fois plus que nous. Et d'autres gagneront encore sur eux! Est-ce supportable, cela ! — Et comme le pain est cher, il faut que tu boives !... J'ai eu bien tort de me marier ! s'écria-t-elle, emportée par la colère. J'aurais dû suivre l'exemple des filles des Landes. Elles se mettent au service des étrangers, font fortune au lieu de traîner la misère, ne s'embarrassent pas de maris paresseux et vont manger à Paris ces huîtres que nous élevons si péniblement. »

A ces paroles, il eut un geste terrible, saisit un de ses patins et s'avança vers elle : « Répète un peu !.. »

Elle crut qu'il allait l'assommer et poussa un cri strident



auquel répondit un vagissement d'enfant qui s'éveillait dans la barque où sa mère l'avait laissé. La main s'ouvrit, le lourd patin tomba. L'homme n'avançait plus, un attendrissement l'envahissait.

« Maria !... Les femmes d'Andernos valent mieux que leurs hommes... c'est connu... Elles sont honnêtes, vaillantes... Mais ne parle jamais des étrangers et ne regrette pas le sort des filles au teint blanc que ne brunit plus la brise de mer... Injurie-moi, frappe-moi plutôt. »

Elle fut touchée de son émotion, lui sut presque gré de sa brutalité. Elle aimait sa haine pour ces étrangers qui, à prix d'argent, enlevaient les jolies Landaises ; elle était fière qu'il préférât sa beauté rustique à celle des péronnelles qui venaient faire tapage avec leurs toilettes et leur mine effrontée. Alors, sans rien répondre, accordant le plus doux des pardons, elle prit l'enfant en pleurs et, assise sur le bordage de la pinasse, les pieds dans l'eau, elle l'allaita.

A cette époque, j'eus pour la première fois de pénibles révélations sur mes fins dernières. Malgré l'émotion que m'avait causé la querelle de mes maîtres, j'avais retenu ces mots terribles : « Les mauvaises femmes mangent les huîtres que nous cultivons ». C'était pour ce crime sans doute qu'elles étaient réputées mauvaises; mais, Dieu merci, la majorité des femmes était bonne, j'en avais la preuve. Périr sous les dents humaines était un accident auquel on avait bien des chances d'échapper. Et, là-dessus, j'aurais philosophé en pure perte si, peu de jours après, mes dernières espérances ne s'étaient évanouies.

Conduit par nos parqueurs, un jeune couple débarqua sur les berges de la *claire*. C'étaient des Parisiens. Ils écoutèrent les explications que leur donna notre jeune maîtresse et nous regardèrent avec un air de convoitise vraiment inquiétant.

« Avez-vous faim, Elisabeth ? dit-il. Voulez-vous qu'on vous apporte des huîtres ?

— Je préfère les choisir moi-même dans les *claires* et bar-

botter comme un collégien, répliqua t-elle en riant aux éclats. Je n'ai pas abdiqué tout un jour les grâces et les charmes de mon sexe pour manger des huîtres en bateau ! »

Et elle montrait d'un air radieux ses pantalons bleu de ciel, sa chemisette rose, son costume de parqueuse élégante revêtu pour la circonstance.

« Que dirait grand'mère en me voyant ainsi vêtue, elle qui ne s'endormirait pas satisfaite si elle n'avait lancé quelque anathème contre ces pauvres *cyclewomen!* »



Ils s'avancèrent; elle, les pieds nus, blancs comme l'ivoire, un éclair de joie illuminant son visage ; lui, d'une suprême correction, mais plus douillet que sa femme et chaussé des lourdes bottes portées par les parqueurs en hiver. Ils cheminèrent sur la berge et arrivèrent dans la *claire* où je vivais. Munis d'un rateau, ils nous retournaient, choisissaient les plus belles d'entre nous, les ouvraient avec un couteau, les portaient à leur bouche comme pour les baiser, puis rejetaient la coquille avec un geste dédaigneux. Que faisaient-ils de l'huître, grand Dieu ?... Ils la mangeaient vivante !... Et la Société protectrice des animaux ne s'indignait pas, ne bougeait pas !...

« Comment trouvez-vous nos huîtres, Madame la Comtesse ? » fit d'un air respectueux notre jeune maîtresse.

Madame la Comtesse !... C'était donc une bonne et honnête femme !... Les honnêtes femmes nous mangeaient aussi !

« Délicieuses, ma petite, répondit sans rougir l'abominable créature. Jamais je n'ai goûté des huîtres aussi savoureuses. Tu m'en expédieras à Paris l'hiver prochain.

— Au carême, nous en enverrons une bourriche à Monseigneur », ajouta le mari.

Nous dévorer, nous trouver savoureuses, s'entourer de complices, tenter un évêque !... Cette comtesse ostréophage, cette goule affamée de notre chair, me faisait horreur. Je refermai ma coquille pour ne plus la voir, elle m'épouvantait. Enfin elle s'éloigna.

Dans ses explications, ma maîtresse avait parlé d'un parc situé hors du bassin d'Arcachon, où l'on projetait de nous envoyer pour verdir et engraisser. Qu'on nous enlevât notre couleur originelle, qu'on nous rendît épaisses et lourdes, qu'on ajoutât ce crime contre le bon goût à tant d'autres crimes, rien ne me surprenait plus ! Mais à partir de cette époque, je n'eus qu'un souci, rester maigre pour vivre. Au lieu d'ouvrir nuit et jour ma coquille au bon courant, je me condamnai à une diète sévère, je jeûnai un jour sur deux.

Je n'en subis pas moins le sort commun et partis un beau matin pour Marennes, emballée dans un grand panier. Du voyage, je ne dirai rien, car j'étais trop profondément ensevelie pour distinguer autre chose qu'une odeur mauvaise et souffrir des trépidations, plus désagréables encore que celles occasionnées par la charrette. Les bassins de Marennes étaient beaux, très couverts, bien faits pour développer notre embonpoint. Pourtant, sans les parcs d'Arcachon, ils eussent été inutiles, aucune de nous n'ayant jamais daigné y reproduire.

J'eus beaucoup de peine à tenir la résolution austère que j'avais prise : l'eau était si douce, si bonne, si parfumée ! Mais il y allait de la vie ! Malgré les exigences d'un estomac parfait, j'arrivai cependant à ne pas dépasser une taille moyenne, je n'attirai pas le regard. J'espérais, de mon extrême modestie, le salut ou du moins une prolongation d'existence. Illusion ! je fus devinée, choisie, vendue. J'arrivai à Paris sous un faux nom et fus mise en étalage devant un restaurant en vogue. Au-dessus de moi, un ciel enfumé ; au-dessous, une boue corrompue ; dans l'air, un bruit assourdissant ; partout, une odeur écœurante. Je souffrais... j'étouffais... je perdais mon eau.. Un Monsieur passa, et s'adressant à une dame frisée, fardée, pomponnée :

« Avez-vous de bonnes huîtres, Madame ? — Oui, Monsieur. Des Marennes. Elles sont fort belles, cette année. » Et elle découvrit notre bourriche. « Mais ce sont des huîtres d'Arcachon ? — Plus souvent ! je ne tiens pas cette sorte. Bon pour les marchands de vin des boulevards extérieurs. — Combien la douzaine ? — Trois francs, les Marennes. »

A ces mots, oubliant mes propres douleurs, je pensai à ma chère petite maîtresse, la parqueuse d'Andernos. Elle nous avait donné trois ans sa vie et elle nous avait cédées à quinze francs le mille ! Il avait suffi de nous farder de vert, de nous mettre en pension à Marennes pendant quelques mois, de dénaturer notre état civil, de tromper sur notre provenance, pour nous vendre vingt fois plus cher. Pauvre petite parqueuse ! Depuis que j'avais connu d'autres femmes, mon estime pour elle s'était jointe à mon affection. Elle était bonne, tendre, vaillante femme, excellente mère. Quel contraste entre elle et cette marchande impudente et menteuse ! Celle-là savait que nous étions des huîtres d'Arcachon, et elle trompait, et elle contribuait pour une large part au vol légal organisé contre notre chère maîtresse. Elle était une des trois ou quatre araignées géantes qui se gavaient du sang d'une mouche.

Soudain je sentis une douleur atroce, quelque chose d'effroyable et de cruel qui me disloquait toute. Ma coquille avait été forcée, j'étais ouverte, la moitié de mon écaille était tombée sur le sol avec un bruit sec. On vient de me poser dans une assiette avec huit ou dix autres martyres, et un gros garçon chauve nous apporte pompeusement dans une salle éblouissante de lumière. Ah ! comme je souffrais !... comme j'avais peur... A peine trouvai-je la force de regarder... Autour d'une table étaient assis des hommes tout de noir habillés, avec un peu de blanc sur la poitrine et autour du cou ; à leurs côtés, des femmes extraordinairement parées. Etait-ce une dernière classe de l'humanité après la marchande d'huîtres ?

« Bartet a été divine, ce soir. — Vous trouvez, mon cher ? — C'est sa note unique, on s'en fatiguera. — Bah ! ne songeons pas à l'avenir. — D'autant mieux que le présent est fort appétissant... Les belles Marennes ! »

Avec quel air ces gens nous regardaient... Ils nous dévoraient des yeux... Qu'allais-je devenir ?... Mes compagnes étaient mangées.. Une horrible douleur... des grains de feu tombèrent sur ma chair... un acide la corroda... Je fus déchirée... piquée... meurtrie... Ce jour-là même j'accomplissais mes trois ans... O les grands fonds tapissés d'algues !...

JANE DIEULAFOY.

(Illustrations de Lafon.)

E.-A. PIOT



LES ROSES



LE BALLET DES ARDENTS (MINIATURE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE).

BALS MASQUÉS

L'usage des danses masquées est vieux comme le monde, et se rencontre dans tous les pays, chez tous les peuples; de tout temps et partout, l'homme a pris plaisir à déguiser sa figure naturelle d'une façon plaisante, horrible ou fantastique, en certaines fêtes, et à danser ainsi. Les sauvages de l'Afrique eux-mêmes semblent éprouver le besoin de se faire plus laids qu'ils ne sont.

En Grèce, dans certaines processions, l'on se déguisait en Faunes, en Satyres, par exemple; à Rome, l'usage du déguisement se développa rapidement, non plus seulement dans un but purement religieux et hiératique, mais comme amusement, et, avec les Saturnales, les Romains créèrent le Carnaval. Lorsque vint l'Empire, l'influence des mœurs orientales établit en reines les fêtes masquées et déguisées; certaines sont demeurées célèbres, telle que celle donnée par Messaline en l'honneur de son mariage avec Silius, du vivant même de Claude, son mari. Mais jamais cet amusement n'eut l'approbation des vieux Romains, qui trouvaient indigne d'un homme de se caricaturer ainsi; nous verrons la Révolution française, reprenant cette idée, fermer le Bal Masqué de l'Opéra.

Le Christianisme naissant proscrivit de même les mascarades, et, au moyen âge, le Clergé rendait édits sur édits pour condamner cet amusement, principalement le déguisement en animaux; il permettait seulement et même encourageait les mascarades liturgiques telles que celles de la Danse Macabre, où des Cadavres et des Squelettes dansaient avec des Vivants; telles encore que celles de la Fête de l'Ane où, en souvenir du baudet qui porta Jésus-Christ, on amenait un de ces animaux dans l'église, en grande pompe, au milieu d'une procession burlesque qui dansait et chantait : « Hi! han! », cri par lequel le prêtre terminait sa messe. Cependant, malgré ces défenses du clergé, les mascarades subsisterent, et avaient lieu régulièrement dans certaines occasions, par exemple lorsqu'une veuve se remariait.

« C'était alors un usage stupide d'aller donner aux mariés un « Charivari »; on se masquait, on prenait des poêlons et des casseroles qu'on tapait à coups de pincettes, et l'on se permettait toutes sortes d'actions fort indécentes. Pour donner un charivari semblable à une dame d'honneur de sa femme qui se remariait, Charles VI se déguisa en homme sauvage avec six de ses amis, s'enduisit de la tête aux pieds de poix et d'étoupes, et le duc d'Orléans y ayant mis le feu par mégarde, le roi faillit être brûlé vif. »

Cette fête sinistre, dont le Moine de Saint-Denis et Froissard nous ont conservé le récit, est restée connue sous le nom de Ballet des Ardents, et une miniature célèbre la représente.

L'on pense si les Bals Masqués furent en honneur à la Cour galante des Valois, et quelle influence fut exercée sur leur développement par les mœurs italiennes; ils continuèrent sous Louis XIII et sous Louis XIV.

* * *

Ces bals masqués avaient lieu soit chez de riches particuliers, soit à la Cour royale, qui rendait inutile l'établissement de quelque chose qui pût correspondre à notre Bal actuel de l'Opéra, puisque la société avait là un endroit, public sans l'être, où se réunir; le Roi, les ministres, toute la Cour y prenaient part, et c'étaient ordinairement des divertissements réglés comme de vrais ballets. Louis XIV y dansait le principal rôle, avec La Vallière, sous les yeux même de la Reine, car l'incognito du masque était inviolable.

En outre, lorsque l'on était en Carnaval, si quelqu'un donnait un Bal Masqué, c'était l'usage que la porte et l'entrée du bal fussent libres pour quiconque fût masqué; usage qui donnait lieu parfois à des libertés étranges. Une aventure dont Louis XIV, Louvois et Mademoiselle de Montpensier furent les héros, en dira long sur ce sujet :

« Je me souviens, à propos de la liberté de l'entrée du bal pendant le Carnaval, d'un incident qui arriva au Roi chez M. le Président de N***, qui donnait un bal dans le cul-de-sac de la rue des Blancs-Manteaux, au sujet du mariage d'un de ses fils, il y a près de cinquante ans (soit vers 1673).

« Le Roi, qui se plaisait quelquefois à courir le bal incognito, fut à celui du Président de N*** avec un cortège de trois carrossées de Dames et de Seigneurs de la Cour; toute la livrée était en surtout gris pour n'être pas reconnue.

« Mais les suisses, qui avaient ordre de ne laisser entrer les masques que sur la présentation des invitations, refusèrent l'entrée à la bande du Roi, quoiqu'il fût une heure après minuit. Sur ce refus, il ordonna de mettre le feu à la porte; aussitôt la livrée alla chercher une douzaine de fagots chez le premier fruitier, que l'on dressa contre la grande porte et que l'on alluma avec des flambeaux.

« Les suisses, épouvantés de cette hardiesse, allèrent en avertir M. de N***, qui ne balança pas d'ordonner aux suisses d'ouvrir toutes les portes, se doutant bien qu'il fallait que ce fût des personnes de la première qualité *(sic)* pour faire une action si hardie. Tout le cortège entra dans la cour, et l'on vit paraître dans le bal une bande de douze masques magnifiquement parés, avec une infinité de Griffons masqués, tenant une épée d'une main et un flambeau de l'autre; de sorte que cela inspira le respect à toute l'assemblée.

« M. de Louvois, qui était de la troupe du Roi, tira M. de N*** à part et, s'étant démasqué, lui dit qu'il était le moindre de la compagnie. C'en fut assez pour obliger M. de N*** à réparer sa faute. Il fit apporter dans le bal de grands bassins de

confitures sèches et de dragées; mais Mademoiselle de Montpensier, qui dansait dans ce temps-là, donna un coup de pied dans l'un des bassins, qui le fit sauter en l'air. Cette action alarma encore M. de N***, mais le mal n'alla pas plus loin, par la prudence du Roi qui calma le ressentiment des Princes et des Princesses du refus de l'entrée; de sorte qu'ils sortirent sans se faire connaître, après avoir dansé autant qu'ils le voulaient.

« Le lendemain, ce fait fut rapporté au dîner du Roi et de la Reine mère par des gens qui ignoraient qu'il eût été de la partie; ils approuvèrent l'action des masques et dirent qu'il fallait que les entrées d'un bal fussent libres aux masques dans le temps du Carnaval, après minuit, et que si l'on ne voulait pas s'y exposer, il ne fallait pas en donner du tout. Cette décision passa comme une espèce de loi. » *(Journal des Divertissements secrets de la Cour de Louis XIV*, cité par Bonnet).

N'est-ce pas que cela vous rend rêveur ? Vous figurez-vous aujourd'hui le Président de la République, escorté de son ministre de la guerre et de trois carrossées de députés avec leurs femmes ou leurs amies, s'en allant, masqué, mettre le feu à la porte-cochère d'un magistrat qui marie son fils, sous le prétexte qu'on est en carnaval et qu'ils veulent entrer prendre part à la fête ? Que pensez-vous de la gravité légendaire et compassée du Roi-Soleil qui, la nuit, court ainsi les rues de sa bonne ville de Paris ? Avec quelle admirable sérénité, garante qu'il dit vrai, le contemporain raconte la chose, qui lui semble toute naturelle ! Comme le Président de N*** se doute bien tout de suite, en



LE BAL DE L'OPÉRA SOUS LE PREMIER EMPIRE.

apprenant qu'on a empilé des fagots contre sa porte et qu'on les allume pour la brûler, comme il se doute bien « qu'il fallait que ce fût des personnes de la première qualité » ! N'admirez-vous pas Mademoiselle de Montpensier, a qui l'on présente des fruits confits et des dragées, levant la jambe d'un mouvement élégant et envoyant d'un coup de pied voler en l'air le compotier et son contenu ? Et c'est le maître du logis qui doit et fait des excuses !

Il faut avouer que nous avons gagné en savoir-vivre.

* * *

En somme, il n'y eut pas, jusqu'au XVIIIe siècle, de Bal Masqué public tel qu'est aujourd'hui le Bal de l'Opéra, les fêtes données par la Cour rendant cela inutile.

Mais vinrent, avec les dernières années de Louis XIV, les revers, et, à sa mort, le deuil général de toute la Cour, comme si l'on eût compris qu'il avait été l'apogée de la Royauté, et qu'avec lui la Royauté était morte. Alors, les fêtes officielles cessant en signe de deuil et peut-être un vague besoin d'émancipation se faisant sentir, fut institué le Bal de l'Opéra, par le Régent, en décembre 1715.

Le premier bal se donna le 2 janvier 1716.

« 3 janvier 1716. — On ouvrit hier le premier bal dans la salle de l'Opéra, qui commença à onze heures du soir et dura toute la nuit. S'il y vient assez de monde, il se tiendra tous les jours qui ne sont pas d'Opéra ». *(Gazette de la Régence*, d'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque Royale de La Haye, publié dans le *Bulletin du Bibliophile*. Paris, 1879).

Le second eut lieu, en effet, peu de jours après, honoré de la présence du Régent lui-même.

« 6 janvier 1716. — L'ouverture se fit à onze heures, et le Régent avec le duc de Noailles y vinrent vers une heure ; l'on dansa jusqu'à quatre heures force contredanses qui sont à la mode, le menuet, la courante, la gavotte et autres anciennes danses n'étant presque plus de saison. Son Altesse dansa par deux fois.

« L'on a observé qu'il n'y avait pas beaucoup de dames qui, sur la fin, ne restèrent pas plus de huit ou dix. Il y entra environ trois cent soixante personnes en tout. » *(Idem).*

L'invention de la machine, une sorte de cabestan qui élevait le plancher de la salle au niveau de celui de la scène, était due à un moine, mais « l'installation fut faite par le sieur Servandoni, florentin, habile machiniste et excellent peintre pour la perspective ». *(Bonnet).*

Quand le succès du Bal fut bien établi, on en régla définitivement les dates:

« Ce bal commence le jour de Saint-Martin, 11 novembre, et continue tous les dimanches, jusqu'aux Avents. On le reprend à la fête des Rois, et on le donne pendant le Carnaval, deux ou trois fois la semaine, jusqu'au Carême. Il commence à onze heures du soir et finit à six ou sept heures du matin. »

L'on voit le nombre considérable de Bals Masqués qui alors se donnaient chaque année, puisqu'au Carnaval ils avaient lieu deux ou trois fois la semaine ; ils étaient exclusivement réservés à la Société, aux gens du monde, et c'est officiellemement que le Régent y venait danser. Le prix des places y était d'ailleurs élevé : une loge, première ou seconde, se payait 48 livres, ce qui est beaucoup, vu la valeur relative de l'argent.

Le Bal Masqué de l'Opéra continua ainsi et dans les mêmes conditions de public jusqu'à la chute de la Royauté ; le 28 novembre 1775, Marie-Antoinette y vint avec Monsieur. La mention en est faite dans les *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de la République des Lettres en France, — à Londres*, 1777.

* * *

La Révolution supprima les Bals Masqués purement et simplement, considérant — et c'est un point de vue qui n'a rien d'extravagant — considérant le travestissement et le masque comme incompatibles avec la dignité de l'homme.

« La prudence du Gouvernement ayant défendu les masques pendant ces dernières années, les Bals de l'Opéra n'ont point eu lieu. Cependant il y a eu dans tous les quartiers de Paris de nombreuses assemblées de danse et de toute façon, pour la santé

et pour le plaisir des yeux; ce n'est pas un mal qu'on danse à visage découvert. » *(Les Spectacles de Paris).*

Ils furent naturellement rétablis après la chute du gouvernement révolutionnaire, et le *Journal des Débats*, parlant de ce rétablissement, s'exprime avec un style très hyperbolique :

« Les tyrans révolutionnaires avaient défendu les masques; ils s'étaient réservés à eux-mêmes le privilège exclusif de donner à l'Europe étonnée le spectacle d'une mascarade infernale, unique dans son espèce et qui ne reparaîtra plus. On y voyait des bourreaux travestis en législateurs, des assassins en magistrats, des brigands déguisés en juges, des scélérats en philosophes et des diables en hommes; mais la décoration a changé; les Monstres des Enfers se sont précipités eux-mêmes au fond du Tartare, les Ris et les Jeux reviennent égayer la scène; Momus et la Folie agitent encore leurs grelots au milieu de ce peuple enjoué qu'un moment de plaisir console de dix ans de souffrances.

« Le Bal de l'Opéra était le plus brillant et le plus noble des amusements de la monarchie: l'art de deviner les masques pouvait seul le rendre piquant, et cet art suprême n'appartenait qu'aux gens du bel air et du bon ton, initiés aux grandes sociétés et parfaitement au courant de la chronique scandaleuse de Paris, etc. La vérité, bannie de la Cour et de la ville, s'était réfugiée au bal de l'Opéra. Le trop fameux duc d'Orléans y promenait sa honte après l'affaire d'Ouessant, et, toujours aussi insolent que lâche, il disait, en regardant un masque qu'il prenait pour une femme : « Beauté passée. — Comme votre « gloire, Monseigneur », lui répondit-on.

« La longue interruption que le Bal de l'Opéra avait éprouvée, les calamités affreuses qui ont rempli cet intervalle..., le prestige des nouveaux costumes et des modes nouvelles, tout semble avoir contribué à répandre sur ce brillant spectacle un intérêt plus vif. Le retour des anciens plaisirs est un gage de la sécurité du gouvernement. » *(Journal des Débats*, 7 ventôse, an VIII de la République).

L'on y rencontrait toujours de fort grands personnages :

« Madame Bonaparte était hier au Bal de l'Opéra, avec le général Murat et sa femme. » *(Idem*, 8 ventôse, an VIII). « On dit que le citoyen Barras, qui vit toujours à Grobois, était en Turc au Bal de l'Opéra ». *(Idem*, 12 germinal, an VIII).

Mais des préoccupations d'autre sorte agitent bientôt encore les esprits : « La recette du dernier Bal du Théâtre des Arts prouve que la saison de ce divertissement est passée; cette recette s'élève à peine à 5,000 francs ». (25 germinal, an VIII).

C'est que les armées de l'Europe étaient en plein mouvement et qu'on était à la veille de la guerre. De grands événements eurent lieu, l'Empire se fit, et le Bal Masqué de l'Opéra reprit plus que jamais; ainsi, l'an 1809, il y eut Bal Masqué les 7, 14 et 21 janvier, les 9, 13 et 25 février, à l'Académie Impériale de Musique.

La Restauration tenta de réagir vers le passé, sur ce point comme sur le reste, et donna, dans le Pavillon de Marsan, le grand Bal costumé des Enfants de France, où toute la Cour parut déguisée; mais les temps étaient changés, et les mœurs: une autre société s'était constituée, et là comme ailleurs, le retour au passé était impossible. Non seulement le Bal Masqué de l'Opéra subsista, mais il allait changer complètement de public.

L'ESCALIER DE L'OPÉRA DE LA RUE LE PELETIER (1860).

Jusqu'ici, nous l'avons vu, ce que l'on appelle la Société venait au Bal de l'Opéra; le Régent, chef du pouvoir, Marie-Antoinette, Madame Bonaparte, le Prince Murat, etc., y défilèrent successivement. Par conséquent, le Demi-Monde professionnel en était banni ou à peu près, car le masque permettait évidemment bien des supercheries, mais c'était un inconvénient inhérent au plaisir lui même, et tandis que les femmes du Monde y venaient ouvertement, les irrégulières ne pouvaient que s'y glisser. Mais peu à peu la situation se renversa. Les femmes du Monde s'y firent de plus en plus rares, les irrégulières devinrent plus nombreuses et plus ostensiblement; et, mon Dieu! il faut l'avouer, c'était fatal, et les choses venaient ainsi à leur place naturelle, car un lieu, public en somme puisque l'on y entrait pour tant, où l'on venait masqué, n'était pas, en vérité, le lieu ordinaire qui convient à une honnête femme. Le Bal de l'Opéra devint donc le rendez-vous officiel du Demi-Monde et les femmes du Monde ne firent plus que s'y glisser à leur tour, sous la protection du masque et du domino.

Ce changement s'opéra surtout et s'accéléra de 1830 à 1840.

« Le Mardi-Gras de l'année 1837, Musard — le célèbre chef d'orchestre, le chef d'orchestre légendaire — donna, rue Le Peletier, un bal dont les habitués de ce genre de divertissement ont gardé le souvenir. L'Opéra atteignit, dès son premier début, à l'idéal du genre. En récompense de cet exploit, Musard fut porté en triomphe et faillit être asphyxié sous les étreintes de ses fanatiques admirateurs. Ce fut fait du Bal de l'Opéra, le jour où le galop y eut pénétré. » *(L'Illustration*, 25 mars 1843).

Le Bal de l'Opéra n'a pas changé d'aspect depuis lors, ni de public; il a seulement été, à certaines périodes, plus ou moins brillant, plus ou moins à la mode. En 1843, il battait son plein. Tous les contemporains, Musset, Balzac, etc., et les caricaturistes y font couramment allusion; c'est une chose aussi importante dans la vie mondaine que le Concours hippique ou Longchamps aujourd'hui.

Puis il y eut une baisse légère, pour reprendre plus que jamais sous le Second Empire, période où l'on s'amusa, s'il en fut jamais. La Cour Impériale prêchait elle-même d'exemple; S. Ex. M. Fould, ministre d'État, donnait au Ministère des mascarades où l'on rencontrait le comte Tascher de la Pagerie, premier chambellan de l'Impératrice, déguisé en Persan; le comte de Lesseps, directeur aux Affaires Étrangères, en costume tunisien; M. Baroche portait l'habit d'un seigneur Louis XIV; les femmes étaient généralement poudrées; Madame Fould était en Marie de Médicis et couverte de pierreries. Vers minuit arrivait la comtesse Tascher de la Pagerie, en chaise à porteurs, précédée d'un coureur, escortée « d'une foule de cavaliers, de beaux, « de muguets, de courtisans en costumes civils et militaires « du temps de Louis XV », et la chaise à porteurs était celle de Madame de Maintenon elle-même, qu'on avait été prendre à Versailles. Leurs Majestés, en dominos, parcouraient le Bal.

L'Année Terrible jeta sur le Bal de l'Opéra, comme sur tous les plaisirs de ce genre, un froid considérable; le pays mutilé, les innombrables deuils, l'affront moral, le besoin de tout refaire, la crainte du lendemain, les milliards à payer, tout cela, quoiqu'on soit le peuple le plus insouciant de la terre, ne laisse pas de vous assombrir un peu. Aussi y eut-il pendant vingt ans une accalmie évidente dans le plaisir, surtout dans ses manifes-

tations extérieures. Aujourd'hui la réaction commence ; des orages plus terribles encore grondent peut-être, mais Carnaval, qui semblait enterré, n'en revient pas moins plus vivant que jamais ; éternel va-et-vient des choses. Le nombre des Bals de l'Opéra est toutefois, comme l'on sait, considérablement réduit, l'Opéra actuel ayant coûté si cher que, pour sa conservation, l'on redoute leur multiplicité.

* * *

L'Opéra ne fut pas toujours le seul théâtre qui donna des Bals Masqués. La Comédie-Française en donna, et l'Opéra-Comique et bien d'autres théâtres, à différentes époques.

On lit dans *Les Spectacles de Paris ou Calendrier historique et chronologique des Théâtres*, publié par Duchesne, en 1754 : « Le 26 décembre 1716, les Comédiens Français avaient obtenu de M. le duc d'Orléans, Régent, la permission de donner des Bals publics sur leur théâtre. Ces Bals devinrent si fort à la mode que ceux de l'Opéra se trouvèrent déserts et furent fermés les trois derniers jours du Carnaval de cette année-là. Les directeurs de l'Académie Royale de Musique, effrayés du préjudice que cette permission leur causerait si elle venait à subsister, firent de si fortes représentations et employèrent des instances si pressantes qu'elle fut retirée en 1721.

« Les Comédiens Italiens ayant abandonné leur théâtre de l'Hôtel de Bourgogne pour en ouvrir un nouveau à la Foire de Saint-Laurent, voulurent aussi, pour grossir leurs recettes, donner le Bal deux fois par semaine, le dimanche et le mercredi ; mais les chaleurs de la saison leur firent discontinuer cette entreprise après quelques semaines.

« Plusieurs années après, l'Opéra-Comique, qui était alors sous la direction du sieur Ponteau, donna aussi plusieurs Bals. Il y en eut un la nuit du 4 au 5 octobre sur ce théâtre, au niveau duquel on avait construit un plancher qui remplissait toute la longueur de la salle, qui était très bien décorée. L'assemblée fut brillante, et les boutiques de la Foire furent éclairées pendant toute la nuit. Ainsi fut terminé l'Opéra-Comique de la Foire de Saint-Laurent, en 1734. Le succès de ce premier Bal engagea le directeur d'en donner les années suivantes, et tous les ans, à la fête du Roi, il y eut un Bal dans la salle de l'Opéra-Comique pendant plusieurs années.

« Tout le monde sait que M. Granval, comédien du Roi, obtint, il y a sept ou huit mois, la permission de donner huit Bals publics à son profit dans la salle de la Comédie-Française. Il donna son premier Bal le dimanche 7 mai 1753. »

Ces Bals Masqués donnés par des théâtres autres que l'Opéra continuèrent ; à diverses époques nous en trouvons la trace. Ainsi nous lisons dans *Le Charivari* du 2 février 1833 : « Les Variétés et le Palais-Royal annoncent un Bal Paré et Masqué ».

Le 26 décembre 1857, nous lisons dans le *Monde illustré :*

« Le Carnaval sera court, mais il veut être bon. Aux Bals traditionnels de l'Opéra et à ceux déjà acceptés des Concerts de Paris vient s'ajouter la série de ceux du théâtre de la Porte-Saint-Martin. M. Fournier en annonce dix, qui prendront chacun le nom d'un des dix succès du théâtre :

« 1° *Les Chevaliers du Brouillard.* — 2° *Les sept Merveilles du Monde.* — 3° *Les Nuits de la Seine.* — 4° *La Poissarde.* — 5° *La Faridondaine.* — 6° *La Belle Gabrielle.* — 7° *Paris.* — 8° *Le Fils de la Nuit.* — 9° *La Biche au Bois.* — 10° *La Tour de Nesle.*

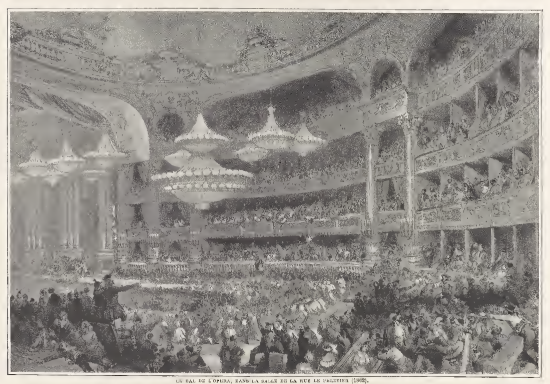
Les quadrilles de Poissardes obtinrent la palme du succès.

* * *

De tout ceci maintenant, quelle conclusion tirer ? C'est évidemment l'amélioration du savoir-vivre public ; c'est, malgré tout, le discrédit indéniable qui tombe sur les mascarades.

Nous sommes loin des indécences de Charles VI, donnant des « Charivaris » aux veuves qui se remarient, loin de Louis XIV, de Louvois et de Mademoiselle de Montpensier envahissant, masqués, les maisons privées pendant les nuits de Carnaval ; nous sommes presque aussi loin des fêtes masquées du Second Empire, données par des ministres d'Etat, sous la présidence de l'Empereur lui-même. Ce qui se faisait, il n'y a guère plus de vingt ans pourtant, serait aujourd'hui profondément impossible. La jeunesse peut s'amuser à se masquer, à se travestir ; mais que des personnages officiels supposés graves et sérieux, figurent publiquement dans des divertissements semblables, ce n'est même plus discutable.

C'est qu'en effet il y a dans le masque, dans le travestissement en public, surtout lorsqu'il est grotesque, quelque chose d'avilissant, comme le pensaient les vieux Romains, comme le proclama la Révolution. Se travestir ou se masquer, entre jeunes gens du même monde, rien de mieux, si les costumes ont du style ou sont spirituels ; mais la mascarade publique dans les rues, dans les endroits où quiconque peut entrer en



LE BAL DE L'OPÉRA, DANS LA SALLE DE LA RUE LE PELETIER (1862).

payant, ou dans ceux au contraire qui, par les fonctions des hommes qui les habitent doivent garder pour nous un certain décorum, cela est fini, bien fini.

Voilà pourquoi il n'y a plus aujourd'hui, au Bal Masqué de l'Opéra, que des gens payés ou des « chienlits » qui soient déguisés ; ce n'est pas là une déchéance des mœurs publiques, c'est un progrès. Que pour cela nous en valions mieux, ce serait une autre question.

PAUL GRUYER.



BRITISH MUSEUM (LONDRES).

La Journée d'une « Belle Madame »

AU TEMPS DE PÉRICLÈS



MUSÉE IMPÉRIAL DE VIENNE.

C'ÉTAIT pendant une des dernières représentations de *Lysistrata*. Mon voisin, favoris grisonnants, rosette violette, lunettes d'or sous lesquelles pétillait l'avidité de détailler les jolies pensionnaires du Vaudeville, poussait à tout moment des petits gloussements d'admiration. Il était gênant, cet helléniste en rupture de chaire, mais si convaincu! « Ah! monsieur, quel pays, quelles femmes! L'heureuse époque! Que ne pouvons-nous la revivre! »

Et pourquoi pas? pensai-je... N'avons-nous pas l'ami Notor pour lequel les musées d'antiques n'ont plus de secrets? Grâce à son pinceau évocateur, fidèle interprète des céramistes grecs, partons, « partons pour la Grèce », comme chante la belle Hélène, mais non pour la Grèce de Georges, roi des Hellènes. N'étaient son ciel lumineux et l'effondrement doré de ses ruines, elle ne nous apprendrait rien de nouveau. Rouff et Doucet habillent nos modernes Athéniennes; et quoiqu'elles soient bien séduisantes dans les créations de nos couturiers parisiens, combien l'étaient-elles davantage et non moins artistement au temps où le *peplos* de couleur tendre remplaçait les dessous capiteux, les jupes à quilles et les manches aérostatiques; au temps de Périclès par exemple...

Le voyez-vous ce bel adolescent, nonchalamment appuyé sur sa canne torse, et flirtant de la bouche..... et de la main avec cette noble Athénienne divinement drapée dans sa robe amoureusement indiscrète? Et vous regrettez l'habit noir? et vous regrettez le décolletage décevant ou falsifié? Moi, pas.

Voyez plutôt : par une ruse ou une flatteuse supercherie, il a feint de confondre le dossier de la cathèdre d'ivoire avec la blancheur éburnéenne de l'épaule de sa séduisante interlocutrice. Et cette dernière, nullement effarouchée de cette erreur volontaire, se prête complaisamment à ce manège qu'elle feint d'ignorer.

Heureux temps! Finis les sièges d'ivoire! Allez donc de nos jours confondre le grain des épaules de la belle Madame X... avec le fût sculpté d'un dossier Louis XV! vous verrez comme vous serez reçu! — même avec l'excuse d'être myope.

Si nous faisions un tour dans la demeure d'une de ces élégantes du temps de Périclès, pour la surprendre à son petit lever, assister à sa toilette, la suivre pas à pas dans l'évolution de sa coquetterie féminine. Qu'en pensez-vous, Parisiennes, mes sœurs? ne croyez-vous pas que, malgré vos raffinements modernes, vous ne pourriez point prendre auprès de ces « anciennes » quelques discrètes leçons de chic et d'élégance?

Suivez-moi donc sur la pointe du pied; pas de bruit, silence et discrétion.

Dans la cour du *Gynécée*, tout dort encore. Seules, les colombes apprivoisées rythment le silence de leurs battements d'ailes; sous la fine pluie jaillissant de la vasque en marbre de Paros, les rosiers, les figuiers, les asclépiades se balancent amoureusement. Quelques pas sur la terrasse fleurie de plantes grimpantes, et peut être pourrons-nous plonger dans l'intérieur du Gynécée en soulevant indiscrètement un de ces stores, couleur d'hyacinthe, qui tamisent et empourprent les rayons du soleil. Peine inutile. Une frimousse alerte, éveillée se montre à l'ouverture de la baie et soulève le *velarium*. Est-ce la belle Madame attendue? non; ce n'est qu'une de ses suivantes, mais si jolie, si jolie, cette brune fille d'Ionie en tunique légère, souple comme un nuage, les menus bras cerclés de gros bracelets d'or. Nos bobonnes modernes, en tablier blanc, et jadis nos délicieuses soubrettes Louis XV, en seraient jalouses; et, ma foi, elles auraient raison.

Dame de compagnie, ou mieux, bonne à tout faire — dans la plus large acception du mot — elle se connaît aussi bien en toilette qu'en musique et en danse.

Nous a-t-elle vus? Non, car elle s'éloigne, et son rire perlé s'éteint dans les profondeurs mystérieuses du Gynécée. La place est libre; entrons.

Personne. Madame vient de se lever; la couche béante garde, toute tiède encore, l'empreinte de la jolie dormeuse. Peu de meubles, une profusion de sièges de toutes formes, de toutes nuances; cathèdres d'ivoire, tabourets sculptés, piles de

coussins jetés à travers les tapis précieux tissés à Babylone; à terre. çà et là, des brûle-parfums où grésille le nard; la fumée flotte, impalpable à travers la pièce et marie son nuage mauve aux tons éclatants des tapisseries brodées d'or qui ornent les murs de l'amoureux réduit.

Dans la pièce voisine, des rires jeunes et frais, un clapotis d'eau, un choc de marbres. Justement la portière est entr'ouverte. Toutes les chances décidément, car nous sommes dans le cabinet de toilette de la femme, le cabinet intime, interdit à tous, même aux dieux, même à l'époux; ainsi.....



BRITISH MUSEUM (LONDRES).

C'est l'heure du bain, ou plus exactement du « tub »; les Anglais n'ont été que les pâles imitateurs des Grecs.

Accroupie dans un bassin de marbre rose, et non dans une de nos horribles cuvettes en zinc émaillé, Madame présente son dos nacré et étoilé de fossettes à l'ondée bienfaisante que laissent échapper de hautes amphores quatre ou cinq Ioniennes, aussi gracieuses que leur compagne tout à l'heure entrevue. Dans le coin opposé de la pièce, quelques autres dosent les parfums, préparent les fards, le maquillage — et quel maquillage savant et compliqué! — avec un grand bruit de flacons entre-choqués, flacons d'albâtre, de porphyre ou de métal ouvragé.

Une dernière nappe d'eau, et toute ruisselante des perles qu'irise le rose de la peau, Madame, telle Vénus, descendant de sa coquille nacrée, émerge de la vasque et va plonger sa chevelure dans une large cuvette d'albâtre montée sur un pied de citronnier. La cascade des cheveux dorés, soit par la nature, soit — je vous le confie tout bas — par de nombreuses lotions à l'essence de safran, tombe en nappe éblouissante, à rendre jalouse Bérénice elle-même. Telle une coulée d'or, ils sont plongés à plusieurs reprises dans la mixture qui doit entretenir leur souplesse et leur éclat, puis frottés en tous sens, séchés à grand renfort de menues serviettes de lin; un vrai *schampoing* dans toute son acception.



MUSÉE DE L'ERMITAGE (SAINT-PÉTERSBOURG).

D'ailleurs, on ne saurait trop prendre soin de cette belle chevelure. Elle est la première coquetterie de nos belles Athéniennes, qui n'en manquent certes pas; elle est un de leurs charmes. Aussi les parfums les plus exquis, les plus capiteux y sont-ils répandus à profusion : iris, extrait de roses, marjolaine, amande, et..... essences de pommes, de feuilles de vigne, les parfums préférés par excellence, les parfums suggestifs, si j'en crois l'expression du petit Eros, le dieu malin, qui surveille tous ces apprêts en connaisseur et en prophète.

Les fers sont chauds; de leurs doigts agiles, les Ioniennes donnent à la chevelure les plus molles ondulations, les plus gracieuses courbes. Comment coiffera-t-on Madame aujourd'hui?

A la Grecque, avec les cheveux roulés autour de la tête, puis réunis au sommet d'où s'échappent trois ou quatre boucles folichonnes? Non, cela allonge le visage.

Enserrera-t-on dans une résille cette superbe nappe d'or? Non, elle en serait alourdie.

Alors, changeons; prenons la coiffure à la mode : les cheveux frisés ou ondulés sont retenus à hauteur des tempes par un bandeau, un léger filet, une bande d'étoffe brodée ou un simple ruban qui retombe sur le cou, après avoir tout à la fois formé et maintenu une sorte de chignon vague, toute une cascade de bouclettes voltigeant au vent.

Pour couronner un tel chef-d'œuvre, on vide les coffrets à bijoux, épingles, diadèmes ou larges peignes, et surtout, la suprême élégance, des anneaux auxquels sont suspendues des cigales d'or, qui, à chaque mouvement de tête, miroitent et s'entre-choquent avec un joyeux cliquetis.

Qu'elle est donc jolie ainsi, la toute blonde!... Et comme époux et dieux doivent envier notre place! Depuis plus d'une heure, nous assistons à cette métamorphose, à cette glorification de la Femme! Elle est là, sous nos yeux, dans sa resplendissante et chaste nudité..... mais un frisson la saisit, vite un peignoir « un rien, un souffle, un rien » sur ses épaules; et elle jette sur le miroir de bronze poli un regard satisfait. La coiffure lui sied à merveille. Madame est contente. Gare les victimes!

BRITISH MUSEUM (LONDRES).

Au tour de la tête, maintenant; car Madame doit faire « sa figure », si j'ose employer cette expression de coulisse. Du blanc, du rouge pour les lèvres, les joues, les ongles, du khol pour les yeux, de l'antimoine pour les sourcils et les paupières, toutes choses familières que nous retrouvons dans les loges de nos actrices, et, faut-il l'avouer, dans plus d'un cabinet de toilette mondain.

Mais là où l'Athénienne triomphe, c'est dans le maquillage du corps; parfaitement, du corps, vous m'avez bien entendu.

Les pieds et les mains sont parfumés aux essences d'Egypte, la nuque et le cou, les genoux à l'essence de serpolet; il n'est pas jusqu'à la poitrine qui ne se nuance des rougeurs de l'hyacinthe, et sous laquelle court, légèrement teinté du vert de Jaspe, le réseau ténu des veines.

Décidément la victime sera un heureux mortel. Tous les sens chez lui seront satisfaits; son âme, artiste comme celle de tous les Grecs sera également charmée, car la belle statue vient de rejeter son peignoir et son corps, ainsi préparé, s'orne de tous les raffinements de la plus luxueuse joaillerie. Les colliers de perles, d'émeraudes, de grenats miroitent sur le galbe exquis de la poitrine et frissonnent autour du cou; les lourds anneaux d'or encerclent le poignet fin et délié; mais la perle est reine, elle triomphe; ses reflets laiteux et argentés s'harmonisent si heureusement avec le marbre de la chair!

Quelle vision pour Théophile Gautier que cette statue en marbre de Paros! quel scintillant Email, quel délicieux Camée!

Nos belles lectrices qui, une fois habillées, fourragent fiévreusement dans les baguiers ou culbutent les écrins pour y chercher leurs diamants, s'étonneront sans doute de voir ainsi interverties les étapes de la toilette féminine; les bijoux avant la robe. Qu'elles veulent bien se rendre compte que l'extérieur de la femme Athénienne, quoique empreint d'une certaine élégance et dans certains cas d'un véritable luxe, n'était que l'écrin où reposait le corps de la femme. Ecrin somptueux même, mais qui contenait un diamant de l'eau la plus pure.

Dès lors, plus de tricherie possible. L'outrage des ans sera bien « l'irréparable outrage » du poète; la jeunesse se lève dans tout l'éclat de sa resplendissante beauté. Fi des corsets! plus

d'épingles, plus de nœuds; une bandelette, une simple bandelette dont l'extrémité cachée dans un des plis tombe et se dénoue sans le moindre effort; les tailles gardent alors leur sveltesse, leur harmonie de statue; plus de torses étriqués, si frêles, si menus qu'une simple pression pourrait — semble-t-il — les couper en deux; plus de poitrines remontant sous le menton, poitrines insolentes dans leur maturité, et dont l'orgueil s'efforce de cacher la fâcheuse déchéance.



MUSÉE DE L'ERMITAGE (SAINT-PÉTERSBOURG)

Coiffée, parfumée, maquillée, chargée de bijoux, Madame est prête..... il ne lui reste plus qu'à s'habiller. Oh! ce ne sera pas long, le plus fort est fait. Est-ce la douceur du climat, est-ce l'idée que la femme grecque se fait de sa vraie beauté? Je ne sais. Toujours est-il que deux simples vêtements composent toute la toilette d'intérieur.

Un tissu aérien, qui semble filé par Arachné elle-même, d'une transparence indiscrète, enveloppe le corps jusqu'à hauteur des genoux. C'est la chemise, la vulgaire chemise, le *chiton*; cousu d'un seul côté, le *chiton* est fixé à l'épaule par une agrafe, à la taille par une ceinture. Point de manches, les bras sont libres, et souvent le sein droit reste à découvert, sans doute pour faciliter le jeu du bras. Très simple, il n'est orné en bordure que d'une grecque microscopique; toute la valeur réside dans la finesse et la transparence de son tissu; il pourrait facilement passer au travers d'un anneau nuptial.

Bref, une luxueuse simplicité. Que nous sommes loin des riches empiècements, des rubans et autres fanfreluches! Toujours l'écrin.

Des jupons! fi donc! ils sont lourds et gênants. L'Athénienne n'a pas voulu comprendre l'élégance des dessous. Par dessus le *chiton*, une simple tunique flottante, le *peplos*, de couleur tendre, rose, vert, bleu, pourpre, sans manche, très ample: d'où, une foule de plis sinueux, ondulants, gracieux qui laissaient deviner la taille, et l'accentuaient au moindre zéphir; ne fallait-il pas avoir toute la liberté de ses mouvements pour danser, pour jouer de la cithare, comme notre élégante, par exemple?

Et puis..... un point, c'est tout.

En résumé, point de tons criards; une heureuse harmonie de couleurs sourdes et discrètes dans des teintes neutres, estompées; des vêtements amples qui cachent au besoin, mais ne sont pas égoïstes: ils laissent deviner. La femme n'est plus un sphinx..... qu'au moral.

Voilà donc Madame complètement habillée; quelques ordres à donner aux servantes, quelques détails de ménage la conduisent jusqu'au déjeuner.

Bien frugal le déjeuner, un simple lunch. De nos jours, un œuf, une grillade et une tasse de thé suffisent aux estomacs de nos fauvettes parisiennes; à Athènes, une croute de pain grillé trempée dans un verre de Chio, première cuvée, un peu de viande, et c'est tout.

Le fort repas a lieu le soir; c'est le seul digne de ce nom. Aussi quels menus! une dizaine de plats en moyenne, on se croirait à une noce normande. Je vous recommande tout spécialement la truite au safran, le chevreau cuit entre deux plats et fondant sous la dent, et le cochon de lait rôti et doré à grand feu. Ce n'est pas que la maîtresse de maison soit gourmande, grands Dieux! non. Mais elle vous ressemble, Madame, qui dînez d'une aile de perdreau et d'un bonbon au gingembre, elle aime le confort, le luxe pour ses amis, de fins gourmets. Votre chef est élève de Paillard, le sien est célèbre dans tout Athènes, c'est Paillard en personne, ou plutôt Agès (maintenant nous l'appellerions Eugène; pour ma part, je préfère Agès), le fameux Agès de Rhodes, enlevé à coups de drachmes aux offices de Marychus, la plus belle fourchette de cette époque, qui n'en connaissait pas encore l'usage; aussi n'hésite-t-il pas à fréter des caravanes spéciales pour peupler ses viviers de truites savoureuses pêchées dans le lac Copaïs.



MUSÉE DE L'ERMITAGE (SAINT-PÉTERSBOURG)

..... Que faire après déjeuner? Les occupations ne manquent pas. Madame se pique de littérature; Maurice Donnay — pardon, Aristophane — est un de ses fidèles et s'en voudrait à mort de ne lui avoir point envoyé son dernier succès: *Lysistrata*. Le rouleau de fin papyrus se déroule lentement entre les doigts fuselés de la jolie lectrice, un peu rougissante, avouons-le à sa louange, aux allusions du comique grec, mais prodigieusement intéressée par cette lecture. Ses yeux pétillent, et son pied mignon danse une sarabande folle dans l'écrin brodé de la sandale. Petit pied rose qui voudrait sans doute fouler le gazon fleuri des sentiers cythéréens, où l'herbe est si douce, si douce... qu'un rien vous y fait trébucher.



COLLECTION DU DUC DE BLACAS

Mais que dirait la chaste Diane? arrière les pensées folâtres. Pour en changer le cours, un peu de broderie sur cette robe filée dans l'intimité du Gynécée, au cliquetis des fuseaux d'ivoire ou d'argent; ou bien quelques accords sur cette harpe éolienne, aux délicates sculptures d'ivoire et d'or, aux sonorités si languissantes que Zéphyr lui-même semble en caresser les cordes; ou bien encore une partie d'osselets pour combattre le sommeil que favorisent la chaleur de midi et le clapotis parfumé des jets d'eau.

D'ailleurs n'est-ce point l'heure exquise de la sieste, du rêve sur l'écroulement des coussins aux nuances tendres et harmonieuses, fournis par le Liberty de l'époque; mais une sieste bien courte, car c'est jour de réception, et les deux à quatre de Madame sont particulièrement suivis. Jeunes élégants en quête

d'amoureuse fortune, bonnes petites amies, charitables comme toujours, colportant le dernier potin de la veille ou le premier scandale de la nuit.

« Ah ! ma chère, si vous saviez...

— Quoi ? vraiment..... (quelques mots à voix basse) c'est lui, n'est-ce pas ?

— Tout juste.

— Oh ! »

Et pour cacher son trouble ou changer le cours d'une conversation épineuse, Madame fait admirer ses nouvelles acquisitions.

« Ce diadème... comment le trouvez-vous ?... émeraudes et grenats sertis dans l'or vert..... Et ce miroir à poignée de jaspe ?... »

C'est si bon de faire enrager les petites amies...

..... Mais, chut! on entend sur la terrasse un bruit de crotales et de grelots. Une surprise que Madame réserve à ses invités... Et trois danseuses de Milet ou de Lesbos, drapées dans des voiles aux couleurs éclatantes, entrent dans la salle de réception. Tour à tour elles bondissent comme des tigresses en furie dans un envolement révélateur de gazes ; tantôt elles se balancent amoureusement, la tête rejetée en arrière à la poursuite d'un rêve étrange. Leurs robes aux larges plis se gonflent, s'arrondissent ou retombent molles et lassées. Quelque chose comme la Loïe Fuller avec les projections en moins. D'ailleurs la transparence des robes se charge elle-même des projections, projections particulières, fort goûtées de ces Messieurs et qui rendraient absolument inutile l'emploi des rayons Rœtgen.



MUSÉE DU LOUVRE.

Aussi quel intérêt, quel silence ! Tout à l'heure, un poète lisait des vers, une visiteuse jouait de la cithare, au milieu du bourdonnement confus des conversations et des rires. Maintenant, recueillement sur toute la ligne.

Détrompez-vous, Messieurs les abonnés de l'Opéra, si vous croyez avoir été les premiers à causer pendant la musique et à vous taire pendant le ballet.....

Quelquefois l'une des danseuses se double d'une acrobate; et, je ne sais si vous serez de mon avis, mais je la trouve particulièrement suggestive cette jongleuse qui, débarrassée de vêtements gênants, marche sur les mains et fait bondir au bout de son pied mignon un tambour de basque, sans en rayer la peau de ses ongles roses.....

BRITISH MUSEUM (LONDRES).

Quatre heures ! déjà ! Madame se lève, se coiffe d'un petit chapeau à pointe, tel en portaient jadis les canotiers de Bougival, et se dirige vers l'*Agora*, entourée de ses adorateurs. Les marchands de la matinée ont replié leurs tentes bariolées et laissé la place aux changeurs, aux barbiers dont les boutiques bruissent des mille et un papotages d'une ville élégante et riche, aux marchands d'objets d'art et d'étoffes précieuses; c'est l'heure du « persil », le « cinq à sept » des Acacias. Aussi la foule est-elle compacte, elle déborde sur le parvis des temples au grand désespoir des archers Scythes, ancêtres de nos modestes « sergots ». Les petits clans, les parlottes s'organisent au pied des statues de marbre, les potins volent de bouche en bouche. Comme tout ce monde semble heureux de vivre, sous ce ciel sans nuages, dans cette ville où tout est combiné pour le plaisir des yeux et les jouissances de l'art!

Ici, une cohue joyeuse, affairée... « Circulez, circulez ! » (déjà !) glapissent les archers. Et la courtisane à la mode passe, orgueilleuse de son triomphe, sous les regards dédaigneux de ces dames, sous les yeux allumés de ces messieurs. Une belle fille, ma foi, venant en droite ligne de Corinthe. On n'y va pas facilement, dit le proverbe, à Corinthe ; je le crois sans peine, car les jolies quenottes que voilà croquent les drachmes et les mines aussi facilement qu'une patte d'écrevisse.

Là, un cercle épais d'hommes de toutes conditions, athlètes, magistrats, officiers, « snobs », se forme autour d'une immense jatte de terre cuite, roulée sur le côté, et craquelée par les rayons du soleil. Diogène y tient ses assises, et la verve satirique du philosophe fouaille d'importance ses élégants interlocuteurs...

..... Mais la nuit tombe vite, le vent fraîchit. C'est le moment pour Madame de rentrer, de faire une nouvelle toilette plus légère et plus élégante — hum!... pour prendre place sur les lits du souper : la soirée commence..... ne soyons pas indiscrets.....

« ..... Et Monsieur, me direz-vous? vous ne nous parlez pas de Monsieur ? »

C'est vrai; il y a Monsieur, on n'y pense jamais... — Mais Monsieur va bien; il est à ses affaires, à l'*Agora* ou au théâtre. Ce soir, il soupera avec les hétaires les plus renommés pour fêter l'arrivée du Carnaval, ou plus exactement le début des fêtes Dionysiennes. Peut-être un jour aurons-nous l'occasion d'aller l'y retrouver.

BRITISH MUSEUM (LONDRES).

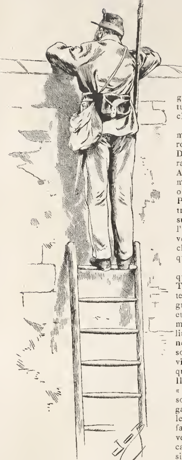
(Dessins de Notor.)

BERTRAND FAUVET.



MUSÉE DE NAPLES.

Gofard



Dans la ferme de la Tourette, il y avait quinze mobilisés du bataillon de Montigny. Parmi eux, Gofard, le tueur de porcs. Le sergent Béchon les commandait.

La cour de ferme, close de murs, ouvrait sa barrière sur la route de Gennetot à Goderville. D'autre part, les champs l'entouraient. Le pays était tranquille. A peine quelques coureurs allemands, disparus comme des ombres, la semaine précédente. Pour plus de prudence, la patrouille plaça un factionnaire sur une échelle dressée dans l'angle du mur, afin de surveiller les abords. Gofard fut choisi, à cause de sa bonhomie qui acceptait toutes les corvées.

Le sergent et les autres trinquaient avec le fermier de la Tourette. Malgré la dureté des temps et les tristesses de la guerre, ces hommes mariés et établis savouraient le relâchement du lien conjugal et l'abolition des obligations professionnelles. Le fermier prodiguait son gros cidre. A chaque pot vidé, il ricanait : « Encore un que les Prussiens n'auront pas. » Il était vieux garçon, ancien « 15e léger » et biberon philosophe. Ses écus à l'abri, il regardait d'un œil stoïque monter le flot de l'invasion. Soudain le factionnaire entra en coup de vent. On lui cria : « Veux-tu te cacher, Gofard ! », mais, insensible à l'ovation, il bégaya : « Les voilà !... les voilà, sacré nom,... ils sont un tas ! »

La patrouille renversa les bancs, empoigna ses armes, s'élança dans la cour et demeura hésitante. Le sergent demanda : « Voyons, Gofard, sont-ils loin ?

— Pour ça, oui. »

La patrouille respira. Cependant le fermier, courant jusqu'à la barrière, l'ouvrit, allongea le cou et, se retournant, les appela. Ils chargèrent leurs fusils mélancoliquement et le rejoignirent. Là-bas, au sommet de la côte du Val-Miette, quatre silhouettes de cavaliers immobiles se découpaient sur le ciel gris.

« Alors, c'est ça ton tas ? fit le sergent

— Dame ! je ne vous ai pas dit qu'il fût gros. »

Le fermier lui appliqua une claque amicale sur la nuque et l'invita à regagner son échelle. Puis, s'adressant aux autres : « Ecoutez-moi bien. Il ne faut pas vous impressionner. Laissons-les venir et cachons-nous. S'ils nous dépassent, feu de peloton dans leur dos ! S'ils ne nous dépassent pas et qu'ils approchent seulement à portée, nous tâchons de les ébrécher. Collez-vous le long du mur, près de la porte, et ne vous montrez pas. Je vais chercher mon Lefaucheux et des cartouches à sanglier, ça vous va-t-il ? »

Les gardes nationaux se poussèrent du coude, se consultèrent du regard et déclarèrent : « Ça va tout de même. » Alors, le sergent Béchon prononça en confidence : « Si nous avons la chance de les démolir tous les quatre — à supposer qu'ils ne soient que quatre — nous les rapportons au bataillon, à Gennetot. C'est la croix ou la médaille pour quelques-uns, sûr et certain... ; eh ! Gofard, bougent-ils ?

— Ils bougent ! Ils portent des lances avec des drapeaux au bout... Ils trottent l'un derrière l'autre... un, deux, trois, quatre, le compte y est... »

Le fermier revint, son fusil basculé sur le bras gauche. Il coulait des cartouches dans les deux canons et assurait le culot d'un bon coup de pouce.

« Attention ! cria Gofard, attention !

— Ne hurle donc pas, ordonna le sergent, enlève ton képi, enlève-le, ne laisse dépasser que le haut de la tête. »

Sur la chaussée résonnait le trot cadencé des chevaux, avec le cliquetis du sabre contre l'étrier. Plus d'un mobilisé en oublia la gloire, la croix et la médaille, et sentit la nausée lui monter à la gorge. Le bruit du trot et de la ferraille martiale grandissait. Gofard mit ses mains en porte-voix : « Pssitt... psitt... Sergent !... Monsieur Béchon !... ils ne sont plus à cent cinquante mètres !...

— C'est bon, baisse-toi... Qu'est-ce que ?... Ah sacredieu ! ... »

Un coup de feu claqua.

Gofard, sur son échelle, n'avait rien entendu des plans de bataille. Le cœur brouillé par l'émotion, prêt à défaillir, il avait épaulé et tiré les yeux fermés. Le brouhaha d'une galopade éperdue roula, qui décrut rapidement. « Il en a, il en a, » clamait Gofard, tout pâle, et sautant de son échelle, il courut à la barrière en répétant : « Il en a. »

« Bougre d'emplâtre ! » grogna le fermier.

Toute la troupe se précipita vers la porte. Trois cavaliers déguerpissaient, déjà hors d'atteinte, dans la côte du Val-Miette. Le quatrième se démenait sous son cheval abattu. Les mobilisés se ruèrent avec des hourras de victoire et de soulagement. Le sergent débordait d'indignation. Il bredouillait : « Une si belle affaire !... avoir raté ça !... » Et il bourrait de coups de poings rageurs le dos de Gofard qui se hâtait devant lui.

Le cheval était mort, le uhlan intact. A l'approche des Français, il protégea sa figure de son bras replié et les implora en geignant : « Ich, pas méchant, Landwehr. »

Béchon et le fermier ne décoléraient pas.

L'effroi de l'Allemand en redoubla. Les mobilisés le dégagèrent de sous sa bête et le campèrent sur ses pieds. On l'examina curieusement. Quelqu'un remarqua : « C'est extraordinaire ce qu'il ressemble à Gofard. » De fait, prisonnier et vainqueur portaient même tignasse rouge et même barbe de fleuve.

« S'il ressemble à Gofard, dit amèrement le sergent Béchon, c'est qu'il a l'air d'un imbécile. »

En bons courtisans du pouvoir, les mobilisés s'esclaffèrent. Gofard, abruti, roulait des yeux de fou et rentrait sa tête dans ses épaules. Il voulut s'expliquer, le sergent ne lui en laissa pas le loisir : « Comment, idiot, tu ne comprends pas ! Tu ne comprends pas que tu nous as fait manquer la croix ou la médaille ?

— Mes enfants, interrompit le fermier, vous vous conterez des douceurs une autre fois. Il s'agit de déménager, parce qu'ils pourraient revenir. »

La gaieté tomba subitement. La patrouille, traînant le Prussien, qui boitait, rentra dans la cour à l'abri des murs.

Cependant Béchon avait son idée. Puisqu'on ne possédait qu'un uhlan, il s'agissait de le mettre en valeur. Le fermier prêta sa charrette et un cheval. On ficela le Landwehr sur le banc. Les mobilisés arrachèrent tout le lierre du pigeonnier pour enguirlander le trophée. Le fermier les aidait. Il leur apportait encore un coup à boire pendant qu'ils se dépêchaient. « C'est toujours ça de pris. Buvez, mes garçons. Moi, je me doute de ce qui m'attend ; aussi je vais garder mon cabriolet attelé sous la remise. J'ai quelques méchantes pistoles à déterrer et à fourrer dans le coffre. Pas besoin de vous pour ça. Demain matin, au plus tard, je me replie sur Le Havre. Les Prussiens ficheront le feu à la boutique, ça m'est égal. Mon bétail est vendu, mon grain aussi. Je n'ai plus un hecto de cidre dans le cellier. Ce sera une liquidation comme une autre pour le propriétaire. Adieu. Laissez la charrette et le





cheval à Gennetot, chez Raguet, à la *Boule d'Or*. Je les reprendrai en passant. »

La troupe fila. Elle rabotait la tête de sa victime aux basses branches des pommiers. En pleins champs, on suivit les chemins d'exploitation. On rejoignit la route de Fricheville et on rentra à Gennetot en chantant à plein gosier :

En avant la Normandie,
Marchons d'aplomb les enfants.
Elle n'est pas engourdie
La race des gars Normands !

Seul, Gofard demeurait pensif, ne comprenant pas qu'il fût si bête, puisque sa bêtise était un triomphe.

* * *

Dans le bourg, le triomphe atteignit des proportions grandioses. Les habitants acclamaient le retour de la patrouille. Plusieurs drapeaux — des anciens du 15 août — pavoisèrent les fenêtres. Béchon éprouvait une douceur de cœur indicible à songer : « Qu'est-ce que ce sera au Havre ! » Les vainqueurs distribuaient des poignées de main à leurs camarades accourus et disaient : « Oui, ça été dur... ils étaient un tas ! »

Et en avant la Normandie !

Quand la patrouille s'arrêta devant la *Boule d'Or*, où déjeunait le commandant, celui-ci savait déjà qu'on avait enlevé « des prisonniers ». Le uhlan, descendu de son piédestal, fut interrogé suivant les règles de l'art. Faute d'un interprète, on lui parla nègre. Mais il se contenta de gémir, en palpant ses articulations meurtries : « Ich Landwehr, pas méchant. » Et le sergent rendit compte de son expédition. Il conclut : « Sans la désobéissance de Gofard, nous les pincions tous les quatre. »

Le commandant approuvait de la tête et répondit : « Sergent, je vous félicite, vous serez mis à l'ordre du bataillon. Quant à ce Gofard, c'est un sale soldat. Qu'on le fourre en prison. J'aviserai demain, au Havre ».

Un quart d'heure après, la porte du violon municipal de Gennetot se fermait sur Gofard. Son prisonnier lui fut adjoint, et deux mobilisés trop tapageurs chez l'habitant. Une sentinelle gardait l'huis.

Sous clef, Gofard tomba dans un accès de rage qui terrorisa le uhlan. Il se jetait comme un bélier contre la porte, la secouait et l'ébranlait. Le Prussien, rencogné dans l'ombre et tout moulu de sa chute, se rappelait les récits épouvantables de la férocité française. Les deux mobilisés s'aperçurent de sa frayeur. Ils en éprouvèrent une joie ineffable. Ils rampaient vers lui avec des rugissements de fauves et des : « Ham, ham ! » d'anthropophages. Le Landwehr se laissa couler sur le sol et cacha ses yeux derrière ses poings. On avait dû lui affirmer, en son pays silésien, que les Français mangeaient leurs prisonniers. Gofard, intrépide, continuait son charivari. A la longue, ses camarades s'en agacèrent. Ils lui imposèrent silence. L'un d'eux interpella le factionnaire par le trou de la serrure : « Turpin, eh ! Turpin ! écoute un peu ici.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Turpin.

— Ecoute un peu, voilà qu'il va être nuit. Pourrions-nous pas boire un coup et casser une croûte ?... le charcutier est là en face et le débit à côté. Nous serons bien sages et tu auras ta part, c'est moi qui régale... oui, tu veux ?... à la bonne heure. Viens-t'en sous la fenêtre, je vais me hisser et te lâcher deux écus de cent sous à travers le grillage... et puis des chandelles aussi, Turpin... »

Bientôt les habitants du violon municipal de Gennetot furent assis par terre autour d'un pâté de veau, de six litres de cidre et de deux bouteilles de kirsch, introduits entre les barreaux de la lucarne. Trois chandelles collées au pavé éclairaient le banquet. A la vue des victuailles, le uhlan manifesta une telle émotion que les mobilisés l'invitèrent au festin par des « Ham, ham ! » affectueux que l'autre comprit tout de suite.

D'abord, Gofard, qui ne voulait pas être consolé, ingurgita non sans peine. L'injustice dont il pâtissait lui serrait le gosier. Néamoins il s'humecta de telle sorte que force fut au solide de glisser. Le Prussien s'apprivoisait et dévorait. Les deux autres fonctionnaient avec philosophie. Après le troisième litre de cidre et la première bouteille de kirsch, Gofard, la tête sur l'épaule de son prisonnier, lui caressait rêveusement la barbe, inconscient du tien et du mien. L'alcool noyait les haines nationales.

Le uhlan tira de sa poche un portefeuille crasseux. A la lueur funèbre des chandelles, il exhiba les cinq photographies de sa femme et de ses quatre enfants. Elles passèrent de main en main. Tous s'apitoyèrent. Ils répétaient avec des haussements d'épaules indignés : « Si c'est pas malheureux !... » Des larmes coulaient sur la barbe rouge du prisonnier. Il balbutiait : « Karl, Albrecht, Hilda, und Job... Job ! » Il indiquait du geste la gradation décroissante des tailles. Et les gardes nationaux attendris, grommelaient de vagues consolations.

La sentinelle tapa dans la porte et cria d'une voix contenue : « Eteignez, voilà une ronde. » En un clin d'œil, les victuailles, les fioles et les chandelles disparurent sous le lit de camp. Le prisonnier s'effara. Un coup de poing sur la bouche refoula ses désespoirs. La porte s'ouvrit. L'adjudant entra. Derrière lui, un homme balançant une lanterne.

Gofard et ses deux compagnons oscillèrent un instant, se raidirent et ôtèrent leurs képis. Le uhlan, à la vue des galons, ramassa son shapska et salua la main à la visière. La lueur tremblotante du falot éclairait, par-dessous, sa face enluminée. Son ombre agrandie dansait sur la muraille aux mouvements de la lanterne. L'adjudant sortit. On ralluma les chandelles, on revint au pâté de veau, et la seconde bouteille de kirsch y passa.

Gofard, oubliant ses malheurs, empoigna le shapska du prisonnier et s'en coiffa, la jugulaire enfoncée sous le menton jusqu'aux oreilles. Il imposa son képi au Prussien, ivre et respectueux. Les autres, émerveillés de l'invention, s'acharnèrent à compléter le déguisement. Gofard ne résistait pas. Il se tordait en riant sous les doigts qui lui meurtrissaient les côtes et lui chatouillaient les jambes. Il revêtit le pantalon basané et la tunique à contre-épaulettes de cuivre. On le sangla dans la ceinture rouge et noire. Le Prussien s'introduisit docilement dans la culotte à bandes rouges et dans la vareuse de son vainqueur. L'échange des chaussures leur donna beaucoup de mal. Ils s'écorchèrent aux éperons des demi-bottes. Pourtant, ils réussirent. Alors ils essayèrent de danser en rond. Et ils s'écroulèrent tous les quatre sur les chandelles agonisantes.

Gofard, étalé sous ses compagnons, ruait férocement. Il parvint à se débarrasser d'eux et se traîna sous le lit de camp. L'endroit lui parut confortable, quoiqu'un peu bas de plafond. Il ronfla.

A l'aube, un clairon haletant sonna sur la place. D'autres lui répondirent par les rues. Il y eut des cris, des commandements essoufflés, un piétinement de troupeau débandé. L'adjudant pénétra dans le violon. A l'aspect des corps empilés, des bouteilles fracassées, il demeura pensif. Puis il grogna : « Tas de rosses ! » et il appela au dehors. Quatre hommes de garde se présentèrent. « Posez vos fusils, commanda l'adjudant. Enlevez-moi ça par la tête et par les pieds. Allons, pressez-vous, il y a des Allemands plein la côte du Val-Miette, pressez-vous... Portez-les aux bagages, ils se dessaoûleront en route.. Là, c'est bon, encore celui-là, celui à la grande barbe rouge...

— Et le prisonnier ? interrogea un des hommes.

— C'est ma foi vrai, fit l'adjudant, où est-il, le prisonnier ? »

Le bataillon commençait à défiler à pas pressés. Une grosse voix cria : « Avez-vous fini là-dedans ? »

« Zut ! bougonna l'adjudant, allons-nous-en et souplement. Si on le réclame, nous répondrons qu'il s'est envolé.

— Et ce sera la vérité vraie, » proclama le chœur.

La moitié du bataillon était déjà hors du bourg. Les trois ivrognes, pêle-mêle avec des cantines d'officier, dormaient sous la bâche d'une charrette qui prit la gauche de la colonne.

* * *

Après le départ des mobilisés, une lourde angoisse pesa sur Gennetot. Le conseil municipal s'assembla sur la place. Le maire confessa son anxiété au sujet de l'engagement de la veille. Il redoutait que l'ennemi n'imposât une contribution pour le uhlan qu'on lui avait enlevé. Il ajouta : « Si vous m'en croyez, Messieurs, et dans le cas où ils reviendraient en force, nous pouvons nier maintenant que le prisonnier ait jamais été déposé ici, car les mobilisés l'ont certainement emmené. »

A l'unanimité, le conseil approuva de la tête, en silence. On n'osait pas élever la voix. L'adjoint se grattait la barbe. Enfin il parla : « Qui a vu extraire le prisonnier de la chambre de sûreté ? Qui l'a vu partir avec le bataillon ? » Personne ne souffla mot. D'un seul mouvement instinctif ils se tournèrent vers la porte du violon restée entr'ouverte, et la contemplèrent, anxieux.

Elle s'ouvrit toute grande. Au seuil apparut un uhlan très sale, que la lumière du jour aveuglait. Il bâilla en s'étirant, s'assit sur le seuil, se frotta les yeux et bâilla derechef. Un shapska déformé pendait sur sa nuque, retenu au menton par la jugulaire faussée. Les doigts de l'ennemi fourrageaient fiévreusement ses cheveux rudes et rencontrèrent le shapska. Il arracha la coiffure, la tourna, la retourna, la considéra d'un air hébêté, la lança sur la place et fourragea de plus belle.

« Varambaut, allez savoir ce qu'il veut, » ordonna le maire au garde champêtre.

Varambaut marcha droit au uhlan et, lui posant la main sur l'épaule : « Eh bien quoi? Il n'y a plus d'amour?... »

L'autre leva ses yeux bouffis et clignotants. Il émit des sons gutturaux et cracha sur ses bottes.

Le garde champêtre se tourna vers les municipaux : « C'est incroyable, je ne sais pas l'allemand, et pourtant je jurerais qu'il demande à boire. »

Soudain le uhlan se dressa de toute sa hauteur, en se cramponnant au chambranle. Il dégoisa d'un trait : « Ah ça mais, avez-vous fini? Dites-moi plutôt pourquoi les autres sont partis sans moi... »

Les municipaux échangèrent des regards de stupeur.

Le maire prononça : « Vous êtes sans défense et vos camarades sont loin. S'ils reviennent, mon ami, vous témoignerez que les mobilisés vous ont oublié et que vous n'avez pas été maltraité. Promettez-moi que vous en témoignerez.

— Je vous le promets, balbutia le uhlan, je vous le promets... mâtin, que j'ai soif! »

Le conseil demeurait en proie à une perplexité indicible. Varambaut apporta généreusement un pot de cidre et un verre. L'ennemi absorba plusieurs lampées et, s'essuyant la bouche sur sa manche, il resta pétrifié à l'aspect du retroussis rouge retenu par trois boutons plats où sa barbe s'accrochait. Il considéra ses pieds, qui sortaient de basanes très basses fendues sur le côté. Il arracha de son épaule gauche une contre-épaulette de cuivre et il s'affaissa en gémissant : « Il n'y a plus de bon Dieu... il n'y a plus de bon Dieu... »

Des huées lui répondirent. Le village était massé derrière ses édiles. Deux ou trois cailloux, venant de loin, tombèrent aux pieds du prisonnier.

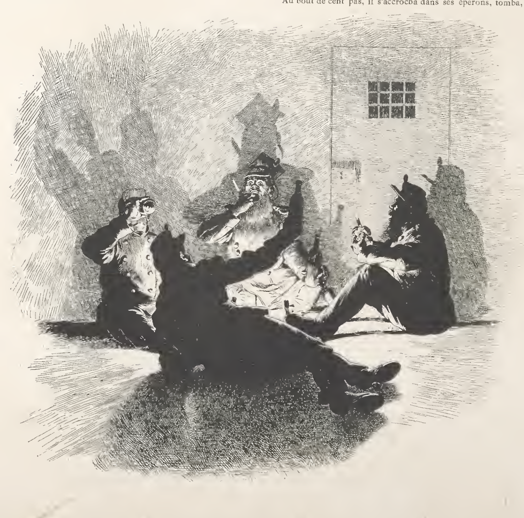
« Qu'on le fouille, » ordonna le maire.

Il se laissa palper, inerte. Varambaut lui prit son portefeuille et l'inventoria. Il contenait des lettres en allemand, des morceaux d'imprimés en allemand, quatre photographies d'enfants et le portrait d'une grosse femme souriante sous un chapeau à plumes. Son livret examiné fut jugé cunéiforme et indéchiffrable à cause des caractères allemands. Seul, le nom, moulé par un fourrier, en caractères cursifs, se laissa lire. Le garde champêtre ânonna :

« Vous vous appelez Pützly ?

— Put... quoi ? brailla le uhlan. En voilà assez. Je m'appelle Gofard, entendez-vous?... Gofard Ugène, de Vauville-les-Baons... »

Ce disant, il se campa sur ses pieds. Le conseil recula, le populaire gronda. La situation devenait inextricable. Le uhlan serrait les poings. Il proféra d'une voix enrouée : « Vous vous fichez de moi, ma parole... Je vous répète que je suis Gofard... je viens de me réveiller sous le lit de camp de votre cambuse, je ne sais seulement pas comment je me suis fourré là-dessous... A cette heure, laissez-moi partir, je vous ai assez vus. » Et, crevant la foule d'une poussée, il détala dans la direction du Havre. Au bout de cent pas, il s'accrocha dans ses éperons, tomba, se



releva et reprit sa course. Un grand chien, traînant sa chaîne brisée, lui sautait aux chausses.

* * *

Le bataillon des mobilisés de Montigny fit halte à Perceval. On plaça une arrière-garde au débouché du village, vers Gennetot, à l'abri de deux camions chavirés sur la route et formant barricade. On se compta et on s'aligna. Le prisonnier manquait et le sergent Béchon, ulcéré dans son amour-propre de vainqueur, ne s'en consolait pas.

Le bataillon tout entier partageait son mécompte. Pendant la marche, les quatre qui avaient chargé les ivrognes sur la charrette, ne s'étaient pas privés de conter la disparition miraculeuse du Prussien. Et une rumeur courait : « Le uhlan, où est le uhlan ? »

Vint à passer l'adjudant. « Béchon, dit-il, vous devez avoir un homme à vous dans la voiture aux bagages. un homme à barbe rouge... l'idiot de votre section, vous savez, Gofard.. , il s'est saoûlé hier en prison.

— Gofard !... Ah! il est là, Gofard ! .. et le prisonnier, mon lieutenant, où est-il ?

— Ah ! le prisonnier !... »

Et l'adjudant s'éloigna en agitant de grands bras.

Par devoir, le sergent se dirigea vers la voiture afin de reconnaître son bien. Sous la bâche, les voyageurs commençaient à renaître. Deux d'entre eux s'étiraient et réclamaient à boire avec des voix plaintives de petits enfants. A la vue du sous-officier, ils éclatèrent d'un rire farceur. Le troisième ne bougeait pas, la face hirsute et congestionnée. Béchon fut très surpris du changement que la boisson et la nuit avaient opéré dans la physionomie de son subordonné. Il le considéra de plus près, l'empoigna par le collet de sa vareuse et le tira sur l'avant de la charrette, au grand jour. L'homme s'éveilla. Une lueur d'intelligence passa dans ses yeux mornes. Il s'assit et soupira avec effort : « Ich Landwehr, pas méchant. » Le sergent s'enfuit et rendit compte à son capitaine de compagnie. Celui-ci en référa au commandant qui. flanqué de l'adjudant, réunit les officiers.

Le Landwehr comparut devant l'aréopage. On n'en put rien obtenir de plus que la veille. Il montrait son képi. sa vareuse, il se frappait le front avec des gestes désolés. Puis il tâta ses poches, et n'y trouvant plus son portefeuille, il pleura. L'aéropage était très dupe. On ne pouvait songer à se faire gloire d'une pareille capture. Jamais Le Havre n'accepterait comme un trophée de victoire ce uhlan défroqué, ce semblant de mobilisé à la mine abrutie. Le commandant mordit sa moustache blonde. C'était un bel homme, encore jeune, aux cheveux ras et grisonnants. Il aimait la popularité, les apothéoses, la mise en scène, et portait un monocle. Un grain de drôlerie nichait en ses prunelles claires. Pour le moment, il ne riait pas, car lui aussi avait escompté le triomphe du retour au Havre. Il frappa du pied et, s'adressant à l'adjudant : « Expliquez-vous, allons, c'est votre affaire. »

L'adjudant courba la tête et secoua désespérément les épaules : « Je n'y comprends rien, rien, rien, murmura-t-il. Je croyais que c'était Gofard !

— Et quand ce serait Gofard ! vous n'en avez pas moins laissé échapper le prisonnier confié à votre surveillance...

— Mais non, puisque le voilà...

— Oui, le voilà, c'est juste... aussi n'est-ce pas ce que je veux dire. . bref, c'est comme si nous n'avions pas de prisonnier ! »



..... Un coup de fusil tout proche retentit vers l'issue du village occupée par l'arrière-garde. De grands cris : « aux armes ! » lui répondirent. Ce fut une bousculade héroïque. Puis il y eut un instant de silence et des huées interminables où se mêlaient des éclats de rire. Le commandant et les officiers s'étaient précipités à la barricade. Ils assistèrent à un spectacle bizarre.

Au milieu du chemin, en avant des camions versés, la sentinelle tenait en respect un uhlan désarmé et dépenaillé qui parlementait. La moitié du bataillon, en cohue, criait des choses variées et assourdissantes. Le uhlan, escorté d'une bande de chiens menaçants, défendait ses jambes, et des vociférations éclataient : « Gofard... Gofard... Ohé Gofard ! »

. . . .

Au coucher du soleil, le bataillon traversa Le Havre. Deux cents gamins le précédaient, cabriolant et faisant la roue. Ensuite le commandant, radieux. Il saluait les dames du haut de sa jument noire. Au centre de la colonne, sur une carriole enguirlandée de branches de sapin, comme sur un pavois, le uhlan, le vrai, le bon, réintégré dans son uniforme maculé, et porté par le courant humain. Gofard, le vrai aussi, traînait par le mors le cheval de la carriole. Au milieu des applaudissements frénétiques, un hymne large et cadencé monta vers le ciel pourpre : le bataillon chantait : *En avant la Normandie.....*

Le lendemain, Gofard entrait à la salle de police. Il y subit tout au long la punition méritée par sa désobéissance. A la paix, le commandant fut décoré.....

Après la fuite du prisonnier mystérieux, les municipaux ramassèrent sur la place de Gennetot le shapska abandonné. Il figure aujourd'hui dans la salle des délibérations, au-dessus du buste de la République, au-dessous du portrait de M. Félix Faure.

HENRI ALLAIS.

(Illustrations de JOB.)



ELLE EST CHARMANTE !

Typogravure BOUSSOD, VALADON & Cie.

Les Loups de Noël

Conte cévenol

Vers le déclin du jour, la neige avait cessé de tomber, après une saute de bise et quelques rafales plus cinglantes que des houssines de pistoliers.

La nuit était venue, transparente, baignée de blême azur par la lune qui éclairait les sommets de Vabre et de Baffignac, casqués d'hermine, les roches de la gorge de Luzières, penchées sur l'Agout, fourrées de glaçons et comme rembourrées de panserons à la poulaine dont les chamarrait le verglas cristallisé de l'hiver.

Au moment où, sur la porte de l'auberge ouverte à grand fracas de ferraille, se montrait l'hôtesse soucieuse, une exclamation de saisissement lui échappa : un cavalier débouchait précisément du chemin tournant, ouaté d'une neige immaculée, et son grand destrier, soufflant de terreur, s'arrêtait net devant le seuil de la maison rustique.

La paysanne héla le valet d'écurie, tandis que le voyageur, ayant mis pied à terre, commandait, revêche : « Ohé ! la Joue-en-Fleur ! tavernière ma mie, du vin, du feu !... et toi, mauvais garçon, un solide coup de bouchon à mon cheval et vois s'il n'est pas blessé sur la croupe !

— Jésus, Maria ! s'écria Tbiébaude, comme vous êtes fait, seigneur capitaine ! La boue et le sang ont souillé votre corselet, perdu la couleur de ce mancheron et jusqu'à votre nœud d'épée, brodé d'or fin.



— Astaroth étouffe les bêtes carnassières ! vociféra Amalric. Elles m'auront gâté mon meilleur pourpoint. Ah ! je vais faire galante figure, à la messe de minuit du sire de Ferrières ! J'aurai l'air plus horrifique et mal en point que l'équarrisseur de Vabre, terreur de tous les gorets à tuer, de Boissezon à Espéraus-ses ! »

Furieux et consterné tout à la fois, le reître déposa sur la table sa lourde arquebuse et s'assit devant un feu énorme, un vrai feu de Noël ; une demi-douzaine de buveurs, attablés au fond de la salle, y recommencèrent aussitôt leurs jeux interrompus, avec des chuchotements intimidés, trop discrets pour être importuns au nouveau venu.

Le vin, cependant, fumait dans la terrine devant laquelle Amalric, la cape de velours brun tout endiamantée de neige fondue, contait sa mésaventure à l'hôtesse, empressée à le servir avec une craintive déférence :

« Une nuit fort claire, c'est vrai, grâce à dame la lune ! Mais quelle route, ventre-de-lézard !... Des fondrières, des torrents, des précipices, des avalanches glacées sous les rochers et les arbres, et, dans les fossés, tous les loups des Cévennes, plus enragés et plus tenaces que des Calvinistes ! A la sortie de Vabre, ils se contentaient de me suivre, épiant les faux pas de mon cheval. Vers Thérondel, à cinq cents pas d'ici, je ralentis prudemment l'allure, dans les lacets rapides où il eût été mortel de galoper faux : voilà qu'une louve affamée saute sur la croupe d'Argant et pas moyen de lui faire lâcher prise ! J'ai été contraint de la crever à coups de dague. Mais que de tourteaux de gueules sur mon pourpoint ! On me prendra, de loin, pour le blason de Guillaume de Montpellier ! »

Au récit du capitaine, quelques buveurs, abandonnant leur partie qui languissait, faute de jurons bruyants et de rires sonores, s'étaient rapprochés des bourrées crépitantes du foyer. Un d'entre eux osa même élever la voix et interroger le reître farouche : « Monseigneur, il sera donc imprudent de rentrer à l'Albignier, cette nuit ?

— Avec une rosse ou à pied, tu seras dévoré, maraud, bien avant d'arriver là. Demeure ici, si tu tiens à ta peau de rustre ; la Joue-en-Fleur te dira la messe de minuit et ton courtaud de ferme la carillonnera chez toi en ta place !

— Votre Seigneurie n'ordonnera-t-elle pas bientôt une battue à tous ces carnassiers affamés ?

— La prochaine sera cornée la veille de l'Epiphanie ; les louvetiers de Lautrec, de Dourgne et de Mas-Amet y viendront avec leurs molosses de combat.

— Mais si Monseigneur daignait se mettre, dès demain, à la tête de nos rabatteurs...

— La paix, marouffe ! Ferme l'huis de ton gésier ! Quand je suis en état de grâce, — et je dois communier tantôt avec Madame Athénaïs de Montredon, — je ne tutoie que les femmes et le seigneur Dieu !... Mais vois donc, la Joue-en-Fleur, s'écria Amalric avec un mépris insultant, ces mines de terriens léporides ! Y en a-t il seulement un capable d'aller d'ici au Gibet-Rouge sans trépasser de peur le long du chemin qui monte à Baffignac ? »

Un frisson de terreur passa dans l'assistance ; les têtes se baissèrent : personne ne répondit.

« Allons ! les lapins de garenne, brailla le soudard, ma bourse et mon estime à qui aura ce courage ! Sa veuve, s'il en meurt, sera de nos amies !

— Le Gibet-Rouge ? murmura l'hôtesse en se signant, mais il est...

— Habité ! je le sais bien, vertubleu ! Voila huit jours à peine que nous y avons branché la sorcière de la Balme, cette vieille ensabbattée qui jetait des sorts à toute la sénéchaussée, métamorphosant en boucs les bouviers du Sidobre ainsi que les veneurs et coquebins de nuit a la recherche d'un affût écarté ou d'une pastoure bréhaigne.

— L'Armassière ? dit la Joue-en-Fleur, se croisant encore du geste, les regards fixés vers la porte de l'écurie qui venait de s'ouvrir et de se refermer sans bruit derrière l'officier du roi, tout guilleret.

— Précisément ! Par cette saison, elle s'y conserve fraîche, ricana Amalric, et sert, au bord du sentier de Ferrières, d'épouvantail pour les terriennes et les étalons : hier, Argant a manqué, d'un écart, de me faire dévaler dans l'Agout, sous le nez crochu de la vieille.

— Seigneur capitaine, jeta une voix frémissante, moi, j'irai au Gibet-Rouge! »

*
* *

Le reître sursauta et se détourna vers le nouveau venu : un adolescent, presque un enfant, loqueteux, hirsute, avec, dans



une pâleur de teint étrangement ambrée par la fièvre, deux grands yeux profonds, remplis de folie et de hardiesse.

« Voilà un louveteau de sinistre allure, la petite mère! Est-ce un client habituel à l'auberge de Luzières?

— Non, certes.

— Qui est son maître?

— Je l'ignore.

— Personne ne le connait-il donc, ici?

— Nous l'avons accueilli, ce soir, pour la première fois, balbutia Thiébaude, sous l'impérieux regard de l'adolescent. Oncques ne le vis avant ce jour.

— Viens ça, drôle effronté! D'où sors-tu?

— De la forêt de la Montagnole.

— Mais auparavant?

— Des cavernes d'Anglès.

— Ta souquenille dénonce, en effet, tes escapades au coupe gueule de la Belle-Etoile. Où as-tu conquis cette mine patibulaire, bandit? Ne braconnerais-tu point un peu sur nos propres terres?

— Je n'ai pas d'autre métier, capitaine. »

Cette réponse inouïe et tranquille révélait une intrépidité ingénue jusqu'à l'héroïsme; une stupeur subite fit peser son lourd silence sur l'auditoire : Amalric lui-même fut désarçonné par tant d'audace.

« Ventre-Mahon! gronda-t-il, moitié riant, moitié fâché, tu me vas, mignon de l'Enfer! Mon page de guerre s'est laissé potencer à La Salvetat. Veux-tu que je t'octroie sa charge?... Mais, imposteur, iras-tu bien au Gibet-Rouge?

— J'irai au Gibet-Rouge.

— Seul?

— Seul.

— Comment le savoir?

— Je vous y attendrai, puisque vous passerez par là tout à l'heure.

— Les loups n'y auront plus laissé que ta carcasse!

— Vous me prêterez votre arquebuse : dans un critique moment, son fracas les mettra en fuite.

— Tu sais donc te servir de ces joujoux-là? Épaule celui-ci, nourrisson d'Eole! »

Le vagabond eut un sourire de confiant orgueil; avec la dextérité d'un arquebusier émérite il saisit et mania le lourd mousquet du capitaine, le désarma sagement de son silex avant d'en actionner le rouet cannelé et, s'autorisant du silence de l'officier stupéfait, déchargea pour la recharger aussitôt l'arme massive du soudard; la cartouchière, la poche à balles, la poire à poudre et le pulvérin étaient, aux mains du vagabond, des accessoires si manifestement familiers, qu'Amalric, admirant réellement la façon redoutable et sûre avec laquelle il venait de mettre l'arquebuse en état de faire feu, ne se défendit plus d'une satisfaction enthousiaste.

« Si tu tires, s'exclama-t-il, le mousquet comme tu le charges, couleuvrinier de la Faim-camuse, il ne fait pas bon servir de mire à ton basilic et tu dois, à quarante pas, vider avec la même prestesse une noix de sa pulpe et une bourguignotte de sa cervelle!

— Très aisément, Monseigneur.

— Tu saurais, je le gage, du premier coup jeter bas les proies les plus alertes et les arquebusiers les mieux défilés.

— Deux douzains de vos chevreuils, que j'ai tués ainsi, en pourraient témoigner, capitaine! » affirma le jeune malandrin, étrangement résolu à cette provocation aussi impudente qu'inattendue.

Ce fut un coup de théâtre : les buveurs échangèrent des regards de consternation et de terreur, tant la fureur bouleversait le visage du seigneur de Vabre.

« Serpent maudit! s'écria-t-il, tu iras rejoindre la vieille, à son perchoir du Gibet-Rouge, avec une cravate de chanvre de la même façon! »

Il s'était dressé, formidable, devant le vagabond chétif, qui ne fit ni un pas ni un geste pour éviter le poing levé du soudard. Etonné, celui-ci s'arrêta : sa pensée en désarroi s'évertuait à deviner l'âme et les mobiles de l'adolescent, évidemment déterminé à lui tenir tête.

« Pourquoi m'avouer cela, maraud? demanda-t-il, déjà plus séduit qu'offensé d'une telle bravoure. J'aime les cœurs vaillants, tête-bleu! et tu m'agrées comme un os médullaire à Cerberus Tricéphale. Voici le mousquet; attends-moi là-bas. Si les loups te serrent de trop près, grimpe sur la traverse du pendoir; la vieille t'y tiendra compagnie. Je te préviens qu'elle n'est point bavarde; si elle te gêne, toutefois, envoie-la dans l'Agout d'un coup de talon! »

Le vagabond devint livide; ses lèvres tremblèrent, son œil étincela. Il saisit l'arme que l'officier lui tendait avec une rare confiance; puis, sans un adieu, il disparut dans la nuit claire et glacée.

« Par Hercule! fit Amalric au bout d'un instant de méditation, voilà un homme! Dites donc, vous autres, les lièvres! — un enfant vous fait la leçon!... Vous étouffe la honte, pendards!



Voilà qui s'appelle avoir du cœur au ventre et du sang dans les veines! »

Les paysans se regardaient sans répondre; l'un d'eux, néanmoins, hasarda une réplique alarmante à l'aventureux cavalier :

« Certes! seigneur capitaine! Mais voilà aussi une arquebuse espagnole que vous risquez de ne revoir plus à votre râtelier d'armes!

— Comment!... cet avorton?...

— Graine précoce de routier et de malandrin, sans doute!

— Hein?... tu crois, vieux truand, que ce serait...

— Un ingénieux moyen de remonter son artillerie. Au surplus, Monseigneur, osa goguenarder le rustre en voyant le soldat consterné, le mousquet est en bonnes mains et vos sangliers le pourraient apprendre à vos dépens, une douzaine de fois avant même l'Épiphanie. »

Amalric, interloqué, convaincu soudain de sa naïveté crédule par l'apparente évidence de cette hypothèse, jura tout d'abord comme un païen. Mais où courir, désormais, pour rejoindre le braconnier?

Il avala son vin chaud avec l'humeur d'un dogue molesté et nul n'osa risquer d'exaspérer sa fureur jusqu'au moment où, réchauffé, bien enveloppé dans sa cape de rouille sombre, il sauta en selle et quitta l'auberge.

Les buveurs, rassérénés par son départ, se remirent à chanter, à jouer et à boire, tandis que Thiébaude, anxieuse, tendait l'oreille aux bruits lointains comme lorsqu'on attend un évènement.



* * *

Amalric chevauchait au grand trot sur la neige déjà durcie par la bise. La lune resplendissait dans un ciel funèbre. De ses gorges escarpées l'Agout laissait monter le mugissement des rapides et la clameur des écumes violemment déferlées contre les schistes chaotiques, affilés par le courant, et les grès arrondis, émoussés par les glaces.

Lamentables, continus, des hurlements de loups, répercutés par les échos de la montagne, flottaient comme une plainte immense sur les campagnes ensevelies.

Argant, trop récemment assailli par la louve de Thérondel pour n'en point ressentir encore la morsure cuisante, s'épouvantait de tous les buissons isolés; le fier animal, maîtrisé par une main de fer, se cabrait à chaque détour sombre, puis s'emportait, ventre à terre, sur les déclivités dangereuses qui côtoyaient le précipice en rumeur.

Amalric, désarmé maintenant, sondait les dépressions et les ornières, scrutant d'un anxieux regard les fourrés de houx parmi lesquels serpentait la route, hardiment suspendue à flanc de montagne.

Il avait, d'abord, pour se rassurer sans en vouloir convenir avec lui-même, sifflé la marche des anciens stradiots vénitiens, non sans un luxe de fausses notes déterminé à lui tenir compagnie. Mais son cheval, de plus en plus inquiet, s'en trouvait éperonné au point qu'il eût infailliblement rompu le cou à son ménétrier si celui-ci se fût obstiné à moduler sa chanson hongresque du siècle passé.

Le capitaine avait alors, pour alimenter l'impatience qui le dévorait, évoqué les images gaillardes de ses deux commères : celle, blonde et toute flamande, d'Athénaïs de Montredon et celle, très morisque et brune, de Bertrade de Calvayrac-Fumade, vicomtesse de Navez et de Lagardiolle.

Entre ces chasseresses intrépides il devait communier et souper, cette nuit, à la table opulente d'Azaïs de Ferrières, le plus haut baron de la contrée; avec une soldatesque lourdeur il se citait les galants propos dont il se proposait d'égayer ces dames, les ayant d'ailleurs appris du sénéchal de Castres, vieux roquentin sans cesse à l'affût d'une rime madrigalisante et qui faisait, avec les caduques lauréates des Jeux-Floraux de Toulouse et les vicaires de l'évêque, assaut de bel esprit et état de poète infiniment mieux fourni de platitudes que d'idées ou de plagiats bouffons que d'invention lyrique.

Mais, en dépit de son application écolière, Amalric retenait mal la vision souhaitée des deux profils jolis et dissemblables : parmi les manchettes zinzolines et les étoffes nacarades, les vertugades et les collerettes précieusement amignottées, surgissaient des serpes acérées et des gueules béantes d'espingoles.

Le paysage était désert, périlleuse la route, et tous les méfaits d'Amalric, — pendaisons sans jugements, rapines sans frein, violences sans excuses, — lui revenaient comme autant de menaces et de remords.

Sa justice expéditive, libérée de tout contrôle par l'isolement du pays et les troubles continuels de l'époque, avait hérissé les carrefours de potences scélérates et mué en calvaires patibulaires tous les pitons rocheux des alentours; il n'était point de chemin, à dix lieues à la ronde, qui n'eût son arbre à brancher les terriens ou son pilori à rouer les corvéables récalcitrants.

Récemment, la sorcière de la Balme lui avait prédit qu'il étrennerait en personne le dernier gibet qu'il venait de dresser, sur le chemin de Ferrières, dans la maîtresse fourche d'un vieux châtaignier foudroyé; Amalric, pour faire mentir la prophétesse, l'avait incontinent pendue à l'arbre infâme, sans redouter les représailles de ceux de Cazalit, apparentés à cette radoteuse surannée.

Non, certes! il ne périrait point pendu, le soldat dont le regard seul terrorisait les montagnards! Qui lui pouvait, pourtant, affirmer que, par quelque belle nuit d'hiver, au cours d'une de ses expéditions fréquentes, amoureuses quelquefois, souvent guerrières, toujours brutales, une embuscade de faucheurs exaspérés ou de bûcherons vengeurs ne le laisserait point étendu, sans vie, sur le chemin?

Or, voici que cette nuit était sinistre et qu'un braconnier, — un enfant! — venait de le désarmer sans qu'il y eût autrement réfléchi.

Un grand frisson d'angoisse le fit tressaillir. Mais, comme il abordait un nouveau lacet du sentier, il eut une exclamation devant le fameux Gibet-Rouge : une fuite de fauves parmi les taillis voisins dénonçait la déroute des loups qui l'assiégeaient auparavant, guettant le vagabond de Luzières, réfugié sur l'arbre de géhenne, avec, entre les mains, le miroitement de la lune dans le cuivre épais de l'arquebuse. A l'extrémité de la travée teinte de sang, une chaîne de fer soutenait, au-dessus de l'abîme, le cadavre de la vieille.

L'âme d'Amalric ne fut point impressionnée par cette scène lugubre; il n'avait plus eu, un seul instant, la pensée que le pari accepté à l'auberge pût être loyalement tenu : la surprise qu'il en éprouvait lui était donc une joie neuve en même temps qu'un soulagement de n'être point seul parmi ces solitudes glacées.

« Te voilà donc! cria-t-il, crapaud de nuit! Cette brute luzérienne t'avait pris pour un larron; tu le pourras giboyer pour t'exercer au tir à la grosse bête... C'est dit : tu deviens mon page de bataille et le premier arquebusier de ma compagnie. — Mon mousquet t'a-t-il servi contre les loups?

— Pas encore, Monseigneur! dit l'adolescent qui tremblait, — de froid sans doute.

— N'aurais-tu point rencontré ces routiers aux yeux de fournaises fumeuses?

— Les sentiers en étaient infestés.

— C'est donc, je présume, que tu leur as paru plus famélique qu'eux-mêmes et déterminé à les mordre avec des crocs mieux affilés!

— Je m'en flatte.

— Et ils ne t'ont pas dévoré un tantinet?

— Pas le moins du monde, capitaine; les fauves m'ont suivi sans oser m'assaillir: je marchais résolument, chantant à tue-tête et battant la mesure sur l'arquebuse sonore à coups de « cliquettes » d'ardoise.

— Excellent moyen, en effet, pour mettre en déroute ces estafiers à quatre pattes; une arquebusade eut, néanmoins, fait plus d'effet.

— Je la réservais pour un meilleur exploit.

— Comment?

— Vous verrez, Monseigneur!

— Cependant, mulet têtu de l'Espinousse, les mâles bêtes te bloquaient âprement, au pied de ton pittoresque perchoir; tu eusses pu te réchauffer à les roussir de salpêtre et à les asperger de plomb catholique. »

L'enfant, descendu de l'arbre funèbre, venait vers le capitaine à pas lents.

« Je ne pouvais, expliqua-t-il, tirer le loup que j'avais choisi.

— Lequel? interrogea Amalric, dont les regards discernaient, à travers les taillis givrés de neige, les lampyres doubles des yeux de carnassiers revenus cauteleusement sur leurs traces, depuis un instant.

— Un très grand fauve, que je ne veux pas manquer, chantonna l'étrange loqueteux. »

Une rafale de bise cingla si rudement le visage du capitaine qu'il jeta un juron et voulut se hâter de piquer des deux vers Brassac.

« Tu vas, enjoignit-il au braconnier, monter en croupe, derrière moi. Je t'emmène à Ferrières, puisque te voilà désormais à mon service et que les loups, si je t'abandonnais ici cette nuit, ne m'y auraient plus laissé demain que l'ossature de mon mousquetaire. Si le vieux mâle que tu guettes s'aventure à ta portée, je t'autorise à le dépêcher d'un coup d'arquebuse.

— Qu'il meure donc! » cria le page d'Amalric en le visant presque à bout portant.

La détente eut un déclic sec, le rouet tourna, une détonation brisa le silence de la nuit.

Le reître, frappé en plein cœur, vida les étriers et s'abattit lourdement sur la neige.

* * *

Le meurtrier avait dû prévoir avec soin toutes les phases de son crime, car nulle indécision ne vint retarder l'exécution de ses plans et de sa vengeance.

Il saisit la bride du cheval, moins effrayé par le fracas de l'arquebuse que par la panique bruyante des loups à travers les fourrés voisins et l'attacha à une forte racine d'yeuse. Puis, dans une anfractuosité du granit, il vint quérir l'échelle du prévôt de torture et la dressa contre la potence avec une vigueur que doublait son émoi, l'heure tragique, peut-être même l'âme errante qui avait exigé de lui ce crime audacieux et revêtu sa personnalité chétive d'une justicière grandeur. Juché sur la potence, cramponné à la traverse grossièrement équarrie pour ne point céder à l'attirance du gouffre ouvert sous ses regards, il déroula une corde, dissimulée autour de sa ceinture et se pencha vers le cadavre balancé dans la bise, afin de le lier et de l'attirer à lui.

« Ton petit-fils, murmurait-il, — et l'horreur qui hérissait ses cheveux semblait anéantir à la fois ses forces et sa fièvre, — ton petit-fils vient de te venger, mère, et tu seras bientôt ensevelie en terre bénite. Je sais que ton esprit est avec moi et j'avais, ce soir, annoncé à Thiébaude que tu serais satisfaite avant le jour naissant. »

Le corps de la mendiante, depuis trop longtemps en proie à la froidure et aux corbeaux, ne résista pas à l'effort qu'il fit pour le soulever.

Les vertèbres se disloquèrent et les restes de l'aïeule, rebondissant de roc en roc, froissèrent des arbustes qui craquèrent et s'engloutirent enfin dans un des gouffres tumultueux de l'Agout.

Au même instant, un clocher s'éveilla, à moins d'une demi-lieue; son carillon alerte passa dans la nuit calme comme une prière qui battrait des ailes.

Lointaines, d'autres voix de bronze lui répondirent, sonnailles mystiques de paroisses perdues au fond des chênaies et des combes, rumeurs expirées de bourgades chrétiennes qu'éveillaient les bergers symboliques d'un Orient où surgissait l'étoile, déjà seize fois séculaire, de cette Nativité décevante et douce, promise aux humbles comme un espoir toujours prochain, aux barbares cruels comme le châtiment de leurs iniquités.

Le douloureux vagabond esquissa sur le gouffre le signe auguste de la rédemption; penché ensuite vers le soldat déjà raidi par l'hiver et par le trépas, il le considéra sans trouble, avec une haine indicible.

Des hurlements plus proches l'avertirent de se hâter, s'il voulait prévenir l'attaque des loups dispersés par le bruit du coup d'arquebuse.

Il traîna le corps d'Amalric sous le gibet et, lui ayant fait un étroit collier du nœud coulant qu'il avait déjà préparé, hissa, en un suprême effort, le capitaine défunt à la place qu'avait occupée avant lui la sorcière de la Balme.

Le cadavre oscilla, dansant sous la lune une sarabande macabre; la traverse gémit: une bande de loups, aboyant à la mort avec les rauquements de la faim, se ruèrent sur le chemin où l'âcre odeur du sang répandu les attirait irrésistiblement.

Argant, fou de terreur, se débattait déjà au milieu des plus hardis, s'épuisant en vaines ruades contre ses agiles agresseurs; l'un d'eux avait même sauté sur la selle du destrier et cherchait à saisir son encolure nerveuse entre ses crocs redoutables, lorsque l'adolescent, maniant l'arquebuse vide comme une masse d'armes, lui fracassa les reins d'un coup de crosse, puis, enfourchant la monture du capitaine, abandonna à l'instinct de l'étalon frémissant le soin d'assurer sa vie et son salut.

Et le cheval partit au galop vers Luzières, entraînant les loups hurlants à sa suite dans une course d'avalanche, tandis que le cadavre du soudard tournoyait sous la lune blafarde et que, vers Brassac, les cloches argentines de Ferrières égrenaient dans le val sonore leur joyeux minuit de Noel.

P.-B. GHEUSI.

(Illustrations de Charles Willems.)



LES GRANDES MARQUES

FABRIQUE
d'Éventails
S. LÉVY
41, Avenue de l'Opéra
EVENTAILS ARTISTIQUES POUR CORBEILLES DE MARIAGE
Eventails haute fantaisie en tout genre
ENVOI DE CHOIX EN PROVINCE



LA GAULOISE
LIQUEUR HYGIÉNIQUE

MÉDAILLES D'OR
EXPons UNIVlles
PARIS 1889
ET LYON 1894

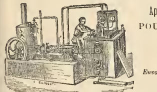
DIPLÔME D'HONNEUR
EXPon UNIVERSELLE
AMSTERDAM
1895

HORS-CONCOURS
(MEMBRE DU JURY)
EXPon INTnale
BORDEAUX
1882
ET
EXPOSITION
UNIVERSELLE
BORDEAUX
1895

REQUIER FRÈRES, *PÉRIGUEUX.*

DUPONT, 10, rue Hautefeuille.
PARIS
LITS
FAUTEUILS
Voitures
APPAREILS
Mécaniques
POUR
MALADES ET BLESSÉS
Envoi FRANCO du CATALOGUE sur demande

FROID & GLACE



Appareils Industriels
POUR PRODUIRE
LE FROID
et
LA GLACE
Envoi franco du prospectus

Cie DES PROCÉDÉS **RAOUL PICTET**
PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS



MODE D'EMPLOI
Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez avec une cuillère. Après cinq ou six minutes d'ébullition, retirez du feu, passez au tamis ou à une passoire fine. — Couler dans un moule.
Après complet refroidissement, retirez du moule, vous aurez une délicieuse crème renversée.
PARFUMS
Chocolat, Vanille, Café, Citron, Orange, Pistache, Orgeat.
MÉDAILLE D'OR
Concours International Culinaire et d'Alimentation
EXPOSITION UNIVERSELLE DE BORDEAUX 1895.
(Se méfier des imitations)
Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'épiceries



COLLECTIONNEURS DE TIMBRES-POSTE !
N'achetez rien sans avoir lu
MA CIRCULAIRE N° 12 ET MON PRIX-COURANT N° 13
envoyés GRATIS *sur simple demande.*
ACHAT AUX PLUS HAUTS PRIX
DES TIMBRES ANCIENS ET DES COLLECTIONS ABANDONNÉES
(Renseignements complémentaires sur demande.)
RÉFÉRENCES DE PREMIER ORDRE. — DIX-HUITIÈME ANNÉE.
Bien adresser vos lettres à HENRY DE MARTIN, Philatéliste
18, Place de la Révolution, à NARBONNE (Aude).
TÉLÉPHONE



OUTILLAGE
INDUSTRIEL et d'AMATEURS
MACHINES à DÉCOUPER | **TOURS** de tous SYSTÈMES
SCIERIES ALTERNATIVES
Circulaires et à ruban.
MACHINES DIVERSES
pour travailler le bois et les métaux.
OUTILS FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS
pour *Mécaniciens, Menuisiers, Tourneurs, etc.*
ET AMATEURS
FOURNITURES SPÉCIALES
pour le Découpage, le Tour, la Sculpture.
A. TIERSOT Constructeur, Bté à PARIS 16 Rue des Gravilliers.
HORS CONCOURS, MEMBRE du JURY, aux Expositions de Paris 1890 - 1891 - 1892 - 1893
Nouveau Tarif-Album (320 pag. 1250 grav.) Franco: 0f65.



POUR FROTTER & CIRER
LES PARQUETS
sans fatigue
Prix 15 fr. n° 1
— 12 fr. n° 2
Franco dans toute la France

L'ARCHIMEDE
ou la force centuplée
PAR L'ACTION DU LEVIER
Breveté s. g. d. g.
Dans un but humanitaire, ne laissez plus cirer les parquets de vos appartements avec les jambes. Employez l'ARCHIMÈDE, nouvel appareil à frotter, léger, très pratique, recommandé par toutes les Facultés de médecine, indispensable à toute ménagère voulant obtenir des parquets brillants, sans fatigue et sans danger pour la santé.
2,000 VENDUS EN UN MOIS
Dans toutes les bonnes maisons d'Articles de ménage et
Chez HERBILLON, Manufacture de Brosserie
A CHARLEVILLE (Ardennes).

POUDRE DE BEAUTÉ

N'obstruant pas les pores de la peau et préservant le derme contre le hâle et les impuretés de l'air

SAVON ET CREME ANTI-RIDES
Seule inventeur diplômée par l'Académie et la Faculté de Médecine de Paris
MÉDAILLES
MÉTHODE AMÉRICAINE — GUÉRISON DE L'OBÉSITÉ — POITRINE FERME ET OPULENTE
Mme PATTISON, 28, rue de Constantinople, 28, PARIS (Mardi, Jeudi et Samedi) *ENGLISH SPOKEN*

HENRY, A LA PENSÉE

PARIS — 5, Rue du Faubourg Saint-Honoré — PARIS

JARRETELLE MARQUISE

Brevetée S. G. D. G.

LA JARRETELLE MARQUISE
en caoutchouc de fantaisie, système argenté ou doré.
5 FRANCS.

LA JARRETELLE MARQUISE
en caoutchouc de soie froncé, avec système argenté ou doré,
choux de rubans de moire de couleurs claires.
8 FRANCS

Les Jarretelles Marquise *de grand Luxe avec systèmes en or et en argent se vendent chez* LÉOTY, PLACE DE LA MADELEINE.



FLACON VOYAGEUSE

Breveté S. G. D. G.

DEMI-CRISTAL TAILLÉ
BOUCHAGE BREVETÉ S. G. D. G.

Eau de Cologne
EXTRA VIEILLE
Esprit de Violettes.
Esprit d'Héliotrope Blanc.
2,50 LE FLACON

AVEC ÉLÉGANT STILLIGOUTTE DORÉ
MODÈLE DÉPOSÉ

Eau de Cologne.
Vinaigre de Lavande ambrée.
Eau Corinthienne.
1.50 LE FLACON

La Douzaine 16 fr.

Modèle spécial pour COTILLON et VENTE DE CHARITÉ

VELOUTINE

Poudre de riz spéciale préparée au Bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
Seule récompensée à l'Exposition universelle de 1889.
CH. FAY, Inventeur, 9, rue de la Paix
Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875.

ASTHME & CATARRHE

guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la Poudre
Oppression, Toux, Rhumes, Névralgies
DANS TOUTES LES PRINCIPALES PHARMACIES. 2 FR. LA BOITE
VENTE EN GROS : 20, rue St-Lazare, Paris
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

Quinzième Année.

Deuxième série. — N° 83.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Février 1897

DIRECTION ET RÉDACTION.
24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Croquis du Mois

28 JANVIER.

Me méfiant un peu de moi-même, j'ai demandé aux gens qui s'amusent, aux professionnels de la haute vie, s'ils s'étaient vraiment amusés pendant le mois de janvier.

Je n'ai obtenu que des réponses évasives et approximatives. Nous avons eu, m'a-t-on dit, les petites réunions de famille du premier de l'an, obligatoires et, par cela même, « rasantes ». Car c'est en ces termes que la jeunesse d'aujourd'hui qualifie l'accomplissement des traditions les plus respectables. Elle se divertit infiniment davantage, paraît-il, à absorber mélancoliquement des « american drinks » perchée sur de hauts tabourets, en échangeant des propos avec des « servants » revêtus de vestes blanches et qui les écoutent d'une oreille distraite, en manipulant leurs mixtures.

Je me suis également renseigné sur la fête des Rois. J'ai appris que l'état de République, adopté par la France, a porté un préjudice moral à l'aimable et poétique solennité de l'Epiphanie.

On l'appelait naguères la Fête du Roi boit ; c'était un événement et une joie dans les familles. La distribution se faisait ainsi : « le plus jeune enfant de la compagnie passait sous la table ; le chef de famille, prenant les parts les unes après les autres, lui disait de désigner au hasard les convives auxquels il fallait les donner. Dans cette distribution, une part surnuméraire, dite *Part de la Vierge*, était réservée pour les pauvres. Le roi de la fève se choisissait des officiers et, par distinction, lorsqu'il buvait, on criait : *Le Roi boit ! Vive le Roi !* Tous les convives devaient crier, sous peine de punition, consistant à avoir la figure barbouillée de noir. »

Quelques salons se sont « entr'ouverts », — comme disent si délicatement les courriéristes mondains, — et aussi quelques salles à manger. On sautille, on grignotte, on musicaille en petit comité, discrètement, car on éprouve quelque pudeur à avouer qu'on n'est ni dans son château de la Gironde ou du Poitou, ni dans sa ville de Cannes, mais simplement et bourgeoisement dans son hôtel de la plaine Monceau.

Bref, le mois a été plutôt terne ; le temps, d'ailleurs, a coopéré à cet assombrissement, le soleil s'étant malicieusement abstenu de se montrer et s'étant fait remplacer par des brumes, entrecoupées de pluies.

La neige a fait sa blanche apparition vers la fin du mois ; mais, pour le Parisien, ce phénomène météorologique se présente sous l'aspect d'un océan de boue noirâtre, glaciale et malsaine, grâce à la salomanie de nos édiles.

⁂

Les hôteliers et les commerçants de Paris se plaignent de la stagnation des affaires pendant le mois de janvier, naguères si fructueux. Les étrangers et gens du Nord, profitant des nouvelles combinaisons de trains, « brûlent » notre capitale pour se rendre sans arrêt vers le Midi ; confortablement couchés et nourris par la Compagnie des Wagons-Lits, rapidement transportés par les Compagnies de chemins de fer, ils évitent les ennuis des transbordements, les dépenses et les tentations qui s'ensuivent. Sans doute on les reverra au retour ; mais alors le carnet de chèques se sera effeuillé, le portefeuille se sera allégé, et c'est autant de perdu pour la rue de la Paix, pour les grands hôtels et pour les théâtres.

⁂

Pendant que les diplomates, à l'occasion du premier jour de l'an, présentaient aux chefs d'Etat près lesquels ils sont accrédités ces compliments d'où l'imprévu est soigneusement banni, les peuples de France et de Russie se sont amicalement serré les mains par-dessus les frontières qui — si l'on peut risquer une métaphore aussi hardie — ne pouvaient réprimer une grimace d'amertume en voyant passer, sur le fil télégraphique, les souhaits de bonne année échangés entre régiments russes et régiments français. Les écoles militaires, puis les lycées ont suivi cet exemple, qui gagnera certainement les écoles primaires et même les crèches, dont les nourrissons s'of-



friront un jour la patriotique satisfaction de transmettre à leurs frères moscovites leurs premiers begayements. Quel tableau !

⁂

Profitant des vacances parlementaires, nos principaux ministres se sont envolés vers les Rives d'Or ; M. Félix Faure, qui se souvient



des tribulations subies par lui l'an dernier, lorsqu'il voyagea à la suite de M. Bourgeois, ne les a pas suivis. Ces Excellences ont passé là quelques bonnes journées, à l'abri des interrupteurs et des solliciteurs. Vous me direz qu'ils auraient peut-être mieux fait de rester à Paris pour mettre un peu d'ordre dans leurs papiers et examiner les innombrables affaires dont les contribuables et les administrés attendent la solution ; à quoi je vous répondrai que pour être ministre on n'en est pas moins homme, et que le sévère Méline lui-même éprouve parfois le besoin de chantonner : « Ah! qu'il est doux de ne rien faire ! »

⁂

M. Félix Faure a beaucoup chassé, principalement à Rambouillet qui paraît être devenu sa résidence favorite : les fâcheux souvenirs qui s'y rattachent devraient cependant le rendre méfiant à l'égard de ce château qui entendit sonner les dernières heures du règne de Charles X. Notre président fréquente en outre volontiers les chasses des riches particuliers de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne : le public en est informé d'abord par les communications fournies par l'Elysée et surtout par les énergiques mesures de police qui interceptent la circulation sur tout le trajet que doit parcourir M. Félix Faure pour se rendre à la gare. Nous sommes loin, hélas ! de la simplicité impériale et royale de François-Joseph ou de Guillaume II qui, en dehors des cérémonies officielles, aiment à se promener sur le Carntherring ou Unter den Linden comme de bons bourgeois de Vienne ou de Berlin.

On raconte que, dans les hautes sphères administratives, il avait été question de retarder d'une semaine — c'est-à-dire jusqu'au 7 février — la fermeture de la chasse, sauf dans le seul département de la Seine-Inférieure. Cette mesure semblait logique aux courtisans qui la proposaient; elle ferait symétrie avec celle qui avait permis à M. Félix Faure d'inaugurer, huit jours avant tout le monde, dans cette région, l'année cynegétique ; notre premier magistrat ayant eu deux ouvertures, n'avait-il pas droit à deux fermetures ? L'entourage du président a été pris de scrupules, qu'a partagés d'ailleurs fort sagement M. Félix Faure, et la chasse fermera partout, même pour le président, le 31 janvier, à la chute du jour.

⁂

M. Doumer, apôtre infatigable des revendications sociales, commis-voyageur en impôts progressifs, taxes sur le revenu et appareils infaillibles pour la destruction du capital, ayant vendu son fonds à M. Méline contre un plat de lentilles dorées connues sous le nom de lentilles d'Indo-Chine, s'est embarqué pour rejoindre son poste de gouverneur; sa famille et un brillant état-major l'accompagnaient.



Il a, sans verser la moindre larme, laissé sur le rivage ses naïfs copains, ceux qui avaient cru à sa sincérité, qui s'étaient échauffés à ses discours enflammés, à ses vertueux emportements contre la corruption des ministres du jour.

En accomplissant cet acte, le jeune et hardi politicien a crânement posé les principes des mœurs républicaines modernes : les entêtements irréconciliables des vieilles barbes à la mode de 1848, qui préféraient la misère et l'exil au déshonneur de se vendre, refusaient les grâces et n'acceptaient pas les amnisties, cela, c'est vieux jeu, et il n'en faut plus. M. Doumer fera école, n'en doutez pas, et il n'est pas le dernier des radicaux auquel ses collègues chanteront, sur l'air de M. Dumollet : « Bon voyage, mon cher gouverneur ».

⁂

Peu de nouveautés dans les théâtres, qui ont vécu pendant la plus grande partie du mois sur leur vieux stock. Il faut noter cependant le succès de *L'Etranger*, à l'Odéon, œuvre sérieuse, hardie, attachante, dans laquelle l'auteur a su mêler discrètement l'élément comique. M. Germain paraît avoir définitivement conquis le public parisien. La pièce est jouée avec la conscience que les artistes de l'Odéon — second théâtre français — apportent à leur interprétation, et, quoique montée sans le secours de M. Antoine, elle est fort convenablement mise en scène.

La *Timbale d'argent* a retrouvé, aux Folies-Dramatiques, le succès qui l'avait accueilli aux Bouffes, il y a tantôt vingt-cinq ans. Le rôle de Molda, créé naguères par Judic, est très gracieux, rempli par Mademoiselle Blanche Marié, qui lui donne une saveur particulière.

⁂

Faut-il parler de ce divorce Chimay contre Ward, qui défraye les chroniques judiciaires et pour lequel un sage président de tribunal a interdit la publicité des débats ? Le *Figaro illustré* a donné, au moment de son mariage, en 1890, le portrait de la princesse de Caraman-Chimay, dessiné par Desmoulins. Le rédacteur de la notice qu'accompagnait ce portrait disait : « Miss Clara Ward n'a pas d'histoire. Elle est née aux bords du lac Michigan, où son père possède d'immenses forêts de pins ». Miss Clara s'ennuyait sans doute de « manquer d'histoire » : elle s'en est constitué une qui peut compter parmi les plus étonnantes et qui restera comme un inimitable modèle d'excentricité adultère. Abandonner bruyamment un galant homme, portant un des plus beaux noms de la noblesse européenne, pour enlever un ridicule et malpropre tsigane râcleur de czardas, cela, vraiment, n'est pas ordinaire, et c'est un record que l'ex-princesse détiendra longtemps.

⁂

Je soupçonne les électeurs de Pontarlier de cultiver la charge pince-sans-rire ; ils nous en ont donné la preuve en confiant le mandat de les représenter à l'Assemblée législative à un personnage de comédie, le docteur Grenier, musulman par goût, qui vient jouer à la Chambre le rôle du mamamouchi du *Malade imaginaire*. Je suppose que M. Grenier parle turc comme M. Jourdain parlait latin, et je souhaite vivement que, pour égayer ses collègues, il prononce son « maiden speech » en une langue qui s'harmonise avec son burnous et ses babouches. Il est question, paraît-il, de lui interdire le port de ce costume, qui constitue cependant toute son originalité. Si vous l'en dépouillez, il redeviendra Grenier comme devant, c'est-à-dire un être identiquement semblable aux centaines de docteurs de chefs-lieu de canton et de Grenier de sous-préfecture qui composent notre Parlement.



⁂

Les ingénieurs et les architectes ont pris définitivement possession de la partie des Champs-Elysées sacrifiée à l'Exposition de 1900. Ils ont déjà coupé ou enlevé quatre ou cinq cents arbres, ce qui constitue pour eux une jouissance sans égale : l'arbre est leur ennemi naturel, car il occupe une place qui leur semble bien mieux utilisée en y construisant d'affreux hangars fer, brique et verre, badigeonnés en bleu ciel, ou de prétentieuses et incommodes bâtisses. Le grand chef de l'Exposition, M. Picard, polytechnicien émérite,



ne possède pas les facultés inventives et les imaginations fastueuses de M. Alphand; c'est plutôt un esprit sévère. Aussi a-t-il cru bien faire en invitant le public à lui soumettre des projets d'attraction, étrangers d'ailleurs à l'art et au progrès industriels, mais destinés à attirer les badauds, quelque chose comme la grosse caisse qui tonitrue à la parade des baraques foraines. Le public, il faut bien l'avouer, a fait preuve d'une remarquable pauvreté d'esprit : tous les « clous » proposés à la commission que préside M. Mesureur sont ou

des puerilités ou des divagations d'inventeurs monomanes. Quoiqu'on fasse, on sera toujours obligé d'en revenir à cette mémorable rue du Caire, aux mignonnes danseuses annamites et aux robustes Arabes qui ont tant contribué au succès de la foire de 1889.

♣

« Tout lasse, tout passe, tout casse », dit un proverbe formulé par quelque sage, désabusé de la vie. Le *Chat Noir* meurt et disparaît, après avoir vécu quatorze ans.

Le cabaret du gentilhomme Rodolphe Salis fut un foyer intellectuel qui occupera une place dans l'histoire littéraire et dans la psychologie des dernières années de ce siècle.

Comme l'a dit, dans ce recueil même, Xanrof, qui fut un des premiers apôtres de cette église, « au Chat Noir, — j'entends au Chat Noir de 1882, — le public et les poètes étaient si intimement mêlés,



en si parfaite communion de sensation d'art, que tous vibraient à l'unisson, ceux-ci donnant toute leur âme et toute leur fantaisie, ceux-là écoutant sans snobisme dédaigneux ».

La haine éternelle et violente de la jeunesse exubérante et généreuse contre le philistin rétréci, mesquin et timoré, cette haine qui animait les romantiques de 1830, la phalange du Chat Noir en avait recueilli la tradition. Mais elle l'avait modernisée; elle en avait émoussé la pointe, et ce n'était plus avec des dagues et des poignards moyenâgeux qu'elle attaquait l'ennemi : c'était avec l'ironie froide, l'implacable dédain, le manquement voulu à toutes les conventions sociales et reputées sacro-saintes ; c'était son procédé pour se venger du bourgeois.

Le Chat Noir savait cependant rentrer ses griffes. A côté des chansons macabres de Jules Jouy et de Mac-Nab, il donna cette inoubliable *Epopée*, créée par Caran d'Ache, qui fut le point de départ du mouvement napoléonien où la France se console aujourd'hui de ses amertumes et de ses humiliations. Et quel frisson nous passait, lorsque, au défilé final des grenadiers devant sa silhouette, dans l'obscurité des ombres chinoises, le chœur invisible criait : *Vive l'Empereur!* et que, de l'assistance noyée dans l'ombre, eclataient aussi des : *Vive l'Empereur !* très emus.

Adieu, mon bon Chat Noir. On me dit que tu t'embarques pour la Russie. Si cette nouvelle est exacte, tu diras à nos meilleurs amis les Russes que tu leur apporte le dernier spécimen de la nouvelle gaieté française : elle diffère de la vieille en ceci, qu'elle n'est pas gaie. Ils s'en étonneront, sans doute, mais tu leur expliqueras que, si nous avons cessé d'être aimables, badins et libertins comme furent nos ancêtres, c'est que notre société n'est plus celle d'autrefois, que la médiocrité la domine, qu'elle est gouvernée par des gens qui ne savent ni le latin ni le français, et que les hommes d'esprit et de cœur n'y trouvant plus leur place, se renferment chaque jour dans un silence dédaigneux.

Adieu donc, Salis, cabaretier d'âme chevaleresque et de verbe truculent, pars avec ton chat, auquel tu pourras chanter, sur l'air de *Lohengrin* .

Mon cygne aime, combien, hélas! j'aurais voulu
T'épargner ce dernier voyage!

♣

Quelle exquise apparition que celle de cette Mabel Davidson, qui évolue en ce moment au Palais de glace! Elle est la fee du patin, se jouant de toutes les lois de l'equilibre, ou plutôt les bravant et les asservissant avec un merveilleux instinct physique. Elle glisse, vole, s'enivre de vitesse comme l'hirondelle, s'exalte de tournoiement comme les derviches et finit comme eux, dans une pâmoison. C'est l'almee, c'est la bayadère, c'est la gitane aux voluptueuses « habañeras », c'est la danseuse antique.. , c'est la femme accomplissant, à travers les siècles, les civilisations et les religions, la mission seductrice dont l'a chargée le Serpent et qu'elle remplit adorablement pour notre perdition!

♣

Au début de l'hiver nous avons eu le chapitre des chapeaux féminins; voilà que, aujourd'hui, à propos du centenaire plus ou moins authentique du chapeau haut de forme, revient la question de la coiffure masculine et que renaît, chez les gens de goût, l'espoir de voir disparaître notre infâme tuyau de poêle. Vœux superflus! Etant laid, incommode et coûteux, il durera et resistera à toutes les tentatives esthétiques.

LUTÉCIUS.



Les Livres

Voici le dernier volume de la série consacrée par Imbert de Saint-Amand aux femmes qui, depuis Marie-Antoinette, habitèrent les Tuileries et qui toutes y trouvèrent une fin plus ou moins tragique. On attendait avec curiosité ce volume, *Louis-Napoleon et Mademoiselle de Montijo*, car la période du second Empire entre dans l'histoire : les passions se sont calmées, et l'on peut, sans crainte d'être conspue, dire avec l'auteur de ce livre « que l'œuvre de l'Empereur, quoique interrompue, a quelque chose de grand et que la démocratie fera peut-être un jour ce qu'un César n'a pas eu le temps de faire ». On peut raconter aussi quel roman d'amour fut le mariage de l'Empereur avec Mademoiselle de Montijo, roman qui fut applaudi par toute la France, et l'on peut aussi dépeindre l'irrésistible séduction de la souveraine, ses dévouements, son courage, sa dignite dans le malheur et l'immense deuil qui frappa son cœur de mère. Imbert de Saint-Amand, trop circonspect pour écrire un panégyrique, trop galant homme pour écrire un pamphlet, a fait là une œuvre de vérité qui viendra certainement en bonne place parmi les documents pour servir à l'Histoire du second Empire.

C'est aussi un bien precieux document que ce cinquième volume du *Journal du Marechal de Castellane*, embrassant la période de 1853 a 1862. L'auteur s'y montre toujours aussi sagace, aussi fin, aussi libre de prejugés et de parti pris que dans les precedents volumes. Ce tome cinquième abonde en renseignements nouveaux et précieux sur l'empereur Napoléon III, l'imperatrice Eugenie, le prince Napoleon, le jeune prince impérial, et sur les personnalites les plus en vue de cette époque : Saint-Arnaud, Canrobert, Vaillant, Pélissier, Magnan, Fould, Rouher, Emile Ollivier, etc.

Si intéressant que soit le livre, ses plus belles pages ne sont peut-être pas de la main du marechal, mais de celle de la comtesse de Baulaincourt sa fille qui, en soixante lignes, raconte la mort de son père. Et ce récit, admirablement simple, est un des plus emouvants que je connaisse. Celle qui a écrit cela est bien la fille du grand soldat que fut le marechal de Castellane.

M. Ernest La Jeunesse, qui s'est montré si sévère pour ses « notoires contemporains », n'est guere plus tendre pour ses contemporains obscurs et inconnus. La génération à laquelle il appartient, mais dont il diffère par bien des points, lui apparaît comme lamentablement avachie, veule et surtout sans but. Et M. La Jeunesse lui en propose un : *L'Imitation de notre maître Napoleon.* Je ne sais si cet appel sera entendu par les adolescents français : ce serait assez dangereux, car si les cent et quelques mille fils de petite et de grande bourgeoisie que, chaque année, les baccalaureats lancent dans la vie sociale réussissaient effectivement à être des petits Bonapartes et se continuaient en Napoléons, l'univers, y compris les Afriques récemment explorees, ne suffiraient pas à leur expansion. Dans la première partie de son livre, M. La Jeunesse se contente d'un style à peu pres intelligible, mais à mesure qu'on tourne les pages, peu à peu cela se gâte, l'auteur ayant emprunté sans doute aux ecrivains japonais leur manière, qui consiste à juxtaposer les idees principales, en supprimant les idées intermédiaires que le lecteur, suppose tres intelligent, doit fournir de lui-même. C'est subtil de la part de l'auteur, mais un peu penible pour le public non préparé.

Je suis heureux de pouvoir enfin ecrire, à la suite du nom de André Theuriet, les mots « de l'Academie française ». Son nouveau volume : *Contes de la Primevère*, m'en donne l'occasion. Les éditeurs, dit-on, n'aiment pas les recueils de nouvelles ; il paraît que cela n'attire pas le lecteur. Et cependant, quoi de plus aimable et de plus confortable à lire qu'une suite de petits romans, de paysages, de rêveries, qu'on feuillette comme un album, qui vous laissent dans

l'esprit comme une polyphonie d'impressions? Et cela n'est-il pas vrai surtout pour un livre de Theuriet?

Les nouvelles générations — je parle des littéraires — possèdent sur Mérimée d'assez fausses idées, qui ne sont pas à l'avantage du maître : on le considère volontiers comme un sceptique, un sec, un ironique, un athée, courtisan du tyran et en même temps libéral, bref, un assez vilain monsieur. Le volume de *Correspondance inédite*, publié chez Calmann-Lévy et que présente au public Ferdinand Brunetière, réconciliera bien des gens avec Mérimée. La Correspondante voilée à qui sont adressées ces lettres a sans doute influé par sa situation sociale ou par sa séduction morale sur le style et la pensée de Mérimée, qui devient ici, comme le remarque fort justement Brunetière, « un Mérimée décent, respectueux, parfois même mélancolique ». J'ajouterai que cette correspondance est écrite dans le plus excellent style épistolaire, pleine d'anecdotes, de pensées, de traits délicats et d'amusants croquis.

Je professe une certaine méfiance à l'égard des explorateurs, personnages audacieux qui ne trouvant pas, sur le continent européen un théâtre assez vaste pour leur activité, se lancent dans des excursions africaines d'où résultent parfois pour la métropole des difficultés qui se soldent par des milliers d'existences humaines et de nombreux millions. Heureusement, M. Édouard Foà n'est pas de cette école : c'est un explorateur paisible, qui n'a la prétention de rien conquérir de vive force; il a parcouru le Sud-Afrique *Du Cap au lac Nyassa*, à travers des peuplades accoutumées déjà au contact de l'Européen. C'est plutôt une excursion — un peu difficultueuse — qu'une véritable exploration. Ce volume, édité par Plon et Nourrit, est plein de renseignements et de pittoresques indications; le texte est complété par une carte, des illustrations, des conseils sur la manière de voyager dans ces régions et — comble de précaution — d'un vocabulaire tchinioungoue-français, qui permet au touriste de retrouver son chemin et de se faire servir à dîner. J'ajouterai que le livre de M. Foà sera lu avec intérêt par tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent aux mines d'or, car l'auteur a visité Johannesbourg, Prétoria, le Transwaal.

Mary Summer n'est point de notre siècle; elle est du dix-huitième, dans lequel elle vit sans pédanterie documentaire, gaiement et librement; les gens, les choses, les lieux lui sont familiers, et lorsque, pour un de ses volumes elle choisit un sujet, elle me fait l'effet d'une modiste aux doigts de fée qui assemble toutes sortes de brimborions, plumes, fleurs et rubans, et en quelques instants vous montre un délicieux chapeau. *Le Roman d'un Académicien* est ainsi conçu et l'on prend grand plaisir à le lire. M. Augustin Filon a écrit, pour présenter au public le nouveau livre de sa sœur, une exquise préface qui apprendra à ceux qui ne le savent déjà, que ce modeste et érudit écrivain est un brave cœur et un grand esprit.

La jolie collection polychrôme de la librairie Charpentier-Fasquelle vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Le Trésor d'Arlatan*, d'Alphonse Daudet, dont le texte, bien connu, est accompagné d'exquises aquarelles de notre collaborateur et ami Laurent-Desrousseaux. L'artiste a su rendre avec un rare bonheur la grande poésie des vastes paysages de la Crau. Malgré son prix modique, ce livre est irréprochable au point de vue de l'exécution matérielle.

La précieuse série des petits volumes illustrés de la librairie Calmann-Lévy vient de s'accroître de deux œuvres célèbres, je pourrais dire classiques. D'abord *Les trois Dames de la Kasbah*, de Pierre Loti, étonnante odyssée de six matelots en bordée qui s'égarent dans les quartiers mal famés d'Alger. M. Courtellemont, l'explorateur de La Mecque et excellent photographe, a reconstitué les principales scènes du livre au moyen d'instantanés très artistiquement reproduits en typogravure; puis *Colomba*, l'immortelle Corse de Mérimée que G. Vuillier a parsemée de fins dessins pris sur nature.

En lisant les *Souvenirs d'Enfance*, de Munkacsy, il m'a semblé entendre ce bon géant, à la figure d'ogre débonnaire, racontant, de sa voix un peu empâtée et dans son langage franco-magyar, les misères et les espiègleries de sa jeunesse. Une amusante préface de Boyer d'Agen accompagne ce livre, où les nombreux amis et commensaux de Munkacsy trouveront en outre une amusante photographie représentant le maître en costume hongrois, avec de belles bottes... naturellement.

Avec un soin pieux, Willy recueille chaque année, en un volume, les sensationnelles « Lettres de l'Ouvreuses » que publie un grand journal du matin et qui rend un compte sévère, mais juste, des divers événements musicaux survenus dans les concerts et dans les théâtres. Pour cette auguste besogne, Willy s'adjoint volontiers un illustrateur : pour le présent recueil, calembouresquement intitulé « *Notes sans portées* », a demandé une série de dessins à José Engel, qui a croqué fort spirituellement les plus notoires habitués du Concert Lamoureux et du Concert Colonne. Je n'ai pas ici à faire l'éloge de Willy. Comme les clowns des pièces de Shakespeare, il cache, sous ses bouffonneries et ses coq-à-l'âne, une profonde connaissance du cœur humain et une haine implacable du snobisme. J'ajouterai qu'il est un parfait musicien qui connaît tous les secrets du métier.

Séverine vient de réunir en un volume : *En marche !!!*, publié chez Simonis Empis, son labeur de journaliste pendant l'année 1896. Quelle terrible lutteuse, toujours à l'état aigu, âpre et violente jusque dans ses attendrissements, et ne pouvant s'empêcher de mordre, même lorsqu'elle caresse. Il y a de beaux élans, dans ce livre, de larges mouvements de pitié pour les humbles, de farouches invectives pour les puissants et des tombereaux d'injures pour les fourbes.

La *Librairie d'éducation de la Jeunesse*, a chargé notre collaborateur Léo Claretie de diriger la publication d'une très intéressante et très utile série intitulée : *Les Classiques de la Jeunesse*. Cette collection est composée dans le but de « faire connaître les auteurs de la façon la plus complète, sans courir le risque d'égarer leur lecture vers des sentiers prohibés ». Le premier volume, consacré à Molière, est précédé d'une introduction qui renseigne le jeune lecteur sur l'auteur qu'il va lire et le familiarise avec lui. De très amusants et très exacts dessins d'Henri Pille égayent ce livre, qui n'est pas un livre de classe, mais de récréation.

M. Émile Cottinet a réuni en un volume, sous le titre de *Poèmes du Temps*, un certain nombre de pièces écrites par son père, notre regretté collaborateur Edmond Cottinet. C'était un esprit fin, un cœur chaleureux, une âme profondément honnête. Toutes ces qualités se retrouvent dans ce recueil, plein de beaux vers, bien sains et bien purs.

Le *Tout-Paris*, annuaire de la société parisienne, vient de faire paraître son édition de 1897.

C'est un service que de signaler cet élégant et très utile ouvrage qui publie les noms et adresses de 30,000 personnes appartenant à l'aristocratie, à la colonie étrangère, à la haute bourgeoisie, en un mot au monde politique, artistique et littéraire.

Ces renseignements, classés par noms et par rues, sont suivis d'un dictionnaire des pseudonymes, fort intéressant, des plans des théâtres, etc. Le tout forme un beau volume de 800 pages, relié, du prix de 12 francs. A. La Fare, éditeur, 55, Chaussée-d'Antin.

Chemins de Fer de l'Ouest

PARIS A LONDRES par Rouen Dieppe et Newhaven.

(Voie la plus économique).

(DOUBLE SERVICE QUOTIDIEN A HEURES FIXES (DIMANCHES COMPRIS)

Départs de Paris Saint-Lazare : 10 h. matin et 9 h. soir. — *Arrivées à Londres :* London-Bridge, 7 h. soir et 7 h. 40 matin, Victoria, 7 h. soir et 7 h. 50 matin.

Départs de Londres : London-Bridge, 10 h. matin et 9 h. soir; Victoria, 10 h. mat. et 8 h. 50 soir. — *Arrivées à Paris Saint-Lazare :* 7 h. soir et 8 h. matin.

Billets simples (valables pendant 7 jours) : 1re classe, 43 fr. 25. — 2e classe, 32 fr. — 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour (valables pendant un mois) : 1re classe, 72 fr. 75. — 2e classe, 52 fr. 75. — 3e classe, 41 fr. 50.

Des voitures à couloir (w. c. toilette, etc..), sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.

Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

CARNAVAL DE NICE DE 1897

Train de plaisir de Paris et de Lyon à Marseille et à Nice.

Séjour facultatif à Marseille — Six jours à Nice.

Prix du voyage (aller et retour) { de Paris, **90 fr** en 2e classe, **60 fr** en 3e classe. / de Lyon, **50 fr** » **30 fr** »

Aller. — Départ de Paris : le 24 février, à 10 h. 43 matin, départ de Lyon : le 24 février, à 9 h. 45 soir; arrivée à Marseille : le 25 février, à 4 h. 17 matin : départ de Marseille : le 25 février, à 4 h. 27 matin, arrivée à Nice : le 25 février, à 9 h. 11 matin.

Retour. — Départ de Nice : le 3 mars, à 11 h. 50 matin : arrivée à Lyon : le 4 mars, à minuit 53; arrivée à Paris : le 4 mars, à midi 30.

Nota. — Les voyageurs auront, à l'aller, la faculté de s'arrêter à Marseille et de se rendre ensuite à Nice par tous les trains ordinaires (sauf les express) pendant les journées des 25 et 26 février. Passé cette dernière date, ils perdront leur droit au parcours de Marseille à Nice, mais ils pourront reprendre le train de retour à son passage à Marseille.

On pourra se procurer des billets pour ce train de plaisir, tant à Paris qu'à Lyon, à dater du 1er février.

Pour plus de renseignements, voir les affiches publiées par la Compagnie.

Chemin de Fer d'Orléans

EXCURSIONS

aux stations thermales des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn.

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans)

Des billets de famille, de 1re, 2e et 3e classes, comportant une réduction de 20 % à 40 %, sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales ci-après du réseau du Midi, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 30 kilomètres (aller et retour compris), et notamment pour : Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validité : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

ABONNEMENTS AU *FIGARO ILLUSTRÉ*

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50.
ÉTRANGER, *Union postale :* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : René Valadon.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

L. DUSSEUIL



MIREILLE



MIRZL

C'était en mai ; je parcourais les forêts des ramifications est du Todtes Gebirge (1). Mes excursions n'étaient guère favorisées par le temps : une maligne queue d'hiver s'était abattue sur le pays et avait couvert de neige les jeunes pousses des hêtres. Tout à la fin de mon séjour seulement, les rideaux grisâtres des nuages se déchirèrent et quelques rayons de soleil illuminèrent ce paysage printanier blanc et vert.

Aussi, rien d'étonnant si ce dernier jour, au repas de midi, nous fîmes halte plus longtemps que de coutume, vis-à-vis des cimes de l'Œdhorn qui se dégageaient des nuages à leur tour. Comme c'est l'usage parmi les « vestes vertes » (2), la conversation tomba aussitôt sur la chasse, et tandis que nous faisions honneur aux provisions contenues dans nos carniers, mon compagnon me raconta la simple et poignante histoire qui suit.

Bien souvent depuis je me proposai de la redire quelque part ; mais chaque fois que je pris la plume, je fus arrêté par le sentiment que j'allais lui enlever le parfum qui l'environnait là-bas, dans son paisible lieu d'origine, sous l'abri des montagnes discrètes. Il me semblait qu'il en serait de mon récit comme de ces fleurs, fraîches de rosée et embaumées, qu'un touriste cueille sur l'Alpe pour les montrer à ses amis de la ville.

Pourtant, narrons-la, cette histoire, telle qu'elle me fut contée, telle que le curé du village me la confirma ensuite dans tous ses détails.

* * *

Qui a visité une fois la vallée de Lærchenstein n'a pas oublié la pyramide rocheuse dressée puissamment du côté du levant, à l'horizon, et qui sert d'avant-garde au fier groupe de l'Œdhorn. A l'ouest de cette montagne s'allonge le massif appelé, du nom de sa plus haute cime, le Hochzirmgebirge, imposante muraille calcaire toute déchirée d'abîmes, de crevasses et de pics.

Au pied de cette chaîne, dans l'entourage paisible d'une sombre forêt et d'un vert domaine de champs, de vergers et de prairies, gît une ferme isolée : c'est le bien du paysan que dans la contrée on appelle l' « Almbauer ». Son modeste aspect extérieur ne trahit pas l'aisance de son propriétaire. Pourtant, l' « Almbauer » est un Crésus rural : il possède un terrain de plus de 2,400 *joch* (3), qui, bien que composé en majeure partie de forêts et de pâturages, est cependant, par son étendue, supérieur à mainte propriété seigneuriale.

(1) Massif de montagnes en Styrie.

(2) Terme familier par lequel les gardes forestiers, en Autriche, se désignent entre eux, à cause de la couleur de leurs vêtements.

(3) Ancienne mesure de terrain equivalant à 57 ares 55.

Parmi les prérogatives d'un bien semblable, à condition qu'il forme un ensemble ininterrompu, se trouve le droit de chasse. C'est ainsi que les possesseurs de l'Almhof avaient, depuis 1849, profité de l'occasion qui leur était offerte de jouir d'un abondant gibier de toute sorte : cerfs, chamois, coqs de bruyère.

La vallée de Lærchenstein est de climat rude, et la mauvaise saison y est fort rigoureuse. En 1876, dès le mois de novembre, l'hiver dressa ses blanches tentes jusqu'au fond de la vallée. A la Saint-André, il est vrai, d'abondantes averses le repoussèrent jusqu'aux chalets de la montagne, mais un vent d'est violent et âpre, saisissant brusquement la neige sur les hauteurs, en fit un véritable glacier.

A cette époque, le rut des chamois touche à sa fin ; mais à ceux que saint Hubert veut favoriser particulièrement il envoie encore à ce moment, à portée de leur fusil, une « barbe de chamois » (1) pour orner leur chapeau.

Le vrai chasseur, dans les Alpes, doit avoir sa « barbe de chamois ». Sepp, l'unique rejeton masculin de l' « Almbauer », soupirait après ce trophée. Novembre s'était écoulé sans lui avoir permis de réaliser son désir ; maintenant, la fête de la Notre-Dame de décembre était passée à son tour, et Sepp se disait que c'était le moment suprême d'entreprendre cette chasse hardie. Cela ne lui laissait plus de repos : il lui fallait aller conquérir sa première « barbe de chamois » en dépit des éléments et des lois pour la protection du gibier.

On était au 9 décembre ; le déjeuner était terminé, l' « Almbauer » était encore assis devant la table en bois d'érable qu'on venait de débarrasser. Sepp, robuste garçon de seize ans, s'approche alors, peu sûr de gagner sa cause, froissant son bonnet dans ses mains d'une façon embarrassée :

« Père, je voudrais aujourd'hui aller à la recherche d'un chamois, si vous le permettez. Si je ne le fais maintenant, c'est fini pour cette année ; » et son visage, à ces mots, s'éclaire d'une lueur d'obstination.

« Ah ! voilà une belle idée ! » réplique l' « Almbauer » en toisant son héritier des pieds à la tête. « Attends que la barbe te pousse à toi-même, alors il sera encore temps de penser à ta barbe de chamois. Avec cette neige épaisse et ce verglas dans le Zirmgebirge, ce serait vraiment tenter le bon Dieu. Non, non, chasse-toi cela de l'esprit, Sepp! »

Sepp n'abandonne pas la partie. Il tiraille encore un moment son chapeau et, sans regarder le père qui continue à fumer tranquillement sa pipe, il murmure à part lui :

« C'était bien la peine de travailler tous ces jours-ci comme un cheval ! Maintenant, je ne me donnerai plus jamais de mal en vain !

(1) On appelle ainsi une touffe prise dans la bande de poils sombres à extrémité claire qui couvre l'échine des chamois.

— Voyez-moi l'insolent garçon ! » interrompt énergiquement le paysan. « Ne vois-tu donc pas toi-même pourquoi je te fais cette défense ? Pas un chasseur, fût-ce le diable en personne, n'oserait monter par ce temps, là où sont les chamois. Je ne serais pas ton père si je te le permettais. Mais, assez causé. Ote tes vêtements de chasse et va travailler ; il y a assez à faire à la maison. »

L' « Almbauer » a à peine fini de parler et commence à battre le briquet pour rallumer sa pipe éteinte, quand sa femme, une paysanne d'air important et satisfait, entre dans la chambre à l'atmosphère lourde d'orage. Elle paraît informée des plans du garçon. Le père, aussitôt qu'il l'aperçoit, laisse son briquet et semble savoir d'avance, d'après le cours habituel des choses, en faveur de qui elle intervient. L' « Almbauer » est un habile fermier en ce qui concerne champs et forêts, mais sur la maison, sur les domestiques et — avouons-le tout de suite — sur lui-même, c'est la « Bæuerin » qui règne. Maintenant il frappe sa pipe de bois pour la vider, comme pour indiquer qu'il se rend sans conditions. C'en est fini avec son éloquence; en revanche, sa puissante moitié, écartant ses robustes bras aux manches retroussées, et se campant les poings sur les hanches, déploie la sienne avec l'assurance de la victoire.

« Je sais ce qui s'est passé, » commence-t-elle ; « tu n'as pas besoin de me le dire, Sepp. Le père ne t'accorde pas ta barbe de chamois. » Et, se tournant vers le fermier, elle continue : « Le Sepp, Almbauer, n'est plus un enfant. S'il en était un, les chamois pourraient rester en repos. Parce que la chasse ne t'amuse plus, tu voudrais aussi l'en dégoûter. Laisse, on connaît cela. Tu grognes parce qu'il ne trouve aucune montagne trop sauvage ni aucun temps trop mauvais. C'est justement à cause de cela que je n'ai aucune crainte. Le garçon est plein de santé et de verdeur, et il est capable de se tirer d'affaire. A quoi nous sert d'avoir le droit de chasser dans le Zirm, si personne n'ose y grimper à la poursuite du gibier ? Voilà que le garçon s'est réjoui toute l'année à la pensée de sa barbe de chamois, il a travaillé comme il faut, et tu voudrais qu'il reste derrière le poêle à faire des bûchettes ? Non, je ne suis pas de cet avis-là. Le Sepp doit avoir sa récompense. Aujourd'hui, on fera comme je veux, c'est entendu. »

« Aujourd'hui » peut étonner le paysan, car ces cas exceptionnels se sont toujours répétés de la même façon depuis qu'il possède l'Almhof. Tout ce qu'il a à répliquer à la paysanne, est un murmure de colère contenue, tandis qu'il se lève brusquement de dessus sa chaise et quitte la chambre en fermant la porte d'une façon assez significative. L' « Almbauer », en de telles circonstances, a coutume de chercher un refuge près d'une grosse bouteille reposant sur une planche enfumée et contenant le produit distillé des baies de genièvre qui poussent dans ses propriétés. Cette fois-ci également, une bonne gorgée de ce vase de consolation lui fit retrouver l'équilibre de ses sentiments.

Avec un « Dieu vous le rende, mère ! » Sepp était sorti immédiatement sur les talons du père et s'était hâté d'aller chercher, parmi les valets de la ferme, un compagnon pour son audacieuse expédition. Mais ceux-ci ou bien étaient du parti du père, ou bien n'avaient vraiment pas le courage de suivre le téméraire garçon. Godl prétexta ses pieds gelés, Florl de terribles maux de reins, Mark sa propension au vertige, Stach une assignation pour braconnage ; Hansl n'était pas très disposé à parler, mais il révéla enfin que lui aussi était cité en justice, et pour une affaire galante. D'eux tous, un seul peut-être fut tout à fait franc : le berger, qui déclara carrément ne pas oser.

Sepp, déçu, rentra à la maison. Mais lorsqu'il aperçut sa sœur Mirzl (1), ses traits reprirent aussitôt leur enjouement.

Mirzl était assise à son rouet, non loin du poêle. C'est une jeune fille de dix-huit ans, florissante de vie; ses traits manquent de délicatesse mais sont réguliers ; son teint est foncé comme ses cheveux, qui tombent sur ses épaules en nattes épaisses; sa taille, robuste et bien arrondie, laisse reconnaître en elle une fille des Alpes. L'éclat de ses yeux bruns est atténué par l'ombre de longs cils et par un reflet particulier respirant la douceur. Mirzl a passé maint été sur l'Alpe. La haute montagne, où sont les chamois, ne lui est pas inconnue; elle a même pris déjà la carabine en main et éprouvé la tranquillité de son bras, la sûreté de son œil. C'est, à coup sûr, une véritable enfant des montagnes, toute pleine d'un amour passionné pour celles de son pays, captivée par tous les attraits dont la nature les a parées. Et cependant, aujourd'hui, elle craint d'exaucer l'impétueuse prière de son frère; elle voudrait, peut-être aussi pour son père, le détourner de ce projet.

« Sepp, as-tu déjà oublié ce que tu me racontais il y a une heure ? » dit-elle en se retournant vers son frère bouillant d'impatience, et en lançant à sa mère un regard expressif. « J'étais, — m'as-tu raconté, et je dois le répéter devant la mère, — j'étais dans le Zirmgebirge à la poursuite du chamois, quand brusquement un grand homme osseux, au visage blanc comme du fromage et aux joues toutes décharnées, me barra le chemin. L'homme me fixa de ses yeux vitreux puis s'abattit soudain devant moi de telle façon que ses os craquèrent ; il était mort. Ne m'as-tu pas raconté cela, Sepp ? Si pourtant ce rêve était un mauvais présage ou un avertissement envoyé par le bon Dieu ? Est-ce que tu n'es pas inquiet en y pensant? Réfléchis bien, cher Sepp! Et si malgré cela tu veux te mettre en chemin, dis-le, je ne te laisserai pas aller seul. Même si la montagne est aujourd'hui trop rude pour tout le monde, Mirzl ira avec toi : Dieu n'abandonnera pas une faible fille !

— Folle superstitieuse ! » gronde la mère. « Tu ne sais pas ce que les savants disent? Songes sont mensonges. Si quelqu'un avait entendu ton bavardage, Mirzl, tu devrais rougir. Mais j'ai assez de ces longues discussions. Si cela vous va, mettez-vous vite en chemin; la journée est courte, et à cinq heures il vous faut être de retour. Je vais vous préparer votre sac. »

L'intrépidité de la paysanne fait pencher la balance. Le frère et la sœur s'équipent aussitôt pour le départ, et en un clin d'œil ils sont prêts, la courte carabine sous le bras, le solide bâton pointu dans la main droite.

Ils se rendent ainsi vers la mère, qui les considère complaisamment, et Sepp endosse le sac rebondi. L' « Almbauer » se tient à l'écart, grognant. Il n'a pas répondu au salut de ses enfants, mais la mère, avec un joyeux « Dieu vous garde ! » les met en chemin.

Il était huit heures du matin lorsqu'ils partirent. La fermière s'en alla travailler dans la maison ; le père, au contraire, sortit, mais de façon à ne pas rencontrer ses enfants. Les valets et les servantes chuchotèrent encore quelque temps à propos de

(1) Abréviation familière de « Marie », en Autriche.

l'événement du matin, mais le sujet fut vite épuisé. Bientôt, tout fut tranquille partout dans la métairie. Seul, le chevrotement des brebis ou le mugissement des bœufs se fit entendre de temps à autre dans les étables, comme d'habitude.

* * *

Sepp et Mirzl avancent alertement. Le ciel est couvert d'un voile de brume grisâtre, mais les montagnes se dessinent nettement à l'horizon encore sombre. L'air est absolument calme. Une tranquillité pénible est appesantie sur la contrée; chaque branche qui se brise, chaque caillou qui roule, chaque source qui coule, en un mot la moindre pulsation de la nature est perceptible. Ces jours-là, dans la montagne, quand on s'arrête, on entend les battements de son cœur dans sa poitrine.

Nos voyageurs abordent la pente par où, tout près derrière la ferme, la montagne descend à pic dans la vallée. Ils montent en silence, plus haut, toujours plus haut, plus avant, toujours plus avant, dans la solitude sans arbres, rigide, des rochers, de la neige et de la glace.

Doucement, pour ne pas faire fuir le gibier qu'ils guettent de tous côtés, ils continuent vigoureusement leur ascension. S'ils parlent, c'est avec le plus léger chuchotement; puis la montée recommence toujours plus avant, plus haut, plus à pic.

Ils ont gravi déjà une hauteur considérable; Sepp s'arrête un instant, appuyé sur son bâton de montagne; sa sœur, qui grimpe attentivement à sa suite, lui dit alors: « Sepp, ne serait-il pas temps de faire halte ? »

Le jeune homme tire sa lourde montre d'argent; elle indique onze heures et demie. « Tu as raison, voilà déjà plus de trois heures que nous montons fortement, et bientôt nous serons à la passée des chamois. Il vaut mieux déjeuner auparavant. »

Le lieu de la halte est vite choisi. Dans le sac, bien rempli, on n'a pas oublié la consolatrice du père, l'eau-de-vie de genièvre réconfortante. Tout en faisant bravement honneur au repas, tous deux discutent à voix basse les chances de l'entreprise. Mirzl trahit quelque impatience, elle compte les heures qui les séparent de la tombée du jour.

« Nous devons être de retour à la maison à cinq heures, a dit la mère, Sepp !

— En descendant, cela va trois fois plus vite, nous avons encore assez de temps, » réplique son frère pour la tranquilliser.

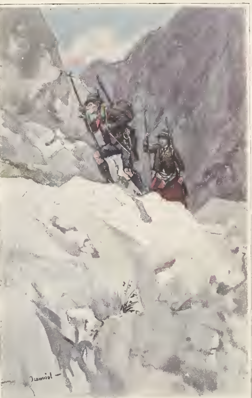
« Je n'ai pas encore aperçu le poil d'un seul chamois là où d'ordinaire, dans la saison du pâturage, ils viennent brouter par troupes.

— Il nous faut monter encore plus haut ! »

Sepp boit un bon coup à la fiole de genièvre et continue: « Plus haut, plus haut ! Alors tu verras un mâle noir comme le diable se montrer sur la neige; là, je lui en brûlerai une d'une si belle façon qu'il en fera la culbute, je le gage, Mirzl! Ensuite, nous le descendrons au chalet. Nous ne pourrons, il est vrai, aller plus loin aujourd'hui; mais s'il est trop tard, eh bien ! il y a de quoi nous reposer là.

— Oui, oui, Sepp, dit Mirzl, cela ira s'il ne se passe pas trop de temps avant que nous apercevions un chamois et que tu le touches. Mais nous avons oublié une chose, les crampons pour les souliers. Regarde, chaque pierre a sa croûte de glace. »

Mais rien n'inquiète Sepp « Bah! » dit-il en tranquillisant sa compagne, « nos souliers sont neufs et leurs clous tranchants. Il ne nous arrivera rien, à condition seulement que le brouillard ne s'étende pas sur les montagnes. » Et, pour vaincre ce doute, il saisit de nouveau la bouteille d'eau-de-vie.



« Ne bois pas plus qu'il n'est nécessaire pour te donner des forces, Sepp. Nous avons besoin aujourd'hui d'avoir la tête solide et les jambes souples. Il est temps d'ailleurs de nous mettre en marche. De quel côté allons-nous ? »

A ces mots, la jeune fille se lève brusquement et, domptant son inquiétude, saisit vivement la carabine et l'*alpenstock*. Son frère en fait autant et indique le chemin.

Il est midi.

Infatigables, ils gravissent encore une heure les pentes roides, toujours plus roides, tandis que la neige et la glace forment des amas durcis sous leurs semelles. Ils ont atteint une hauteur de plus de 4,000 pieds et s'engagent maintenant dans la direction de l'Eislug et du Brandfleck, non loin du Hochzirm. Là, l'impétueux chasseur espère un succès certain. Son visage brûle, non seulement de la fièvre de l'impatience : l'eau-de-vie y est bien aussi pour quelque chose.

Il semble que les nues, quoiqu'elles se tiennent toujours élevées, s'épaississent graduellement; le vent des hauteurs les fouette pêle-mêle, tandis qu'en bas l'air reste calme.

Pas de gibier, nulle part.

Ils sont maintenant au bord d'une pointe de roc dentelée, sous laquelle un tapis de neige s'allonge en plan incliné. Sepp tire pour la seconde fois sa montre. Il est une heure après midi.

« Comme tout est tranquille ici ! et cependant le temps fuit aussi vite que les nuages chassés là-haut par le vent. Le Hochzirm met aussi sa calotte de nuées, » remarque le jeune garçon, toujours avide de sa proie, mais peut-être moins sûr de la victoire. « Je vais sauter là, sur le champ de neige, Mirzl; s'il me porte, saute après moi. »

Elle l'exhorte à la prudence, le cœur oppressé : la vision du rêve de son frère, présage de malheur, vient de se lever dans son âme.

« Qu'as-tu, sœur ? tu te trouves mal? Mon Dieu ! reprends ta présence d'esprit !

— Ce n'est rien, cher Sepp, c'est seulement comme un vertige qui m'a saisie... et le rêve..., non, non..., tout est déjà passé. »

Sepp n'est pas ivre, mais plus excité qu'il ne faudrait en ce moment; il remarque à peine l'oppression de sa sœur : « Courage, Mirzl ! remets-t'en à moi! » Et, saisissant fermement des deux mains son bâton, il s'enlève et décrit un large saut sur le champ de neige recouvert de glace.

Il ne perçoit plus bien le « Dieu te protège! » de sa sœur. Il s'abat... se relève ... saisit le bâton... et glisse de nouveau. Avec la rapidité de l'éclair, la loi de la pesanteur précipite l'effroyable chute irrésistiblement, plus vite, plus vite encore. Maintenant on ne voit plus qu'un nuage de neige et d'éclats de glace tournoyant en bas avec une furieuse rapidité. De ce tourbillon jaillit un éclair de flamme, un bref coup de feu le suit, que les échos se renvoient avec un roulement de tonnerre, — et puis tout est tranquille, d'une tranquillité de mort, comme ç'a été toute la journée.

Sur l'arête se tient debout, blême et rigide comme les rochers qui l'environnent, Mirzl. Son regard est tourné fixement vers le point qui renferme l'affreux tableau.

Un aigle décrit, haut dans les airs, au-dessus de l'endroit sinistre, des cercles inquiétants.

Aucune défaillance ne saisit la courageuse enfant des montagnes. Émouvant jusqu'aux moelles, son appel retentit à travers l'étendue sauvage et déserte : « Mon frère ! » Puis elle se ressaisit et dresse son plan. Elle connaît la place depuis l'été précédent. Elle sait que cette étendue de neige se termine par une muraille abrupte, bordée d'une étroite saillie. Elle sait et se dit maintenant en frissonnant que plus loin bâille un précipice, profond de plus de deux cents mètres. Elle sait qu'*il* gît maintenant broyé, en bouillie, au fond de ce gouffre, si cette saillie ne l'a pas retenu.

Sous l'impression de cette effroyable pensée, elle laisse échapper un torrent de larmes. Et une prière, comme jamais plus fervente peut-être n'a monté vers le ciel, jaillit de sa poitrine et s'élance vers le Maître miséricordieux : « Mon Dieu ! sauvez mon frère, mon frère unique ! »

Puis tout redevient tranquille, presque plus tranquille encore qu'auparavant.

Soulagée par ses larmes, fortifiée par sa prière, l'héroïque fille se relève maintenant. Une seule pensée la domine : si le salut de son frère est possible, c'est entre ses mains qu'il est remis Par de longs détours, sans souci d'aucun obstacle, ne sentant ni fatigue ni douleur, elle se hâte vers le lieu où ce sauvetage l'appelle.

Comme une chèvre, elle grimpe à travers les rochers hérissés d'écueils, évités des plus hardis chasseurs, comme guidée par une main invisible. Fiévreusement elle se rapproche de l'endroit si ardemment désiré qui renferme tant de douleur ou de bonheur, de crainte ou d'espérance,— la vie ou la mort.



Elle a enfin atteint la saillie au-dessus de la première muraille... Là, son frère gît, sans mouvement, tout au bord du noir gouffre béant. Il est couché sur le visage, le corps enfoncé dans la neige. Le bâton est fiché d'une façon singulière près de lui, perpendiculairement dans le sol. Le fusil a disparu.

Avec un cri : « Sepp, mon frère ! » la fidèle Mirzl tombe à genoux devant lui. Puis elle le retourne, le couchant sur le dos, et... comme elle s'approche de ses lèvres... un cri de joie s'arrache de sa poitrine : il respire, il vit ! L'haleine est faible et il a perdu connaissance, mais le corps est chaud, le cœur bat.

Elle l'appelle encore et encore par son nom, tantôt fort, tantôt doucement, du plus profond de son cœur à elle, qui bat si violemment. Enfin, il ouvre un œil, l'autre est gonflé de sang; et dans l'effrayant silence de ce jour de malheur, Sepp pousse distinctement le mot, le seul mot qui pour elle en ce moment dit tout : « Mirzl !... » Il veut passer son bras autour du cou de sa sœur, mais le bras retombe avec une mortelle faiblesse.

Mirzl voudrait prolonger pour son frère cet état conscient, mais tous ses efforts sont vains; elle voudrait l'enlever de cette place dangereuse, mais l'espace sur ce rebord mortel est si étroit qu'elle ne l'ose pas. Et pourtant, elle doit l'abandonner pendant des heures pour aller chercher du secours. Comment le préserver pendant ce temps — une éternité dans sa situation — du froid glacial, des ombres guetteuses de la mort ?

Elle réfléchit, réfléchit... Tout à coup une pensée de salut traverse son cerveau brûlant. Elle se déshabille, ne gardant que sa longue chemise de toile rude, et enveloppe de ses vêtements le corps de son frère chéri. Et pour qu'il ne roule pas en bas, elle fixe profondément à côté de lui, dans la neige durcie, le bâton ferré. Elle trace un signe de croix sur le visage ensanglanté et recommande son frère à la protection de la Vierge; puis elle se relève, ses cheveux ondulant comme un manteau sur sa nuque et son dos. Encore une prière intérieure vers le ciel, déjà envahi par le crépuscule, encore un regard à son frère; puis, à pas précipités, comme portée par les esprits protecteurs de son âme pure, elle se hâte, dans le frisson de la nuit tombante, hors d'haleine, vers la maison paternelle.

Dans l'incroyable espace d'une heure, elle arrive à l'Almhof, les cheveux flottants, haletante, inondée de sueur et de larmes.

Le feu inquiétant de la fièvre enflamme ses joues; mortellement épuisée, elle se laisse tomber dans la chambre sur le fauteuil du père. Ses parents, les domestiques se tordent les mains et la conjurent de leur donner un renseignement. Elle lutte pendant des minutes pour recouvrer l'haleine, jusqu'à ce qu'enfin elle pousse ce mot : « Sepp ! »

On le croit mort. La courageuse fermière a désappris toute son opiniâtreté: elle laisse volontiers son homme poser une lourde main calleuse sur ses épaules pour la calmer. Valets et servantes se tiennent debout, sans paroles. On n'entend que le tic-tac de la vieille horloge.

Pendant ce temps, Mirzl a recouvré suffisamment d'haleine et s'est remise assez pour raconter, en phrases entrecoupées, avec des mots qui se mangent précipitamment les uns les autres, l'affreuse histoire; enfin, reprenant tout son courage, elle excite ardemment à l'œuvre immédiate de sauvetage.

Le fermier et la fermière, plus unis qu'ils ne l'étaient le matin, s'empressent, avec les soins les plus tendres, de restaurer et de vêtir la jeune fille, tremblante de froid, d'émotion et de fièvre.

On répand l'alarme dans le voisinage; on se dispose au départ. Tous ceux à qui répugnait si fort, le matin, la chasse audacieuse, se montrent disposés à qui mieux mieux à apporter un concours efficace. Le berger a retrouvé tout son courage, son « je n'ose pas » est complètement oublié, il s'est armé de sa meilleure houlette et attend impatiemment l'occasion de se rendre utile. Une troupe nombreuse de gens prêts aussi à porter aide se tient dans le vestibule de la maison, attendant celle qui doit les guider. Aucun instrument utile ne leur manque : il y a des piolets, des pioches, des crampons, des cordes, des lanternes, des torches, toute la literie nécessaire pour les blessés. Même les femmes se sont jointes au cortège; elles portent des bouteilles remplies d'eau ou de lait, des fioles d'esprit de menthe et différentes autres choses : essences, bandages, chapelets.

Maintenant Mirzl sort de la chambre, accompagnée de ses parents affligés, qui la bénissent avec des yeux pleins de larmes. Les adieux sont courts, mais cordiaux, comme l'Almhof n'en a jamais vus.

En silence, mais vite, le long cortège, précédé de torches et de lanternes, gravit, guidé par la brave Mirzl, les hauteurs plongées dans une nuit profonde. L'air est toujours aussi tranquille que dans la journée ; on n'entend que les profondes respirations causées par la roide ascension, que le cliquetis des bâtons ferrés sur la roche. Les étincelles et la fumée des torches s'élèvent dans la nuit obscure. Semblables à des fantômes, arbres et rochers fuient rapidement, tantôt sombres, tantôt éclairés devant les étranges ascensionnistes.

Plus haut ils grimpent, plus agiles sont les pas de l'héroïque conductrice : le chemin lui semble durer une éternité. Vit-*il* encore ? Ses vêtements l'entourent-ils assez chaudement ? N'a-t-il pas succombé au froid ou peut-être n'a-t-il pas essayé de changer de position et, par suite, roulé dans l'effrayant abîme ? Ne se croit-il pas abandonné d'elle ou espère-t-il encore être sauvé ?... Quelles terribles pensées pendant cet interminable chemin !

Enfin, s'étant arrêtée et avec l'aide des torches sondant l'obscurité, son œil discerne le point ardemment désiré. Et, tandis qu'elle s'y dirige, elle indique d'un geste muet la place fatale, toute proche. Mais au moment où elle arrive sur la saillie du rocher où il gît sans mouvement, sa placidité et sa contenance, difficilement conservées, l'abandonnent, et, avec un cri que répètent au loin les sombres parois des montagnes : « Sepp, mon frère ! », pour la seconde fois aujourd'hui elle tombe à genoux devant lui.

Il respire toujours. Et la conscience de sa position ne l'a vraiment pas tourmenté ces dernières heures, depuis qu'elle l'a quitté : ses yeux sont étroitement fermés, les vêtement sont posés sur lui comme elle les y a mis.

On écarte Mirzl. Des mains adroites enveloppent le corps frissonnant dans des coussins moelleux et chauds, tandis que d'autres l'entourent de cordes. Et aussitôt la troupe se met en

marche vers la vallée : avec des branches flexibles de sapins nains on a formé un brancard, sur lequel, avec tous les soins imaginables, on emporte le blessé. Mirzl a abandonné la conduite du cortège, elle marche silencieuse derrière le brancard. Les autres femmes, quand les porteurs s'arrêtent de temps en temps, font boire à Sepp, qui déjà respire moins faiblement, les fortifiants qu'elles ont apportés.

Dans le village au-dessous, où personne ne savait rien de ce qui était arrivé, quelques-uns, rentrant tard chez eux, firent mille conjectures sur ce que pouvaient signifier ces nombreuses torches qui, comme des feux follets, vacillaient au flanc du Zirmgebirge, tantôt réunies, tantôt séparées, en longue file ou en groupes détachés. Quelques-uns murmurèrent entre leurs dents quelque chose où il était question du « chasseur sauvage » et de ses compagnons firent un signe de croix et se hâtèrent de rentrer en secouant la tête.

Il était onze heures du soir quand la petite troupe, comme un étrange cortège funèbre, arriva à l'Almhof.

A la vue de leur fils gisant dans une léthargie semblable à la mort, méconnaissable de sang et de blessures, les parents se considérèrent dans une muette attitude, puis s'étreignirent cordialement, et aucun mot de reproche ne monta à leurs lèvres. Une seule préoccupation s'était emparée d'eux : ne rien négliger de ce qui pouvait sauver la vie de leur cher enfant.

Sepp fut déshabillé et, après que ses blessures furent lavées et pansées provisoirement, on le coucha dans son lit.

Le médecin vint le lendemain. Après un examen attentif, il indiqua, comme danger le plus pressant, un grave ébranlement du cerveau ; outre cela, le malheureux Sepp avait la cuisse et la jambe droites cassées et l'œil gauche effroyablement gonflé par suite d'une lésion interne. Le reste était sans importance.

L'intérêt manifesté fut général, à Lærchenstein. Les voisins se dépensèrent en démonstrations de toute sorte, en sentiments vraiment chrétiens. Et, comme une voix unanime de bénédiction sortie des cœurs et que ne troublait pas la plus légère contradiction, l'éloge de la sœur dévouée, de Mirzl Almbauer, courut de bouche en bouche, de village en village, jusqu'aux frontières les plus reculées de ce petit monde fermé ; point de ces restrictions mesquines auxquelles se complaisent tant de gens. Même les ennemis de l'Almbauer, que sa richesse lui avait faits nombreux, s'accordaient à louer sa fille.

Celle-ci veillait, fidèle garde-malade, au chevet de douleur de son frère. Sa sollicitude tenait éveillées ses forces, dangereusement ébranlées cependant tout au fond de son être.

Avec une lourdeur oppressante, six semaines pleines d'inquiétudes s'écoulèrent avant que Sepp reprît conscience de ce qui se passait autour de lui, et, murmurant le nom de Mirzl, saisît la main de la plus fidèle de toutes les sœurs. Il réclama aussi son père et sa mère, qui, heureux et réconciliés avec le sort, recommencèrent à envisager tranquillement l'avenir. Sepp demanda pardon du fond du cœur à son père.

Grâce aux tendres soins de Mirzl et aux efforts incessants et innombrables de ses parents, Sepp reprit des forces de jour en jour, jusqu'à une guérison complète.

Il en fut autrement de Mirzl. Du jour de son exploit, une langueur avait envahi la florissante et forte fille. Une maladie de poitrine, qu'on ne put enrayer au début, résista à tous les remèdes imaginables. Elle avait conquis de sa propre vie celle de son frère...

Un an après le néfaste 9 décembre, par un jour d'automne grisâtre et couvert, un interminable cortège funèbre se rend de l'Almhof au cimetière de Lærchenstein. Le cercueil porte une parure virginale. Derrière, plongés dans une douleur profonde, marchent les parents avec leur fils unique.

C'est le cercueil de Mirzl.

Oh ! que les cloches résonnent douloureusement au cœur de celui qui porte le poids d'une si lourde faute, qui, en la meilleure de toutes les sœurs, a perdu celle qui lui a sauvé l'existence !... Il pense à la dernière heure de sa jeune vie, lorsque, avant-hier encore, elle l'a appelé vers elle, et, souriant doucement, lui a tendu encore une fois la main en signe d'adieu, puis a fermé les yeux pour toujours. C'est à tout cela qu'il songe. Et la douleur, le repentir qu'il ressent, sont assez forts pour expier toute faute.

Pas un cœur ne demeure insensible, pas un œil ne reste sec, quand le curé, à la fin, d'une voix tremblante, récite le *Pater noster*. Les mottes de terre roulent et se succèdent plus pressées sur le cercueil. Mirzl est couchée dans l'éternel repos...

Là-haut, sous la cime du Zirmgebirge, est étendu lourdement un sombre nuage, pareil à un immense voile de deuil.

Dans l'Almhof, à partir de ce temps, tout est devenu de plus en plus tranquille ; il n'y a plus de désaccord entre le père et le fils, plus de mots aigres entre le fermier et sa femme. La paix y habite, legs permanent d'une noble morte. C'est la bénédiction qui découle ici-bas de toutes les œuvres vraiment bonnes : en elles, plus encore que dans la néfaste puissance du mal, réside une force continuellement féconde.

L' « Almbæuerin » a été touchée jusqu'au fond du cœur du malheur de son fils, puis de la mort prématurée de la brave Mirzl ; maintenant encore elle ne s'en est pas consolée. Sur le chemin de l'Almhof se dresse aujourd'hui une belle chapelle que la mère a fait bâtir en remerciement du salut de Sepp, en mémoire pieuse de sa fille inoubliée, — peut-être aussi en expiation de sa propre faute.

Le tableau de la Vierge qui la décore est souvent paré des fleurs que chaque saison ramène : une fois, ce sont des roses de Noël, puis des oreilles d'ours, ou des gentianes bleues, ou des roses des Alpes de l'Œdhorngebirge.

Je ne saurais aucune fleur aussi précieuse que celles dont l'amour reconnaissant des siens orne le monument de la brave Mirzl. Mais je voudrais aujourd'hui joindre une branche à ces fleurs : un rameau de laurier à l'héroïne de Lærchenstein.

L. DIMITZ.

(Illustrations de Jeanniot.)

(Traduit par AUGUSTE MARGUILLIER.)





Une Aventure de la Du Barry

Vers la fin de l'été de 1776, au jour tombant, une femme était assise sur le perron large et bas d'un petit château dont on voyait, de loin, la façade riante et la toiture en terrasse, surmontée de balustres, de vases en marbre, de statues mythologiques, émerger d'entre les bois qui, alors comme aujourd'hui, environnaient Versailles d'une ceinture verdoyante.

Cette femme dont les traits avaient gardé les séductions et la fraîcheur de la jeunesse. offrait, en son visage à l'expression candide qui contrastait avec la malice pétulante de ses yeux, le charme enveloppant de la plus parfaite beauté.

Sa parure attestait des habitudes de luxe et d'élégance. Des fleurs brodées émaillaient de couleurs vives et harmonieuses le satin de ses vêtements clairs. Le chapeau de paille à coiffe plate et a larges ailes, posé sur sa chevelure abondante qu'on devinait blonde sous la poudre était un miracle de goût. Des bagues ornées de pierres précieuses étincelaient à ses doigts. Ses souliers à talons rouges, qui emprisonnaient des pieds d'enfant laissaient voir des bas en soie de couleur gris perle, pailletés d'or.

Comme si cette toilette n'eut pu suffire pour révéler le rang de cette prestigieuse personne, tout ce qui l'entourait ne contribuait pas moins à trahir une opulence aristocratique : la couronne de comtesse, sculptée dans les dorures du dossier de son fauteuil ; la tasse d'argent dans laquelle le chocolat de sa collation lui avait été servi, et qui restait vide sur une table à côté d'elle ; son éventail en nacre dorée peint par Fragonard ; l'émeraude incrustée sur le pommeau de sa haute canne dont, parfois, en sa rêverie, elle promenait la pointe sur le sable, au bas du perron, tout enfin jusqu'au vaste salon qu'au delà d'une porte vitrée ouverte derrière elle, on pouvait apercevoir noyé dans la lumière grisâtre du jour finissant, avec les tableaux, les vitrines, les tentures, les torchères, les meubles qui le décoraient à l'égal du plus riche musée.

De la place où elle se trouvait, la déesse de ce temple embrassait du regard un espace immense que fermaient aux horizons lointains où ses yeux pouvaient atteindre, des cimes bleuâtres qui s'effaçaient peu à peu dans le crépuscule. Sur sa droite, s'ouvrait sous les futaies du parc, une avenue descendante, à l'extrémité de laquelle rayonnaient dans les feuillages empourprés des derniers feux du ciel, les ferrures et les lances d'or de la grille d'entrée. Sur sa gauche, s'étendait le parc avec ses massifs qui se prolongeaient au loin derrière le château. Devant elle, sur une terrasse monumentale, entre de hautes charmilles, des pelouses veloutées alternaient avec des parterres fleuris et se déroulaient jusqu'au parapet tapissé de lierre qui dominait la route.

Au delà de la route, le coteau dont elle couronnait les hauteurs s'abaissait en pentes vallonnées et boisées, parsemées de maisons de plaisance, vers les rives de la Seine. Le lit sinueux du fleuve rayait le paysage d'un large ruban moiré. On voyait les eaux venir de Paris qui s'étendait à travers une plaine sans fin, et poursuivre leur course dans la direction de Saint-Germain. De la masse confuse de ses maisons, s'élançaient de toutes parts des tours, des clochers, des dômes qui commençaient à s'ensevelir sous les brumes du soir.

Lorsque les derniers rayons du soleil se furent éteints derrière les collines, de l'autre côté de Paris, la châtelaine se leva, toute dolente, accablée sous la chaleur orageuse qui remplissait l'atmosphère.

« Comme je m'ennuie ! pensait-elle. Et ce duc qui ne vient pas ! Quelle cause a pu le retarder ? Il devrait être ici depuis longtemps. Est-il donc comme les autres, lui aussi, en dépit de ses protestations amoureuses ? Tous à mes pieds, jadis, lequel d'entre eux eut osé mettre à pareille épreuve la patience de la comtesse du Barry ? »

Ces réflexions assombrissaient son visage resté pur et beau malgré ses trente-quatre ans, malgré l'isolement dont elle souffrait, malgré les humiliations qu'elle avait subies depuis que, à la mort du feu roi, renvoyée de la cour, elle s'était vue exilée à l'abbaye du Pont-aux-Dames. Sans doute, sa cruelle disgrâce venait de prendre fin. Elle pouvait résider maintenant comme autrefois en son élégant castel des environs de Versailles. Mais, la réparation tardive dont elle avait été l'objet n'était pas allée

jusqu'à lui rendre le droit de paraître dans le palais témoin de ses triomphes passés.

Appuyée languissamment sur sa canne, elle se dirigeait vers l'extrémité de la terrasse. Bientôt arrêtée dans sa marche par le parapet, elle s'y accouda. De sombres nuages s'amassaient au fond du ciel. De minute en minute, des éclairs les déchiraient, suivis de lointains grondements de foudre. Une tiédeur humide passait dans l'air sur l'aile de la brise qui secouait les feuillages. La Du Barry écoutait, frissonnante, cette brise gronder dans les arbres, bruit monotone, précurseur de la tempête, qui s'élevait seul dans le silence, redoublait et s'apaisait tour à tour.

Soudain, au-dessous d'elle, sur la route, une voix gémissante supplia : « La charité, par grâce, ma belle reine. »

Surprise, elle abaissa les yeux, cherchant à distinguer dans le crépuscule la personne qui lui parlait. Elle l'eut bientôt vue. C'était une femme. Elle venait de surgir de l'ombre des murailles qui servaient d'assises à la terrasse et tendait les mains.

« Je ne suis pas reine, répondit durement la Du Barry. Pourquoi m'appeler de ce nom ?

— Tu le fus jadis, si tu ne l'es plus ; je ne croyais pas t'offenser en te le rappelant. »

La mendiante prononça ces mots d'une voix où se trahissait, dans les gutturalités d'un accent étranger, un désir de se faire pardonner. La Du Barry tressaillit et regrettant, peut-être, sa dureté, elle reprit d'un ton plus doux.

« Tu me connais donc ?

— Je te vis souvent à Versailles, en d'autres temps. Un jour même, tu m'as reçue, et je t'ai dit la bonne aventure. Tu fus généreuse, alors. Je m'en suis souvenue quand j'ai connu la nouvelle de ton retour ici et j'ai espéré que si je t'implorais, tu viendrais en aide à ma misère, car, je suis encore plus malheureuse que toi. »

La Du Barry s'était penchée au-dessus du parapet ; dans les ténèbres commençantes, elle cherchait à voir les yeux qui la regardaient, la bouche qui lui parlait et le visage tourné vers elle.

« Je te reconnais, fit-elle tout a coup : tu es la Zingara de Trianon. C'est toi qu'on ramassa un soir inanimée aux abords du palais.

— Mourant de faim, observa la Bohémienne.

— Lorsqu'on t'eut secourue, par mes ordres, tu voulus me voir, me remercier et tu m'offris alors de me dévoiler mon avenir.

— Je sais lire dans la main et dans les astres ; je connais les formules magiques.

— C'est vrai que tout ce que tu m'as prédit s'est réalisé ; continua rêveusement la Du Barry ; le roi est mort ; son successeur m'a chassée ; presque tous les courtisans m'ont abandonnée. Tu m'avais annoncé ces malheurs. Mais, il n'était pas besoin d'être sorcière pour les deviner. Chacun savait comme toi que si le roi mourait avant moi, sa mort serait le signal de ma chute. »

La Zingara fit un geste de protestation.

« Je t'avais prédit autre chose, dit-elle.

— Quoi donc ?

— Tu l'as oublié ! Ne t'ai-je pas annoncé que lorsque tu te croirais à jamais délaissée, l'amour d'un vieillard te rendrait un peu de bonheur ?

— Oui, oui, je me souviens, s'écria la Du Barry. Mais, alors, c'est du duc de Chémerault que tu me parlas ?

— Je ne connais pas ce seigneur. Est-ce un vieillard ?

— Un vieillard, oui, mais amoureux comme un jeune homme.

— C'est donc lui. Doutes-tu encore de ma science ? Si tu en doutes, je suis prête à t'en fournir des preuves nouvelles, car, je ne t'ai pas dévoilé jadis tout ce qui m'était apparu dans la paume de ta main. Ce que je te cachai par crainte de t'affliger en troublant le rêve radieux dans lequel tu marchais, veux-tu le connaître ?

— Des choses sombres ? demanda la Du Barry avec inquiétude.

— Des choses douloureuses.

— Alors, va-t'en ; si je dois souffrir encore, à quoi bon l'apprendre dès maintenant ?

— Tu as tort de te dérober à la connaissance de l'avenir. S'il peut être conjuré, ce n'est qu'à la condition de le connaître. »

Ces paroles arrêtèrent la Du Barry au moment où elle allait s'éloigner.

« Eh bien soit, puisque tu le veux », fit-elle. Un sifflet d'argent était suspendu à sa ceinture. Elle le porta à ses lèvres ; un bruit strident traversa le silence. A cet appel, un valet accourut. La Du Barry lui montra la Bohémienne. « Courez chercher cette femme, ordonna-t-elle, et amenez-la moi dans la galerie. »

*
* *

Tandis que le valet, pour aller plus vite, franchissait le parapet et sautait sur la route, la Du Barry revint à pas lents vers le château dont plusieurs croisées s'embrasaient déjà de la clarté des lampes qu'on allumait. Quand elle entra dans la galerie somptueuse où la Zingara devait la rejoindre, une angoisse la torturait qui se prolongea et en laquelle l'arrivée de la Zingara la surprit. A un bruit de pas sur le tapis, elle leva la tête et regarda. La femme qui venait à elle, droite et hautaine, était vêtue de haillons. Mais, sous sa misérable défroque, on devinait des formes délicates, des lignes sculpturales, de fines attaches, tous les signes d'une race sans alliage. Si la peau de son visage bronzé apparaissait sillonnée de rides et flétrie, les traits n'avaient pas entièrement perdu leur pureté et sous les cheveux crépus et embroussaillés, ils s'illuminaient, comme d'une auréole, de la flamme des yeux, qui, menace ou caresse, vibraient, dans leur noire profondeur, d'une vie intense, incessamment surexcitée.

« Sais-tu que tu es belle », remarqua la Du Barry après avoir contemplé la Zingara.

Celle-ci se rengorgeait.

« Je le sais, répondit-elle. Le roi Louis XV me l'a dit.

— Il te l'a dit ! s'écria la Du Barry mise en gaieté par cette révélation. Quand ?

— Le soir même où tes gens me portèrent secours et où j'obtins de comparaître devant toi. Le roi était là, souviens-t'en : après m'avoir vue en ta présence, ce prince illustrissime me fit appeler. Je suis restée seule avec lui. Ce soir-là, sa faveur nous a faites pareilles, toi et moi. »

La Zingara prononça ces mots d'un accent pompeux. Quant à la Du Barry elle continuait à sourire et soupira :

« Sa Majesté me fut souvent infidèle. Mais elle me revenait toujours. » Et coupant court a ces propos, elle présenta sa main à la Zingara, en ajoutant : « Maintenant, regarde et révèle-moi ce que tu auras découvert. Prends garde seulement de ne pas te tromper.

— Je ne me trompe jamais, ma science est infaillible. »

Le silence suivit ces paroles. Sous la lampe, la Bohémienne étudiait la petite main de la Du Barry dont la blancheur accusait le ton cuivré de la sienne, fine et menue aussi et admirablement faite. La Du Barry assise, le buste droit, le bras tendu, la tête légèrement penchée, suivait les mouvements de la devineresse. Aux portes du salon, les gens du château s'étaient groupés.

Brusquement, succédant à un éclair, un coup de tonnerre, plus violent que tous ceux qu'on entendait depuis quelques instants, retentit et imprima aux verreries et aux bronzes du salon, une vibration prolongée.

« Fermez les portes et les croisées, » cria la Du Barry à ses



gens. Et comme la Zingara semblant n'avoir rien entendu, prolongeait son étude silencieuse, elle lui dit impatientée : « Allons ! hâte-toi.

— Tu sauras toujours assez tôt, répondit la Zingara.

— Les choses que tu vois sont-elles donc si terribles ?

— Tu souffriras par l'amour. »

La Du Barry éclata de rire : « L'amour ! je l'ai souvent inspiré aux autres ; je ne l'ai jamais ressenti. Je suis insensible.

— Tu cesseras de l'être et les tortures que tu as infligées aux hommes qui s'éprirent de toi, tu les subiras à ton tour. C'est écrit..... Il est écrit aussi que tu voyageras : tu passeras les mers.

— Est-ce tout ? demanda la Du Barry. »

La Zingara hésitait. Soudain, elle lâcha la petite main dont elle venait de scruter les lignes et reculant effarée : « Je ne puis plus, soupira-t-elle, je n'ose pas, c'est trop affreux. »

L'effroi s'emparait de la Du Barry. Mais elle tint bon.

« Tu m'as dit que connaître l'avenir, c'était le meilleur moyen de le conjurer. Parle donc. J'exige que tu parles, que tu ne me caches rien. »

Sa voix tremblait ; mais son accent était impérieux. La Zingara céda, reprit la main et poursuivit, comme se parlant à elle-même :

« Il y a là tous les signes d'une mort violente.

— Tu m'as annoncé un voyage en mer. Dois-je périr noyée ?

— Non, je vois du sang, un homme rouge, un coutelas. Comtesse du Barry, déclara la Bohémienne, en affirmant sa prédiction par un geste emphatique, tu finiras sur un échafaud. »

Une pâleur livide voila le visage de l'ancienne favorite ; la terreur monta dans ses yeux et en même temps que la terreur, une colère furieuse. D'un bond, elle fut debout et se réfugiant à l'autre extrémité du salon :

« Misérable créature, s'écria-t-elle, lequel de mes ennemis t'a payée pour venir me livrer à l'épouvante ? »

La Zingara ne parut pas étonnée de ce brusque revirement.

« Pourquoi t'irrites-tu ? Tu as voulu connaître ta destinée et je n'ai fait que t'obéir en soulevant le voile qui te la cachait. »

Mais la Du Barry n'écoutait pas. Blême, affolée, la figure convulsée, elle interpellait ses gens.

« Qu'on donne de l'argent à cette femme et qu'on la chasse ! Va-t'en, fuis, oiseau de malheur ! Va t'en, te dis-je, où tu vas mourir d'une mort plus atroce que celle que tu m'as prédite ! »

Les valets se précipitaient, entraînaient la Zingara.

Quand elle eut disparu, la Du Barry ne tarda pas à recouvrer son sang-froid. Frivole et légère, les émotions glissaient sur elle, sans y laisser une empreinte profonde.

« Des folies ! se dit-elle tout à coup comme pour répondre à ses craintes et les apaiser. Comment cette femme saurait-elle en quelles circonstances je dois mourir ? J'ai eu le tort de la recevoir et de l'écouter. J'aggraverais ce tort si j'ajoutais foi à ses prédictions. Mon cher duc ne saurait tarder maintenant. Sa présence dissipera les fâcheuses impressions par lesquelles cette prophétesse maudite m'a fait passer. »

Se rassurant ainsi peu à peu, elle s'approchait d'une croisée. Le front appuyé à la vitre, elle regarda au dehors. L'orage était déchaîné La pluie devenue torrentielle inondait la terrasse. Le crépuscule s'illuminait à toute minute des éclairs qui sillonnaient le ciel. A ces éclairs, la foudre donnait furieusement la réplique. Le cœur de la Du Barry se serra, lorsque sous cette tempête, elle aperçut la Zingara s'en allant la tête basse et les épaules courbées, par l'avenue qui conduisait à la route. Elle eut le regret d'avoir fait chasser cette femme, brutalement, comme un chien. Peut-être, en dépit de la rancune qu'elle lui gardait, allait-elle la faire rappeler. Mais, à l'improviste, son attention fut détournée par un autre incident. Un cavalier débouchait de l'avenue et venait s'arrêter devant le perron.

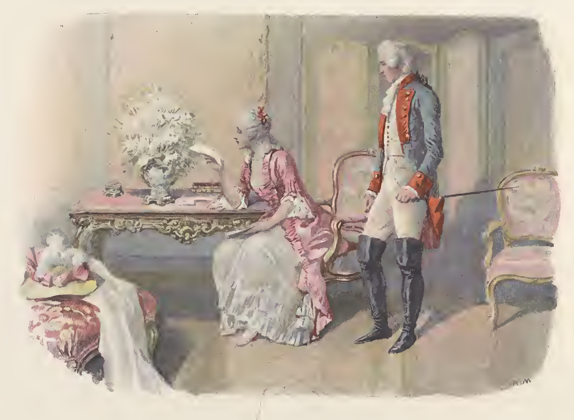
« Le duc de Chémerault ! s'écria-t-elle joyeusement. Enfin ! »

Elle quitta la croisée, courut à la porte de la galerie, l'ouvrit et attendit sur le seuil le nouveau venu, prête à l'accueillir d'un bonjour affectueux. Elle le vit entrer dans le vestibule et tout en parlementant avec un valet qui s'était précipité à sa rencontre, se défaire de son manteau des plis duquel l'eau ruisselait. Mais, ce manteau enlevé, elle fut impuissante à taire sa surprise qui se traduisit par un cri où sa déception avait une égale part. Au lieu du vieux gentilhomme qu'elle attendait, se tenait devant elle un jeune lieutenant des dragons du roi, qui lui était inconnu. Après avoir secoué son casque tout mouillé, et à l'aide de son mouchoir essuyé sa figure et tamponné ses cheveux pour les sécher, il s'était avancé en la saluant.

« Qui êtes vous, Monsieur, lui demanda-t-elle d'un ton grondeur. Que voulez-vous ?

— Je me nomme le chevalier Raoul de Palluel, Madame la Comtesse. J'ai l'honneur d'être des officiers de la maison de M. le lieutenant général duc de Chémerault.

— Il m'a parlé de vous, reprit la Du Barry, qui redevenait femme et gracieuse en apprenant que ce beau gentilhomme était le protégé d'un des plus grands seigneurs du royaume. Vous n'étiez jamais venu à Versailles et vous résidiez à Grenoble où votre régiment tient garnison, lorsqu'il y a quelques jours, le duc qui vous veut du bien, vous a mandé pour vous attacher à sa personne. Je vous félicite. Si vous vous montrez digne de sa haute protection, vous irez loin. Le chevalier s'inclinant sans



répondre, elle continua : — Votre présence signifie-t-elle que je ne le verrai pas aujourd'hui ?

— Je le crains, madame la Comtesse. Du reste, ce message qu'il m'a chargé de vous apporter vous dira ce que j'ignore. »

D'une des poches de son uniforme, il tirait un portefeuille et de ce portefeuille, le poulet adressé par le duc à la séduisante créature dans les faveurs de laquelle il avait succédé au feu roi et dont son crédit à la cour de Louis XVI venait de faire cesser, sinon l'entière disgrâce, du moins le long exil.

La Du Barry revenue dans la galerie, s'asseyait près d'une table. Laissant le chevalier debout derrière elle, elle prit la lettre, l'ouvrit et lut :



« Mon cœur, je suis au désespoir. Le service du roi m'empêchera de passer cette soirée près de vous. Sa Majesté se rend à Paris jusqu'à demain et m'ordonne de l'accompagner. J'en ai pleuré de rage. Je me promettais tant de bonheur des heures que vous m'aviez promises. Et j'y dois renoncer ! Mon infortune est sans égale. Plaignez-moi et si vous avez des ordres à me donner, daignez me les transmettre par le chevalier de Palluel que je charge de ce message dont il me rendra compte demain à mon retour de Paris. Ce soir je lui porte envie, puisque, plus heureux que moi, il aura l'honneur et la joie de vous approcher. Recevez, mon cœur, l'assurance de mon inaltérable et tendre attachement.

« HECTOR-ANTOINE. »

Après avoir lu la lettre, la Du Barry s'étendant dans son fauteuil resta silencieuse feignant de recommencer cette lecture. Mais, bientôt, le chevalier s'aperçut qu'elle ne lisait plus et que par dessus le papier déplié, c'est lui qu'elle regardait. Nouveau venu à Versailles, il avait apporté de sa province un grand fonds de timidité, destiné sans doute à se dissiper bien vite au contact des gens de cour, mais qui n'était pas encore entamé. En constatant qu'il était de la part de la Du Barry l'objet d'un examen attentif et minutieux, il se troubla; ses joues s'empourprèrent; il n'avait pas vingt-quatre ans et c'était la première fois que le hasard le mettait en présence d'une sirène aussi séduisante et aussi dangereuse.

Mais, ce fut bien autre chose encore, lorsque, au moment où, sa mission remplie, il faisait mine de vouloir se retirer, la Du Barry lui dit, en l'enveloppant d'un regard où il lut un désir et un ordre :

« Je vous garde, Monsieur le chevalier ; je ne vous laisserai pas repartir avant que cette affreuse tempête ait cessé.

— Mais, mon service, Madame la Comtesse ?

— Votre service ne souffrira pas d'une nuit passée dans ma maison. Le duc ne doit rentrer que demain à Versailles. Vous y rentrerez assurément avant lui. Allons, chevalier, n'essayez pas de vous soustraire à notre volonté, ajouta-t-elle, voyant qu'il hésitait encore. Est-ce donc un si grand supplice que d'être condamné à nous tenir compagnie ? »

Résister plus longtemps eût été un manque de courtoisie dont il ne voulait pas se rendre coupable. Et puis, souper avec la Du Barry, lui, et en tête-à-tête avec elle, coucher sous son toit, quelle perspective charmante pour un jeune homme sans expérience de la vie, des femmes et de l'amour ! Il céda.

* * *

En un temps où la galanterie tenait tant de place on eût pu croire qu'en retenant auprès d'elle le chevalier de Palluel, la Du Barry s'était laissée guider par le besoin d'embellir sa vie d'une aventure de plus. Mais, en vérité, elle n'avait pas songé à mal en l'empêchant de partir. Ce fut seulement quand elle le vit résigné à obéir et l'entendit exprimer en de brèves paroles sa gratitude qu'elle commença à comprendre son imprudence, a mesurer l'étendue du péril qu'elle-même avait créé.

Résolue à le conjurer, elle dépouilla toute coquetterie. En causant avec Raoul, elle se fit simple, amicale, fraternelle, ne lui parla que de lui, évita de parler d'elle. Il n'y avait pas encore une heure écoulée depuis qu'il s'était présenté à sa porte que, déjà, tourné et retourné, accablé de questions, interrogé sur sa vie passée, ses espérances d'avenir, ses projets, il n'avait plus rien à apprendre à la fantasque créature dont il avait excité l'intérêt.

« Vous ne me dites pas tout, Monsieur le chevalier, reprocha-t-elle rieuse, quand eurent cessé les confidences de Raoul. Vous ne m'avez pas parlé de vos amours.

— Mes amours ! s'écria-t-il. Comment parler de ce qui n'existe pas ?

— Voulez-vous prétendre que vous n'avez jamais aimé ?

— C'est la vérité, Madame, je vous le confesse à vous ; mais je ne voudrais pas le confesser à d'autres.

— Et vous avez raison. Jeune, et tel que vous êtes, personne ne vous croirait. »

Tout en le questionnant, elle l'examinait, doutant encore de sa sincérité. Mais elle se fut bientôt convaincue qu'il ne mentait pas. Alors, brusquement, elle sentit ses sentiments se transformer. A la réponse du chevalier, à son attitude, elle venait de comprendre qu'il la trouvait belle et qu'elle lui plaisait. Leurs regards se croisèrent. Nulle parole n'eût été plus éloquente. Durant une minute, ces regards expressifs restèrent fixés l'un sur l'autre, pleins d'aveux, de sollicitations. Puis, ce duel muet cessa ; les paupières de la Du Barry s'abaissèrent, voilant la flamme de ses yeux. Une séduction inattendue s'exerçait sur elle, qu'elle n'avait jamais ressentie. Le charme de la radieuse jeunesse de son adorateur de hasard, embellie par cette virginité de cœur qu'il avait si naïvement avouée, pénétrait de toutes parts l'âme blasée de la courtisane.

Soudain, elle tressaillit ; elle se rappelait les prédictions de la Zingara : « Tu souffriras par l'amour. » La prophétie allait-elle se réaliser et le trouble inaccoutumé de son cœur était-il le symptôme avant-coureur de cet amour dont, au dire de la Bohémienne, elle devait être torturée ? Une crainte s'empara d'elle, elle hésitait à pousser plus loin l'aventure, non qu'elle eût peur de s'exposer à souffrir, ce qui ne serait rien si elle pouvait enfin connaître la douceur d'aimer après n'avoir connu que celle d'être aimée, mais parce que si, sur ce point, la prédiction se réalisait, il était logique de supposer qu'elle se réaliserait sur les autres, même en ce qu'elle avait eu de tragiquement menaçant. Elle redoutait de se livrer à cette expérience et d'affronter cette épreuve qui devait la conduire à une certitude, et quelle certitude ! celle de périr de la main du bourreau.

Mais, le regard du chevalier opérant sur elle comme le sien avait, en tant de circonstances non oubliées, opéré sur les hommes qu'elle entreprenait de séduire, la grisait peu à peu. Elle fut alors comme une hirondelle prisonnière dans une chambre close, qui, saisie de vertige, tournoie affolée, va se heurter aux murs, au plancher, au plafond et vole éperdument jusqu'au moment où, n'en pouvant plus, elle tombe.

Lorsqu'il était entré chez la Du Barry, le chevalier ne prévoyait pas ce dénouement. Mais, la réputation de l'ancienne favorite le rendait si vraisemblable qu'il n'en pouvait être surpris.

L'idée ne lui vint même pas qu'en partant après souper, il le conjurerait et que s'il perdait l'occasion d'une bonne fortune que tous ses camarades eussent enviée, du moins il s'épargnerait la honte et le remords de tromper la confiance

que le duc de Chémerault, son chef et son bienfaiteur, avait mise en lui. La tentation était vraiment trop forte pour qu'il y pût résister. Il ne songeait qu'à prendre place au splendide festin d'amour qui lui était servi et il tomba à genoux devant la Du Barry, en disant tout bas, si bas qu'elle l'entendit à peine :

« Pardonnez-moi, si je vous offense... »

Elle leva sur lui ses yeux humides de pleurs. Il crut qu'elle allait s'abandonner. Mais elle se redressait et dérobant ses mains tremblantes aux fiévreuses étreintes, elle murmura : « Non, non, laissez-moi, partez, ne me revoyez pas... »

« Je vous aime, affirma-t-il, et je vous aimerai toujours!

— De grâce, ne parlez pas ainsi, soupira la Du Barry. M'aimer toujours, dites-vous ? Dieu vous en garde ! Ce serait pour votre malheur, pour le mien. Votre affolement apaisé,



vous rougiriez d'avoir voulu me faire don de votre cœur et vous regretteriez de m'avoir prodigué vos hommages. Conservez pour une autre qui les méritera mieux que moi, les trésors de votre tendresse. »

Mais, il ne cédait pas. Loin de céder, il l'étreignit fiévreusement en la regardant comme s'il voulait graver en soi l'image enchanteresse de ces traits exquis qu'un amour partagé embrasait de voluptueuses ardeurs ; d'un accent où s'exprimait avec un reproche la volonté de ne pas obéir, il reprit :

« Si vous m'aimiez, auriez-vous de tels scrupules ? Vous ne songeriez qu'à être heureuse en me rendant heureux. C'est parce que vous ne m'aimez pas que vous résistez à mes prières. . Mais, je vous obligerai bien à m'aimer autant que je vous aime.

— Pour m'y obliger, vous n'auriez aucune peine, confessa-t-elle, obéissant à l'élan qui l'emportait vers le chevalier ; je crois bien que je vous aime déjà. »

Ce fut dit d'un tel accent qu'il ne put mettre en doute cette affirmation, encore que l'attitude de la Du Barry semblât la démentir. De plus en plus, elle s'éloignait et quand les bras de Raoul se tendirent de nouveau vers elle, ils ne rencontrèrent que le vide. Elle s'était levée pour s'enfuir.

« Vous m'aimez et vous vous écartez de moi ! fit-il, éperdu, suppliant et déconcerté.

— Et vous ne comprenez pas ! reprit-elle, restant debout et à distance de lui.

— Non, je ne comprends pas.

— C'est que vous ignorez ce qu'a été ma vie... On m'aima souvent et je n'aimai jamais. J'appartins cependant à ceux qui, s'étant épris de moi, osèrent me l'avouer ; ils purent croire que leurs sentiments étaient partagés, tant je sais être comédienne. Aujourd'hui, alors que l'amour pour la première fois, pénètre mon cœur, il m'en coûte de me conduire envers vous que j'aime, comme je me conduisis envers ceux que je n'aimais pas. Non, je ne me donnerai pas à vous comme je me donnai à eux. Je veux me convaincre que je ne suis pas victime d'une illusion, que ce que j'éprouve aujourd'hui ne résulte pas des circonstances qui nous ont réunis et aura la durée des choses qui ne passent pas. N'exigez pas, mon chevalier, que je vous appartienne maintenant. Laissez-moi maîtresse de décider du jour et de l'heure où je devrai vous rendre heureux et recevoir de vous le bonheur. Ne m'en veuillez pas de l'attente que je vous impose. Pour vous, pour moi, elle est nécessaire. Elle vous permettra de descendre en vous-même, de vous demander si vos désirs ne vous égarent pas et si la vile créature que je fus mérite l'encens que vous lui offrez. »

Son émotion la transfigurait.

« Oh ! de grâce, murmura Raoul, s'affolant de plus en plus, pourquoi m'infliger ce martyr ? »

Alors, la Du Barry comprit que si elle demeurait là, près de lui, elle perdrait tout courage et ne pourrait lui résister longtemps. D'un violent effort, elle étouffa ses propres désirs. Elle fit un pas vers le chevalier toujours agenouillé, prit entre ses mains la brune tête qui se courbait, l'embrassa sur les cheveux et soupira :

« Je ne serai tienne, mon cher aimé, que lorsque j'aurai la certitude que ton amour pour moi n'est pas un déjeuner de soleil. Adieu, adieu. »

Elle s'élança au dehors. Il la suivit jusque dans l'escalier. Il vit sa fine silhouette gravissant les degrés. Au premier étage, elle s'arrêta, se tourna vers lui, lui envoya dans un geste un dernier adieu et se précipita dans sa chambre dont il entendit la porte se fermer. Ce fut un bruit sec et rapide et qui eut dans son cœur un contre-coup douloureux, car il marquait la fin du rêve magique qui venait de se dérouler devant lui, en des conditions aussi romanesques qu'imprévues et qui demeurait inachevé. Dépité et déçu, il se trouva seul devant cette porte close, n'osant y frapper, ne pouvant se résigner à s'en éloigner et ne sachant que faire. Son incertitude se prolongea durant quelques instants et peut-être allait-il de nouveau supplier, lorsque derrière lui, une voix dit :

« Si Monsieur le chevalier veut bien me suivre, j'aurai l'honneur de le conduire à son appartement. »

Il se retourna. Un domestique attendait ses ordres et, par sa présence, le contraignait à se résigner. Il le suivit silencieux et bientôt se trouva seul dans la chambre qui lui avait été préparée.

Alors, dans ce cœur brûlant encore de tant d'ivresses entrevues, s'opéra brusquement une métamorphose. Il reprenait possession de lui-même et le devoir et l'honneur y faisaient entendre leur voix. Ainsi, c'était lui, le chevalier de Palluel qui, en versant aux pieds d'une créature perdue de vices, décriée, déshonorée et digne de tous les mépris, les trésors d'une âme vierge, et jusque-là sans souillure, avait du même coup voulu trahir le vieux gentilhomme qui lui avait accordé sa confiance ! C'était lui qui avait été sur le point de payer d'un crime affreux d'inappréciables bienfaits, lui qui, docile aux suggestions de cette sirène diabolique, dont les désordres passés continuaient à attirer sur la mémoire du feu roi les malédictions de tout un peuple, s'était répandu en protestations amoureuses comme si elle eût été honnête et pure.

Il se rappelait tout ce qu'il lui avait dit, ses prières pour la décider à vivre de sa vie, ses engagements pour l'avenir, ses promesses solennelles ! C'était lui !

Et quelle excuse pouvait-il invoquer pour justifier sa conduite ? S'était-il seulement efforcé de se soustraire au sortilège, cause première de sa déchéance ? Avait-il tenté de résister ? Ne s'était-il pas jeté fougueusement, complaisamment dans l'aventure perverse qui s'offrait à lui ? Comment pourrait-il reparaître maintenant devant le duc de Chémerault ? Comment s'y prendrait-il pour ne pas se trahir et lui laisser voir son remords ? Oserait-il encore recevoir ses bienfaits ? Ces regrets inutiles et tardifs le torturaient, le livraient au désespoir, déchaînaient ses fureurs contre lui-même et contre la femme maudite qu'il accusait de sa défaillance.

« Je ne la reverrai plus ! » s'écria-t-il soudain ! Et cette phrase, il se la répéta durant toute cette nuit de fièvre. Le jour vint. La vie recommençait dans le château. On entendait les allées et venues des gens. Le chevalier de Palluel quitta sa chambre.

Devant le perron, il trouva son cheval qui l'attendait, tenu en main par un palefrenier. Il chargea cet homme d'offrir ses remerciements à Madame la Comtesse pour l'hospitalité qu'il avait reçue d'elle, se mit en selle et quitta cette maison où il ne devait plus revenir, comme d'ailleurs il ne devait jamais savoir que, au moment où il s'en éloignait le cœur contrit, la Du Barry debout, derrière les persiennes de sa chambre le suivait des yeux, le voyait s'éloigner, et lui jetait du bout de ses doigts mille et mille baisers, comme si elle eût espéré l'ensorceler plus encore et le contraindre à revenir plus vite.

« Je l'aime ! je l'aime ! » se répétait-elle.

Et c'était vrai.

La prédiction de la bohémienne se réalisait.

La Du Barry devenait la proie de l'amour. Lorsque quelques heures plus tard, le duc de Chémerault vint lui offrir ses hommages et s'excuser de son absence de la veille, il la trouva radieuse. Elle ne s'attardait pas à regretter d'avoir été au moment de le tromper. Une femme amoureuse se donne toutes les excuses. D'ailleurs, elle avait une vieille habitude de ces roueries de courtisane, qui dissimulent la trahison et en éloignent jusqu'au soupçon. Le duc ayant exprimé le désir de revenir le soir, elle l'en dissuada avec un grand déploiement de coquetteries, de ruses et de prétextes. Il céda, ajourna sa visite au lendemain, bien loin de penser que la Du Barry ne l'écartait que pour recevoir librement le chevalier à qui elle se proposait d'écrire pour le mander sur l'heure.

Elle lui écrivit, en effet. Mais son billet resta sans réponse. La soirée s'écoula sans qu'il se fût présenté et sans qu'elle sut pourquoi il ne venait pas. Pour la première fois, elle connut ces tortures de l'amour dédaigné que la Zingara lui avait prédites. Elle ne dormit pas mieux que la nuit précédente, mais, pour d'autres causes.

Au matin, brisée par le chagrin et par l'insomnie elle fut réduite à s'avouer qu'elle ne pouvait oublier l'ingrat ; elle en était véritablement possédée. Dans la journée, elle lui expédia une nouvelle lettre. Ordre fut donné au porteur de ne la remettre qu'à lui-même. Mais, le porteur revint sans l'avoir rencontré. Il avait appris seulement que M. le chevalier était parti pour un long voyage. Elle fut atterrée.

« Qu'est donc devenu M. de Palluel ? demanda-t-elle au duc de Chémerault quand elle le revit.

— Ne me parlez plus de cet étourneau, répliqua le duc d'un accent de colère. Croiriez-vous qu'il m'a signifié hier soir qu'il quittait mon service et qu'il voulait retourner à son régiment ?

— Et vous avez consenti ! s'écria-t-elle déconcertée.

— Comment le retenir, à moins de le faire enfermer à la Bastille !

— Mais, quelles raisons vous a-t-il données pour justifier le parti qu'il avait pris.

— Il n'a pas donné de raisons. Je le soupçonne d'avoir été rappelé là-bas par quelqu'amourette... »

La Du Barry n'en crut pas un mot. Elle se savait aimée. Mais, elle entrevoyait la vérité et peut-être, en ce moment, conçut-elle une horreur violente pour sa vie passée, ses désordres, sa triste renommée, tout ce qui la rendait indigne d'un pur et noble amour. Elle comprenait qu'elle n'oublierait jamais le chevalier, qu'elle l'aimerait toujours et que si elle ne parvenait pas à le ressaisir, elle resterait inconsolable de ne l'avoir connu si brièvement que pour le perdre si vite.

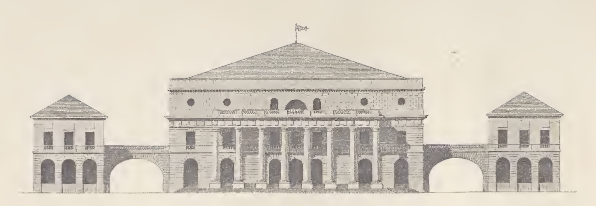
Sa douleur s'aggravait d'un subit effroi à cette continuation de sa destinée, telle que la lui avait montrée la Zingara. Elle avait aimé, elle souffrait de son amour et, au delà de cette réalisation de la prophétie, elle apercevait l'échafaud. On sait qu'elle fut guillotinée sous la Terreur.

Elle n'avait jamais revu le chevalier de Palluel et jamais, non plus, n'avait cessé de penser à lui.

ERNEST DAUDET.

(Illustrations de Adrien Moreau).





LE THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

Les Comédiens français, las de jouer dans la trop petite salle de la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (rue de l'Ancienne-Comédie), demandèrent au roi Louis XV de leur concéder l'Hôtel de Condé, près les jardins du Luxembourg. Ce fut Louis XVI qui approuva définitivement les plans de Wailly et Peyre, et les Comédiens donnèrent leurs représentations aux Tuileries (salle des machines) durant les travaux de démolition de l'Hôtel et de construction du théâtre.

Ouvert en 1782, le Théâtre-Français, vaste et bien décoré, fit courir tout Paris. C'était, comme aujourd'hui, un bâtiment isolé dans ses quatre faces, mais flanqué à droite et à gauche de deux pavillons réunis au monument par deux ponts de communication sous lesquels on pouvait descendre à couvert. « Chacune des arcades sera numérotée, disait l'ordonnance détaillée du lieutenant de police, afin que les maîtres et les domestiques puissent se retrouver facilement à la sortie du spectacle. » (Porel et Monval. *L'Odéon.*)

On critiqua bien la façade trop massive, la scène pas assez profonde, le lustre entouré des douze signes du Zodiaque en carton; mais on déclara néanmoins que « c'était une belle construction ». Nous en donnons l'élévation en tête de cet article.

En 1784, on y donne le *Mariage de Figaro*. Représentation mémorable suivie de quatre-vingt-quatre autres. Un critique du temps, M. d'Auberteuil (*Costumes et Annales des grands théâtres de Paris*), écrit : *Ces tableaux sont variés et les caractères soutenus ; l'idée du jeune page, que le comte retrouve à chaque instant sous ses pas, est heureuse. On a reproché à l'auteur une intrigue décousue et trois pièces en une, des fautes contre le goût et contre la vraisemblance ; mais la curiosité du public est justifiée par la force de comique et d'expression qui règne généralement dans cette pièce. M. de Beaumarchais a senti, en homme d'esprit, qu'Arlequin avait besoin d'un successeur ; il a créé Figaro.*

Il existe encore, au théâtre de l'Odéon, le plafond peint de la loge de Mademoiselle Contat, qui lui fut offert, dit-on par le comte d'Artois. Malgré les incendies successifs qui dévastèrent le théâtre, ce plafond est intact.

Il faut aller jusqu'au *Charles IX*, de Joseph Chénier, pièce dans laquelle débuta Talma, pour retrouver le succès du *Mariage de Figaro*.

De 1784 à 1789, le théâtre a une troupe merveilleuse. N'oublions pas les acteurs Brizard, Molé, M. et Madame Préville, Madame Dugazon, l'inimitable soubrette, et surtout Mademoiselle Raucourt, qui fut le professeur de Mademoiselle Mars.

Madame Vestris avait joué *Gabrielle de Vergy*, singulière tragédie de Du Belloi. Le rédacteur des *Annales des grands théâtres* en parle longuement : « *Tout le monde sait la romance de Gabrielle de Vergy, et les noms de Fayel et de Coucy ne pouvaient être changés non plus que le sujet principal. C'est la jalousie cruelle et la vengeance de Fayel qui força Gabrielle à manger le cœur de Coucy, son amant. Il a fallu beaucoup d'art pour rendre supportable un sujet aussi atroce. Toutes les femmes s'évanouissaient lors des premières représentations ; les corridors étaient remplis de dames délacées, tombantes et reçues dans des bras secourables. Elles retournaient le lendemain pour s'évanouir encore et faire preuve de leur délicatesse et de leur sensibilité... La mode de s'évanouir à cette pièce est désormais passée; mais l'illusion que Madame Vestris y produit est toujours la même, nul ne peut retenir ses pleurs.* »



MADEMOISELLE OLIVIER, DANS LE RÔLE DE « CHÉRUBIN » DU *Mariage de Figaro*.
FAC-SIMILÉ D'UNE ESTAMPE EN COULEURS DE LÉVEILLÉ

En 1789, c'est le théâtre de la Nation. Talma, jalousé par ses camarades, est exclu du théâtre. La municipalité de Paris, dont Bailly est le chef, impose sa rentrée; mais en 1791 il va au théâtre de la rue Richelieu (alors théâtre de la République), avec ses amis. Le Comité de Salut public ferme le théâtre de la Nation après les tumultueuses représentations de l'*Ami des Lois*, de Laya : les acteurs sont envoyés aux Madelonnettes et les femmes à Sainte-Pélagie. La plupart durent au comédien La Bussière la liberté et la vie.

Dans leur *Histoire de la Société Française pendant la Révolution*, les Goncourt, qui ont compulsé si merveilleusement les chroniques du temps, apprécient ainsi la discorde entrée au foyer des acteurs de la Comédie-Française : « Il s'agit bien des tendances révolutionnaires de la pièce de Joseph Chénier et du succès qu'elle fait à Talma! La querelle vient d'un motif plus puissant, plus grand, plus important, que d'une blessure à leur sentiment politique ou même à leur amour-propre ; c'est la grande bataille du privilège contre la liberté théâtrale, que donnent les comédiens. Naudet, Mademoiselle Contat et Raucourt ne veulent et ne peuvent résigner la dominante suzeraineté du vieux théâtre Saint-Germain, et les privilèges de l'Opéra étant frères des privilèges de la Comédie-Française, ils les défendent avec les leurs, l'Opéra se taisant. Les Italiens condamnés à jouer des pièces où l'acteur pouvait s'évanouir, se blesser, mais ne pouvait mourir ; le théâtre de Monsieur condamné à ne jouer que des traductions d'opéras italiens; les Variétés condamnées à ne jouer que des pièces de trois actes; Nicolet condamné à conserver les danseurs de corde; les élèves de l'Opéra condamnés à ne jouer que des pantomimes; le théâtre des Beaujolais condamné à des chants mimés par les acteurs sur la scène et chantés dans les coulisses; les Délassements et les Bluettes

condamnés à une gaze entre l'acteur et le spectateur ; un théâtre d'amateurs de la rue Saint-Antoine condamné à n'ouvrir ses portes qu'à sept heures, une heure après l'entrée de tous les spectacles; les petits spectacles des boulevards condamnés à garder à leur porte les tréteaux de la parade, comme des affranchis leurs anneaux d'esclave aux pieds ; — à ces droits superbes sur les rivaux, ajoutez pour la Comédie-Française la propriété de toutes les pièces des auteurs morts, considérées comme son domaine exclusif; — les privilèges étaient trop beaux, la seigneurie trop riche d'oppression, pour que la Comédie fît sa nuit du 4 août. »

. . . .

Talma veut la liberté théâtrale, Naudet la combat. L'effervescence est à son comble. Cependant, à une représentation gratuite du 8 janvier 1791, Naudet et Talma se réconcilient en scène. Tout d'abord Naudet se refuse aux embrassades, la cabale de Talma crie, Naudet crie plus fort qu'elle : « Messieurs, ce n'est point désobéissance, mais force de caractère. » — Qu'il l'embrasse, à genoux ! » rugit le parterre. Naudet réplique : « Vous l'ordonnez, je n'ai plus de volonté. Je fais à vous seuls le sacrifice de mon ressentiment. » Et Naudet embrasse froidement Talma.



MADEMOISELLE GEORGES, PAR LE BARON GÉRARD (VERS 1810).

L'Odéon rouvre en 1794 et devient, sous la direction de la Montansier, le théâtre de l'Égalité.

La troupe, en désaccord avec la Montansier, se disperse dans les autres théâtres de Paris et va en partie à la salle de la rue Feydeau.

Le théâtre de l'Égalité est alors baptisé théâtre de l'Odéon, sous la direction nouvelle d'un certain Poupart-Dorfeuille, qui en fait une sorte de Conservatoire de chant et de déclamation. On y joue tour à tour la tragédie, l'opéra, la comédie et la pantomime. La salle est complètement restaurée par Le Clerc et Le Page, qui deviennent ses associés.

Le Conseil des Cinq-Cents y tient ses assises. Le bureau est sur la scène et les membres occupent l'orchestre.

C'est là que se fit le coup d'Etat du 18 Fructidor.

Le théâtre ne faisant pas de recettes, il fallut appeler la tragédienne Raucourt. Le Page et Le Clerc, qui avaient succédé à Poupart-Dorfeuille, se voient dépossédés de leur privilège. Le théâtre brûle le lendemain (18 mars 1798), et Le Page, accusé d'y avoir mis le feu, est condamné à deux mois de prison.

Réédifié en 1804, sur la demande ou plutôt sur l'ordre de l'Empereur et aux frais du Sénat, qui avait en caisse 1,500,000 francs d'économies, l'Odéon ouvre le 15 juin 1808 comme théâtre de l'Impératrice et de la Reine.



MADEMOISELLE GEORGES, PAR DRUMMOND (VERS 1835).

En 1814, il arbore le drapeau blanc et c'est encore l'Odéon ; puis pendant les Cent-Jours il reprend son ancien titre, pour redevenir finalement théâtre de l'Odéon.

Un nouvel incendie éclate le vendredi saint 1818 et sa réouverture a lieu pendant l'hiver de 1819.

La troupe compte alors Mademoiselle Georges, puis Samson, Frédéric Lemaître, Bocage et Ligier.

De 1824 à 1826, le théâtre Italien, sous les directions Viardot et Dormoy, y donne des représentations, mais il se consacre ensuite au répertoire dramatique et aux nouvelles pièces de Casimir Delavigne, Scribe, Soulié, Musset, Dumas père, Vigny, Hugo, Théophile Gautier.

La subvention, qui est présentement de cent mille francs, était variable dans le passé.

Lorsque l'adroit directeur Bocage eut engagé Mademoiselle Georges et Madame Dorval, le ministre comprit que le second Théâtre-Français pouvait aider les auteurs. En 1844, il sollicita des Chambres une subvention de 60,000 francs, qui fut accordée.

Le directeur d'alors était Lireux. Ce fut lui qui joua la seconde œuvre de Balzac : *Les Ressources de Quinola* et la première de Ponsard : *Lucrèce*.

Si l'on veut se rendre compte de la besogne abattue au théâtre de l'Odéon pendant la saison 1843-1844, des pièces, des écrivains et des acteurs en vogue, nous relevons : *Un Discours de rentrée*, en vers, de M. Camille Doucet, débité par Monrose ; le *Médecin volant*, de Molière ; *Lucrèce*, avec Ballande et Madame Dorval ; l'*Ecole des Princes*, de L. Lefèvre, comédie en vers distribuée à MM. Milon, Darcourt, Derosselle, Pierron, Barre, Pelez, et à Mesdames Payre et Naptal ; *Tôt ou tard*, de MM. Léonce et Moléri; *Pierre Landrin*, d'Emile Souvestre ; l'*Hôtel d'Alban*, de M. Deslandes ; le *Despote*, de Dumersan ; les *Moyens dangereux*, de M. Léon Guillard, plus tard archiviste de la Comédie-Française ; les *Réparations*, de MM. Sauvage et Landaye, pièce jouée par Saint-Léon, Baron, Rousset et par Mesdames Grassan et Broux ; le *Médecin de son Honneur* ou la *Main du sang*, drame imité de Calderon, par Hippolyte Lucas, musique de Donizetti; la *Duchesse de Chateauroux*, par Madame Sophie Gay, nièce de Madame Émile de Girardin ; le *Laird de Dumbicky*, d'Alexandre Dumas : *Phèdre*, avec Madame Dorval ; *Antony*, avec Bocage et Madame Dorval ; *Tartufe*, avec Bocage ; *Andromaque*, avec Madame Dorval, qui se fait applaudir aussi dans le *Mariage de Figaro*, la *Mère coupable*, *Henri III et sa Cour* (la duchesse de Guise). Bocage est superbe dans *Don Juan*, *Nicomede*, le *Misanthrope* et *Othello;* Mademoiselle Georges joue successivement *Rodogune*, *Britannicus*, *Héraclius*, *Médée*, *Une Fête sous Néron*, et Frédéric-Lemaître incarne *Ruy-Blas*.

Buloz avait refusé *La Ciguë*, d'Emile Augier. Le même Lireux s'empressa de monter cette charmante comédie. Mais les frais de toutes sortes obligèrent bientôt ce judicieux directeur à abandonner la partie, et ce fut Bocage, l'illustre acteur, qui le remplaça. La salle, restaurée par Gisors, le prix des places diminué, la subvention élevée à cent mille francs, c'est plus qu'il n'en fallait pour remettre l'Odéon à la mode.

Le succès fut immense. Le public d'alors n'était pas aussi calme, aussi indifférent qu'aujourd'hui; l'étudiant, qui va disparaissant, surtout dans son type original, aimait à aller gaminer à l'Odéon : c'étaient, pendant les entr'actes, des cris d'animaux en fureur, des grêles de flèches de papier, des appels bruyants de place à place ; ce vacarme se continuait souvent le rideau

levé et nuisait à bien des pièces. Pour conjurer ce danger permanent, en faisant évoluer les esprits, Bocage créa au foyer du public un musée pour la grande joie des spectateurs et des habitués. Les plus grands peintres envoyèrent à cette exposi-



LE THÉÂTRE ET LA PLACE DE L'ODÉON (1840).

tion permanente et renouvelable : Delacroix, Diaz, Corot, Charlet, Isabey, C. Roqueplan, Wattier, Leleux, Court, Th. Fragonard, Chassériau, Tanron, Dubuffe, Boulanger, Philippoteaux, de Pujol, Granet, Rosa Bonheur. Eugène Sue y donna une *Marine* et Gautier une *Pandore* que Jules Janin appela la déesse Torticolis.

Théophile Gautier avait composé le prologue de rentrée :

L'ESPRIT CHAGRIN

L'Odéon, qui ne peut ni vivre ni mourir,
N'est jamais plus fermé que lorsqu'il vient d'ouvrir.

LE DIRECTEUR (joué par Bocage)

On a fait là-dessus mille plaisanteries.
Je le sais. Il poussait de l'herbe aux galeries;
Dix-sept variétés de champignons malsains
Dans les loges tigraient les mousses des coussins,
Une flore complète... Et plus d'un journaliste
Malicieusement en publia la liste.
Les ours du pôle arctique et les ours des cartons
Dans cet autre Spitzberg avaient pris leurs cantons,
Et par eux fut mangé le claqueur solitaire
Hivernant dans la neige au milieu du parterre.
L'abandon tamisait la poussière partout :
Des fils tombaient du ciel, une araignée au bout,
Et, terreur du pompier, le long des couloirs sombres,
Des directeurs défunts se promenaient les ombres...

. . . .

Le rapporteur général de la commission du budget, appuyé par Lamartine, s'expliqua ainsi pour justifier la subvention de cent mille francs nécessaire à l'entreprise : « Une augmentation permettra au nouveau directeur de composer une troupe capable d'interpréter dignement les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire et d'inspirer plus de confiance aux auteurs nouveaux. Alors l'existence du théâtre de l'Odéon cessera d'être incertaine, l'administration veillera soigneusement au bon emploi d'une subvention qui, en dotant définitivement un quartier important d'un établissement qui lui est nécessaire, contribuera à former des auteurs et des acteurs pour notre premier théâtre et à inspirer à la jeunesse des écoles le goût des lettres, qui est la plus utile des distractions. » *(Moniteur*, juin 1846).

Bocage fut révoqué pour avoir laissé représenter une opérette satirique d'Hervé et monté un ballet.

Le 23 novembre 1849, une comédie de George Sand : *François le Champi*, obtint un éclatant succès.

En 1852, Henri Monnier y joue sa pièce : *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*.

Et peu après, Théodore de Banville fait recevoir son *Feuilleton d'Aristophane*, revue en vers Aristophane, en bottes vernies, en pantalon collant, suivi de son esclave Xantias, fait

Aujourd'hui, [illegible] septembre 1852, le comité de lecture s'est réuni.
Sont présents MM. de Noé, président d'âge, [illegible] Perrot de Renneville, commissaire du gouvernement, [illegible] Altaroche, directeur de l'Odéon, et [illegible] secrétaire du comité.
[illegible]
Sont absents [illegible]
MM. Gustave Vaëz et Henri Monnier sont introduits et le premier donne lecture d'une comédie en cinq actes, en prose, intitulée : Grandeur et décadence de Monsieur Prudhomme.
Après la lecture les auteurs se retirent et le comité procède à un scrutin qui donne le résultat suivant :
Boules blanches — trois
id. noires — deux
id. rouges — deux
Une discussion s'engage et il est reconnu que des coupures doivent être demandées aux auteurs. Sur cette réserve le comité passe à un second scrutin qui donne :
Boules blanches — quatre
id. rouges — trois
La pièce est admise.
Le procès-verbal est clos et signé par tous les membres présents.

PROCÈS-VERBAL DE RÉCEPTION DE « JOSEPH PRUDHOMME », PAR LE COMITÉ DE LECTURE DE L'ODÉON.

défiler devant lui, comme un compère des Variétés ou de la Scala, toutes les actualités.

Les directeurs qui ont succédé à Le Clerc et Le Page, de triste mémoire, sont, jusqu'en 1853 : Sageret, Picard, de l'Académie française ; Alexandre Duval, également des Quarante ; Gentil, Gimel, Bernard, Fadera, Petit aîné, Sauvage, Lemetheyer, Harel, d'Epagny, Lireux, Bocage, Vizentini, Manzin et Altaroche.

Plus près de nous, sous les directions de Chilly, Duquesnel, La Rounat, Porel, Marck et Desbeaux, le théâtre de l'Odéon a révélé des auteurs et des comédiens que nous connaissons tous.

Un arrêté du ministre des Beaux-Arts nomma, en 1896, MM. Ginisty et Antoine directeurs de l'Odéon.

M. Antoine, créateur du Théâtre-Libre, allait moderniser ce temple de l'art classique. Hélas ! sa direction ne dura que vingt jours, les deux associés n'ayant pu se mettre d'accord, pour des raisons que nous ignorons.

Ce rêve que M. Antoine avait eu autrefois de diriger un théâtre, nous le connaissons en entier, il est développé tout au long dans la brochure qu'il envoya à ses fidèles abonnés en mai 1890.

Aurait-il dirigé l'Odéon selon le mode ci-dessous ?

Nous donnons à titre de curiosité le dernier chapitre de cette brochure :

« La salle contiendra neuf cents places. Elle sera de dimensions telles que des comédiens parlant à diapason naturel seront facilement entendus de toutes les parties de l'édifice. Les places coûteront 50 o/o meilleur marché que dans la moyenne des théâtres actuels. La décoration de cette salle, les dégagements, les foyers, l'aménagement matériel seront empruntés aux installations les plus rationnelles des théâtres étrangers. La scène, pourvue d'une machinerie, d'un éclairage et de dégagements inconnus à Paris, permettra la réalisation sans entr'actes de n'importe quelle conception dramatique. Un orchestre aménagé comme à Bayreuth permettra, le cas échéant, de faire des exécutions musicales. Le Théâtre-Libre comportera une troupe de trente-cinq artistes des deux sexes. Ils recevront des appointements annuels et jouiront de la participation aux bénéfices. Ils joueront tous les emplois que la Direction leur assignera. Les rôles importants seront remplis tour à tour, dans le même ouvrage, par plusieurs artistes. Les noms de ces artistes ne paraîtront jamais sur les affiches publiques, lesquelles mentionneront simplement l'heure du spectacle, l'ouvrage représenté et l'auteur de cet ouvrage. Le spectacle sera renouvelé tous les quinze jours, quel que soit le sort de l'œuvre représentée ; s'attarder sur un succès, ce serait recommencer l'encombrement et ralentir la production. Il y aura seize spectacles par saison. Les premières représentations de chacun de ces spectacles seront données à bureaux fermés, devant une salle composée de la presse et des membres honoraires du Théâtre-Libre. Ceux-ci, privilégiés, conserveront dans la nouvelle combinaison leurs droits de possession d'un fauteuil à l'abonnement, sans que le prix de cet abonnement soit modifié. Ils jouiront des seize spectacles de la saison. En cas de difficultés avec la censure, le Théâtre-Libre, reprenant pour un soir sa forme ancienne, donnera, en représentation privée, l'œuvre qui aura causé la contestation. Sur tous les autres points, le Théâtre-Libre rentrera dans la catégorie des théâtres ordinaires. »



MADEMOISELLE ANAÏS, PAR VIGNERON.

Aujourd'hui il est administré par M. Ginisty, seul.

Les idées changent, les modes passent, mais le théâtre de l'Odéon, avec ses huit colonnes de l'ordre dorique, demeure. Jusqu'à ce qu'il disparaisse, les directeurs diront ou feront dire au public ce que l'acteur Dorival improvisa le soir d'ouverture, en 1792, avant l'*Iphigénie en Aulide*, de Racine : « Mesdames et Messieurs, nos premiers soins seront consacrés à rassembler ici tout ce qui peut contribuer à votre agrément et donner de la pompe à nos représentations. Vous dire qu'il sera le dépôt des richesses que les grands hommes de la nation nous ont confiés, c'est vous en assurer le domaine, c'est vous supplier d'en faire le tribunal où vous rendrez ces arrêts immuables qui fixent à jamais le rang des ouvrages et la réputation des auteurs. Puissiez-vous, Mesdames et Messieurs, y recueillir, avec votre indulgence ordinaire, les marques de notre zèle, les efforts de nos faibles talents et les témoignages de notre respectueuse reconnaissance. »

MAURICE VAUCAIRE.




Le Suicide de Vittor.
Comment ze me suis suicidé ? ....
Un matin, ze reçus une lettre d'Elle ...
.....Elle me quittait !!!..Dans mon désespoir.....
...Ze regardai ma panoplie et z'y pris un revolver....
..à 24 coups que ze sarzeai de 24 cartouches, puis,
...pour ne pas me manquer, ze fus me mettre devant la glace..
.... Ze lassai le coup......
.Péchère ! ze m'étais tiré dans la glace !!!.......
....Différentement, ze l'ai essappé belle, hé ?.....
Ludovic Mandres.



PORTRAIT DE JEAN CARONDELET

(Musée du Louvre.)

JEAN DE MABUSE

Peintre de Portraits

> *« La chose la plus haute que puisse faire l'Art, c'est de mettre devant vous l'image véritable de la présence d'un noble être humain. Il n'a jamais fait plus que cela, et il ne doit pas faire moins. »*
>
> (John Ruskin, *Lectures on Art*, § 31.)

Supposez, un instant seulement, que le 9 octobre dernier, au lendemain de la visite du Tsar à Paris, on ait lu dans les journaux l'information suivante :

« Les souverains russes sont allés hier au Musée du Louvre. Le ministre, M. Rambaud, entouré de MM. Kæmpfen, directeur du musée, le comte de Laborde, président du comité des musées, M. Roujon et quelques autres personnalités de la direction des Beaux-Arts, reçoivent les souverains. Un salon de réception a été aménagé dans la galerie Campana, et là, quelques rares artistes ont été présentés au Tsar, par exemple, MM. Detaille, Puvis de Chavannes, Bonnat, etc.

« Un certain nombre d'autres personnalités artistiques, d'ailleurs, se sont rangées sur le passage du Tsar, notamment MM. Fremiet, Falguière, Chaplain, Benjamin-Constant, Roty, Bouguereau, Henner, J. P. Laurens, Guillaume, Marqueste, etc.. etc., ainsi que plusieurs membres de l'Institut en costume officiel...

« Un de ces dignitaires se trouvant à court d'argent et ayant vendu, il y a quelque temps, son habit vert pour parer à des dettes criardes, s'en était confectionné un en papier qu'il avait peint et ornementé de palmes et cela avec un si grand talent qu'aucun costume ne paraissait aussi beau ni aussi somptueux et que, ce n'est qu'en le touchant que l'Empereur s'est aperçu de la supercherie... etc., etc. »



HOMME EN ARMURE (MUSÉE DE DRESDE).

Je crains fort que l'on eût crié à l'irrévérence, au scandale et que le prestige de l'Art français en eût été amoindri.

C'est que nous sommes devenus des gens trop sérieux pour nous livrer à ces plaisanteries bénévoles. Nos artistes sont des personnages, et presque des personnages officiels. Ce sont de parfaits hommes du monde. Ils ne peignent plus leurs vêtements et c'est à peine s'ils peignent encore toutes leurs toiles. Ils ont des praticiens et des valets. Ils traitent d'égal à égal avec toutes les puissances. Mais il fut un temps où la fable que je viens de conter advint réellement, non pas à l'un des « rares artistes » qui ont été présentés au Tsar, mais à un artiste tout aussi « rare » dans le sens de « précieux », quand il fut présenté à un Empereur, qui ne laissait pas non plus d'avoir une certaine situation dans son pays.

L'artiste s'appelait Mabuse, et l'Empereur, Charles-Quint.

***

Lisez plutôt ce récit publié par Carel van Mander, à Harlem, en 1604, et traduit par M. Hymans :

« Mabuse fut, pendant plusieurs années, au service du marquis de la Vère. Or, il se fit que ce seigneur reçut splendidement l'empereur Charles-Quint et qu'à cette occasion il donna à tous ses gens de riches costumes de damas blanc. Le peintre, qui cherchait par tous les moyens à se procurer de l'argent pour satisfaire ses goûts déréglés, parvint à se faire livrer l'étoffe pour la faire confectionner lui-même, mais il la vendit et dépensa le produit. Que faire? car le temps approchait où devait avoir lieu la fête.

« Dans ces conjonctures, Mabuse prit de beau papier blanc et s'en fit confectionner une robe qu'il décora ensuite de fleurs damassées et d'ornements.

« Le marquis avait à sa cour un savant philosophe, un peintre et un poète; ils devaient défiler sur un rang devant le palais, où l'Empereur et son hôte occupaient une fenêtre. Pendant le défilé, lorsque le marquis demanda à Sa Majesté quel était le damas qui lui plaisait le mieux, l'Empereur jeta les yeux sur celui du peintre, qui était d'une blancheur éclatante et semé de fleurs plus belles que celui de tous les autres costumes. Pour ce motif, Mabuse fut placé à la table pour faire le service. Lorsque, sur l'invitation du marquis, qui savait tout, il comparut devant l'Empereur, celui-ci tâta l'étoffe et constata la fraude.

« Mis au courant de l'aventure, l'Empereur s'en égaya fort, en sorte que le marquis n'eût pas voulu, pour beaucoup de damas, que le peintre n'eût point fait une plaisanterie qui avait eu l'heur de plaire si fort au souverain. »

Ce trait fort connu témoigne d'une bonne humeur qui n'est plus dans nos Cours, d'une simplicité qui n'est plus dans nos mœurs, d'une audace qui n'est plus dans nos cœurs. Comparez, en effet, ce joyeux éclat de rire de Charles-Quint avec la froide visite du Tsar au Louvre... D'ailleurs, de ce Jean Gossaert Mabuse ou Jennin de Maubeuge, qui nous occupe, on ne sait guère d'autre histoire. C'était un pauvre diable, et il a fait le portrait de Jean Carondelet. Voilà tout ce que les historiens peuvent nous en dire. C'est beaucoup. Nos portraitistes modernes ne sont pas de pauvres diables et ils n'ont pas fait le portrait de Jean Carondelet.

***

Ce Jean Carondelet fut une des grandes figures de la Franche-Comté — une gloire de province. C'était le temps où ce que nous appelons aujourd'hui la province avait des gloires à elle et où les capitales ne drainaient pas toutes les eaux vives d'un pays, quittes à retourner ensuite aux villes secondaires, l'opinion toute faite et la pensée toute centralisée. Ou plutôt c'était le temps où il y avait beaucoup de capitales, de « têtes » de pays, beaucoup de cerveaux indépendants. On pensait différemment en Bourgogne et en Dauphiné, en Angoumois et en Picardie. Le voyageur avait quelque chance, en quittant l'ombre de son clocher, de trouver chez les hommes considérables, au loin, des idées qui n'avaient point paru le matin dans un journal à un sou. Et de même qu'on pensait différemment, on peignait de façons diverses. On ne faisait pas un portrait en Italie comme en Flandre. Vous n'avez qu'à errer aujourd'hui dans une exposition internationale pour vous apercevoir qu'en art il n'est plus de nationalités. Le peintre peut habiter Theresienstrasse ou via Sistina ou telle avenue de New-York qu'il voudra, il fera toujours de la peinture de l'avenue de Villiers. A l'époque de Mabuse et de Carondelet — ils étaient exactement contemporains, ayant vécu tous deux entre les dates approximatives de 1469 et 1544 — les choses n'allaient pas ainsi. En quittant son pays on quittait sa peinture. En revenant d'Italie, on ne rapportait pas des étiquettes d'auberges collées sur ses malles : on rapportait un idéal nouveau imprimé dans son cœur. Mabuse fit ce voyage avec Philippe, le bâtard de Bourgogne, ambassadeur auprès de Jules II, et il en revint transformé. Il en revint l'imagination toute peuplée de figures nues, de chairs frémissantes, de sujets fabuleux. Et il se retrouva

en face de la figure grave et sévèrement vêtue de la carnation lymphatique et parcheminée, du geste simple et pieux de Messire Jehan Carondelet, hault doyen de Besançon, abbé de Montbenoît, prévôt de l'église de Saint-Donatien de Bruges, ancien conseiller ecclésiastique au conseil de Malines, ami d'Erasme et auteur présumé d'un traité *de orbis situ*. On était en 1517. Mabuse fit le portrait que vous avez sous les yeux.

* * *

Considérez d'abord son attitude et voyez comme elle diffère des poses que prennent, pour se faire peindre, les grands personnages de notre temps. On a déjà plusieurs portraits de M. le président actuel de la République, et — chose bien remarquable — dans aucun il n'a pris l'attitude de la prière. Les Doges de Venise, eux, se faisaient représenter mains jointes et priant. Dans l'un de ses portraits, le Président tient un tuyau de poêle; dans l'autre, il ne tient rien et ses mains sont oisives. Notre temps trouve qu'il y a plus de dignité dans l'oisiveté que dans la prière. Soit. Mais ce n'est pas le travail qui a profité des heures dérobées aux exercices spirituels, — c'est l'inaction. Les mains ne s'élèvent plus vers le ciel, mais elles ne cultivent pas mieux la terre; les volontés ne se soumettent pas publiquement à Dieu, mais elles ne restent pas moins craintives devant les assemblées des hommes; les cœurs ne se donnent plus mais s'appartiennent-ils davantage et avons-nous trouvé une plus belle attitude pour les portraits de nos doyens de faculté, cardinaux ou présidents de République, que Mabuse en trouva, voici quatre cents ans, pour Messire Jehan Carondelet?

Serait-ce le réalisme qui nous gêne et le goût de la vérité qui nous empêche de peindre nos contemporains en des postures qu'on ne leur voit pas d'ordinaire? Assurément non. Car les poses qu'imaginent nos grands portraitistes sont moins pieuses que celle de Carondelet, mais ne sont pas plus réelles.



PORTRAIT D'HOMME (NATIONAL GALLERY).

Qui a jamais vu le général Prim se promener sans chapeau sur un cheval cabré, les cheveux au vent, dans un attirail de furie, de désordre et de désespoir? Lui-même il a toujours refusé de se reconnaître dans ce chef-d'œuvre de Regnault, qui est au Louvre... Plus récemment, M. Bonnat a choisi pour M. Puvis de Chavannes l'attitude d'un orateur, auprès du verre d'eau sucrée des conférences, et plus récemment encore, M. Detaille a peint le prince de Galles conduisant les armées et montrant à un aide de camp, d'un geste à la de Moltke, comment on fixe la victoire... Pourquoi, après ces exemples décisifs, ne montre-t-on pas quelqu'un de nos ministres à genoux devant l'archange saint Michel ou assistant au défilé des Rois Mages? L'anachronisme ne serait point plus surprenant, ni la rencontre plus imprévue.

Mais sans nous étonner outre mesure, si les laïcs de notre temps ne se font plus dessiner les mains jointes, notons que cette attitude ne se retrouve pas davantage chez les portraits de nos grands dignitaires ecclésiastiques. On en voit chaque année quelques-uns à nos Salons. Les voit-on jamais en prière? M. Bonnat a représenté le cardinal Lavigerie, une plume à la main, renversé dans son fauteuil dans un déploiement de soie rouge et un ruissellement de barbe blanche, — et c'est un chef-d'œuvre, mais ce n'est pas une œuvre pie. Et le grand Africain garde devant le siècle beaucoup moins l'attitude d'un ministre du Dieu de charité que celle d'un juge qui vient de signer un arrêt de mort.

* * *

Ici, au contraire, tout concourt à ce qu'une idée de foi, de paix et d'étude, s'insinue en vous. Plus vous regarderez cette « image fidèle d'un noble être humain », selon le mot de Ruskin, et plus vous la sentirez vivre de la vie intérieure. Ce portrait n'a rien qui s'impose, ni qui étonne, rien qui secoue les nerfs ni qui inquiète l'entendement. Avez-vous remarqué que, comme il y a des portraits de famille, il y a aussi des familles de portraits? Eh bien, celui-ci est frère du portrait grave et menu de Georg Gisze, le négociant peint par Holbein, qui est à Berlin; du portrait conjugal du bourgeois et de sa femme se donnant la main, de Van Eyck, qui est à la National Gallery; du portrait studieux d'Erasme écrivant, qui est dans le salon carré, au Louvre, et naturellement aussi du *Portrait du Bénédictin* que vous avez sous les yeux; frère de toutes ces effigies du silence et de la paix, calmes comme le soir, sévères comme les rochers, profondes comme les bois... Il a une grande austérité pittoresque. Pas un bibelot où l'on accroche des rayons, pas une lucarne d'où l'on observe le ciel, pas même de ces pierreries qui, chez les grands portraits de la Renaissance, luisent dans l'ombre, comme des yeux veufs de leurs orbites... A peine au doigt un anneau sévère, anneau de l'homme d'église, qui n'est pas le lien de deux êtres aimables et jeunes, mais la chaîne qui rive au Dieu jaloux. Le costume est cossu, mais simple et n'a rien qui intrigue ni qui divertisse. Le commissaire-priseur n'a que faire ici.

Mais il y a beaucoup à faire pour le moindre des psychologues. Car l'attitude, qui est la grande révélatrice de l'âme, y parle tout bas. Nous n'apercevons qu'une tête et deux mains: pas de corps et pas de bras, pas même d'épaules, et cependant le peu que nous voyons nous rend compte avec précision de tout ce que nous ne voyons pas. Soyez sûrs que le personnage, dont voici seulement les deux septièmes, ne croise pas les jambes ni ne danse pas un pizzicato. Soyez sûrs qu'il ne rumine pas une vengeance, ni ne s'égaye d'une mystification. Non, vous n'avez pas de doute là-dessus, mais en avez-vous davantage sur l'objet vers lequel tendent toutes ses pensées? Ne sentez-vous pas que les rayons des yeux descendent et que les bouts des doigts montent vers le même objet, et que cet objet se trouve au point précis où les deux lignes, la ligne des doigts et la ligne du rayon visuel se croisent, si nous les prolongeons par l'imagination? Il s'y trouve, en effet: c'est là que se tient l'Enfant Jésus, dans le panneau de même forme et de même nature qui accompagne, au Louvre, le portrait de Jean Carondelet.

* * *

Le dessin de cette figure n'est ni impeccable, ni transcendant. On peut l'admirer dans ses détails, pris un à un, séparés de l'ensemble, dissociés et à la loupe examinés. On ne doit pas le proclamer un chef-d'œuvre de construction et de logique, car il en manque totalement. Que Messire Jehan Carondelet fût laid et eût la figure de travers, c'est ce qui peut arriver à tout le monde et même à un conseiller ecclésiastique de Malines et à un abbé de Montbenoît. Mais il est des limites auxquelles la nature se tient d'ordinaire et où l'artiste ne s'est point arrêté. L'œil gauche du conseiller descend à travers la joue et s'écarte du nez sans qu'il soit possible d'en donner une bonne raison. Il n'est point sur la même ligne que l'œil droit et ne se tient pas à la même distance de son sourcil. Si vous posez une feuille de papier bien horizontalement sur le haut de la figure en l'arrêtant au sommet de la pupille de l'œil gauche, cette feuille cachera tout l'œil droit. Ceci montre clairement la faute du dessin, car les lignes de la bouche et du menton étant quasi-horizontales, celle des yeux ne peut être à ce point inclinée. — Si maintenant l'on examine cet œil gauche, non plus quant à sa position

en hauteur, mais quant à sa position en largeur, on trouve qu'il est notablement plus que l'autre éloigné du nez et chassé vers l'oreille. En sorte qu'il n'est à sa place ni en longitude ni en latitude, si l'on peut dire. Toute cette moitié de la figure jure avec l'autre. La pommette gauche est placée un peu haut pour s'accorder avec l'inclinaison excessive des yeux. L'angle du nez annonce une figure de trois quarts tirant sur le profil, tandis que les lèvres annoncent une figure quasi de face ou qui du moins le serait aisément. En un mot, pendant que tout le haut de la figure s'incline et se tourne d'un côté, tout le bas demeure de face ou presque de face et quasi-horizontal. D'autre part, l'oreille n'est pas assez forte et le mouvement général de la tête devrait l'amener plus près de notre vue. On dirait que l'artiste s'est mis d'abord en face de la figure de Carondelet et en a dessiné tout le côté gauche, sauf le nez, puis qu'il a tourné autour de son modèle et a dessiné la moitié droite y compris le nez, et qu'enfin il s'est éloigné du tout pour dessiner l'oreille.

D'ailleurs, le détail de ces traits est des plus subtils et des plus admirables. Voyez comme chaque arc des paupières a été soigneusement tracé, — comme chaque fléchissement des lignes de la fente palpébrale a été calculé, — comme les moindres contours des bords du lac lacrymal ont été suivis pas à pas! Voyez comme tous les points vivants ou morts de ce tableau ont été touchés par ce pinceau trotte-menu : les yeux cil à cil, les cheveux fil à fil, grain à grain le vieil épiderme, et poil à poil la fourrure tigrée... Suivez les ondes régulières de la chevelure, épiez comme elles s'avancent, se courbant, se relevant et se recourbant tour à tour, ainsi que les vagues quand elles approchent du rivage, et notez combien elles descendent toutes de la même source, — chaque ligne dans cette diversité innombrable tendant à ramener l'œil vers un même point central, un point invisible, au sommet et derrière la tête, si on la suit avec attention. Voyez sur les yeux le fin éventail des cils, voyez comme ils sont plantés et comme ils s'incurvent et se relèvent, semblables aux branches basses du sapin noir. Voyez sous les cils la cornée de l'œil et, sur le globe bleu sombre, découpé en un petit carré clair, le reflet du ciel immense qui éclaira ce tel homme, en ce tel jour, et sur ce reflet, une minuscule croix noire. Cette croix, c'est l'ombre des barreaux de la fenêtre, de la *croisée* qui était ce jour-là entre cet homme disparu et ce ciel oublié. En sorte que le monde tout entier a pu entrer dans la poussière de l'histoire, mais que, fixé par le sûr pinceau et la durable matière d'un ouvrier peintre, ce rayon d'un instant s'est arrêté pour toujours sur l'œil d'un homme en prière... Même dans les Livres saints il n'est pas de plus joli miracle. Car ce n'est que sur une chose laide : une tuerie, que Josué avait arrêté le soleil.

* * *

Si l'on demandait quelle est la qualité primordiale indispensable de la peinture de figure, on devrait répondre : le modelé. Certes, il faut de la justesse de ton, mais qui dira que les tons de M. Henner sont tout à fait justes? Il faut du dessin, mais qui dira que le dessin de Delacroix est tout à fait rigoureux ?

Pour le modelé, au contraire, toute belle œuvre le contient. Rien ne remplace cette révélation du corps, car le modelé révèle le corps comme l'attitude fait l'âme, — et rien ne peut y être comparé. On peut pardonner l'absence de toute autre qualité dans une figure peinte ou dessinée, non l'absence de celle-là, qui n'est pas une qualité mais bien une condition de l'existence même de la figure et le seul indice qu'elle n'est pas un masque mais une partie intégrante et nécessaire d'une vie. Quel est l'âge de cette vie ? C'est la plénitude de la joue, du cou, des lèvres qui nous le dit, et aussi sa santé. Regardez sous les pommettes l'ombre qui révèle leur saillie. C'est elle qui nous annonce que, là, les os du crâne s'arrêtent et que tout ce qui pend au-dessous n'est que muscles et chair, comme une draperie à un portemanteau... Attirez cette ombre sous la pommette droite et l'on ne comprend plus le trait anguleux de la pommette gauche, et l'on croit que cette joue a reçu une balle et l'a gardée. Remontez cette ombre sous l'œil gauche, et l'on croit que le conseiller a l'œil poché ; descendez-la sur la ligne de la pommette, et l'on croit qu'il a une fluxion. Il faut que cette ombre soit graduée, comme elle est. Quant à cette draperie de chair qui pend et se creuse à partir de l'os molaire, voyez comme chacun de ses plis marque bien une fonction différente de l'être qu'elle recouvre et qu'elle révèle, en le recouvrant. Près de la commissure des lèvres, vous sentez, à deux petits renflements, la place de ce muscle qui gonfle la joue, quand on veut souffler dans une trompette, et que pour cela on appelle si pittoresquement le « buccinateur ». Tous les muscles de cette figure sont au repos, sauf peut-être le frontal qui, fixé au sommet du crâne, tire légèrement en haut les sourcils et plisse imperceptiblement la peau du front : les ombres légères qui soulignent ce plissement donnent à toute la figure l'expression doucement attentive dont elle est empreinte. Au-dessus de l'œil droit, les ombres nous révèlent la proéminence de l'arcade orbitaire et suffiraient à nous la révéler, quand nous n'en aurions pas le profil accusé, de l'autre côté, au-dessus de l'œil gauche. Ainsi chaque ombre est graduée de façon à ce que nous apercevions en perspective chaque plan, si petit soit-il, de la figure humaine, dans toute sa profondeur, et avec les mille contre-plans, pans coupés de ce polyèdre de chair, avec les saillies capitales des os, les saillies moyennes des muscles, les saillies superficielles des rides et des plissements d'une peau vieille qui se détend et se vide déjà de son contenu. Toute l'économie du corps nous est contée par cette minutieuse succession de petits plans différents qui nous donnent envie de tourner autour de ce plat panneau comme autour d'une chose due au modelage. C'est le modelé.

LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS (MUSÉE DU LOUVRE).

* * *

Mais, s'il faut du modelé, si même on peut dire que plus il y en a, plus on doit priser l'œuvre ainsi ouvrée, il n'est point utile qu'il soit très apparent. Il est même nécessaire qu'il ne le soit point et qu'on ne le découvre qu'à la longue, comme un secret et non comme un étalage. Il ne faut point que toute la figure soit bossuée par le jeu des muscles qui affleurent à la peau, — ni que, sous prétexte de nous faire voir les *dessous*, on nous mette en présence d'un écorché. Il n'est point désirable que, dès le premier coup d'œil jeté sur un portrait, un enfant des écoles primaires en puisse reproduire les plans à la « sauce », pas plus qu'il n'est indispensable qu'en sortant de la première d'un drame lyrique, le spectateur en puisse fredonner les « mélodies » comme on fait une cavatine en sortant de l'Opéra. On peut même dire qu'il n'y a point de si beau modelé que celui qu'on ne voit pas, mais qu'on devine. Or, ici, on le voit, — mais combien il est atténué, adouci, fondu sous l'harmonie générale de ces tonalités bleuâtres qui courent sur la chair! Quelles quiétudes « dolce et sfumose » dans ces ombres qui sont, comme le veut Ruskin, *exhalées* sur

le panneau — exhalaisons de mauves, de violettes, de gentianes et de pensées! Quelle harmonie dans ces bleus — bleu des yeux, bleu du collet, bleu violet de la fourrure, et rouge violacé du fond : la couleur du pressoir au moment où ruisselle le jus des nouvelles vendanges! Et pour empêcher que tout cela ne s'affadisse, quelle vigueur dans ces imperceptibles coups de pinceau qui zèbrent les ombres! Combien les lueurs froides mais douces et perlées qui transparaissent au creux de la joue et sous le lobe de l'oreille, et sous l'aile du nez éclairent discrètement l'obscurité des ombres, — non pas brutalement comme des chandelles qu'on promènerait autour de la figure, mais doucement comme le lointain reflet de ces étoiles qui, en plein hémisphère envahi par la nuit, affirment encore la puissance du soleil par un impérissable ressouvenir!

* * *

Et les Mains...

Regardez les mains de Carondelet, comme Tolstoï prétend qu'il faut toujours regarder les mains de l'homme qui tient le pouvoir. Observez comment le peintre a pu, sans nuire à la tête, leur donner un extrême fini. Lorsque les mains sont pendantes au bout des bras allongés, par conséquent exilées loin de la figure, il est dangereux de les traiter avec une telle perfection que, l'œil s'y arrêtant, oublie de considérer les traits du visage, la passion des sourcils, la volupté des lèvres, l'éclair des regards. Mais lorsque, comme ici, les mains sont remontées jusqu'auprès de la figure, on peut détailler la figure et les mains sans qu'elles s'attaquent et se fassent tort réciproquement. Le regardant les unit dans son admiration, les embrasse d'un seul et même coup d'œil. Aussi voyez comme le peintre les a soigneusement et rigoureusement contournées : avec l'adresse d'une dentellière, avec la conscience d'un carmélite, avec la précision d'un géographe d'état-major!.. Voyez comme la courbe du bout de chaque phalangette est délicatement tracée, comme la trajectoire vitale de chaque doigt est obstinément cherchée : l'index et le médium suivant une courbe descendante, l'annulaire, au contraire, tendant à se relever, en opposition avec ses deux grands frères, et le petit doigt gardant son allure écartée. Voyez comme la peau se plisse et se casse sous l'effet du mouvement qui rebrousse le dos de la main pour lui faire prendre l'attitude de la prière. Cachez avec des feuilles de papier tout le reste du portrait, ne laissez voir que les mains, et personne ne doutera un instant de ce qu'elles font, de quelle étoffe est celui à qui elles appartiennent et de ce qu'il veut. Elles révèlent bien, par leur geste, l'homme dont elles sont les servantes et le Dieu devant qui elles se sont unies! La main droite, ici, sait ce que fait la main gauche : elles prient toutes deux. Je ne sais pas ce qu'en dirait un chiromancien, mais je sais ce qu'en dirait un artiste. Je ne sais pas si l'on y verrait la ligne de vie, mais je sais qu'on y voit la vie de la ligne, et à un point que bien peu de nos portraitistes savent atteindre aujourd'hui. Ce n'est pas que nous ne soyons très savants! Nous le sommes plus qu'on ne l'a jamais été. Nous photographions tout, nous analysons tout, nous mesurons tout, — spécialement les criminels, — et le service anthropométrique nous permet de savoir exactement comment sont conformés les plus grands malfaiteurs de notre temps. Le service de Mabuse, lui, nous permet de savoir comment étaient faits les plus nobles bienfaiteurs du sien. On faisait dans ce temps-là l'anthropométrie des grands hommes. « La force réelle des maîtres anciens, dit Ruskin, n'a jamais été portée davantage à son apogée que lorsqu'elle s'est appliquée à peindre un homme ou une femme, et l'âme qui était en eux, non que ce fût toujours l'âme la plus haute, mais souvent seulement une âme déprimée, mais qui était capable d'élévation, ou peut-être pas même cela, mais une âme pauvre et errante, mais vue selon le pauvre petit mieux qui était en elle, par l'œil du maître. »

* * *

Il ne nous est pas bien difficile, maintenant, de démêler ce qu'il y a dans celle-ci. Elle se raconte par son attitude comme le corps auquel elle est liée se raconte par son modelé. L'heure où Mabuse l'a entrevue était pour elle grave et solennelle, et il l'a bien senti, en dépit de sa vie de larron et ses « mœurs dissolues ». Jetez un dernier coup d'œil sur ce visage quiet et flétri, sur ces joues flasques qui se creusent, sur cette peau qui colle aux tempes et sertit les orbitaires, sur ces lèvres qui se sèchent. Donnez une dernière minute d'attention à ce masque humain tiré de la foule innombrable des morts qui marchent devant nous et que nous nous levons déjà pour suivre... Cet homme est à l'âge des froides pensées et des définitives résolutions Sur son front les années qui furent ont creusé leurs sillons où rien ne germe ; les années qui doivent être passent devant ses yeux où se couchent des paupières alourdies ; entre ses doigts joints, les jours qu'on veut retenir ont coulé comme ils eussent coulé entre des mains ouvertes. L'expérience, qui est la plus triste des sciences et la plus vaine, lui a appris ce que durent les promesses et ce que pèsent les volontés. Il connaît, selon la parole de Gratry, « la limite des cœurs et des esprits ». Il a vu son père, le grand chancelier de Bourgogne et de Flandre, vieillir disgracié, « *dignitate exutus non merito sed inimicorum calumniâ circumventus* » et il songe qu'il l'attend, là-bas, au fond d'une église, au côté de l'Evangile, dans son mausolée de marbre. Il est à ce moment où l'homme arrivé au milieu de ses jours commence à descendre et traverse l'effrayante ligne qui partage la vie humaine en deux hémisphères. C'est l'automne, c'est la saison où l'on recueille les fruits qui sont les plus murs, qui sont les plus parfumés, mais qui sont sans lendemain. On songe, en le voyant, à ces mots du cantique d'Ezéchias : « Seigneur, je cherche le reste de mes années et je n'ai plus rien devant moi. Je ne verrai pas Dieu sur la terre des vivants ; je ne verrai pas l'homme habiter en paix sur la terre. Le développement de mes jours s'arrête : on le reprend et on l'enlève, comme on roule la tente du berger... » On devine que le silence envahit peu à peu la parole et que le froid gagne le cœur. Les curiosités de la vie ne sont plus là, ni les appréhensions de la Mort. — Et peut-être qu'en rêvant ainsi on ne se trompe guère... Car si l'on retournait ces deux panneaux de Mabuse, celui que vous voyez, le portrait de Carondelet et celui de la Vierge et l'Enfant qui y est joint, au Louvre, on trouverait derrière celui-ci ces mots, tracés par le peintre et sur la demande du modèle, en lettres gothiques :

FACILE CONTEMNIT OMNIA QUI SE SEMPER COGITAT MORITURUM.

ROBERT DE LA SIZERANNE.



PORTRAIT D'UN BÉNÉDICTIN (MUSÉE DU LOUVRE).

LES GRANDES MARQUES

FABRIQUE
d'Eventails
S. LÉVY
41, Avenue de l'Opéra

EVENTAILS ARTISTIQUES POUR CORBEILLES DE MARIAGE
Eventails haute fantaisie en tout genre
ENVOI DE CHOIX EN PROVINCE

FROID & GLACE



Appareils Industriels
POUR PRODUIRE
LE FROID
et
LA GLACE
Envoi franco du prospectus

Cie DES PROCÉDÉS **RAOUL PICTET**
PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS

LA GAULOISE
LIQUEUR HYGIÉNIQUE

MÉDAILLES D'OR
EXPons UNIVlles
PARIS 1889
ET LYON 1894

HORS-CONCOURS
(MEMBRE DU JURY)
EXPon INTnale
BORDEAUX
1882
ET
EXPOSITION
UNIVERSELLE
BORDEAUX
1895

DIPLÔME D'HONNEUR
EXPon UNIVERSELLE
AMSTERDAM
1895

LA GAULOISE
LIQUEUR HYGIÉNIQUE
R. Requier
A PÉRIGUEUX

REQUIER FRÈRES, *PÉRIGUEUX.*

DUPONT, 10, rue Hautefeuille.
PARIS

LITS
FAUTEUILS
Voitures
APPAREILS
Mécaniques
POUR
MALADES ET BLESSÉS

Envoi FRANCO du CATALOGUE sur demande

CRÈME EXPRESS
F. G.
VANILLE
CH. JUX
74 Boulevard de Reuilly.
Confiseur
PARIS

MODE D'EMPLOI
Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez avec une cuillère. Après cinq ou six minutes d'ébullition, retirez du feu, passez au tamis ou à une passoire fine. — Coulez dans un moule. Après complet refroidissement, retirez du moule, vous aurez une délicieuse crème renversée.

PARFUMS
Chocolat, Vanille, Café, Citron, Orange, Pistache, Orgeat.

MÉDAILLE D'OR
Concours International Culinaire et d'Alimentation
EXPOSITION UNIVERSELLE DE BORDEAUX 1895.
(Se méfier des imitations)
Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'épiceries

HENRY
A la Pensée
5, Faubourg Saint-Honoré
PARIS

Gants promenade 4 boutons, **2.80**; *Gants vrai Saxe 5 boutons*, **3.00**; *Gants Derby 4 boutons* **3.75**

GANTERIE Soignée

Gants de ville — Trousseaux de gants — Gants de soirées.

Demandez
L'ALBUM ILLUSTRÉ
Envoyé franco

LE FIGARO ILLUSTRÉ DE 1896
RELIÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Formant un magnifique volume d'Etrennes et contenant près de 300 pages presque toutes illustrées en couleurs, 12 couvertures, 26 hors texte dont 3 en grand format, en vente chez tous les libraires.

Prix : **42 francs.**

Envoi franco en France pour les demandes adressées au service des expéditions du *Figaro illustré*, 8, rue de Provence.



OUTILLAGE
INDUSTRIEL et d'AMATEURS

MACHINES À DÉCOUPER | TOURS de tous SYSTÈMES
SCIERIES ALTERNATIVES
Circulaires et à ruban.
MACHINES DIVERSES
pour travailler le bois et les métaux.
OUTILS FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS
pour Mécaniciens, Menuisiers, Tourneurs, etc.
ET AMATEURS
FOURNITURES SPÉCIALES
pour le Découpage, le Tour, la Sculpture

A. TIERSOT Constructeur, Bre à PARIS 16, Rue des Gravilliers.
HORS CONCOURS, MEMBRE du JURY, aux Expositions de Paris 1890 - 1891 - 1892 - 1893
Nouveau Tarif-Album (320 pag. 1250 grav.) Franco · 0f 35.

POUR FROTTER & CIRER
LES PARQUETS
sans fatigue
Prix : 16 fr., no 1
— 12 fr., no 2
Franco dans toute la France

L'ARCHIMEDE
ou la force centuplée
PAR L'ACTION DU LEVIER
Breveté s. g. d. g.

Dans un but humanitaire, ne laissez plus cirer les parquets de vos appartements avec les jambes. Employez L'ARCHIMÈDE, nouvel appareil à frotter, léger, très pratique, recommandé par toutes les Facultés de médecine, indispensable à toute ménagère voulant obtenir des parquets brillants, sans fatigue et sans danger pour la santé.
2,000 VENDUS EN UN MOIS
Dans toutes les bonnes maisons d'Articles de ménage et

Chez HERBILLON, Manufacture de Brosserie
A CHARLEVILLE (Ardennes).

HENRY, A LA PENSÉE

PARIS — 5, Rue du Faubourg Saint-Honoré — PARIS

JARRETELLE MARQUISE
Brevetée S. G. D. G.

LA JARRETELLE MARQUISE
en caoutchouc de fantaisie, système argenté ou doré.
5 FRANCS.

LA JARRETELLE MARQUISE
en caoutchouc de soie froncé, avec système argenté ou doré,
choux de rubans de moire de couleurs claires.
8 FRANCS

Les **Jarretelles Marquise** *de grand Luxe avec systèmes en or et en argent se vendent chez*
LÉOTY, PLACE DE LA MADELEINE.

FLACON VOYAGEUSE
Breveté S. G. D. G.

DEMI-CRISTAL TAILLÉ
BOUCHAGE BREVETÉ S. G. D. G.



Eau de Cologne
EXTRA VIEILLE
Esprit de Violettes.
Esprit d'Héliotrope Blanc.
2.50 LE FLACON

AVEC ÉLÉGANT STILLIGOUTTE DORÉ
MODÈLE DÉPOSÉ



Eau de Cologne.
Vinaigre de Lavande ambrée.
Eau Corinthienne.
1.50 LE FLACON

La Douzaine **16** *fr.*

Modèle spécial pour COTILLON et VENTE DE CHARITÉ

VELOUTINE
Poudre de riz spéciale préparée au Bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
Seule récompense à l'Exposition universelle de 1889.

CH. FAY, Inventeur, 9, rue de la Paix

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875.

ASTHME & CATARRHE
guéris par les CIGARETTES ou la Poudre **ESPIC**
Oppression, Toux, Rhumes, Névralgies
DANS TOUTES LES PRINCIPALES PHARMACIES . 2 FR. LA BOITE
VENTE EN GROS : **20, rue St-Lazare, Paris**
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

NOUVEAUX GRÈS MÉTALLISÉS

à décorations artistiques et formes élégantes
CRÉATION POUR L'ANNÉE 1897
Le plus grand Succès de la Céramique depuis 20 ans
VENTE EN GROS ET EN DÉTAIL :

AU GRAND DÉPOT DE PORCELAINES

MON E. BOURGEOIS

21 et 23, Rue Drouot, Paris.

AVIS Le *Catalogue général* de Services de Table et Dessert, Services à Thé et à Café, Garnitures de Toilettes, Services Cristal, Objets de Fantaisie, Grès à reflets métalliques, etc., *est expédié franco sur demande.*



LIQUEUR

APÉRITIVE, RECONSTITUANTE DIGESTIVE

Extra Supérieure, Exquise, très Savoureuse

4 FR. ET 6 FR. LA BOUTEILLE

Flacon de poche, 1 fr. 25; Échantillon, 0 fr. 50

Maison de Vente : 12, RUE DES CAPUCINES



« JARDIN DE MON CURÉ » *EXTRAIT CONCENTRÉ*
Parfumerie GUERLAIN, 15, Rue de la Paix, Paris.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPOT EN FRANCE
2, RUE AUBER
PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

POUDRE LAXATIVE DE VICHY

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

LAXATIF SUR, AGRÉABLE, FACILE A PRENDRE

Le flacon de 25 doses environ 2 *fr.* 50

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIENS

POUDRE LAXATIVE DE VICHY

FIBRE CHAMOIS

Doublure intérieure

POUR MANCHES ET JUPES

Remplace avantageusement tous les tissus de crin : Singalettes, Organdis, enfin toutes les Mousselines raides.

Se trouve dans les bonnes maisons de Mercerie, Doublures, Fournitures pour Couturières et grands Magasins de nouveautés.

Exiger la marque : FIBRE CHAMOIS

Aux sportsmen, aux touristes, aux cyclistes,

Aux voyageurs-excursionnistes
ET A TOUS CEUX QUI ONT A SUPPORTER LA FATIGUE

La **MATÉINE MACQUAIRE granulée** rendra les plus grands services.



L'ÉTUI :
4 fr. 50

Contenant rigoureusement dosés tous les principes actifs du **Maté** ou Thé du Paraguay.

LE PLUS PUISSANT DYNAMOPHORE CONNU
Permet de supporter les plus grandes fatigues
DOUBLE L'ACTIVITÉ VITALE SOUS TOUTES SES FORMES
Intellectuelle, motrice, végétative; ne produit pas d'insomnies.

Dépôt : **PHARMACIE DU BON MARCHÉ,** *142, rue du Bac et toutes pharmacies.*

Vous trouverez réunies dans la Machine à Écrire

REMINGTON

Modèle 1897 N° 7

toutes les qualités réelles de construction et de solidité qui ont rendu la **"REMINGTON"** si célèbre, et des

PERFECTIONNEMENTS SCIENTIFIQUES

qui augmentent dans une notable proportion son **utilité** et sa **durabilité**.

Catalogue sur demande.

WYCKOFF, SEAMANS & BENEDICT, 18, rue de la Banque, PARIS

DERBY ROLL TOP DESK.

H.-P. MOORHOUSE 29, rue des Petites-Écuries PARIS


La Marine Militaire
FIGARO
ILLUSTRÉ
G. Bourgain Et

MAISON NOUVELLE

EXPOSITION DES NOUVEAUTÉS DE PRINTEMPS

1, Rue de la Paix, 1

Coin de la Rue des Capucines

PARIS

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & Cie. **Papeteries du Marais.**

Quinzième Année. Deuxième série. — N° 84.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE : Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Mars 1897

DIRECTION ET RÉDACTION : 26, Boulevard des Capucines.

Numéro spécial. — La Marine militaire

SOMMAIRE

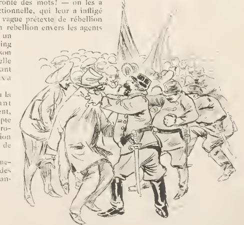


28 FÉVRIER.

Les questions de politique extérieure ont, depuis longtemps, cessé de passionner le public français, instinctivement résigné à voir notre pays réduit à ne plus jouer qu'un rôle effacé et subalterne dans les affaires du monde. L'opinion publique s'est cependant secouée aux révélations concernant les massacres d'Arménie et surtout aux événements de Crète, dans lesquels la Grèce est intervenue avec une hardiesse et une crânerie qui ont déconcerté les vénérables puissances : celles-ci, pour des raisons supérieures sans doute, mais mystérieuses et compliquées, sont obligées de protéger le Turc. Mais les masses, généralement simplistes, sont pour le chrétien. Aussi ont-elles voulu protester contre ces sanglantes turqueries. A Londres, à Paris et dans d'autres villes, des manifestations se sont organisées en faveur des chrétiens d'Orient. Mais, par une singulière anomalie, tandis que les cuirasses français, anglais, allemands, italiens, expérimentent leur outillage meurtrier en bombardant, avec un touchant ensemble, les Crétois et les Grecs, la police anglaise et la police française envisagent la question à des points de vue diamétralement opposés. Tandis qu'à Londres les manifestants, en masses compactes, promènent solennellement le drapeau grec, sous la paternelle protection des policemen qui leur font faire place et interceptent la circulation des voitures sur leur passage, à Paris, au contraire, les fraîches rayures blanc et bleu du pavillon hellénique produisent aux yeux des agents de police un pire effet que le drapeau rouge : sur la jeunesse des écoles, qui l'avait naïvement arboré, la police s'est ruée avec une inexcusable bestialité — car ce n'est même plus de la brutalité. — Et comme si ce n'était pas assez des coups de pied et des coups de poing distribués sur l'ordre des officiers de paix — ô ironie des mots! — on les a livrés à la police correctionnelle, qui leur a infligé diverses peines, sous le vague prétexte de rébellion ou injures aux agents : la rébellion envers les agents consiste, lorsqu'on a reçu un formidable coup de poing dans la figure ou sur son chapeau, à s'écrier : « Quelle brute! » Cela vaut, suivant la tête du patient, de deux à huit jours de prison!

M. le préfet de police a la réputation d'un galant homme; il l'est assurément, mais il ne se rend pas compte du déplorable effet que produisent, sur la population parisienne, les procédés de ses subalternes.

Heureusement, les promenades carnavalesques des jours gras ont ramené la man-



suetude dans l'âme de messieurs les agents... et le moelleux dans leurs attouchements; elles ont apporté une aimable diversion dans leurs préoccupations politiques. Aux 238 musiciens, aux 723 figurants hommes, et surtout aux 141 figurantes femmes — sans compter les chevaux et les ânes — leur protection est assurée; ils se considèrent même avec satisfaction comme faisant partie intégrante des cortèges qui, pendant trois jours ont encombré la ville, bien autrement que les innocentes manifestations des étudiants philhellènes. Les confetti et les serpentins ont sévi, au grand désespoir des gens paisibles; je ne rééditerai pas mes lamentations annuelles sur ce genre de divertissement; j'attendrai patiemment que la mode se passe, ce sera peut-être long, hélas!

⁂

Comment les directeurs de théâtre ont-ils pu, dans ce court mois de février, introduire un si grand nombre de premières représentations? Comment l'infatigable Tout-Paris s'est-il arrangé pour ne manquer à



aucune de ces solennités et comment les critiques et les soiristes sont-ils parvenus à accomplir tout de même leur besogne sacerdotale sans tomber fourbus? Mystère et miracle.

Parmi les nombreuses pièces représentées, la plupart avec succès, il en est trois qu'il faut placer hors pair, car elles nous ont montré, presque simultanément, les trois grandes comédiennes d'aujourd'hui: Mademoiselle Bartet dans la *Loi de l'Homme*, de Paul Hervieu; Sarah Bernhardt dans *Spiritisme*, de Victorien Sardou; Réjane dans la *Douloureuse*, de Maurice Donnay. Ces œuvres étant, suivant la mode du jour, taillées sur mesure à l'usage de leur principale interprète, chacune s'y montre sous son aspect le plus favorable. A la Comédie-Française, Bartet, femme du monde, victime éplorée, se débat contre les tyrannies sociales et les infamies juridiques, supportant tout le poids d'une pièce amère et paradoxale. Sarah Bernhardt, à la Renaissance, mieux traitée par son auteur, s'en tire à meilleur compte que Mademoiselle Bartet, avec moins d'art cependant et moins d'efforts. C'est une personne peu recommandable et peu intéressante, cette Madame d'Aubenas, de *Spiritisme*, qui se laisse enlever, puis abandonner par un rastaquouère et, grâce à la connivence d'un cousin bienfaisant, reconquiert, au moyen d'une fantasmagorie spirite, son mari, disciple d'Allan Kardec et du colonel Rochas, qui la croit morte. De toute cette diablerie, le public n'est pas dupe un instant; il écoute avec un doux scepticisme les plaidoyers des deux docteurs, l'un ennemi, l'autre partisan du spiritisme. Mais ce qui le charme, l'amuse ou le séduit, c'est la prodigieuse dextérité de Sardou et les solutions merveilleusement ingénieuses qu'il excelle à donner aux situations les plus invraisemblables et d'apparence inextricable. Sarah traverse ces aventures avec ses allures habituelles, mélange parfois heurté de nonchalance et de fébrilité, avec des mots traînés émergeant d'un flux de paroles presque inintelligibles. Ce sont des particularités propres à son talent. Comme la République de Clémenceau, Sarah est un bloc — admirablement taillé, — mais il faut la prendre telle qu'elle est: on ne la discute pas.

Dans ce match entre trois grandes artistes, favorites du public parisien, la moins classique détient le record. Le succès de Réjane, dans la *Douloureuse*, a été considérable: avec un instinct sûr et une hardiesse de conception, qui lui vient sans doute du temps où elle était la maréchale Sans-Gêne, elle s'est crânement accommodée à la « rosserie » de la pièce de Maurice Donnay. On n'est pas plus moderne, plus dénuée de préjugés, plus adorable et plus méprisable; l'on n'aborde pas avec plus d'audace les situations les plus risquées, où la moindre défaillance de l'interprète éveillerait les répugnances du spectateur.



⁂

Ces trois œuvres, il nous faut l'avouer, sont bien superficielles, bien conventionnelles, à fleur de peau, et leur rayonnement se limite à certains milieux mondains ou demi-mondains et à certaines chapelles littéraires. Combien plus humain, plus large, plus mâle, le *Chemineau*, de Richepin, représenté à l'Odéon, avec un incontestable succès! L'affabulation en est fort simple, presque naïve: une fille de ferme séduite par un vagabond: un enfant qui naît, grandit et aime la fille du fermier; le Chemineau, qui revient après vingt ans, obtient du fermier, demi-bourgeois, son consentement au mariage et repart, courbe sous sa besace, obéissant à l'inéluctable atavisme qu'il tient de son ancêtre Ahasverus. Le personnage du Chemineau a été admirablement interprété par Decori, qui lui a donné toute l'ampleur qu'avait conçue l'auteur. Les grands vers de Richepin, si remplis de mots, de pensées et de large musique, sonnent merveilleusement dans la bouche de son principal interprète, très consciencieusement secondé par Madame Segond-Weber et M. Chelles. La saison théâtrale de l'Odéon s'était dessinée dans une allure plutôt indécise. Je crois que aujourd'hui la cloche du bon départ a sonné.

⁂

Les théâtres spécialement consacrés au culte de Momus — comme on disait sous la Restauration — ont fort brillamment rempli leur joyeuse mission. Aux Folies-Dramatiques, une longue série de prospères soirées est assurée avec l'*Auberge du Tohu-Bohu*, de Maurice Ordonneau, toute pleine de rire imprévu et de mouvement endiablé, que rythme la très spirituelle musique de Victor Roger. Et la pièce est si folle que les acteurs, Mademoiselle Pierny, secondée



par Jean Périer, Gardel, Simon-Max, s'en amusent autant que les spectateurs.

Aux Variétés, deux jeunes auteurs, MM. V. de Cottens et Paul Gavault, ont donné le *Pompier de service*, où triomphent l'incontestable beauté de Germaine Gallois et l'irrésistible comique de Dailly et d'Albert Brasseur, le tout encadré d'un bataillon de « pompières », une vraie sélection de jolies filles!

Enfin, au théâtre du Palais-Royal, dans le *Terre-Neuve*, de MM. Bisson et Hennequin, Mademoiselle Alice Lavigne a prouvé qu'elle possédait le talent, si rare chez les comédiennes, d'être essentiellement bouffonne, sans rien sacrifier cependant de son charme féminin. L'excellent ensemble de la troupe du Palais-Royal, ensemble qui, depuis plus d'un demi-siècle, s'est toujours maintenu au même niveau, malgré l'inévitable renouvellement qu'apportent les années à toutes choses humaines, a fortement contribué au succès de la pièce.

Ajoutez à ces joyeusetés les innombrables, très curieuses, très décolletées et très pimentées revues qui se jouent sur la Butte; les représentations intimes des théâtres précurseurs où se font la main les dramaturges de l'avenir; le méli-mélo conférencier de la Bodinière; les petits salons des Cercles, de Durant-Ruel, de Petit et de la rue Lafitte; les soirées de l'Elysée, les bals de l'Hôtel de Ville, les comédies de salon, les grands mariages et, incidemment, quelques enterrements notoires; superposez à tout cela les folles orgies du bal de l'Opéra et l'irrésistible explosion de la joie publique pendant les jours gras, et vous reconnaîtrez que le métier du Monsieur qui s'amuse et qui veut



... de tout » n'est pas une sinécure et que, pour remplir son rôle, il ne doit manquer ni de loisirs, ni d'argent, ni d'estomac. C'est ce que je vous souhaite !

⁂

La plus grande circonspection s'impose aujourd'hui à quiconque prétend émettre une opinion sincère sur les compositeurs de musique actuels. Ils forment un syndicat puissant, se sont introduits dans les journaux comme critiques, sous prétexte que, sachant la musique, ils avaient seuls qualité pour en parler ; ils occupent ainsi, dans les principales feuilles, d'inexpugnables forteresses dont l'artillerie, sous forme d'appréciations artistiques, canonne les directeurs de théâtres. Et ceux-ci, circonvenus et terrorisés, se laissent imposer l'exécution d'inutiles musiques et n'osent pas représenter les grandes œuvres dont l'audition est cependant indispensable à l'éducation artistique du public. De même que les politiciens inculquent aux ignorants cette mensongère notion que, sous l'ancien régime, tout n'était que chaos et servitude, jusqu'au jour où la Révolution de 89 a éclairé le monde et brisé les chaînes, les musiciens actuels s'efforcent de cacher aux jeunes générations les opéras de Weber, de Rossini, de Meyerbeer, qui leur fourniraient l'occasion de cruelles comparaisons avec ce que nous subissons maintenant. C'était, d'ailleurs, la théorie de Wagner et de ses apôtres : mais le vieux malin de Bayreuth n'avait pas besoin de recourir à ces procédés commerciaux, indignes de son génie qui ne redoute aucune comparaison, mais qui souffre terriblement aujourd'hui de la maladresse de ses imitateurs.

Cette dissertation paraîtra peut-être un peu longue à mes lecteurs ; c'est aussi mon avis, mais elle a cet avantage — je le reconnais cyniquement — de tenir la place que j'aurais dû, honnêtement, consacrer au *Kermaria*, de M. Camille Erlanger, et surtout au *Messidor*, de MM. Zola et Bruneau. La représentation de cet opéra socialiste, humanitaire et saupoudré d'un élément puérilement surnaturel, est évidemment le résultat de quelque intrigue de bureau ; elle a dû être imposée par le ministère à M. Gaillard, car je ne peux supposer qu'un directeur aussi bien doué que celui de l'Opéra ait eu un seul instant « d'emballement » pour cette œuvre ; les interprètes principaux, Alvarez et Madame Deschamps-Jehin, ont déployé un incomparable talent pour la soutenir ; ils y recueilleront un succès personnel mérité, mais qui ne suffira pas à imposer *Messidor* au public, si profondément bonasse cependant, qui garnit les loges et les fauteuils de l'Opéra.

⁂

Le clergé catholique se modernise singulièrement ; il veut être « dans le train » et marcher avec le siècle ! ou plutôt il reprend ses anciens moyens mais il les accommode au goût du jour. C'est ainsi que M. l'abbé Jouin, reconstituant les mystères du moyen âge, a monté la *Nativité*, dont il a écrit les paroles et la musique. Cette œuvre avait déjà été exécutée, devant un auditoire d'invités, dans les salles de l'École congréganiste de la Paroisse Saint-Augustin. Mais l'ardent abbé a voulu atteindre le grand public : il a loué la salle de l'Alcazar, où florissait Thérésa, qui vit tant de demoiselles court vêtues et entendit tant de refrains graveleux. Et le public est venu, — le même public peut-être que celui de l'Alcazar d'autrefois — et a écouté avec recueillement le naïf récit de la Nativité de Notre Seigneur.



Je ne serai probablement pas le seul à dire que je préfère de beaucoup le modernisme de l'abbé Jouin à celui de l'abbé Gayraud, qui s'est fait élire récemment comme député républicain d'une des circonscriptions de Brest. C'est un terrible homme que cet abbé, à qui ne suffit pas la noble ambition de sauver les âmes et de faire entrevoir à ses ouailles le Paradis et la contemplation de Dieu le Père ; il n'aspire ni aux palmes du martyre, ni aux récompenses futures : sorti du peuple, il veut jouir tout de suite, et espère rencontrer dans l'arène politique l'espace nécessaire au développement des facultés dont il se croit doué. La campagne entreprise par l'abbé Gayraud l'a obligé à de singulières promiscuités, dont il se repentira plus tard : il pourra méditer alors sur la sagesse de ce proverbe espagnol : « Qui se couche avec des chiens, se lève avec des puces ».

⁂

On nous annonce la prochaine apparition d'un nouveau type de pièce de 5 francs, qui remplacera avantageusement le gros monsieur tout nu qui écrase deux frêles jeunes filles sous ses biceps noueux. Le nouvel écu nous montrera une rustique personne qui, d'un beau et large geste, répand la semence d'où germera la richesse nationale. Les esprits malveillants prétendent que cette semeuse est l'image de notre gouvernement et que son beau geste circulaire est l'emblème du gaspillage financier dont les contribuables font les frais et qui arrose les innombrables fonctionnaires, les quémandeurs et la clientèle électorale qui dédaignent de demander au labeur de l'agriculture, du commerce ou de l'industrie, leurs moyens d'existence. Cette mauvaise allusion ne diminue en rien la valeur de l'œuvre de M. Roty, où l'éminent graveur a su introduire l'originalité tout en restant pratique.

LUTÉCIUS.

Les Livres

La période napoléonienne continue à alimenter la librairie. Aucune époque de notre histoire ne sera mieux connue, aucune n'aura plus vivement excité l'intérêt et la curiosité publiques. Aucune, non plus, n'a condensé, en un plus court espace de temps — moins de vingt années — plus de faits, plus d'idées, plus de gloires et plus de désastres. Oui, c'est bien notre histoire et nous l'aimons, car elle correspond à l'état d'âme du Français. Voici d'abord le second volume du *Mémorial de J. de Norvins* : j'ai signalé le premier volume lors de son apparition. Celui-ci va de 1793 à 1802 ; ces dates indiquent qu'il contient le tableau de la délivrance que le 18 Brumaire apporta au pays et de la réorganisation opérée avec une si prodigieuse rapidité par le premier Consul Bonaparte.

Hortense de Beauharnais — la reine Hortense — est assurément l'une des plus intéressantes et des plus aimables personnalités de la pléiade féminine du Consulat. Belle-fille de Napoléon Ier et mère de Napoléon III, Hortense forme le trait d'union entre le premier et le second Empire, et ce n'est pas un des moindres charmes du livre de Mademoiselle C. d'Arjuzon que de nous montrer dans toute sa fraîcheur juvénile l'âme aimable, l'esprit enjoué, la grâce unie à la bonté de la future reine, et même ses défauts, qui la faisaient appeler « ma douce entêtée » par son frère Eugène de Beauharnais, comme elle-même appela plus tard son fils Louis. Il fallait la main délicate d'une femme pour peindre ce caractère un peu flottant, cette nature un peu rêveuse, cette âme créole éblouie par toutes les magnificences de la cour qui se formait autour de Bonaparte. Ce volume ne traite d'ailleurs que de la jeunesse d'Hortense : il nous donne de très amusants détails sur la fameuse maison d'éducation de Madame Campan, à Saint-Germain-en-Laye, où fut élevée la future reine de Hollande et d'où sortirent d'autres reines et combien de maréchales ! Une charmante reproduction en héliogravure d'un portrait d'Hortense en miniature, complète ce volume, aimable et en même temps impeccable au point de vue de la documentation.

L'un des premiers, le premier peut-être, Frédéric Masson a appliqué à la période napoléonienne les rigoureux et méticuleux procédés de la documentation. Dans la voie qu'il a ouverte, d'innombrables chercheurs, non seulement en France, mais dans le monde entier, se sont engagés. Tous, — sauf quelques-uns qui portèrent longtemps le remords de leur mauvaise foi et de leur haine politique, — ont pu constater que la légende était restée plus d'une fois au-dessous de la vérité. Mais quel que soit le nombre des savants qui se sont spécialisés sur cette partie de notre histoire, quelle que soit leur sagacité, Frédéric Masson n'en reste pas moins le plus pénétrant, le plus sincère et surtout le plus documenté des « napoléonisants ». Il commence aujourd'hui l'histoire de *Napoléon et sa Famille*, travail qui remplira trois volumes. Lui-même, dans sa préface, s'avoue effrayé du développement inattendu qu'a pris cette nouvelle étude où, cependant, pas un mot n'est superflu : car ce n'est point là de l'histoire à grands traits, avec des arrangements et des trompe l'œil. Ce sont les êtres, les objets, les événements, les détails puérils en apparence, mais puissamment suggestifs, présentés au lecteur, qui forme lui-même le tableau avec les éléments que lui fournit l'auteur.

Les Souvenirs militaires du baron de Bourgoing, 1791-1815, pour véridiques qu'ils soient, ne présentent pas un bien vif intérêt. L'auteur est un aimable homme, mais il me paraît appartenir à cette catégorie de gens du monde, dont Stendhal a dit quelque part qu' ils

en des idées plus ou moins convenables. — Néanmoins, dans les détails un peu puérils dont est rempli ce livre, l'on rencontre un certain nombre d'indications intéressantes : d'ailleurs, en matière de documents historiques, rien n'est à dédaigner.

Le second et dernier volume des *Mémoires de Madame de Chastenay* vient de paraître chez Plon ; il nous conduit jusqu'aux Cent-Jours et à la seconde Restauration. Cette aimable femme, qui avait profité très largement de la bienveillance impériale, n'en était pas moins restée très royaliste ; aussi salua-t-elle avec joie la rentrée de son roi légitime. Possédant des relations dans tous les mondes, Madame de Chastenay était en situation de recueillir toutes les anecdotes des salons de l'époque et elle ne s'en fait pas faute. Le publicateur de ces Mémoires, M. Roserat, a eu l'excellente idée de terminer ce dernier volume par une table alphabétique des noms cités dans l'ouvrage.

Potins de salon aussi, les *Mémoires des Autres*, par la comtesse Dash, comprenant le règne de Charles X et la Révolution de Juillet. C'est, d'ailleurs, un très amusant et très vivant tableau d'une époque extrêmement intéressante au point de vue politique, littéraire et artistique. La comtesse Dash, non moins légitimiste que Madame de Chastenay, est sévère pour la branche cadette, et ne néglige aucune des anecdotes, fort comiques d'ailleurs, dont le roi-citoyen et son auguste famille faisaient tous les frais et qui égayaient à cette époque la malignité publique.

L'implacable et impartial document a placé sous son vrai jour la Révolution française : il a prouvé ses crimes, ses erreurs, son aveuglement et surtout son imbécilité sanglante, tout ce que les historiens d'il y a quarante ans avaient soigneusement dissimulé, pour nous la montrer comme un soleil bienfaisant répandant sa lumière sur les peuples délivrés de l'esclavage. *Les grandes journées révolutionnaires*, de Paul Gaulot, contiennent sur la Convention nationale quelques aperçus nouveaux qui présentent un réel intérêt, ainsi que des pièces inédites ou peu connues et quelques citations étonnantes, entre autres cette perle d'idiotie jacobine, recueillie dans une feuille révolutionnaire : « Marie-Antoinette, sur le chemin de l'échafaud, conserva *une tranquillité féroce* » ! Je signalerai entre autres l'histoire de « l'Affaire de la Compagnie des Indes », qui offre une singulière analogie avec notre « Affaire de Panama ». Mais la première se termina plus tragiquement et plus logiquement que la seconde : ce furent les corrompus et non les corrupteurs qui furent punis .. comme on punissait alors : Danton, Chabot, Bazire, Delaunay, Fabre d'Eglantine montèrent à l'échafaud. Comme on le voit, les mœurs, depuis un siècle, se sont singulièrement adoucies.

Les *Essais diplomatiques* du comte Benedetti ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans le courant de l'année dernière ; on y a lu avec un vif intérêt les portraits de Méhémet-Ali, de lord Stratford de Redcliff et surtout de Cavour et de Bismarck, que le comte Benedetti nomme avec une sévérité de justicier « ces deux perturbateurs de la paix du monde ». Les événements qui impressionnent et inquiètent aujourd'hui l'opinion publique donnent une saveur toute particulière à l'introduction que l'éminent diplomate a placée en tête de ce volume et qui résume la question d'Orient. Le comte Benedetti ayant fait la plus grande partie de sa carrière en Égypte et à Constantinople, connaît le Turc et l'apprécie à sa valeur. Cette question de l'Orient a commencé au lendemain de l'invasion des hordes de Mahomet II ; elle n'a cessé de troubler la paix de l'Europe ; elle ne se terminera que le jour où ces ennemis de la civilisation moderne auront été refoulés en Asie. Le comte Benedetti ne dit pas cela aussi brutalement que l'exprime un bibliographe à qui la place est mesurée, mais, assurément il le pense, et on le lit entre les lignes de son introduction.

Le *Là-Haut*, d'Édouard Rod, ne nous enlève pas aussi haut qu'on pourrait le supposer de la part d'un auteur qui ne craint point d'aborder les sommets les plus élevés de la psychologie. Son nouveau roman est consacré, ou plutôt dédié « à ses chères Alpes — Édouard Rod est Genevois — patrie de ses rêves, de ses plus pures pensées, de ses joies les meilleures ». Dans une succession de décors peints avec une remarquable sûreté de touche, Ed. Rod fait se mouvoir une idylle, très fraîche, très saine et, en même temps, profondément émouvante.

Quand il n'est pas insipide et niais comme le sont les innombrables produits de Tauchnitz-Edition, le roman protestant est généralement lugubre. Les personnages y commettent un tas de malpropretés, trompent leurs femmes, prennent celles de leurs meilleurs amis, débauchent les filles, mais tout cela d'une manière sombre, sans un rayon de soleil, sans cet enivrement des sens qui excuse bien des fautes. « La conscience de Lizzie n'était jamais tranquille », dit Sudermann dans son *L'Indestructible passé* que vient d'éditer Calmann-Lévy. Hélas ! ils — et surtout elles — sont tous comme cela, dans ce terrible roman..., sauf le héros, homme gai, exubérant et heureux de vivre ; aussi joue-t-il, dans ce long drame, le plus vilain rôle, car il a, lui, la conscience légère comme l'aurait un catholique. Le titre original du roman est : « Es war — Cela fut » ; pour une fois que la langue allemande est concise, les traducteurs auraient bien dû imiter cette concision.

M. Ernest Daudet a puisé dans les « Causes célèbres » le sujet de son nouveau roman *Rolande et Andrée*. Andrée est une coquine d'institutrice qui se fait épouser par le père de son élève Rolande, veuf et et encore jeune. Elle le trompe avec le fiancé de Rolande ; le mari les surprend et la tue. En alternant des extraits des cahiers de l'une et de l'autre de ses héroïnes, l'auteur a su donner à son œuvre un intérêt particulier et éviter l'écueil du mélodrame où de moins habiles eussent certainement versé.

On n'a pas oublié cet audacieux coup de main des deux bâtiments de l'escadre de l'amiral Humann qui, lors du conflit avec le Siam, forcèrent les passes du Ménan au travers des défenses ennemies. Le lieutenant de vaisseau Dartige du Fournet, qui commandait l'un de ces bateaux, *la Comète*, publie aujourd'hui le récit de sa navigation en Chine, au Japon et au Siam. L'auteur nous retrace ce beau fait d'armes avec une simplicité toute militaire, qui n'exclut cependant ni l'esprit, ni le sentiment du pittoresque. L'ouvrage, édité par Plon, est complété par de très intéressantes reproductions photographiques.

Madame Marie Jaëll, dont on connaît l'admirable virtuosité pianistique, s'est livrée à une étude particulière et minutieuse du *Mécanisme du toucher*. Elle a, par des procédés ingénieux, enregistré la façon dont chaque doigt attaque la note et a constaté que, notamment en ce qui concerne le pouce et l'index, la grande majorité des exécutants ne sait pas mettre en contact avec la touche la « pulpe », c'est-à-dire l'appareil tactile de ces doigts ; ceux-ci n'agissent plus que comme de petits marteaux, au lieu d'être les transmetteurs de la pensée de l'exécutant. La brochure de Madame Jaëll, un peu ardue de style, est cependant un « outil » indispensable pour les pianistes qui veulent dépasser le niveau moyen des amateurs.

Les travaux de M. C. Puyo sont connus et admirés de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la photographie. Cet amateur, merveilleusement habile, doué d'un sens artistique très fin, ne cesse d'approfondir les problèmes mystérieux résultant du contact de la lumière et de la plaque sensible. Il a spécialement étudié la question de l'éclairage soit en plein air, soit dans l'atelier, et il a résumé une partie de ses observations dans un très bel album intitulé : *Notes sur la Photographie artistique*, enrichi de reproductions en héliogravure du plus haut intérêt qu'accompagne un texte plein de notions précieuses. Cet ouvrage a été édité et imprimé chez Gauthier-Villars et fils, avec un soin et un goût qui font le plus grand honneur à ces éditeurs amis des sciences et des arts.

Chez Simonis Empis, M. Lucien S. Empis vient de publier, sous le titre de : *Les Gaîetés du Sabre*, un très amusant album, qu'Albert Guillaume a illustré avec le spirituel coup de crayon dont il signa *Mes Campagnes*. Les joyeux souvenirs que contient ce livre sont rehaussés par la fine observation de l'auteur.

Dans le numéro de mars des *Maîtres de l'Affiche* se trouvent reproduites : *Paris-Courses*, de Chéret, affiche très peu connue, car elle fut à peine vue sur les murs ; *Trianon-Concert*, de Georges Meunier ; *Don Quixote*, que les frères Beggarstaff ont dessinée pour les représentations du Lyceum-Théâtre, et, enfin, une des meilleures affiches espagnoles, qui a été exécutée par A. de Riquer pour l'*Exposition de Barcelone*.

T. G.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

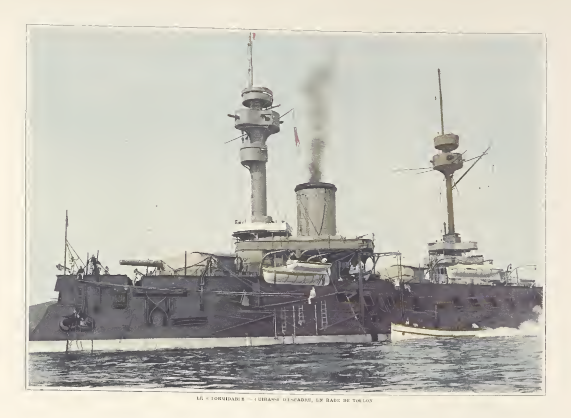
ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50.
ÉTRANGER, *Union postale* : Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50.
(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : René Valadon.

Imprimerie chromotypographique Boussod Valadon et Cie, Asnières.



LE « FORMIDABLE » — CUIRASSÉ D'ESCADRE, EN RADE DE TOULON

LA MARINE MILITAIRE

PAR MAURICE LOIR ET ÉMILE DUBOC

Les Navires

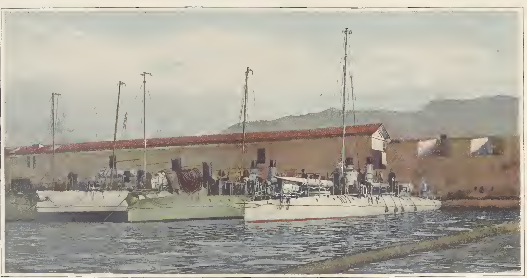
Notre siècle aura été témoin de la plus étonnante révolution que les navires aient subie depuis les âges les plus reculés. Les vaisseaux qui sillonnèrent les mers de 1800 à 1840 étaient, à peu de chose près, semblables à ceux qui, dans les siècles précédents, avaient servi soit aux relations commerciales des peuples, soit aux luttes guerrières des nations entre elles. Sans doute les derniers navires étaient plus perfectionnés que les anciens : leurs formes étaient meilleures, leur artillerie plus puissante, car le progrès s'était appliqué à l'architecture navale comme aux autres conceptions de l'esprit humain. Mais, dans leurs grandes lignes, les vaisseaux du temps de Napoléon étaient pareils à ceux qui portaient à leur poupe le pavillon blanc de Louis XIII ou de Louis XIV. Les uns et les autres étaient en bois, ils avaient sur leurs flancs les mêmes rangées de canons, et, pour se mouvoir, ils étaient munis d'une mâture dont les voiles s'orientaient au vent.

Vers 1830 surgit une première innovation : la vapeur. Il y avait des années déjà que Fulton avait lancé sur l'Océan son premier navire luttant, comme Papin l'avait prédit, « contre les vents et les marées ». Mais les marines de guerre avaient été longtemps rebelles à cette nouveauté audacieuse, et ce n'est qu'au moment de l'expédition d'Alger que notre flotte de guerre compta quelques rares navires à vapeur. Bien que ces petits navires aient alors rendu de bons services, le nouveau mode de propulsion rencontrait d'ardents détracteurs. On le considérait comme inapplicable pour les grandes traversées et bon, tout au plus, comme auxiliaire de la voile. Les machines étaient pesantes, mal équilibrées, sujettes à de fréquentes avaries, elles consommaient beaucoup de charbon, aussi les fervents de la marine à voiles accablaient-ils de leurs sarcasmes « les charbonniers » qu'on voulait leur imposer. Ils admirent cependant qu'on pouvait, à la rigueur, adjoindre aux escadres quelques-uns de ces vapeurs pour servir de remorqueurs, mais ils soutinrent énergiquement que le vaisseau à voiles était et resterait à jamais l'unité de combat unique. Il faut dire que tous ces vapeurs du début étaient des navires à roues et que ces roues, de dimensions énormes, placées sur les côtés du navire, formaient une cible merveilleuse pour les projectiles ennemis.

L'apparition de l'hélice, en 1842, ne trouva pas davantage grâce devant les fidèles de la voile. Ils se lamentèrent lorsqu'ils virent transformer en vaisseaux à vapeur quelques-uns de nos meilleurs vaisseaux à voiles, et déclarèrent tout haut que l'on commettait ainsi des hérésies qui ressemblaient à des imprudences regrettables. Il fallut une expérience décisive pour triompher de leurs dernières résistances. La guerre de Crimée la leur fournit. En ce temps-là, un ingénieur célèbre, le plus grand assurément que ce siècle ait produit, non pas seulement en France, mais à l'étranger, M. Dupuy de Lôme, venait d'achever un vaisseau à deux ponts construit spécialement pour être navire à vapeur et muni d'une machine de 800 chevaux. C'était le *Napoléon*. Envoyé en Orient au cours de la guerre, ce vaisseau, admirable de formes, atteignit une vitesse considérable pour l'époque, celle de 12 nœuds à l'heure. Bien plus, certain jour, il remonta les Dardanelles avec deux vaisseaux à la remorque, sous les yeux de l'escadre anglaise que le vent et le courant immobilisaient dans la baie de Besika. A la nouvelle de cette sorte de coup d'éclat, la fibre patriotique des marins français vibra; ils furent tous fiers du succès de leur ***Napoléon***, et aussitôt toutes les préventions contre la vapeur se dissipèrent.

Ce n'était pourtant pas la seule surprise que la guerre de Crimée réservait à nos marins. Et ceux d'entre eux qui avaient eu tant de peine à s'incliner devant les avantages et la puissance de la vapeur allaient encore avoir à faire violence à leurs sentiments de conservatisme ou à leurs instincts de routine. L'événement qui avait précipité la déclaration de guerre n'était autre que l'affaire de Sinope, où les Russes avaient écrasé les Turcs. Les vaisseaux russes, portant des canons-obusiers, avaient fait d'épouvantables ravages sur les vaisseaux turcs qui, armés de canons lançant des boulets pleins, ne causèrent à leurs ennemis que d'insignifiantes avaries. En moins de trois heures, sept frégates et cinq corvettes turques furent détruites et ce désastre prouva surabondamment que l'artillerie nouvelle avait une puissance terrible, contre laquelle il devenait sage et prudent de se protéger. L'émoi fut grand dans toutes les marines du monde. Heureusement la France possédait en M. Dupuy de Lôme un homme dont la fertilité d'imagination n'avait d'égale que la pro-

fondeur du savoir. Dès 1845 il avait dressé les plans d'une frégate recouverte de tôles superposées formant une épaisseur de seize centimètres. C'était, selon lui, le seul moyen d'arriver à mettre les coques des navires de combat à l'abri des obus qui crevaient les membrures de bois en semant l'incendie sur leur passage. Telle était la hardiesse de la solution proposée qu'elle avait déconcerté



LE COIN DES TORPILLEURS, A TOULON.

tout le monde, et que le ministre n'avait pas osé donner suite à ce projet d'un précurseur, avisé s'il en fût. Les dégâts causés à Sinope par les projectiles russes ouvrirent enfin les yeux de ceux qui n'avaient pas voulu avoir foi dans le génie inventif de Dupuy de Lôme. On reparla de son idée de barder de fer le flanc de nos navires, mais il fallut l'intervention personnelle de l'empereur Napoléon III pour donner à ses projets une application immédiate. Sur l'ordre du souverain, on construisit, dans nos ports, les cinq premières batteries flottantes cuirassées. C'étaient, à vrai dire, des coques bien informes, des bâtiments de mer bien médiocres, mais leurs murailles étaient recouvertes d'une armure de fer de onze centimètres : c'étaient bien des navires cuirassés. La guerre en cours permettait de les essayer ; on les destina à se rendre sur le théâtre des hostilités.

Lancées en mars et avril 1855, ces cinq batteries flottantes furent considérées comme monstrueuses par les vieux marins, qui ne manquèrent pas de prophétiser que ces affreux « chaudrons », ces « fers à repasser » n'arriveraient jamais jusqu'à la mer Noire. Elles y parvinrent cependant, et elles reçurent le baptême du feu devant Kinburn, le 17 octobre 1855. Leur intervention dans ce bombardement fut un triomphe : les boulets pleins venaient s'aplatir sur leur cuirasse sans produire autre chose qu'une empreinte de deux ou trois centimètres. Quant aux obus, ils s'y brisaient en fragments. La preuve de l'efficacité de la cuirasse était faite.

Ainsi donc la France, qui avait produit naguère le premier vaisseau à vapeur, venait encore d'affirmer sa puissance de création, en mettant en ligne le premier navire à murailles de métal. Elle devait faire plus. Un autre succès nous était réservé à brève échéance. Les batteries flottantes de Kinburn étaient à peine des navires de haute mer. Il s'agissait de savoir si un véritable bâtiment, ayant des qualités nautiques indiscutables, pourrait être muni d'une armure métallique à l'épreuve des projectiles creux. M. Dupuy de Lôme répéta que la chose était possible et, en 1858, deux ans après la signature du traité de Paris, le port de Toulon mettait en construction, sur ses plans, une grande frégate, la *Gloire*, revêtue de bout en bout d'une cuirasse dont les plaques atteignaient l'épaisseur de douze centimètres à la flottaison. Les essais de la *Gloire* furent si concluants qu'aussitôt on mit en chantiers toute une série de frégates analogues, en même temps que des vaisseaux et des corvettes également revêtus d'une armure de métal. La flotte cuirassée sortait ainsi du domaine de la conception théorique : elle allait prendre définitivement possession des océans.

De ce jour datait la disparition non pas d'une, mais de deux marines, car le vaisseau à vapeur en bois allait être détrôné à jamais, comme le vaisseau à voiles qu'il n'avait remplacé qu'un jour. Le bois, à la vérité, entrait encore dans les coques de ces cuirassés, de même que dans les navires légers, croiseurs, avisos ou canonnières, qui étaient construits entièrement en bois. Mais ce n'était plus pour longtemps. Notre époque pourrait être appelée très justement l'âge du fer : on emploie partout ce métal, dans les constructions des édifices ou des ponts, en un mot dans tous les ouvrages, à la place du bois ou de la pierre. La marine ne devait pas tarder à s'approprier ce métal. Et, en effet, bientôt tous les navires, quels qu'ils soient, navires de guerre ou navires marchands, furent faits entièrement de fer ou d'acier.

C'est encore la France qui eut l'honneur de mettre à flot, en 1876, le premier cuirassé en acier. Il s'appelait le *Redoutable*, et son apparition fut une sorte d'événement dans l'histoire de l'architecture navale. L'idée d'appliquer l'acier aux pièces de la membrure était hardie. Elle appartenait à M. de Bussy, le successeur de Dupuy de Lôme. Beaucoup d'hommes compétents la taxaient alors de téméraire, car ils supposaient que la trempe du métal occasionnerait des déboires. Les marines étrangères étaient fort perplexes au sujet de cette innovation, et elles n'adoptèrent l'acier qu'après l'épreuve victorieuse que nous en fîmes les premiers. L'avantage de l'acier est considérable : il donne sur le fer, à égalité de poids, une supériorité de résistance d'un quart environ. Son emploi dans la construction des navires de guerre fut dès lors généralisé.

Le *Redoutable* avait une cuirasse de 35 centimètres d'épaisseur. C'était trois fois plus que la *Gloire !* En effet, du jour où cette frégate avait offert aux coups de l'artillerie une muraille impénétrable, les artilleurs s'étaient préoccupés de produire des canons plus puissants afin de réussir à percer cette armure. Ils avaient successivement passé du calibre de 16 centimètres à ceux de 19, 24 et 27 centimètres, et ils avaient remplacé l'ancien boulet rond de 30 livres par des projectiles cylindriques dont le plus lourd pesait 216 kilogrammes. Ils étaient arrivés à ce résultat aux prix d'efforts lents et continus, profitant, comme les ingénieurs, des incessantes conquêtes de la science. En sorte que, pour assurer la protection des navires, on s'était trouvé forcé d'accroître de plus en plus l'épaisseur du blindage : de 10 centimètres on était passé à 15, puis à 20, à 25 et enfin à 35. C'était en un mot la lutte de la cuirasse et du canon, lutte qui dure encore, qui durera sinon toujours, du moins longtemps encore, provoquant les transformations continues du matériel naval et faisant naître des discussions sans cesse renouvelées.

Une autre particularité signalait le *Redoutable* à l'attention publique : sa coque extérieure recouvrait une seconde coque intérieure et parallèle, dans les parties immergées qui n'étaient pas recouvertes par la cuirasse. De plus, des cloisons étanches divisaient cette coque en segments, les charpentes longitudinales et transversales traversaient ces segments, si bien que le nouveau navire avait ses flancs divisés en une suite de cellules ou de compartiments, de doubles fonds, pour mieux dire, qui, d'une part, ajoutaient à la solidité générale de l'édifice et qui, d'autre part, limitaient les désastreux effets d'une voie d'eau causée par un projectile, un échouage, un accident quelconque. Cette construction cellulaire fut, dès lors, appliquée à tous les navires. On accrut même beaucoup, dans la suite, le nombre des cloisons et des séparations. Aujourd'hui, un navire de guerre est divisé en d'innombrables petits compartiments.

Ce qui rendait indispensable l'emploi de ce nouveau mode de construction, c'était une invention récente, ou du moins la

généralisation récente d'une invention due à Fulton au commencement du siècle, mais repoussée alors, à savoir : la torpille.

En 1854, les Russes avaient repris, pour défendre leurs côtes, l'invention de Fulton. Ils avaient mouillé dans les passes de Cronstadt des vases remplis de poudre et munis d'un mécanisme inflammatoire qui devait se mettre en action au choc d'une coque de navire. Un aviso anglais fut un jour fort endommagé par une de ces torpilles. Lors de la guerre de sécession, les Américains perfectionnèrent ces rudimentaires engins de destruction : sept cuirassés et onze autres navires fédéraux furent coulés par des torpilles, si bien que la valeur de ces « mines sous-marines » fut désormais indiscutée. Aussitôt tous les pays se mirent à étudier les torpilles. On ne se borna pas à en faire des moyens de défensive, on voulut en faire un engin d'attaque et d'offensive, et pour cela on dota les canots à vapeur et à rames d'une torpille, emmanchée au bout d'une longue hampe et destinée à être portée sur les flancs d'un navire. La torpille, d'abord remplie de poudre noire, reçut bientôt un explosif plus puissant, tel que la dynamite ou mieux le fulmicoton ; malheureusement les canots ordinaires ne se prêtaient qu'imparfaitement à la pose d'une torpille sur le flanc d'un ennemi. Bien que l'histoire maritime ait enregistré de beaux et héroïques faits d'armes à l'actif de simples canots à vapeur, pendant la guerre turco-russe et pendant notre dernière guerre avec la Chine, il est évident que pour réussir plus sûrement dans une telle attaque, il faut opérer par surprise, profiter de l'obscurité et surtout avoir des embarcations très rapides, se dérobant très vite aux regards. On cherchait donc de toutes parts, le véritable bâtiment porte-torpilles, petit de dimensions, très rapide de marche, lorsqu'un constructeur anglais, M. Thornycroft, parvint, en 1876, à faire un petit yacht de 15 mètres de longueur, tout en acier, avec chaudières à haute pression, marchant à raison de 16 milles à l'heure. Ce fut le prototype du torpilleur qui, depuis lors, forme un appoint si considérable des flottes modernes.

Mais la torpille *portée* n'allait pas tarder à être détrônée par la torpille *lancée*, inventée par un Anglais établi en Autriche, M. Whitehead. Avec elle, plus n'était besoin d'arriver jusqu'au contact de la carène qu'on voulait défoncer : on se dirigeait sur son adversaire le plus vite possible, mais on ne s'en approchait qu'à 400 mètres, et à cette distance on lançait sa torpille comme un projectile ordinaire. Cette torpille cheminait dans l'eau à une profondeur de 3 mètres environ, grâce à un mécanisme intérieur qui faisait tourner des hélices propulsives; elle allait choquer brusquement la carène ennemie et le choc déterminait l'explosion d'une charge de fulmicoton. Si difficile que pouvait paraître et qu'était, en effet, le problème d'une torpille automobile, il avait été résolu victorieusement par M. Whitehead. Son modèle primitif, perfectionné sans doute, est resté le même dans ses grandes lignes et est employé presque dans toutes les marines du monde. On est arrivé à lui faire porter une charge explosive de 100 kilogrammes, capable, on le devine, de faire de terribles brèches dans la coque d'un navire, peut-être même de l'éventrer si largement qu'il ne puisse pas en réchapper! Les grands navires ont eux-mêmes été munis de tubes lance-torpilles et, de même que les torpilleurs, ils peuvent envoyer une torpille sur l'adversaire qu'ils croisent. Il a donc fallu songer sérieusement à se protéger contre les explosions sous-marines ou à limiter leurs dégâts, en sorte que la division du navire en multiples compartiments étanches s'est imposée de plus en plus aux constructeurs. Reste à savoir si ces précautions sont suffisantes, car certains faits permettent d'en douter.

Munis de ces effroyables engins, les torpilleurs sont donc des instruments redoutables, d'autant mieux que les progrès de tous genres, qui ont marqué les sciences nautiques en ces dernières années, ont permis de doubler leur vitesse. Le yacht de M. Thornycroft filait 16 milles à l'heure en 1876; certains torpilleurs actuels, plus grands il est vrai que leur prototype, doivent donner 32 nœuds, et déjà le torpilleur français *Forban* a atteint 31 nœuds et quart. En augmentant de dimensions, le torpilleur a perdu une qualité précieuse : l'invisibilité relative dont il jouissait, mais il a acquis, en revanche, un avantage sérieux, celui d'être autonome, c'est-à-dire de pouvoir affronter la haute mer.

Les torpilleurs ne sont plus seulement, comme on l'avait pensé tout d'abord, des éléments de la défense des côtes; ils s'aventurent au large, accompagnent les escadres, et il a fallu songer sérieusement à se préserver de leurs attaques, si promptes, si rapides, si terrifiantes. C'est ainsi qu'on a répandu sur les navires de haut bord une nombreuse artillerie à tir très rapide, mais de petit calibre, capable d'inonder de projectiles le torpilleur téméraire qui oserait s'approcher. C'est ainsi encore qu'on a doté les escadres de contre-torpilleurs. On pensa, en effet, que pour mieux déjouer les tentatives des torpilleurs il était nécessaire de pouvoir faire chasser ces dangereux adversaires par des navires armés d'une artillerie légère et rappelant comme conception — ou parfois comme forme — les torpilleurs eux-mêmes, c'est-à-dire ayant, comme eux, une vitesse très grande. Ainsi la torpille, en apportant une arme de plus dans la guerre navale moderne, a bientôt entraîné la création d'un type spécial de bâtiment



FIFRES ET TAMBOURS SUR LA « BRETAGNE »

de combat, le torpilleur, dont l'apparition n'a pas tardé à faire naître d'abord une nouvelle artillerie dite à tir rapide, puis, sous le nom de croiseurs-torpilleurs, avisos-torpilleurs ou contre-torpilleurs, de nouveaux éléments de puissance navale.

Tandis que les torpilleurs, microbes de la mer, faisaient leur bruyante entrée dans le monde, la lutte se poursuivait toujours ardente entre le canon et la cuirasse, entre l'attaque et la défense. Dans la première période de cette lutte, les artilleurs augmentèrent progressivement les calibres, passant de 27 à 34 et à 42 centimètres, afin de lancer des projectiles de plus en plus lourds contre des cuirasses de plus en plus épaisses. On arriva ainsi à lancer des boulets de 780 kilogrammes (pour le canon de 42) contre des cuirasses de 55 centimètres d'épaisseur, et les Italiens, toujours désireux de faire grand, eurent même des canons de 45 centimètres, lançant des boulets de 908 kilogrammes.


L'INSPECTION DU DIMANCHE.

Après quelques années d'usage, les très gros calibres tombèrent en défaveur. Les artilleurs arrivèrent aux mêmes effets de destruction en employant des boulets moins lourds, mais lancés avec une plus grande vitesse initiale. Actuellement le calibre de 30 centimètres est le calibre maximum. Peut-être même descendra-t-on au-dessous, dans un avenir peu éloigné.

Quant aux cuirasses, elles ont passé par les mêmes phases que les canons. Ce fut d'abord à l'accroissement de leur épaisseur que l'on demanda l'augmentation de leur puissance défensive. Puis, lorsque la métallurgie eut amélioré les qualités des métaux, on obtint avec des épaisseurs moindres des résistances plus grandes. Aujourd'hui des plaques de 30 centimètres d'acier spécial valent les plaques de 50 centimètres dont on se servait naguère. Cela constitue une importante diminution du poids du blindage qui permet de reporter le poids disponible soit sur l'artillerie, soit sur l'approvisionnement de charbon, soit sur la puissance des machines.

La lutte entre le canon et la cuirasse paraît en ce moment tout à l'avantage du premier, depuis qu'on est parvenu à remplacer la charge de poudre intérieure des obus ordinaires par des explosifs puissants, tels que la mélinite fondue dont la puissance d'éclatement est considérable. Les expériences entreprises sur les obus à la mélinite ont montré les effroyables ravages qu'ils causent. Tous les objets contenus dans le rayon d'action de cet explosif sont voués à une destruction complète. Ce sont de véritables torpilles aériennes que l'on peut tirer de beaucoup plus loin et avec beaucoup plus de précision que les torpilles sous-marines. Enfin, à leurs effets mécaniques, elles joignent cette particularité que les vapeurs nitreuses de l'oxyde de carbone dégagées par l'explosion rendant l'air absolument irrespirable peuvent causer l'asphyxie des combattants épargnés par les éclats du métal de l'obus.

On s'est donc ingénié, pour se préserver autant que possible contre les obus à hauts explosifs, d'abord en doublant les ponts blindés qui protègent les organes vitaux du navire, c'est-à-dire les machines, les chaudières, les soutes à poudre et les appareils à gouverner; ensuite en augmentant dans une proportion notable la surface des parties blindées. C'est un acheminement progressif, mais continu et manifeste, vers le retour à la protection totale des flancs, qui était la caractéristique des premiers navires blindés mis en service. Persévérera-t-on dans cette voie ou, au contraire, se décidera-t-on à faire du navire de guerre une sorte de monitor, assez ras sur l'eau, n'offrant ainsi presque plus de prise aux obus explosifs? C'est une question que l'avenir résoudra.

En la posant ici, nous ne voulons que montrer combien est difficile, délicat et complexe le problème du navire de guerre. L'idéal serait d'avoir un navire très puissant en artillerie, parce que le canon est l'arme par excellence; très rapide, parce qu'on sent que la vitesse est une qualité de premier ordre et, en effet, de jour en jour la vitesse augmente; très protégé, parce que le navire qui « tiendra » le plus longtemps devant l'ennemi aura bien des chances de remporter la victoire. Et cependant on voudrait que ce navire fût de dimensions moyennes pour qu'il ne coûte pas trop cher, afin d'avoir, sans trop de dépenses, une flotte aussi nombreuse que possible.

Ces conditions sont malheureusement contradictoires, et il en résulte qu'un même navire ne pouvant faire face à toutes les nécessités de la guerre, il faut de toutes façons posséder de multiples classes de bâtiments : pour les guerres d'Europe, des cuirassés d'escadre et des cuirassés garde-côtes, les uns et les autres très puissamment armés et très bien cuirassés; — pour les guerres lointaines et les croisières, des croiseurs convenablement armés et protégés, et ayant en outre beaucoup de charbon dans leurs flancs et une belle vitesse; — pour éclairer les escadres, des éclaireurs rapides peu armés; — pour éloigner l'ennemi des côtes, une flottille de torpilleurs sur lesquels tout doit être sacrifié à la vitesse.

M. L.

Canons. — Torpilleurs. — Branle-bas de Combat.

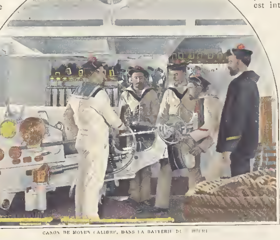
Les tambours viennent de battre le rappel à l'exercice du canon. Les armements de pièce courent à leur poste, qui dans les tourelles, qui dans la batterie (page 45). L'appel rendu est suivi d'un roulement. Tous les servants alignés, les yeux fixés sur le chef de pièce, observent le plus grand silence et une immobilité parfaite. *Approvisionnez!* commande l'officier canonnier. Aussitôt chacun se précipite. L'amarrage de chaque pièce est largué, les palans sont crochés à leur poste, les bailles à eau douce et à eau salée, les écouvillons refouloirs, jusqu'alors invisibles, tombent comme par enchantement, et non sans fracas, à la place qu'ils doivent occuper. Le choc des culasses, ouvertes et fermées plusieurs fois, produit un son de ferraille infernal, puis tout rentre dans le silence et l'immobilité. Ainsi se succèdent les divers commandements ayant pour objet de pointer et de faire feu. Le tir, en escadre, se fait généralement contre un but remorqué, marchant en sens contraire des bâtiments qui se suivent en ligne de file. Au tonnerre des grosses pièces, qui lancent des torrents de fumée épaisse, succède le bruit strident et précipité des pièces à tir rapide, tirant, comme les canons de 14 centimètres, jusqu'à cinq et six coups à la minute. Les calibres plus petits ont naturellement une cadence

encore plus rapide, allant jusqu'à dix-sept coups à la minute pour les 65 millimètres. Ce sont les triples croches du concert, dont les grosses pièces sont les rondes.

Mais pénétrons dans une tourelle de 34 centimètres. La pièce vient de tirer. Un servant appuie sur un levier qui met en jeu les appareils hydrauliques. L'énorme masse d'acier, portée sur son affût, glisse lentement en batterie, en position de tir, pendant qu'un autre mécanisme abaisse la culasse à la position de chargement. Elle s'ouvre bientôt d'elle-même par un mouvement en arrière suivi d'une rotation qui découvre l'ouverture de l'âme. Une lance de pompe à incendie y projette une véritable trombe d'eau destinée à opérer un nettoyage intérieur aussi parfait que rapide. Tout à coup, dans le parquet en acier qui supporte l'affût s'ouvrent deux volets à charnière, comme les trappes des féeries. On voit bientôt surgir un petit monte-charge, consistant en une boîte en tôle à plusieurs compartiments.

L'ENTRÉE DU PORT DE BREST, LE PONT DE RECOUVRANCE ET LE DÉBARCADÈRE DE [illegible]

Il s'arrête brusquement dans le prolongement mathématique de l'axe de la pièce, puis un énorme projectile, pesant plusieurs centaines de kilos, s'avance doucement, poussé à son poste par le refouloir mécanique. Celui-ci revient en arrière, le monte-charge s'élève d'un deuxième cran, puis d'un troisième, et le refouloir enfonce, en arrière de l'obus, les deux énormes gargousses qui lui donneront tout à l'heure une vitesse de 800 mètres à la seconde. Cela fait, la culasse se ferme mécaniquement, comme elle s'était ouverte; l'ascenseur qui, maintenant, a ses trois casiers vides, redescend lentement s'approvisionner dans les soutes, et au moment où il disparaît, les deux volets à charnière se referment sur lui. Le but est sur la droite; un pointage vient d'être donné par la passerelle au moyen du porte-voix. Le chef de pièce, en poussant un nouveau levier dans un certain sens, fait pivoter rapidement la tourelle sur la droite, pendant que la culasse s'élève ou s'abaisse jusqu'à ce que la ligne de mire se dirige sur le but à atteindre. Quelques instants encore et le pointage en hauteur et en direction sont rectifiés; la charge est battue par le tambour. D'un mouvement brusque, le chef de pièce fait feu en imprimant un choc au cordon fixé à l'étoupille. Le coup vient de partir. La pièce vient au recul, et 400 kilos d'acier volent dans l'air avec une vitesse effroyable, capables de percer les plus épaisses cuirasses et d'éclater ensuite dans l'intérieur du vaisseau ennemi pour y semer la mort et la dévastation. Sans perdre un instant, les canonniers manœuvrent l'énorme machine pour la mettre à même de tirer de nouveau.



CANON DE MOYEN CALIBRE, DANS LA BATTERIE DU [illegible]

Aujourd'hui on tend à remplacer les appareils hydrauliques, jugés trop compliqués et trop vulnérables, par des moteurs électriques, avec addition d'un pivot d'une douceur telle que, si les moteurs mécaniques sont avariés, on actionne à la main des manivelles pour faire tourner l'ensemble de la tourelle, du châssis et du canon, qui atteignent des poids fabuleux.

La nuit vient, mais la liste des exercices n'est pas close, car le marin est un noctambule par excellence. Des feux clignotants, alternativement blancs et rouges, jettent un éclair dans les ténèbres, signaux de nuit que le timonier interprète et exécute, assisté de son camarade le torpilleur. De temps à autre, un feu de bengale, blanc, rouge ou vert, appuyé d'une fusée ou d'une étoile, donne au signal une signification particulière.

C'est encore la nuit que se font les attaques de torpilleurs. Tous les bâtiments de l'escadre ont masqué leurs feux de route. Les sabords, hublots, toutes les ouvertures qui pourraient laisser filtrer la lumière au dehors sont soigneusement calfeutrées. Si la nuit est obscure, l'escadre, toute noire sur un fonds gris foncé, est à peu près invisible. Les cuirassés, matelots d'avant et d'arrière, séparés par une distance de quatre cents mètres, se voient à peine. Sur tous les points, la veille est intense, à l'avant, à l'arrière et des deux côtés de la passerelle. Il faut veiller pour éviter les abordages et veiller encore pour découvrir le torpilleur qui, lui aussi, a soigneusement masqué tous ses feux et que ses dimensions exigues rendent encore plus difficile à découvrir. Dans les deux camps, tous les secteurs de l'horizon sont fouillés. Certains matelots ont, la nuit, une acuité visuelle extraordinaire. Leurs yeux arrivent à distinguer tout à coup un petit point noir qui se déplace sur la nappe grise couleur de plomb de la mer. *Alerte! Un torpilleur par tribord devant!* Le point noir grossit, et à chaque seconde grandit le danger. Les matelots-torpilleurs de quart démasquent un projecteur, bientôt suivi d'un deuxième, et dirigent les faisceaux lumineux sur le torpilleur, qui s'approche à toute vitesse. Déjà il est entré dans le champ du faisceau, c'est-à-dire en dedans de 2,000 mètres. On distingue surtout une tache blanche vers son avant. C'est l'écume

qui rejaillit sur ses bossoirs. Le crépitement des canons-revolvers éclate. Un croiseur, placé en grand'garde, fait converger la colonne lumineuse de son projecteur avec les faisceaux des bâtiments voisins. Une flamme rouge sort de ses flancs, puis on entend un coup de canon. Le torpilleur s'avoue vaincu. Il change de route, s'éloigne et disparaît, toujours poursuivi avec acharnement par les projecteurs. *Un torpilleur à babord!* tel est le cri que vient de lancer un homme de veille du gaillard d'avant. En même temps s'allume un feu costou blanc, rouge, blanc. C'est le signal de convention indiquant le moment où le torpilleur lance sa torpille. Cette fois, le projecteur de bâbord est superflu. Les canons-revolvers exécutent un feu roulant; mais, hélas ! c'est un peu tard. On tire quand même, car on aura peut-être la consolation de le mettre hors de combat. Les projecteurs dardent leurs feux de tous côtés, mais déjà le torpilleur leur tourne l'arrière et va leur échapper, quand un aviso-torpilleur, qui le guettait sans trahir sa présence par aucune lumière, l'éclaire à son tour de deux faisceaux. Mais il est obligé, pour donner la chasse, de faire une évolution assez longue. A peine a-t-il eu le temps de tirer quelques coups de canon à tir rapide que, le torpilleur faisant un crochet, a disparu dans l'ombre.

Mais un signal illumine de blanc et de rouge le grand mât du vaisseau amiral, signal répété par tous les bâtiments : c'est la fin de l'exercice de nuit. Chacun reprend son poste de navigation, les sabords et les hublots se démasquent, les feux de route vert et rouge et les feux de hune brillent de nouveau. Ces mille lumières, groupées sur une longueur de près de trois kilomètres, donnent à l'escadre l'aspect d'une ville flottante.

Soudain les tambours et clairons sortent du panneau et font le tour du pont battant la générale. *Branle-bas de combat!* Au premier coup de baguette, chacun des 600 hommes qui composent l'équipage, qu'il soit dans la cale, dans la batterie ou dans la mâture, se précipite au poste qui lui est assigné par *le rôle*, pour mettre le navire en état de combattre. En quelques instants, c'est un incroyable mouvement, un tumulte sans pareil et une confusion apparente. On se croise, on se heurte dans les échelles qui conduisent aux batteries. Les gabiers, après avoir couvert les bastingages, renforcent le gréement, saisissent les embarcations, hissent dans les hunes des sacs remplis de fusils et de cartouches, puis des obus pour les canons-revolvers. Sur le pourtour des tourelles, les pavois en tôle se rabattent à l'extérieur pour dégager le champ de tir. Dans les batteries, les pièces sont approvisionnées et mises en état de faire feu, pendant que l'officier de tir, monté sur la passerelle, prend les ordres du commandant. Les passages des poudres et des projectiles s'organisent, depuis la cale jusqu'au pont, au moyen de



L'EXERCICE DU CANON DE DÉBARQUEMENT, A BORD.

palans, chemins de fer et chariots, sous la direction du commissaire, assisté du maître magasinier, du personnel des vivres, y compris le maître coq lui-même qui, vu la gravité des circonstances, a laissé son immense marmite bouillir toute seule. Les torpilleurs sortent des fonds de la cale trois ou quatre torpilles automobiles dont ils remplissent les réservoirs d'air comprimé. Elles sont ensuite introduites dans les tubes. Le chef de timonerie remplace le pavillon national qui flotte à la poupe par la *grande enseigne*, immense drapeau dont les glorieuses couleurs tombent jusqu'à la mer. Le médecin-major organise l'ambulance et le passage des blessés, qu'on descendra par les panneaux, au moyen de cadres en toile et de palans.

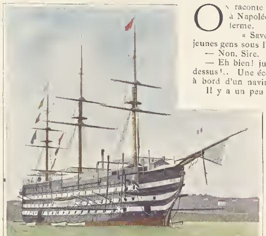
Dans tous les recoins s'allument des fanaux de combat, en plus des lampes électriques. Les pompes à incendie sont disposées, ainsi que des bailles et des seaux, dans le voisinage des pompes de lavage. Des paquets de toiles et de couvertures, destinés à étouffer un commencement d'incendie, sont déposés dans les batteries. Le personnel des machines et des chaufferies est doublé. On pousse les feux et l'on se tient prêt à faire marcher les pompes d'épuisement pour lutter contre les voies d'eau. Le tuyautage des collecteurs d'incendie est rempli d'eau sous pression, dans toutes les parties du bâtiment.

Un roulement se fait entendre dans les batteries. Tout est prêt, toutes les dispositions sont prises. Au tumulte du premier moment ont succédé l'immobilité et le silence. Le téléphone ou le porte-voix apporte des indications de pointage, indications qui sont répétées et complétées dans la batterie et les tourelles par l'officier canonnier. Les pièces sont pointées toutes ensemble à la sonnerie spéciale. La charge, battue sur le pont et bientôt répétée dans la batterie, donne le signal du feu à volonté. Les coups de canon partent à intervalles précipités. La cloche du pont sonne le tocsin. Les modulations aigues et stridentes de tous les sifflets réunis de la manœuvre percent le vacarme produit par l'artillerie. On entend la voix de l'officier de quart qui domine le tout: *Incendie général! Le feu est dans la batterie! A babord derrière!* A ce commandement, les détachements désignés à l'avance, conduits par leurs chefs, mettent én action les pompes à incendie. Ils déroulent les manches en cuir et en toile provenant des collecteurs. Les mécaniciens, qui ont reçu des ordres de la passerelle, font marcher les pompes à vapeur. Des torrents d'eau, jaillissant de sept ou huit lances en cuivre, partent des sabords arrière de la batterie, pendant que les pièces, à moitié dégarnies de leurs servants, continuent le feu avec ardeur, et que de nouvelles indications de pointage se succèdent.

L'incendie est éteint! Dès lors, tous les marins ramassent le matériel spécial et reprennent vivement leurs vrais postes de combat. Le tir reprend avec une intensité nouvelle. On donne la chasse à l'ennemi ; l'artillerie à tir rapide des hunes et des donjons de superstructure fait rage sur son pont. Les tambours battent le rappel suivi d'un coup de baguette. C'est le premier abordage, bientôt suivi du second, qui va se masser en réserve derrière la tourelle avant et la tourelle tribord. Nos abordeurs sont armés du sabre et du revolver. Le capitaine de frégate commandant en second vient de se placer à leur tête et, nouveau Jean-Bart, se tient prêt à s'élancer sur l'ennemi, à travers un ouragan de mitraille, quand tout à coup... la retraite est sonnée! Tout est remis en état pour la navigation courante, les pavois sont relevés, les pièces amarrées ; et le maître coq, qui s'est battu comme un lion et qui a été au feu comme un pompier, retourne à sa marmite, car on vient de *siffler les rations*, et dans quelques minutes les tribordais vont dîner.

E. D.

Le Borda



LE « BORDA » EN RADE DE BREST.

On raconte qu'un jour le vice-amiral Decrès, ministre de la marine, exposa à Napoléon un projet ayant pour but d'installer l'Ecole navale sur la terre ferme.

« Savez-vous, lui dit brusquement l'Empereur, un moyen d'élever ces jeunes gens sous l'eau ?

— Non, Sire.

— Eh bien! jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé, contentez-vous de les élever dessus[1]. Une école navale à terre serait aussi ridicule qu'une école de cavalerie à bord d'un navire. »

Il y a un peu de vrai dans la répartie de Napoléon. Les jeunes gens qui passent deux ans sur un vaisseau-école se familiarisent avec la vie du bord. Mais il y a pourtant nombre de personnes assez compétentes qui croient qu'on pourrait sans inconvénient placer à terre notre Ecole navale. Il serait, paraît-il, plus économique de loger les élèves dans une maison que sur un vaisseau. On a souvent plaisanté l'installation à Angoulême du collège naval fondé par la Restauration. Et franchement l'on n'avait pas tout à fait tort. Elever des marins en plein centre de la France, sur les bords de la Charente, sans qu'ils vissent jamais l'ombre seulement d'un mât, d'une voile ou d'un canon, était une conception un peu ridicule.

C'est dans la rade de Brest que stationne cette école, depuis la suppression du collège d'Angoulême, en 1827. Etablie d'abord sur l'*Orion*, elle fut transférée, en 1839, à bord du vaisseau à trois ponts le *Commerce de Paris*, qui, pour cette nouvelle destination, reçut le nom de *Borda*; il subsista jusqu'en 1863, époque où il céda la place au *Valmy*, qui lui-même fut remplacé, en 1890, par l'*Intrépide*, également à trois ponts. Le *Valmy* et l'*Intrepide*, en devenant vaisseaux-écoles, échangèrent leur nom contre celui de *Borda*, qui reste ainsi l'appellation générique du vaisseau où s'instruisent nos futurs officiers de marine. On s'est parfois demandé avec surprise pourquoi on avait choisi le nom d'un marin d'une notoriété modeste pour baptiser le vaisseau-école. Peut-être a-t-on voulu montrer ainsi que l'officier de marine devait être à la fois un homme de science et un homme de guerre, comme l'était Borda, qui fit faire des progrès réels à l'astronomie nautique et commanda brillamment un vaisseau pendant la guerre de l'Indépendance américaine. En tout cas, le nom de Borda est maintenant consacré par l'usage ou la tradition. Une de nos illustrations représente le *Borda* actuel. En sa qualité de navire du passé, il a sa coque noire traversée de lignes de batteries blanches, suivant la mode de jadis, à présent disparue. Il a aussi une mâture complète, beaucoup moins haute, il est vrai, que la mâture réglementaire d'un vaisseau de ligne, puisqu'elle n'est là que pour la parade ou pour l'exercice des élèves. Ses machines et ses chaudières lui ont été retirées, car il ne bouge jamais et demeure immobile sur ses ancres. Mais tel qu'il est et en dépit de sa forme ou de sa silhouette, il fera rêver tous les jeunes marins en herbe qui jetteront les yeux sur ces pages.

Il est agencé d'une façon parfaite. C'est merveille de voir quel parti on a su tirer d'un espace relativement restreint pour



LES CANOTS DU « BORDA » A L'EXERCICE.

y installer les nombreux services nécessaires à un établissement d'instruction. Pas le plus petit coin n'est perdu. La batterie basse, par laquelle on arrive lorsque « la canonnière » ou un canot vous dépose à bord, comprend des chambres d'officiers, le poste des maîtres, la salle de bains et enfin, sur l'avant, les cuisines. Dans la deuxième batterie on rencontre successivement, en venant de l'arrière : l'infirmerie, la salle d'étude des anciens, la batterie armée de canons, qui sert en même temps de réfectoire, puis des chambres d'adjudants. Dans la batterie haute se trouvent le carré des officiers, des amphithéâtres pour les cours, la salle d'étude des nouveaux; sous la dunette, le logement du commandant et celui de quelques autres officiers.

Aux étages inférieurs, dans les cales et les faux ponts, on a placé les vestiaires des élèves, et, non loin de là, leurs prisons — car il faut tout prévoir, hélas ! — puis un musée de modèles de machines et de canons, les soutes à vivres, etc... On y trouve aussi, à la place jadis occupée par les machines, un grand *préau* servant à l'escrime et à la gymnastique. Une de nos gravures (page 49) représente ce préau, qui prend jour par une sorte de large puits montant jusqu'au pont supérieur, au centre du bâtiment. Comme malgré son architecture antique, le nouveau *Borda* est aménagé à la moderne et, par suite, éclairé à la lumière électrique, on a dû loger dans le faux pont les chaudières et les dynamos nécessaires à cet éclairage. C'est là ce qui explique la présence d'un long et mince tuyau de cheminée qui émerge entre les deux mâts principaux.

Les batteries d'étude ont une longueur de vingt à vingt-cinq mètres et s'étendent sur toute la largeur du navire. Elles sont garnies de bureaux, de six places chacun, placés en abord juste en face des fenêtres qui ont remplacé les sabords. Des pliants servent de sièges aux élèves. A la nuit, les batteries d'étude se transforment en dortoirs de la façon la plus simple du monde, puisque les élèves dorment dans des hamacs : il leur suffit de suspendre leurs hamacs à des crochets de fer fixés aux poutres transversales du pont supérieur, et le dortoir est installé.

Quant à la batterie garnie de canons et servant aux exercices d'artillerie, elle se métamorphose trois fois par jour en réfectoire sans grande complication. A l'heure des repas, des servants dressent entre les canons des tables en bois blanc démontables, à tribord pour les anciens, à bâbord pour les nouveaux; puis, le repas fini, tout est enlevé très vite pour laisser l'espace libre entre les canons. Les amphithéâtres sont pareils à ceux de tous les collèges, de toutes les écoles. Ils contiennent des gradins portant des tables et des bancs et, en face des gradins, l'inévitable tableau noir.

Le *Borda* est commandé par un capitaine de vaisseau. Son état-major comprend : un capitaine de frégate, second, un aumônier, neuf lieutenants de vaisseau, professeurs ; deux mécaniciens principaux, professeurs ; un sous-commissaire, officier d'administration ; dix professeurs civils. Indépendamment de leurs cours ou conférences, les lieutenants de vaisseau font à bord un service de quart ou de garde. On cherche à donner aux futurs officiers une idée aussi exacte que possible de la vie maritime, et le service intérieur du bord se rapproche, autant que faire se peut, du service ordinaire de la flotte.


LE « JANUS » SOUS VOILES

L'équipage du *Borda* se compose de 300 à 320 hommes, parmi lesquels 200 marins des différents grades sont préposés spécialement à l'instruction et au service des élèves. Ceux-ci sont sous la surveillance continuelle de jour et de nuit de dix premiers-maîtres — ayant le grade d'adjudants — qui font la police des cours, des études, des repas et des récréations. Ils veillent au maintien de l'ordre. Ils sont là pour réprimer tous les écarts, toutes les infractions à la discipline : d'où le sobriquet assez irrespectueux de *molosses* qui sert à les désigner.

La plupart des cours ont lieu sur le vaisseau même. Le cours de physique et de chimie est fait à terre, à l'Ecole de médecine navale, afin de profiter des laboratoires et des cabinets de physique qui s'y trouvent. L'exercice du fusil a lieu à terre, dans la cour de l'Ecole des mécaniciens. Les élèves y sont conduits deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche matin. Les exercices de manœuvre ayant trait soit aux embarcations, soit à la conduite des navires, se font en rade, dans les canots du *Borda* ou à bord des deux annexes stationnées en rade, non loin du vaisseau-école. Parmi les illustrations qui accompagnent ce texte, on peut voir (page 47) la flottille des canots évoluant en rade : ce sont, bien entendu, les élèves qui manœuvrent les voiles, qui arment les avirons ou qui, à tour de rôle, tiennent en main la barre du gouvernail. Une autre gravure (page 48) représente une des annexes, le *Janus*, ancien brick a voiles transformé en trois-mâts, en train de circuler pour l'instruction des élèves. L'autre annexe est l'*Allier*, aviso-transport à vapeur qui a reçu, depuis qu'il est affecté au service de l'Ecole navale, le nom de *Bougainville*. Sur les annexes, les élèves font absolument l'office de matelots. Ce sont eux qui courent sur les manœuvres pour hisser les voiles ou les carguer ; ce sont eux qui montent dans la mâture pour serrer les voiles ou gréer les perroquets ; ce sont eux aussi qui conduisent les feux quand on marche à la vapeur. On les exerce également à la conduite des canots à vapeur en leur faisant manœuvrer la machine d'une embarcation de ce genre, de même qu'on les initie au fonctionnement des machines de torpilleurs, en mettant à la disposition de l'Ecole un des torpilleurs du port. En un mot, on cherche de toutes les façons à inculquer à ces jeunes gens, avec les connaissances théoriques, le savoir pratique, indispensables à l'officier.

La rentrée du *Borda* a lieu le 1er octobre de chaque année. Comme les cours durent deux ans, les « bordachiens » se divisent en « anciens » et en « fistots ». Ces derniers sont les nouveaux; ils correspondent aux « melons » de Saint-Cyr. Chaque ancien a son fistot, c'est-à-dire une sorte de pupille dont il fera la première éducation maritime, qu'il initiera aux premiers détails du bord, aux traditions et aux coutumes de l'Ecole et dont il dirigera les premières ascensions dans la mâture. Le fistot doit respect et soumission à son ancien — comme à tous les anciens du reste — et malheur à celui qui voudrait secouer le joug de ses aînés ! Il lui en coûterait plus d'un « tour de barres », c'est-à-dire plus d'une promenade aux barres de perroquet — tout en haut de la mâture — infligée en guise de punition. Mais l'union de l'ancien et du fistot ne devient indissoluble qu'après la cérémonie solennelle de la remise du sabre. Il n'y a pas fort longtemps que les élèves du *Borda* portent à leur flanc — et avec quelle satisfaction bien naturelle ! — cet insigne de commandement : ils le doivent à une visite que leur fit, en 1866, le jeune Prince Impérial. Jusque-là ils n'avaient rien de militaire dans leur costume tout noir, relevé seulement de boutons d'or à la veste et d'une ancre à la casquette. Pourtant les Polytechniciens avaient l'épée, les Saint-Cyriens le coupe-choux ou le sabre, suivant qu'ils étaient fantassins ou cavaliers : pourquoi les Bordachiens étaient-ils ainsi déshérités? Etait-ce donc qu'on les traitait en gamins ? Cela avait quelque chose d'humiliant. Et quand le Prince vint à Brest pour voir l'Ecole, on autorisa les majors des promotions à demander la faveur de porter le sabre. La faveur fut accordée.

Le sabre fait partie de la grande tenue, c'est-à-dire de la tenue en drap noir à boutons d'or, qui n'est qu'une tenue de sortie. Sur le *Borda*, en effet, les élèves ne sont pas si élégants. Leur costume d'intérieur est entièrement de toile et se compose d'un large pantalon, d'une vareuse et d'une casquette noire. Mais le fistot ne doit pas s'armer du sabre d'ordonnance avant d'avoir été sacré par son ancien. Cela donne lieu à une cérémonie particulière. Le fistot se met à genoux devant l'ancien et baisse la tête ; l'ancien tire le sabre et frappe son camarade de trois coups du plat de la lame sur l'épaule droite. Puis il le relève, lui donne l'accolade, boucle son ceinturon et lui remet l'arme qui battra son flanc lorsqu'il circulera dans la ville de Brest aux jours de sortie. Si le fistot est devenu un per-

sonnage de qualité, par l'effet même de la réception de son sabre, il n'en demeure pas moins tenu de s'incliner devant l'évidente supériorité de ses anciens. Il doit, en parlant d'eux, dire Monsieur un tel. Il doit rendre hommage à leurs mérites incontestables. Il doit les saluer le premier..., moyennant quoi, il est assuré de passer tranquillement son année de début, sans encourir aucune des petites misères réservées aux esprits trop indépendants. Il n'y a pas, au *Borda*, de ces brimades qui, dans d'autres écoles, présentent un fâcheux caractère de vexation ou de brutalité.

Les journées sont singulièrement bien employées : les manœuvres alternent avec les cours, les cours avec les heures



LE PRÉAU DU « BORDA ».

d'étude, sans repos ni trêve que de courtes récréations, passées sur le pont, entre le mât d'artimon et le mât de misaine.

La musique et la danse sont en grand honneur sur le *Borda*. Un piano, installé dans la batterie, permet de cultiver l'une et l'autre. Mais la vie du bord est bien monotone. Elle est faite pour donner aux élèves un avant-goût des longues traversées au delà des grands caps. Le temps n'est plus cependant où les futurs officiers de marine restaient cloîtrés sur le vaisseau-école pendant deux ans de suite, sans jouir d'un seul jour de congé. On a commencé par octroyer un mois de vacances entre les deux années d'étude, ce qui fut un progrès énorme, puisque cela permettait à ces élèves, à ces enfants, d'aller se retremper au milieu de leurs familles. On a ensuite donné une sortie par trimestre, puis une sortie par mois. Enfin, en 1890, dans un bel élan de largesse, on a concédé un congé de dix jours au milieu de l'année scolaire, vers le mardi gras. On ne se doute pas de la peine qu'on a eue et de la diplomatie qu'il a fallu déployer pour faire octroyer aux élèves du *Borda* ces courtes vacances. Ne prétendait-on pas que Brest était trop éloigné du centre de la France! On se croyait encore, sans doute, au temps des diligences, où il fallait huit jours pour aller de Brest à Paris. Un ministre moins routinier que ses prédécesseurs a trouvé absurdes de pareilles raisons et la cause des petites vacances a été gagnée.

La grande fête traditionnelle du *Borda* est celle du C. Voici comment on la décrit dans un ouvrage spécial : « Le C est un mannequin costumé en bordachien qui personnifie l'élève cancre, rossard, souffre-douleur et antiréglementaire. Sa casquette est sale, ses cheveux longs, ses vêtements déchirés; il porte la moustache, un faux-col, des gants de couleur; il a une montre, une bague, cinquante et un sous dans sa poche, un roman très pornographique, etc... Bref, il est chargé de tous les méfaits que l'on réprimande ou punit à bord, et il mérite pour cela d'être pendu à la grande vergue et calé trois fois, comme on disait dans l'ancienne marine, c'est-à-dire trempé trois fois dans l'eau. Les élèves lui font donc subir le supplice de la cale. Mais au troisième coup la corde cède et l'infortuné, livré à lui-même, tombe et s'en va au fil de l'eau. On envoie un canot le repêcher. Ramené à bord, il est fouillé par un *molosse* qui reconnaît combien sa tenue est défectueuse et qui trouve sur lui une lettre ironique et perfide, dans laquelle le pauvre C dépeint sous les plus sombres couleurs de la vie du *Borda*, le régime sévère et dur qu'on y subit... Pourquoi ce mannequin s'appelle-t-il le C? Mystère et tradition. »

Les cours se terminent à la fin de juillet. Les fistots embarquent alors sur le *Bougainville*, avec lequel ils font une campagne d'instruction d'une durée d'un mois. Ils visitent ainsi Saint-Malo, Cherbourg, Le Havre, quelquefois Anvers et Portsmouth. Le 31 août ils sont de retour à Brest, pour aller de là prendre leurs grandes vacances. Quant aux anciens, c'est le 31 juillet qu'ils voient s'ouvrir toutes grandes devant eux les portes de la liberté. Ce jour-là, ils finissent leur temps de servage; ils quittent avec un bonheur sans mélange « l'affreux ponton » qu'ils ont été pourtant si fiers de fouler sous les pieds deux ans plus tôt. Mais le cœur des Bordachiens, comme celui des hommes, est fait d'ingratitude et d'oubli. Sans tarder, ils revêtent l'uniforme d'aspirant qu'ils ont fait confectionner depuis longtemps par un tailleur brestois. A leurs manches et à leur casquette brille un galon d'or, ce précieux galon si désiré, qui leur a fait faire tant de rêves délicieux. La vie leur apparaît souriante, pleine de promesses qu'elle ne tiendra pas toujours.

M. L.



LA BATTERIE BASSE ET LA SALLE D'ARMES

Le Matelot

Le matelot que je veux présenter au lecteur est un être beaucoup plus complexe que le soldat, son frère d'armes de l'armée de terre. Qu'il soit gabier, fusilier, canonnier, torpilleur ou mécanicien, on le rencontre toujours coiffé du même bonnet bleu à pompon rouge, que la guerre de 1870 a popularisé, et que, depuis lors, nos enfants continuent à porter en l'ornant du ruban aux belles légendes dorées. C'est ainsi que les noms de nos cuirassés : la *Dévastation*, le *Courbet*, le *Bayard*, etc., sont aussi familiers aux Parisiens et aux habitants de nos moindres villages qu'aux populations de nos villes maritimes.

Dans la flotte anglaise, comme au temps jadis d'ailleurs dans la nôtre, on trouve à bord de vrais soldats et des artilleurs. Ils sont revêtus de la traditionnelle jaquette rouge. C'est plus pittoresque, et cela fait bien dans le tableau au point de vue de la couleur; mais cela manque d'unité. J'aime mieux notre matelot avec son col bleu. Il est bon à tous les métiers, après avoir puisé dans les écoles l'instruction spéciale nécessaire. A des règles uniformes, à une discipline uniforme, on a bien fait d'ajouter un uniforme spécial, adapté merveilleusement d'ailleurs à tous les climats et à toutes les circonstances de la vie sur mer.

Et, d'abord, d'où provient-il, notre matelot? La grande pépinière du recrutement, tout le monde le sait, c'est l'inscription maritime. Voilà plus de deux siècles que la vieille et toujours vivace institution de Colbert nous fournit des marins; et ce qui prouve qu'elle a la vie dure, c'est qu'elle a vécu jusqu'en l'an de grâce 1896, sur le régime des décrets et des ordonnances. La loi qui la régit date, en effet, du mois de juin dernier. Nos pêcheurs, dans le bon vieux temps, ne se souciaient guère d'embarquer sur les vaisseaux du roi où les attendaient les fers, le *supplice de la cale*, qui consistait à immerger le patient par trois fois, à l'aide d'un cordage venant du bout de la grande vergue; la *bouline*, qui consistait à passer entre deux rangs de camarades qui vous cinglaient le torse à l'aide de garcettes; le *cabestan*, qui était un genre différent de flagellation; sans compter le scorbut, la vermine, etc. Ce genre d'attractions, bien que varié, n'étant pas suffisant pour assurer le recrutement de la flotte au moyen de volontaires, on trouvait des équipages au moyen de la presse. C'était un expédient qui avait pour conséquence de dépeupler les côtes. Il fallait aviser et trouver mieux. Ainsi fut créée l'inscription maritime qui oblige l'habitant des zones maritimes à servir jusqu'à soixante ans.

En retour de cette lourde charge, du service obligatoire que les terriens ne connaissent que depuis un quart de siècle, le marin jouit de certains avantages dont le principal est une retraite pouvant s'élever jusqu'à 600 et 750 francs. C'est ainsi que née de la raison d'Etat, l'inscription maritime est devenue en même temps une institution de prévoyance, et que Richelieu et Colbert furent, sans le savoir, des socialistes d'État, dans toute la force du terme.

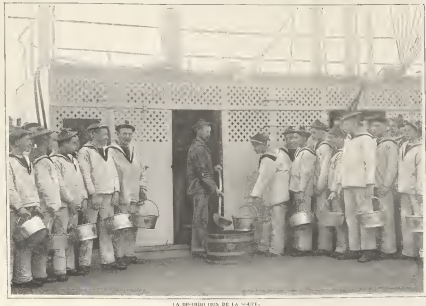
Voilà donc notre marin des classes immatriculé, puis levé pour le service. Il séjourne un certain temps au dépôt où on le dégrossit un peu sur tout, puis il passe devant « la commission des spécialités » qui opère une sélection parmi les jeunes inscrits. Les plus robustes, les plus carrés d'épaules, feront des canonniers et iront passer huit mois sur le vaisseau-école la *Couronne*, en rade des îles d'Hyères; les plus instruits deviendront électriciens et torpilleurs après un stage de six mois sur l'*Algésiras;* d'autres iront à Lorient au bataillon d'instruction, ce sont les futurs fusiliers; enfin, ceux qui sont marins long-courriers seront dirigés sur la *Melpomène*, frégate-école des gabiers.

Les bâtiments armés exigent la présence d'environ quarante mille marins dont les deux tiers proviennent de l'inscription maritime. Le reste est fourni par les bas numéros de la flotte et les engagements volontaires. Cette dernière source de recrutement fournit principalement les mécaniciens qui, après un stage dans les écoles spéciales de Toulon et de Brest, arrivent promptement sous-officiers, premiers maîtres, puis peuvent parvenir mécanicien inspecteur-général, grade assimilé à celui de contre-amiral. On avait coutume de dire que le soldat avait son bâton de maréchal dans sa giberne. On peut en dire autant du matelot, et l'on cite dans la marine plusieurs amiraux sortis des mousses; mais combien peu franchissent l'échelon de premier maître, assimilé à l'adjudant de l'armée. L'examen exigé pour passer enseigne de vaisseau est difficile, et il ne peut en être autrement étant données les connaissances étendues et variées que doit posséder l'officier de marine. On estime que cinq pour cent à peine dans notre état-major naval sortent des rangs. Tout le reste provient de l'Ecole navale, et, en très petit nombre, de l'École polytechnique.

Le matelot, du temps de Colbert, était déjà mieux payé que le soldat, du moins quand il était payé, car il arrivait souvent que la solde était en retard. Il avait droit à 14 livres, 16 livres ou 21 livres, selon le temps du service. Aujourd'hui les soldes sont de 24 francs, 33 francs et 36 francs par mois, selon la classe. Les brevets de spécialités confèrent en outre aux titulaires des suppléments journaliers de 25 a 40 centimes auxquels viennent s'ajouter des suppléments facultatifs conférés à la mer, par l'autorité du bord. Ces suppléments de fonctions sont de 10 a 20 centimes par jour. Il va sans dire que de nos jours le matelot est payé régulièrement et intégralement. Toutefois, les inscrits peuvent faire toucher par leurs parents : femmes, ascendants ou enfants, une partie de leur solde. C'est ce qui constitue la délégation, que le marin appelle sa *délègue*. La caisse des gens de mer, créée bien avant l'invention des mandats-poste, spécialement à l'effet de verser la délégation aux ayants droit,

rend aux populations maritimes les plus signalés services, surtout lorsque le marin, soutien de famille, est en cours de campagne. Dans ce cas particulier, on ne paye la solde qu'à raison d'un mois sur deux, de sorte qu'au retour au port, au moment du désarmement, le matelot se trouve à la tête d'un gros décompte dont il fait invariablement deux parts. Après avoir envoyé la plus grosse à la femme ou à la mère, il consacre la seconde à mener pendant quelques jours la vie à grandes guides. Tant qu'il lui reste un écu, ce ne sont que noces et festins, le tout accompagné des promenades obligées en voitures ou à cheval; car le mathurin comme l'officier de marine a toujours éprouvé un penchant irrésistible pour la locomotion, cette navigation roulante, et aussi pour l'équitation.

Il lui arrive parfois d'être « débarqué sans palan » de sa monture; mais c'est plus fort que lui, il y revient toujours et quand même. Le matelot n'a pas plus tôt dépensé les premiers sous de son décompte que les ennuis, les privations et les misères de la campagne qu'il vient de faire sont oubliées à jamais. Mais dès que son escarcelle est vide, il n'a plus que faire sur le plancher des vaches, où il faut toujours avoir la main à la poche. Qu'il obtienne une permission d'une vingtaine de jours, pendant lesquels il reverra sa vieille mère, sa femme et ses petits enfants qui le connaissent à peine, et dont le plus jeune est quelquefois venu au monde après son départ, et notre mathurin, dont l'insouciance est le fonds du caractère, ira de nouveau volontiers courir les mers. Il ne faudrait pas croire que les spécialités, bien qu'appartenant à des gens coiffés du même bonnet, soient placées à bord sur le même pied. Une hiérarchie établie avec soin et rigoureusement observée, les distingue les unes des autres.



LA DISTRIBUTION DE LA SOUPE.

Il a fallu, en effet, prévoir le cas où l'embarcation ou le navire lui-même venant à être privé d'officiers, quel serait le sous-officier qui, à grade égal, aurait autorité sur l'équipage et prendrait le commandement. Voici l'ordre établi par les décrets en vigueur : manœuvre, canonnage, torpilles, mousqueterie, timonerie. Puis viennent les mécaniciens, pilotes, armuriers, fourriers, chauffeurs, charpentiers-calfats, voiliers, magasiniers, agents des vivres, tambours et clairons, et hommes de pont. Enfin, pour justifier l'appellation de ville flottante donnée aux vaisseaux de guerre, d'autres spécialités accessoires viennent s'ajouter aux premières; ce sont celles de pyrotechnicien, de secrétaire militaire, de gymnaste, de maître d'escrime, d'instituteur, de scaphandrier, de musicien, de boulanger et de maître coq. Les cambusiers sont en même temps tonneliers et bouchers. Parfois, cependant, cette dernière fonction est revendiquée par l'infirmier, qui peut ainsi se faire la main *in anima vili*, en vue des opérations chirurgicales qu'il est parfois appelé à faire sur les petits bâtiments dont l'état-major ne comporte pas de médecins. Il me souvient encore de notre infirmier du *Jean-Bart*, qui, dédaignant la masse et le coup d'assommoir donné sur le front de la bête, opérait à la manière des toréadors et tuait l'animal sur le coup, en lui enfonçant un poignard dans les vertèbres cervicales.

Les fonctions de coiffeurs préposés aux rasoirs et aux tondeuses, sont dévolues aux tambours et clairons. Je n'ai jamais su pourquoi; mais la tradition le veut ainsi. Il va sans dire que les charpentiers-calfats, fournissent des menuisiers et des ébénistes et qu'on trouve dans le personnel des machines, des fondeurs, des chaudronniers en fer et en cuivre, des ajusteurs, des forgerons, des serruriers, des graveurs, des dessinateurs, des ciseleurs, etc. On trouve parfois parmi eux de véritables artistes qui permettent au second du bord de décorer les panneaux, la coupée, le fronton de passerelle ou de dunette, au moyen d'emblèmes qui sont de véritables objets d'art. Parfois, les circonstances s'y prêtent, et l'on choisit comme thème les armoiries du personnage qui a donné son nom au vaisseau, comme sur le *Richelieu*, le *Bayard*, le *Colbert*, etc. Quand le personnage n'a ni blason ni armoiries on s'ingénie à créer un emblème qui doit figurer à l'avant de toutes les embarcations et permet à première vue de distinguer le bâtiment auquel elles appartiennent. Seuls les canots des amiraux ont pour emblèmes des étoiles : deux pour le contre-amiral et trois pour le vice-amiral.



L'ÉQUIPAGE AUX SACS.

Enfin, aux armuriers incombent les fonctions de vitrier, ce qui n'est pas une sinécure après certains tirs des grosses pièces.

Par l'énumération qui précède on voit que tous les métiers

de la création, à peu d'exceptions près, sont représentés à bord. Le marin faisant lui-même sa lessive, le lundi et le vendredi, il se transforme encore en blanchisseuse et repasseuse. Quand nous étions embarqués sur le *Bayard*, lors du blocus de Formose, et que les Chinois, qui sont cependant des blanchisseurs émérites, nous refusaient obstinément notre linge, pendant les longs mois du blocus, nous avions recours aux musiciens de l'amiral, qui jouaient du fer à repasser et de leur instrument avec une égale dextérité. Dire que nos cols et manchettes étaient aussi parfaits que si on les eut envoyé blanchir à Londres, serait une exagération manifeste; mais, seuls de toute l'escadre, les officiers du bâtiment amiral avaient du linge empesé. Ainsi le voulait la misère des temps. Il m'est arrivé, par contre, à la même époque, à bord du *Château-Renaud*, pendant une relâche à Hong-Kong, de voir le bâtiment littéralement pris d'assaut par une nuée de jeunes Chinoises qui grimpèrent à l'abordage par les porte-haubans, agitant des certificats qui établissaient qu'elles étaient les plus habiles et les plus fidèles blanchisseuses du monde. Les cris perçants qu'elles poussaient en pidjin, ce patois anglais de l'Extrême-Orient, faisait vaguement ressembler notre bâtiment à une halle tenue sur un bateau de fleurs. En qualité d'officier en second, chargé de maintenir le bon ordre, je fus obligé d'appeler immédiatement la garde, en armes, pour refouler pied à pied, les unes par la coupée, les autres par-dessus les bastingages, ces trop entreprenantes jeunes personnes, et repousser cette invasion d'un nouveau genre.

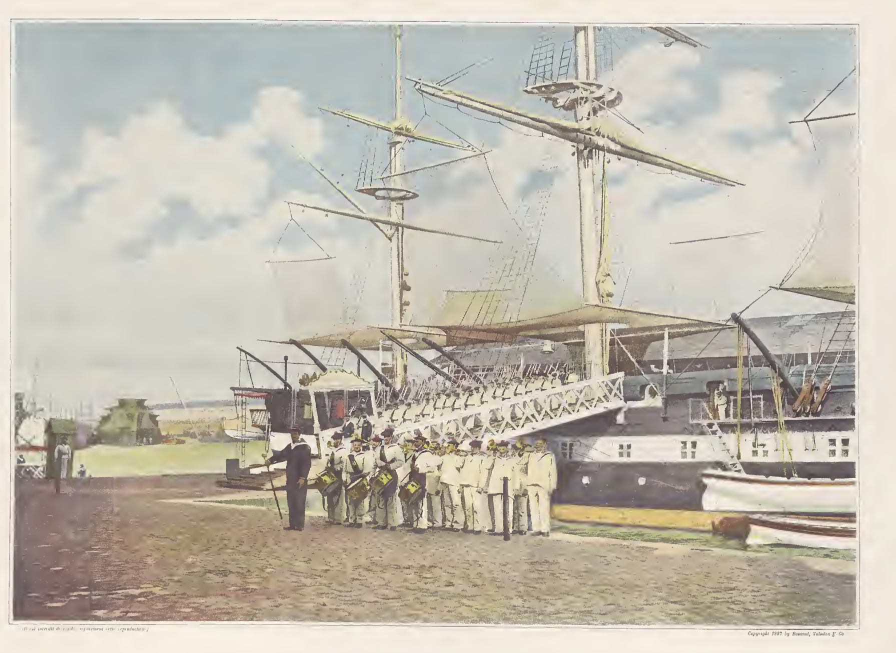
« Pour sûr, disaient les matelots, que les Chinois ne nous prendront jamais comme cela à l'abordage! »

Que le lecteur veuille bien nous pardonner cette petite digression et revenir avec nous au fin gabier, au marin par excellence, dans tous les temps passés, présents et futurs. Certes, l'importance du gabier est bien moindre aujourd'hui qu'au temps où nous avions encore une marine à voiles; c'est à peine s'il nous reste quelques bâtiments mixtes, et la *Couronne* elle-même, depuis la fin de 1895, n'a plus cette belle mâture de 60 mètres de hauteur, dernier vestige des vieux vaisseaux de Crimée. Le soleil doré de la rade des îles d'Hyères n'éclairera plus, comme naguère, chaque matin le majestueux édifice de sa voilure. Désormais c'est le mât militaire qui règne dans toute la flotte. Qu'on s'imagine une espèce de tour en acier d'une trentaine de mètres, dans l'intérieur de laquelle on a pratiqué un double escalier en hélice, un pour la montée, un pour la descente. Plusieurs plates-formes sont installées à différentes hauteurs, en guise de hunes; et on y dispose soit des projecteurs de lumière électrique, soit de l'artillerie à tir rapide. Pas n'est besoin d'être gabier aujourd'hui, ni de savoir prendre un ris ou serrer un cacatois sous un grain, pour monter dans de semblables belvédères. Les dames en font l'ascension par plaisir quand elles visitent nos cuirassés. Aussi n'est-ce plus là que nous retrouvons le gabier; mais il a toujours sa raison d'être, et voici dans quelles circonstances :

Le vaisseau appareille par grosse mer, le cabestan a mis l'ancre haute, c'est-à-dire qu'elle se présente à fleur d'eau, baignée au tangage par d'énormes paquets de mer, qui rejaillissent en flots d'écume sur les bossoirs. Il fait nuit noire et nous sommes en hiver. Il s'agit d'aller crocher la poulie de capon dans la cigale de l'ancre pour hisser celle-ci à son poste de mer. Un gabier s'affale, pieds nus toujours, car le vrai gabier, véritable quadrumane, travaille des pieds aussi bien que des mains. On l'a obligé à se passer un bout de corde autour des reins; mais il a fallu insister pour qu'il accepte de prendre cette précaution élémentaire qu'il considère comme une injure faite à son intrépidité naturelle. Les pieds posés sur la poulie inférieure de capon, qui est quelquefois plus grosse que lui, il affale le palan et plonge avec lui dans la lame à chaque coup de tangage. On l'entend s'écrier : « *L'ancre est surjalée!* » ce qui signifie qu'un tour de chaîne s'enroule autour de la traverse de l'ancre. Quelquefois ce sont les becs de l'ancre qui montent les premiers. Dans ce cas *l'ancre est surpattée!* Ce sont encore des tours de chaîne qu'il faut défaire tout en maintenant l'énorme masse de fer dont le poids atteint et dépasse trois mille kilogrammes. Si le vaisseau fait partie d'une escadre, il est obligé de sortir de la ligne et de demander « liberté de manœuvre », car l'opération est délicate, dangereuse et forcément longue. Une armée de fusiliers, de canonniers ou de timoniers n'y ferait rien. Un gabier, deux gabiers au plus, suspendus au-dessus de l'abîme, sur cette balançoire mal suspendue qui peut basculer et tout rompre, éclairés par la lueur vacillante d'un fanal qu'on maintient à leur hauteur avec un bout de corde, fixent des cordages sur l'ancre, dépassent la chaîne qu'on mollit, tour par tour. Pendant ce temps, l'escadre s'éloigne. Le commandant, impatient de reprendre son poste, marche à petite allure, la lame cingle nos braves loups de mer, dont la lutte contre les éléments exaspère le courage. Enfin, après une demi-heure, quelquefois davantage, d'efforts surhumains, *l'ancre est claire!* Nos braves gabiers, trempés jusqu'aux os, transis, sont rehissés sur le gaillard d'avant, quelquefois les mains en sang, mais prêts à se dévouer de nouveau, conscients d'avoir fait œuvre de marin, dont nul autre qu'eux, à bord, n'eut été capable de venir à bout. « Allez-vous changer, garçons, leur dit l'officier en second, et dites à la cambuse de vous donner un corijaron de tafia. » Il ne reste plus maintenant qu'à peser sur l'énorme palan, avec les quatre cents hommes réunis de l'équipage, en un mot, à tirer sur la ficelle. C'est bon pour les hommes de pont et les *sakos*, dit le gabier. Lorsque ce dernier a passé son enfance à pratiquer la pêche sur notre littoral breton ou normand, il devient dans la marine de guerre un patron d'embarcation incomparable. Il exerce, dans ce cas, un véritable commandement. Il est responsable de la bonne tenue de son petit équipage, auquel il impose son autorité; il astique avec amour les cuivres et les ferrures, et brique les bancs et les avirons « à blanc », pour avoir droit lors de l'inspection du matériel du mardi à la récompense tant appréciée de la double ration. Le public étranger aux choses de la marine ne se figure pas l'influence toute-puissante de *la double* et du *retranchement*, car, comme l'ont écrit de graves auteurs militaires : « la discipline se maintient dans les armées par un bon système de récompenses et *de punitions*. »

Les pénalités comportent donc la consigne, le peloton, le retranchement à raison d'un repas seulement par jour, les fers, boucle simple ou boucle double, qui consiste à passer la cheville ou les deux chevilles du patient dans une manille enfilée à une barre de fer posée sur le pont et mobile, dite *barre de justice*. Le matelot puni de fers, n'y passe que la nuit, d'un branle-bas à l'autre. Encore est-il « débroché », selon l'expression consacrée, s'il a un quart de nuit à faire. Les hommes « à la broche », étendus sur le pont dans un angle de la batterie, acceptent

LE COUCHER DES HOMMES.



FUSILIERS SE RENDANT A L'EXERCICE

(Lorient.)

généralement leur sort avec plus de philosophie qu'on serait porté à le croire. On leur donne une ou deux couvertures, selon la rigueur de la saison; et, d'ailleurs, dormir à plat-pont est une habitude que le marin prend de bonne heure, pendant les quarts de nuit. La prison entraîne la mise aux fers, nuit et jour, avec une promenade d'une heure à l'air libre, ainsi que la privation de solde, et peut aller jusqu'à un mois. Le marin qui a encouru cette peine à la suite d'un gros délit tel que : bordée de plusieurs jours, récidive, abandon de son embarcation à terre, faute grave contre la discipline, etc., la subit quelquefois dans le cachot, petit réduit situé à fond de cale, dans le voisinage des machines.

Toutes les fois qu'un marin se met dans le cas d'être puni, en présence d'un supérieur de tout grade, celui-ci n'a pas le droit, comme le fait un simple caporal dans l'armée, d'infliger séance tenante une punition déterminée. Il va trouver l'officier de quart, lui expose le cas et lui demande la permission d'inscrire le délinquant sur *le cahier*. Vers quatre heures du soir, après le rapport, le maître de mousqueterie, qui est dénommé « capitaine d'armes » et qui est le grand-maître de la police du bord, présente le *cahier* à l'officier en second, auquel le commandant délègue toujours ses pouvoirs, et, c'est à ce moment-là seulement, que les punitions sont réglées, selon un tarif et une appréciation uniformes. C'est une garantie incontestable en faveur du délinquant, qui se trouve ainsi à l'abri de la mauvaise humeur, du parti-pris, de l'amour-propre exagéré et de la passion du supérieur qui a constaté le délit.

Les punitions sont lues solennellement devant tout l'équipage assemblé, vers six heures, au branle-bas du soir, immédiatement après la prière dite par l'aumônier, ou à son défaut, par un timonier.

Le manuel du marin-canonnier enseigne, aux devoirs généraux, que « les canonniers doivent se faire remarquer par leur zèle, leur bonne conduite et leur bonne tenue ».

Les chefs de pièce doivent veiller à ce que tous les mouvements ordonnés soient exécutés avec *sang-froid*, *précision* et *vivacité*.



L'EXERCICE DES SIGNAUX A BRAS.

Dans la vie journalière, le canonnier breveté est souvent « chef de série », petit groupe de marins de toute catégorie, dont la place est marquée d'avance sur le pont lors de l'appel des gens de quart. C'est donc au canonnier qu'incombe le soin de signaler aux fourriers, les manquants de sa série. Il n'y a pour ainsi dire pas d'exemple de faux appels ou d'omissions faites par complaisance; et cependant notre chef de série n'est souvent qu'un simple matelot, comme ceux qui sont groupés autour de lui. Il a suffi que ce poste de confiance lui soit donné pour développer a ce point le sentiment du devoir chez un serviteur modeste mais qui a conscience d'être un matelot d'élite. C'est lui qui fera parler la poudre au jour du combat; c'est lui, quand le tambour aura battu la charge, qui enverra à l'ennemi un obus capable d'un seul coup de semer la dévastation et la mort, de paralyser les machines, en un mot atteindre l'adversaire dans une partie vitale. Qu'on s'imagine un projectile de 420 kilogrammes, recevant d'une charge de poudre de 117 kilogrammes une vitesse effroyable, et renfermant de la mélinite qui éclate après avoir traversé la muraille, au beau milieu d'une batterie!

Mais ce qui exige du canonnier le plus de sang-froid et le plus de coup d'œil ce sont les feux de salve des canons à tir rapide. Il faut voir tomber tout près du but ou sur le but lui-même (un ballon d'un mètre de diamètre), des obus qui se suivent à quelques secondes d'intervalle, avec une rapidité telle qu'au moment où la pièce fait feu l'obus précédent n'en est qu'au milieu de sa trajectoire. Pour atteindre ce résultat prodigieux, non pas avec de minuscules mitrailleuses, mais avec de vrais canons, qu'un mécanisme ingénieux permet de pointer, pendant la charge et le départ du coup, grâce à la poudre sans fumée, il faut des hommes robustes, intelligents, dont l'attention soit concentrée sur les opérations complexes qu'ils ont à mener à bien, avec une intensité incroyable; il faut surtout des hommes dont l'œil demeure en quelque sorte rivé à la ligne de mire, et dont le cœur soit à tout instant maître de lui-même.

L'instruction spéciale, comme on le sait, est donnée au canonnier pendant les huit mois qu'il passe sur la *Couronne*. On n'y tire pas moins de 60,000 coups de canon dans l'année, et on calcule que la formation d'un canonnier revient à environ 1,800 francs. Le contribuable trouve que c'est cher; mais s'il assistait à un seul tir du vaisseau-école, et surtout s'il se souvenait que l'artillerie est la reine des batailles navales, il serait obligé de reconnaître qu'il en a pour son argent.

Le rôle du torpilleur est bien connu. C'est lui qui est au besoin le télégraphiste, l'électricien du bord, et, en même temps, le sapeur chargé de faire exploser sous la carène de l'ennemi les pétards sous-marins. Une spécialité complémentaire se trouve greffée à la sienne, c'est celle de mécanicien-torpilleur, chargé spécialement du démontage et du remontage des torpilles automobiles. Ces Whiteheads sont capables de porter à une immersion constante, et à la vitesse de 32 nœuds, une charge de 50 kilogs de fulmicoton, destinée à éclater au choc. La torpille portée, plus simple comme installation, est à la fois automatique et électrique. Elle est du ressort du torpilleur. Quelque peu dédaignée aujourd'hui, elle a eu son temps, et d'aucuns disent qu'on a tort de la délaisser.

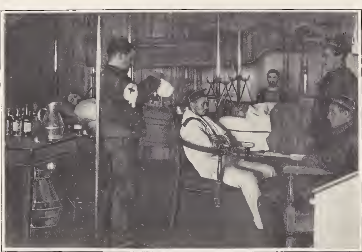
Fixée à l'extrémité d'une hampe de six mètres projetée à l'avant d'une simple embarcation, elle était jadis d'un effet plus immédiat que la torpille lancée; comme le poignard, dans cer-

tains cas, est plus assuré d'atteindre le but qu'une balle de revolver. Le torpilleur, lui, quand le moment en sera venu, n'ira pas par quatre chemins; qu'on agisse de près comme de loin, il est préparé à toutes les expéditions. Donnez-lui une pile, des

LE POSTE DES MAITRES.

conducteurs dont il vérifiera plutôt dix fois qu'une l'isolement et la conductibilité ; du fulmicoton humide, du fulmicoton sec amorcé au fulminate de mercure, avec un but invisible dans une nuit noire comme de l'encre, et il en fera son affaire, que la torpille soit portée ou qu'elle soit automobile, puisque la mode est aux automobiles. C'est encore lui qui, jeté à l'improviste sur une côte ennemie, se chargera en quelques minutes de détruire une voie ferrée, d'abattre des poteaux télégraphiques et de faire sauter une ou deux arches d'un pont de chemin de fer.

Il sera protégé, pour l'exécution de ce coup de main, par son camarade le fusilier qui, lui aussi, eut sa page de gloire à l'armée du Nord, à l'armée de la Loire, au Bourget et au Tonkin. Comme son frère le marsouin, le fusilier est amphibie ; mais, depuis quelques années, il a en outre des prétentions du côté de la petite artillerie à tir rapide jusqu'au calibre de 47 millimètres



L'INFIRMERIE DU BORD.

inclusivement. C'est à lui qu'appartient spécialement la défense du vaisseau contre les torpilleurs ennemis, qu'à l'entendre, il transformera en autant d'écumoires, à l'aide des mitrailleuses Maxim, qui peuvent lancer jusqu'à 300 obus de 37 millimètres à la minute. Quant au fusil Lebel, on s'imagine bien qu'il est d'un effet peu utile dans un combat naval, malgré ses grandes qualités, surtout si sa balle vient frapper sur un blindage de 45 centimètres, en acier harveyé, lequel représente plus de 80 centimètres de fer. D'autre part, les tirailleurs déployés sur le pont, à moins de les revêtir eux-mêmes d'un blindage épais, ne tarderaient pas à être pulvérisés par l'explosion des obus à mélinite des canons à tir rapide. Dans ces conditions, le fusilier qui dirige le tir d'une mitrailleuse automatique, tout en restant vulnérable au même titre que s'il avait un fusil en main, a du moins la consolation de se dire que de son côté il fait pleuvoir sur l'ennemi une grêle de projectiles, à l'aide de la machine perfectionnée dont il a la direction.

Le timonier, du vieux mot *timon* ou barre du gouvernail, laisse le soin de gouverner aux gabiers, en cours ordinaire de navigation ; mais cette prérogative lui revient lors des appareillages, des mouillages et pendant le combat. Il est préposé à la pavillonnerie et aux signaux de petite et de grande distance. Son matériel se compose d'une centaine de pavillons en étamine de couleurs variées, en forme de carrés, de trapèzes, triangles et flammes, y compris les signes du code international, véritable langue universelle qui permet aux navires de guerre et de commerce de toutes les nations de communiquer entre eux en pleine mer, ou avec les sémaphores, sur n'importe quelle côte d'un pays civilisé. Un signal vient d'être déferlé en tête du mât du bâtiment amiral. Déjà les longues-vues l'ont découvert. Le chef de la timonerie de quart s'est précipité sur le volume spécial de la Tactique. 329 première ! s'écrie le timonier. En quelques instants, le signal est interprété. Hissez *l'aperçu !* et l'étamine blanche à pois bleus, destinée à montrer à l'amiral que son signal a été compris, monte comme une flèche au bout de la vergue qui lui est affectée. Le texte de la tactique est mis sous les yeux de l'officier de quart et du commandant. C'est une évolution *tout à la fois*, c'est-à-dire que les cuirassés changeront de direction, d'un même angle, tous en même temps, comme un escadron de cavalerie exécute des marches par le flanc ou des voltes. *On amène le signal !* crie le timonier de quart. C'est le moment d'exécution. Sur chacun des bâtiments de l'escadre, la barre et les machines sont manœuvrées en même temps. Les milliers et les milliers de chevaux-vapeur qui constituent l'escadron maritime, ralentis d'un côté, éperonnés de l'autre, tirés à gauche, tirés à droite, exécutent l'évolution prescrite, puis reprennent l'allure normale jusqu'à ce qu'il plaise à l'amiral de modifier le nouvel ordre de choses établi par un nouveau signal. Ce qui précède suffit pour montrer l'importance du rôle joué par le timonier. Une erreur d'interprétation de sa part, si elle n'est pas relevée par l'officier de quart, peut faire évoluer le bâtiment sur la droite au lieu d'aller sur la gauche, et il n'en faut pas davantage pour occasionner une catastrophe du même genre que celle du cuirassé amiral de l'escadre anglaise, qui coula sous un coup d'éperon, au large de la côte de Syrie, entraînant au fond de l'abîme la presque totalité de ses 600 hommes d'équipage.

Au moment où le navire arrive au mouillage, le timonier *chante* le fond, dès qu'il l'a obtenu au moyen d'un petit plomb de sonde attaché à une ligne graduée. *Fond! 18 mètres.* Tribord ! fond. Le commandant, les yeux sur la carte, contrôle, au moyen des indications de la sonde, le point qui lui est donné d'autre part, par les relèvements de la côte. La nature du fond, rapportée par un morceau de suif attaché au plomb, donne également des renseignements précieux, surtout en temps de brume, au moment d'un atterrissage au milieu des courants et des récifs.

Comme on le voit, le timonier est l'auxiliaire immédiat de l'état-major, en matière de navigation. C'est encore lui qui prévient l'officier de quart des commandements à faire pour l'exécution du service intérieur, d'après un tableau où chaque mouvement est réglé, minute par minute : *Les tribordais à l'appel !*

Les bâbordais aux sacs ! Ramassez les plats ! Armez le canot major ! Rappelez à l'exercice du canon ! Les hommes de service à embrocher la morue ! etc., etc.

Ceci nous amène à dire deux mots du *maître coq*, ainsi nommé, disent les matelots, parce qu'il se lève à 2 ou 3 heures du matin, tous les jours, pour faire le café de l'équipage. Pour le repas de midi, il prépare généralement le pot-au-feu et quelquefois un navarin aux pommes succulent, que l'officier de quart de huit heures à midi déguste, non sans féliciter le maître coq, qui est venu en personne lui présenter le plat du jour sur la passerelle. Pour le repas du soir, ce sont généralement des légumes secs, *des fayots*, quelquefois rebelles à la cuisson ; mais le maître coq, par des procédés à lui connus, en viendra à bout, eussent-ils fait dix fois le tour du monde ou séjourné des années entières au magasin des subsistances.

C'est ainsi qu'à bord tous concourent à donner la vie et la force à cette colossale machine qu'est un navire de guerre et que chacun est utile à tous.

E. D.

Ce que coûtent les Navires modernes

L'accroissement progressif du tonnage des navires, l'emploi de matériaux de choix, l'accumulation sur les bâtiments d'appareils mécaniques destinés aux divers usages du bord ont élevé dans une proportion considérable le prix de revient des différentes unités de combat.

Au commencement du siècle, un vaisseau à voiles de 120 canons coûtait moins de 3 millions, un vaisseau de 90 canons 2 millions et demi, une frégate 1 million 200,000 francs, une corvette 500,000 francs, un brick 300,000 francs. Et comme ces navires n'étaient jamais démodés, les dépenses d'une marine n'atteignaient pas des chiffres élevés. La permanence des types employés faisait qu'un vieux navire, à la suite d'une refonte, était l'équivalent d'un neuf.

Avec l'application de la vapeur à la marine de guerre, les prix de revient s'élevèrent : les machines et les chaudières obligeaient à de nouvelles dépenses et, de plus, les navires étant plus allongés, absorbaient plus de bois et plus de main-d'œuvre dans leur construction. On comptait 5 à 6 millions pour un vaisseau, 2 à 3 millions pour une frégate.



LE CARRÉ DES OFFICIERS.

L'adoption de la cuirasse fit encore accroître les frais de premier établissement des flottes militaires. Le kilogramme de navire armé, qui coûtait précédemment 50 centimes, dépassa bien vite 1 franc. Les premières frégates cuirassées, comme la *Gloire*, coûtèrent 5 millions ; les corvettes, 3 millions ; les secondes frégates cuirassées du type *Océan*, lancées vers 1870, coûtèrent 9 millions, et le *Redoutable*, en 1876, atteignit 15 millions. La progression, on le voit, était constante. Est-ce que du moins, par une précieuse compensation, les bâtiments de combat coûtant plus cher qu'autrefois étaient assurés de fournir une plus longue carrière ? En aucune façon. Ils se démodaient avec une désespérante rapidité. Chaque innovation apportée aux moyens de défense ou d'attaque diminuait la valeur militaire des bâtiments déjà en service. Ce n'était plus, comme jadis, l'usure naturelle qui produisait la déchéance des vaisseaux de guerre, c'était la marche elle-même du progrès, qui venait amoindrir sans cesse les qualités des navires les plus récents. Encore jadis était-il possible de remédier à la détérioration des coques par des refontes opportunes qui devenaient de véritables remises à neuf, tandis que maintenant il ne pouvait plus être question de refontes. Vouloir améliorer un navire par des retouches était presque impossible. Tout était à reprendre en lui. Mieux valait construire un nouveau spécimen. Une flotte militaire était donc doublement coûteuse : d'abord par son prix de revient, ensuite par sa déchéance rapide et sans remède.

Mais les prix de 1876 ont été largement dépassés. Ce n'est plus 1 franc que coûte aujourd'hui, comme il y a vingt ans, le kilogramme de navire armé, mais bien 2 francs ou 2 fr. 50 quand il s'agit d'un grand navire, 3 francs quand il s'agit d'un contre-torpilleur, 5 et même 7 francs pour un torpilleur de haute mer.

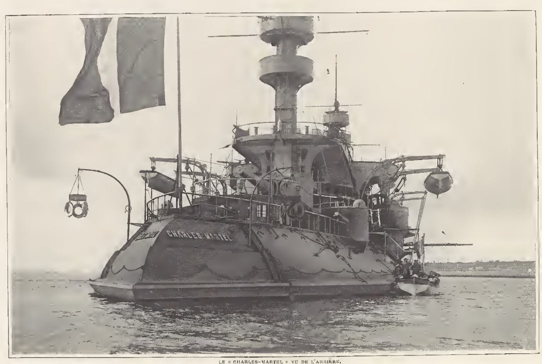
Voici d'ailleurs, résumés dans un tableau, les prix de quelques-uns des derniers types de navires français :

NOMS	CLASSE	Déplacement ou poids en tonneaux	PRIX TOTAL	Prix du kilogramme en francs
Jauréguiberry . .	cuirassé	11.800	28.300.000	2 40
Dupuy-de-Lôme.	croiseur cuirassé	6.300	13.000.000	2 05
Suchet.	croiseur	3.400	5.500.000	1 90
D'Iberville	contre-torpilleur	925	3 000.000	3 20
Mousquetaire. . .	torpilleur	150	750.000	5 »

Le prix des torpilleurs est donc relativement beaucoup plus fort que celui des autres classes de navires. Cette différence

vient du fini du travail, de l'emploi de matériaux plus chers. C'est ainsi que le *Forban*, qui a dépassé 31 nœuds de vitesse et qui, pour obtenir ce résultat si remarquable, a dû être construit avec un soin particulier, n'a pas coûté moins de 974,000 francs. Comme son déplacement n'est que de 135 tonneaux, le prix du kilogramme de ce navire a atteint le chiffre de 7 fr. 10.

En effet, tout est de plus en plus cher à bord des navires modernes. Les premiers blindages en fer coûtaient à peine



LE « CHARLES-MARTEL » VU DE L'ARRIÈRE.

1 franc le kilogramme. Les blindages mixtes (acier et fer) se sont élevés ensuite à 1 fr. 60 et 1 fr. 80, pour arriver à 2 francs le kilogramme en 1885. Ce prix ne s'est pas longtemps maintenu : avec les nouveaux aciers, très résistants il est vrai, on était hier à 2 fr. 20, on est aujourd'hui à 2 fr. 40, et pour certaines pièces de blindage particulières qui exigent une main-d'œuvre plus compliquée, on arrive à 4 fr. 50 et même 5 francs le kilogramme.

Le canon de 27 centimètres, modèle 1866, qui armait nos navires en 1870, pesait 20,500 kilogr. et coûtait 18,550 francs. Le prix s'en est élevé successivement a 85,000 francs (modèle 1870), 108,000 francs (modèle 1875), et enfin à 175,000 francs (modèle 1887). Le poids a suivi une progression analogue, pour atteindre 35,500 kilogr. (modèle 1887).

Les affûts, les munitions, les objets d'armement, les accessoires, tout a augmenté en poids et en valeur. Et c'est pourquoi une marine de guerre est, à l'heure présente, une si lourde charge pour un budget. M. L.

La Discipline et l'Esprit militaire à Bord

On se trompe généralement beaucoup sur les rigueurs de la discipline observée à bord de nos vaisseaux de guerre. On prononce souvent, à ce sujet, le mot de discipline de fer. On la suppose plus dure que celle de l'armée et on attribue à son extrême fermeté la belle tenue intérieure de notre flotte. L'erreur est grande. Cette discipline n'est point si dure qu'on paraît le croire. On sait l'adoucir ou la faire fléchir quand il convient. Son principal mérite, son vrai mérite, c'est d'être toujours en activité. A chaque instant du jour ou de la nuit, quels que soient le lieu et l'heure, le matelot est courbé sous la règle immuable. Il sait qu'en tout temps il doit s'observer, que la vigilance de ses chefs est toujours en éveil. Son vaisseau est une sorte de sanctuaire où nul écart de tenue, de parole ou de geste n'est toléré... Et, de fait, n'y a-t-il pas un peu de la vie monacale dans son existence à part?... Il respecte donc son navire, et le respect forme la base la plus sûre de toute discipline.

Ce respect du bord, tout tend à le développer chez le marin. L'ordre extrême qui se voit partout sur le pont, dans les batteries, dans la mâture ; le cérémonial qui préside soir et matin à la mise en place du pavillon tricolore ; l'aspect imposant d'une batterie armée de canons aux aciers brillants ou d'une tourelle cuirassée a l'énorme pièce ; la solennité d'une belle manœuvre ; les honneurs rendus au commandant ; les salves tirées pour un amiral, tout cela frappe l'imagination d'un garçon de vingt ans qui naguère travaillait aux champs ou pêchait sur les côtes. Pour lui, dans cette vie nouvelle, rien de déjà vu : tout est surprise. Le grand mât du vaisseau est si loin du clocher de son village, si différent du pauvre mât de la barque parternelle !

Les machines compliquées répandues à profusion sur les navires modernes, sont autant de sujets d'admiration pour le matelot récemment enrôlé dans la flotte de guerre. C'est un monde nouveau qui se révèle tout d'un coup à un esprit simple, qui le confond d'étonnement, et qui lui donne, par contre-coup, la conscience de son infériorité vis-à-vis de ceux qui savent la raison et le but de toutes ces choses inconnues.

Ces hommes imbus de tant de science, ce sont les officiers et le commandant. Ce sont eux qui bientôt mèneront le navire au milieu des océans, qui le dirigeront, d'après les astres, au moyen d'instruments d'optiques, qui le feront atterrir, qui le feront mouiller, qui le feront appareiller pour s'en aller là-bas, vers les rives lointaines que les cartes indiquent à ceux qui les ont étudiées. « Ma Doué ! » s'écriera le marin breton, « mon Dieu ! comment savent-ils tant de choses ! » Il s'informera et il apprendra que pour être officier de marine il faut passer par des écoles où nul de son village n'est encore allé, qu'il faut avoir « fait toutes ses classes », et que cela même ne suffit pas toujours. Alors, lui, le pauvre enfant de Bretagne, qui sait à peine lire, il ne sera donc jamais officier ? Jamais ! ou du moins il a bien peu de chances de le devenir, une sur cent peut-être. Ces officiers qu'il voit circuler sur le pont avec des habits dorés, lui apparaissent ainsi comme des êtres à part qui ont sur lui une supériorité innée, pour laquelle il se sent déjà plein de déférence. Il sait aussi, par ouï-dire, qu'au jour du combat ces officiers se bat-

traient bien, qu'ils seraient hardis, courageux et braves, et il sent croître encore son respect pour eux. Une chose aussi le touche, c'est de voir à bord des officiers en permanence. Le navire n'est jamais abandonné, comme la caserne, dont chacun des chefs s'éloigne une fois l'exercice achevé; un vaisseau est toujours gardé par des officiers en plus ou moins grand nombre. La vie des officiers se rapproche ainsi davantage de la vie des matelots; plus de liens s'établissent entre les uns et les autres, au grand profit de la sympathie réciproque.

Si le marin regarde ceux qui l'entourent de plus près, il n'aperçoit pas, comme dans l'armée, de jeunes sous-officiers sans barbe qui, après un an de service, ont acquis le droit d'orner leurs manches du galon d'or, et qui sont infatués de leur grade. Les seconds-maîtres les plus jeunes ont, pour le moins, dix années de plus que lui. Il sent qu'il y a entre eux et lui une distance énorme, faite non seulement de l'âge et du grade, mais du savoir et de l'autorité morale qui en découle. De cette distance difficile à franchir naît immédiatement le respect du matelot pour le sous-officier, et, à plus forte raison pour le premier-maître. Ce prestige du gradé aux yeux de l'homme arrivant au service est un gage certain d'une discipline exacte. Il garantit l'obéissance à tous les degrés de la hiérarchie, car les gradés, à leur tour, éprouvent pour leurs supérieurs le même respect qu'on leur témoigne. On a eu tort de caricaturer chez nous les vieux sergents de jadis, à la barbiche grisonnante, aux bras couverts de chevrons de réengagements. Vieux grognards! disait-on. Certes, nos sergents fin-de-siècle ont l'allure plus délurée et feront, après leur séjour à Saint-Maixent, de très convenables sous-lieutenants. Mais Saint-Cyr nous en donnait déjà de ces sous-lieutenants, et si les officiers sont indispensables, les vieux grognards sont aussi très utiles. C'est avec eux qu'on forme une armée solide, bien encadrée, disciplinée, et c'est grâce à eux qu'on gagne les batailles. Il faut plaindre les régiments qui n'ont plus ces vieux serviteurs modestes, à l'ambition bornée. La marine, heureusement, est riche encore d'excellents sous-officiers, hommes de devoir et de conscience, sachant commander et n'ayant aucune peine à se faire obéir. C'est là, qu'on ne l'oublie point, une de ses plus grandes forces.

Ainsi, respect du navire, respect des officiers, respect des sous-officiers, tels sont les sentiments qu'éprouve à son arrivée à bord le jeune matelot nouvellement embarqué. Avec le temps, ces sentiments, loin de s'effacer, s'accentuent graduellement. La vie de chaque jour confirme le matelot dans ses premières impressions. De confuses qu'elles étaient, celles-ci deviennent mieux définies, et alors le marin trouve légitime l'ascendant des officiers et justifiée la confiance de l'équipage.

Cette persuasion intime a un nom dans notre langue française, toujours si claire : elle se nomme l'esprit militaire. Le marin est très vite imprégné de cet esprit spécial, qui est l'âme d'une force organisée. Jamais il ne le perd. C'est là le secret de la forte et exacte discipline qu'on admire dans notre marine. On la croit fondée sur la crainte et la terreur des punitions. Elle repose simplement sur l'estime et le respect des inférieurs pour leurs chefs.

M. L.

Les Exercices Militaires

Les exercices militaires pratiqués à bord des navires sont de deux sortes : ceux qui ont pour but l'assouplissement, et ceux qui constituent la préparation au combat, sur terre et sur mer.

Au nombre des premiers, qui sont, au sens propre du mot, des exercices de sport, comptent la gymnastique, la boxe française, l'escrime, la rame, et les exercices de mâture. Ceux-ci sont encore en honneur au *Borda*, sur son annexe le *Janus* (page 48) et sur l'*Iphigénie*, frégate-école d'application des aspirants, car on estime toujours que la manœuvre des voiles, si déchue pourtant de l'importance qu'elle avait jadis, doit encore faire partie de l'éducation de l'officier de marine, et, si possible, du marin. Il y a moins d'un an, les apprentis canonniers et timoniers de la *Couronne*, grimpaient encore, comme de vrais marins, à la voile, dans la mâture élancée du vieux vaisseau. Toutefois, comme la vie maritime à bord de nos bâtiments modernes ne comporte plus ce genre d'exercice, l'amiral Besnard, alors ministre, fit remiser dans l'arsenal : mâts, vergues, voiles, haubans et enfléchures, qui constituaient des agrès de gymnastique excellents pour développer l'agilité et le sang-froid des matelots, mais qui avaient le grand tort de coûter très cher comme entretien et d'exiger la présence d'un supplément d'équipage permanent. Avec les vieux marins, mangeurs d'écoutes de foc, versons un pleur sur ce vestige à jamais disparu de l'antique marine de nos pères, car nous ne verrons plus le Vaisseau avec ses batteries blanches à damier noir s'incliner et fendre l'écume sous l'effort de la brise. Nous sommes en plein dans l'âge de fer.



LE SAUT DE LA PERCHE (ÉCOLE DE GYMNASTIQUE DE LORIENT).

A la gymnastique du gabier qui, émule de Blondin, courait pieds nus le long des vergues, a succédé la gymnastique de pied ferme, dont l'enseignement se donne sur le pont, avec barre fixe, anneaux, barres parallèles, etc. Les moniteurs ont leur école spéciale à Lorient, près du terrain de manœuvre des marins-fusiliers. Sous la direction d'un lieutenant de vaisseau, ils subissent pendant six mois un entraînement qui développe chez eux, au plus haut degré, l'agilité, la force et la souplesse. C'est merveille de les voir exécuter les mouvements d'ensemble, élevant ou abaissant les bras, un fusil dans les mains, avec une précision d'automates, mais d'automates musclés. Puis viennent les mouvements combinés d'escrime à la baïonnette, sur deux rangs espacés. Les sandales frappent le sol toutes à la fois. Après avoir fait des coups lancés, paré la tête, fait un double pas en avant, tous tourbillonnent dans une volte-face rapide et s'arrêtent immobiles, la tête haute, le regard assuré, en alignement parfait.

Leur costume de travail est tout en toile blanche, sandales,

pantalon, veste serrée à la taille et calotte blanche. Il faut les voir bondir dans les courses à obstacles, faire le saut de la perche et franchir des haies d'une hauteur invraisemblable (page 57), grimper à la corde lisse à bras raccourcis, sans effort apparent; franchir le cheval de bois en exécutant une culbute qui ferait honneur à un professionnel; puis se mettre en équilibre au sommet du portique, les bras tendus, les jambes en l'air!

Mais un spectacle qui force l'admiration, c'est celui de la prise d'assaut de l'octogone (page 58), sorte de pagode chinoise à huit faces, dont les plate-formes à jour, de plus en plus étroites à mesure qu'elles s'élèvent, sont séparées l'une de l'autre par des intervalles de deux mètres. Au signal donné par un coup de sifflet, de huit directions différentes, s'élancent, rapides comme des flèches, huit groupes d'élèves tout blancs, qui semblent se précipiter de tous les points de l'horizon comme une avalanche humaine. Mais au lieu de renverser l'obstacle qui se dresse devant eux, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils l'escaladent par des rétablissements successifs avec un élan qui tient du prodige. Quelle enceinte fortifiée résisterait à l'assaut de quelques milliers d'hommes de cette trempe? Telle est la réflexion que chacun fait après avoir assisté à ces exercices.

En outre de la gymnastique, les brevetés de Lorient enseignent à bord l'escrime du sabre (page 59), auquel sont exercés tout particulièrement les canonniers et les hommes composant les abordages, dont l'armement est complété par des revolvers. La hache d'abordage légendaire s'en est allée avec le poignard et la pique, les vergues et les voiles. Les mouvements élémentaires, avec ou sans armes, ainsi que la boxe, le chausson et la canne, sont aussi de leur ressort. Ces exercices plaisent aux matelots. Quelques-uns, grâce à leurs aptitudes spéciales, y excellent et obtiennent les fonctions de moniteurs. Réunis en une classe spéciale, ils arrivent à un ensemble sinon parfait, du moins très satisfaisant, et qui fait l'orgueil des instructeurs les jours d'inspection générale. En présence des assauts de canne, il faut voir les assistants se tordre quand l'un des escrimeurs reçoit sur les côtes un coup bien appliqué, c'est-à-dire bien cinglé; car, dans ces joutes courtoises, les matelots ont pour principe de ne pas y aller de main morte. *A moi touché!* s'écrie sans broncher celui qui vient d'être mis en contact un peu rude avec le jonc de son adversaire. Mais, un instant après, les rieurs sont de son côté, car sa riposte a été aussi leste que bien appliquée.

La manœuvre des embarcations à l'aviron (page 47) et à la voile est aussi en honneur dans nos escadres modernes. A défaut de gabiers, on tient avec raison à former des canotiers vigoureux et habiles. Toutes les catégories de matelots participent à ces exercices et s'entraînent, entre deux revues d'honneur, pour prendre part aux régates de canots de même espèce de tous les navires de l'escadre. Parfois, dans la Méditerranée, ces régates ont lieu tout le long de la Promenade des Anglais, à Nice, ou de la Croisette, à Cannes. Des prix, relativement importants, sont décernés aux vainqueurs, dont l'émulation est excitée à un degré inconnu chez les équipes de civils. La tenue de joute, même en hiver, consiste en un simple tricot, le tricot blanc à raies bleues. Quant au patron, debout à l'arrière, la barre entre les deux pieds, il indique la cadence, en se pliant en deux à chaque coup d'aviron, avec la conviction que ce coup de rein aide énormément à la vitesse de son canot. En même temps que son corps, ses deux bras allongés s'abaissent vers les canotiers avec un geste comique de magnétiseur. Et, de fait, il électrise ses hommes; mais, à ce métier, il est vite en nage et se fatigue plus qu'eux. Ces joutes passionnent beaucoup les marins, d'autant plus que sur certains bâtiments, notamment sur la *Couronne*, la tradition veut qu'au moment où le canot vainqueur revient à bord, tambours et clairons, montés sur la dunette, jouent plusieurs reprises de rigodons, suivis d'un air de musique au moment où les canotiers, haletants, mais radieux, montent à bord *par la coupée*, par faveur exceptionnelle, car le retour doit s'effectuer réglementairement par les échelles suspendues aux tangons. Là se borne la série des exercices d'assouplissement, en attendant que se propage la bicyclette nautique. Ce sera sans doute pour le XXe siècle. En attendant, ils rendent et rendront toujours de grands services en contribuant puissamment à faire d'un être parfois *empoté*, d'un bleu, comme on dit dans l'armée, un homme dégourdi, preste, plus apte par conséquent à s'initier aux détails multiples de la vie du marin et à la pratique des exercices militaires proprement dits.

Ce sont ces derniers que nous convions le lecteur à passer maintenant en revue avec nous. Comme leur nom l'indique, ils ont pour but spécialement d'enseigner au marin l'usage des armes dont il aura à se servir au moment du combat. Toutefois, certains exercices doivent être familiers à tout l'équipage. Partant de ce principe que tout citoyen français, fut-il inscrit maritime du recrutement ou engagé volontaire, fût-il même maître coq, doit être mis à même de se servir d'un fusil, tous les matelots, sans aucune exception, font l'exercice et le tir du fusil Lebel, car, depuis quelques années, la marine a remplacé le Kropatschek, lourd et démodé, par le modèle de l'armée. Cette uniformité de l'arme et de la cartouche est d'une grande importance, on le conçoit, pour le cas où les marins seraient appelés à concourir, sur terre, à la défense nationale. Toutefois, au moment où le département de la Guerre avait en service le fusil Gras, la Marine, tout en adoptant la même cartouche que ce dernier, voulut avoir une arme à magasin, pouvant tirer en feu rapide huit ou neuf balles pendant le temps très restreint que mettent deux navires pour passer à contre-bord, d'où l'origine du Kropatschek. Le fusil Lebel remplissant ces conditions et possédant, par ailleurs, des qualités balistiques très supérieures, la Marine ne devait pas hésiter à l'adopter. L'exercice du fusil à bord, qui se borne forcément au maniement d'armes et à ce que la théorie appelle des *mouvements sur place*, n'offre que peu d'attrait aux matelots. C'est à lui que le couplet suivant s'adresse :

Mais c'qui m'embête le plus dans le service,
C'est qu'y en a toujours de c'fichu exercice!
C'lui-là qui n'prête pas l'attention,
C'lui-là n'en aura pas du vin dans son bidon.

Le matelot, autrefois surtout, a toujours été antimilitaire. La rigidité de la tenue et de l'attitude n'a jamais été son fait, et je doute fort qu'il y soit jamais parvenu, même à l'époque où l'uniforme de grande tenue comportait un casque de pompier. Les marins de la garde, qui suivirent Napoléon jusqu'en Russie, firent-ils exception à la règle? cela me paraît douteux, tant est inné chez le marin ce besoin d'un certain laisser aller qui

L'OCTOGONE (ÉCOLE DE GYMNASTIQUE DE LORIENT).

n'exclut pas d'ailleurs la régularité de la tenue et une propreté méticuleuse. Les fusiliers instructeurs sont dénommés dédaigneusement *cabillots* (1) ou bien encore *sakos* (2). Par contre, le matelot qui, sur une vergue en train de dégorger un point ou de prendre un ris, se montrait emprunté et au-dessous de sa tâche, était traité couramment par le maître d'équipage de « Tas de soldats! » Cette apostrophe, s'adressant en particulier à un gabier, était une injure sanglante! Il s'en montrait mortifié au point d'avaler sa chique.



L'ESCRIME AU SABRE D'ABORDAGE (ÉCOLE DE GYMNASTIQUE DE LORIENT.)

Cet état d'esprit n'empêche pas le matelot d'aimer son frère d'armes le marsouin et le tourlourou (3) et de fraterniser avec eux dans les caboulots des ports comme sur les champs de bataille.

C'est encore à Lorient que se trouve l'école de fusiliers-marins, qui constitue ce qu'on appelle dans la Marine le bataillon d'instruction. Il est placé sous le commandement d'un capitaine de frégate assisté d'un chef de bataillon d'infanterie de marine et d'un cadre de lieutenants et d'enseignes de vaisseau. On a tenté à plusieurs reprises de supprimer cette institution en faisant valoir que dans un combat naval la mousqueterie a un rôle de plus en plus effacé. C'est alors qu'on a introduit à l'école l'exercice des canons-revolvers et des petits canons à tir rapide (page 60), dont les fusiliers sont spécialement chargés à bord. D'autre part, les fusiliers sont indispensables pour instruire les équipages sur le maniement et le tir du fusil; enfin, ils ont leur raison d'être pour introduire sur nos bâtiments l'élément soldat et cet esprit militaire particulier qui s'y rattache. Depuis le fusilier breveté jusqu'au capitaine d'armes, la spécialité est en outre chargée de la police du bord, et il est de toute nécessité qu'il y en ait une, la crainte du gendarme étant, à bord comme sur terre, le commencement de la sagesse. Autre raison qui s'oppose à la suppression du bataillon, c'est qu'il manœuvre comme une troupe d'élite et qu'il aurait sans contredit un gros succès au défilé de la revue de Longchamps, le 14 juillet, s'il était possible de le transporter à Paris pour la circonstance.



REPOS DES FUSILIERS-MARINS PENDANT L'EXERCICE.

La compagnie de débarquement, mise à terre une fois par semaine, en escadre, donne lieu à un exercice intéressant en lui-même et permet de dégourdir les jambes des matelots en leur faisant faire une dizaine de kilomètres sur la terre ferme. A la sonnerie de clairon appelant la compagnie de débarquement, qui se fait entendre à la fois sur tous les vaisseaux de l'escadre, à l'imitation de l'amiral, les hommes qui en font partie se rassemblent sur le pont, aux points désignés pour embarquer dans les canots. Ceux-ci sont armés, au sifflet, avec patrons et brigadiers seulement; en deux ou trois minutes ils sont accostés et reçoivent chacun une ou deux sections. Quelques instants après, le canot à vapeur les prend à la remorque en deux colonnes. Tous ces groupes distincts, pavillons au vent, se dirigent en route libre sur le point de la plage où le débarquement doit s'effectuer. Chacun d'eux a sa place marquée par un guidon aux couleurs de son bâtiment, fixé à un manche de gaffe enfoncé dans le sable.

Le canot à vapeur largue la remorque à petite distance de terre, et les canots, avec un reste de vitesse, viennent s'échouer par l'avant, soutenus du côté du large par un grappin et un cablot qui empêche l'arrière de tomber en travers. La planche de débarquement permet aux matelots de sauter à terre à pied sec et de prendre place dans le rang, au poste qui leur est assigné dans la ligne de bataille. Il faut assister en même temps au remontage des petits canons de 65 millimètres, dont les roues, la pièce, l'affût et les différentes parties de l'avant-train ont été embarquées, toutes démontées, au fond des canots. En quelques minutes, le bataillon de marine, qui compte environ 1,500 hommes, se met en marche, précédé des tambours et clairons (page 60), des musiques des bâtiments amiraux et suivi de deux batteries à six pièces chacune. Les servants, équipés de sacs en cuir et harnachés de bricoles, traînent leurs canons, de même que les torpilleurs-mineurs, portant une corde enroulée en bandoulière, la hache du sapeur et une lanterne, traînent les avant-trains renfermant le matériel de démolition. Les infirmiers et les brancardiers viennent encore allonger la colonne, à laquelle il ne manque que de la cavalerie, au grand désespoir des officiers.

(1) Petits morceaux de bois symétriquement placés dans les râteliers de pied des mâts et servant à amarrer les manœuvres.

(2) Synonyme de soldat, pour le matelot.

(3) Crabe de couleurs brillantes, rouge et bleu.

Pendant que le corps de débarquement s'allonge sur la route poudreuse, les canots sont déséchoués à l'aide du grappin. Ils reprennent la remorque respective de leurs canots à vapeur et rallient leur cuirassé, qui les enverra s'échouer de nouveau à la plage, dans le même ordre qu'au débarquement, à l'heure prescrite pour le retour de la promenade militaire; dans ce trajet à vide, ils n'ont pas de pavillon, car ce dernier ne se met à la poupe que lorsque l'embarcation transporte des hommes armés.

Autant l'exercice de la compagnie de débarquement à terre est accueillie avec joie par tous ceux qui y prennent part, autant on redoute le même exercice fait à bord, et cela se conçoit.


LA COMPAGNIE DE DÉBARQUEMENT.

L'exercice des petites armes s'applique au sabre et au revolver. Sur deux rangs se faisant face, les hommes composant les abordages, seuls, y prennent part. Avec le sabre, le premier rang se livre à des attaques d'ensemble, pendant que le deuxième rang, avec non moins d'ensemble, pare le coup de banderolle et riposte par un formidable coup de tête. Comme il s'agit de vraies armes, les adversaires sont tenus d'y aller avec un peu plus de ménagement qu'à l'escrime, qui se fait avec de légers sabres de bois. Quand vient le tour du revolver, les deux rangs, qui tout à l'heure se sont pourfendus, se livrent maintenant à un jeu du massacre en se tirant réciproquement dans l'œil droit. Ainsi s'aguerrissent et se forment au métier des armes nos braves mathurins, hier encore absorbés pour la plupart par la pêche de la sardine.

E. D.

CONCLUSION

Vaisseaux, officiers, matelots et exercices militaires viennent de défiler sous les yeux du lecteur. Puissions-nous, dans les lignes qui précédent, lui avoir donné l'image synthétique et animée de notre organisation navale. Les tableaux par lesquels nous avons essayé de peindre notre Marine militaire sont forcément incomplets; mais ces esquisses suffiront, peut-être, pour faire mieux connaître au public et pour lui faire aimer ceux à qui pourra incomber demain le périlleux devoir de soutenir l'honneur du pavillon sur toutes les mers du globe. Qui sait ce que le destin réserve à nos armées de mer? Qui sait si parmi les élèves du *Borda*, parmi ces jeunes gens déjà mûris par le travail, mais encore imberbes, ne se trouve pas le futur Duquesne ou le futur Courbet qui conduira nos bâtiments à la victoire? Comment n'avoir pas confiance dans l'avenir quand on a vu à l'œuvre, dans leur vie de chaque jour, nos marins, nos sous-officiers et leurs chefs réunis en un faisceau puissant par les liens d'une discipline aussi forte que facilement acceptée et aussi, par ces deux mots inscrits sur le fronton de nos dunettes : *HONNEUR ET PATRIE.*

MAURICE LOIR. — ÉMILE DUBOC.


L'EXERCICE DES PIÈCES, A TERRE



« TORPILLEUR EN VUE! »

(Cherbourg.)



LE VERGLAS

Un matin — de l'année dernière, si vous le voulez bien — comme Vincent Cestas s'installait devant une toile inachevée, son domestique entra dans l'atelier, enleva les restes d'un déjeuner et déposa avec discrétion sur une petite table le courrier du jeune maître.

Distraitement, tout en préparant sur la palette un ton de chair destiné à rehausser les carnations nacrées de la femme qui s'animait sous son pinceau, Cestas jeta les yeux sur l'amas de lettres de toutes grandeurs qui tentait si peu sa curiosité. D'un coup d'œil il distingua deux ou trois faire-part de mariage, un de deuil, une demi-douzaine de convocations de comités, de dîners mensuels, une collection de journaux et de revues, et un certain nombre de lettres recommandées, écrites sur du papier blafard et dont les petites écritures rabougries et connues révélaient invariablement à Cestas les demandes d'argent qu'elles contenaient.

Sans interrompre son travail pour lire la correspondance matinale, Cestas leva son pinceau et commença à effleurer avec amour l'épaule nue du portrait; puis, brusquement, se ravisant, il posa sa palette, saisit un journal, le déplia fièvreusement et chercha l'article intitulé : « A l'Institut »... Mais ce mouvement avait dérangé une grande enveloppe satinée, mince, longue, délicieusement mauve, chiffrée d'un Z et d'un M en argent et qui s'en vint tomber aux pieds de Cestas avec un bruit discret. Il la ramassa et s'exclama aussitôt avec humeur : « Cré chien! qu'elle est embêtante, la voilà qui vient me demander de remettre sa séance ».

Pourtant il se radoucit en lisant ces lignes tracées d'une écriture fine et très lisible :

« Cher maître,

« Me ferez-vous l'immense plaisir de dîner demain soir chez moi? Vous trouveriez Natel, Couraud-Guibert, Alex, Belvens et Henri Denoux. Cela vous va-t-il ? En ce cas, envoyez-moi un bleu, car ce dîner s'organise à la vapeur.

« Bien cordialement à vous.

« Zébra Montal. »

Si ça lui allait!... Evidemment, d'un côté, ça lui allait beaucoup, car il venait de lire le résultat de classement de la section de Peinture à l'Institut, et ce vieux ramolli de Budois lui était passé sur le corps avec une voix de majorité. Cestas avait été déjà averti de la fâcheuse nouvelle, la veille au soir, par son ami Verdier, et c'est bien ce qui le mettait de si mauvaise humeur ce matin de janvier.

Or, s'il dînait le lendemain avec Henri Denoux, Couraud-Guibert et Belvens, tous trois puissances de l'Institut, peut-être pourrait-il se rendre compte de la désertion des uns, de l'appui des autres et, l'élection n'ayant lieu que dans cinq jours, rattraper les deux voix qui lui échappaient. En tous les cas, il était bon de se montrer, de reconnaître le terrain, et de paraître confiant.

Oui... ça lui allait beaucoup...

D'un autre côté...

Il n'eut pas le temps d'aller plus loin dans ses réflexions, car la portière fut soulevée et Verdier entra très vite :

« Je t'apporte de bonnes nouvelles, mon cher, dit-il en tapant sur l'épaule de son ami. Cette malheureuse voix de majorité acquise à Budois vient de ce que Velsart, Cruvier et Fenix n'ont pas pris part au vote; tous trois grippés, impotents... mais, sois tranquille, je sors de chez eux : ils seront sur pieds demain et tu passeras samedi, haut la main. »

Mais Cestas restait perplexe; enfin, il hasarda :

« J'ai l'occasion de dîner demain avec Denoux, Couraud et plusieurs autres. Ce ne serait pas mauvais de causer avec eux, et... »

Mais Verdier ne le laissa pas achever :

« Veux-tu que je te dise où tu dînes demain ? où tu voudrais dîner, du moins, car j'espère que tu te rendras à mes raisons... C'est chez cette gueuse de Montal. Ah! elle est très forte, elle a saisi le côté faible, cette fois : inventer ce dîner entre la séance de classement et la séance de vote. Ah! elle est fine, la mâtine... »

Cestas, imperturbable, suivait son idée : « Elle m'offre une excellente occasion de causer à la dernière heure avec Couraud-Guibert, qui est le chef de file de toute la bande, et Denoux, qui donne le ton à la section de musique. Je me méfie beaucoup des manœuvres souterraines de Budois.

— Mais, triple mule, s'écria Verdier, puisque je te dis que Cruvier, Velsart, Fenix, c'est-à-dire tes partisans, tes dévoués, manquaient... Ils seront pour toi, ils viennent encore de me le jurer... Allons, voyons, comment admets-tu que Budois te passe sur le corps, surtout en ce moment, après tes deux portraits du Cercle ?...

— C'est égal », objecta timidement Cestas.

L'autre ne lui donna pas le temps de parler et lui dit rudement : « Dis que ça t'amuse d'aller là, et n'en parlons plus. »

« Mais non, ça ne m'amuse pas », affirma Cestas avec énergie.

« Alors, n'y va pas! » hurla Verdier hors de lui. « Pourquoi

as-tu résisté jusqu'ici à cette rosse ? Pourquoi as-tu refusé le réveillon à l'Américaine ? .. Parce que tu connaissais les histoires de cette cabotine, parce que tu savais qu'il les lui avait fallu tous : peintres, sculpteurs, portraitistes, débutants ou académiciens qui avaient eu l'insigne honneur de représenter ses grâces. Soit par caprice, soit par esprit d'économie, elle s'est amourachée de chacun. Tous y sont passés ! tous dévastés, pillés, et... bien entendu pas payés, car on ne reçoit pas d'argent de la femme dont on a profité...

— As-tu fini ? cria Cestas furieux.

— Non, je n'ai pas fini. Tu te rappelles l'histoire de ce pauvre Simieux ?... Ça été le dernier tondu. Elle t'opérera comme elle l'a opéré, après un joyeux souper composé d'une bande de gueuses, ses acolytes... Seulement, toi, comme tu es un homme sérieux, elle te prend par le côté sérieux et utilitaire de la vie. Elle te fait travailler comme elle le faisait travailler. . Etait-il assez joli, ce pastel qu'elle lui avait commandé? Etait-ce assez délicat, charmant, exquis ? Le prix convenu avait été de trois mille francs — comme il l'est avec toi de huit mille. Ah ! bien oui ! Elle l'a payé en l'invitant chez elle, à la campagne; elle l'a gardé un mois — juste le temps de le tuer, — elle a trouvé le moyen de lui extorquer encore une foule de paysages, d'études..., autant de petits chefs-d'œuvre .. Le pauvret attendait toujours le chèque destiné à payer les termes, le médecin, le pharmacien de l'année précédente. Au bout d'un mois de ce régime, comme il traînait encore un peu, mais qu'il n'était plus



bon à rien, elle le renvoya. Il était à toute extrémité, il ne passa pas l'année... Et toi, mon cher, tu ne passeras pas l'été, si tu mets le pied rue Ampère.

— Vas-tu me comparer à ce fantôme de Simieux ? » interrompit violemment Cestas. Et ce disant, il cambra sa taille et asséna deux coups de poing sur son puissant thorax.

« Pas tout à fait, tu ne mourras pas, mon vieux, mais tu resteras gaga.

— Mais je te dis que je me soucie de Montal comme d'une guigne.

— Possible, mais elle se soucie beaucoup de toi, et surtout de tes deniers; elle trouve cela dur, huit mille francs, surtout quand elle peut avoir son portrait pour rien.

— Ah ! sur la tête de ma mère! dit Cestas en frappant du pied, elle me paiera jusqu'au dernier centime. Je t'en donne ma jambe à couper.

— Evidemment, dit Verdier railleur, tu n'as qu'à rester chez toi et à lui envoyer un huissier dans trois mois.

— Que je reste chez moi ou que je n'y reste pas, je serai payé.

— Ça. c'est une autre affaire, car ce serait la première fois qu'elle paierait ses dettes. Veux-tu que je te dise ton fait? ajouta Verdier en regardant Vincent dans le blanc des yeux. Tu te dis: « C'est une femme très dangereuse; si je lui résistais, elle me desservirait, car elle a de l'influence sur tous ces hommes ; elle m'offre un marché ; j'y perdrais trop en le repoussant. »

— Dis tout de suite que je suis capon ..

— C'est passager, mais tu as peur. . tu canes... c'est l'habit vert qui te rend comme ça... Jusqu'où la passion peut-elle faire aller!

— Fiche-moi la paix !...

— Tout de suite; mais rappelle-toi ce que te dit ton vieux Verdier... Si tu y vas, tu es flambé...

— Bien, bien, nous verrons cela », grommela Cestas, et il serra la main de son ami, qui disparut derrière la lourde tapisserie.

Resté seul, Cestas, exaspéré de la virulente apostrophe et des phrases haineuses de son ami, arpenta à grands pas l'atelier pendant quelques instants ; puis il finit par se calmer, s'attendrit, murmura deux ou trois fois : « Bon chien fidèle ! » et s'en vint griller une cigarette sur un sofa, juste en face le portrait commencé. Il envoyait de petites bouffées de fumée vers la toile, soit distraitement, soit volontairement, afin d'établir un léger obstacle entre la jeune femme et lui, soit plutôt, peut-être, pour échapper à ce regard qui le gênait, le devinait, le pénétrait..... Mais toujours la fumée se dissipait et l'adorable figure sortait de ses voiles, enveloppant Cestas du charme irrésistible qui se dégageait d'elle, le fascinant, l'appelant.

Elle était representée assise sur un divan Empire, dans une pose souple et abandonnée, le dos appuyé à des coussins de couleur sombre et rougeâtre ; la main soutenait le front pâle — un front bas — encadré de bandeaux noirs, plats, infiniment souples et brillants et qui se détendaient vers les tempes avec un mouvement imperceptible, coquet et charmant. Les yeux noirs, immenses et luisants comme ceux d'un fauve dans la nuit, brillaient, éclairant à eux seuls tout le fond sombre et un peu sanglant du portrait. . Les sourcils minces, comme dessinés à la plume, se rejoignaient presque, soulignant encore ce regard étrange, mouillé et troublant... Chose singulière, la bouche railleuse, les lèvres fines et roses ne révélaient aucun symptôme de sensualité. Seules, les ailes du nez droit et mince frémissaient et se dilataient voluptueusement. La poitrine semblait se soulever sous la gaze légère et transparente qui l'enveloppait ; les épaules demi-nues se perdaient dans un délicieux fouillis d'écharpes orientales, un exquis croisement de draperies blanches, légères, vaporeuses, diaphanes... Le peintre avait admirablement rendu ce mélange de candeur et de suprême volupté. Tout cet être vivait, vibrait, appelait l'Amour.

Cestas ne fumait plus, mais la cigarette en ignition, qu'il tenait encore, vint bientôt le rappeler à la réalité, en le brûlant vivement; alors il la rejeta au loin et s'étendit tout de son long sur son sofa sans quitter des yeux le portrait. Sans s'en douter, il subissait le charme infini qui se dégageait de son œuvre. Si quelqu'un lui eût dit qu'il aimait cette femme, il eût été profondément étonné, fâché même. Non, il la méprisait trop pour l'aimer. Quand elle posait devant lui, le corps abandonné sur les coussins, presque dévêtue, jamais elle n'avait éveillé en lui de désirs: il ne voyait pas la femme ; il regardait et copiait l'admirable modèle. Non, il ne l'aimait pas, mais il était troublé devant cette image parce qu'il était amoureux de son œuvre, parce qu'il était reconnaissant à cette femme de lui fournir l'occasion de mettre dans cette toile toute sa science, toute son émotion, toute son âme, tout son génie, toute son impeccable et incomparable maîtrise. Il s'était surpassé lui-même, et, étendu sur son sofa, il murmurait, attendri : « Je ne ferai jamais mieux que cela. »

Cette bouffée d'orgueil passée, il se ressaisit, regarda la haute pendule, constata qu'il avait perdu une demi-heure de jour, puis relut le billet mauve et retomba dans sa perplexité.

Certes, Verdier avait raison. Zébra Montal était une drôlesse, une entortilleuse, une femme dangereuse. Il était beaucoup plus digne et plus prudent de ne rien lui devoir, ni une truffe, ni un service ; mais, si Cestas était un homme fier, simple et loyal, s'il tenait, d'autre part, autant à sa vie qu'à son habit vert..., il était aussi, il était surtout un grand enfant naïf et curieux. Cette persévérance à l'attaquer l'amusait beaucoup au fond; l'étrange vanité du mâle qui se sent recherché, désiré, appelé, l'étreignait aussi un peu, lui, l'homme froid ; enfin, il voulait tenir la gageure qu'il sortirait indemne de l'aventure, ne laissant pas même son manteau aux mains de la belle et emportant, au contraire, son bon chèque de huit mille dans la poche de sa culotte brodée. Et comme il était très Basque, c'est-à-dire très orgueilleux,

très tenace et très aventureux, et que sa tête était de fer, il se dirigea vers une table encombrée de papiers, prit un bleu et écrivit :

« Madame et grande artiste,

« Demain, à sept heures et demie, vous pouvez compter sur

« Votre respectueux admirateur.

« Vincent Cestas. »

Le lendemain, à sept heures vingt-cinq, il sonnait à l'hôtel de la rue Ampère. Zébra. en le voyant entrer, s'écria : « Ah ! voilà mon peintre ! »

« L'élu de demain », ajoutèrent quelques voix.

Cestas, après avoir pris froidement le bout des doigts de Zébra, vint serrer la main à Natel, à Belvens et à Alex.

« Mon cher, lui dit Belvens, laissez-moi vous faire les honneurs des merveilles qui sont ici ; et d'abord, regardez ce cadre. »

Cestas se retourna et resta un instant silencieux, fouillant des yeux le hall splendide qui s'étendait devant lui. Par un jeu de lumières voulu et habilement ménagé, toute la partie inférieure en était à peine éclairée ; il y avait des places presque obscures, des coins qu'abritaient de gigantesques plantes exotiques, d'immenses palmiers ; la lumière filtrait doucement au travers des branches légères et on devinait de mystérieuses retraites, des sortes de chambres indoues, d'alcôves orientales — boudoirs disséminés dans l'immense boudoir. De profonds divans pourvus d'un amphithéâtre de coussins, garnissaient ces antres mystérieux, surélevés presque tous de quelques marches. Puis, brusquement, au-dessus de cet étrange jardin, s'étendait une zone lumineuse : une galerie circulaire courait dans l'éblouissement de la lumière électrique et le hall s'élevait immense, avec ses murs recouverts de riches tentures, d'étoffes précieuses, de vieilles tapisseries.

Près de la monumentale cheminée où se tenait Zébra, les rayons lumineux tombaient d'aplomb sur une surface de quelques mètres, et Zébra était auréolée, nimbée de lumières, le fond sombre de l'autre plan faisant encore ressortir ce coin éclairé. Cela tenait du décor, de la féerie, et Cestas, attentif, le sourcil froncé, l'esprit éveillé, curieux. inquiet. cherchait à sonder cette mystérieuse habitation.

La voix de Belvens vint le tirer de ses réflexions : « Vous êtes connu comme l'ours le plus mal léché de Paris ; agissez donc en ours et suivez-moi. »

Cestas ne demandait pas mieux que d'échapper au tabouret compromettant situé devant Zébra. Quand il était entré, une significative pression de main reçue de la belle en échange de sa froide salutation, l'avait averti de se bien tenir ; il avait vu l'œil de Zébra briller et jamais cette femme ne lui avait paru aussi merveilleusement jolie.

Assise dans sa haute stalle moyen âge, sorte de trône auquel on accédait par une marche, elle se tenait très droite dans son long fourreau de satin blanc, le buste très décolleté, les bras entièrement nus, provocante dans sa radieuse beauté, mais avec ce je ne sais quoi de dédaigneux qui gênait les libertins, imposait aux masses, attirait les hommages de tous et le secret désir de chacun. Des guirlandes d'orchidées légères, délicatement nuancées, couraient sur ces splendeurs neigeuses, soutenaient les épaules sans en cacher les lignes adorables, filaient sur les hanches, se perdaient dans les plis de la traîne ou venaient mourir le long des seins, qu'elles ombraient un peu.

Cestas avait vu tout cela en entrant, avec cette puissance, cette concentration de la pensée et des facultés visuelles qu'il possédait à un si haut degré ; certaine particularité de cette radieuse beauté lui avait échappé jusqu'à présent, le préoccupait maintenant, et, tout en suivant Belvens, il murmurait : « Il y a un mouvement dans le cou que je n'ai pas assez accentué » ; et brusquement, comme s'il avait été à l'atelier, le pinceau à la main, il se retourna, mettant sa main au-dessus de ses yeux pour mieux fixer son modèle... Mais il rencontra le regard de Zébra, qui l'avait suivi, et, subitement gêné par ce milieu, dans ce cadre splendide, devant cette femme, il rejoignit vivement Belvens.

Ils montèrent ensemble un large escalier bordé de plantes et longèrent la galerie encombrée de bibelots, de faïences, de vitrines renfermant de vieilles miniatures, de précieux camées, de ces bijoux d'art que Zébra, aidée, conseillée par tous ces hommes éminents, entassait chaque jour chez elle et qui faisaient de sa demeure une des habitations les plus originales et les plus artistiques du Paris artiste.

De-ci de-là, saillaient, sur le fond rougeâtre des tentures, des tableaux de maîtres sortant de leur cadre doré.

Cestas s'absorbait dans la contemplation de ces chefs-d'œuvre ; l'artiste était maintenant seul en jeu. Aussi Vincent retrouvait-il peu à peu son aisance.

Plus loin, la galerie était conquise par les contemporains et les jeunes, et Cestas fit un mouvement involontaire en passant devant un paysage voilé d'un crêpe : c'était la dernière œuvre de Simieux. Cestas frémissait intérieurement, en songeant à ce que cette demeure recélait de dépouilles opimes ; il allait articuler : « Pauvre Simieux ! », quand une voix de héraut d'armes lança à travers le hall : « Madame est servie ! »

Les deux peintres descendirent très vite et serrèrent la main aux derniers arrivants ; parmi ceux-là se trouvait Radeau, le triomphateur de la veille, le compositeur heureux de *Messaline*, d'*Ivanhoé*, de vingt autres œuvres, celui qui avait eu l'inspiration d'écrire pour Zébra cette *Druidesse* dont tout Paris parlait depuis quinze jours et qui avait valu au maître l'éclatant succès qu'il venait de remporter. C'était la tête forte de la section de musique, et Cestas, d'attitude ordinairement froide et de langage concis, sut trouver des mots charmants pour cet homme influent.

Le repas fut des plus gais. Tous ces hommes étaient amis, camarades ou collègues. On parla d'abord, tout naturellement, du triomphe de Radeau et de Zébra, et ce sujet amena une discussion à propos des costumes de la diva au deuxième acte et au troisième ; c'était Alex qui les avait dessinés ; les uns préféraient celui du deuxième acte, les autres jugeaient celui du troisième plus pittoresque, plus étudié.

« Mon Maître en veut à vos costumes, mon pauvre Alex », dit Zébra en se tournant vers le peintre et en désignant d'un petit coup d'œil le musicien. Elle avait une façon câline de dire « mon Maître » qui fit relever les yeux à Cestas.

« Oui, continua-t-elle en riant, il prétend que mes deux



costumes empêchent le public d'écouter ses deux préludes. » Puis elle laissa aux prises les deux artistes et se tournant vers Cestas, elle lui lança :

« Et vous, mon peintre, qui avez tant étudié cette époque, comment trouvez-vous ma tunique du troisième acte ? »

Vincent, qui mangeait un filet de biche extraordinaire, fut dérangé et troublé ; il balbutia d'un ton froid :

« Hélas ! Madame, je vais fort peu au théâtre, et j'ai le regret et la honte de vous avouer que je ne vous ai pas encore admirée dans votre magistrale création. »

Puis, comme Zébra le sentait embarrassé et ennuyé, elle n'insista pas et elle se mêla à la conversation générale.

Cestas recommença à savourer lentement son filet de biche ; il ne disait pas un mot, ne perdait pas un coup de dent, ne laissait pas passer un cru.

Resté très sauvage malgré son séjour de plus de vingt ans à

Paris, malgré le frottement de la grande vie, malgré les succès, la renommée, Cestas, d'origine plus que modeste, avait gardé du paysan la prudence timorée et la défiance native; il n'avait jamais pu se défaire d'une timidité extrême, provenant de son manque d'éducation première, timidité qu'il dissimulait sous la brusquerie des manières. Il ne se mêlait jamais à la conversation générale, mais, moins mondain, il subissait mieux que les autres le charme extrême qui se dégage des choses fines et élégantes; il jouissait de la recherche des plats, du merveilleux arrangement de la table, du rapprocbement et du contact de tous les hommes d'élite qui l'entouraient et, peut-être aussi, faut-il le dire, de la présence de cette sirène en blanc qu'enlaçaient des orchidées...

Une grande discussion venait de s'engager au centre de la table entre Couraud-Guibert et Denoux, à propos de la décoration d'un des salons de l'Hôtel de Ville.

Belvens saisit l'occasion et, interpellant Zébra sur ce ton de vieille amitié que tous prenaient avec elle : « Vous devriez bien, ma chère Zébra, pendant que nous parlons de cet horrible Hôtel de Ville, procurer la commande du dernier panneau de l'escalier à ce pauvre Larray. Le ministre n'a rien à vous refuser...

— Comment! Depuis quand? » demanda Zébra, en ouvrant de grands yeux étonnés.

« Depuis qu'il est ministre. Ça ne durera plus longtemps, faites-nous-en profiter.

— Mais je vous jure que je suis tout à fait impuissante, » protesta Zébra en accentuant encore son petit air ingénu.

« Puissante et bienfaisante », continua imperturbablement Belvens; et, saisissant la boutonnière rougie de son voisin de gauche, Francis Adous, un jeune sculpteur maigre et sec, qui écoutait tous ses vétérans discourir : « Qui donc a fleuri ce marmot-là, si ce n'est votre influent ami, cela sur un simple mot glissé par vous dans son oreille?

— Allez-vous vous taire! » dit Zébra affectant d'être très sérieusement fâchée.

« Non sans vous avoir dit que notre très illustre collègue ici présent, notre grand Radeau, n'aurait eu sa pièce montée qu'à la fin de la saison si vous ne vous en étiez pas mêlée. — Voyons, Radeau, soyez franc... Est-ce vrai ? »

Radeau avoua, sans se compromettre, que le ministre avait été « bien gentil » dans cette occasion.

« Là... vous voyez bien que vous pourriez me faire avoir cette commande pour mon pauvre Larray.

— Et un autre décorateur pour mes panneaux, » grommela Denoux tout en sablant un grand verre de Champagne.

Cestas, dont les oreilles s'agrandissaient en entendant ce marché aux faveurs, tandis qu'un flot de rancœur lui montait de l'âme aux lèvres, pensait : « Cette femme a certainement appartenu à tous ceux qui sont ici et aucun ne semble jaloux de l'autre, aucun ne semble vouloir revendiquer une place anciennement ou récemment occupée. Tous l'exploitent maintenant comme un animal rare qui autrefois leur a donné bien du mal, a qui, dans le passé, ils ont prodigué tous leurs soins. L'animal, aujourd'hui, a fait fortune et tous les dresseurs vivent en excellente amitié, ne cherchant qu'à tirer tout le profit possible de la bête... »

Et après avoir comprimé un mouvement de dégoût, il conclut, avec sa rudesse de paysan : « C'est de bonne guerre. »

Il écoutait maintenant Zébra, qui continuait à se défendre énergiquement contre les insinuations malignes de ses hôtes : « Vous me calomniez, vous êtes injustes, mes amis. Je ne demande jamais rien. J'ordonne encore moins, n'ayant aucun droit de le faire. Je n'exprime que des vœux... Ainsi, en ce moment, je bois à l'élection de *mon* peintre, et je vous prie de boire tous avec moi », ajouta-t-elle en insistant et en lançant à droite et à gauche de petits regards coquets.

« Il n'est besoin ni d'ordonner ni de prier, » dit Couraud-Guibert de son air le plus solennel et en levant son verre, « nous vous sommes, je crois, ici, tous acquis, mon cher Cestas, et votre talent vous ouvre nos portes toutes grandes. »

Cestas ne put répondre. Sa mâchoire était agitée d'un petit tremblement nerveux et sa face était incendiée. Tout le monde cherchait à choquer son verre. Natel lui demanda, de l'autre bout de la table : « Et l'admirerons-nous au Salon, ce merveilleux portrait de notre amie ? »

Ce fut Zébra qui répondit : « Il sera fini à temps. C'est bien, comme vous le dites, un merveilleux portrait; mais vous me trouverez sûrement flattée. »

Toute la table protesta, et comme Zébra tournait la tête, elle rencontra l'œil sombre de Vincent. Il y avait de tout, dans ce regard : de la fièvre, de la reconnaissance, de la violence. Et comme Zébra regardait toujours fixement Vincent, maintenant ses yeux dans les siens, elle y vit soudain s'allumer une grande flamme, qui était celle du désir.

On se leva de table.

En passant dans le hall, Alex prit le bras de Belvens.

« Ah! quand elle veut quelque chose... »

Et l'autre, qui connaissait à fond la question, répondit en riant : « Oui, ça sent la chair fraîche... »

Le café, les liqueurs étaient servis sur une table de Maple. Zébra allait de l'un à l'autre, connaissant le goût préféré de chacun. Cestas remerciait le vieux Couraud et entamait avec lui une longue conversation sur le Portugal, que Couraud venait de parcourir. Les autres fumaient par groupes ou entouraient la maîtresse de maison.

Zébra leur montrait avec orgueil le cadeau qu'elle avait reçu la veille : la main de Wagner moulée sur l'original et que la veuve de l'auteur des *Niebelungen* lui avait envoyée dans un magnifique coffret de bois de rose pour la centième de *Tristan et Yseult*.

Bientôt l'on réclama de la musique. Radeau fut expulsé des profondeurs du salon indien, et dut se mettre au piano.

« Qu'allez-vous chanter ? » demanda-t-il à Zébra, tout en préludant du bout des doigts.

« Ce que vous voudrez, mon maître. J'ai beaucoup dîné, j'ai le sang à la gorge et sûrement je vais vous faire honte. »

Radeau tordit pendant un instant sa moustache grise et attaqua la première mesure de la prière de *La Druidesse*. Les hommes se rapprochèrent et firent cercle autour du piano.

Toute la première partie de cette admirable page était la description d'un violent désespoir, la puissante peinture d'une exaltation extrême a laquelle succédaient le découragement, l'abattement d'une âme livrée à elle-même.

Ces tortures intérieures éclataient en accords déchirants, en admirables plaintes musicales ; puis, lorsque la coupe de cette amertume avait débordé, lorsque la Druidesse avait exhalé toute son âme, peu à peu les gémissements s'apaisaient, la paix succédait à cette angoisse et Zébra entonnait cette *Prière* qui, le jour de la première, avait été trissée. Elle la chantait, cette prière, avec une émotion, une foi religieuse admirables; elle la *priait* plus encore qu'elle ne la chantait. Tout son être semblait détaché de cette terre, toute son âme était emportée vers des régions invisibles. On sentait qu'elle invoquait les dieux et que ces dieux entendaient son appel et lui promettaient leur appui.

Cestas n'était pas musicien, mais, comme presque tous les Basques, il sentait profondément la musique. Allant rarement à l'Opéra, il n'avait jamais entendu Zébra. L'artiste qu'elle était

venait de se révéler à lui et il restait hypnotisé par cette attitude superbe, par l'autorité indéniable qui se dégageait de la cantatrice, et surtout par cette suave et menteuse expression d'amour qui, pour tous, était un éternel aimant, une éternelle duperie, même pour ceux qu'elle avait trompés et qui la connaissaient jusqu'au fond de son âme.

La femme, chez Zébra, était bien profondément dangereuse; l'artiste était irrésistible; ceux-là qui avaient résisté à la femme avaient été vaincus par l'artiste.

Cestas, nature encore neuve, devait, moins qu'aucun autre, échapper à l'ascendant de cette double et perverse attraction. Il contemplait la chanteuse, les yeux grands ouverts, et il ne put encore en détacher ses regards quand elle lui dédia les dernières notes de la *Prière*, ces notes profondes de contralto qu'elle possédait en même temps que les notes les plus aigues de soprano, ces notes où, dans un suprême élan d'amour, elle suppliait les dieux de protéger son amant, de le sauver de la cruauté de leurs serviteurs, de leurs prêtres, les Druides impitoyables.

Radeau rayonnait. Les hommes se levèrent, transportés, et vinrent serrer la main du maître et de son interprète. Cestas fit comme les autres, mais n'adressa pas la parole à Zébra. Puis, chacun demanda son morceau favori. Le petit Miré, accompagnateur titulaire de Zébra, venait de faire son apparition; la diva chanta tout ce qu'on voulut : du Wagner, des chansons anciennes; pour amuser certains de ses amis elle aborda même le genre bouffe et y fut exquise d'esprit et de drolerie. Puis on redemanda à Radeau de se mettre au piano, et Zébra termina par le « Chant de victoire » de la *Druidesse*. Elle fut acclamée.

A quelqu'un qui lui demandait si elle n'était pas éreintée de s'être ainsi dépensée, elle répondit qu'elle était prête à chanter toute la nuit pour ses amis, mais un petit soupir de lassitude vint trahir à propos sa pensée. Chacun songeait, d'ailleurs, à se retirer. Quelques-uns vinrent prendre congé de Zébra et demandèrent tout bas des voitures aux domestiques qui circulaient, portant de grands plateaux chargés de rafraichissements.

Cestas, qui causait avec le vieux Couraud et jouait sa dernière carte à cette heure tardive, fut rappelé à la réalité par le doyen qui lui dit : « Il faudrait aussi songer à nos voitures. » Deux fiacres furent aussitôt demandés.

Henri Denoux et Adour s'éclipsèrent les premiers; puis on annonça que les voitures de ces Messieurs étaient avancées.

« A demain, dans votre loge, au deuxième entr'acte. » dirent quelques-uns en s'approchant une dernière fois de Zébra.

« A demain, » répondit-elle en tendant la main. « merci d'être venus ce soir. »

Cestas s'approcha le dernier. Il dit, en s'inclinant : « A demain, Madame, à une heure et demie, à l'atelier. »

Elle avait mis sa main dans la sienne en murmurant les mêmes mots qu'aux autres, mais de quelle façon différente, exquise, avait été modulé ce : « A demain » !

Cestas se sentait de nouveau repris, envahi par cette volupté musicale, cette griserie des sens qui l'avait saisi tout à l'heure; il allait porter cette main à ses lèvres et dire quelque chose, lorsque les mots haineux de Verdier lui traversèrent tout à coup l'esprit; il laissa retomber les doigts de Zébra et articula froidement, en s'inclinant de nouveau : « Je vous présente mes respectueux hommages, Madame. »

Et il tourna vivement sur ses talons, pour ne pas croiser le regard de Zébra qu'il sentait peser sur lui avec insistance.

En pénétrant dans le vestibule, Vincent entendit de grandes exclamations : « Ah! mon Dieu ! Quelle chienne de saison... . Ça pince ferme, bigre ! »

Debout sous la haute marquise, les hommes trépignaient sur place, les mains dans leurs poches et se regardaient, embarrassés. Deux fiacres manquaient à l'appel. Il avait été impossible d'en trouver plus de quatre à la station de la place Péreire et les rosses qu'on venait d'amener ne tenaient pas sur leurs jambes, un horrible verglas étant tombé pendant la soirée.

Le vieux Couraud, son collet remonté jusqu'aux yeux, se lamentait. Belvens, qui le premier avait demandé une voiture, prit son doyen par le bras :

« Mon cher Maître, je ne vous permettrai pas de vous en aller seul par un temps pareil; laissez-moi *me* faire le plaisir de vous accompagner chez vous. »

Couraud, soutenu sous chaque bras, fut hissé en voiture et la rosse s'éloigna, exécutant une valse qui, bien que lente, était des plus inquiétantes.

Les autres se regardaient : il manquait encore un fiacre.

Cestas, bon garçon, pria ses camarades de ne pas s'occuper de lui et déclara que, demeurant dans un quartier éloigné, il ne voulait retarder personne et qu'il attendrait patiemment sa voiture; il insista tant et si bien que les autres finirent par l'abandonner.

Un valet de pied partit de nouveau à la recherche d'un fiacre du côté du boulevard Malesherbes. Vincent attendit une demi-heure, puis le domestique reparut, très pâle; il n'avait pas trouvé de voiture et il s'était horriblement meurtri le genou en tombant; il dit que l'on glissait de plus en plus et qu'il n'avait aperçu aucun véhicule.

Une nouvelle tentative demeura infructueuse. Cestas, se faisant alors scrupule de faire courir, à deux heures du matin, tous les domestiques de la maison, pria qu'on ne s'occupât plus de lui et descendit avec courage les marches du perron; mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il glissa et dut se laisser choir pour éviter un choc plus rude. Les domestiques, qui l'avaient regardé s'éloigner, accoururent aussitôt pour le relever. Cestas se remit sur pied avec un gros juron, se tâta dans tous les sens, puis, ayant constaté qu'il sortait indemne de cette épreuve, il resta de nouveau tout perplexe au milieu du trottoir. Il ne pouvait pas, cependant, quelque bonne volonté et quelque désintéressement qu'il y mit, risquer de se casser un bras, entraver ainsi tout son avenir, sa carrière, son moyen d'existence, son talent !

L'intervention du maître d'hôtel vint mettre fin à ses incertitudes : « Madame s'excuse auprès de Monsieur de ne pas faire atteler, mais justement le cocher est couché depuis hier avec la fièvre. Madame supplie Monsieur Cestas de ne pas se gêner; elle va faire dresser un lit dans le fumoir. »

Cestas, furieux de jouer le personnage encombrant en occupant toute cette valetaille et d'avoir encore recours à l'obligeance de Zébra, céda cependant :

« Qu'on me donne simplement une couverture et je vais m'étendre sur un des divans du hall. Faites remercier Madame, je n'ai besoin de personne; dès que le jour paraîtra, si le verglas a un peu cédé, je m'en irai. »

Les valets n'insistèrent pas davantage. On lui apporta des couvertures, il s'en enveloppa et se coucha sur un des moelleux divans du petit salon indien, dans la tiédeur exquise du hall.

Peu à peu, les girandoles, les clochettes lumineuses, les lustres s'éteignirent les uns après les autres, poussés par un invisible ressort. Quelques points lumineux restaient cependant suspendus dans l'espace et pailletaient étrangement la galerie circulaire et l'escalier fleuri qui y conduisait... et la petite veilleuse qui éclairait le Bouddha faisait une tache de lumière très douce sur la tête de Cestas.

Bientôt, tout bruit cessa dans l'hôtel. Vincent laissa errer son regard quelques instants encore sur toutes ces choses, puis ses yeux se fermèrent, le sommeil le gagna et il s'endormit, comme un enfant, à l'ombre du dieu indien.

Il fut réveillé par une grande horloge à timbre profond et solennel, qui annonçait deux heures du matin. Il se dressa sur son séant comme à l'approche d'un danger invisible; il regarda de côté le grand Bouddha, qui n'avait pas bougé et qui continuait à grimacer d'un air énigmatique.

Il ne put se rendormir; cette chaleur tiède, la senteur pénétrante et forte de ces plantes rares, la forme étrange des choses l'énervaient au possible. Il changea de position, tourna le dos à l'ombre et regarda la galerie qui restait diamantée, çà et là, de petites lampes électriques.

Alors il aperçut quelque chose qu'il n'avait pas encore remarqué dans ce bizarre intérieur. C'étaient trois grandes baies vitrées à balconnets; derrière l'une d'elles, brillait un mince filet de lumière presque entièrement étouffée par de grands rideaux de soie pâle.

Une ombre passa très lente, se détachant nettement sur le fond clair des rideaux. Elle traversa les trois pièces, s'arrêta dans la dernière, puis revint plus lentement encore devant la première fenêtre. Alors les rideaux s'écartèrent, les vitraux glissèrent et l'ombre blanche vint s'accouder au balcon.

Cestas avait reconnu Zébra et il épiait tous ses mouvements. Elle ne pouvait pas, croyait-il, distinguer sa figure; tout au plus pouvait-elle deviner la silhouette du dormeur dans la pénombre du salon hindou.

Elle resta là, accoudée longtemps, dans son peignoir blanc, ses cheveux noirs épars sur ses épaules.

Cestas, de nouveau, se sentait repris de ce vertige de tout à l'heure, de ce passager mais impérieux désir qui l'avait saisi en entendant ce chant, en contemplant cette beauté sensuelle. Une branche de palmier lui cachait l'épaule de Zébra. Pour la mieux contempler, il rampa comme un serpent sur les divans jusqu'au bord du salon hindou. Mais soudain elle disparut, les rideaux se fermèrent et tout rentra dans l'obscurité...

Alors Vincent devint fou; il se leva; il voulait la retrouver, la rejoindre, n'importe par quel moyen, et voilà justement qu'elle se dérobait!

Pourquoi ce caprice, au moment même où il sentait que tout son sang allait à elle comme toute sa chair à elle venait à lui?

Il avait envie maintenant de courir, de la pourchasser, de la saisir, de la prendre; il fallait enfin faire cesser cette obsession qui durait depuis deux jours: l'obsession d'un désir qui ne se réalisait pas et qui se changeait dans la même minute en haine et en mépris.

Il voulait la prendre, goûter une fois la saveur de ce fruit défendu, de ce fruit empoisonné, le goûter malgré tout, quitte



à le rejeter ensuite et souffrir de cette dangereuse possession.

Pourquoi avait-elle fui?

Il se leva, hésita une seconde, puis, comme cette fenêtre restait toujours sombre, comme tout ce qui l'entourait semblait sourd, indifférent à son désir, comme toutes ces choses gardaient leur aspect mystérieux et un peu menaçant, comme il ne voyait rien, n'entendait rien que le tic tac de l'horloge géante, il s'étendit, découragé, tout au fond de la niche...

Soudain, il fit un soubresaut; il sentait que quelque chose venait à lui, il en était sûr.

Il attendit un instant; puis, tout frémissant, il se redressa. Il ne s'était pas trompé: là-bas, devant lui, les branches du palmier gigantesque avaient bougé; elles s'écartaient maintenant et quelque chose de blanc glissait dans tout ce feuillage. Un parfum subtil, mélangé d'iris et d'ambre, flottait dans l'air, et l'ombre glissait, glissait toujours...

Le hall, chose étrange, devenait plus obscur derrière elle. Une à une, les lumières s'éteignaient.

Cestas, tout enfiévré, voyait du surnaturel, de la magie partout; il n'osait plus bouger, de crainte de voir s'évanouir cette ombre ou cette femme. Il attendait, les yeux dilatés, à demi couché sur le divan. Il la vit monter les degrés du petit temple hindou et s'avancer jusqu'au Bouddha, sans avoir l'air de le voir. Sa robe, en passant, frôla Vincent. Elle vint jusqu'au dieu indien et, se baissant, éteignit la petite flamme sacrée.

Alors, Vincent étendit le bras dans l'ombre et, l'attirant à lui, l'étreignit violemment...

Il ne mourut pas, mais il ne fut jamais payé.

HENRI FERRARE.

(Illustrations de Mucha.)



Les Roses du Baiser

Il était une fois, dans une île fleurie
De quelque mer lointaine et que l'on croit tarie,
Car des pépites d'or étaient ses seuls galets,
Un Roi très vieux, au fond d'un antique palais.
Ce prince avait pour femme une pastoure gente
Et fraîche comme un lis qu'un clair de lune argente,
Et si belle que l'œil en était ébloui.

Les choses se passaient alors comme aujourd'hui,
Et les vieillards craintifs, derrière leurs lunettes,
Considéraient parfois leurs épouses jeunettes,
Se demandant si, sur ces lèvres de satin,
Quelqu'un n'avait pas mis un baiser clandestin.
Mais allez voir le vent qui passa sur les roses!
Et le vieux Roi, dardant ses prunelles moroses
Sur celles de la Reine, hélas! suspecte un peu,
N'y voyait jamais rien, vraiment, rien que du bleu.
C'était triste, fort triste!
« Ecoute donc, m'amie :
Ce joli pastoureau ne t'embrassa-t-il mie
L'autre jour, en venant te présenter son lait?
— Nenni, Sire! Voyez-moi toute, s'il vous plaît :
Trouvez-vous quelque part des traces de bras d'homme?
— Et l'autre jour, mon grave et digne majordome
Baisa-t-il point tes doigts derrière un paravent?
— Mais non! Voyez mes doigts; ils sont tout comme avant! »

Alors le Roi s'en fut trouver la fée Albane.
Cette fée habitait une aimable cabane
Au bord d'un lac où des poissons facétieux
Avaient de gros rubis à la place des yeux.
Albane châtiait la débauche et le vice.

« Madame — dit le Roi — j'implore votre office.
— Que veux-tu, mon enfant?
— Madame, l'univers
Me paraît immoral et conçu de travers;
Il faut le retoucher. Quelle triste ironie,
Puisque la trahison devrait être punie,
Que les dieux n'aient pas eu le bon sens d'inventer
Un mécanisme sûr pour bien la constater!
Pourquoi, sur une épouse indigne qu'on embrasse,
Un baiser défendu laisse-t-il pas de trace?
C'est absurde, Madame!
— En effet, mon enfant.
Je me suis dit aussi ces choses bien souvent.
Et je veux t'accorder ce que ton cœur désire.
A partir de ce jour, très noble et très haut Sire,
Sur le corps de la Reine, au sourire enjôleur,
Chaque tendre baiser fera naître une fleur.
Une rose, veux-tu?
— J'aime beaucoup la rose!...
— Bien! l'on t'en offrira de belles, et pour cause.
Des roses d'un parfum exquis, d'un ton charmant,
Et je les planterai dans la chair, fortement.
Ta femme ne pourra les cueillir, je le jure,
Ni son amant non plus; la tige en sera sûre,
Enfin tu sauras tout. Quant aux fleurs qui naîtront,

Comme on peut les trouver gênantes sur le front
Ou la joue, ou les yeux, tu m'appelleras, Sire,
Trois fois, et je viendrai moi-même les détruire
D'un souffle : fut, fut, fut!... comme on voit s'écrouler
Des bulles de savon qu'un enfant fait voler.
Adieu, mon fils! »
Heureux, la figure sereine,
Le vieux Roi s'en revint trouver la jeune Reine.

Mais le soir même, hélas! il fut un peu confus.
S'étant aventuré dans des bosquets touffus,
Il vit sa femme assise à l'ombre d'un érable.
Elle avait sur le front une rose admirable
Qui, gracieusement, dans l'air se balançait
« Ah! coquine! qui t'a donné ce baiser?
— C'est. .
Mon oncle, Monseigneur!
—Est-ce bien sûr?
— Sans doute! »
Le Roi prit son poignard, sa main frémissait toute.
Il regarda sa femme, hésita, chancela,
Puis, sage, il respira la rose et s'en alla.

Mais, le deuxième jour, algarade nouvelle.
La Reine, en s'échappant d'une ombreuse tonnelle,
Sentit près de sa nuque une fleur qui poussait...
« Ah! coquine! qui t'a donné ce baiser?
— C'est. .
Ma tante, Monseigneur.
— Vraiment?
— Je vous le jure! »
Mais, le troisième jour, triste fut l'aventure.
La Reine vit au bois un pâtre aux yeux hardis,
Un jouvenceau folâtre avec lequel, jadis,
Elle aimait bien jouer, rieuse et peu farouche,
Et cette fois, la rose, hélas! orna sa bouche.
« Oh! pâtre, qu'as tu fait? Que dira mon mari? »
La rose était énorme, et le gars attendri
Entendit les sanglots de la Reine peureuse.
« Le Roi va me tuer! — dit elle. — Malheureuse! »
Le berger s'alarma. « Quoi? vous tuer, grands dieux?
Oh! non! »
Il prit la Reine et lui baisa les yeux :
Misère! Sur les deux yeux, deux autres fleurs poussèrent.
Au front des jeunes gens les cheveux se dressèrent
Et tout à coup on crut entendre un bruit de pas.
« Le Roi! — cria la Reine. — Il arrive là-bas!
C'est bien lui, je suis morte! »
Et l'ancienne bergère
Se laissa défaillir alors sur la fougère.
Et le berger toujours l'embrassait en tremblant.
Il baisait son front rose, il baisait son col blanc,
Et ses deux mains, et ses cheveux, et sa poitrine.
Et, sous chaque baiser, une fleur purpurine,
Terrible, accusatrice, en un clin d'œil naissait.
Et déjà le mari, là bas, apparaissait,
Et les rayons du soir, sur sa cuisse tortue,
Faisaient luire une dague horriblement pointue.
« O dieux, — dit le berger, — venez me secourir. »
Et, pensant que sa belle amie allait mourir,
Inspiré tout à coup et le cœur plein de fièvres,
Il embrassa la Reine avec d'ardentes lèvres.
Longtemps, longtemps, d'un bout à l'autre, sans façon.

« Oh! le riche bouquet de roses, mon garçon! —
Lui dit le Roi joyeux. — L'étonnante corbeille!
Jamais nos yeux royaux n'en virent de pareille!
Tu vas vendre ces fleurs?
— Oui, Sire... oui, justement!
— Adieu! porte-toi bien! Le bouquet est charmant;
Tu le vendras fort cher.
— C'est bien mon espérance! »
Et le berger lui fit très bas la révérence.

Il n'avait pas perdu son temps, le jouvenceau.
La Reine n'était plus qu'un odorant monceau
De roses, tout son corps disparaissait sous elles.
Et quand le Roi fut loin, le vent aux folles ailes
Fit trois fois : fut! fut! fut! en venant la frôler.
Et la Reine soudain vit ses fleurs s'envoler,
Et le ciel retentit de gaietés inconnues.
« Chut! c'est moi, — dit la fée Albane dans les nues.
J'accours et te délivre avec empressement.
Moi gardienne des mœurs de ce gouvernement.
Amis, — n'en dites rien! — sur un joli visage.
Quelques tendres baisers que l'on pose au passage,
C'est peu répréhensible et c'est fort opportun.
Et l'immoralité, c'est de n'en donner qu'un.

JEAN RAMEAU.

(Illustrations de Paul Avril).





EN EMBUSCADE

Typogravure BOUSSOD, VALADON et Cie.

Quinzième Année.

Deuxième série. — N° 85.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Avril 1897

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE



30 MARS 1897.

GRACE à l'heureuse entente des étudiants et des blanchisseuses — entente séculaire et naturelle — la Mi-Carême a été célébrée avec moins de solennité peut-être, mais avec plus d'entrain que le Mardi-Gras : gaieté d'amateurs s'amusant pour leur compte, et plus communicative que celle des comparses chargés d'amuser les autres pour trois francs par jour. Il m'a paru que, sauf sur certains points du boulevard, la fièvre du confettisme s'était ralentie. Mais il ne faut pas se bercer d'illusion. Cette inepte institution n'en est pas encore à la période de la désuétude.

⁂

La badauderie parisienne me paraît s'être émue outre mesure de la prochaine prise de possession du rond-point des Champs-Elysées par une ligne de tramway à traction mécanique. Cette ligne était depuis longtemps projetée; elle avait été soumise aux enquêtes interminables et tutélaires dont nos lois impédimentent toute entreprise d'utilité publique. Et cependant c'est seulement lorsque les rails des deux tronçons, lentement posés, n'ont plus eu besoin, pour se rejoindre, que d'entamer le sol sacré des Champs-Elysées, c'est alors que les conseillers municipaux du quartier, interpellés par leurs électeurs, ont songé à réclamer contre un tracé qu'ils avaient probablement voté.



Il est évident qu'en coupant perpendiculairement, par une voie destinée à donner passage à de dangereux et disgracieux véhicules l'avenue des Champs-Elysées, les politiciens de l'Hôtel de Ville ont instinctivement obéi à une inspiration de ce panmuflisme qui trouve une suprême jouissance à déparer ce qui est beau et à salir ce qui est propre : c'est ce même instinct qui pousse le maçon, tout blanc de plâtre, contre le monsieur qui passe à côté de lui avec un « pannetot » neuf. Ce sont là les fruits d'un régime auquel le Parisien, qui ne sait pas voter, doit se résigner.

D'ailleurs l'introduction, dans l'avenue des Champs-Elysées, des bruyants tramways n'aura-t-elle pas été préparée par l'intense circulation des bicyclettes et surtout par celle des automobiles de tous modèles, aussi tapageuses et plus dangereuses encore que le tramway à qui, du moins, les zigzags et les tergiversations sont interdits par sa nature même. Il faut bien en prendre son parti : le progrès, qui enlaidit tout et qui n'hésite pas à sacrifier les jouissances esthétiques des riches et des délicats pour multiplier les commodités de la foule, imposera bien d'autres servitudes à notre plus élégante promenade, et nos petits enfants, qui traverseront, dans des véhicules encore inédits, que nous ne soupçonnons pas, nos Champs-Elysées, hausseront les épaules lorsqu'ils reliront le récit de nos doléances.

⁂

Pendant que les poseurs de rails continuent imperturbablement leur œuvre au rond-point des Champs-Elysées, les ingénieurs et les architectes de l'Exposition de 1900 mènent la leur avec un redoutable entrain et surtout avec le plus profond mépris de leurs engagements. Ils ne devaient pas, annonçaient-ils mielleusement, enlever plus d'une



centaine d'arbres : aujourd'hui ils en avouent cinq cents, que l'on promène à travers Paris pour les exiler dans quelque square faubourien, malheureux voués au trépas, semblables à ces moribonds que l'on trimballe d'hôpital en hôpital : on avait garanti à la Société des Artistes français et au Concours hippique la jouissance du Palais de l'Industrie jusqu'en 1898, et voilà que déjà toute une aile en est démolie et que la plaie béante, grossièrement bouchée avec des planches et des toiles, donne déjà, à ce vieux logis des réjouissances parisiennes, l'aspect d'une ruine : des tombereaux sur lesquels l'entrepreneur a fait peindre triomphalement l'inscription : « Démolition du Palais de l'Industrie » emportent par les rues, frises, chapiteaux, bas-reliefs et moellons. Le Cours la Reine, qui suivant les mêmes promesses devait être respecté, est envahi par les chantiers et la voie des tramways du quai va être déplacée et accolée à l'allée des cavaliers, sans aucun souci des accidents qui pourront en résulter.

⁂

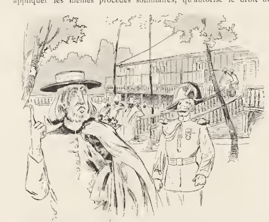
Le Concours hippique s'est ressenti et le Salon se ressentira de cette situation : le public, essentiellement maniaque, éprouve une certaine répugnance à entrer dans une maison où l'on déménage et que l'on démolit. Il y a cependant eu de belles journées au Concours hip-

pique, de brillants cavaliers et surtout de bien mirifiques chapeaux : *ça* monte, *ça* monte, en dépit des clameurs masculines, ou peut-être à cause d'elles, jusqu'au jour où, par suite d'un soudain mot d'ordre, *ça* descendra, *ça* descendra jusqu'à retomber à la minuscule capote et à la toque basse d'il y a vingt ans.



⁂

La nuit du 27 au 28 févier a dû être plutôt pénible pour ce fantoche femelle qui s'intitulait reine de Madagascar, reine d'un pays qui nous appartenait et que nous avons dû cependant conquérir à nouveau en sacrifiant de nombreux millions et huit ou dix mille soldats. Le général Galiéni, dont le nom répand un certain parfum corse, a dû certainement lire la Correspondance de Napoléon Ier, car l'enlèvement de Ranavalona a été accompli avec une véritable maestria : à 8 h. 30, soir, — heure militaire, — un aide de camp du général est venu, dans une attitude panachée de respect et de fermeté, inviter la reine à faire ses malles ; à 1 h. 45, matin, elle était installée dans une filanzane et partait pour Tamatave, où un bâtiment de guerre l'attendait, sous vapeur. Immédiatement embarquée avec sa suite, elle a été transportée à l'île de la Réunion. C'était par là qu'on aurait dû commencer, et l'on eût ainsi évité bien des désastres, épargné bien des existences. Il ne reste plus maintenant au général Galiéni qu'à appliquer les mêmes procédés sommaires, qu'autorise le droit de



conquête, à tous les missionnaires protestants étrangers, marchands de Bibles, de cotonnades et de « Worcester sauce » qui pullulent dans le pays et sont nos plus dangereux ennemis.

⁂

Les journaux de Marseille ont raconté dernièrement qu'un jeune couple s'était rendu à bicyclette à la mairie pour y remplir les formalités du mariage ; on n'a pas dit si, en sortant de l'édifice municipal, les conjoints s'étaient rendus à l'église « dans le même appareil ».

C'eût été logique cependant et, surtout, piquant. Au lieu du classique tableau de la jeune vierge émue, descendant de son carrosse, montant lentement les degrés de l'église puis s'avançant solennellement, les yeux baissés, vers l'autel, aux sons d'une marche religieuse, avec sa longue traîne de satin ivoire glissant sur le tapis, on aurait vu la petite femme, sautant lestement de sa machine, après un hardi virage, enjambant les degrés et, avec de jolis balancements de hanches qu'aurait fait valoir sa bouffante culotte de satin blanc, pénétrant hardiment dans le sanctuaire, pendant que l'orgue aurait joué un pas redoublé.



Le clergé aurait peut-être manifesté quelque étonnement et même soulevé quelques objections; mais, aujourd'hui, le clergé est « dans le mouvement »; les jeunes vicaires font de la bicyclette, et au besoin on aurait eu la ressource de télégraphier à Rome!

⁂

Cet alinéa pourrait être intitulé : « Les saletés du mois », car ce mars nous en a exhibé quelques scandales sur lesquels je ne m'appesantirai pas, mais qu'un chroniqueur consciencieux ne peut cependant passer sous silence. Les débats publics, en cour d'assises, de l'affaire des docteurs Boisleux et La Jarrige ont soulevé le voile des cliniques mystérieuses vers lesquelles une étrange perversité pousse aujourd'hui d'innombrables femmes : nous les avons vu défiler devant les juges et devant le jury, montrant, dans leur déposition, leurs plaies secrètes, racontant leurs infirmités avec une impudeur inconsciente à travers laquelle on aperçoit le but suprême : ne pas être mère. Et n'est-ce pas une preuve de la manifeste déchéance de notre race que de voir, dans toutes les classes de la société, la femme livrer son corps au chirurgien, risquer l'infirmité ou même sa vie pour se soustraire au premier et au plus beau de ses devoirs ?

Les deux docteurs ont été condamnés par le jury qui a sans doute voulu faire un exemple, mais c'était dans la salle, plutôt que sur le banc d'infamie que se trouvaient les vrais coupables.

Nous avons eu aussi une vieille saleté, qui est remontée sur l'eau, comme font les charognes de chiens et de chats noyés. Les nouvelles révélations d'Arton, appuyées par des documents décisifs, ont mis encore une fois la justice en mouvement, et le public a pu croire un instant qu'il allait enfin voir publier la fameuse liste des 104. Ça été un terrible émoi dans le monde des barbotteurs parlementaires, les uns s'effondrant sous l'accusation, les autres tenant crânement tête à l'orage. Nous verrons si Thémis réussira à tirer la Vérité de son puits.

Puis est venue la saleté gaie : la scène, qui semble imaginée par Hennequin, de l'épouse Rigo venue de son pays de Tsigane pour faire constater par un commissaire de police le flagrant délit de son époux basané, avec la créature exquise, faite de lis et de roses, qui fut la princesse de Caraman-Chimay. Les coupables ont pris la chose gaiement, mais ils ont, aussi, pris le train pour Berlin, se souciant peu de comparaître devant monsieur le juge d'instruction.

Ce qui n'est pas non plus ni très propre, ni très édifiant, c'est le crime de ce gardien de la paix, assassin de sa femme. Cet individu, que la Compagnie des Omnibus n'avait pas voulu garder comme palefrenier, à cause, sans doute, de sa brutalité envers les bêtes, avait été jugé apte à la protection des citoyens et au maintien de l'ordre ; il était peut-être même noté comme « bon agent, énergique », et avant de tuer sa femme, il avait dû se faire la main sur les paisibles bourgeois qui n'obtempéraient pas assez docilement à son « circulez ! »

⁂

Je ne parlerai qu'avec circonspection du duel Pini-Thomeguex, ce dernier personnage étant de ceux qui ne se laissent pas marcher sur le pied. Cette rencontre entre deux maîtres de la pointe avait fortement surexcité le monde de l'escrime : ce n'a pas été, à proprement parler,



un duel, mais un assaut à épées démouchetées, assaut qu'un nombreux public honorait de sa présence et qui a fourni une pâture abondante aux photographes professionnels ou amateurs. Tout-Paris était à Saint-Ouen, ce jour-là, il ne manquait que les gendarmes!

⁂

Yvette Guilbert a terminé son annuelle tournée en Amérique. Elle a retrouvé, à la Scala, son fidèle et idolâtre public. La divette a tenté



d'élargir son genre, en interprétant une œuvre de forme nouvelle : *Pessima* est une sorte de défilé de projections d'après des aquarelles de Ferdinand Bac, symbolisant les ridicules du jour ; au fur et à mesure que les tableaux se succèdent, Yvette, nonchalamment étendue dans un fauteuil, les commente en des couplets dus à la plume alerte de Redelsperger. L'idée est fort ingénieuse, trop ingénieuse peut-être, car elle m'a paru dérouter un peu les spectateurs.

Le Gymnase tient, je crois, un succès avec la *Carrière*, d'Abel Hermant, qui nous y montre le monde diplomatique, ceux de « la carrière », comme se dénomment entre eux les membres de cette élite. C'est une satire, ou plutôt une critique de la futilité de ce monde dont la fausse correction voile d'assez mauvaises mœurs. La pièce contient nombre d'amusants tableaux assaisonnés de mots piquants ; la forme littéraire en est très soignée et quelque peu précieuse, mais il ne faut pas s'en plaindre.

⁂

« Sonnet que me veux-tu ? » s'exclamait un sage en un temps où sévissait cette forme poétique. « Petits Salons, petits théâtres, petites chapelles, que me voulez-vous ? » pourrait aussi s'écrier le chroniqueur d'aujourd'hui. N'est-ce pas la révélation d'un état d'âme particulier que ces installations quasi-mystérieuses d'expositions, dans des locaux restreints, où l'on ne pénètre qu'au moyen de certains mots de passe, d'où le gros public — le public de bon sens — est exclu ?

Au fond, la plupart de ces expositions chez Durand-Ruel, chez Georges Petit, à la Bodinière et autres lieux, ne sont qu'une continuation du fameux *Salon des Refusés* que Napoléon III, avec sa malicieuse bonhomie, avait fait installer à la suite du Salon officiel des Champs-Elysées.

Il n'en va pas de même aujourd'hui, et l'on voit bien que nous ne sommes plus sous le règne du tyran ! Le jury de la Société des Artistes français a déployé, cette année, une rigueur insolite ; il a refusé, refusé, tant et si bien que, malgré les réductions imposées par la démolition partielle du Palais de l'Industrie, il s'est trouvé à court de tableaux et a dû se résigner à un généreux repêchage. Je ne m'en plaindrai pas, assurément, car, parmi les refusés d'aujourd'hui, n'en est-il pas plus d'un qui sera le médaillé de demain ?

⁂

J'ai parlé du Salon des Refusés de l'Empire et je le retrouve, sous la République, installé officiellement au musée du Luxembourg. Caillebotte, peintre impressionniste et collectionneur d'œuvres de ses congénères, a légué à l'État toute une série de tableaux et de dessins que celui-ci a fini par accepter après de longues hésitations et malgré les protestations de l'Académie des Beaux-Arts.

Et les membres de cette Académie, que les jeunes gens tumultueux et talentueux qualifient volontiers de bonzes immuables au style pompier, n'ont pas tort de protester. Puisque nous avons en France un art officiel, puisque les peintres sont, après les militaires, les citoyens les plus hiérarchisés qu'on puisse imaginer et que tous ils ont droit, au fur et à mesure que leur pousse la barbe, à une troisième, à une seconde, à une première médaille, complétée, l'année suivante, par la croix de chevalier suivie de près par la médaille d'honneur que complète, lorsqu'arrive la fâcheuse calvitie et l'affaiblissement physique, la rosette d'officier ; dans ces conditions, n'est-il pas logique que l'art lui-même soit réglementé et qu'il y ait une peinture d'État, à l'usage des peintres fonctionnaires ? Et cette peinture ne doit-elle pas être rigoureusement sage, conforme aux grands principes et exclusive de toute fantaisie et de toute hardiesse ?

Le public semble, d'ailleurs, partager l'opinion des sages de l'Institut et, sauf quelques artistes à feutres mous et à chapeaux à bords plats, qui font, avec de grands gestes, foule devant les toiles diaprées des maîtres impressionnistes, les visiteurs évitent la salle Caillebotte, que le gardien leur indique à regret et d'un geste dédaigneux.

⁂

L'explorateur Nansen est dans nos murs. Le Paris intellectuel et savant lui a fait une réception presque solennelle, et le *Figaro*, en lui ouvrant ses salles de fête, lui a permis de serrer la main des nombreux admirateurs qu'il compte dans le monde de la science et des lettres. Et c'est l'homme lui-même que l'on admire, plutôt que son entreprise, dont l'utilité reste douteuse : mais comment ne pas s'éprendre d'un vif intérêt pour un tel être, véritable phénomène d'endurance physique, d'énergie morale et d'opiniâtre volonté, symbolisant si pleinement les races du Nord, dures comme leurs rochers et leurs glaces.

⁂

Quelques semaines après la fermeture du Chat Noir, Henri Pille mourait, puis c'était Jules Jouy ou plutôt son pauvre corps qui allait rejoindre son âme macabre depuis longtemps évanouie ; et le jour où l'on enterrait le chansonnier, Rodolphe Salis lui-même succombait. C'est donc fini, bien fini. Mais le cabaretier gentilhomme laisse derrière lui le souvenir légendaire d'une véritable école dont il fut le promoteur et qui a imposé sa marque à la production artistique et littéraire de ces quinze dernières années. Ce n'est pas, assurément, un art bien relevé que celui qui se pratiquait au Chat Noir, mais il avait au moins une qualité : le souverain mépris du poncif et la haine féroce du philistin..., ce qui n'empêchait pas le philistin de venir chez Salis et de s'y délecter aux hyperboliques impertinences dont on l'abreuvait.

LUTÈCIUS.



Les Livres

Le troisième volume du *Mémorial de J. de Norvins* vient de paraître chez Plon et Nourrit. Quiconque a lu les deux premiers tomes regrettera certainement que celui-ci soit le dernier et s'arrête à l'année 1811, après avoir raconté l'expédition de Saint-Domingue, les étonnantes mises en scène de la cour de Jérôme, roi de Westphalie, le second mariage de Napoléon. Ce mémorial est assurément un des recueils les plus vivants et les plus spirituellement écrits que nous possédions sur cette époque napoléonienne, tant racontée cependant !

M. le comte Murat, ancien diplomate, ancien député, petit-neveu du roi de Naples, apporte sa contribution à l'historique si dramatique, mélange d'héroïsme invraisemblable et d'impardonnables faiblesses de Joachim Murat. Le comte Murat n'a pas écrit la vie entière de Murat : il en a pris un des côtés, celui de sa mission en Espagne, au milieu des intrigues, des politiques, des émouvantes aventures de Charles VI et de son ministre favori le prince de la Paix. Le volume, intitulé : *Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne*, est précédé d'une introduction sur la vie de Murat, depuis sa naissance jusqu'à l'expédition d'Espagne. Le comte Murat l'a écrite avec toute l'exactitude que l'on exige aujourd'hui de l'historien : il y a mis, en plus, la mesure et l'élégance du style.

Il y a, chez M. Henri Pagat, l'étoffe d'un pamphlétaire de haute envergure, et je m'étonne qu'il n'ait pas abordé les grands rôles du journalisme, comme le pratiquent Drumont et Paul de Cassagnac. Dans *Les Funérailles de l'Argent*, il a dessiné d'un trait sûr, puissamment caricatural et parfois dramatique, les inepties du collectivisme et l'application hypothétique d'un décret, rendu par les représentants du peuple souverain, et ainsi conçu : « Article premier. Toute propriété individuelle, mobilière et immobilière, est abolie. — Art. 2. L'État se charge de pourvoir aux besoins de chaque citoyen. — Art. 3. Chaque citoyen doit son travail à l'État. » M. Pagat nous donne le tableau du bouleversement causé par ce décret dans une petite ville de province, et il a trouvé des scènes du plus haut et du plus vrai comique.

Il serait à souhaiter que le volume du vicomte de Spœlberch, la *Véritable histoire de « Elle et Lui »* formât l'épilogue de l'interminable cancannage auquel ont donné lieu, naguère et aujourd'hui, les amours

plus cérébraux que sincères de George Sand et d'Alfred de Musset. Quoiqu'il se soit appliqué à se maintenir dans une absolue impartialité, M. de Spœlberch juge la cause en faveur de la femme, sur quoi nous ne saurions le blâmer. Inutile de dire que cette « véritable histoire » est impeccablement documentée, le nom de l'auteur impliquant l'absolue exactitude de ses renseignements.

Un long séjour sur le stationnaire qui garde l'embouchure de la Bidassoa, fut sans doute le point de départ du nouveau roman de M. Pierre Loti, *Ramantcho*, qui a le pays basque pour théâtre. Nous y trouvons d'autres personnages et d'autres tonalités que ceux auxquels s'est longtemps plu Pierre Loti ; mais la main qui les dépeint est toujours la même, avec sa sûreté de touche, son élégance de contours, sa magie de coloration. L'œuvre est éditée par Calmann-Lévy, qui a fait paraître presque simultanément le sixième volume des œuvres complètes in-8° du même auteur, comprenant : Fantôme d'Orient, Matelot, l'Exilée.

Dans sa « Petite bibliothèque littéraire », d'un format et d'une impression si commodes et tant appréciée des bibliophiles, Alphonse Lemerre vient d'éditer, en deux volumes, le *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier. L'auteur, aussi bien que l'éditeur, peuvent se passer d'éloges ; il nous suffit de signaler cette publication.

Le *Taillevent*, de Ferdinand Fabre, édité naguère avec des illustrations par le *Figaro*, paraît aujourd'hui dans la bibliothèque Charpentier. Publication opportune, puisque dans quelques jours l'Académie aura à se prononcer sur l'admission de cet excellent écrivain, pur lettré, profondément français et qui ne doit rien ni à la politique, ni à la mode, ni à l'intrigue.

Certains écrivains du XVe siècle avaient imaginé un langage secret nommé « jargon », dans lequel, tout en conservant les vocables de la langue française, ils leur donnaient une signification différente de celle que le vulgaire leur attribue. La lecture de ce fatras était, naturellement, inintelligible pour tous autres que les initiés. M. Stéphane Mallarmé semble s'être appliqué à une œuvre analogue, mais ses procédés ne sont pas analogues à ceux du XVe siècle. Ce n'est pas le vocabulaire qu'il pervertit : c'est la syntaxe ; il construit ses phrases suivant une architecture particulière et personnelle qui correspond peut-être à la disposition très originale de ses circonvolutions cérébrales ; il y a une clef, évidemment, et elle n'est même pas difficile à découvrir, et c'est sans doute la recherche de cette clef qui a fait la vogue relative de ce volume des *Divagations*, sur la couverture duquel je lis avec étonnement : « Deuxième mille ». Deux mille exemplaires, c'est-à-dire peut-être dix mille lecteurs. « Les pauvres ! » comme on dit dans le Midi. Et quels seraient l'étonnement et la désillusion des dix mille lecteurs de M. Mallarmé s'ils le rencontraient dans un omnibus, demandant très simplement dans un clair langage : « Donnez-moi, s'il vous plaît, une correspondance pour Batignolles Clichy ». Les *Divagations* sont éditées dans la bibliothèque Charpentier que dirige seul aujourd'hui Eugène Fasquelle.

Très émouvant, très tendre et, au fond, très cruel, le roman de René Maizeroy, *Joujou*, édité par Ollendorf. *Joujou* est un pauvre enfant, infirme, grandissant côte à côte avec une fillette qui compatit à sa misère physique ; mais la fillette devient une belle jeune fille, à qui ne suffit plus le rôle de sœur de charité : elle épouse un beau militaire — naturellement, et Joujou en meurt. Tout ce drame intime est mené, par l'auteur, avec un art des nuances qui fait de son livre une œuvre maîtresse.

Acquitte, le nouveau roman que M. Charles Buet vient de publier chez Ollendorff, est à la fois une thèse sociale et un émouvant récit dramatique. Écrite d'une plume alerte, d'un ton très parisien, avec des péripéties inattendues, et, à chaque instant, des scènes d'une réelle puissance dramatique, l'œuvre de M. Charles Buet mérite d'être lue.

Ce mois bibliographique m'apporte de nombreuses « tranches de vie » qui se superposent sur mon bureau. « Les lois imposées au romancier par les diverses esthétiques se ramènent en définitive à une seule : « donner une impression personnelle de la vie. » Axiome imprudemment formulé par Paul Bourget et qui incite nombre de gens à raconter, très sincèrement d'ailleurs, des événements parfaitement insignifiants pour le public, mais qui leur semblent de la plus haute importance parce qu'ils en ont été les témoins ou les acteurs : ils croient accomplir un sacerdoce en apportant à la littérature contemporaine une « contribution documentée ».

C'est ainsi que M. Martin-Videau, dans *Les Amours de Jean Seguin*, nous décrit les peines de cœur d'un facteur rural. Cette catégorie de modestes et utiles fonctionnaires est assurément fort intéressante, mais leurs amours, si respectables qu'elles soient, ne peuvent présenter qu'un intérêt médiocre, car ils n'ont pas le temps d'aimer, et les exigences du service ne leur en laissent pas le loisir. — Tranches de vie aussi, les *Hobereaux*, de M. Louis Trottignon, minutieuse description de passions puériles, de haines mesquines et de snobisme provincial.

L'Année de Clarisse, de M. Paul Adam, est une année mal employée et je ne donnerai pas cette demoiselle comme un modèle de fidélité : il est fâcheux de voir un lettré aussi délicat que M. Paul Adam s'attarder à la description des expériences physiologiques d'une personne à bandeaux plats, expériences qui n'ont même pas l'excuse de la sensualité.

M. J. Marni continue sa cruelle série consacrée à la psychologie des mauvaises femmes : après *Comme elles nous lâchent*, *Comme elles nous aiment*, *Amour coupable*, il était logique qu'il nous décrivît *Les Enfants qu'elles ont*. Et ces enfants ne valent pas mieux que leurs mères. Au risque de me faire traiter de critique prudhomesque, je n'hésite pas à dire que ce sont là de mauvais livres : la peinture des vices d'une société ne corrige pas les vicieux, mais elle constitue un excellent bouillon de culture pour les perversités latentes, surtout lorsque le peintre témoigne d'une certaine sympathie pour la « rosserie » de ses modèles.

De style jeune, alerte et militaire, *En Smaala*, de Michel Antar, donne d'intéressants tableaux et de curieux détails sur la vie de l'officier au désert et sur l'organisation de la smaala algérienne, composée de soldats indigènes mariés et auxquels sont accordés des lopins de terre qu'ils font cultiver.

Dans *Monsieur de Belle-Humeur*, édité par Ollendorf, M. Ch. Foley nous montre un cœur de jeune fille partagé entre l'influence de l'argent et celle de l'intelligence. Mais rassurez-vous, il n'y a point de psychologie — apparente du moins — dans tout ce roman, qui a le bon goût de ne pas mentir à son titre.

Jean de la Brète vient de faire paraître, chez Plon, un nouveau roman, très moderne, très émouvant, très neuf, intitulé : *L'Esprit souffle où il veut*.

Le numéro d'avril des *Maîtres de l'Affiche* contient pour la première fois des spécimens de l'art allemand, qui se dégage lui aussi de ses influences classiques ; ce sont les affiches de Sattler pour la revue *Pan*, et d'Otto Fischer pour l'*Exposition de Dresde*. On admirera en même temps, dans cette attrayante livraison, le *Jardin de Paris*, de Chéret, et la belle composition d'Hugo d'Alési pour le *Centenaire de la Lithographie*.

Les Programmes illustrés, édités par Per-Lamm (Librairie Nilsson), complètent, sans lui faire concurrence, la publication de M. Chaix. On y retrouve des fac-similés de programmes, de menus, d'affiches à la main, très habilement exécutés et tirés par l'imprimeur Draeger.

T.G.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50.
ÉTRANGER, *Union postale :* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50.
(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : René Valadon.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

LES GRANDES MARQUES

FABRIQUE
d'Éventails
S. LÉVY
41, Avenue de l'Opéra
EVENTAILS ARTISTIQUES POUR CORBEILLES DE MARIAGE
Eventails haute fantaisie en tout genre
ENVOI DE CHOIX EN PROVINCE

LA GAULOISE
LIQUEUR HYGIÉNIQUE



MÉDAILLES D'OR
EXPons UNIVlles
PARIS 1889
ET LYON 1894

DIPLÔME D'HONNEUR
EXPon UNIVERSELLE
AMSTERDAM
1895

HORS-CONCOURS
(MEMBRE DU JURY)
EXPon INTnale
BORDEAUX
1882
ET
EXPOSITION
UNIVERSELLE
BORDEAUX
1895

REQUIER FRÈRES, *PÉRIGUEUX.*

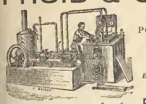
DUPONT, 10, rue Hautefeuille.
(PRÈS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE)

LITS
FAUTEUILS
Voitures.

APPAREILS
MÉCANIQUES
pour
MALADES
et
Blessés

CATALOGUE FRANCO

FROID & GLACE



Appareils Industriels
POUR PRODUIRE
LE FROID
et
LA GLACE
Envoi franco du prospectus

Cie DES PROCÉDÉS **RAOUL PICTET**
PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS

CRÈME EXPRESS
F.G.
BREVETÉE ET DÉPOSÉE
VANILLE
CH. JUX
Confiseur
74 Boulevard de Reuilly
PARIS

MODE D'EMPLOI

Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez avec une cuillère.
Après cinq ou six minutes d'ébullition, retirez du feu, passez au tamis ou à une passoire fine. — Couler dans un moule.
Après complet refroidissement, retirez du moule, vous aurez une délicieuse crème renversée.

PARFUMS
Chocolat, Vanille, Café, Citron, Orange, Pistache, Orgeat.

MÉDAILLE D'OR
Concours International Culinaire et d'Alimentation
EXPOSITION UNIVERSELLE DE BORDEAUX 1895.
(Se méfier des imitations
Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'épiceries

Stores Intérieurs et Extérieurs
EN TOUS GENRES
A. RUELLE
53, Rue des Petits-Champs, 53
FACE AU PASSAGE CHOISEUL
Téléphone No 236,74
DEVIS OU CATALOGUE ILLUSTRÉ SUR DEMANDE





POUR FROTTER & CIRER
LES PARQUETS
sans fatigue
Prix . 15 fr., no 1
— 12 fr., no 2
France dans toute la France

L'ARCHIMEDE
ou la force centuplee
PAR L'ACTION DU LEVIER
Breveté s. g. d. g.

Dans un but humanitaire, ne laissez plus cirer les parquets de vos appartements avec les jambes. Employez l'ARCHIMEDE, nouvel appareil à frotter, léger, très pratique, recommandé par toutes les Facultés de médecine, indispensable à toute ménagère voulant obtenir des parquets brillants, sans fatigue et sans danger pour la santé.

2,000 VENDUS EN UN MOIS

Dans toutes les bonnes maisons d'Articles de ménage et
Chez HERBILLON, Manufacture de Brosserie
A CHARLEVILLE (Ardennes).

PRÉSERVEZ vos Fourrures Lainages AVEC LA
PARFUMEZ votre Linge

LAVANDE AMBRÉE de BOURBON

La boîte, 500 gr., 3 fr. 50; 250 gr ,2 fr.; 125 gr., 1 fr.25; le sachet, 0 fr. 75.

HENRY, A la Pensée
5, rue du Faubourg-Saint-Honoré
PARIS
ENVOI FRANCO (en France) TIMBRES ou MANDAT-POSTE

CHAPEAU
Léon
NICE — PARIS — VICHY

Bataille de Fleurs Nice
Prix d'honneur
1897

BATAILLE DE FLEURS — NICE, 1897 — PRIX D'HONNEUR
PARIS, 21, Rue Daunou. — LÉON — 21, Rue Daunou, PARIS

VELOUTINE
Poudre de riz spéciale préparée au Bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
Seule récompensée à l'Exposition universelle de 1889.
CH. FAY, Inventeur, 9, rue de la Paix
Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875.

ASTHME & CATARRHE
guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la Poudre
Oppression, Toux, Rhumes, Névralgies
DANS TOUTES LES PRINCIPALES PHARMACIES : 2 FR. LA BOITE
VENTE EN GROS : 20, rue St-Lazare, Paris
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

NOUVEAUX GRÈS MÉTALLISÉS

à décorations artistiques et formes élégantes

CRÉATION POUR L'ANNÉE 1897

Le plus grand Succès de la Céramique depuis 20 ans

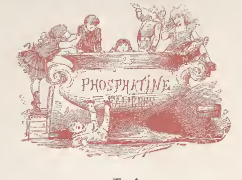
VENTE EN GROS ET EN DÉTAIL :

AU GRAND DÉPOT DE PORCELAINES

MON E. BOURGEOIS

21 et 23, Rue Drouot, Paris.

AVIS Le *Catalogue général* de Services de Table et Dessert, Services à Thé et à Café, Garnitures de Toilettes, Services Cristal, Objets de Fantaisie, Grès à reflets métalliques, etc., *est expédié franco sur demande.*



LA

PHOSPHATINE FALIÈRES

est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé

POUR LES ENFANTS DÈS L'AGE DE 6 A 7 MOIS

surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

IL FACILITE LA DENTITION, ASSURE LA BONNE FORMATION DES OS

PARIS, AVENUE VICTORIA

et Pharmacies.



« JARDIN DE MON CURÉ » *EXTRAIT CONCENTRÉ*

Parfumerie **GUERLAIN**, 15, Rue de la Paix, Paris.

LES VRAIS BONBONS VERT-GALANT

du **Professeur MINGAUD**, Pharmacien de 1re classe

sont ordonnés par les meilleurs médecins dans toutes les affections provenant de la fatigue morale ou physique, du surmenage, de l'âge ou des excès.
Ils sont toniques, reconstituants et véritablement régénérateurs.
C'est un excitant sans danger pour la santé et un stimulant sans fatigue pour l'estomac.

C'EST LA VIE PROLONGÉE AVEC TOUS SES CHARMES

BOITE, **10** FR. — DEMI-BOITE, **5** FR. — CHAMPAGNE, **15** FR. — ELIXIR, **12** FR. — DEMI-FLACON, **6** FR.

Dépôt des Produits Vert-Galant : **MINGAUD**, 83, Boulevard de Clichy, et toutes bonnes pharmacies.

Se méfier des imitations.





Vous trouverez réunies dans la Machine à Écrire

REMINGTON

Modèle 1897 N° 7

toutes les qualités réelles de construction et de solidité qui ont rendu la "**REMINGTON**" si célèbre, et des

PERFECTIONNEMENTS SCIENTIFIQUES

qui augmentent dans une notable proportion son **utilité** et sa **durabilité**.

Catalogue sur demande

WYCKOFF, SEAMANS & BENEDICT, 18, rue de la Banque, PARIS



H.-P. MOORHOUSE 29, rue des Petites-Écuries PARIS

La Banque de France

1803-1897

La Banque de France est installée rue de La Vrillière, dans l'ancien hôtel remanié de Raimond Phelipeaux, sieur d'Herbault, de La Vrillière et du Verger, secrétaire d'Etat sous Louis XIV.

L'Hôtel de la Banque de France fut primitivement bâti sur les dessins de François Mansard, en 1635 (page 70).

En 1705, le fils de M. de La Vrillière vendit son hôtel au sieur Rouillier, maître des Requêtes et l'un des fermiers des Postes, puis, en 1713, le comte de Toulouse l'acheta et y fit faire de nombreux changements par Robert de Cotte, premier architecte du Roi.

Robert de Cotte était le beau-frère de Mansard. Il avait épousé Catherine Bodin, sœur d'Anne Bodin, la femme de Mansard, et il a laissé dans Paris, en dehors de la célèbre galerie



LA GALERIE DORÉE.

que le comte de Toulouse fit compléter dans l'hôtel de La Vrillière et qui a été réparée de 1867 à 1875 par les soins de M. Questel, un grand nombre de monuments remarquables : l'hôtel d'Estrées, l'hôtel de Meulan et le Château d'eau qui s'élevait sur la place du Palais-Royal, édifice transformé en caserne, qui fut témoin de la seule lutte sérieuse des Journées de 1848.

C'est à Robert de Cotte que l'on doit l'idée de substituer sur les cheminées des glaces aux tableaux ou bas-reliefs dont elles étaient précédemment décorées.

Le La Vrillière qui a commandé l'hôtel de la Banque à François Mansard, en 1635, était le père du La Vrillière qui épousa, en 1700, Mademoiselle de Mailly. Saint-Simon décrit ainsi le mariage de ce dernier :

« Ce La Vrillière, dit Saint-Simon, était extrêmement petit, bien pris dans sa petite taille, mais c'était un homme sans état et sans consistance. Un jour, à cinq heures du matin, il envoya éveiller la princesse d'Harcourt et la pria instamment de venir chez lui sur l'heure. La surprise où elle en fut à heure si indue l'y fit courir. La Vrillière lui demanda d'aller sur-le-champ au lever de Madame de Maintenon, de lui proposer son mariage pour rien avec Mademoiselle de Mailly. La princesse, dont le métier était de faire des affaires depuis un sou jusqu'aux plus grosses sommes, se chargea volontiers de celle-là. Elle la fit et le vint dire à La Vrillière. Madame de Maintenon et le Roi ayant consenti, le mariage se fit; mais, malgré toutes les attentions que La Vrillière eut pour sa femme, malgré les dépenses qu'il fit pour lui rendre l'hôtel agréable, elle ne put jamais s'accoutumer à être Madame de La Vrillière, et elle le lui prouva bien. » C'est elle qui lui fit vendre son hôtel au sieur Rouiller.

Lorsque le comte de Toulouse acheta, en 1713, l'hôtel de La Vrillière, il ne fit que continuer la célèbre Galerie dorée (page 69), que François Mansard avait commencée, mais à laquelle il n'avait pu donner les proportions rêvées, étant gêné par la rencontre de la rue Neuve-des-Bons-Enfants.

C'est le sculpteur Vassé qui a fait l'ornementation de la Galerie dorée, ornementation reproduisant des sujets de marine et de chasse, c'est-à-dire empruntée aux occupations du fils légitimé de Louis XIV et de Madame de Montespan, qui avait le grade de grand-amiral, qu'il avait reçu à l'âge de cinq ans, et la passion de courir le cerf, ayant acheté le titre de Grand veneur

au duc de La Rochefoucauld au prix de 500,000 livres, dont ce gentilhomme avait exigé, soit dit en passant, le versement comptant.

Le berceau, non pas à plein cintre comme on le dit d'ordinaire, mais en anse de panier, avait été peint précédemment par François Perrier, qui l'avait divisé en cinq parties. Au milieu de la voûte, Apollon, et dans les quatre autres parties, les Eléments.

Les peintures des trumeaux étaient ainsi disposées :

A DROITE EN ENTRANT :

1° *Mort de Cléopâtre*, par Alexandre Véronèse, aujourd'hui au Louvre, remplacé par une copie de M. Eugène Ronjat.

2° *Coriolan vaincu par les larmes de sa famille*, par Barbieri, dit le Guerchin, aujourd'hui au musée de Caen, remplacé par une copie de M. Guibert.

3° *Romulus et Remus recueillis par Faustulus*, par Pierre de Cortone, aujourd'hui au Louvre, remplacé par une copie de M. Simond.

4° *Enlèvement d'Hélène*, par Le Guide, aujourd'hui au Louvre, remplacé par une copie de M. Saintin.

5° *Camille livre le maître d'école des Falisques à ses écoliers*, par Le Poussin, aujourd'hui au Louvre, remplacé par une copie de M. Ravergie.

A GAUCHE EN ENTRANT :

1° *César, après avoir répudié Pompéia, épouse Calpurnie*, par Pierre de Cortone, aujourd'hui au musée de Lyon, remplacé par une copie de M. Gose.

2° *La Sibylle de Cumes annonçant à Auguste le Libérateur du genre humain*, par Pierre de Cortone, aujourd'hui au musée de Nancy, remplacé par une copie de M. Bouchard.

3° *Adieux d'Hector à Priam*, par Le Guerchin, aujourd'hui au musée de Marseille, remplacé par une copie de M. Ravergie.

4° *Auguste offrant un sacrifice à la Paix*, par Carle Maratte, aujourd'hui au musée de Lille, remplacé par une copie de M. Gausman.

5° *Hersilie séparant Romulus de Tatius*, par Le Guerchin, aujourd'hui au musée du Louvre, remplacé par une copie de M. Abel.

L'*Enlèvement d'Hélène*, du Guide, n'avait pas été fait pour l'hôtel de La Vrillière. Il avait été commandé par le roi d'Espagne qui, le trouvant trop cher, le laissa au Guide, lequel, fort embarrassé, le vendit à un marchand de Lyon. Ce marchand le céda à la reine Marie de Médicis qui, forcée de quitter la Cour, le lui laissa. Il vint alors aux mains de La Vrillière pour un petit prix. Ce La Vrillière était un maître financier qui s'entendait à merveille à exploiter les artistes tout en affectant de se poser en Mécène ; dans la circonstance, il n'eut affaire qu'à un marchand.

Après la mort du comte de Toulouse, qui avait épousé la veuve du marquis de Goudrin, sœur du duc de Noailles, son fils Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, devint possesseur de l'hôtel de La Vrillière.

Il fit élever les bâtiments en bordure sur la rue de La Vrillière jusqu'à la rencontre de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Le duc de Penthièvre eut deux enfants, le prince de Lamballe et Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, qui épousa Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, mort sur l'échafaud en 1793, et plus connu sous le nom de Philippe-Egalité.

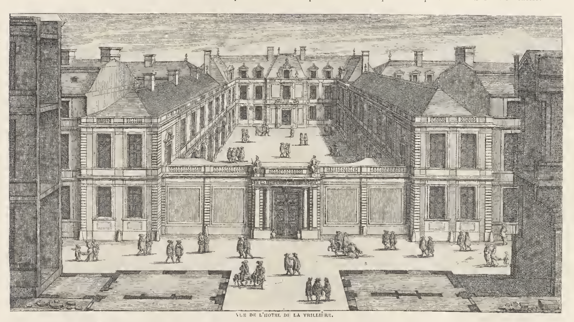
La même année, les biens de Louis-Philippe d'Orléans dit Philippe-Egalité ayant été déclarés propriété nationale par application de la loi contre les émigrés, sa veuve ne fit aucune réclamation, mais en l'An III, elle revendiqua ses biens, que l'Etat lui acheta moyennant une rente de 100,000 livres.

L'hôtel de La Vrillière avait été tout d'abord affecté aux services des impressions du *Bulletin des Lois et de la République*, devenu depuis l'*Imprimerie nationale*. Les *Imprimeries* firent un séjour de treize ans à l'hôtel de La Vrillière, séjour pendant lequel les deux cents ouvriers qui y étaient employés mirent en assez mauvais état les richesses artistiques qu'il renfermait.

La Banque de France, récemment créée, était installée dans l'hôtel de Massiac, place des Victoires, au coin de la rue des Fossés-Montmartre.

Depuis le 1er nivôse de l'An IX, elle était chargée du payement des rentes et des pensions. Le local dont elle disposait était trop exigu pour ses opérations, mais ce ne fut cependant que le 6 mars 1808 que l'empereur Napoléon rendit un décret autorisant la régie de l'Enregistrement et des Domaines à céder l'hôtel de Toulouse et ses dépendances à la Banque de France moyennant une somme de deux millions (page 71).

Je m'étais tout d'abord proposé de faire un historique complet des Banques et de la Banque de France en particulier. Ce travail m'eût été d'autant plus facile que le bibliothécaire de la Banque de France, M. Desessarts, avait bien voulu m'exposer la question avec une précision qui me rendait la tâche facile.



VUE DE L'HOTEL DE LA VRILLIÈRE.

Mais le *Figaro illustré* ne pouvant consacrer ses pages au développement qu'exige une étude complète sur les Banques, je vais résumer la question.

Le mot « banque » est d'origine italienne. Banque vient de *banco*. Banco désigne le banc sur lequel se tenaient les *banchieri* qui faisaient le change. Banqueroute est également la traduction de *banco rotto*, banc cassé. « Banqueroute est diction italienne, dit Coquille, car en Italie, d'ancienneté, on était accoutumé que ceux qui faisaient trafic de deniers pour prester ou pour faire tenir et changer, avaient un banc en lieu public. Quand aucuns quittaient le banc, que les latins disent *foro cedebat*, on disait que son banc était rompu. »

L'histoire des Banques en France avant l'institution de la Banque de France, dont un premier essai avait été tenté sous Henri IV sous forme de tontine, pourrait s'appeler l'histoire des banqueroutes.

En France, le commerce a été très long à acquérir une notion exacte du crédit, de la lettre de change, de l'escompte et des conditions de l'émission des billets de banque.

Law, dont la catastrophe est célèbre, a pu dire avec raison que « le Français, peu accoutumé à ces sortes d'affaires, en a eu peur, que cependant la juste notion du crédit apportera un changement plus considérable entre les puissances de l'Europe que la découverte de l'Amérique ».

Il ne semble pas que, au début de la Révolution, les pouvoirs publics aient eu sur les Banques des idées très nettes. L'initiative privée s'en préoccupa plus que les Assemblées politiques. Les banquiers de Paris se réunirent et fondèrent, en l'An VII, *une caisse des comptes courants*. Les industriels les imitèrent en établissant le *Comptoir Jabach*, et les marchands créèrent, pour l'escompte de leurs lettres de change, la *Caisse de commerce*.

Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que si, par un premier arrêté des Consuls du 28 ventôse An VIII, « la maison nationale dite de l'Oratoire et la ci-devant église qui en faisait partie, rue Honoré, étaient mises à la disposition du ministre des finances pour servir à l'établissement d'une banque de France, cet établissement devant ouvrir une caisse de placements et d'épargne pour laquelle toute somme au-dessous de cinquante francs y serait reçue, à charge par la Banque de payer l'intérêt de ces sommes ». Cette prévision de la Caisse d'épargne ne tarda pas à être laissée de côté, pour être reprise plus tard par un homme que l'on n'a peut-être pas assez honoré dans notre pays, Benjamin Delessert.

Le 18 Brumaire n'avait en effet en vue que la question du crédit public liée aux besoins de l'Etat, représenté par une seule personne. Aussi c'est à Napoléon, ou pour mieux dire, à Mollien (page 74) qu'appartient la fondation de la *Banque de France* telle qu'elle est actuellement constituée. Avant d'être ministre du Trésor public, Mollien avait été négociant à Rouen, puis commis aux finances et directeur de la Caisse d'amortissement.

C'est à la *Caisse des comptes courants* qu'il donna le nom de *Banque de France*, en lui attribuant un capital de trente millions. Deux ans après, convaincu que la rivalité des autres comptoirs pouvait compromettre la fortune de la *Banque de France*, il les fit supprimer par la loi de Germinal an XI et fit porter le capital de la *Banque* à quarante-cinq millions, lui faisant accorder, sous certaines conditions énoncées dans la loi, le privilège exclusif d'émettre des billets.

A l'origine, la défiance avait été si grande qu'il n'y avait pas sept mille cinq cent quatre-vingt-dix actions de placées à la fin de l'An VIII et quatorze mille sept cent cinquante à la fin de l'An IX.

La *Banque de France* possède dans ses archives la liste des premiers souscripteurs (page 74), en tête de laquelle figure Bonaparte. Ce document est des plus curieux. Une pièce également très curieuse est le texte original des premiers statuts, rédigé par Bonaparte dans ce style clair, nerveux, concis, qui est la marque des proclamations à l'armée d'Italie.

C'est à propos de ces statuts que Bonaparte disait à Mollien : « Vos idées sont excellentes. Je les prends, ayant coutume de prendre les bonnes idées partout où je les trouve, mais je leur donne la forme qui me plaît. »

Et comme plus tard, en 1806, Barbé-Marbois, qui était à ce moment ministre du Trésor, s'effrayait du fonctionnement de la Banque de France, dont il ne comprenait pas le mécanisme, Bonaparte le révoqua, lui disant : « Vous êtes un très brave homme, mais que voulez-vous que je fasse d'un brave homme là où il me faut un homme intelligent ? » Mollien était cet homme.

Les débuts de la Banque de France paraissaient en effet, à Barbé-Marbois, d'autant moins heureux, que Napoléon ayant voulu se servir de la Banque en la forçant à faire des avances sur les obligations des receveurs généraux pour la campagne de 1805, elle avait été obligée de restreindre le remboursement de ses billets.

Mollien, installé en 1806 à la place de Barbé-Marbois, ne partagea pas ses craintes ou, si l'on préfère, ses scrupules. Il porta à quatre-vingt-dix mille le nombre des actions de la Banque, soit quatre-vingt-dix millions de capital, prorogea le privilège de quinze années et accorda aux actionnaires, outre l'intérêt de six pour cent, une plus forte part des bénéfices mis en réserve, puis il fit nommer, par le pouvoir exécutif, un gouverneur de la Banque, disposition qui faisait passer la direction des affaires de la Banque des mains du Conseil général, élu par l'assemblée des deux cents plus forts actionnaires, dans celles du gouvernement.

Les opérations de la *Banque de France* furent désormais les suivantes :

1° Elle escompta les lettres de change et autres effets de commerce, à trois mois de date, timbrés et garantis par trois signatures de commerçants ou autres personnes entièrement solvables. Elle admit néanmoins à l'escompte des effets garantis par deux signatures seulement, si on ajoutait à la garantie de ces deux signatures un transfert d'actions de banque ou de rentes sur l'Etat, ou des actions de warrant libérées ou d'autres effets publics dont le gouvernement était débiteur.



L'HOTEL DE LA BANQUE DE FRANCE (FAÇADE MODIFIÉE EN 1805).

2° Elle fit des avances sur les effets publics remis en recouvrement, à échéances déterminées.

3° Elle fit des avances sur les dépôts de lingots ou monnaies étrangères d'or et d'argent qui lui étaient faits, moyennant un pour cent par an. Le terme pour les dépôts fut fixé à quarante-cinq jours. La Banque put en disposer à l'échéance, s'ils n'étaient pas retirés ou renouvelés. Elle n'en admit pas au-dessous de dix mille francs.

4° Elle tint une caisse de dépôts volontaires pour tous les titres et tous les engagements à ordre ou au porteur, lingots d'or et d'argent, monnaies d'or et d'argent, nationales ou étrangères, et diamants, moyennant un droit de garde sur la valeur estimative du dépôt. Ce droit fut du huitième de un pour cent

de la valeur estimative du dépôt, pour chaque période de six mois et au-dessus.

5° Elle se chargea, pour le compte des particuliers et des établissements publics, du recouvrement des effets.

6° Elle reçut en compte courant les sommes versées par des particuliers et des établissements publics, et paya les dispositions faites sur elle et les engagements pris à son domicile, jusqu'à concurrence des sommes encaissées.

Pour être admis à l'escompte et avoir un compte courant à la Banque, il fallait en faire la demande par écrit au gouverneur et l'accompagner d'un certificat signé du demandeur et de trois personnes connues qui certifiaient sa signature et qui affirmaient qu'il faisait honneur à ses engagements. Les faillis non réhabilités ne pouvaient être admis à l'escompte.

La Banque interdisait l'opposition sur les sommes qu'elle avait en compte courant.

Telles furent les bases des premiers statuts de la Banque de France, qui n'ont pas été sensiblement modifiés par les divers renouvellements de son privilège.

Le plus important des privilèges de la Banque de France,



PEINTURE DE BOUCHER, APPARTENANT A LA BANQUE DE FRANCE.

qui a été définitivement réglé en 1857, est la faculté d'élever ou d'abaisser le taux de l'escompte.

Mais, je le répète, je ne veux qu'indiquer ici, en termes très brefs, le fonctionnement de l'institution inaugurée par Mollien et qui a trouvé dans Bonaparte un metteur en œuvre qui fait de lui le véritable créateur de la Banque de France.

La Banque de France a traversé des crises terribles, 1810, 1818, 1825, 1830, 1831, 1837, 1848, et enfin 1871.

Dans cette dernière année, au milieu des difficultés de l'organisation de la défense nationale, on lui a reproché, non sans raison peut-être, la résistance de ses délégués à Tours, résistance qui a abouti à l'emprunt Morgan, mais que de services n'a-t-elle pas rendus à la patrie en péril? Quelles ressources la France, éprouvée par la guerre, troublée par la Commune, n'a-t-elle pas trouvées dans les ressources de son crédit?

S'il s'est rencontré à sa tête des hommes trop attachés à la lettre de ses statuts, l'esprit de ces mêmes statuts n'a jamais été, en réalité, méconnu.

Pendant la Commune, la Banque de France a trouvé, même parmi ceux que l'on pouvait supposer devoir être ses adversaires, des hommes qui ont si bien compris le mécanisme de son crédit, l'intérêt qu'il y avait pour tous à n'y pas laisser porter atteinte, qu'elle a été sauvée autant par ceux que l'on a accusé d'avoir voulu la menacer que par ceux qui avaient charge de la défendre.

Les événements sont beaucoup trop rapprochés de nous pour que je prononce ici des noms propres, pour que je formule une critique contre qui que ce soit. Je retiens ce fait que, de part et d'autre, le patriotisme des Français ne s'est pas démenti au milieu des épreuves que la guerre étrangère et la guerre civile ont infligées à la France.

Ce qui, en dehors de ce rapide historique, peut être intéressant pour les lecteurs du *Figaro illustré*, ce sont des renseignements sur les divers hommes d'Etat qui se sont succédés à la tête de la Banque de France.

Le premier gouverneur, nommé par l'empereur Napoléon Ier, a été Emmanuel Cretet. Cretet était né dans le département de l'Isère, au Pont-de-Beauvoisin, le 10 février 1747. Il avait fait sa fortune dans le commerce, et à la vente des biens nationaux il se rendit adjudicataire de la Chartreuse de Dijon et devint ainsi l'un des plus riches propriétaires du département de la Côte-d'Or, dont il fut nommé député en 1795; de telle sorte que le premier gouverneur de la Banque de France et le gouverneur actuel, M. Joseph Magnin, ont l'un et l'autre représenté le département de la Côte-d'Or. Cretet est mort le 28 novembre 1809, après avoir été, au sortir de son gouvernement de la Banque de France, successivement ministre de l'intérieur et ministre d'Etat. L'Empereur l'avait fait comte de Champmol.

Le comte Jaubert, qui lui succéda le 9 août 1807, fut un médiocre gouverneur de la Banque de France, mais un parfait courtisan. A son retour de Dresde, l'Empereur le traita très durement, lui reprochant l'incapacité de son administration; mais le comte Jaubert rejeta toute la responsabilité sur les régents. En janvier 1814, nommé chef de la 2e légion de la Garde nationale parisienne, il quitta Paris le 30 mars, après la capitulation, mais, le 12 avril, il vint offrir ses hommages au comte d'Artois. Louis XVIII le révoqua de ses fonctions. Le 6 janvier 1815, il parvint cependant à se faire nommer conseiller à la cour de cassation avec le titre de conseiller d'État honoraire et l'attribution de la croix de grand officier de la Légion d'honneur. Il signa, en qualité de conseiller à la cour de cassation, l'adresse présentée au Roi au moment où Napoléon débarquait au golfe Juan; puis, quand l'usurpateur revint, il se fit donner la direction générale des contributions indirectes, ce qui ne l'empêcha pas, au second retour des Bourbons, de siéger encore à la cour de cassation et de se montrer des plus empressés aux Tuileries. Il mourut peu de temps après. Ses cartes de visite sont demeurées célèbres. Il y énumérait tous ses titres. « Le Comte Jaubert, conseiller à la Cour de cassation, conseiller d'Etat honoraire, gouverneur de la Banque de France honoraire, colonel honoraire de la 2e légion de la Garde nationale parisienne. » Il aurait pu ajouter : avocat honoraire, professeur de droit honoraire et président du tribunat honoraire. Car il avait débuté à Bordeaux comme avocat, y avait professé le droit et avait été nommé président du tribunat le 24 janvier 1804.

L'histoire de ce siècle compte un grand nombre de ces clowns, mais très peu ont montré l'agilité du comte Jaubert.

Avec Jacques Lafitte, qui fut un des hommes dont le caractère honore le plus notre temps et qui s'était illustré par son enquête contre Ouvrard, la Banque de France vint en des mains plus dignes. Jacques Lafitte eut à faire face aux dé-

sastres financiers causés par l'invasion et il sut, malgré les charges énormes qui pesèrent sur la Banque, maintenir son crédit intact.

Gaudin, duc de Gaete, lui succéda en 1821. Gaudin, que Napoléon Ier avait choisi, après le 18 Brumaire, comme ministre des finances, n'était pas un homme doué des brillantes qualités d'administrateur et d'orateur qui ont fait la réputation de Jacques Lafitte, mais il avait le jugement sûr, et il n'est pas un de ses actes, au cours de sa longue carrière, qui ne soit empreint d'une parfaite entente des questions financières.

Le comte d'Argout a été celui de tous les gouverneurs de la Banque de France qui, avec M. Rouland, et avec M. Magnin, le directeur actuel, a dirigé le plus longtemps l'établissement de la rue de La Vrillière. De 1834 à 1836, il a été un instant remplacé par le baron Davilliers, le grand-père du célèbre collectionneur qui a organisé avec tant d'autorité les expositions rétrospectives en 1867 et en 1878.

Le comte d'Argout signala son séjour au gouvernement de la Banque de France par une conception très large des devoirs qui incombaient à cet établissement.

Il n'eut pas été éloigné de faire revivre l'article 5 des statuts primitifs de la Banque. Sans méconnaître que les grands intérêts auxquels l'institution devait pourvoir l'avaient mise dans la nécessité de négliger la promesse qu'elle avait faite au début à la petite épargne de s'occuper d'elle, il aurait voulu que la Banque prît la direction des Caisses d'épargne, auxquelles il portait un si vif intérêt qu'il leur fit un don sur sa fortune personnelle.



PEINTURE DE BOUCHER, APPARTENANT A LA BANQUE DE FRANCE

Si les Assemblées politiques de la Révolution avaient méconnu les conditions du crédit public et avaient laissé à l'initiative privée le soin de s'en occuper, il n'en avait pas été de même de la cause de l'épargne, qui avait trouvé dans Mirabeau un éloquent défenseur. La Convention, en décidant qu'il serait institué une Caisse nationale de prévoyance, avait montré à son tour combien les idées de philanthropie étaient chères à nos pères.

Et, bien que M. d'Argout ne fut né à la vie politique que sous le Premier Empire, et à la fin du Premier Empire, il était imbu, à ce point de vue tout au moins, des doctrines de la Révolution.

Après le comte d'Argout, nous voyons à la tête de la Banque de France M. de Germiny, M. Vuitry, M. Rouland, M. de Plœuc, intérimaire, M. Denormandie, qui ne fit à la Banque qu'un court séjour, M. Ernest Picard, qui déclina l'offre qui lui était faite de prendre la situation et qui, bien que officiellement nommé, ne s'installa pas dans le fauteuil de gouverneur de la Banque de France.

Le comte Lebègue de Germiny, qui prit le gouvernement de la Banque de France en 1854, après avoir eu celui du Crédit foncier et après avoir fait partie, comme ministre des finances, du cabinet extra-parlementaire de 1851, était né dans le département de la Seine-Inférieure.

La famille de Germiny est, toutefois, de souche lorraine. Elle a été annoblie, si je ne me trompe, au début du siècle dernier, l'un de ses ancêtres ayant reçu des ducs de Lorraine le titre de comte du Saint-Empire.

Charles-Gabriel Lebègue de Germiny avait épousé la fille de M. Human, ministre de Louis-Philippe, et avant le coup d'Etat de Décembre, il avait été successivement receveur général et préfet, montrant d'ailleurs, dans ses diverses fonctions, de hautes qualités d'homme d'Etat.

Ce fut M. Vuitry qui lui succéda. Orateur brillant, administrateur de premier ordre, M. Vuitry peut être considéré comme l'un des hommes de grande valeur du second Empire. Il était entré très jeune aux cultes sous le règne de Louis-Philippe, avait été appelé, en 1851, par M. Achille Fould, au ministère des finances, en qualité de sous-secrétaire d'Etat, et quand il laissa le gouvernement de la Banque de France pour laisser la place à M. Rouland, il devint président au Conseil d'Etat, ayant rang de ministre. Ses très remarquables travaux lui avaient valu d'entrer à l'Institut, dans l'Académie des sciences morales et politiques.

M. Rouland fit un long séjour à la Banque de France. Comme son prédécesseur M. Vuitry, il avait rempli les fonctions de ministre, présidant le Conseil d'Etat. Antérieurement, il avait dirigé le ministère de l'Instruction publique et s'était fait une grande notoriété surtout comme procureur général à Douai et à Paris, où il avait soutenu l'accusation dans des procès célèbres (le complot de l'Opéra-Comique et l'affaire Pianori).

M. Rouland appartenait à cette classe d'hommes politiques qui, sans considération de la forme du gouvernement, sont irréductibles sur la question des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

C'est en qualité de sous-gouverneur de la Banque de France que M. le marquis de Plœuc remplit, pendant la Commune, les fonctions de gouverneur à la rue de La Vrillière.

M. Rouland était toujours titulaire de la fonction.

Après la Commune, lorsque M. Ernest Picard eut été remplacé au ministère de l'intérieur par M. Lambrecht, M. Thiers nomma, par un décret du 5 juin, son ancien collaborateur au gouvernement de la Banque.

Mais M. Ernest Picard avait été mis en défiance contre l'esprit du Conseil des régents de la Banque. On lui avait affirmé qu'il serait mal accueilli par ce conseil et que les intérêts de la Banque pourraient en souffrir.

Etant avant tout très bon patriote, Ernest Picard alla faire, par courtoisie, une visite à M. Rouland, avec la ferme résolution, après avoir fait acte de présence à la rue de La Vrillière, de demander au retour, à M. Thiers, de le relever de ses fonctions.

Quand il entra dans le cabinet de M. Rouland, qui était assis

derrière le célèbre bureau à cylindre, qui est un merveilleux objet d'art dont la Banque est justement fière, M. Rouland se leva et lui dit : « Monsieur le gouverneur, permettez-moi de vous faire les honneurs de votre gouvernement et de vous prier tout d'abord de prendre place dans le fauteuil qui vous appartient.

— Je vous en prie, répliqua Picard, demeurez, vous êtes à merveille dans ce fauteuil et en toutes choses il ne faut point se presser. »

La conversation entre les deux hommes fut des plus amicales. Picard fit cette seule et unique visite à la Banque, vit M. Thiers en sortant, et M. Rouland fut maintenu dans ses fonctions.

En 1879, M. Denormandie, sénateur inamovible, fut appelé à recueillir la succession de M. Rouland. Il ne resta que peu de temps à la rue de La Vrillière et fut remplacé par M. Magnin.

M. Pierre-Joseph Magnin (page 75), est le directeur actuel de la Banque. La première fois que j'ai rencontré M. Magnin, c'est au Congrès de Berne, en 1864. Il venait d'être nommé député au Corps législatif dans une élection partielle, le 13 décembre de l'année précédente. Les républicains français réunis à Berne lui firent grande fête. L'opposition était peu accoutumée aux succès électoraux, et la bonne humeur de ce grand et beau jeune homme, dont aucun républicain n'avait oublié le nom, son père ayant été, en 1848, représentant de la Côte-d'Or, lui valut une popularité immédiate parmi nous. Nous étions, à ce moment, très nombreux à Berne. Les princes d'Orléans étaient venus pour pressentir l'opinion républicaine et avaient tenté une démarche de conciliation entre l'élément républicain et les fidèles de la monarchie se disant libérale. Cette démarche n'amena que l'échange de paroles courtoises, sans que personne sortît, de part ou d'autre, de la réserve que dictaient des convictions très arrêtées dans l'esprit de chacun.



LE COMTE MOLLIEN.

M. Magnin se fit au Corps législatif une grande situation, et quand vint l'Année terrible, il dirigea le ministère du commerce, qui avait charge d'approvisionner Paris, avec une rare sûreté de vues.

Élu sénateur inamovible le 16 décembre 1875, il fut choisi par M. de Freycinet comme ministre des finances dans le cabinet du 27 décembre 1879, et, peu de temps après, nommé gouverneur de la Banque de France.

Je tiens à remercier ici M. Magnin de la parfaite bonne grâce avec laquelle il a facilité au *Figaro illustré* la reproduction des tableaux de Boucher que possède la Banque (pages 72 et 73), celle de la première liste de souscription des fondateurs, et de la médaille commémorative de la fondation de la Banque, et enfin celle de la décoration de la Galerie dorée.

Le *Figaro illustré* aurait voulu pouvoir donner le fac-similé des divers billets de la Banque, y compris celui du nouveau billet de mille francs, dont le dessin est dû à M. Flameng et qui n'est pas encore dans la circulation. Mais, les statuts s'opposant à toute opération de ce genre avec une rigueur telle que, sur une plaidoirie de M. Waldeck-Rousseau, un éditeur a été récemment condamné. Le *Figaro* n'a pas insisté. Il remercie également M. le secrétaire général Billotte et le directeur de l'imprimerie, M. Dupont de Bussac, qui, dans les visites que le *Figaro* a faites à la Banque, ont été des plus prévenants.

La Banque de France demande en ce moment le renouvellement de son privilège aux pouvoirs publics et elle le demande en élargissant le cadre de ses opérations.

Sans préjuger l'issue du débat qui va s'ouvrir devant les Chambres, sans vouloir, d'autre part, entrer dans des détails qui seraient ici inopportuns, sur les services que la France reçoit d'elle aux heures paisibles et sur ceux qu'elle peut attendre aux heures critiques d'une institution qui est son véritable trésor de guerre, il me sera permis de dire que la Banque de France, particulièrement depuis 1820, a été dirigée avec une sagesse et une prudence que l'on a souvent accusées à tort. La meilleure preuve en est qu'elle est enviée par toutes les banques du monde. Étendre son action sera un bien. Supprimer l'institution serait un désastre.

Je ne veux pas terminer cette notice sans revenir en quelques mots sur le bâtiment qu'elle occupe, sur l'hôtel de La Vrillière, et surtout sur la Galerie dorée et sur les travaux de restauration qu'y a faits M. Questel. Ces travaux, commencés en 1858, ont été interrompus par la guerre et terminés le 25 novembre 1875.

Bonaparte pour trente actions

[illegible] pour Cinq actions

Le génl. de division H. Clarke pour une action

[illegible] Lagarde secrétaire général des Consuls pour cinq actions

[illegible] pour cinq actions

Le secrétaire d'État Hugues B. Maret pour Deux actions

Jph. Bonaparte une action

J. Murat deux actions

hortense Beauharnais pour dix actions

[illegible] Lemarois, pour une action

Duroc aide de camp pr cinq actions

Ph. Grouvelle pour Cinq actions

Coppens [illegible] pour Cinq actions

D'Anvers

La restauration a coûté plusieurs millions. La plus grosse partie de la dépense fut due à la présence de l'eau dans les fondations.

On retrouva les anciennes fondations à huit mètres au-dessous du sol de la rue Neuve-des-Bons-Enfants. Ces fondations étaient établies sur pilotis et baignées par le ruisseau qui coulait dans les fossés de l'ancienne enceinte de Charles V et qui fait partie de cet ensemble de cours d'eau qui descend de Ménilmontant et qu'on rencontre toutes les fois que l'on veut pousser, dans certains quartiers de la rive droite de la Seine, des fondations profondes.

Ce sont ces mêmes cours d'eau que l'on trouva en 1808,



M. MAGNIN, GOUVERNEUR DE LA BANQUE DE FRANCE (1897).

quand on construisit le bâtiment de la Bourse, et plus récemment, quand on fit le nouvel Opéra, sous lequel la nappe d'eau est toujours visible.

M. Questel eut donc à lutter contre des difficultés nombreuses, d'abord par suite des mauvaises conditions du terrain, et ensuite parce qu'il était tenu, par le programme qui lui avait été imposé, de donner satisfaction aux exigences des services à établir dans les étages inférieurs et à la nécessité de relier, par des communications faciles, les bâtiments nouveaux qu'on lui demandait de construire avec les parties conservées de l'ancien hôtel de Toulouse. Si l'on ajoute que l'administration imposa à M. Questel la surveillance d'une commission composée de MM. Alexandre Hesse, Henri Delaborde et Sébastien Cornu, on se rendra compte des déboires journaliers de l'éminent architecte.

Pour ne citer qu'un incident entre mille, l'Impératrice, ayant visité la Banque le 23 juin 1866, fit, d'accord avec la commission qui vient d'être citée, commander à des artistes de peu de valeur des copies des tableaux qui existaient en 1729 dans la Galerie dorée, les originaux de ces tableaux ayant été portés soit au Louvre, soit dans des musées de province, comme il est indiqué plus haut. M. Questel dut accepter ces copies, que très sagement il ne jugeait pas utiles, voulant modestement remplacer les tableaux de maîtres dispersés par des tentures en harmonie avec la décoration générale.

Mais telle qu'elle est, la Galerie dorée, restaurée, est un des monuments les plus curieux de Paris et fait le plus grand honneur à l'un des hommes dont l'art français est le plus justement fier.

ANTONIN PROUST.





MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE LA CRÉATION DE LA BANQUE DE FRANCE.

Rira bien qui rira le dernier !



Par E.-M. Blue

W.-F. WARDEN



L'ODORAT



LES COSAQUES



Les origines et les exploits héroïques des Cosaques sont peu connus en Occident, quoique pendant les guerres napoléoniennes, entre 1812 et 1815, on ait appris à redouter ces terribles fils des steppes. La silhouette sauvage du Cosaque monté sur un cheval aussi indompté que lui et au moins aussi infatigable, devint un épouvantail.

Mais on ignore généralement leur épopée. Je vais essayer de raconter avec concision l'histoire sanglante et les poèmes glorieux et tragiques qui constituent le passé des Cosaques actuels. Eux et leurs jolies villes toutes blanches, entourées de vignes et de steppes verdoyants, prouvent la sagesse de nos gouvernants et l'intelligence naturelle du peuple russe, qui a su créer un corps fidèle au Tsar et à la patrie avec d'anciennes hordes indisciplinées, composées d'éléments divers, de nationalités différentes de races, de mœurs, de coutumes et de religions; formées surtout de têtes brûlées, d'hommes exubérants de forces, pour lesquels il fallait l'air, la liberté et les vastes espaces des steppes.

De leur ancien et fougueux caractère, les Cosaques ont conservé une intrépidité aventureuse et l'art d'être d'incomparables cavaliers.

Ceci dit, je donnerai en quelques lignes l'historique de la création des hordes, tant redoutées par les sultans de Stamboul, les rois de Pologne, les khans tatares et les Nogaïs, de ces Cosaques qui préparaient pendant des siècles et presque inconsciemment la conquête des rivages de la mer Noire, du Dniester, du Danube, de la Caspienne et de l'Asie centrale.

Le nom de *Kosak*, que prirent en premier ceux du Don, est d'origine tatare et veut dire, en cette langue, un errant, un guerrier libre, un cavalier.

Les Cosaques du Don furent aussi les premiers a se former en bande, à se choisir des chefs, et plus tard ce sont eux qui fournirent les autres hordes, formant maintenant les Cosaques de l'Oural, de Fersk, du Kouban, de la Ligne de l'Amour, etc.

Le *Tikhy Done* (le Don tranquille), comme l'appellent les Cosaques, aux eaux lentes et bleues, aux nombreux îlots, aux rives couvertes d'épais roseaux, bordés de forêts remplies de gibiers et de fauves, servait de refuge, depuis des siècles, aux amateurs de la vie indépendante.

De ces retraites impénétrables s'élançaient d'insouciants héros pour livrer bataille et piller les caravanes de blé de la Volga (car ils ignorèrent longtemps l'agriculture), celles des riches marchands de Moscou et les escortes des ambassadeurs de la Moscovie et de Stamboul.

D'autres fois, construisant une flotille d'embarcations primitives, les Cosaques descendaient le Don, passaient insolemment sous le nez des Turcs enfermés dans la forteresse d'Azow et se répandaient le long des rivages de la mer d'Azow et de la mer Noire. Leurs incursions les menaient jusqu'à Sinope et même jusqu'à l'opulente Trébizonde. Ils attaquaient aussi les riches galères et tous les vaisseaux marchands qu'ils rencontraient sur les flots dangereux du Pont-Euxin.

Les sultans, les rois de Pologne et même les tsars de Moscovie, avaient tous à se plaindre des déprédations des Cosaques. Ceux-ci louvoyaient adroitement entre ces trois puissances; ils finirent par implorer avec insistance l'appui de la Moscovie, ayant plus de confiance en la justice du tsar orthodoxe qu'en celle des sultans et des rois de Pologne; les magnats étaient cruels aux Cosaques et n'obéissaient point toujours à leurs rois.

La première ville des Cosaques fut *Rozdory*, située a cent vingt verstes de la forteresse turque d'Azow, à l'affluent du Don et du Donetz.

Rozdory, qui devint le type des villes cosaques, était encadrée de roseaux, de branchages entrelacés, et située derrière des marais d'un accès difficile. A la place de maisons, il n'y avait que des *zemliankis*, creusées sous



terre. Si l'ennemi découvrait ces villes et les incendiait, en huit jours les Cosaques les rétablissaient. La force de ces gens libres consistait en ce qu'ils ne tenaient ni à leurs familles ni à leurs richesses. Il va sans dire que, dans un tel état social, les faibles ne résistaient pas; quant aux forts, ils s'aguerrissaient, devenaient invincibles et capables de résister à toutes les privations. Les Cosaques étaient d'une intrépidité inouïe: ils ne craignaient point la mort, non plus que les supplices infligés aux prisonniers par les Turcs et les Polonais, dont le plus doux était l'empalement.

Bientôt les steppes, déserts autrefois, se couvrirent de *tabouns* (troupeaux) de chevaux et de troupeaux de bestiaux innombrables appartenant aux Cosaques et gardés par leurs prisonniers de guerre. Quant aux prisonnières, elles étaient traitées aussi galamment que le pouvaient ces rudes gens.

En revenant de leurs expéditions, ils ramenaient des prisonnières tartares, turques, kalmouks et circassiennes.

Au commencement, les Cosaques n'avaient point le temps de se marier, car les églises et les monastères, auxquels ils portaient déjà une part de leur butin et où les vieux Cosaques finissaient leurs jours sous le froc monacal, étaient trop éloignés. Les Cosaques sortaient simplement sur la place publique, au moment des assemblées ; suivant l'usage orthodoxe, ils faisaient trois grands saluts à la foule et lui présentaient celles qu'ils choisissaient pour compagnes.

Le fiancé disait : « Sois ma femme ! » La fiancée se prosternait aux pieds du fiancé et lui disait : « Sois mon mari ! » Quand la femme ne plaisait plus à un Cosaque, il la reconduisait sur la même place publique et disait : « *Né Liouba* (je ne l'aime plus) ! Qui la veut ? »

Quelquefois, le Cosaque la vendait; d'autres fois, il la mettait à mort. Celui à qui une femme abandonnée plaisait la couvrait du pan de son manteau, ce qui équivalait à une promesse de protection.

Les enfants étaient élevés à la dure. On mettait des armes dans leurs berceaux. Quand ils avaient six semaines, les pères les prenaient avec eux sur leurs coursiers de guerre et les menaient à l'église, où le pope disait des prières afin que le petit Cosaque devînt un intrépide guerrier. Les gamins âgés de trois ans montaient à cheval (comme ils le font de nos jours) dans les cours de leurs maisons ; quant à ceux de cinq ans, ils galopaient dans les rues et les steppes en maniant leurs armes. Ils le font encore aujourd'hui. Ils se partagent en troupes ennemies, commandées par les plus adroits, et guerroyent entre eux dans les environs des villes, où les vainqueurs rentrent, triomphants, aux sons des trompettes, pendant que les vaincus marchent en sanglotant et vont se précipiter, dans les bras de leurs mères.

A dix-neuf ans, un garçon est ce que l'on nomme un Cosaque accompli, un vrai centaure. Debout sur son cheval, il se lance en pleine carrière, ramasse son camarade simulant un blessé étendu sur le sol; il le jette sur sa selle et continue sa course vertigineuse. Les Cosaques font aussi un exercice ancien, qui consiste à se ranger en ligne et à s'élancer au galop; puis les cavaliers s'arrêtent court, couchant leurs chevaux devant eux, tirant une salve, remontant en selle en un clin d'œil et repartant en pleine carrière pour faire place à une autre ligne d'hommes et de chevaux. Ces exercices, qu'on nomme *Djiguitowka*, surprennent les étrangers assistant à nos manœuvres et à nos parades.

La manière dont les Cosaques allaient autrefois en guerre était curieuse. Un Cosaque ou plusieurs Cosaques sortaient sur la place publique.

« Cosaques ! » disait l'un d'eux en jetant sa *schapka* (son bonnet) en l'air, « Cosaques ! écoutez moi. Je veux aller pêcher du poisson dans les eaux de notre mère la Volga ou dans les flots de la mer Noire, ou bien je veux aller voir ce que font les *Basourmanis* (Mahométans). »

Plusieurs braves sortaient aussitôt des rangs et disaient : « Nous venons avec toi ! »

Ils s'en allaient ainsi en campagne au nombre de cinq à cinquante et revenaient avec un butin bizarre, parmi lequel des femmes prises au *lasso*, lancé par des cavaliers galopants.

Les bouillants Cosaques guerroyaient aussi entre eux, et c'est ainsi que le célèbre Otkhor fut tué par Krasnotchokoy.

Le tsar Michel Romanow, qui pressentait, comme l'avait pressenti avant lui Jean le Terrible, l'avenir de ces hordes encore indisciplinées, leur envoyait annuellement des présents composés de vin, de blé, de poudre, de plomb et d'argent.

Les Cosaques envoyaient à Moscou des députations. Le Tsar leur permettait de baiser sa main et leur faisait donner encore des présents. Les Cosaques appréciaient fort l'hospitalité généreuse des Russes pendant d'homériques banquets qui rendaient le Tsar populaire dans le *Kazatchestvo* (le peuple cosaque).

C'est ainsi que commença l'alliance entre les Russes et les Cosaques.

Les sièges épiques d'Azow, cette vieille forteresse gênoise dont les Turcs ne surent ou ne purent rien faire, témoignent du courage et de la ténacité des Cosaques et des *Kazatchkis* (femmes cosaques), car elles combattirent à côté d'eux.

Plusieurs fois ils assiégèrent Azow, la prirent, s'y fortifièrent et y furent assiégés à leur tour par des forces turques supérieures, soutenues par des flottes considérables.

L'histoire du célèbre hetman zaporogue, Bogdan Ilmelnitzky et de ses compagnes, est si sanglante, si pleine de massacres et de supplices, qu'il faudrait plusieurs volumes pour la raconter.

Bogdan Ilmelnitzky battit le roi de Pologne Jean-Casimir, mais il dut implorer la protection du tsar Alexis Michaïlowitch.

De cette mémorable époque date la suprématie définitive de la Russie sur la Pologne et le commencement de la soumission complète des Cosaques du Don aux ordres des tsars. La voie était préparée et aplanie. Mais elle a été trempée du sang de nombreuses générations cosaques.

Il y eut d'autres héros parmi ces gens aventureux. Tantôt des conquérants, tantôt des révoltés, quelquefois les deux ensemble.

Tel fut Ermak, qui annexa la Sibérie à la Russie, après une vie de brigandage et de déprédations diverses. Le tsar Ivan le Terrible avait envoyé une armée pour détruire les hordes de Cosaques révoltés errant sur les bords de la Volga et du Don. Ermak et sa bande échappèrent aux rigueurs du Tsar et remontèrent vers le Nord. Les Stroganow (1) les reçurent à bras ouverts et les payèrent pour les défendre contre les peuplades Vogoules, qu'Ermak repoussa jusqu'aux rives de l'océan Arctique et dans les forêts où ils vivent encore maintenant. Ensuite Ermak demanda des armes aux Stroganow et s'enfonça dans les contrées inconnues du Nord-Est, au delà des monts Ourals.

Ermak commença la campagne en septembre 1581 ; il passa l'hiver dans une grotte qu'on montre encore et qu'on nomme : La Pierre d'Ermak, au bord de la rivière Tschousova.

(1) Riches commerçants aïeux des comtes Stroganow actuels.



En définitive, Ermak et ses compagnons soumirent les peuplades diverses de la Sibérie. Ermak envoya alors un de ses attamans, Ivan Koltzo, à Moscou, au palais du Tsar, pour lui offrir de riches présents et lui faire hommage de la nouvelle contrée conquise. Le Tsar donna à Ermak le titre de prince de Sibérie ; mais les jours du vaillant Cosaque étaient comptés. Il se noya, surpris dans une embuscade sur un îlot de l'Irdisch, le 5 août 1584. Ermak était de taille moyenne ; ses cheveux étaient bouclés et noirs, ses yeux clairs et vifs. C'est ainsi que l'a représenté le sculpteur Andokolsky.

Parlons maintenant du célèbre et légendaire brigand Stenka Razine, chanté par le peuple et dont les repaires le long de la Volga et de ses affluents, dans les forêts profondes, sont visitées encore de nos jours.

Vers 1667, Stenka Razine avait établi un camp, entouré de fossés, près de la ville de Panchine, où le Don se rapproche le plus de la Volga. De ce camp retranché, Stenka Razine s'élançait à l'encontre des convois et les pillait ; il ne faisait point d'exception, même pour ceux du Tsar : les galériens attachés à ces barques étaient délivrés de leurs chaînes par le Cosaque aventurier, qui leur disait : « Que celui qui veut être libre me suive ! » Et les forçats se faisaient Cosaques et le suivaient en foule. Les moujiks, auxquels Stenka Razine donnait les dépouilles des riches propriétaires qu'il pillait, entrèrent aussi dans ses hordes indisciplinées.

Il fit des campagnes dans la Caspienne, mettant les villes à sac et enlevant les femmes. Le fils du khan de Perse et sa sœur, d'une idéale beauté, furent pris en captivité. Stenka Razine, suivi de ces deux prisonniers de marque, fit une entrée triomphale à Astrakan. Il était chargé de butin. Lui et ses Cosaques étaient vêtus de velours, de satin et couverts de pierreries. L'attaman, pour se rendre populaire, jetait au peuple des poignées d'or et d'argent, et passait ses jours et ses nuits en orgies.

Les fêtes qu'il donnait sur sa galère aux cordages en soie, aux voiles brodées d'or, étaient d'un faste inouï. Pendant un banquet à son bord, Stenka Razine saisit la princesse persane dans ses bras et la tenant, échevelée, dans sa robe de soie brodée de perles et toute couverte de gemmes, il dit à la Volga :

« Oh toi ! *Matouchka Volga* (mère Volga), grande rivière qui m'a donné tant d'argent, d'or et de gloire, je vais à mon tour te faire présent de ce que j'ai de plus cher ! »

Et Stenka Razine précipita la belle princesse dans les flots. Le courant l'emporta, silencieuse et immobile. La jeune femme, résignée, se laissa couler au fond de la Volga, sachant bien que personne ne la sauverait, les moindres désirs de l'attaman étant toujours respectés.

Finalement, battu et fait prisonnier par le prince Joury Bariatinsky, Stenka Razine fut mené à Moscou, où il fut décapité.

Le 29 août 1671, les Cosaques du Don se soumirent définitivement au Tsar et lui jurèrent fidélité.

Mais les révoltes des Cosaques n'étaient point finies. Ceux d'Yaïtsk résidaient en Asie et communiquaient rarement avec les Tsars. Il y a trois cents ans, ils se séparèrent en plusieurs bandes, qui formèrent les Cosaques du Kouban et de Fersk ; mais les plus aventureux restèrent sur le Yaïk (aujourd'hui l'Oural), où abondent les esturgeons énormes et les sterlets.

D'un caractère impatient et aventureux, ils faisaient des expéditions de côtés et d'autres et montrèrent la route de l'Asie centrale aux générations futures. Les cosaques Netchaï et Chamay pénétrèrent dans les déserts, prirent Khiva, campèrent sur les bords du lac Aral, mais comme ils étaient trop chargés de butin, les Kirghizes les massacrèrent sur les bords du Syr-Daria. Les expéditions en Asie centrale furent délaissées et ne recommencèrent que de nos jours.

Un usage des Cosaques d'Yaïtsk était de tuer les femmes et les enfants avant d'entrer en campagne, pour ne laisser aucun regret qui les retînt ou les rappelât, avant l'heure, au foyer.

Un de leurs attamans, nommé Gouguiha, touché par le désespoir de sa jeune femme, l'épargna. Aussitôt les Cosaques suivirent son exemple. De nos jours, pendant les fêtes et agapes, les Cosaques de ces contrées boivent à la santé de l'aïeule Gouguiha, en reconnaissance de ce que sa beauté et ses larmes eurent raison d'une coutume inhumaine.

Pierre le Grand prit des mesures pour soumettre les Cosaques d'Yaïtsk, d'autant plus que beaucoup de Streltzy avaient trouvé refuge chez ces révoltés, qui cherchaient à fuir la vengeance du Tsar, dont ils avaient mis plusieurs fois les jours en danger et dont ils avaient massacré les deux oncles.

Beaucoup de Cosaques préférèrent brûler leurs villages et fuir dans les steppes asiatiques que de se rendre.

Sous les impératrices Anne, Elisabeth et Catherine II, la lutte à outrance continua jusqu'à l'historique révolte des Cosaques d'Yaïtsk, qui donna son nom à toute une époque de terreur sanglante, restée légendaire en Russie. La « Pougatchewtchina » fit trembler l'impératrice Catherine II sur son trône, car le cosaque Emelka Pougatchew fut obligé, par de mystérieux personnages, à se faire passer pour le tsar Pierre III, mari de Catherine II, dont la mort à Ropcha, lors de l'avènement de la grande Impératrice, donna lieu à tant de commentaires.

En quinze jours, Pougatchew, imitant le faux Dimitri (qu'on prétend avoir été aussi un Cosaque), sut se faire trois mille partisans armés et ayant vingt canons. La prise de la ville d'Orenbourg augmenta ce noyau de forces, qui dépassèrent de beaucoup celles dont disposait l'Impératrice dans ces contrées éloignées du théâtre de la guerre, qui était alors la Turquie.

Pougatchew, tout en jouant le rôle du Tsar, n'était pas libre. Les Cosaques fusillaient ses favoris.

En attendant, la Volga et le Don étaient à feu et à sang.

Catherine II confia successivement la répression de cette redoutable révolte au général Bibikow, au général Michelson, et enfin à Souvarow, à qui le terrible Cosaque fut livré par ses compagnons. Le généralissime garda lui-même Pougatchew et dormit à côté de la cage dans laquelle on l'enferma. Arrivé à Simbirsk, le comte Panine, chargé de l'instruction, l'interrogea.

Pougatchew, obligé de faire des aveux complets, fut condamné à être écartelé. L'Impératrice, par des instructions secrètes données au bourreau, ordonna d'abréger le supplice.

Pour effacer toute trace de cette épouvantable tragédie, Catherine II nomma le fleuve *Yaïk : l'Oural*, et la ville d'*Yaïtsk : Ouralsk*. Actuellement, les Cosaques de l'Oural possèdent les pêcheries de ce fleuve et, pendant le dur hiver aux épais tour-



billons de neige, les Ouraliennes fabriquent ces merveilleux châles, nommés d'Orenbourg, pareils à des toiles d'araignées, dont quatre mètres carrés passent à travers une bague. Les jeunes filles et les jeunes Cosaques dansent et chantent pour égayer les travailleuses, et les veillées se passent joyeusement.

L'attaman des Cosaques de l'Oural est, en ce moment, le général Chipow. Il y a environ quatre ans, les Ouraliens ont fêté le troisième centenaire de leur existence. L'attaman de tous les Cosaques, le tsarewitch Nicolas Alexandrowitch — l'Empereur d'aujourd'hui — y assistait.

Les anciens Cosaques zaporogues du Dnieper furent soumis par les Russes en 1775. Ils quittèrent leur *Setch* (1) séculaire pour émigrer vers les rivages de la mer Noire. Certains d'entre eux se réfugièrent en Turquie, sous la conduite d'un Cosaque nommé Netchaiew. Le prince Potemkine en rappela une partie et leur donna à garder les frontières de la Nouvelle Russie.

L'amiral de Ribas, un Français entré au service de la Russie à l'époque de l'émigration, prit la ville d'Ismaïl avec leur concours.

Le prince Potemkine, le célèbre favori de la Grande Impératrice, fut nommé par elle hetman des Cosaques d'Ekaterinoslaw et de la mer Noire. Après la mort du prince, survenue trop tôt pour leur bien, les Zaporogues envoyèrent une députation à la Cour de Catherine II. Le chef de cette espèce d'ambassade



était Golovaty. Pendant longtemps les chambellans de la Cour hésitèrent à le présenter, lui et sa suite, à la Souveraine.

Les Zaporogues portaient des moustaches d'une longueur démesurée et ils avaient la tête rasée, sauf une mèche, nommée *schouprine*, dont ils entouraient leur oreille gauche. Leurs vêtements étaient brodés d'or et leurs bottes ferrées d'argent.

Ces gens primitifs ne manquaient point d'une certaine diplomatie. Quand enfin Golovaty eut la faveur d'une audience, il se précipita aux pieds de l'Impératrice, puis lui baisa la main, et quand il visita les appartements de la Souveraine, il saisit sa plume à écrire et la baisa aussi. Catherine II octroya aux anciens Zaporogues des terres entre la mer d'Azow et le Kouban, et sur les rivage la mer Noire. Ils y sont toujours.

Platow, le plus célèbre des attamans des Cosaques du Don de ce siècle, eut une rancune personnelle contre Napoléon I[er]. Le tsar Paul s'étant entiché du conquérant Corse et de son idée de ruiner l'Angleterre, fit retirer du cachot de la forteresse Saint-Pierre-et-Paul l'attaman adoré des Cosaques, leur *Batko* (Père), qu'il y avait plongé dès son avènement au trône parce qu'il le soupçonnait d'être l'ami du dernier favori de son impériale mère. Platow, qui n'avait jamais su pourquoi on l'avait jeté dans un cachot humide, ne fut pas moins étonné d'en être tiré au bout de trois longues années, et encore plus d'être envoyé au hasard avec ses Cosaques pour conquérir les Indes, où Napoléon promettait de mener la Grande Armée. Au moment où les Cosaques, décimés par les maladies, menaçaient de se révolter et se préparaient à regagner la Russie, un des six courriers envoyés à la recherche de Platow et de ses hommes, perdus dans les déserts asiatiques, apporta l'ordre du retour et la notification de la mort subite du tsar Paul ainsi que celle de l'avènement au trône d'Alexandre I[er].

Platow n'oublia jamais Napoléon et son projet de conquête des Indes, et, en 1812, il se couvrit de gloire et contribua à donner leur terrible réputation aux Cosaques du Don.

Les exploits des Cosaques pendant les guerres de ce siècle sont nombreux ; nous ne pouvons citer ici que la conquête du Caucase, les guerres de Crimée et de Turquie, la conquête de l'Asie centrale. Partout on vit et on admira cette incomparable et unique cavalerie légère.

Les Cosaques *Attamantzy*, de la Garde Impériale, sont renommés pour leur tenue élégante et leur manière de faire *la Djignitowka*.

L'escorte particulière du Tsar est toujours composée de deux cents Cosaques, pris tantôt dans ceux du Kouban, tantôt dans ceux de l'Oural, tantôt dans ceux de Fersk, etc.

Leurs costumes sont encore plus élégants et leurs chevaux plus choisis. Aux grandes revues, ils précèdent la Garde Impériale et font toujours l'admiration des assistants.

Je termine cette trop courte histoire en disant quelques mots sur les *Kazatschkis*, femmes et filles d'officiers cosaques. Actuellement, elles savent fort bien porter les toilettes parisiennes, en conservant jusque sous la gaze et les dentelles un charme inexplicable, quelque chose de hardi, de brave, d'intrépide et de subjuguant. Leurs maris les respectent et leur obéissent même. Les temps anciens sont loin, où leurs aïeules étaient enlevées de force, abandonnées ou massacrées.

Mais bon sang ne peut mentir, et on est sûr de trouver sous l'enveloppe moderne de la Cosaque de haut rang la vaillance de ses aïeules, qui ne craignaient point de faire le coup de feu dans les batailles.

Les femmes et les filles des simples Cosaques sont belles et vigoureuses. Pendant les fêtes elles s'élancent, avec de jeunes partenaires, dans des danses fougueuses et entraînantes.

Les mères des *oudaltzy* (aventureux) sont comme les matrones antiques, elles n'hésitent point à envoyer leurs fils au danger et se glorifient de leur valeur

LYDIE PASCHKOFF.

(Illustrations de N. de Malischeff.)

(1) Assemblée, conseil des Cosaques.

Quinzième Année. Deuxième série. — N° 86.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE : Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Mai 1897

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Croquis du Mois

28 avril 1897.

Bien dénué de mansuétude, ce mois pascal qui nous ramène aux pieux souvenirs de notre enfance en même temps qu'il devrait nous apporter, dans sa corbeille fleurie, les premières et aimables attestations du printemps : les lilas, les chapeaux clairs, les ballades à bicyclettes, les chasses à la violette dans les bois de Saint-Cloud, les Salons de peinture et les asperges. Hélas ! combien de déceptions ! Les lilas inclinent tristement leurs thyrses sous la pluie continue ou roussissent sous le hâle ; les giboulées maculent irrémédiablement les fleurs et les plumes des fraîches coiffures ; la boue des chaussées a bien vite raison des pneus qu'elle embourbe... Les hommes sont tristes, les femmes nerveuses, c'est là le printemps de 1897 !

Déceptions de la vie, dont souffrent surtout les jeunes, déceptions plus ou moins dures, suivant que l'humanité traverse des années grasses ou des années maigres. Je crains que nous ne nous trouvions, en ce moment, dans la période maigre : c'est un fait d'observation presque banal que les années qui précèdent les expositions universelles constituent des périodes d'attente : le Parisien suppute l'augmentation de 25 pour cent que subiront tous les objets de consommation pendant cette grande année — augmentation qui se prorogera, d'ailleurs, après la clôture de la fête pour ne plus disparaître ; — il restreint dès aujourd'hui ses dépenses afin d'accumuler une réserve qui lui permettra de doubler ce cap pénible. L'étranger, qui constitue aujourd'hui la principale ressource du commerce parisien, ajourne, tout naturellement, jusqu'à l'année de l'exposition, l'époque où il viendra éblouir de son faste la capitale, y déverser ses dollars ou ses piastres et y étaler ses prodigieuses élégances. Ajoutez à cela les désastreuses intempéries qui diminueront de moitié au moins, pour cette année, les revenus de ceux qui vivent de leurs terres ; les inquiétudes de la politique extérieure, tellement obscure que personne n'y comprend rien, pas même ceux qui sont censés la diriger ; songez que nous aurons, l'année prochaine, des élections générales à l'occasion desquelles le parti socialiste se prépare à livrer un terrible assaut, et vous admettrez bien que les gens qui pensent soient quelque peu soucieux... Mais tout le monde ne songe pas à ces sombres avenirs. La masse jouit du présent, le prend et l'accepte tel qu'il est et, n'ayant point connu d'autres joies — celles que chantent les vieux — se trouve parfaitement heureuse. Que ceux-là nous excuse de les troubler.

⁂

A côté de la vraie piété qui s'est manifestée à cet anniversaire douloureux de la Passion en remplissant depuis le Jeudi-Saint jusqu'au jour de Pâques les églises d'une foule de fidèles sans cesse renouvelée ; à côté de ces manifestations, nous avons eu celles d'une singulière religiosité, celles de gens peu familiarisés avec le bon Dieu, la Sainte-Vierge et Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou qui peut-être les ont perdus de vue, et cependant désireux de faire ou de renouer connaissance avec Eux, mais en évitant de recourir aux curés. Des directeurs de théâtre, gens avisés, leur ont donné satisfaction et, sur un certain nombre de scènes — de celles que n'avait pas fermées le Vendredi-Saint — se sont déroulés des drames bibliques, dont le plus intéressant a été, sans contredit, la *Samaritaine*, de M. Edmond Rostand, jouée à la Renaissance par Sarah Bernhardt. Sarah, obéissant à un sentiment de pudeur qui l'honore, n'a pas demandé à l'auteur de lui créer le rôle de Vierge Marie : elle s'est contentée de représenter la Samaritaine, ce qui lui a permis de se mettre en relation avec Jésus-Christ, incarné dans la personne de M. Brémont.

De bons catholiques se sont indignés de voir un comédien, maquillé à l'image de Notre-Seigneur, débiter, dans les attitudes enseignées au Conservatoire du faubourg Poissonnière, des paroles qu'on chercherait vainement dans le texte véridique des quatre Evangiles. Cela est, positivement, sacrilège et je crois que si M. Rostand, M. Brémont-Jésus-Christ, Sarah Bernhardt et leurs partenaires avaient tenté cette aventure il y a quatre ou cinq siècles, ils eussent connu les horreurs du bûcher et du préalable écartèlement. Mais les mœurs se sont adoucies singulièrement. Le clergé lui-même joue la comédie : il est bien obligé d'être indulgent aux comédiens !

⁂

Cette période de ferveur religieuse, plus ou moins sincère, était mal choisie par Mistress Clara Ward, épouse divorcée du prince de Chimay et amie du tzigane Rigo, pour se livrer à l'exhibition publique des élégances de son beau corps, moulé dans l'impalpable et souple pellicule d'un maillot couleur de chair.

Il ne manque assurément pas de créatures qui en montrent tout autant, et même davantage que ce qu'aurait montré l'ex-princesse. Mais ces filles ne sont que des corps, impersonnels pour ainsi dire, des formes, des apparences plastiques : on est porté à penser qu'elles n'ont reçu, depuis leur plus tendre enfance aucune notion de pudeur et que la pénurie de leur intelligence les réduit à ce simple rôle de statues animées. On les admire, mais on les plaint aussi et on les excuse. Il n'en va pas de même d'une femme qui possède tous les dons de la fortune, de l'instruction, de l'éducation ; qui a occupé dans la société un rang envié et qui, sans autre motif qu'une fantaisie maladive,



s'est fait l'auteur de sa propre déchéance. Et le dégoût public s'est énergiquement manifesté non seulement parmi les gens d'un monde où elle fut reine pendant quelque temps, mais aussi dans les milieux populaires qu'on aurait cependant supposé devoir se réjouir au spectacle de l'avilissement d'une femme de la « haute ».

Heureusement cette exhibition n'a pas eu lieu : la veille du jour indiqué pour ces singuliers débuts, qui eût été le Jeudi-Saint, M. le Préfet de police a si sagement sermonné la dame qu'elle a renoncé à son projet, rompu son engagement, emballé son maillot et est partie pour Nice. Le préfet de police pouvait l'expulser simplement, en sa qualité d'étrangère ; il a préféré faire les choses galamment, ce n'est pas nous qui le lui reprocherons.

⁂

Le macabre concert donné pendant la semaine sainte dans les Catacombes et organisé par le professeur Poirier, brillant chirurgien

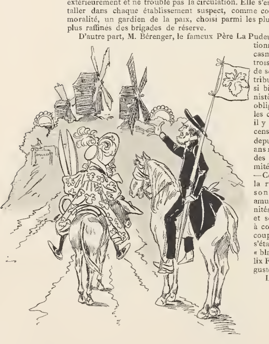


particulièrement aimé des dames, n'a pas eu une bonne presse : ce sont des joyeusetés de carabins qui ne supportent pas la publicité. La Sainte-Inquisition et même le majestueux Louis-le-Quatorzième ont fait brûler et pendre des gens pour de moindres méfaits : je ne demande pas le retour à ces procédés rigoureux, mais on me permettra de dire que, lorsqu'on se livre à de pareils divertissements, il convient de fermer la porte et de pousser le verrou, afin d'éviter la dangereuse immixtion des reporters.

⁂

Un groupe de directeurs de théâtres s'est ému de la vogue que le snobisme parisien accorde en ce moment aux divers tréteaux dressés sur la Butte-Montmartre. Ils ont dénoncé à la police et à la direction des Beaux-Arts, l'immoralité qui règne dans ces établissements. La police les a écoutés d'une oreille sceptique, car elle n'est pas ennemie d'une douce pornographie lorsque celle-ci ne s'exerce pas extérieurement et ne trouble pas la circulation. Elle s'est offerte à installer dans chaque établissement suspect, comme contrôleur de la moralité, un gardien de la paix, choisi parmi les plus lettrés et les plus raffinés des brigades de réserve.

D'autre part, M. Bérenger, le fameux Père La Pudeur, objet traditionnel des sarcasmes montmartrois, a fait retentir de ses doléances la tribune du Sénat, si bien que le ministère s'est cru obligé de mobiliser les censeurs — car il y a toujours des censeurs, quoique depuis vingt-cinq ans nous jouissions des bienfaits illimités de la liberté. — Ceux-ci ont gravi la rue Pigalle, se sont beaucoup amusés aux obscénités des Tréteaux et se sont bornés à couper quelques couplets où l'on s'était permis de « blaguer » M. Félix Faure et son auguste famille.



La morale de ceci c'est que MM. les Directeurs n'ont qu'à donner au public de très bonnes pièces, à diminuer leurs prix, et à réduire les entr'actes de façon à ce qu'ils ne dépassent en longueur le temps pendant lequel le rideau est levé. Aller au théâtre ne sera plus une corvée mais un délassement.

⁂

Les vernissages des deux Salons ont eu lieu à leur date et l'affluence coutumière ne leur a point manqué. Grâce à cette cohue mondaine le vocable « vernissage » a perdu sa signification primitive et ce serait un phénomène inouï qu'un peintre eût l'idée de grimper, ce jour-là, sur une échelle et d'enduire sérieusement son tableau de la mixture destinée à le faire reluire : il se couvrirait lui-même de ridicule.

Le changement de disposition des salles, nécessité par la démolition déjà commencée du Palais de l'Industrie, a quelque peu dérouté le public. L'affluence sera vraisemblablement très grande cette année : chacun voudra dire un dernier adieu à ce pauvre Palais, condamné à mort par l'impitoyable Picard, le tyran taciturne et géométrique de l'Exposition de 1900.

Le Salon du Champ de Mars, très brillant cette année, est attristé par l'absence d'œuvres de Puvis de Chavannes : le grand et bon peintre, malade, n'a pu terminer le panneau destiné à son Exposition.

M. le Président de la République, absent de Paris pour cause de tournée patriotique en Vendée, s'était fait représenter au vernissage du Champ de Mars par Madame son épouse et sa charmante fille : Elles ont été reçues avec un cérémonial qui rappelle les époques les plus néfastes de la monarchie : les grands maîtres de la peinture ont arrondi devant elles leurs plus humbles courbettes, en échange desquelles Madame Félix Faure leur a distribué les éloges les plus judicieux. On se croyait véritablement revenu aux beaux jours de l'Impératrice Eugénie !

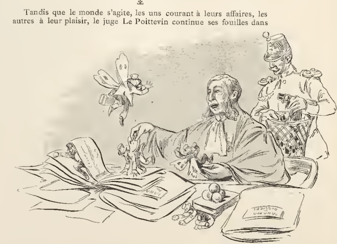
⁂

Moins heureux que leurs collègues, chevaux, peintres et sculpteurs, les bestiaux ont été déportés au Champ de Mars par l'omnipotent Picard, déjà nommé, qui a installé le Concours agricole dans la galerie des Machines. Ce fut une amère déception, un triste dépaysement, car, dans les potins d'étable et de bergerie, échangés pendant les longues journées d'hiver, les jeunes aimaient à entendre les vieux raconter leur séjour à Paris dans les Champs-Elysées, au Palais de l'Industrie, et les caresses des jolies Parisiennes, les étonnements des bébés, les félicitations sentencieuses des hommes politiques. Tandis que, au Champ de Mars, c'est l'exil !



⁂

Tandis que le monde s'agite, les uns courant à leurs affaires, les autres à leur plaisir, le juge Le Poittevin continue ses fouilles dans





l'insondable abîme du Panama. De chaque liasse qu'il éventre s'échappe une nuée de papillons malsains, prompts à s'envoler: tant pis pour ceux qui resteront dans le filet!

Le public est, d'ailleurs, aujourd'hui, devenu complètement indifférent à la solution de cette instruction; son opinion est faite : il est persuadé qu'on ne lui dira jamais la vérité, que les vrais corrompus ne seront jamais dévoilés : il ne souhaite plus qu'une chose : c'est qu'on le débarrasse de ce cauchemar, de M. Le Poittevin et de ce vieux farceur d'Arton.

♣

Deux hommes d'esprit, lettrés et ingénieux, MM. Emile Moreau et Albert Carré, deux musiciens délicats et savants, MM. André Messager et Xavier Leroux, se sont associés pour réaliser une louable conception : ils ont voulu créer une féerie qui fût autre chose que l'éternel « Pied de Mouton » qui, depuis bientôt cent ans reparaît sous divers travestissements et affublé de noms différents dans les théâtres adonnés à ce genre. Ces quatre auteurs ont eu la bonne fortune de rencontrer un directeur, M. Baduel, qui a mis à leur disposition d'excellents interprètes, et, ce qui est encore plus louable, les centaines de mille francs exigés par une splendide mise en scène.

Au début des représentations de la *Montagne enchantée* le public s'est montré un peu dépaysé : il ne retrouvait plus son « Riquet à la Houppe » ni ses « Sept Châteaux du Diable ». Et cependant les auteurs avaient fait quelques lâches concessions à la routine en intercalant dans leur œuvre un certain nombre de pitreries traditionnelles. Néanmoins, je suis persuadé que la *Montagne enchantée* s'imposera, comme s'est imposé à l'Opéra le drame lyrique de Richard Wagner. On sourira peut-être de cette comparaison : mais, au fond, les opéras de Wagner ne sont-ils pas des féeries, souvent puériles, dans leur grossière mythologie? L'interprétation de la *Montagne enchantée* est tout à fait hors ligne; Jane Hading a assumé un rôle écrasant, celui de la Sultane Azitaré, ennemie de l'amour, dont elle devient la victime : Elle y est admirable et troublante, d'attitudes, de cruauté et de passion.

♣

M. le Ministre de l'Instruction publique, approuvant un rapport de M. Roujon, a autorisé l'admission des femmes aux cours de l'Ecole des Beaux-Arts. C'est une victoire du féminisme dont les bons esprits ne se réjouiront guère et qui ne sera peut-être pas, pour les femmes, aussi profitable qu'elles se l'imaginent. L'homme qui vit de son travail tolère bien, par politesse et par égard pour sa faiblesse, la femme qui



vient glaner sur son terrain ou bien y cultiver timidement quelques fleurs; mais lorsqu'elle tentera de s'en approprier un lopin, d'y semer et d'y récolter au détriment de l'homme, elle s'exposera à subir les impitoyables conditions du « struggle for life », avec leurs amertumes et leurs déceptions. Ces dames et ces demoiselles agiront donc sagement en se montrant modeste et en n'encombrant pas l'école : d'ailleurs une série de dispositions assez sévères et compliquées en protégeront l'entrée.

LUTÉCIUS.

Les Livres

Ce titre de *Les Deux Rives* donné par Fernand Vandérem à son récent roman, n'est point un titre symbolique : il s'agit tout simplement de la rive droite et de la rive gauche de la Seine, deux pays dont les Parisiens connaissent bien la dissemblance, très curieusement décrite et analysée par F. Vandérem. Sur la rive gauche, la science, le travail; des mœurs provinciales, des professeurs qui ne savent porter l'habit noir qu'en chaire, des femmes et des filles presque ridicules à force de simplicité et d'austérité : et c'est cette citadelle du haut savoir que cherche à envahir la population bigarrée, tumultueuse de la rive droite, jolies américaines, belles juives, femmes de financiers ardentes au plaisir, et qui veulent s'offrir le caprice de voir de près un savant. Vandérem, — il faut l'en féliciter hautement, — défend la science et son domaine de probité contre cette malsaine intrusion. Une action très dramatique, très aigue sert de charpente à ce roman, à propos duquel on a, sans que personne y trouve à redire, rappelé le nom de Balzac.

Dans le *Carillonneur* de Georges Rodenbach les lecteurs du *Figaro Illustré* retrouveront cette énigmatique Godelieve que leur a montré le *Lac d'Amour*, publié ici même. Godelieve a épousé le carillonneur de Bruges, étrange artiste et, dans le roman de leur existence intervient la personnalité du Beffroi et des cloches auxquelles l'auteur a su donner une âme; le style et le vocabulaire de Georges Rodenbach se ressentent visiblement de ses origines flamandes, mais il a souvent à exprimer des choses si ténues et si impalpables qu'on lui pardonne aisément de chercher ses mots et ses tours de phrase en dehors du français de Voltaire.

Tandis que Rodenbach fait intervenir Bruges et son Beffroi dans les amours de son Carillonneur et leur donne l'importance de personnages vivants; que Edouard Rod, dans « Là-Haut », fait parler ses chères Alpes, les Pyrénées trouvent aussi leur psychologue dans Emile Pouvillon. Dans son nouveau roman *l'Image*, une exquise affabulation, très tendre, toute de passions contenues et de demi-teintes, se déroule dans le décor des grands paysages pyrénéens alternant avec des silhouettes de la ville de Toulouse admirablement découpées. *L'Image* est l'œuvre d'un écrivain entièrement maître de son art.

Des sévères et abrupts paysages pyrénéens, nous passons avec Jean Rameau dans la plantureuse Chalosse dont les coteaux ondulés relient la montagne aux landes de la Gascogne. La vie y est douce, et l'on n'y rencontre guère que des gens de bonne humeur; on en peut juger par cette série de récits ou de contes, très vivants, dont le plus important : *La Demoiselle à l'Ombrelle mauve* donne son nom au nouveau volume publié par Jean Rameau chez Ollendorff.

Quel amusant goût de terroir, dans *La Rue Saint-Jean et le Moulin*, de Georges Beaume; combien l'auteur aime ses bonshommes et ses bonnes femmes des bourgades du Languedoc : il les connaît, les tutoye, les hèle à travers les rues de Pézenas : « Adieu, Faberotte (pour : bonjour). Té! Eh bé! pécaïré! » Ils sont vraiment sympathiques, ces jeunes lettrés qui gardent si naïvement l'amour de leur pays natal et s'en font les apôtres, ne connaissant rien de plus beau que leur patrie ensoleillée.

Ce mois bibliographique m'apporte de nombreuses « tranches de vie » qui se superposent sur ma table. « Les lois imposées au romancier par les diverses esthétiques se ramènent, en définitive, à une seule : donner une impression personnelle de la vie. » C'est Paul Bourget qui a émis cet axiome, bien imprudent, car il incite nombre de gens à raconter, très sincèrement, des événements parfaitement insignifiants pour le public, mais qui leur semblent du plus haut intérêt, parce qu'ils en ont été les acteurs ou les témoins : ils croient accomplir un sacerdoce et apporter à la littérature une contribution documentaire. C'est ainsi que M. Martin-Vidau, dans *Les Deux Amours de Jean Seguin*, nous initie aux peines de cœur d'un facteur rural : cette catégorie de modestes fonctionnaires est assurément intéressante, mais je me demande comment les hautes envolées de l'amour peuvent se combiner avec la régularité de leur service.

Tranche de vie, aussi, *Les Hobereaux* de M. Louis Trottignon, minutieuse description de passions, de haines, de jalousies puériles qui ne donnent ni l'impression du comique ni celle du dramatique.

Madame Victoire est une de ces femmes altières, fières de leur race, implacables dans leurs haines, infiniment tendres dans leurs amours; un de ces caractères que Paul Perret excelle à faire vivre; il en a pris sans doute le modèle chez les rudes Bretonnes, ses compatriotes. L'intérêt qui se dégage de ses personnages et de leurs actes s'accroît de la très précise description des milieux où ils évoluent. Et, dans ce roman, le décor et les accessoires doublent l'intérêt de l'intrigue qui se développe entre le commencement de l'Empire et le retour de l'île d'Elbe. Toilettes, uniformes, intimes détails de mœurs, particularités de langage, d'attitudes et de psychologie, tout y est, et donne au livre une singulière intensité.

Armelle et Claude, deux singuliers personnages que nous présente Maurice Leblanc, et qui me semblent fortement atteints d'esthétisme. Armelle est une jeune personne à qui son père a concédé une somme considérable de liberté, si considérable qu'elle peut aller se promener à travers la France avec M. Claude; ils admirent les monuments, les phases du soleil et de la lune; se racontent leur caractère... C'est seulement à la page 156 du roman — qui en compte 250 — que les deux voyageurs se décident à se poser « l'insoluble question de leurs

rapports ». Mais dans ce singulier duo, un des deux personnages triche : c'est la femme — naturellement — qui avait résolu la question depuis longtemps avec un petit jeune homme. Claude s'en aperçoit, comme à travers un rêve, mais Armelle lui persuade qu'il se trompe. Et cela finit par un mariage indécis et vague, au cours duquel les deux amants se rendent bien compte qu'ils s'ennuieront beaucoup.

Madame Alphonse Daudet est allée à Londres, il y a deux ans, avec son mari : elle a été frappée de la différence profonde qui sépare la vie londonienne de la vie parisienne, et avec une sincérité toute française, elle nous fait part de ses étonnements dans ses *Notes sur Londres*. La simplicité du récit et la fraîcheur des impressions constituent le principal charme de ce volume que complètent de spirituels croquis de Henri Lanos. Pour Madame Alphonse Daudet l'éditeur Eugène Fasquelle a inauguré une nouvelle collection dite « Collection Parisienne » de format minime et dont la couverture, imprimée sur du vieux papier de tenture velouté à tonalités éteintes, est une véritable trouvaille !

L'Une ou l'Autre de M. Henri Maisonneuve présente des situations émouvantes, des caractères bien dessinés ; les personnages du roman sont sympathiques, le style en est simple et agrémenté de descriptions de Paris et de l'Auvergne. C'est une œuvre que tout le monde peut lire.

L'Assaut, de Michel Noe, met en scène un prêtre en proie à une terrible passion — ou, plutôt, victime d'une perfide séduction — mais qui sort vainqueur de la lutte. Le sujet était scabreux, mais l'auteur a évité les écueils : son œuvre est celle d'un lettré en même temps que celle d'un homme qui comprend et excuse les faiblesses du cœur.

La Juive Errante est une œuvre posthume et apocalyptique de Léon Cladel qui nous raconte — avec quel tumulte et quelles intenses digressions ! — la vie d'une grande comédienne. Ce n'est cependant pas « un roman à clef » dans le sens qu'on attache à ces mots ; mais il n'en est pas plus clair pour cela, du moins pour le vulgaire public qui n'est pas initié aux allures toutes particulières de ce chef d'école.

Le *Au Pays Malgache* d'Emile Blavet c'est Tananarive raconté par le plus Parisien des journalistes. Soyez certain qu'il n'y a vu que le côté gai et comique ; sa gaminerie ne se soucie guère des millions gaspillés bêtement et des milliers d'existences inutilement sacrifiées. Mais, malgré tout, le lecteur y songe, et je pense qu'il est un peu prématuré de s'égayer sur ce sujet.

M. J. Daubeil publie, chez Plon et Nourrit, ses *Notes et Impressions sur la Tunisie*, pittoresque document sur cette annexe de l'Algérie dont nous a doté le nouveau système d'expansion coloniale. Sauf pour quelques touristes, pour quelques déclassés en quête de fonctions peu fatigantes et enfin pour les officiers désireux d'échapper aux monotonies des garnisons continentales, la Tunisie est, pour la France, une non-valeur et un fructueux paradis pour les Italiens, les Maltais, les juifs, les trafiquants allemands et anglais. Nous autres Français, nous nous contentons de nous y promener, d'y recueillir des mosaïques et d'y faire de la photographie... dont le volume de M. Daubeil nous donne de très intéressants spécimens.

Le baron de Baye, qui a été chargé par le gouvernement français de missions en Russie, vient de publier trois volumes d'un grand intérêt sur ce pays. *Kiew, mère des villes Russes*, est une histoire imagée de cette cité, le berceau de l'Histoire de la Russie. De nombreuses illustrations donnent une idée des beautés de cette cité trop peu connue chez nous. *Victor Vasnetzoff et son œuvre* et *Causeries devant quelques toiles de l'Ecole moderne de Russie* sont deux études richement illustrées et qui nous donnent une idée de l'Art moderne russe. Dans le dernier des ouvrages se trouve la reproduction du célèbre tableau « Le Crucifié », de Gué, dont on a tant parlé à cause de sa disparition, par ordre supérieur, d'une exposition de Saint-Pétersbourg. Ces trois volumes sont édités par la librairie Nilsson, que dirige M. Per Lamm.

Le Petit Guignol de M. Paul Gavault n'est pas précisément un livre, c'est plutôt un album de croquis parisiens, des Forains écrits en vingt lignes de texte pleines de sous-entendus. Ce volume fait partie de la « Collection des Humoristes » éditée par Simonis-Empis.

Les Vérités bonnes à dire de Jacques Redelsperger sont aussi des croquis parisiens. Mais ce poète ne se rattache pas à l'école de Paul Gavault, école dont Jules Renard est le pontife et dont la doctrine consiste à ne pas dire la chose drôle, mais à la suggérer au lecteur, qui supplée... s'il est intelligent. Redelsperger la dit, la chose drôle, et il la dit en vers exquis, frappés dans ce joli rythme octosyllabique, qui ne souffre pas la cheville et amène des tours de phrase imprévus et d'amusants mariages de mots. Le volume est édité par Paul Ollendorf.

Ces chroniques hebdomadaires, bi-mensuelles ou mensuelles que le public parcourt d'un œil distrait, les jugeant souvent dénuées d'actualité — on ne peut cependant pas lui servir aujourd'hui la chronique de demain ! — ces chroniques formeront, dans quelques années, une précieuse source de renseignements pour les générations qui accèdent successivement à la vie intellectuelle. La *Vie à Paris, 1896*, ce volume où Jules Claretie a rassemblé les Chroniques du Jeudi qu'il écrit pour le *Temps*, est un excellent document que devront conserver tous ceux qui ne se bornent pas à vivre au jour le jour, qui aiment à revivre le passé, ne serait-ce que pour le comparer au présent et y lire l'avenir. Une table des noms cités dans le volume édité par Eugène Fasquelle, facilite singulièrement les recherches.

« Tous les articles réunis dans ce volume ont paru dans le *Figaro*, excepté le dernier. » En son astucieux laconisme, cette note, que Zola a inscrite en tête de son récent volume : *Nouvelles Campagnes*, vous invite à courir tout de suite aux dernières pages du livre. Elles sont d'ailleurs curieuses, ces lignes consacrées aux « Droits du Critique ». Elles montrent, sous un aspect presque naïf, l'irritabilité légendaire de l'auteur qui, bien que saturé de gloire littéraire et de succès pécuniaires, ne peut s'imposer le dédain de la critique.

Vient de paraître chez Ollendorf un gentil volume de vers de M. Frédéric Saisset : *Au Fil du Rêve*. Le jeune poète n'est pas allé bien loin pour trouver son sujet : il a choisi la femme et la nature, sur lesquelles il y a encore beaucoup à dire. Georges Rodenbach s'est fort aimablement chargé de présenter le livre au public.

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse ? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le *Courrier de la Presse*, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le *Courrier de la Presse* lit 6,000 journaux par jour.

T. G.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50.

ETRANGER, *Union postale* : Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : René Valadon.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.



L'Expédition de Syrie

PAR UN SERGENT DE LA 9me DE BATAILLE

(Extrait des Mémoires du Capitaine François).

C'est à M. Georges Bertin, l'infatigable bibliothécaire de la *Sabretache*, que l'histoire militaire doit la découverte des *Mémoires du capitaine François*, et ce n'est point un des moindres services que lui a rendus ce chercheur infatigable doublé d'un bibliographe distingué. Il suffit de jeter les yeux sur les deux volumes qu'a publiés M. Bertin sur les campagnes de 1812 et 1813 pour juger l'effort qu'il a dû faire pour recueillir ce précieux ensemble de documents dont la plupart étaient jusqu'ici demeurés inconnus, non seulement du public, mais même des spécialistes.

A propos de la campagne de 1812, M. Bertin avait cité quelques trop courts extraits des *Mémoires de François* et ç'en avait été assez pour nous donner un goût très vif d'être plus amplement informés du personnage et de ses souvenirs ; mais de ces souvenirs il n'avait paru que des morceaux dans le *Lycée Armoricain*, que publiait à Nantes, en 1823, l'éditeur Mellinet-Malassis. Grâce aux recherches et à la bonne grâce de M. G. Bertin, nos lecteurs en auront la primeur.

François a assisté à toutes les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire. Né à Guinchy, près de Péronne en 1777, engagé à quinze ans dans un bataillon de Volontaires, il a vu Valmy et l'invasion de la Belgique, Nerwinden et la conquête de la Hollande ; il a servi en l'An IV et l'An V à l'Armée du Nord et à l'Armée de Sambre-et-Meuse, en l'An VI à l'Armée d'Italie, toujours à la 9e demi-brigade de bataille. En 1815, après vingt-trois ans de services, il était capitaine au 30e d'infanterie et membre de la Légion d'honneur. Passé, à la seconde Restauration, à la Légion de la Charente-Inférieure, où il reçut en 1816, la croix de Saint-Louis, il fut retraité en 1824, avec le grade honoraire de chef de bataillon. François, dont nous ne voulons point déflorer par un bref résumé les étonnantes aventures, n'est point, comme Coignet, avec lequel pourtant il a des rapports, uniquement un napoléonien : il appartient à une génération antérieure, et chez lui la passion de l'extraordinaire — à voir et à faire — l'emporte sur le culte de l'Empereur. Il est d'abord et avant tout un soldat, affamé d'aventures, ambitieux de frapper de grands coups, de servir dans les corps d'élite, de s'y faire, par sa bravoure, une place à part. Il ne s'occupe point d'avancer, mais de combattre. Son témoignage, d'une sincérité absolue, d'une valeur documentaire indiscutable, a cette précieuse qualité d'être pittoresque, sans qu'aucune littérature en gâte la naïveté. A l'entendre, ce Picard, presque notre contemporain, il semble recueillir des récits très lointains d'âges héroïques, reculés de dix siècles du nôtre, au temps où les Croisés partaient, en chantant des cantiques, pour délivrer le tombeau du Christ, au temps où les Grandes compagnies parcouraient l'Europe en la conquérant et portaient par le monde la terreur et le respect du nom français : mais n'est-ce point une égale aventure et une semblable histoire, celle de ces hommes, nos pères, et faut-il s'étonner si le même arbre a produit les mêmes fruits, si, des ancêtres aux neveux, il y a parité d'âmes, de force et d'exploits ? F. M.

Une expédition est ordonnée en Syrie. La division du général Reynier, dont je fais partie, doit former l'avant-garde de l'armée. Il est ordonné de distribuer à chaque soldat un bidon ou une bouteille contenant au moins deux pots d'eau ; mais nous bivouaquions sur le bord du désert et les ordres, donnés trop tard, deviennent inutiles. On se borne à nous charger de biscuit pour quatre jours. Cependant un grand nombre de chameaux portent du bois, du fourrage et des outres remplies d'eau, dans lesquelles nous pouvions boire à l'aide de chalumeaux dont chaque soldat s'était muni.

En outre de nos armes ordinaires, nous avions chacun une lance, longue de cinq pieds, à laquelle étaient attachées deux chaînes. Ces lances devaient servir à renfermer la division pour la mettre à l'abri des poursuites des Arabes Pendant la nuit, elles devaient être attachées, la pointe en l'air, les unes aux autres ; mais, par la suite, on reconnut l'inutilité d'une arme, qui surchargeait les hommes et les gênait dans l'attaque en s'attachant partout.

Le 23 janvier, la division Reynier quitte Salahief, dernier village habité sur les bords de l'isthme de Suez Les géographes, avec la boussole, dirigent notre marche dans un désert immense, couvert d'un sable enflammé, formant çà et là des montagnes. Aucune route tracée ne s'offre à nos yeux. Le premier jour, nous faisons cinq lieues. Nous arrivons harassés dans une vallée occupée par un camp d'Arabes, qui disparaissent à notre approche, mais nous arrivons sans une goutte d'eau ; tout ce que les chameaux en portaient avait été consommé dans la marche, les soldats allant à chaque minute puiser aux outres avec leurs chalumeaux. Cependant, c'est là que nous bivouaquons.

Le second jour, pas un de nous n'a d'eau. Néanmoins nous faisons neuf lieues, dans un pays brûlant, sans pouvoir rafraîchir notre poitrine enflammée. Le soir, bivouaquant à Kantara, dans une vallée, nous creusons dans le sable et nous trouvons de l'eau saumâtre que nous buvons avec délices.

La journée du 25 est encore plus affreuse. L'artillerie ne

peut avancer dans les sables mouvants, où les roues s'enfoncent jusqu'à l'essieu, et nous traînons les canons à bras. Après la marche la plus pénible, pendant dix heures, exposés à toute l'ardeur du soleil, nous arrivons aux ruines de Katieh, mourant de fatigue, de besoin et de soif... Mais nous trouvons de l'eau en abondance dans les citernes du village. Nous faisons de la soupe avec nos biscuits, et les fatigues sont déjà oubliées.

Nous séjournons à Katieh en attendant les autres divisions. Pour éviter les maux que nous avons soufferts, nous nettoyons avec soin les boyaux des moutons et des chèvres que nous avons mangés et nous les remplissons d'eau la veille de notre départ.

Le 6 février, nous partons, formant toujours l'avant-garde; tous les soldats s'entourent le corps avec les boyaux remplis d'eau et nous nous préparons à traverser le désert d'El-Trisch. Après quelques heures de marche, nous sommes forcés de jeter notre eau qui, échauffée par le soleil et gâtée par l'odeur des boyaux, est imbuvable. Le soir, nous bivouaquons au pied du Bir-el-Abd, montagne de sable, après quatre lieues d'une marche fatigante; nous y trouvons de l'eau saumâtre.

Le 7 février, nous nous remettons en route de grand matin. Après huit heures de marche dans une plaine sablonneuse sur laquelle se perdent nos regards et qui est comme un brasier ardent, nous faisons une halte de deux heures. Chaque homme emploie ce temps à boire aux outres avec son chalumeau, mais l'eau est tellement corrompue par l'ardeur du soleil et par l'odeur des peaux, que nous essayons vainement d'étancher notre soif. Un vent brûlant suffoque les plus robustes; plusieurs expirent sur le sable, ou plutôt sur la cendre chaude; d'autres, ne pouvant trouver le moyen de satisfaire la soif qui les dévore, se donnent la mort avec leurs fusils.

La division, ne pouvant continuer sa route, bivouaque dans cette plaine jusqu'à deux heures du matin. Alors, nous repartons et, après deux heures de marche, nous côtoyons la mer. Des soldats s'y jettent pour étancher cette soif qui les embrase, et y périssent; d'autres boivent beaucoup d'eau de mer, et ne pouvant résister au feu qui les consume avec plus de force qu'auparavant, se donnent la mort. Les haltes fréquentes sont marquées par les soldats qui tombent asphyxiés. Deux frères, soldats de ma compagnie, se tuent ensemble pour terminer leurs maux.

Le soir, cependant, nous trouvons un puits occupé par des Arabes. Nous nous jetons dessus comme des lions. Ils s'enfuient et nous courons au puits. J'y arrive un des premiers. Ne pouvant étancher ma soif, je bois avec une avidité qui pouvait me coûter la vie. Deux de nos soldats avaient été grièvement blessés par les Arabes. Ils se tuent dans le désespoir de ne pouvoir arriver jusqu'au puits... Il est bientôt tari, et pourtant la foule se précipite à l'entour avec tant de fureur que trente soldats sont étouffés dans la mêlée.

Un bien petit nombre avait pu satisfaire sa soif. Tous ceux qui voyaient leur espoir déçu demandent avec des cris de rage à continuer la marche. Le général Reynier, pour répondre à leur impatience, ordonne le départ; mais les soldats, couchés sur le sable, n'ayant plus la force de se tenir debout, essaient en vain de se lever. Le général cherche à les ranimer; ils ne l'entendent point; ils veulent expirer au lieu même où ils sont couchés... Le désert va-t-il engloutir tant de Français ?...

Ce lieu est peu éloigné de la mer; le général, ne sachant plus que devenir, a l'heureuse idée de creuser dans le sable : il trouve de l'eau... Aussitôt chaque soldat prend de nouvelles forces; suivant l'exemple de leur chef, tous emploient leurs mains à creuser le sable avec une sorte de rage. Bientôt chacun a sa petite citerne où il se désaltère à loisir avec une eau saumâtre qu'il trouve excellente.

L'armée a repris une nouvelle vie et le départ est ordonné... Mais plus de cent Français sont étendus sans vie, et la division ne s'éloigne qu'après leur avoir donné la sépulture. Mornes et silencieux, nous allons bivouaquer dans un bois de palmiers, à deux lieues du fort d'El-Arisch, sur le bord de la mer, où nous trouvons de l'eau en abondance; mais il ne nous restait plus de vivres, pas un seul morceau de biscuit... Quelques racines sauvages, voilà notre nourriture! Cependant un soldat fend un palmier : le dedans lui paraît tendre; il le mâche et lui trouve le goût de la noisette. Aussitôt chacun de nous devient bûcheron. La nuit se passe à abattre des arbres pour en faire une nourriture succulente... Le jour paraît et le général nous prévient qu'il faut nous préparer au combat.

A sept heures, la division, formée en deux carrés, marche sur le fort d'El-Arisch. Le premier carré se porte, par la gauche du village, sur les hauteurs sablonneuses qui dominent le fort; nous de la 9e et le 2e bataillon de la 75e, commandés par le général Reynier, nous avançons directement vers le fort.

Les troupes du pacha d'Acre et les Mameluks occupaient une position avantageuse. Les maisons d'El-Arisch, construites plus solidement que celles des autres villages d'Egypte, se trouvant en avant des faces nord et est du fort, le rempart qui dominait toutes ces maisons facilitait la défense. Toutes les issues étaient fermées par des murs épais ou des habitations crénelées. Nous apercevions en grand nombre les troupes syriennes sur les remparts. Tout enfin nous faisait présager une vigoureuse résistance. Cependant, il fallait s'emparer de ce village pour s'occuper ensuite du siège du fort.

Le général Reynier pensa qu'une attaque prompte et déterminée jetterait la confusion parmi les assiégés. Après avoir engagé le combat par une vive canonnade, nous avançons au pas de charge, malgré la fusillade, qui nous tue deux hommes. Le général Lagrange tourne le fort et nous, nous attaquons de front. La résistance de l'ennemi est vive et prolongée, mais quelques brèches ayant été pratiquées, l'adjudant général Devaux escalade le premier les murs; nous le suivons, nous chargeons à la baïonnette avec vigueur; les soldats syriens se laissent percer plutôt que de se rendre. Nous pénétrons dans le village; des rues très étroites et beaucoup d'impasses arrêtent à chaque instant notre marche déjà gênée par nos maudites lances, qui s'accrochent à toutes les portes, et les enragés Syriens font pleuvoir sur nous une grêle de balles, de pierres et de matières enflammées. Ces nouvelles difficultés nous animent davantage; nous nous débarrassons de nos lances, nous enfonçons les portes des maisons, et tout ennemi qui s'oppose à notre marche est passé à la baïonnette.

On ne peut se faire l'idée du carnage que nous faisons des Syriens, qui refusent de se rendre, car le commandant du fort en avait fait fermer les portes et ces malheureux se défendaient avec toute la fureur du désespoir. Une quarantaine de Maugrebins, réfugiés dans une citerne, ne se rendent à une partie du 3e de la 9e que lorsque nous les menaçons de les brûler vifs. Nous les conduisons à l'ambulance, établie auprès d'une citerne, où il y avait un grand nombre de blessés; puis, nous revenons au village, dont nous parvenons à nous rendre maîtres et nous nous établissons devant et derrière le fort.

Dans cette attaque, la division perdit 160 hommes, dont 7 officiers. Elle eut 240 blessés, dont 118 de la 9e. Cette perte fut considérable, relativement à notre petit nombre; mais jamais notre intrépidité ne s'était manifestée d'une manière plus éclatante. Le général Reynier, dans son rapport, rendit justice aux braves. Je fus porté pour un fusil d'honneur.

Nos munitions étant épuisées, nous formons le blocus du fort en attendant les moyens d'en tenter le siège; mais nous sommes continuellement inquiétés par les Mameluks.

Le 11, on signale un petit bâtiment français; le général nous envoie (la 9e) pour le reconnaître : le capitaine annonce un convoi de vivres et de munitions. Dans la même nuit, une



tempête éloigne le convoi et nous restons sans aucune ressource, entourés d'ennemis quatre fois plus nombreux que nous, ayant pour toute nourriture le palmier, qui commence à manquer. Les chevaux et les chameaux expirent de besoin, et nous mangeons avec avidité leurs cadavres. De plus, nous



souffrions horriblement de la chaleur, étant en position sur des monticules d'un sable brûlé par le soleil.

Dans notre désespoir, nous demandons à aller attaquer l'ennemi, campé à une demi lieue d'El-Arisch, sur la route de Gaza. Le général nous engage à attendre la division Kléber.

Le 13, Kléber arrive avec sa division, avec un faible convoi de vivres, que l'on nous distribue à raison de quatre onces de biscuit par homme.

Les soldats de la division Kléber sont effrayés à notre aspect sombre et silencieux; la mauvaise nourriture, la fatigue et l'inquiétude nous ont pour ainsi dire anéantis.

Dans cette situation, n'attendant plus de secours que de lui-même, Kléber se décide à aller attaquer les Mameluks d'Ibrahim-Bey, campés à une demi-lieue d'El-Arisch, sur un plateau couvert par un ravin, position assez bien choisie.

Dans la nuit du 14 au 15 février, le général Reynier prend deux bataillons de la 9e et deux bataillons de la 35e, et notre marche, guidée par un Arabe, est dirigée de manière à tourner la gauche du ravin qui couvre le camp ennemi. Arrivés à deux cents pas du camp, serrés en colonne par division, nous apercevons les postes endormis et sans factionnaires. Un chien errant, comme il y en a beaucoup dans ce pays, se met à aboyer et éveille quelques postes; alors, le général ordonne aux deux compagnies de grenadiers de la 9e d'attaquer le camp au pas de charge et à la baïonnette. Il était une heure du matin. Nous, serrés en masse par division, nous avançons dans le plus profond silence, sur le derrière du camp. Les mameluks étaient endormis, mais leurs chevaux étaient restés bridés. Nous nous précipitons, et tous ceux qui résistent sont passés à la baïonnette. Nous parcourons le camp, toujours en colonnes serrées, malgré les cordages des tentes qui embarrassent notre marche, et nous faisons feu de toutes faces, offrant un carré invincible.

Les deux compagnies de grenadiers se portent vers le passage de retraite. L'ennemi, pris par tous les points, cherche à fuir par la plaine de Gaza, mais le passage est fermé... La terreur s'empare des musulmans et, pour échapper à une mort certaine, ils se précipitent dans le ravin qui borde leur camp. Quelque bons cavaliers que soient les Mameluks, ils ne peuvent arrêter leurs chevaux, épouvantés par notre feu qui les atteint de tous les côtés à la fois; entraînés par la pente du terrain, leurs rapides coursiers se culbutent les uns sur les autres. Le fond du ravin présente un désordre inexprimable; nous y poursuivons l'ennemi en riant comme des fous, et tout ce qui ne veut pas se rendre est passé sans pitié à la baïonnette. Fatigués de tuer, quand le jour vient éclairer cette scène ensanglantée, nous nous occupons à réunir les chameaux et les chevaux. Nous trouvons beaucoup de munitions de guerre et des vivres en abondance, chose des plus urgentes pour nous. Nous étions environ 1.700 hommes; nous tuons 3.000 Mameluks, nous faisons 1,157 prisonniers et nous enlevons dix-sept étendards, dont onze pris par le bataillon dans lequel j'étais sergent.

Vers le jour, j'aperçois un Mameluk baissé sur son cheval lancé au galop qui, cherchant à fuir, se dirigeait de mon côté. Je le coupe, et bientôt il arrive près de moi. Il me tire un coup de pistolet à six pas, me manque; je fonce sur lui, j'arrête son cheval d'un coup de baïonnette dans la cuisse droite et je le saisis à la bride. Tout étourdi encore de la scène de la nuit, ce malheureux ne peut se défendre; il me demande la vie, je la lui accorde (je commençais à comprendre l'arabe). Il descend de cheval et me remet ses armes, consistant en une espingole, une paire de pistolets garnis en argent, deux poignards et son sabre, vrai damas, dont le fourreau était en argent doré. Rentré au camp, je conduis au général Reynier mon prisonnier qui demande à servir dans nos rangs; le général le lui promet, et aussitôt, en pleurant, il m'offre sa ceinture pleine d'or, que je refuse; il me supplie alors d'accepter 100 pièces d'or, de la valeur de 6 livres 9 sous chaque; le général Reynier m'engage à les prendre; j'y consens, et je suis noté par mon général pour une récompense.

Ce Mameluk se nommait Ali. Par la suite, il entra dans la compagnie des Mameluks formée en France. Je vendis son cheval à M. Lami, capitaine aide-major, pour 20 louis, y compris les pistolets, mais il en valait plus de 50. Mes prises se montèrent ainsi a une valeur de 1,200 francs, non compris le sabre, qui en valait autant.

Notre expédition terminée, nous retournons au camp, emmenant avec nous un grand nombre de chevaux et de chameaux, nos prisonniers, des tentes et un convoi de vivres et de munitions. Les vivres nous sont distribués aussitôt notre arrivée. Ils nous étaient bien nécessaires, car nous mourions de faim. Nous n'avions plus besoin de rien lorsque, dans cette même journée, nous arrive un convoi de 150 chameaux chargés de vivres et de munitions. Qui peut prévoir les événements ?...

Cependant, le fort d'El-Arisch n'était pas encore pris, mais l'armée entière s'étant réunie au village, le fort capitule le 20 février. Nous y trouvons des vivres pour huit jours. El-Arisch, par sa position sur la frontière de l'Egypte et de la Syrie, et par son voisinage de la mer, était une place très importante.

Le 22 février, nous nous joignons (la 9e) à la division du général Kléber et nous partons, guidés par un Arabe. Le soir, nous arrivons au village de Kan-Iounes, en Palestine. L'esprit tout occupé des souvenirs des anciens Croisés, j'oublie toutes mes fatigues pour ne penser qu'aux Français qui, conduits par le saint Roi, avaient bâti un fort dans le village même où je me trouvais. C'est encore un événement extraordinaire dans ma vie, et j'aime les événements extraordinaires..... Aussi je remarque avec attention deux colonnes de granit, de la hauteur de vingt-cinq à trente pieds, d'un seul bloc, aux limites de l'Afrique et de l'Asie, sur la route de Jaffa à Saint-Jean-d'Acre.

Le 23, notre guide nous égare; nous errons dans le désert pendant quarante-huit heures, souffrant horriblement de la soif. Exténués de fatigue, de faim, de soif et de chaleur, nous arrivons le 25, à deux heures du matin, au Senton. Aussitôt nous nous précipitons vers le seul puits qui s'y trouve. En un moment, il est tari. Alors nous creusons à une grande profondeur dans le sable et nous trouvons quelques gouttes d'eau malsaine, qui ne nous procure qu'un bien faible soulagement. Plusieurs soldats expirent sous mes yeux en creusant dans le sable.

Avant d'arriver à Gaza, nous rencontrons un corps de Mameluks qui fuit à notre approche, nous laissant des provisions de toute espèce. Nous en profitons avec empressement et nous nous remettons en marche en chantant... Voilà le soldat français!

Qu'un autre cherche à décrire ce que nous éprouvons, lorsque après une marche de quatre-vingts lieues dans un désert brûlant, nous entrons sur les terres fertiles qui avoisinent Gaza et que nous apercevons les montagnes boisées de la Syrie. Nos chants sont des cris de joie: nous sautons comme des enfants. Qui reconnaîtrait les soldats qui, la veille, se traînaient, dans le plus morne silence, n'ayant pas même une goutte d'eau pour humecter leurs lèvres enflammées ?... Notre bonheur est au comble quand, sur les deux heures de l'après-midi, une pluie bienfaisante vient rafraîchir l'air ; nous quittons nos vêtements pour jouir entièrement de cette faveur que le ciel semble nous envoyer pour nous purifier, et nous continuons de marcher en chantant. Pendant que nos chants redoublent un officier remarque que nos chansons guerrières retentissent dans les mêmes vallons où, jadis, les Croisés, nos ancêtres, entonnaient des cantiques en l'honneur de la Croix. Tant de souvenirs de gloire nous animent davantage : c'est dans ces dispositions que nous apercevons, vers les cinq heures du soir, un corps nombreux d'ennemis sur les hauteurs, en avant et à une demi-lieue de Gaza, auprès d'un bois d'oliviers.

Notre division forme un carré et s'avance en bon ordre sur la droite de l'ennemi. Une autre division marche sur le front de la ligne du pacha de Damas, car c'était son armée. Une troisième division se dirige sur les hauteurs, afin de tourner les positions qu'occupent les troupes du pacha. La cavalerie française commence vigoureusement l'attaque. Les Mameluks tournent bride et s'enfuient à toute vitesse en poussant d'horribles hurlements; en se sauvant, ils tombent sur notre division; mais, dans un feu de file bien nourri, à quinze, douze et six pas, nous en démontons plus de deux cents. Le gros de la cavalerie ennemie continue sa retraite, toujours poursuivie par les Français, et nous arrivons presque aussitôt qu'elle aux portes de Gaza, que nous traversons en courant pour ne nous arrêter qu'à une lieue au delà des montagnes qui dominent la ville.

Le 26 et le 27 nous séjournons à Gaza, bivouaqués en avant et en arrière de la ville, ayant pour nourriture des veaux, des moutons et des chèvres; du biscuit, du riz et d'excellente eau fraîche, dans laquelle nous mêlions du jus de citron.

Le 28, nous continuons notre route, nous dirigeant sur Jaffa, où nous arrivons après la marche la plus pénible à travers une plaine immense, aride, couverte de monticules de sable mouvant, que notre cavalerie ne peut franchir qu'avec beaucoup de peine; les chameaux eux-mêmes ne s'avancent que très difficilement dans cette masse de poussière où les caissons entrent jusqu'à l'essieu; nous poussons aux roues, qui ne peuvent tourner, et nous faisons avancer les affûts comme des traîneaux. Le soir, nous bivouaquons dans un bois de chênes verts, où nous n'avons pas une goutte d'eau. Le lendemain, auprès du village d'Esdedou-Azotis, nous trouvons un peu d'eau saumâtre. Enfin le 2 mars, nous quittons ce sol ingrat pour nous rapprocher de la mer; nous longeons le village dans la direction du bourg de Ramleh, habité presque en entier par des chrétiens. Les Mameluks, qui s'y étaient portés, l'abandonnent à notre approche; nous y trouvons des vivres et des munitions comme à Gaza.

Le 3 mars, nous arrivons à Jaffa. Le 4, nous allons prendre position sur le torrent de Koia, à deux lieues de Saint-Jean-d'Acre, pour contenir les Naplousains, qui se rassemblaient dans cette partie. Le 5, nous nous rendons à Miskri, village à quatre lieues de Saint-Jean-d'Acre; nous y restons tout le temps que dure le siège de Jaffa. Cette ville est prise d'assaut le 7; mais la conduite de nos soldats nous devient funeste en apportant dans nos rangs le fléau destructeur de l'Orient qui régnait sur les côtes de Syrie; comme ils s'étaient emparés, dans le pillage, des vêtements de pestiférés, la contagion ne tarde pas à les atteindre et bientôt elle gagne notre division.

Je n'ai jamais pris de précaution contre cette horrible maladie; je tâchais de n'y pas penser. Je donnais continuellement des secours à ceux qu'elle atteignait et je les menais, en les tenant sous le bras, à l'emplacement désigné pour eux; je les embrassais en les quittant, et j'ai reçu de quelques-uns divers objets; cependant, je n'ai pas été un instant malade.

Je commençais à parler passablement l'arabe, et, à Miski, je m'instruisais avec nos guides des mœurs de leurs pays.

Le 14 mars, nous quittons Miski; le 15, nous nous dirigeons sur Zeta, après un combat opiniâtre contre les Naplousains; le 16, nous nous avançons jusqu'au pied du mont Carmel, où nous trouvons bien à propos des magasins de riz, car nous manquions de vivres depuis plusieurs jours.

Le 19, nous arrivons, avec toute l'armée, pour prendre position devant Saint-Jean-d'Acre et en former le siège, que nous commençons le lendemain et que nous continuons par divers ouvrages jusqu'au 26. Plusieurs assauts ont successivement lieu, sans produire de résultats décisifs, jusqu'au 1er avril.

Nous manquions de vivres et nous n'avions que de la mauvaise eau; de plus nos munitions étaient presque épuisées. Dans cette situation, les généraux invitent les soldats à aller ramasser les boulets tirés des vaisseaux anglais sur le rivage et ceux des assiégés aux alentours de la place. On promet de payer ces boulets, selon le calibre, 12, 9, 8, 6 et 4 sous. Dans une seule journée, nous en déposions plusieurs milliers dans notre parc; j'y allais comme mes camarades, plutôt par fanfaronnade que par besoin d'argent pour acheter le peu de vivres que les Druses apportaient au camp et qu'ils faisaient payer fort cher; j'aimais à entreprendre les choses périlleuses et extraordinaires, mais j'avais à cette époque plus de quatre-vingts louis, et mes camarades m'en devaient autant... C'était une partie de plaisir d'aller narguer les Anglais. Dès que nous nous apercevions qu'ils allaient tirer, nous nous couchions par terre, et aussitôt la bordée lâchée, nous courions ramasser les boulets, malgré la continuation du feu. Un assez grand nombre de soldats fut toutefois tué ainsi, mais il nous fallait de quoi nous battre.



Le 2 avril, on organise par corps d'infanterie une compagnie d'éclaireurs composée de soixante-quinze hommes, dont trois officiers. Je fais partie de celle de la 9e comme sergent. Le lendemain nous devons monter à l'assaut; aussi nos baïonnettes sont-elles aiguisées jusqu'au talon.

Le 3, nous tentons l'assaut. Nous gagnons une tour et nous faisons

éprouver à l'ennemi une perte considérable : ma compagnie a dix-sept tués, dont deux sergents et un caporal.

Saint-Jean-d'Acre est fortifiée à la manière du XIIe siècle, avec de mauvaises courtines flanquées de tours carrées ; mais des ouvrages supplémentaires avaient été établis par un officier français au service de la Porte, qui avait fait élever une nouvelle ligne de fortifications derrière la ville, armées de l'artillerie fournie par les vaisseaux anglais.

Le 6, à cinq heures du matin, après avoir été de piquet pendant la nuit à la réserve de tranchée avec ma compagnie d'éclaireurs, nous apercevons l'ennemi. Il faisait une sortie nombreuse sur plusieurs points. Nous prenons nos armes et, sans suivre les chemins couverts, nous fonçons dans les boyaux, en les franchissant les uns après les autres jusqu'au dernier, où nous nous trouvons pêle-mêle avec ces enragés de Turcs. J'en tuai plusieurs et fus remarqué du général Lagrange. Après trois quarts d'heure d'un combat à la baïonnette, les Turcs rentrent et nous gardons les boyaux, d'où nous continuons de tirailler jusqu'à midi.



Ce jour-là, j'affrontai tous les dangers sans la moindre crainte de la mort. Elle ne m'avait pas atteint dans la terrible mêlée de la matinée et je devais me croire invulnérable. Je montai sur le parapet d'un boyau où, servi par deux de mes camarades qui chargeaient mon fusil et les leurs, je ne faisais que tirer les armes qu'ils me passaient. Je me trouvais à découvert sous le feu de la mousqueterie de l'ennemi, qui tirait des remparts sur moi. Je reçus huit balles, mais deux seulement me firent une contusion à la cuisse droite. Je restai à cette place pendant cinq quarts d'heure, malgré les observations de mes officiers et de mes camarades, et j'usai dix-sept paquets de cartouches.

A deux heures de l'après-midi, nous rentrons au camp. Aussitôt mon arrivée, le chef de brigade Marpande me fait demander. Je me rends chez lui : il me complimente sur la conduite que je viens de tenir ; il en instruit le général Reynier, qui m'écrit à ce sujet une lettre très flatteuse. Je suis nommé sergent-major de la 3e compagnie du 3e bataillon de la 9e, et, le lendemain, noté à l'ordre du jour de l'armée.

Le 7, je pars avec la division Kléber, qui marche contre les Naplousains et qui porte des secours au général Junot, qui avait pris Nazareth. Je suis les mouvements de cette division.

Le 16 avril, sous le commandement du général Kléber, nous quittons Nazareth à une heure du matin : chaque soldat a de quatre-vingts à cent cartouches. Nous nous dirigeons vers l'armée du pacha de Damas, réunie à celle des Naplousains, pour en venir à une action décisive. Nous avançons jusqu'au village de Foulé, en deux carrés, pour surprendre l'ennemi dans son camp; mais, égarés par notre guide, nous n'arrivons qu'à dix heures du matin en présence de l'ennemi. Néanmoins, notre subite apparition jette un peu de confusion dans l'armée musulmane. Le général Kléber en profite et ordonne l'attaque. Le combat est bientôt engagé. Depuis que je suis soldat, ayant fait les campagnes de Hollande, d'Allemagne et d'Italie, je ne m'étais jamais vu assailli par des forces aussi nombreuses que celles au milieu desquelles nous nous trouvions, à proportion de notre nombre. Il y avait au moins dix Turcs contre un Français, et il fallait en effet des soldats français pour ne pas céder à un premier mouvement de surprise et de terreur.

Cette nuée d'hommes essaie d'entamer nos carrés par des charges continuelles d'une innombrable cavalerie, par des attaques d'une infanterie qui se précipite sur nous en poussant, selon l'usage des Orientaux, des cris épouvantables ; chaque fois, notre masse inébranlable, les repousse par un feu de file nourri, pendant que notre artillerie les foudroie par sa mitraille et fait un ravage terrible dans leurs rangs.

Sur les deux heures après midi, nos carrés se trouvent retranchés derrière un rempart de cadavres d'hommes et de chevaux, et d'une immense quantité de blessés hurlant comme des bêtes féroces. C'était la première fois que je voyais le front d'une ligne de bataille couvert ainsi de morts et de blessés.

Nos munitions commençaient à s'épuiser. Le général Kléber nous recommande de les ménager, sachant que les Turcs, selon leur coutume, cesseraient de combattre au coucher du soleil et se proposant alors de profiter de la retraite de l'ennemi pour le poursuivre avec vigueur. C'est ce que nous faisons, en effet, à l'heure où l'armée musulmane veut se retirer, et nous ne nous arrêtons qu'au pied du mont Thabor, où nous passons la nuit.

Le 21 avril, nous rentrons au camp de Saint-Jean-d'Acre et nous en continuons le siège.

La compagnie d'éclaireurs formée dans la 9e était toujours maintenue à 75 hommes. J'ai encore l'honneur d'en faire partie comme sergent-major. Comme je m'attendais de jour en jour à augmenter le nombre de ceux qui servaient à relever nos parapets, je fais mon testament en distribuant ma petite fortune selon mes sentiments d'amitié.

Dans les assauts on avait remarqué que les assiégés, pour défendre leur front dont presque toutes les pièces étaient démontées, étaient parvenus à établir une place d'armes en avant de leur droite et ils travaillaient à en établir une sur la gauche. Ils avaient un grand avantage pour établir les ouvrages extérieurs, protégés par l'artillerie de la place, et, pour nous en emparer et nous y maintenir, nous n'avions plus assez d'artillerie et de munitions. Nous en avions bien enlevé quelquefois de vive force, mais jamais nous n'avions pu nous y maintenir.

Pour moi, je fondais mon espoir sur notre grosse artillerie. Le 27, quatre pièces faisaient un feu terrible contre la place. Je m'amuse, avec un de mes camarades, à servir et à tirer une pièce de 32, et à chaque coup je vois tomber en grande quantité des pierres des remparts, n'en étant pas éloigné de plus de vingt-cinq à trente pas ; mais les autres batteries étaient dirigées contre une tour fatale que l'on s'obstinait à battre. Le soir cepen-

dant, elle est démolie en entier et vingt grenadiers de la 9e sont commandés pour s'en emparer, mais l'ennemi les fusille presque tous. Seize d'entre eux sont tués et nous voyons les barbares que nous combattions couper les têtes de nos infortunés camarades.

Dans la nuit, le général Bon réunit toutes les compagnies d'éclaireurs pour faire une attaque, afin de profiter des préjugés des Turcs, qui se croient en sûreté après le soleil couché. Ma compagnie était à droite et devait s'emparer d'une batterie ennemie peu éloignée du bord de la mer. Nous étions tous couchés le ventre à terre, le fusil armé et la baïonnette, bien aiguisée, retenue par une courroie, de la douille à la deuxième capucine. Les remparts étaient plus éclairés qu'à l'ordinaire; un cordon de lanternes était établi le long des murs; cette lumière, jointe à celle des matières inflammables et à celle des pots à feu lancés à chaque instant, éclairait parfaitement les glacis. A onze heures environ, le général Bon donne le signal convenu. Nous nous levons promptement, nous sautons dans les ouvrages en faisant notre feu, puis nous continuons d'avancer à la baïonnette. Notre attaque a le plus grand succès : partout nous culbutons l'ennemi. Ma compagnie s'empare de la batterie et se trouve pêle-mêle avec les Turcs. Malgré la confusion, nous enclouons trois pièces, nous nous battons pendant au moins dix minutes; le capitaine Sabatier, qui nous commandait, reçoit dix-sept coups de sabre; le feu de la place, qui plonge sur nous, nous empêche de tenir; notre lieutenant est tué, ainsi que soixante-trois sous-officiers et soldats, et la compagnie, en se retirant, est réduite au lieutenant, huit soldats et moi, qui n'ai reçu que quelques légers coups de sabre et deux fortes contusions à la cuisse droite, ce qui ne m'empêche pas de continuer mon service.



A la pointe du jour, l'ennemi fait une sortie, reprend ses ouvrages, coupe la tête aux morts et aux blessés que nous n'avons pu sauver et, sur les six heures, nous rentrons au camp, désespérés de notre mauvaise fortune et maudissant Saint-Jean-d'Acre.

Ma compagnie est remise au complet et, quoique souffrant beaucoup, je continue d'en être le sergent-major. Elle est commandée par le capitaine Lalande.

De nouveaux obstacles viennent s'ajouter aux difficultés d'un siège dont la longueur, indépendamment des fatigues et des privations de tout genre, fait murmurer les soldats; une trentaine de bâtiments ennemis sont en vue, venant de l'île de Rhodes, apportant aux assiégés un renfort de troupes et de munitions : dès lors, il est urgent de s'emparer de la place avant que ces secours puissent y entrer.

Le 28, à quatre heures du matin, les compagnies d'éclaireurs se rendent à la tranchée pour renouveler l'attaque de la place d'armes et des boyaux des glacis. Nous nous tenons le long des aqueducs et nous attaquons à huit heures; à dix heures, les ouvrages sont enlevés comme dans les attaques précédentes. Cette fois, nous pénétrons dans l'infernale tour carrée, après avoir comblé les boyaux des cadavres des musulmans. Nous prenons cinq drapeaux, quatre canons et nous en enclouons cinq de la batterie de droite. Je prends un drapeau que je porte, après l'action, au général Berthier, qui m'en donne un reçu.

La résistance prolongée des assiégés, le feu terrible des remparts, rien ne peut arrêter notre impétuosité. Ma compagnie perdit vingt-sept hommes. Jamais, je crois, les Français n'ont montré une audace plus surnaturelle; jamais les champs de la Palestine n'avaient été témoins d'une lutte aussi sanglante. Généraux, officiers, soldats, tous combattaient pêle-mêle dans la tranchée et faisaient des prodiges de valeur.

La terrible tour carrée étant en notre pouvoir, nous nous servons des morts entassés sur les décombres pour faire les épaulements.

Un convoi de munitions nous arrive de Gaza. Il venait bien à propos, car nous manquions de tout, excepté de boulets, les vaisseaux anglais nous en fournissant en abondance.

Dans l'après-midi, le combat se renouvelle avec plus d'acharnement encore que le matin. Après deux heures de la plus violente canonnade, la courtine de la tour carrée s'écroule en partie et forme trois brèches presque praticables. Les compagnies d'éclaireurs commencent l'assaut : nous nous jetons dans les boyaux, suivis par la division Lannes; nous escaladons les remparts et les brèches, et deux cents hommes que précédait le brave général Rambaud pénètrent dans la place. Le cri de : *Victoire!* se fait entendre; nous nous croyons maîtres de Saint-Jean-d'Acre, lorsque nous sommes arrêtés tout à coup par une seconde enceinte et un fossé large de dix-huit pieds sur autant de profondeur. Malgré la surprise que nous cause cet obstacle imprévu, nous nous précipitons dans le fossé pour atteindre de l'autre côté; mais les Turcs, qui tenaient encore sur les débris d'un bastion, arrêtent, par un feu très vif de mousqueterie, les soldats qui venaient nous soutenir; un autre feu, parti des maisons et des rues, nous prend à revers. Ceux qui nous suivaient, étonnés, hésitent; ceux qui se trouvaient à la brèche descendent promptement dans le fossé; ceux qui étaient parvenus sur l'ancien rempart se croient abandonnés et reviennent en désordre, sans avoir eu le temps d'enclouer deux canons et vingt obusiers dont nous nous étions emparés.

Nous rentrons au camp à deux heures, harassés de fatigue, mourant de faim et nos habits déchirés, avec la douleur de n'avoir pu soutenir ceux de nos camarades qui étaient entrés dans la ville et dont nous ignorions le sort, ainsi que celui du brave général Rambaud, qui les commandait.

Ma compagnie eut trente-quatre hommes tués dans cette affaire, au nombre desquels mon capitaine et mon lieutenant. Pour moi, je me demande comment j'existe encore, ayant été près de trois heures exposé à la mitraille et à la fusillade.

Nous apprenons, dans la nuit, que les deux cents braves commandés par le capitaine Rambaud ayant pénétré dans la ville, ne se voyant pas suivis et perdant tout espoir, avaient pris la résolution de périr jusqu'au dernier, connaissant l'usage barbare des Turcs de ne point faire de prisonniers. Ils s'étaient emparés d'une mosquée et s'y défendaient comme des lions contre les tigres sans nombre qu'animait le bourreau Djezzar. Déjà l'intrépide général Rambaud et plusieurs de ses vaillants compagnons avaient succombé, la mosquée allait être forcée, lorsque le commodore Smith arriva avec un détachement d'Anglais pour sauver cette poignée de braves. Il leur démontra l'inutilité de leur défense et ils se rendirent à lui.

Le 1er mai, nous tentons un nouvel assaut aussi inutile que les précédents.

Le 4, à dix heures du soir, ma compagnie est disposée pour s'emparer des boyaux en dehors, le long des remparts, défendus par une batterie de sept pièces de canon et par le feu des murs de la place. A un signal convenu, trois coups sur la giberne, nous sautons dans les boyaux, nous les prenons ainsi que les canons, que nous enclouons; nous en comblons une partie, mais le feu soutenu de l'ennemi nous empêche de détruire en entier ces ouvrages, et nous sommes contraints d'évacuer.

De nos boyaux à ceux que l'ennemi avait établis le long des remparts il y avait si peu de distance que nos fusils se croisaient sur les parapets et que plusieurs fois les Turcs en arrachèrent par surprise en les tirant par la baïonnette. Il nous est aussi souvent arrivé de rejeter aux Turcs les grenades qu'ils nous lançaient et, avant d'éclater, elles avaient été jetées trois ou quatre fois, comme des ballottes.

Nous rentrons au camp à deux heures du matin.

Le 5, on remet au complet les compagnies d'éclaireurs. A dix heures du soir, elles se rendent à la tranchée pour tenter une surprise comme la veille. Ma compagnie perd trois officiers et trois soldats. Pour moi, j'échappe encore comme par miracle.

Le 6, on renouvelle les compagnies d'éclaireurs. Malgré la destruction presque totale de ces compagnies qui n'existaient

plus, pour ainsi dire, après chaque formation, les soldats se disputaient à qui en ferait partie. J'en ai vu pleurer en disant à leurs colonels : « Ne suis-je pas aussi bon soldat et aussi brave que tel ou tel qui marche avant moi? » Les colonels répondaient : « Votre tour viendra ».

A huit heures, nous tentons un nouvel assaut, mais nous ne pouvons encore nous maintenir. Ma compagnie a sept tués et onze blessés.

Le 7, la demi-brigade de tranchée s'empare de la brèche, des boyaux et de la tour carrée. Elle se maintient dans cette dernière où elle établit un fort poste.

Le 8, notre artillerie fait une brèche : une partie de la division Lannes monte à l'assaut, mais, écrasée par le feu des Turcs, elle est forcée de battre en retraite.

Le 9, ma compagnie est de piquet avec le 3e bataillon de la 9e. L'ennemi fait une sortie, repousse nos postes et prend une partie de nos boyaux. Nous sommes désignés pour les reprendre, aidés de la 9e et de la 13e. On bat la charge, et malgré le feu soutenu de l'ennemi, nous ne prenons aucune précaution pour suivre les boyaux; nous les franchissons le corps à découvert de la tête aux pieds et nous les reprenons. Nous nous trouvons pêle-mêle avec les Turcs, qui fuient dans le plus grand désordre pour regagner leurs retranchements. Moi, ne pouvant craindre la mort puisqu'elle m'avait épargné tant de fois, et me confiant à ma bonne fortune sans songer au danger, je poursuis les Turcs et bientôt je me trouve au milieu d'eux. Les uns me tirent par mon habit, les autres veulent s'emparer de mon fusil. Je suis alors tellement serré par ces barbares qu'il m'est impossible de me défendre. Mais, encore épouvantés des dangers qu'ils viennent de courir, ils ne me donnent aucun coup et se bornent à vouloir m'entraîner dans la ville; dans ce moment, mes camarades sautent dans le boyau où j'étais; les Turcs m'abandonnent pour rentrer précipitamment dans la place... Je suis si étourdi de ce qui vient de m'arriver que je suis quelque temps à me remettre et que, ensuite, sans réfléchir que je viens d'échapper à une mort presque certaine, je me mets à rire avec eux de cet événement, qui se réduit à la perte de mon chapeau. Mon habit est déchiré depuis la taille jusqu'au milieu du dos; je le remplace par celui d'un mort. Dans cette affaire, la perte de ma compagnie est de onze hommes.

Le capitaine Lalande rend compte de ma conduite à mon chef de brigade et je reçois de nouvelles félicitations de la part du général Reynier.

Le 10, à une heure du matin, les compagnies d'éclaireurs réorganisées partent pour la tranchée. A six heures, soutenus par les carabiniers de la 2e et les grenadiers des 9e, 19e et 75e, que conduisait le général Verdier, nous nous élançons sur la brèche, nous surprenons les postes et les égorgeons, et pour ma part, j'en tue quelques uns. Nous avançons avec audace sur la brèche, dans l'espérance de nous emparer de la place, mais la seconde enceinte nous arrête encore et nous sommes obligés de nous retirer avec pertes.

Ma compagnie a douze tués dont le sous-lieutenant, et quinze blessés. Je suis au nombre de ces derniers, mais mes blessures ne sont que des contusions faites par la mitraille ou les pierres, ce qui ne m'empêche pas de rester à mon poste.



On ne peut guère se faire l'idée de toutes les calamités qui nous accablaient. La peste étendait ses ravages dans nos rangs et remplissait nos esprits d'une sombre terreur. Cette effroyable maladie était augmentée par l'odeur qu'exhalaient les corps en putréfaction, auxquels on ne pouvait accorder la sépulture, le cruel Djezzar ne voulant accorder pour cet objet aucune suspension d'armes. Les cadavres des Turcs et de nos malheureux compagnons étaient entassés dans les fossés et dans les tranchées, et le feu de la place ne permettait pas de prendre le temps de les enlever, de les brûler ou de les couvrir de terre. D'un jour à l'autre nous étions de tranchée et il nous fallait passer vingt-quatre heures parmi les morts, assis sur les moins putréfiés, ayant constamment le mouchoir sous le nez et ne pouvant ni boire ni manger dans cette position, à cause de l'odeur insupportable qui nous suffoquait.

De nouveaux assauts ont lieu les jours suivants, et notre artillerie écrase presque les remparts du côté du palais du pacha.

Le 16, l'ennemi fait une sortie sur différents points et par les brèches, malgré notre feu. A neuf heures, ne pouvant plus me tenir, je cherche à me retirer en me traînant à terre. Dans cet instant, les Turcs sortent de leurs boyaux : je me relève et me défends contre ces enragés, mais je reçois cinq coups de sabre sur les bras et sur la tête, dont un me coupe la peau du front au-dessus de l'œil droit, et je tombe. Le feu était très vif, aussi ne prennent-ils pas le temps de m'achever et de me couper la tête, selon leur usage. Revenu de mon évanouissement, je veux fuir Au moment où j'essaie de marcher, une bombe éclate près de moi et un éclat me casse le bras gauche. Alors, je suis forcé de rester. Quelques soldats, peu éloignés de moi, m'aperçoivent et, malgré le danger, ils accourent et me traînent à l'ambulance, où je suis pansé par le chirurgien Larrey, qui me remet le bras.

Dans cet état, incapable de continuer la campagne, on me propose de m'embarquer avec d'autres blessés. Je refuse... . Mon étoile m'avait bien servi. Le bâtiment sur lequel je devais partir fit naufrage, ayant été jeté à la côte de l'isthme de Suez.

Enfin on parle de notre retraite.

Le 19, il n'y avait plus que la 9e devant la place.

Le 20, l'ennemi fait une sortie si brusque que les deux tiers de nos postes sont égorgés. Moi, le bras en écharpe, le front et la tête couverts de linge et de charpie, je reste à la garde du drapeau, auprès des aqueducs. L'ennemi arrive jusqu'à nous. Nous nous retirons dans un boyau couvert par une batterie qui tirait sur la ville; à peine dans ce lieu, un boulet, parti d'un fort voisin, tombe au milieu de nous, tue trois sergents-majors, deux fourriers, coupe les deux jambes à mon ami Noël, sergent-major, et une à un fourrier, dont la cervelle rejaillit sur moi..... Un instant avant ils me promettaient leurs soins et c'est moi qui leur survivais!

Enfin, le même jour, on lève ce siège maudit, y laissant sept mille morts, après soixante jours de tranchée. Quinze cents blessés sont dirigés vers l'ancienne Tyr. En quittant Saint-Jean-d'Acre, nous y laissons des souvenirs de la valeur française.

Je suis la division Reynier, qui part dans le plus profond silence, tirant à bras l'artillerie, et nous allons bivouaquer au nord de la ville de Jaffa, où nous arrivons le 25. Les jours suivants, la division continue une marche pénible et d'autant plus fatigante pour moi que je souffrais cruellement de mes blessures qui n'étaient pas pansées. Beaucoup de blessés meurent de besoin; d'autres ne peuvent suivre l'armée faute de transports, les chameaux et les chevaux tombaient à chaque pas.

Le 14 juin 1799, nous arrivons au Caire, où trente-trois drapeaux pris sur l'ennemi sont déposés dans la grande mosquée. Deux avaient été pris par moi Je les ai vus au dôme des Invalides.

CAPITAINE FRANÇOIS.

(Illustrations de Alfred Pâris.)



Le Baron de LA FLIBUSTE

Au temps jadis, le capitaine huguenot Ardant Jugon ayant poussé jusqu'au pays du sel, y prit d'assaut la maison forte de Tulloch, assise au-dessus du marais et qui appartenait à un seigneur catholique; tout y fut passé au fil de l'épée, sans distinction de sexe; des femmes embrochées à des rapières étaient un aimable spectacle pour un reître. Un peu moins de cent ans après ce carnage, un autre seigneur, protestant celui-là, releva les ruines de Tulloch. Le donjon ne formait plus qu'un bloc croulant de granit que la flamme jadis avait léché sans le mordre; il se servit de ces bonnes pierres pour édifier un beau manoir au toit d'ardoises agréablement gondolé; il orna le logis d'une tourelle accostée qui portait girouette. Les quatre tours qui flanquaient l'ancienne forteresse avaient été si maltraitées qu'il n'en subsistait guère que le pied; on nivela les brèches, on les combla et l'on convertit ces quatre débris en quatre terrasses rondes. La vue était magnifique sur le marais dont les étiers, bordés de blanches meules de sel, luisaient au soleil comme de l'étain neuf; à l'Ouest sur la haute mer, au Midi sur le golfe du Croisic et la petite ville maritime qui s'avance au large comme la proue d'un navire déchirant le flot; au Sud-Est sur Batz, fièrement campé sur sa dune, dominé par la tour colossale de son église.

Mais à peine M. de Lessac de la Charrière s'était-il installé dans sa demeure, qu'un grand roi s'avisa de révoquer l'édit d'un bon roi qui naguère avait accordé à tout Français la liberté de prier Dieu à sa guise, suivant la formule qu'il préférerait. Le nouveau maître de Tulloch émigra en Angleterre; sa gentilhommière confisquée allait être vendue au profit du roi révocateur. Du bien de huguenot, ce n'était pas cher. Tulloch fut acheté par le cousin de l'émigré, M. de Lessac de Kerléguen, conseiller-juge en robe rouge au présidial de Vannes. Celui-ci était catholique; l'histoire n'est qu'une longue navette. Ce juge très redouté mariait ce jour même sa petite-fille Françoise. La cérémonie menaçait de tourner tout simplement à la tragi-comédie.

Au pied du manoir toute la noce était rangée: deux autres juges en écarlate, grande perruque; le bailli, en robe noire; les seigneurs et les hautes dames du voisinage, en grand habit; les petits gentilshommes, bien moins cossus, sans rubans ni dentelles, serrés dans leurs justaucorps de drap sombre, tous possesseurs de fiefs exigus que marquaient la girouette au-dessus de la masure noble et le colombier; ils étaient venus sur des chevaux qui servaient également à la parade et au labour. Cette foule qualifiée s'accrut en ce moment par l'arrivée d'une troupe de jeunes vilaines qui ne l'étaient que de condition, les filles du marais, robustes, mais finement plantées; leurs cheveux blonds retombaient en boucles folles sur leurs fronts cuits au soleil, leurs yeux bleus éclairaient de beaux visages gercés à tous les hâles. Elles avaient de légères coiffes de tulle, serrant la tête, les barbes s'envolant en ailes, le fichu de soie changeante croisé sur le corsage, la jupe rouge comme les toges de MM. du Présidial. Leurs jambes étaient nues, leurs sabots sonnèrent en cadence sur le sable de la cour. Elles venaient, portant de petits sacs de toile remplis de sel rose formé de la première écume, qui fleurait la violette; c'était l'offrande coutumière à toutes les nouvelles épousées.

Sur le chemin, la grande porte de la cour étant ouverte, on pouvait voir le cortège de noces tout prêt au départ. Deux chevaux, tenus par des valets, attendaient les époux, le seigneur Joël de Quennelec, baron tout neuf, et la jeune baronne, qui devait prendre place sur une magnifique selle de velours brodée aux armes de Quennelec, également toutes neuves. Trois chariots allaient suivre, chargés de meubles et de coffres. Le baron, un bel homme de trente-cinq ans environ, se tenait sur le seuil, un pied en avant sur le chemin, un pied en arrière dans la cour et ne pouvant plus retenir les signes d'une agitation très vive, regardait fièvreusement une fenêtre close à l'étage du manoir; tous les invités suivaient la direction de ce regard impatient: La mariée, enfin, allait-elle paraître? La troupe des vilaines chuchota, le rire gonflait ces bouches populaires. Tous les nez étaient en l'air et la mariée ne se montrait point.

A l'intérieur du logis, la vieille Nanette grimpait l'escalier clopin-clopant, s'appuyant sur son bâton de cornouiller qui lui servit à frapper un grand coup contre une porte ronde. On entendit un clic-clac, un guichet venait de s'ouvrir; quant à la porte, elle restait bien fermée.

« C'est donc toi, nourrice? dit une jeune voix qui, à l'ordinaire, pouvait être douce, mais en ce moment tremblait de colère. Monsieur mon grand-père t'a commandé de venir me faire le dernier prêche. Tu te ranges avec lui parce que tu le crois le plus fort et que tu n'as pas un cœur fidèle. Va, méchante vieille, débite ton chapelet.

— Ma fille, dit Nanette, je t'aime toujours bien; mais, c'est un trop grand scandale en bas parmi tant de beau monde. M. le juge-conseiller te fait savoir qu'il ne peut le souffrir plus longtemps. Tu dois suivre ton mari; ce que tu fais, après que tu as reçu le sacrement, c'est offenser le bon Dieu... »

Clic-clac, le guichet se refermait. La nouvelle Madame de Quennelec n'avait pas eu la patience d'entendre le « chapelet » jusqu'au bout; c'était assez du premier *Ave*. La récalcitrante se

mit à tournoyer dans sa chambre comme un jeune fauve, montrant les dents; elles étaient blanches et serrées, de petites perles tranchantes qui devaient bien mordre. Les joues de Françoise, encadrées de longues boucles brunes, ordinairement d'un blanc mat comme la chair des lis, étaient fort rouges; ses yeux, naturellement assez doux, d'une nuance indécise qui allait du gris velouté au bleu de lin, s'allumaient de méchants éclairs. La nourrice redescendait, Françoise entendit son bâton qui frappait les marches. Mais l'escalier, au même instant, s'emplit de pas pesants : l'aïeul venait lui-même, avec une escorte, les « gars » de l'écurie, sans doute : c'étaient les plus forts.

A quoi bon désormais tenir la porte close? Le vieillard commanderait aux gars de jouer des épaules; il la ferait enlever, traîner en bas, il la mettrait aux mains du mari. Le marin il n'aurait pas fait autrement, si elle avait refusé de se rendre à l'église; elle avait obéi devant la menace et ne voulait pas avoir l'air d'y céder une seconde fois; elle tira le verrou. Le juge-conseiller atteignait le faîte de l'escalier, suivi de sa troupe brutale que cachaient les plis écarlates de sa robe. C'était un septuagénaire haut de six pieds, la stature encore droite, mais ses jambes le trahissaient et il s'appuyait sur un jonc dont le bec-de-corbin était d'or. Son long visage maigre, creusé de rides, disparaissait presque sous l'ampleur de la perruque; on n'en voyait guère que la brusque saillie d'un nez d'aigle, et sous la voûte du front, dans des orbites caves, deux yeux d'acier sous des sourcils de neige. Trouvant ouverte cette porte qu'il était bien résolu de faire sauter, voyant au fond de la chambre la rebelle debout, les bras croisés et le regardant, le grand vieillard rouge attendit.

« Monsieur, dit Françoise, vous m'avez mariée par force à un brigand de la mer et vous ne voudriez pas que votre bel ouvrage demeurât inachevé. Je vous fais mille excuses de vous avoir donné la peine de monter pour me signifier mon congé de votre maison qui, un jour, sera la mienne. Redescendez, je vous prie, je marche sur vos pas. Baronne de la Flibuste vous m'avez faite; c'est beaucoup d'honneur pour la fille de votre fils, qui était officier du roi. Je me soumets donc au départ, puisque je ne peux faire autrement. Mais les suites, auxquelles vous n'avez pas daigné penser, les suites, Monsieur, — Dieu m'en soit témoin! — je les rejette sur vous. »



Le vieillard secoua les épaules : « Ce n'est plus à moi de châtier vos insolences, ma mie, dit-il; vous avez désormais un autre maître. Les suites, je vais vous les dire. Si vous n'êtes pas sage, votre mari vous mettra dans un couvent. »

Françoise était devant lui, les yeux dans ses yeux : « A moins, dit-elle, que sur Joël-Gunstan Quennelec ne se referme auparavant une autre porte — de pierre, celle-la — et bien mieux scellée, qui ne se rouvrît jamais que devant Notre Seigneur Jésus Christ! »

* * *

Joël-Gunstan Quennelec, vilainement dénommé « baron de la Flibuste » par sa femme, qui souffrait si peu volontiers de devenir baronne, était vraiment le fils de l'Aventure. Né d'une vieille lignée de bourgeois du Croisic, tous gens de mer, armateurs ou capitaines qui, pendant un siècle, avaient été « de la religion », Joël-Gunstan, plutôt que d'abjurer, s'était fièrement expatrié à vingt ans. Il avait servi dans la marine anglaise, déserté à Sainte-Lucie des Antilles, ayant abusé d'une jeune négresse protégée par la femme d'un commodore — et parce qu'il craignait d'être pendu. Un navire marchand le transporta, par pitié, à Saint-Domingue, caché au fond de la cale; il gagna l'îlot de la Tortue, où les seigneurs flibustiers régnaient souverainement. La « religion » n'étant pas bien vue parmi les princes des pillards, tous catholiques; ce solide huguenot était donc retourné à la foi de son trisaïeul, qui ne lui fut pas embarrassante. Le Flibuste le compta bientôt parmi ses meilleurs capitaines, car il était brave, intelligent et hardi; il prit un plaisir particulier à mettre Sainte-Lucie à sac, afin de punir le lieu où il avait péché. Depuis dix ans et plus, il flibustait, quand l'amiral Pointis se mit en tête de prendre Carthagène d'Amérique, où les Espagnols entassaient les diamants et les émeraudes, et l'argent et l'or qu'ils tiraient de leurs mines du Caracas et de la Colombie; mais Pointis n'avait que sept vaisseaux, et les Espagnols, défendant l'accès de leurs trésors, en avaient vingt. Il rallia dix légers navires bien armés de la Flibuste; Joël Quennelec commandait ces écumeurs. Pointis s'occupa surtout de battre l'ennemi; Quennelec, principalement de forcer l'entrée du port. Ce fut un riche butin : la part de prise du capitaine le faisait millionnaire : Pointis le ramena en France sur son bord et le présenta au roi de Versailles, qui le fit baron.

Simple histoire; mais la vanité, qui est la faiblesse des héros et des seigneurs bandits, leurs cousins, est venue la compliquer tout de suite. Le nouveau baron de Quennelec écrase de sa noblesse toute fraîche ses parents bourgeois du Croisic, qui lui veulent mal de mort; il s'est abandonné à la folle envie d'épouser toute vive une fille de la bonne noblesse de robe, qui est aussi quelque peu de la noblesse d'épée; — il lui en coûtera peut-être cher.

La noce cheminait sur la route étroite à travers le marais, — au-dessus du damier des « œillets », saluée au passage par quelque vigoureuse fille, la tête et les jambes nues, sans corsage, cheveux et gorge au vent, armée de sa pelle longuement emmanchée et recueillant l'écume blanche; — le bord des étiers était tout fleuri de roses sauvages au-dessus de l'eau miroitante. A peine la largeur des chariots; les roues effleuraient les berges : point de place pour mener deux chevaux de front, le moindre écart pouvait jeter les montures et les cavaliers dans le flot ou dans la vase salée. L'épousée ouvrait la marche, sa longue jupe de brocard flottant sur la selle armoriée. Et ces armes étaient parlantes : sur champ d'azur, une nef d'or aux voiles d'argent, que surmontait une étoile du même. Si la nef avait été réelle au lieu d'être une image, comme elle y aurait voulu monter et fuir sur le flot roulant dans l'espace!... Mais non! l'époux l'y aurait suivie; c'était un « brigand de la mer ». Pour elle, ce qui aurait mieux valu, c'eût été de naître pauvre et libre comme ces filles du marais qui écumaient le sel et qui pourraient donner leur corps dans un franc baiser à celui qu'elles auraient choisi. Et cette pensée fit renaître en Françoise des mouvements qui l'avaient souvent agitée dans la morose solitude de Tulloch — une rêverie qui la berçait le soir par les gros temps, quand les rafales ébranlaient le manoir et qu'elle n'entendait rien qu'une voix au dedans d'elle, douce et joyeuse comme un chant d'oiseau. Oui, elle avait souhaité d'aimer...

En ce moment, l'époux parla. — Que disait-il? La brise en emporta une partie, le grincement des chariots couvrit le reste. Il essayait peut-être de débiter un madrigal, le beau galant de la Flibuste!... Françoise sourit méchamment. Eh bien, oui, il se trouvait que c'était un bel homme. Un vieux sang coulait dans ses veines, celui d'une bande de Northmans qui, jadis, avaient peuplé cette terre après l'avoir d'abord rendue déserte, des pirates

aussi, mais le temps légitime tout, bientôt ils avaient eu la foi chrétienne. Le baron Joel, avec sa taille puissante, ses grands traits réguliers, ses yeux d'un bleu sombre comme la mer quand y passe le souffle du Nord, aurait même été très beau si, au lieu de la face rasée sous la perruque, à la mode du temps, il avait eu la longue chevelure et la barbe aux ondes d'or comme ses farouches ancêtres Une autre aurait pu se le figurer ainsi et l'aimer, une autre à qui on ne l'aurait pas imposé par la contrainte, une autre qui n'eût pas été celle qui avait fait le serment, s'il usait de violence pour exercer son droit, de le « sceller » en un lieu d'où personne jamais ne sortît — personne que Notre Seigneur Jésus.

Le cortège nuptial ayant franchi la ceinture du marais, la route, plus large, coupa des champs de culture; les montures des époux marchèrent de front entre des seigles dorés et de blancs sarrasins en fleur Le baron Joel, s'enhardissant par la pensée que dans peu d'instants il tiendrait près de lui, dans sa maison, la belle fille qui avait été sa suprême ambition et qui, maintenant, allumait ses désirs légitimes, s'avisa de la flatter par de douces paroles. Il lui fit savoir qu'il ne croyait pas à son bonheur; et comme il avait raison d'en douter! Il voyait bien qu'elle ne voulait pas encore lui faire bon visage, mais elle reviendrait sur de premiers mouvements qui n'avaient pas été bien réfléchis. Elle verrait comme il serait empressé à faire ce qui lui plairait; elle allait être riche et belle dame en un logis tout neuf édifié pour elle, et il serait toujours son serviteur. Françoise avait de cruelles répliques aux lèvres et les y retint; le silence lui paraissait le pire outrage. Lui, sans se décourager, continuait de caresser des yeux et de la voix cette figure de marbre. On arrivait en vue du château, qui n'était vraiment qu'une porte fortifiée ceinte de deux bastions; trois lueurs brillèrent, trois pierriers saluèrent Messire de Quennelec, que le roi avait fait capitaine du Croisic et de Batz, en même temps que baron.

Le cortège passa sous la voûte; quatre gardes, le mousquet à l'épaule, le précédaient sur le quai, bordé d'une ligne sombre de maisons de granit, presque toutes accostées d'un pavillon qui leur donnait comme une allure de guerre. Une horde de fillettes et de garçonnets en haillons se rua sur le quai, sortant de toutes les ruelles; le baron vida sa bourse, faisant pleuvoir les pièces d'or et d'argent, écus de France, doublons d'Espagne; c'était décidément un seigneur magnifique. Mais les fenêtres des logis bourgeois ne s'ouvraient point, hormis une où parut un étrange bonhomme à la tête carrée, la lèvre rasée, un collier de barbe blanche et drue, taillée en poils de brosse, encadrant sa vieille face aux tons de briques, plissée de rides sèches comme les craquelures d'un vieux parchemin. Ce témoin unique du gala qui entrait dans la ville se fit tout de suite connaître : — « Je vous salue, mon neveu le baron, qui ne m'avez pas invité à vos noces! »



Joël-Gunstan entendit près de lui un joli rire moqueur; les dents blanches de l'épousée, les perles tranchantes consentaient à se desserrer : « Monsieur, dit-elle, je crois que le marquis, votre oncle, n'est pas content de vous. »

Le seigneur de la Flibuste se redressa sous le sarcasme : « Holà! répliqua-t-il, votre première parole n'est pas obligeante. Cet homme-là n'est pas marquis, vous le savez bien; il a contre moi un levain d'envie et la vieille graisse d'un cœur huguenot, quoiqu'il ait abjuré comme moi. Tout cela, ce n'est que misère. Mais vous plait-il que nous nous expliquions une bonne fois? Soit, Madame, je le veux aussi. Morbleu! oui, je suis un baron d'hier et un mari de ce matin; ces deux qualités-là je les tiens de qui avait le droit de me les donner, mon titre de la libéralité du roi, votre personne de la volonté de votre aïeul, chef de votre maison. Et sachez que je ferai valoir l'une et l'autre comme il convient. Les bourgeois d'ici me feront politesse quoiqu'ils en aient. Vous, Madame, vous serez une épouse docile, ainsi que vous le commande le sacrement. »

La baronne Françoise arrêta brusquement son cheval, ce qui força le seigneur et maître de retenir le sien. L'escorte des chariots en essuya un mouvement de recul, la garde d'honneur, qui ouvrait la marche, se trouva distancée; ils étaient seuls.

« Monsieur, dit-elle, je vous dois un avertissement en retour de celui que vous venez si courtoisement de me donner. Sachez que Françoise de Lessac ne sera jamais votre femme que de nom.

— Ce sera donc affaire entre nous deux. Je suis le maître...

— Et vous avez la force. Mais vous ne sauriez l'employer. Il ne tient pas à vous de vous conduire comme un vilain, car vous n'en avez pas le crédit. Il n'y a pas assez longtemps que vous êtes de noblesse. »

Le baron Joel-Gunstan jura comme au temps où il menait la Flibuste; la fille indomptable le regardait en face, il baissa les yeux.

* * *

La maison de Quennelec avait été construite en sombre granit, comme toutes les autres maisons du quai; mais c'était un plus grand logis. Il avait un deuxième étage, portant à chacun de ses deux angles une gargouille figurant un canon, taillé dans la pierre dure; le pavillon qui le flanquait pouvait bien passer pour une tour coiffée d'un chapeau d'ardoises au faîte duquel grinçait une girouette formée de quatre fleurs de lis. Le baron Joel-Gunstan mit pied à terre, aida la baronne menaçante à quitter la selle et, désormais impassible après une si vive querelle, offrit la main. Le couple ennemi passa sous un vestibule décoré de feuillages et de fleurs; les serviteurs étaient là, rangés sur deux lignes. Le regard de Françoise s'arrêta sur une sinistre face de cuivre, encadrée d'une énorme chevelure crépue, souriant et montrant des dents de panthère. Elle observa que le baron échangeait un signe avec ce mulâtre d'aspect si peu rassurant. Le bon seigneur continuait — sans souffler mot — de conduire son épousée, qui se vit introduite au premier étage, dans la chambre de parade, magnifique-

ment tapissée de brocard bleu et argent. Sous d'épaisses courtines s'élevait le lit somptueux, imposant, large comme doit l'être le beau fleuve de la vie conjugale. Sur le seuil, le baron salua et se retira.

Une servante parut, coiffée d'un petit mouchoir de soie au sommet de la tête; c'était une fille basque, accorte et jolie, avec de superbes yeux noirs impudents. — « Madame, sans doute, aurait besoin de mes services ? »— Ne recevant point de réponse, elle sortit. Françoise, se ravisant, voulut rouvrir la porte derrière elle et la rappeler ; la porte résista. La servante, en s'en allant, avait renfermé la maîtresse. Françoise recula tremblante. Un instant auparavant, elle avait engagé la lutte ; elle croyait y avoir porté le coup décisif ; elle avait eu le dernier mot. Et quel mot écrasant ! Comme elle en était fière ! Maintenant les chances de combat se retournaient. Prisonnière ! Au pouvoir de cet homme ! Il allait venir; en vain se défendrait-elle, il avait des bras de fer, le bandit ! La chambre était sourde. Les cris de la victime rempliraient-ils la maison, retentiraient-ils au dehors, qui viendrait à son aide contre le maître du logis et le maître de la ville, consommant le mariage à sa manière, suivant son droit ? Ainsi, elle serait vaincue, domptée, et cette horreur subie, porterait peut-être un enfant de la Flibuste dans son sein. Ah ! cela, jamais ! Elle l'avait juré.

Elle fit, éperdue, le tour de la chambre... Pas d'autre issue... Pourtant, si !... A gauche de la grande cheminée de marbre rouge et dissimulée sous la tenture une petite porte... Celle-ci ne résista pas à la poussée de Françoise, qui se trouva dans une deuxième chambre à peu près nue : à la muraille, d'un côté, un râtelier qui portait une dizaine de mousquets ; de l'autre, un trophée d'armes blanches, des épées, des sabres, des haches d'abordage ; au fond, un lit de camp. Deux grands coffres, des escabeaux; sur l'unique fauteuil, l'habit rouge dont le baron d'aventure s'était affublé pour la cérémonie maudite du matin. Il venait apparemment de quitter cet ajustement de gala. Françoise était dans l'appartement du maître, contigu à la chambre nuptiale.

On y accédait par le vestibule du premier étage ; elle prêta l'oreille. Aucun bruit prochain. En bas, un sourd murmure de voix, parfois un piétinement ; les serviteurs étaient nombreux. En repassant près du lit de camp, elle tressaillit. Sur une tablette, à portée de la main du dormeur s'il était subitement éveillé, un pistolet et une dague. Françoise, deux fois étendit la main, deux fois son bras se reploya, sa pensée lui faisait peur. La dague avait une poignée d'argent ciselé en forme de croix... Et la lame... Comme cet acier brillait. semblant inviter les yeux qui le regardaient ! L'arme disait : « J'ai été forgée pour le mal, je fus l'instrument de la violence et du meurtre, je peux aussi bien être celui de la juste revanche et de la liberté. » Françoise, d'un brusque mouvement la saisit. L'élevant entre ses doigts, au risque de se blesser au tranchant de la lame, elle considérait la poignée. Etait-il donc possible qu'un homme de sang et de proie eût profané le saint emblème ?.. Elle baisa la croix :

« O Dieu ! disait-elle, ce que je vais entreprendre pour l'honneur de mon nom et pour la dignité de mon corps, épargnez-moi de le faire jusqu'au bout, et si je le fais, pardonnez-moi. »

Fortifiée par cette prière ou se peignait tout son cœur ingénu et hardi, elle rentra dans la chambre nuptiale, tenant l'arme cachée dans le bouffant de sa manche. Devant l'une des croisées, elle s'arrêta, car le Seigneur, qu'elle venait d'invoquer, mettait en ce moment devant ses yeux la magie d'un beau spectacle consolateur. Le soleil, qui se couchait à l'Occident sur la mer, jetait de longs reflets empourprés dans la baie, et sous un ciel teinté de nuances délicates qui changeaient d'instant en instant, les coteaux bordant cette baie tranquille apparaissaient tout dorés. Sur ce fond riche et clair se découpaient les hautes murailles fortifiées de Guérande et les clochers de ses églises ; plus loin, les tourelles des gentilhommières ; plus loin encore, le dôme infini des bois. Au premier plan, Tulloch, au-dessus des blancheurs du marais, se détachait, baigné de lumière blonde...

La porte, en s'ouvrant tout au large, vint arracher Françoise à cette contemplation faite de souvenirs — et aussi d'espérances. Une file de six hommes parut, les quatre gardes et deux valets, qui déposèrent trois coffres au milieu de la chambre ; le mulâtre aux dents de fauve dirigeait cette procession, tenant un flambeau à trois branches, qui portait trois chandelles de cire ; la fille basque le suivait. Le drôle prononça un petit discours qui tenait bien moins du baragouin de France que du patois d'Espagne, faisant savoir à Madame la baronne que M. le baron lui envoyait sa garde-robe et qu'il allait avoir dans quelques instants l'honneur de lui faire sa visite ; la fille renouvela l'offre de ses services. Françoise ne répondit pas même d'un geste. La procession fit volte-face, le mulâtre, cette fois, fermant la marche — et, derrière lui, elle entendit la clef tournant dans la serrure. Elle était donc toujours prisonnière. Longtemps elle demeura debout, immobile, le regard perdu dans le vide, la taille ployée comme si ses épaules portaient un poids trop lourd — puis se redressa tout à coup en un mouvement convulsif qui secoua violemment tout ce corps frêle et pourtant robuste. — La lueur des chandelles de cire avait désormais sa raison d'être : la nuit était close.

Le maître va venir. En épouse docile, Françoise fait glisser sa longue jupe de brocard, puis son corsage, qui tombe en rendant un bruit sourd : c'est la dague dans les plis de la soie. Elle la dégage, la pose sur le lit. Elle ouvre les coffres, et dans le premier trouve sa toilette de nuit, que la vieille Nanette a mise là, soigneusement en évidence, comme la pièce nécessaire : un fourreau de linon, un bonnet enjolivé de blancs rubans symboliques. A la hâte, Françoise s'ajuste. Elle vide les coffres. Qui la verrait dispersant sur tous les sièges les toiles fines et les dentelles et s'informerait de son dessein, ne recueillerait pour toute réponse que le méchant sourire qui plisse sa lèvre; celui-là se dirait : « Messire de Quennelec, baron tout neuf, est-il bien sûr d'avoir conduit une épouse saine d'esprit dans sa maison ? » — Françoise continue sa besogne mystérieuse ; les coffres sont vides, sauf des robes de gala qui demeurent au fond. Au dehors, dans le silence de la nuit, l'horloge de l'église jette une volée de sons : dix heures. Dans la chambre voisine, Françoise a cru entendre des pas... elle reprend la dague et, tenant la poignée — la croix — dans sa main, se coule dans la ruelle du lit.



Le maître paraît sur le seuil; il est en déshabillé galant : robe de chambre en toile des Indes, bonnet de nuit orné de rubans blancs et bleus, ses couleurs. A la lueur des trois chandelles, ses yeux embrassent la chambre, n'y voient point d'abord l'épousée et la devinent plutôt qu'ils ne la découvrent en cette ruelle, sous les courtines. Le baron de la Flibuste rit doucement; il a su naguère saisir bien d'autres proies qui n'étaient pas légitimes. « La, dit-il, ce n'est pourtant plus l'heure de faire la mijaurée ni la rebelle, Madame, et votre rempart n'est pas bien choisi ; vous y êtes plus sûrement en mon pouvoir que partout ailleurs. Rendez-vous; il n'y a que cela qui puisse être sage. » Françoise ne bouge. Il continue de rire : méchante gaieté que la colère aiguise. Il s'avance, bien sûr de la victoire et furieux de se la voir encore disputée. Les rideaux lui présentant un dernier obstacle, il les écarte violemment... Dans le passage étroit, entre le lit et le mur, il va rencontrer la pointe de la dague...



Un cri étouffé, le bruit d'une chute, un râle. Françoise a frappé d'une main ferme — à la gorge. Pour trancher cette vie maudite, un geste a suffi. Elle sort de la ruelle, rejette l'arme sanglante et court au flambeau. D'abord elle le présente aux courtines; l'étoffe est épaisse et ne se consumerait que lentement; elle entasse sur le lit du linge et des batistes. Partout dans les autres parties de la chambre elle a disposé les foyers d'où jaillira la flamme ; l'incendie va couvrir son action redoutable, son crime peut-être... elle ne sait plus!.. Tout flambe, il est temps de fuir dans la pièce voisine. Une de ces langues de feu atteint sa robe de nuit au passage; épouvantée, elle presse le pli de linon de ses deux mains, qui vont demeurer cruellement brûlées. Un moment le courage lui manque... Pour avoir défendu la liberté de son âme et la pudeur de son corps, doit-elle périr? Fût-ce vraiment un crime ? Dieu va-t-il la punir ? Elle se traîne vers la croisée, qu'elle trouve la force de faire voler : « Au feu ! » — Dans la chambre nuptiale, qui n'est plus qu'un brasier, le lit, au même instant, s'écroule. Si ce qu'elle vient de faire est un crime, qui le connaîtra jamais?...

* * *

Françoise se réveille en son lit virginal de Tulloch. Comment est-elle là? Que lui est-il arrivé? Le premier souvenir qui se présente à son esprit redevenu clair est celui d'un vieil homme appuyant une échelle au bord de la croisée dans la maison en flammes, montant et l'enlevant dans ses bras. Elle sourit à la vision de cette face cuite, encadrée d'une barbe sauvage. C'est le parent de roture qui grommelait sur le passage du cortège nuptial le long du quai du Croisic. Et elle, méchante, disait : « Monsieur, je crois que le marquis votre oncle se plaint de vous. »

« Tu ris, ma fille, dit la vieille Nanette, assise au bord du lit. C'est donc que tu viens d'avoir un rêve? Va, ton cœur peut bien se réchauffer, le malheur n'est plus sur toi. Te voilà veuve, mais tu ne l'as guère aimé, ce mari qu'on t'avait donné de force. C'est pourtant vrai qu'il a été brûlé comme un damné! Comment est-ce arrivé ? On ne sait point, on ne saura jamais. D'aucuns ont dit que c'étaient les huguenots... Eh bien, il n'y en a plus un seul dans le pays ; tout le monde est rentré dans le giron de notre sainte Eglise. D'autres ont eu des soupçons sur un vilain moricaud qui avait servi le défunt dans ses guerres et sur une fille effrontée... Paraît qu'elle avait été la poupée du maître avant le mariage. On les a conduits en prison, mais il n'y avait rien contre eux ; le roi a commandé qu'on les mît hors du royaume, il a bien fait.

— Certes oui, dit Françoise, dont les yeux s'étaient allumés pendant ce récit naïf, c'est un bon roi. »

Ses lèvres étaient cruellement sèches ; elle demanda qu'on lui donnât à boire.

« Pourtant, reprit Nanette, il y a encore une tristesse dans la maison. M. le conseiller, tourmenté par la méchante goutte, s'est mis au lit, et cela va de mal en pis, ma fille. »

Françoise ne répondit pas. Sa convalescence fut très courte; bientôt elle put se lever, et, après quelques jours se sentant plus forte, elle descendit à la chambre de l'aïeul. Il s'était fait mettre hors du lit, malgré le chirurgien ; elle le trouva en robe de chambre et en bonnet de nuit, étendu sur un vaste fauteuil à oreilles, des coussins sous ses pieds enveloppés de laine. « Ma fille, dit-il d'une voix faible qui était déjà comme un écho lointain de l'autre monde, j'ai voulu faire votre bonheur, je n'y ai guère réussi. Dieu n'était pas avec nous.

— Dites donc qu'il n'était pas avec vous, Monsieur, répondit la fille implacable. Mon père, qui était votre fils, se joindra sans doute à lui pour vous demander compte de votre rigueur, qui aurait fait de moi la plus misérable des femmes. Je suis prête à répondre de mes actions devant Dieu et devant mon père. Je leur dirai : « Celui qui devait me conduire à la vie heureuse et à l'honneur m'avait vendue, je me suis rachetée... Ce que j'ai fait, vous allez le savoir. Vous seul en aurez le secret. »

Elle parla longtemps; le vieillard avait mis ses mains devant sa face amaigrie. « Maintenant, reprit-elle quand son récit fut terminé, condamnez-moi, vous êtes juge ! »

Le vieillard se tut, atterré. Françoise regagna son appartement et rejeta les habits de deuil que lui présentait Nanette. Ses résolutions étaient formées. Quand l'aïeul aurait cessé d'être et qu'elle serait l'unique maîtresse à Tulloch, elle demanderait l'annulation d'un mariage qui n'avait pas été consommé et qui d'ailleurs n'avait pas eu son libre consentement. Alors ayant repris le nom de son père, elle pourrait commencer une nouvelle vie. Aucun remords ne l'incommodait; elle éprouvait seulement un grand besoin de paix et de douceur. Qu'un homme, son égal, de belle mine et de pur honneur, voulût l'aimer, il la trouverait soumise et tendre. La source de l'amour était en elle ; le vieillard qui rendait son dernier souffle au fond du logis ne la croyait pourtant remplie que de violence et de haine. Les juges se trompent — même quand ils ne sont pas sur leurs sièges.

PAUL PERRET.

(Illustrations de Lucien Métivet.)



LES ÉLÉPHANTS DE L'ÉTAT.

LE MAHARAJAH DE KAPURTHALA

Bien des écrivains ont choisi pour sujet un prince indien des temps passés, mais il en est peu, il n'en est peut-être pas un qui nous ait donné une idée de leurs descendants. La cause en est peut-être qu'à leurs yeux les princes indiens d'aujourd'hui sont trop civilisés pour être intéressants.

Tel n'était pas le cas quand Louis Rousselet écrivit son livre célèbre sur les Indes; à l'époque qu'il nous dépeint et qui n'est pas très éloignée, les jeux meurtriers, les combats de tigres, etc., étaient encore en vogue et l'autorité des maharajahs sur leurs sujets était presque illimitée.

Aujourd'hui, les choses ont changé, nous n'avons plus les princes fiers et autocrates, aimant la guerre, le carnage et les jeux cruels; nous avons un prince courtois et de haute éducation, bien au courant des choses d'Europe, recherchant les amusements doux et raffinés. Toutefois, c'est encore un guerrier, tel que le furent ses ancêtres, qui saurait, au cas de nécessité, conduire lui-même au combat son armée tout comme l'ont fait ses prédécesseurs; mais la nécessité ne se présentant pas d'utiliser son armée, tout en s'occupant soigneusement de l'entraînement de ses soldats, il se livre à sa stratégie favorite, qui est d'assiéger le cœur des femmes, entreprise difficile dont il sort généralement victorieux, car les femmes sont pour lui d'un grand attrait, et surtout les beautés françaises, dont les manières sympathiques et douces l'ont beaucoup aidé à donner à ses princesses et dames de Zenana une éducation européenne.

Le maharajah de Kapurthala descend en ligne directe des plus grands guerriers des Indes septentrionales, qui, il n'y a pas plus de cent quarante ans, vivaient et agissaient encore comme nos fameux chevaliers du temps de Guillaume le Conquérant.



S. A. LE MAHARADJAH DE KAPURTHALA.

Il y a environ un siècle et demi, les Sikhs (race à laquelle appartient la famille de Kapurthala) étaient en guerre avec les Mogols qui, précédemment, avaient conquis, pillé et conservé de grandes provinces aux Indes. Il est impossible d'énumérer les combats que se livrèrent ces deux races, de religions si opposées (les Sikhs étant Hindous et les Mogols mahométans); mais les chances de chacun d'eux furent très variables. Un prince sikh portait-il la guerre et le pillage dans une province mogole, aussitôt un prince mogol en faisait autant dans une province sikh, et toujours ainsi; lorsqu'enfin, il y a cent vingt-cinq ans, un des ancêtres du prince actuel, le grand guerrier Sardar Yassa Singh (le plus éminent des chefs qui consolidèrent la puissance sikh pendant l'invasion mogole), s'empara de Kapurthala et y établit sa dynastie.

En ces temps, la guerre et le pillage étant l'occupation naturelle des princes guerriers, les règnes des souverains de Kapurthala étaient naturellement courts, car aux dangers des batailles venaient se joindre ceux de l'intrigue, et fréquemment un souverain ou ses ministres furent les victimes des conspirateurs et des assassins. Il est évident que les princes de Kapurthala ne purent pas sortir toujours vainqueurs des batailles sans nombre qu'ils livrèrent à cette époque, ce qui explique en partie comment les États de Kapurthala furent réduits au tiers de leur étendue; mais cette perte a été largement compensée par les vastes provinces de Oudh, que la famille de Kapurthala doit au grand-père du prince actuel, le Rajah Sir Randhir Singh G. C. S. I, qui rendit de très grands services aux Anglais en 1857, pendant la révolte des Indes. Ce prince, à la tête de son armée, fit une marche glorieuse de Kapurthala sur Lucknow, distance d'environ six cents milles, et à son arrivée, offrit ses services aux Anglais. Il offrit encore volontairement son aide pour soumettre les provinces rebelles de Oudh, aide que les Anglais s'empressèrent d'accepter; le rajah, à la tête de deux mille

hommes de cavalerie et d'infanterie, et de quatre canons, marcha sur Oudh, où les six grandes batailles qu'il livra aux rebelles furent autant de glorieuses victoires. Les Anglais, pour reconnaître les grands services à eux rendus par le valeureux rajah, lui firent don de trois grandes provinces du Oudh, nommées Bhitanli, Baundi et Ikauna; de plus, la Reine lui fit



UN DES VIEUX PALAIS DE KAPURTHALA.

cadeau d'un khilate ou robe d'honneur; il reçut aussi d'autres distinctions bien méritées.

Pendant le règne de ce prince, furent commencées les nombreuses améliorations que l'on voit aujourd'hui a Kapurthala; c'était un souverain aux idées grandes et éclairées qui, malgré tous les préjugés qu'on fit valoir alors, partit en 1870 pour un voyage en Europe; malheureusement il mourut en arrivant à Aden. Ainsi disparut l'un des plus glorieux descendants des princes de Kapurthala et des vieux chefs sikhs, très connus (avant la conquête de Kapurthala) sous le nom de « Ahluwalia », tiré de la ville de Ahlu, près de Lahore.

Le prince actuel, homme de belle prestance, aux manières polies et courtoises, possédant a fond les langues française et anglaise, fut très goûté pendant sa visite en France en 1893, car on connaissait beaucoup son amitié et sa sympathie pour les Français; il fut apprécié non seulement par les hautes classes de la société, mais aussi par tous les commerçants, car il est un grand protecteur en même temps qu'un important acheteur des productions artistiques, littéraires et commerciales françaises; aussi a-t-il un représentant en Europe qui s'occupe de toutes ses affaires.

Son Altesse Farzand-i-Dilband, Rasikhul-Iti-Kad, Daulat-i-Inglishia, Raja-i-Rajagan, Raja Jagatjit Singh Bahadur Ahluwalia, Maharajah of Kapurthala, est né en novembre 1872, et par conséquent n'a que vingt-quatre ans; toutefois, une rare réunion des qualités de l'esprit et du cœur lui permet de gouverner ses vastes principautés avec une justice et une équité que l'on rencontre rarement chez les autres souverains indiens. Ce jeune prince jouit d'une grande popularité chez ses propres sujets et dans beaucoup d'autres principautés. Il est aussi très lié avec la plupart des souverains indiens, entre autres le jeune et charmant maharajah Scindia de Gwalior, l'un des plus riches potentats des Indes. De tous les peuples au monde dont s'occupe le prince, ce sont les Parisiens et leur goût artistique auxquels il s'intéresse le plus, et souvent on l'entend dire qu'aucun mot ne peut exprimer son admiration pour l'élégance et la grâce des Parisiennes.

Le budget des recettes de Kapurthala était d'environ six millions de francs; mais sous le présent règne il s'est augmenté, grâce à l'expérience acquise par le prince dans son voyage en Europe et dont il a su se servir judicieusement, pour le plus grand bien de ses sujets. Son Altesse le Maharajah est entourée de personnes instruites et éclairées; un conseil spécial l'aide à gérer les affaires de l'Etat. Quelques-uns des bienfaits qui rappelleront le règne actuel sont: l'amélioration sanitaire, la construction de routes, l'établissement de nouvelles écoles, le perfectionnement du système d'éducation, l'ouverture de dispensaires gratuits et surtout l'encouragement donné aux agriculteurs et manufacturiers indigènes. Les villes du Kapurthala ont atteint un degré de commodité que l'on rencontre rarement; ceci est dû en grande partie à ce que le prince s'intéresse à tout ce qui touche le bien de l'Etat et de ses sujets; il s'ensuit que ceux-ci sont contents et heureux.

La surface du Kapurthala est de 598 milles carrés et sa population de 300,000 habitants, comprenant des Sikhs, des Hindous, des mahométans et des chrétiens. En plus de ce royaume, le prince a ses possessions des Oudh, qui ont une surface de 700 milles carrés et une population d'environ 260,000 indigènes de races différentes. L'armée se compose de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Les hommes sont grands et solides, bien exercés et présentent une superbe apparence. Le prince de Kapurthala, quand il visite officiellement une ville anglaise, a droit à une salve de onze coups de canon. Ses couleurs sont bleu et blanc. La ville de Kapurthala est à environ onze milles de Jullundur et à huit milles de la rive gauche de la rivière Beas, elle est aussi à deux heures de chemin de fer de Lahore; on y parle les langues Punjabi et Urdu.

Comme correspondant spécial du *Figaro illustré*, celui qui écrit ces lignes fut admirablement reçu par le Maharajah. A son arrivée à la petite station de Kartarpur, il trouva plusieurs personnes de la maison du prince qui l'attendaient et fut conduit en voiture à quatre chevaux à la maison des hôtes, palais réservé à la réception des hôtes de Son Altesse. Les décorations intérieures en sont superbes, surtout les plafonds et les murs, qui sont entièrement du plus beau travail de Kapurthala, avec des moulures splendides, merveilles de l'art oriental, avec ses riches couleurs sombres relevées par l'or et l'argent; puis des tapis épais, dont les tons, aussi bien que le tissu, sont un rêve pour un connaisseur. Les domestiques portent une livrée bleu foncé et argent, ils sont commandés par le majordome du prince, qui

fut autrefois employé au Grand-Hôtel, à Paris. Après le bain, un lunch délicat me fut servi; peu après, le secrétaire du prince vint me chercher en voiture pour me conduire chez le Maharajah, qui me fit un accueil très cordial, et je fus invité à rester jusqu'à la fin de la « semaine de la Kapurthala », qui commençait justement le lendemain. La « semaine de la Kapurthala » est une série de fêtes données par le Prince et qui durent six jours; tous les hauts fonctionnaires anglais, les nobles du pays, sont invités ainsi que leurs femmes et leurs familles, soit quarante ou cinquante personnes à loger et à entretenir pendant une semaine entière; et tout se passa sans le moindre contretemps.



LE PALAIS DES FÊTES (L'ARRIVÉE DU PRINCE ET DU COLONEL MASSEY)

Les invités commencèrent à arriver de bonne heure, le matin du 2 mars; Kapurthala était déjà tout en fête, décorée de palmes et de tentes artistiques; on voyait partout courir les domestiques. Dans l'après-midi du même jour eut lieu un grand garden-party en même temps qu'une exposition de fleurs, de fruits et de légumes. Cette dernière, tout à l'honneur du jardinier français du prince, montrait non seulement les plus beaux spécimens de fruits et légumes indiens, mais aussi une collection des plus variées de ceux d'Europe, même des fraises et des petits pois. Quand on eut distribué les récompenses aux aides-jardiniers qui avaient exposé les plus belles collections, les invités organisèrent des concours de tir (avec des fusils à air comprimé), des parties de lawn-tennis, de Badmington, etc., pendant que la musique militaire de Kapurthala jouait des morceaux variés. Après que le thé et des rafraîchissements sans nombre eurent été servis, les invités allèrent s'habiller pour le grand dîner, qui eut lieu dans le palais des invités. Après les toasts, la soirée se continua par un concert vocal et instrumental.

Le second jour, il y eut un pique-nique au nouveau palais d'été « La Villa Belle-Vue », construction dont peuvent être fiers les architectes qui l'ont élevée. Les invités furent conduits à la Villa, où fut servi, sous une énorme tente élevée pour la circonstance, un splendide déjeuner. Les Messieurs firent ensuite du tir au pigeon, des excursions, dans des bateaux électriques ou à rames, sur la belle rivière. Après dîner, un grand bal fut donné dans la grande salle des réunions de Kapurthala, superbement décorée à cette occasion. Dans l'après-midi suivant, les jeux indiens prirent place sur le champ de courses; y assistèrent les invités aussi bien que les officiers de l'armée du prince. Ces jeux demandaient une grande adresse et de bons cavaliers; il y eut aussi des luttes et des exercices militaires. Le soir, le prince donna un dîner au « Palais de l'Elysée »; le menu était tout à fait parisien, la cuisine et les vins ne laissaient rien à désirer. Le jour suivant, les messieurs s'occupèrent à chasser pendant que les dames assistaient à un garden-party offert, à leur sexe seulement, par les princesses royales. Naturellement, les autres dames, avec qui le prince partage ses affections, étaient aussi présentes, et la plus belle entre toutes était certainement sa première favorite actuelle.



LE TIKKA SAHIB, PRINCE HÉRITIER.

Pendant que les dames prenaient part à des divertissements variés, le Tikka Sahib, fils aîné et héritier du prince, fit le tour des jardins dans un landau en miniature, spécialement construit pour lui par un des meilleurs carrossiers de Paris. Le lendemain, nouvelles fêtes et nouveaux jeux; puis l'après-midi suivant, les adieux et les remerciements pour l'hospitalité reçue, après quoi les hôtes commencèrent à se séparer. Le prince retourna auprès de ses femmes, les fonctionnaires rattrapèrent le temps perdu en amusements et les domestiques comptèrent et se partagèrent les pourboires que leur avaient laissé en s'en allant les dames et les messieurs.

* * *

La vie privée du Maharajah, au moins d'après ce que l'on peut en connaître, est très bien réglée. Il prend le matin, vers onze heures, son premier déjeuner, à la mode franco-indienne. Puis rend visite à son harem. Après quoi il fait venir son majordome et s'occupe généralement des affaires de sa maison, les plus importantes étant les demandes de ses femmes, parfumeries, soies, robes, éventails et tout ce qui ne peut pas leur être donné de suite. Ensuite la gouvernante française du jeune prince peut se présenter et demander des jouets et des bonbons pour la jeune Altesse. Quand le prince a

donné les ordres nécessaires pour satisfaire à toutes ces demandes, son secrétaire lui remet sa correspondance. Celle-ci ouverte et les notes pour les réponses prises, les entrevues et les affaires d'Etat viennent après; celles-ci sont généralement terminées vers quatre heures et demie; alors le prince joue au tennis, monte à cheval ou en voiture, ou bien encore se rend au patinage à roulettes, dans le Palais des Fêtes, où se trouve aussi la salle du conseil.

Cet immense palais, dont nous donnons une reproduction, est un étonnant morceau d'architecture, surtout l'intérieur, avec ses splendides colonnes et plafonds. Sur les murs sont les portraits à l'huile des ancêtres de Son Altesse ainsi que de leurs amis, aussi bien Européens qu'indigènes, entre autres, deux beaux portraits du prince et de la princesse de Galles.

A Kapurthala, skating-rink, rafraîchissements, théâtres et autres amusements sont gratis, mais personne ne peut visiter ce pays sans la permission du prince. Une fois là, on commence à se croire soi-même un petit prince; l'on vit comme dans un songe des *Mille et une Nuits*. Mais l'on revient un peu à la réalité en voyant les chameaux et les éléphants marcher dans les rues qui, la nuit, sont éclairées à la lumière électrique. Même on trouve ici la bicyclette, qui était en vogue à Kapurthala avant qu'elle ne fît rage en Europe. Sur la rivière, on voit des bateaux de plaisir et de course du dernier genre, d'autres mus par l'électricité; on voit aussi, dans les rues, des voitures de fabrication française, anglaise ou américaine. Les femmes du prince sont habillées à la dernière mode parisienne, surtout les princesses, dont le couturier est le plus connu de Paris, pour ne pas dire du monde entier.

Il faut aussi voir les joyaux des dames et du prince; les bijoux que celui-ci porte quand il est en grand costume doivent valoir de quatre à cinq millions. Le prince est versé dans tous les genres de sports et de jeux d'adresse, tels que l'équitation, le billard, le tennis, la chasse à tir et aux tigres; il aime aussi beaucoup tous les beaux arts, mais surtout la musique et la peinture. Il chante avec un certain talent en français et en anglais, connaît beaucoup de nos opéras par cœur; la danse est aussi un de ses passe-temps favoris, comme chacun peut en juger par le grand nombre de bals donnés à Kapurthala, et il va sans dire qu'il est le cavalier le plus recherché. Il s'est aussi essayé à la littérature, il a écrit et publié un livre intéressant sur son voyage en Europe et en Amérique, où il avait été cordialement reçu par la reine d'Angleterre, impératrice des Indes, le regretté président Carnot, l'empereur d'Autriche, le roi d'Italie, le roi des Belges, le roi de Grèce, l'empereur Allemand et le khédive d'Egypte. Son voyage en Europe a été une grande surprise pour les Sikhs, car les anciennes lois de leur religion ne leur permettaient pas de traverser la mer: l'entreprendre était, de la part du Maharajah, un acte de grand courage et affirmait ses idées avancées, surtout si l'on songe que son grand-père, qui le premier en avait fait l'essai, avait trouvé la mort en arrivant à Aden. Il est le premier et seul prince sikh qui ait visité l'Europe; il a aussi décidé de faire un autre voyage à Paris au printemps de 1897, et il espère avoir autant de plaisir pendant son second voyage qu'il en a eu pendant le premier.

En outre de ses Etats de Kapurthala et de ses possessions de Oudh, le prince a un joli château à Dharmsala, au nord, dans les monts Himalaya, où il a coutume de se rendre avec toute sa suite, y compris ses femmes, aussitôt que la chaleur se fait sentir à Kapurthala; mais comme Dharmsala et très tranquille et, de plus, d'un accès difficile, il a dernièrement acheté une propriété en Mussorie, station d'été, aussi dans l'Himalaya, mais beaucoup plus agréable et plus vivante, la ville étant, pendant la saison chaude, pleine d'officiers civils et militaires, de commerçants fuyant, avec leurs familles, la chaleur intolérable des plaines. Dans ce charmant site, en vue des pics couverts de neige, le Maharajah construit un château renaissance où il donnera des réceptions, des bals et des garden-party pendant les mois d'été.

* * *

Kapurthala est gouverné par le Maharajah, aidé de ses fonctionnaires, mais en cas de besoin, il fait appel aux conseils du colonel Massey, commissaire du gouvernement anglais pour le district de Jullundur; les principaux fonctionnaires d'Etat sont: les officiers judiciaires, financiers et civils; l'officier religieux et le secrétaire militaire. Il y a encore l'officier médical, ceux de police, des travaux publics et de l'instruction; aussi le gouverneur et les officiers des provinces de Oudh et forestiers.

Les Maharanee ou princesses royales sont les premières femmes du Maharajah; elles sont de famille princière et de très haut rang, de vraies dames, agréables et aimables, mais ne veulent pas contrevenir le moins du monde aux usages de leur rang ou, en d'autres mots, aux coutumes religieuses, en mangeant avec des Européens ou en laissant voir leurs traits par un autre homme que leur mari.

Naturellement il n'en va pas de même avec les dames; elles jouent le tennis, le Badmington et patinent à roulettes avec elles; mais, en ces occasions, aucun homme ne peut entrer dans les jardins ni au skating-rink. S'il y a une représentation théâtrale ou une grande réception, Leurs Altesses peuvent voir tout ce qui se passe d'une tribune, spécialement construite pour elles, dans tous les monuments publics; le devant ou la fenêtre de cette tribune est grillé comme les baignoires dans nos théâtres. Quand elles veulent sortir en voiture, de la porte du palais à celle de la voiture elles sont couvertes par une espèce de grand parapluie qui les cache jusqu'aux pieds et qui est retiré en arrière quand elles arrivent à leur landau fermé, dont chaque ouverture est cachée par des rideaux ou des stores pliants au travers desquels les princesses peuvent regarder sans être vues elles-même.

Avec notre manière de voir, la vie de ces charmantes princesses nous semble barbare et monotone, mais elles se contentent de l'amour de leur mari et de leurs enfants qui les aiment au point qu'ils sont rarement ailleurs qu'aux côtés de leur mère; les princesses passent le surplus de leur temps à broder, à faire de la musique, à étudier les langues étrangères, quand elles ne sont pas en train de projeter quelque surprise agréable pour leur mari ou pour leur fils.

On voit, d'après ce qui précède, que le Maharajah de Kapurthala est pour ses femmes un des princes indiens les plus libéraux. Les princesses sont plus généreusement traitées que dans tout autre Etat de son pays.

Son Altesse a l'intention de faire cette année un long séjour à Paris et sera très probablement parmi nous quand paraîtra cet article. Il désire beaucoup être présenté au Président de la République et à M. Hanoteaux; il les tient tout deux en haute estime, parce que, à ses yeux, ils représentent la France, et que, après sa principauté, le pays qu'il aime le plus, c'est la France.

C. MERTENS.



Représentant du Maharajah à Paris.



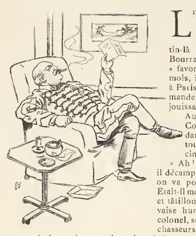
UN DÉTACHEMENT DES GARDES DU CORPS DU MAHARAJAH.

R. HOLYOAKE



BOUDERIE

L'Hôtel de la Brigade



Le colonel Collassier, commandant le 31e chasseurs à Port-Léon, en pleine Normandie, reçut ce matin-là une lettre du général Bourrasche l'informant que, « favorisé d'un congé de trois mois, il allait passer ce congé à Paris, et lui remettait le commandement de la brigade, avec jouissance de tous les locaux ».

Au reçu de cette missive, Collassier avait pirouetté dans son cabinet de façon toute juvénile, malgré ses cinquante-sept ans.

« Ah ! il s'en va, ce vieil ours, il décampe ! ce n'est pas trop tôt, on va pouvoir respirer un peu. Etait-il méfiant, l'animal ! Et raide, et tâtillon, et toujours de mauvaise humeur. « Vos chasseurs, colonel, surveillez mieux vos petits chasseurs ! » Et des observations à chaque instant, des prises de bec à propos d'une crinière trop longue, d'un paquetage trop serré... Ah ! il s'en va, le général... Eh bien ! que le bon Dieu l'accompagne ! »

Ayant dit cela, l'excellent colonel Collassier alluma un cigare, qu'il trouva exquis. Le soir même, il s'installait à l'Hôtel de la Brigade, — une massive bicoque de province, qui servit jadis d'évêché, au temps où Port-Léon était un diocèse.

Collassier, vieux troupier de la bonne école, ravi d'exercer un commandement supérieur, — deux superbes régiments : 31e chasseurs, 37e dragons, — s'occupa fort activement des affaires de la brigade. Il convoquait, à chaque prétexte plausible, son corps d'officiers, et, avec un visible plaisir, étalait son gros ventre sur l'utrecht, la moleskine du gouvernement. Après quelques jours de cet exercice, le brave homme sentit la solitude l'envahir... A quoi bon habiter un pareil hôtel. A quoi bon tant de jolis salons, le piano, la salle à manger Louis XIII, puisque personne n'égayait cela ? Pas de femme, pas de jupe, pas de robe de soie pour faire *frou frou* dans ces ravissantes pièces meublées aux frais de l'Etat ! A force de creuser cette situation délicate, le colonel eut une idée...

Cette idée, c'était de mander à Port-Léon l'unique fruit de ses légitimes amours, Mademoiselle Berthe Collassier, que le colonel, demeuré veuf de bonne heure, avait fait élever à Paris avec le plus grand soin, et qu'il comptait bien « caser », c'est-à-dire marier, à la prochaine occasion favorable.

Pour le moment, la jeune fille était « en subsistance » — un mot du colonel, — chez son oncle, M. Cyrille Collassier, l'un des receveurs de la capitale. L'oncle avait de son mieux essayé de marier sa jolie nièce, mais l'absence de dot nuisit au succès de cette louable entreprise. Et comme Berthe marchait sur ses vingt-trois ans, il y avait urgence à faire un placement immédiat, d'autant que les filles d'officiers supérieurs ont le sang vif comme la poudre.



Le colonel, ragaillardi par son idée, griffonna à la hâte quelques mots et envoya un de ses ordonnances porter le bout de papier au télégraphe. Puis il se frotta les mains à peu près de la façon dont se les frottait l'illustre Titus quand il avait gagné sa journée. On devine que la dépêche mandait à Port-Léon le frère et la fille du colonel, l'un conduisant l'autre.

Parvenu à destination, le bienheureux papier bleu mit en rumeur la cervelle de la principale intéressée : « Je parie que papa m'a trouvé un mari. — Voilà qui ne m'étonnerait pas », répondit l'oncle. Et il relut de nouveau le télégramme : « Pars immédiatement avec Berthe pour Port-Léon. Emportez bagages. Vous attends demain midi. » Il s'agissait évidemment d'un mariage, ou l'oncle ne s'y connaissait plus.

Le lendemain donc, on héla un fiacre. Mais en arrivant dans la cour de la gare Saint-Lazare, les deux voyageurs s'aperçurent qu'ils étaient en avance d'une bonne demi-heure. En outre, Mademoiselle Berthe constata l'oubli de son carton à voilettes, oubli facile à réparer, force modistes ayant élu domicile dans ce coin de Paris. C'est ce que Berthe fit remarquer à Cyrille, en ajoutant que cinq minutes lui suffiraient pour ses achats. Pendant ce temps, l'oncle s'occuperait des bagages et choisirait deux bonnes places dans l'express de Normandie.

Cyrille, convaincu, laissa pour quelques instants s'envoler la charmante oiselle confiée à ses soins ; puis ayant fait enregistrer ses bagages à grand renfort d'explications, l'oncle pénétra sur le quai d'embarquement, dévisagea toutes les voitures du train, calcula approximativement leurs chances d'échapper à un accident, « toujours possible », et prit enfin place dans un compartiment dont la solitude l'attira. Il se pelotonna dans la bonne place du coin et « marqua » de ses gants et de sa canne la place sise en face de la sienne. Ces préparatifs terminés, en vrai fonctionnaire, M. Cyrille Collassier parcourut un journal, histoire de savoir comment allaient la santé du chef de l'Etat, le cours de la rente et les biens de la terre.

Au moment où le frère du colonel constatait « la ferme tenue de nos fonds d'Etat », une aventure bien parisienne arrivait à Berthe. Comme elle sortait d'une boutique avec ample provision de voilettes, — depuis la voilette unie, si propice aux jolis yeux, jusqu'à la voilette à pois d'or, tant capable d'impressionner les lointaines provinces — Mademoiselle Berthe fut saluée d'un : *La jolie femme !* proféré par un passant d'une trentaine d'années et dont l'attitude semblait dénoter la plus vive admiration.



La jaquette moulant bien le torse, irréprochablement ganté, le haut de forme reflétant les moindres rayons, un léger pardessus sur le bras, canne en main et l'air décidé, l'inconnu ponctua d'un sourire fade l'exclamation sortie de ses lèvres. Tout de suite, Mademoiselle Berthe reconnut à quelle famille humaine appartenait l'intrus. Elle le classa dans la catégorie des *suiveurs*, mais un suiveur de l'espèce la plus dangereuse, car il n'était pas huit heures du matin, et ce genre d'hommes « suit » intrépidement jusqu'à midi, heure du déjeuner.

Sans donner plus d'importance à l'incident, Mademoiselle Collassier s'engagea résolûment dans la rue du Havre, traversa la cour de la gare et commença de franchir l'escalier cyclopéen qui mène au port, c'est-à-dire au train, les jolies voyageuses suivies par des indiscrets. Un petit regard jeté de côté lui permit de s'assurer que le passant n'abandonnait point ses traces. Elle fut plutôt flattée de cette poursuite, sachant là le train de Normandie qui chauffait ferme et allait l'arracher à son galant persécuteur. Quelques pas légers et doux comme elle la conduisirent dans l'immense hall où s'agite le troupeau des voyageurs. Vite elle passa devant la casquette galonnée préposée au visa des des tickets .. Le suiveur, effrontément, prit la même direction. La jeune fille s'arrêta une minute, afin de jouir de la déconfiture de l'inconnu, qu'on allait sûrement empêcher d'entrer. Son

espérance fut déçue. Interrogé sur sa destination et son ticket, l'homme répondit : « J'ai mon billet » du ton le plus naturel du monde et continua sa poursuite.

« En voilà un aplomb ! » pensa la fille du colonel.

Mais elle se prit bientôt de pitié pour l'audacieux. La femme n'est-elle pas un ange de charité dans les moindres occasions de la vie? Et puis, faut-il le dire ? une pareille poursuite, si ardemment entreprise, lui inspirait quelque sympathie pour celui qui semblait vouloir, en dépit de tout, la mener à bonne fin. Elle comprit qu'il fallait ménager cet homme, réserver son enthousiasme pour l'avenir, de façon qu'une autre fille d'Eve pût en bénéficier. Donc, elle s'arrêta net; et comme l'homme arrivait à sa hauteur, elle aveugla son monocle de ce gazouillement rapide :

« Vous perdez absolument votre temps, Monsieur. Je ne suis pas la femme qu'il vous faut. D'ailleurs, je vais très loin, au fond de la Normandie, sans compter que je ne suis pas seule...

— La Normandie, parfaitement, mademoiselle, répondit l'inconnu. J'y vais de ce pas, et avec ce train.. La Normandie ! rien que des pommiers et des bonnets de coton, un pays charmant. »

Berthe Collassier fut littéralement « mouchée ». La pauvre enfant ignorait encore à quelles extrémités peut se porter un « suiveur du matin ». Elle laissa la l'inconnu, parcourut dare dare le train. Enfin se montra à une portière la face moustachue de l'oncle Cyrille. Avec un bond de cabri, elle monta dans son compartiment et s'assit en face de lui.

« Combien as-tu acheté de voilettes ? demanda l'oncle. — Quatorze, dit Berthe, et tout ce qu'il y a de plus chic ! — Voilà de quoi révolutionner Port-Léon. Rien ne m'ôtera de l'idée que ton père a trouvé un gendre ! »

Berthe ne répondit rien. Ce mot *gendre* produisit son effet, et pendant quelques minutes la jeune fille entra dans le pays des rêves... Le suiveur, son monocle et son toupet étaient déjà oubliés. La voilà, dirait Dupuis, des Variétés, la voilà bien, la mobilité féminine !

Tout à coup, il y eut sur le quai un redoublement de bruits et de pas. La locomotive jeta dans l'air ses gémissements de tonnerre. Une cloche sonna. La voix fiévreuse d'un employé criait à tue-tête des « En voiture ! en voiture ! » suppliants. Une face effarée parut devant le compartiment de nos voyageurs, et un homme y entra, littéralement poussé et hissé par l'employé. Berthe fit une moue, eut un léger frisson d'impatience. C'était *lui!* le suiveur à l'insipide monocle, au pardessus mastic, aux airs insolents, au haut de forme reluisant. Il s'assit posément dans l'un des coins demeurés libres, non sans avoir jeté, au passage, un « pardon, madame » suivi d'un « pardon, monsieur » qui annonçaient un minimum d'éducation. Ah ! il était de la bonne espèce, ce suiveur; il était tenace ! Mais au fait, pourquoi ne pas l'appeler par son nom ?

Il se nommait le vicomte Jean Palourd de Pontaubry, galopait vers ses trente ans, n'était pas bon à grand'chose, et jouissait de trente mille livres de rentes, avec la perspective d'un oncle, diplomate en retraite, octogénaire et courtisé par l'apoplexie. Le vicomte était l'ordinaire plastron des membres du cercle des Clarinettes, lesquels blaguaient ferme sa capoul, sa maigreur, la forme de ses cravates et ses prétentions de bourreau des cœurs. A la vérité, Palourd de Pontaubry avait été simplement roulé, et dans les grands prix, par quelques habitantes du quartier Marbeuf aidées de trois ou quatre figurantes du Châtelet, de celles qui jouent « la fée des glaïeuls » ou « la princesse du Monomotapa ». Très froissé de voir mettre en doute ses aptitudes conquérantes, le vicomte s'était fait « suiveur » depuis quelque temps. Suiveur ! source délicieuse en voluptés fécondes. Le succès n'ayant guère répondu à ses efforts, Pontaubry s'était juré de remporter sous peu une victoire très en panache, de celles qu'on peut raconter à tout un cercle. Le joli minois et les cheveux blonds de Mademoiselle Collassier, aidés de l'express de Normandie, semblaient pour le moment encourager l'idée fixe du jeune fat... De temps à autre, il jetait sur la fille du colonel un regard empli de menaces, un de ces regards qui disent : « Je tiendrai bon. J'irai jusqu'au bout. »

L'oncle Cyrille se contenta de toiser le vicomte des pieds à la tête, puis, satisfait sans doute de cet examen, il se replongea dans la lecture de son journal. Mademoiselle Berthe songeait à la fois à l'aplomb de « cet individu » et au plaisir qu'elle aurait à embrasser son père. Quant à Pontaubry, enchanté d'avoir une aventure sur les bras, fort de cinquante louis et de quelques billets de banque qui garnissaient sa poche, tout en affectant de regarder par la portière, il se demandait à quel genre de femme



il avait affaire. Le train filait comme un éclair. A Versailles, la tunique brodée d'un contrôleur fit irruption dans le compartiment : « Vos billets ! »

M. Cyrille Collassier, homme d'ordre, porta la main à son portefeuille, en tira deux bouts de carton qu'il passa au contrôleur. « Deux Port-Léon, parfait ! » répondit l'homme. Au même instant, le vicomte Palourd de Pontaubry prenait la parole : « J'étais en retard. Je n'ai pas eu le temps de prendre mon billet..... Voulez-vous m'en faire un pour Port-Léon ? » En disant cela, il tendait au contrôleur un billet de cent francs.

Le contrôleur ne dit rien, zébra de quelques coups de crayon un carré de papier jaune et articula machinalement : « Paris, Port-Léon, première, trente-huit francs soixante-quinze ». Il jeta le billet de cent francs dans sa sacoche et retira de ce gouffre de cuir soixante et un francs vingt-cinq en espèces sonnantes. « Voilà votre compte, monsieur, » dit-il à Palourd de Pontaubry. Et il disparut pour aller contrôler le wagon voisin.

Mademoiselle Berthe Collassier n'avait perdu ni un mot ni un geste de son admirateur. Elle estima que, décidément, c'était un *malin*. « Nous verrons tout de même sa tête en arrivant ! » pensa-t-elle.

Pontaubry, sage comme une image, gardait dans son coin une attitude des plus correctes. Un peu après Laigle, l'excellent oncle Cyrille, qui avait lu et relu son journal, prit un cigare dans sa poche, se tâta, se retâta et finit par demander à Berthe si elle avait des allumettes, à quoi la nièce répondit négativement. « O Providence ! le vieillard fume », pensa M. de Pontaubry. Et, très obligeamment, il tira d'un mignon porte-allumettes en argent ciselé une « bougie » à tête bleue, qu'il offrit à son compagnon de voyage.



En wagon, entre étrangers, une allumette acceptée ne tarde pas à précéder la conversation. Le cigare du fonctionnaire n'était pas fumé à moitié que le vicomte et l'oncle Cyrille avaient rompu la glace. Ce contact amical fut vu d'un mauvais œil par Mademoiselle Collassier; et comme l'oncle déclarait, à voix basse, que « ce monsieur était charmant », la fille du colonel, un peu nerveuse, raconta à son chaperon l'ardent pourchas dont elle était l'objet de la part de l'homme aux allumettes. Un nuage passa sur la face de l'oncle Cyrille.

Il avait été capitaine de la garde nationale pendant le siège, était frère d'un colonel de cavalerie, — deux choses qui l'autorisaient, à l'occasion, à prendre des allures militaires. Pendant une seconde, il se demanda fort sérieusement s'il ne jetterait pas le vicomte par la portière ; mais une pensée pacifique traversa son cerveau : « Cet homme va à Port-Léon, comme ma nièce et moi. Et qui me dit que ce n'est point là mon futur neveu, le gendre choisi par mon frère ? » L'idée, communiquée à Berthe, la rendit de nouveau rêveuse. Plusieurs fois même, à la dérobée, elle jeta sur le suiveur des regards plutôt sympathiques...

L'express s'arrêta. On était à Port-Léon. L'oncle Cyrille tira sa montre. « Midi et demi, s'écria-t-il, la bonne heure pour déjeuner ». Tous trois descendirent sur le quai.

Malle, valise et carton à chapeaux furent hissés sur l'une des voitures qui guettaient, devant la petite station, l'arrivée du train de Paris. Quelques indigènes de Port-Léon dévisageaient les voyageurs. Le vicomte, naturellement, mettait pour la première fois les pieds dans ce pays perdu. Sa crânerie néanmoins demeurait entière.

« Je ne connais pas la ville, dit-il à l'oncle Cyrille. Auriez-vous l'extrême obligeance, monsieur, de m'indiquer un bon hôtel ?

— Ma nièce et moi, nous descendons à l'Hôtel de la Brigade. Mais je pense que vous serez très bien au *Soleil d'Or*, chez Vigoureux aîné, ou plutôt à l'hôtel des *Trois Requins*, tenu par Le Kordec, un ancien marin de l'État..

— Merci, monsieur, j'avais complètement oublié que je descends aussi à l'Hôtel de la Brigade. — On doit y être mieux qu'ailleurs », ajouta l'audacieux en souriant.

Cette fois, M. Cyrille Collassier heurta du coude le dos de son exquise nièce. « Ma chère enfant, dit-il à mi-voix, le doute n'est plus permis; c'est bien là ton futur mari. Tu l'as entendu : il descend chez nous, à l'Hôtel de la Brigade, chez ton père... Sois aimable avec lui. Il est charmant, charmant .. Je vais le prendre dans notre voiture... — Prenez, mon oncle, prenez ! » répondit en rougissant Mademoiselle Berthe.

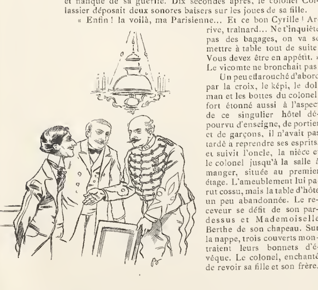


En cinq minutes, la voiture avait parcouru les principales rues de Port-Léon. On tourna à droite devant la mairie, on laissa le tribunal et la sous-préfecture sur la gauche pour atteindre les bords du Baliveau, la rivière qui coupe en deux la petite cité. L'Hôtel de la Brigade se montra, blanchi à neuf et flanqué de sa guérite. Dix secondes après, le colonel Collassier déposait deux sonores baisers sur les joues de sa fille.

« Enfin ! la voilà, ma Parisienne... Et ce bon Cyrille ! Arrive, traînard... Ne t'inquiète pas des bagages, on va se mettre à table tout de suite. Vous devez être en appétit. »

Le vicomte ne bronchait pas.

Un peu effarouché d'abord par la croix, le képi, le dolman et les bottes du colonel, fort étonné aussi à l'aspect de ce singulier hôtel dépourvu d'enseigne, de portier et de garçons, il n'avait pas tardé à reprendre ses esprits, et suivit l'oncle, la nièce et le colonel jusqu'à la salle à manger, située au premier étage. L'ameublement lui parut cossu, mais la table d'hôte un peu abandonnée. Le receveur se défit de son pardessus et Mademoiselle Berthe de son chapeau. Sur la nappe, trois couverts montraient leurs bonnets d'évêque. Le colonel, enchanté de revoir sa fille et son frère, paraissait d'excellente humeur. Comme il venait d'apercevoir le vicomte, il marcha droit à lui, et très aimablement :



« Monsieur déjeune avec nous ?

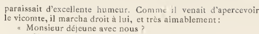
— Si vous le voulez bien, cher monsieur... colonel . » répondit le vicomte.

Le receveur s'approcha de son frère, cligna de l'œil et, d'un air entendu :

« Monsieur est de nos amis. Je te le donne comme un charmant compagnon de route.

— A la bonne heure ! s'écria le colonel... Mariette, ajoutez un couvert... au trot, mon enfant, au trot.. Et maintenant, à table ! comme on chante dans les *Huguenots*. »

Le déjeuner fut délicieux, arrosé d'excellent vin blanc, mais un peu promptement mené. Le colonel se montra plein de prévenances pour cet élégant convive, à lui inconnu, qu'il tenait au fond du cœur pour quelque jeune ami de son frère. Le vicomte Palourd de Pontaubry eut le bon goût de ne s'étonner de rien, pas même de l'absence des garçons et du propriétaire de l'hôtel.



« Ce sont les mœurs de la province, pensa-t-il. On est à l'hôtel comme chez soi. Enfin ! je sais toujours qu'elle est fille d'un colonel, et que... »

« Pardon, monsieur, dit Mademoiselle Berthe au hardi Pontaubry, papa vous demande si vous prenez du café..

— Comment donc ! mademoiselle, tout ce qu'on voudra . .. une tasse... deux tasses.. »

Il allait dire trois tasses, mais l'apparition des havanes l'arrêta. Il en choisit un bien sec dans la boîte que lui tendait le colonel, l'alluma et, pour dire quelque chose:

« Ne vous ennuyez-vous point un peu dans ce pays perdu, mon colonel ?

— Moi, m'ennuyer! s'écria le commandant par intérim de la brigade, on voit bien que vous ne me connaissez pas... ni moi, ni l'armée... Tenez, mon jeune ami... Mais, au fait, cet oublieux de Cyrille ne vous a pas présenté... A qui ai-je l'honneur ..

— Au vicomte Jean Palourd de Pontaubry, cher monsieur, répondit à la hâte le clubman.

— Tiens ! vous êtes vicomte ? » interrogea naïvement Cyrille Collassier.

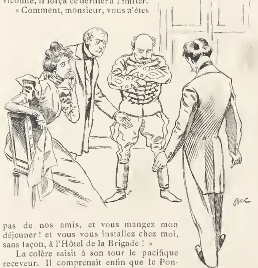
Le colonel toussa deux ou trois : *Hum! hum!* cessa de fumer, puis dévisagea froidement son frère, sa fille et son convive inattendu.

« Ah ! ça, dit-il, vous voilà tous trois comme des ahuris.,... Cyrille, tu ne connais donc pas monsieur ?

— Je n'ai cet honneur que depuis ce matin... »

Ces mots, timidement proférés par l'oncle Cyrille, amenèrent une catastrophe. D'un bond, le colonel quitta la table et, par un flamboyant regard décoché au vicomte, il força ce dernier à l'imiter.

« Comment, monsieur, vous n'êtes pas de nos amis, et vous mangez mon déjeuner ! et vous vous installez chez moi, sans façon, à l'Hôtel de la Brigade ! »



La colère saisit à son tour le pacifique receveur. Il comprenait enfin que le Pontaubry n'était point le gendre probable, et, dans son désir de châtier celui qu'il prenait pour un intrigant ou un mauvais plaisant :

« Ajoute qu'il a osé suivre ta fille jusqu'ici ! » clama Cyrille en s'adressant au colonel.

Interrogée par son père, Mademoiselle Berthe baissa les yeux. La stupéfaction semblait l'avoir rendue muette.





Extrait de l'Album illustré de VOILES, VOILETTES ET GANTS de

HENRY, A LA PENSÉE

5, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

Envoie franco sur Demande.



« JARDIN DE MON CURÉ » *EXTRAIT CONCENTRÉ*
Parfumerie GUERLAIN, 15, Rue de la Paix, Paris.

LES VRAIS BONBONS VERT-GALANT

du **Professeur MINGAUD**, Pharmacien de 1re classe

sont ordonnés par les meilleurs médecins dans toutes les affections provenant de la fatigue morale ou physique, du surmenage, de l'âge ou des excès.
Ils sont toniques, reconstituants et véritablement régénérateurs.
C'est un excitant sans danger pour la santé et un stimulant sans fatigue pour l'estomac.

C'EST LA VIE PROLONGÉE AVEC TOUS SES CHARMES

BOITE, **10** FR. — DEMI-BOITE, **5** FR. — CHAMPAGNE, **15** FR. — ELIXIR, **12** FR. — DEMI-FLACON, **6** FR.

Dépôt des Produits Vert-Galant: MINGAUD, 83, Boulevard de Clichy, et toutes bonnes pharmacies.

Se méfier des imitations.









H.-P. MOORHOUSE 29, rue des Petites-Écuries



Numéro Spécial

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

FIGARO ILLUSTRÉ

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 Fr.

PARFUMERIE DES ORCHIDÉES

LENTHÉRIC

PARIS ❊ 245, Rue Saint-Honoré ❊ PARIS



Le parfum bien choisi et bien employé donne un cachet de distinction. Mais il est préférable de ne pas se parfumer que d'employer des parfums de mauvais aloi, parfums artificiels et incommodants. Les Parfums de Lentheric sont garantis purs et naturels, vous pouvez en essayer; ces fines essences se vendent depuis 3 francs le flacon, et son Eau de Cologne depuis 2 fr. 50 le quart de litre. (Lentheric, 245, rue Saint-Honoré.)



Quelle que soit la nature de la peau du visage, il est important de la préserver du froid, du vent et de la grande chaleur.

La *Rosée Orkilia* est le préservatif par excellence, elle est essentiellement hygiénique; employée avec la *Poudre de riz Orkidée*, elle donne au teint de la fraîcheur et de l'éclat.

La *Rosée Orkilia* se vend 5 francs le flacon, et la *Poudre de riz Orkidée* 3 francs la boite.

Pour combattre efficacement les pellicules, cette plaie de la chevelure, il faut d'abord avoir grand soin de ses cheveux, les tenir toujours bien propres, et les brosser régulièrement matin et soir.

La *Lotion Lenthéric*, 245, rue Saint-Honoré, fait disparaître pellicules et démangeaisons; 3 fr. 60 le flacon.

Pour avoir les cheveux brillants et souples et maintenir les ondulations, la *Soupline*, de Lenthéric, est d'un charmant effet immédiat et a l'avantage de ne pas graisser les cheveux; 3 fr. 60 le flacon.



L'ondulation, quoiqu'on en dise, donne toujours au visage une incomparable douceur. Il ne s'agit pas de crêpeler ses cheveux, mais d'en faire de grandes vagues ou de jolies bouclettes.

L'épingle Waver, en écaille, est le plus simple moyen de s'onduler et, pour maintenir les ondulations et frisures, l'*Eau du Waver* est d'un merveilleux effet; le flacon, 4 francs.

Pour se nettoyer la tête en quelques minutes, sans courir les risques de l'humidité, rien ne vaut l'*Antiseptique*, le flacon, 4 francs, de Lenthéric, 245, rue Saint-Honoré.



COUVERTURE DU CATALOGUE ILLUSTRÉ DE SELLERIE

DE LA

MAISON E. BERNARD

46, Boulevard de Strasbourg

PARIS

Envoyé franco sur demande aux lecteurs du **FIGARO ILLUSTRÉ**

GLACIÈRE DES CHATEAUX

ET DES CAMPAGNES

Produit en 10 minutes de 500 grammes à 8 kilos de glace ou des Glaces, Sorbets, etc., par un sel inoffensif.

J. SCHALLER, 332, Rue Saint-Honoré, PARIS

PROSPECTUS FRANCO



Cie Coloniale

CHOCOLATS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ *QUALITÉ UNIQUE (QUALITÉ SUPÉRIEURE)* Composée exclusivement des meilleures sortes de **Thés noirs de Chine**

La Boite de 300 gr... 6 fr. — La Boite de 150 gr... 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LES SACHETS DE TOILETTE

du docteur DYS

Infusent à l'épiderme une fraîcheur naturelle et sans artifice

ILS EMPÊCHENT DE VIEILLIR

DARSY, 31, rue d'Anjou.



LA LUSTREUSE-DIAMANT

Nouvelle brosse de pansage en CAOUTCHOUC pour chevaux



La meilleure brosse pour lustrer la robe des chevaux. la débarrasser complètement de la bourre et des pellicules. — L'élasticité de la LUSTREUSE-DIAMANT permet de la passer sur toutes les parties du corps du cheval ; elle est supportee par tous les chevaux, même les plue retifs.

A. LHÉRITIER & Cie, (PLAINE-SAINT-DENIS, Seine



FAC-SIMILE DE LA BOITE

CONTENANT

LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & Cie.

Papeteries du Marais.

Quinzième Année. Deuxième série. — N° 87.

FIGARO ILLUSTRÉ

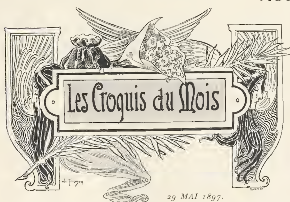
ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Juin 1897

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

Numéro spécial. — La Comédie-Française.

SOMMAIRE



29 MAI 1897.

Le tirage du *Figaro illustré* du mois dernier était déja terminé lorsque s'est produite, le 4 mai, la catastrophe du Bazar de la Charité; nous n'avons donc pu déposer, en même temps que nos confrères de la presse périodique, notre couronne de regrets sur les cercueils des victimes. Mais on peut en parler encore aujourd'hui, car c'est un inoubliable malheur. Supposez une bataille qui aurait coûté la vie à un prince du sang, autour duquel seraient tombés huit généraux, quinze colonels, vingt-cinq commandants, cinquante capitaines : quel épouvantable désastre! C'est cependant là le bilan de ce funebre après-midi de la rue Jean-Goujon. Et n'était-ce pas les mères, les femmes, les filles de ceux qui donneraient leur vie pour la patrie qui sont mortes ce jour-là, au champ d'honneur de la femme, sur le terrain de la Charité?





Là aussi, comme à la guerre, toutes les classes de la société ont payé leur funèbre tribut : si des femmes du plus haut monde ont péri pour les pauvres, des braves gens, des cochers, des valets de pied, des femmes de chambre ont été brûlés en voulant sauver d'abord leur maîtresse, sans songer à leur propre salut. Et n'est-ce pas une touchante et très vraisemblable allégorie qu'a imaginée mon collaborateur Trianon en montrant un gardien de la paix arrachant au brasier une sœur de charité, en souvenir, sans doute, de celle qui l'a recueilli, blessé, dans quelque lointaine brousse du Tonkin ou du Soudan?

Ça été une grande semaine pour le reportage, l'interview et la photographie. Cette frénésie d'information, remplissant les colonnes des journaux des détails les plus funèbres, les plus macabres et parfois les plus intimes, eût naguère paru déplacée : on aurait jugé plus convenable d'entourer d'un respectueux silence les douleurs des familles frappées par le désastre et de les laisser à leurs deuils et à leurs larmes.

Mais le besoin de renseignement est devenu si impérieux, aujourd'hui, qu'il n'eût pas fallut songer à faire taire la presse. Elle a, d'ailleurs, montré que sa puissance, parfois nuisible, pouvait aussi opérer des miracles de bienfaisance. La souscription ouverte par le *Figaro* a amené en quelques jours plus de un million deux cent mille francs, dans la caisse des œuvres soutenues par le Bazar de la Charité c'est-à-dire beaucoup plus que n'eussent produit les ventes de cette institution.

Je ne m'étendrai pas sur le service solennel célébré à Notre-Dame pour le repos de l'âme des victimes : là aussi manquait le respect des morts : ce fut une pompe théâtrale, entremêlée de préoccupations personnelles : tandis que le Père Ollivier, profitait de la circonstance pour flétrir les corruptions du siècle, le ministre de l'Intérieur se félicitait de voir les inimitiés politiques s'arrêter devant les catafalques, le représentant de l'Empereur Allemand faisait fièrement flotter le panache de son casque à pointe au-dessus des modestes képis de nos officiers, et M. Félix Faure était heureux de montrer aux médisants qu'il savait faire le signe de la croix.

Il serait, je crois, inopportun de rapporter les vilains bruits qui ont couru sur le manque de courage et même sur la brutalité sauvage d'un certain nombre d'hommes du monde, surpris par l'incendie et qui se seraient dit-on frayés un chemin sur le corps des malheureuses femmes affolées. Une enquête minutieuse a été faite et l'on n'a pu, en fin de compte, désigner personne à qui l'on eût à reprocher de pareils actes.

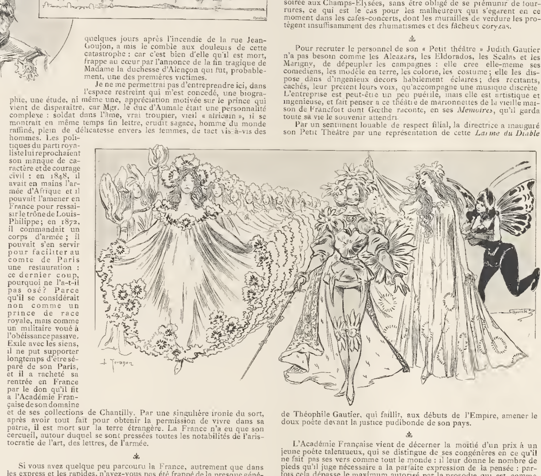
⁂

La mort de Mgr. le duc d'Aumale, survenue



quelques jours après l'incendie de la rue Jean-Goujon, a mis le comble aux douleurs de cette catastrophe : car c'est bien d'elle qu'il est mort, frappé au cœur par l'annonce de la fin tragique de Madame la duchesse d'Alençon qui fut, probablement, une des premières victimes.

Je ne me permettrai pas d'entreprendre ici, dans l'espace restreint qui m'est concédé, une biographie, une étude, ni même une appréciation motivée sur le prince qui vient de disparaître, car Mgr. le duc d'Aumale était une personnalité complexe : soldat dans l'âme, vrai troupier, vieil « africain », il se montrait en même temps fin lettré, érudit sagace, homme du monde raffiné, plein de délicatesse envers les femmes, de tact vis-à-vis des hommes. Les politiques du parti royaliste lui reprochaient son manque de caractère et de courage civil : en 1848, il avait en mains l'armée d'Afrique et il pouvait l'amener en France pour ressaisir le trône de Louis-Philippe; en 1872, il commandait un corps d'armée; il pouvait s'en servir pour faciliter au comte de Paris une restauration : ce dernier coup, pourquoi ne l'a-t-il pas osé? Parce qu'il se considérait non comme un prince de race royale, mais comme un militaire voué à l'obéissance passive. Exilé avec les siens, il ne put supporter longtemps d'être séparé de son Paris, et il a racheté sa rentrée en France par le don qu'il fit à l'Académie Française de son domaine et de ses collections de Chantilly. Par une singulière ironie du sort, après avoir tout fait pour obtenir la permission de vivre dans sa patrie, il est mort sur la terre étrangère. La France n'a eu que son cercueil, autour duquel se sont pressées toutes les notabilités de l'aristocratie de l'art, des lettres, de l'armée.



⁂

Si vous avez quelque peu parcouru la France, autrement que dans les express et les rapides, n'avez-vous pas été frappé de la presque générale laideur des femmes rencontrées dans la campagne et dans les petites villes, sauf dans des régions relativement lointaines de la Provence, de la Gascogne et des Pyrénées? Avez-vous cherché la raison de cette disette?

Elle est facile à trouver et je la vérifiais, l'autre soir, en voyant dans ce merveilleux ballet du *Chevalier aux Fleurs*, par lequel le « Marigny » a inauguré la saison, évoluer de véritables troupeaux de belles créatures, jeunes, un peu massives dans leurs formes qu'elles montrent avec une sorte d'impudeur passive, inconscientes et dénuées de coquetterie. Et si, privilégié, heureux et envié, vous pénétrez dans les coulisses, dans les loges et dans les vestiaires où s'accomplissent les rapides changements de costume, où les Anges du « nu » se transforment en « Diable » pour le « deux », vous percevrez, parmi les vulgaires interpellations qu'elles échangent entre elles, les accents variés des diverses provinces de France, entremêlées des parisianismes maladroitement appliqués, des « pour sûr! » des « non, mais alors! » et autres interjections populaires.

Et l'on constate, en voyant leur rusticité, que la réunion de tous ces beaux êtres féminins est le produit d'une sélection qui s'effectue instinctivement, automatiquement dans les campagnes et qui entraîne vers le gouffre parisien toutes celles qui eussent été de joyeuses filles d'auberge, de placides gardeuses d'oie, de simples vachères, voire des ramasseuses de pomme de terre; elles se fussent transformées plus tard en excellentes fermières et en bonne mères de famille, sort préférable à celui qui les attend : la misère et la tuberculose.

Aussi les princes qui, si l'on en croit la légende, sont enclins à épouser des bergères, n'ont plus besoin de courir les champs à la recherche de leur idéal; ils le rencontreront plus commodément dans les petits théâtres parisiens : c'est, d'ailleurs, ce qu'ils font.

Cette digression philosophico-sociale m'a éloigné du « Marigny », ce très élégant et très confortable théâtre, qui, après des fortunes diverses, vient d'être inauguré aux Champs-Elysées.

C'est un exquis poème, fait à souhait pour le plaisir de l'esprit, des yeux et des oreilles, que ce ballet du *Chevalier aux Fleurs*, imaginé par Armand Silvestre : des chœurs accompagnent l'action et les danses sur une musique de deux maîtres, André Messager et Raoul Pugno, qui ont su dissimuler leur science en la rendant aimable. Le rôle d'Elias est rempli par Mademoiselle Angèle Héraud, élégante et souple dans le maillot gris-perle du Chevalier fleuri; elle mime avec un mélange de grâce et de fougue qui lui a conquis l'entière sympathie du public.

⁂

L'installation du « Marigny » offrira, aux habitants du quartier des Champs-Elysées et aux promeneurs nocturnes de cette élégante région, un fort confortable refuge contre les frimas de l'été fantasque et paradoxal que nous subissons. On pourra, désormais, venir passer la soirée aux Champs-Elysées, sans être obligé de se prémunir de fourrures, ce qui est le cas pour les malheureux qui s'égarent en ce moment dans les cafés-concerts, dont les murailles de verdure les protègent insuffisamment des rhumatismes et des fâcheux coryzas.

⁂

Pour recruter le personnel de son « Petit théâtre » Judith Gautier n'a pas besoin comme les Alcazars, les Eldorados, les Scalas et les Marigny, de dépeupler les campagnes : elle crée elle-même ses comédiens, les modèle en terre, les colorie, les costume; elle les dispose dans d'ingénieux décors habilement éclairés; des récitants, cachés, leur prêtent leurs voix, qu'accompagne une musique discrète. L'entreprise est peut-être un peu puérile, mais elle est artistique et ingénieuse, et fait penser à ce théâtre de marionnettes de la vieille maison de Francfort dont Gœthe raconte, en ses *Mémoires*, qu'il garda toute sa vie le souvenir attendri.

Par un sentiment louable de respect filial, la directrice a inauguré son Petit Théâtre par une représentation de cette *Larme du Diable* de Théophile Gautier, qui faillit, aux débuts de l'Empire, amener le doux poète devant la justice pudibonde de son pays.

⁂

L'Académie Française vient de décerner la moitié d'un prix à un jeune poète talentueux, qui se distingue de ses congénères en ce qu'il ne fait pas ses vers comme tout le monde : il leur donne le nombre de pieds qu'il juge nécessaire à la parfaite expression de la pensée : parfois cela dépasse le maximum autorisé par la prosodie qui est, comme chacun le sait, de douze pieds; mais il importe peu à M. Gregh. Dans d'autres circonstances, s'il cherche à imposer à son lecteur une sensation féminine, il exclue les rimes masculines dont l'alternance obligée est, paraît-il, une « balançoire » surannée. On assure qu'il prépare un recueil intitulé : « Sonnets courts et sonnets longs », ne contenant que des sonnets de douze et de seize vers; le sonnet de quatorze vers, avec la vieille symétrie des deux quatrains suivis des deux tercets a assez vécu. On s'explique difficilement par suite de quelle aberration l'Académie Française, gardienne des traditions, a cru devoir encourager l'entreprise de M. Gregh. Les partisans de ce dernier s'excusent en alléguant qu'ils ont voulu récompenser le talent poétique et non pas la poésie de M. Gregh; c'est même pour bien indiquer cette nuance que le prix entier ne lui a pas été décerné. L'explication me paraît bien subtile : j'incline plutôt à penser que l'Académie glisse sur la pente des concessions et du cabotinisme où l'ont précédée, hélas! la magistrature et même le clergé. Nous sommes dans la période des concessions qui précède les effondrements.

⁂

La *Frédégonde*, de M. Dubout — auteur tragique qui n'est pas du « bâtiment » — a enfin été représentée à la Comédie-Française après quatre-vingt-dix répétitions, que la direction, les artistes et le personnel ont subies avec une rare abnégation. L'accueil de la presse, à la première représentation, a été plutôt froid; mais on assure que le public des représentations suivantes a été moins sévère. Cela tient, sans doute, à ce qu'il ne peut pas y avoir de pièces absolument mauvaises à la Comédie-Française; que le sujet soit antipathique, que l'écriture soit insuffisante, il reste toujours, pour soutenir l'œuvre, l'incomparable ensemble de la troupe.

⁂

L'art national vient de faire une perte sensible : le grand paysagiste Français est mort le 28 mai. C'était un véritable et sincère amant de la nature : et, nous autres, Parisiens, ne devons-nous pas une particulière reconnaissance à cet excellent artiste qui nous a fait comprendre la

poésie de nos doux environs, de ce Bas-Meudon surtout qu'il affectionnait et dont il comprenait si bien les pâles verdures.

ÉLÉONORA DUSE

Le Tout-Paris mondain ne saurait vivre sans une idole théâtrale. Or, voici venir l'été qui ferme les salles de spectacle : Sarah s'en va, Réjane l'imite, Bartet nous quittera bientôt, sans doute. Eléonora Duse arrive à point pour combler ce vide : elle est, je crois, la seule artiste dramatique italienne qui ait abordé la scène française depuis la Ristori, marquise del Grillo, dont le souvenir est resté si profondément empreint dans la mémoire de ceux qui l'ont entendue et vue. La Ristori était une classique ; la Duse, qui appartient à une autre génération, est essentiellement moderne : elle adore Mæterlinck et admire Ibsen; la *Magda* de Sudermann lui a fourni un de ses plus grands succès. Et n'est-ce point un signe des temps, un curieux phénomène de cosmopolitisme que cette actrice italienne venant présenter, à des Français, dans sa langue maternelle, les œuvres d'un Allemand, d'un Suédois ou d'un Flamand ; il est vrai qu'elle aime aussi Alexandre Dumas fils, qui le lui rendait bien.



Cliché Aimé Dupont, New-York.

La représentation qu'elle vient de donner de *la Signora dalle Camelie*, au theatre de la Renaissance, a été une longue ovation pour cette tragédienne étrange, si moderne, si peu banale. Elle possède la vraie passion, la belle voix pénétrante et chaude des Italiennes, l'élan naturel et parfois rude du geste et le médiocre souci des attitudes apprêtées.

Elle était cependant fort émue, avant de paraître devant ce public parisien, elle qui a affronté toutes les scènes de l'Europe. Aujourd'hui, elle peut être rassurée.

Notre confrère Jules Huret, dans une interview publiée par le *Figaro* du 28 mai, et, mieux encore, le comte Joseph Primoli, dans une étude approfondie que contient la *Revue de Paris* du 1er juin ont donné sur cette grande artiste les détails les plus intéressants. La photographie que nous reproduisons ici est une des dernières qui aient été faites de Eléonora Duse.

LE CIRQUE MOLIER

Le soir même du jour où s'effondrait dans les flammes le bazar de la rue Jean-Goujon, une représentation, organisée au profit d'une œuvre de charité, devait avoir lieu au cirque Molier : c'était un gros événement mondain, car, jusqu'à ce jour, Molier n'avait jamais ouvert son cirque que deux fois par an à des invités non payants. La représentation fut ajournée en raison du désastre qui frappait tant de familles de la haute société, et, par une singulière coïncidence, cinq jours plus tard, un incendie détruisait en partie le cirque Molier. La photographie, exécutée par un de nos opérateurs, que nous reproduisons, représente l'intérieur du cirque, avec M. Molier, en tenue de travail, donnant une leçon à une jeune et gracieuse écuyère, Mlle Bennet Yankly, que nous verrons, sans doute, prochainement débuter sur une plus vaste piste. Ce cliché a été pris la veille de l'incendie : on peut donc dire qu'il constitue le dernier document graphique sur cet établissement singulier.

LUTÉCIUS.

Les Livres

Le général Fleury, dont la librairie Plon publie aujourd'hui un premier volume de souvenirs, est resté, avec Morny et Persigny, l'un des types les plus légendaires de la période du second Empire. Hommes élégants, de fière mine, aventureux et ne se souciant guère d'épargner leur peau, ils dégagent comme un parfum de Rubempré et de Rastignac, et leur association, leur entier dévouement à la cause du Prince Louis-Napoléon semble une réalisation de l'*Histoire des Treize* : ils appartenaient, d'ailleurs, à une génération nourrie de Balzac et ils avaient appris, dans sa prodigieuse Comédie-Humaine, comment il faut jouer son rôle dans la vie lorsqu'on veut parvenir.

A ce point de vue, aussi bien qu'au point de vue historique, *Les Souvenirs du général Fleury* sont un livre précieux, écrit sans pédanterie aucune, mais, au contraire, plein d'allure et de bonne humeur cavalière. Il raconte, avec une désinvolture qui fera sans doute frissonner les purs républicains, le « crime » du 2 Décembre, que la France ratifia avec acclamations, car elle la délivrait de l'oligarchie menaçante de l'Assemblée nationale. Puis, ce sont les débuts de la Présidence, la transformation impériale, le mariage de l'Empereur. Ce volume mène le lecteur jusqu'en 1859.

Le quatrième volume des *Mémoires des Autres*, par la comtesse Dash, comprend la première partie du règne de Louis-Philippe. On y trouvera de charmants et curieux tableaux de la société de cette époque où, si nous en croyons la bavarde comtesse, les femmes étaient beaucoup plus romanesques et plus sensibles que de nos jours; la comtesse Dash, qui appartenait au monde royaliste, n'y épargne pas les malices contre la nouvelle Cour. Bien des personnages, dont le souvenir est resté dans la mémoire des lettres et des mondains, sont ici dépeints avec une grâce et une finesse que relève parfois une discrète malice.

La France a eu Louis XIV et Napoléon ; la Russie a eu Pierre Ier, que Walizewski, dans son nouveau volume intitulé ; *Pierre le Grand*, considère comme supérieur à ces deux génies, qui dominent encore ce qui reste d'organisation dans notre pays. M. Walizewski s'est placé au premier rang des historiens de l'école documentaire par son livre sur Catherine II, « le Roman d'une Impératrice ». Le présent travail complétera sa réputation. L'on y trouve à chaque page l'expression d'un ardent patriotisme, d'une foi ardente dans l'avenir de cette race jeune et dont la sève ascendante exubère à côté de nos races latines, lasses et décrépites, qu'envahit le coma.

Le règne de Pierre Ier fut rude et sanglant : pour dompter ces ours il n'hésita pas—ours lui-même, mais plus fort et plus adroit que les autres — à multiplier pendaisons, décapitations, mutilations, à zébrer des stries sanglantes du knout les corps blancs des femmes nobles. Mais cela était nécessaire — du moins M. Walizewski nous l'affirme—pour atteindre le but : la formation de la Russie moderne.

Quoique très solidement documenté, ce livre n'a rien de l'appareil savant qui parfois, dans ces travaux d'érudition, rebute le lecteur. Certaines parties sont peintes avec infiniment de verve et une singulière abondance d'anecdotes. Je citerai, entre autres, le chapitre III, qui raconte les amours de Pierre et de Catherine. On dirait que Scribe, auteur peu documentaire, le connaissait, il y a quarante ans, lorsqu'il écrivit le livret *L'Étoile-du-Nord*. Ce volume, qu'accompagne la reproduction d'un beau portrait de Pierre le Grand, par Karl Moor, est édité par la maison Plon.

J'ai coupé, avec un sentiment de tristesse profonde, les feuillets du *Carnet de Campagne* du colonel Lentonnet, dont la bonne et rude figure de troupier est représentée à la première page du livre. Sous la simplicité de son style militaire, de ses descriptions brèves, de ses rapides croquis, on peut suivre les douloureuses péripéties de cette campagne de Madagascar qui, sans combats sérieux, a coûté proportionnellement, à la France, plus d'hommes que ne coûta la retraite de Russie. M. H. Galli, qui a publié ce carnet à la librairie Plon, l'a fait

suivre de pièces justificatives, dont la plus intéressante est « le tableau officiel des pertes subies par le corps expéditionnaire », lequel se *balance*, comme disent les comptables, par une perte de cinq mille cinq cent quatre-vingt-douze hommes. De très curieuses reproductions de photographies instantanées complètent ce volume.

Dans *Le Royaume de la rue Saint-Honoré*, M. Pierre de Ségur nous donne un très complet et très curieux tableau du mouvement littéraire dont le salon de Madame Geoffrin fut le centre depuis 1730 jusqu'à la Révolution. — L'hôtel de Madame Geoffrin était situé rue Saint-Honoré, près de Saint-Roch, de là le titre du volume. L'œuvre de M. de Ségur est une ingénieuse compilation de documents déjà publiés et surtout de documents inédits, notamment des lettres de l'impératrice Catherine et de Grimm, sans compter des lettres de M. Geoffrin, dont les originaux existent à la Société royale d'Edimbourg. Cet ouvrage, publié dans la série des in-8º de la librairie Calmann-Lévy, est accompagnée d'un mythologique portrait de Madame Geoffrin, par Nattier.

Yves de Noly, auteur de romans appréciés, rejette aujourd'hui son pseudonyme et, sur la couverture de *Scrupule*, inscrit ses vrais noms : Baronne de Baulny, née Louise Rouher ; il n'y avait, d'ailleurs, aucun motif de les cacher. *Scrupule* est un roman contemporain, la toujours triste aventure d'un homme qui n'ose épouser celle qu'il aime, parce qu'elle est plus riche que lui. La vraie passion se laisse-t-elle vraiment barrer la route par ces considérations mondaines ? Je ne le crois pas, mais il est cependant convenable de l'admettre. Un des charmes du roman de Madame de Baulny naît de ses très délicates et très poétiques descriptions du paysage breton, dessinées d'un trait sobre, mais net et coloré.

Une étrange histoire de saltimbanque, entremêlée d'amours brutales, de jalousies sanguinaires, avec la guillotine pour dénouement, donne son titre au nouveau volume de M. Catulle Mendès : *Arc-en-Ciel et Sourcil-Rouge*, que vient de publier la librairie E. Fasquelle. D'autres récits, non moins étranges, complètent ce livre ; déjà publiés dans les journaux, au cours de l'année dernière, ils méritent bien d'être réunis sous une forme définitive.

Bien rares aujourd'hui, les romans dont on puisse recommander la lecture aux jeunes filles. Aussi suis-je heureux de signaler la *Fille-des-Grèves*, d'André Valdès, très pittoresque et très dramatique tableau de la vie maritime bretonne. L'ouvrage fait partie de la « Nouvelle Collection » de l'éditeur Eugène Fasquelle.

Les lecteurs du *Figaro illustré* ont eu, dans notre dernier numéro de Noël, la primeur du *Jardin des Délices*, publié aujourd'hui par la librairie du Mercure de France. C'est une série de contes persans de la belle période littéraire de Nizami, tout pleins de couleurs, de merveilleux, de finesse, de gaieté et parfois de dramatique. M. Lacoin de Vilmorin et le Dr Khalil-Khan ont dû se livrer à un travail très méticuleux d'arrangement pour coordonner les récits souvent confus des poètes persans. Ils l'ont fait avec un soin et un respect qui leur ont valu les félicitations du ministre de Perse à Paris.

Dans *Le Bec en l'air*, que Alphonse Allais qualifie, en sous-titre, de « œuvres anthumes », indiquant ainsi, ingénieusement, qu'il est bien vivant et que ce ne sont point là des œuvres posthumes, le joyeux complice du Captain Cap a rassemblé la série de ses chroniques du *Journal* ; Alphonse Allais, avec un art qui, pour n'être pas très relevé n'en est pas moins une véritable création, a introduit dans « l'écriture » la fantaisie inattendue, les grimaces, les gambades et les facéties outrées des clowns anglais, et, comme eux, il possède un don merveilleux d'observation et d'ironie.

Le Voyage artistique à Bayreuth, de M. Albert Lavignac, professeur d'harmonie au Conservatoire, présente un haut intérêt artistique. La notoriété et la compétence de l'auteur nous offrent une solide garantie contre le ridicule parti pris d'admiration qui rend si intolérable les commentateurs habituels, les apôtres de Richard Wagner. L'auteur, dans sa préface, dit fort sagement que « il a voulu présenter le style wagnérien dans la clarté spéciale qui lui est propre, en le dégageant des nébulosités dont l'enveloppent parfois certains de ses commentateurs, qui ne se rendent pas compte que, loin d'aplanir la route, ils la hérissent de difficultés ».

Je n'ai malheureusement pas ici la place d'entrer dans l'examen détaillé du livre de M. Lavignac, véritable traité que devront lire et relire attentivement ceux qui voudront tirer de la musique wagnérienne les infinies jouissances qu'elle renferme. L'auteur, qui ne néglige rien, a fait précéder son étude d'une sorte de guide à Bayreuth, et s'abaissant au rôle modeste de Bædeker et de Joanne, il fournit au touriste wagnérien les indications les plus minutieuses sur les conditions matérielles du pèlerinage à Bayreuth. Ce volume, abondamment illustré de photographies et d'exemples en musique, est édité par Delagrave, qui a déjà publié « La musique et les musiciens », du même auteur.

Au moment où revient la saison des excursions lointaines, nos lecteurs nous sauront gré de leur recommander un joli volume paru chez Hachette : *A travers le Salzkammergut*, où M. Auguste Marguillier décrit et fait aimer un pays peu connu des touristes français et qui, cependant, pourrait être mis au premier rang parmi les contrées alpestres. Ses paysages gracieux ou sévères, ses massifs imposants, ses panoramas grandioses, ses nombreux lacs, ses forêts, ses glaciers, ses gorges et ses cascades l'ont fait surnommer « la Suisse autrichienne » et ont, sur la vraie Suisse, l'avantage de n'être pas encore encombrés d'hôtels et gâtes par les méfaits du cosmopolitisme. On trouvera, dans ce livre, la représentation de maintes curieuses scènes de mœurs à côté des paysages où un artiste de grand talent, M. Grubhofer, évoque les sites les plus pittoresques de ce beau pays.

La livraison de juin des *Maîtres de l'Affiche* présente un vif intérêt avec la *Loïe Fuller*, de Chéret, état vert et rouge ; le *Salon de la Rose-†-Croix*, de Carloz Schwabe ; le *Moulin de la Galette*, de Rœdel, et une affiche américaine de miss Stowell, pour la *Librairie Humphrey*. Une ravissante prime : *Impatience*, par Willette, complète ce fascicule.

T. G.

CONSEILS

La plupart des dames cherchent à blanchir et à velouter leur épiderme, à donner à leur visage un reflet de fraîcheur et de jeunesse. Une bonne poudre de riz serait suffisante si elle résistait au frottement, mais le moindre contact supprime ce précieux duvet.

Le docteur Dys vient de trouver le moyen de donner toute l'adhérence nécessaire à sa merveilleuse poudre de riz la Printanière générale.

La poudre de riz liquéfiée du docteur Dys, à base d'eau distillée et de sève dermate, est sans aucun corps gras. Elle incruste sur l'épiderme un nacre, une fraîcheur veloutée que le frottement ne peut enlever. Elle empêche le hâle et les taches de rousseur. Elle arrive à point pour les dames qui font de la bicyclette.

Cette poudre liquéfiée résiste aux frottements de la voilette, des encolures et des fourrures. La sortie de bal n'altérera pas le duvet charmant ainsi appliqué sur le visage, le cou, les bras, les mains et les épaules. Il y a quatre teintes, comme dans la poudre de riz. Le pot est de vingt francs. Cependant, Darcy, 31, rue d'Anjou, m'a promis d'en préparer quelques petits pots à dix francs pour mes lectrices qui voudraient essayer cette merveille. — C. D.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

EXCURSIONS AUX GORGES DU TARN

Organisées avec le concours de la « Société des Voyages Economiques », les 20 juin, 11 juillet, 8 août, 29 août et 12 septembre 1897.

Itinéraire : Paris, Arvant, Mende, Ispagnac, Sainte-Enimie, Le Tarn, Le Rozier, Dargilan, Montpellier-le-Vieux, Millau, Béziers, Carcassonne, Toulouse, Paris.

Prix de l'excursion : 1re classe, 260 fr. — 2e classe, 230 fr.

Ces prix comprennent : le transport en chemin de fer, la nourriture, le logement, les omnibus, voitures et barques pendant toute la durée du voyage (sous la responsabilité de la Société des Voyages économiques).

Les souscriptions sont reçues aux bureaux de la Société des Voyages économiques, 17, rue du Faubourg-Montmartre, et 10, rue Auber, à Paris.

On peut se procurer des renseignements et des prospectus détaillés à la gare de Paris P.-L.-M., ainsi que dans les bureaux-succursales de cette Compagnie, à Paris.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

En Touraine, aux châteaux des bords de la Loire et aux stations balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.

Premier Itinéraire : 1re classe, 86 francs. — 2e classe, 63 francs. Durée : 30 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande, et retour à Paris, *via* Blois ou Vendôme, ou par Angers, *via* Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

NOTA. — Le trajet entre Nantes et Saint-Nazaire peut être effectué, sans supplément de prix, soit à l'aller, soit au retour, dans les bateaux de la Compagnie de la Basse-Loire.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée une, deux ou trois fois de dix jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 % du prix du Billet.

Deuxième Itinéraire : 1re classe 54 francs. — 2e classe 41 francs. Durée : 15 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, et retour à Paris, *via* Blois ou Vendôme.

En outre, il est délivré à toutes les gares du réseau d'Orléans, des Billets aller et retour comportant les réductions prévues au tarif spécial G. V. nº 2 pour des points situés sur l'itinéraire à parcourir, et *vice versâ*.

Ces billets sont délivrés toute l'année à Paris, à la gare d'Orléans (quai d'Austerlitz), aux bureaux succursales de la compagnie et à toutes les gares et stations du réseau d'Orléans, pourvu que la demande en soit faite au moins trois jours à l'avance.

LE FIGARO-SALON DE 1897

PAR PHILIPPE GILLE

Plus de 100 Reproductions en Phototypogravure auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS (format 42×64) des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

En vente, chez tous les Libraires et à la Librairie du « Figaro », 26, rue Drouot :

Nº 2. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées) grande prime double en couleurs : *Projets d'avenir*, par ÉDOUARD GELHAY.

Nº 3. — Société nationale des Beaux-Arts (Champs-de-Mars), grande prime double en couleurs : *Bonjour Pierrot*, par PIERRE CARRIER-BELLEUSE.

UN FASCICULE : **2** FR. — FRANCO **2** FR. **30**.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, *Union postale :* UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.
(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi Joyant et Cie, Asnières.

P. MIGNARD



MOLIÈRE

Dans le rôle de Jules César de la « Mort de Pompée ».

(Appartient à la Comédie-Française.)

Typogravure GOUPIL, Paris.



M. AMEL. Mlle DUDLAY. M. LEITNER. M. VILLAIN. M. SILVAIN. M. ALBERT LAMBERT FILS.

MITHRIDATE

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

AVANT-PROPOS

Dans un article autrefois consacré à la Comédie-Française, Émile Augier salue en elle un des restes glorieux de l'ancienne France. Avec l'Académie, c'est ce qui lui semble subsister de l'ancien régime. Il eût pu dire alors que la vieille France, en fondant ces deux institutions dont s'honore la France nouvelle et qui lui assure devant l'étranger un prestige indiscutable, la France de nos pères avait deviné l'esprit moderne et le libre suffrage des académiciens appelant à eux des confrères, et l'institution même de cette Société coopérative qu'est la Comédie, ces deux organisations qui datent de deux siècles, fonctionnent selon les lois rêvées par les réformateurs d'aujourd'hui.

J'étonnais beaucoup, certain jour, un député socialiste de Paris, dont je pourrais citer le nom, en lui apprenant que Molière, cet admirable Molière, bon organisateur autant que grand écrivain, avait, dès le règne de Louis XIV, fait du socialisme en action en instituant cette *Société*, cette Compagnie des comédiens français qui, aristocratique en apparence, est, en réalité, la plus démocratique du monde. Sélection des talents, soit, mais égalité dans le dévouement à l'œuvre commune et dans la récompense aux services rendus. *Tous pour un, un pour tous*, c'est à peu près la traduction de la devise latine qui, sur les jetons de présence donnés aux membres du Comité, jadis — et remplacés aujourd'hui par un *feu* spécial — était gravée autour de la ruche symbolique.

Et la vieille devise continue à être mise en pratique. Les sociétaires valides travaillent pour les camarades malades. Les comédiens illustres prennent sur leur part de gain pour assurer des pensions aux serviteurs du logis, aux acteurs qui ont donné leur temps à la Comédie, aux machinistes qui lui ont apporté leurs efforts. Je ne crois pas que dans notre société française actuelle exemple d'une coopération plus fraternelle et plus admirable puisse être offert.

Le roi Georges de Grèce, esprit libéral et lettré supérieur, rêvait de fonder, à Athènes, un théâtre, une association artistique sur le modèle de la Comédie-Française. Hélas! ce beau rêve d'art s'est envolé dans la fumée des obus de Tournovo et de Pharsale! Mais on voit par là combien l'organisation de la Maison de Molière semble incomparable à l'étranger

Et ces comédiens qui, — en dépit des passions de l'homme exacerbées par la vie du théâtre, — travaillent les uns pour les autres, on les retrouve encore dans toutes les représentations de bienfaisance, apportant comme une obole l'or de leur talent. Ils sont partout où il faut travailler pour les pauvres, et cette ubiquité de leur charité me fait oublier et pardonner l'ubiquité de leur humeur voyageuse. J'ai dit une fois (à M. Gladstone, qui en a souri) que M. Thiers n'aimait pas les chemins de fer simplement peut-être parce qu'il aimait beaucoup la Comédie-Française et qu'il voyait, dans la possibilité plus grande des voyages une facilité à s'éloigner plus rapidement de Paris et à y revenir plus vite.

De tout temps, les artistes de la Comédie ont voyagé et il suffit pour s'en convaincre de feuilleter les catalogues des ventes d'autographes. Toutes les lettres ou la plupart des lettres de Talma, de Mademoiselle George, de Rachel, sont datées d'une ville de province ou de l'étranger. Mais, au temps passé, les *impresarii* n'existaient pas, venant tenter quotidiennement les comédiens et leur offrant pour quelque *tournée* des avantages qui dépassent de beaucoup les appointements ordinaires. Les mœurs théâtrales ont subi, comme toute la vie contemporaine, des modifications profondes. Le temps est loin où le comité de la Comédie refusait à Mademoiselle Rachel l'autorisation d'aller dire ses vers — devinez chez qui? — chez Madame Récamier. Il existe un rapport de mon prédécesseur se plaignant au ministre, lors de la première démission de M. Coquelin aîné, de la facilité avec laquelle les artistes nouveaux érigent en principe — ce qui eût, dit-il, fort étonné les anciens — que tout le temps non occupé par le théâtre appartient au comédien, disposant à son gré de sa personnalité et de son talent. Ce rapport est toujours d'actualité, et lorsque, les décrets en main, l'acteur est rappelé à la règle, il lui est facile de donner une démission éclatante, quitte à braver des procès où l'opinion publique prend souvent parti contre l'administrateur qui n'a pas su retenir tel comédien supérieur ou telle admirable tragédienne.

« Je n'ai jamais été un comédien *pour noces* », me disait.

pour exprimer son éloignement des soirées particulières, M. Got, avec son verbe gaulois. J'en sais d'autres qui ont le droit de répéter le mot et plus d'un et plus d'une disent des vers dans le monde qui, en un salon, sont les égaux et les intimes de leurs hôtes. C'est cette vogue même, cet empressement des mondains autour des artistes qui font de notre compagnie de comédiens une sorte d'aristocratie tout à fait choyée, habituée aux gâteries et qui retrouve parfois avec étonnement, au lendemain des applaudissements enthousiastes et immédiats des spectateurs d'une soirée priée, les avertissements, les avis et les conseils d'un metteur en scène ou d'un régisseur.

Ce qui est certain, c'est qu'en dépit des constants reproches qu'on lui a de tous temps adressés, et dont l'amas de brochures, livres, pamphlets, formerait toute une bibliothèque spéciale, la Comédie-Française garde toujours une renommée et un prestige dont je n'ai pas le droit de donner des preuves. Je sais bien que les chiffres ne sont pas tout, ici-bas; mais, selon le mot de Gœthe, non seulement ils gouvernent le monde, mais ils font voir comment le monde est gouverné. La Comédie attire aujourd'hui, en un mois, presque autant de spectateurs qu'elle en avait autrefois en une année. Les entrées gratuites étaient moins nombreuses, par exemple, il y a cinquante ans qu'aujourd'hui, les lycées et collèges ne jouissaient pas de l'accès aux Matinées Classiques que j'ai instituées, et les recettes d'une année s'élevaient à 425,000, à 331,000, à 319,000 francs. Aujourd'hui, en un seul mois, nous encaissons 200, 240, 260 mille francs.

Les frais, il est vrai, sont écrasants. La réduction des rentes, l'augmentation du chiffre des pensions de retraite payées qui, calculées au taux de 5 pour 100, représentent une somme autrement considérable qu'autrefois, rendent l'administration moins facile, et il faut multiplier les efforts pour réaliser les bénéfices nécessaires. Au 1er janvier, en commençant un exercice, l'administrateur, avec un budget beaucoup plus élevé, a des ressources moindres. Mais la Comédie a le Public, et c'est là, ce fidèle associé, son souverain maître.

Je ne puis ici qu'effleurer des questions qui demanderaient à être étudiées longuement, ce que je ferais volontiers, bien qu'il soit malaisé à un homme de sembler prendre la parole en sa propre cause et plaider *pro domo sua*. Je n'aurais pas la tâche — et le grand, le très grand honneur — d'être chargé du soin de diriger cette troupe supérieure, où j'ai eu la rare bonne fortune de rencontrer des talents nouveaux dignes des plus glorieux ancêtres, — je ne serais pas, en un mot, administrateur de la Comédie, que je louerais avec la même conviction (et avec moins de certitude peut-être) l'institution unique dont sir Henry Irving admirait encore naguère le principe et les rouages, cette maison dont le fils de Björn Björnston me disait hier : « Quand j'entre ici, il me semble que je mets les pieds dans un temple! »

Je ne crois pas que, malgré les nécessités du temps, aucun théâtre offre aux auteurs et aux comédiens les avantages de cette Maison de générosité et de confiance. On ne lui sait pas toujours gré de ses efforts. Ceux-là même qui, à l'intérieur, jouissent des bienfaits du logis, ne lui en gardent pas une assez profonde reconnaissance. Mais interrogez quiconque a étudié le principe de ses décrets, la bonté de ses règlements, la façon dont tout ici est administrativement net et clair — comme en une Maison de plein soleil — et, sociétaires ou spectateurs, serviteurs ou passants, tous vous diront, de bonne foi, que ce théâtre est celui qui assure à tous le plus de garanties et, en dépit des imperfections de toute œuvre humaine, le moins d'inconvénients; — et qu'au total, si la Comédie-Française n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Mais alors il faudrait aussi un Molière!

JULES CLARETIE,
de l'Académie française.

Le Répertoire Classique

Il faut, pour se constituer un répertoire, qu'un théâtre possède un ensemble d'œuvres dont les unes soient capables de plaire au moins à une demi-douzaine de générations successives, et ce sera le répertoire courant; dont les autres auront en elles assez d'intérêt général, assez d'universelle humanité, un assez grand mérite d'exécution pour plaire à plusieurs siècles, et ce sera le grand, le vieux répertoire, LE RÉPERTOIRE par excellence.

Il faut ensuite que ces pièces soient incessamment remises sous les yeux du public, afin qu'il reste familier avec les idées qu'elles expriment, avec les formes dont elles sont revêtues; afin qu'il n'y prenne pas un simple et froid plaisir d'archéologie littéraire, mais qu'elles lui paraissent encore vivantes et même par certains endroits contemporaines.

Il faut enfin que dans le théâtre qui conserve le précieux dépôt de ce double répertoire, il se forme, à l'abri des fluctuations que peuvent apporter les changements de directions ou les hasards des faillites, un corps homogène de comédiens liés à leur théâtre pour la vie, qui se transmettent, comme les coureurs du stade, le flambeau sacré de la tradition; qui, tout en interprétant les œuvres nouvelles, se tiennent eux-mêmes et gardent le public en communication incessante avec les vieux chefs-d'œuvre, pour empêcher que par l'oubli, l'abandon ou la négligence, la prescription ne s'établisse contre eux.

Eh bien! interrogez les littératures de tous les pays : il ne s'est encore rencontré qu'un théâtre où, par un concours inouï de circonstances, ces trois conditions se soient trouvées remplies; qui se soit formé dès l'origine le plus riche répertoire que l'on connaisse dans le tragique et dans le comique; que l'art ait sans cesse enrichi de pièces nouvelles, qui en ait inviolablement et avec un soin jaloux conservé la tradition, les acteurs se succédant les uns aux autres, toujours animés du même esprit; et qui à travers toutes les variations du goût ait maintenu autour de lui, tantôt un petit nombre d'adorateurs zélés, tantôt la grande foule, mais toujours un public, ou, si vous aimez mieux, le public; c'est cette Comédie-Française, que l'on appelle du nom de son glorieux fondateur : LA MAISON DE MOLIÈRE.

LE CID



Mlle HADAMARD. Mlle DUDLAY.

Elle dure depuis trois siècles cette maison de Molière. Tandis qu'autour d'elle tous les théâtres, après avoir brillé plus ou moins longtemps, ont disparu ou bien ont changé d'allures et de nom, elle est demeurée indestructible et toujours la même.

Je n'ai pas à chercher ici les causes de cette perpétuité. M. Truffier les exposera plus loin, en vous montrant comment s'est constituée et se gouverne la Comédie-Française. Je ne veux que vous faire remarquer que cette perpétuité est la première et la plus nécessaire condition de la formation d'un répertoire. Sur le sable mouvant on ne bâtit rien de solide.

Un répertoire ne se constitue que dans une maison stable qui brave les révolutions et les siècles.

On se demande souvent comment et quand s'est formé le répertoire ?

La Comédie-Française, si nous nous reportons à son origine, eut cette merveilleuse bonne fortune d'avoir Molière pour fondateur et premier maître.

Lorsque, en 1658, Molière arriva à Paris, humble auteur de

LES PLAIDEURS

Mlle REICHEMBERG. M. LAUGIER. M. LELOIR. M. TRUFFIER. M. COQUELIN CADET.

pochades ignorées et comédien obscur, il y avait déjà dans la grande ville deux théâtres en pleine prospérité : l'Hôtel de Bourgogne, qui était le théâtre du roi, et le théâtre du Marais, où l'on jouait des pièces à machines. Qui eût pu se douter que le nouveau venu prendrait si vite sa place au soleil et que cette place serait la première? C'est que Molière n'était pas seulement

LE MALADE IMAGINAIRE



Mlle KALB Mme WORMS-BARETTA. M. COQUELIN CADET. Mlle FAYOLLE.

un des plus grands écrivains dramatiques qui aient jamais existé, un homme à qui l'on ne saurait comparer que Shakespeare ; c'était encore un administrateur habile, un metteur en scène incomparable, un acteur excellent; c'était de plus un brave homme, d'esprit large et de cœur chaud, adoré et respecté de sa petite troupe, qui se ramassait et se serrait autour de lui, comme un organisme vivant dont il était l'âme.

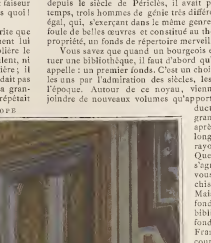
Lorsqu'il mourut, en 1673, peu s'en fallut que le faisceau de

bons vouloirs qu'il avait tenus unis ne se désagrégeât, et c'eût été fait de la Comédie-Française. Elle eût péri dans l'œuf. Un des meilleurs acteurs de Molière, La Thorillière, avait passé dans le camp ennemi, à l'Hôtel de Bourgogne. D'autres défections moins importantes avaient suivi celle-là. Ne nous en étonnons pas trop. Les contemporains de Molière ne voyaient point en lui le grand homme que les siècles nous ont fait. Il a passé dieu; en son temps, il n'était pour eux qu'un excellent faiseur de comédies, qui avait été le meilleur des patrons. Mais quoi! il n'était plus là!...

Parmi les comédiens, il y en eut un... et celui-là mérite que l'histoire garde son humble nom; car ce fut certainement lui qui sauva la Comédie-Française, et il en est après Molière le véritable fondateur. Ce n'était pas un artiste de grand talent, ni même de beaucoup d'esprit. Mais il avait aimé Molière; il l'avait aimé sérieusement, profondément. S'il ne possédait pas assez de lumières dans l'entendement pour comprendre la grandeur de son génie, il l'avait sentie par le cœur, et il répétait

LE MISANTHROPE





Mlle MARSY — M. WORMS — Mlle. MORENO — M. BAILLET.

sans cesse à ses camarades le mot des humbles et des doux : aimons-nous en lui, les uns les autres. La Comédie-Française a donné, il y a quelques années, à cet honnête homme un magnifique témoignage de sa reconnaissance. Elle a publié, dans un format superbe, le journal où il écrivait tous les jours les menus faits de la vie quotidienne de la troupe de Molière. Elle devait bien cet honneur à LAGRANGE.

Grâce à lui, la troupe de Molière, malgré quelques défections, resta unie devant le public, tandis que l'Hôtel de Bourgogne s'agitait pour reconquérir la prééminence. Les deux Sociétés rivales faisaient de mauvaise besogne, et l'on peut ajouter : de mauvaises affaires. Le roi résolut de les fondre en une seule. S'il eût versé la troupe de Molière dans celle de l'Hôtel de Bourgogne, il est probable que les destinées de la Comédie eussent tourné d'autre façon. Elle eût été privée de ce point fixe et lumineux, de ce phare qui a toujours guidé sa route à travers tous les écueils : le souvenir et le nom de Molière.

Par bonheur, il plut à Louis XIV, qui avait toujours protégé Molière, de jeter les débris de l'Hôtel de Bourgogne dans la troupe de Molière.

C'est en 1680 — retenons cette date — qu'eut lieu cette fusion. Il n'y eut plus qu'une troupe, la troupe du roi. La Comédie-Française était définitivement fondée. Nous aimons, en France, à l'appeler la Maison de Molière. On voit que ce nom est bien le sien.

Au répertoire de Molière, grâce à cette fusion, vinrent s'adjoindre ceux de Corneille et de Racine. Il est vrai que Molière, par respect et par affection pour le grand Corneille, avait joué quelques-unes des tragédies de sa vieillesse, que lui avaient refusées les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne ; mais ce n'étaient pas les meilleures. Les immortels chefs-d'œuvre du maître étaient la propriété de l'Hôtel de Bourgogne, ainsi que le répertoire de Racine qui, après s'être rendu coupable d'une petite vilenie envers Molière, s'était brouillé avec lui et avait porté ses ouvrages à la concurrence.

Par un hasard singulier et qui ne s'est présenté qu'une fois depuis le siècle de Périclès, il avait paru, presque en même temps, trois hommes de génie très différent, quoique à peu près égal, qui, s'exerçant dans le même genre, avaient composé une foule de belles œuvres et constitué au théâtre qui en héritait la propriété, un fonds de répertoire merveilleux, unique.

Vous savez que quand un bourgeois enrichi veut se constituer une bibliothèque, il faut d'abord qu'il se procure ce qu'on appelle : un premier fonds. C'est un choix d'ouvrages consacrés, les uns par l'admiration des siècles, les autres par le goût de l'époque. Autour de ce noyau, viennent jour à jour s'adjoindre de nouveaux volumes qu'apporte le hasard de la production courante. Le plus grand nombre en est éliminé après avoir plus ou moins longtemps fait figure sur les rayons qui les ont reçus. Quelques-uns restent et s'agrègent à ce noyau ou, si vous aimez mieux, enrichissent le premier fonds. Mais il faut que le premier fonds existe; il n'y a pas de bibliothèque sans ce premier fonds. Eh bien! la Comédie-Française, grâce à un concours singulier de circonstances heureuses, a, dès l'origine, possédé le premier fonds. Cette institution, faite pour durer toujours, avait trouvé dans son berceau un répertoire qui devait toujours durer.

Reste à examiner si elle était sûre d'avoir toujours sous la main des acteurs pour l'interpréter, un public pour le goûter, à étudier le phénomène de la perpétuité chez les auteurs et chez le public.

M. Truffier vous dira par quels liens les sociétaires sont attachés pour toujours à la maison, où ils ont une large part de direction. Il y a eu sans doute de tout temps, et surtout en ces dernières années, des exemples de sociétaires impatients du contrat qui les liait et désireux de chercher fortune dans les aventures. Mais les exceptions confirment la règle.

La règle, c'est que tout sociétaire achève à la Comédie la carrière qu'il y a commencée. L'usage même s'est établi que les pensionnaires qui n'ont pas assez de talent ou d'adresse pour forcer les portes du sociétariat ne quittent la Maison que s'ils en marquent le désir. La plupart préfèrent y demeurer même en sous-ordre. Ce n'est pas un petit honneur pour un artiste de pouvoir mettre sur ses cartes : de la Comédie-Française.

C'est grâce à cette organisation et à cet ensemble de coutumes qu'il y a toujours eu à la Comédie-Française une troupe de comédiens qui, s'imprégnant jeunes de la tradition, ont su la garder fidèlement et la transmettre sans interruption à leurs successeurs.

Savez-vous qu'entre Féraudy et Molière la chaîne ne compte pas plus de sept ou huit noms qui en sont les anneaux ? Féraudy a été l'élève préféré de Got, qui a joué avec Monrose père, lequel avait vu Dazincourt. Dazincourt avait débuté sous l'œil de Préville déjà mûr. Préville avait connu Poisson, qui n'aurait eu presque qu'à étendre la main pour toucher celle d'un camarade de Molière.

Cette tradition s'est donc conservée vivante, j'allais dire de grands noms en grands noms. C'eût été une exagération. Quelques-uns des anneaux de la chaîne sont parfois moins reluisants.

Je me souviens qu'en ma jeunesse je malmenais fort Talbot qui, dans son emploi, n'était pas de premier ordre, bien qu'après tout, il fût bon comédien. Un des vieux habitués du théâtre me rencontrant un soir, au lendemain d'un feuilleton très vif contre

Talbot, me prit à part et me dit : « Vous avez tort; Talbot a un grand mérite ; il maintient la chaine. » Et comme je l'interrogeais du regard : « Oui, me dit-il ; les emplois ne rencontrent pas toujours un artiste supérieur pour les tenir ; il faut bien alors

LES FEMMES SAVANTES



Mlle RACHEL BOYER. M. LELOIR. Mlle BLANCHE PIERSON

FOYER DE TRAVESTISSEMENT



M. JOLIET M. LEITNER. M. ESQUIER

se rabattre sur des médiocrités honorables, qui forment le pont entre le grand comédien disparu et le grand comédien à venir. Talbot est de ceux qui assurent la perpétuité du répertoire. »

J'ai reconnu depuis combien cette vue était juste.

Supposez qu'après le départ de Ligier et de Beauvallet, qui avaient recueilli la succession de Talma, on eût rayé la tragédie de l'affiche, sous prétexte qu'on n'avait pour tenir les grands rôles tragiques que des acteurs de peu d'envergure, avec qui Mounet-Sully, le jour où son génie s'est révélé, aurait-il joué *Andromaque* et *Britannicus*? Il y a mieux : comment Mounet-Sully lui-même eût-il réussi à se produire? Jamais on ne lui eût demandé de s'essayer dans Oreste, s'il n'y avait pas eu une troupe toute prête à lui donner la réplique. Quand Rachel a paru, il est vrai qu'elle a galvanisé le répertoire tragique; mais le répertoire n'avait cessé d'être joué de façon plus ou moins brillante. Il y eut un cadre tout prêt pour son talent.

Il fut question, il y a quelques années, de mettre à la retraite Mademoiselle Dudlay, que l'on trouvait insuffisante dans les grandes jeunes premières tragiques. Insuffisante, elle ne l'était pas déjà tant que cela; c'était une actrice de grand mérite, sinon de premier ordre. Je fis campagne pour elle.

« Vous n'en avez pas d'autres, disais-je, pour tenir l'emploi. Elle partie, on ne jouera plus le répertoire tragique; si le hasard nous envoie une Rachel ou une Sarah, qu'en pourrez-vous faire? tout sera désorganisé. »

Les Talbot servent de transition entre les Provost et les Thiron. Il en faut pour assurer la perpétuité du répertoire. Pas trop n'en faut, il est vrai. Il y a des périodes où nous en avons trop. Sachons attendre. Ces acteurs, même quand ils sont de second ordre, nous rendent le service de nous maintenir en communication avec les vieux chefs d'œuvre.

SEVERO TORELLI



M. ALBERT LAMBERT FILS. Mlle LEROU.

Il est de mode aujourd'hui de dénigrer les artistes qui composent actuellement la Comédie-Française, de les comparer à leurs illustres prédécesseurs et de les mettre fort au-dessous d'eux. Les prédécesseurs ont, en effet, un grand avantage, c'est qu'ils sont morts, qu'il ne reste d'eux qu'un prestigieux souvenir, et que ce souvenir, il est impossible d'en contrôler l'exactitude. Mais qui vous assure que dans vingt-cinq ans on n'écrasera pas les jeunes comédiens qui auront pris la suite des affaires, sous les noms, devenus glorieux, des artistes dont nous nous plaisons aujourd'hui à railler la prétendue insuffisance?

Trouvez-vous donc que Mounet-Sully ne soit pas l'égal des plus grands? qui jamais a mieux que lui tiré l'épée du Cid, exhalé les fureurs d'Oreste, lancé les imprécations d'Hernani ou accablé les ministres d'Espagne sous les invectives de Ruy Blas? Silvain est-il donc un si médiocre Mithridate? Savez-vous bien qu'il a donné une physionomie nouvelle à Pyrrhus et à Narcisse? Worms n'est-il pas un Misanthrope supérieur à Geffroy, par l'amertume de l'accent, par l'ardeur concentrée de la passion? Nous n'avons plus de jeunes premiers, crie-t-on de toutes parts. C'est qu'il n'y en a plus dans la vie contemporaine. On ne refera ni un Bressant ni un Fleury.

RUY BLAS



M. PAUL MOUNET. M. MOUNET-SULLY. Mlle BRANDÈS.

Mais Lebargy porte dans les Clitandres ses qualités personnelles et les relève par un piquant ragoût de modernisme. Jugez-vous donc Féraudy indifférent? qui jamais a eu la gaieté plus fantaisiste que Coquelin cadet? Qui a plus de mordant que Berr? et

Leloir, le comptez-vous pour rien? Mais Leloir sera un jour l'une des plus fermes et des plus brillantes colonnes du répertoire. C'est le comédien classique dans la grande acception du mot! Hier encore, Albert Lambert fils séduisait toute une

GRINGOIRE



M. LAUGIER. M. CLERH. Mlle LYNNES. M. C. BUR. M. SILVAIN. Mlle REICHEMBERG.

salle de première tant il était de belle prestance et de diction superbe dans *Mérovée*.

« J'en passe et des meilleurs » comme on dit dans la Maison. Et les femmes? n'est-ce donc rien que Mademoiselle Bartet? c'est à mon sens la première comédienne de ce temps, et quand nous rapprochons son nom de celui d'Adrienne Lecouvreur, nous croyons ne faire tort à aucune des deux. Jamais l'Agnès de *L'école des femmes* a-t-elle eu une interprète aussi fine et d'aussi large envergure que notre petite doyenne, Mademoiselle Reichemberg. Savez-vous une amoureuse plus candide et plus chaste que cette délicieuse Barretta? Et notre pauvre Ludwig, qui est si piquante et si spirituelle, et à qui l'on pourrait dire :

Tu Marcellus eris, si fata aspera...

Et Madame Pierson, une comédienne si sûre! et Mademoiselle Marsy qui eût été, si elle l'eût voulu, l'héritier d'Arnould-Plessy et de Mars, qui le voudra peut être un jour...

Je m'arrête... Est-ce que ce n'est pas là un ensemble imposant? Est-ce que tous les comédiens font si mauvaise figure devant le public, quand ils interprètent pour lui le répertoire, quand ils lui en renouvellent et ravivent le goût?

Il a bien souvent changé, le public, et il va toujours changeant; car au théâtre comme ailleurs, tout est, ainsi que disent les philosophes, dans un perpétuel devenir.

Mais sous les variations d'une surface étrangement mobile, il n'en est pas moins, en son fonds sérieux, demeuré inviolablement fidèle au culte des œuvres classiques, qu'il n'a cessé d'écouter tantôt avec un enthousiasme sincère et tantôt avec une déférence pieuse, on pourrait dire avec dévotion.

Vous entendrez crier sans cesse : il n'y a plus de public à Paris. Le Parisien, le vrai Parisien est noyé dans ces multitudes internationales que les chemins de fer versent continuellement sur nos boulevards. Ces foules n'ont plus le goût aussi aiguisé, aussi délicat : elles ne se plaisent plus au répertoire.

Voilà de bien vaines doléances! Allez au Théâtre-Français un soir où l'on a affiché quelque tragédie classique ou une grande comédie de Molière. Si la pièce est jouée par des artistes connus, dont les noms promettent une interprétation supérieure ou même suffisante, vous verrez que la salle est toujours toute pleine, et pleine d'un public attentif et vibrant. Et ce qui vous étonnera sans doute, c'est que vous remarquerez mêlés à des Parisiens parisonnants, à d'honnêtes bourgeois de la rue Saint-Denis ou du Marais, à des étudiants du quartier Latin, nombre d'étrangers qui sont venus à Paris pour s'instruire de notre littérature et jouir de nos arts, qui suivent avec respect la représentation sur le texte, et qui s'en retournent chez eux, regrettant de n'y pas trouver une institution comparable à la Comédie-Française, où un répertoire de chefs-d'œuvre immortels est perpétuellement desservi dans une maison indestructible par une troupe incessamment renouvelée et toujours stable, devant un public uniformément sympathique.

FRANCISQUE SARCEY.

Le Répertoire Moderne

Si l'on veut assigner une date au commencement des temps nouveaux pour les « Comédiens français », celle de 1850 s'impose. La deuxième moitié du siècle vient de s'ouvrir. La Société, fondée en 1680, est alors brillamment représentée par Samson, Ligier, Beauvallet, Geffroy, Régnier, Provost, Brindeau, Leroux, Maillart. Les sociétaires féminins sont : Mesdames Desmousseaux, Anaïs, Noblet, Augustine Brohan, Mélingue, Denain. La Maison n'a pas le souci du lendemain, car elle compte des pensionnaires qui donnent mieux que des promesses : Maubant, Got, Delaunay, Monrose, Mesdames Judith, Allan, Favard, Nathalie, Fix. Le 1er janvier, l'affiche porte : *La Mère coupable*, *Le Malade imaginaire* avec la cérémonie.

La Mère coupable, qu'il faut pardonner à l'auteur du *Mariage de Figaro*, faisait partie du répertoire depuis plus de cinquante ans : tels autres des ouvrages que jouait alors la Comédie-Française n'auront pas fourni une moins longue existence. *Mademoiselle de Belle-Isle*, *Adrienne Lecouvreur* tenaient souvent l'affiche en 1850, et la tiennent encore aujourd'hui. Mademoiselle de Belle-Isle, c'était Rachel : Madame de

Pric, Augustine Brohan. Cette année vit deux nouveautés bien différentes : le 23 mars, *Charlotte Corday*, de Ponsard, Mesdames Judith dans Charlotte, Nathalie dans Madame Roland ; le 23 juillet, *Le Chandelier*, d'Alfred de Musset, Brindeau dans Clavaroche, Delaunay dans Fortunio, Madame Allan dans Jaqueline.

LA LOI DE L'HOMME



Mlle MULLER — Mlle DUMINIL — M. DEHELLY — Mlle WANDA DE BONCZA — M. LELOIR — M. LOUIS DELAUNAY

Il faut s'arrêter à ce moment particulier où beaucoup de choses se renouvellent, et qui marque aussi le commencement d'un régime politique. En 1852, Arsène Houssaye est administrateur de la Comédie. Offenbach y est chef d'orchestre et Louis-Napoléon devient empereur des Français. Il y a de nouveaux sociétaires : Monrose, Delaunay, Got, Maubant ; Mesdames Madeleine Brohan, Bonval, Nathalie. Louis-Napoléon, qui n'est encore que président de la République, proclame dans un grand discours, à Bordeaux, que « l'Empire, c'est la paix ». Sur ce thème flatteur, Arsène Houssaye compose une ode que Rachel, enveloppée de longs plis blancs, enguirlandée de feuilles de chêne, récite en une représentation de gala. Toute la troupe l'entoure, comédiens et comédiennes, dans le costume de l'un de leurs rôles. L'année suivante, nous voyons les comédiens appelés au palais de Saint-Cloud ; ils y donnent *Le Mari à la campagne*, de Bayard et de Wailly.

Au public, ils offrent chez eux deux pièces toutes neuves : *Le Lys dans la Vallée*, tirée du roman de Balzac par Barrière et Beauplan ; *Lady Tartuffe*, de Madame de Girardin, avec Rachel et une adorable débutante, la jeune Emilie Dubois.

Eugène Scribe avait été roi dans la maison de Molière étonné ; son règne arrivait au déclin, de nouveaux auteurs, de fine qualité, entraient au sanctuaire : Augier, G. Sand et Feuillet, qui allait donner *Péril en la Demeure ;* Madame de Girardin, qui fit représenter *La Joie fait peur* en 1854. Régnier y fut admirable.

Bressant, le beau Bressant, vient d'être engagé à la Comédie. Ce favori du public, déserteur du Gymnase, débute dans un ouvrage classique pour se conformer au règlement. C'est Clitandre des *Femmes savantes*. Rachel fait surtout connaître les grosses recettes, près de six mille francs, dans *Le Moineau de Lesbie*. Madame Arnould-Plessy, après dix ans passés en Russie, reparaît sur la scène de la rue de Richelieu dans Elmire ; on donne *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, et Sylvia, c'est Madame Madeleine Brohan, dont la beauté si pure et si noble est acclamée. Un peu plus tard, voici le début éclatant d'un jeune comédien, M. Worms, revenant aussi de Russie, dans le Valère de *Tartufe*. L'excellent Barré quitte l'Odéon et aborde à la Comédie-Française le rôle de Pierrot de *Don Juan*. Enfin, Mademoiselle Marie Royer, dont l'existence fut si courte, débute dans Henriette des *Femmes savantes*.

Après les succès, il y a les revers. M. Empis, — qui est de l'Académie, — succède à Arsène Houssaye dans la direction de la Maison ; ce nouveau laboureur ne sème pas le bon grain pour son avènement. Edmond About lui présente un manuscrit qu'il accepte ; About, journaliste brillant, conteur exquis, avait peut-être tous les talents, sauf celui du théâtre ; de plus, il était alors en délicatesse avec le public mondain pour son roman de *Tolla :* c'est une vieille histoire. Sa comédie, *Guillery*, échoue cruellement. Un autre succès médiocre, ce qui paraît plus surprenant fut celui d'*Œdipe Roi*, le rôle d'Œdipe étant tenu par Geffroy, qui était pourtant un maître. La traduction de Lacroix est peut-être la mieux adaptée à la scène qui ait jamais été faite. Il fallut pourtant M. Mounet-Sully pour lui donner la vie.

La Comédie s'était récemment adjoint de nouvelles pensionnaires : Mademoiselle Emma Fleury, qui devait bientôt quitter la scène, après de beaux commencements, pour épouser le sculpteur Franceschi ; Madame Edile Ricquier, Madame Pauline Granger, solide comédienne, qui venait de l'Odéon. Mais un grand deuil frappa la Maison de Molière, qui est aussi la Maison de Corneille et de Racine : Rachel venait de s'éteindre au Cannet, après une lente agonie.

Lorsqu'elle avait quitté Paris pour se faire transporter sous un ciel plus clément, elle connaissait l'arrêt du destin. Un de ses amis a raconté que le matin du départ elle le pria de l'accompagner en une course qu'elle voulait faire et dont elle ne disait point le but. On prit un fiacre, on suivit le boulevard ; lorsqu'on arriva devant le Gymnase, la malade commanda de faire halte. S'accoudant à la portière, elle contempla longuement le très modeste édifice ; au Gymnase, elle s'était fait connaître, là s'était levée l'aurore de sa gloire. Elle voulait saluer d'un éternel adieu le lieu qui naguère l'avait vue si jeune et remplie d'espérance, confiante dans le cruel avenir.

La tragédie avait perdu sa grande voix. Cependant Madame Emilie Guyon devait bientôt « faire sa rentrée » ; elle se fit entendre dans *Athalie*. On remonta presque solennellement l'œuvre racinienne accompagnée de chœurs composés par le musicien Jules Cohen, qui sont demeurés célèbres. Un peu plus tard, Madame Sarah Bernhardt débuta dans *Iphigénie*. Puis ce fut Madame Agar, précédée d'une renommée : c'était la « Tragédie elle même » et jusque-là une grande méconnue ! Elle était fort belle, quoique de formes un peu massives, douée d'une voix puissante dont la sonorité ne devait jamais être bien pure.

Robuste talent qui eut des destinées contradictoires : Madame Agar, préconisée par les poètes, ne plut jamais aux délicats.

M. Empis abdiqua ; le règne de M. Edouard Thierry commença, et ce fut par des victoires : *Le Feu au Couvent*, de Théodore Barrière ; la nouvelle version de *L'Aventurière*, Madame Arnould-Plessy dans Dona Clorinde, Régnier dans Annibal ; *Les Effrontés*, et l'étonnante création réaliste et pittoresque du type de Giboyer par Got ; *On ne badine pas avec l'Amour*, avec une brillante distribution : Mesdames Favart dans Camille, Emma Fleury dans la pauvre Rosette, Delaunay, Madame Jouassain. Heureux ceux qui ont vu Madame Jouassain dans Dame Pluche ! On ne peut imaginer figure si rêche et si comique. Vers ce temps, Coquelin aîné entrait à la Comédie, sortant du Conservatoire.

Depuis 1850, la troupe déjà avait fait des pertes sensibles : Samson s'était retiré ; Geffroy allait le suivre, puis Augustine Brohan. Mais les vides se comblaient, de nouvelles recrues arrivèrent : Febvre (1866), Coquelin cadet, Mademoiselle Reichemberg (1868), Madame Croizette (1870, en janvier). Ce fut une grande période, ouverte par *Les Effrontés* et *Le Fils de Giboyer*, une étonnante succession d'œuvres supérieures : *Jean Baudry*, d'Auguste Vacquerie, qui ne fut pas académicien parce qu'il ne voulut pas l'être — exemple rare ; *Le Gendre de M. Poirier*, transplanté du Gymnase ; *Il ne faut jurer de rien*, où Madame Victoria Lafontaine sut être exquise ; *Maître Guérin ; Le Supplice d'une Femme*, avec Madame Favart, et Lafontaine créant le rôle d'Alvarez ; *Le Lion amoureux*, de Ponsard, l'un des triomphes de Bressant ; *Gringoire*, créé par Coquelin ; *Paul Forestier ; Julie*, d'Octave Feuillet.

L'échec retentissant en ces années heureuses — car il y en eut un, la Fortune se lasse — ce fut *Henriette Maréchal*, des frères de Goncourt. La politique était au fond de cette orageuse affaire ; la pièce eût-elle été bonne, une violente cabale ne s'en serait pas moins formée contre les auteurs, amis d'une princesse parente de César. Or, la pièce était mauvaise, c'est la princesse qui était bonne ; on siffla les habitués de son salon. Un pareil tumulte ne devait se revoir que plus de vingt-cinq ans après, à la deuxième représentation de *Thermidor*. Les causes étaient les mêmes, plus malicieuses en 1865, plus stupides en 1891. La Comédie en prit son parti plus aisément en la première occasion qu'en la seconde ; il n'y eut que M. Edmond de Goncourt qui demeura inconsolable jusqu'à la fin de sa vie.

LA LOI DE L'HOMME



M. LE BARGY. Mlle BARTET.

La Maison de Molière avait naturellement reçu les souverains étrangers pendant l'Exposition universelle de 1867. Les drames de Hugo, proscrit, étaient jusqu'alors demeurés interdits ; était-il possible, en face du « concours des nations », de maintenir cette rigueur contre le premier des poètes français ?

On ne le pensa pas en haut lieu, et la Comédie-Française donna *Hernani* Madame Favard parut dans Dona Sol, Bressant dans Don Carlos. Le succès fut prodigieux. Les années suivantes, comme on l'a vu, devaient être très prospères. Les œuvres n'étaient point rares, la troupe des comédiens s'était fortifiée de nouveaux sujets précieux. Après le début, à seize ans, de Mademoiselle Reichemberg, un enfant prodige, dans Agnès, celui dans la Reine du *Verre d'eau*, de Mademoiselle Croizette, dont la beauté si particulière eut tout de suite sur le Paris mondain une prise si forte. Cependant l'administrateur, Edouard Thierry, eut de mauvais pressentiments au commencement de 1870. Il faut dire qu'un nouvel ouvrage d'Emile Augier, *Lions et Renards*, n'avait pas réussi, contrairement à ses prévisions ; il exprimait la crainte que l'année qui s'ouvrait ne fût pas heureuse pour la Comédie. Elle ne le fut pas pour la France.

Edouard Thierry, pendant « l'Année terrible », ne se trouva pas précisément assis sur un lit de roses ; il dut violenter sa nature, car c'était un homme naturellement craintif, et il sut avoir beaucoup de courage. Jour par jour il tenait registre de ses peines, et de là est sorti son livre si intéressant : *La Comédie pendant les deux Sièges*. Tout

L'ENTRÉE DES COULISSES



M. LAURENT-LÉON, Chef d'orchestre. M. DONATO, Inspecteur de la scène. Mlle PERSOONS. M. BÉNARD.

de suite on sentit dans la Maison de Molière qu'on allait se trouver en face de deux ennemis : les Allemands à la frontière et bientôt sous les murs de Paris ; à l'intérieur de la Ville, un peuple affolé. La Comédie varie son affiche et le public vient, mais point pour écouter la pièce ; il ne veut entendre que la *Marseillaise* et le *Rhin allemand.* Après avoir été « la Tragedie elle-même », Madame Agar est la *Marseillaise* incarnée. Le lendemain, l'heure a sonné.

MONTJOYE



M. FALCONNIER. M. L. DELAUNAY. Mlle LARA. M. AMEL. Mlle E. THIERSON. Mlle NANCY MARTEL. M. ALB. LAMBERT FILS.

Paris est investi. La Comédie fait relâche, la dernière feuille de location, ouverte le 7 septembre, a donné sept francs. Les acteurs vont manquer comme les spectateurs; les plus jeunes, Seveste et Prudhon, sont enrôlés dans la garde mobile; les autres iront se mêler aux rangs de la garde nationale. La grosse affaire, en ce moment, c'est l'ambulance organisée dans le grand foyer, les dames sociétaires et pensionnaires converties en gardes-malades et montrant une belle et sincère passion de charité.

Le 25 octobre 1870, la Comédie entr'ouvre ses portes; elle va donner, en matinée, *Horace* et *Le Misanthrope.* Le 31 décembre, *Le Menteur*, *Georges Dandin*, avec une « jolie salle » et une recette de 1,250 francs. Les amateurs de spectacle s'y rendaient sous une pluie de feu, c'est ici précisément le cas. La note inscrite par M. Edouard Thierry dans son *journal*, à la date du 9 janvier, est tout simplement héroïque : « Il y a eu cette nuit de formidables détonations (l'Allemand bombardait) ; on répète *Amphytrion* dans mon cabinet. »

LE « GUIGNOL » DES COULISSES



M. DUPONT-VERNON. Mlle LAINÉ-LUGUET. M. PAUL MOUNET. M. AMEL. M. FENOUX. Mlle BERTINY. M. ALB. LAMBERT FILS

Le 1er février, Seveste, pensionnaire de la Maison, blessé mortellement à Buzenval, est conduit à la tombe; le 5 mars, les dames de la Comédie-Française, formant le comité de l'ambulance désormais évacuée, se réunissent une dernière fois : Mademoiselle Favart, Mademoiselle Dubois, Madame Victoria Lafontaine, Madame Riquier, Madame Jouassain. Elles ne songent pas à se complimenter les unes les autres, tout le monde a fait son devoir, les femmes au chevet des blessés, les hommes sous les armes ; mais le devoir va devenir plus difficile avec l'avènement de la Commune. La Comédie-Française était naguère un point dans la ville investie, c'est elle a présent qui est assiégée. L'administrateur et le Comité des Societaires se sont demandé s'il ne fallait point décidément fermer la salle; les puissances révolutionnaires font savoir qu'elles ne le souffriraient pas, « car ce serait jeter l'alarme dans Paris ». Et puis, ces terribles illettrés aiment à entendre la comédie ; il faut jouer pour eux, et les colonels « fédérés » s'installent dans l'ancienne loge de l'Empereur; le spectacle est surtout dans la salle. Ce sont de vilains jours a traverser. Une partie de la troupe, sous la conduite de M. Got, est allée donner des représentations à Londres, ce qui ramènera peut-être quelque métal sonnant dans les coffres vides. Le 18 mai, les comédiens demeurés à Paris jouent le *Mariage de Figaro*, tandis que la Commune se met en mesure d'exécuter ses décrets sur les otages. Dix jours après elle est vaincue.

Au plus fort de la retraite de Russie, par trente degrés de froid, un auditeur du Conseil d'Etat se présenta un matin, soigneusement habillé et rasé de frais, devant l'intendant général Daru, qui ne retint pas un cri d'admiration : « Monsieur, vous êtes un brave homme ! » Un compliment analogue pouvait être adressé, en 1871, à la Comédie-Française, qui avait continué de jouer sous les bombes allemandes, et pendant la Commune au milieu de la sanglante bagarre ; cela parut tout à fait digne de sa vieille gloire.

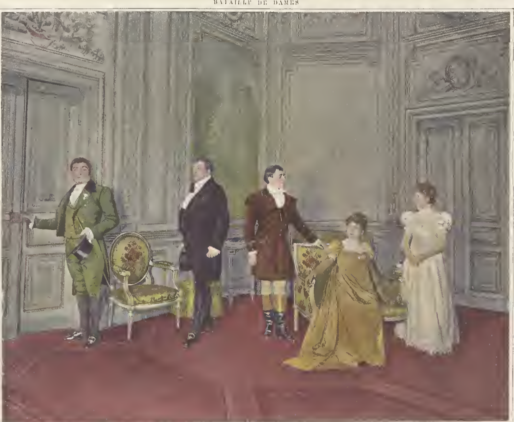
L'orage passé, la Société eut à refaire sa fortune bien ébranlée; vers la fin du siège, un jour, le caissier avait révélé qu'il restait un peu plus de cent francs en caisse. Devait-elle encore compter sur une subvention ? Le nouveau gouvernement avait à payer cinq milliards.

Les sociétaires, en ce moment critique, sont : MM. Leroux, Got, Delaunay, Maubant, Bressant, Talbot, Lafontaine, Coquelin aîné, Febvre; Mesdames Bonval, Nathalie, Madeleine Brohan, Favart, Emilie Dubois, E. Guyon, Jouassain, Victoria Lafontaine, Edile Ricquier, Provost-Ponsin, Dinah-Félix. Au mois de juillet, M. Edouard Thierry se retire, croyant bien avoir mérité le repos; il a pour successeur M. Emile Perrin. C'est un homme vieillissant, ce n'est pas un vieillard; c'est un administrateur, mais c'est un artiste : homme de goût, surtout de volonté, il a beaucoup fait pour mettre le répertoire classique au point de nos yeux modernes, et il a laissé à faire. La première nouveauté, sous son règne, fut *Christiane*, d'Edmond Gondinet. Presque en même temps, M. Perrin donna *Le Cid* et *Polyeucte*, avec M. Mounet-Sully et Mademoiselle Rousseil, qui s'est laissé trop tôt oublier après des triomphes. Bressant paraît dans Alceste et imprime au personnage une élégance qui en est peut-être l'interprétation vraie; « l'homme aux rubans verts » était un homme de Cour, bien que ce fût le contraire du courtisan. Le public souhaitait d'entendre les œuvres de Victor Hugo, que les générations nouvelles ne connaissaient plus, du moins à la scène. *Marion Delorme* fournit soixante représentations, Madame Favart dans Marion, Bressant dans Louis XIII, Mounet-Sully dans Didier.

L'année suivante, *Jean de Thommeray*, *Le Sphinx*, avec Mesdames Croizette et Sarah Bernhardt, succès bruyant, contesté pour la pièce, incontestable pour les interprètes. En regard de ce moderne, qui parut même alors de l'ultra-moderne, Madame Brohan paraît dans *Elmire*, Madame Sarah-Bernhardt se révèle tout entière dans *Andromaque*: mais c'est vraiment de sa création de Posthumia, dans *Rome vaincue*, que date sa gloire. L'œuvre très forte de M. Parodi succédait, en 1876, à *La Fille de Roland*, représentée l'année précédente et qui devait valoir à M. de Bornier les honneurs académiques; on les lui fit attendre. Peu après, Madame Sarah Bernhardt va créer encore Mistress Clarkson dans *L'Etrangère*, Madame Croizette tenant le rôle de la duchesse de Septmonts et Coquelin celui du méchant duc, que le rude Clarkson tua par amour de la justice. Aucune des pièces d'Alexandre Dumas fils n'alluma plus de disputes. On s'en souvient; vingt ans, est-ce si loin ? Les ouvrages précédents du même auteur sont enlevés, vers ce temps, au Gymnase par l'habileté de M. Perrin, soucieux de créer un grand répertoire moderne. La Comédie-Française présente successivement *Le Demi-Monde*, *Le Fils naturel*. Au printemps de 1878, Emile Augier donne *Les Fourchambault*.

L'interprétation est éclatante : Got, Coquelin, Thiron, et Mesdames Provost-Ponsin, Agar, Reichemberg, Croizette. L'ouvrage est un des plus vigoureux d'Augier. C'est donc une soirée triomphale, qui demeurerait « le plus grand succès de première » depuis vingt ans si, quatre années plus tard, la Comédie n'avait donné *Le Monde ou l'on s'ennuie*. La fortune de ce dernier ouvrage est même une des plus constantes que l'on ait vues au théâtre. On en peut encore rapprocher celle de *L'Ami Fritz*, mais à un degré de moins; le spectacle en est pourtant délicieux et réconfortant dans sa couleur agreste. Les gémeaux Erckmann et Chatrian ont été moins heureux dans *Les Rantzau*. L'étonnante prospérité alors atteinte par la Comédie-Française devait traverser des orages; quelques échecs prirent, en effet, un certain caractère de bruyantes aventures. Madame Sarah Bernhardt aborde le rôle de Dona Clorinde, y réussit peu, parce qu'elle ne l'a pas en gré, se fâche d'un insuccès qui ne la diminue point, boucle ses malles à la faveur de la nuit et s'embarque pour l'Amérique. On n'a pas oublié cette « fugue », qui engendra tant de commentaires.

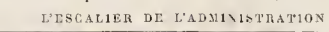
BATAILLE DE DAMES



M. DE FÉRAUDY — M. PRUDHON — M. BOUCHER. — Mme WORMS-BARETTA — Mlle MULLER.

La Comédie a demandé un ouvrage à M. Victorien Sardou, qui apporte *Daniel Rochat*; Mademoiselle Bartet a été enlevée au Vaudeville, ce sera son début. Mais la pièce est de l'auteur de *Rabagas* : mauvaise note. On y trouve une certaine couleur religieuse; quelle cabale ! On voit un personnage qui tient de près aux puissances du jour grimper sur son fauteuil à l'orchestre et se plaindre de la mollesse de la censure; ses amis essayent d'étouffer cette parole vraiment peu discrète. *Daniel Rochat* quittera bientôt l'affiche. Mademoiselle Bartet retrouvera dans la Reine de *Ruy Blas*, une occasion moins chaude de montrer que la Comédie a bien fait de l'appeler à elle : c'était une prédestinée. Il n'est peut-être pas, au théâtre moderne, de figure

plus attachante que Julia Bartet. Elle est née comédienne, et de plus, admirablement femme, dans une enveloppe délicate, longtemps maladive, et le plus beau des dons qu'elle reçut de la nature, c'est la force de la volonté. Elle a triomphé d'une constitution débile, gouvernant ses nerfs comme elle conduisait son art, et ce pouvoir conquis sur elle-même, on l'a vue l'imposer autour d'elle. C'est le caractère particulier dont toutes ses créations, désormais si nombreuses, demeureront marquées. Le public reconnaît cette autorité dès le premier mot qui tombe d'une bouche si fine.


L'ESCALIER DE L'ADMINISTRATION


M. ROGER — Mlle AMEL — M. VEYRET — M. LAMAUX, régisseur — M. GUILLOIRE, Secrétaire de l'administration — CARTIER, Huissier de M. J. Claretie

Vers ce même temps où Mademoiselle Bartet se fit une place, bientôt la première, paraissent à la Comédie de jeunes figures : Mademoiselle Rosamond, qui eut son heure, — très brève, — parce qu'elle renonça au théâtre ; Mademoiselle Rosa Bruck, Mademoiselle Muller sont engagées par M. Perrin au sortir du Conservatoire. Les habitués de la Comédie ont la joie des yeux. Mademoiselle Baretta, depuis Madame Worms, est délicieuse dans *Barberine;* Mademoiselle Croizette obtient un succès de beauté dans *La Princesse de Bagdad*. Ceci nous ramène des interprètes aux œuvres, à cette *Princesse de Bagdad*, si décriée, dont la conception, pour être rude, n'en est pas moins forte ; aux *Corbeaux*, de M. Becque, ouvrage noir, qui ne tomba que parce qu'il attaquait toutes les catégories sociales à la fois. Il est bon de n'en assaillir qu'une ou quelques-unes, afin d'avoir pour complice la malignité des autres. *Le Monde où l'on s'ennuie* fut une pleine victoire; mais la reprise solennellement annoncée du *Roi s'amuse* devait être une déception cruelle. Qui ne se rappelle de cette soirée? Nous courûmes tous, croyant bien avoir à consacrer la vieillesse de Victor Hugo par la même apothéose jadis décernée à la vieillesse de Voltaire. La pièce commence; à l'instant, une pensée incommode nous obsède : que cinquante ans auparavant, le gouvernement de Louis-Philippe, en interdisant l'œuvre, avait peut-être bien servi l'auteur.

Les « créations » qui marquèrent les années postérieures furent : *Denise,* où Mademoiselle Bartet sut être si touchante ; *Un Parisien*, d'Edmond Gondinet, avec un grand et beau rôle pour Coquelin aîné, et pour Thiron, le plus amusant des rôles épisodiques ; *Chamillac*, le dernier ouvrage d'Octave Feuillet; *Francillon*, l'une des pièces modernes qui ont été jouées avec le plus parfait ensemble par Mesdames Bartet, Reichemberg, Pierson, MM. Worms, Febvre, Thiron, Truffier, Laroche. Il y eut de magnifiques reprises : *Le Légataire universel*, Coquelin dans Crispin, Madame Samary dans Lisette ; *Monsieur de Pourceaugnac*, M. de Féraudy, d'un comique achevé, dans l'apothicaire, Madame Samary étourdissante dans la servante gasconne qui patoise; *Hamlet*, *Œdipe Roi*, où M. Mounet-Sully s'élève jusqu'au génie.

Ce moment de la Comédie est d'hier ; dix ou quinze ans seulement nous en séparent; le mouvement des nouveaux ouvrages et du répertoire, la distribution des pièces, le jeu des acteurs, tout cela est présent aux mémoires les plus rétives. Le personnel de la maison se renouvelle, et ces « jeunes » qui nous émeuvent ou nous charment encore aujourd'hui, nous les avons vus en leur aurore. Mademoiselle Marsy débute avec éclat dans Célimène; elle reparaîtra dans Elmire, dans Marthe, du *Mariage blanc*, dans *Froufrou*, dans *La Mégère apprivoisée*. Elle a des dons magnifiques; si la beauté en est le premier, ce n'est pas sa faute. Mademoiselle Ludwig débute dans *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, Mademoiselle Bertiny dans Cécile de *Il ne faut jurer de rien*. Toutes deux ont fait un succès d'un « spectacle d'été » *Les trois Sultanes*. Mademoiselle Brandès se fait voir dans la Duchesse de Guise, car on a remonté pour elle *Henri III et sa Cour* ; elle sera la Madame Laversée de *Cabotins;* elle aura son grand jour dans les *Tenailles*. Mademoiselle Moreno, dont la voix est au moins d'argent, si une autre voix célèbre est d'or, Mademoiselle Moreno, si chère aux poètes parce qu'en effet elle est douée d'un merveilleux sentiment du rythme, devient une des meilleures diseuses de la maison où la première de toutes les qualités est le bien dire.

MM. Leloir, de Féraudy, Le Bargy, Truffier seront au premier rang pendant ces dix années ; MM. Albert Lambert, Laugier, Berr, les suivent en les serrant de près. M. Paul Mounet entre à la Comédie-Française par le rôle de Don Salluste de *Ruy Blas*. Il y a des recrues toutes neuves : MM. Veyret et Fenoux. Il y a aussi les passants et les passantes, qui laissent une trace brillante : Madame Maria Legault, Madame Hading; avant elles, Madame Segond-Weber qui, en 1888, nous fit voir une si touchante Andromaque; elle avait tous les dons tragiques, la Maison de Corneille lui donnait le style. Elle allait être consacrée et se lassa, voulant demeurer libre.

C'est qu'en effet la Comédie-Française demande à ses pensionnaires, qui deviendront des sociétaires, le sacrifice de leur liberté pour un temps; mais on sait de quel prix elle la paye. Il arrive parfois qu'elle fasse attendre le sociétariat qui doit être le couronnement d'une carrière laborieuse; Mademoiselle Kalb, l'excellente soubrette, a dû s'armer de patience : c'est un

bon exemple. D'autres se retirent, cédant à un mouvement d'humeur; ils ont tort. C'est bien assez de la lassitude venant avec l'âge et des cruautés de la mort pour ouvrir les vides. La Comédie, depuis quinze ans, a fait des pertes funestes : par la retraite, MM. Maubant, Delaunay, Laroche, Barré, Got, le grand doyen; Mesdames Jouassain, Madeleine Brohan, Granger; par la mort, l'inimitable Thiron, la charmante Mademoiselle Tholer, Madame Jeanne Samary, et jamais peut être elle ne frappa un coup si barbare. Ce fut un deuil profond, et sincères furent les larmes versées autour du cercueil que l'on conduisait en ce beau cimetière de Passy, le lieu peut-être le mieux ensoleillé de la grande ville. Hélas! si doux qu'y soit le repos, convient-il à ceux qui ont si peu vécu! On se souvient d'avoir rencontré Coquelin dans les jours qui suivirent; il disait, les larmes aux yeux : « Je suis dépareillé! » Crispin avait perdu son admirable Lisette, et Mascarille sa Madelon.

La Comédie-Française qui, depuis cinq ans, a donné *La Souris, Par le Glaive, Thermidor, Les Flibustiers, Monsieur Scapin, Jean Darlot, Grisélidis, La Paix du Ménage, Antigone, Le Pardon, La Reine Juana, Cabotins, Mariage Blanc, Les Romanesques, Les Tenailles, L'Evasion, La Loi de l'Homme*, qui a repris avec de si retentissants succès *Hamlet, Severo Torelli, Le Père prodigue, Les Effrontés, Le Fils de Giboyer, L'Ami des Femmes*, donnera, après *Frédégonde*, deux comédies, l'une de M. Jules Case, l'autre de M. Lavedan, deux grands drames de MM. Paul Meurice et Jean Richepin. Le règne de M. Jules Claretie, — successeur de M. Perrin et le meilleur qu'on pût choisir, — continue donc d'être bien rempli. On a quelquefois accusé M. Claretie d'être timoré, reproche vague. Il peut opposer la bonne réplique : le nombre et la qualité des œuvres qu'il a fait représenter, la marche toujours ascendante de la maison.

PAUL PERRET.

Le Foyer de la Comédie-Française

Il y a deux foyers à la Comédie-Française : le foyer du public et le foyer des artistes.

Le foyer du public, tout le monde le connaît ou peut le voir du moins, avec l'admirable galerie de bustes des plus illustres auteurs dramatiques français.

Mais le foyer des artistes est beaucoup moins connu, puisque, suivant une lointaine tradition, les artistes même n'en ont généralement permis l'accès qu'aux auteurs, aux protecteurs, et aux amis intimes de la Maison. — C'est donc du foyer des artistes qu'il sera, sans doute, plus curieux d'entendre parler ici. Un grand salon carré, à trois fenêtres, au premier étage, avec balcon donnant sur la seconde place du Palais-Royal. Une seule porte drapée, à deux battants, au fond, à gauche. Une vaste cheminée, à droite, avec un beau bronze de Préville, par Houdon. Quatre gaines parallèles supportant les bustes en marbre de Provost et de Mademoiselle Clairon, de Mademoiselle Dangeville et de Samson, deux chefs-d'œuvre de Lemoine et de Crauk. Puis, les murs, des trois faces, entièrement couverts de portraits d'artistes, comiques ou tragiques, hommes ou femmes, ayant la plupart — depuis le milieu du XVIII[e] siècle jusque vers la fin du XIX[e] — laissé un nom dans les annales du Théâtre-Français. Voilà l'aspect à première vue — la *plantation*, comme on dit dans le vocabulaire du lieu.

Quant aux meubles, — en dehors des glaces, destinées à voir tout un costume d'ensemble; du piano, relégué dans un coin pour quelques rares, très rares répétitions de chant, et d'un vieux trictrac, depuis assez longtemps abandonné, — les autres meubles ont presque tous leur généalogie :

Cette table noble, à cuivres ciselés, vient du duc de Duras, ancien surintendant des Menus; c'est elle qui donne aujourd'hui l'hospitalité au théâtrophone, à moins qu'elle n'aille, pour quelques instants, figurer dans le mobilier de scène. Ce cartel en ébène, à filets d'or, surmonté d'un Molière, vient sûrement de plus haut encore, car il est signé : Robin, horloger du *Roy*.

Ces canapés, ces fauteuils, ces chaises, ces tabourets, en chêne sculpté, du plus pur Louis XVI, ont été donnés par le roi Louis-Philippe, en échange d'un lustre qu'il a reconnu pour avoir été jadis au Palais-Royal, chez son père; lustre à cristaux et à bougies, bien inutile par conséquent pour nous autres, puisque les loges d'artiste, tout l'intérieur du théâtre et sa rampe même, ont peut-être été le dernier refuge officiel de l'éclairage à l'huile, jusqu'à l'avènement, *par ordre*, de l'éclairage électrique, c'est-à-dire jusqu'en 1890, après le lugubre incendie de la place Favart.


TALMA — 1763-1826 (PAR PICOT)

Enfin, ici, renfermés sous un même cadre :

Un acte notarié avec la signature authentique de J.-B.-P. MOLIÈRE, la seule que l'on connaisse au monde, offerte par Dumas fils pendant l'administration de M. Emile Perrin, — et le décret constitutif de 1680, sur parchemin aux armes de France, retrouvé par hasard dans des paperasses de rebut, mais largement signé : LOUIS, et plus bas, *Colbert*.

Maintenant que sont clos ainsi, en conscience, l'inventaire, après l'état de lieux, du foyer des artistes, on peut passer à son histoire. Il en a une.

Et d'abord, au temps jadis, une réputation d'originalité, d'élégance même, dont on pourrait reconstituer le caractère en évoquant quelques-uns des personnages du grand monde, des généraux, des magistrats, des hauts fonctionnaires, des riches financiers et des artistes illustres en tout genre, par lesquels on sait, nom par nom, qu'il fut fréquenté, à l'époque où les hommes, n'ayant pas encore inventé le Cercle, trouvaient en plus ici certaines distractions, peu nombreuses il est vrai, mais si charmantes parfois, souvent si brillantes, que le baccara même et le cigare ne les ont encore, pour eux, que fort imparfaitement remplacées.

Il ne sera pourtant parlé, dans ce court entretien, que des soixante dernières années, mais par un témoin de chacun de leurs jours.

Dès 1844 et jusqu'en 1847, bien que le décret de Moscou continuât à régir la Comédie-Française, avec le Comité des Sociétaires, sous la présidence d'un commissaire royal, l'allure du foyer ne rappelait plus guère celle d'autrefois, ou que de loin en loin, *les soirs de Rachel*, comme on disait. Le reste du temps on semblait y sommeiller un peu, de même que le répertoire d'ailleurs, au théâtre, et le succès, malgré d'incontestables talents. Aussi, quand un jeune *pensionnaire* osait s'y glisser, — timidement, car l'esprit hiérarchique et la juste autorité des anciens en imposaient alors aux générations nouvelles, il y voyait, presque aux mêmes heures, les mêmes habitués de fondation, presque tous d'un âge mûr, s'isoler par groupes sympathiques avec les artistes, encore en habits de ville ou déjà dans le costume de la pièce en cours, les uns sur les canapés, d'autres devant la cheminée, d'autres encore dans un coin, derrière une partie engagée de tric-trac ou d'échecs; il les écoutait échanger ensemble les bruits de la journée et ceux du théâtre ou,

parfois, certains beaux parleurs entamer certaines dissertations qu'on eût, ma foi! pu croire préparées du matin dans le Dictionnaire de la Conversation (le Larousse bourgeois de la Monarchie de Juillet).

En 1847, une rajoute au décret de Moscou, pour concentrer les ressorts de notre machine vers un but meilleur, changea le commissaire royal, M. Buloz, en administrateur général, et du coup, la *Revue des Deux Mondes* entra dans la place, Alfred de Musset en tête, puis quelques recrues nouvelles, Emile Augier, Madame Allan-Despréaux, etc., et la vie du foyer profita d'un peu de renouveau.

Bientôt arriva la surprise de février 1848, avec le Gouvernement provisoire. Notre Comité aristocratique reprit pied alors, sous prétexte de République, comme de juste. Mais les administrateurs qu'il se donna, et contre lesquels il conspirait tous les huit jours, tombèrent révolutionnairement à la file, et la fausse démocratie, refoulant pour un temps nos vieux *centre gauche*, pénétra, plus crottée à mesure, dans le prétendu sanctuaire, jusqu'au mois de décembre où, le ministère, redevenu plus fort, nous envoya M. Arsène Houssaye.

Cette fois, s'établit un régime vraiment neuf. Le foyer fut libéralement ouvert aux gens de lettres, aux poètes, aux peintres, aux sculpteurs, et, cela va sans dire, à toute la jeune avant-garde de *l'Artiste*; et les visiteurs se pressèrent chez nous, et

LA COMÉDIE-FRANÇAISE, 1840.



Mme DESMOUSSEAUX. Mlle MANTE. RÉGNIER. Mlle PLESSY. Mlle ANAIS. FIRMIN. Mlle MARS. MENJAUD. MONROSE. Mlle DUPONT. Mlle RACHEL. LIGIER. GUIAUD. SAMSON.
GEFFROY. GUYON. DAILLY. Mlle NOBLET. JOANNY. PERRIER. Mlle TOUSEZ. PROVOST. BEAUVALLET. ST.-AULAIRE

l'esprit y eut ses coudées franches, et le paradoxe même y fleurit...

Ce pendant que le petit bataillon des anciens et des habitués se voilait la face et boudait... mais restait tout de même, *Patiens quia æternus*, il cuvait une revanche.

Les choses demeurèrent pourtant ainsi, gaies et brillantes — au goût des jeunes du moins — pendant un certain temps.

Mais, sous le prétexte soudain que le foyer était un peu loin de la scène, et qu'à cause des allées et venues et du bruit des conversations, *l'avertisseur* ne suffisant plus à assurer son service, pourrait laisser manquer quelque *entrée*, le comité fit mettre la table à miroir de la coulisse, avec ses bougies, au fond du théâtre, derrière un paravent, afin de donner au besoin refuge aux artistes de la pièce qu'on jouait et leur permettre d'être utilement à leur réplique. C'était un second foyer tout trouvé, — tout petit, celui-là, — et l'occasion était trop bonne pour les anciens de s'y faire suivre par les seuls vieux habitués.

Voilà l'origine de ce « Guignol » (voir page 110) qui, définitivement installé « *côté jardin* », ne tarda pas à remplacer, pour les dissidents, l'ancien foyer, qu'il remplace maintenant presque pour tout le monde; car, dès que M. Empis, de l'Académie française, eut été nommé administrateur, le personnel artistique du « foyer Arsène Houssaye » eut achevé vite de se raréfier.

Quarante ans se sont écoulés depuis, dont dix sous la direction de M. Edouard Thierry, sans changement appréciable; mais sous celle de M. Emile Perrin, les mardis et les jeudis d'*abonnement*, habilement importés de l'Opéra, rendirent au foyer, deux fois par semaine, pendant six mois chaque année, un regain de très haute vie, qui dure encore sous la direction de M. Jules Claretie.

Ajoutez à cela les soirs de *grandes premières*, où c'est presque une foule, foule d'élite, qui envahit le foyer des artistes et ses abords, avec une sorte de fièvre et sous tous les prétextes possibles, ou bien les représentations de « LA CÉRÉMONIE » du *Malade* (celle surtout destinée à fêter l'anniversaire de Molière), où tous les artistes de la troupe, réunis avant le défilé pour le couronnement du buste, dans un costume de leur emploi, peuvent donner l'impression des deux curieuses toiles de Geffroy, notre regretté camarade, si bien reproduites dans le présent numéro.

E. GOT,

Sociétaire retraité, ex-doyen de la Comédie-Française.

Les Traditions

Præteriti fides...

Soyons fidèles au Passé, sous peine d'ingratitude notoire! Gardons nos Traditions; défendons-les « *quoi qu'on die* », de la tête et du cœur, puisque, il faut bien le constater en passant, en fait de Traditions, la plus à la mode de tout temps, fut, est et sera de tomber sur cette Comédie-Française si décriée au dedans, tant admirée au dehors.

Après avoir résisté aux assauts de la fin du XVIIIe siècle, à ceux du milieu du XIXe, à la colère des adversaires actuels, auteurs ou comédiens mécontents, le Théâtre-Français, espérons-le pour tout le monde, restera debout, longtemps encore, fort de son admirable organisation; de cette constitution qui a fait de la Comédie une institution républicaine aux temps les plus fermés de la Monarchie, et qui semble, de nos jours, la montrer comme l'institution la plus aristocratique, au sein de notre démocratie triomphante. C'est que les bases statutaires du Théâtre-Français sont, à la fois, du moins en théorie, les plus aristocratiques, les plus largement généreuses et les plus démocratiques qu'on puisse imaginer.

Les uns blaguent, les autres attaquent pour de bon; dans les deux cas, il est à remarquer que les assiégeants, quels qu'ils soient, ne manœuvrent jamais qu'avec l'arrière-pensée, souvent mal dissimulée, de s'installer dans l'arche qu'ils vouaient aux

courants furieux, et de forcer la porte d'ivoire des rêves heureux qu'on y réalise.

Si, comme on l'affirme, la seconde moitié de la vie d'un homme sage est employée à se délivrer des folies, préjugés et fausses opinions qu'il a contractés dans la première, je veux consacrer le peu qui me reste d'années à faire amende honorable aux pieds de cette *Alma* dramatique dont j'ai, parfois, aux temps des ambitions impatientes, plaisanté à la légère, comme le font aujourd'hui maints autres, la lenteur sage et la souriante majesté. Notons que les contempteurs ne sont jamais que de deux sortes : ceux qui attaquent le présent avec le passé, dans le clan des *barbes;* et ceux qui, niant ce passé, combattent le présent même, avec l'avenir, en brandissant le drapeau de toutes les libertés.

Il est prudent, sous peine de snobisme incurable, de rester dans un juste milieu, et de se bien persuader que, tant plus ça change, en critique comme en tout, tant plus c'est la même chose : dans le premier cas, nous n'avons qu'à ouvrir n'importe quelles *études* sur l'art du Théâtre en général, et sur la Comédie-Française en particulier, datant des deux derniers siècles, pour lire des observations comme celles-ci, soit en justification des comédiens eux-mêmes, soit à la défense de leur maison sans cesse attaquée :

« Notre parterre n'a pu tolérer, dans les grands hommes qui ont suivi Molière et Regnard, ces obscénités qui faisaient autrefois la plaisanterie de la Comédie, et il est parvenu à siffler une équivoque sur le même théâtre où le viol avait été applaudi. Cette *heureuse sévérité* a détruit le préjugé odieux que l'on a eu longtemps contre les comédiens; le Peuple, habile à saisir l'erreur, et toujours indolent à revenir de celles qui l'ont subjugué, peut encore penser désavantageusement d'un art qu'il idolâtre en affectant de le mépriser; mais la saine partie de l'état fait rendre aux comédiens la justice qu'ils méritent; citoyens utiles, nous leur devons nos plaisirs et quelquefois nos vertus. »

LA COMÉDIE-FRANÇAISE 1864.



MAUBANT. Mme GUYON. MAILLARD. SAMSON BRESSANT. Mlle M. BROHAN Mme ARNOULD-PLESSY Mlle FAVART. Mlle A. BROHAN GOT RÉGNIER TALBOT. Mlle BONVAL
GEFFROY. Mlle JUDITH. COQUELIN. Mlle DUBOIS. DELAUNAY Mlle FIGEAC. Mme V. LAFONTAINE. LAFONTAINE. Mme JOUASSAIN. LEROUX Mlle NATHALIE. MONROSE. PROVOST.

« — C'en est fait! disent aussi ces gens chagrins toujours prêts à fronder leur siècle, le Théâtre-Français est tombé! Racine et Molière ne sont plus, et quand un heureux destin nous les rendrait, à quoi nous serviraient-ils, nous n'avons plus de Champmeslé, de Baron, de Duclos, de Lecouvreur et de Dufresne... »

Et quels étaient ces artistes méprisés par les *gens chagrins* dont parle l'auteur? C'étaient simplement Mesdemoiselles Grandval, Gaussin, Dangeville, Dumesnil, Clairon, etc. . MM. Préville, Sarrazin, Lanoue, Armand, etc..., avec le souvenir desquels on a démoli leurs successeurs... et ainsi de suite jusqu'à nos jours où, au lendemain de chaque reprise, on nous éreinte, les uns et les autres, au profit des *créateurs* de la veille, afin de justifier, sans doute, une fois de plus, la pensée de La Rochefoucauld : « Pour mépriser ce qui est, on estime ce qui n'est plus ! »

Passons du côté des révoltés, au camp des assoiffés de « nouveau, n'en fût-il plus au monde! » des coquebins en délire, pleins d'un soi-disant dédain à notre égard, dédain qui n'est, au fond, qu'une sorte d'impuissance.

Il faut, en effet, convenir que, dès le seuil du Théâtre-Français, la première impression ressentie par le Jeune, tient un peu du malaise de cette révolte éprouvée aujourd'hui devant tout ce qui nous en impose réellement. On sent, dans cette atmosphère de la Comédie-Française, qu'il faudra plus de quelques années de travail et de peine pour *arriver*, que c'est le fonds qui manque le moins, qu'on n'y saurait aller plus vite que des violons sans de graves mécomptes; qu'on est, en un mot, gêné, en cette époque de débraillement général, à l'aspect de ces « vestiges de la féodalité » artistiques — comme diraient les prud'hommes de cet art nouveau qu'on nous ressert tous les dix lustres avec les mêmes formules imprécises. Les plus naïfs, heureusement, s'aperçoivent vite, sous les regards protecteurs des portraits ou bustes des Maîtres anciens et modernes, qu'il n'existe guère, en fait de vieux ou de neuf, que deux sortes de productions, à savoir : ce qui est bien, et ce qui est raté; et que, dans la fréquentation de tant de souvenirs et d'œuvres géniales, on s'en tient au jugement de l'admirable *Théo*, le plus attique et le moins décadent des maîtres; écoutez : « Le génie est seul éternel. le talent est transitoire. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il faille dédaigner le talent, car il est encore assez rare pour qu'on en tienne compte. — Le monde vieillit. Toutes les idées simples, tous les magnifiques lieux communs, tous les thèmes naturels ont été employés il y a déjà fort longtemps. A génie égal. un moderne aurait toujours le désavantage sur un ancien : car il ne pourrait s'empêcher de savoir, sinon précisément du moins confusément, tout ce qui a été dit avant lui sur la matière qu'il traite et, malgré tout le bon goût, toute la sobriété possibles, il tombera dans des tours plus recherchés par le besoin instinctif d'échapper aux redites, et de trouver quelque nouveauté de fond ou de forme. Les grands esprits qui ne sont touchés que du beau, n'ont pas cette préoccupation du neuf qui tourmente les cerveaux inférieurs. La nature, d'ailleurs, ne s'inquiète guère d'être originale, et l'univers, depuis le jour de la création, n'est qu'une perpétuelle redite; jamais les arbres verts n'ont essayé d'être bleus... »

Eh bien! pour en revenir à la « noblesse » de l'institution molièresque, convenons que cette aristocratie, comme celle de l'Académie. dont on commence par rire à vingt ans et qu'on sollicite dès que le front se dégarnit, cette noblesse est quasiment exaspérante à première vue; on sent, je le répète à dessein, que pour conquérir. là, quelque chose, il y faudra mettre du temps, de ce temps qui « n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui... », et cela chiffonne nos jeunes esthètes qui veulent tous publier leurs *œuvres complètes* à dix-huit ans.

Certes. si l'on entre très jeune à la Comédie, il faut ceindre la triple cuirasse et s'armer de patience. Je retrouve une lettre que feu notre maître Régnier m'écrivait aux jours tourmentés de mes impatiences où je laissais voir un peu de mauvaise humeur : « Quels que soient les dégoûts que vous pourrez encore avoir à éprouver — quoiqu'à cette heure vous n'en ayez pas de bien amers à prévoir — ne vous découragez jamais; n'imitez pas ce fou de ***; accrochez-vous à la maison à laquelle vous appartenez chaque jour davantage, c'est la SEULE dans notre profession où l'on soit sûr de trouver la satisfaction de ses goûts

d'artiste et le bien-être. *Otium cum dignitate.* » Eh bien! si j'avais à choisir une devise à « graver en lettres d'or sur la cheminée de la salle », celle de Régnier, bien que juste et ingénieuse, me semblerait un peu personnelle et je lui préférerais une autre que je proposais au cours d'une séance de comité de lecture mouvementée, où certains de mes collègues semblaient me traiter d'esprit rétrograde. Voici cette devise : PRÆTERITI FIDES SPES FUTURI ! car notre moyen le meilleur de donner des gages à l'avenir théâtral, n'est-il point de rester fidèles au passé, et n'est-ce pas à la Comédie, plus que partout ailleurs, que

« Le paradis des morts est au cœur des vivants ? »

Oui, sous le coup des plus cruelles déceptions dont elle vous éprouve plus souvent qu'on ne croit, on aime sa Comédie Française ; on l'aime comme « une personne » !

Au cours de la vie, nous ne connaissons bien nos véritables sentiments que dans les occasions sévères. Ne nous est-il pas arrivé à tous, par exemple, de nous croire follement épris d'une coquette pour laquelle on se figurait avoir perdu le sens des choses les plus sacrées ? Un événement grave survint dans notre famille, et l'on fut tout surpris de sentir cette passion reléguée au second plan. Il en va de même avec les *flirts* qu'un artiste, sérieusement épris de la Maison, tente hors du *home* de Molière ; qu'il survienne un événement triste ou joyeux : telle retraite, tel anniversaire, telle fête artistique, et l'on ne voit plus, l'on ne sent plus que par la Comédie et pour elle.

Puisque nous venons de dire : *Etre de la Maison*, un simple mot d'explication sur cette formule employée chaque jour par le public et par nos collègues : Etre de la Maison ! ou... n'en être pas ! C'est là la question. Question délicate et qui ne se définit guère. On a vu des artistes excellents réussir même brillamment rue de Richelieu, cependant que le public des vrais amateurs continuait à dire pendant des années : « *Il ou elle n'est pas de la Maison !* » — Cela se sent dans mille choses qui sont plus, en somme, une affaire de *sentiment* professionnel se trahissant par des riens vulgaires, qu'une question de distinction physique ou vestimentaire.

Puisque je parlais, en commençant, de traditions et d'organisation de la Maison, je ne puis qu'évoquer, à cet effet, comme preuve matérielle, le souvenir du cinquantenaire de M. Ed. Got. Jamais je n'oublierai l'aspect charmant de ce banquet où Administrateur, sociétaires, pensionnaires, employés grands et petits, se trouvaient assis à la même table, dans cette salle du Pavillon Henri IV, inondée de soleil estival. Cette agape semblait matérialiser, aux yeux du simple observateur, les bases indestructibles de notre Institution coopérative ; de ces statuts dont tout le monde glose et que personne ne connaît ou connaît mal. — Je ne parle pas seulement de l'acte de société de germinal an XII, ce traité que nous signons dans la joie, au lendemain du sociétariat et dont pas un élu peut-être ne saurait dire un traître mot en sortant de chez le notaire, qui nous en détaille les articles avec bien du soin cependant ; non, je parle de ce fameux *Décret de Moscou* que, tous les jours, certains esprits, pourtant éclairés, voudraient voir aboli sans l'avoir étudié rien qu'un peu, de ce chef-d'œuvre de psychologie théâtrale, que dis-je ? D'HUMANITÉ ! Les philosophes (de profonds philosophes !) qui ont élaboré cette *résultante* d'après une série d'observations sur les mœurs des auteurs et des acteurs, talentueux ou fruits secs, ces psychologues impartiaux ont fait œuvre admirable et combien spirituelle ! Tout y est prévu ! ADMINISTRER, C'EST PRÉVOIR ! et, je le répète : TOUT est prévu : Même les coups du génie en ses écarts et aveuglements ! même la soif de vouloir jouer tous les rôles à l'instar du tisserand de Shakespeare ! même le désir de jouer la comédie *tout seul*, en *vedette !* même le dessein de toucher plusieurs parts... et surtout celui de ne point laisser place aux jeunes !... même... mais je froisserais tout le monde, et je m'arrête devant l'évidence, devant cette admirable Constitution, devant la lumière et la vérité vraie, certainement gênantes pour nous tous aux heures où la petite cupidité, où la simple vanité nous travaillent !

Quant aux chapitres purement administratifs : services rendus, retraites, etc..., on trouverait en ce décret de quoi mettre d'accord le parti anarchiste lui-même, et la solution de toutes les questions ouvrières présentes et futures... mais ça serait trop simple.

Si c'est être retardataire ou rétrograde que de plaider pour ce qui est noble, spirituel et conséquemment Français, je me vante de l'être et d'être absolument résolu à mourir dans l'impénitence finale. Oui, je suis le *mollusque* des Traditions ; de ces Traditions dont on rit ; traditions de gentilhommerie et de générosité envers les vaincus et les humbles du métier, traditions de savoir-vivre et de galanterie avec les belles comédiennes, ces comédiennes de Molière dont la tradition, à elles, consistait jadis à paraître pleines de grâce, d'esprit et de grand air ; fées du rêve éternel de Jeunesse et d'Amour qui font encore songer aux temps heureux :

Où Molière amoureux, escomptant la recette,
Mettait l'or et le cœur dans la même cassette !

Traditions de dignité professionnelle qui ont fourni et fourniront encore tant d'anecdotes piquantes, parfois sévères.

En un mot, traditions moliéresques de confraternité et de solidarité où l'Amitié, qui dore à jamais le souvenir de l'ILLUSTRE THÉÂTRE, devrait tenir la première place. Traditions grâce auxquelles artistes, employés illustres ou modestes, grands ou petits, font partie d'une même famille où tous sont honorés, secourus, dès lors que le mal les terrasse ou que sonne l'heure mélancolique de la retraite. Traditions qui nous *obligent*, en un mot, à n'être pas ingrats envers les services de qui que ce soit.

Oui ! ne soyons ingrats envers personne ! C'est la pure tradition de Molière, le Justicier qui fustigea tant de vices et de bassesses, en oubliant cependant l'Ingratitude, dont il ne dessine à peine qu'un trait dans Tartuffe. Et, à ce propos, ne s'étonne-t-on pas que, parmi les défaillances du cœur humain, cette Ingratitude ait, seule, échappé à sa verve vengeresse ?... mais c'est peut-être par oubli volontaire de sa grande âme de Contemplateur...

— O Toi ! qu'on appela justement le Contemplateur, as-tu fermé les yeux pour ne point voir ce tréfonds de l'âme humaine où rampe la passion la plus mauvaise : l'Ingratitude ? Une pudeur secrète t'a-t-elle empêché d'écrire la satire amère où la curiosité vulgaire aurait pu reconnaître les douleurs de ton âme délicate trahie par tant d'ingrats ? Toi qui sembles me répéter chaque jour, lorsque je regarde le marbre de Houdon : « *Præteriti fides spes futuri !* »



RACHEL — 1821-1858 (PAR GÉRÔME)

JULES TRUFFIER,
Sociétaire de la Comédie-Française.

FRANÇOIS LAFON



MOUNET-SULLY

Dans la « Grève des Forgerons ».

« Mon histoire, messieurs les juges, sera brève.
Voilà : les forgerons s'étaient tous mis en grève. »



PREMIÈRE MISE EN PLACE D'UN DÉCOR

Autour de la Scène

LES COLLECTIONS. — LES MAGASINS. — LE PERSONNEL

La Comédie-Française n'est pas qu'un théâtre. Elle est aussi un musée où s'est formée et, depuis un siècle, incessamment agrandie et enrichie, l'une des plus curieuses collections d'art qu'il y ait à Paris; — collection de plus de cinq cents pièces, disséminée, du haut en bas de l'immeuble, en *trente* locaux différents!

M. Jules Claretie et M. Georges Monval, le dévoué secrétaire du Comité, préposé à la garde des archives et de la Bibliothèque de la Comédie, ont souvent exprimé le regret qu'il n'existât pas rue Richelieu une salle où ces documents pussent être rassemblés et mis à la portée de tous les yeux. Est-ce si regrettable? Sans doute, nous y perdons, nous, badauds, la joie et le profit d'un supplément de spectacle très précieux; mais ne semble-t-il pas que la Comédie-Française perdît à son tour quelque chose à ce méthodique *resserrement*, en un local unique, d'œuvres charmantes qui ne parent vraiment cette maison que parce qu'elles y traînent un peu partout, dans un familier abandon d'elles-mêmes, mettant à tous les murs comme une intime empreinte d'art, égayant d'une grâce de jolis souvenirs l'obscurité même des recoins où elles semblent oubliées?

Cette accumulation de richesses est l'œuvre des cent dernières années. Lorsqu'en 1790 l'architecte Louis ouvrit à la Comédie-Française sa nouvelle salle de la rue Richelieu, elle y apportait — exactement — seize bustes (dont neuf de Caffieri), la fameuse statue de Houdon et une dizaine de portraits. Peu à peu, les dons sont venus: aux dons s'ajoutèrent les acquisitions et les legs, et bientôt la Maison s'encombra. C'est alors qu'il a fallu loger ces souvenirs où on a pu, éparpiller ce musée à tous les coins et sur tous les murs, dans les antichambres des secrétaires, dans les escaliers des loges, dans le cabinet des huissiers de l'administration. Il y a des portraits de la Clairon et de Madame Georges chez le régisseur; dans le cabinet de l'avertisseur, un Voltaire, un Fleury, les deux Baptiste; le cabinet des souffleurs possède une statuette de Monrose et un buste de Madame Talma; aux murs du caissier rêve Molière jeune, à côté de Mademoiselle Gaussin qui sourit. C'est dans la Salle du comité que sont conservées les reliques macabres... On les connaît; c'est, à côté de la bourse de Corneille et du soulier de Rachel, la mâchoire et une vertèbre de Molière, une vertèbre de La Fontaine, des cheveux et un fragment du cœur de Talma. On s'en tiendra là. Un magistrat de la Cour de Lyon, M. Eugène Tallon, avait offert, il y a trois ans, à la Comédie, une main de Mademoiselle Duchesnois, pieusement conservée dans l'alcool. M. Jules Claretie refusa le cadeau.

M. Monval, lui, a ouvert son cabinet d'archiviste à de moins funèbres souvenirs. On trouve chez lui, entre autres choses, la couronne de lauriers dont Talma se coiffait dans *Cinna*, et celle, en fleurs artificielles, qu'offrit à Rachel la reine Victoria; d'anciens billets, des jetons d'entrée, des originaux de vieilles affiches de la Comédie, un petit morceau de porte de la chambre où naquit Corneille...

Mais M. Monval a fait mieux que présider, comme archiviste, à la conservation de ces collections; il en a dressé très minutieusement la catalogue « historique et raisonné » — on s'étonnera que cela n'eût pas encore été fait; — et la *Société de propagation des livres d'art* a tenu à honneur de l'éditer. L'ouvrage a paru ces jours-ci.

⁂

Un autre catalogue curieux à dresser serait celui du matériel de la Maison, mais je doute qu'on ose jamais l'essayer! Il y faudrait des volumes, et voilà longtemps que les coulisses de la rue Richelieu ne suffisent plus à contenir leurs richesses.

Jusqu'en 1870 un dépôt de décors existait au fond de l'impasse d'Antin. On le jugea alors insuffisant. C'est qu'à la Comédie-Française *on ne détruit rien*; les magasins eux-mêmes y sont des musées dont les moindres « numéros » sont aussi religieusement respectés que ceux d'une collection d'art. Une pièce n'eût-elle été jouée qu'une fois, les décors et le matériel en sont indéfiniment conservés et entretenus. Pieuse maison: — pieuse table où le couvert des morts est toujours mis... On a donc gagné les terrains vagues de banlieue et fait construire sur le boulevard Bineau une nouvelle annexe où, depuis vingt-sept ans, sont installés les magasins de décors et les ateliers de peinture et de menuiserie du théâtre. Le bâtiment, isolé par un jardinet des habitations voisines, est une sorte de hangar colossal, d'architecture sommaire, parée de larges baies vitrées par où s'éclaire l'étage supérieur. C'est là que voisinent, dans un atelier très beau qui couvre toute la surface de l'immeuble, le peintre chargé des travaux courants et des réfections, et les six menuisiers-machinistes à qui incombent la confection des architectures de scène et le montage des décors. L'immeuble est confié

à la surveillance d'un gardien, sous les ordres de qui les machinistes envoyés de la rue de Richelieu opèrent, jour à jour, les déplacements de décors nécessités par l'incessant renouvellement des spectacles. On conserve seulement à la Comédie les décors du répertoire courant qu'en prévision d'un brusque changement de programme il convient d'avoir toujours sous la main, et ceux de la pièce ou des pièces principales qui, d'une semaine à l'autre, « tiennent l'affiche ». Le reste va et vient, suivant les besoins. Besogne facile, au surplus. Il ne faut pas plus de deux heures et demie pour mettre « cinq actes » en voiture, et leur faire franchir la distance qui sépare « Bineau » du Palais-Royal.



LE VESTIAIRE ET LES COSTUMIERS.

Pendant dix ans, le bâtiment de l'impasse d'Antin, déserté par les machinistes, était resté vide. Vers 1880, M. Perrin s'avisa d'en faire le déversoir du matériel qui l'encombrait.

Le coup d'œil est ici plus pittoresque qu'au boulevard Bineau. Ce sont d'abord les réserves de meubles, empilés de chaque côté de l'immense hangar, au rez-de-chaussée; en haut, les costumes des hommes et des femmes, méthodiquement classés au fond de quarante armoires bien closes; puis, dans un troisième magasin, le trop-plein des archives, accumulé en hautes piles de poussiéreux dossiers, et les accessoires hors de service. O ces accessoires! Ces instruments de musique « imités », ce chat empaillé dont le poil s'en va tout doucement, ces pâtisseries en bois peint, et là, toute seule, sur une planche, cette brioche en carton! La vieille gardienne du lieu me montre ces choses avec mélancolie. Tout ce bric-à-brac, que notre moderne réalisme répudie, lui rappelle sans doute, à elle, quelque chose de cher, un passé d'émotions lointaines.... Elle a pris dans sa main la brioche, qui rend un son creux. « A présent, n'est-ce pas, me dit-elle, *ils veulent* de la vraie nourriture... »

Et il est visible qu'elle ne comprend pas pourquoi.

Les accessoires utiles et d'emploi courant sont réunis rue Richelieu, sous la main du chef de service.

Il les a emmagasinés çà et là, parmi le dédale des couloirs et des recoins, des minces escaliers qui de ce côté de la maison — « côté cour » — enveloppent la scène, et d'étage en étage — jusqu'à la coupole — en dessinent si curieusement la carcasse.

Jusqu'à la coupole! C'est là qu'est installé le plus formidable des « accessoires » de M. Dérélot : le tonnerre... Le meuble est sans prestige : un petit chariot en bois lourd, posé au ras du plancher sur quatre roues octogonales. Une lampe électrique à verre rouge, communiquant avec la scène, est accrochée au mur. A l'instant où le tonnerre doit être entendu, le feu rouge s'allume, et le machiniste, posté là haut, n'a qu'à pousser son chariot devant lui : un roulement lointain d'orage émeut l'âme du spectateur : ce sont les roues à angles du petit chariot, qui, placées au-dessus de sa tête, râclent le plancher.

Les bruits de cloches partent d'un peu moins haut. Braves cloches! Elles sont deux; et une légende a couru à leur sujet. On a raconté que c'était par elles qu'avait été sonné le massacre de la Saint-Barthélemy. Elles le sonnent, en effet, — mais dans le *Charles IX* de Chénier; elles sont trop jeunes pour avoir pu faire davantage; l'une est âgée de cent dix-sept ans, l'autre de cent onze ans. Le même placard les abrite, à l'extrémité d'un couloir qui aboutit au cintre. On ne les déplace jamais. C'est de là haut que leur chant tombe sur la scène.

Les accessoires ne peuvent être, comme les décors, disposés par ordre de pièces, le même objet étant souvent employé dans plusieurs ouvrages différents. Il arrive aussi que certains détails de mise en scène sont modifiés suivant l'interprétation. Le chef des accessoires devra se souvenir, par exemple, qu'en tel acte du répertoire, la canne, ou la tabatière, ou la bourse qu'emploie M. Coquelin ne convient pas à M. Leloir; que là où M. Clerh se sert d'un lorgnon, M. Joliet préfère des lunettes, etc. Les accessoires sont donc réunis et classés, comme les marchandises d'un magasin, par spécialités, par « rayons ». Voici les tiroirs des fleurs, et voici l'armoire des pendules. Ici, les bronzes (ils en ont de fort beaux), et là, les porcelaines (une collection de Sèvres qui n'est pas non plus négligeable!) Voici le placard où s'alignent les encriers de tous les styles, et celui où s'accrochent les tableaux; voici le coin des instruments de musique, et plus loin le rayon de la sellerie, avec ses innombrables fouets de chasse, et le vénérable collier de grelots qui sonna aux oreilles de nos grands-pères l'arrivée de toutes les diligences du répertoire, et qui continuera de la sonner à celles de nos petits-fils. Etrange musée! Bazar prodigieux où s'évoque pêle-mêle un passé de deux siècles d'art; où tous les rêves, toutes les fantaisies se confondent en une promiscuité d'attributs qui met le poignard de Ruy-Blas à côté du canif du bonhomme Poirier (rayon de la coutellerie), fait voisiner, au fond des mêmes tiroirs, Corneille et Verconsin, réunit le très vieux au très neuf, la pacotille au bijou rare, et Carnavalet à Dufayel!

Il ne faut rien exagérer pourtant : la Comédie-Française, si riche qu'elle soit en accessoires, l'est tout de même un peu moins qu'elle ne paraît. Les exigences et les scrupules des auteurs et des comédiens sont devenus tels, le souci d'être *vrai*, dans la représentation de la vie moderne au théâtre, s'est tellement affiné que la plus vague création y deviendrait ruineuse, si le budget de la maison devait chaque fois supporter les frais de la mise en scène dont nous admirons le réalisme précis et les minutieuses élégances. On a donc volontiers recours, rue Richelieu, à un expédient qui eût étonné les comédiens d'il y a cent ans : ce qu'on n'ose pas acheter, on l'emprunte. Il arrive couramment que tel orfèvre célèbre, tel collectionneur ou éditeur d'art, ami de la Maison, prête à la Comédie-Française la garniture de cheminée, les vases, la statue ou le bibelot de prix dont elle aura voulu enrichir le décor d'une pièce nouvelle. Et il arrive même que l'interprète emprunte à son propre mobilier de quoi parer, à son gré, le décor d'une pièce qu'il *crée*. C'est une coquetterie dont Mademoiselle Bartet, notamment, et M. Lebargy sont, dit-on, coutumiers.

* * *

La Comédie-Française s'est même, quelquefois, laissé prêter des meubles. Et Dieu sait pourtant si elle en est pourvue! Ils

occupent, rue Richelieu, quatre magasins, placés, comme les « réserves » de l'impasse d'Antin, sous la direction d'un chef tapissier, M. Pitou.

C'est un rude métier que celui de chef tapissier de la Comédie-Française. Le chef tapissier n'a pas ici à s'occuper que de la scène; il lui faut avoir l'œil et la main un peu partout. C'est lui qui répare les sièges de la salle, qui en entretient les tapis et les tentures; qui, chaque fois qu'on répète au foyer du public, est chargé d'en installer le matériel « volant »; en même temps qu'il veille au bon état des tentures de scène, il doit ne pas négliger le blanchissage des rideaux de la Maison, et il y en a beaucoup!

Comme son collègue des Accessoires, il est tenu à un ordre minutieux dans l'administration de ses magasins. Presque jamais, au Théâtre-Français, le même spectacle n'est donné deux jours de suite. De là un va-et-vient de matériel, d'une complication extrême; il n'y a certainement pas un théâtre à Paris où le personnel des coulisses soit plus continuellement occupé et agité qu'en celui-ci. Et il n'y en a pas non plus où le travail soit mené plus rapidement, et avec plus d'ordre. Affaire de méthode. Dans une maison bien gérée, les besognes en apparence les plus difficiles deviennent simples. Exemple :

Je suppose qu'il plaise à l'Administrateur général de donner demain une reprise du *Voile*, de M. Georges Rodenbach, qui a quitté l'affiche depuis de longs mois.

Sur l'avis qu'il en fait publier par son secrétaire général, le gardien des magasins de « Bineau », ouvre son répertoire, y trouve les numéros des décors du *Voile* : une heure après, l'acte de M. Rodenbach est sur son chariot. Le chef des accessoires va à son registre : il y trouve l'énumération des objets dont il aura besoin : en dix minutes, il les a tirés de ses armoires, et le voilà prêt pour la représentation. Le chef tapissier a une besogne un peu plus compliquée, — mais il possède, lui aussi, un précieux cahier, grâce à quoi il va se tirer d'affaire le plus simplement du monde. Il ouvre ce cahier à la page 246, et voici ce qu'il y trouve :

LE VOILE

UN ACTE — *21 MAI 1894*

Toile 3 lés — Croisée — Horloge 5 — Tapis gris — Table 7 — Poêle — Métier à Dentelles — Console 18 — Tableau

Tapis gris — Toile 3 lés.

1 Grand fauteuil vieille tapisserie n° 3. — 1 Fauteuil acajou velours vert n° 16. — 6 Chaises acajou velours vert n° 16. — 1 Console L. XVI n° 18. — 1 Table teintée acajou n° 17 *(Village)* — 1 Horloge flamande n° 5. — 1 Tableau *(Vierge)*. — 2 Paires de rideaux bazin écru à rayures montés sur bâtons chêne, anneaux bois n° 109. — Poêle *(Machinistes)*, Métier à dentelles *(Accessoires)*.

Chaque pièce d'ameublement étant, comme on voit, numérotée, il suffira au chef tapissier ou au plus novice de ses employés de lire ce texte pour savoir quels meubles il doit tirer de son magasin, et de regarder ce plan pour savoir comment il les doit disposer sur la scène.

Chez le maître costumier, les choses se passeront plus simplement encore. Ici, chaque magasin forme un groupement de vestiaires *personnels* où sont classés les effets de chacun. A ces vestiaires s'annexe la réserve des costumes hors d'usage, — toute la garde-robe des retraités, des disparus, où les nouveaux viennent parfois emprunter la culotte ou le manteau de leur rôle de début. « Vous avez là, monsieur, l'habit que portait Thiron dans le *Bourgeois*; » — « cette cape vient de Régnier »; — « ce chapeau vous ira, monsieur Got le portait dans le *Médecin* »; et le débutant ressent un trouble à manier ces reliques...



LE CABINET DES PERRUQUIERS ET LES COIFFEURS.

Les ateliers et les magasins des costumes (la Comédie-Française en possède plus de quatre mille!) occupent (page 118), au-dessus de l'atelier des tapissiers, plusieurs salles situées sous les combles, tout près des loges réservées aux plus jeunes sociétaires, à la figuration et aux choristes. Au même étage sont les magasins des perruques.

La Comédie-Française a deux perruquiers; M. Chaplin, pour les dames, et, pour les hommes, M. Pontet. Pontet est de beaucoup le plus occupé des deux. C'est un homme admirable. Il administre quinze cents perruques, — presque toutes sorties de ses mains, et en chacune desquelles il y a, si je puis dire, une idée... Pontet ne fabrique pas une perruque sans tenir attentivement compte de la physionomie qu'elle encadre, et de l'esprit du rôle qu'elle doit, en quelque sorte, illustrer. Il a eu des trouvailles de génie; il a inventé des toupets, des boucles et des mèches qui, avant que le personnage eût proféré le premier mot de son rôle, en définissaient l'âme! Il y a, dans le répertoire du Théâtre-Français, des phrases dont cet homme a désormais rendu l'effet inséparable de certains arrangements de barbe et de cheveux. Pontet a connu cette gloire de créer des traditions, dans une maison dont les traditions sont tout l'honneur...

Le magasin où Pontet travaille (page 119), assisté de ses deux neveux, n'est ni luxueux ni vaste : un fourneau où chauffent les fers, et des rayons où s'alignent les perruques de chaque artiste, exactement classées et minutieusement entretenues. Les perruques « désaffectées » sont détruites — à moins qu'on ne les laisse tomber en poussière. La seule relique que possède le magasin de Pontet est la monture d'une perruque *qu'on croit* avoir appartenu à Talma.

La Comédie-Française est, d'ailleurs, d'une façon générale, beaucoup moins riche en reliques de ce genre qu'on ne le croit

en général. Ou si elle est riche, elle l'ignore ; de génération en génération, le souvenir des « affectations » les plus intéressantes de costumes ou d'accessoires s'est évanoui ou embrouillé, et l'on en est réduit aux conjectures. On conserve encore au théâtre des parties de costumes de Samson et de Geffroy; au-delà, on n'ose plus rien préciser; et, d'ailleurs, à part la collection d'habits Louis XIV donnée par Louis-Philippe pour le gala d'inauguration du musée de Versailles, et qui est restée intacte, le magasin de costumes possède peu d'effets dont la confection soit antérieure au début du second Empire.

Mêmes incertitudes du côté du mobilier. Il existe, dans la galerie des Archives, une aquarelle du fameux fauteuil du *Malade* qui reçut Molière mourant, et une copie de ce fauteuil a été exécutée, par les soins du chef tapissier, pour les besoins du répertoire ; or « l'original » (?) a été deposé... au magasin de l'impasse d'Antin. Est-ce là la place d'un meuble historique dont l'authenticité serait sûre ?

* * *

La Comédie-Française est assez riche, heureusement, pour se consoler de ces lacunes... Riche, elle l'est même devenue autrement que de portraits, d'archives et de souvenirs; et nos modernes sociétaires s'amusent au souvenir des recettes sur lesquelles la Maison de Molière, jusqu'en ces vingt dernières années, a vécu !

La Comédie-Française est, à cette heure, une entreprise assez prospère pour supporter une moyenne journalière de plus de quatre mille trois cents francs de frais, — sans y comprendre ni les droits des pauvres ni les droits d'auteurs qui coûtent ensemble au théâtre, bon an mal an, près de cinq cent mille francs. Il y a dans ce budget de dépenses quelques chiffres intéressants. Par exemple, celui des pensions distribuées aux sociétaires, aux pensionnaires et au personnel : cent cinquante mille francs, à quoi s'ajoutent une quinzaine de mille francs de secours alimentaires. L'éclairage du théâtre coûte cent mille francs par an ; le chauffage, treize mille francs ; il s'y consomme pour vingt-cinq mille francs d'affiches, et le chapitre des costumes y représente seul une dépense de plus de cent trente mille francs. Un dernier chiffre (je ne puis tout citer) : la musique, au Théâtre-Français, coûte près de quarante mille francs par an. Voilà qui surprendra bien des gens. Quarante mille francs de musique, dans un théâtre dont le propre est de n'en pas faire !

C'est qu'il y a aujourd'hui peu de pièces où, ne fût-ce qu'un instant, la musique de scène où le chant n'interviennent. En sorte que les fonctions de M. Léon, l'excellent « chef d'orchestre du Théâtre-Français », ne sont pas du tout une sinécure.

M. Léon n'a pas seulement formé ici le plus complet magasin d'instruments qui soit en aucun théâtre de musique; il apporte un soin minutieux au recrutement de ses artistes. Ses solistes lui viennent de l'Opéra, de l'Opéra-Comique ou des grands concerts; ses choristes lui sont fournis par le Conservatoire, et le personnel de ses fanfares... par la Garde républicaine. A tous ces artistes, la Comédie distribue des cachets de six à quinze francs, davantage quelquefois. Et voilà l'explication d'une « addition » qui, au premier abord, est faite pour étonner.

Il est inutile d'ajouter que l'une des plus fortes sommes inscrites au budget des dépenses de la Maison (deux cent trente mille francs) est affectée au paiement du personnel, qui est considérable. Etes-vous curieux d'en connaître l'exacte composition? La voici : sept employés supérieurs; un aide bibliothécaire; un dessinateur; un chef costumier et un contre-maître ; six habilleurs ; une maîtresse costumière et dix ouvrières costumières ou habilleuses; deux coiffeurs; un chef machiniste et dix-huit machinistes; un chef tapissier, cinq ouvriers ou aides et deux ouvrières; cinq coryphées; deux souffleurs; un régisseur; un surveillant de la scène; un avertisseur; vingt-deux contrôleurs ; sept buralistes; trente-deux ouvreuses; deux concierges; un feutier; cinq garçons de bureaux; dix balayeurs. Au total, cent quarante-six personnes attachées au fonctionnement intérieur de la Maison, en dehors du personnel artistique (vingt-huit sociétaires et vingt-sept pensionnaires) et des contingents mobiles de la figuration, de la musique et des chœurs.

* * *

En somme, bonne maison et grande maison, — où l'on travaille beaucoup, et où l'on travaille bien, sans tapage, à l'abri de traditions qui sont la sécurité des plus humbles et la fierté des plus forts. Voici des groupes amusants que l'ingénieuse fantaisie du photographe a fixés : je n'y reconnais que d'honnêtes gens, contents de leur sort. Interrogez-les tous : là-bas, Mademoiselle Persoons, dans le coin de scène où elle prépare son entrée; derrière elle, Léon, le chef d'orchestre ; à trois pas de là, l'excellent Bénard, qui attend que l'artiste ait posé son miroir pour frapper les trois coups (page 109); — et plus loin, de l'autre côté de la scène (page 110), dans l'intimité du réduit où nos comédiens se reposent entre deux scènes, interrogez Paul Mounet et Lambert fils, Hamel, Dupont-Vernon, Mademoiselle Bertiny, etc.; et là-bas (page 112), au haut de l'escalier qui conduit aux bureaux des états-majors : Madame Amel et le vétéran Roger, et le jeune Veyret, et l'excellent secrétaire général Guilloire, et tous les autres ; ils vous diront que la Maison de Molière est une maison charmante, où l'on est bien, et qu'il faut aimer. Et M. Dubout lui-même, dont j'aperçois ici la silhouette mélancolique au fond du *Guignol* d'où il surveille une répétition de sa *Frédégonde*, a dû penser plus d'une fois qu'il faisait bon en cette étrange niche où tant de visions heureuses, tant d'espérances et tant de rêves ont déjà passé, — et qu'on en est toujours trop tôt sorti !

EMILE BERR.

LE « GUIGNOL »

M. MOUNET-SULLY, M. J. CLARETIE, M. DUBOUT

FROID ET GLACE



APPAREILS INDUSTRIELS
POUR
PRODUIRE LE FROID ET LA GLACE

Envoi franco du prospectus

Compagnie des procédés **RAOUL PICTET**
PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS

DUPONT
10, rue Hautefeuille, 10
(près de l'école de Médecine)



LITS — FAUTEUILS — VOITURES
APPAREILS MÉCANIQUES
pour Malades et Blessés
Catalogue franco

L'ARCHIMEDE

POUR FROTTER & CIRER
LES PARQUETS
sans fatigue
Prix 15 fr., n° 1.
— 12 fr., n° 2.
Franco dans toute la France



OU LA FORCE CENTUPLÉE
PAR L'ACTION DU LEVIER
Breveté s. g. d. g.

Dans un but humanitaire, ne laissez plus cirer les parquets de vos appartements avec les jambes. Employez l'ARCHIMEDE, nouvel appareil à frotter, léger, très pratique, recommandé par toutes les Facultés de médecine, indispensable à toute ménagère voulant obtenir des parquets brillants, sans fatigue et sans danger pour la santé.

2.000 VENDUS EN UN MOIS

Dans toutes les bonnes maisons d'Articles de ménage et
chez **HERBILLON**, Manufacture de Brosserie
A CHARLEVILLE (Ardennes).

Asthme & Catarrhe
GUÉRIS PAR LES
CIGARETTES ou la **Poudre**
ESPIC
OPPRESSIONS
TOUX
RHUMES, NÉVRALGIES

Le **Fumigateur pectoral ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires
TOUTES PHARMACIES 2 FR LA BOITE
VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS
Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette

STORES INTÉRIEURS & EXTÉRIEURS
EN TOUS GENRES



A. RUELLE
53, rue des Petits-Champs, 53
FACE AU PASSAGE CHOISEUL

Téléphone N° 236,74

DEVIS OU CATALOGUE ILLUSTRÉ SUR DEMANDE



MODE D'EMPLOI :



Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez avec une cuillère.

Après cinq ou six minutes d'ébullition, retirez du feu, passez au tamis ou à une passoire fine. — Coulez dans un moule.

Après complet refroidissement, retirez du moule, vous aurez une délicieuse crème renversée.

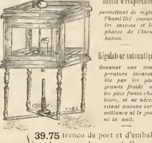
PARFUMS
Chocolat, Vanille, Café, Citron, Orange, Pistache, Orgeat.

MÉDAILLE D'OR
CONCOURS INTERNATIONAL CULINAIRE ET D'ALIMENTATION
EXPOSITION UNIVERSELLE DE BORDEAUX 1895.
(Se méfier des imitations)
Se trouve dans toutes les bonnes maisons d'épicerie

L'UNIVERSELLE
Brevetée S. G. D. G.

COUVEUSE DE 36 ŒUFS A AIR CHAUD PURIFIÉ
Vitrée
ENTIÈREMENT DÉMONTABLE
Avec distributeur d'air chaud

LAMPE — GUIDE-LAMPE
TOURNE-ŒUFS — THERMOMÈTRE



Bassin d'évaporation
permettant de régler l'humidité suivant les saisons et les phases de l'incubation.

Régulateur automatique
donnant une température invariable par les plus grands froids ou les plus fortes chaleurs, et ne nécessitant aucune surveillance ni le jour ni la nuit.

PRIX : **39.75** franco de port et d'emballage dans toutes les gares de France.
40.75, contre remboursement.

COMPTOIR GÉNÉRAL DE L'ÉLEVAGE
PARIS — 10 bis rue Amélie. — PARIS

LA GAULOISE
LIQUEUR HYGIÉNIQUE

MÉDAILLES D'OR
EXPON^S UNIV^{LLES}
PARIS 1889
ET LYON 1894

DIPLÔME D'HONNEUR
EXPON UNIVERSELLE
AMSTERDAM
1895

HORS-CONCOURS
(MEMBRE DU JURY)
EXPON INTNALE
BORDEAUX
1882
ET
EXPOSITION
UNIVERSELLE
BORDEAUX
1895

LA GAULOISE
LIQUEUR HYGIÉNIQUE
R. Requier
A PÉRIGUEUX

REQUIER FRÈRES, *PÉRIGUEUX.*

SULFURINE
BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
Hygiénique — Fortifiant — Antirhumatismal
Souplesse et beauté de la peau
Pharmacie LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs



N'est-ce pas merveilleux de pouvoir prendre chez soi, pour 1 fr. 25, un bain sulfureux sans odeur et sans baignoire spéciale
En vente dans toutes les Bonnes Pharmacies.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ
DE LA
CHAPELLERIE DELION
24, boulevard des Capucines ou 25 passage Jouffroy

PRÉSERVEZ vos Fourrures Lainages AVEC LA
PARFUMEZ votre Linge

LAVANDE AMBRÉE de BOURBON

La boîte, 500 gr., 3 fr. 50; 250 gr., 2 fr.; 125 gr., 1 fr. 25; le sachet, 0 fr. 75.

HENRY, A la Pensée
5, rue du Faubourg-Saint-Honoré
PARIS
ENVOI FRANCO (en France) TIMBRES ou MANDAT-POSTE

COMPAGNIE LIEBIG
Établissements à Fray-Bentos et Succursales (Amérique du Sud)

ABATAGE pendant la Saison de Décembre à Juin
ENVIRON **2000 BŒUFS** PAR JOUR
POUR LA FABRICATION EXCLUSIVE DE
L'EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
PUR JUS DE VIANDE DE BŒUF
TRÈS CONCENTRÉ ET DONT L'EMPLOI EST DEVENU
INDISPENSABLE dans toute
BONNE CUISINE
Il sert particulièrement à préparer et à améliorer les
POTAGES · SAUCES · RAGOÛTS · LÉGUMES &ª

POUR TOUT CE QUI CONCERNE
la publicité
DU
FIGARO ILLUSTRÉ
S'adresser à
M. C. DUHAMEL
au Figaro,
26, rue Drouot, PARIS

TARIFS :
Actualité dans le corps du journal. La ligne . . . **20 FR.**
Dans les pages d'annonces, couverture. La ligne . **5 FR.**



EDITEURS : LE FIGARO 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & Cie 24 boulevard des Capucines, Paris PRIX 3 FR.



Propriété et Siège social de l'Équitable. — New-York.

120, Broadway.

L'ÉQUITABLE

DES

ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

ASSURANCES EN COURS : 5 Milliards

Les obligations-Mixtes de l'**Équitable**, garantissant un revenu annuel de **5 0/0**, sont les placements les plus avantageux et les plus sûrs au monde.

FONDS DE GARANTIE (propriété exclusive des assurés)	**1.123.000.000 Fr.**
EXCÉDENT DE RÉSERVES (bénéfices, propriété des assurés) . . . . *(Aucune autre Compagnie d'Assurance-Vie au monde ne possède un excédent aussi important.)*	**224.000.000 Fr.**
PAYÉ AUX ASSURÉS EN 1896 . .	**113.695.165 Fr.**
PLACEMENTS EN EUROPE (immeubles et dépôts permanents)	**65.000.000 Fr.**

DIRECTION :

Dans les Immeubles de la Compagnie,

36 & 36bis Avenue de l'Opéra

PARIS

FUSILS ANGLAIS

PURDEY

Holland & Holland

W. W. GREENER

Le tir comme la qualité des Fusils anglais est reconnu supérieure à tous autres.



A. GUINARD

8, Avenue de l'Opéra, 8

PARIS

Catalogue franco.

VICHY

SOURCES DE L'ETAT

Vichy — Célestins

Vichy — Grande-Grille

Vichy — Hôpital

PRODUITS AUX SELS NATURELS

DE

VICHY

Pastilles Vichy-État

Comprimés de Vichy

ADMINISTRATION : 24, Boulevard des Capucines

GLACIÈRE DES CHATEAUX

ET DES CAMPAGNES

Produit en 10 minutes de 500 grammes à 8 kilos de glace ou des Glaces, Sorbets, etc., par un sel inoffensif.

J. SCHALLER, 332, Rue Saint-Honoré, PARIS

PROSPECTUS FRANCO



Cie Coloniale

CHOCOLATS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ *QUALITÉ UNIQUE (QUALITÉ SUPÉRIEURE)* Composée exclusivement des meilleures sortes de **Thés noirs de Chine**

La Boîte de 300 gr... 6 fr. — La Boîte de 150 gr... 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

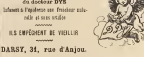
LES SACHETS DE TOILETTE

du docteur DYS

laissent à l'épiderme une fraîcheur naturelle et sans artifice

ILS EMPÊCHENT DE VIEILLIR

DARSY, 31, rue d'Anjou.



GELRE

HERAUT D'ARMES

XIVe siècle ; Armoiries, Histoire, Généalogies. — La Guerre de Cent-Ans. — Les Descentes en Angleterre. — Le Midi soulevé contre l'Anglais. — La Noblesse de Province, toute la Chevalerie massacrée pour la défense du sol. — Les Précurseurs de Jeanne d'Arc, les Paysans des Vosges. — Le Roy de France, Roy et Empereur. — Les Princes français du Roy Jean aux descendants de Louis XIV. — La Loi salique. — La France jusqu'au Rhin.

200 planches coloriées à la main en fac-similé.

TIRAGE A CENT EXEMPLAIRES.

500 francs le volume. — Cinq volumes en vente.

Citation *gratuite* des familles qui se rattachent par alliance aux héros du XIVe siècle.

Demander renseignements à V. BOUTON

Rue de Maubeuge, 15, à Paris.

DIABETE GUERISON ASSUREE (TRAITEMENT RATIONNEL)

PAR LES *PILULES ANTI-DIABETIQUES de MOUYSSET* Pharmacien à ASNIERES (Seine). — Le Flacon 6 fr. — *Notice Franco*



FAC-SIMILÉ DE LA BOITE

CONTENANT

LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & Cie.

Papeteries du Marais



DIEU GARDE LA REINE

Quinzième Année. Deuxième série. — N° 88

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Juillet 1897

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE



LE JUBILÉ DE LA REINE VICTORIA (1837-1897) — LE CORTÈGE ROYAL A LA CATHÉDRALE DE SAINT-PAUL.



28 JUIN.

Un invraisemblable phénomène météorologique s'est produit au début de ce mois, troublant toutes les habitudes du high-life parisien et déconcertant les infaillibles prévisions des savants, de ceux qui, sans lever le nez, élaborent des calculs et manipulent le logarithme, à l'Observatoire, loin, loin, au delà du Luxembourg; de ceux qui, centralisant, là-bas, au quai d'Orsay, dans les anciennes écuries de l'Empereur, les télégrammes de toute la France, nous distribuent, sous le titre de prévisions, la synthèse du temps qu'il a fait la veille ; de ceux enfin qui, perchés sur le haut de la tour Saint-Jacques, au cœur de Paris, familiers avec les gargouilles moyenâgeuses, voient s'amonceler les nuages et crever les tempêtes. Ce phénomène consiste en ceci, qu'il n'a pas plu le jour de la Fête des Fleurs ! Cela ne s'était jamais vu depuis la fondation, qui remonte, je crois, à sept ou huit ans.

Aussi, l'élégante affluence qui fréquente, ce jour-là, les allées du Bois de Boulogne spécialement réservées à la Fête a-t-elle pu exhiber ses toilettes et les artistiques ornementations de ses voitures. Il m'a semblé, néanmoins, que cette solennité, à la fois mondaine et charitable, déclinait quelque peu. Elle a besoin d'être ravivée par quelque innovation ; elle pèche, d'ailleurs par la base, car la caisse des « Victimes du devoir », que devrait enrichir cette fête, ne perçoit qu'une minime fraction de l'argent dépensé à cette occasion : la plus grosse part s'en va aux fleuristes et aux couturiers ; la femme élégante qui paye un louis ou deux pour l'entrée de sa voiture, en a dépensé trois ou quatre pour orner les roues et la capote de sa victoria, et quinze ou vingt pour sa toilette et son chapeau. De sorte que, tout compte fait, ce n'est plus la fête des « Victimes du Devoir », c'est la fête pour les fournisseurs. Il est vrai, me direz-vous, que cela fait marcher le commerce ; ce n'est cependant pas de commerce qu'il s'agit ici.

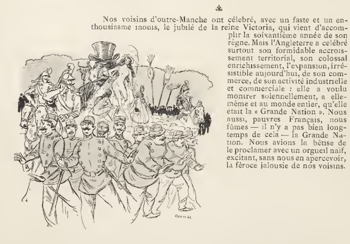
⁂

Ce bon soleil, si aimable pour la Fête des Fleurs, a bien voulu continuer ses faveurs au Grand-Prix du Steeple ; il a daigné luire aussi pour Auteuil. Et il s'est montré doublement galant dans cette circonstance, puisqu'il a éclairé le triomphe sportif d'une jolie femme et d'une artiste de talent, qui n'en est plus a compter les succès : le gagnant du Grand-Prix d'Auteuil n'est autre, en effet, que Mademoiselle Marsy, la belle et rayonnante Célimène de la Comédie-Française. Cet événement a mis, incidemment, dans la plus grande perplexité les pontifes du protocole : ni l'étiquette louisquatorzienne, à laquelle M. Crozier soumet tous les actes de la vie officielle de M. Félix Faure, ni le décret de Moscou — qui semblait cependant parfait — n'avaient prévu le cas d'une sociétaire de la Comédie-Française propriétaire d'une écurie de courses et gagnant un Grand-Prix. Convenait-il de la présenter au Président de la République, ainsi que cela se fait pour les vainqueurs hommes ? Que faire ? Il n'y a pas de précédents ! Mais on n'est pas pour rien Célimène, et Mademoiselle Marsy a eu le bon esprit de mettre tout le monde à son aise en se dérobant aux félicitations officielles.

La vrai Grand-Prix, celui de Longchamps, a été couru sans l'assaisonnement, indispensable cependant, de la lutte entre chevaux français et chevaux anglais. L'heureux gagnant, M. Arnaud (de l'Ariège), appartient à la nouvelle aristocratie républicaine, son père avant été quelque peu molesté lors du coup d'État du 2 Décembre ; il s'était d'ailleurs rattrapé depuis, en ramassant, pendant l'Empire, de nombreux millions dans des affaires industrielles ; après la chute du tyran, M. Arnaud fit partie du haut personnel dirigeant de la nouvelle République.

⁂

Nos voisins d'outre-Manche ont célébré, avec un faste et un enthousiasme inouïs, le jubilé de la reine Victoria, qui vient d'accomplir la soixantième année de son règne. Mais l'Angleterre a célébré surtout son formidable accroissement territorial, son colossal enrichissement, l'expansion, irrésistible aujourd'hui, de son commerce, de son activité industrielle et commerciale : elle a voulu montrer solennellement, a elle-même et au monde entier, qu'elle était la « Grande Nation ». Nous aussi, pauvres Français, nous fûmes — il n'y a pas bien longtemps de cela — la Grande Nation. Nous avions la bêtise de le proclamer avec un orgueil naïf, excitant, sans nous en apercevoir, la féroce jalousie de nos voisins.



Nous l'avons cruellement et chèrement expié, notre orgueil, en 1870-71. Et ceux dont l'âme est assez forte pour se souvenir de l'Année Terrible, n'ont pas oublié le ton de mépris et d'ironie suprêmes avec lequel les officiers et soldats allemands, envahissant nos maisons, nous jetaient aux oreilles : « Ya ! ya ! Français, grrrante Naziône ! » Souhaitons à l'Angleterre de ne jamais subir pareil martyre !

⁂

Le jubilé de la Reine a été célébré aussi à Paris, et l'on a pu constater, à cette occasion, l'importance de la colonie commerciale anglaise dans cette ville. Dans certains quartiers, en voyant les magasins fermés et pavoisés aux couleurs britanniques et françaises, on se serait cru à Londres. A Chantilly, centre considérable d'entraînement, tout le « people » de jockeys, de lads et de bookmakers était en liesse, et les bars ont dû faire de bonnes affaires.

⁂

La France n'est assurément pas en situation de s'offrir un pareil « soixantenaire ». Tandis que Sa Très Gracieuse Majesté Victoria parcourait, paisible, sa royale carrière depuis l'an 1837 jusqu'en 1897, notre pays, qui se plaît aux changements, détrônait un roi, puis un empereur ; elle « dégommait » trois présidents de la République, en voyait mourir un de mort violente et dégoûtait tellement le cinquième qu'il donnait rapidement sa démission. L'avenir nous dira ce qu'il adviendra du sixième.

Heureusement, pendant que Londres avait le « Diamond Jubilee », Paris avait sa Vachalcade. L'idée première de cette mascarade, telle qu'elle fut réalisée l'an dernier, présentait un certain intérêt de protestation ironique à l'encontre des pompes officielles et surannées que nous offrent les promenades du Mardi-Gras et de la Mi-Carême. Mais aujourd'hui, la Butte, la folle Butte de Montmartre s'est assagie, et l'on sent bien que l'esprit de Rodolphe Salis, si libre, si indépendant, a cessé de l'inspirer. Dans un but charitable que je respecte, les organisateurs de la Vachalcade ont sollicité la monnaie des affreux bourgeois « proprios » et capitalistes et dame ! il a bien fallu s'abaisser au niveau des gens qui vous payent. C'est pourquoi les intransigeants de Montmartre ont fini par transiger : ils ont fréquenté les antichambres de la Direction des Beaux-Arts et le couloir de la direction de l'Opéra, pour obtenir le concours des demoiselles du corps de ballet : ils ont sollicité Monsieur le Préfet de Police. M. Lépine est un habile homme — un malin ; — il a accueilli avec une parfaite urbanité ces perturbateurs qui recueillirent naguère une juste popularité en chansonnant les sergots, qu'ils qualifiaient irrespectueusement de « fliques » et de « vaches ». Et cette urbanité, il l'a poussée jusqu'a mettre à la disposition de la Vachalcade l'élite de ses brigades de réserve et un bel escadron de garde de Paris à cheval. C'est sous la protection de la police, au milieu du désarroi causé par l'interruption de la circulation générale du dimanche, dans deux ou trois arrondissements de Paris, que se sont déployées les exhibitions dévêtues de ce Carnaval retardataire, en un parfait désordre d'ailleurs, et si complet que l'apothéose finale, qui devait avoir lieu a la place Blanche et où Mademoiselle Cléo de Mérode, de l'Opéra, devait figurer la Déesse Déraison, a été supprimée, vu l'heure tardive et le désarroi du cortège.

⁂

Un facile rapprochement s'imposait aux chroniqueurs entre la touchante sollicitude dont la police entoura les nudités de la Vachalcade et l'interdiction de circuler, sévèrement appliquée, le même jour, aux processions de la Fête-Dieu. Les paroisses de Paris avaient, cette année, déployé un grand luxe de tentures, de fleurs et de cierges ; mais la foule des fidèles, les touchantes théories de vierges enveloppées de mousseline blanche et tenant des lis à la main, ont dû rester prisonnières dans l'enceinte des grilles.

Les officieux nous expliquent bien que l'interdiction des processions dans les rues et sur les places de Paris date de 1830 et que ni le gouvernement de Louis-Philippe ni celui de Napoléon III n'ont jugé opportun de lever cette défense ; mais ce qu'ils n'auraient pas toléré, encouragé et encore moins sanctionné par la présence de l'autorité, ce sont les obscènes facéties d'atelier promenées sur la voie publique pendant toute une journée.

⁂

La température élevée du commencement de ce mois a été singulièrement favorable aux effervescences cérébrales : il en est résulté quelques duels retentissants. Celui de



M. de Montesquiou et de M. de Régnier fut essentiellement mondain : il eut pour origine quelques aigreurs féminines échangées au cours d'un five o'clok, piqûre d'aiguille dardée par une jolie main ou plutôt par une petite langue trop acérée : la victime avait la peau sensible et, au lieu de riposter par un madrigal, il demanda réparation à un parent de la dame. La rencontre eut lieu avec, pour galerie, la fleur du Paris littéraire et élégant : une légère égratignure, galamment infligée par M. de Régnier à son adversaire a donné à ce duel une sanction convenable.



Plus impressionnant a été le duel du général Rébillot et de M. de Sainte-Croix. Le général, âgé de soixante-douze ans, a bondi en lisant dans un journal un article où se trouvait rééditée la vieille légende des massacres du 2 Décembre. Il en était, du 2 Décembre, le vieux brave, et il s'en flatte. Il a pris pour lui les inexactitudes de M. de Sainte-Croix et l'on est allé sur le terrain : heureusement, ici aussi, l'honneur et la vie ont été saufs.

C'est encore le 2 Décembre qui a suscité entre le fils d'Émile Ollivier et le petit-fils de Victor Hugo un démêlé qui a failli tourner au tragique. Emile Ollivier père, dans un travail historique, s'était permis de déclarer que le récit des événements du 2 Décembre, tels qu'ils avaient été présentés par l'auteur de Napoléon-le-Petit n'avait rien de commun avec l'impartialité que réclame l'histoire : cette opinion, qui n'a rien d'excessif, a froissé M. Georges Hugo, qui mit ses témoins en mouvement. M. Emile Ollivier, prévenu à temps, est fort paternellement intervenu et a pu apaiser la querelle.

♣

Le Gymnase a joué, en fin de saison, une pièce de M. Alfred Capus, *Rosine*. M. Capus méritait mieux : mais il ne fait sans doute pas encore partie du syndicat des pontifes de l'art dramatique ; on le joue après eux, s'il reste de la place. Et cependant le public est allé à *Rosine* parce qu'il savait devoir y rencontrer un plaisir littéraire, des émotions douce, une bonne et indulgente morale.

L'Opéra nous a donné *L'Etoile*, un ballet familier de MM. Aderer et Wormser où Rosita Mauri a retrouvé le succès de la « Sabotière » de la *Korrigane*. J'avoue qu'un ballet dépouillé de l'élément féerique légendaire et merveilleux ne me paraît guère de mise à l'Opéra et que les immenses ressources dont dispose ce théâtre, en personnel et en matériel, pourraient être mieux employées qu'à nous représenter des scènes de la vie quotidienne.

Cette même Académie nationale de musique s'est résignée enfin à nous donner la reprise des *Huguenots* annoncée depuis plusieurs années et dont les décors sont prêts depuis plus d'un an. Hélas ! il était trop tard. Les artistes, dévoyés par la prosopopée déclamatoire des opéras wagnériens, ne savent plus chanter les musiques qui exigent la justesse de la note, l'agilité du gosier, l'impeccable pureté du son. Car il ne leur est plus possible ici de se dissimuler derrière l'épais rideau du développement orchestral moderne, qui se charge aujourd'hui de tout raconter au public : non, il faut qu'ils se fassent entendre et comprendre ; au lieu des grands gestes lents et hiératiques des légendes scandinaves ce sont des passions et des mouvements humains et presque contemporains qu'ils doivent exprimer, et ils se trouvent fort embarrassés. C'est ce que le public a pu constater lors de cette reprise. Il y a là, évidemment un péril artistique. D'immenses trésors musicaux se sont accumulés avant la réforme wagnérienne : il serait déplorable que par le fait d'un engouement puéril, les jeunes générations fussent privées d'entendre chanter convenablement tant de chefs-d'œuvre où le maître de Bayreuth a puisé si largement — quoiqu'en disent ses apôtres.

LUTÉCIUS.



DIEU GARDE LA REINE

Nous sommes heureux de pouvoir offrir aux abonnés et aux acheteurs du Figaro-Illustre, *à titre de prime exceptionnelle, une gravure typographique qui est la reproduction du tableau commandé au peintre François Flameng par le* Courrier de Londres et de l'Europe, *organe officiel de la colonie française en Angleterre.*

Cette magistrale composition, est, sans contredit l'une des meilleures qui aient été exécutées en l'honneur de Sa Majesté britannique. L'art français a donc, on peut le dire, dans la manifestation universelle provoquée par le Jubilé de Diamant de la souveraine du Royaume-Uni, trouvé une occasion d'affirmer une fois de plus sa supériorité.

Les Livres

M. Samuel Denis, dans la préface de son *Histoire contemporaine*, déclare que « l'intervalle de vingt-cinq ans qui nous sépare des événements de 1870-71, a suffisamment apaisé les passions pour qu'il soit possible de les juger avec impartialité ». Malheureusement son œuvre, dont nous n'avons ici que le premier volume, dément cette sage préface. Pour bien juger ce livre il faudrait connaître la personnalité de l'auteur. Est-ce un jeune qui, s'étant entouré presque exclusivement de documents républicains, ne citant guère que Jules Favre, n'admirant que Gambetta, croit, de bonne foi, à tout ce qu'il a lu et à tout ce qu'on lui a enseigné contre l'Empire et Napoléon III ; est-ce une vieille barbe, saturée de poncifs et nourrie de déclamations patriotiques ? Quoiqu'il en soit, l'*Histoire contemporaine*, publiée par la librairie Plon, me paraît devoir être classée dans la catégorie des documents suspects.

Le *Curé de Favières* est un gros roman de Georges Ohnet, dont les tirages se succèdent, depuis quelques semaines, avec une rapidité désolante pour les collègues méconnus qui ne se vendent pas. Le sujet ? C'est, dans un milieu de province, l'éternel romancero du mari, de la femme et de l'amant, et le drame qui s'ensuit, et le crime, et l'intervention du curé, abandonné naguère par la femme, qui avait été sa fiancée avant qu'il fût, à cause d'elle, entré dans les ordres ; persécuté par le mari, maire radical et tyran de canton, trahi aussi par l'amant qui, ayant été son ami d'enfance et connaissant son histoire n'avait pas su respecter le souvenir des confidences de son camarade. Le curé les sauve et serait convaincu d'avoir commis le crime si, dans un aveu tardif, l'amant ne se dénonçait.

Certaines invraisemblances se rencontrent, en cette œuvre : mais, d'après ce que l'on m'assure, elles sont indispensables, sans elles, le roman n'existerait pas, ce qui serait fâcheux. Le *Curé de Favières*, après avoir été un grand succès de librairie, fournira certainement, l'hiver prochain, un brillante carrière sur un théâtre de genre.

Le *Carnaval de Nice*, de Paul et Victor Margueritte, n'est point aussi folâtre que le promet son titre. Les jeunes auteurs ont voulu évidemment établir un contraste entre l'azur de ce ciel, l'or de ces rives méditerranéennes et les noirceurs, les malpropretés des mondains qui viennent y grouiller chaque hiver. Cette promiscuité cosmopolite, Paul Bourget l'avait déjà montrée, mais il l'avait décemment drapée d'un voile d'hypocrisie élégante dont on lui fut reconnaissant. Paul et Victor Margueritte ont considéré comme un devoir de tout dire, de tout montrer, d'ouvrir en grand les fenêtres des cabinets particuliers et les portes des alcôves, et de ne nous épargner aucune des laideurs de leurs personnages. Ces jeunes hommes glissent évidemment sur la pente du pessimisme. Heureusement leur talent nous garantit qu'ils sauront s'arrêter à temps, lorsqu'ils s'apercevront qu'il y a aussi, dans la vie, de braves gens et de belles âmes.

Pessimiste aussi, Monsieur (ou Madame) Jean Misène, — car je me méfie des noms nouveaux et d'allure équivoque qui fleurent le pseudonyme, — l'auteur de *Marthe Ambernon* raconte les aspirations d'une jeune fille, ses rêves, son mariage, qui aboutit — naturellement — aux plus lamentables désillusions. Ce n'est pas avec une telle littérature qu'on arrêtera le fléau de la dépopulation !

Une douce tonalité enveloppe le roman de M. René Bazin : *De toute son âme*, dont l'action, très moderne, se déroule dans l'atmosphère argentée des paysages du bas de la Loire. Les personnages sont des humbles, mais leurs âmes sont belles ; l'auteur a tracé surtout deux touchants portraits de filles du peuple, courageuses et honnêtes comme savent l'être celles qui résistent à la corruption.

L'Institutrice de Province nous révèle les misères des filles du peuple qui, troublées par les miroitements scolaires, rêvent, en se lançant dans la carrière de l'enseignement, de conquérir l'indépendance, une situation respectée et, sinon la fortune, du moins une demi-aisance bourgeoise. L'auteur de ce volume, une femme très vraisemblablement, malgré son nom masculin de Léon Frapié, a dû tâter de la carrière, et elle nous en énumère minutieusement tous les déboires. Lecture peu folâtre, mais intéressante cependant : il serait à souhaiter qu'elle fût réimprimée sous forme de brochure, par quelque Société charitable qui la ferait distribuer aux portes des antres pédagogiques, où les pâles jeunes filles viennent subir leurs examens ; ce serait une utile propagande.

Les chercheurs de hantises, les adeptes de l'envoûtement, les névrosés qui, entre deux piqûres de morphine, demandent à ce qu'ils intitulent « le surnaturel » — un terme sans signification, car il n'y a pas de surnaturel — un aliment à leurs inquiétudes physiques, liront avec fruit *Les Sataniques*, de Jane de la Vaudère. En parcourant ce volume, j'entrevoyais le livre aimable et séduisant que l'auteur aurait pu écrire avec ce même style, ces mêmes observations, ces mêmes mots, disposés autrement, et se bornant à décrire le naturel, le simple, le bien portant. Elle eût accompli assurément une meilleure besogne que celle qui consiste à fournir à des malades un aliment à leurs infirmités.

C'est assurément par antiphrase que M. Champol a donné à son roman le titre de : *La Conquête du Bonheur*. J'avoue avoir été pris au piège : j'ai lu jusqu'au bout le volume dans l'espoir d'atteindre le Bonheur promis, et j'ai fait le voyage avec le héros du roman, un monsieur ennuyeux, ennuyé et morose, veuf inconsolable et cependant remarié, — comment dirai-je ? — remarié sans l'être, qui s'aperçoit, seulement au bout de quatre cents pages, qu'il a épousé une jeune fille exquise, belle, bonne et qui l'aime.

J'ignore le succès que le gros public a fait à la *Bataille de Uhde*, de Paul Adam. Je crains qu'il n'ait été plutôt un succès d'estime. On n'aura vu, probablement, qu'une réminiscence de la « Bataille de Dorking », de la « Guerre de Demain » et de la fâcheuse « Débâcle » dans ce récit très détaillé et plein de tableaux sanglants d'une imaginaire campagne, menée par un non moins fictif général, victorieux lors de la guerre d'Italie de 1859, récit présenté sous forme de Mémoires. Mais M. Paul Adam aura au moins pour lui les éloges des lettrés qui ont apprécié la forme très neuve de ce livre ; en effet, les péripéties mili-

taires, détaillées avec une technique qui fait vraiment illusion, et qui occupent deux cent cinquante pages du volume, sont coupées, en cinq ou six endroits, par de très brèves lettres que reçoit le général, au cours de sa campagne et qui révèlent de terribles drames de famille se déroulant loin de lui, à Paris, où sa femme le trompe avec son meilleur ami. C'est là, je le répète, une très hardie conception traitée avec une singulière puissance.

Les Féeries, de Jean Rameau, ne mentent pas à leur titre : c'est un vrai régal pour l'esprit, l'oreille et l'imagination que ces trente-cinq petits poèmes légendaires dont nos lecteurs ont pu goûter le charme en lisant, dans un de nos derniers numéros, « Les Roses du Baiser ». Les nécessités de la vie obligent Jean Rameau à écrire plus de prose qu'il ne voudrait; mais, parfois, le poète prend sa revanche, à la grande satisfaction des fins lettrés.

M. Charles Buet vient de publier, à la « Société libre d'édition des Gens de Lettres », sous le titre de *Grands Hommes en robe de chambre*, une série de portraits écrits sous une forme humoristique, parfois incisive mais sans jalousie ni haine. Tout le monde y passe, depuis Léon XIII jusqu'à Sarah Bernhardt.

Montalembert a occupé, dans la vie politique, sociale et religieuse de la France d'il y a cinquante ans, une place considérable : homme d'action, orateur et écrivain véhément, il a remué beaucoup d'idées, soulevé bien des passions, soutenu des luttes acharnées pour la cause du catholicisme et surtout pour celle de la liberté de l'enseignement. C'est cette carrière mouvementée que retrace aujourd'hui M. le vicomte de Meaux, dans son *Montalembert*. Les minces politiciens d'aujourd'hui, les jacobins et les laïcisateurs ignares, pourraient puiser dans cette étude de grandes leçons : mais ils ne savent ni ne veulent lire !

A signaler aux « Balzaciens », si toutefois ils ne l'ont pas tous déjà entre les mains, le nouveau volume du vicomte de Spœlberch de Lovenjoul : *Autour de Honoré de Balzac*. Le livre présente, au point de vue spécial, un vif intérêt ; il n'est pas moins curieux, à un point de vue général, par l'exactitude méticuleuse des détails, la puissance et l'abondance de la documentation et l'extrême ingéniosité des procédés d'investigation.

M. Robert de la Sizeranne, dont nos lecteurs ont pu apprécier ici même l'érudition et le sagace talent de critique artistique, a entrepris dans son livre sur *Ruskin et la Religion de la Beauté*, de faire connaître aux Français l'homme qui, par une ardente et persévérante prédication, a transformé le goût du peuple anglais en lui enseignant la religion de la beauté. Il a montré à ses compatriotes la nature toujours admirable dans ses harmonies comme dans ses contradictions apparentes ; il leur a expliqué les œuvres des primitifs, dévoilé l'âme des choses, fait comprendre l'éloquence des couleurs, et, pour faire pénétrer sa doctrine, il a employé les moyens de propagande les plus divers. Il a réussi : ces meubles harmonieux de forme et de profils, ces étoffes Liberty, ces toilettes ondulantes, ces coiffures hardies et vaporeuses que les Françaises, naguère arbitres du goût, copient aujourd'hui d'après les modèles anglais, tout cela est issu des doctrines de ce grand penseur, que l'esprit pratique de nos voisins a su concréter en des objets tangibles. Ce livre sera, pour beaucoup de nos compatriotes, la révélation non seulement d'un homme, mais d'un ordre d'idées que nous ne soupçonnons pas, car, dans son culte de la beauté, Ruskin comprend aussi la beauté sociale et proclame que, par l'amour du Beau, l'humanité conquerra le bonheur : cette théorie séduisante n'a pas peu contribué à le populariser dans toutes les classes de la nation anglaise.

Encourageons les moralistes : ils font de tout petits livres, qui contiennent parfois de grandes pensées ; on les a vite lus et il en reste toujours quelque chose : ce n'est pas une médiocre qualité. Leur maître exquis, J. Joubert, n'a-t-il pas dit : « S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi. » Dans son petit recueil : *Autour du cœur*, qu'accompagne une introduction de Hugues Leroux, Maria Star nous montre qu'elle se rattache à cette bonne école ; elle a, de plus, le mérite d'être femme et de penser en femme, ce que ne font pas toujours les écrivains de son sexe ; ses maximes sont souvent douces et compatissantes.

Côté des folichonneries : voici d'abord un nouvel album de Mars, édité par Plon : *Mesdames les Ciclystes*. Le recueil arrive à point, en cette saison où la pédale atteint son complet épanouissement ; et Dieu sait si elles s'épanouissent les pédaleuses de Mars ! il trace, pour dessiner leurs profils, les courbes les plus audacieuses; mais dans ses croquis les plus hyperboliques, aussi bien que dans ses légendes les plus hardies, Mars conserve toujours à la femme sa grâce, son élégance, et l'habille à ravir ; il est, cependant, parfois sévère pour les mamans plantureuses qui s'obstinent à accompagner leurs filles.

Dans *Celles qui dansent*, Gil Baer nous montre les différents aspects de la danse, au théâtre, au Moulin-Rouge, sur les carrefours au 14 juillet, et enfin dans le monde. Très exacts et pleins d'humour, ces dessins sont, en grande partie, artistement coloriés ; ils sont accompagnés d'un texte ingénieux, signé : Pierre de Lano. Cet album est édité par Simonis Empis.

Voici, ensuite, cent dessins de Bac réunis sous ce titre : *Les Maîtresses*. « Les maîtresses de qui ? » — demande finement Félicien Champsaur dans l'avant-propos de cet album, édité par Ollendorf en format in-18. — « Les maîtresses de vous, répond-il, de lui, de moi, peut-être ! » Tout homme les connaît, ces exquises et abominables petites femmes, si bêtes et si rouées, naïves descendantes de notre mère Eve, mâtinées de Vénus, adorables microbes du péché et qui, obéissant à des traditions mystérieuses et inéluctables, continuent l'œuvre de perdition si solidement instituée par le Malin. Et Bac, qui est un philosophe, ayant reconnu qu'il était superflu de réagir, a pris le meilleur parti : il les a très spirituellement dessinées telles qu'elles sont

Nous retrouvons F. Bac dans la *Chipette ou la Dame frivole* — frivole, oh combien ! — de Maurice Vaucaire ; l'éditeur Fasquelle a fait à cette singulière petite femme la gracieuseté de l'éditer dans sa mignonne Bibliothèque Parisienne, qui semble vraiment faite pour les boudoirs et les alcôves.

La vingt-cinquième année de l'*Almanach des Spectacles*, de M. Albert Soubies, vient de paraître, donnant la plus complète documentation que l'on puisse imaginer sur tout le mouvement théâtral de l'année 1896. C'est un travail extrêmement utile, mais fort ingrat, et l'on ne saurait trop être reconnaissant à l'auteur de tant d'œuvres littéraires de l'avoir commencé et de le continuer. Mais comme M. Soubies et son éditeur Flammarion sont gens de goût, ils ont fait une petite place à l'art et ont orné leur volume d'une fine eau-forte de Lalauze, représentant une scène de la *Tortue*.

J'ai déjà signalé ici les *Programmes illustrés*, édités par Per Lamm et qui complètent, sans la copier, la belle publication de Chaix, « les Affiches illustrées ». En outre des œuvres de la nouvelle école des « Affichistes » avec toutes leurs fantaisies et leurs audaces de dessin et de couleur, les *Programmes illustrés* donnent de curieuses reproductions de menus, de cartes d'invitation et de cartes d'adresse, petites estampes du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe. Le choix très judicieux de ces pièces est fait par M. E. Maindron, qui les accompagne d'un texte érudit, mais sans pédanterie.

T. G.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, *Union postale :* UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.
(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » *quotidien.)*

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie, Asnières.



Voici la vérité sur l'oranger de Saint-Eudémon. Vous ne trouverez cette histoire ni parmi les *Vies des Saints-Pères*, par le Frère Dominique Cavalca de Vico Pisano, encore moins dans la *Légende dorée*, écrite par Jacques de Voragine ; et il se pourrait même qu'elle ne fût dans aucun recueil d'hagiographie. On me l'a racontée sur le lieu même du miracle, et en présence de l'oranger, son témoin vénérable et éternellement fleuri.

Les vignobles des monts Aventin et Célius étalent tout autour leurs petits espaliers de roseaux jaunes qui soutiennent les ceps. De tous côtés surgissent les vagues arceaux des grandes ruines : le Colisée, le grand Cirque, la maison de Néron, et le reste ; tandis que la Rome moderne se tasse au loin sous la coupole de Saint-Pierre et sous les montagnes bleues de la Sabine.

Il y a là une petite église qui en rappelle une douzaine d'autres du même genre — église aux colonnes ioniques ébréchées et aux dalles de marbre roux et lilas, dont la couleur ressemble à celle d'un tapis précieux et rapé, et dont l'abside est entourée d'un grand cactus qui rampe comme un python. L'oranger se dresse à côté et répand ses pétales odorantes sur les vignes et sur les laitues, immense et incroyablement vénérable. Ce que l'on prend pour le tronc n'est en réalité que l'unique branche qui ait survécu, le tronc véritable étant caché dans les profondeurs du sol, sous le niveau actuel du jardin. C'est là que j'ai appris la légende — je vous laisse à deviner de qui et comment. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle est véridique.

Il y a bien longtemps — avant la construction de l'église, qui a pourtant plus de douze cents ans d'existence — un certain saint, nommé Eudémon, vint s'établir sur les pentes du Célius. La vieille Rome païenne était enfouie sous terre ; il n'en restait que de grands tas de maçonnerie et des groupes de colonnes, et l'on était en train de bâtir la Rome chrétienne au loin avec des pierres et des briques que l'on extrayait des ruines comme d'une carrière. Les mauvaises herbes et les buissons, les grands chênes verts et les ormes avaient poussé au-dessus de la ville d'autrefois, hantée aujourd'hui par les démons. Les hommes ne s'en approchaient jamais, à moins que ce ne fût pour extraire des pierres ou pour y chercher des trésors, avec d'horribles incantations. Elle était devenue un désert entouré des longs murs et des beffrois carrés de nombreux monastères.

L'endroit où vint s'établir cet Eudémon — et personne ne saurait dire d'où il venait, ni fournir aucun renseignement sur son compte, si ce n'est qu'il avait eu une fiancée, qui était morte la veille même du mariage — l'endroit, dis-je, où vint s'établir Eudémon se trouvait au beau milieu des ruines et du désert, bien loin des habitations humaines. Le brave homme n'avait, en effet, que deux voisins qui, comme lui, étaient saints — un théologien qui habitait les ruines de certains thermes, pour y échapper au bruit des cloches, et un stylite qui s'était ménagé une sorte de plate-forme en planches avec une toiture de roseaux au sommet de la colonne de l'empereur Philippe.

Eudémon, ainsi que je viens de le dire, était un saint : la plupart des gens qui ne tourmentaient pas leurs voisins l'étaient en ces temps-là ; dès lors, il pouvait évidemment faire des miracles. Seulement ses miracles, à l'avis des autres saints — surtout à l'avis du théologien et du stylite, qui se nommaient Carpophore et Ursicinus — ne présentaient rien de bien extraordinaire ; je dirai même qu'ils atteignaient à peine les limites du surnaturel. Eudémon avait planté un jardin autour des ruines du temple circulaire de Vénus, et les vignes, les laitues, les roses et les pêches avaient, en peu d'années, remplacé les touffes de chêne vert et de myrte ainsi que la folle végétation de fenouil sauvage, d'avoine et de giroflées qui avait recouvert la maçonnerie, — chose qui, puisqu'il était saint, tenait évidemment du miracle.

Il avait également déblayé la cella intérieure du temple et en avait fait une chapelle ayant, en guise d'autel, un beau tombeau sculpté par les païens, avec des portraits aux grands yeux et aux vêtements de pourpre du Sauveur et de la Sainte Vierge peints sur le badigeon blanc. En outre, il avait érigé, à côté, un beffroi circulaire et percé à jour, haut de trois étages, avec des colonnes enlevées au temple, et l'avait orné de ronds en porphyre provenant du dallage de ce même édifice, ce qui était aussi un miracle. Puis il avait bâti au bout du verger des cabanes de roseaux pour les pauvres, à qui il enseignait le jardinage et d'autres choses utiles ; ensuite des abris pour les vaches et les chèvres, et un colombier. Et il avait construit une charrette en osier et dressé un ânon afin d'envoyer ses légumes à Rome et de les distribuer aux indigents avec des pots de lait et du fromage de lait de chèvre. Et il enseignait aux femmes des pauvres

qu'il abritait l'art de tisser et de préparer les peaux, et aux enfants l'emploi de l'abacus et les chants religieux. Et il établit, à l'usage de ces mêmes pauvres, un jeu de boules près de leurs cabanes et leur apprit à y jouer. L'affaire de l'oranger eut pour point de départ l'établissement de ce jeu, — toutes ces choses étant évidemment des miracles.

En attendant, Eudémon vivait tout seul dans un hangar clos d'une barrière en roseaux et ayant, en guise de toiture, des voûtes du temple païen. Et il était laborieux et sobre, et possédait des connaissances médicales, sachant tant bien que mal déchiffrer les écritures. Et Eudémon était un saint, bien qu'il n'en fût pas un très grand.

Mais Carpophore, le théologien, et Ursicinus, le stylite, ne faisaient pas grand cas d'Eudémon ni de sa sainteté ; ils l'estimaient même moins qu'ils ne s'estimaient l'un l'autre.

En effet, Carpophore, qui avait traduit de l'hébreu en latin le *Deutéronome* et les *Evangiles de Nicodème*, et qui avait écrit six traités contre les gnostiques et les pauliciens, et un livre sur le *Mariage des fils de Dieu*, et qui en outre avait un serviteur qui lui lavait ses vêtements, lui époussetait ses rouleaux de manuscrit et lui préparait son dîner, le traitait d'ignorant et de rustre ; tandis que de son côté, Ursicinus, qui vivait salement sur la plate-forme de sa colonne, aussi velu et aussi noir qu'un ours, et tenait les yeux constamment fixés sur son propre nombril, Ursicinus, le stylite, qui n'avait ni changé de tunique ni goûté de viande cuite depuis cinq ans, et qui s'était plus d'une fois élevé



jusqu'à la contemplation de l'Unique, méprisait la pédanterie et le luxe de Carpophore, et le considérait comme un homme rempli des vanités de la chair.

Mais Carpophore et Ursicinus s'accordaient à avoir une fort médiocre opinion d'Eudémon et échangeaient de fréquentes causeries fraternelles sur la probabilité qu'il fût abandonné par le ciel à l'esprit malin ; opinion qu'ils lui manifestaient librement toutes les fois qu'il les invitait à dîner dans son verger et les régalait de fruits, de lait, de vin et du miel de ses abeilles. Et toutes les fois que l'un d'eux venait lui emprunter un cierge ou une pièce de linge blanc, ou un panier ou quelques clous, il avait à cœur de mettre Eudémon très sérieusement sur ses gardes contre ce qu'il y avait de dangereux dans ses pensées et dans ses agissements, et de lui promettre d'intercéder en sa faveur auprès des puissances célestes.

Les deux saints eussent désiré un beau combat théologique; Eudémon ne fit que sourire. Il souriait toujours, cet Eudémon, et c'était là un des pires symptômes, car un homme, et à plus forte raison un saint, qui sourit, exprime par cela même une certaine satisfaction au sujet de ce monde, et une certaine confiance en son propre salut, — deux choses qui sont offenses vers le ciel.

D'ailleurs, Eudémon manifestait des tendances peu religieuses. On se mariait beaucoup trop chez les pauvres qu'il avait rassemblés autour de lui. Il s'intéressait d'une façon inconvenante aux femmes en couche, leur fournissait des médicaments et même les guidait sur les soins à donner à leurs nouveaux-nés. Il corrigeait rarement les enfants, et ne les exhortait jamais à embrasser la vie du jeûne et du célibat. Il s'occupait des maladies des animaux, et on l'avait souvent entendu leur adresser la parole comme s'ils eussent possédé une âme éternelle et comme si leurs désirs et leurs aversions eussent mérité quelque considération. Ainsi, il faisait des nids pour les pigeons et disposait des écuelles d'eau pour les hirondelles, et permettait aux oiseaux de se percher sur ses épaules et sur ses mains, et les appelait par leurs noms. A juger d'après certaines choses qu'il disait, on eût pu le soupçonner — si un pareil soupçon n'eût été par trop charitable — de croire que les animaux sont des créatures de Dieu et les frères des hommes, et que les plantes mêmes sont vivantes et reconnaissent le Créateur; mais lorsqu'il parlait de ces choses et en arrivait à appeler le soleil et la lune son frère et sa sœur, et à attribuer à l'eau, au feu, aux nuages et aux vents des vertus chrétiennes telles que l'humilité, la charité et la joie, il était évidemment plus charitable de considérer ses paroles comme étant du délire et de le mettre lui-même au nombre des fous. Du reste, tout portait à croire qu'Eudémon était un aliéné; car sans cela, comment admettre que Carpophore pût légitimement lui emprunter ses draps d'autel et ses cierges, et Ursicinus ses laitues et son miel?

Les deux saints se sentaient une curiosité irrésistible au sujet des relations qu'entretenait leur compagnon en sainteté avec le monde des diables, car ces questions délicates déterminaient alors le rang d'un saint, et l'on témoignait d'habitude là-dessus au subtil mélange de discrétion et de forfanterie. Eudémon avait-il

jamais eu de rencontre avec le Prince des Ténèbres? Avait-il été tenté? De belles dames avaient-elles hanté le lieu de ses oraisons et une pluie de grosses pierres l'avait-elle accablé à travers le toit ?.. Carpophore, feignant de parler d'un tiers, fit quelques révélations extraordinaires sur son propre compte et Ursicinus donna lieu à des suppositions encore plus surprenantes en se refusant à donner le moindre détail sur ses propres tentations.

Mais Eudémon ne témoigna aucun intérêt à ces discours; il ne semblait ni les rechercher ni les éviter. Il assura qu'il n'avait subi ni tentation insolite, ni persécution remarquable; quant aux rencontres avec les diables et les divinités païennes, au sujet desquelles les saints, ses frères, demandaient avec insistance des réponses catégoriques, il n'avait rien à constater. Il avait une fois, il est vrai, rencontré, sur le rivage de la Syrie, un être qui était moitié homme, moitié cheval, comme ceux que les païens appellent des Centaures, et lui avait demandé son chemin dans les sables et dans les herbes, et cet être avait répondu avec difficulté en hennissant et en agitant les oreilles; et quelques années après, dans les bois de chênes qui entourent le lac de Némi, il avait rencontré un faune, créature rustique à forme humaine, mais ayant des cornes et des pieds de bouc, qui l'avait entretenu d'une façon fort agréable au milieu d'une fraîche touffe de roseaux et lui avait donné des noisettes et des racines succulentes pour son repas de midi; et il était d'avis que ces êtres imparfaits, reconnaissent la bonté de Dieu et ont un moyen qui leur est particulier, et qui ne ressemble en rien au nôtre, de témoigner la joie que cette bonté leur cause.

Y avait-il en effet quoi que ce fût dans les Écritures qui affirmât ou qui portât à croire qu'une seule des créatures de Dieu fût privée de ce sens de sa miséricorde? Quant aux dieux des païens, quel mal pouvaient-ils faire à un chrétien? Les faux dieux peuvent-ils nuire à d'autres qu'à leurs propres fidèles? Il y avait plus: Eudémon semblait donner à entendre que ces divinités païennes méritaient une certaine pitié, et qu'elles aussi, non moins que le soleil et la lune, les loups et les agneaux, l'herbe et les arbres, étaient enfants de Dieu et nos frères, sans le savoir.

Naturellement Carpophore et Ursicinus ne permettaient jamais à Eudémon de s'expliquer nettement sur ce point doctrinal, de peur qu'ils eussent à le considérer comme damné et par conséquent comme impropre à entretenir des relations avec eux. Dans l'état actuel des choses, les deux saints se flattaient que les petites visites qu'ils rendaient à Eudémon, et les cadeaux et les prêts qu'ils lui permettaient de leur faire, constituaient sa seule chance de salut.

Et maintenant, racontons le miracle.

Un jour qu'on travaillait la terre pour planter un nouveau vignoble, la bêche se heurta par hasard contre une pierre ronde d'une grosseur extraordinaire qui, à peine exposée, se trouva être un corps entier de femme, sculpté en marbre et enfoncé dans l'argile, la tête en l'air. Les paysans, saisis de frayeur, prirent la fuite en s'écriant les uns que c'était un païen embaumé, et les autres que c'était une diablesse endormie. Mais Eudémon ne fit que sourire et enleva le limon qui s'attachait à la statue. Celle-ci était fort belle, et, après lui avoir raccommodé un bras avec du ciment, il l'érigea sur un ancien tombeau, au bout de l'allée plantée d'herbe qui traversait le verger, et tout près des ruches.

Carpophore et Ursicinus en ayant eu la nouvelle, s'y rendirent en hâte et offrirent à Eudémon de l'aider à briser la statue et à en transporter les débris à un four à chaux près du Tibre, car c'était évidemment une image de la déesse Vénus, la plus méchante des diablesses. Les deux saints l'examinèrent avec une curiosité toute religieuse et citèrent plusieurs dictons d'Athénagore et de Lactance, ainsi que différentes anecdotes de saint Paul l'ermite et d'autres anachorètes de la Thébaïde. Mais Eudémon se contenta de les remercier avec une grande douceur et les renvoya après leur avoir fait cadeau d'une paire de sandales neuves et d'un flacon d'huile.



Après cet événement, les deux saints ne se permirent plus de lui rendre visite et ne firent plus attention aux cadeaux qu'il ne cessa de leur envoyer. Ils auraient bien voulu revoir cette idole, — non pas à cause de sa beauté, qu'ils ne reconnaissaient pas, mais parce qu'ils avaient une furieuse curiosité de voir les diables de plus près. Mais, ayant prêché en public contre elle et ayant essayé d'exciter les paysans à la renverser et à la briser, ils eurent honte d'entrer dans le verger et se contentèrent de regarder l'image de la déesse de l'autre bout de la vallée et de la voir scintiller toute blanche parmi les roseaux entrelacés et les gros figuiers du vignoble d'Eudémon.

En cet état de choses, jugez de la joie des deux saints personnages lorsque, un soir du mois de juin — c'était la veille de la naissance de saint Jean-Baptiste — on leur apporta la nouvelle que le diable venait enfin de s'emparer de leur confrère. Toutes les autres considérations disparurent, car la charité fraternelle leur imposait le devoir de se rendre au plus vite sur les lieux et de constater la nature exacte de la catastrophe.

Les deux saints furent tant soit peu désillusionnés. Le diable n'avait pas emporté Eudémon, qu'ils trouvèrent du reste en train d'arroser paisiblement ses œillets; mais l'esprit malin avait emporté le seul objet qu'il possédât — car Eudémon ne s'était réservé qu'un seul d'entre tous les biens de ce monde, un objet sans doute bien coupable — une bague de fiançailles. Cette bague n'avait aucune utilité pour ses voisins et était le gage d'une affection terrestre, car il l'avait destiné au doigt de la jeune fille qu'il avait été sur le point d'épouser. Carpophore



et Ursicinus s'en étaient d'autant plus scandalisés qu'Eudémon s'était emporté — c'était la seule fois — lorsqu'ils lui avaient proposé de l'échanger contre une cloche d'église; et ce fait que le diable avait commencé les hostilités en s'emparant précisément de cet objet, leur causait une vive satisfaction. Comme c'était la veille de la naissance de saint Jean-Baptiste, Eudémon, selon une habitude peu recommandable, avait permis à ses paysans de faire une fête; il leur avait même dressé des tables dans le vignoble et avait préparé des jeux pour les jeunes et les vieux — façon d'autant plus regrettable de célébrer ce jour que la veille de saint Jean-Baptiste s'accordait — à ce que l'on prétendait — avec l'ancienne fête de la diablesse Vénus et que les paysans la célébraient encore avec des cérémonies qui se rattachaient au culte de ce mauvais esprit, et qui étaient coupables en elles-mêmes — telles que la fabrication de bouquets de lavande pour les coffres à linge, et de couronnes d'œillets, et la préparation de feux de joie — choses qu'Eudémon malheureusement approuvait.

A cette occasion, il voulut inaugurer un jeu de boules qu'il venait d'installer au moyen de bottes de gazon et de planches qui devaient servir à empêcher les boules de s'égarer. Il était en train d'enseigner ce jeu aux paysans et avait relevé sa soutane de laine blanche à la hauteur des genoux, lorsqu'il fut piqué à la main par une guêpe, insecte envoyé sans doute par le diable. Voyant enfler son doigt et ne voulant pas abandonner la partie, il avait pour la première fois de sa vie ôté son anneau d'or, son anneau de fiançailles, et après quelques instants d'hésitation, l'avait glissé au doigt annulaire droit de la statue de la diablesse Vénus, puis il avait continué à jouer. Mais cet acte, si indigne d'un saint chrétien et qui venait s'ajouter à tant d'autres, — car évidemment il n'y aurait dû avoir ni anneau à ôter, ni idole à qui le donner, — cet acte, absolument coupable, fut puni comme il le méritait.

Après avoir joué quelques parties, Eudémon invita les paysans à se mettre à table, tandis que lui-même comptait se retirer pour s'adonner à la prière. Il chercha alors son anneau; mais, ô miracle! ô terreur! la déesse de marbre avait replié le doigt et fermé la main. Elle avait accepté la bague — et avec elle sans doute l'âme coupable d'Eudémon — et se refusait à lâcher prise. Dès que le premier des paysans se fut aperçu de ce qui venait de se passer, la bande entière, hommes, femmes et enfants, prit la fuite en bégayant des prières ou en hurlant des exorcismes, sans oublier toutefois d'emporter le reste des provisions.

Ce ne fut qu'à l'arrivée de Carpophore et d'Ursicinus, armés de missels et de goupillons, que les plus courageux des paysans consentirent à revenir sur le lieu du miracle. Ils trouvèrent Eudémon en train d'arroser tranquillement quelques pots d'œillets dont il voulait faire cadeau aux jeunes filles. Les tables étaient renversées, les bouquets de lavande gisaient çà et là; les laitues et les rosiers avaient été foulés aux pieds. Les grenouilles avaient commencé à coasser tristement dans les roseaux, et les grillons se lamentaient dans les blés mûrs; les chauves-souris et les hirondelles tournoyaient, et le soleil touchait à l'horizon. Les derniers rayons frappèrent la statue, qui se trouvait au bout du jeu de boules, et faisant tout à coup scintiller l'anneau qu'elle avait au doigt, ils la revêtirent d'une lueur rougeâtre qui lui donnait l'apparence de la vie.

Carpophore et Ursicinus poussèrent un cri de terreur et tombèrent face à terre.

Eudémon leva les yeux qu'il tenait fixés sur les œillets et les regarda, eux et la statue. Il comprit.

« Mes sots frères », leur dit-il, « ne saviez-vous donc pas que notre frère le soleil peut donner la vie à toutes choses? » Et il continua à arroser les fleurs et à remplir sa cruche à la fontaine.

Carpophore et Ursicinus ne s'étaient pas remis de leur frayeur, mais celle-ci ne manquait pas d'un certain charme. Car n'allaient-ils pas être témoins de quelque démarche terrible de l'esprit malin? En attendant, ils se tinrent prudemment à une certaine distance de l'idole, et tout en répandant de l'eau bénite à droite et à gauche et en brandissant leurs encensoirs, ils entonnèrent d'une voix tremblotante un cantique qui laissait tant soit peu à désirer au point de vue de la grammaire.

Mais l'idole n'y fit pas attention. Elle semblait devenir plus blanche à mesure que le crépuscule augmentait, et sur le doigt replié de sa main fermée scintillait le petit anneau d'or.

Lorsque Eudémon eut fini d'arroser, il laissa de nouveau le seau tomber dans le puits et prit une grande gorgée d'eau. Alors il s'humecta les doigts, défit la corde qui retroussait son vêtement de laine blanche et, le travail du jour étant fini, il se dirigea lentement le long du jeu de boules en appelant les oiseaux, qui tournoyèrent autour de sa tête; mais il ne fit aucune attention à ses saints camarades ni à leurs exorcismes. Il s'arrêta aux pieds de l'idole. Il regarda sans frayeur ses beaux membres, sa belle figure; et un doux sourire s'épanouit sur ses lèvres.

« Sœur Vénus », lui dit il, « vous avez toujours aimé les plaisanteries, mais toute plaisanterie doit avoir une fin. La nuit tombe; mon travail du dehors est terminé, il faut que je m'adonne à la prière et au repos. Rendez-moi donc mon anneau dont je vous ai prié de vous charger en échange de l'hospitalité que je vous avais accordée. »

Carpophore et Ursicinus accélérèrent le mouvement du cantique, qu'ils chantaient déjà d'une façon assez irrégulière, et regardèrent l'idole du coin de l'œil.

La statue ne bougea pas. Elle se tenait là, nue et belle, de plus en plus blanche a mesure que le jour déclinait, et la lune se leva à l'Est.

« Sœur Vénus », reprit Eudémon, « vous n'êtes guère obligeante. Je crains, Sœur Vénus, que vous ne nourrissiez de sinistres desseins tels que les hommes vous reprochent. S'il en est ainsi, abstenez-vous-en. Des personnes inintelligentes ont dit que vous êtes une diablesse. Vous avez fini par y croire vous-même et peut-être par vous en faire une gloire. Débarrassez-vous de cette idée, Sœur Vénus, car je vous dis qu'elle est fausse. Ainsi donc, rendez-moi mon anneau. »

Mais l'idole ne bougeait toujours pas! Elle ne faisait que devenir de plus en plus blanche — blanche comme de l'argent

— aux rayons de la lune, au-dessus de l'herbe verte, dans la fumée de l'encens.

Carpophore et Ursicinus fixèrent les yeux sur elle en se demandant si elle ne se briserait pas en deux et si un dragon à l'odeur de soufre n'en sortirait pas bientôt avec un bruit hideux à la suite de leurs exorcismes.

« Sœur Vénus », reprit de nouveau Eudémon d'une voix qui, bien qu'elle fût douce, commençait à prendre un ton de commandement, « cessez votre sotte malice, et en tant que vous êtes une des créatures de Dieu, obéissez et rendez-moi mon anneau. »

Une légère brise se leva. La blanche main de la statue se détacha de son sein de marbre et le doigt s'ouvrit lentement et s'étendit.

Avec une audace incroyable, Eudémon se précipita dans le piège de l'esprit malin.. Il s'avança et, se dressant sur la pointe des pieds, il étendit la main vers celle de l'idole. C'était bien le moment où la diablesse allait l'entourer de ses bras et lui brûler d'avance les chairs destinées à l'enfer.

Mais il n'en fut rien. Eudémon prit l'anneau, le frotta tendrement sur sa manche de laine blanche et le remit sur son doigt, d'un air pensif.

« Sœur Vénus », dit-il alors, debout devant la statue, tandis que les pinsons, les merles et les chardonnerets se perchaient sur ses épaules et que les hirondelles tournoyaient autour de sa tête, « Sœur Vénus, je vous remercie. Oubliez la malice que les sots humains vous ont appris à trouver en vous-même. Souvenez-vous que vous êtes une créature de Dieu et que vous êtes bonne. Apprenez aux fleurs à croiser leurs semences et à varier leurs couleurs et leurs parfums. Apprenez aux ramiers et aux hirondelles, ainsi qu'aux moutons et aux bêtes bovines, et à tous nos frères muets, à engendrer et à élever leurs petits; apprenez aux adolescents et aux fillettes à s'aimer et à aimer leurs enfants. Faites fleurir les vergers et faites chanter ces campagnards. Mais, puisque, dans votre forme actuelle, vous avez follement essayé de provoquer un scandale, recevez, Sœur Vénus, un doux châtiment; et, au nom du Christ, cessez d'être statue et devenez un bel arbre aux fleurs odorantes et aux fruits dorés. »

Eudémon leva la main et fit le signe de la croix.

Il y eut un léger soupir, comme celui de la brise, et un frôlement léger et grandissant. Et voilà qu'à la lueur de la blanche lune, la statue de Vénus changea de silhouette, émit de toutes petites branches, de toutes petites feuilles, qui grossirent rapidement, tandis qu'Eudémon se tenait toujours là, la main levée, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de statue au bout du jeu de boules, mais un bel oranger dont les fleurs et les fruits resplendissaient aux rayons de la lune.

Alors Eudémon rentra faire sa prière et Carpophore et
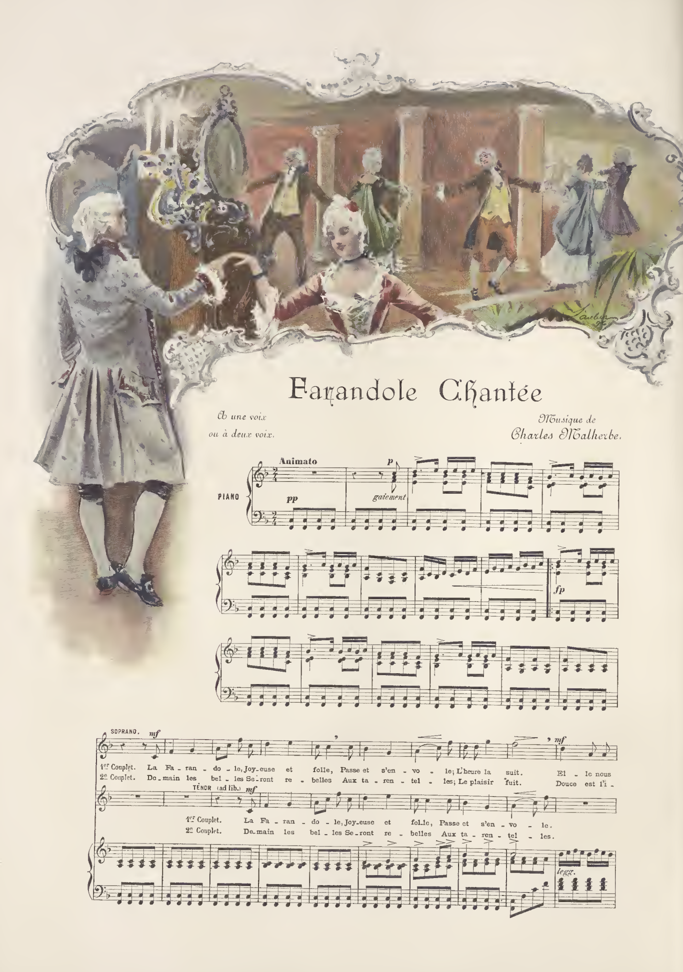


Ursicinus s'éloignèrent en silence, l'un vers sa caverne et l'autre vers sa colonne, et se crurent dès lors des saints beaucoup moins grands qu'ils ne se l'étaient imaginé jusque-là.

Quant à l'oranger, il se trouve encore sur cette même côte du Célius, en face des roseaux entrecroisés des vignobles de l'Aventin, près de la petite église aux colonnes cannelées et brisées, et du gros cactus qui y rampe comme un python. Mais les tourterelles abondent et les figues et les œillets y sont des plus doux et des plus odorants, et l'eau ne manque jamais dans le puits.
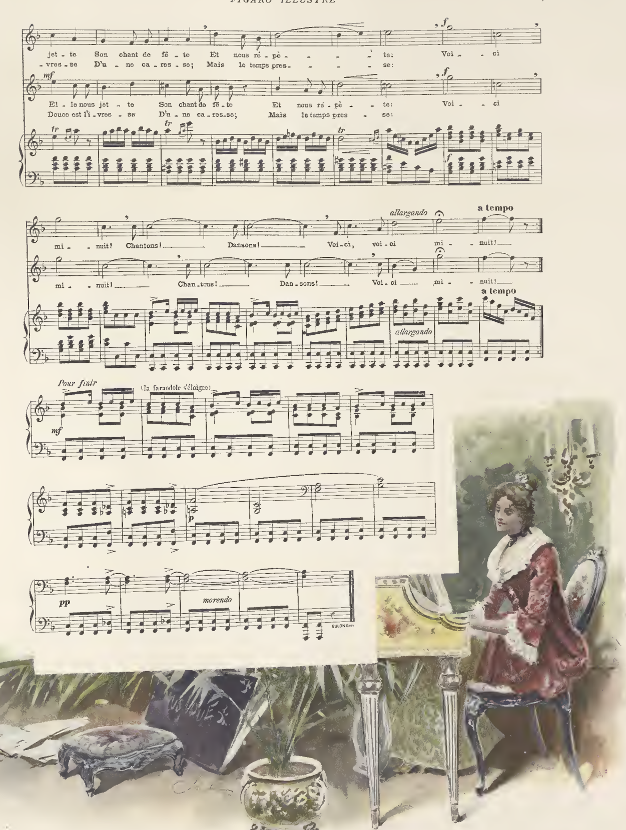
C'est là l'histoire de saint Eudémon et de son oranger. Mais vous ne la trouverez ni dans la *Légende dorée* ni chez les Bollandistes.

VERNON LEE.

(Illustrations de L. Kowalsky.)



Farandole Chantée
A une voix
ou à deux voix.
Musique de
Charles Malherbe.
Animato
PIANO
pp
p
gaiement
fp
SOPRANO.
mf
1er Couplet. La Fa - ran - do - le, Joy-euse et folle, Passe et s'en - vo - le; L'heure la suit. El - le nous
2e Couplet. De-main les bel - les Se-ront re - belles Aux ta - ren - tel - les; Le plaisir fuit. Douce est l'i -
TÉNOR (ad lib.) mf
1er Couplet. La Fa - ran - do - le, Joy-euse et fol-le, Passe et s'en - vo - le.
2e Couplet. De-main les bel - les Se-ront re - belles Aux ta - ren - tel - les.
legg.


jet - te Son chant de fê - te Et nous ré - pè - - - - te: Voi - - ci
- vres - se D'u - ne ca - res - se; Mais le temps pres - - - - - se:
mf
f
El - le nous jet - te Son chant de fê - te Et nous ré - pè - - te: Voi - - ci
Douce est l'i - vres - se D'u - ne ca - res - se; Mais le temps pres - se:
tr
mi - - nuit! Chantons! Dansons! Voi - ci, voi - ci mi - - nuit!
allargando
a tempo
mi - - nuit! Chan - tons! Dan - sons! Voi - ci mi - - nuit!
Pour finir
(la farandole s'éloigne)
p
pp
morendo
GULON Grav



Souvenirs de Crimée

(EUPATORIA, 1855-1856)

Le drame sanglant de Sébastopol venait d'accomplir sa dernière phase. Les deux grandes nations qu'une cruelle dissension politique divisait momentanément, s'étaient montrées dignes l'une de l'autre : elles avaient acquis une gloire égale dans l'attaque et dans la défense de cette place.

Les débris fumants de Sébastopol étaient en notre pouvoir; mais la guerre n'était pas finie. On projeta de faire sur Eupatoria une diversion qui, après avoir rejeté au loin les troupes que les Russes entretenaient autour de cette ville, menacerait la grande ligne de communication de l'ennemi de Pérécop à Simféropol, et pourrait hâter la conclusion de la paix.

Cette mission fut confiée au général d'Allonville. Embarqué avec les 6e, 7e dragons, le 4e hussards de sa division et une batterie d'artillerie à cheval (capitaine Armand), il arriva à Eupatoria le 20 septembre.

Il y avait déjà dans cette ville un fort détachement d'infanterie de marine, et, dans un camp retranché touchant à ses murs, vingt mille hommes de l'armée turque et égyptienne commandés par le Muchir Achmed-pacha, et une horde assez nombreuse de Bachi-Bouzoucks.

La ville d'Eupatoria, appelée ainsi par les Russes et dont le nom tartare est Koslof, n'est pas un port de la Crimée, ainsi que les dictionnaires de géographie se plaisent à le dire; mais, dans le golfe de Kalamita, une rade ouverte dont le fond de sable remonte en pente peu rapide pour former le rivage.

On l'aperçoit au fond d'une baie : à gauche, est la pointe de la Quarantaine avec de vastes magasins de l'armée ottomane, enfermés dans une enceinte légère de fortifications; à droite, la ville touche au lac Sasik et à un groupe nombreux de moulins à vent qui agitent leurs grandes ailes. Sur le rivage, çà et là, on voit les carcasses de navires naufragés; les débris noirs de la corvette à vapeur *Le Pluton* couchée une de ses roues en l'air, et, trois kilomètres plus loin, ceux du vaisseau de cent canons *Le Henri IV* (1). A côté est une redoute où l'on arrive en suivant une bande étroite de sable derrière laquelle on voit le lac Sasik briller comme une lame d'argent. Au centre, sur la mer, dont on peut suivre le rivage jusqu'à la Quarantaine, une place où se trouvent l'église orthodoxe et une belle mosquée rappelant, en diminutif, avec ses dômes et ses minarets, celles de Constantinople. Sur cette même place se trouve, baignée par la mer, la maison qu'occupera le commandant militaire et gouverneur civil de la ville avec son état-major et le bureau de la marine.

Les maisons généralement basses n'ont, pour la plupart, qu'un rez-de-chaussée et un premier étage. Elles couvrent un espace considérable et semblent indiquer une population habituelle de dix à douze mille âmes.

Eupatoria est le premier point que nous ayons occupé en Crimée, en même temps que les alliés débarquaient à Old-Fort. Plus de vingt mille Tartares s'y réfugièrent sous notre protectorat au début de la guerre. C'était alors une ville ouverte; mais nous l'avions enfermée, de la Quarantaine au lac Sasik, dans une ligne de redans, de bastions, d'ouvrages à couronne armés des canons retirés du *Henri IV* et du *Pluton*. Cette ligne de défense, d'un relief solide et respectable, était, en outre, couverte au nord-ouest par le camp retranché ottoman.

Les Russes, qui attachaient une grande importance à la possession de cette ville, avaient essayé de nous la reprendre le 17 février 1855. Mais ils durent se retirer après deux assauts donnés sans succès (1).

Ce n'est plus ici la riante vallée de Baidar, ni les rivages accidentés et fertiles du sud-est de la Crimée. La steppe aride forme notre horizon et aucun abri n'arrête les vents du nord qui y apportent parfois la température des mers boréales.

Néanmoins, le lac Sasik a sa réputation : pendant les jours de fortes chaleurs, ses rives se couvrent de nombreux malades, rhumatisants, paralytiques et autres; des fosses sont creusées sur ses bords et tapissées des boues grasses, noires, argileuses, fortement salées qui forment son fond; les malades y sont ensevelis, la tête seule reste en dehors. Les résultats obtenus par ce singulier traitement sont, assure-t on, merveilleux.

Le général d'Allonville, investi du haut commandement d'Eupatoria et des troupes qui s'y trouvaient, prit, dès son arrivée, les dispositions que comportait un pareil commandement.

(1) Ces deux navires avaient été jetés à la côte dans le terrible cyclone du 14 novembre 1854.

(1) Cette attaque d'Eupatoria avait été confiée au général Khroulef, qui, venu dans la nuit du 16 au 17 avec vingt-deux bataillons, vingt-deux escadrons, cinq sotnias de Cosaques et cent huit pièces de canon, espérait s'en emparer par un coup de main; il dut se retirer le jour même, après deux assauts infructueux, laissant huit cents morts. Selim-Pacha, commandant des troupes égyptiennes, fut tué à cette affaire, qui fit beaucoup d'honneur aux troupes ottomanes et françaises, et nous coûta quatre cent quatre morts.

ALFRED PARIS



LES BACHI-BOUZOUKS

(Souvenirs de Crimée, page 130.)

Son premier soin fut de désigner un commandant militaire de la place, en même temps qu'un gouverneur civil chargé de l'administration et de la police. M. de Bernis, lieutenant-colonel au 6e régiment de dragons, fut chargé de ce poste important. Il fut investi des fonctions de consul, et chargé de vider les différents qui surgissaient incessamment entre gens de toutes les nations qui s'y trouvaient.

Un officier de l'armée ottomane lui fut adjoint, Mehemet Salen Effendi, ainsi qu'un état-major français nombreux. Il eut pour interprète un major de l'armée ottomane, Saïd Ali, d'origine douteuse, ayant mené la vie la plus aventureuse, mais d'une grande intelligence, parlant et écrivant maintes langues.

Les troupes furent campées en avant des fortifications; le 6e dragons au point même où se trouvaient les excavations et le cimetière entouré de murs dont les Russes s'étaient servis pour dissimuler les préparatifs de l'attaque du 17 février. Mais en prévision de la mauvaise saison prochaine, on prit des dispositions pour l'installer dans différents établissements de la ville.

Dès le début, une affaire importante se présenta : l'arrivée inopinée des troupes à Eupatoria avait eu pour conséquence de hausser considérablement le prix des denrées. Le chef d'état-major, lieutenant-colonel Joinville, crut devoir tarifer le prix de ces marchandises. Le lieutenant-colonel de Bernis vit là une mesure préjudiciable aux intérêts qu'elle semblait vouloir sauvegarder. L'affaire fut portée au général d'Allonville qui nomma, pour étudier la question, une commission, présidée par le général de Champeron.

Le commandant de la place parvint facilement à faire comprendre l'inopportunité d'un tarif. « Cette mesure, dit il, permettra, il est vrai, d'acquérir à des prix aussi bas qu'on voudra les marchandises qui se trouvent actuellement dans la ville, mais elle dissuadera les trafiquants d'en faire venir d'autres. Laissez les marchands vendre aux prix qu'ils voudront. Ces prix sont déjà fort élevés et s'élèveront probablement encore. Mon intention est de faire connaître par les journaux et par tous les moyens possibles, non seulement à Constantinople, mais dans tous les ports de la mer Noire, les prix auxquels les objets de consommation et de première nécessité se vendent en ce moment, et la hausse probable qu'ils éprouveront encore. Nous payerons pendant quelques jours un prix élevé, mais nous en serons très largement rémunérés par le bon marché qui suivra. »

Effectivement, aussitôt que les prix qu'on payait à Eupatoria furent connus, les trafiquants n'eurent d'autre idée que d'y envoyer leurs marchandises. Plusieurs navires en partance changèrent même leur destination pour y venir, et tout, comme par enchantement, y arriva en abondance.

C'est ainsi qu'un armateur, venu de Bourgas avec un navire chargé de dindons, vendit jusqu'au dernier au prix de trois francs cinquante, repartit enchanté de son opération (le prix normal d'un dindon en Roumélie étant de trente-cinq centimes), et laissa la garnison non moins satisfaite. Les troupes étaient mal ravitaillées, mal nourries. L'administration n'envoyait de Kamiesch que des denrées laissant beaucoup à désirer. Les navires arrivaient chargés de bœufs et de moutons décharnés, malades; parfois même on en trouvait qui étaient morts et dans tel état qu'ils étaient sûrement morts avant le départ des navires. Nous n'avions que le rebut.

Le général d'Allonville faisait des réclamations incessantes, mais sans effet. En homme d'esprit, il eut alors recours à un subterfuge. Au rapport, il nous communiqua un ordre du jour prescrivant, vu la disette dans laquelle l'administration laissait les troupes cantonnées à Eupatoria, d'abattre des chevaux pour servir de complément à la nourriture des hommes.

Il entrait, pour l'exécution de cette mesure, dans de minutieux détails dont il chargeait les membres de l'intendance qui se trouvaient sous ses ordres, désignant un vétérinaire pour examiner les chevaux et présider à leur abattage.

Cet ordre du jour, qui atteignait directement l'administration, fut compris, et les divers services furent promptement organisés.

Voici quelle était notre vie : un coup de canon annonçait l'heure du réveil.

Aussitôt dans la ville, du lac Sasik à la Quarantaine, dans le camp retranché, les bivouacs et les cantonnements, la joyeuse sonnerie du réveil de la cavalerie et de l'artillerie mêlait les notes aigues de sa vive cadence à celles des clairons et tambours et, soudain, officiers et soldats, marins et Tartares, tout le monde était debout. Bientôt les patrouilles de nuit, qui avaient été reconnaître au loin ce qui se passait du côté des Russes, commençaient à rentrer en deçà des grand'gardes et venaient faire leur rapport. Les Tartares sortaient des réduits où ils étaient entassés pêle-mêle, et, divisés par groupes sous la conduite de leurs chefs de districts, allaient à leurs travaux de terrassement aux remparts, de nettoyage des places et des rues. Chacun reprenait son labeur quotidien. Seuls nos pauvres malades, bien nombreux dès le début, restaient couchés.

Les heures de toutes choses étaient réglées, pour la cessation, la reprise des travaux, les différents services, les repas et autres objets essentiels. Mais il n'y avait pas d'horloge à Eupatoria et le commandant de la place dut y suppléer. A cet effet, il fit hisser une cloche sur un échafaudage en forme de potence, construit à l'entrée de la cour de la maison qu'il occupait. Un planton muni d'une montre y frappait, depuis le réveil jusqu'à l'extinction des feux, les heures et les demi-heures, que le bruit de son timbre retentissant portait au loin, au delà des points extrêmes de la ville et dans le camp retranché.

C'était un sapeur qui avait cette mission de confiance. Malgré tous les soins de ce planton à exécuter sa consigne, et ceux que l'on mettait à tenir sa montre réglée, les critiques étaient nombreuses, chacun ayant la prétention d'avoir, dans son gousset, la bonne heure. Un jour que ces réclamations se renouvelaient au rapport du général d'Allonville, le commandant de la place demanda aux divers officiers l'heure de leurs montres : aucune d'elles ne fut d'accord. Alors, s'adressant au général : « Vous voyez, lui dit-il, mon embarras. Quelle heure, mon général, désirez-vous qu'il soit dans ce moment? » Le général se mit à rire, chacun en fit autant, et l'on se rapporta, dès lors, à l'heure que frappait le planton.

La population d'Eupatoria présentait un mélange infini de races et de natures : sur le port, des Maltais, occupés au chargement et au déchargement des navires; belle race, travailleurs, d'humeur enjouée; dans les bazars, des juifs, portant les cheveux sur les tempes. Des Russes, des Grecs, des Arméniens, des Turcs, des Tartares, réfugiés des villages. Des Bohémiens ou Tziganes, sordides, habitant, non loin des remparts, des bouges et des masures éparses sur un terrain d'une insigne malpropreté, couvert de débris d'animaux, d'écailles, de pourritures, de guenilles.

Avec les allants et venants, marins et passagers de toutes nations, c'était là la population civile. Le 5 novembre, elle montait à 16,134 individus des deux sexes, parmi lesquels 11.823 recevaient des rations de blé ou de biscuit.

Un nommé Osman-Aga était, sous mes ordres, chargé de la police avec un certain nombre d'employés qu'il dirigeait. Mais bientôt ce personnage cessa de m'inspirer confiance : ses allures étaient louches, et son frère Aga-Dyan profitait des facilités qu'il lui donnait pour rançonner, escroquer les uns et les autres. Je lui fis rendre gorge et, sur ma demande, le 18 octobre, le général d'Allonville le destitua de ses fonctions et le remplaça par Aly Bey (Témir Mouza Ouglou), mudir, homme de race, d'un caractère ferme et honorable, chef des nombreux villages du district important de Pérécop.

Une grande activité régnait parmi tout ce monde : seuls, les Bachi-Bouzoucks semblaient avoir des loisirs prolongés. Kurdes, Albanais, Turkomans, dans des costumes bariolés de toutes les formes et de toutes les couleurs, avec une large ceinture en laine



garnie d'armes diverses : pistolets, yatagans, etc., etc., un véritable arsenal qui ne les quittait jamais, fumaient la pipe ou le narguilé, se pavanaient dans les rues et les places de la ville, ou se tenaient assis, les jambes croisées, dans des bouges, devant une tasse de café ; figures faméliques, vrais types orientaux des Bertrands et des Robert-Macaires, incessamment à la recherche d'un coup à faire. Ils étaient, du reste, fort pittoresques.

Nous en avions fait l'essai de ces pillards indisciplinés ! Quand la Guerre sainte fut proclamée, ils arrivèrent innombrables au camp ottoman, des bords du Tigre, de l'Euphrate, du golfe Persique, des montagnes du Kurdistan ; Omer Pacha en fut embarrassé : nous en prîmes à notre solde quatre mille et les Anglais autant.

Le général Yusuf fut chargé de les grouper en régiments et de les discipliner. Mais, malgré sa grande compétence, bientôt on dut les licencier. A la suite d'une révolte où les Bacbi-Bouzoucks tuèrent leur chef, le colonel Beaston, les Anglais s'en débarrassèrent en les mitraillant.

La police était très difficile au milieu de cette population



d'éléments si différents, compliquée encore des irréguliers de l'armée ottomane et des réguliers, mal nourris, payés régulièrement, il est vrai, mais avec de menus coupons de papier que les marchands français et la plupart des autres ne voulaient pas accepter. Ils souffraient de continuelles privations, rendues plus pénibles par le voisinage des troupes anglaises et françaises bien nourries et recevant leur solde en bonne monnaie métallique qui avait cours partout et était même recherchée.

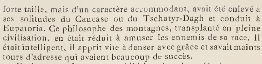
Tout ce monde réuni formait une population d'environ quarante mille âmes. Les plaintes et les réclamations étaient incessantes. L'une des premières me fut adressée par des marchands juifs qui tenaient boutique au hazar : ils se plaignaient d'avoir été volés pendant la nuit. « Qui vous a volés? leur dis-je. — Nous ne savons pas ; nous nous en sommes aperçus ce matin en venant à nos magasins dont les portes étaient enfoncées. — Eh bien ! cherchez vos voleurs ! C'est vous les coupables : vous incitez au vol par votre négligence. Je serai indulgent cette fois ; mais si l'on vous vole de nouveau dans ces conditions, je vous mettrai à l'amende. C'est à vous à organiser un service de surveillance qui puisse prévenir la police. »

Un autre jour, deux Bohémiennes se laissèrent prendre dévalisant une maison. Une telle maladresse méritait, aux yeux des Bohémiens, une répression sévère : ils s'emparèrent des deux femmes et, publiquement devant la tribu, les fouettèrent à vif chacune de vingt-cinq coups de cravache. Leurs maris survinrent et, pénétrés d'indignation, les battirent furieusement.

Quelques jours après, quatre hommes ayant essayé d'enfoncer la croisée de la maison du nommé Guendge, celui-ci saisit ce qu'il croyait être un bâton. Le bâton était un sabre et il eut la main coupée. Le porteur du sabre était un Bohémien. Il fut mis en prison. Sa femme n'était pas là pour le fouetter à son tour.

Fréquemment, on découvrait des établissements clandestins où l'on vendait de la viande de chevaux volés. L'ordonnance d'un officier ne trouvant plus son cheval à l'écurie, suivit ses traces sur de la neige tombée la nuit. Il arriva ainsi à la porte d'une maison où il trouva son cheval encore debout et intact.

Au milieu de ces besognes, des incidents faisaient de passagères diversions et amenaient un instant de gaieté. Un ours de



forte taille, mais d'un caractère accommodant, avait été enlevé à ses solitudes du Caucase ou du Tschatyr-Dagh et conduit à Eupatoria. Ce philosophe des montagnes, transplanté en pleine civilisation, en était réduit à amuser les ennemis de sa race. Il était intelligent, il apprit vite à danser avec grâce et savait maints tours d'adresse qui avaient beaucoup de succès.

Un jour, une fructueuse exhibition dans les cafés, les rues et les casernes d'Eupatoria s'était prolongée fort tard et avait procuré à son barnum l'occasion de faire de si nombreuses libations qu'il tomba ivre, abandonnant son ours qui se mit à flâner très innocemment dans les rues. Il fut rencontré par un agent de la police tartare qui l'invita à venir avec lui à la maison municipale et le mit, pour passer la nuit, dans une salle vide pour le moment, destinée à servir d'asile provisoire aux ivrognes, aux vagabonds et malfaiteurs. L'ours ne fit pas de difficulté d'accepter cette hospitalité humiliante et, comme il était fatigué de ses exercices de la journée, il se coucha dans un coin et s'endormit profondément.

Peu après, un autre agent de police, qui avait ramassé un ivrogne dans le ruisseau, le mit dans ce même violon et ferma la porte. Le lendemain matin, l'ivrogne avait cuvé son vin et, entendant ronfler, crut que c'était un camarade qui se trouvait là ; comme il aimait à causer, il l'interpella : l'ours ne répondit pas tout d'abord ; mais il finit par se réveiller, s'approcha de son interlocuteur pour voir s'il était de sa connaissance, le flaira d'abord, couvrit sa figure de sa chaude respiration, puis poussa un grognement qui fit retentir les voûtes de la salle. L'ivrogne, qui ne s'attendait pas à un pareil camarade, fut saisi d'effroi ; il se crut dévoré. Il se mit à pousser de tous ses poumons des vociférations et des cris de détresse en se sauvant dans tous les coins de la pièce, suivi de l'ours qui l'accompagnait a pas comptés. Leurs cris attirèrent les gardes de police qui rendirent l'ours à son maître, lequel, dégrisé de son côté, était à sa recherche.

Ce maître était un juif bohémien qui habitait, avec sa famille, une maison isolée non loin des remparts, espèce de cabaret que fréquentaient les soldats. Il y avait deux sorties à cette maison : on les laissait habituellement ouvertes toutes deux : ce n'était pas de trop pour aérer ce bouge ; par la sortie bâtarde sur le derrière, les clients pressés et ayant oublié de payer leur consommation cherchaient parfois à sortir. L'ours était préposé à la garde de cette porte et dressé à pousser des rugissements quand un client se présentait à cette issue, par laquelle il permettait seulement d'entrer.

Il exerçait ces fonctions avec conscience ; cela lui créa des ennemis dans la garnison, et une nuit on entendit une détonation ; l'on accourut et l'on trouva l'ours baigné dans son sang, traversé par la balle d'un fusil de munition.

Ainsi périt, victime du devoir et de la tyrannie humaine, cet animal dont on a l'habitude de faire précéder le nom de l'épithète féroce. Celui-ci ne fit jamais le moindre mal à personne : arraché à son pays natal et à sa famille, il pardonna à ses ennemis, fit vivre son maître de la rémunération de ses travaux, et quand ce maître, ivre, tombait dans le ruisseau, lui, conservant sa dignité, marchait seul dans la rue.

Pourtant, il lui arriva une fois de se griser ; cette légère faute doit d'autant plus lui être pardonnée qu'il fut, là encore, victime des hommes. Il était venu faire ses exercices sous les fenêtres d'une maison, espèce de cercle, où les officiers se réunissaient, dans leurs rares moments de loisir ! Il plut beaucoup et on l'invita à monter au premier étage où quelques officiers lui firent préparer du vin chaud pour le régaler. Il en but un verre qu'il trouva bon, puis une lampée, puis une autre. . Mais, ensuite, quand il se remit à danser, il ne put retrouver son aplomb, et il s'en allait titubant. Il avait pris, comme cela se passe entre gens bien élevés et sans méfiance, ce qu'on lui avait offert. Mais, si on lui eût demandé son goût, il eût bien certainement préféré un plat de fraises ou un rayon de miel.

Après la mort tragique de son ours, le propriétaire vint m'en apporter la peau et me faire ses doléances. Cet homme nous rendait des services de plusieurs sortes : entre autres comme espion ; il avait plusieurs fois traversé les cantonnements russes. Je lui donnai une indemnité et lui laissai la peau un peu trop rongée par les misères de la servitude.

Le général d'Allonville avait cherché, aussitôt son arrivée, a prendre contact avec les Russes. Du haut des remparts, on voyait leurs vedettes postées en observation sur les tumulus, courir

sur le steppe. Elles se repliaient à notre approche, et la cavalerie ennemie apparaissait. Mais elle se maintenait à distance, se retirant quand nous avancions, revenant quand nous retournions à Eupatoria, après échange de quelques coups de fusils.

Nos sorties se répétaient donc sans résultat. Mais, au départ, on avait le défilé pittoresque des Bachi-Bouzoucks : de longues lances en bambou flexible, terminées par une courte pointe en fer précédée d'une grosse boule légère en crin ressemblant à une tête de loup, complétaient leur luxueux armement habituel. Ils étaient montés sur des chevaux, les uns grands, les autres petits, tous maigres et efflanqués; leurs selles rappelaient la selle à piquer avec troussequin en arrière et battes en avant; les brides, qu'on n'enlevait jamais de la tête du cheval, étaient toutes dissemblables; beaucoup n'avaient que des mors de bridon.

Ni musique, ni trompettes; quelques cavaliers, en tête, portaient à droite et à gauche de leur selle, de petites timbales sur lesquelles ils frappaient dans une mesure saccadée avec de petites baguettes, et ils poussaient en même temps des hurlements discordants. Une voix, dans ce concert diabolique, dominait toutes les autres : c'était celle du crieur public, en un costume qu'il s'ingéniait à rendre bizarre et fantastique.

Leur colonel, Chérif-bey, portait un costume brillant, tout chamarré, avec un riche turban en cachemire surmonté d'une aigrette. Il montait un beau cheval syrien. Quelques officiers avaient des chevaux de race.

Lors de nos prises d'armes, les Bachi-Bouzoucks nous précédaient en enfants perdus, se répandaient dans les villages, partout où il y avait quelque chose a prendre, n'importe quoi. Au retour, de leurs chevaux, l'on n'apercevait plus que la tête et la queue tant ils étaient surchargés de butin.

Impitoyables pour les ennemis, ils étaient dangereux pour un ami isolé. Mais, prêts à fuir devant un danger sérieux, ils n'auraient pas tenu, quoique formant un régiment, devant un demi-escadron de chasseurs d'Afrique.

Le 29 septembre, le général d'Allonville mit trois colonnes en mouvement. Elles quittèrent Eupatoria a trois heures du matin. La première, dirigée au sud-est, entre le lac Sasik et la mer, alla prendre position vers Sak. Elle ne rencontra que quelques escadrons, facilement contenus avec l'aide de deux canonnières qui l'appuyèrent de leur feu. La seconde colonne, commandée par le Muchir Achmed-pacha, s'avança sur Doltchak en ruinant sur son passage les approvisionnements de l'ennemi. Le général d'Allonville s'était mis à la tête de la troisième colonne, composée de douze escadrons de sa division, et de la batterie à cheval du capitaine Armand. Deux cents Bachi-Bouzoucks la précédaient; elle était appuyée de six bataillons égyptiens. Elle marcha par Chidan sur Doltchak, rendez-vous convenu des deux autres colonnes, qui y furent réunies vers dix heures du matin. Elles avaient poussé devant elles des escadrons ennemis qui s'étaient successivement repliés sur leurs réserves. Il y avait dix-huit escadrons de uhlans, plusieurs sotnias de cosaques et de l'artillerie. Ils manœuvraient en se retirant et semblaient se préparer à tourner notre droite en s'avançant entre le lac et nous.

Le général d'Allonville, laissant en réserve les troupes du Muchir, observa attentivement leurs mouvements et marcha lentement pour leur laisser prendre confiance : après une première halte, il en fit une seconde pour rafraîchir les chevaux.

Les escadrons russes s'arrêtèrent aussi derrière un pli de terrain. Mais, tandis que les Bachi-Bouzoucks se livraient, en avant, à leurs fantasias habituelles auxquelles les Russes ne répondaient pas, soudain, sur un ordre du général d'Allonville, le 4e hussards monta silencieusement à cheval et partit au grand trot dans la direction du village de Kanghil. Il disparut dans une dépression de terrain, et presque aussitôt l'on entendit le bruit de deux coups de canons et d'armes à feu.

Le 6e dragons, qui appuyait le mouvement du 4e hussards, en arrivant à l'affaissement de terrain où ce régiment avait disparu, put se rendre compte de ce qui s'était passé : une rencontre venait d'avoir lieu entre le 4e hussards et les uhlans.

La rapidité du mouvement de ce régiment lui avait permis d'aborder à l'arme blanche les escadrons russes qui, surpris, avaient reçu le choc de pied ferme. Il y eut alors, entre ces adversaires dignes les uns des autres, une vive mêlée où nos hussards avaient sur les uhlans l'avantage du choc que les calculs théoriques traduisent par la masse multipliée par la vitesse

Les Russes, remis de leur surprise, se reformaient et allaient reprendre l'offensive contre le petit nombre de leurs adversaires Mais a ce moment, les escadrons du 6e dragons suivis de ceux du 7e, en troisième ligne, arrivèrent et les forcèrent à une retraite précipitée dans laquelle ils furent harcelés pendant plus de deux lieues. Alors l'ennemi ne tenant plus sur aucun point et fuyant dans toutes les directions, le général d'Allonville arrêta les escadrons et recueillit tout ce qui restait sur le champ de bataille.

Cette journée nous valut six bouches à feu (trois canons et trois obusiers), douze caissons et une forge de campagne avec leurs attelages, cent soixante-neuf prisonniers dont un officier, le lieutenant Procopwitch, du 18e uhlans, et deux cent cinquante chevaux.

L'ennemi laissa sur le terrain une cinquantaine de tués, parmi lesquels on reconnut le colonel Andréonski, du 18e uhlans, de la division du général Korf, qui commandait ce jour-là devant nous, et qui passait, dans l'armée russe, pour un officier de cavalerie de grand mérite.



Nos pertes étaient, en comparaison, très minimes. Nous avions six tués et vingt-cinq blessés. MM. Pujade, aide de camp du général Valain, et de Sibert Cornillon, officier d'ordonnance du même général, étaient du nombre.

L'artillerie avait été attaquée avec une telle impétuosité que deux pièces seulement purent tirer; les hussards s'en emparèrent. Les quatre autres furent ramassées, encore chargées, par le 6e dragons revenant de la poursuite.

Le général Valsin-Esterhazi, en avant des escadrons qu'il entraînait à la charge avec une ardeur héroïque, fut un instant seul avec son état-major au milieu des uhlans, détournant d'une canne, qu'il avait a la main, les coups de lance qu'ils lui portaient, abattant de ses pistolets à double canon plusieurs d'entre eux qui le serraient de trop près : il s'en tira sain et sauf.

Il n'en fut pas de même de son aide de camp, le capitaine Pujade, et de son officier d'ordonnance, de Sibert Cornillon, tous les deux renversés de cheval; celui-ci fut atteint de trois coups de lance; Pujade, frappé de plusieurs coups de sabre sur la tête, en parant les coups que continuaient à lui porter deux cavaliers ennemis, eut la main droite hachée et deux doigts coupés.

Ces deux officiers revinrent à Eupatoria, se faisant contrepoids sur les deux cacolets du même mulet. Sibert paraissait intact.

En ville, on les installa dans la même chambre, et un chirurgien était occupé à panser les blessures de Pujade, dont il paraissait très préoccupé, lorsque je vis Sibert, qui était assis sur son lit, pris tout à coup d'une vive agitation et de frissons qui m'inquiétèrent. J'appelai sur lui l'attention du docteur, qui ne parut pas trouver de gravité à son état; effectivement, les trois coups de lance qu'il avait reçus marquaient à peine

sur sa poitrine : de très légères piqûres sans une seule goutte de sang. Il mourut dans la nuit d'un épanchement interne.

Les prisonniers furent, à leur arrivée, l'objet de soins minutieux auxquels ils semblaient ne pas s'attendre; plusieurs avaient de graves blessures et restaient, néanmoins, à l'écart; mais, quand ils virent les attentions dont quelques-uns des leurs étaient l'objet, ils s'empressèrent, la physionomie rassérénée, de venir se faire panser.

Le général d'Allonville avait été très bien secondé par les troupes sous ses ordres; mais quand il passa devant les escadrons ralliés et qu'il voulut les féliciter, ceux-ci, officiers et soldats, l'acclamèrent avec enthousiasme, le remerciant ainsi de leur avoir fourni l'occasion de ce beau succès par une appréciation juste et rapide des circonstances et par des ordres d'une exécution foudroyante. Nos six canons étaient les premiers pris aux Russes en rase campagne durant cette guerre.

La nouvelle de cette affaire, venue au moment de l'inaction forcée des troupes du siège, donna du relief au général d'Allonville et décida les généraux en chef d'augmenter l'effectif de ses troupes et l'importance de son commandement. Le général Pélissier, devenu maréchal de France, lui envoya une division d'infanterie, l'ancienne division Dulac, commandée par le général de Failly, qui venait de gagner sa troisième étoile au combat de Tratkir. Il avait pour chef d'état-major le lieutenant-colonel Dupin. Les Anglais, de leur côté, embarquèrent pour Eupatoria une belle brigade de cavalerie légère sous les ordres de Lord Paget.

En voyant arriver ces renforts nous pûmes croire à l'exécution d'un grand mouvement sur les lignes de communication des Russes, combiné avec la marche de l'armée alliée par Baïdar et la Belbek sur Baktchi-Seraï.

Ce mouvement était dans la pensée de tous, mais son exécution ne parut pas devoir être tentée pour le moment du moins; il fut décidé seulement pour la future campagne dans un conseil de guerre tenu aux Tuileries, présidé par l'Empereur, et auquel assistaient divers généraux de terre et de mer des nations alliées. Eupatoria était désigné comme base d'opérations en Crimée. Après l'adoption de ce plan, le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, écrivit au maréchal Pélissier : « Je voudrais qu'il entrât dans vos arrangements d'avoir Mac-Mahon avec vous à Eupatoria, et Camou à Kamiesch sous le commandement de Cardington ».



Les troupes russes se tinrent de plus en plus sur une prudente réserve, et nos excursions se bornèrent à des marches militaires mêlées d'escarmouches, devant lesquelles l'ennemi se repliait, faisant le sacrifice de quelques-uns de ses centres d'approvisionnement et refusant le combat.

Le 22 octobre, dans la matinée, le général d'Allonville marcha avec des forces imposantes, espérant amener les Russes au combat. Le Muchir Achmed-Pacha, suivant le rivage de la mer, alla prendre position vers le village de Sak avec six bataillons turcs, huit du général de Failly; ses escadrons en avant, précédés de Bachi-Bouzoucks, étaient appuyés d'une batterie turque et de deux batteries françaises. Le général d'Allonville marcha vers le nord pour contourner le lac Sasik et prit ensuite, en le laissant à sa droite, la direction de l'est. Il avait avec lui quatre bataillons turcs, deux bataillons français et une cavalerie nombreuse : douze escadrons turcs, douze français et dix escadrons de Lord Paget; six pièces d'artillerie à cheval de chaque nation.

Cette colonne se trouva en présence d'un parti de dix escadrons russes qui se retiraient lentement en essuyant à distance le feu de notre artillerie, et qui disparut après avoir refusé le combat avec quatre escadrons turcs que le général d'Allonville avait lancés contre lui. Nous arrivâmes ainsi au village de Karagurt à quatre heures du soir : nous y établîmes notre bivouac pour la nuit.

Le lendemain, à l'aube du jour, nous marchâmes, laissant à notre gauche le village de Temech, et nous nous trouvâmes bientôt en présence d'escadrons ennemis beaucoup plus nombreux que la veille et appuyés d'une artillerie considérable. Nous crûmes un instant à leur intention de prendre leur revanche de Kanghil. Mais, comme la veille, ils se maintenaient à distance, se retirant lentement en échangeant quelques coups de canon. Ils disparurent ainsi dans une profonde coupure de la steppe, reparurent, semblant chercher à nous attirer, et disparurent de nouveau.

Nous étions devant le ravin de Tchobotar, sur la route d'Eupatoria à Sébastopol : les Russes étaient solidement établis sur la rive opposée de ce ravin avec un retranchement armé de trente-deux pièces de gros calibre. Le général d'Allonville, qui avait rallié au village de Touzla la colonne d'Achmed-pacha, prit position et offrit la bataille. Mais les Russes s'en tinrent à une canonnade à laquelle nous répondîmes, et qui de part et d'autre fit quelques victimes. Après avoir vainement attendu que l'ennemi sortit de ses lignes pour venir à nous, le général forma auprès du village de Sak sa position pour bivouaquer, prenant, en prévision d'une attaque de nuit, toutes ses dispositions; la droite appuyée au lac Sak, aux angles l'infanterie et l'artillerie formant comme des bastions; des grand'gardes, des postes avancés, des vedettes nous couvrant au loin; les chevaux restèrent sellés, les cavaliers la bride au bras.

Le lendemain de nouvelles tentatives faites pour amener l'ennemi à un engagement hors de cette forte position, restant sans résultat, le général d'Allonville se décida à rentrer à Eupatoria. Nos chevaux n'avaient pas bu depuis la veille. Le manque d'eau sur ces points et la difficulté de s'entretenir de fourrage sont un obstacle sérieux au mouvement qu'on voudrait y faire.

Plus tard, dans nos conversations avec les Russes, lors de la cessation des hostilités, nous eûmes l'explication de leur attitude dans cette circonstance; ils avaient l'intention, que nous avions devinée, de nous attirer dans leurs lignes formidablement préparées, pour nous envelopper.

Il y avait beaucoup de lièvres dans la steppe et, durant les marches que nous y faisions, il en partait souvent autour de nous. Le médecin-major du régiment, M. le docteur Deluy, possédait un lévrier de grande taille, d'une agilité et d'une adresse merveilleuses; en un instant, il les avait rejoints; d'un coup de nez il les lançait en l'air, et, à peine avaient-ils touché le sol en retombant, que d'un coup de dent il les achevait. Ces scènes, qui se renouvelaient assez souvent, amusaient beaucoup nos cavaliers et rompaient un peu la monotonie de nos marches.

(A continuer.)

GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS.

(Illustrations de Alfred Paris.)



LA FOULE PRÈS DU PALAIS DE WESTMINSTER

Cliché [illegible]

Autour du Jubilé de la Reine

Il y a dix ans, nous assistions aux fêtes du cinquantième anniversaire de l'avènement de la reine Victoria, à son jubilé. Spectacle mémorable, dont le souvenir ne sera pas effacé, même par les splendeurs des cérémonies du mois dernier, si grandioses qu'elles aient été.

Personne, certes, ne croyait, en 1887, que la reine Victoria célébrerait un second jubilé au bout de dix ans et que nous reverrions, à l'expiration de deux lustres, se renouveler, en plus grand, sinon en plus grandiose, les cérémonies du cinquantenaire. La vie humaine est chose si fragile et si courte, si incertaine et si peu sûre que compter sur dix années après cinquante ans de règne eût pu sembler de la présomption. Mais la reine Victoria, dans sa verte vieillesse, semble défier le temps ; et les années passent sur sa tête sans trop peser sur elle, en même temps que sa popularité s'accroît et que le respect de son peuple en dévouement et en vénération vont en grandissant. Et la reine Victoria semble avoir en elle-même, dans la prolongation de son règne et de son existence, une confiance, une foi qui est quelque chose de touchant et presque de sublime et que les événements justifient.

Quand, il y a un an, il a été question de célébrer le commencement de la soixantième année de son règne par des cérémonies publiques, elle s'y est opposée. Elle a fait savoir qu'elle voulait attendre que cette soixantième année fût accomplie avant que l'on fît rien pour marquer la durée de ce règne presque sans précédent. Beaucoup hochèrent la tête ; mais la Reine avait raison : la Providence l'a récompensée de cette confiance.

Et c'est ainsi que nous venons de voir les fêtes du Jubilé de diamant, et d'assister à ces solennités commémoratives qui ont dépassé en éclat, en pompe, en splendeur, tout ce que l'on avait vu jusqu'ici en Angleterre. Rien n'y a manqué de ce qui pouvait donner plus de signification, d'importance et de grandeur au spectacle de tout un peuple venant déposer aux pieds d'une souveraine vénérée et chérie l'hommage de son respect, de son admiration et de son dévouement.

Et quel peuple que celui-là ! Il compte à lui seul environ le cinquième de la population du globe, il s'étend sur tous les continents et il est si riche et si puissant qu'il est arrivé à se rendre maître des mers, c'est-à-dire de toutes les routes du globe. La Grande-Bretagne ou, pour mieux dire l'Empire britannique, tient et détient les voies de communications du monde entier. Voilà une vérité qui, jusqu'ici, a échappé à la plupart des observateurs du continent, mais qui, depuis les fêtes du Jubilé de diamant, est devenue évidente aux esprits les moins clairvoyants et qu'il n'est plus permis à personne d'ignorer.

Pendant que l'Europe en proie aux luttes intestines, aux rivalités politiques, aux guerres, se dépensait en efforts dont la futilité n'est que trop apparente aujourd'hui, la Grande-Bretagne, lentement, silencieusement, développait sa puissance avec une persévérance inouïe et, dans ce court espace de temps, — court, car que sont soixante ans dans la vie d'un peuple ? — acquérait le plus vaste empire que le monde ait jamais vu, et le plus puissant, un empire sur lequel, on peut le dire en vérité, le soleil ne se couche jamais.

Dans les fêtes dont on n'entend plus aujourd'hui que l'écho affaibli, il y a eu deux éléments bien marqués, bien distincts, quoique en apparence confondus.

Il y a eu, tout d'abord, l'hommage à la souveraine ; il y a eu ensuite et surtout l'apothéose de la race anglo-saxonne, la glorification de l'Angleterre et, pour tout dire, comme une pointe de défi porté au monde entier.

Et de ces deux éléments, celui qui, pour les Anglais, était le plus important, n'est peut-être pas le premier.

Sans doute, comme en 1887, la Reine a été le personnage principal des fêtes de juin 1897 ; c'est vers elle qu'est monté ostensiblement, tout l'encens que l'on a brûlé dans cette semaine mémorable. C'est elle qui présidait aux solennités, c'est à elle que sont allés les compliments, les hommages et les félicitations ; c'est elle, surtout, que les ambassadeurs extraordinaires, venus de tous les points du globe, de Russie et de France, d'Allemagne et d'Italie, de Rome et du Japon, du Vatican et de Pékin, ont saluée au nom de leurs souverains ; c'est elle, enfin, que le peuple qui, dans les rues de Londres, se pressait par centaines de milliers, par millions même, a acclamée avec un enthousiasme et une ferveur qui ont fait l'étonnement de tous les étrangers.

Mais derrière et au-dessus de la reine Victoria, il y avait le génie de la race anglo-saxonne que les Anglais fêtaient et célébraient et, il faut bien le dire, ils pensaient beaucoup plus à eux-mêmes, cette fois, à leur empire, à leur puissance, à leur richesse, qu'à la Reine elle-même.

Oui, si le Jubilé de 1887 a été l'hommage spontané, sincère, loyal, dévoué d'un peuple pour sa souveraine vénérée, le Jubilé de 1897 a été l'apothéose du peuple anglais, de la race anglo-saxonne, orgueilleuse et fière de sa force.

C'est que, en 1897, d'autres préoccupations sont entrées dans l'esprit des Anglo-Saxons. Ce n'est que depuis peu d'années que le peuple anglais a conscience de l'étendue de son domaine colonial, de ses ressources, de sa richesse, de sa valeur, qu'il a compris ce que signifie l'expression « Empire britannique » et cela, grâce à la rivalité des autres pays d'Europe qui, sur tous les points du globe, sont en contact avec lui. Resté insulaire pendant des siècles, le peuple anglais a appris, au voisinage des possessions des peuples étrangers limitrophes des siennes, qu'il

était devenu un peuple continental en Asie, en Afrique, en Amérique, et qu'il ne pouvait transporter avec lui, partout où il s'est établi, une Manche pour le séparer de ses proches voisins.

Cette découverte, car ce fut une véritable découverte, lui fut d'abord très désagréable; et, au désagrément d'avoir des voisins immédiats, vint se mêler un sentiment d'appréhension. Un si vaste empire, devant nécessairement éveiller des convoitises, provoquer des rivalités, amener des querelles, le peuple anglais se demanda s'il était à même de le défendre.



HAOUSSAS DE LA CÔTE D'OR — GARDE DE POLICE DE CHYPRE

Il y a dix-huit mois précisément, l'Angleterre se vit à ce que l'on appelle, en langage politique anglais, une « distance appréciable » de complications internationales d'une haute gravité d'une guerre même; il y eut, alors, parmi les Anglais, un moment de crainte bien vite dissipée.

De même qu'il y a quelques années, les colonies australiennes et autres, demandèrent à prêter le secours de leurs armes à la mère-patrie, de même en 1896-97 les Angleterres d'outre-Mer manifestèrent le désir de combattre, le cas échéant, sous le drapeau de la mère-patrie et sous l'étendard de la Reine !

Les nuages amoncelés à l'horizon politique se dissipèrent bientôt et le calme et la confiance reprirent dans les esprits britanniques. Mais la leçon n'avait pas été perdue.

Il venait de se produire, d'un bout à l'autre de l'Empire, une de ces poussées de patriotisme, une de ces explosions de sympathie fraternelle, un de ces élans de solidarité qu'il ne faut pas laisser échapper, car jamais on ne les retrouve. Il fallait donc en profiter, et non seulement en profiter immédiatement, mais, de plus, saisir l'occasion unique de jeter les bases d'une union plus étroite entre la mère-patrie et les Angleterres d'outre-mer, d'une espèce de fédération impériale, en faisant comprendre aux diverses parties constitutives de l'Empire quelles réserves de force elles possèdent et quelle puissance on peut atteindre en les unissant par des liens plus solides. Justement la célébration du Jubilé de diamant était un motif tout trouvé de réunir à Londres des représentants de toutes les forces militaires dont disposent les colonies autonomes et autres. On pourrait, sans blesser aucune susceptibilité, sans avoir l'air de provoquer personne, donner à la mère-patrie et aux colonies, une idée exacte de leur puissance et, en même temps, faire comprendre aux pays étrangers que, si l'Angleterre n'a pas une grosse armée permanente, si elle n'a pas la conscription, elle a, non seulement dans les Iles britanniques, mais partout où flotte l'*Union Jack*, des forces militaires européennes et indigènes, régulières et volontaires, capables de défendre toutes les parties de l'Empire.

Cette idée fort simple mais géniale fut mise à exécution sans plus tarder. Des invitations furent adressées aux premiers ministres des colonies autonomes qui, pendant les fêtes du Jubilé, devaient être les hôtes du gouvernement anglais, et, en même temps, on invitait ces mêmes colonies à envoyer des détachements de leurs troupes pour figurer dans le cortège de la Reine.

Les colonies qui relèvent directement de la couronne et n'ont pas de gouvernement autonome reçurent l'ordre de diriger sur Londres quelques-uns de leurs soldats, et, naturellement, l'Empire des Indes envoya en Angleterre un certain nombre d'officiers du service impérial.

Voila comment, le 22 juin, les Anglais ont pu voir défiler dans les rues de Londres, immédiatement avant le cortège royal, les hommes d'État de l'Australie, du Canada et de l'Afrique du Sud (Cap et Natal) et des soldats de toutes les colonies britanniques, ainsi que de l'Inde laquelle n'est pas, il convient de le rappeler ici, une colonie, mais un empire dont la reine d'Angleterre est impératrice, comme François-Joseph est roi de Hongrie et empereur d'Autriche.

Quelques jours avant le 22, dans les rues de Londres, on voyait, mêlés à la foule, des hommes de haute taille pour la plupart, à la mine décidée, à l'air martial, revêtus d'uniformes étranges. Les uns avaient l'air de cavaliers américains ou de ces troupiers de l'Afrique du Sud que commandait le célèbre Docteur Jameson; les autres rappelaient le soldat anglais, d'autres encore ressemblaient à nos zouaves; il y en avait que l'on aurait pris pour des Célestes et il s'en trouvait, dans le nombre, que l'on aurait cru être des soldats du Sultan.

C'étaient tout simplement des soldats de diverses colonies anglaises et la diversité même de leurs uniformes, comme les teintes variées de leurs épidermes, indiquait l'immensité, l'universalité de la puissance britannique, laquelle s'étend sous toutes les latitudes et sous tous les climats.

Avec quelle curiosité, quelle fierté, les Anglais regardaient ces hommes et avec quel enthousiasme ils les ont acclamés, le 22 juin, quand ils les ont vus passer, dans le cortège royal.

C'est qu'ils sont très beaux et fort pittoresques, les troupiers coloniaux. Leurs uniformes, sans avoir l'éclat de nos uniformes européens sont pratiques et simples; ils sont, en général, de couleurs grisâtres, sans broderies, sans ors, sans galons; mais ils sont élégants et le chapeau de feutre que portent les Australiens et les Africains a un air crâne et martial.

Depuis un quart de siècle, l'Europe s'est imaginé que l'on ne peut avoir l'air militaire que si l'on porte un casque, avec ou sans pointe. La coiffure des Australiens rappelle le feutre des mousquetaires d'autrefois, et jamais il n'est venu a personne l'idée de dire que d'Artagnan n'avait pas la mine fière d'un soldat.

HAOUSSAS DU NIGER

Les types les plus accomplis de ces cavaliers australiens m'ont paru être les lanciers de la Nouvelle-Galles du Sud. Leur uniforme consiste en une vareuse d'un gris brun, à collet rabattu, à poches de côté, serrée par une ceinture jaune et rouge; une culotte en velours à côtes de même couleur, de grosses bottes en cuir jaune et un feutre dont le bord, relevé à gauche, est retenu par une touffe de plumes de coq. Un fusil pendu à droite de la selle, un sabre de cavalerie et une lance à banderolle blanche et rouge constituent leur armement.

L'infanterie montée de la Nouvelle-Galles du Sud a le même uniforme, sauf qu'elle a la ceinture de cuir fauve et est armée, cela va sans dire, du fusil et du sabre-baïonnette et qu'elle porte la cartouchière en bandoulière.



OFFICIERS INDIENS DU SERVICE IMPÉRIAL (CAVALERIE)

Très semblable à l'infanterie montée de la Nouvelle-Galles du Sud, l'infanterie montée de Victoria se distingue de la première par des revers marrons et par l'écharpe qui entoure le chapeau de feutre; l'infanterie montée du Queensland ne se distingue des deux autres que par des revers et des parements rouges.

Les lanciers de l'Australie du Sud sont moins pittoresques que les autres, car ils ont un uniforme tout à fait européen, comme couleur et comme coupe, et portent un casque à pointe qui rappelle celui de l'infanterie de ligne anglaise. L'infanterie montée de la même colonie a le même uniforme que l'infanterie montée des autres colonies australiennes; mais elle a, comme coiffure, un casque gris brun à pointe, peu séduisant.

Autrefois, il y avait des garnisons anglaises dans les colonies australiennes, mais petit à petit on les a retirées. Depuis quinze ou vingt ans, les colonies autonomes de l'Australie ont créé des régiments ou plutôt des noyaux de régiments réguliers et des corps de volontaires sur lesquels elles comptent pour se défendre en cas d'attaque, en attendant que les troupes et la marine de la mère-patrie viennent à leur secours.

La Nouvelle-Galles du Sud, par exemple, a une petite armée régulière et volontaire de 8,000 hommes; l'Australie du Sud en a environ 2,000; le Queensland 3,000, sans compter que tout citoyen mâle, de 18 à 60 ans, doit le service militaire, selon son âge, dans une des quatre lignes de la réserve.

En outre, les colonies australiennes possèdent des canonnières et des torpilleurs équipés à leurs frais; et même, dans certains cas, des cuirassés dont les équipages sont fournis par la marine royale et dont les colonies payent les frais d'entretien.



POLICEMEN DE LA GUYANE

Si de l'Australie nous passons en Afrique, nous retrouvons une organisation semblable en vue de la défense coloniale; le Cap, Natal, ont des réguliers et des volontaires et il est inutile de rappeler que la Chartered a, elle aussi, des troupiers dont les exploits sont présents à la mémoire de tous.

Il y a quelques jours, quand les soldats coloniaux et des détachements de troupes anglaises ont fait une promenade militaire dans les rues du East-end et de la Cité, ce sont les soldats de la Chartered que la foule a acclamés avec le plus de vigueur.

Du sud de l'Afrique à l'Ouest du Continent noir, le pas est vite franchi. Mais là, nous ne trouvons plus de soldats européens ou de race blanche comme au Cap ou en Australie, et les soldats ne sont plus des citoyens qui font un service volontaire, mais des engagés réguliers, commandés par des Anglais.

Là, chaque colonie a ses soldats à elle, le plus souvent appelés policemen, parce qu'ils font en effet un service de police, mais de police de frontière destinée à assurer l'ordre dans la colonie même et à la protéger contre les incursions des tribus indigènes. C'est même une des grandes habiletés de l'administration anglaise d'avoir appliqué cette désignation à des soldats. « Des troupes? il n'y en a pas aux colonies; nous n'avons que des policemen. »

C'est avec des « policemen » de cette espèce et quelques soldats de l'armée régulière que les Anglais sont allés à Coumassie, il y a un an ou deux, et fait cette expédition dans laquelle le Prince Henry de Battenberg a trouvé la mort.

Nous en avons ici quelques spécimens de ces soldats ouest-africains; ce sont de solides gaillards dont les uniformes ont

quelque rapport avec ceux de nos turcos et de nos zouaves. Ils s'en vont par les rues, deux par deux, la badine à la main, en imitant de leur mieux la raideur et l'allure gourmée du soldat britannique. Ils sont même assez drôles, car je ne sais pourquoi, cette raideur jure avec ces corps bronzés dont la souplesse et l'agilité semblent être les qualités premières.

Les Haoussas du Niger ont une vareuse et une espèce de fez qui les fait ressembler à des Egyptiens; ceux de la Côte d'Or, en uniforme bleu, sont comme des turcos et n'ont rien de bien remarquable. Au contraire, les soldats du second régiment West India, avec leur pantalon de zouave bleu, leur veste rouge à manches blanches et leur turban blanc sont très pittoresques. On dirait des turcos habillés en zouaves.

Mais ce n'est pas tout ce que l'Afrique possède en fait de soldats-policemen, car il y a ceux de Sierra Leone et d'autres encore, et on peut classer avec les Africains les zaptiehs de Chypre qui portent un fez et que la populace a sifflés, l'autre jour, en les prenant pour des soldats du Sultan, ce qui prouve que les Anglais n'ont oublié ni l'Arménie ni la Crète.

CHASSEURS MONTÉS DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD
(NEW SOUTH WALES MOUNTED RIFLES)

En Amérique, nous retrouvons encore des miliciens, des policemen ou des soldats. La Trinité a des policemen, des fantassins et des artilleurs; la Jamaïque des artilleurs, les Bermudes aussi, qui ont tous l'uniforme anglais ; pantalon noir ou bleu, tunique rouge et casque blanc. La Guyane anglaise a des policemen à képi blanc et si nous faisons un retour vers l'Asie, nous rencontrons, à Bornéo, une espèce de gendarmerie dont les soldats s'appellent *dyaks*, et sont, naturellement, des Malais.

Remontons, maintenant, vers l'Inde. Là nous trouvons, outre la garnison anglaise de 75,000 hommes, 130,000 hommes de troupes indigènes, et 170,000 gendarmes ou policemen, commandés, les uns et les autres, par des officiers européens, et 20,000 hommes de troupes indigènes dites de service impérial.

Ces soldats du service impérial sont levés et entretenus par les États tributaires et mis par eux à la disposition du gouvernement britannique. Ils ont été formés en régiments en 1887, en commémoration du Jubilé de la Reine. Il y a 12.000 fantassins et 8.000 cavaliers, commandés par des officiers indigènes. Ce sont ces officiers qui ont figuré avec tant de succès dans le cortège royal du 22 juin.

Avec leurs uniformes d'une richesse inouïe, leurs broderies d'or, leurs écharpes de soie, leurs turbans éclatants, leur haute stature, leur allure martiale, leur air de noblesse et de dignité naturelles, leur impassibilité olympienne, ces Indiens semblaient des conquérants au lieu de ce qu'ils sont réellement c'est-à-dire des vaincus et des vassaux. En voyant leurs visages impénétrables, on se demande, en cherchant en vain à lire dans leurs yeux étincelants, s'ils ne nourrissent pas le secret espoir de secouer un jour leur joug et s'ils ne s'assimilent pas les coutumes militaires de l'Occident pour, un jour, profiter de ce qu'ils auront appris pour délivrer leur pays de la domination des Européens. L'avenir seul nous donnera le mot de l'énigme.

Et pour finir, disons quelques mots des Canadiens qui représentaient une milice active de 38.000 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie, et une réserve de un million d'hommes; de Malte dont la milice, comme celle des îles de la Manche, fait partie de l'armée régulière britannique. Ce que l'on ne savait pas en général, ni à l'étranger ni même en Angleterre, ce que seuls savaient les « services d'informations» des ministères de la guerre de tous les pays, c'est que les forces militaires de la Grande-Bretagne ne se bornent pas à son armée de terre et de mer et à son armée indienne; mais qu'elles comprennent encore réparties en tous les points du globe, de nombreux corps de troupes parfaitement armés et équipés, bien commandés par des officiers anglais, aguerris par des luttes constantes avec des tribus indigènes, toujours sur le pied de guerre, d'une mobilité extrême et que le gouvernement de Londres, d'un coup de télégraphe, peut mettre en mouvement quand il lui plaît.

La flotte anglaise, répandue sur toutes les mers, relie tous ces corps de troupes coloniales, prête à les appuyer où à les transporter où besoin est, sans qu'aucun gouvernement étranger en sache rien, rapidement et silencieusement.

Après le Jubilé de diamant, Anglais et étrangers savent aujourd'hui quelle est la puissance coloniale de l'Angleterre.

La revue navale du 26 juin, qui a rassemblé dans les eaux de Spithead 165 bâtiments de tout rang et 38,000 marins, est l'épilogue naturel des fêtes du Jubilé et le dernier avis donné à tout entendeur. En effet, pour réunir sur un même point cette flotte immense d'une puissance sans égale, l'Amirauté anglaise n'a eu besoin de faire revenir de la Méditerranée ni de l'Océan Pacifique, ni d'aucune autre station navale un seul des bâtiments qui composent les escadres qu'elle a dans toutes les mers. Il lui a suffi de donner l'ordre de rallier Spithead à l'escadre de la Manche et à l'escadre de réserve et d'y faire figurer, en même temps, quelques bâtiments qui sont sur le point de partir pour aller relever, dans les autres escadres, les bâtiments dont la durée de service à l'étranger et aux colonies est sur le point d'expirer.

Ces fêtes ont été la glorification du génie anglo-saxon et l'apothéose de l'Angleterre. Elle a voulu montrer à tous, à ses enfants comme aux étrangers, à ses amis et à ses ennemis, de quelles forces elle dispose, quel esprit de solidarité anime les Anglais d'Europe et les Anglais d'outre-mer, et à quel point ils sont unis. Elle a aussi voulu montrer que cet empire immense qu'elle a eu la patience, la force et le génie de créer en si peu de temps, elle a la ferme volonté et la force de le défendre envers et contre tous, et que quand on commande au cinquième de la population du globe, on a le droit de parler et d'être fière de son "splendide isolement."

PAUL VILLARS.

(Clichés Grégory & Co, de Londres.)



QUELLE CHALEUR!

Typogravure GOUPIL, Paris.

A l'Exposition de Céramique

PORCELAINES DE CHINE, GRÈS JAPONAIS, FAIENCES ORIENTALES

MUSICIEN AVEUGLE
ATELIERS D'IGA (JAPON) XVIIe SIÈCLE
COLL. DE M. EDMOND TAIGNY

LA DÉESSE UZOUMÉ
ATELIERS DE SHINO (JAPON)
XVIe SIÈCLE
COLL. DE M. LOUIS GONSE

Pour la première fois, sans doute, on peut voir réunis côte à côte, en ce moment, à l'Exposition de la céramique qui s'est ouverte le mois dernier au Champ de Mars, des produits de l'art chinois, de l'art japonais et de l'art musulman d'autrefois. Leurs matières et leurs procédés sont infiniment divers, mais tous trois, il faut le reconnaître, produisent des effets d'une intensité égale et donnent l'impression d'un génie décoratif dont l'art européen, quelles que soient ses qualités, n'a atteint ni la puissance ni l'éclat.

C'est vers la porcelaine de Chine que, dans cette salle orientale rétrospective, se porte le plus volontiers le public. Des siècles d'admiration l'ont signalée à son attention; certaines formes chinoises sont entrées dans nos arts décoratifs et y ont pris leur place à côté de nos vieilles formes classiques venues de Grèce et d'Italie, — excellentes conditions pour lui plaire, car il passe volontiers indifférent, sinon gouailleur, devant ce qu'il ne connaît pas. Aussi bien, ces deux vitrines sont d'un charme parfait et méritent toute son attention.

Ceux qui s'intéressent à l'histoire d'un art (peut-être, hélas! ne sont-ils pas les plus nombreux) y peuvent suivre aisément, en des pièces excellentes et dont quelques-unes, extrêmement rares, sont authentiquement datées, le développement de la fabrication depuis le xive siècle environ jusqu'au xviiie, à travers la dynastie des Ming et celle des Thsing. Mais le simple curieux n'en est pas moins pris par l'agrément des couleurs et du décor. Les plus anciennes pièces, dont nous reproduisons un spécimen, sont parmi les plus puissantes : ce sont de grandes potiches au fond d'un bleu mat, avec des fleurs en relief sur la panse ; rien ne tire moins l'œil, et tout y est comme assoupi, mais ces grandes corolles, très stylisées, se balancent sur des tiges légères presque religieusement et avec quelle grâce pourtant ! Non moins gracieux, et déjà plus près de la nature, sont ces grands bouquets de fleurs et de fruits qui se détachent, en un brun profond quoique léger, sur le fond blanc de ce grand plat du xve siècle. Avec les âges suivants, les personnages apparaissent, des femmes surtout, au milieu de paysages à peine indiqués par un accessoire, élégantes et familières à la fois, qu'elles jouent avec un enfant, comme dans ce beau vase à fond jaune, ou qu'elles se promènent nonchalamment dans la campagne ..



POTICHE DE PORCELAINE DE CHINE, FIN XIVe SIÈCLE
ÉPOQUE DES MING. COLL. AL. ROUART

Ce qui est extraordinaire dans cette porcelaine de Chine c'est, autant que ses qualités décoratives, l'absolue certitude de main qu'elle révèle chez les potiers qui l'ont façonnée et les peintres qui l'ont ornée. Le feu est véritablement dominé par eux ; rien n'est abandonné à son hasard et leur volonté a combiné dans les moindres détails, avec une science que seuls des siècles de tradition peuvent donner à une école, les plus imperceptibles nuances du ton des émaux et les plus légers infléchissements de la forme. Cette perfection peut paraître froideur à quelques-uns, aujourd'hui surtout que, de toutes les qualités, la fantaisie en art décoratif nous est le plus chère ; mais la fantaisie n'est pas tout et elle ne saurait faire tort à une habileté impeccable.

Certes, ce n'est pas de froideur que l'on accusera jamais la faïence musulmane; là, tout est chaleur, et il semble, tant l'œil est charmé, que rien ne tienne à côté d'une vitrine de Perse ou de Damas, de Rhodes ou d'Hispano-Mauresques. Les émaux sont d'un éclat merveilleux, le décor d'une richesse singulière et la matière profonde et grasse ; cependant, quand on les compare au Chine, il faut reconnaître le défaut de variété et l'absence des formes : seuls, les Persans en ont créé et tout l'Orient les a imitées d'eux sans y rien ajouter. Mais le moyen d'en tenir rigueur à un art qui a tout le reste pour nous séduire? Nos pères l'estimaient peu, il est vrai, et leur exotisme timide s'arrêtait à la porcelaine de Chine : pour nous, il nous prend plus qu'elle peut-être et nous lui passons volontiers ses imperfections pour les joies qu'il nous donne.

La Perse, malheureusement, est absente de l'exposition du Champ de Mars; les amateurs ne se sont pas résignés à se séparer de leurs collections, et nous n'avons guère à noter qu'un admirable pot à palmettes bleues, dont le fond, jadis blanc, a pris cet étrange ton chamois qu'on rencontre parfois; mais point de ces fines bouteilles à long col, point de ces bols au décor bleu ou brun, à l'émail irisé. De même les hispano-mauresques manquent ou à peu près : il faut donc se passer des faïences à reflets; mais un plat de Damas est là pour représenter parfaitement cette fabrique et la série de Rhodes est très typique aussi. Entre Damas et Rhodes, d'ailleurs, la différence est mince : les ateliers de Rhodes ont été créés, dit-on, vers le xviie siècle par des ouvriers de Damas qu'une tempête aurait jetés dans l'île et ils ont, eux et leurs descendants, pendant plusieurs générations, suivi fidèlement leurs anciennes traditions. Ils y ont même quelque peu ajouté, et la gamme de leurs émaux est plus riche : Rhodes a de beaux rouges que la fabrique-mère n'a pas connus ; pourtant Damas est plus puissant dans sa sobriété et rien, dans toute la faïence musulmane, ne surpasse, comme force décorative, un de ses beaux plats du xvie siècle.

Celui que nous reproduisons ici est des plus simples : le décor en est très stylisé et il serait difficile sans doute de déterminer les fleurs dont il est peint ; mais le dessin est d'une extrême noblesse et les divers bleus qui le composent se marient en des harmonies singulièrement fines. C'est là une des sortes de Damas ; une autre nous montre les fleurs presque au naturel, avec juste ce qu'il faut de stylisation pour leur donner un caractère ornemental : tels les magnifiques plats du Louvre, le plat aux roses, d'un bleu si intense, et le plat aux raisins, vert et mauve. C'est plutôt de cette seconde série que s'inspire Rhodes, avec ses fusées d'œillets et de tulipes, avec ses palmes vertes, vrais bouquets posés sur le fond des assiettes,

mais posés — et le point est essentiel — ou mieux disposés avec ordre et presque symétriquement. En effet, tandis que l'Extrême-Orient jette son décor, souvent sans art apparent, quoique avec une science consommée, l'art musulman symétrise; ses revêtements de faïence, pour éclatants qu'ils soient, sont toujours formés de carreaux qui se répètent, et qui en a vu un d'une frise la connaît toute. Les ouvriers sont excellents et leur sens de la couleur n'a sans doute jamais été égalé; mais ils n'ont pas l'imagination créatrice et ils reproduiraient volontiers, et sans y presque rien changer, le décor auquel les ont habitués les générations précédentes.



PLAT DE DAMAS (XVIe OU XVIIe SIÈCLE)
COLLECTION EDMOND GUÉRIN

Et c'est ce qui les distingue plus encore des artisans japonais que de ceux de la Chine. Le Japon est le pays de l'individualisme à outrance, tout son art le proclame, et là est vraisemblablement le secret de sa vogue parmi nous ces dernières années. Au premier abord, il est vrai, cette poterie japonaise semble un peu uniforme ; c'est le reproche que lui fait le public ; il juge tous ces « petits pots » pareils et les trouve tristes ; mais qu'on les examine avec plus de soin : un coup de pouce donné à la bonne place dans la terre encore molle, une larme d'émail retenue à temps, montre aussitôt, à qui sait voir, la part que l'ouvrier a prise à son œuvre et lui donne son caractère personnel.

C'est la première fois que, dans une exposition, est réunie une collection aussi importante de poterie japonaise, et l'on ne saurait, à vrai dire, s'en étonner, car voilà peu d'années seulement — quinze ou vingt ans tout au plus — que l'on a en Europe quelque notion de cet art, le plus raffiné peut-être de tous les arts du Japon. Jadis la céramique japonaise, pour les amateurs européens, c'était la porcelaine du Japon, ces assiettes, ces potiches que les compagnies hollandaises importaient depuis trois siècles et qui ont peuplé les musées de Leyde et de Dresde. Il y aurait injustice a déprécier trop ces produits qui avaient évidemment certains mérites décoratifs; mais ce qu'on ignorait alors, c'est que ces pièces tant vantées étaient de simples articles d'exportation; que les nobles du Japon, dans les fabriques desquels elles s'exécutaient, n'en voulaient point pour eux-mêmes et qu'ils les réservaient aux « Barbares d'au dela des mers ». La seule céramique qu'ils admirent dans leur palais outre la porcelaine importée de Chine, c'était les grès flambés des potiers indigènes; or, de ces grès, pas un, en trois siècles, n'était venu en Europe, et il a fallu pour les faire sortir du Japon la terrible révolution qui a bouleversé le pays il y a trente ans. Peut-être est-ce que les exportateurs hollandais les méprisaient; mais plus vraisemblablement ils n'en avaient jamais vus, car les véritables œuvres d'art ne sont pas, aujourd'hui encore, d'un accès facile au Japon, et les belles pièces, considérées comme infiniment précieuses, étaient réservées pour les occasions solennelles où leur noble possesseur avait à paraître en grand apparât.

« Quoi, dira-t-on, ces petits pots de couleurs sombres, des pièces de grand apparât ? » — Justement, et souvent plus ils sont modestes d'apparence et plus ils étaient jugés précieux. Nous nous faisons généralement les idées les plus fausses sur le goût japonais. Parce que nous avons vu aux étalages des bazars des rideaux de soie brodés d'or, aux dessins contournés et voyants; des bronzes où se contorsionnent on ne sait quelles chimères ; des gravures où se répandent en grands gestes furieux des acteurs ou des guerriers grotesques ; des potiches de Satsouma ou autres au décor clinquant et sans grâce, nous en avons conclu que tel était le goût japonais et qu'ils avaient la passion du voyant et des contorsions éperdues. Mais, une fois encore, nous avons pris les plus lamentables objets d'exportation moderne pour des types d'art et, sur des deballages de pacotille, nous avons prétendu juger dix siècles de développement artistique merveilleusement raffiné.

Le Japonais de race — hélas ! peut être faut-il dire le Japonais d'autrefois — ne se plaisait qu'à un luxe discret; tout ce qui tirait l'œil le choquait, et de même que son intérieur était parfaitement simple, les objets à son usage devaient, quelque précieux qu'ils fussent, être du goût le plus sobre. C'est dire ce qu'a été l'art décoratif du Japon, ou plutôt son art tout entier, car il n'a jamais perdu le temps a ces distinctions esthétiques. On pourrait le montrer en prenant les arts du métal comme exemple ; le laque servirait aussi bien à vérifier le fait, mais, avec la poterie, on le touche véritablement du doigt.

Au milieu du XIIIe siècle, un potier de Séto, nommé Toshiro, se rend en Chine pour se perfectionner dans son art. A ce moment, l'art chinois était complètement formé, tandis que celui du Japon était encore en enfance, au moins en ce qui concerne la céramique. L'artiste aurait pu se laisser séduire par l'éclat du décor chinois, l'imiter tant bien que mal, car c'est, semble-t-il, ce qui devait le frapper le plus, et le rapporter comme modèle à ses compatriotes. Mais point; Toshiro, avant son voyage, faisait des petits pots à thé très simples, il ne cherche qu'une chose en Chine, qui est de mieux connaître les secrets des émaux, et, sans se laisser détourner de son goût par le goût



BOL PAR NINSEI, REVÊTU DE LAQUE D'OR ET D'ARGENT XVIIe SIÈCLE COLL. H. VEVER.

PHILOSOPHE LISANT UN MANUSCRIT. XVIIIe SIÈCLE. COLL. EDM. TAIGNY

VASE A EAU JAPONAIS DU XVIIe SIÈCLE ATELIERS DE KARATSOU. COLLECTION RAPHAEL COLLIN.

plus somptueux de ses maîtres, il revient faire ses petits pots. Il les fait, en vérité, à merveille, les recouvrant d'une profondeur d'émail que personne peut-être n'a retrouvée après lui, et ses ouvrages jouissent parmi les amateurs japonais, d'une popularité qui ne les a jamais abandonnés. Et de même que Toshiro ne songe à rapporter de Chine que des émaux, ses compatriotes empruntent surtout aux Chinois, en fait de poterie usuelle, ces bols de Temmokou dont l'émail bleu lamé de raie fauves, à reflets métalliques est d'une si incomparable distinction. C'était là, un pot à thé de Toshiro et un bol de Temmokou, la vaisselle de luxe d'un Japonais de ces temps lointains ; quelques-uns sont parvenus en Europe et l'exposition du Champ de Mars en offre de très beaux spécimens : qu'il y a loin entre la délicatesse de ce raffinement et la somptuosité même de l'art chinois ou de l'art musulman !

On le comprendra mieux encore au détail de la « cérémonie du thé », un des usages les plus curieux du Japon et qui, imaginés vers le XIVe ou le XVe siècle, se perpétue jusqu'à nos jours, soigneusement entretenue par des experts ; véritables artistes en rites, ils en avaient établi comme un code et c'était un titre de gloire que ne dédaignaient point les plus grands personnages de l'avoir enrichi de quelques titres nouveaux. Un seigneur en voulait-il honorer quelques autres, il les priait au *tchanoïo* et voici comme les choses se passaient. Les convives étaient reçus dans un pavillon spécial, et, quand ils étaient tous réunis, le maître de maison les invitait à passer dans la salle d'honneur. Là, dans une sorte de réduit habilement ménagé, se trouvait pendue au mur une peinture ancienne, et devant elle, dans un vase précieux, quelques branches de fleurs rares. Chacun s'asseyait à son rang devant cette sorte de sanctuaire, puis l'hôte allait chercher, dans un cabinet voisin, tous les objets nécessaires à la préparation du thé. Sur un plateau de laque recouvert d'une fine broderie, il apportait successivement le pot avec le thé en poudre, la théière, le vase à eau et le bol où les invités devaient boire. Cependant, ceux-ci, à mesure qu'on apportait les objets, les examinaient avec soin, ils supputaient leur antiquité, leurs qualités respectives, en recherchaient l'auteur, et beaucoup, à l'usage, étaient devenus des connaisseurs consommés. Le thé était apprêté devant eux suivant les rites séculaires, d'autres rites présidaient à la prise de la collation, et quand on avait suffisamment loué le *tchaïrè* (pot à thé), le *mitsusachi* (vase à eau) ou le bol, le *tchawan*, la cérémonie était terminée et chacun se retirait poliment.

PLAT DE PORCELAINE DE CHINE, XVIe SIÈCLE (ÉPOQUE DES MING). COLL. LODIN

On conçoit que de tels usages aient singulièrement favorisé l'art du potier, et en effet, des fours s'élevèrent dans tous les endroits, et ils étaient nombreux, qui pouvaient fournir la terre nécessaire. Certaines fabriques durèrent des siècles, Seto, par exemple, dont on peut suivre la fabrication ininterrompue depuis le treizième jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. D'autres furent créées sur l'initiative d'un amateur qui prétendait s'en réserver pour lui seul les produits, et elles disparurent avec lui. Mais les pièces de fabrication étrangère, pourvu qu'elles répondissent au goût inné des Japonais, étaient accueillies de même au *tchanoïo* ; leur rareté même était un attrait, aussi en vint-il de partout, de chez les « Barbares du Sud », de l'Annam et de la Malaisie, dit-on, et surtout de la Corée.

Ce qui nous est parvenu de l'art coréen, en fait de céramique, nous le montre comme extraordinairement avancé. Il n'a guère recherché les effets de couleur ni l'éclat du décor, mais il a trouvé des formes qu'a adoptées après lui toute la poterie japonaise et qui sont souvent d'une exquise élégance, et des émaux, généralement dans les tons gris, mais d'une finesse et d'une distinction inimitables. C'est surtout à partir du XVIe siècle que devient tangible l'influence de la Corée sur le Japon. Les deux pays ayant eu ensemble maille à partir, le général japonais Hidéyoshi passa le détroit et, à deux reprises, il mit la Corée à feu et à sang. Mais Hidéyoshi était un *tchiajin*, un amateur de thé distingué et il savait quelles richesses céramiques renfermaient les demeures qu'il détruisait ; aussi eut-il soin préalablement de les piller à fond ; tout ce qui avait une valeur fut envoyé au Japon, et quand il n'y eut plus rien à déménager, de



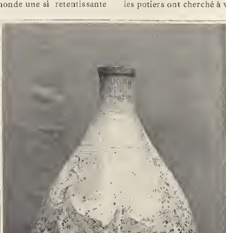
GRÈS JAPONAIS

BOL DE RAKOU XVIIe SIÈCLE. COLL. G. MIGEON — VASE A FLEURS DE KARATZOU XVIIe SIÈCLE. COLL. RAYMOND KOECHLIN — POT A THÉ D'ORIBÉ XVIIe SIÈCLE. COLL. RAYMOND KOECHLIN — BOL DE XVIIe SIÈCLE. ATELIER D'OFOUKÉ (FABRIQUES DE SÉTO) COLL. GILLOT — POT A THÉ DE L'ÉCOLE DE TOSHIRO. XIVe SIÈCLE ATELIERS DE SÉTO COLL. G. MIGEON — VASE A FLEURS DE KARATZOU XVIIe SIÈCLE COLL. RAPHAEL COLLIN — BOL COREEN ANTÉRIEUR AU XVIe SIÈCLE COLL. HAYASHI

ces poteries surtout qui dès lors passaient pour très antiques et précieuses, on déménagea les potiers eux-mêmes : des centaines de familles furent ainsi transportées au Japon. L'art de la Corée fut parfaitement anéanti par cette opération, mais il se transporta au Japon, et le XVIIe siècle est pour la céramique japonaise, grâce à cet appoint étranger, une période de renouvellement et d'admirable activité.

Les *Tchiajins*, en effet, ne se bornèrent pas à admirer les

bols coréens qui leur étaient parvenus en foule, grâce à Hidéyoshi ; ils prétendirent aussi que leurs potiers tirassent parti de la bonne fortune qui leur arrivait et ils y réussirent. C'est alors que de vieilles fabriques comme Karatsou atteignirent leur apogée et que se créèrent ces ateliers de Rakou, dont les bols à couleurs vives, rouges, verts ou bruns, ont tant d'agrément ; d'Oribé, avec leurs larmes vertes ou bleues qui coulent sur l'émail ; de Satsouma, qui fit dans le monde une si retentissante fortune. C'est le moment où paraît le grand potier Ninsei, et bientôt après, Kenzan, qui ne se contentèrent plus des simples grès flambés des ancêtres, mais y appliquèrent les décors les plus variés. Nous reproduisons un bol de Ninsei où le laque d'or et le laque d'argent eux-mêmes jouent un rôle, et l'on sait que parfois sur ces pièces le pinceau était tenu par les plus grands peintres de leur temps ; quant à Kenzan, c'est le décor floral surtout qu'il a employé, mais il l'a fait avec une fantaisie, avec un tact, avec un sentiment de la fleur tel qu'on peut sans crainte le considérer comme un des plus grands décorateurs qu'ait eus le Japon.



BOUTEILLE CORÉENNE, ANTÉRIEURE AU XVI[e] SIÈCLE
COLL. RAPHAEL COLLIN

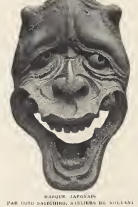
Nous avons dit en commençant combien l'art de tous ces potiers japonais était personnel, et il suffit en effet de regarder quelques-uns de ces bols pour s'en convaincre. Une assiette chinoise, un plat de Damas sont faits au tour, avec une science consommée de la forme, certes, mais nulle part on ne surprend un accent particulier, une note individuelle qu'a donnée l'artiste. Avec les japonais, il en va tout autrement, et il n'est pas une pièce où le potier n'ait su adoucir, par quelque inflexion légère, la régularité, trop rigide à son gré, du travail du tour. De même il tire un parti merveilleux des « accidents du feu » ; le feu est son collaborateur, et de père en fils, depuis dix générations parfois, on se transmet mystérieusement les secrets de cette collaboration ; l'on se transmet les instruments de travail eux-mêmes, et il n'est pas rare, dit-on, de voir dans les vieux testaments japonais, des clauses comme celle-ci : « Je lègue à mon petit-fils la fosse pleine de terre que m'a léguée mon grand-père ; elle aura suffisamment macéré dans vingt ans et il pourra alors s'en servir ; mais qu'il ne s'avise par de la travailler avant, elle ne vaudrait rien. » Toutes ces traditions des ancêtres, le potier japonais les connaît et il use de leurs recettes ; mais jamais il ne se borne à copier ce qui a été fait avant lui : nulle pièce ne sort de ses mains que d'une façon ou d'autre elle ne porte son cachet personnel.

Et il y a quelque mérite, car, en somme, les formes employées dans la poterie japonaise ne sont pas innombrables. Quand on a passé en revue les objets nécessaires au *tchanoïo*, on a à peu près tout vu : les bols, les petits pots à thé, les vases à eau, les cendriers et les vases à fleurs, c'est là tout le répertoire du céramiste, avec les boîtes à parfums (kogos) et les bouteilles à saké.

Il arrive bien parfois à l'artiste de modeler des figures ou des oiseaux, et il faut avouer qu'il y met alors une habileté étonnante : le musicien aveugle et la déesse Ozoumé, que nous donnons en tête de cet article, le masque qui lui sert de cul-de-lampe, sont d'une vie saisissante, et l'on ne saurait rien imaginer de plus expressif ; mais ce sont là des exceptions dans la céramique japonaise, ces figures sont assez rares, quelques fabriques seulement en ont produit ; le reste du temps, la poterie se contente des formes usuelles. C'est que le Japon ancien ignore absolument ce que peut être le bibelot ; il n'en a pas plus l'idée que le Grec ne l'a eue, et un objet n'a pour lui d'intérêt qu'autant qu'il peut servir à un usage quelconque et qu'il y est bien approprié. Cela est si vrai que parmi les figurines mêmes, quelques-unes ont des destinations marquées : l'Ozoumé de notre en-tête est simplement un vase à fleurs et même un vase parfaitement combiné, où les fleurs font un charmant effet. Il serait difficile de citer une pièce de la nombreuse collection exposée au Champ de Mars qui n'eut sa destination dans la vie japonaise. C'est ce qui explique le singulier amour avec lequel les potiers ont cherché à varier dans le détail les formes relativement peu nombreuses qui leur étaient données : qu'on regarde de près, par exemple, la série des bols : il n'y en a pas deux peut-être qui se ressemblent absolument, et il en va de même de toutes les autres séries ; rien n'est plus varié que la collection des petits pots à thé : à chacun le potier a imprimé sa marque.

Nous nous sommes attardés à cet art japonais, et il nous faut bien avouer que nous l'aimons d'une affection particulière ; mais peut-être ces quelques pages que nous lui avons consacrées ne sont-elles pas sans utilité. Peu d'arts, en effet, ont été plus imités ces dernières années, et pas un peut-être n'est moins véritablement connu. Du Japon on n'a vu longtemps que certains côtés tout extérieurs, et c'est ce Japon de pacotille qui a engendré le japonisme, une des manifestations artistiques contemporaines les plus insupportables aux amis de l'art japonais et les plus contraires à son esprit. Heureusement, depuis quelque temps, il semble qu'une réaction se fasse et, à parcourir les salles de l'exposition de céramique du Champ de Mars, on constate que nos potiers modernes commencent à comprendre ce qu'ils peuvent retirer d'une étude approfondie du Japon ; ils cherchent à surprendre le secret de ses émaux, ils s'inspirent de ses formes et l'idéal de quelques-uns paraît être qu'on puisse confondre leurs produits avec ceux du vieux Japon.

Et certes, au point de vue technique, nous le souhaiterions bien vivement. Mais nous avons assez montré combien la céramique du Japon était étroitement unie aux mœurs et aux usages propres du pays pour faire comprendre à quel point serait vaine toute imitation étroite de ses procédés et surtout de ses formes. Le *tchanoïo* ne se célèbre pas chez nous ; les bols de grès ne sont pas d'un usage courant, et à prétendre les reproduire, on n'arriverait qu'à augmenter le nombre beaucoup trop grand déjà des inutiles et fâcheux bibelots. Après la reproduction de la potiche et de la coupe chinoise, qui a sévi sous le second Empire ; après la contrefaçon du décor oriental (et de quel orient s'agissait-il !) ou d'on ne sait quel modèle japonais que nous avons eue ensuite, on aurait simplement un nouveau style d'emprunt, et celui-là ne vaudrait guère mieux que les précédents. Ce dont nous voudrions que nos potiers se pénétrassent, c'est de l'esprit qui animait les potiers japonais ; que, abandonnant le goût encombrant du bibelot, comme eux ils s'attachent à modeler des objets d'un usage courant et à leur donner un caractère d'art ; que, comme eux, ils marquent, en imprimant quelque chose de leur personnalité aux œuvres qu'ils ont modelées, si humbles fussent-elles, qu'ils ont pris plaisir à les faire et n'ont pas été de simples manœuvres. Là est, avec la merveilleuse habileté technique que personne ne leur dénie, le secret du *style* des artistes japonais ; c'est en s'inspirant des mêmes principes qu'eux et non en les imitant servilement que nos artistes arriveront, eux aussi, au style, à cet « art nouveau » qu'ils cherchent et que nous attendons tous.



MASQUE JAPONAIS
PAR GOTO SAITCHIRO, ATELIERS DE KOUTANI
XVII[e] SIÈCLE. COLL. H. VEVER

RAYMOND KŒCHLIN.

FROID ET GLACE



APPAREILS INDUSTRIELS
POUR
PRODUIRE LE FROID ET LA GLACE

Envoi franco du prospectus

Compagnie des procédés **RAOUL PICTET**
PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS

L'ARCHIMEDE



POUR FROTTER & CIRER
LES PARQUETS
sans fatigue
Prix : 15 fr., n° 1.
— 12 fr., n° 2.
Franco dans toute la France

OU LA FORCE CENTUPLÉE
PAR L'ACTION DU LEVIER
Breveté s. g. d. g.

Dans un but humanitaire, ne laissez plus cirer les parquets de vos appartements avec les jambes. Employez l'ARCHIMEDE, nouvel appareil à frotter, léger, très pratique, recommandé par toutes les Facultés de médecine, indispensable à toute ménagère voulant obtenir des parquets brillants, sans fatigue et sans danger pour la santé.

2.000 VENDUS EN UN MOIS

Dans toutes les bonnes maisons d'Articles de ménage et
chez **HERBILLON**, Manufacture de Brosserie
A CHARLEVILLE (Ardennes).

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES
CIGARETTES ou la Poudre
ESPIC
OPPRESSIONS
TOUX
RHUMES, NÉVRALGIES

Le **Fumigateur pectoral ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires.
TOUTES PHARMACIES. 2 FR. LA BOITE
VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS
Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette.

DUPONT 10, rue Hautefeuille, 10

(près de l'école de Médecine)

LITS — FAUTEUILS — VOITURES
APPAREILS MÉCANIQUES
pour Malades et Blessés
Catalogue franco

1
Place Vendôme
PARIS

MONTAILLÉ

27 & 29
Faubourg St-Honoré
PARIS

Flacon : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
Franco : 5 fr.
CANDÈS, Paris
Bd St-Denis, 16



Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez avec une cuillère.

Après cinq ou six minutes d'ébullition, retirez du feu, passez au tamis ou à une passoire fine. — Coulez dans un moule.

Après complet refroidissement, retirez du moule, vous aurez une délicieuse crème renversée.

PARFUMS
Chocolat, Vanille, Café, Citron, Orange, Pistache, Orgeat.

MÉDAILLE D'OR
CONCOURS INTERNATIONAL CULINAIRE ET D'ALIMENTATION
EXPOSITION UNIVERSELLE DE BORDEAUX 1895.
(Se méfier des imitations)
Se trouve dans toutes les bonnes maisons d'épicerie

L'UNIVERSELLE

Brevetée S. G. D. G.

COUVEUSE DE 36 ŒUFS A AIR CHAUD PURIFIÉ
Vitrée
ENTIÈREMENT DÉMONTABLE
Avec distributeur d'air chaud

LAMPE — GUIDE-LAMPE

TOURNE-ŒUFS — THERMOMÈTRE



Bassin d'évaporation *permettant de régler l'humidité suivant les saisons et les phases de l'incubation.*

Régulateur automatique *donnant une température invariable par les plus grands froids ou les plus fortes chaleurs, et ne nécessitant aucune surveillance ni le jour ni la nuit.*

PRIX : 39.75 franco de port et d'emballage dans toutes les gares de France.
40.75, contre remboursement.

COMPTOIR GÉNÉRAL DE L'ÉLEVAGE
PARIS — 10bis rue Amélie, — PARIS

LA GAULOISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

MÉDAILLES D'OR
EXPOS UNIVLLES
PARIS 1889
ET LYON 1894
DIPLÔME D'HONNEUR
EXPON UNIVERSELLE
AMSTERDAM
1895

HORS-CONCOURS
(MEMBRE DU JURY)
EXPON INTNALE
BORDEAUX
1882
ET
EXPOSITION
UNIVERSELLE
BORDEAUX
1895

LA GAULOISE
LIQUEUR HYGIÉNIQUE
A PÉRIGUEUX

REQUIER FRÈRES, *PÉRIGUEUX.*

SULFURINE

BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
Hygiénique — Fortifiant — Antirhumatismal
Souplesse et beauté de la peau
Pharmacie LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs



N'est-ce pas merveilleux de pouvoir prendre chez soi, pour 1 fr. 25, un bain sulfureux sans odeur et sans baignoire spéciale.
En vente dans toutes les Bonnes Pharmacies.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ
DE LA
CHAPELLERIE DELION
24, boulevard des Capucines ou 25 passage Jouffroy

PRÉSERVEZ vos Fourrures Lainages AVEC LA
LAVANDE AMBREE de BOURBON
PARFUMEZ votre Linge

La boîte, 500 gr., 3 fr. 50; 250 gr., 2 fr.; 125 gr., 1 fr. 25; le sachet, 0 fr. 75.

HENRY, A la Pensée
5, rue du Faubourg-Saint-Honoré
PARIS
ENVOI FRANCO (en France) TIMBRES ou MANDAT-POSTE

Imperméable ✣ Isolateur ✣ Lavable

PEGAMOÏD

A SES PRINCIPAUX EMPLOIS DANS :

AMEUBLEMENTS, CARROSSERIE, CHAUSSURES, TENTURES, SELLERIE, HARNACHEMENT,

MAROQUINERIE, ARTICLES DE VOYAGE ET DE PARIS,

TUYAUX, COURROIES, CARTOUCHIÈRES, ET MUNITIONS DE CHASSE, ETC.

RÉSISTANCE A LA GRAISSE, A L'ENCRE ET AUX ACIDES

Supporte sans modification de grands écarts de température tout en n'ayant rien à redouter de l'incendie

11, Boulevard des Italiens, Paris.

POUR TOUT CE QUI CONCERNE
la publicité
DU
FIGARO ILLUSTRÉ
S'adresser à
M. C. DUHAMEL
au Figaro,
26, rue Drouot, PARIS

TARIFS :

Actualité dans le corps du journal. La ligne. . . 20 Fr.

Dans les pages d'annonces, couverture. La ligne . 5 Fr.

Quinzième Année. Deuxième série. — N° 89.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Août 1897

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE



22 JUILLET 1897

La monotonie de la vie, avec ses périodiques recommencements, impose, naturellement, la monotonie des sujets à l'infortuné chroniqueur et à son non moins infortuné collaborateur artistique. Les gens heureux, au cœur léger, oublient souvent, cette année, ce qu'ils firent, l'an dernier, à pareille époque, et ils réitèrent, avec la sensation d'accomplir quelque action inédite. Mais pour celui qui les voit faire, la jouissance est beaucoup moindre, et le spectacle des petits omnibus de chemin de fer que surmontent des pyramides de bicyclettes, celui des matrones à forts mollets, partant, avec les amis pour quelque « balade » suburbaine, présentent un intérêt médiocre.

Je ne m'attarderai donc pas aux lamentations traditionnelles sur l'évacuation générale de Paris, par les gens du monde, et sur le vide qui en résulte; d'autant plus que cette formule est absolument fausse; Paris est aussi rempli, aussi grouillant en été qu'en hiver, sauf quelques centaines de personnages très chics, qui, feignant de partir pour de lointaines stations balnéaires, se bornent à y conduire leur famille et reviennent incontinent pour faire la fête à Paris, sans entraves; cela ne dépeuple pas une ville de trois millions d'habitants!

⁂

Il y a cependant des départs que je qualifierai de notoires, je dirai même : historiques; ce sont les départs de Monsieur le Président de la République.

M. Félix Faure qui fût naguère un bon enfant, est devenu, en prenant de l'exercice, l'exercice du pouvoir, un homme ou, pour parler révérencieusement, un personnage, éminemment correct. Élu président par trois cents sénateurs et cinq cents députés qui, par une ingénieuse fiction sont censés représenter l'opinion de 38 millions de Français, il considère comme un devoir de coopérer, dans la mesure de ses moyens à la réélection de ces cinq cents députés dont

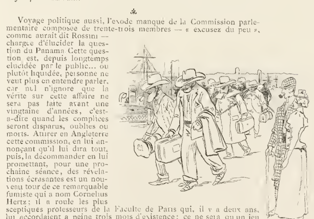


le mandat expire l'année prochaine au mois de mai. Ce sentiment est louable, n'est-ce pas? Et louable d'autant plus, que, si les cinq cents députés sont réélus, ils ne sauraient, sans manquer aux plus élémentaires convenances, songer, dans la prochaine législature, à démolir les ministères et réduire le Président à la cruelle démission qu'ont connue, hélas! ses prédécesseurs. Et, de la sorte, en se montrant très aimable avec tout le monde, en entreprenant des voyages ingénieusement combinés et qui ne sont, par le fait, que des tournées électorales, M. Félix Faure espère bien atteindre l'année 1900, inaugurer l'Exposition, et recevoir des Reines, des Empereurs!! C'est un beau rêve et je comprends qu'on le caresse.

J'admire cette persévérance, cette placidité, je dirai même cette passivité; combien pénible en effet, doit être cette incessante locomotion, ce perpétuel changement de décor : ici des plaines, là des montagnes : le soleil ardent d'Orange et de la Provence succédant aux neiges des cols alpins et, dans ces paysages variés, toujours des maires, émetteurs de harangues, des jeunes vierges porteuses de bouquets, des évêques qui encensent et des dignitaires francs-maçons qui infligent des leçons au pouvoir. Et à tout ce monde il faut sourire, répondre de bonnes paroles qui n'engagent à rien. Heureusement que, dans le train, entre deux arrêts, l'on a quelque répit, l'on peut fumer sa pipe, songer au voyage de Russie et fredonner l'hymne russe : *Boje tzaria Khrani.*

⁂

Voyage politique aussi, l'exode manqué de la Commission parlementaire composée de trente-trois membres — « excusez du peu », comme aurait dit Rossini — chargée d'élucider la question du Panama. Cette question est, depuis longtemps élucidée par le public... ou plutôt liquidée, personne ne veut plus en entendre parler, car nul n'ignore que la vérité sur cette affaire ne sera pas faite avant une vingtaine d'années, c'est-à-dire quand les complices seront disparus, oubliés ou morts. Attirer en Angleterre cette commission, en lui annonçant qu'il lui dira tout, puis, la décommander en lui promettant, pour une prochaine séance, des révélations écrasantes est un nouveau tour de ce remarquable fumiste qui a nom Cornelius Hertz; il a roulé les plus sceptiques professeurs de la Faculté de Paris qui, il y a deux ans, lui accordaient à peine trois mois d'existence; ce ne sera qu'un jeu pour cet admirable aventurier, de berner une commission composée d'individus dont on peu dire, sans impertinence, qu'ils sont très naïfs.



⁂

J'oubliais totalement que, pendant ce mois, a été célébrée la fête du 14 juillet! Cet anniversaire de toutes nos libertés a perdu complètement son prestige, grâce, sans doute aux recherches historiques des dernières années qui ont permis de constater que les héros de la Bastille n'avaient accompli d'autres prouesses que d'assassiner quelques pauvres diables d'invalides, paisibles gardiens de cette patriarchale geôle où les prisonniers étaient invités à la table du gouverneur. Les crédits ouverts en vue de cette solennité par l'État et par la Ville ont été successivement réduits d'année en année; on a rogné sur les feux d'artifices, sur les illuminations et sur les réjouissances officielles. Il ne reste plus guère que la revue de Longchamps, dont les pauvres troupiers

font tous les frais, et les bals en plein air, organisés par les mastroquets des carrefours; ces kermesses sont la caractéristique de cette



fête; chacun s'y amuse et se trémousse pour soi-même, oubliant les soucis de la veille et ceux du lendemain.

⁂

Le Musée de l'armée établi dans l'ancien réfectoire des officiers à l'Hôtel des Invalides, a été inauguré la veille du 14 juillet. Il ne constitue jusqu'à présent qu'une assez modeste collection, mais il faut à tout un commencement, les possesseurs de reliques militaires qui voudront leur éviter la mélancolie des ventes après décès ou la destruction opérée par des héritiers ignorants, pourront se donner la satisfaction d'enrichir ce musée, plein de leçons de choses glorieuses et patriotiques. Dans la pensée des membres de la *Sabretache*, qui ont été les promoteurs, le Musée de l'Armée doit être en même temps un musée d'enseignement pour les artistes. Le noyau en a été formé par un don généreux de M. Charles Meissonier, qui y a déposé les admirables collections de son père; puis est venu Édouard Detaille qui s'est dépouillé pour le nouveau musée et les *Sabretachiens* ne sont pas au bout de leurs générosités. Espérons que, comme l'a dit le Ministre de la Guerre on saura les consulter pour le placement de leurs richesses.

⁂

Les concours du Conservatoire ont été célébrés, conformément au rite invariable qui les règle depuis plus d'un siècle ; Ambroise Thomas ne les préside plus, mais son ombre plane à côté de l'ombre du sévère Chérubini et du joyeux Auber dans cette salle traditionnelle et mal ventilée. Aucune lueur de génie, aucun talent, aucune originalité ne se sont révélés parmi les centaines de concurrents qui se disputèrent les prix et les accessits, sauf, peut-être, Mademoiselle Akté qui, dans le concours d'opéra, nous a donné l'espoir d'un talent original : malheureusement pour notre amour-propre national, Mademoiselle Akté n'est pas française.

Toutes ces jeunes filles, tous ces jeunes gens semblent plutôt des ouvriers en tragédie, en comédie, en piano et en violon que des êtres doués, destinés à devenir de véritables artistes; fils d'artisans, de concierges ou de vagues et misérables subalternes, ils rêvent de se soustraire aux dures nécessités du labeur servile qui accable leurs parents ; mais, hélas! la flamme est absente, cette flamme géniale que ne saurait allumer aucun professeur, car le combustible manque! Et tandis que le Conservatoire français jette, chaque année, sur le marché des flots de virtuoses munis d'authentiques diplômes, les salles d'Erard et de Pleyel retentissent d'auditions données par des exécutants italiens, allemands, polonais, russes et tcheques, pleins de talents, d'originalité et de saveur exotique. Il y a évidemment dans la carrière musicale — la musique, cet art impalpable, étant devenue carrière, ou plutôt métier — un funeste encombrement. Une sévérité impitoyable s'impose donc aux jurys d'admission qui ne devraient ouvrir les portes de cette école qu'à des élèves vraiment doués.

⁂

La *Vassale* de Jules Case, représentée au Théâtre-Français nous raconte encore une fois, après la *Loi de l'Homme* et après tant d'autres œuvres, les souffrances morales et sociales de la femme mal mariée. Je me méfie des gens qui se lamentent toujours sur leur triste sort, et j'estime qu'il n'y a guère de misères de ce genre qui ne soient quelque peu méritées. L'axiome « ni Dieu, ni maître » qui domine l'éducation moderne, a créé toute une génération de révoltés des deux sexes : le mouvement féministe est une des résultantes de ces nouvelles aspirations : il était naturel qu'il trouvât des interprètes dans le livre et au théâtre. Mademoiselle Brandès s'est montrée excellente dans la *Vassale*, victime d'un mari maladroit : elle a le mordant, l'amertume et aussi la grâce et la séduction.

⁂

Lugete, Veneres, Cupidinesque! La France va être, pendant trois mois, privée de Mademoiselle Cléo de Mérode, elle sera sevrée de la vue de ces bandeaux botticellesques, devenus presque aussi populaires que la mèche du grand Napoléon et le toupet du roi Louis-Philippe. Cléo, qui « vaut » 200 francs par mois à l'Opéra de Paris en vaut 45,000 pour le directeur New-Yorkais qui nous l'enlève momentanément. C'est un joli écart. A quelles exhibitions ce barnum va-t-il soumettre, pour rentrer dans son argent et réaliser un légitime bénéfice, la mignonne créature dont le ciseau fidèle de Falguière nous a révélé les frêles et intimes élégances · Nous le saurons bientôt, lorsque les intrépides interviewers yankee se seront mis à l'œuvre.

⁂

La température relativement favorable fournit en ce moment de belles recettes aux établissements des Champs-Elysées : là, du moins on ne prêche pas le pessimisme, et le mouvement féministe s'y



pratique d'une façon fort agréable aux yeux. La revue de l'Alcazar, *Chacun sa Muse* est assurément une des plus réussies qu'aient donné les scènes sœurs sur lesquelles s'exerce l'autorité paternelle du bon M. Ducarre.

LUTECIUS.

LA STATUE DU GÉNÉRAL DE MIRIBEL

Prochainement sera inaugurée à Hauterives (Drôme), berceau de sa famille, la statue du général de Miribel, œuvre du sculpteur Vasselot.



Si une grande guerre nationale était survenue il y a quelques années et si la providence avait permis que la France sauvât son honneur et son indépendance, elle l'aurait certainement dû, en grande partie, au général de Miribel.

Il a été un des plus patients et des plus énergiques artisans de notre réorganisation militaire.

La belle prestance de Miribel, sa franche allure de guerrier très brave et très bon, sa physionomie bien française, sur laquelle on ne lit que de saines pensées, rehaussées par des sentiments religieux qu'il ne cachait pas, traités par un statuaire tel que Vasselot ont produit une œuvre de haute valeur : son bronze, largement conçu, est, on peut le dire, plus que la statue d'un homme : c'est une allégorie où se résument la science, le tempérament, l'abnégation, la foi et la bravoure de l'armée Française.

C. L.

LES GRANDS PRIX DE ROME

« Vulcain assisté de la Force et de la Violence enchaîne Prométhée sur un des rocs du Caucase » tel était le sujet imposé aux concurrents du Prix de Rome pour la peinture. Un beau thème, largement humain et d'une douloureuse poésie. Malheureusement, les artistes de la jeune génération, préoccupés de modernisme, n'ayant plus que des sarcasmes pour les sujets classiques et le style « pompier », ignorant d'ailleurs la mythologie que des pédagogues esprits forts ont bannie des programmes scolaires, ne sont pas en état de comprendre et de traduire la haute signification de ces mythes. Le concours a été médiocre, si l'on en juge par le résultat : le jury n'a pas accordé de premier grand prix et a décerné un second grand prix à l'œuvre qui lui a semblé la meilleure, celle de M. Louis Roger que nous reproduisons ici.



Les sculpteurs se sont mieux comportés : l'épisode de « Orphée conduit aux Enfers par Mercure pour retrouver Eurydice, tournant la tête pour voir si elle le suit, et la voyant entraînée de nouveau par Mercure dans les régions infernales » fournissait aux concurrents d'heureux motifs dont ils ont su tirer parti. La section de sculpture avait accordé le premier grand prix à M. Boucher, élève de Falguière, Chapu et Mercié. Mais les sections réunies de l'Académie des Beaux-Arts ont réformé ce jugement pour attribuer cette haute récompense à M. Segoffin, élève de Cavelier et Barrias. Nous regrettons qu'un accident survenu à notre gravure ne nous permette pas de donner ici la reproduction que nous avions faite du haut relief de M. Segoffin, œuvre de belle allure, sérieusement modelée et qui dénote un statuaire déjà maître de son art. La composition du second grand prix M. Magron, mérite également des éloges : le mouvement de bras d'Orphée voyant sa bien-aimée lui échapper indique bien le désespoir.

C. M.

Les Livres

C'est vraiment une publication sensationnelle que ces deux volumes supplémentaires de la *Correspondance de Napoléon Ier*, composés de pièces authentiques recueillies aux Archives Nationales par M. Léon Lecestre. Cet érudit incrimine assez aigrement la commission que présidait le Prince Napoléon et qui, dans la grande publication exécutée de 1858 à 1869 a éliminé une assez grande quantité de documents. M. Lecestre semble oublier qu'un intervalle de près de trente ans nous sépare de l'époque où la commission achevait son œuvre : des motifs de politique ou de convenance existaient alors et imposaient certaines omissions ; elles n'ont plus aujourd'hui leur raison d'être. M. Lecestre ne devrait d'ailleurs pas trop s'en plaindre, si l'on en juge par le succès qu'ont obtenu les quelques lettres publiées en extrait dans le *Figaro ;* l'auteur s'est trompé en disant dans sa préface que « ces lettres, isolées du reste de la Correspondance et rapprochées en un tout compact, donnent de Napoléon une idée fausse et exagérée ; le grand homme disparaît ; il ne reste plus qu'un être impérieux, brutal et violent qui broye sans merci tout ce qui fait obstacle à sa volonté ». Sans doute c'est bien tel que cela qu'on le voit ; mais, tel on l'aime et le grand homme subsiste. Les éditeurs Plon et Nourrit ont donné à ces deux volumes le même format et la même disposition typographiques que les trente-deux volumes de l'édition in-8°, à la suite desquels il sera facile de faire relier l'œuvre de M. Lecestre.

Un observateur sagace — je ne sais si ce n'est pas Napoléon Ier lui-même — a émis cet aphorisme : « Il n'y a pas de détail, c'est-à-dire qu'on ne doit en négliger aucun ». C'est aussi la devise du parfait policier, et M. Macé nous en donne la preuve dans son volume intitulé : *Les Crimes impunis*. Il en compte une quarantaine depuis 1870 — sans parler, bien entendu, des crimes inconnus, des crimes « bien faits », dont la justice n'a jamais eu connaissance. L'ancien chef du service de la Sûreté reconstitue les crimes, raconte les enquêtes, les recherches vaines et aussi les négligences, les fautes des limiers qui ont pris le défaut, comme disent les veneurs, et ont laissé échapper « l'animal ». En lisant ce livre, on se passionne pour cette mise en action du tableau de Girodet-Trioson, que l'on voit au musée du Louvre : « La Justice poursuivant le crime », et l'on ne peut qu'admirer le subtil policier que fut M. Macé, qui fait aujourd'hui du Balzac en racontant simplement ce qu'il a fait ou ce qu'il a vu.

Nous restons dans l'atmosphère du crime en ouvrant *L'Accusateur*, de Jules Claretie. Esprit curieux, J. Claretie a été séduit par cette hypothèse du criminaliste italien Lombroso, basée sur des expériences douteuses, d'après laquelle les procédés photographiques retrouveraient, dans l'œil d'un mort, l'image des derniers objets et de la dernière personne qui se seraient fixés sur sa rétine. La théorie, paraît-il, n'est pas entièrement d'accord avec l'expérience, car, d'après les derniers travaux sur cette question, il ne serait possible de recueillir une impression sur l'œil que si cet organe a été plongé dans une solution spéciale immédiatement après le décès. Mais qu'importe cette objection, si le roman est passionnant ; et il l'est au plus haut degré : un homme appartenant aux classes élevées de la société, riche, mais qui vit fort retiré, est trouvé mort chez lui. Un ancien agent de la Sûreté, voisin de la maison du crime, imagine de photographier un des yeux du cadavre, vingt-quatre heures après le meurtre. Le cliché donne, au développement, la vague silhouette d'un ami de la victime. On arrête l'ami, il traverse Mazas et le cabinet du juge d'instruction, et reconnaît lui-même sa ressemblance dans l'épreuve du cliché. Et cependant il est innocent : c'est son propre portrait, placé sur la tablette de la cheminée où la victime s'est cramponnée dans un spasme suprême, qui a frappé la rétine de celui-ci. Le vrai meurtrier finit par être découvert et puni.

Léon-A. Daudet fit, il y a quelques années, au temps de sa prime jeunesse, ses débuts dans la littérature avec des façons de dompteur pénétrant dans la cage des lions ; il cravacha l'humanité, fustigea les abus, mit le fer et le feu dans les hypocrisies. Le temps a marché, cependant, et Léon-A. Daudet, qui ne manque pas d'esprit d'observation, a constaté que, malgré ses satires, le monde ne s'était nullement amélioré, que les morticoles continuaient à tuer leurs clients, les snobs à régner sans partage, les femmes à... désespérer leurs maris et les maris à se consoler de la façon la plus incorrecte. Et il a pensé que le mieux, quand on sait et qu'on veut écrire, est de peindre tout cela simplement, tel que cela est, sans se préoccuper de la conclusion. *La Flamme et l'Ombre* sont deux sœurs, issues de races mêlées, vivant à Venise d'une existence équivoque ; l'une, l'Ombre, est une mystique et une chaste ; l'autre, la Flamme, est une détraquée qui mérite l'épithète accolée par le poète latin au nom de Messaline : *lassata, nondum satiata*. C'est — naturellement — à cette « Flamme » que se brûle le héros du roman. L'œuvre est brutale, presque bestiale, avec des apparitions de tendresse et de sentimentalité qui lui donnent une singulière saveur.

Gyp, si dure aux Juifs, a voulu, dans *Le Baron Sinaï*, tracer une figure de sémite audacieux, presque séduisant, beau joueur dans la bataille des millions, tenant tête à tous, même à la justice quand elle essaye de mettre le nez dans ses affaires. Il veut conquérir le monde... le monde du faubourg Saint-Germain, et il déploye, dans cet assaut, de merveilleuses qualités de souplesse et de ténacité. Bien que *Le Baron Sinaï* ne soit pas précisément ce qu'on appelle un roman « à clef », l'auteur y a introduit mille traits, indiqué plus d'une silhouette que reconnaîtront aisément les initiés.

Sous ce titre : *Roseaux pensants*, Robert de Montesquiou a réuni un certain nombre d'études esthétiques s'appliquant principalement aux gens et aux choses de la vie contemporaine, pensées subtiles, exprimées en un style mélangé d'élégance et d'imprévu ; des aperçus ingénieux sur les arts, la femme, la bicyclette, Dieu, John Ruskin, les bijoux, les pianistes, font de ce livre une œuvre très vivante.

De quelle aimable et légère allure s'en va la Muse de Xavier Privas, à travers les plaisirs, les amours, les tristesses ! Ses *Chansons chimériques* sont d'exquis petits poèmes, gaiement rythmés, relevés de rimes sonores, soutenues par de gracieuses mélodies. Cet aimable volume est agrémenté d'un dessin en couleurs d'Edmond Gros.

La livraison de juillet des *Maîtres de l'Affiche*, qui vient de paraître à la librairie Chaix, est tout à fait charmante. C'est d'abord la délicieuse affiche de Chéret pour le *Vin Mariani*, puis celle d'Ibels pour *Mevisto;* enfin, deux compositions d'artistes étrangers : l'une, du peintre anglais Morrow, pour les représentations de *The New Woman* au Comedy-Théâtre de Londres, l'autre de l'artiste belge Fernand Toussaint pour le Cercle de peinture *le Sillon*.

T. G.

L'*Annuaire des Châteaux* de 1897-1898 vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec le plus grand soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors

des adresses des 40,000 châtelains de France disposées par ordre alphabétique, et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 30,000 notices historiques ou anecdotiques sur les principaux châteaux de notre pays, et près de 240 gravures ou vignettes sur bois de ceux qui, au point de vue pittoresque ou architectural, offrent un grand intérêt. L'*Annuaire des Châteaux* forme un beau volume de 1,300 pages, au prix de 25 fr. (A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.)

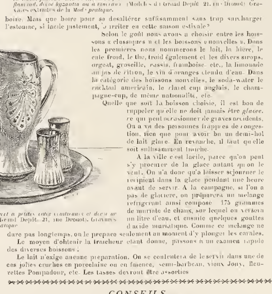
BOISSONS D'ÉTÉ

Il fait chaud et, quelque sobre que l'on puisse être, on a soif et on veut



Service à bière en grès flamand, à dessins chinois et relief sur fond gris bleu avec couvercles en étain, plateau rond en chêne sculpté. — Cruches à bière, à cidre ou à lait, en même grès flamand, décor byzantin ou à rinceaux. (Modèles du Grand Dépôt, 21, rue Drouot.) Gravures extraites de la *Mode pratique*.

boire. Mais que boire pour se désaltérer suffisamment sans trop surcharger l'estomac, si facile justement, à irriter en cette saison estivale?



Service à bière en cristal vert à petites côtes contrariées et décor or en relief. (Modèles du Grand Dépôt, 21, rue Drouot). Gravures extraites de la *Mode pratique*.

Selon le goût nous avons à choisir entre les boissons « classiques » et les boissons « nouvelles ». Dans les premières nous nommerons le lait, la bière, le café froid, le thé, froid également et les divers sirops, orgeat, groseille, cassis, framboise, etc., la limonade au jus de citron, le vin d'oranges étendu d'eau. Dans la catégorie des boissons nouvelles, le soda-water le cocktail américain, le claret cup anglais, le champagne-cup, de même nationalité, etc.

Quelle que soit la boisson choisie, il est bon de rappeler qu'elle ne doit jamais être *glacée*, ce qui peut occasionner de graves accidents. On a vu des personnes frappées de congestion, rien que pour avoir bu un demi-bol de lait glacé. En revanche, il faut qu'elle soit suffisamment fraîche.

A la ville c'est facile, parce qu'on peut s'y procurer de la glace autant qu'on le veut. On n'a donc qu'à laisser séjourner le récipient dans la glace pendant une heure avant de servir. A la campagne, si l'on a pas de glacière, on préparera un mélange réfrigérant ainsi composé : 175 grammes de muriate de chaux, sur lequel on versera un litre d'eau, et ensuite quelques gouttes d'acide muriatique. Comme ce mélange ne dure pas longtemps, on le prépare seulement au moment d'y plonger les carafes.

Le moyen d'obtenir la fraîcheur étant donné, passons à un examen rapide des diverses boissons!

Le lait n'exige aucune préparation. On se contentera de le servir dans une de ces jolies cruches en porcelaine ou en faïence, semi-barbeau, vieux Jouy, fleurettes Pompadour, etc. Les tasses devront être assorties.

La bière se sert de préférence dans la grande cruche en grès Renaissance, complétée par six ou huit chopes également en grès avec couvercle d'étain. On peut également adopter le broc en cristal émaillé, avec verres à côtes vénitiennes, laissant voir la liqueur mousseuse.

Le broc en cristal est surtout réservé aux sirops dont la couleur chatoyante



Broc en cristal craquelé vert impérial avec monture Renaissance en étain gravure vieil argent. — Presse-citron en verre blanc. — Carafe en cristal chinoise avec poche intérieure pour la glace. — Broc en cristal taillé et gravé avec monture de style en vieil argent : tube mobile pour la glace. (Modèles du Grand Dépôt, 24, rue Drouot.) Gravures extraites de la *Mode pratique*.

réjouit l'œil. Il est de diverses formes et de divers styles. Les services à thé et à café froids sont les mêmes que pour ces boissons servies chaudes.

Dans la catégorie des boissons nouvelles, le soda-water, à cause de la forme pointue du flacon exige une monture spéciale qu'on trouvera dans les bonnes maisons de céramique.

La recette du coktail est généralement connue, terminons donc par celles des deux autres boissons hygiéniques.

Le claret-cup se fait en mélangeant une bouteille de vin de Bordeaux, une bouteille de Schwepp's soda-water, une demi-livre de glace pilée, quatre grandes cuillerées de sucre en poudre, et un verre à liqueur de marasquin. On ajoutera, conformément à la formule américaine, quelques tranches de concombre.

Pour le champagne-cup, il faut une bouteille de champagne, deux de soda-water, un verre à liqueur de curaçao une livre de glace pilée, deux cuillerées de sucre en poudre et les tranches de concombre obligatoires.

Terminons en disant qu'il existe, pour toutes les boissons d'été, des carafes en cristal, avec poche intérieure pour la glace, ou tube mobile permettant de rafraîchir le breuvage, sans y mélanger comme on a souvent le tort de le faire, la glace elle-même, désagréable à la bouche, dangereuse à avaler et dont, malgré la tradition, la pureté n'est pas toujours certaine.

Service à bière ou à boissons d'été en cristal blanc avec décor de fleurs émail cernées d'or en relief. (Modèle du Grand Dépôt, 21, rue Drouot.) Gravures extraites de la *Mode pratique*.

CLAIRE DE CHANCENAY.

CONSEILS

On a beaucoup discuté à propos du teint merveilleux d'une grande actrice qui vient d'avoir à Paris un succès, un triomphe plutôt. Ceux qui ont eu le plaisir de l'approcher affirment qu'elle ne se maquille pas. Cela paraît invraisemblable et pourtant c'est vrai. L'artiste si enviée n'a sur sa toilette que des produits du Dr Dys. C'est à la poudre et à l'élixir dentifrices du Dr Dys qu'elle doit la blancheur et l'éclat de ses dents admirables. De même son teint de jeune fille a conservé sa fraîcheur grâce aux sachets de toilette du même docteur. Pour les dentifrices pas d'erreur : poudre 5 francs, élixir 10 francs. Quant aux sachets, pour savoir quels sont ceux qui conviennent le mieux à votre teint, écrivez à Darsy, 31, rue d'Anjou, en lui disant bien la nature de votre épiderme.

Chemins de Fer Paris-Lyon-Méditerranée

VACANCES DE 1897 — TRAINS DE PLAISIR

Paris — Aix-les-Bains — Chambéry.

Aller : Départ de Paris, le 21 août, à 10 h. 10 soir, arrivée à Aix-les-Bains, le 22 août à 11 h. 3 matin; arrivée à Chambéry, le 22 août, à 11 h. 45 matin.

Retour : Au gré des voyageurs, par tous les trains ordinaires (sauf les express), à partir du 23 août jusqu'au dernier train du 4 septembre. Toutefois, les voyageurs pourront utiliser le train-express n° 14 entre Mâcon et Paris.

Prix (*aller et retour*) — 2e classe : **48** fr. — 3e classe, **24** fr. **50**.

On pourra se procurer des billets pour le train de plaisir de Paris à Chambéry, à dater du 25 juillet, à la gare de Paris P.L.M., 20, boulevard Diderot, dans les bureaux-succursales de la Compagnie et dans les diverses agences de voyages.

Chemin de Fer d'Orléans

Recommandations en vue d'éviter, dans les transports par chemins de fer, les pertes de colis ou les retards dans leur livraison.

Beaucoup de personnes ont pris l'habitude d'inscrire, sur les colis, bagages ou autres qu'elles remettent au chemin de fer, leur adresse et le nom de la gare destinataire.

Cette précaution évite presque toujours les fausses directions avec leurs conséquences, c'est-à-dire les retards dans la livraison ou même la perte des colis. Aussi se généralise-t-elle de plus en plus.

Pour faciliter l'inscription de la gare destinataire à chaque nouveau voyage, la Compagnie d'Orléans met en vente, dans ses gares et stations, des carnets d'étiquettes gommées et des liasses de fiches, au prix de **5** centimes le carnet de 10 étiquettes ou la liasse de 10 fiches.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50.
ÉTRANGER, *Union postale :* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50.
(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur : Manzi. — *Le Gérant :* G. Blondin.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie, Asnières.



DE PARIS A DELPHES

Lorsque Fernand Nanteuil épousa Mademoiselle Juliette Devriès, fille d'un industriel fort riche, il fut décrié, accusé d'avoir trop bien mené sa barque ; mais il fut surtout envié et jalousé. Nanteuil, ancien élève de l'Ecole normale, ayant passé par l'Ecole de Rome, venait de publier un livre très savant et qui faisait un certain bruit.

Mademoiselle Devriès vit le jeune écrivain, l'aima et n'eut de cesse qu'elle ne fût sa femme.

Tout se fit si rapidement que Fernand se trouva marié avant d'avoir eu le temps de faire réellement connaissance avec Juliette.

Au cours du voyage de noces, M. et Madame Fernand Nanteuil se trouvèrent à Venise. Juliette, amusée d'abord par cette vie en gondole, commençait à trouver que c'était toujours la même chose.

« ... Puis, voyez-vous, Fernand, il y a décidément trop de nouveaux mariés à Venise. C'est gênant, positivement. C'est d'un banal !

— Ce qui n'est pas banal, ma chérie, c'est l'adorable couleur de l'eau, là-bas, maintenant que le soleil commence à descendre et que dans cet embrasement général on distingue mal où finit la mer et où commence le ciel.

— Oui, certes, c'est très joli. Mais, voyez-vous, je voudrais... je voudrais...

— Que voudriez-vous donc, insatiable que vous êtes ?

— Je voudrais pouvoir, à mon retour, raconter des choses que ne racontent pas toutes les mariées... Dites, il n'y a plus de brigands en Grèce ? »

Fernand se mit à rire en secouant la tête.

« Non ; il faut en prendre votre parti. On voyage jusqu'au fin fond du Péloponèse sans danger d'être dévalisé ; mais si on n'y est pas dévalisé, on y est... dévoré, au besoin...

— Allons en Grèce, alors !

— Allons en Grèce... je ne demande pas mieux. Je n'y ai fait qu'un rapide voyage, il y a cinq ans, et j'y retournerais avec enthousiasme. »

Le lendemain, ils étaient en route pour Brindisi.

En effet, Fernand envisagea ce voyage avec un plaisir très réel. Il se souvenait, avec délices, de son court séjour au milieu des « Athéniens », ses camarades d'école pour la plupart ; il estimait profondément le directeur, dont il avait suivi les succès à Délos et à Delphes avec enthousiasme, et pourtant, en quittant Venise, il se sentait un peu mal à l'aise, mécontent même. Il adorait sa jeune femme, il était certes aimé d'elle, son mariage le libérait une fois pour toutes de ses préoccupations d'avenir et il comptait bien que, de sa part à lui, la célébrité — un nom connu et honoré au moins — ferait encore pencher la balance en sa faveur... et cependant !...

Juliette avait été élevée dans un milieu très riche. Elle-même ne faisait nullement fi des gros tas de billets de banque, au contraire. Sans se l'avouer peut-être, sans l'avouer à d'autres sûrement, elle se trouvait très crâne, un peu romanesque même, d'avoir fait un mariage désintéressé ; elle s'en applaudissait comme d'une bonne action ; elle s'attendait, de la part de son mari, non pas seulement à beaucoup de tendresse, mais aussi à un peu de reconnaissance. Un je ne sais quoi dans le son de la voix, une nuance autoritaire dans la façon de suggérer un nouveau plan ou d'imposer caprice, tout cela semblait dire : « J'ai bien le droit de commander, de diriger à mon gré... »

Dès que Fernand discernait ce vague empiétement sur ce qu'il considérait comme ses droits, dès qu'il en marquait son ressentiment par un peu de froideur, Juliette, surprise, se faisait si câline, si délicieuse et si femme que, pendant quelque temps encore la lune de miel brillait dans tout son éclat. Puis, tout était à recommencer. Ce n'était rien encore; ce pouvait devenir très grave cependant.

L'escale à Corfou, ce délicieux réduit fait pour les amoureux, fut un véritable enchantement. On était en octobre, on eût pu se croire au cœur de l'été. Juliette voulait tout voir, aller partout. Le port l'amusait ; les ruelles, irrégulières, avec leurs échoppes, les monceaux de raisins et de grenades, les coquillages, les poissons aux écailles d'argent, tout cela l'amusait encore bien davantage. Quelques costumes se faisaient voir, donnant un aspect oriental à cette île demeurée cependant un peu anglaise, très fréquentée par les touristes britanniques.

« Je commence à me sentir un peu loin de la civilisation et des hôtels à électricité, » fit la jeune femme.

Fernand se contenta de rire. Il pensait que le temps viendrait où Juliette, enfant gâtée, habituée au luxe, regretterait l'électricité et tout ce qui l'accompagne.

Juliette était ignorante — comme une mondaine — et à mesure que le bateau approchait de Patras, longeant de belles îles aux formes pures, aux montagnes pelées et nues, d'un ton exquis, gris tendre, légèrement rosé souvent, elle admirait naïvement son mari, qui lui en disait les noms, ajoutant, ici ou là, quelques menus faits historiques ou quelques détails de mœurs. Souvent, pourtant, elle hésitait à l'interroger, de peur de lui laisser voir les lacunes de son instruction.

Le séjour à Athènes fut absolument charmant. Les jeunes mariés étaient logés à l'Hôtel de la Grande-Bretagne, l'ancienne Ecole française. De la terrasse du second étage, la vue sur l'Acropole est une merveille. L'œil embrasse d'abord la place, avec son jardin, le palais du roi à gauche, les grandes maisons, les hôtels, les cafés, puis, juste en face, le grand rocher, à peu près en forme de navire, où les ruines du Parthénon se détachent nettement sur le ciel bleu, dans l'adorable limpidité de cette atmosphère sans pareille.

La frivole Parisienne elle-même, pendant les heures passées sur la terrasse, se sentait devenir silencieuse, recueillie, humble presque et se blottissait contre son mari pour écouter ses explications simples, nettes, toujours faciles à comprendre, pour admirer avec lui ce merveilleux spectacle.

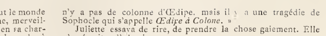
Juliette, par exemple, savait très bien se reprendre à l'occa-

sion. A l'École, elle chercha à faire la conquête de tout le monde et elle y réussit sans peine. Gracieuse, légère, câline, merveilleusement habillée, Paris semblait envahir Athènes en sa charmante petite personne. Un peu grisée, elle se hasarda à parler d'autres choses encore que de futilités. Alors, ce fut lamentable.

Dans une première visite à l'Acropole, où plusieurs des amis de son mari vinrent à la guider, elle sut écouter très gentiment les explications qu'on lui donnait. Elle admira, et de très bonne foi, d'abord parce qu'elle savait que l'admiration en pareil cas est de rigueur et ensuite parce que très réellement elle trouvait ces ruines fort belles. La jeune femme s'était très bien observée et elle s'applaudissait de son tact lorsque, étourdiment, elle dit avec un aplomb très drôle : « Oui, je vois, je comprends. Mais il y a une colonne que vous ne m'avez pas encore montrée... la colonne... comment dit-on déjà... la colonne d'Œdipe ! »

Il y eut un petit moment de stupeur. Fernand Nanteuil rougit légèrement, mais il dit tranquillement : « On voit, ma chère Juliette, que vos études ont été un peu négligées. Il





n'y a pas de colonne d'Œdipe, mais il y a une tragédie de Sophocle qui s'appelle *Œdipe à Colone*. »

Juliette essaya de rire, de prendre la chose gaiement. Elle n'y réussit qu'à demi.

La jeune femme s'imagina, à tort, que les « Athéniens » se moquaient d'elle, et elle pressa le départ. Les mariés devaient aller visiter les fouilles de Delphes, et le directeur leur donna un homme de confiance comme guide. A Delphes, ils seraient reçus par un architecte, grand prix de Rome, qui travaillait à la restauration ; ils logeraient dans la maison du directeur.

Le bateau qui devait les mener à un petit port du golfe de Corinthe, nommé Anticyre, partait à minuit. Un va-et-vient de chalands, portant des caisses et des ballots qu'on hissait sur le pont, un vacarme de voix et de jurons, des querelles, inévitables en Grèce en pareille occasion, remplissaient d'un bruit assourdissant la paix de cette nuit étoilée, douce et chaude comme une nuit d'été. Sur le pont, Juliette eut quelque peine à suivre son mari au milieu des groupes d'hommes allongés sur leurs couvertures ou leurs peaux de bique. Ils étaient déjà installés pour la nuit, ne se dérangeaient nullement et suivaient des yeux, avec une nonchalante curiosité, cette pimpante étrangère, avec sa jolie toque à plumes et sa jaquette bien serrée à la taille.

« Qu'allons-nous faire ?... Où pourrons-nous nous installer ?... fit-elle en contemplant ce pont envahi jusque dans ses recoins.

— Dame ! nous pourrions descendre, mais je connais les bateaux grecs ; les cabines sont fort habitées même avant l'arrivée des voyageurs.

— Quelle horreur !... »

Enfin, grâce à Dimitri, homme précieux et guide incomparable, les Français grimpèrent sur la passerelle, où le capitaine leur permit de s'installer. Deux bancs, le long du bastingage, leur serviraient au besoin de couchettes.

La nuit était si belle, le ciel si profond, les étoiles si brillantes, que Juliette trouvait l'aventure charmante. Elle s'étendit sur une banquette, où son mari plia une grosse couverture. Jamais elle ne se fût imaginé qu'un banc pût être aussi dur ! De l'entrepont, la brise apportait des bouffées singulières.

« Cela sent bien mauvais, murmura-t-elle.

— En effet ; c'est une cargaison de peaux, mal séchées encore ; il y a aussi une grande quantité d'outres en peau de cochon destinées à contenir le vin. Les vendanges se font dans les montagnes, en ce moment. »

Peu à peu accoutumée au roulis et aux mauvaises odeurs, la jeune femme se releva, abandonna ses velléités de sommeil et s'assit auprès de son mari.

Depuis quelque temps, il se faisait un travail singulier dans l'esprit de Juliette. En écoutant — quand elle ne les interrompait pas — les conversations de Fernand avec ses amis, elle avait appris à le connaître sous un tout autre jour. Elle commençait seulement à comprendre combien Fernand avait dû travailler, combien son érudition était solide et variée ; elle pressentait que lorsqu'il tombait dans un de ses accès de silence et de concentration, il *pensait* réellement, que son esprit, très différent du sien propre, ne sautillait pas d'un sujet à un autre, comme un oiseau vole d'une branche à une autre branche. Douée d'une intelligence sans profondeur mais vive, apprenant très vite, oubliant de même, elle avait, pendant ses années de cours, fait illusion à elle-même comme aux autres. Depuis ses dix-huit ans, elle s'était jetée dans le tourbillon des plaisirs mondains, et tous savent combien peu, dans une vie pareille, il y a de loisirs pour la lecture, pour les occupations intelligentes, pour la réflexion surtout.

Juliette fut sur le point de dire à son mari : « Je vous jure que je ne suis pourtant pas une bête ! Il ne dépendrait que de vous de m'instruire, de me conduire... »

Mais cela elle ne le dit pourtant pas. Elle se contenta de souffler très bas : « Vous savez, Fernand, je vous aime de tout mon cœur... je t'aime, mon mari ! »

Et peut-être, après tout, cette façon de marquer le changement qui, lentement, s'opérait en elle, en valait-elle une autre. En tout cas, Fernand s'en contenta.

On traversa le canal de Corinthe, étroit chemin d'eau, long de six kilomètres. Vers dix heures, le vapeur enfila un passage étroit entre deux langues de terre et entra dans une large baie, à l'aspect de lac, entourée de hautes collines pelées, au fond de laquelle un hameau de pêcheurs montrait ses petites maisons blanches à volets bleu clair. Ici attendaient les mulets, commandés à l'avance, chacun avec son *agoyate* ou guide ; pour la plupart, ceux-ci étaient vêtus à la palikare, avec des fustanelles qui avaient peut-être été blanches jadis.

Les habitants d'Anticyre se pressaient sur la petite place pour voir l'étrangère grimper sur son mulet. Les vieilles femmes restaient sur le seuil de leur porte, filant leurs quenouilles, car les quenouilles, en Grèce, ne sont pas reléguées chez les antiquaires, tandis que les jeunes femmes la regardaient de près et se communiquaient leurs impressions. Elles étaient toutes vêtues d'une longue chemise en grosse toile, — pour les jours de fêtes, la chemise est lourde de broderies aux vives couleurs — d'une sorte de pardessus en laine blanche sans manches et d'un tablier rouge vif ; visiblement, le corset n'existait pas pour elles.

Juliette contempla son mulet avec étonnement. En guise de selle, il portait un bât, sur lequel Dimitri plia une couverture ;

d'étriers, il n'y en avait pas trace; une corde, attachée aux deux extrémités du bât, en tenait lieu. C'était primitif.

La jeune Parisienne, une fois juchée sur sa bête, trouva vite son équilibre et déclara, en riant, que cette façon de voyager lui agréait fort. La caravane se mit en route; un mulet, chargé des menus bagages et du panier de provisions, fermait la procession.

La chaleur devenait assez forte; le soleil, glorieux et implacable, faisait étinceler la mer d'un bleu intense et donnait aux flancs nus des montagnes une finesse de ton, un éclat, une beauté sauvage incomparables. A mesure qu'on montait, par le sentier pierreux, la vue devenait a chaque moment plus merveilleuse. Après la baie étroite, le golfe se découvrait avec ses îles, belles comme des joyaux et, au loin, la rive très vague du Péloponèse et la ligne bleue de ses montagnes, se confondaient là-bas avec des masses de nuages qui, lentement, couvraient l'horizon. L'air était tout imprégné d'une odeur de thym sauvage.

« Mais c'est adorable! s'écria Juliette. Quel pays! quelle couleur... comment peut-on supporter la monotonie du vert! Quant à moi, ce que je plains nos jeunes mariés de Venise, qui s'en vont ici et là en chemin de fer, dans les pays où il y a des routes! Il n'y a qu'une façon vraiment délicieuse de voyager: à dos de mulet, par des sentiers de chèvres, avec la mer d'un côté et les montagnes de l'autre... Seulement, ce que j'ai faim!

— Nous ne pourrons déballer nos provisions que là où nous trouverons de l'eau. Notre halte se fera à Desphina, village célèbre dans toute la région parce qu'il possède non seulement une source très pure, mais encore un arbre, songez donc, un bel arbre, un platane, s'il vous plaît!

— Et nous arriverons?...

— Vers les deux heures, si nous ne flânons pas. »

Fernand fit accélérer le pas à sa bête et prit les devants. Il ne put s'empêcher de rire en voyant le regard désolé de sa femme. Une nuit blanche active l'appétit.

Le jeune homme, qui avait consulté Dimitri, regardait de temps à autre l'amoncellement des nuages à l'horizon. Il n'était pas très rassuré. Les orages, dans ce pays montagneux, sont d'une extrême violence, et, pour arriver à Delphes, ils avaient à faire une descente terrible, périlleuse même par le mauvais temps. Il n'en dit rien à Juliette, ne voulant pas gâter la joie de cette excursion, qui n'était encore qu'une promenade délicieuse, malgré l'extrême chaleur.

Après une première montée, la caravane se trouva sur un vaste plateau où quelques champs, maigrement cultivés, proclamaient le voisinage d'un village; de grands troupeaux de moutons, de chèvres surtout, à grandes cornes recourbées, broutaient une herbe rare, gardés par des pâtres drapés à l'antique, ou à peu près, appuyés sur de longs bâtons, comme s'appuyaient, à ce même endroit peut-être, les pâtres qui virent passer Œdipe.

Desphina apparut enfin, grimpant le long d'un cône, à la façon des villages d'Italie; ses maisons basses et carrées, pourvues, comme toutes les maisons des villages grecs, d'auvents bleu clair, ornées souvent de balcons, se pressaient, sans ordre, les unes contre les autres. Au milieu des ruelles, raides, tortueuses, pavées de grosses pierres inégales, un ruisseau suspect, noirâtre, un véritable égout, dégringolait.

Un des agoyates avait pris les devants et les voyageurs trouvèrent, a l'ombre du superbe platane, une table boiteuse et quelques tabourets, ainsi que de l'eau fraîche et un panier de raisins délicieux. Au fond de la place se trouvait la fontaine, une sorte de vaste stèle supportant deux gargouilles, d'où l'eau, pure et fraîche, tombait dans une large vasque. Des jeunes filles, portant des amphores, se retournèrent pour mieux voir les étrangers. Desphina est un village peu visité par les touristes. Aussi, en un clin d'œil la place se trouva-t-elle garnie de curieux. Les femmes encombraient les balcons, tout en continuant à filer; d'autres se tenaient en groupes le long d'un talus; les hommes, comme toujours, faisaient bande à part.

« Nous allons manger, comme cela, devant tout ce monde?... demanda Juliette, un peu interloquée.

— Pourquoi pas? » répondit philosophiquement son mari.

Juliette oublia bien vite sa petite contrariété, tellement affamée, après sa promenade de quatre heures, qu'elle ne songea qu'à dévorer à belles dents les provisions d'Athènes. Elle fit même la conquête de toutes les mamans en appelant à elle un bel enfant, extraordinairement sale, à qui elle donna une tablette de chocolat. Le petit Grec n'avait jamais encore vu de chocolat, mais l'ayant approché de sa bouche, il fut bientôt plus barbouillé que jamais.

Cependant, Fernand pressait le départ. Depuis une heure, le ciel lentement se couvrait, la chaleur devenait lourde.

« C'est que je m'amuse tant! plaida la petite Parisienne.

— Oui, ma chérie, je le sais. Mais il ne s'agit pas seulement de s'amuser; il nous faut arriver à Delphes avant l'orage.

— Nous allons avoir un orage? Mais ce sera parfait! Cela nous tiendra lieu d'aventure!

— Tâchons de l'admirer des fenêtres de la maison, à Delphes. Un orage dans les montagnes est chose superbe, à la condition d'être à l'abri. »

Juliette, devenue subitement sérieuse, sauta sur son mulet.

Au bout d'une heure, le tonnerre gronda; des rayons de soleil se glissaient encore entre les masses de nuages noirs à reflets fauves, mais ces rayons éclairaient un paysage sinistre, des éboulements de rochers, un plateau absolument desséché et aride, les montagnes devenues noirâtres et la mer, au loin, couleur de plomb. La chaleur était de temps à autre comme secouée de frissons glacés, et alors, un vent lourd soulevait un tourbillon de poussière. La gaieté de Juliette avait disparu; on ne parlait plus, dans la petite caravane; les agoyates seuls criaient pour stimuler les mulets.

Encore une demi-heure et, subitement, un éclair éblouissant déchira les nuages sombres; presque aussitôt un coup de tonnerre, effrayant comme une décharge d'artillerie, se fit entendre. Le coup fut repris et rejeté de cime en cime; cela produisait un ébranlement de l'air, un bruit sinistre, terrible, qui peu à peu mourut en grondant sourdement. On eût dit que la nuit était venue, tant il faisait sombre, puis la pluie tomba à grosses gouttes pressées; bientôt ce fut une véritable trombe.

Fernand sauta à bas de son mulet et courut a sa femme, qui chercha à rire, mais n'y réussit pas trop bien.

« Je suis désolé, ma Juliette, c'est ce que nous craignions, Dimitri et moi. La descente dans cette demi-obscurité, avec le sentier changé en torrent, serait vraiment dangereuse...

— Que faire?

— D'abord vous couvrir... ce joli petit costume blanc est bien mince... Voici votre manteau, puis cette couverture de voyage... laissez-moi faire. De cette façon, vous n'attraperez pas froid. Maintenant, il nous faut rebrousser chemin et tâcher de trouver un abri a Desphina.

— Mais ce n'est pas possible! Voilà plus d'une heure que nous l'avons quitté.

— Nous n'avons malheureusement pas le choix. C'est encore le village le plus proche. Dans cette région, nous ne trou-



verions pas le plus chétif khani. Du courage, ma chère femme !

— J'en aurai, n'ayez pas peur... Mais vous... couvrez-vous bien aussi. Vous vous oubliez pour ne penser qu'à moi. »

C'était peut-être la première fois que Juliette avait conscience de ce fait. Jusqu'alors les soins de son mari lui semblaient tout naturels, lui étaient même dûs.

La seconde arrivée à Desphina ressembla fort peu à la première. L'orage durait encore ; il s'éloignait cependant, mais la pluie faisait toujours rage ; les sentiers pierreux s'étaient changés en torrents de montagne. Pour grimper jusqu'au village, haut perché, les mulets eux-mêmes trébuchaient, avançaient lentement. Juliette n'avait plus forme humaine, toute enveloppée de couvertures ; les plumes, les pauvres plumes, pendaient lamentablement ; le coquet chapeau n'était qu'une loque. Elle ne songea pas cette fois a sauter lestement de son mulet ; il fallut la porter comme un paquet trempé dans la maison la plus importante de l'endroit. Dimitri se montra à la hauteur de la situation : rien ne le démontait. En un clin d'œil, la maîtresse du logis avait fait un grand feu de sarments et s'occupa de la jeune étrangère, enleva les couvertures, le manteau et constata que la jolie robe n'était même pas mouillée. Quant au chapeau... mais c'était là un détail.

Aussi subitement qu'il avait éclaté, l'orage disparut. Les nuages se séparèrent, s'éloignèrent rapidement ; une petite lune, un mince croissant d'un blanc argenté brilla dans un ciel pur.

La chambre que les braves Grecs, hospitaliers comme leurs ancêtres, abandonnèrent à leurs hôtes de passage, possédait un balcon, et Fernand y attira sa jeune femme, réconfortée et remise de sa peur.

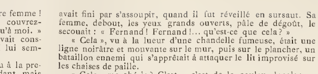
« Voyez quel merveilleux pays, Juliette, comme l'air est redevenu pur, comme le ciel est profond ; comme le Parnasse, là-bas, se détache superbement dans cette demi-obscurité, si lumineuse pourtant ! Ah ! il fait bon vivre. »

La jeune femme, câline, lui souffla très doucement : « Surtout quand on s'aime... »

Dimitri organisa un petit souper avec les conserves, — les autres provisions avaient été trop accommodées à l'eau pendant l'orage — et un rôti de chevreau trouvé chez les amphitryons. La chèvre est la grande ressource du pays, bien plus encore que le mouton, qui représente le luxe.

Restait la question capitale du coucher. Deux matelas roulés dans un coin, des couvertures suspectes, avaient été généreusement abandonnés aux jeunes Français. Juliette les regarda avec terreur. Son mari lui dit : « Je vous arrangerai un lit avec trois chaises de paille et nos couvertures. Je ne vous promets pas un sommeil ininterrompu, mais après votre nuit blanche sur le bateau, vous dormirez un peu, je l'espère. »

Fernand, assis sur une chaise, la tête appuyée sur la table,


avait fini par s'assoupir, quand il fut réveillé en sursaut. Sa femme, debout, les yeux grands ouverts, pâle de dégoût, le secouait : « Fernand ! Fernand !... qu'est-ce que cela ? »

« Cela », vu à la lueur d'une chandelle fumeuse, était une ligne noirâtre et mouvante sur le mur, puis sur le plancher, un bataillon ennemi qui s'apprêtait à attaquer le lit improvisé sur les chaises de paille.

« Cela, ma chérie ? C'est... c'est de la couleur locale ; ce sont des punaises, sauf votre respect ! »

Mais, que toutes ces misères d'une nuit abominable furent bien oubliées lorsque, le lendemain, par un temps merveilleux, rafraîchi par l'orage, les voyageurs reprirent la route de Delphes ! Déjà, la terre assoiffée avait bu avidement la pluie, tombée pourtant avec une violence extraordinaire ; les maigres arbustes du chemin, les quelques oliviers grisâtres, les vignes sur le versant des collines, tout revivait, se réjouissait, semblait sourire au gai soleil qui triomphait dans le ciel sans un nuage. Les montagnes se détachaient avec une netteté presque crue sur le bleu intense ; les ombres portées sur leurs flancs étaient bleutées, d'une transparence exquise.

Ils cheminaient depuis une heure et demie environ lorsque Fernand s'écria joyeusement : « Maintenant, Juliette, regardez ! »

Jusqu'au dernier moment, un repli de terrain avait caché le sommet où maintenant ils se trouvaient. Juliette ne put retenir un cri d'admiration, où entrait cependant un peu d'effroi. A ses pieds, le précipice s'ouvrait brusquement. Elle regardait avidement la pente vertigineuse, puis un vallon profond, sombre, aux parois hérissées de roches rougeâtres ou d'un gris noir, et de l'autre côté du précipice, un amoncellement prodigieux de pics, de montagnes nues, arides, superbes de forme et de couleur, le tout dominé par le Parnasse, d'une beauté rude, puissante, effrayante. Tel est l'emplacement de Delphes, sanctuaire des Dieux, endroit redouté des mortels, qui n'écoutaient les oracles du temple qu'en tremblant.

Tout au fond du vallon, du précipice pour mieux dire, on voyait le vert gris d'une forêt d'oliviers, puis, au-dessus, sur le flanc de la montagne opposée, quelques lignes marquées sur la surface, comme des raies sur une ardoise : c'étaient les tranchées des excavations.

On ne pouvait imaginer un spectacle plus émouvant, plus sauvage, plus grandiose. Juliette, bavarde de sa nature, ne trouva pas un mot, absorbée, anéantie presque, très heureuse dans son abaissement volontaire.

« N'est-ce pas, Juliette, on se rend un peu compte, devant un spectacle pareil, du génie des grands tragiques grecs. Ils ne pouvaient, au milieu de ces montagnes, sous un ciel très beau mais aussi sous un soleil implacable, enfanter que des chefs-d'œuvre d'une beauté terrible, des drames qui, encore aujourd'hui, nous émeuvent, nous prennent le cœur et le serrent comme dans un étau. Non loin d'ici, là-bas, dans cette montagne, se trouve le chemin, étranglé entre deux murs de roches, endroit solitaire, sinistre, fait pour les crimes, où Œdipe rencontra son père et le tua... »

Et cependant Juliette restait silencieuse, se sentant très ignorante, très petite fille, très émue pourtant. Elle ne répondit que par un regard où Fernand lut beaucoup de choses. Il lui sourit, à son tour, très tendrement.

Un agoyate prit le mulet de Juliette par la bride pour la descente, tout à fait vertigineuse. La jeune femme se cramponna à son bât. Puis, elle s'habitua à l'espèce de gymnastique que nécessitait la position de la bête, dont la croupe était toujours considérablement plus élevée que la tête. A chaque nouveau tournant du lacet, la vue changeait et chaque fois elle semblait plus merveilleuse. Bientôt, la montagne qu'on descendait ainsi presque à pic se dressait derrière les voyageurs dans toute sa belle sauvagerie ; les détails du fond se dessinaient peu à peu, les énormes blocs de rocher, d'un beau rouge, le bois d'oliviers, verdissant l'autre montée comme une mousse pâle, puis les montagnes, formant amphithéâtre, qui semblaient se resserrer comme pour tenir et garder une proie perdue dans les profondeurs du ravin, tout cela était effroyablement beau et s'harmonisait avec le silence absolu.

Mais Juliette n'était pas faite pour rester longtemps sous une impression de terreur. Lorsque, après la traversée du superbe bois d'oliviers, le jeune architecte de Delphes et un des membres de l'École travaillant aux fouilles vinrent à la rencontre des touristes, dont ils avaient de loin guetté la descente, Juliette retrouva sa gaieté. Un peu ennuyée de se présenter dans un piteux accoutrement, elle sut raconter avec verve leur mésaventure de la veille et la fin tragique de ses belles plumes blanches.

Avant de commencer les fouilles, il avait fallu détruire un village grec et le reconstruire plus loin. La chose n'avait pas été sans difficulté ; les villageois tenaient à leurs infects taudis. Mais, dans les deux ou trois maisons



conservées pour les membres de l'École et leur directeur, il avait fallu faire une guerre bien autrement acharnée à des habitants plus récalcitrants encore que les Grecs.

Nos jeunes mariés passèrent quelques jours absolument délicieux à Delphes. Bientôt ils formèrent avec les « membres » comme une grande famille très unie, où chacun était à l'aise, où l'on causait de tout, où l'érudition n'avait rien de rébarbatif ou de pédant. A vrai dire, ces hommes sérieux avaient des gaietés d'écoliers en vacances, Nanteuil tout le premier. Sa femme ne le connaissait pas sous cet aspect, qui lui sembla tout charmant.

Instruite par sa « gaffe » d'Athènes, elle se tenait sur la réserve, en suivant ses guides à travers les sentiers rocailleux, en grimpant jusqu'au stade, nouvellement découvert. Elle finit par s'intéresser réellement à ces bouts de pierre et de marbre qui avaient fait partie de temples, de chapelles votives, de palais. Mais les statues découvertes au courant des fouilles et entassées dans un bien modeste musée, un hangar plutôt, l'amusaient plus que les pierres presque à fleur de terre. Le « Hiéron de Syracuse », cette curieuse statue de bronze, encore quelque peu archaïque, si belle et si bien conservée, l'enthousiasma.

On organisa, en honneur de la Parisienne, une excursion dans la montagne, qui devait se terminer par un repas dans un joli coin, vert et ombragé, et où l'on mangerait un agneau à la palikare, le grand régal des Grecs. Cela valait encore mieux que l'archéologie, au gré de Juliette.

De nouveau, une cavalcade de mulets escalada les pentes raides de la montagne ; mais, cette fois, on n'avait aucun orage à craindre. Le ciel était d'une pureté absolue ; les montagnes elles-mêmes semblaient moins sauvages, plus belles que d'ordinaire. Sur les flancs les moins escarpés, la vendange se faisait. Grimpant, comme des chèvres, au milieu des pierres roulantes, hommes, femmes, enfants, faisaient la cueillette ; les vignes, petites, rabougries, portaient des grappes immenses d'un raisin rosé, très sucré, d'un goût délicieux.

Le but de la promenade était un village nommé Arakhova, au pied du Parnasse et à cheval sur un cône, d'où la vue s'étend au loin, des deux côtés de la montagne. Arrivés tout en haut, auprès de l'église avec son cimetière, Juliette et ses compagnons descendirent de mulet. Le meilleur point de vue est du cimetière même. Fernand fit suivre des yeux, à sa femme, le chemin qu'ils avaient pris pour descendre à Delphes ; il ne semblait pas, à cette distance, qu'une chèvre même pût dégringoler par une pente aussi raide. Juliette en ressentit un petit frisson de peur rétrospective. Au delà de la montagne, on voyait la mer d'un bleu de saphir, puis très loin, la ligne violette des montagnes du Péloponèse. La vallée de Delphes se trouvait presque cachée par un moutonnement de hautes collines. Du côté opposé, l'aspect était tout autre : une vallée presque riante, assez verte, pas très profonde, entourée de montagnes aux formes arrondies et dominées par le Parnasse, superbe et solitaire. Juliette ne voulait pas admirer ce charmant paysage. Rien ne la contentait maintenant que la nature âpre, sauvage, magnifique, de sa chère vallée de Delphes.

Le coin choisi pour le déjeuner sur l'herbe s'appelait « Les Moulins ». Ici, il n'y avait même pas de village. Cinq ou six moulins, échelonnés sur la côte, l'un au-dessous de l'autre, étaient alimentés par une source très abondante, recueillie et conduite par un procédé assez élémentaire. Une large rigole, soutenue par un soubassement en maçonnerie, contenait l'eau qui se précipitait alors, avec un bouillonnement joyeux, à travers un large tuyau formé tout bonnement par des tonnelets superposés. Du premier moulin, la source dégringolait au second à travers d'autres conduites également primitives, et ainsi de suite jusqu'au dernier, tout au fond de la vallée. Cette eau précieuse donnait la fraîcheur et la fertilité à ce coin perdu : oasis délicieuse au milieu du désert pierreux.

Tout à côté du premier moulin, une sorte de terrasse naturelle, plantée d'oliviers immenses et recouverte de gazon, était déjà transformée en salle à manger lorsque les touristes arrivèrent. Dimitri avait songé à tout. La nappe posée sur le gazon, les couverts mis, le vin au frais, tout était prêt.

Un peu en contre-bas, un groupe bizarre se pressait autour d'un feu de bois à peu près éteint. L'agneau, gras et tendre, traversé de la tête à la queue par un pieu long de trois mètres au moins, était guetté, retourné lentement au-dessus du foyer par deux Grecs qui semblaient fiers de leur sacerdoce.

Jamais repas sur l'herbe ne fut plus gai ni meilleur, assaisonné qu'il était d'un appétit de touristes. Juliette se sentait absolument heureuse, fort contente des autres et d'elle-même par la même occasion.

Un peu plus tard, fatigués et ravis, Fernand et sa jeune femme s'installèrent à leur balcon pour jouir de la nuit qui, très doucement, approchait, éteignant ici et là une lueur sur la montagne, épaississant l'ombre dans la vallée, apportant au monde une grande paix un silence absolu, le calme des choses qui finissent, un peu de mélancolie aussi peut-être, mais une mélancolie sans amertume et sans révolte.

Depuis quelque temps déjà ils ne se parlaient plus, regardant au loin, se contentant de se sourire, quand Juliette dit, presque timidement, elle qui n'était pourtant pas timide :

« Avant de quitter Delphes, je voudrais vous dire quelque chose, Fernand ; il me semble que je dois à nos belles montagnes de vous avouer ce qu'elles m'ont inspiré.

— Et qu'ont-elles inspiré à ma petite Parisienne ?

— C'est que je ne sais plus comment le dire, à présent. Je vous aimais, Fernand, lorsque je vous ai épousé, mais je commence à croire que... que je vous aimais... tout de travers...

— Comment cela ?



— Je crois que je n'oubliais pas assez mes gros sacs d'argent... Il ne faut pas m'en vouloir... dans notre monde, la fortune prime tout.

— Non, puisque vous n'avez pas craint d'épouser un pauvre diable comme moi.

— Je croyais pourtant vous faire grand honneur en vous choisissant... Écoute, mon bien-aimé, si je te le dis comme cela, brutalement, c'est que... je commence à comprendre ce que tu vaux, combien tu m'es supérieur : cela ne m'humilie pas, au contraire ; je suis très heureuse, et pourtant, vois, je pleure... ne m'en veuille pas. Je ne suis qu'une tête de linotte, je le sais, mais je ne suis pas bête, tu verras, et... et le cœur est bon... »

Pour toute réponse, Fernand prit sa femme dans ses bras et l'embrassa tendrement, longuement, très ému par cette naïve confession. Puis, cherchant à rire, il dit : « Quelle bonne chose, pourtant, que l'archéologie. Sans elle j'aurais pu ignorer longtemps quel petit trésor m'est échu en partage ! »

JEANNE MAIRET.

(Illustrations de L. Kowalsky).

Sonnet Watteau

par Gaston Lemaire

PIANO

Des quinconces, où va parader maint Clitandre; Une ombre oblique et lente à la pointe des ifs, Des

Corydons au bord d'un bassin: des massifs; Rosalinde et Myrtil en tête-à-tête tendre.

Chloris, aimablement, sur la carte du Tendre S'accoude; Aminte lit; en propos agressifs

rall.

Léandre à Cydalise aux pieds des dieux pensifs Boude, la querellant: elle l'a fait attendre! Le jour tombe, le

vent est doux. Myrtil discret. C'est l'heure où va rimer Sylvandre au bois secret, L'heure des rendez-vous et des fêtes

galantes. Au fond des yeux le soir allume des éclairs, Et voici s'en aller, avec des grâces lentes. Les Corydons tournant autour des bassins clairs

GULON Grav.



Souvenirs de Crimée

(EUPATORIA, 1855-1856)[*]

RIEN n'est indifférent lorsqu'il s'agit de faire rire le soldat et de lui mettre un peu de gaieté dans l'âme. C'est dans cet ordre d'idées que j'avais fait transformer en salle de spectacle un des vastes magasins qui se trouvaient à Eupatoria. Les débuts furent modestes : nos sorties incessantes, nos occupations nombreuses arrêtaient l'essor des artistes et des décorateurs. Mais quand la mauvaise saison vint nous donner des loisirs, que les troupes furent cantonnées dans la ville, ils se mirent à l'œuvre. Le 1er janvier, on se pressait devant une affiche plus grande et plus ornée que d'habitude :

THÉATRE D'EUPATORIA

MM. les ARTISTES SOCIÉTAIRES, sous la direction de M. VICTOR, donneront

Jeudi 1er Janvier :

Les petites Misères de la Vie humaine, vaudeville en un acte, joué par MM. Gannard, Ferdinand Gout, Dormoy, Vailly, Lenormand.

Les deux Sans-Culottes, vaudeville en un acte, joué par MM. Gannard, Ferdinand Gout, Baudu, Lecomte.

Cerisette en prison, vaudeville en un acte. — M. Vailly jouera Cerisette ; M. Ferdinand, Pélopidas ; M. Baudu, Dorothée.

Intermèdes et Chansonnettes comiques : Oinne et Baudu.

Le bureau de location est ouvert de midi à 4 heures.

On entrera à 6 heures 3/4 ; on commencera à 7 heures 1/2.



Il y avait des places réservées pour les officiers, qui payaient une légère rétribution ; mais la plus grande partie de la salle était pour les sous officiers et les soldats qui, à tour de rôle, dans les régiments, recevaient des cartes d'entrée.

Notre théâtre arrivait à contenir 1,800 spectateurs. Les décors de la scène et de la salle étaient coquettement badigeonnés ; l'œil s'arrêtait avec complaisance sur un lustre à seize branches qui était, comme tout le reste, l'ouvrage *des sociétaires*.

Vingt-six musiciens choisis dans les régiments composaient l'orchestre, bien dirigé par M. Loth, chef de musique du 57e régiment d'infanterie.

Je retrouve encore, après tant d'années écoulées, la composition de la troupe théâtrale d'Eupatoria :

MM. *Victor Roux*, sergent infirmier major, directeur : premiers rôles.

Gannard, clairon, 17e chasseurs : 1er comique marquis.

Oinne, fusilier, 61e de ligne : 1er comique.

Baudu, fusilier, 57e de ligne : 1er comique grimes.

Ferdinand Gout, caporal, 85e de ligne : 1er amoureux jeune premier.

Lavergne, caporal, 4e régiment d'infanterie de marine : 2e amoureux.

Dormoy, fusilier, 4e de marine : seconds rôles.

Hubert, fusilier, 4e de marine : père noble.

Comte, sergent, 85e de ligne (l'un des braves de Malakoff).

Vavasseur, caporal, 4e de marine : 3e rôles, utilités.

Vailly, sergent, 57e de ligne : jeune premier, ingénuité.

Poulain, fusilier, 57e de ligne : 1re amoureuse.

Lenormand, caporal, 4e de marine : 2e rôle, amoureuses.

Lecomte, fusilier, 4e de marine : soubrettes.

Grout, fusilier : peintre-décorateur.

Tous avaient assisté à maints combats et batailles; quelques-uns comptaient parmi les héros de Malakoff.

Puissent cette nomenclature tomber sous les yeux de quelques-uns de ces braves gens, faire battre leur cœur en leur rappelant des jours de gloire et d'honneur, et en même temps les services que, dans leurs loisirs, ils rendaient à leurs camarades en les égayant au milieu de leurs rudes travaux et de leurs souffrances.

Plusieurs remplissaient leurs rôles avec un réel talent. Les jeunes premières ingénues, soubrettes et autres, complétaient ce qui leur manquait dans leurs formes et parvenaient à se donner une certaine désinvolture onduleuse qui faisait rire. Le teint bruni de leur visage et de leurs mains, brûlés par toutes les intempéries des saisons, aux bivouacs et aux tranchées, faisait contraste avec la couleur de leurs bras et de leurs épaules quand ils voulaient se mettre en toilette décolletée. Mais ils se teintaient de farine. Puis mon interprète, Saïd-Aly, marié à une Circassienne réformée du sérail du Sultan, restée à Constantinople et au courant de tous les secrets des femmes orientales, se faisait envoyer par elle ce qui était nécessaire pour donner à leur peau une couleur et un éclat empruntés.

Le répertoire se composait de : *L'Image ou Morte et Vivante*, drame vaudeville ; *Les deux Divorces*, *Le Caporal et la Payse*, *Le Roman chez la Portière*, *Bruno le fileur*, *La Chambre à deux lits*, *Une Femme qui se grise*, *Ma Femme et mon parapluie*, *Une Idée de*

[*] Voir le *Figaro illustré*, fascicule de juillet 1897.

tailleur, *Le Massacre d'un Innocent*, *Le Lait d'Anesse*, *Une Dent sous Louis XV*, etc.

Le jeu des acteurs toujours un peu forcé, tour à tour comique, désopilant, parfois sentimental, faisait passer de bons moments, éclater de bons rires. Chacun rentrait à son bivouac ayant oublié ses misères; l'esprit réveillé, la gaieté dans le cœur, l'on ne s'endormait qu'après avoir raconté aux camarades ce qu'on venait de voir et les bonnes farces qu'on venait d'entendre.

Les officiers de l'état-major turc, le Muchir lui-même, ne dédaignaient pas d'assister à ces représentations, et compromettaient souvent leur dignité placide de musulmans par les fous rires auxquels ils se laissaient aller. On eut même, quelque peine à faire comprendre au Defterdar — chef administratif dont les fonctions représentaient celles de l'Intendant général en France — que le sergent Vailly, qui remplissait les rôles de jeunes premières ingénues, n'était pas une blonde jeune fille, mais un gaillard à poigne vigoureuse, avec qui il ne serait pas prudent d'avoir affaire.



Un soir, la représentation fut interrompue par le bruit d'une explosion formidable qui, par un entraînement instinctif, amena sur le rivage tous les spectateurs et la population entière : un navire, *La Thémis*, brick anglais, était arrivé le jour même à Eupatoria, entièrement rempli de munitions de guerre. Par précaution, on l'avait fait placer dans la baie, à une bonne distance des autres navires. Vers la fin de la journée, au moment où la nuit approchait mais n'était pas encore tombée, je fumais, après dîner, sur le balcon en regardant la mer, lorsque j'aperçus ce navire éclairé par une lueur étrange : cette lueur qu'on voyait à une des extrémités, du côté opposé au vent, prenait des formes bizarres et allait grandissant. Les lunettes furent braquées : nul doute, c'était le feu à bord de *La Thémis*. Nous vîmes d'abord de l'agitation sur le pont, puis, peu de temps après, l'équipage descendre dans un canot et s'éloigner.

Que faire? Nous avions bien un petit remorqueur à vapeur qu'on aurait pu envoyer avec des secours; mais *La Thémis* venait d'être abandonnée par son équipage. Les chances de se rendre maître du feu paraissaient nulles, et par surcroît, nous courions la chance presque certaine de perdre, par l'explosion de *La Thémis*, non seulement les hommes envoyés à son secours, mais encore le remorqueur, que nous avions eu beaucoup de peine à obtenir et qui nous était indispensable pour le service de la rade. Le général d'Allonville, que je fus prévenir en toute hâte, pensa également qu'il n'y avait rien à faire pour empêcher la consommation du malheur qui venait d'arriver. Nous restâmes donc à regarder et attendîmes l'événement.

Le feu, repoussé par le vent, ne s'étendait que lentement sur le pont. Ce fut seulement à neuf heures qu'il atteignit le grand mât. Celui-ci tomba bientôt, et presque aussitôt l'on vit une lueur immense monter à une grande hauteur dans le ciel, entraînant une portion du pont, qui retombait en lambeaux embrasés. Pendant que cette montagne de feu et de fumée s'élevait dans les airs, elle était sillonnée de lueurs vives, de bombes, d'obus éclatant avec fracas, et de fusées à la congrève fuyant dans toutes les directions et marquant leur passage par une trace de feu longue, épaisse et d'un rouge sinistre. En même temps, le retentissement de l'explosion faisait voler les vitres en éclats, ébranlait nos murs et faisait sortir des maisons la population affolée.

Le silence se fit après cette première explosion; mais elle fut suivie de deux ou trois autres, qui se succédèrent de plus en plus faibles lorsque le feu arrivait aux divers compartiments dont se composait le navire.

Le lendemain, il ne restait de *La Thémis* que sa coque noircie, entièrement vide, surnageant amarrée encore sur ses ancres.

On put, pendant quelques jours, craindre une attaque des Russes, car de tout le rivage ils avaient été spectateurs comme nous de cet événement et pouvaient nous croire dégarnis de munitions, ce qui était vrai en partie.

D'autres munitions nous furent envoyées en toute hâte de Kamiech; mais un nouvel incident survint bientôt : quand il fut question, au rapport, de la désignation d'un local pour y placer ces munitions, les avis furent partagés; j'opinai pour qu'on les mît à la Synagogue, bâtiment assez isolé dans un quartier excentrique, composé de quatre murs solides et recouvert d'une toiture légère, conditions excellentes pour que les ravages d'une explosion accidentelle qu'il faut toujours prévoir, dussent être moins redoutables que partout ailleurs. D'autres, et particulièrement le chef d'état-major, étaient d'avis qu'on les plaçât dans de vastes caves sous voûtes, au-dessus desquelles était un bâtiment à trois étages, placé au milieu du quartier le plus populeux de la ville et servant de caserne aux compagnies d'infanterie de marine : ce dernier avis l'emporta.

Cet énorme amas de munitions se trouvait à peine depuis quelques semaines entassé dans ces caves, qu'un soir, vers neuf heures, on vint me prévenir que le feu était à la caserne. J'y courus aussitôt, très anxieux des conséquences que ce sinistre pourrait avoir. Je vis effectivement en flammes un pavillon qui se trouvait au milieu d'une cour sur laquelle donnaient les soupiraux des caves où étaient les munitions. Sans s'occuper du pavillon, qu'on laissa brûler, on employa tous les hommes qu'on put réunir, les uns à former un cordon entre ce pavillon et la caserne, pour éteindre toutes les étincelles et brandons qui s'en approchaient, pendant que les autres s'occupaient à boucher les soupiraux avec des sacs remplis de terre, que l'on calfeutrait de tous les objets que l'on avait sous la main et que l'on mouillait en apportant de l'eau avec des bidons; car nous n'avions pas de pompes à notre disposition, et, y en eût-il dans la ville, le cas était trop urgent pour les attendre.

L'on passa la nuit à cette occupation, et personne n'eut un seul instant la pensée de se reposer avant que le pavillon ne fût entièrement réduit en cendres et que la dernière étincelle ne fût éteinte.

Dès la fin d'octobre, la mauvaise saison commença à se faire sentir; les bivouacs étaient devenus de vrais marécages. Le général d'Allonville cantonna en ville les régiments qui jusque-là avaient bivouaqué; les hommes dans les cours, sous des hangars qui avaient été construits à cet effet, et dans certains établissements rendus disponibles. Quoique bien sommaires, ces installations furent un grand soulagement pour les troupes. Chose singulière : il y avait alors un grand nombre de chats à Eupatoria; en quelques jours, tous avaient disparu, passés sans

ALFRED PARIS



LE 4e HUSSARDS A KANGHIL (29 SEPTEMBRE 1855.)

(*Souvenirs de Crimée*, page 131.)

doute en gibelotte. On ne peut se figurer toutes les inventions des uns et des autres pour faire la chasse à ce gibier : nos cavaliers auraient rendu jaloux des braconniers. Un jour, parcourant les installations des hommes, je vis au plafond d'une pièce un assez large trou que recouvrait une couverture étendue. « Qu'est-ce cela ? » demandai-je. Le capitaine finit par me dire : « C'est une invention pour les chats : on allume dessous un brasero dont la chaleur, en montant, réchauffe la couverture mal assujettie ; les chats, revenant de courir le guilledou par les nuits froides, veulent s'y installer pour s'y réchauffer et tombent dans la pièce, où les malins que vous voyez là les reçoivent ».

La brigade de cavalerie anglaise n'ayant plus l'espérance d'une rencontre sérieuse avec les Russes, reçut l'ordre de retourner sur le plateau de Chersonèse. Le général d'Allonville, se faisant l'interprète de la division de cavalerie qu'il commandait, voulant, avant leur départ, donner a nos alliés les Anglais un témoignage de confraternité et de sympathie, les invita à un punch où il avait rassemblé des officiers délégués de tous les corps de cavalerie français et ottomans. Cette réunion eut lieu dans une maison qu'avait occupée le Defterdar, rue de France, en face de la fontaine, et fut de part et d'autre empreinte de cordialité.

En l'absence de noms aux rues et sur les places, je les avais dénommées, les unes du nom du général ou du colonel qui l'habitait, les autres principales. de noms français. Des plaques y avaient été apposées en conséquence : il y avait la place d'Allonville, la rue Duhesme, la rue de France, la rue Saint-Louis, etc., etc.

Chose remarquable : j'ai su que, plus de deux ans après notre départ de cette ville, ces plaques existaient encore.

La popotte de la place avait une réputation méritée. J'avais avec moi les capitaines Rose, du 6e dragons, et Brissand de Maillet, du 4e hussards ; le lieutenant Mendy, du 57e de ligne ;



le sous-lieutenant Valpajola, du 10e ; le docteur Vagney, médecin aide-major du 4e hussards, et l'interprète Saïd-Ali. Les dépenses se payaient au prorata des appointements du grade.

Au plus fort des épidémies qui nous ravageaient : choléra, typhus, scorbut, les médecins et les aumôniers avaient été presque tous emportés en faisant leur service dans les hôpitaux et ambulances. Le docteur Vagney vint un jour à moi : « J'ai, me dit-il, une faveur à vous demander : j'apprends à l'instant que le docteur ***, qui faisait le service à l'ambulance, vient d'être frappé à son tour ; je voudrais que le général d'Allonville me désignât pour le remplacer. — Mais, lui dis-je, vos fonctions à la place sont importantes et je tiens à vous garder. — Je cumulerai, me répondit-il, mais je vous prie d'insister auprès du général pour qu'il accède à ma demande ; la situation est critique, il reste bien peu de mes camarades, je tiens à l'honneur de partager les dangers qu'ils ont courus. — Eh bien, mon cher docteur, lui dis-je, vous viendrez me reparler de ça demain, avant le moment où je me rends au rapport du général. » Il vint, en effet, me renouveler son désir et me rappeler ce qu'il m'avait dit la veille. Le général le désigna, mais le surlendemain je lui présentai en sa faveur une proposition pour la croix de la Légion d'honneur, et j'eus le bonheur de l'obtenir.

Je venais d'être désigné comme commandant de place et j'étais absent quand on vint prévenir le capitaine Brissaud que l'on apportait quelque chose pour moi. Il fut voir : c'était une caisse d'absinthe ; il en fut surpris, questionna et vit bientôt ce dont il s'agissait. Quelques instants après, c'était une caisse de vermout ; puis une chose encore, et une autre. L'impatience le prit : après avoir congédié le premier avec son absinthe, il traita les autres de telle façon que ça coupa court à de nouvelles tentatives. Quand je revins, il me raconta ce qui s'était passé, et nous rîmes tous de bon cœur de cette façon orientale de procéder vis-à-vis des gens entrant en fonctions publiques.

Mais, très peu de jours après, j'eus une visite dont je fus fort surpris : celle d'une Madame Perrayon, qui tenait un petit restaurant-hôtel au village de Beauregard, à la porte de chez moi, en France. Elle avait pris la cambuse d'un grand navire qui arrivait en rade d'Eupatoria et venait s'informer de mes nouvelles pour en apporter en France. Voyant notre dénûment, elle mit à ma disposition tout ce que je voudrais de ses ustensiles. J'en usai, et ce fut mon don joyeux à la popotte. Désormais nous allions manger dans de vraies assiettes de porcelaine, boire dans de vrais verres, mettre notre eau dans des carafes, transvaser notre sel, notre poivre, notre sucre de leurs cornets de papier dans des récipients attitrés, voire même transplanter nos chandelles, nos bougies du goulot de la bouteille qui les maintenait, dans de vrais chandeliers.

La mère Pungis, cantinière du 7e régiment de dragons, était une femme de mérite, et l'on allait se régaler chez elle. Originaire du midi de la France, elle devait en grande partie la faveur dont jouissait sa cantine à son talent pour confectionner la bouillabaisse et la morue à la brandade. Notre cuisinier avait eu l'art d'obtenir son secret ; le contre-maître de la marine, de son son côté, lui avait appris à faire d'excellents salmis avec des goelands et autres oiseaux puants. La marine elle-même nous fournissait du pain blanc. Ma mère m'avait envoyé une grande caisse remplie d'énormes pots de confiture de ménage et de raisinet qu'elle savait confectionner merveilleusement. Tout cela suffisait et au dela pour justifier la réputation de la popotte.

Mais une circonstance particulière vint encore grandir sa renommée : le comte Charles de Pontgibaud venait de se marier avec Mademoiselle de Miramon quand commença la guerre de Crimée. Il était capitaine dans un régiment de la division de Failly et fut pris de scorbut d'une manière assez grave pour devoir être évacué sur Constantinople, et au moment de s'embarquer, il vint me demander à déjeuner. Il me raconta qu'il était en peine d'une caisse de comestibles que sa femme

lui avait envoyée depuis longtemps et qui ne lui était pas parvenue. Il ajoutait : « Si par hasard vous la découvriez, j'en serais enchanté; je vous la donne; elle ne peut plus m'être utile, puisque je pars sans doute pour ne pas revenir ».

Un contre-maître de la marine de Kamiesch, muni des indications nécessaires, fut chargé de retrouver cette caisse. Fort expert et fort tenace dans ces sortes de recherches, il la trouva échouée au parc de l'artillerie, déjà ouverte, mais veuve seulement d'une bouteille. Elle me fut envoyée : elle avait été confectionnée avec tous les soins que la tendresse de Madame de Pontgibaud lui avait inspirés. J'ai toujours regretté que son mari ne m'en eût pas parlé plus tôt; il eût été réconforté par ce qu'elle contenait, et le mal dont il souffrait eût peut-être été conjuré.

Le 15 novembre, l'après-midi, étant occupés dans la salle qui nous servait de bureau, nous entendîmes sur les vitres un frémissement très marqué dont nous ne pouvions soupçonner la cause et qui nous surprit fort. Une affaire de service m'ayant fait aller, quelques instants après, chez Lord Paget, il me dit : « Savez-vous la nouvelle? Le télégraphe m'apprend à l'instant que le dépôt de poudre et de munitions du parc du Moulin vient de sauter ». C'était l'explication du bruit que nous avions entendu sur nos vitres, malgré la distance de douze lieues marines qui nous séparaient du point où l'explosion avait eu lieu.

Nous eûmes bientôt des détails. Le Parc du Moulin, situé en amont du ravin de Karabelnaya, devant Sébastopol, avait sauté sans cause connue. Il contenait 50,000 kilogrammes de poudre, 600,000 cartouches, 4,000 bombes ou obus chargés, une énorme quantité d'étoupilles fulminantes, de grenades, de fusées de guerre : c'était de beaucoup la plus terrible et la plus destructive des explosions qui avaient marqué dans les péripéties du siège. Toute la Chersonèse en fut ébranlée. L'incendie, qui s'était déclaré au camp français, gagna le parc anglais, qui était voisin. Par un bonheur providentiel, la vieille tour du moulin, solidement construite fut préservée; elle contenait à elle seule 100,000 kilogrammes de poudre.

Les Français eurent 40 morts et 108 blessés; les Anglais, 21 morts et 116 blessés.

Un autre jour, de notre balcon, véritable observatoire, notre attention est attirée par une foule de petits points noirs que l'on apercevait sur la mer à deux ou trois kilomètres. Nos lorgnettes nous firent voir que ces points noirs avaient tous deux petites cornes, qu'ils semblaient se rapprocher peu à peu du rivage et prendre la forme de têtes de chevaux.

C'étaient effectivement des têtes de chevaux que l'on voyait, et les petites cornes étaient les oreilles.

Un navire ancré au large avait apporté des chevaux pour un des régiments, le 7e dragons, je crois; un grand chaland l'avait approché, et un palan, les prenant un à un sur des sangles, les y avait descendus.

La mer était un peu houleuse; peut-être aussi le chaland était-il trop chargé; bref, pour une raison ou pour une autre, à peine notre remorqueur fut-il en mouvement que le chaland s'enfonça et que tous les chevaux, au nombre d'une trentaine, furent à la mer. Instinctivement ils se mirent à nager en se dirigeant du côté du rivage. Ils se divisèrent pour passer à travers les nombreux navires qui les séparaient de la ville, où ils abordèrent sur différents points.

Quand on en fit l'appel, il en manquait trois; mais on les retrouva à bord des navires marchands de la baie auprès desquels ils avaient passé. Voulant intempestivement en faire le sauvetage, on les avait hissés par des moyens plus ou moins ingénieux : l'un d'eux, entre autres, au moyen d'une corde qu'on lui avait passée autour du cou.

Aucun ne parut se trouver incommodé ni de la gymnastique qu'on lui avait fait faire, ni de leur promenade en mer.



Les vents du Sud, qui soufflaient le plus habituellement à Eupatoria, nous amenaient des coups de mer plus ou moins violents; sous leur influence, la température variait de quatre à six degrés au-dessous de zéro. Mais dans la nuit du 19 au 20 décembre, le vent, qui avait pris du Nord-Est, nous apporta, sans transition, la température des mers boréales, dont aucune chaîne de montagnes ne nous sépare : brusquement le thermomètre descendit à 25 et 26 degrés au-dessous de zéro. Dans cette nuit, beaucoup d'hommes en faction et des cavaliers en reconnaissance eurent des membres gelés. On appela ce froid, venu subitement, *le coup de fouet de décembre*.

Depuis longtemps on nous annonçait de Kamiesch des capotes de guérite qui n'arrivaient pas; mais il n'y avait plus à attendre. Après avoir obtenu l'autorisation du général d'Allonville, je chargeai Ali-Bey et les hommes de sa police de se procurer, sans perdre un moment, par tous les moyens, en payant, un grand nombre de houppelandes en peau de mouton d'Astrakan, en usage chez les Tartares, et de les porter à la place. J'y avais réuni des tailleurs des différents corps qui, en quelques heures, élargirent les emmanchures et leur donnèrent des formes appropriées à un usage commode pour nos soldats.

Avant la fin de la journée, tous les postes étaient munis de ces vêtements, devenus indispensables; il n'y avait pas à regarder à la dépense en pareil cas.

Malgré un vent assez violent qui agitait la mer, elle fut gelée en plusieurs endroits sur une largeur de quelques mètres. Sur le rivage, il s'était dressé, par l'effet du remous, une ceinture de glace qui semblait taillée dans un onyx blanchâtre, et plus loin, en avant de l'espace congelé, on voyait la mer à moitié prise rouler péniblement des vagues pâteuses.

La terre était couverte d'une épaisse couche de neige, le soleil était splendide, mais nos moustaches et nos barbes étaient rigides, comme taillé dans un bloc, et quand on avait le visage tourné du côté du vent, on ressentait un picotement faisant éprouver la douleur d'une brûlure.

Les marins, qui avaient à Eupatoria un service très dur et ne reculaient devant aucune fatigue, durent néanmoins suspendre leurs travaux.

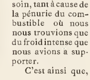
Le vent Nord-Est se calma peu à peu et le vent du Sud reprit ses droits : il nous amena une température moins rigoureuse, mais aussi une nouvelle série de tempêtes et de naufrages.

Eupatoria n'a pas, ainsi que je l'ai déjà dit, de port. Sa rade est ouverte et sans abri, exposée particulièrement aux vents du Sud, qui soulèvent incessamment des flots furieux et faisaient courir les plus grands dangers aux vaisseaux, très nombreux, qui s'y trouvaient alors.

Aussitôt qu'un de ces coups de vent était à craindre, les équipages de tous les navires étaient en alerte, chacun à son poste de manœuvre; ceux à vapeur, sous pression, pour soulager les ancres. Mais une fois la tempête arrivée, si une chaîne d'ancre venait à se briser, le navire était perdu. La seule préoccupation alors était d'arriver à le faire échouer de la façon la moins dédommageable pour l'équipage et pour la cargaison. Les abords de la plage s'y prêtaient merveilleusement : sans rochers, sans écueils, formée d'un sable fin en pente douce.

La manœuvre consistait à diriger le navire perpendiculairement vers la terre; alors, quand il rencontrait le sable, poussé par le vent, il s'y enfonçait et y restait profondément encastré, présentant son arrière aux flots qu'il fendait et auxquels il pouvait ainsi résister. Mais si la manœuvre ne réussissait pas, si le navire, au lieu de l'arrière, présentait le flanc aux vents furieux, en quelques instants il était démoli et ses débris dispersés.

Pendant la mauvaise saison que nous passâmes à Eupatoria, dix-neuf navires vinrent ainsi s'échouer sur la plage au milieu de mille péripéties et de vives émotions partagées par les témoins de ces luttes contre les éléments. Les équipages étaient généralement sauvés, la cargaison souvent peu avariée. L'administration achetait alors la coque, qui faisait du bois de chauffage, dont nous avions grand besoin, tant à cause de la pénurie du combustible où nous nous trouvions que du froid intense que nous avions a supporter.



C'est ainsi que,

presque au début de notre séjour à Eupatoria, *Le Torino*, beau trois-mâts italien, vint s'échouer, mais providentiellement, en avant d'un embarcadère que nous avions. Cet embarcadère ne se prolongeait pas suffisamment pour qu'un petit vapeur, qu'on nous avait envoyé pour le service de la rade, pût l'accoster : le service maritime en était compliqué.

Ce navire échoué, et intact du reste, continua, poussé par le vent, à avancer lentement, traçant son sillon à travers les sables, toujours dans la direction de l'embarcadère. On craignit un instant qu'il n'en renversât le tablier ; mais il s'arrêta à propos, à une faible distance et dans une direction tellement précise qu'un habile ingénieur n'eût pas mieux réussi.

Un pont le réunit à l'embarcadère ; son chargement, rapidement enlevé, fut remplacé par des pierres pour assurer sa stabilité. L'intendant l'acheta plus tard pour en faire un dépôt de charbon, et pendant toute la campagne, il nous fut de la plus grande utilité : prolongeant l'embarcadère que, désormais, notre petit vapeur put accoster, évitant ainsi les transbordements.

Le 6 mars, il y eut un coup de vent terrible ; les flots déferlaient au delà des quais jusque sur les places et dans quelques rues de la ville. La nuit fut affreuse : on entendait, au milieu de sourds grondements, des sifflements aigus, des bruits sinistres, et les feux des navires s'agitaient convulsivement dans le ciel noir.

Quand vint le jour, matelots et soldats couvraient la plage. A ce moment, un navire autrichien, *Le Ramolo*, ses chaînes rompues, allait à la dérive, tantôt comme une mouette sur la cime des vagues, tantôt disparaissant dans la profondeur. Il échoua à une encâblure du rivage; mais, se présentant mal à la vague, il ne put résister aux coups de mer qu'il recevait. Ce fut l'arrière qui partit d'abord, puis un mât qui tomba. Des soldats, de différentes armes, se tenaient anxieux sur la plage. M. le lieutenant de vaisseau Bourdais, commandant du port, était là aussi, venu avec quelques matelots, apportant des cordages, des grappins, tout enfin ce qu'on avait pu se procurer pouvant aider à un sauvetage.

Déjà plusieurs hommes avaient tenté de porter une amarre ; mais, roulés par les flots, ils n'avaient dû la vie qu'au courage et à la présence d'esprit de leurs camarades.

La démolition du navire allait vite : bientôt il n'en reste



que le squelette et une petite portion du pont, où les malheureux naufragés se sont groupés, tendant des bras suppliants vers le rivage; une vague énorme les enlève et soudain ils s'enfoncent et disparaissent dans les eaux avec l'espèce de radeau qui les porte.

Mais lorsque tout paraît bien fini, une autre vague soulève cette épave, la rapproche du rivage et, en se retirant, la laisse immobile : elle touchait au fond. De suite, aussi prompt que l'éclair, un matelot, un Breton, Penhoat, se jette à l'eau portant une amarre. Une vague le couvre, mais il reparaît, et, moitié marchant, moitié nageant, il arrive enfin. D'autres suivent son exemple, et plusieurs cordes, solidement amarrées, établissent une communication entre l'épave et la terre. C'est alors à qui arrivera le plus vite pour sauver ces malheureux que chaque vague nouvelle menaçait d'emporter. Tous, jusqu'au dernier, sont transportés sur la plage. Ils étaient seize ou dix-sept, la plupart inertes, livides, plus morts que vivants.

Pendant ce temps, on a préparé, à l'état-major de la place, ce qui peut leur être utile : couvertures, vêtements, vin chaud; le docteur, qui les attend, organise tout. Ils ne tardèrent pas à y arriver, portés par leurs sauveurs.

Les soins qui leur furent prodigués les remirent bientôt de la terrible épreuve qu'ils avaient traversée; mais ils restaient absolument dénués de tout. On fit une collecte pour leur venir en aide ; ceux qui les avaient sauvés, au péril de leur vie, en furent les promoteurs et voulurent y donner leur obole.

Qu'ils sont beaux, généreux, grands par le cœur, nos vaillants petits soldats de France ! Que Dieu fasse toujours germer en eux ces sentiments chrétiens ! ce sont eux qui, souvent à leur insu, font si noblement battre leur cœur.

Rappelons un moment de gaieté que l'on eut à la cantine. La mauvaise saison est passée, on sent le printemps venir. Sous l'impression de cette saison mystérieuse, une cantinière a perdu la raison ; après certains démêlés, elle a déclaré qu'elle en avait assez d'Eupatoria, de son mari, de sa cambuse ; qu'elle rendait sa cantine et s'en allait aux Russes. Effectivement, malgré tout ce qu'on avait pu lui dire pour la détourner de son projet, elle avait disparu, emmenant avec elle son plus fidèle Achate, pour la soutenir dans les péripéties de son odyssée.

Il faisait un temps frais et brumeux. Néanmoins l'hiver finissait; on sentait l'approche du moment où tous les êtres cherchent un ami, regardent le mystérieux bocage et les feuilles qui commencent à pousser, où les oiseaux voyageurs regardent le nid de la saison nouvelle... La cantinière avait la réputation d'un bon enfant et comptait beaucoup d'amis au régiment. Aussi l'émotion fut-elle grande quand on apprit sa désertion. On vint aussitôt faire connaître cet événement à l'état-major de la place. L'heure de la nuit était déjà avancée ; on ne savait pas la direction prise par les fugitifs. Tous les avant-postes furent prévenus aussitôt avec ordre de prendre leurs mesures pour les arrêter.

Ils furent trouvés déjà assez loin, mais encore vaillants, cherchant à se dissimuler le long du lac Sasik. Conduits à un petit poste où ils passèrent le restant de la nuit, une des reconnaissances du matin les ramena à la place, où ils arrivèrent gelés, mouillés, rompus, mais jurant qu'on ne les y prendrait plus.

Il y eut une vive émotion à la cantine en les voyant revenir. On fit fête aux fugitifs, on but à leur santé; ils dirent qu'ils avaient été bien bêtes ! On rit; on entonna la chansonnette gaie ; le mari et la femme s'embrassèrent avec effusion ; tout fut pardonné..... tout fut à la joie.

Vers la fin du mois de février, nous reçûmes l'avis de la conclusion d'un armistice jusqu'au 31 mars. Aussitôt des rela-

tions s'établirent entre les officiers français et les officiers russes de l'armée d'observation que nous avions devant nous.

Elles furent, hâtons-nous de le dire, empreintes de suite de franchise et même de cordialité. Ils avaient, comme nous, beaucoup de malades, mais ils manquaient de bien des choses que nous avions; les médecins se mirent en rapport entre eux... En voyant la fraternité qui existait entre les officiers des deux armées, on n'aurait jamais pu penser qu'ils appartenaient à deux nations ennemies, venant de se faire une guerre acharnée, et entre lesquelles il n'existait qu'un simple armistice.

Le général d'Allonville invita, le 17 mars, à une entrevue, le général Schabelsky, commandant de la deuxième armée russe de Crimée, que nous avions devant nous. Il avait fait dresser une tente au bord de la mer, à peu de distance de la redoute du *Henri IV*.

A midi, le général russe arriva avec son aide de camp et une escorte de quatre dragons et de quatre cosaques, commandée par un officier. Le général d'Allonville, accompagné des généraux de Failly et Valzin-Esterhazi, suivi d'un état-major au milieu duquel il m'avait fait l'honneur de m'inviter, vint le recevoir; ils se serrèrent la main et il le conduisit dans la tente avec les officiers qu'il avait amenés. Madame d'Allonville, qui s'y trouvait, leur en fit les honneurs avec un bonne grâce charmante.

On se mit aussitôt à table. La conversation fut de part et d'autre pleine d'esprit, d'aisance et de courtoisie. On parla des petits événements dont on avait été témoin, des petites opérations de la campagne. « Pourquoi, demanda le général Schabelsky, à Shobotar, n'êtes-vous pas venu nous rechercher au delà du ravin? Nous nous étions pourtant mis en mesure de vous bien recevoir. — C'est, lui répondit le général d'Allonville, parce que nos chevaux n'avaient pas trouvé à boire. Mais, continua-t-il, pourquoi, général, n'êtes-vous pas venu nous attaquer dans notre bivouac la nuit suivante? Nous comptions pourtant bien sur votre visite, et n'avons dormi que d'un œil, la bride au bras..... » Le dernier mot de cette conversation rétrospective restait au général d'Allonville. Mais cette entrevue avait été pleine de marques de sympathie et d'estime réciproques.

Pendant ce temps, il se passait au dehors une scène qui mérite d'être racontée: on avait préparé un petit repas pour les escortes. Russes et Français eurent bientôt fraternisé; mais ils ne pouvaient s'exprimer que par le monosyllabe traditionnel qui se croisait: Bono, bono, bono! Tout à coup, un dragon russe saisit le bras d'un dragon français et, cherchant à faire comprendre qu'il parle au nom de ses camarades, il dit ces paroles, traduites par un interprète: « Désormais, plus de guerre entre les Français et les Russes; qu'ils soient frères! Que la paix soit sincère et éternelle comme l'amitié que je te jure à la face du soleil, père de la nature! » Et il étendit le bras vers l'astre resplendissant.



Cet enfant du Nord parlait comme un prophète! Le temps était splendide; le soleil, de son disque radieux, éclairait une mer limpide, pendant que la musique de l'un de nos régiments faisait entendre des accords harmonieux.

Après le déjeuner, le général d'Allonville sortit de la tente suivi du chef russe, et ils se séparèrent en se serrant cordialement la main.

Le 30 mars, de l'Esplanade des Invalides retentissaient 101 coups de canon qui le 2 avril, eurent leur écho dans tous nos camps: c'était pour annoncer la conclusion de la paix.

Désormais nous ne fûmes qu'à nos préparatifs de départ.

Les chevaux, pas plus que les hommes, n'avaient subi impunément les fatigues et les privations de tous genres, l'intempérie des saisons auxquelles ils avaient été exposés pendant cette dure campagne. La plupart étaient atteints d'une espèce de gale que l'on ne pouvait pas espérer guérir dans les conditions où l'on se trouvait; l'on ne pouvait pas non plus penser à les ramener en France dans cet état.

On dut penser à s'en défaire, mais ce n'était pas facile. On parvint néanmoins à conclure un marché avec un Tartare juif, qui les acheta tous pour le prix moyen de dix francs pièce. Il y en avait cinq ou six cents, provenant de tous les régiments. On les lui livra, et, aidé de quelques Tartares, il les conduisait en troupeau, en suivant la langue de terre étroite qui sépare la mer du lac Sasik. D'abord, tout alla bien; ils étaient déjà près de la redoute construite à côté des débris du *Henri IV*. C'était alors midi, et ces chevaux qui, malgré leur état, avaient conservé bon appétit et de bonnes oreilles, entendirent la sonnerie appelée, dans les régiments, *la botte*, qui est le signal du repas qu'on donne habituellement aux chevaux à cette heure.

Tous, instinctivement, firent demi tour et partirent au galop pour retourner dans leurs cantonnements. Cette preuve d'intelligence de la part de ces animaux fit le désespoir de leur nouveau propriétaire qui, après une nouvelle livraison, dut combiner un moyen moins primitif, mais plus sûr, de les conduire dans ses pâturages.

C'était, sur le rivage et sur les navires en rade, une animation extraordinaire. Tout un monde bigarré de gens de diverses nations, les uns bien portants, les autres malades, accompagnés de leurs animaux et de leurs ustensiles, avaient envahi la plage pour tâcher de hâter leur tour d'embarquement. Réunis par petits groupes, chacun installé à sa manière, ils y restaient jour et nuit, y faisant leur cuisine, formant le bivouac d'une bohême innombrable, que quelques feux éclairaient bizarrement la nuit. Ils avançaient peu à peu vers le rivage, au fur et à mesure que les embarqués faisaient de la place.

On voyait au-dessus des navires et des chalands les palans s'agiter, descendre à vide et remonter sur le pont des vaisseaux des assemblages de gens et d'objets formant parfois des grappes singulières: un matelas, un lit où un impotent restait couché, était hissé avec des membres de la famille se tenant aux cordages; des ânes, des chevaux, les propriétaires restant à califourchon ..

Le 3 mai, le général d'Allonville part avec la cavalerie pour aller, par terre, à Sébastopol et s'y embarquer.

La division du général de Failly s'embarque et part le 9. Les Ottomans partent ensuite.

Le 30 mai, il ne reste à Eupatoria que le 17e bataillon de chasseurs à pied, commandé par le chef de bataillon de Férussac, et en rade, *Le Véloce*, *La Saône* et un transport à vapeur.

Ce jour-là, le commandant de Férussac se rendit, avec son bataillon en grande tenue, sur la place de la Mosquée, remit avec solennité les clefs de la ville au nouveau gouverneur provisoire russe, un capitaine de gendarmerie, et, après avoir défilé, il conduisit ses hommes au port d'embarquement.

GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS.

(Illustrations de Alfred Pâris.)

FIN.

L'Indouchine

Arsène Poinat passait pour avoir fait tous les métiers. C'était inexact; car il y a d'honnêtes métiers. Après s'être abstenu de ceux-ci et n'avoir point obtenu des autres les résultats qu'il en attendait, c'est-à-dire assez de numéraire pour pratiquer librement les divers péchés capitaux auxquels il se sentait enclin, il s'était promu « ancien notaire », et il avait fondé, au chef-lieu d'arrondissement de la Norville, sous la dénomination de cabinet d'affaires, une sorte d'officine suspecte qui, depuis dix ans, donnait des fourmis à la magistrature et à la gendarmerie.

Au physique, il exposait, sur un ventre honorable, une forte chaîne de montre, propre à inspirer au client de la sécurité, et sa bouche de requin, plantée de terribles crocs que démasquait incessamment son sourire amorceur, semblait attendre le passage de la proie, entre deux favoris d'un poil court et rude que poivrait la cinquantaine.

Au moral, il constatait avec une douloureuse surprise qu'il ne suffit pas toujours d'être malhonnête pour mener à bien sa fortune; car le cabinet d'affaires ne lui avait pas mieux réussi que le reste; et peu s'en fallait qu'il ne songeât à se précipiter dans un puits ou même à se détourner du vice pour suivre la vertu, qui lui semblait plus lucrative, quand un événement local vint le relever de cet excès de découragement.

Il y avait, près de la Norville, un domaine dont le parc et le château ne laissaient rien à souhaiter, dont les fermes valaient plusieurs millions, et que les paysans du canton appelaient « l'Indouchine » parce qu'il avait pour fondateur un vieillard qui s'était enrichi en négociant avec l'Annam et le Tonkin, bien avant que la grande peninsule indo-chinoise ne fût célèbre parmi nous et que l'occupation française ne l'eût définitivement ouverte aux Anglais. Or ce précurseur était mort récemment, et l'Indouchine venait, au jeu des enchères, d'échoir à une personne retirée du corps de ballet de l'Opéra, après fortune faite. D'après la rumeur publique cette personne avait consacré tout son patrimoine à l'acquisition du superbe domaine, à cause des déboires que lui avaient causés ses valeurs mobilières, violemment éprouvées par plusieurs kracks successifs. On ajoutait qu'elle n'avait ni famille ni relations et qu'elle allait vivre là, toute l'année, en la seule compagnie de ses gens.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'Arsène Poinat relevât la tête et humât le vent. Il estimait qu'une vieille poupée qui n'avait jamais usé de ses facultés intellectuelles que pour se faire habiller et coiffer à merveille, pour évoluer sur ses planches, en tutu de tarlatane, ne devait pas être d'une capture bien compliquée pour un praticien de sa force.

Et, comme c'est des abattements les plus profonds que l'on rebondit aux plus hautes espérances, son rêve qui n'était allé, au premier moment, qu'à devenir l'homme d'affaires de la dame, puis le familier du château, puis l'intendant auquel les pots-de-vin font la haie, s'enflait bientôt à une autre chimère. On rompt avec un homme d'affaires; on demande des comptes à un intendant et on le renvoie... Pourquoi ne pas prétendre plutôt à la situation suprême, à celle qui lui ferait tomber pleinement et définitivement l'Indouchine entre les mains? Est-ce que les femmes de cette sorte, à l'heure de la retraite, n'ont pas toutes la frénésie d'un mariage qui leur permette de recevoir l'évêque à leur table? Et était-il à croire que celle ci ferait la renchérie à propos d'un bourgeois patenté de la Norville, d'un ancien notaire prêt à devenir membre du conseil de fabrique, s'il le fallait. Notre homme n'était pas d'ailleurs sans compter, en cette opération, sur l'appoint de ses agréments physiques, qui lui semblaient de bonne prise. Pour les rehausser encore, il n'hésita pas, dès qu'une telle appétence nuptiale se fût cristallisée en son cerveau, à se pourvoir d'une cravate que le coiffeur de la sous-préfecture lui recommanda entre toutes, d'une paire de gants blancs, d'une redingote de cérémonie. Puis, lorsque la dame fut installée, il se fit raser de près le menton, donna un tour galant à ce qui lui restait de cheveux aux tempes, et, accommodé comme un Auvergnat qui se serait mis en dépense pour assister à une noce de charcutiers, il marcha sur l'Indouchine. Ce fut d'une allure de danseur, la face épanouie, les dents au vent, prêt à tous les ris et à toutes les grâces qu'il gravit le perron du château.

Un domestique sommeillait dans le vestibule. Il lui toucha l'épaule pour l'avertir. Mais, en même temps, il s'exclamait. Le dormeur n'était autre qu'Alexis, le premier valet de chambre de l'ancien propriétaire. Il lui était plus d'une fois arrivé de se mesurer ensemble au piquet voleur, dans les petits cafés de la Norville. Ils se serrèrent donc familièrement la main. « Alors, Alexis, vous avez conservé votre situation? Tant mieux!



— Oui, oui. Et quel vent vous amène, Monsieur Poinat?

— Oh!... rien... le simple désir, en qualité de voisin, d'une visite de courtoisie aux nouveaux châtelains.

— Les nouveaux châtelains... vous savez qui c'est?

— Oui et non... vaguement... une vieille dame, je crois. »

Alexis devint gouailleur. Et, comme l'autre l'interrogeait du regard, en simulant la candeur...

« Alors Monsieur désire voir Madame? Et Monsieur croit qu'on le recevra?

— Pourquoi pas? Je suis bon à recevoir, il me semble. »

En même temps, il faisait montre de sa carte de visite. il mettait le valet de chambre en demeure d'y constater sa qualification d'ancien notaire, qui lui semblait péremptoire. Mais Alexis ne voulait pas même y jeter les yeux. Il se récusait du geste...

« Parbleu! je sais bien que Monsieur Poinat n'est pas un chemineau. Mais on ne le recevra pas, parce qu'on ne reçoit personne.

— Comment?

— Monsieur n'a donc pas entendu causer de Madame?

— Ne nous attardons pas... on prétend que c'est une ancienne ballerine. Est-ce pour cela qu'elle s'abstient de recevoir, et que vous souriez?

— Du tout! Mais, vraiment, Monsieur ne sait rien de plus?

— Rien. De quoi s'agit-il donc?

— Si je le racontais, Monsieur ne me croirait pas. Il me prendrait pour un fou.

— Dites toujours.

— Non, ça ne se raconte pas. Il faut que ce soit... vu. »

Et, comme le visage d'Arsène Poinat se congestionnait de curiosité, Alexis se laissa fléchir...

« Tenez, je veux faire pour vous ce que je ne ferais pour personne. Malgré la consigne, je vais tâcher qu'on vous reçoive. »

Ce disant, il prenait la carte qui était restée aux doigts de son protégé, et il quittait le vestibule, mais en haussant les épaules du geste d'un homme qui se charge d'une négociation dont l'issue est bien douteuse.

Cependant quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il revenait annoncer le succès de sa démarche et inviter l'autre à le suivre. Ils traversèrent un certain nombre de pièces qui ne bénéficiaient de la lumière solaire qu'à travers les lames de leurs persiennes closes, où l'on apercevait un mobilier emmaillotté de housses, et dont les parquets crépitaient sous le pied qui contrariait le jeu de leurs bois. Puis une porte fut ouverte sans bruit. Et pendant que, d'une voix amortie comme un souffle, Alexis articulait le nom d'Arsène Poinat puis énonçait sa qualité d'ancien notaire, il fut loisible à celui-ci d'apercevoir une chambre mystérieuse, dont les ténèbres n'étaient atténuées que par le halo d'une veilleuse à feu vert, et où il semblait que se balançât dans l'espace quelque monstrueux oiseau préhistorique aux ailes éployées de l'une à l'autre muraille. Il y avait là de quoi lui figer sur la lèvre le bouquet de sourires qu'il méditait pour son entrée de jeu. Et ce ne fut pas sans appréhension qu'il franchit ce seuil au delà duquel semblait l'attendre tout l'appareil des épreuves maçonniques. Il n'en était rien cependant. Lorsqu'il fut entré depuis quelques instants et que ses yeux s'accoutu-



mèrent à l'obscurité ambiante, il démêla que l'aigle antédiluvien dont il s'était d'abord effaré n'était autre qu'un hamac d'où pendait une main pâle, chargée de joyaux. Il en conclut que ce hamac devait être occupé par la propriétaire de l'Indouchine. Alors il se hâta de procéder aux ronds de jambe et aux jeux de prunelle qu'il jugeait propres à déceler l'émoi d'un homme du monde en présence de la Beauté. Mais, dans cette ombre et sous ce hamac, c'était là de la galanterie blanche. Il s'en rendit compte, au bout de quelques passes; et il n'insista point. Il ne savait non plus que dire, car cette mise en scène imprévue lui coupait toutes les répliques dont il s'était depuis longtemps approvisionné pour mettre à flots l'entretien. Et, comme il était dans cette incertitude, les yeux en l'air, la bouche bée, ce fut la dame qui entra en matière, d'une voix excédée, avec ces mots d'où il était impossible de nier que toute préoccupation de courtoisie ne fût exclue :

« C'est insupportable d'être dérangée par le premier venu... Enfin !... puisque Alexis s'intéresse à vous, je veux bien que vous causiez ici quelques minutes avec ma femme de chambre. . »

En même temps, de sa main pendante, elle désignait, à la tête du hamac, sur la plate-forme d'une de ces échelles roulantes dont on use dans les bibliothèques, un être humain qu'Arsène Poinat n'avait point encore remarqué. Elle ajouta :

« Vous voyez, elle est en train de me faire manger. Allons, Nanine, parle à cet individu. Parle-lui de moi. C'est encore cela qui m'ennuiera le moins. »

Un galant homme ne pouvait hésiter à sauter sur la réplique, en déclarant que nul sujet d'entretien ne serait de nature à le charmer lui-même davantage. Le directeur du cabinet d'affaires n'hésita donc pas. Mais comme il donnait de la voix à plein registre pour formuler avec le plus d'éclat possible une si gracieuse assertion, ce fut aussitôt, dans le hamac et sur l'échelle, un soulèvement de protestations qui lui coupèrent net le madrigal sous la dent...

« Chtt!... Chtt !... Oh !... Oh !... »

Puis la femme de chambre prit la parole en sourdine, le geste prohibitif de toute nouvelle démonstration vocale :

« Sachez que les nerfs de Madame ne peuvent supporter aucun bruit. Le seul choc d'une fourchette, d'une cuiller ou d'un couteau sur une assiette lui produit l'effet d'un coup de canon. Il faut lui apporter ce qu'elle mange tout découpé. Elle ne prend que quelques bouchées à la fois, mais toutes les demi-heures, jour et nuit. Nous sommes trois pour ce service-là. D'ailleurs Madame craint la lumière autant que le bruit. Et c'est pour cela qu'elle vit dans une chambre obscure dont elle ne sort jamais pendant le jour. A Paris, elle sortait quelquefois la nuit, quand il n'y avait pas de lune. Mais ici elle a peur que le rossignol ne lui déchire les oreilles. Enfin Madame ne pourrait vivre si elle ne sentait l'air circuler autour d'elle. Voilà pourquoi sa vie se passe dans un hamac. Et Madame est dans cet état depuis ses grandes pertes à la Bourse. Ça lui a disloqué les nerfs. N'est-ce pas, Madame ?

— Dire qu'il ne me reste plus maintenant, avec ce domaine, que cent mille francs de rente ! C'est affreux !

— Oui... on croirait qu'on ne dépense rien, dans un hamac. Mais quand on ne peut digérer que de la laitance des sterlets du Volga et le foie des bécasses d'Irlande, quand il faut que le matelas du hamac soit d'un duvet d'Orient qui coûte cent louis la livre, et qu'on renouvelle tous les mois, c'est vrai que la vie est bien chère.

— Avec dix mille francs de moins par an, je n'y arriverais pas, Nanine. Pourvu que mon misérable revenu ne soit pas encore écorné !

— Comment donc Madame pourrait-elle craindre qu'il ne le fût ? Madame n'a plus que de la terre. Ça n'est pas exposé aux coups de Bourse, la terre !

— Mais il y a cette abominable politique. Vous savez bien, Nanine, ce que j'ai rêvé la nuit dernière ?

— Oui... Madame a rêvé que les radicaux, les socialistes, toutes ces bêtes malfaisantes, l'emportaient aux prochaines élections, et qu'on écrasait Madame d'impôts inattendus, et qu'on partageait les fermes de Madame, et qu'on chassait Madame de son hamac, et que Madame était obligée de manger du bœuf dont elle coupait elle-même les bouchées dans son assiette...

— Je m'en suis réveillée couverte de sueur froide.

— Il y avait de quoi !

— Et quand je pense qu'à l'automne prochain, dans six mois à peine. on renouvelle la Chambre !

— Mais que Madame ne s'inquiète donc plus de ce ridicule cauchemar ! Là!... Voilà Madame aux champs ! Je la sens toute tremblante...

— Les valeurs m'ont été si funestes! Et je croyais être si tranquille avec la terre ! Mais on n'est tranquille avec rien ! Quel supplice que d'avoir de l'argent !

— Que Madame se fasse une piqûre. Ça la calmera.

— Oui... ma trousse !... oui.

— Et ce monsieur ?

— Quel monsieur ?

— L'homme qui est là, le notaire...

— Ah ! Il est encore là? Je l'avais oublié. Eh bien, mettez-le à la porte, Nanine. »

Tant de désinvolture n'était pas pour surprendre de la part d'une personne gâtée par tous les triomphes de la vie et qui avait contracté, au foyer de l'Opéra, l'habitude d'en user cavalièrement avec des seigneurs d'une autre encolure qu'Arsène Poinat. Il n'en était pas moins vrai que, pour un homme qui avait fait le voyage en se flattant de produire une impression décisive, le résultat laissait à souhaiter, et qu'il lui eût fallu un robuste optimisme pour ne pas reconnaître qu'il y avait encore loin de l'entrevue par laquelle venaient de débuter ses relations dans la place à l'opération matrimoniale où il souhaitait de les voir aboutir. Aussi fût-ce la tête basse et la lippe déconfite qu'il descendit, en quittant le château, le perron dont son pied conquérait les marches, il n'y avait pas une demi-heure. Cependant un homme de cette mâchoire, après s'être forgé un tel rêve, après avoir engagé une partie qui n'allait pas à moins qu'à faire tomber l'Indouchine en son sac, ne pouvait jeter les cartes à la première manche. Il lui semblait inadmissible qu'il n'y eût pas, à la cuirasse de l'affaire, un défaut où il pourrait porter le fer...

« Oui, je trouverai le défaut de la cuirasse... je le trouverai ! »



Pour le chercher, il se mit sous clef dès qu'il fut rentré chez lui, après avoir enjoint à sa bonne de refuser la porte à tout venant, jusqu'à nouvel ordre. Et, pendant des jours et des nuits, il demeura méditatif, la cervelle houleuse de desseins contraires, de chimériques imaginations qui l'égarèrent un instant jusqu'au regret de ces anciennes « guerres privées » où il était loisible à un aventureux compagnon de chevaucher, à la tête des siens, contre le domaine qu'il convoitait et de le confisquer à la seule condition de déposer le propriétaire au fond d'une oubliette. Mais, hélas! il n'y avait pas à y songer. Arsène Poinat ne pouvait, quelque avantage qu'il en eût recueilli, restaurer à son profit ces mœurs abolies, lever une bande et, avec son ventre pointu, avec ses favoris de procureur, s'affubler du casque et du haubert pour aller mettre le siège devant l'Indouchine. Aussi ne s'arrêta-t-il pas longtemps à cette rêverie. Il en remua d'autres et d'autres.

Enfin, une nuit, les cornes de Moïse lui jaillirent du front : le feu céleste avait visité son cerveau ; et sa bonne fut réveillée par un grand bouleversement de meubles, accompagné de cris. Comme elle le voyait en proie, depuis huit jours, à un désarroi qui lui égarait les yeux et l'empêchait de prendre sa nourriture normale, elle crut au plus mal, elle courut à sa chambre, sans autre appareil que la chemise dont elle se trouvait

pourvue, et, l'oreille contre la serrure, elle cherchait à reconnaître, avant de frapper, s'il ne s'agissait pas d'un accès d'aliénation furieuse au cours duquel il n'eût peut-être pas été prudent d'intervenir. Mais elle perçut alors que les vociférations dont elle avait pris ombrage n'étaient que les traits de force d'une sorte de harangue dont son maître régalait une sorte d'auditoire imaginaire, en s'accompagnant de coups de poing sur sa table et de horions à ses chaises. Il déclarait qu'une Force à laquelle il avait longtemps résisté le poussait à prendre part comme candidat aux prochaines élections, que cette force n'était autre que l'amour de l'humanité et de son pays, la passion de la justice, la soif de combattre par une politique franchement révolutionnaire la monstrueuse inégalité des conditions sociales. S'il avait lutté jusque-là contre une si noble ambition, s'il l'avait tenue secrète, c'est parce qu'il hésitait à substituer aux délices de son état obscur, à la « précieuse humilité » dont parle le poète, les terribles hasards de la vie publique. Mais c'en était fait maintenant ! Il se repentait d'une si coupable pusillanimité. Il ne pouvait supporter davantage l'iniquité des lois. Il consentait à en devenir le réformateur. Qu'on le nommât, et les déshérités, dont il prenait la cause en mains, ne tarderaient pas à voir la grande propriété disparaître à leur profit sous un système d'impôts dont il avait passé ses veilles à combiner le mécanisme et pour lequel il s'engageait à lutter par la parole et par la plume, au Parlement et dans le pays, jusqu'à ce qu'il en eût assuré le triomphe, dût sa vie, épuisée par tant de zèle, être l'enjeu de la partie !!!

La bonne était fort surprise de l'oraison. Mais, comme elle



n'y comprenait rien, elle la trouvait imposante. Et elle alla se recoucher en hochant la tête d'admiration :

« Y plaide ben, tout de même !... »

Ce fut aussi l'impression de la plupart des électeurs de l'arrondissement de la Norville, dès qu'Arsène Poinat leur fit entendre les propos auxquels il s'était exercé cette nuit-là dans sa chambre et dont sa bonne avait recueilli la primeur par le trou de la serrure. La campagne électorale ne s'ouvrait qu'à la fin de l'été. Cependant, pour ne pas laisser refroidir sa rhétorique, il résolut de prendre immédiatement position, par des conférences préparatoires. Et, de salle de danse en salle de danse, de tréteaux en tréteaux, il se mit à colporter sa parade de démagogue qui ne sautait que pour le peuple. Mais pendant qu'il régalait l'auditoire de ses plus dévotes grimaces, son œil ne cessait de tenir l'arrêt du côté de l'Indouchine, qui était le but suprême de l'opération.

Pour que cette opération ne trompât point son attente, il avait, dès la première heure, convoqué son camarade de vermouth, le valet de chambre Alexis ; et, après s'être plaint à lui de la réception dont il avait eu à souffrir dans la chambre au hamac, après lui avoir témoigné qu'il nourrissait le désir de se venger d'un pareil accueil, il l'avait chargé de transmettre « au château » la nouvelle de sa terrible candidature :

« Allez dire à celle vers qui je vous envoie que j'ai en portefeuille une réforme fiscale à mettre sur la paille tous les gens de sa sorte, et que je suis du bois dont on fait les ministres des finances ! Voilà...

Il allait ajouter : « Voilà deux louis pour vous ». Mais il les économisa en considérant que, puisqu'il chargeait ce domestique d'une communication qui devait être désagréable à sa maîtresse, il était superflu de le soudoyer pour s'assurer de son zèle. Il estimait d'ailleurs qu'en paraissant mettre du prix à la complicité d'Alexis, le drôle dresserait peut-être l'oreille et n'avancerait plus que sur un pont de billets de banque. C'était donc tout gagner que de s'en tirer avec lui sans appoint de numéraire. De fait, le valet de chambre n'y entendait pas malice. Ce fut un jeu qui le charma que de terroriser sa maîtresse en l'avertissant de la candidature d'Arsène Poinat, puis en lui grossissant de jour et jour la figure du sire. Il le donnait, ainsi que l'autre le lui avait suggéré, pour un homme qui n'entrerait pas au Parlement en simple comparse, mais en réformateur à qui ne tarderait pas à être confié, en quelque combinaison ministérielle, le soin de bouleverser les finances de l'Etat.



Pour appuyer ses dires, il recourait au témoignage oral des autres domestiques qu'il avait mis dans le jeu, et au témoignage écrit d'une petite feuille locale dont le futur ministre s'était assuré les complaisances. Il ne dépassait point au reste la vérité quand il constatait les progrès et prédisait la victoire du redoutable candidat. Car Arsène Poinat n'avait en face de lui qu'un adversaire retenu par le scrupule de ne pas promettre plus de réformes que le bon sens n'en comportait. Et comme il n'y a pas grand'chose à espérer des hommes quand on ne s'adresse qu'à leur raison, mais qu'on peut tout en attendre au contraire lorsqu'on flatte leurs convoitises et leur envie, le destructeur de la grande propriété devait triompher. Les elections s'accomplirent; il triompha, en effet.

Le lendemain matin, dès l'aurore, Alexis frappait à sa porte. Il était venu maintes fois, au cours de la campagne, l'entretenir des angoisses de la dame au hamac, de la progression de son affolement, à mesure que se précisaient les chances de celui qu'elle en était peu à peu arrivée à regarder comme la Tarasque en marche contre ses laitances de sterlets, contre ses foies de bécasses, contre le duvet oriental de son matelas, c'est-à-dire contre la substance même de sa vie. Et les deux compères avaient trouvé là des occasions de gorges chaudes qui tendaient à prouver que la politique est souvent plus drôle qu'on ne le



pense. Cette fois, le valet de chambre arrivait en parlementaire..

« Elle vous demande ! » s'écria-t-il.

« Ah ! Que me veut-elle ?... »

Et notre homme feignait une hautaine indifférence. Mais, au fond, il tremblait de satisfaction. « Enfin ! » pensait-il.

Une heure après, il pénétrait dans la chambre où sa première visite avait si mal tourné. Il ne doutait pas que, grâce au scrutin de la veille, celle ci ne lui donnât plus de satisfaction. En effet, ce fut d'une voix ensorceleuse que, avant de le laisser parler on se hâta de l'interpeller. Il n'était plus question, cette fois, de déléguer la femme de chambre à la conversation...

« Eh bien, mauvaise tête, on ne vous voit plus ! Il faut que l'on vous fasse prier de venir ? »

C'était, on l'avouera, de l'impudence. Et comme il avait les

cartes en mains à présent, tout l'invitait à quelque persiflage. Mais il estima qu'il était de galanterie d'épargner une personne dont il n'avait pas moins de cent mille livres de rentes à espérer; et ce fut avec une respectueuse effusion qu'il la remercia d'avoir bien voulu se souvenir de lui.

« Me souvenir de vous? Comment donc? Mais vous êtes de ceux qu'on ne saurait oublier.

— Je ne me croyais pas assez heureux pour avoir produit une si vive impression », ne put-il se défendre de murmurer.

En même temps il admirait à quel point la dame conservait, en dépit de sa névropathie, le sens de l'astuce; car il était difficile d'admettre qu'elle fût sincère en faisant allusion aux traces laissées dans sa mémoire par un homme dont il ne lui avait été donné ni de voir le visage ni d'entendre la voix, et dont elle avait paru prendre la personnalité en si mince considération. Elle perçut sans doute la suspicion qu'éveillait son dire. Pour le corroborer, elle ajouta :

« La preuve que je ne vous oubliais pas, c'est l'intérêt passionné avec lequel je viens de suivre votre campagne électorale. Quel dommage qu'une intelligence de votre valeur se dépense au service d'une si mauvaise cause !... »

Et, à travers un lacet de détours, de diplomaties, de réticences, elle se mit en devoir de conduire son homme du côté du mur au pied duquel elle se flattait d'avoir raison de lui, à l'aide de la forte somme qui en a muselé bien d'autres. Mais lorsqu'il vit où elle tendait, il opposa un magnifique recul. C'était bien de quelque misérable chèque qu'il se souciait! Il se devait à son parti. Il n'était point à vendre! Il ajouta, d'une lèvre en sifflet, avec un hochement de tête suggestif, que, pour déterminer un homme comme lui à renoncer à sa mission politique, il faudrait d'autres appeaux qu'une vile somme d'argent. Et, comme elle le pressait alors de s'expliquer, il finit, non sans s'y reprendre et graduer son aveu, par confesser que le seul bien capable de le détacher de son apostolat social, ne serait autre que la faveur de s'unir à elle sous le régime de la communauté. C'était une botte à laquelle elle ne s'attendait guère. Elle se récria de surprise :

« Mais vous ne me connaissez même pas! Vous n'avez encore vu de moi que l'envers de mon hamac!

— Qu'importe! » proféra-t-il avec la résolution d'un contradicteur auquel on oppose un argument de détail, qui ne saurait l'empêcher de passer outre. Cependant il s'avisa que c'était là peut-être montrer l'oreille sans assez de cérémonie; et il se rattrapa, en enchaînant, après avoir repris salive... « Qu'importe... que je ne vous voie pas?... Je vous respire. D'ailleurs l'amour n'est qu'une affaire d'imagination. Pour moi vous n'êtes pas une femme; vous êtes le corps de ballet de l'Opéra, et c'est lui qui m'enivre en vous! »

Au ton du madrigal, la dame estima que la résolution du sire était irrévocable, qu'elle ne s'en tirerait pas à meilleur compte. Et telle était, en sa pauvre cervelle déjetée, la terreur des impôts dont elle le croyait en mesure de faire instituer le régime, qu'elle céda lors, sans plus de lutte.

« Soit! Mais c'est à condition que vous renonciez à votre politique. »

Il s'empressa de le jurer. En même temps il se portait vers l'échelle à plate-forme; il en gravissait les premiers degrés; il s'emparait de la main pâle, chargée de joyaux, qui pendait du hamac; il y déposait le baiser des fiançailles. Pendant qu'il s'acquittait, tête baissée, de ce voluptueux hommage, elle se pencha un peu hors du hamac, pour le jauger de l'œil; et le mouvement mit en valeur, dans le clair obscur de la pièce, une blanche silhouette à laquelle ne semblait manquer aucun des agréments qu'ont immortalisés les maîtres du XVIII[e] siècle, en leurs figures d'amoureuses; l'ombre noyait le reste. Certes, il y avait de quoi donner satisfaction à des plus renchéris qu'Arsène Poinat. Mais à peine levait-il la tête, se sentant regardé, pour regarder à son tour, qu'à la vue de sa terrible mâchoire, armée pour le sourire, de l'une à l'autre oreille, la fiancée se rejetait au fond de son hamac, en se voilant la face à deux mains.

« Oh! oh! pensa-t-il, elle a peur de se faire voir. C'est un monstre.. »

Et, pour garder tout son courage jusqu'à la signature du contrat, il n'insista pas, il abandonna la main qu'il venait de baiser, il dégringola de l'échelle, il s'enfuit de la chambre, en amant éperdu à qui l'ivresse de la passion ne permettait pas d'en supporter davantage pour cette fois.

De l'autre côté de la porte, Alexis l'attendait, en la curiosité de connaître l'objet et les résultats de l'entrevue...

« Eh bien?

— Eh bien, mon garçon, j'épouse votre patronne ». Et, pendant que le valet de chambre vacillait de stupéfaction, il ajouta, en boudant de la lèvre et de l'épaule : « Seulement, voilà! On m'a coupé les griffes : il va falloir que je donne ma démission.

— Hein?

— Je la mets dans la corbeille. C'est mon cadeau de noces.

— Que va dire votre parti?

— Si j'allais demander à mon parti cent mille livres de rente, me les procurerait-il? »

C'était exact. Cependant Alexis devint sévère :

« Alors vous renoncez à réformer les impôts, vous abandonnez la cause de ces électeurs pour lesquels, depuis six mois, vous pleuriez de tendresse, vous abjurez le radicalisme pour conduire ce vieux rat à l'autel? »

Mais Arsène Poinat se souciait bien, maintenant qu'il était pourvu, des électeurs, des impôts et des boniments dont il n'avait joué que pour se faire pourvoir. Il pivota sur le talon, et, claquant des doigts par-dessus son épaule :

« Eh! mon ami... à d'autres! L'Indouchine vaut bien une messe. »

HENRI PAGAT.

(Illustrations de Albert Guillaume.)





EN ÉQUILIBRE

Les « Petites Mains » de Marquises

AU XVIIIe SIÈCLE

Être « Petite main » en nos temps moroses et dénués n'est que pauvreté et tire-famine. Comme dans la chanson : « En sautant le ruisseau, c'est la faute à Rousseau ! » on a sauté le ruisseau de la Révolution, on a cru bien faire, et les « Petites mains » qui auparavant étaient volontiers marquises ou duchesses, belles dames poudrées et mouchetées, se sont changées tout à coup en de maigrelines artisanes, condamnées au labeur fou, sans nulle joie jamais. Aucune d'elles ne voudrait se laisser conter aujourd'hui que dans les temps reculés où les soldats étaient tous cuirassiers et les grandes dames toutes recluses, sans lawn-tennis ni bicyclette, une reine s'avisa de représenter à l'aiguille, sur une étoffe, l'histoire héroïque de son mari. Et le curieux, c'est qu'après huit cents ans, la broderie existe encore, tant les royales « petites mains » s'étaient appliquées et avaient bien choisi la matière première ; on la peut voir à Bayeux. La reine se nommait Mathilde, et le mari, Guillaume le Conquérant.

Pour en arriver à Madame de Pompadour, en sautant les années, le jeu mignon de la reine Mathilde aura réjoui beaucoup de caprices, amusé toutes les plus Grandes du monde : Blanche de Castille surveille sa bru en filant la laine; Valentine de Milan épand les larmes de sa chantepleure sur sa triste broderie de veuve inconsolée ; Agnès Sorel attend son bon seigneur dans une abbaye de moines, une aiguille à la main et les yeux sur la route couverte de neige. Et c'est au temps où Charles VIII guerroie en Italie que la reine Anne de Bretagne recouvre d'une tapisserie naïve son livre d'heures. Un jour La Mole et Coconas monteront à l'échafaud, on les verra baiser, tout le long du trajet, deux écharpes de soie historiées comme on sait par des « petites mains » princières. Catherine de Médicis elle-même brode des devises sur une soie de Florence, un peu nerveusement sans doute, devant que minuit sonne à Saint-Germain-l'Auxerrois. Que Marie de Médicis s'enfuie aux Pays-Bas, qu'Anne d'Autriche rêve malice contre le Cardinal, elles tricotent ou elles brodent, par bouderie, par contenance, pour s'excuser de ne point entendre les propos et de n'y point répondre. De récréatives et amoureuses, les « petites mains » sont devenues politiques, elles seront tantôt celles de Madame de Montespan ou de Madame de Maintenon, jusqu'à se répandre, à se montrer aux ruelles des Précieuses, à figurer dans les sociétés, à s'en aller chez les bourgeoises.



PORTRAIT DE MADAME GEOFFRIN ATTRIBUÉ A CHARDIN
(MUSÉE DE MONTPELLIER)

On fait le point alors, le point coupé, le lacis que M. Colbert a mis à la mode et qu'il protège en des manufactures; la belle fille qu'on voit à demi couchée sur son lit de repos, paressant à la journée, s'accorde à ce goût, et de temps à autre prend son dé d'ivoire et tourne un feston sur sa toile. Ceci entre le bain et l'*indispensable*, — vous m'entendez assez, — « plutôt que de lire une pièce de Monsieur Racine et de bâiller ». Madame de Lillebonne le dit à qui veut l'entendre.

Le jeu des « Petites mains » ne sera donc point une révélation pour les jolies personnes de la Régence ou les enrichies du Système. Au couvent aristocratique de Pantbémond, où s'élèvent les demoiselles nées, à la Présentation aussi, parmi les leçons de maintien, l'art des révérences, tout ce qui s'enseigne à des jeunesses titrées et destinées à la Cour, la broderie compte. On va jusqu'au tricot, parce qu'en dépit des usages reçus on veut prévoir le ménage possible, le train-train bourgeois, les arrière-saisons chagrines et inoccupées. Entrées dans la vie, les jolies pensionnaires n'inaugureront point un joujou inhabituel, elles lui donneront simplement de l'esprit, et comme elles en ont jusqu'au bout des ongles, ce sera d'un tour de main. La marquise poudrée n'est déjà plus — loin de là — Madame de Montespan ni Madame de La Vallière, elle n'est point encore une Vestale à la façon de Madame Récamier ; elle est un entre-deux, et c'est le charme même ; elle résulte de mille causes ambiantes, des raffinements d'esprit, des amourettes, des scepticismes naissants, de l'extrême et vagabonde opulence. Aussi que maintenant elle découpe des estampes pour ses écrans, qu'elle se penche sur son métier à tapis ou qu'elle effiloche des brins d'or, sans but, pour avoir l'air intéressée, par contenance ou malice, il y a de tout, dans la main fuselée qui trottine sur la toile, reste en l'air pour écouter, se fait crochue, se fait douce, se fait impertinente. La marquise nomme ceci son *occupation*, car si nous avons inventé le coucher d'Yvette, les almanachs d'alors donnaient la journée d'une Parisienne. Et cette journée, commencée tard, se passe en grande partie au bain, à la toilette, à la promenade du matin ; après on s'enferme dans son boudoir et l'on entend les confidences. L'*occupation* vient la toute dernière, au moment des visites, pour le salon et les intimités, quand il se faut garder de trop de nonchalance ni de laisser aller. Dans le petit almanach, la belle madame a son métier de tapisserie, elle a ses amis autour d'elle, elle parle sans relever la tête, cachant ainsi ses rougeurs ou ses peines.

Au beau temps de Watteau, avant de s'embarquer pour Cythère, sa pèlerine aux épaules et sa houlette à la main, la marquise façonne des écrans. C'est une rage à en oublier le dormir et le boire. Et comme je disais, cet engouement a ses cruautés, il consiste à dépecer l'image mignonne, à la coller sur un carton, à l'enluminer ensuite de couleurs criardes. Le maréchal de Richelieu, entre autres futilités, avait reçu de tels présents de ses amies ; il les avait conservés pieusement, en collectionneur, comme plus tard il recueillera les nœuds de soie, les sourcils de hanneton ou les dentelles brodées. Les voulez-vous

voir ces choses ? toutes sont passées au Cabinet des estampes, enfermées dans de gros registres où la poussière les a respectées. Entre les rubans historiés du Système, les soieries de la garde-robe royale, les velours du roi de Portugal, « ces caprices d'une heure » ont sauté près de deux siècles, apportant chez nous la rare impression du bouquet flétri ou du papillon écrasé entre deux feuillets.

On eut cette passion, puis en des instants celle du bilboquet, celle aussi de ces polichinelles indécents manœuvrés par des ficelles, mille autres petits déduits gaillards qui détournaient les inoccupés de « l'occupation ». Ceci en haut, tout en haut des hiérarchies, à la Cour, à Versailles, chez Mesdames les princesses du sang ou les *petites mains-gauches.* La bergerade, la passion pour le rouet, la recherche coquette et allégorique de la paysannerie se sont réfugiées dans des asiles intermédiaires, ni au faîte ni tout à fait en bas, le plus souvent près des artistes, en quête d'un accessoire mignon et d'une toilette seyante. Un rouet sur les genoux, coiffée en bergère d'opéra-comique, Charlotte Gauthier de Loiserolle, femme du peintre Aved, est ainsi montrée. Madame Aved file de la soie, mais elle eut croqué tous ses moutons qu'elle ne serait point autre; elle n'est ni de race ni d'élégance à excuser le travestissement; on l'a faite ainsi non par goût, mais pour tenter les riches bourgeoises. Et l'on use de cet appeau singulier à cause du nouveau jeu où se complaît le monde moyen; on verra plus tard Madame de Pompadour en belle jardinière, ce ne sera sûrement pas le rouet de Madame Aved qui l'aura tentée ; au contraire, beaucoup de filles de traitants, quelques conseillères au Parlement, revenues d'âge, poudrées sur leur gris, couperosées de fard, s'étaleront sur des pelouses, une filette à la main, leur houlette tout près, et des amours courant à l'entour dans les nuages.

Tôt après ces sottises, l'extrême bon ton se trouve de moins poétiques récréations. A la Cour de Louis XV, il y a beaucoup de jeunes filles, et même pour des princesses les stations au salon de compagnie ont de la longueur. La reine lit, la dauphine Marie-Josèphe brode, Mesdames font de la *frivolité ;* à peu près chacun s'ennuie.

Mais la frivolité a ce mérite de ne guère tendre les nerfs, d'occuper l'attention juste à point, de laisser aux causeries la route libre. Et l'on tient de la main droite une navette prêtant aux gestes mignons, le bras s'allonge, les doigts se rapprochent en de savantes manœuvres pour contourner les fils. On regarde ou l'on ne regarde pas, la besogne n'est ni meilleure ni pire, car pour bien dire, elle ne sert de rien. De petites touffes, de petits flocons, ébouriffés, noués par leur milieu et qu'on ajuste à des sacs, à des jetés de lits, c'est peu de chose, rien si l'on veut, un passe-temps, une frivolité. Des filles de Louis XV, Madame Adélaïde a le mieux adapté ceci à ses maintiens; la navette d'ivoire saute en ses mains comme le furet du bois joli, passe et repasse, et lorsqu'il s'arrête c'est que la princesse a sa malignité à dire. Alors on peut regarder la navette, c'est un bijou fleurant bon les parfums d'Orient du sac où on l'enferme; et ce sac, Madame Adélaïde ne s'en sépare guère, ni dans son grand costume, ni même au jeu du roi ; elle le passe à son bras. Sitôt assise, elle l'ouvre et commence.

LA BRODEUSE, PAR SAINT-AUBIN.

La princesse est « madame j'ordonne » dans la maison, elle est jolie, on l'admire volontiers, et comme elle est le plus étourdiment gracieuse, on la copie. De là tout le succès de la frivolité, qu'elle n'a point inventée certes, mais dont elle a fait une institution sociale, un indispensable. Après elle le rouet ne comptera plus, et la tapisserie se réservera aux personnes d'âge, volontiers arrêtées à la même place et combinant par dessous leurs lunettes des choses savantes.

La frivolité est aux jeunes; s'ennuie-t-on à un endroit, vite la navette au sac et l'on s'évapore. Il ne semble pas que jamais plus on se puisse amuser mieux, et cette opinion est commune à tous les engouements. Pourtant, à bien peu d'années de là, dix ou quinze au plus, les nœuds deviendront amusette de matrones. Chez le duc d'Orléans, où quelquefois elle vient, Madame Héraut, grand'mère d'Héraut de Séchelles, sera seule à manier la navette quand sa bru se contentera de parler et de rire. Et dès cet instant, lorsqu'une jeune femme travaille, c'est tout au monde qu'elle adopte, sauf ce qui plaît aux grand'mamans.

Celles-ci — les vieilles dames — n'admettent d'ailleurs les petits travaux que pour courir la ville; à peine entrées chez une amie, la trousse est mise à contribution, c'est du meilleur genre. Un autre ton, tout aussi raffiné, sera de broder au théâtre, en affectant de se désintéresser de la pièce ou des acteurs. Bonne, l'attention soutenue et les extases, pour les présidentes de province venues au spectacle entre deux voyages, et qu'on reconnaît vite à l'étalage fagoté de leur garde-robe! En son intérieur cependant, la femme âgée papillonne moins; par habitude et besoin du repos des bras, elle revient à son métier de tapisserie ; elle s'y installe comme à une table et ce devient son bureau d'adresse, la chaire d'où elle prêche, le confessionnal où lui arrivent les confidences. D'autrefois la bonne dame a conservé son charme de parure, son luxe joli de colifichets, on la retrouve caillette encore, même sous les cheveux gris ou les plissotements de son minois ci-devant poupin. Une d'elles, aujourd'hui au musée de Montpellier, sortie de quelque château à la Révolution, a été prise pour Madame Geoffrin ; l'erreur est certaine, mais n'est-elle point excusable par ce qu'on prête de distinction communément et de grâce à « la bien bonne » ? Madame Geoffrin ou tout autre, cette merveilleuse aïeule ne pouvait être que du temps où Cochin gravait la belle-mère de M. de Lalive, quand les femmes savaient vieillir et sous leurs cheveux blancs paraissaient simplement poudrées, tant leurs chairs se gardaient et tant leurs mains restaient capiteuses.

La dame est à son métier, elle y brode sur étoffe de soie quelques-unes des fleurs en relief employées à Tours et dont on raffole. Le métier est de sa jeunesse, quand Van Loo le donnait aux Sultanes de son tableau « La Confidence ». Mais qu'en sa présence, et par accroc aux bienséances, une nouvelle mariée sorte de son sac une paire de manchettes pour son mari, au lieu de la navette et des nœuds exigés par le ton, la vieille dame en sera toute choquée. « Oh! Mamie!... » oh! Mamie signifie mille choses; c'est presque un reproche d'impertinence, l'oubli de sa qualité, le manque d'usage, car une personne de condition, surtout jeune, ne travaille pas, elle frivolise.

De quel nom d'ailleurs appeler la récente folie, le tout der-

nier caprice des marquises, l'affreux petit jeu destructeur du parfilage? Parfiler est moins encore que frivoliser, au lieu de faire on défait, on dégrade, on met en charpie. Quelle raison ? la dernière qu'on voudrait croire, sûrement la plus imprévue, le



LE BILLET DOUX, PAR LAWREINCE

gain! Tant on aura coupé, taillé et effiloché, dans son année, de galons d'or, d'épaulettes, d'étoffes brochées, tant plus de louis compteront les batteurs d'or au poids. Il en est, au XVIIIe siècle, de cette sottise comme de nos jours d'amasser les timbres-poste en tas pour en extraire la couleur bleue, et du prix tirer l'âme d'un papou de son idolâtrie.

Madame de Graffigny, qui n'était plus d'âge à comprendre, dénonçait au monde de telles fantaisies comme insupportables. Hélas ! elle-même osait bien pis. Héritière des planches gravées de Jacques Callot, son grand-oncle, elle les faisait battre en casserolles et en bassinoires, tourner en couvercles ou vendre au poids.

Donc on parfile tout à coup, sans savoir d'où l'histoire est venue ni qui l'a répandue si vite. On s'en donne l'excuse que j'ai dite sans s'apercevoir que le fagot enrichi de diamants, sur lequel le fil s'enroule, vaut à lui seul deux années de parfilage incessant et heureux. Heureux, le parfilage ne l'est point toujours : les dames se sont avisées d'une impertinence à peine croyable. Elles ont, pendus à leur ceinture, de pimpants ciseaux de nacre et d'acier, et si quelque galant seigneur passe à portée, qui se soit inconsidérément vêtu de brocard ou passementé de broderie, les parfileuses se précipitent. En deux minutes, l'homme allant en cour est fait comme un masque, l'officier général a perdu ses épaulettes et ses galons, et dans un coin de la pièce, les « petites mains » sont en besogne, arrachant, enroulant sur leur fagot, supputant la prise.

MADAME AVED, PAR AVED

Un temps, la prise fut bonne : les hommes riaient du bout des lèvres, mais se fâcher si l'on se nomme Lauzun et que la tireuse de fil remonte au sang royal aussi droit que Madame Victoire ou Madame Adélaïde? on s'incline et l'on sort pour rentrer un quart d'heure après, mille fois plus brave, et l'on recommence jusqu'à lasser les plus intrépides. Toutefois, le duc d'Orléans goûte assez mal l'aventure, sa corpulence le force a des extravagances de galons d'or capables de ruiner un plus riche. Il a sa vengeance, et c'est chez lui-même, au Palais-Royal, sous les lustres, qu'il en sert le régal aux amis de la confidence. Ce soir-là, ses galons sont de cuivre, d'un cuivre bête, admirablement étincelant au sortir de la boîte, mais à peine touché, s'abîmant et se couvrant de vert-de-gris. Sa bru, la duchesse de Chartres, en a l'étrenne, et avec elle deux autres dames, dont est la bonne, la prude, la janséniste Madame de Blot et la marquise de Montboissier. Le prince se promène de long en large, on le découpe, on le taillade en riant aux éclats, en parlant de Rousseau, de la nouvelle Héloïse, on proclame charmante son attention d'avoir, ce soir-là, choisi de si merveilleux passements. Le lendemain seulement on a la clef de l'énigme ; les fagots sont là, affreusement verdâtres, et si peu qu'on doute, on a le parfum. Les dieux sont malheureux de ne pouvoir rire, mais le duc d'Orléans, qui n'était point un dieu, s'en donna son soûl, et avec lui les autres, même Madame de Genlis, qui rit encore en contant l'aventure. En deux heures de parfi-

lage, ces dames avaient gagné leurs dix sols de fil de cuivre.

Pour ceci d'ailleurs, ni l'excuse du geste gracieux, ni la belle nonchalance d'attitudes; on parfile comme un toutou ronge un os, gloutonnement, pour avoir le plus gros écheveau, et sur cette bobine, le plus de fils pesants. C'est une stupeur après tant de réunions galantes et enjouées, que ces poupées charmantes assises en un coin, comptant le gain de la soirée, estimant les longueurs, n'entendant, ne voyant rien d'autre. Madame de Polignac a fait ses dix louis en une saison, à Versailles, en se dérobant au jeu, aux promenades, en n'écoutant guère les conversations; on lui voit détenir un record dont elle est fière et dont ses rivales sont extrêmement jalouses. La duchesse de Lamballe a les mouvements trop nerveux, elle casse le fil et se fâche. Il faudra, au milieu de ces mesquines et décadentes préciosités, Marie-Antoinette tombant de sa Cour de Vienne, n'entendant rien, ne voulant rien entendre, venue, elle le souhaitait et au besoin le disait, pour être Dauphine et non pour effilocher de vieilles hardes, il faudra l'air frais entré avec elle dans ce Versailles un peu moisi, ses snobismes à elle, sa passion de cavalcades et de fêtes, pour que simplement le parfilage retourne où il doit et débarrasse le monde.

Depuis si longtemps qu'on le dédaigne, le métier à tapisserie n'est déjà plus ridicule, on revient à lui, on le transforme, on lui veut l'allure élégante des meubles de Boule. Il est le joujou précieux du boudoir — car on ose encore dire un boudoir — il est, parmi les franfreluches jolies, laissé un peu au hasard des abandons, gardant l'impressionnant parfum de la « petite main » envolée. On le veut incrusté, impondérable, habillé de dentelles, épinglé de rubans comme un bichon. Aux Anglaises, à présent notées pour leur bizarrerie et ce je ne sais quoi d'étrange dont elles font tout, on emprunte le tambour, en le raffinant toutefois et en le pimplochant. Ce tambour est une miniature de métier, un diminutif moussu que, dès le temps du peintre Baudouin ou de Lawreince, on installe sur ses genoux en garde vertu contre les entreprises téméraires. Dans les « dangers du tête-à-tête » de Baudouin, la dame s'en est débarrassée, le tambour traîne, déconfit et piteux, au milieu de la chambre, avec son aiguille plantée dans la broderie interrompue; pour le « Billet doux » de Lawreince, il est resté sur les genoux d'une adorable fille, mais il s'est transformé en écran. Grâce à lui et par derrière lui, sous les yeux d'une maman grognonne, amusée par un amoureux, on se penche, on peut tendre le bras jusqu'au poulet offert en catimini; c'est le joujou à flirt, le cache-faute, autrement malicieux que l'éventail, pire que l'écran; entre le parfilage et le tambour il y a la distance d'un caprice à une utilité. Comme les Anglaises ont moins le souci des profits à tirer d'une récréation! Le bas du tambour n'est point maniable, il s'appuie à terre, on s'assied devant. C'est une histoire de le prendre, une difficulté de s'en ôter. En France, il n'est guère plus gênant qu'une guitare et on le quitte sans changer de place, tout en babillant, pour tantôt le reprendre, au cas qu'il le faille.

« N'AYEZ PAS PEUR », PAR MOREAU-LE-JEUNE

Il est joyeux de constater où s'en vont finir d'ordinaire les littératures et les arts d'un siècle : c'est, au début du règne de Louis XV, un peu l'emportement d'écolières lâchées, la bride sur le cou, toutes les fredaines recherchées et goûtées. On s'est trop contenu sous le Roi-Soleil, on est en veine d'escapades; les princesses mènent le branle. N'est-ce point qu'en la compagnie de la duchesse de Berry, fille du Régent, les plus grandes dames boivent l'eau-de-vie de Dantzig et jouent au polichinelle? Il leur faudra tous un renouvellement d'idées, l'initiation à la joie des arts et des littératures. Elles ne viendront aux travaux manuels sérieusement que lors des *naturismes* de Jean-Jacques, quand Madame Blot elle-même avouera son secret penchant pour le Genevois. Sur de telles impressions, Mesdames feront œuvre de leurs doigts et leur neveu Louis XVI tournera à la serrurerie. La nature, le travail, la terre, l'éducation virile, le soleil, la lune, tout est invoqué et se résout en fantaisies paradoxales sur des mots. « J'ai de quoi gagner ma pauvre vie! » s'exclame Madame du Barry ensuite d'un parfilage de deux heures; et après elle, Marie-Antoinette, trottinant dans sa *gaule* de fermière sur les pelouses ratissées de Trianon, se jugera capable de vivre éternellement en villageoise du « Devin du Village ». Nous avons Ibsen, ils avaient Jean-Jacques, et si en l'honneur des Scandinaves on coupe ses cheveux ou ses robes d'une façon, c'était pour l'amour de Jean-Jacques — oh! inconsciemment et de très loin — que les belles filles de Baudouin avaient sur leurs jupes de soie un merveilleux tambour de nacre ou d'ébène, ou brodaient au crochet. Au crochet dans leurs stations au spectacle, chez les amies qu'on visite, comme dans Moreau le Jeune la futée Mignonne, assise devant la chaise longue d'une dame intéressante et qui, tout en ajoutant une rosette à une autre, eu minaudant sous l'œil d'un petit abbé, rassure « la bonne amie ». Snobs nous, snobs eux-autres, ni moins ni plus, partis à la suite de tout le monde sur des idées vite détournées de leur sens d'origine et qui, de fil en aiguille — on peut le dire ici — s'épanouissent de façon imprévue. Autant qu'on en peut juger, Botticelli, revenu chez nous, s'étonnerait des manches à gigot rencontrées chez ses ferventes. Jean-Jacques n'eut pas été moins stupéfait des coiffures à la frégate penchées sur un rouet de palissandre incrusté. « Que faisiez-vous dans vos domaines? » demanda Fouquier-Tinville à une dame de Launay amenée à la barre révolutionnaire. Et elle de répondre naïvement : « Je filais la laine de mes moutons et je vivais en paysanne. » Une laine lavée à l'eau de rose, hélas! et parfumée au benjoin, bobinée sur une adorable filette de buis et d'ivoire, travaillée par une villageoise en gaule de soie. Par malheur la Révolution elle aussi avait lu Jean-Jacques et en avait tiré d'autres théories; le tout eût été de s'entendre avant, ce qu'on avait oublié de faire...

HENRI BOUCHOT.



Le Pas d'Armes de l'Arbre Charlemagne

1443

Comment Jean de Compey, seigneur de Thorens, conquit l'image de la fée Mélusine, aïeule de Lusignan.

Monsieur Philippe, duc de Bourgogne, de Lothier et de Brabant, que ses sujets surnommaient volontiers le Bon, et qui s'intitulait le *premier duc de la Chrétienté*, tenait une cour fastueuse autant que chevaleresque en sa ville de Dijon, pays des vrais *bourguignons salés*, quand il n'était pas en son palais des Comtes à Gand, ou à Bruxelles en son logis proche le beffroi auquel sert de girouette un colossal saint Michel tout doré.

Parmi ses féaux, Pierre de Beauffremont, seigneur de Charny, auquel il avait baillé la chaine de la Toison d'or était « moult bel et chevaleureux de sa personne ». C'est pourquoi il lui permit de faire crier partout le pas d'armes que ce noble sire voulut organiser, en y conviant tous les chevaliers des royaumes d'alentour. Or ce dit pas devait avoir lieu à l'arbre de Charlemagne, chêne immense et majestueux qui datait de l'empereur à la barbe fleurie, et couvrait de son ombre une vaste prairie sise à la charmille de Marcenay, sur la route de Nuits, a une lieue du clocher de saint Benigne.

Au mois de juillet 1443, le tronc gigantesque de ce chêne six fois séculaire fut revêtu d'une tapisserie de haute lice, et l'on y suspendit deux écus : l'un noir, semé de larmes d'or ; l'autre violet, semé de larmes noires. Qui touchait le premier du fer de sa lance, appelait au combat à cheval, et qui, le second, au combat à pied. Il y eut treize chevaliers bourguignons institués gardiens du pas d'armes, et pendant un an, ils avaient porté, pour emprise, une garde d'argent au genou gauche.

Parmi les belles passes qui se firent en ce tournoi, on cite celle du castillan don Pedro Vasco de Saavedra, qui ferrailla à pied et à cheval contre Charny, et le piémontais San-Martino, comte de riche renommée, qui jouta brillamment contre Antoine de Vaudray, de cette maison qui avait pour devise ces fières paroles : « *J'ai valu, vaux et vaudrai !* »

Monsieur le duc de Savoie, Louis, dont le père venait d'être élu pape à Bâle sous le nom de Félix-Quint, sa femme, Anne de Chypre, du lignage de Lusignan, étaient venus faire visite à leur bon ami et cousin Monsieur de Bourgogne, aux fins de conclure avec lui un traité contre les écorcheurs, qui mettaient alors toute la France et ses frontières à feu et à sang. Et l'un des principaux nobles savoyards désignés pour mener cette campagne contre les routiers et batteurs d'estrade, était Jean de Compey, seigneur de Thorens, grand bailli de Genevois, lequel devait emmener avec lui dix-huit chevaliers, soit autant de lances garnies.

Grandement festoyés par leur cousin de Bourgogne, le duc et la duchesse de Savoie assistèrent à quelques-unes des journées du tournoi de l'arbre Charlemagne. D'autant que M. de Compey avait fait toucher par Savoye le hérault les deux écus, et que sa grande renommée promettait un magnifique spectacle.

On le vit arriver, en effet, le 29 juillet, dans l'équipage que décrit le chroniqueur Olivier de la Marche : « Il estoit de sa personne monté sur un destrier couvert de cendal blanc, semé de ses lettres, qui furent d'or, et firent le mot A. U. F. Il estoit vestu d'une longue robe d'orfaverie bordée de perles à très grande largesse : il avoit après lui quatre chevaulx, dont le premier estoit couvert de satin verd brodé à colliers de mastins, le second, de drap d'argent parti de rouge et de bleu ; le tiers, d'un satin figuré bleu argenté selon les figures, et le quart estoit couvert de satin cramoisy tout plein de ses lettres en brodures... »

Les pages de Compey étaient « vestus de sa devise, qui estoit robe rouge à une manche bleue », ainsi que ses écuyers, tous de noble lignage : Conrad de Belleval, le seigneur de la Bigorne, Josselin de Saint-Jeoire et Nicod de Villette.

L'adversaire du grand bailli de Genevois, Antoine de Vaudray, seigneur de l'Aigle, ne déployait pas un moins somptueux appareil, avec sa livrée cramoisie parsemée de lettres noires. Les trompettes sonnèrent aux champs, et au bruit de leurs fanfares éclatantes, les jouteurs, traversant la lice dans toute sa longueur, allèrent saluer les princes et princesses qui, entourées de leur cour de dames et de gentilshommes chamarrés d'étoffes de soie, de velours, de dentelles flamandes et de broderies, s'échelonnaient dans l'immense pavillon ducal.

La duchesse de Savoie était à la main de madame Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne, mère du jeune comte de Charolais qui deviendrait un jour Charles-le-Téméraire. Anne de Chypre, dont toute cette foule admirait avec enthousiasme l'éblouissante beauté, adressa un gracieux sourire et fit un geste discret de la main à Jean de Compey, courbé sur le garrot de son énorme cheval de bataille. Il pâlit et baissa les yeux : sa souveraine se dépouillait de son mantelet de drap d'or saumoné où des pierres précieuses dessinaient l'image de la fée Mélusine, et l'étendait sur le rebord de la loge, comme pour dire que ce serait là la précieuse récompense du vainqueur.

Puis Compey se redressa avec orgueil sur sa selle, superbe de jeunesse, de martiale beauté, de vaillance. Il avait trente-trois ans. A peine brûlée par les intempéries et les guerres, sa peau prenait une teinte dorée au voisinage de sa barbe en fourche, de ses cheveux annelés et drus, couleur de cuivre. Svelte, mais robuste, les épaules larges, la taille fine et cambrée, les mains longues et fortes, on ne connaissait pas de plus beau cavalier. Nul ne résistait au regard impérieux de ses yeux d'un bleu de lac, dont une légère cernure avivait encore l'éclat.

Madame Isabelle ne put s'empêcher de soupirer :

« Qu'il est beau ! »

Et voyant un nouveau sourire se jouer sur les lèvres épanouies en fleur de grenade de Madame Anne, elle jeta à la dérobée un regard de courroux sur le duc Philippe, gros, un peu cagneux, le col épais, qui n'avait pu avoir d'enfant de ses deux premières épouses Michelle de France et Bonne d'Artois, et ne lui en donnait à elle-même qu'un seul.

« Il est à coup sûr la fleur de notre chevalerie », dit Madame de Savoie, avec ce même sourire qui fleurissait sa bouche.

A son tour, elle jeta un regard dédaigneux sur son mari, jeune encore, mais d'apparence vulgaire, le visage rude et bourgeonné, le corps osseux, mal à l'aise en sa garnache de taffetas ondé vert, constellé de croix mauriciennes d'argent, et sous le lourd chaperon à longue écharpe en fine écarlate.

Il régnait depuis quatre ans que son père, l'antipape Félix, gouvernait une partie de la chrétienté, à la veille, au surplus de déposer la tiare, et n'avait su, à la fois indolent, faible, vain et violent, que fonder des monastères.

Il subissait le joug de sa femme, altière, impérieuse, incapable d'obéir, que dirigeaient à leur guise ses favoris savoyards ou cypriotes, et qui, malgré les six enfants qu'elle avait alors, menait une vie de plaisir et de dissipation.

Il y eut une clameur lorsqu'on vit les deux adversaires gagner les deux extrémités opposées de la lice, et se livrer à leurs écuyers pour être armés.

Ils remplacèrent par un simple tabart de soie à leurs couleurs la robe jetée sur leurs armures : ils se coiffèrent du heaume à longs lambrequins découpés, à cimier colossal cerclé d'une couronne : on passa leur bouclier à leur bras gauche, et leur main droite saisit la lance au fer émoussé.

Alors au signal donné par les juges du camp, ils se ruèrent l'un contre l'autre, se joignirent au milieu de l'arène, dans un tourbillon de poussière, où flottaient des lambeaux de soie, des plumes brisées. Dix lances furent tour à tour rompues ; sans que l'un des cavaliers arrivât à désarçonner l'autre. Il fallut donc en venir au combat pédestre.



Après avoir joyeusement choqué leurs gobelets pleins du vin de l'hospice de Beaune, excellent entre tous, réservé aux caves ducales pour une moitié, aux pauvres malades pour l'autre, Compey et Vaudray se reposèrent un moment sous la tente du maréchal de Bourgogne. Ils prirent ensuite chacun une épée à deux mains, de même longueur et de même poids, à la garde ornée de rubans et de tresses d'or.

Ils regagnèrent leur poste d'un pas alourdi par la pesante cuirasse, les jambards, cuissards, gantelets, qui leur prêtaient l'aspect de statues d'acier ; un ardent soleil les inondait de lumière. Sans perdre de temps, aussitôt après le salut de l'épée, ils s'attaquèrent vigoureusement. Ils devaient fournir quinze coups. Des étincelles jaillirent du fer, ce qui restait des tabarts de soie fut hâché en pièces, le heurt des armes sur les cuirasses sonnait comme le battant sur une cloche, les brassards furent faussés, Compey perdit un de ses gantelets mal agrafé, mais il rompit le gorgerin de Vaudray, qui tomba, sans perdre néanmoins son terrain, ni lâcher son « bâton de guerre ». Compey, resté debout, la visière levée et laissant passer un nuage de vapeur, se retenait à la croix de son flamard, la pointe fichée en terre. Il fut proclamé vainqueur.

Mais il fallut que deux de ses écuyers vinssent le soutenir sous les bras, pour qu'il pût s'avancer, harassé de fatigue et tout bouillant dans sa carapace de métal, jusqu'au pavillon où les deux duchesses trônaient, entre leurs vieux époux, entourées de châtelaines et de gentilshommes qui s'empressaient auprès du chevalier victorieux.

Compey, humblement incliné devant Anne de Chypre, laissa nouer en sautoir sur sa poitrine l'écharpe frangée d'or, prix de la joute, mais il frémit de joie lorsque Anne lui dit en lui offrant le mantelet : « Puisque c'est à la fée Mélusine, mon aïeule, que vous devez la victoire, acceptez son image... »

Elle se pencha vers lui, par-dessus la balustrade et ajouta, lui parlant à l'oreille : « C'est mon gage d'amour. Venez ce soir au palais après le souper de Monseigneur. Pulchérie vous attendra chez le portier. »

Jean de Compey n'osa point répondre, mais il prit le collet de soie tout roide de broderies et le porta à ses lèvres.

« Ma cousine et ma mie, fit observer la duchesse de Bourgogne d'une voix aigre et d'un air pincé, m'est avis que vous êtes fort imprudente, et que nos seigneurs se pourraient tôt prendre de querelle à cause de vous !

— Non, dit Anne : ils m'aiment et Compey me veut ! »

* *
*

Pourquoi le seigneur de Thorens quitta messieurs ses pairs qui s'esbaudissaient joyeusement, en faisant bonne chère à l'auberge de LA CLOCHE.

Au retour de l'arbre de Charlemagne, il y eut, comme on le pense bien, grande frairie en l'auberge de la Cloche, où logeait Compey, avec ses pages, ses écuyers, ses serviteurs et ses trente chevaux. Il y traita tous ceux qui voulurent être de la fête ; il y dépensa un an du revenu de la meilleure de ses dix seigneuries, le sextat de Lausanne.

Vers les dix heures, criées dans le faubourg par le veilleur de nuit, M. de Compey demanda congé de se retirer pour un couple d'heures, alléguant sa grande fatigue.

Dès qu'il fut en son logis, M. de Compey se hâta de se dévêtir sans l'assistance d'aucun page ni camérier. Et tout aussitôt il reprit d'autres vêtements, de couleur sombre, sans broderies, aiguillettes ou rubans. Il chaussa des bottes de velours et s'enveloppa d'un léger manteau gris foncé. A sa ceinture, de cuir mordoré, pendait une dague large et courte.

Il sortit ensuite sans faire le moindre bruit, seul et descendit la rue qui conduisait au palais des riches ducs.

Au coin d'une étroite ruelle, plongée dans une obscurité à peine atténuée par la clarté des astres, se creusait sous un pinacle ajouré et guilloché comme une pièce d'orfèvrerie, un porche élevé de trois marches au-dessus du pavé. Là se tenait, accotée dans l'angle, une forme humaine, drapée de la tête aux pieds dans une mante noire, et qui, au léger bruit des pas furtifs de Compey, se détacha de la muraille, et vint droit à lui :

« C'est vous, Pulchérie? demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur. »

Il suivit la femme, qui le précédait avec cette démarche balancée des orientales, gravit les degrés et pénétra dans le palais par une petite porte grillagée de fer qui s'ouvrit sous la poussée de sa main.

Il se vit dans une chambre spacieuse, meublée d'un grand lit carré sommé d'un baldaquin à huit panaches de plumes peintes orné de torsades et de crépines d'or, d'un cabinet en bois de cèdre incrusté d'étain, et d'un coffre d'ébène à filets d'ivoire.

Mais cette chambre était vide. Il tressaillait déjà d'impatience, lorsqu'une courtine de drap pers fut, en face de lui, écartée par un bras nu, et Anne de Chypre parut, dans tout l'éclat de sa merveilleuse beauté.

Aucune parure ne rehaussait la splendeur majestueuse de cette beauté si célèbre. Une blouse très ample, de soie de Smyrne à gros grains, d'un blanc mat, flottait en mille plis sur le corps admirable, serrée à la taille par une cordelière à houppes. Et dans la masse opulente des cheveux relevés sur le front un bouton de rose et un bleuet, fixés par une épingle de pierreries, unissaient leur pourpre et leur azur.

« Ah ! s'écria-t-elle en tendant ses deux mains, que Jean de Compey à genoux couvrit de baisers éperdus, ah ! vous voilà mon beau chevalier, maître sur maître et maître sur tous !.. Êtes-vous content ?

— Madame, demandez aux anges qui font un nimbe de leurs ailes à la Vierge Marie s'ils sont contents de contempler durant l'éternité leur Reine !... Mon éternité à moi, c'est l'heure si courte que je passe à vos pieds. »

La duchesse prit place dans un fauteuil à dosseret, près d'un trépied qui supportait, en un vase de cuivre, une grosse gerbe de fleurs. Compey s'agenouilla sur des carreaux de velours.

« Pulchérie vous a longtemps attendu à la poterne, dit-elle, avec une moue de feint courroux. Pourquoi venir si tard, Jean ?

— Ne fallait-il pas festoyer mon adversaire et mes hôtes, selon l'usage ? Un loyal ennemi qu'Antoine de Vaudray ! De nobles gentilshommes que ces preux de Bourgogne ! Que veut dire votre Altesse ?...

— Le méchant, avec son excès de respect ! s'écria d'un ton de câlinerie Anne de Chypre en appuyant sur les lèvres de Compey sa main effilée, blanche comme la cire. J'entends que vous aviez autrefois bon nombre d'amis qui sont devenus vos pires ennemis, colportant sur vous mainte calomnie, envieux de vos grandes renommée et richesses, et surtout vitupérant l'amour que vous me portez.

— C'est qu'ils ignorent combien respectueux et pur est cet amour, ma souveraine, et que je ne suis pas si hardi que de convoiter la femme d'autrui, ni si déloyal que d'oublier la foi jurée à une autre.

— Le monde veut ignorer de tels sentiments et me croit coupable, bon chevalier. Mais le suis-je, puisque je me cache pour vous recevoir nuitamment en mon réduit? Certes, nous n'avons à nous reprocher que ce mystère, qui va cesser, par ailleurs, car j'ai mis sous mon bonnet que le redouté duc Louis, mon seigneur et votre maître, fasse de vous le premier dans l'État après lui : le ministre de ses volontés, c'est-à-dire dire des miennes.

— Oh ! madame, si petit compagnon que moi ne saurait y prétendre ! Monsieur de Savoie n'a-t il pas le bâtard de Saluces, pour maréchal, Guillaume de Conzié pour chancelier, Viry et Romagnan pour conseillers ? Je ne veux de vous que votre amour, très redoutée dame...

— Et je veux, moi, votre épée, qui manœuvre si dextrement entre vos mains. Quel plus brave défenseur de notre couronne ? Quel plus beau représentant de notre dignité ? Jean, mon cher Jean, nous allons retourner en Savoie. Prenez garde à vous !... car vous êtes menacé.

— De ceci, je fais mon affaire, s'écria le seigneur de Thorens, qui s'arracha à l'étreinte des mains de la duchesse, qui le retenait captif sur les coussins. Il me suffit de savoir par qui.

— Par tous ceux à qui votre gloire porte ombrage et surtout par Varembon.

— François au nez d'argent ? dit Compey, en raillant.

— Oui. J'ai surpris certaines paroles entre Monsieur Louis et le duc Philippe !... Nous partons demain, Jean. Vous serez près de ma litière, quand je dormirai, près de ma haquenée quand je chevaucherai : une fois sur les bords du lac, nous aviserons quant à nos projets.

— Madame, je ne puis moins faire que de vous obéir.

— Jean, vous me conseillerez la justice et m'aiderez à faire le bien... Je veux être clémente ! vous m'épargnerez le plus léger remords... Soyons amis ! Amis, Compey !... Et rappelez-vous que mes aïeux ont eu pour trône le Sépulcre du Rédempteur. »

Elle alla prendre sur une crédence une chaîne d'or à dix tours, reliés par un fermoir en gros rubis, ciselé avec un art exquis et revint l'attacher autour du cou du gentilhomme :

« Elle me vient, dit-elle gravement, de l'empereur Paléologue ; elle a touché toutes les reliques de Jérusalem. Je l'avais promise à ma fille Charlotte, qu'on veut faire dauphine de France ; je vous la donne !

— C'est un gage ! dit Compey, fièrement. »

Et il baisa la croix de rubis qui scintillait entre ses doigts.

« Oui : le gage de ma faveur présente et à venir. J'ai peur de vous, Jean ! vous êtes plus jeune que moi... »

Pulchérie se glissa tout à coup sous la tapisserie :

« Madame, madame, dit-elle hâtivement, c'est monseigneur le duc... Il descend... Il vient, il me suit... »

Jean n'eût que le temps de s'enfuir, et les pans de la draperie retombaient sur lui, lorsque ceux de la portière intérieure se relevèrent, écartés par le duc Louis qui entra, l'air inquiet, les





sourcils froncés, le regard soupçonneux. Il entendit bruire l'étoffe : « Qu'est-ce? » demanda-t-il, se dirigeant vers la baie.

Anne l'arrêta au passage et noua ses bras blancs autour de son cou : « Rien, dit-elle d'une voix ferme, rien ! Pulchérie qui souffre de la tête et que j'ai envoyée à son lit ! »

* * *

D'une partie de chasse que le seigneur de Thorens noua en ses forêts du Salève, et ses marais du bord de l'Arve.

A quelques jour de là, au milieu d'une radieuse journée, toute la cour de M. de Savoie campait dans la plaine sur les bords de l'Arve, au-dessous du joli village de Mornex, juché sur un des bastions d'avancée du mont Salève, et du gracieux manoir d'Etrambières qui appartenait à Jean de Compey.

Parmi les belles chasseresses brillaient, montées sur de pacifiques haquenées, caraçonnées de velours mordoré, la duchesse Anne, sa belle fille Yolande de France, la petite princesse Annabelle d'Écosse, sœur du roi Jacques et fiancée au second fils de Savoie. De nombreuses dames et damoiselles, parées somptueusement les entouraient.

Parmi les cavaliers, outre M. de Compey, en justaucorps de satin violet chargé d'une épaisse broderie, on comptait les deux Menthon, les Lornay, Luyrieux, Chalant, Montbel, tous ceux enfin qui conspiraient contre le favori.

Pourtant il y manquait M. de Varembon, François au nez d'argent, retenu par la fièvre, avait-on dit, en son manoir au delà du Rhône.

On avait chassé toute la matinée, et l'on se reposait maintenant sous les grands arbres, aux frondaisons jaunies déjà par l'automne, sous les énormes châtaigniers, les hêtres au feuillage couleur de rouille, les noyers noirs. Un rocher ouaté de fraîche mousse et de fleurettes, adossé à un talus tapissé de lierre, de pervenches roses, de touffes de nerprun, servait d'estrade à la table ducale dressée sur des trétaux, et où vinrent s'installer les princes et les princesses. Seul, parmi les veneurs, Jean de Compey fut appelé auprès d'elle, d'un signe, par Anne de Chypre.



Il y eut un murmure lorsqu'on le vit, plein d'orgueil, jouir de cette haute faveur, et regarder avec une joie dédaigneuse la foule de ses rivaux, groupés sur le gazon à quelque distance.

« Par ma foi ! s'écria Jean de Seyssel, maréchal de Savoie, si le duc Louis ne voit pas, c'est qu'il lui convient d'être aveugle !

— Il a beau dater de l'an mil, s'écria Nicod de Menthon, je suis de plus vieille race que lui ! Nous étions barons avant que Jésus-Christ fût né !

— Il est temps, ajouta Montbel, d'éteindre cet astre.

— Aussi profiterez-vous de l'occasion, dit Chalant. Je vais dépêcher un message à François au nez d'argent, pour qu'il tienne son pont-levis baissé et sa herse levée, au cas où il serait besoin de prendre asile en sa demeure... »

Il appela aussitôt un de ses pages, lui ordonna de monter à cheval et de se hâter sur la route de Chancy, après avoir mis son pourpoint à l'envers, afin qu'on ne reconnut pas sa livrée.

Les berges de la rivière formait un admirable tableau.

Là, se mouvaient, contemplés avec une admiration étonnée par les paysans accourus d'une lieue à la ronde, des personnages aux costumes bariolés qui donnaient au spectacle toute sa valeur par leur joyeuse animation, par leurs chants et leurs rires.

Les fauconniers, près du perchoir des oiseaux de vol, encapuchonnés d'écarlates et colletés de grelots, les chiens couplés et attachés aux barres sous la surveillance de leurs valets qui puisaient à même le vin blanc dans une vaste cuve ; les pages, aux somptueuses livrées multicolores, bonnet à panache sur l'oreille, et dansant la farandole autour des châtaigniers ; les écuyers, devisant de leurs prouesses, autour de nappes en peau de daim où s'amoncelaient pâtés mirifiques, fromages à la fine croûte, et grosses miches de savoureux pain de seigle.

Puis, à l'écart, les dames aux longues jupes d'estame ou de serge brodées de blasons en losange, aux surcots galonnés, aux gigantesques hennins enveloppés de voiles, et les gentilshommes presque tous habillés de vert, avec des boutons et des aiguillettes d'argent, le chaperon de soie empanaché de plumes d'aigle et d'aigrettes de hérons.

« Vous avez là, grand bailli, une fort belle seigneurie, dit à Compey le duc Louis.

— Je la dois, mon Sire, à la munificence des princes, vos aïeux, et comme tout ce que je possède, elle est à vous pour peu qu'il vous plaira.

— Hé ! grand bailli, dit le duc, de son air narquois, si elle m'appartenait je ne pourrais vous y recevoir comme vous m'y recevez. Je suis moins riche que vous ! »

Compey jeta un regard à la duchesse : une telle parole n'était pas prononcée sans intention.

« Votre Altesse est plus riche que tous ceux qui sont ici, répartit Compey : tout ce qu'elle a donné, elle peut le reprendre.

— On me l'a plusieurs fois conseillé, reprit le duc en riant. Mais je suis débonnaire. Je conçois que l'on vous jalouse, grand bailli, et aussi qu'on vous envie. Ne proposez pas à d'autres le cadeau que vous me proposiez tout à l'heure : on vous prendrait au mot.

— Je n'aurai garde, redouté sire. Ce qui est à moi est à vous, mais à personne autre. Et qui voudrait m'en faire tort serait téméraire. J'ai une bonne épée pour soutenir mon droit.

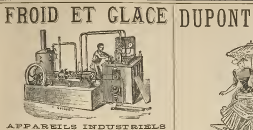
— Vous l'avez assez prouvé au pas d'armes de l'arbre Charlemagne », dit courtoisement Louis, qui tendit son gobelet à Compey pour qu'il le lui remplît.

Il but, après avoir salué les dames et se leva pour embrasser la petite Annabelle Stuart, fiancée de son fils. Il laissait ainsi à l'écart, peut-être à dessein, la duchesse Anne et son favori :

« Avez-vous compris, Jean ? interrogea-t-elle d'une voix rapide et très basse.

— Quelque méchante langue aura chanté pouilles à Monseigneur.

FROID ET GLACE



APPAREILS INDUSTRIELS
POUR
PRODUIRE LE FROID ET LA GLACE

Envoi franco du prospectus

Compagnie des procédés **RAOUL PICTET**

PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS

DUPONT

10, rue Hautefeuille, 10
(près de l'École de Médecine)



LITS — FAUTEUILS — VOITURES
APPAREILS MÉCANIQUES
pour Malades et Blessés

Catalogue franco

MODE D'EMPLOI :

CRÈME EXPRESS
F. G.
BREVETÉE ET DÉPOSÉE
VANILLE
CH. JUX
Confiseur
74 Boulevard de Reuilly.
PARIS

Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez avec une cuillère.

Après cinq ou six minutes d'ébullition, retirez du feu, passez au tamis ou à une passoire fine. — Coulez dans un moule.

Après complet refroidissement, retirez du moule, vous aurez une délicieuse crème renversée.

PARFUMS

Chocolat, Vanille, Café, Citron, Orange, Pistache, Orgeat.

MÉDAILLE D'OR
CONCOURS INTERNATIONAL CULINAIRE ET D'ALIMENTATION
EXPOSITION UNIVERSELLE DE BORDEAUX 1895.
(Se méfier des imitations)

Se trouve dans toutes les bonnes maisons d'épicerie

LA GAULOISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

MÉDAILLES D'OR
EXPon UNIVELLES
PARIS 1889
ET LYON 1894

DIPLÔME D'HONNEUR
EXPon UNIVERSELLE
AMSTERDAM
1895

HORS-CONCOURS
(MEMBRE DU JURY)
EXPon INTNALE
BORDEAUX
1882
ET
EXPOSITION
UNIVERSELLE
BORDEAUX
1895

LA GAULOISE
LIQUEUR HYGIÉNIQUE
Requier
A PÉRIGUEUX

REQUIER FRÈRES, *PÉRIGUEUX.*

L'ARCHIMEDE

POUR FROTTER & CIRER
LES PARQUETS
sans fatigue
Prix 15 fr., no 1
— 12 fr., no 2
Franco dans toute la France

OU LA FORCE CENTUPLÉE
PAR L'ACTION DU LEVIER
Breveté s. g. d. g.

Dans un but humanitaire, ne laissez plus cirer les parquets de vos appartements avec les jambes. Employez l'ARCHIMEDE, nouvel appareil à frotter, léger, très pratique, recommandé par toutes les Facultés de médecine, indispensable à toute ménagère voulant obtenir des parquets brillants, sans fatigue et sans danger pour la santé.

2.000 VENDUS EN UN MOIS

Dans toutes les bonnes maisons d'Articles de ménage et
chez **HERBILLON**, Manufacture de Brosserie
A CHARLEVILLE (Ardennes).

1 Place Vendôme
(Rue Castiglione)

Robes et Modes
Trousseaux

Montaillé

Succursale pour le Deuil

27 & 29, Faubg St-Honoré.

POUR TOUT CE QUI CONCERNE
la publicité
DU
FIGARO ILLUSTRÉ

S'adresser à

M. C. DUHAMEL

au Figaro,

26, rue Drouot, PARIS

TARIFS :

Actualité dans le corps du journal. La ligne. . . **20 Fr.**

Dans les pages d'annonces, couverture. La ligne . **5 Fr.**

SULFURINE
BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
Hygiénique — Fortifiant — Antirhumatismal
Souplesse et beauté de la peau
Pharmacie **LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs**



N'est-ce pas merveilleux de pouvoir prendre chez soi, pour 1 fr. 25, un bain sulfureux sans odeur et sans baignoire spéciale.

En vente dans toutes les Bonnes Pharmacies.

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES
CIGARETTES ou la **Poudre**
ESPIC
OPPRESSIONS
TOUX
RHUMES, NÉVRALGIES

Le **Fumigateur pectoral ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires.

TOUTES PHARMACIES. 2 FR. LA BOITE

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette

Flacon : 5 fr. — Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le

LAIT ANTÉPHÉLIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur

Il date de 1849

CANDÈS, Paris — Bd St-Denis, 16

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRE
DE LA
CHAPELLERIE DELION

24, boulevard des Capucines ou 25 passage Jouffroy

HENRY
A la Pensée
5, Faubourg Saint-Honoré
PARIS

Gants promenade 4 boutons, **2.80**; *Gants vrai Saxe 5 boutons,* **3.00**; *Gants Derby 4 boutons* **3.75**

GANTERIE Soignée

Gants de ville — Trousseaux de gants — Gants de soirées.

Demandez
L'ALBUM ILLUSTRÉ
Envoyé franco

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS
Paris — 21 et 23, Rue Drouot — Paris

PORCELAINES, FAIENCES ET CRISTAUX

La plus importante Spécialité de Services de Table du Monde entier

Prix des différents Modèles donnés dans l'Actualité (premières pages du FIGARO ILLUSTRÉ)

Service à bière cristal décoré : 1 moos, 6 chopes, 1 plateau	55 fr. »
Service à bière cristal de couleur : 1 moos, 6 chopes, 1 plateau	25 fr. »
Brocs à bière grès flamand, sans couvercle	5 fr. 75
Service à bière grès flamand, couvercle étain, composé de 6 chopes, 1 moos	40 fr. »
Broc à sirop cristal vert impérial, garniture étain	28 fr. »
Broc à champagne à poche pour la glace	9 fr.
Broc à champagne à tube pour la glace, monture métal argenté. *Très riche*	78 fr. »

Joli service moscovite en cristal à côtes vénitiennes, composé pour 12 couverts de :

48 verres (4 grandeurs)
2 carafes . . . . . .
2 brocs . . . . . . — Complet . . 22 fr. 50
—
52 pièces . . . . . .

Service genre vieux Venise, cristal blanc à côtes vénitiennes :

48 gobelets (4 grandeurs)
2 carafes . . . . . .
2 brocs . . . . . — Complet . . 13 fr. 50
—
52 pièces . . . . . .

AVIS IMPORTANT

Le **GRAND DÉPOT** vient d'éditer un très élégant album de 16 pages, illustré par Saint-Elme Gautier, l'artiste bien connu. Chaque dessin représente un Service de Table et Dessert en faïence artistique ou en porcelaine de Limoges, des Services à Thé et à Café, des Services à Déjeuner. Une très belle collection de Services en Cristal, des Carafes à vins fins et à liqueurs, des Garnitures de Toilettes en tous genres, des Vases, des Colonnes, des Jardinières et une multitude d'objets de ménage à la fois utiles et pratiques, à des prix excessifs de bon marché.

Cet album est envoyé franco, contre 45 centimes, *le prix du transport par la poste,* à tous les lecteurs du *Figaro* qui en feront la demande, et ces 45 centimes leur seront remboursés à la première commande qu'ils feront au **GRAND DÉPOT**.

Quinzième Année. Deuxième série. — N° 90.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Septembre 1897

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE



29 AOUT 1897.

Les lecteurs du *Figaro Illustré* qui sont aussi ceux du *Figaro* quotidien, ont pu suivre, dans ce dernier journal, toutes les phases du voyage présidentiel à Saint-Pétersbourg. Notre collaborateur et ami, Gaston Calmette les a dépeintes, heure par heure, avec un vrai talent de reporter, dans des dépêches qui sont le modèle du genre, pleines de tact et auxquelles les chancelleries les plus vétilleuses ne trouveront rien à redire.

En cette circonstance, la personnalité de M. Félix Faure s'efface ou plutôt se transforme, pour symboliser la France : c'est à chacun de nous que s'adressent les hurrahs des soldats, les vivats de la foule, les toast de l'Empereur et des grands personnages de sa suite. Nous devons en être fiers et joyeux, car, on peut dire, en modernisant, en démocratisant le vers classique, que :

L'amitié d'un grand peuple est un bienfait des dieux.

Cette amitié est considérée par les deux nations — et surtout par nous — comme une puissante garantie de paix : on aime à croire qu'elle rejette jusque dans un lointain profond la hantise de la mobilisation générale et des calamités qui en résulteraient. Les paroles solennelles échangées entre le Tzar et le représentant de la nation française, peuvent-elles être considérées comme constituant un pacte ferme? Certains esprits persistent à envisager cette alliance avec un certain scepticisme : mais l'opinion publique, plus simpliste et confiante dans le Tzar, a célébré avec un enthousiasme sincère le retour du Président de la République, rapportant la bonne et la grande parole impériale.



⁂

Ce mois est celui des grandes semaines, de Trouville, de Deauville et de Dieppe. Les professionnels de l'élégance, les priviligiés de la haute vie s'y retrouvent avec ponctualité : la mort seule, ou quelque fâcheuse culotte, prise autour de la table du baccarat peuvent les détourner d'accomplir ce sacerdoce, pour lequel, vu l'inclémence de la saison, ils ont dû dépenser des trésors d'abnégation. Malheureusement, cette année, les dimanches à Dieppe sont quelque peu encanaillés par les milliers de Parisiens que déversent sur la plage les trains rapides à prix réduits si intelligemment organisés par la compagnie de l'Ouest. Sans doute on tient ce petit monde à distance; mais, tout de même, cela gâte un peu le plaisir de le sentir partagé par la foule.

⁂

A ces élégantes guindées de la côte normande, si souvent pluvieuses, combien je préfère la franche allure qui égaye les plages de l'Océan, depuis Arcachon jusqu'à Biarritz et Saint-Jean-de-Luz. Là, tout est radieux et gai; la population alerte, les belles filles à la démarche élégante et souple, les majestueux attelages de bœufs courbés sous le joug, ou les mules toujours impatientes — tracassières, comme on dit dans le pays — animent le paysage qui vous offre, à l'est, les cimes des Pyrénées, à l'ouest, le vaste Océan qui ne s'arrête qu'au Nouveau-Monde.

Et pour ceux qui vont chercher entre l'Océan et les Pyrénées, autre chose que le plaisir des yeux et que préoccupe la pensée de l'au delà, quoi de plus troublant que cet extraordinaire pèlerinage de Lourdes! Des milliers d'êtres s'y sont rendus cette année, pour célébrer l'anniversaire des premières guérisons obtenues à la source précédant cette



grotte où la Sainte Vierge apparût à Bernadette Soubigout. D'interminables successions de trains, de vrais trains des miracles, y déversent, jour et nuit, des foules macabres d'estropiés et d'infirmes; et ces foules, oubliant leurs maux et les tribulations du voyage, se ruent vers le sanctuaire, levant leurs bras décharnés, agitant leurs béquilles dans un dramatique élan d'espérance et de foi. Ce sont là des tableaux inoubliables auxquels ne saurait résister le scepticisme le plus endurci.

⁂

Il existe encore, paraît-il, des gens qui persistent à croire que l'Exposition de 1900 n'aura pas lieu. Si vous en rencontrez, envoyez-les faire un petit tour sur les chantiers du Champ de Mars et des Champs-Elysées : ils sauront à quoi s'en tenir. La rage démolitionnaire y sévit : la ferraille, les platras, le carton-pierre, le simili-marbre, les statues en zinc qui nous éblouirent en 1889, gisent en tas immenses, que tachent çà et là, quelques rinceaux dorés, quelques plaques de ce bleu qu'inventa l'architecte Formigé : des chariots emportent ces débris dans les banlieues où, soigneusement triés, habillement maquillés, ils attendront des acheteurs économes qui voudront se bâtir une bicoque avec des « décrochez-moi çà ». Le Palais de l'Industrie résiste davantage : c'était un brave palais, robuste, sagement et solidement construit; il aimait ses Champs-Elysées, qui le lui rendaient bien, et ses pierres s'en vont lentement, une à une, tristement, comme à regret : elles sont, m'a-t-on dit, immédiatement utilisées pour la construction de maisons de rapport : elles qui ont vu pas mal de curieux spectacles, bien des solennités impériales et républicaines, beaucoup de mauvaise peinture aussi, pourront maintenant s'égayer ou s'attendrir aux joies ou aux drames de la vie bourgeoise.

Un des plus récents méfaits de l'Exposition de 1900, est l'abattage de cette allée ombreuse qui cachait, entre la gare de Courcelles et la station du Trocadéro, la tranchée du chemin de fer d'Auteuil. Ces arbustes, ces acacias qui, dès le printemps, donnaient au Parisien la joie de la verdure nouvelle, disparaissent pour faire place au doublement de la voie, nécessitée par l'établissement d'une ligne qui se détachera de la gare du Trocadéro, se dirigera vers le Champ de Mars. Et pour compléter le méfait, un pont sera jeté sur la Seine, entre le pont Mirabeau et la passerelle de Passy, un de ces affreux ponts à treillis qui coupent toute perspective et sont si ingénieusement conçus qu'ils obstruent pour le voyageur, la vue du paysage. Il est vrai qu'ils sont d'une solidité à toutes épreuves, ces ponts à treillis, ainsi qu'on a pu le constater à Tarbes, il y a quelques semaines.

⁂

Je pense que personne ne s'est ému de la question de la suppression du pourboire, nous avons, il est vrai, éprouvé tous un certain étonnement en entendant les chevaliers du tablier blanc et de la veste



ronde, déclarer qu'ils renonçaient à leurs privilèges, comme fit la noblesse française dans la fameuse nuit du 4 août 1789; mais en y regardant de près, on a bien vite démêlé que le plan de ces malheureux exploités était aussi naïf que canaille en tendant à la réalisation d'un double désideratum : se faire payer un salaire fixe par le patron, et continuer à recevoir le pourboire du client qui, imbu d'une habitude invétérée, ne pourra jamais s'empêcher de rémunérer le garçon qui lui aura prestement et poliment servi son demi ou son apéritif. Malheureusement pour les meneurs de cette levée de tabliers, il existe à Paris un stock considérable de garçons de cafés sans ouvrage, qui travailleront à n'importe quelles conditions, de sorte que les patrons finiront toujours par avoir le dernier mot.

⁂

Avec l'ouverture de la chasse, va commencer la vie de château, à laquelle on se complait chaque année davantage. Et ce n'est pas seulement par plaisir que le châtelain prolonge son séjour sur ses terres : la présence du maître est aujourd'hui indispensable dans les grandes propriétés; étant donné que les bons fermiers deviennent de plus en plus rares, le « faire-valoir » s'impose à tout propriétaire qui ne tient pas à voir son bien s'évaporer en quelques années.

L'usage aujourd'hui général de la bicyclette agrémente d'ailleurs



singulièrement le séjour à la campagne : on n'a plus à craindre le caprice du cocher dont les chevaux sont malades lorsqu'il ne veut pas sortir; on n'hésite plus à faire une dizaine de kilomètres pour rendre une visite ou aller contempler quelque beau point de vue : on prend « sa machine » et l'on part. Pour éviter les complications d'un habillage special, les jeunes femmes et les jeunes filles ont adopté, pour la campagne, une jupe demi-longue qui peut se porter soit à pied, soit à bicyclette.

⁂

Prochainement se plaidera un procès qui vengera les infortunés abonnés du téléphone, des incessantes brimades dont ils sont les victimes quotidiennes. Voici le cas : une femme délicieuse et mariée demande la communication avec un numéro 000.00, qui correspond à un monsieur très élégant, très connu qui n'est pas son mari, mais bien plutôt le contraire de son mari. Elle obtient cette communication et elle communique, elle communique un tas de choses très gentilles, très tendres. La causerie fut, il est vrai, entremêlée d'un crépitement spécial dit bruit de « friture », mais les amoureux négligent les détails et, malgré « la friture » on continua à échanger les doux propos. Or ce crépitement est le résultat paraît-il, d'une dérivation qui permet à un intermédiaire de cueillir la conversation des abonnés sans qu'ils s'en doutent : c'est la façon de ces demoiselles du téléphone d'écouter aux portes. Elles écoutèrent et s'amusèrent comme des petites folles, mais ce qui est plus grave, elles racontèrent la conversation qu'elles avaient entendu échanger entre la femme mariée et le monsieur très élégant et, par suite de quelque manigance policière, l'histoire parvint jusqu'aux oreilles du mari, un monsieur important, lui aussi.

On assure que cela finira par un divorce. Quant au procès avec l'État, je souhaite à cette administration que l'Europe a cessé de nous envier, d'avoir le bon goût de transiger et de ne pas affronter la pleine lumière des tribunaux, qui ne lui réussirait certainement pas.

LUTÉCIUS.



NOTRE COUVERTURE

LA LOCOMOTION NOUVELLE

Il y a tantôt deux ans que M. le baron Van Zuylen de Nyevelt, ce Mécène de l'automobilisme, nous fit un soir, à l'issue d'un banquet, cette originale déclaration, que son amour pour les bêtes l'avait conduit à s'intéresser aux voitures sans chevaux.

Cet aveu dénotait évidemment un excellent naturel, mais je croirais volontiers néanmoins que la zoophilie n'a joué qu'un rôle très secondaire dans le développement extraordinaire de ce nouveau mode de transport.

Nous avons assisté à la révolution cycliste : nous assistons aujourd'hui à la révolution automobile. De fait, l'une et l'autre correspondent à un besoin de l'époque, à la fièvre d'activité qui nous dévore : en d'autres temps, on a fait « grand », on a fait « beau », ce qu'on recherche maintenant, avant tout, c'est à faire « vite ».

Ce mot *record* — un barbarisme hier — est devenu un terme courant que l'on emploie à tout propos dans la conversation : tout semble marqué au sceau de la vitesse et l'on dirait vraiment que nous sommes en retard sur le siècle et que nous brûlons les dernières étapes pour arriver plus tôt à 1900.

Il faut remonter, disent les historiographes, à deux siècles avant notre ère, si l'on veut trouver le prototype d'une machine motrice dans l'*Eolipyle* d'Héron d'Alexandrie.

Sans vouloir faire preuve d'une érudition oiseuse, contentons-nous de signaler comme véritable aïeul de la locomotion automobile, — aïeul peu ingambe, à vrai dire, — le chariot inventé par le français Cugnot, officier d'artillerie : c'est en Cugnot qu'il faut voir le véritable inventeur de l'automobilisme et sa curieuse voiture, construite en 1771, figure encore au Conservatoire des Arts et Métiers.

Il convient encore, dans l'histoire de la locomotion, de saluer les Wormsler (1), Watt (2) et Robert Stéphenson (3), trois noms célèbres dans les annales des applications de la vapeur à la traction.

Ce n'est que vers 1831 que la locomotion sur route fut pour la première fois exploitée en France et en Angleterre.

Jusqu'en 1850, différentes tentatives furent faites, qui toutes échouèrent successivement. Il faut reconnaître d'ailleurs que les essais étaient si peu concluants que le public ne put s'y intéresser et que la caricature seule y trouva son compte.

La guerre de 1870 arrêta l'essor de bien des idées naissantes : l'automobilisme fut du nombre et il n'y a guère qu'une vingtaine d'années que les expériences recommencèrent : les Serpollet, les De Dion, les Bouton, les Panhard travaillaient silencieusement, parfois de timides essais, à peine connus du gros public, signalaient les progrès accomplis.

Puis, subitement, la période d'incubation terminée, l'automobilisme apparut : il profita de la grande poussée cycliste, s'appuya sur la presse spéciale, trouva des protecteurs dans l'aristocratie et dans la finance, intéressa à sa cause nos grands constructeurs, et, du jour au lendemain, devint une industrie véritable, susceptible, elle aussi, d'apporter de profondes et heureuses modifications dans l'économie sociale.

(1) Inventeur de la machine élévatoire.
(2) Inventeur de la machine d'épuisement.
(3) Inventeur de la locomotive

Les grands noms et les grandes fortunes s'unirent pour soutenir la nouvelle industrie et l'Automobile Club de France fut fondé, qui compte aujourd'hui près de 1,500 membres!

Tous les gentilshommes de France figurent sur la liste des membres du Club. Pour n'en citer que quelques-uns, prenons au hasard : baron Van Zuylen de Nyevelt, comte et marquis de Chasseloup Laubat, comte de Dion, comte de Breteuil, duc de Brissac, comte B. de Castellanne, duc Decazes, duc de Feltre, duc de Morny, prince de Nissole, prince d'Oldenbourg, prince Henri d'Orléans, prince Orloff, etc., etc.

L'Automobile Club de France, en patronant les grandes manifestations automobiles, a assuré leur succès.

C'est dans le sein de l'Automobile Club de France que se recrutent les hardis *chauffeurs* qui ne craignent pas de troquer l'habit contre la blouse pour piloter ces terribles mangeurs d'espace que sont les automobiles. Les de Knyff, les Giraud, les Charron, les Comiot, autant d'habiles mécaniciens, d'adroits conducteurs qui ont fait leurs preuves dans les courses récentes qui viennent d'avoir lieu.

Il ne faudrait pas, à ce propos que l'opinion s'égarât sur les récentes manifestations qui viennent d'avoir lieu : l'automobilisme n'est pas un sport, il résoud simplement un problème de transport. Nous ne croyons pas que les voitures sans chevaux aient jamais pour objet d'atteindre les vitesses folles qu'on réalise en ce moment : ce serait à la fois dangereux et inutile, mais il est incontestable que les voitures-types qui auront supporté de semblables fatigues, qui auront résisté à de tels à-coups, dont les moteurs auront subi les trépidations sans accroc, seront capables de fournir un excellent usage et de rendre, soit aux touristes, soit aux industriels, de précieux services.

Les différents concours qui ont eu lieu avaient leur nécessité et si nous enregistrons en un laps de temps relativement très court — trois années à peine — des résultats si surprenants, cela tient à l'amélioration et à l'intérêt qu'excitent ces épreuves publiques.

Nous n'en voulons qu'une preuve.

En 1894 eut lieu la course Paris-Rouen, la première course automobile vraiment digne de ce nom : la voiture de tête accomplit le parcours à une allure moyenne de 12 kilomètres 500 à l'heure.

Dans la course suivante, Paris-Bordeaux et retour, la vitesse moyenne du premier s'élévait déjà à plus de 24 kilomètres à l'heure, enfin, dans les récentes épreuves qui viennent d'être courues, elle s'élève à près de 45 kilomètres à l'heure.

Il y a là une progression qui convaincra les plus récalcitrants, et leur fera admettre les petits inconvénients de ces courses folles à travers les routes en faveur de ces résultats éloquents.

L'année 1897 aura été, à ce point de vue, particulièrement intéressante et les deux dernières courses qui viennent d'avoir lieu, Paris-Dieppe et Paris-Trouville sont des plus instructives.

A la tête de ce mouvement, il convient de citer certains journaux qui n'ont marchandé ni leur concours, ni leur argent pour aider au développement de l'idée, tels que le *Figaro* et le *Journal des Sports* qui organisèrent avec tant de succès la course Paris-Dieppe, la *France automobile* qui fit courir au printemps une curieuse épreuve, dite Course des Motocycles, d'autres encore qui suivirent l'exemple donné et organisèrent avec succès des épreuves très réussies.

Il y a deux ans, le *Figaro* frappé par l'inélégance et la lourdeur des véhicules eut l'ingénieuse idée d'organiser un concours destiné à encourager les constructeurs à nous donner d'élégantes voitures, coquettes et légère à l'œil. Notre confrère reçut quelques ingénieux projets et ce fut tout.

Dans le même ordre d'idées le *Journal des Sports* organisa le Longchamps fleuri automobile, manifestation charmante et bien parisienne.

Ni l'un ni l'autre de ces encouragements ne portèrent de fruits, les voitures sont restées massives et rustiques et c'est à peine si dans les dernières courses qui viennent d'avoir lieu, nous avons pu faire quelques exceptions; les modèles créés par la Carrosserie Industrielle nous ont semblé cependant sortir de l'ordinaire par leur dessin gracieux et mériter vraiment l'epithète d'automobiles de luxe.

* * *

Le dernier mot n'est pas dit en automobilisme; parmi les véhicules qui se sont lancés à la poursuite de la victoire, la plupart étaient mues par des essences de pétrole, dont on utilise le pouvoir détonant, quelques-uns par la vapeur, mais l'avenir s'ouvre devant nous, plein de promesses et certains gaz encore peu maniables, tels que l'acétylène, l'acide carbonique liquide, doués d'un pouvoir considérable, nous réservent des surprises, l'électricité enfin qui, dans cette fin de siècle, a laissé entrevoir les merveilleuses sources d'énergie dont elle était capable, nous livrera probablement au commencement du siècle prochain ses secrets intimes et fera franchir à la locomotion automobile quelque colossale étape dans la voie du progrès.

A ce moment, ce n'est plus un article ni une coquette couverture, mais un numéro entier que nous consacrerons à l'automobilisme.

LOUIS MINART.

Les Livres

Le Dr Maurice de Fleury est un généralisateur : il estime avec juste raison que ses jeunes confrères s'adonnant à des spécialités ou s'absorbant dans des recherches micrographiques et forcément délimitées dans un champ très restreint, n'ont pas, de leur état, une conception assez large; il regrette qu'il n'existe pas dans les Facultés de cours où l'on enseignerait non point la médecine, mais l'art d'être médecin, médecin des âmes et pas seulement médecin des corps.

L'auteur a donné, dans son volume : *Introduction à la Médecine de l'Esprit*, la démonstration des services qu'un pareil enseignement rendrait à l'humanité ; il établit, en le basant sur son expérience professionnelle, le traitement médical de divers états d'âme : la paresse, la colère, la tristesse, qui ne sont autre chose que la résultante de certaines affections physiques. C'est là une œuvre qui intéresse tout le monde et dont on ne saurait trop louer la haute conception, le style élégant et l'éloquence persuasive.

Qui n'a lu, dans le *Figaro*, la série d'articles de Hugues Leroux intitulée : *Nos Fils*, avec ce sous-titre : « Que feront-ils ? ». Obsédante question que se posent les pères et les mères, lorsqu'ils ouvrent à leurs enfants la porte de cette rugissante ménagerie qu'est le monde, où ils auront à conquérir leur place. L'auteur voudrait que ces jeunes fils se dirigeassent vers les entreprises coloniales : il ignore donc que dans nos colonies, livrées à une administration tracassière, il n'y a point de place pour les initiatives et qu'elles ne profitent guère qu'aux débitants d'apéritifs et aux trafiquants anglais ou allemands. Il conseille aussi l'industrie et le commerce : mais pour cela il faut des capitaux, et chacun sait que le capitaliste français préfère prêter son argent à 3 pour 100 à l'Etat français, qui fera banqueroute un jour, ou à la Russie, contre laquelle nous n'avons aucun gage, que commanditer des usines ou des entreprises commerciales qui lui rapporteraient beaucoup plus tout en utilisant la main-d'œuvre nationale.

M. Jules Legras avait assumé une tâche délicate en entreprenant d'expliquer Henri Heine à son auditoire de la Faculté des lettres de Bordeaux, auditoire principalement composé d'auditrices. La nature gallo-romaine de nos provinces du Sud-Ouest, limpide, simpliste, dominée par la joie de vivre, ne comprendra jamais les douleurs du poète, quand il s'écrie :

Mein Herz, mein Herz ist traurig,
Doch lustig leuchtet der Mai.

« Mon cœur, mon cœur est triste, et cependant brille le joyeux mois de mai. »

Quand « brille le joyeux mois de mai », le Bordelais et la Bordelaise en profitent largement ; ils vont voir pousser les vignes, fleurir les roses de leur domaine — ce qui les rend très gais. Les sombres beautés de la mer du Nord, qui inspirèrent de si dramatiques poésies à Henri Heine, n'émeuvent guère des gens qui, moyennant deux heures de chemin de fer ou de bateau, peuvent s'offrir la vue des flots bleus de l'Océan. Mais le très savant travail de M. J. Legras n'est pas uniquement destiné aux Bordelais, et son érudition aura certainement quelque retentissement en Allemagne aussi bien qu'en France, où Heine compte encore de nombreux admirateurs. Son *Henri Heine poète* dénote une très solide connaissance, non seulement de l'âme, mais aussi de la langue allemande, qualité rare chez un Français.

Les Transatlantiques ne sont point des bateaux, comme pourrait le faire croire le titre du volume ; ce sont plutôt les gens qui les utilisent pour venir en Europe acheter, à coups de milliards, les beaux noms de la noblesse française. Je dois reconnaître que le livre de Abel Hermant est une merveille d'observation et d'ironie, entremêlées d'allusions à des alliances dont se sont émus les deux mondes ; mais je ne peux réprimer un regret en voyant un fin lettré tel que Abel Hermant, un lettré qui sait écrire, s'adonner à un genre qui confine au vaudeville et à la basse bouffonnerie : on pardonne cela à ceux qui ne peuvent pas faire autrement, mais ce n'est pas le cas de Abel Hermant.

Le cas de M. Dominique Bonneau, l'auteur d'un récit de voyage intitulé : *D'Océan à Océan*, est assez particulier; Armand Silvestre nous le raconte dans la préface qu'il a bien voulu placer en tête du volume ; M. Bonneau, opprobre de sa famille, s'adonnait à la poésie : un oncle raisonnable lui rendit le service de l'envoyer explorer le pays qui va de l'Atlantique au Pacifique. Cette sage détermination du bon oncle nous a valu un livre très amusant, plein d'humour, bourré de détails très patiemment et très finement observés sur la vie des Américains du Nord et sur cette civilisation encore adolescente dont les maladresses nous font sourire. L'auteur est un homme de bonne humeur qui ne semble pas avoir gardé rancune à son oncle d'avoir interrompu sa carrière poétique.

Aux touristes qui cherchent dans le voyage autre chose que la jouissance neurasthénique du déplacement, à ceux qui aiment à animer de souvenirs les paysages qu'ils traversent, je recommanderai le volume de M. Robinet de Cléry, *Le Tyrol*. L'auteur a reconstitué, avec un vrai talent d'historien militaire, les dramatiques événements de la résistance des Tyroliens, en 1809, contre les troupes françaises, qui voulaient leur imposer la domination abhorrée des Bavarois. On sait que cette guerre se termina par l'exécution militaire d'Andréa Hofer, le « Sandwirth », le propriétaire de l'Auberge du Sable. L'ouvrage est complété par une très intéressante étude sur le poète national Hermann de Gilm.

Dans *Le général Alexandre Dumas (1762-1806)*, M. Ernest d'Hauterive, gendre de Dumas fils, raconte la brillante, l'héroïque mais trop courte carrière du premier des trois Dumas. C'est une intéressante figure, celle de ce colosse, prodigieusement fort et infiniment bon ; M. d'Hauterive l'a peinte avec un art très simple, dans un style sobre qui laisse toute sa valeur au personnage.

En cette période d'omnipotence cycliste, on hésite, par crainte du ridicule et du suranné, à parler du cheval. Et cependant, quel abîme entre ces deux sports ! Que vaut la bicyclette solitaire, le contact d'une froide machine à côté de l'échange de volontés qui s'établit entre le cheval et son cavalier : l'homme calme et réfléchi ; la bête frémissante qui, si elle n'est pas devenue vicieuse par le fait de ses premiers éducateurs, cherche à comprendre ce qu'on lui demande et se soumet volontiers si son maître sait borner ses exigences à ce que l'animal peut accomplir. M. le comte de Comminges, à l'encontre de beaucoup d'écuyers qui considèrent le cheval comme un animal stupide, a admirablement observé son sujet, et essayé d'en pénétrer la psychologie. Son traité, intitulé *Dressage et Menage*, — pas d'accent aigu sur l'e, messieurs les compositeurs, on croirait qu'il s'agit de femmes et non de chevaux, — enseigne la façon de dresser à la voiture soit les jeunes chevaux, soit les chevaux faits, mais n'ayant pas encore été attelés ; il expose, dans ses plus minutieux détails, l'art de conduire.

Une illustration... et un illustrateur s'imposaient à ce volume : c'est à Crafty que M. de Comminges s'est adressé pour interpréter son texte, et le dessinateur, impeccable dans sa spécialité chevaline, qu'il sait cependant assaisonner d'infiniment d'esprit, n'a pas failli à sa mission. L'ouvrage, fort proprement édité par Plon et Nourrit, est d'un prix relativement modique.

Un recueil de beaux vers de Jean Lorrain vient de paraître, sous le titre de *L'Ombre ardente*, chez Fasquelle, dans la bibliothèque Charpentier, tout plein d'énigmatiques statures de femmes, aux aspects paraphaelesques. Il faut louer le poète de ne pas se laisser entraîner par ses succès du journalisme quotidien et de revenir, de temps en temps, s'agenouiller devant l'autel des anciens dieux et du vieil Apollon musagète.

Je mentionne bien volontiers ici l'apparition de l'*Annuaire général et international de Photographie*, pour l'année 1897. Bien que cette publication fasse une large et fructueuse part à la réclame, elle présente, au point de vue de l'art photographique, un intérêt considérable, et les amateurs, si nombreux aujourd'hui, si intelligents, si artistes et si chercheurs, ne sauraient négliger de le consulter. Toutes les découvertes accomplies dans le courant de l'année 1896 sont rela-

tées avec une parfaite compétence et accompagnées d'innombrables illustrations reproduites par les procédés les plus divers et les plus ingénieux. Elaboré par M. Marc Le Roux, qui en est le directeur, l'annuaire est imprimé et édité par Plon et Nourrit.

Le numéro de septembre des *Maîtres de l'Affiche* reproduit l'affiche que Chéret a composée en 1894 pour la *Redoute des Etudiants* au bal Bullier; celle de Misti pour les *Cycles Gladiator;* une affiche américaine pour les *Living Posters* (affiches vivantes); enfin la composition pleine d'originalité de Privat-Livemont pour le *Casino de Cabourg.*

T. G.

LE SOIN DES FLEURS

Tout le monde aime les fleurs et il serait bien difficile de trouver quelqu'un qui osât avouer qu'elles lui sont indifférentes. Ce serait dénoncer un manque de goût absolu.

Donc tout le monde aime les fleurs, mais combien de personnes savent les soigner, les disposer, les faire valoir et les mettre en relief ?

Et je ne parle pas des soins de la culture. Cela c'est une science à part qu'on ne peut mettre partout en pratique. Mais ce qu'on peut faire partout c'est de bien exposer les fleurs, et de les conserver le plus longtemps possible, avec leur éclat et leur parfum.

Un bouquet, fût-il de fleurs des champs, orne si bien une table, même modeste. Une fleur offerte à propos dispose si bien !..

Nous n'en sommes plus au temps où l'on admirait l'œillet du poète mis au frais dans un pot ébréché. Les progrès de la céramique permettent aujourd'hui aux plus humbles d'avoir pour placer leurs fleurs, de jolis vases en harmonie avec elles. Le choix de ces vases est une question de goût et de convenance. Mais ils doivent toujours être pris de façon à laisser aux fleurs le plus de liberté possible afin que les tiges puissent se placer d'elles-mêmes et s'élancer à leur gré en belles lignes droites ou courbes, d'un pur dessin, telles qu'elles sont dans la nature. Gardez-vous de ces odieux « bouquets montés », tassés, serrés, dans lesquels les fleurs se mutilent et s'étouffent. Leur temps est fini, leur mode est passée et c'est justice, car ils étaient un crime de lèse-goût.

Combien plus jolies sont les fleurs disposées naturellement dans des vases artistiques, simples de lignes comme elles et se prêtant au placement des tiges !..

Nous abandonnerons les anciennes potiches à ventre énorme et à col étroit. Elles ne peuvent guère convenir

Tube soliflore pour une rose ou autre fleur.



Vases artistiques signés : 1° *En verre artistique, décor émail de nuances fondues, de Gallé, de Nancy* : 55 francs ; — 2° *Vase haut en verre artistique, doublé, taillé, gravé et doré, de Gallé, de Nancy* : 62 fr. 50 ; — 3° *Vase boule taillé et gravé, décor chèvrefeuille en relief, de Daum* : 22 fr. 50 ; — 4° *Vase en grès artistique, décor muguet en relief, signé Reverney* : 33 francs. *(Port et emballage en plus).* — (Modèles du Grand Dépôt, 21, rue Drouot). Gravures extraites de la *Mode pratique.*

qu'à certaines fleurs très grosses et très larges, comme les tournesols, par exemple. Des fleurs moins volumineuses paraissent « pauvres » au haut de ce vase renflé.

Par contre, nous renonçons également aux vases en forme de tulipes, dont l'entrée est trop évasée et ne retient pas suffisamment la tige.

Il existe du reste aujourd'hui des modèles plus pratiques et plus charmants. Voici par exemple, la série de ce que nous appellerons les « vases soliflores », c'est-à-dire destinés à recevoir une seule fleur. Ils sont d'un effet tout à fait gracieux et ont l'avantage d'être plus souvent employés. On n'a pas tous les jours, en effet, une gerbe de fleurs à sa disposition. Tandis que si on cueille une rose dans un jardin, si un ami vous l'offre ou si on l'achète soi-



1° *Vase carré, en cristal granité, décor de fleurs en émaux transparents et or* : 9 fr. 50 ; — 2° *Gros vase en cristal blanc, décor fleurs or en relief* : 18 fr. 50 ; — 3° *Petite boule en cristal blanc ou couleur fileté* : 1 fr. 50 ; — 4° *Vase en verre antique, décor égyptien* : 10 fr. — (Modèles du Grand Dépôt, 21, rue Drouot). Gravures extraites de la *Mode pratique.*

même, on est bien aise d'avoir en rentrant un vase destiné à la conserver et à la faire valoir. Les vases soliflores, en cristal plus ou moins pur, sont de diverses formes, selon les fleurs qu'on désire y placer.

Pour les fleurs en touffe, rien n'est pratique comme la « boule » en cristal fileté blanc ou de couleur qui sert aussi pour la décoration de la table. Ces vases en boule se prêtent à la disposition en gerbe d'un très petit nombre de fleurs. Pour cela on remplit l'intérieur de la boule avec de la mousse légèrement trempée, où l'on pique l'une après l'autre les tiges.

Le verre « carré » peut être approprié à la même destination.

Nous n'avons parlé que des modèles simples. Inutile d'ajouter que les vases à fleurs peuvent être ornementés aussi richement et aussi artistiquement que possible et qu'un beau vase ne perd rien à être signé d'un artiste verrier, comme Daum ou Gallé, de Nancy, par exemple.

Quand j'aurai conseillé de ne pas disposer les fleurs au hasard,

Petits vases soliflores : 1° *En cristal blanc gravé* : 1 fr. 60 ; — 2° *En cristal blanc taillé en spirale* : 3 francs ; — 3° *En cristal taillé diamant* : 2 fr. 50 ; — 4° *En cristal de couleur, fileté, genre Venise* : 3 fr. 75 ; — 5° *En cristal martelé et taillé en spirale* : 10 fr. ; — 6° *En cristal taillé diamant* : 3 francs. *(Port et emballage en plus).* — (Modèles du Grand Dépôt, 21, rue Drouot.) Gravures extraites de la *Mode pratique.*

mais de les assortir de façon à former soit des harmonies, soit d'heureuses oppositions de nuances, j'aurai fini cette causerie sur un sujet auquel j'aurai certainement l'occasion de revenir.

CLAIRE DE CHANCENAY.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS A JERSEY ET A GUERNESEY.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer des billets d'aller et retour de Paris à Jersey (Saint-Hélier) valables pendant un mois et comprenant la traversée de France à Jersey, aux conditions suivantes :

1° *Par Granville ou Saint-Malo* (toute l'année).

I. Billets valables à l'aller et au retour par Granville : 1re classe, 70 fr. 10, 2e classe, 49 fr. 05, 3e classe, 35 fr. 25.

II. Billets valables à l'aller par Granville, au retour par Saint-Malo (ou inversement), et permettant d'effectuer l'excursion du Mont Saint-Michel (parcours en voiture compris dans le prix du billet) : 1re classe, 78 fr. ; 2e classe, 55 fr. 40, 3e classe, 40 fr. 15.

2° *Par Carteret et Gorey* (1er juillet au 15 octobre).

III. Billets valables à l'aller et au retour par Carteret et Gorey et comprenant, outre la traversée de France à Jersey (Gorey), le trajet en chemin fer de de Gorey à St-Hélier : 1re classe, 67 fr. 15, 2e classe, 46 fr. 95, 3e classe, 35 fr. 10

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS à LONDRES (via Calais ou Boulogne)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Trajet en 7 heures. — Traversée en 1 heure.

Tous les trains comportent des 2e classes. En outre, les trains de malle de nuit partant de Paris pour Londres à 9 h. du soir et de Londres pour Paris à 8 h. 15 du soir prennent les voyageurs munis de billets de 3e classe.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 9 h., 11 h. 50 du matin, 9 h. soir — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 30 du matin et 3 h. 45 du soir.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 9 h., 11 h. du matin et 9 h. du soir — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin et 2 h. 45 du soir.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Espagne, le Portugal, etc.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ETRANGER, *Union postale :* UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur : MANZI. — *Le Gérant :* G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie, Asnières.

— Ne riez pas, Jean ! vous êtes menacé. Prenez garde !

— Compey n'a jamais eu peur !

— Fuyez. Retirez-vous en un de vos châteaux, à Aigle, au bout du lac.

— Compey n'a jamais fui.

— Jean, ils vous tueront.

— Eux ? dit Compey d'un air de défi, et montrant d'un geste, par-dessus l'épaule, avec une suprême arrogance, ses rivaux assemblés sur la pelouse et qui le regardaient, le visage enflammé de colère : Eux ! ils n'oseraient !... »

Les trompettes sonnaient le boute-selle et les fourriers se hâtaient de rentrer dans les coffres, qu'ils chargeaient sur des mules de bât, la vaisselle et les linges, abandonnant au peuple d'alentour les reliefs du festin.

Le duc avait donné le signal du départ, la chasse recommençait, mais cette fois dans les broussailles au pied du Salève, car on devait, le soir, coucher les princes à Mornex, les gens de la suite à Etrambières. Aussitôt, chasseurs et chasseresses sautèrent en selle, on détacha les chiens, les fauconniers enlevèrent le perchoir, et les dames se lancèrent en avant, l'émouchet ou l'épervier sur le poing ganté de daim.

Compey menait la chasse en veneur d'expérience, battait la campagne, partait à fond de train, revenait, suivi comme d'une ombre par son écuyer La Bigorne.

Mais celui-ci, un peu avant le coucher du soleil, avait disparu, juste au moment où les trompes sonnaient le ralliement.

Compey, seul, gagna un petit chemin qui abrégeait la montée à Mornex. Il voulait, du reste, laisser son cheval, presque fourbu chez un de ses vassaux, nommé Prévin, qui exerçait le triple métier de pêcheur, de braconnier et de bûcheron. Cet homme ingénieux habitait une pauvre chaumière, abritée sous un gros pommier, tout au bord de la rivière.

Comme il arrivait devant la porte, tirant son cheval par la bride, Compey se vit en présence de Guillaume de Luyrieux, Jacques de Chalant et Montbel, qui le saluèrent :

« Bonsoir, messieurs, dit le favori, mon vassal vous a-t-il donné à boire?

— Oui : son vin est frais, s'il n'a pas goût d'ambroisie. Ne viens-tu pas avec nous à Mornex, Compey ? Leurs Altesses s'y acheminent.

— Je les rejoindrai sous peu. Cinq de mes écuyers me suivent », reprit le grand bailli, qui pénétra, cette fois, leur perfide dessein.

Ils se regardèrent avec embarras.

« Eh bien ! dit Chalant, nous te précédons. A tantôt !... »

Ils s'éloignèrent en toute hâte, après ce colloque si court. Et Compey, tout pensif s'engagea sous bois dans le petit sentier connu de lui seul.

Le cortège ducal venait de mettre pied à terre devant le château de Mornex. Les serviteurs, alignés sur les deux côtés du ponceau élevaient à bout de bras de grosses torches de résine, car la nuit tombait et les premières étoiles piquaient d'étincelles l'azur pâle du ciel.

Après la cour défilèrent les veneurs, qui rapportaient trois daims, une centaine d'oiseaux, hérons, canards et oies sauvages, des lièvres et même un louveteau forcé dans une caverne. On allait procéder à la curée du gibier à poil, au partage du gibier à plumes, lorsque Jean de Compey, la mine soucieuse, parut sous la voûte du porche.

A sa vue, Anne de Chypre, qui dissimulait avec peine une inquiétude mortelle, poussa un cri de joie, et descendit une marche du perron sur le palier duquel elle se tenait avec la famille ducale, comme pour courir au devant de lui.

Mais à ce mouvement, une expression courroucée rembrunit le visage de son époux, et le duc, la saisissant par le bras, lui dit à demi-voix, assez haut néanmoins pour être entendu de quelques seigneurs : « Y songez-vous, madame ! Cet homme vous a donc ensorcelée ? »

Compey se dirigeait vers le perron. Les conjurés, enhardis par la colère du prince, par son geste brutal et sa voix irritée, se persuadèrent qu'il autorisait le châtiment de l'audacieux gentilhomme. Aussitôt ils se portèrent en avant, et lui barrèrent le passage. Haletante, la duchesse regardait. Yolande de France emmenait dans une salle Annabelle d'Ecosse.

« Qu'est-ce à dire, messieurs ? » demanda Compey, la voix sonore et le ton hautain.

Il s'arrêta au milieu du préau, et mit la main sur sa dague, n'ayant pas d'autre arme, car il venait de déposer son épieu et son couteau de chasse dans la logette du portier.

Le vieux Pierre de Menthon s'avança, et montrant ses compagnons, groupés derrière lui : « Monsieur, répondit-il, c'est à dire que votre domination nous pèse, que votre insolence excède la patience de notre seigneur le duc. »

Compey regarda bien en face le noble Menthon, mais un sourire d'amertume crispa ses lèvres :

« Si je suis coupable, mon cousin Menthon, dit-il en affectant beaucoup de calme, que l'on me donne des juges.

— Vous êtes jugé par vos pairs, il n'est pas de tribunal auquel vous puissiez en appeler, répliqua Pierre de Menthon.

— Alors ! Les barons de Savoie quittent l'armure du chevalier pour la robe noire du juge, et sous la robe ils ont sans doute le maillot rouge du bourreau ?

— Trêve d'injures, monsieur de Compey. Vous croyez en Dieu, préparez-vous a la mort.

— Et c'est chez moi que vous allez me tuer ? sous mon toit, après avoir mangé mon pain ! »

Il fondit sur l'un de ses écuyers, lui arracha l'épée qu'il avait au fourreau, la brandit, traçant dans l'air un décuple éclair d'acier.

Anne de Chypre, éplorée, criait : « Messieurs ! messieurs, recevez-le à merci... Je l'ordonne !... je vous en prie !... »

Le duc Louis la soutint sous le bras, comme elle défaillait et tombait à genoux.

« Anne, pensez à nos enfants, lui dit-il rudement. C'est pour leur honneur que nous assistons à cette tuerie ! »

Attaqué de tous côtés par les gentilshommes savoyards, Compey se défendait vaillamment. Des cris s'élevaient de toutes parts, les lames brillaient à la lueur des torches, la cloche d'alarme retentissait portant au loin l'effroi, les gens accouraient avec leurs faulx et leurs fléaux à battre le blé ; ce n'était, dans le manoir, que désordre et confusion.

Mais le drame fut aussi court que terrible. Frappé au visage, atteint au flanc, aux bras, à la poitrine, Compey s'affaissa, inanimé, au bas du perron, dans une mare de sang.

On le crut mort. Ses adversaires coururent au porche, enfourchèrent leurs chevaux que leurs écuyers tenaient préparés dès qu'ils avaient entendu les premières rumeurs de l'altercation, et toute la troupe, jouant de l'éperon, dévala par la route accidentée jusqu'au bas de la côte, où elle prit le chemin de Chancy et disparut dans un nuage de poussière, au grand galop.

On relevait Jean de Compey, évanoui, ensan-

glanté, et tous les courtisans regardaient ce triste spectacle avec une curiosité mêlée de terreur.

« Est-il mort ? demanda Louis, avec une indifférence qui prouvait sa complicité.

— Non, répondit une voix. Mais il n'en vaut guère mieux. J'ai compté seize blessures. »

Les sanglots de la duchesse redoublaient : il y eut, dans les ténèbres, quelques rires étouffés.

Le duc devint pâle, se redressa :

« Madame, dit il très haut, vous avez raison de pleurer, car nous perdons en M. de Compey un loyal serviteur. »

Elle se laissa conduire jusqu'à la salle des gardes, où il la confia aux soins de ses femmes et des dames de la cour. Puis il revint au préau : Compey gisait sur une litière, enveloppé de linges, que le sang étoilait de larges éclaboussures. Il avait les yeux fermés. Ses serviteurs, en armes, l'entouraient.

« Que se passe-t-il ? demanda le duc. »

Le blessé releva les paupières, tourna les yeux vers lui, et, d'une voix faible, mais avec un accent d'implacable rancune, il murmura : « Je veux qu'on me porte à Genève... Là, il y a de mires et physiciens savants en l'art de guérir... J'emmène mes gens, et vous laisse la maison, à vous et aux vôtres... On me rendra justice, dussé-je recourir à Charles VII de France ! »

Une heure après ces événements, Louis se rendit à la chambre où Madame de Savoie s'était enfermée, avec sa chambrière cypriote, Pulchérie.

Lorsque son mari entra chez elle, sombre, irrité, d'un pas vacillant, elle se leva de son fauteuil, non point tremblante et craintive, mais dans une attitude altière qui laissait prévoir une lutte déjà réglée.

« Monsieur, monsieur !... » s'écria-t-elle.

Il l'interrompit du geste, et d'un ton amer, parlant si vite que les paroles se précipitaient, entrecoupées, sans suite, il s'écria :

« Ainsi, madame, la guerre est déclarée entre vous et moi, à la face de tous ? Et j'eusse dû, selon vous, supporter plus longtemps d'être bravé à mon foyer, et jusque sur mon trône ? Je devrais baisser le front, obéir à vos caprices ! J'entends m'en expliquer avec vous. De ceux que j'aimais il ne reste personne autour de moi, à cause de ceux que vous aimez, vous ! Les uns ont fui, vous avez chassé les autres. Je suis seul. Votre Compey !... l'homme aux paroles dorées, aux caresses perfides, dur aux faibles, enrichi de mes dépouilles, prodigue, dissipateur... J'en suis enfin débarrassé de celui-là !

— Monsieur, dit Anne courageusement et comme si elle n'avait rien entendu de ces reproches amers, monsieur, un seul mot : est-il mort ?

— Non. Ses gens le portent à Genève : il a peur de rester au milieu de nous. Vous l'aimez ?

— Ah ! monsieur, vous n'allez pas jusqu'à soupçonner celle qui a mis la couronne royale sur votre front !

— C'est la dernière querelle que j'aurai avec vous, madame.

— Grand Dieu ! dit-elle, en reculant, et très pâle, voulez-vous aussi m'assassiner ?

— Anne ! .. Je veux seulement que vous me disiez si vous aimez cet homme.

— Eh bien ! oui... Mais je prends Dieu à témoin que c'est d'un amour sans honte. Je ne vous ai point trahi...

— Vous m'avez seulement enlevé la part de tendresse qui m'appartient pour l'accorder à cet indigne favori, ambitieux de gouverner sous votre nom. »

Ces redoutables paroles retentirent dans un morne silence.

« Qu'exigez-vous ? demanda la duchesse soumise.

— Vous ne reverrez pas Compey ?

— Jamais plus.

— A cette condition, je châtierai ses meurtriers, car enfin ils ont agi sans mes ordres, et vous ont offensée, dit Louis, avec un sourire cauteleux.

— Ah ! fit Anne étonnée. Vous êtes un politique, poursuivit-elle en lui tendant sa main qu'il baisa tendrement. Vous souvenez-vous combien nous nous sommes aimés !

— Anne, je vous ai toujours crue innocente du mal qui se faisait autour de vous.

— Cher Louis, vous m'avez épouvantée !... J'ai craint la mort de ce pauvre homme ! Vous le vengerez ?.. Effaçons le passé qui nous attriste. Il nous reste bien des jours heureux à passer ensemble !

— Dieu vous entende, ma mie !

— J'ai souffert beaucoup : cela aigrit le caractère. Écoutez, Louis : la clémence est le grand attribut des rois... Ne pourriez-vous pardonner ? »

Il comprit, et volontairement voulu se méprendre :

« Non, dit-il, Seyssel, Luyrieux, les Menthon, Montbel, tous ces conspirateurs mis en branle par François au nez d'argent, qui, prudemment, ne s'est pas montré, seront punis : je l'ai résolu. »

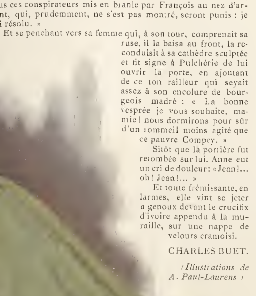
Et se penchant vers sa femme qui, à son tour, comprenait sa ruse, il la baisa au front, la reconduisit à sa cathèdre sculptée et fit signe à Pulchérie de lui ouvrir la porte, en ajoutant de ce ton railleur qui seyait assez à son encolure de bourgeois madré : « La bonne vesprée je vous souhaite, mamie ! nous dormirons pour sûr d'un sommeil moins agité que ce pauvre Compey. »

Sitôt que la portière fut retombée sur lui, Anne eut un cri de douleur : « Jean !... oh ! Jean !... »

Et toute frémissante, en larmes, elle vint se jeter à genoux devant le crucifix d'ivoire appendu à la muraille, sur une nappe de velours cramoisi.

CHARLES BUET.

(Illustrations de A. Paul-Laurens.)





Il y avait une fois une famille seigneuriale qui habitait un château somptueux dans une des plus belles provinces de la France. Bien qu'elle portât le nom très simple de Riquet, elle n'en était pas moins apparentée aux plus illustres familles de l'Europe.

Un jour, Madame Riquet mit au monde un fils d'une laideur inimaginable; on ne tarda pas à constater qu'il serait bancal, aurait le dos affligé d'une bosse et loucherait d'horrible sorte; en un mot, c'était un monstre. Madame Riquet mère se mit à pousser les hauts cris, à déclarer qu'elle était la plus malheureuse des femmes et à verser toutes les larmes de son corps; tant et si bien que les fées s'émurent et déléguèrent vers la mère éplorée la doyenne de la corporation.

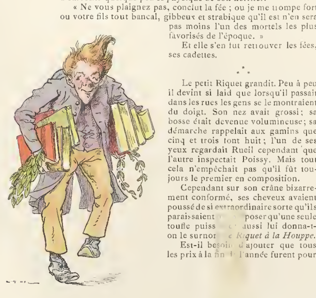
« En effet, madame, dit la fée après avoir examiné l'avorton, vous avez sujet de vous plaindre; le fils dont le ciel vous a gratifiée n'est point pour vous faire honneur ; nous allons essayer de réparer dans la mesure du possible les bévues de dame Nature. Je n'ai pas le pouvoir de le faire marcher droit ni d'aplanir son dos, ni de régulariser sa vision; mais je puis lui faire un cadeau appréciable qui compensera ces diverses imperfections. Le jeune Riquet sera l'homme le plus spirituel de son temps et en outre il pourra rendre aussi spirituelle que lui la personne qu'il aimera d'amour. »

Madame Riquet mère remercia la doyenne des fées de toute son âme en exprimant le regret qu'il ne lui fût pas possible d'embellir quelque peu le physique de son héritier.

« Ne vous plaignez pas, conclut la fée ; ou je me trompe fort ou votre fils tout bancal, gibbeux et strabique qu'il est n'en sera pas moins l'un des mortels les plus favorisés de l'époque. »

Et elle s'en fut retrouver les fées, ses cadettes.

* * *



Le petit Riquet grandit. Peu à peu il devint si laid que lorsqu'il passait dans les rues les gens se le montraient du doigt. Son nez avait grossi; sa bosse était devenue volumineuse; sa démarche rappelait aux gamins que cinq et trois font huit; l'un de ses yeux regardait Rueil cependant que l'autre inspectait Poissy. Mais tout cela n'empêchait pas qu'il fût toujours le premier en composition.

Cependant sur son crâne bizarrement conformé, ses cheveux avaient poussé de si extraordinaire sorte qu'ils paraissaient [illegible]poser qu'une seule touffe puiss[illegible] aussi lui donna-t-on le surnom [illegible] *Riquet à la Houppe*.

Est-il besoin d'ajouter que tous les prix à la fin de l'année furent pour lui, qu'il triompha au concours général et passa son baccalauréat avec mention *très bien*, ce qui fit doublement plaisir à ses parents, car on leur remboursa les frais d'examen.

Riquet se mit à travailler le droit et conquit successivement les grades de bachelier, de licencié et de docteur avec toutes boules blanches. Il était tellement habitué au succès que la seule vue d'une boule rouge le faisait tomber en syncope ; cette particularité explique qu'il ait toujours eu quelque répugnance à jouer au billard.

Il entra dans le journalisme et en moins d'un an s'y fit une réputation. Il tournait si spirituellement la chronique que le jour de son article, le tirage du journal haussait de façon sensible. Les premiers organes de la Capitale lui firent de séduisantes offres et se le disputèrent à coups de billets de mille.

Aussi en quelques années, Riquet à la Houppe, considéré comme le premier chroniqueur de son temps, gagna-t-il une grosse fortune et put se faire construire un hôtel dans l'avenue des Champs-Elysées, entre cour et jardin.

* * *

Mais ni l'esprit, ni le talent ne font le bonheur. Sans l'amour la vie d'un homme de lettres à succès est chose peu enviable et Riquet à la Houppe connut des heures amères. Tout le monde l'encensait, le choyait, l'adulait ; il avait son couvert mis chaque soir dans dix maisons plus huppées les unes que les autres ; il était l'hôte des soirées les plus select et le noble faubourg lui avait entrebâillé ses portes... et, malgré cela, il n'était pas heureux.

Un jour qu'il s'ennuyait terriblement dans un bal ultra-chic et que pour la sixième fois il se dirigeait vers le buffet afin de tromper son spleen, il aperçut une jeune fille miraculeusement belle qui le considérait avec attention.

« Hélas ! pensa-t-il avec mélancolie, voilà celle que j'aimerais à aimer ; elle a des yeux bleu de mer, des cheveux de soleil et une admirable expression de douceur. La prudence, ami Riquet, te conseille de filer sur-le-champ. Tu vas devenir amoureux fou, fou surtout, de cette jeune personne. Si tu n'as pas disparu avant deux minutes, ç'en est fait de toi ! que d'angoisses ! que de désespoirs inutiles tu te prépares ! Car tu n'es pas assez sot pour t'imaginer quelle puisse réciproquement s'éprendre de tes perfections. Veux-tu connaître ses pensées actuelles ? Les voici : « Qu'est-ce que ce vilain petit bossu a donc à me dévisager de la sorte ? S'imagine-t-il que je suis faite pour ses vilains yeux ? » Conclus toi-même, ami Riquet ! »

Et mélancoliquement il s'en fut au buffet déguster un champagne-cocktail, car cette maison très dans le mouvement avait adopté la mode des *American drinks*.

Le hasard voulut que dans la soirée Riquet à la Houppe fut présenté à la jeune fille miraculeusement belle. Elle s'appelait miss Lilian.

« Monsieur, dit-elle à Riquet, je suis ravie de faire votre connaissance; j'ai beaucoup entendu parler de vous. »

« C'est une niaise, » pensa Riquet.

« J'ai lu de vos articles, continua-t-elle; ils sont très bien ! »

« C'est une sotte, pensa Riquet. Mais je l'aime ! »

« Vous êtes très spirituel,

poursuivit miss Lilian. Hélas! Je n'en puis rien savoir. Je ne comprends rien et mes camarades de pension prétendent que je suis une dinde. »

Ce disant, elle avait dans ses yeux bleu de mer des larmes aussi lumineuses que des diamants et de qualité non moins précieuses.

« Ses camarades de pension n'ont pas tort, pensa Riquet dont la houppe tremblait légèrement; mais ce sont de méchantes personnes et je les déteste. »

Ils causèrent. Miss Lilian souriait tristement.

« Vous devez dire des choses exquises, murmura-t-elle, quel dommage que je ne les puisse goûter. »

« Eh! Eh! cela n'est déjà pas si bête, » pensa Riquet.

Et il se souvint du cadeau princier que lui avait fait la doyenne des fées : « Je puis, si je veux, faire de cette admirable créature dont l'intelligence actuelle ne passe guère celle d'une oie, la plus exquise, la plus avisée, la plus fine, la plus rouée des femmes de l'ancien continent et même du Nouveau-Monde, il suffit que je l'aime — et je l'aime. »

Et se tournant vers miss Lilian il lui dit :

« Mademoiselle, vous êtes si miraculeusement belle, que vous me voyez tout interdit et tout déconcerté devant vous. Les mots que je devrais manier avec facilité me refusent leur service; j'ânonne, je balbutie; je ne trouve rien à vous dire des mille choses que je serais heureux de vous dire. Je vais donc droit au but, sans habileté : « Je vous aime. Voulez-vous être ma femme? »

Miss Lilian fit un mouvement comme pour protester.

« Laissez-moi achever; je sais, je suis très laid et les femmes sont disposées à rire de moi plutôt qu'à m'aimer. Pourtant puisque vous souffrez d'être moins bien douée sous le rapport de l'intelligence que sous celui de la beauté, je puis vous délivrer de cette souffrance. J'ai le pouvoir de rendre infiniment spirituelle la personne que j'aimerai plus que tout et ce sera vous, si vous n'êtes point rebutée à l'idée de devenir ma femme. »

Elle lui tendit la main, loyalement, à l'américaine.

« J'accepte, dit-elle. »

Et aussitôt elle fut éblouissante d'esprit. Une heure après elle avait une cour autour d'elle; les danseurs qui l'avaient abandonnée en déclarant qu'une pareille bécasse était décidément odieuse faisaient les empressés, trop heureux qu'elle daignât oublier. On s'émerveillait; nul ne pouvait s'expliquer la soudaineté de ce changement; et d'ailleurs vous eussiez perdu votre temps à leur faire comprendre ce miracle imprévu; c'étaient tous jeunes gens très forts, *à qui on ne la fait pas* et qui tiennent les contes de fées pour des histoires de bonnes femmes.

Il arriva que miss Lilian fut courtisée par de jeunes hommes à peine moins spirituels que Riquet et beaucoup plus présentables. L'un d'eux qui était diplomate et de grande famille, lui plut de façon particulière; et quoiqu'elle éprouvât des remords à l'aimer, s'étant engagée envers un autre, elle ne put se défendre de l'aimer passionnément.

Quelques jours plus tard, Riquet la rencontra.

« Quand nous fiançons-nous? » demanda-t-il, les yeux tout effervescents de joie.

— Bientôt, répondit miss Lilian, mais pas encore. »

Riquet éprouva un gros chagrin et dit :

« Je le sens; vous ne vous déciderez jamais. Cela vous coûte trop. »

Et il ajouta :

« Si vous aviez pu m'aimer, votre amour m'aurait fait aussi beau que le mien vous a rendue spirituelle. Hélas! me voilà malheureux jusqu'à la fin de ma vie. »

Miss Lilian le consola du mieux qu'elle put; en le quittant, elle lui dit avec câlinerie :

« Si je ne tiens pas ma promesse, il ne faut pas que vous me haïssiez pour cela, et que vous me retiriez le don d'esprit que vous m'avez fait. Car je ne vous en aimerais pas davantage et vous n'y gagneriez que de me rendre aussi malheureuse que vous. »

Riquet se sentait fondre en larmes; il se maîtrisa et répondit : « Je veux que vous restiez la plus intelligente des femmes; vous êtes toujours celle que j'aime et j'aurais honte et douleur à me venger de vous. »



Sur ces paroles tendres miss Lilian autorisa Riquet à lui baiser la main et s'en fut gouter chez une de ses amies où fréquentait le jeune diplomate.

. . . .

Miss Lilian n'a pas de meilleur ami que l'illustre écrivain Riquet dont la houppe a blanchi. C'est dans ses œuvres choisies qu'elle a fait apprendre à lire aux deux bambins ravissants, Jack et Jacy, qui sont nés de ses diplomatiques amours.

Mais Riquet, qui ne se consolera jamais de n'avoir été que *l'ami*, écrit depuis ce moment des articles teintés d'amertume et les belles dames dont il orne les soirées élégantes l'accusent en riant de verser dans la maladie du siècle et de devenir un affreux pessimiste.

COOLUS.

(Illustrations de A. Vimar.)



WAGRAM



LA BATAILLE DE WAGRAM (AQUARELLE INÉDITE DU DÉPOT DE LA GUERRE)

Autour de Wagram

DOCUMENTS INÉDITS

A deux reprises, à deux années d'intervalle, Napoléon, entraîné par ses victoires mêmes à une distance immense de la France et de sa base normale d'opérations, établi en conquérant dans la capitale d'un royaume ennemi, a, non du fait de la supériorité de génie de ses adversaires, mais du fait d'une incertitude de sa fortune et de l'hostilité de la nature, subi des échecs où la plus grande partie de son armée d'invasion s'est trouvée anéantie. C'est Eylau en 1807 ; c'est Essling en 1809. Chaque fois, se cramponnant de ses serres à la proie conquise, décidé, semble-t-il, à s'y laisser exterminer plutôt qu'à l'abandonner, il a, à cinq cents lieues de la France, recréé une armée, appelant ses réserves, faisant rejoindre ses blessés et ses malades, tirant à lui les retardataires, et, après avoir comme repris son souffle, de nouveau il s'est trouvé prêt à subir toute attaque, à la prévenir et à l'écraser. C'est Friedland et c'est Wagram.

Après Eylau encore, il se trouvait en plein pays ami; il avait à ses ordres, dans la nation qu'il venait non de conquérir mais de délivrer, une noblesse enthousiaste et prête à s'engager sous ses aigles, un peuple habitué de tout temps à la servitude et disposé à subir toutes les exigences; sur ses derrières, la Prusse, trop récemment écrasée pour qu'on eût à craindre ses révoltes; l'Allemagne, trop récemment organisée pour qu'on eût à redouter sa défection. De Varsovie à Paris, ses courriers passaient librement et sans escorte: il suffisait de leur brassard et de leur cocarde pour que tout fût à leur disposition et que les magistrats de tous ordres s'empressassent à les servir. Sauf la distance, nul obstacle; sauf les mauvais chemins, nulle difficulté ; sauf la misère, nul retard.

Après Essling, quelle différence ! D'abord, l'échec a eu dans l'Europe entière un retentissement immense. « Pour la première fois, dit la *London Gazette,* Napoléon a subi une défaite en Allemagne. De ce moment, il est réduit au rang des généraux hardis et heureux qui, comme lui, après une longue série d'actes destructeurs, expérimentent les vicissitudes de la Fortune. Le charme de son invincibilité est détruit. Ce n'est plus l'enfant gâté de la Fortune; c'est un exemple des jeux de l'aveugle déesse. De nouvelles espérances doivent animer les nations opprimées. Pour l'armée autrichienne, le 21 mai marque une grande et glorieuse époque qui doit lui inspirer, avec la conscience de sa force, la confiance dans son énergie. » En Espagne, en Portugal, partout où pénètrent les nouvelles anglaises, nos ennemis en prennent plus d'assurance. L'Allemagne, agitée par le Tugendbund, est prête à toutes les hostilités secrètes en attendant les tentatives ouvertes de révolte. Le territoire de l'Empire est menacé par des descentes anglaises; Walcheren est envahi, une place capitule, Anvers est près de tomber aux mains britanniques. En Italie, le Pape s'agite et lance l'excommunication contre l'Empereur et ses adhérents. Les côtes napolitaines sont en péril. L'Autriche s'agite. Vienne, épargnée malgré l'assassinat d'un parlementaire, malgré une résistance qui eût pu valoir le sac à une ville ouverte, est dangereuse pour les troupes, et il faut y prendre des mesures. « La ville de Vienne est mal gouvernée, écrit Napoléon. L'insolence du peuple vient de la négligence à réprimer les excès auxquels il s'est livré depuis un mois. Ces excès sont d'une nature telle qu'il n'en est aucun qui n'aurait dû être puni par la mort de plusieurs hommes. Si des exemples avaient été faits, la populace serait rentrée chaque jour de plus en plus dans le devoir. La coupable négligence dont on a usé a eu pour effet de rendre ce peuple insolent ; c'est la première fois que je vois mes armes méprisées. On m'a laissé ignorer ces faits, on n'a donné suite à aucun. Tout est encore à organiser dans Vienne et tout est dans la main des bourgeois et de nos ennemis. Les Français y sont vexés et jugés par les vaincus. Il faut que cet ordre de choses change promptement. »

Tout est à craindre : l'insurrection et l'assassinat. Sans doute, de plus qu'en 1807, l'Empereur a des alliés. Il a les Polonais du Grand-Duché et il a les Russes. Mais les Polonais sont bien faibles. C'est à peine si Poniatowski dispose de 14,000 hommes, et quant aux Russes, il est difficile de savoir si, dans une guerre contraire à toutes leurs traditions, où ils se trouvent de fait combattre pour la même cause que leurs anciens sujets, où l'enjeu de la partie semble être le rétablissement de la Pologne dans ses anciennes limites, ils sont fort ardents à chercher l'ennemi commun. En certains cas, il semble qu'il y ait entente entre eux et les Autrichiens contre les Polonais, par suite contre l'Empereur, dont les Polonais sont les alliés, et contre la France même. Il y a infiniment plus d'intimité, de cordialité, d'échange d'impressions entre ces ennemis apparents qu'entre ces alliés officiels, et c'est ce que met en lumière cette note inédite du général Fabvier dont on appréciera toute la valeur, surtout si l'on veut la comparer au récit que M. Albert Vandal a donné de cet incident dans son beau livre *Napoléon et Alexandre Ier.*

« En 1809, dit Fabvier, je revins de Perse en traversant la Russie. Je trouvai, près de la frontière de Pologne, plusieurs corps russes, et à Brese, le général Essen. La passion contre Napoléon s'exprimait vivement et ce général chercha à me retenir en me peignant les désastres que l'armée française avait éprouvés en Bavière, Napoléon lui-même blessé et sous peu anéanti, etc. Je ne fis qu'en rire, et arrivai à Varsovie. M. de Serra y était alors ministre de France.

« Lui et le général Kaminiesky, gouverneur de cette ville, me firent comprendre que, sur la route que je devais suivre pour me rendre à l'armée, j'éprouverais de grands obstacles, la Prusse, la Saxe, la Thuringe étant alors dans une fermentation dont on ne pouvait calculer la marche. N'ayant, à cette époque, aucun devoir que celui de toute la vie : servir la Patrie, n'étant d'aucune importance à l'armée de l'Empereur, l'insurrection des Polonais m'ayant de plus touché jusqu'au fond de l'âme, je résolus d'aller joindre nos dignes auxiliaires.

« MM. de Serra et Kaminiesky me donnèrent des lettres pour le prince Poniatowski. Je partis en poste et arrivai au delà de Kowski le lendemain au soir. J'aperçus des feux sur une hauteur qui m'indiquaient un engagement. Je m'y rendis et restai avec un bataillon de volontaires galiciens de la division

Dombrowsky, jusqu'après ce combat, qui eut lieu en avant de Cracovie. Une convention fut faite entre le prince Poniatowski et l'archiduc Ferdinand, par laquelle les Autrichiens devaient évacuer cette ville et les Polonais en prendre possession le lendemain à sept heures du matin.

« Notre division prit position à une lieue de la ville, sur la route même de Varsovie, et le quartier général du Prince à une demi-lieue à droite, dans un petit château. Le soir, j'allai chez le Prince pour lui remettre les lettres, auxquelles je n'avais pas attaché grand intérêt. Je fus très bien reçu, galamment, à la polonaise.

« Comme je ne voulais rien recevoir, chevaux, logements, etc., et que je n'avais aucun bagage, le Prince me conseilla de les devancer et d'aller dans quelque auberge faire ma toilette. On resta à causer, fumer, etc. jusqu'à une heure du matin. Tout était dans la joie. Je retournai à mon bataillon et, de là, je m'acheminai seul, à pied, sur Cracovie. La route, en approchant de cette ville, est large, belle et élevée au-dessus de marais cultivés en jardins. On voit quelques maisons à droite, bordant un chemin qui fait le tour de la ville, mais la grande route tourne brusquement à gauche, parallèlement à la place, arrive au pont et à la porte après quelques centaines de toises. Dans le rentrant de cet angle droit est une très grande auberge qui se trouvait assez en désordre, les portes ouvertes ou cassées, la paille répandue dans les cours et sur la route.

« J'arrivai à cette auberge au petit point du jour et fus fort surpris en voyant plusieurs lances de Cosaques appuyées contre le mur, quelques-uns de leurs chevaux, et enfin cinq à six d'entre eux couchés sur la paille. Pendant que j'examinais et réfléchissais à cette apparition si extraordinaire, un bruit de chevaux au trot me fit tourner la tête et je vis paraître, au-dessous de la route, un peloton de hussards du régiment de Rudiger, russe. Un jeune officier, qui le commandait, le porta à cinquante pas en avant, d'où il envoya un petit poste et des vedettes. Il me parut clair que Cracovie allait faire le second volume de Cattaro [livrée aux Russes le 5 mars 1806 par les Autrichiens, qui s'étaient engagés, par le traité de Presbourg, à la remettre à la France].

« Pour m'en assurer, je m'approchai du jeune officier et je lui demandai en allemand, ce que c'était; lui, dans sa joie, n'hésita pas à me dire que les Autrichiens avaient évacué après avoir prévenu le général Souwaroff (fils) commandant l'avant-garde russe qui était à Viliska; qu'aussitôt on avait envoyé un régiment en toute hâte; que six mille hommes d'infanterie partis de



DEUXIÈME PONT SUR LE DANUBE ET ENTRÉE DE LA LOB'AU, PAR LE COMTE A. DE LABORDE.

Viliska seraient dans deux heures en ville, et que les Polonais seraient bien attrappés.

« Pendant ce temps, arrivait un escadron qui se formait sur la route; l'officier retourna près de son chef; et moi, descendant dans les jardins, je regagnai à la hâte nos avant-postes, d'où je courus annoncer au Prince ce qui se préparait. Les Polonais, enflammés de colère, courent aux armes. La division Dombrowsky se forme en masse, tambours, musique en arrière, et on arrive à la course sur les hussards. Sans écouter leurs protestations, on les culbute et certes, sans la modération des chefs polonais, il n'en serait pas resté un vivant.

« Cependant la population de Cracovie, du haut des remparts, voyait arriver l'armée polonaise : un torrent de femmes, d'enfants, de vieillards, de prêtres, de citoyens, sort de la ville, renverse les hussards, se confond avec l'armée et rentre avec elle dans la ville avec des transports que rien ne peut rendre... »

Tel est le récit d'un témoin oculaire, d'un acteur dont le rôle eût mérité de n'être point omis par les historiens polonais et français, car son nom est devenu assez célèbre pour que l'on compte avec lui.

Comme il le dit « cet événement prouvait que malgré tout, traités, alliances, serments, il existait entre les vieilles monarchies, sinon une coalition formelle, au moins une entente virtuelle permanente contre la France ».

Quelle confiance en ces conditions Napoléon pouvait-il avoir en ses alliés, ceux du moins qui n'étaient point directement sous ses ordres et dans sa main, qui n'étaient point encadrés dans la grande Armée et ne subissaient point son influence immédiate ?

Pour reformer son armée qui au début des opérations n'était que de 140,000 hommes contre 175,000, l'Empereur devait donc, après Essling, compter presque exclusivement sur l'Armée d'Italie qui, avec les renforts reçus de France allait à 60,000 hommes et sur le corps de Dalmatie de 12,000. Mais les Autrichiens allaient vraisemblablement se trouver renforcés eux aussi de l'armée de l'Archiduc Jean opposée en Italie à Eugène et l'avantage serait certainement à celui des adversaires qui le premier aurait opéré la jonction et pourrait, avec ses forces rassemblées, combattre les forces divisées de l'autre.

Pour Napoléon, dont le Danube, qu'il voyait en quelque sorte de ses fenêtres, formait en ce moment la limite de son Empire, une difficulté immense se présentait : celle d'opérer le passage du fleuve — et quel fleuve ! — sous le feu d'une armée attentive, prévenue, retranchée, armée de pièces de gros calibre et que l'espèce de victoire qu'elle avait remportée avec la complicité du fleuve rendait pleine d'orgueil et de confiance. Le fleuve avec ses crues subites, ses colères inattendues, ses tempêtes pareilles à celles de l'Océan, les brûlots, les bateaux de pierre qu'entraînait son cours impétueux, ç'avait été l'ennemi véritable de l'Empereur, le véritable défenseur de la Sacrée Monarchie Apostolique. Il fallait le dompter d'une façon raisonnée et savante et c'est ce dont fut chargé le général Bertrand sous les ordres directs de Napoléon. D'abord une estacade en pilots

pour rompre le courant et arrêter les brûlots incendiaires. Cette estacade a exigé pour être battue des efforts immenses, car, vers le bord de l'île Lobau, au lieu d'un pilot, il fallut en battre trois accolés pour opposer une force suffisante au flot qui renversait tout ; et encore, ces trois colonnes se heurtaient-elles si violemment et avec un mouvement si rapide que, quelquefois leurs têtes prenaient feu avant qu'on eût pu les réunir par une forte frette de fer. Derrière l'estacade, série de ponts de plus de huit cents mètres de longueur garnis de garde-fous et de réverbères, comme à Paris, et précédés d'un pont auxiliaire destiné aux blessés. En aval, encore un pont de bateaux; des barques armées et des péniches surveillant les îles et les bras du Danube et défendant les abords des ponts contre toute attaque de l'ennemi. Par surcroît de précaution, en avant de l'estacade, est tendue la fameuse « Chaîne des Turs » conservée à l'arsenal de Vienne depuis la délivrance de cette ville, par Sobieski, en 1684.

Tout cela est bon pour accéder à l'île Lobau, mais il faut encore franchir le petit bras du Danube qui sépare les Français des Autrichiens embusqués derrière leurs retranchements où ils se tiennent inabordables. Bertrand, avec les ingénieurs constructeurs de la marine et leurs ouvriers, a fait construire, dans une petite crique hors de la vue de l'ennemi, un pont « d'une pièce ». C'est un bateau de quatre-vingts mètres de long, retenu à la rive française par une de ses extrémités, qui, au moment opportun, sera abandonné au courant, opèrera un mouvement de conversion, et viendra ainsi par son extrémité libre se souder à la rive ennemie.

Tout est prêt désormais. Tout ce qui doit rejoindre l'armée française a rejoint et l'armée de l'Archiduc Jean n'est point encore arrivée.

Dans la nuit du 4 au 5 juillet, les troupes passent dans l'île Lobau dont les forêts ont été percées de routes nombreuses, munies d'écriteaux indicatifs et de réverbères. Il fait un orage affreux et le grondement du tonnerre se mêle aux détonations de la formidable artillerie de gros calibre qui bat sans relâche la rive autrichienne. Le pont d'une pièce est lancé et en moins de cinq minutes établit la communication sur le petit bras. Aussitôt que quelques troupes ont pris pied, neuf autres ponts sont jetés à côté du pont d'une pièce et pendant que le gros de l'armée y marche en ordre, Oudinot, qui a passé le Danube du côté de Fischamant, se jette sur le flanc gauche de l'ennemi et s'empare d'Enzersdorff.

Le plan de l'archiduc Charles est déjoué, ses redoutes sont prises par la gorge, les canons dont elles sont armées tombent entre nos mains, la plaine couverte de moissons est toute en feu et les Autrichiens reculent terrifiés devant cet incendie qui nous sert d'auxiliaire.

On n'a point ici l'audace de tenter en quelques lignes le récit de cette bataille que le plus considéré des écrivains militaires a appelé « le chef-d'œuvre des batailles tactiques ». On ne dira même point cet étonnant épisode de la charge des Chevau-légers polonais qui avec les Chasseurs de la Garde, enlevèrent quarante-cinq canons, détruisirent quatre régiment de cavalerie et firent prisonnier un prince Auersperg, ni cette héroïque voiture aux chevaux blancs où Masséna, tout contusionné d'une chûte de cheval, court au plus vif de la mêlée, ni l'artillerie de la Garde, les soixante pièces que commandent Drouot et d'Aboville, cette batterie formidable qui fit une véritable *charge d'artillerie* et qui décida du sort de la journée. Plutôt que de donner, d'après les livres, une idée inexacte de cette admirable journée,



LE PRINCE JOSEPH PONIATOWSKI (PORTRAIT INÉDIT APPARTENANT A LA COMTESSE T...)

ne vaut-il pas mieux emprunter à un témoin oculaire, un récit inédit écrit au lendemain même de la bataille, et qui en a toute l'émotion : ce qui le rend particulier, c'est qu'il émane d'un des aides de camp de Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, dont, comme on sait, le rôle pendant la bataille fut fort contesté :

« J'étais, mon cher ami, écrit le commandant Servet, présent et acteur à la grande bataille des 5 et 6 juillet. Notre corps d'armée est même un de ceux qui ont le plus souffert et cependant je ne puis contenter votre curiosité par un récit exact sur tout ce qui s'est passé ; il n'est pas donné à un individu de pouvoir embrasser l'ensemble des opérations, ne pouvant voir que là où on le fait agir.

« Je dois dire que tous les moyens possibles, tant pour la défense de l'île Lobau (île Napoléon) que pour l'attaque du passage ont été employés avec une habileté telle que le passage que l'on redoutait tant, a coûté très peu de monde. Il n'est même pas, je crois, entré dans la politique de l'ennemi de nous opposer infiniment de résistance, étant passés sur un point qui a rendu nuls tous les retranchements en les tournant.

« Sur la rive gauche du Danube, se trouve une plaine immense. C'est là où les Autrichiens au nombre de plus de 160,000 hommes ont fait de vains efforts pour nous repousser. On s'est battu avec beaucoup d'acharnement pendant deux jours consécutifs, mais la journée du 6 a été la plus meurtrière. On ne peut pas se faire l'idée du nombre des bouches à feu qui tiraient de part et d'autre. Nous avions au moins plus de deux cents pièces de canon et notre artillerie n'était rien en comparaison de celle de l'ennemi. Notre ligne de bataille occupait plus de deux lieues. Notre corps d'armée s'est dirigé le 5 au soir sur Deutsch-Wagram (village qui a donné son nom à la bataille). Nous parvînmes même, dès le 5, à le brûler, mais nous ne pûmes nous y maintenir pendant la nuit, attaqués par des forces supérieures. Le 6, dès trois heures du matin, l'ennemi fit une fausse attaque sur notre droite pour détourner notre attention, tandis qu'il faisait filer sur Deutsch-Wagram la majorité de ses forces. A cinq heures, une ligne d'artillerie immense commença la véritable attaque sur notre front; le corps du maréchal Masséna était à notre gauche, et, comme il s'étendait jusque sur la rive gauche du Danube, notre ligne ne pouvait être assez resserrée. Le maréchal Masséna avait fort peu de cavalerie: les Autrichiens envoyèrent, sur les sept heures du matin, un parti de 3,000 chevaux sur les derrières du duc de Rivoli, ce qui causa un peu de crainte. Ce parti nous inquiéta aussi sur nos derrières. Un chevau-léger s'approcha même tellement du Prince, qu'il le suivait par derrière pour le sabrer; son piqueur le tua d'un coup de sabre. La cavalerie autrichienne fut bientôt obligée de se retirer. Nous soutînmes jusqu'à midi tout l'effort de l'armée ennemie sans bouger, mais, comme nos rangs s'éclaircissaient de plus en plus, nous commencions à nous ébranler pour un mouvement rétrograde, déjà commencé à effectuer sur notre gauche, lorsque l'Empereur vint avec toute sa Garde pour nous soutenir.



BIVOUAC DE NAPOLÉON A WAGRAM, PAR LE COMTE A. DE LABORDE.

« Nous exécutâmes le passage des lignes en retraite jusqu'à ce que nos faibles restes de troupes fussent un peu en arrière de la Garde impériale. Ce fut alors que toute l'Artillerie de la Garde commença à tirer de toutes parts. Son feu ne put faire taire celui de l'ennemi et cette Garde éprouva en peu de temps une perte considérable. Tandis que tout cela se passait, l'Empereur faisait manœuvrer sur sa droite le Vice-roi d'Italie, les Grenadiers réunis et le corps du maréchal Davout. On fit beaucoup de prisonniers à l'ennemi, on le poursuivit, ce qui décida toute l'armée autrichienne à la retraite. On continua à se battre jusqu'à la nuit, on poursuivit les Autrichiens qui, protégés par leur nombreuse cavalerie, l'exécutèrent en assez bon ordre. Notre corps d'armée, marchant à la hauteur de celui du maréchal Masséna avança sur Léopoldau.

« Ce fut dans ce village que le général Lasalle fut tué en chargeant sur des houlans

« Notre perte, sur un corps de 17,000 hommes à peu près, est de 6,000 à 7,000 hors de combat. Nous avons beaucoup souffert. Le Prince a eu sept à huit de ses officiers d'ordonnance tués ou blessés, mais aucun de ses aides de camp n'a été atteint. Notre corps d'armée, réduit à près de 10,000 hommes, vient d'être supprimé. Nous ne savons pas ce que nous deviendrons. L'Armée saxonne ne forme plus qu'une division et cette division est maintenant commandée par le général Reynier (autrefois ministre de la guerre à Naples). Le Prince est auprès de l'Empereur où il a reçu l'ordre de se rendre et nous a envoyés ici à Vienne) pour l'attendre. Plût au ciel qu'on lui accorde ce qu'il désire et je ne tarderai pas à vous rejoindre.....



LES AUDITEURS AU CONSEIL D'ÉTAT SOIGNANT LES BLESSÉS, PAR LE COMTE A. DE LABORDE.

(A l'encre sympathique). « Cette bataille a été très meurtrière. Elle nous coûte au moins autant que celle des 21 et 22. On compte près de vingt généraux hors de combat. Dans notre corps d'armée, sur six généraux de brigade nous en avons eu quatre de blessés. Jamais, je crois, les Autrichiens n'ont montré plus de persévérance dans le combat. Ils se battaient en désespérés et le désespoir donne plus de courage qu'on ne croit. Cette bataille gagnée ne leur ôte pas tout espoir et il est malheureux pour nous qu'elle n'ait pas été aussi décisive comme on l'espérait. Ils ont encore assez de force pour tenter l'aventure. Il est malheureux que de telles victoires nous coûtent aussi cher..... »

L'Empereur s'étonnait que de mauvais bruits courussent à Paris. Il en faisait remonter la source à Bernadotte. Avait-il si grand tort?

FRÉDÉRIC MASSON.

Chouilloux, Illustrateur



Comment John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg, de Bluff-City (Ohio U. S. A.) avait conçu l'idée d'écrire un roman pendant son séjour à Paris, c'est un mystère que Mademoiselle Couesdon elle-même, ne se chargerait pas d'élucider.

Certains voyageurs commentent le Bœdecker ou une traduction du *Musée du Louvre*, d'aucuns s'adonnent au petit croquis; ils rapportent à leurs familles des descriptions fouillées du Monument de Gambetta et de panoramiques fusains de la Colonnade du Louvre avec, dans un coin, *indeed*, la Tour de Monsieur Eiffel.

Mais John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg, de Bluff-City (Ohio U. S. A.), s'intéressait à l'âme de ses contemporains, et particulièrement à l'âme française, plus qu'aux monuments, et, en France, il avait plutôt fréquenté les milieux mondains, artistiques, littéraires et autres que les diverses salles de pas perdus où l'on a réuni de l'art; si bien qu'il souhaitait doter sa ville natale, Bluff-City (Ohio U. S. A.), d'un roman, d'un roman synthétique, croyait-il, représentant le sentiment moyen du gentleman français, et capable de fournir sur la mentalité d'icelui des renseignements impartiaux et définitifs aux psychologues américains.

Il relut son manuscrit, de la majuscule initiale au point final, après quoi il grogna : « Hum ! » en se frottant les mains.

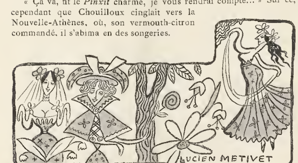
Lors, un désir le lancina : faire illustrer son roman par « nos meilleurs artistes ». Fameuse idée ! Pourquoi pas ?

« Hum ! » grogna-t-il derechef; et il se frotta encore les mains, avec une satisfaction nouvelle. Seulement, obligé de repartir sans délai pour l'Ohio (U. S. A.), où l'appelait une formidable hausse sur les cochons dessalés — concurrence directe à Chicago — John... Wegg ne pouvait s'occuper lui-même de cette illustration; c'est pourquoi il s'adressa au montmartrois Chouilloux, peintre pauvre, mais malhonnête, qui se targuait volontiers, après boire, de belles relations.

« Parfaitement, répondit l'artisse, dès les premiers mots de l'américain, c'est simple et de bon goût; suffit qu'une vingtaine de nos crayons les plus en vue, s'inspirant chacun du passage de votre machin le plus idoine à l'exalter, y aillent de leur p'tite composition; très simple, qu'on vous dit, un conseiller municipal comprendrait ça ! Seulement, ça coûtera chaud. »

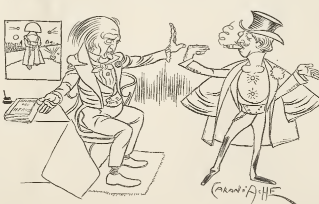
Le milliardaire sourit, et inscrivit sur un chèque un chiffre suivi de plusieurs zéros. (D'ailleurs, l'écrire en lettres eût été plus correct).

« Ça va, fit le *Pinxit* charmé, je vous rendrai compte... » Sur ce, John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg fila sur le Hâvre, cependant que Chouilloux cinglait vers la Nouvelle-Athènes, où, son vermouth-citron commandé, il s'abîma en des songeries.





Ce fut court. Dix minutes à peine de réflexions, aboutissant à un solide coup de poing sur la table : « Boum ! *(bruit de cuiller sursautant dans la soucoupe)*. Vingt dieux ! Y a pas d'erreur ! tous ces lascars-là, habitués aux gros prix, demanderaient des galettes pour un bout de dessin, tandis que si... Parbleu ! Ils auraient vite fait d'user la braise du Transantlantique ! Pas de ça, Lisette ! « Cheer up ! » comme dit l'admirable Jenny. »



Cette décision prise, Chouilloux se sentit riche; il fit signe à la jeune Léa qui passait avec un nonchaloir de déesse — *incessu patuit Lea* — de venir absorber à ses côtés, un amer-grenadine.

« T'as donc vendu d'la peinture ? interrogea-t-elle, classique.

— Tu parles ! affirma l'autre. Garçon, des londrès !

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, en analysant l'œuvre du romancier, je vais faire passer sous vos yeux agrandis par l'admiration la série des commentaires graphiques



réunis à cet effet par les soins de Chouilloux, artiste pauvre, mais malhonnête, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. Attention, je commence :

CHAPITRE I

Arthur naquit dans la plaine berrichonne, non loin d'Issoudun qui s'enorgueillit du sous-préfet Saint-André Gatineau, si j'en crois les dictionnaires géographiques. Une jeune bonne, aux tresses ingénues, Solange, le promena parmi les arbres fruitiers et les pâquerettes; de ces premières années, Arthur conserva un souvenir tendrement teinté.

Surgit l'éveil des sens : Curieuses psychoses !
Oreillers chiffonnés ! Songes couleurs de roses !..

« Parmi les arabesques du rêve, des sourires inviteurs se tendirent vers l'éphèbe, entourés de gestes frileux; son nocturne tilleul pacifiant assuma l'aspect d'une coupe de voluptés; déjà le système nerveux d'Arthur s'exacerbait douloureusement; l'Idéalisme pur le sauva...

« Les sourires inviteurs, devenus graves, errèrent, cueillant les fruits mûrs de son désir d'adolescent, parmi le symbolique jardin secret où prévost la floraison des espoirs entr'ouverts (1)... »

Mais il lut de mauvais romans (ils le sont tous!), les jeunes personnes de ses rêves se déformèrent selon des souhaits immédiats; sous le jeune crâne d'Arthur, la fiancée, l'amante et l'hétaïre — troublante trimourti — prirent des aspects concupiscibles. Las de songeries, le jeune homme voulut du tangible. Il décida de partir pour Paris.

Je ne vous transcrirai pas le discours dont le munit son respectable père; c'est une des pages les plus attachantes du roman de John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg. Le sage gentleman lui parla de Napoléon « impassible au milieu de la mitraille comme Arthur devait être impassible dans le conflit des passions ». Le voyageur jura de n'oublier jamais un tel exemple, baisa la main vénérable et poilue de l'auteur de ses jours, sollicita une augmentation à la pension, déjà considérable, qui devait lui permettre d'étinceler sur l'asphalte, l'obtint, et partit pour la néo-Babylone courbée sous le sceptre du satrape Félix Faure, non sans avoir reçu de sa sainte mère une excellente bénédiction avec brochure explicative sur la manière de s'en servir.

« Enfin seul! » soupira Arthur, étendu en wagon. « Je vais donc faire la fête ! » ajouta-t-il naïvement. Et déjà il évoquait, mené par une folle qui riait le verre en main — une de ces déprimantes qui occasionnent tant d'accidents chéretbraux — quelque chahut de couleurs claires ponctuées d'habits noirs; déjà il songeait, ému d'un saint respect, aux divas qu'il lui serait donné d'ouïr, appuyé sur sa canne, ou mieux la suçant selon le rite...

Bientôt il s'endormit, et rêva des sarabandes inédites parmi des architectures mal connues, cuydant que, califourchonné par une volcanique personne, il se sentait enlevé vers les paradis artificiels par le ballon bondissant de la Joie...

Il se réveilla à la gare d'Orléans.

CHAPITRE II

La petite noce commença. Arthur se coucha à des heures indues, rarement seul. Tout ce que ce bon vieux bataillon de Cythère possède de plus rebondi, il se l'envoya (si j'ose m'exprimer ainsi) consciencieusement. Il soupa partout où l'on soupe, tutoya les « chasseurs » les plus connus, et, obstiné à considérer la femme comme « la plus belle moitié du genre humain », se montra prodigue de ces petits cadeaux qui, comme on le sait, « entretiennent la moitié ». C'est dire qu'il fut recherché, adulé, plumé.

Par son élégance spéciale, il mérita, chez les décorsetées en vue, le surnom réellement flatteur du « Vieux caleçon à pois bleus ». Après quelques années de cette poétique existence, Arthur s'aperçut, un vilain jour, qu'il s'ennuyait à cœur fendre « et pas dans les prix doux » observa son notaire, et « sans profit pour la moelle épinière » constata son médecin. Ce fut alors...

(J'ouvre une parenthèse, si vous le permettez, à dessein de vous montrer comme ce roman de John M. W. R.-Wegg est de l'ouvrage bien faite : l'enfance vague, l'adolescence inquiète, la jeunesse désillusionnée cherchant l'oubli d'elle-même parmi les joies fac-

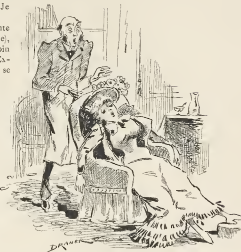




(1) De ces deux phrases que j'ai tenu à citer textuellement, et de quelques autres, il appert que notre confrère de l'Ohio, avant de confectionner son roman, a beaucoup fréquenté la littérature qui était encore en vogue la semaine dernière.

tices. Croyez-vous qu'il a assez bien attrapé la manière du bouquin à la mode, ce damné américain ? Et maintenant, le voyez-vous, nous voici arrivés au « tournant » de l'existence d'Arthur, au classique tournant. Elle va tourner, cette existence, elle tourne. Je ferme la parenthèse.)





Ce fut alors qu'à une soirée flirtante chez la belle Madame d'Amourédo (Claire), le héros de cette histoire rencontra, au coin d'un canapé, celle qui... celle que... Excusez ce décousu, mais l'émotion, qui se dégage si puissamment des pages que j'analyse, me trouble jusqu'au gâtisme.

Elle était belle comme le jour, surtout aux lumières. Un décolletage à la fois savant et ingénu montrait libéralement la grâce juvénile encore que mûrissante de ses épaules non moins attirantes que pures. Ah ! ces grands yeux qui semblaient toujours étonnés de la voir si charmante ! Le flou délicieux de cette chevelure helleuminant de ses blondeurs ce profil pur ! Ah ! ces mains, surtout, aristocratiques jusqu'à l'obsession, ces mains si paradisiaquement belles que l'Aimée semblait en avoir trois paires, au moins !

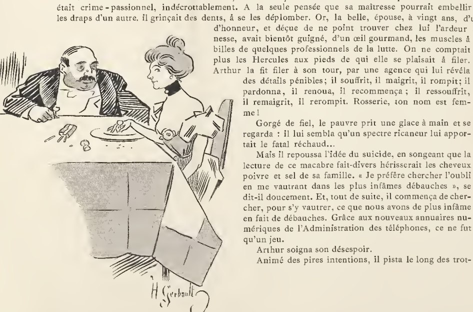
Arthur, emballé, en oublia le ridicule de la soirée; il n'entendit pas les poètes anguleux, accoudés à la cheminée, émouvoir de leurs vers amorphes des snobs en frac, également amorphes, et d'énormes dames dont le corsage tremblottait comme la gelée aux devantures des charcuteries quand passe un fardier lourd; il ne vit rien, il ne vit qu'elle, et soupira.

Lui avait-il plu ? Tout permet de le supposer, car ils se retrouvent, huit jours après, étant accomplies ces formalités surannées — « la cour » — dont on est convenu de faire précéder ce que notre excellent Tallemand nomme *la chosette*, ils se retrouvent, dis-je, buvant à petits coups le Martel W.S.O.P. dans le cabinet particulier nº 96 d'un restaurant que la pudeur m'empêche de nommer; et il est probable qu'ils n'en sortirent que pour s'enclore dans une baignoire grillée à point, oublieux, lui des promesses napoléoniennes prodiguées à ses ascendants, elle des serments prêtés devant un monsieur ceinturé de tricolore.



Hélas ! Les plaisirs les plus éternels ne durent qu'un moment, comme l'a judicieusement énoncé Lope de Vega (90 volumes, vérifiez si le cœur vous en dit). Arthur n'avait pas encore trouvé le vrai bonheur. Cette beauté sur laquelle il s'était emballé à fond, l'amour aux dents, ce sourire capiteux, cette taille souple comme une pougy, étaient loin de correspondre à une âme telle qu'il était en droit de la souhaiter. Des scènes violentes eurent lieu, et des évanouissements, car Madame d'Amourédo (Claire), il en acquit bientôt l'affligeante constatation, était bête comme une oie, prétentieuse comme une pintade, entêtée comme une mule, paresseuse comme une chatte, bavarde comme une pie; bref, c'était une femme comme les autres.

A la rigueur, le malheureux se fût peut-être résigné à trouver chez elle cet abrégé de perfections zoologiques, mais une blessure plus profonde le torturait... Il appartenait à cette catégorie d'hommes, devenus de plus en plus rares, grâce aux progrès de la civilisation, qui s'attardent encore aux anciens errements jadis réunis par nos aïeux sous la rubrique « Jalousie ». Il était crime-passionnel, indécrottablement. A la seule pensée que sa maîtresse pourrait embellir les draps d'un autre, il grinçait des dents, à se les déplomber. Or, la belle, épouse, à vingt ans, d'un grand-croix de la légion d'honneur, et déçue de ne point trouver chez lui l'ardeur à laquelle appétait sa jeunesse, avait bientôt guigné, d'un œil gourmand, les muscles à billes de quelques professionnels de la lutte. On ne comptait plus les Hercules aux pieds de qui elle se plaisait à filer. Arthur la fit filer à son tour, par une agence qui lui révéla des détails pénibles; il souffrit, il maigrit, il rompit; il pardonna, il renoua, il recommença ; il ressouffrit, il remaigrit, il rerompit. Rosserie, ton nom est femme !



Gorgé de fiel, le pauvre prit une glace à main et se regarda : il lui sembla qu'un spectre ricaneur lui apportait le fatal réchaud...

Mais il repoussa l'idée du suicide, en songeant que la lecture de ce macabre fait-divers hérisserait les cheveux poivre et sel de sa famille. « Je préfère chercher l'oubli en me vautrant dans les plus infâmes débauches », se dit-il doucement. Et, tout de suite, il commença de chercher, pour s'y vautrer, ce que nous avons de plus infâme en fait de débauches. Grâce aux nouveaux annuaires numériques de l'Administration des téléphones, ce ne fut qu'un jeu.

Arthur soigna son désespoir.

Animé des pires intentions, il pista le long des trot-

toirs, dans la brume, les « plumes et fleurs » impubères qui, gentilles, mangent des frites et, fanées, mangeront des héritages.

Il entra en relation, à l'aveuglette, avec des gens louches habitant des maisons borgnes, et ce fut terrible! De soir en soir il s'adonna à des exercices plus contraires aux bonnes mœurs; il perfectionna les plus coupables raffinements, il....



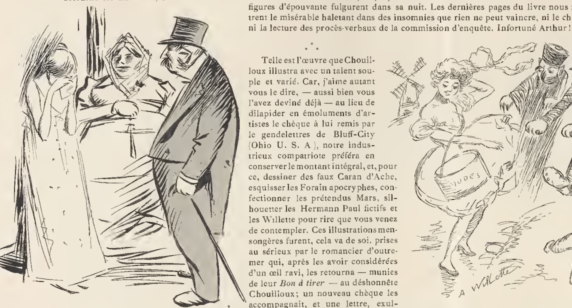
(Dans toute cette partie de son ouvrage, John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg insiste avec une complaisance peut-être excessive sur les orgies effrénées où il traîne son héros. Des scrupules que l'on comprendra contraignent d'écourter cette analyse. Pourtant, il convient d'indiquer l'épisode, attachant entre tous, de la jeune Florette — des classes élémentaires de l'Académie nationale de chorégraphie — vendue par une mère moins scrupuleuse que cupide; le spectacle de cette enfant trouvant dans sa jeune vertu le courage de repousser la honte, préférant, de son propre aveu « attendre encore un peu, et marcher à son compte », cette page vaut tout ce que notre littérature a produit de plus poignant, et, dirai-je, de plus cornélien).

Chapitre III

La dernière partie du roman nous montre le crime puni, contrairement à ce qui se passe dans la réalité.

A force de chercher en pure perte le remède à ses désillusions dans la plus fangeuse noce, Arthur voit se dresser devant lui l'implacable Remords. Des cauchemards terrifiants l'obsèdent : l'agent aux bottes puissantes, l'amour renié par lui, les magistrats qui n'aiment pas qu'on détourne les mineures, l'entraînent en une ronde infernale vers là-bas, le joujou à Deibler... Des figures d'épouvante fulgurent dans sa nuit. Les dernières pages du livre nous montrent le misérable haletant dans des insomnies que rien ne peut vaincre, ni le chloral, ni la lecture des procès-verbaux de la commission d'enquête. Infortuné Arthur!

* * *



Telle est l'œuvre que Chouilloux illustra avec un talent souple et varié. Car, j'aime autant vous le dire, — aussi bien vous l'avez deviné déjà — au lieu de dilapider en émoluments d'artistes le chèque à lui remis par le gendelettres de Bluff-City (Ohio U. S. A), notre industrieux compatriote préféra en conserver le montant intégral, et, pour ce, dessiner des faux Caran d'Ache, esquisser les Forain apocryphes, confectionner les prétendus Mars, silhouetter les Hermann Paul fictifs et les Willette pour rire que vous venez de contempler. Ces illustrations mensongères furent, cela va de soi, prises au sérieux par le romancier d'outre-mer qui, après les avoir considérées d'un œil ravi, les retourna — munies de leur *Bon à tirer* — au déshonnête Chouilloux; un nouveau chèque les accompagnait, et une lettre, exultante de joie, où il priait le faussaire de réunir autour d'un somptueux festin les éminents illustrateurs qui lui avaient apporté un si précieux concours. « Au dessert, disait-il en terminant, transmettez-leur en un toast vibrant, mes remerciements émus. »

Chouilloux, honnête à sa façon, exécuta scrupuleusement ces instructions. Il commanda un somptueux festin auquel il se rendit tout seul, tout seul; au dessert, il se transmit, en un toast vibrant, les remerciements émus de John Mortimer Wilkie Rooksmith-Wegg. Puis il regagna son domicile, la tête lourde et le cœur léger, avec la satisfaction du devoir accompli.

WILLY





LA COIFFE

« ..... Et si le plaisir de voir une vieille parente qui t'aime pourtant bien, ou le désir de faire une bonne action en m'égayant un peu de ta présence, ne suffit pas pour te décider à venir, laisse du moins ta curiosité de Don Juan blasé s'éveiller à l'idée que la beauté de nos Catalanes — une espèce féminine à toi inconnue — mérite vraiment, pour être contemplée de près, le déplacement de Paris en Roussillon. Sur ce, mon cher enfant, je te laisse à tes réflexions et te supplie de faire ton possible pour contenter

Ta tante bien affectionnée,
Comtesse de Banoll. »

Guy d'Espinayhe rejeta sur sa table la lettre de la bonne dame qui le priait ainsi, bâilla, puis sonna son valet de chambre. Habillé, il alla dîner à son Cercle, et descendit ensuite sur le boulevard où il flâna un moment, sans parvenir à secouer son ennui.

Il était si sincèrement étonné de se trouver à ce moment — en août — à Paris qu'il en oubliait presque l'aventure qui lui avait fait brusquement quitter Trouville, en pleine saison; la jolie Madame d'Agraimont lui signifiant de cesser des assiduités qui la compromettaient et lui déplaisaient, lui enlevant tout espoir. De dépit il avait aussitôt quitté la plage mondaine, et il était rentré à Paris, sans trop savoir pourquoi.. ..

« Ces Parisiennes m'excèdent, songeait-il en se couchant. J'ai assez des figures fardées, poudrées, des sentiments quintessenciés. Je voudrais trouver une créature naturelle; mais où ?... Toutes ces poupées me portent sur les nerfs. »

Or, comme il allait s'endormir, la lettre de la vieille dame lui revint en mémoire.

Et il s'endormit en se disant : « Ma foi, autant là qu'ailleurs ». Le lendemain, il prenait à la gare de Lyon le rapide de Marseille.....

« Elne. Cinq minutes d'arrêt. Les voyageurs pour le Boulou, Céret, Amélie-les-Bains, changent de train. »

D'Espinayhe dut prendre encore un nouveau wagon, le dernier cette fois, et, à ce moment, ouvrit tout grands ses yeux pour tâcher d'apercevoir quelqu'une des belles filles que la lettre de sa tante lui promettait. Mais il n'entrevit, dans l'obscurité qui commençait, que de vagues silhouettes féminines, qui cependant, lui parurent élégantes. La nuit était venue tout à fait quand un grondement sourd des roues fit relever la tête au jeune homme : on passait sur un pont tout en bas duquel, à la clarté de la lune montant dans le ciel, on voyait briller une rivière aux allures de torrent. Sur un horizon de velours bleu foncé piqué de points d'or, un autre pont se profilait, d'une seule arche, en dos d'âne, d'une construction hardie qui devait remonter à bien des siècles en arrière. D'Espinayhe se frotta les yeux : « Tiens, pensa-t-il, je dois être arrivé! Voici sans doute le fameux pont de Céret, construit par le diable en une nuit, dit la légende, et dont la tante de Banoll m'a si souvent parlé. »

Et, sans plus tarder, il ramassa ses menus bagages épars.

Il trouva sur le quai sa tante qui pleurait de joie et qu'il embrassa de bon cœur, tout heureux aussi de la revoir.....

Ce furent, pendant tout le dîner, d'interminables causeries, des rappels du passé, où ils s'éternisaient. Puis le jeune homme se rappela :

« Mais vos toutes belles Catalanes, ma tante, je n'en ai point vu une seule. L'espèce s'en serait-elle évanouie depuis votre dernière lettre ?

— Patience, patience — dit la douairière avec son fin sourire — Attends à demain. »

* * *

Un gai rayon de soleil vint frapper une glace en face du lit du jeune homme, et, par réflexion, l'éblouit et le réveilla. Il ouvrit les yeux, et, ses idées rassemblées, sourit à la grande chambre claire où on l'avait logé. Il s'étira paresseusement, et, voyant que la pendule marquait neuf heures, allait se rendormir — il se levait si tard à Paris — quand ce qu'il entendit l'éveilla tout à fait.

Dans le calme profond de la maison, une voix pure venait de s'élever, qui montait avec des sonorités cristallines, disant dans le dialecte harmonieux du pays un cantique en l'honneur du saint national, Saint Ferréol. Il écouta: par instants, la voix s'arrêtait, ainsi que l'harmonium qui l'accompagnait, et il percevait un murmure de voix, puis le cantique reprenait au passage précédent : sans doute on répétait.

« Si le plumage répond au ramage..... » pensa Guy. Et il procéda à de rapides ablutions pour avoir le temps d'apercevoir la chanteuse. Il passa un élégant veston du matin ouvrant sur une chemise de soie, et descendit, se dirigeant vers le salon où s'entendait la jolie voix.

Comme s'il se trompait de porte, il entra, et, tout de suite, fut empoigné. Dans le vaste salon familial, où de graves portraits d'ancêtres semblaient porter avec peine le poids de nom-

breuses années, Madame de Banoll était assise à son harmonium, déchiffrant derrière ses bésicles l'accompagnement du cantique. Et, à côté d'elle, une délicieuse créature apparaissait.

C'était une grande jeune fille aux cheveux noirs, à la peau blanche, avec de longs yeux bleus très doux, et qui, les bras allongés, les deux mains croisées devant elle, le buste un peu cambré en arrière, présentait au jeune homme un profil droit rappelant le type cher aux artistes grecs. Il se dégageait d'elle un charme tout nouveau pour le Parisien, charme qu'il eut de la peine à s'expliquer dès l'abord.

Elle était vêtue simplement, mais avec une simplicité pleine d'élégance et de bon goût, et, une minute durant, le jeune homme fut un peu gêné par la coupe trop moderne du corsage et de la jupe, se demandant s'il n'avait pas devant lui quelque jolie ouvrière parisienne. Mais un regard jeté sur la coiffure le fit changer d'idée, et il resta charmé de cet original détail de toilette.

On n'apercevait des cheveux que des frisons bruns au-dessus du front pur, débordant en masse luxuriante de la coiffe, et d'autres s'échappant sur la nuque. Tout le reste était caché sous la fine dentelle de cette *coiffe* gracieuse qui rend si jolies les filles de là-bas. Le *devant* de valenciennes mettait une ligne blanche sur le noir des cheveux, et, replié à angle droit sur les oreilles, n'en laissait voir que l'extrémité rosée du lobe percé en son milieu d'un *clou* en grenat, une goutte de sang sur une feuille de rose; puis *l'escoffion*, sorte de résille d'une merveilleuse finesse, descendait un peu bas sur la nuque comme pour la protéger contre tout baiser indiscret.

Guy était resté en admiration devant la beauté de la chanteuse, s'expliquant maintenant que, du charme de cette coiffure, émanait cette étrange séduction. La jeune fille devait faire sur lui d'autant plus d'impression qu'elle était la première Catalane qui lui fût donné de contempler et que, par une coquetterie du hasard, le premier type entrevu se trouvait être presque parfait. Le jeune homme devait donc s'enthousiasmer pour cette coiffure si seyante que les femmes du Roussillon ont soigneusement conservée, conscientes de son charme..... et surtout pour celle qui la lui révélait.

Il attendit en silence que ce cantique des *Gotches* fût terminé, et, lorsque la dernière note éteignit ses vibrations dernières, il s'approcha du groupe des deux femmes.

Madame de Banoll n'avait pas entendu son neveu, mais la jeune fille l'aperçut dans une glace, et le mouvement de surprise qui lui échappa fit retourner la vieille dame. Guy, incliné devant la chanteuse, disait :

« Mademoiselle, veuillez accepter mes plus sincères compliments. Vous avez une voix de charme. »

La tante sourit et tendit au jeune homme sa main blanche qu'il baisa respectueusement. La jeune fille avait rougi et répondait timidement au salut de Guy en abaissant sur ses yeux bleus ses longs cils.

La douairière avait vu l'impression produite par la jolie Catalane; elle ne pût s'empêcher de sourire et de demander d'un accent vaguement triomphant : « Eh bien? »

Et lui, galamment, répondit :

« Ma tante, je suis ébloui. »

La jeune fille rougit encore plus en entendant cette flatterie. Elle leva sur d'Espinayhe un de ces regards féminins qui jaugent un homme, et sans doute l'examen fut favorable au Parisien, car elle sourit de son beau sourire lumineux.....

« Tu l'entendras ce soir à l'église, il y a chant des *Gotches* », dit Madame de Banoll à son neveu en déjeunant.

Le soir donc, il accompagna sa tante à l'office. La chapelle de Saint Ferréol était seule éclairée, et il y avait un grand nombre de femmes et quelques hommes priant dévotement. Et bientôt Guy entendit de nouveau, montant vers le ciel en sublime prière, la voix pure du matin. Dans ce décor de mysticisme, au milieu de cette foi qu'on devinait très naïve et très vive, elle prenait un caractère presque solennel qui impressionnait. Quelque chose comme un frisson courut sur l'épiderme du Parisien blasé, et il sentit que ce chant éveillait en lui un monde de souvenirs d'enfance, de sentiments jeunes et très purs. Une émotion douce l'envahissait, et peu à peu s'apaisait la blessure d'amour-propre qui avait été si cuisante, et l'image de Madame d'Agraimont s'effaçait dans son cœur rasséréné devant l'image de la jolie chanteuse dont il entendait les notes fraîches emplir de leur sonorité toute l'immense nef. C'était une sensation toute nouvelle, une sorte de trouble délicieux dont il savoura l'exquise douceur.

* * *

Des jours passèrent, et d'Espinayhe s'attacha de plus en plus à la petite ville en Vallespir. Il s'était imprégné de la poésie sauvage de ce pays aux mœurs restées si curieuses, où résonne dans toutes les bouches le dialecte qui — avec sa littérature propre et ses règles — est une langue véritable. Souvent il s'était surpris à s'émerveiller devant le défilé des mules aux harnais de couleur, aux sonnailles joyeuses. Il avait, empoigné par le charme tout particulier d'usages presque espagnols, écouté avec ravissement des aubades grattées sur la guitare et roucoulées sous les fenêtres d'une belle; il s'était mêlé à la foule bariolée des dimanches, cherchant à parler son langage, parfois faisant de curieuses études de mœurs. Maintenant il ne songeait plus à quitter ce pays où il était venu par désœuvrement, et Madame de Banoll commençait à se repentir sérieusement de l'avoir attiré auprès d'elle. Il avait jeté le trouble dans tous les jeunes cœurs, et ce même trouble semblait s'être emparé de lui.

Ce qui, fatalement, devait arriver, était arrivé. Le jeune homme, dépité du dédain d'une mondaine raffinée, devait immanquablement s'éprendre d'une créature aussi simple, aussi « naturelle » que l'était Marthe; en outre, il éprouvait, a la constatation de ce sentiment, une sorte de jouissance d'amour-propre à voir que la blessure faite par une autre avait été tellement vite guérie. Il avait senti renaître le cœur qu'il croyait mortellement atteint; même ce cœur s'était remis à battre avec une violence inquiétante. A ces battements avaient bientôt fait écho ceux du cœur naït de la chanteuse catalane, et Madame de Banoll s'était bien vite aperçue, avec son flair de vieille amie, de l'éclosion entre les deux jeunes gens de ce sentiment nouveau. Elle en avait senti le danger. Brusquement elle avait cessé ses leçons de chant, et son beau neveu s'en était montré tout désappointé. Il était resté quelques jours désorienté, rebelle à toute tentative de distraction, puis, soudain, avait paru plus joyeux. C'est qu'il venait de découvrir un moyen de dire quelques paroles à celle qui occupait maintenant toute sa pensée. Il avait remarqué qu'elle venait tous les jours puiser de l'eau a la fontaine qui fait le coin du *Boulevard* et que, parfois, elle s'arrêtait à causer avec des voisines. Alors il avait pris l'habitude de diriger sa promenade de ce côté et de s'arrêter un instant auprès de la fontaine pour échanger deux mots avec Marthe. Puis les deux mots étaient devenus deux phrases, et ils en étaient arrivés à bavarder pendant longtemps tandis que l'eau débordait de la cruche à double goulot avec un bruit doux de cascade. La-bas, celà s'appelle *embister* et ne tire pas trop à conséquence lorsque c'est avec un garçon du pays; mais lorsque le *joube* est étranger, la chose devient plus grave, surtout quand c'est un *riche* comme Guy d'Espinayhe, qui ne devait certainement pas songer à épouser la *minioune*. Aussi commençait-on à jaser, et Madame de Banoll avait sévèrement averti les deux jeunes gens, Marthe qu'elle faisait une bêtise, Guy qu'il commettait une mauvaise action. Mais tous deux étaient pris, et il eût été bien difficile, maintenant, de les dissuader : ils s'aimaient. Le jeune homme était entraîné par un sentiment complexe où il y avait de l'amour vrai pour la candeur de Marthe, l'attrait d'un nouveau genre de femme, la curiosité de nouvelles sensations. La Catalane, elle, laissait envahir son cœur tout neuf par un sentiment plein de douceur, mélangé de respect et de reconnaissance pour le beau vicomte qui voulait bien se laisser aimer par une petite fille comme elle.

On était arrivé à la semaine précédant la fête locale, la Saint-

Ferréol. La ville prenait sa parure de fête, des mâts se dressaient, les forains faisaient leur entrée avec un grand bruit de ferraille et un luxe de chevaux efflanqués, les couturières étaient surmenées : on sentait, à la mine plus réjouie de tous, que la grande liesse annuelle était proche. Le jeudi, Madame de Banoll interpella gaiement son neveu :

« Eh bien ! monsieur l'amateur de pittoresque, j'espère que tu iras cette nuit entendre la messe à l'ermitage de Saint-Ferréol. Que n'ai-je mes jambes d'autrefois pour y grimper aussi ! C'est très curieux, sais-tu, et cela vaut le petit ennui de quitter son lit.

— Ma chère tante, répliqua d'Espinayhe, vous me jugez trop bien si vous me croyez capable de courir la montagne la nuit pour aller voir un ermitage, si pittoresque soit-il. N'en déplaise au grand saint du pays, je serai tranquillement couché lorsque ses fidèles iront le visiter chez lui. »

Madame de Banoll n'insista pas.

Une heure après, à la fontaine. Guy et Marthe causaient.

« Venez-vous à Saint-Ferréol, monsieur? demanda la jeune fille. Moi, j'y vais avec Thérèse Llens et sa mère.

— Certes oui, j'irai » s'écria d'Espinayhe avec feu.

Il ne pensait plus du tout à rester couché pendant que les pèlerins graviraient la montagne.

D'ailleurs, il dut s'avouer que ce pèlerinage nocturne valait le dérangement. Il avait quitté la ville en franchissant le Tech sur le pont diabolique, unique point de passage, et là, il attendit Marthe. Comme elle le lui avait dit, elle n'était pas accompagnée de ses parents, et il put l'aborder : la mère de Thérèse Llens ne s'en montra pas fâchée. Le petit groupe commença donc à gravir le sentier, parfois assez escarpé, qui mène à l'ermitage de Saint-Ferréol. Tout le long du chemin des pèlerins s'échelonnaient, montant lentement ou vite, tous munis d'une indispensable lanterne, quelques-uns pieds nus, et un cierge à la main d'autres traînant leur âne, un pauvre *bourrou* chargé de victuailles pour toute la famille. Aux deux tiers de la route environ, d'un petit bois d'oliviers poussés presque en plein roc, on aperçoit pour la première fois l'ermitage; là les pèlerins s'agenouillent et disent une courte prière. Les trois femmes n'eurent garde de manquer à cette pieuse coutume. Quant au jeune homme, il regardait le pittoresque décor de la montagne. Comme on était tout près de l'ermitage, les fidèles étaient devenus de plus en plus nombreux; de tous côtés, des lanternes se balançaient aux mains de ceux qui les portaient et il y avait dans l'air calme un murmure de voix très doux qui semblait monter le long des rochers vers un être invisible; en ce point, le chemin grimpait en lacets, et c'était, sur les flancs noirs de la montagne, comme un empressement de lucioles vers un foyer lumineux figuré tout là-haut par la chapelle flambante dans la nuit. Une pensée bien profane vint à l'esprit du Parisien : ces lumières courant dans la montagne lui rappelaient le « chœur des lanternes » du 2e acte de *Rip* et, tandis que les femmes, agenouillées à côté de lui, murmuraient pieusement : « Saint Ferréol, priez pour nous » lui se prit à fredonner :

Par monts et chemins
Lanternes en mains
Nous faisons tout comme.....

* * *

Il n'y avait plus grand chemin à parcourir pour être à la chapelle. Sur l'esplanade qui la précède, entre des bâtiments très vieux, des marchands ambulants avaient établi leurs boutiques où des fruits du pays, des gâteaux rustiques qu'on appelle *couques*, des objets sans grand prix attendaient l'acheteur, éclairés par des bougies simplement entourées de papier huilé; des mendiants, dans leurs guenilles superbes, marmottaient des prières, promettant force indulgences à ceux qui leur feraient la charité. Les trois femmes et leur cavalier entrèrent dans la chapelle.....

C'était la messe, une messe basse suivie avec recueillement par tous les assistants, et pendant laquelle, dans une tribune rustique, des voix mâles chantaient les *Gotches*, ce cantique même qui avait tant charmé le jeune homme dans la bouche de Marthe. De cet entassement d'êtres humains, de ces lumières allumées, une chaleur étouffante se dégageait tandis qu'une âcre odeur de foule prenait à la gorge. Marthe pâlissait, son joli visage se convulsait..... d'Espinayhe s'aperçut de son malaise :



« Marthe, dit-il tout bas, vous souffrez, il faut sortir, venez. » Et comme ils étaient tout près de la porte, ils purent gagner le dehors sans trop de peine.

Il faisait une nuit douce de septembre tout emplie de senteurs exquises qui, de la vallée, montaient avec le bruit assourdi de la rivière. Au ciel, les étoiles commençaient à pâlir, et, à l'Orient, une lueur rose se devinait. Les mendiants, immobiles sous leurs haillons, avaient cessé leurs prières, et l'on n'entendait plus, dans le calme obscur, qu'un cri lointain de coq annonçant l'approche du jour, et, tout près, assourdie, la clochette de la messe qui tintait pour le *Sanctus*. Guy avait passé sous le sien le bras de la jeune fille, et, en la soutenant, car elle se sentait faible, il l'avait conduite vers le parapet qui borde là l'esplanade, surplombant une pente assez raide au bas de laquelle s'entrevoit le chemin. La lueur de l'aube grandissait; c'était maintenant une bande large où de légers nuages se frangeaient d'or. Dans le bleu sombre un sommet parut, dont les neiges rosissaient délicieusement sous les premiers rayons du soleil, et sa masse s'affirma, imposante, dans l'éclaircissement du ciel.

Marthe étendit le bras : « Le Canigou, » dit-elle. Puis elle montra au jeune homme une nappe dorée qui, là-bas, vers l'Orient, tranchait sur le ciel maintenant bleu à reflets roses, comme une moire précieuse. Elle dit lentement d'une voix basse :

« Voyez ici la mer qui s'éveille sous le soleil. Est-il assez beau, notre pays, où les montagnes blanches de neige baignent leurs pieds dans le bleu des flots ! »

Guy l'écoutait, ravi, la regardant. L'enfant simple trouvait, sous l'émotion intense, une poésie singulière pour exprimer ce

qu'elle ressentait. Il la revoyait de profil, comme il l'avait vue pour la première fois, droite et cambrée, les mains jointes devant elle, ses joues — pâles encore du léger malaise — animées de la lueur rose que l'aurore y mettait, et lui aussi se sentait étreint d'une émotion très douce qui l'emplissait tout entier et faisait sourdement battre son cœur.... La gorge serrée, il dit, très bas aussi :

« Oui, c'est un doux pays que le vôtre, Marthe, et il serait déjà béni, si, à défaut d'autres richesses, il avait seulement le bonheur de posséder votre divine beauté ! »

Marthe eut un long frisson, et une larme coula lentement sur sa joue. Elle se tourna vers le jeune homme et, le regardant bien en face de ses yeux mouillés,

« Oh ! monsieur, dit-elle, ne me parlez pas ainsi, je vous supplie. Je serais trop malheureuse. »

Il voulut lui demander de s'expliquer, affolé de cette étrange réponse. Mais la cloche sonnait gaiement à toute volée dans l'air devenu bleu, une foule joyeuse sortait avec empressement de la petite chapelle, et Marthe s'échappa pour rejoindre ses compagnes aux coiffes blanches.

* * *

La fête attirait depuis la veille tous les Catalans des environs, les hommes en *barratine* rouge, sorte de bonnet phrygien, en blouse bleue très courte, pantalon de velours tombant sur les *espadrilles*, les filles portent leur *coiffe* gracieuse, les garçons, avec le béret coquettement campé. Il y avait eu, ces deux jours passés, un défilé continuel de mules aux harnachements brodés de couleurs vives, striés de clous de cuivre, aux pompons de laine, trottant au tintement de joyeux grelots, puis ç'avaient été les *tartanes*, ces véhicules étranges qui semblent d'un long cylindre de toile posé sur deux roues, puis les voitures publiques, d'antiques guimbardes du siècle dernier, d'un jaune et d'un rouge à faire crier. Les rues et le boulevard s'étaient emplis d'une foule bruyante où éclataient de ces appels sonores, de ces exclamations soulignées de grands gestes qui caractérisent si bien cette race tout extérieure. On s'était étouffé à la *corrida*, où, malgré les édits, un *toro* avait été *mis à mort;* on avait *baillé* le soir sur la place brillamment illuminée, aux sons aigrelets de l'orchestre catalan, la *cobla*.

Et Guy s'était bravement mêlé à cette foule joyeuse; pour approcher Marthe plus facilement, il avait dansé sur la place comme il est d'usage de le faire, riches et pauvres; il s'était essoufflé en des *baills* échevelés, obligé de faire danser d'autres jeunes filles pour ne point donner prise à la médisance..... Et, peu à peu, la passion de la foule surchauffée de soleil et de gaieté s'était infiltrée en lui en changeant de caractère. L'atmosphère amoureuse qui émanait de ces couples étroitement enlacés le grisait insensiblement; à sentir serré contre lui le corps souple de la jeune fille, des désirs l'avaient envahi. ... et maintenant il la voulait à tout prix. Il n'eut pas une minute — naturellement — l'idée du mariage. Guy d'Espinayhe, épouser cette jolie grisette, le club en eût manqué mourir de rire. Mais en faire sa maîtresse, cela rentrait dans l'ordre normal des choses.

Sous la voûte de feuillage que les grands platanes mettaient à la salle de bal improvisée, sous les lanternes vénitiennes que le vent agitait doucement, une valse enlaçait voluptueusement les couples. Les filles, serrées par les gars vigoureux, inclinaient gracieusement la tête un peu à gauche, avec un abandon complet, et il y avait comme un tourbillonnement blanc de résilles de dentelle voltigeant dans la nuit.

Guy tenait Marthe éperdument enlacée à lui; et il lui redisait son amour en phrases passionnées.

« Taisez-vous, taisez-vous, monsieur, disait-elle; c'est mal de vous moquer ainsi d'une pauvre fille.

— Me moquer ! Oh ! Marthe, dit-il avec exaltation, ne répétez pas ce mot. Vous savez pourtant bien que tout ce que je vous dis est vrai, que je vous aime comme un fou, que vous me possédez entièrement. »

Et, comme elle ne répondait pas, il insista :

« Pourquoi m'êtes-vous aussi cruelle, Marthe ? Croyez-vous que je n'ai pas deviné que je ne vous suis pas tout à fait indifférent ? N'est-ce pas, dites ? »

Elle eut un long soupir d'aveu. Lui, grisé, perdit la tête, se pencha vers elle et, hardiment, mit dans son cou un rapide baiser..... Sous cette caresse inattendue elle eut un brusque tressaillement et le jeune homme, encouragé, reprit :

« Vous m'aimez. Dites que vous m'aimez, Marthe.

— Hélas ! oui, je vous aime. »

Il l'étreignit à la briser, et, dans son cou il souffla :

« Eh ! bien, puisque nous nous aimons, pourquoi ne pas être heureux ? Ici nous ne le pouvons pas; mais confiez-vous à moi et je vous emmènerai loin, bien loin, dans un pays où nul ne nous découvrira et où nous connaîtrons le bonheur. Le voulez-vous ?..... Dis, le veux-tu..... ? »

Tous deux étaient fous. La pauvre enfant était hors d'état de résister.....

Leur fuite était fixée au lendemain soir, car il avait été impossible de trouver une voiture cette nuit-là. Ils s'endormirent pleins de trouble, d'un sommeil que d'affreux cauchemars traversèrent. Le jour enfin parut, qui allait bouleverser leurs destinées. Les jeunes gens, qui n'avaient pu dormir, se levèrent de bonne heure. Comme machinalement, Guy se dirigea vers la fontaine, témoin de tant de douces causeries. Une jeune fille y était, emplissant sa cruche. Elle leva les yeux..... et Guy reconnut son amie. Jusque-là il l'avait toujours vue en coiffe, et l'impression qu'elle produisit en lui à ce moment fut si forte qu'il ne répondit même pas au tendre regard qu'elle lui avait jeté. Au lieu de l'auréole d'un blanc mat rehaussant son charme, elle ne portait qu'un massif et disgracieux chignon tel qu'on doit le faire pour l'enfouir dans la coiffe. Avec le talisman qui lui avait conquis le cœur du jeune homme disparaissait la note poétique de sa beauté. Guy n'avait plus devant lui qu'une jeune fille jolie sans doute, mais à qui manquait le cachet d'originalité qui la mettait tellement au-dessus des autres.

Mais il avait un caractère énergique et décidé. Il souffrit beaucoup durant un instant; dans un éclair il entrevit ce qu'allait être leur existence si déjà il se lassait de celle qu'il voulait enlever, et il frémit. Sa décision fut vite prise.

« Marthe, dit-il, pardonnez-moi; je ne puis vous emmener ce soir. La mort d'un parent me rappelle subitement à Paris. Adieu.

— Adieu ? interrogea la jeune fille. »

Il ne voulut pas répondre.

Deux heures après il était parti, heureux de n'avoir pas commis une mauvaise action, heureux d'avoir tiré saine et sauve son honnêteté d'homme du dangereux filet formé par le réseau de fine dentelle d'une coiffe catalane.

FERNAND DACRE

(Illustrations de G. Roux.)

FROID ET GLACE



APPAREILS INDUSTRIELS POUR PRODUIRE LE FROID ET LA GLACE

Envoi franco du prospectus

Compagnie des procédés **RAOUL PICTET**

PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS

DUPONT 10, rue Hautefeuille, 10

(près de l'école de Médecine)

LITS — FAUTEUILS — VOITURES

APPAREILS MÉCANIQUES pour Malades et Blessés

Catalogue franco

MODE D'EMPLOI : Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez avec une cuillère. Après cinq ou six minutes d'ébullition, retirez du feu, passez au tamis ou à une passoire fine. — Couler dans un moule. Après complet refroidissement, retirez du moule, vous aurez une délicieuse crème renversée.

CRÈME EXPRESS F.G. VANILLE CH. JUX *Confiseur* 74 Boulevard de Reuilly PARIS

PARFUMS *Chocolat, Vanille, Café, Citron, Orange, Pistache, Orgeat.*

MÉDAILLE D'OR CONCOURS INTERNATIONAL CULINAIRE ET D'ALIMENTATION EXPOSITION UNIVERSELLE DE BORDEAUX 1895.

(Se méfier des imitations)

Se trouve dans toutes les bonnes maisons d'épicerie

LA GAULOISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

MÉDAILLES D'OR EXPON UNIVELLES PARIS 1889 ET LYON 1894

HORS-CONCOURS (MEMBRE DU JURY) EXPON INTNALE BORDEAUX 1882 ET EXPOSITION UNIVERSELLE BORDEAUX 1895

DIPLÔME D'HONNEUR EXPON UNIVERSELLE AMSTERDAM 1895

LA GAULOISE LIQUEUR HYGIÉNIQUE A. Requier PÉRIGUEUX

REQUIER FRÈRES, PÉRIGUEUX.

L'ARCHIMÈDE

POUR FROTTER & CIRER LES PARQUETS *sans fatigue*

Prix 15 fr., nº 1 — 12 fr., nº 2

Franco dans toute la France.

DE LA FORCE CENTUPLÉE PAR L'ACTION DU LEVIER

Dans un but humanitaire, ne laissez plus cirer les parquets de vos appartements avec les jambes. Employez l'ARCHIMÈDE, nouvel appareil à frotter, léger, très pratique, recommandé par toutes les Facultés de médecine, indispensable à toute ménagère voulant obtenir des parquets brillants, sans fatigue et sans danger pour la santé.

2.000 VENDUS EN UN MOIS

Dans toutes les bonnes maisons d'Articles de ménage et chez **HERBILLON**, Manufacture de Brosserie A CHARLEVILLE (Ardennes).

1 Place Vendôme (Rue Castiglione)

Robes et Modes Trousseaux

Montaillé

Succursale pour le Deuil

27 & 29, Faubg St Honoré.

Pour tout ce qui concerne la publicité du

FIGARO ILLUSTRÉ

S'adresser à

M. C. DUHAMEL *au FIGARO,* 26, Rue Drouot, Paris.

TARIFS :

Actualité dans le corps du journal *La ligne* . . . . . . 20 fr.

Dans les pages d'annonces, couverture. *La ligne* . . . . . 5 fr.

SULFURINE

BAIN SULFUREUX SANS ODEUR

Hygiénique — Fortifiant — Antirhumatismal

Souplesse et beauté de la peau

Pharmacie LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs

En vente dans toutes les Bonnes Pharmacies.

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES CIGARETTES ou la Poudre

ESPIC

OPPRESSIONS TOUX RHUMES, NÉVRALGIES

Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires. TOUTES PHARMACIES 2 FR. LA BOITE.

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette



POUDRE DE RIZ SPÉCIALE préparée au Bismuth

VELOUTINE CHARLES FAY 9, RUE DE LA PAIX, PARIS

DÉPOSÉ — DÉPOSÉ

PARFUMEUR 9, Rue de la Paix, 9 PARIS

FAC-SIMILE DE LA BOITE CONTENANT LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY

PASTILLES VICHY-ÉTAT

HENRY

A la Pensée

5, Faubourg Saint-Honoré

PARIS

Gants promenade 4 boutons, **2.80**; *Gants vrai Saxe 5 boutons,* **3.00**; *Gants Derby 4 boutons* **3.75**

GANTERIE Soignée

Gants de ville — Trousseaux de gants — Gants de soirées.

Demandez L'ALBUM ILLUSTRÉ Envoyé franco

GRAND DÉPOT

PARIS — 21 & 23, Rue Drouot E. BOURGEOIS *21 & 23, Rue Drouot — PARIS*

LA PLUS IMPORTANTE SPÉCIALITÉ DE SERVICES DE TABLE, PORCELAINES, FAIENCES ET CRISTAUX DU MONDE ENTIER



SERVICE MILANAIS à côtes vénitiennes Table 12 couverts, 52 pièces. *Prix* . . . . . . 20.



SERVICE A CAFÉ 13 pièces Porcelaine décor fleurs et filets *Pr.* 11. 50



SERVICE MAGENTA Cristal gravé sur tailles vénitiennes 52 pièces. *Pr.* . . . . 42.



JOLI SERVICE DE TABLE Terre de fer. Modèle Alger bleu ou dire sur pâte ivoire Pièces forme carrée

TABLE 12 couverts 74 pièces . . . *Prix* 42.

DESSERT 12 — 42 — . . . *Prix* 20.



JOLI SERVICE LOUIS XV

TABLE 12 couverts 74 pièces . . . *Prix* 80.

DESSERT 12 — 42 . . . *Prix* 44.

AVIS IMPORTANT. — Tous les lecteurs du **Figaro** *qui en feront la demande en envoyant 45 centimes en timbres-poste pour le prix du port, recevront* **franco** *un superbe Album illustré de 96 pages donnant les dessins et les prix de plus de deux cents modèles de Services de table, Dessert, Cristal, Garnitures de toilette, etc. — Les 45 centimes seront remboursés à la première commande.*

Quinzième Année. Deuxième série. — N° 91.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Octobre 1897

DIRECTION ET REDACTION
24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

LES GRANDES MANŒUVRES

LES OFFICIERS DE L'ÉTAT-MAJOR DES 1er ET 2e CORPS PRÉPARANT LES EMPLACEMENTS POUR LA REVUE



CAP. CHEVALLIER. COLONEL MARTIN, S/-CHEF D'ÉTAT-MAJOR. COMMANDANT GAMBIER. CAP. DUMAY. CAP. GANGNAT. CAP. PENET. CAP. DESVAUX. CAP. MAUMENÉ.



TIR A VOLONTÉ.



Les Grandes Manœuvres

L' [illegible]





A LA REVUE DE BEAUVOIS. — DÉFILÉ DE LA 1re DIVISION DE CAVALERIE INDÉPENDANTE

Napoléon Ier avait tenté de résoudre ce problème de transporter rapidement, à de grandes distances, des groupes de fantassins arrivant inopinément sur les flancs où les derrières de l'ennemi : il avait essayé de l'infanterie montée au moyen de fantassins juchés en croupe des cavaliers ; il avait aussi dressé les dragons à mettre rapidement pied à terre, ce qui constituait pour ainsi dire de la cavalerie démontée ; enfin il faisait voyager sa garde en poste, — laquelle poste consistait en chariots de réquisition, garnis de paille, sur lesquels les grognards passaient fort inconfortablement quatre ou cinq jours et autant de nuits, avec leur sac, leur volumineuse giberne, leur majestueux bonnet à poil ou leur monumental shako, leur pesant fusil : aux relais, un repas preparé d'avance les attendait, mais les postillons n'attendaient pas et, au bout d'une demi-heure, on repartait, et l'on arrivait ainsi sur le champ de bataille, déroutant toutes les prévisions de l'ennemi et apportant aux camarades un secours inespéré. Quel merveilleux emploi Napoléon eût-il fait de l'élément cycliste, si la « machine » eût existée à son époque à l'état parfait où elle se trouve aujourd'hui ?

Du cycliste au photographe la transition est facile... quoique mystérieuse, car pourquoi associe-t-on instinctivement ces deux « arts » ? — l'un et l'autre aspirant a cette noble qualification. — Sans doute à cause de leur rapidité, et parce qu'ils introduisent dans nos habitudes des aspects nouveaux, des formes insolites qui nous troublent.

Les photographes, pendant ces grandes manœuvres, ont subi de douloureuses tribulations : faire de l'instantané non seulement sans soleil, mais dans la brume et sous la pluie, constitue un cruel problème ; aussi les photographies des grandes manœuvres de 1897 seront-elles rares.

LES ATTACHÉS MILITAIRES ÉTRANGERS



COLONEL ISLER (SUISSE) — GEN. BUFFEN (BELGIQUE) — COM. ECHAGUE Y SONTAZO (ESPAGNE) — COLONEL SCHNEIDER (AUTRICHE-HONGRIE) — MAJ.-GEN. LEUVEN (HOLL.) — COL. PANIZZARDI (ITALIE)
COLONEL IJITCHI (JAPON) — COL. BARANTZOU (RUSSIE) — COL. DE SCUWARRKOPPEN (ALL.)

Le public ne se rend pas, d'ailleurs, bien compte des difficultés auxquelles se heurte la photographie lorsqu'il s'agit pour elle de placer dans l'objectif de grandes masses de troupes évoluant dans des espaces considérables. Le champ qu'embrasse l'œil de l'homme est beaucoup plus vaste que celui qui se circonscrit dans la chambre noire et, en outre, notre organe visuel jouit d'une faculté instinctive d'accommodation qu'on n'est pas encore parvenu a reproduire dans la mécanique photographique. Nous avons essayé cependant de reproduire ces effets de lointain ; à côté des tableaux episodiques representant les troupes en campagne et qui forment d'intéressants tableaux, nos lecteurs trouveront dans ces pages des images singulières de régiments défilant sous la pluie et se profilant en silhouettes ; elles rappellent les découpures de « l'Epopee », de Caran d'Ache, que l'on voyait au *Chat Noir*, — ce qui démontre une fois de plus que l'œil de l'artiste devance toujours l'œuvre de la machine. Les Grecs pour les mouvements des coureurs, les Japonais pour le vol des oiseaux, n'avaient-ils pas été les précurseurs des appareils de M. Marey ?

Mais nous voila, emportés par des digressions, bien loin des grandes manœuvres. Revenons-y. Elles ont présenté principalement un intérêt stratégique, par les considérables mouvements de troupe auxquels se sont livrés les chefs de corps. Aussi le côté « spectacle » a été quelque peu négligé et je suis d'avis qu'il ne faut pas le regretter. Ces fausses batailles, ces ponts supposés rompus, ces ruisselets transformés, par la puissance magique d'un écriteau, en fleuves infranchissables, ce régiment qui doit être battu et qui, s'il eût tiré à balles, eût été victorieux, n'est-ce pas un peu enfantin ? J'ai vu, dans un journal satirique, une image représentant un vieux général qui suit les manœuvres avec sa lorgnette : « Avez-vous fait la guerre ? » dit-il



A LA REVUE DE BEAUVOIS. — 2e CORPS D'ARMÉE : LE GÉNÉRAL BRUGÈRE ET SON ÉTAT-MAJOR,
LE GÉNÉRAL DE BRYE ET SON ÉTAT-MAJOR (TÊTE DE LA 5e BRIGADE)

a un capitaine à culotte large et à képi Saumur, respectueusement placé derrière lui. — « Non, mon général. — Eh bien ! c'est bien plus rigolo que cela ! » Le général est dans le vrai

La dernière journée a été la plus intéressante, quoiqu'il n'y ait pas eu, à proprement parler, de bataille ; mais les militaires ont pu apprécier les dispositions préliminaires, très bien prises. Progressivement, lentement, le général de France avait rapproché ses deux corps d'armée. Le général Kessler — figurant l'ennemi — couvrait Saint-Quentin. Le général de France avait dessiné, dés la veille au soir, un mouvement débordant : couvert par sa cavalerie, il poussait une division du 1er corps vers Le Verguier, tandis qu'une division du 2e corps marchait sur Maissemy, centre des positions occupées par l'infanterie de marine.

Cette marche des corps d'armée constitue une réelle innovation, qui fait honneur au général qui l'a conçue, et, ajoutons-le, aux troupes qui l'ont exécutée par le temps le plus abominable qu'on puisse imaginer. Or, rien ne déprime le soldat comme l'averse continue. L'infanterie se tire encore d'affaire, tant bien que mal ; mais l'artillerie et la cavalerie doivent, dans ces circonstances, déployer une somme considérable d'énergie résignée.

Les attachés militaires étrangers, ainsi que les représentants de la presse anglaise et allemande qui ont suivi les manœuvres ont pu constater les qualités d'endurance de nos troupes, soumises comme nous venons de le dire à de rudes et exceptionnelles épreuves. Mais ils ont été unanimes à signaler la défectuosité de leur habillement. Imbibée et alourdie par la pluie, l'affreuse capote bleue, représente un poids considérable : ses basques flottantes s'enduisent de boue et battent les jambes du malheureux fantassin. Arrivé au cantonnement il doit con-



APRÈS LA BATAILLE. — LA GRANDE HALTE.

server sur le corps ce vêtement imprégné d'eau, dormir avec et repartir le lendemain matin, les membres endoloris, sans compter les germes de rhumatismes dont il souffrira plus tard. Quant à la coiffure, on ne s'explique vraiment pas que, depuis vingt-cinq ans, les chefs de l'armée n'aient pas su trouver pour l'infanterie une coiffure convenable, pratique, légère qui couvre la nuque des hommes, leur protège les yeux et mette leur crâne à l'abri d'un coup de sabre. On en est resté au képi, qui n'est pas une coiffure mais une sorte de bonnet à visière. La pluie le transforme en éponge et vous voyez d'ici l'agrément de faire huit jours de manœuvres avec, sur la tête, une éponge imbibée d'eau. En résumé nos soldats si crânes, si robustes, si d'aplomb, semblent, à première vue et lorsque l'on ne connaît pas leur valeur morale, plutôt sortir de l'hôpital que de la caserne.

La revue finale a eu lieu à une douzaine de kilomètres de Saint-Quentin, sur un immense terrain voisin de Beauvois. Le chiffre exact des troupes qui y ont pris part est de 61,600 hommes.

Le Président de la République et le roi de Siam, partis le matin de Paris sont arrivés vers dix heures à Saint-Quentin et se sont rendus directement l'un sur le terrain de la revue, l'autre à la tribune qui lui était réservée. Après la distribution des croix, le Président a rejoint le roi de Siam et le défilé a commencé. En tête, le général de France, directeur des manœuvres. Derrière lui arrive au galop la cavalerie des deux corps d'armée. C'est à ce moment que se place l'incident du hussard désarçonné au milieu de ce tourbillon, sauvé d'un écrasement inévitable par le courage et la présence d'esprit de deux gendarmes.

Le défilé de l'infanterie ne s'est pas trop ressenti de la pluie des jours précédents : le terrain était, comme on dit en termes de sport, un peu lourd, et le 1er corps, qui a passé le premier, a dû faire quelque



LA CANTINE

effort pour maintenir son allure. Mais ces troupes ayant tassé le terrain, le 2ᵉ corps, qui le suivait, a défilé mieux, et « l'ennemi », composé en partie de troupes de marine, a marché avec une précision et une régularité dignes de vieilles troupes : c'est lui qui a eu le vrai succès de la revue, avec les cyclistes, qui ont défilé machine au dos.

Après la charge finale, un déjeuner de 240 couverts a été servi sous une longue tente, dans le parc du château de Vaux, situé à trois kilomètres de Beauvois.

A quatre heures le roi de Siam repart pour Paris, M. Félix Faure pour le Havre et les troupes se disloquent pour rentrer dans leurs garnisons respectives où l'on a procédé immédiatement au départ de la classe. Vive la classe ! R.



A LA REVUE DE BEAUVOIS. — UNE VOITURE MÉDICALE PRÈS D'UN POSTE DE SECOURS

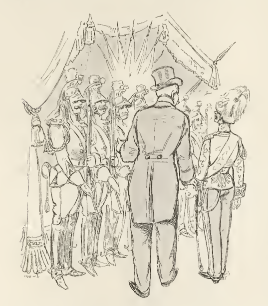


29 SEPTEMBRE

Septembre 1897 s'est montré aussi désagréable et aussi grincheux que son prédécesseur de 1896 : même désolation sur les plages normandes et dans les montagnes, mêmes lamentables journées de pluie continue dans les châteaux ; mêmes tribulations pour les infortunés chasseurs, traînant aux semelles de leurs bottes des kilos de terre grasse recueillie dans les sillons. A ces maux il n'y a d'autre remède que la résignation, la lecture, le bezigue et le bridge ; palliatifs médiocres d'ailleurs qui ne suffisent pas à éloigner la mélancolie et qui ne sont qu'incomplétement rachetées par les quelques belles journées de la fin de ce mois.

⁂

Les Parisiens ont eu, il est vrai, une distraction considérable qui a coïncidé heureusement avec une embellie de quelques jours. Sa Majesté Somdetch Phra Peramindo Maha Chulalongkorn Ier a séjourné pendant près d'une semaine dans nos murs. Ce petit bonhomme jaune a été reçu avec une solennité qui a paru quelque peu exagérée : on lui a prodigué les honneurs royaux : le protocole a été impitoyable pour les malheureux fonctionnaires de tout grade, depuis les ministres jusqu'aux gens de police, qui ont eu l'honneur de se trouver en contact



avec ce monarque exotique : il fallait endosser la grande tenue, montrer la plus chronométrique exactitude à observer le programme des excursions et des visites de Sa Majesté, lui témoigner les marques du plus profond respect. Ce qui n'empêchait Chulalonkorn d'arriver au rendez-vous avec des retards variant entre cinquante minutes et deux heures, et de tourner le dos aux personnages officiels qui ne lui plaisaient pas.

Si le gouvernement avait eu le sentiment de la dignité nationale, s'il avait eu seulement un peu de tact, il aurait pu trouver moyen, tout en restant correct, de montrer à ce souverain qu'on n'ignorait ni ses mauvaises dispositions envers la France, ni sa soumission aux mœurs et à l'influence anglaise

Les badauds parisiens ne l'ont considéré que comme un objet de curiosité, un peu encombrant, sans doute, car à maintes reprises, pendant son séjour, la circulation a été interrompue dans les principales voies de Paris, pour laisser la place libre à son cortège.

⁂

Il est convenu que, à la date du 1er septembre, l'activité théâtrale doit reprendre : elle a repris en effet, c'est bien le mot juste, car nous n'avons jusqu'à présent assisté qu'à des reprises. La *Vie de Bohème*, d'Henry Murger, n'est pas précisément une nouveauté, mais c'était une curiosité de la voir représentée sur la scène auguste et quasi-académique de la Comédie Française ; c'est, sans doute, une fantaisie que se sont offerte ces artistes de haute marque, ils ont voulu montrer la souplesse et la variété de leur talent, habile à s'adapter à tous les genres L'entreprise a réussi, d'ailleurs, au delà de toute espérance, et à chaque représentation, la *Vie de Bohème* fait salle comble Les débuts de Mademoiselle Leconte, récemment engagée par M Jules Claretie, forme un des principaux attraits de cette reprise : la jeune artiste apporte à la Comédie-Française un talent très personnel, fait de charme, de douceur et de simplicité. Elle sera exquise dans le répertoire classique.

Les Variétés ont rouvert la saison avec le ***Carnet du Diable***, dont l'hiver et le printemps derniers n'ont pas épuisé le succès. M. Samuel a agrémenté la pièce d'un divertissement intitulé : « Au foyer de l'Opéra », où une jeune femme, Mademoiselle Lavallière, aussi spirituelle par le visage que par les jambes, a créé une très amusante imitation de la fameuse Cléo.

⁂

Une messe bouddhique a été célébrée très sérieusement au musée Guimet, en présence d'une assistance recueillie. Parmi les plus fervents



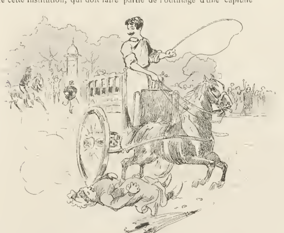
se faisait remarquer M. Clémenceau qui, une fleur symbolique à la main, s'est livré à diverses évolutions rituelles On ne peut vraiment que sourire, sans même s'indigner, en voyant des gens qui affectent de ne pas mettre les pieds dans l'Eglise de Dieu, de Jésus-Christ et de Marie, qui traitent de ridicules momeries les cérémonies du culte catholique, et qui vont très dévotement participer à des exercices d'une religion où se trouve en germe toute la doctrine du christianisme. Cela ne prouve-t-il pas que les plus fougueux athées ne sont, au fond, que des deistes, car l'athéisme absolu est incompatible avec la nature humaine.

⁂

La préfecture de police vient d'élaborer une volumineuse codification des réglements qui traitent de la circulation des voitures dans Paris : quelques-uns de ces réglements sont âgés de plusieurs siècles et certains alinéas en sont servilement copiés sur d'antiques ordonnances par de consciencieux ronds-de-cuir qui les ont reçus de leurs prédécesseurs lesquels, eux-mêmes les tenaient des petits-fils des commis des lieutenants de police ; c'est ainsi que se conservent et se perpétuent les traditions, grâce à la sagesse des subalternes, respectueux du passé : ***Vitai lampada tradunt***, aurait dit le vieux Lucrèce.

On assure que M. Lépine a parcouru d'un œil distrait cet épais document et qu'il l'a signé de confiance, sans le lire, pour ainsi dire. M le Préfet de police a montré une fois de plus, en cette occurence, qu'il est homme d'esprit et de bon sens. Il sait mieux que personne que la plupart des très sages et très méticuleuses prescriptions édictées par son ordonnance sont ou inapplicables ou dénuées de sanction. Pour qu'elles fussent exécutées dans leur intégralité il faudrait de la part du public une intelligence et une docilité que l'on ne saurait attendre des citoyens cochers de fiacre ou d'omnibus, des conducteurs de camions et surtout de ces jeunes émules de Phaeton, qui lancent avec une si aimable désinvolture leur carriole de laitier ou de boucher sur le corps des piétons inattentifs. Il faudrait surtout une police moins surannée que celle qui est chargée de nous protéger : on a donné des bottes aux agents, cela est bien ; on leur a donné un bâton peint en blanc, c'est mieux, mais cela ne suffit pas pour leur permettre de saisir un maraudeur qui les nargue ou un cocher qui vient de causer un accident.

Il est indispensable, pour la sécurité publique, que Paris possède une police montée et même une police à bicyclette. Londres, Berlin, Vienne, Pétersbourg et nombre d'autres villes à l'étranger sont dotées de cette institution, qui doit faire partie de l'outillage d'une capitale



qui, à certains jours d'encombrement, en 1900, contiendra peut-être quatre millions d'habitants.

Vous me direz que nous avons la garde de Paris à cheval : mais ces hommes superbes et majestueux, qui excellent, aux jours de cérémonies publiques ou de manifestations tumultueuses, à se lancer éperdument contre la foule inoffensive et à écraser les femmes et les gens qui rentrent paisiblement chez eux, ne sauraient, avec leurs gros chevaux allemands, lourds et bêtes, rendre aucun service dans des encombrements tels que ceux de la place de l'Opéra et du boulevard Montmartre ; dans ce fouillis de voitures et d'omnibus, le sang-froid et le coup d'œil chez l'homme, la souplesse et l'intelligence chez la monture, sont indispensables. Je me souviens avoir vu, à la foire de Nijni-Novgorod, la police faite par les Cosaques, et c'était merveille de voir opérer leurs petits chevaux ; on eût dit des chevaux de berger, tellement ils s'entendaient à faire ranger le monde, sans ruades et sans écarts.

La question de dépense pourrait se résoudre par la suppression d'une partie de la garde de Paris à cheval, qui coûte très cher : on ne garderait que le nombre d'hommes nécessaire pour escorter le Conseil municipal dans ses déplacements officiels et, surtout, pour garnir les marches du grand escalier d'honneur de l'Hôtel de Ville aux soirs de grandes réceptions, quand il vient des empereurs ou des rois : il faut bien que nos édiles aient leurs Cent-Gardes, comme Napoléon III.

LUTÉCIUS.



BOURBAKI

Le vieux héros vient de s'éteindre, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il est mort en soldat et en chrétien. Revenu des vanités de ce monde, il a voulu écarter de ses obsèques toute pompe militaire.

Les journaux ont raconté en détail sa vie, ses gloires, ses blessures, son martyre de l'armée de l'Est.

Nous avons voulu, nous aussi, apporter notre témoignage de respect à cette grande mémoire, en publiant un interessant souvenir de son séjour à La Flèche. On le lira plus loin, sous le titre de : *La Jeunesse de Bourbaki*, par le commandant Grandin qui entra à La Flèche quelques années après Bourbaki.

Les Livres

Le comte Fleury n'a-t-il pas obéi à la suggestion d'un dilettantisme légèrement décadent, lorsqu'il a conçu l'idée de publier une étude impartiale sur *Carrier à Nantes ?* Carrier était un fou, un détraqué : il était possédé de la manie meurtrière, en même temps que de la manie érotique ; c'est un « monstre » qui relève de la médecine et non de l'histoire. Assurément M. Fleury ne défend pas ce misérable assassin, mais il l'explique, à grand renfort de documents : c'est déjà trop ; le nom de l'homme des noyades de Nantes et des mariages républicains devrait être rayé de l'histoire et c'est un jeu dangereux que d'en faire le sujet d'une étude documentaire, l'objet d'un exercice de rhétorique : ce livre, destiné sans doute à des lettrés que le paradoxe amuse sans les persuader, peut tomber entre les mains de quelque être fruste, fanatique et sanguinaire qui découvrira en lui-même l'étoffe d'un Carrier, d'un Coffinhal-Laprade ou d'un Fouquier-Tinville et qui rêvera de les imiter.

Gabriel d'Annunzio a, pour ainsi dire, créé une forme nouvelle de langage, un instrument très particulier grâce auquel il peut communiquer au public des pensées et des images qui se formulent dans son esprit suivant un processus tout personnel ; il ne pense ni ne voit comme tout le monde ; de là une certaine difficulté de se faire comprendre. D'Annunzio y est parvenu cependant, et avec quel succès ! Son dernier volume, *Les Vierges aux Rochers*, évoque, sous une forme allégorique et nuageuse des souvenirs et des amours de jeunesse ; mais les personnages, bien que désignés comme modernes, ne sont d'aucun temps, ou plutôt ils sont de tous les temps : pour les dépeindre, les faire agir et parler, l'auteur emprunte à la peinture, à la sculpture leurs artifices qu'il transforme en mots. Il me semble trouver ici la trace des procédés polyphoniques de la musique wagnérienne : dans certains chapitres, l'auteur juxtapose, en une même phrase, des mots d'apparence disparates et destinés à éveiller des pensées diverses, ce qui produit l'effet des *eitmotive* de Wagner, s'enchevêtrant dans une apparente confusion pour se condenser dans l'éclat des mesures finales.

Le *Figaro Illustré*, ne paraît qu'une fois par mois, tandis que Gyp, dans l'espace de temps qui sépare deux de nos fascicules, trouve moyen de lancer trois ou quatre volumes, chez des éditeurs différents — car un seul n'y suffirait pas. Donc, impossible de la suivre ni de se tenir au courant, vis-à-vis d'une pareille fécondité. Elle s'explique, d'ailleurs, cette fécondité, car les livres de Gyp forment une véritable série, une Comédie humaine, conçue dans une forme très moderne, tenue sans cesse au niveau, dédaigneuse des vieilles formes littéraires : l'emploi du dialogue, qu'affectionne Gyp donne encore plus de vérité à ses impitoyables caricatures de la société baroque et singulièrement mêlée où elle va chercher ses modèles. *En Balade*, le dernier volume paru est agrémenté de dessins fort cocasses de ce polisson de Bob, qui ne respecte rien. Dans un autre in-18°, nous retrouvons la *Fée Surprise*, cette gentille, capricieuse et raisonnable fillette que n'ont pas oubliée les lecteurs de ce recueil, où elle fut pour la première fois présentée au public.

Voulant sans doute dédommager leurs lecteurs des amertumes et du pessimisme de leur *Carnaval de Nice*, Paul et Victor Margueritte ont écrit *Poum*, une très amusante et très ingénieuse série de croquis enfantins : on dirait du Kate Greenway écrit. Je suppose que toutes les petites aventures, les sensations et les malices de ce bébé sont des souvenirs personnels et que M. Poum n'est autre que M. Paul ou que M. Victor ; tous deux, même, probablement. J'ajouterai que Poum est un petit garçon très bien élevé, respectant ses parents et sa bonne ; il n'a rien de commun avec cet affreux Bob, que nous connaissons tous et qui donne de si mauvais exemples à ses jeunes contemporains.

Les récits de voyage de Victor Hugo forment, assurément, la partie la plus aimable de son œuvre immense. Ailleurs, dans ses poèmes et dans ses drames, il est pontife, il est même dieu ; ici, nous trouvons l'homme, doué d'une merveilleuse observation, d'une rapidité et d'une précision de vision qui font de chaque phrase un tableau. On lira donc avec un plaisir extrême, les deux volumes des œuvres posthumes intitulées : *En Voyage, Alpes et Pyrénées* et *France et Belgique*, que viennent de publier les maisons Hetzel et May, dans l'édition populaire in-18. Les touristes y retrouveront leurs impressions formulées dans une langue superbe et familière à la fois. Ecrits, il y a plus d'un demi-siècle, ces récits sont encore d'une exactitude absolue : les sleeping-carr, les Terminus-Hôtel, les agences Cook et tout l'outillage du voyage moderne n'ont pas changé la nature : l'Océan est toujours bleu, la neige des Alpes ne s'est pas ternie et les monuments des temps passés subsistent, impassibles et dédaigneux de nos agitations. Ces deux volumes sont complétés par des fac-similés, de très amusants croquis de Victor Hugo.

Je place, intentionnellement, après l'alinéa consacré aux Voyages de Victor Hugo, ces quelques lignes qui signalent le livre de Gustave Geffroy : *Pays d'Ouest*, publié dans la bibliothèque Charpentier. Lui aussi est un amant de la nature : il possède le double don de voir et de formuler simultanément dans son esprit, sa vision, en des termes précis qui la dessinent et la peignent sur le papier en autant de tableaux animés. Mais ce n'est pas seulement la nature qui impressionne l'âme de Gustave Geffroy ; il voit aussi l'homme qui la peuple, qui vit d'elle, avec elle et pour elle ; le paysan qui est une partie de la terre, le marin que prend la mer, souvent hélas ! pour ne point le rendre. Gustave Geffroy connaît et comprend leurs peines et leurs misères, il les montre, sans amertume, aux heureux de ce monde ; c'est là la note moderne, la préoccupation de la question sociale qui hante tous les esprits, même les plus futiles et qu'un observateur sagace n'a plus le droit de négliger aujourd'hui.

T. G.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ETRANGER, *Union postale :* UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur : M. MANZI. — *Le Gérant :* G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie, Asnières.

RIGDWAY KNIGHT



MATIN D'AUTOMNE

Typogravure GOUPIL, Paris.



La Valise

Le vicomte Hector de Saint-Aymeran revenait un soir d'août d'une reconnaissance sur la frontière du Portugal lorsque son colonel le fit mander.

« C'est votre tour aujourd'hui, capitaine, dit-il en lui tendant un papier. L'Empereur vous rappelle sur le Niémen; pas une minute à perdre, vous partirez cette nuit. »

Hector, d'abord mécontent, fut enchanté au bout d'une minute. En 1812 l'avancement était rapide, en raison des vides fréquents, et puis cette guerre d'Espagne était assommante. Les Polonaises et les Russes seraient bien sûr au moins aussi aimables que les Espagnoles, ce ne serait pas difficile!

« Mon colonel, dit-il, croyez au regret que j'éprouve de vous quitter...

— C'est convenu, bon apôtre! allez faire vos malles.

— Ce ne sera pas long! Pour ce qu'il me reste d'habits dans ce pays infernal où il y a des barbiers partout et jamais un tailleur... Je vous remercie, mon colonel, des bontés...

— C'est bon, c'est bon. . Allez! Vous serez décoré dans six mois... ou mort », ajouta mentalement le vieux grognard, sorti du rang, peu courtisan, et par conséquent, oublié malgré ses mérites.

Les malles furent vite faites : au lever du jour Hector trottait sur la route de Paris, accompagné de son valet de chambre, qui ne l'avait jamais quitté, et s'était arrangé pour ne pas attraper la moindre égratignure.

En arrivant à Paris, Saint-Aymeran apprit qu'il avait vingt jours pour rejoindre son régiment de hussards en Pologne; s'il avait compté s'amuser à Paris, ses plans étaient à refaire.

« Ce pauvre Monsieur le vicomte! disait Joseph, qui n'avait pas du tout une âme de soldat. C'est bien dur, après tant de lieues à franc étrier.

— Dur? Certes! mais pas pour moi, Joseph. Ma mère me donne sa berline. Seulement comme mon père me fait cadeau de deux chevaux de selle, tu me les amèneras. Mais, tu ne partiras qu'avec mon uniforme neuf, et un tas de petites choses utiles; tu me les mettras dans cette valise. Tu la vois? Tu ne la quitteras plus jusqu'à ce que tu me l'aies remises en mains propres. Et tu n'as pas de temps à perdre; tu sais que Sa Majesté ne plaisante pas.

— Alors, murmura Joseph, je vais traverser l'Allemagne à franc étrier?

— Parfaitement. Lorsque tu seras ennuyé d'un cheval tu monteras l'autre. »

Cela ne consolait pas Joseph.

« Et comment vous retrouverai-je, mon capitaine?

— Tu me demanderas. Avec le numéro d'un régiment, on le retrouve, que diable! Et presse le tailleur! Et dépêche-toi! »

Hector partit dans l'excellente berline de Madame sa mère, et fit un voyage très agréable jusqu'à Varsovie, persuadé qu'on allait recommencer la campagne du Danube et se battre comme à Elbing pour danser ensuite comme à Vienne.

Après Varsovie, le voyage ne fut plus aussi commode. Les routes étaient encombrées, on se procurait difficilement des chevaux. Saint-Aymeran grommelait tous les soirs contre Joseph qui n'était pas encore venu à bout de le rejoindre. Il trouva son régiment avant d'avoir été retrouvé par son domestique et se fit reconnaître.

A force de se hâter, Hector finit par prendre une avance considérable et un beau soir d'automne, au soleil couché, il se trouva devant un vrai château de bonne mine, dont les fenêtres éclairées semblaient souhaiter la bienvenue aux arrivants.

Avant de franchir les marches du perron, Hector voulut s'informer du rang et du nom de son hôte d'un jour. Un homme entre deux âges, d'apparence fort civilisée, et qui parlait un peu le français s'était avancé à sa rencontre.

« Ce château appartient à la comtesse Lioudmila Swierjewsky, répondit le bonhomme. J'ai l'honneur d'être son majordome, et j'ai ordre d'annoncer messieurs les officiers de l'armée française.

— Quelque vieille douairière, — une veuve, — puisqu'on ne parle pas du comte, — hospitalière en tout cas, se dit Hector, agréablement surpris. Annoncez alors le vicomte de Saint-Aymeran, capitaine de hussards, fit-il tout haut.

— Nous sommes tout dévoués à la France, répliqua le majordome en s'inclinant.

— Allons, tant mieux, pensa Hector, j'aurai peut-être un bon souper.

— Si Monsieur le Vicomte veut passer dans sa chambre avant de se présenter chez Madame la Comtesse? »

Hector ne demandait pas mieux, mais dans sa hâte à se procurer un gîte passable, il avait laissé ses cantines en arrière, et le regard qu'il jeta sur son uniforme n'était pas des plus rassurés. Il secoua sur le seuil de l'hospitalière demeure la poussière de pas mal de lieues de route et suivit le respectueux majordome.

La chambre où il fut introduit était une immense pièce, meublée sous Louis XV, garnie de damas de Lyon aux couleurs chatoyantes, aux plis somptueux. Toutes les recherches connues à cette époque en fait de goût et de confort s'y trouvaient rassemblées.

« Peste! murmura Saint-Aymeran, si seulement cet animal de Joseph m'avait rejoint avec ma valise! »

De son mieux, avec l'aide d'un grand diable de laquais poudré, qui n'entendait que le polonais, à grand renfort de savon, d'eau et de coups de brosse, le jeune homme finit par avoir bonne figure.

Lorsqu'il se fut dûment « astiqué » le laquais le conduisit par un grand corridor, aussi vaste qu'une salle, à l'escalier d'honneur, tapissé de velours rouge, lui fit descendre un étage, et l'introduisit dans un salon, tout petit, tapissé de lampas bleu clair, inondé de lumière, au moyen de torchères chargées de bougies de cire, et ruisselant de petites moulures dorées.

Tout ébloui, et aussi saisi par la douce tiédeur et l'exiguïté de cette pièce, succédant à de si vastes proportions, Saint-Aymeran restait immobile ; ses yeux cherchaient une cheminée, et près de cette cheminée une grande bergère dans laquelle devait siéger la douairière, propriétaire de ce lieu de délices.

« Le vicomte de Saint-Aymeran ? » demanda une voix mélodieuse tout près de lui. Il regarda à sa droite, et vit debout, tenant à la main le carré de papier sur lequel il avait écrit son nom en arrivant, une figure exquise.

La comtesse avait vingt-deux ou vingt-trois ans. Grande, souple, les cheveux châtains, les yeux d'un brun doré rieurs et tendres, fendus en amande et très légèrement retroussés vers les tempes, la bouche fine et faite pour le sourire autant que pour le baiser, elle se tenait debout, dans sa robe à la mode du temps, en crêpe d'un orangé pâle, ouverte en cœur, laissant voir ses épaules rondes et la blancheur d'une peau merveilleuse... Depuis qu'il avait entamé la traversée d'Allemagne, Saint-Aymeran n'avait rien vu qui ressemblât à cela, même de très loin.

« Lui-même, madame, dit-il en s'inclinant très bas, non sans maudire son uniforme fripé.

— Nous sommes, je crois, un peu parents, fit la comtesse qui s'assit en lui désignant un siège. J'ai une cousine qui a suivi le roi Stanislas à Nancy, et qui avait épousé un Saint-Aymeran. »

Hector n'était pas très au courant des alliances de sa famille, et il se sentit cruellement vexé. Il allait en exprimer son regret lorsque relevant les yeux sur l'adorable femme qui lui parlait, il rencontra son regard...

Le coup de foudre n'est pas un vain mot. On s'en est servi pour couvrir d'un voile décent beaucoup d'amourettes autrement peu excusables, mais le coup de foudre existe; il a parfois lié pour la vie des êtres indifférents la veille l'un à l'autre, et que depuis rien n'a pu séparer. Saint-Aymeran n'était pas timide, il avait de l'esprit, — il resta absolument muet et stupide, pendant qu'une rougeur intense montait aux joues de la comtesse, et ils détournèrent tous deux leurs regards qui n'avaient déjà que trop parlé. Cependant, il était brave, même ailleurs qu'au feu, et tout aussitôt il s'appliqua à réparer ce qu'il appelait sa sottise.

« Je ne sais comment m'excuser, madame, dit-il, d'un trouble que vous comprendrez peut être... »

La comtesse rougit encore et n'en fut pas moins jolie.

« Je veux dire, reprit-il, confus d'avoir provoqué cette rougeur par une parole ambiguë, que je ne m'attendais pas à trouver...

— Vous vous êtes figuré que j'étais une vieille femme ? s'écria-t-elle en riant de tout cœur.

— Précisément, et je cherchais au coin de la cheminée une douairière...

— Pas de cheminée, pas de bergère, pas d'aïeule... je comprends votre embarras, monsieur, ne vous en excusez pas, vous me le feriez partager... »

Leurs yeux s'étaient encore rencontrés, et une impulsion profonde, presque irrésistible les provoquait à causer comme de vieux amis qui, ne s'étant pas vus depuis longtemps, ont mille choses à se dire sans savoir par laquelle commencer.



« Eh bien... mon cousin... car nous sommes cousins, si peu que ce soit, reprit la comtesse qui, en sa qualité de femme très bien élevée, savait mieux cacher ses impressions, on dit, est-ce vrai ? que l'Empereur va nous rendre notre Pologne ancienne, de la Baltique à la Mer Noire ? »

Rien n'était plus indifférent à Hector pour le moment et même en général; pour rencontrer encore le regard bienveillant de ces beaux yeux dorés, il eût prolongé la Pologne d'une part aux Alpes scandinaves et de l'autre au Bosphore; il murmura quelque chose à cet effet, puis retomba dans une contemplation qui eût été fort dangereuse si le majordome, cette fois très convenablement galonné, n'était venu annoncer le souper.

Quatre ou cinq vieilles demoiselles peut-être sourdes, certainement muettes et probablement à moitié aveugles et un abbé silencieux formaient à la comtesse cette garde d'honneur dont une châtelaine en ce pays ne pouvait décemment se priver. Le repas fut servi dans une salle à manger magnifique, garnie d'ancienne vaisselle d'argent, fortement bossuée par les ripailles pantagruéliques et les beuveries non pareilles des ancêtres polonais, mais toujours armoriées et resplendissantes. La chère était plus plantureuse que délicate, mais Saint-Aymeran apportait au festin l'appétit d'un homme arrivé presque tout droit de Burgos, et l'amour, — car il n'y avait pas à en douter, c'était un amour aussi imprévu que violent qui travaillait son âme éperdue, — ne lui fit pas perdre un coup de dent.

Entre temps, Hector apprit que la comtesse était veuve en effet, depuis trois ans, ayant été mariée deux ans seulement. La mémoire de son mari ne semblait produire sur elle aucune impression, d'où Hector conclut qu'elle s'était facilement consolée d'une perte qui n'en était pas une.

De temps en temps il ressongeait à son uniforme et se trouvait bideux. Mais lorsqu'après le souper la comtesse passa dans un grand salon fort bien éclairé où les vieilles demoiselles s'établirent soit au jeu soit à des tables de patiences, pendant que le chapelain lisait son bréviaire, il eut tellement honte de lui-même qu'il éprouva le besoin de s'excuser.

La comtesse le rassura le plus aimablement du monde : à dire vrai, elle n'avait pas vu ses habits; ce qu'elle avait dans les yeux, même en les fermant, c'était l'éblouissement de ce mâle visage, troublé par sa beauté et paré d'une expression qu'elle n'avait encore jamais vue sur aucun autre.

Tout amoureux qu'il fût, Hector tombait de fatigue et de sommeil. Son hôtesse s'en aperçut et lui proposa de le faire escorter chez lui. Hector ne dit pas non. Il n'avait pas d'ordres bien précis pour le lendemain, et espérait passer au moins toute une journée encore, — qui sait? plusieurs, peut-être, auprès de sa divinité, et pour l'heure il se sentait vaincu.

Il fut donc reconduit entre deux flambeaux à la grande chambre où s'étalait sur une table tout ce qu'avait pu contenir le maigre paquetage de sa selle d'officier. Avec une rage intérieure telle que seule pouvait en concevoir une âme de hussard au temps de Napoléon I[er], il maudit sa destinée, son tailleur, sa valise et Joseph. Mais malgré lui ses yeux se fermaient. Sa dernière pensée lucide fut :

« Et, tout de même si la Providence s'en mêlait. Joseph pourrait me rejoindre ici avec ma valise! Il en a eu le temps, l'imbécile ! »

Le lendemain il s'éveilla fort tard, maugréant contre son sommeil prolongé, qui lui retirait quelques heures, en un moment où les heures valaient des mondes. Quand reverrait-il son adorable châtelaine? Lui serait-il donné seulement de la revoir ?

Son cœur disait oui, en même temps qu'il s'efforçait de penser non. Il se leva pourtant, s'habilla de son mieux... Fi, qu'il était donc laid, cet uniforme ! Était-il possible, en cette époque de galons, de broderies et de panaches, d'être à ce point affublé sous l'œil d'une belle !

Comme il était descendu dans les salons déserts, non s'en s'être lesté d'une bonne tasse de chocolat apporté chez lui par le laquais polonais, il s'avisa de regarder par la fenêtre.

Dans la cour d'honneur, très délabrée et mal entretenue, mais vaste et grouillante de serviteurs, un homme à cheval, tenant un autre cheval par la bride s'évertuait à s'expliquer en pur français limousin.

« Mais, c'est Joseph ! s'écria-t-il. Fidèle serviteur! Je vole à son secours ! »

Au moment où il volait, suivant le langage de l'époque, la délicieuse comtesse entra dans la galerie.

« Bonjour, mon cousin, » lui dit-elle avec un sourire encore plus engageant que ceux de la veille, car elle avait peu dormi, et beaucoup pensé durant la nuit.

Il se pencha sur la main qu'elle lui tendait et y déposa un baiser passionné.

« Ma... mon adorable cousine, dit-il, figurez-vous que Joseph est arrivé !

— Joseph ? »

Les sourcils châtains de Lioudmila faisaient un si joli accent circonflexe dans leur stupéfaction que Saint-Aymeran eut fort à faire pour se contenir de l'embrasser ; mais c'était véritablement impossible, car le résultat, il ne le sentait que trop, eût été de se faire mettre, avec Joseph, dans la cour d'honneur.

« Mon valet de chambre, avec ma valise : il arrive de Paris...

— Votre valet de chambre ! Voilà bien une affaire ». — Elle sonna et donna un ordre. J'ai dit qu'on l'envoie à votre appartement. reprit elle. Vous n'avez rien de si pressé à lui dire, j'imagine ; à moins qu'il ne vous apporte des correspondances ?... »

Elle avait insisté sur ce mot d'une si étrange façon que le cœur d'Hector en bondit dans sa poitrine. Lui ferait-elle l'honneur d'être un peu jalouse ?

Saint-Aymeran aimait les femmes, mais c'était un galant homme et il eût trouvé mesquin de mentir pour s'assurer un succès. Comme en réalité il n'attendait de Paris d'autre correspondance que des nouvelles de sa famille, il protesta en peu de paroles sincères, et il fut cru.

« Eh bien, asseyez-vous ici, dit Lioudmila, ou plutôt venez vous promener dans le parc avec moi, il fait délicieux sous les sapins. »

Ah ! oui, il faisait délicieux sous les sapins, et surtout auprès d'elle. Ils ne pouvaient se lasser de causer ensemble, se trouvant mêmes goûts, mêmes idées, mêmes penchants, — le plus sincèrement du monde, puisqu'ils s'aimaient ? N'eussent-ils pas été d'accord, ils eussent trouvé des biais pour s'entendre ; le sentiment qui les avait frappés à première vue n'était pas seulement l'attrait fugitif des yeux ou des sens ; ils étaient vraiment créés l'un pour l'autre, et chacun eût volontiers immolé à l'autre toutes ses préférences, sans même s'apercevoir que c'était un sacrifice.

Lorsqu'ils eurent ainsi marché côte à côte pendant deux heures, sous les rayons voilés d'un soleil d'octobre, à travers les allées taillées dans les pins séculaires, il leur sembla qu'ils s'étaient toujours connus et qu'ils ne pourraient jamais se séparer.

Une cloche retentit.

« C'est le dîner, je crois, expliqua Lioudmila, quoique ce soit un peu tôt. Nous dînons à midi. — Il n'est pas onze heures et demie... — n'importe, il faut rentrer.

— Ah ! si j'osais... murmura Hector. »

Elle le regarda d'un air de reine. Ces beaux yeux dorés disaient clairement : « Qu'oseriez-vous ? Me prenez-vous pour une femme à qui l'on puisse faire une déclaration au bout de dix-huit heures de relations mondaines ?

— Je n'oserais point, madame, » répondit-il en baissant la tête.

La comtesse sourit et pressa le pas. Hector la suivit, étonné de la voir marcher si vite avec cette démarche de nymphe, et se consolant un peu par la pensée qu'il allait enfin pouvoir paraître aux yeux adorés dans le bel uniforme apporté par Joseph.

En approchant, ils entendirent un vacarme extraordinaire. Le majordome essoufflé accourait à toutes jambes.

« Qu'est-il donc arrivé ? demanda Lioudmila et pourquoi a-t-on avancé le dîner ?

— C'est le régiment de Monsieur le Vicomte. Le colonel et tous les officiers sont là, j'ai fait sonner pour que Madame rentrât au plus tôt... »

Les deux êtres qui s'aimaient déjà si fortement échangèrent un regard qui valait tous les aveux du monde, tant il exprimait de douleur et presque de colère. De quel droit venait-on leur voler ces quelques heures exquises qu'ils eussent pu passer ensemble ? La comtesse revint promptement à elle.

« Il faut un repas magnifique, dit-elle au majordome ; vous savez ce que vous avez à faire ? Pressez-vous.

— Le colonel dit qu'il ne peut s'arrêter plus d'une heure. J'ai fait servir tout ce qu'il y avait de froid dans la maison. Mais les hommes ont reçu l'ordre de rester en selle... On bivouaquera ce soir, dit-il. L'Empereur a ordonné de rejoindre sans perdre une minute.

— Ah ! soupira Saint-Aymeran, qui avait parfaitement oublié Paris et l'Espagne, je savais bien qu'on ne peut jamais être heureux en ce monde ! »

Il fallait pourtant se présenter au colonel ; à la vue des uniformes râpés et souillés de poussière de tout ce monde, le jeune capitaine comprit que son uniforme neuf était hors de question. Lorsqu'il eut accompli ses devoirs militaires, il se mit à la recherche de Joseph qu'il trouva à la cuisine.

« Empaquète tout, lui dit-il, puisqu'il faut partir.



— Oui Monsieur le Vicomte ; mais vos bagages sont là-bas, à la suite du régiment, rien n'y manque.

— Allons tant mieux. Va mettre mes affaires en ordre, et surtout n'oublie pas la valise. Mon pauvre uniforme, il n'aura vu le jour que sur le dos d'un fauteuil ! »

On mangeait debout ; au milieu de ces officiers affamés, dont la plupart avaient conquis leurs grades sur les champs de bataille, la comtesse n'était plus la même qu'Hector avait vue tout à l'heure encore à son côté. Elle semblait avoir grandi, sa taille élégante était devenue majestueuse, son sourire engageant était l'accueil officiel d'une souveraine... Et cependant, en la voyant seule, parmi tant d'hommes plus ou moins bien élevés, Saint-Aymeran ressentit une douleur qu'il n'avait jamais connue : une jalousie aiguë, et une impression bien nouvelle pour lui : il eut peur.

Peur pour elle ; peur des hasards, peur des retours, des cruautés de la guerre, qui jusque-là lui avaient paru indifférentes, ou plutôt, dont il ne s'était jamais préoccupé. Si l'ennemi avait le dessus, si les hordes furieuses déchaînées des attaqués, devenus des assaillants, se précipitaient sur le château et mettaient en danger l'hôtesse d'un jour devenue tout à coup si incompréhensiblement chère ?...

Hector trouva moyen de se glisser près d'elle. Discrètement il effleura son bras, elle se retourna, l'air hautain, mais ses traits se détendirent en voyant le bel officier.

« Comtesse, dit-il, je pars, sans espoir de retour... laissez-moi vous dire que si vous l'aviez voulu, jamais homme plus dévoué, jamais époux plus fidèle...

— N'abusez pas, monsieur, des privilèges du vainqueur, dit Lioudmila avec ce sourire royal qu'elle tenait d'une aïeule, reine à son tour dans ce pays où tout gentilhomme avait été ou pu être roi.

— Vous refusez de m'écouter ? fit Hector, soudainement envahi par une indicible tristesse.

— Que penseriez-vous de moi si je le faisais ? répliqua-t-elle. Après moins d'un jour de connaissance...

— Nous sommes pourtant cousins, murmura-t-il, essayant de plaisanter.

— Nous le resterons, » répondit-elle fièrement, en détournant ses beaux yeux, car cette sorte d'aparté excitait la curiosité générale.

Le boute-selle retentit dans la cour ; après ses remerciements chaleureux le colonel descendit les marches du perron suivi de ses officiers. Hector resta le dernier, un peu dans l'ombre, derrière une colonne ; la comtesse était en face de lui.

« Alors, madame, adieu, dit-il. On ne sait qui vit ni qui meurt ; si je meurs, ce sera en pensant à vous.

— Au revoir, mon cousin, » dit-elle, en lui présentant sa belle main fine.

Il la baisa, avec cette impression d'amoureux qu'il voudrait mourir là, foudroyé, à ses pieds ; mais le temps n'était pas à l'orage et cinq minutes après il galopait dans la poussière, avec les autres.

Au bivouac du soir, il se rencontra soudain nez à nez avec Joseph, qui s'était juré, maintenant qu'il avait retrouvé son maître, de ne le plus perdre de vue.

« Te voilà ? Eh bien, j'espère que ma valise est en lieu sûr ? »

Joseph devint pâle comme un lis fauché et trembla sur ses jambes qu'il avait un peu cagneuses.

« La valise ? Ah ! Monsieur le Vicomte ne me le pardonnera jamais.

— Quoi ? Parle donc, imbécile ! Tu l'as perdue, on te l'a volée ?

— Imbécile ! oui ! Monsieur le Vicomte a bien raison ! Triple imbécile ! L'avoir apportée de si loin, à franc étrier, pour l'oublier au château de Madame la Comtesse, dont je ne pourrai jamais prononcer le nom !

— Tu l'as oubliée ? fit Hector, dont la colère tomba comme par enchantement. Tu es sûr de l'avoir oubliée là ?

— Si j'en suis sûr, monsieur ! Je l'ai oubliée, et l'uniforme avec, étalé sur le lit, où je l'avais mis, quand le régiment est arrivé... »

Sans en écouter davantage, Hector tourna le dos à son fidèle serviteur qui n'en revenait pas.

Pourquoi son maître, d'ordinaire peu ménager de ses reproches, était-il ainsi devenu doux comme un agneau ?

« Après tout, pensa le serviteur fidèle, peut-être bien qu'il n'y aura pas beaucoup de châteaux comme celui de la comtesse d'ici Moscou, il n'aura pas grand besoin de faire toilette, et M. le Vicomte fera venir sa valise quand la paix sera conclue. »

Hector ne reparla plus de la valise ; il y songeait pourtant, mais l'époque n'était pas favorable aux longs entretiens.

Il serait inutile, en notre temps où les mémoires pleuvent dru comme giboulées en mars, de raconter la campagne de Russie. Hector vit toutes les sublimes horreurs de Moscou, et fit la retraite tout comme un autre. Il faillit, tout comme un autre, être précipité dans la Bérézina, et s'en tira parce qu'il avait, grâce à sa constitution robuste, une très bonne poigne et fort peu besoin de sommeil, ce qui lui permit de conserver longtemps la pelisse fourrée qu'il s'était procurée dès les premiers froids.

Joseph l'avait suivi, non sans grogner, ni rechigner, mais que voulez-vous que fît dans la retraite un Limousin qui aurait perdu son maître ? Sans être soldat, il sut plus d'une fois le défendre et lui apporter le fruit réconfortant d'une maraude qui leur sauva peut-être la vie à tous les deux.

Après s'être égarés mille fois, après avoir vu des scènes horribles dont le souvenir devait ne jamais sortir de leurs mémoires et aussi des actes de générosité qui les remplirent de confiance en la bonté de l'âme humaine, ils se trouvèrent le jour de l'Epiphanie, fort seuls et désemparés, ayant perdu leurs compagnons de route, sur la lisière d'une propriété considérable.

Ils étaient à pied, bien entendu, leur dernier cheval ayant été mangé il y avait au moins une douzaine de jours, et quant aux bagages, il n'en était point question. Joseph avait un pistolet qui ne lui servait pas à grand'chose, et Hector avait conservé son épée, dont il ne faisait rien du tout depuis longtemps. Mal accueillis quand on les accueillait, mais plus souvent repoussés, car il n'est guère de pitié pour les vaincus, ils n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures.



« Si je rencontre seulement un chat, murmurait Joseph, il ne manque pas de bois par ici, j'en ferai une grillade pour Monsieur le Vicomte, à s'en lécher les doigts.

— Oui, Joseph, mais il faudrait rencontrer le chat, — et le pays n'est guère peuplé, — mais attends, je connais ces bois-là... »

Hector marchait maintenant si vite que Joseph fut obligé de courir pour ne pas le perdre de vue. Cinq minutes après, ils entraient dans la cour d'honneur du château de Lioudmila. Mais les fenêtres ne resplendissaient plus comme jadis ; on devinait que la misère et le deuil avaient frappé plus d'une fois a cette porte hospitalière.

La cour était déserte, les communs, jadis grands ouverts, étaient fermés. Au moment de gravir le perron, Saint-Aymeran s'arrêta et jeta un coup d'œil sur lui-même. Qu'il était peu semblable au pimpant officier de jadis ! Son uniforme ne tenait plus sur son dos que par la doublure de toile, ses bottes n'avaient plus de tiges ni de talons, a peine des morceaux de semelles rattachés avec des lambeaux de drap. Quant à ses culottes de hussard, elles étaient depuis longtemps remplacées par le pantalon jadis galonné de quelque civil perdu dans la déroute...

« Joseph, dit-il, à aucun prix ne dis mon nom, je veux bien qu'on nous fasse la charité d'un souper et d'une nuitée ; c'est la part du bon Dieu dans le gâteau des Rois... »

Des larmes lui montèrent aux yeux au souvenir de la douce et réconfortante fête de famille. A cette heure, son père et sa mère distribuaient sans doute aux pauvres la part du fils qu'ils croyaient à jamais perdu...

« Mais, reprit-il en se dressant, je ne veux inspirer ni la pitié par ma misère, ni le sentiment du ridicule par mon accoutrement grotesque. — Tu as compris ? On t'a à peine entrevu, ne te fais pas reconnaître.

« J'entends, Monsieur le Vicomte, et cependant...

— Tais-toi, et obéis. »

Joseph se tut : il pensait pourtant à la valise ; mais son maître semblait l'avoir oubliée, et il se promit d'inventer quelque moyen de rentrer en possession lui-même du précieux objet qui leur serait si utile.

Les voyageurs frappèrent à la porte : on ouvrit, avec prudence : le pays n'était-il pas infecté de maraudeurs ? Ils demandèrent l'hospitalité pour un officier français et son domestique ; la porte s'ouvrit tout à fait, et Hector fut conduit à la salle à manger.

L'argenterie avait disparu des dressoirs, cachée, vendue ou pillée ? Mais les serviteurs, moins somptueusement vêtus n'avaient pas diminué de nombre. Un repas fut servi sur-le-champ au jeune homme ; la comtesse avait appris par l'expérience que le premier soin à donner à ses hôtes de passage était de les nourrir sans les questionner.

Seul devant les plats fumants, à la lueur des bougies, Hector se regarda dans une glace placée en face de lui et se trouva hideux.

Sa barbe avait poussé, insoucieuse du fer, ses cheveux moutonnaient en boucles emmêlées ; la chaleur de la salle à manger l'ayant contraint d'ôter sa pelisse le délabrement de son costume apparaissait comme le véritable triomphe de la loque.

« Maintenant que j'ai mangé pensa-t-il, je ferais mieux d'aller demander à coucher dans une maison du village. Après m'être un peu nettoyé, un peu recousu... »

Se nettoyer, peut-être ; se recoudre, Hector reconnut sur-le-champ que ce serait une entreprise au-dessus de ses forces.

« Et pourtant, se dit-il avec rage, je ne puis paraître en

cet état devant *elle*... et je ne puis la quitter pour toujours sans la regarder, ne fût-ce qu'un instant... »

Un grand flot de tristesse, tel qu'il n'en avait pas connu aux plus mauvais jours de la déroute le submergea tout entier; son amour écrasé jusqu'alors par le poids de souffrances morales et physiques trop fortes pour les âmes humaines, même les mieux trempées, éclata avec une énergie extraordinaire dans ce cœur jeune et courageux.

Il essuya ses lèvres à la fine serviette, volupté oubliée depuis tant de mois! et recula sa chaise pour partir. Il s'en irait, sur-le-champ, et plus tard, il écrirait, il reviendrait... qui sait seulement si *elle* se souvenait de lui? Tant d'autres avaient passé comme lui, hôtes d'une heure... Et Hector comprit que le cœur d'un homme peut en une seule minute éprouver un chagrin si profond, un renoncement si douloureux, qu'il en reste marqué pour toute une existence.

Une porte s'ouvrit et la comtesse entra. Elle n'était plus vêtue de couleurs claires et harmonieuses comme jadis : une robe noire l'enveloppait sévèrement, mais ce contraste de jeunesse et d'austérité ne la faisait que plus belle.

Elle s'approcha de l'hôte envoyé par le ciel et de sa douce voix lui dit en français :

« Vous a-t-on bien traité, au moins, monsieur l'officier ? »

Les paroles moururent sur ses lèvres; ses yeux avaient plongé jusqu'au fond de ceux du vicomte et y avaient retrouvé la flamme divine qui avait fait d'elle, au lieu d'une insouciante heureuse, une femme amoureuse et bien vivante.

« Hector ! cria-t-elle, enfin, c'est vous! »

Ils restaient immobiles, retenus, elle par la pudeur féminine, lui par la honte de sa piteuse apparence; les yeux deLioudmila cherchaient, interrogeaient, et ceux du vicomte reculaient.

« Voyez, dit-elle en montrant ses vêtements, je portais le deuil... de l'armée française... Monsieur de Saint-Aymeran, je ne me trompe pas, c'est bien vous ?...

— Ah! Comtesse, de grâce! s'écria-t-il, ne me parlez pas tant que je serai vêtu de ces honteuses défroques! Faites-moi donner des vêtements de paysan, n'importe lesquels! Je ne puis me mouvoir, je ne puis me retourner! Je vous en supplie ayez pitié de ma situation grotesque... »

Elle sourit, non sans rougir.

« Votre valise est dans votre chambre, dit-elle, elle vous attendait... »

Sans mot dire, Saint-Aymeran saisit un des flambeaux qui éclairaient le souper et s'enfuit comme un voleur vers la chambre dont il n'avait pas oublié le chemin.

Il s'y enferma à clé, courut à la valise qui n'était pas fermée, mais où des mains vigilantes avaient replié son bel uniforme, et qui contenait en outre tous les objets nécessaires à une toilette de gala.

En un tour de main, les mèches surabondantes de sa chevelure jonchèrent le parquet; il s'ébroua comme un marsouin dans de l'eau qui n'était pas glacée. O douceur! et quoi qu'il n'eût pu faire sa barbe, sa main gercée, blessée, n'étant pas assez sûre, il se trouva dans le miroir très présentable. Il enfila des gants et d'un air vainqueur redescendit au salon bleu, dont la porte entr'ouverte semblait l'inviter.

Lioudmila avait eu le temps de se remettre de son trouble, et elle aussi avait fait toilette; elle avait remis la robe claire de leur première entrevue.

Ils se retrouvèrent face à face, se regardèrent... et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Quand leur étreinte se desserra Hector s'assit mélancoliquement aux pieds de sa parente.

« Ma cousine, dit-il, je vous avais promis la Baltique et le Bosphore, je vous rapporte un éclopé, mais j'ai été fait colonel à Smolensk, et décoré dans une rencontre.

— Alors votre uniforme ne convient plus? fit-elle avec un sourire malicieux et tendre. Pourtant vous rentrez en France?

— Sans doute! Mon devoir est auprès de l'Empereur, il a plus besoin de nous que jamais. »

Les yeux de Lioudmila s'attristèrent. Il la reprit dans ses bras; mais elle se dégagea.

« Savez-vous, Hector, dit-elle, ce deuil, ce n'était pas celui de l'armée, c'était le vôtre.

— Vous m'aimiez donc, femme adorable? demanda Saint-Aymeran, suivant la phraséologie du temps. Pourquoi ne me le dire qu'à présent?



— A présent, vous êtes malheureux, fit-elle d'une voix grave. »

Il lui baisa la main respectueusement.

« Mais, reprit-il, si je suis malheureux, je ne suis pas ruiné, ma famille n'a rien perdu. Si vous vouliez, cousine, nous partirions ensemble... Ma mère vous adorera.

— Je veux bien répondit-elle en souriant, et j'aimerai votre mère. » Hector réfléchit un instant.

« Vous avez toujours votre chapelain et votre chapelle? fit-il.

— Sans doute! répliqua Lioudmila rougissante.

— Eh bien, alors, s'écria impétueusement Hector, qu'il nous marie tout de suite. Je viens de passer quatre mois d'enfer, il me faut un peu de paradis, comtesse, ne soyez pas cruelle... »

Elle n'était pas cruelle, mais au contraire infiniment bonne et compatissante par nature. Le chapelain était un excellent homme. Deux heures après, rasé par Joseph, confessé par le chapelain, Hector, dans la chapelle du château illuminée en l'honneur des Rois, épousa la jolie comtesse Lioudmila.

En Russie, comme en Pologne, on aime assez à se marier le soir. Ce n'est pas une mauvaise habitude.

HENRY GRÉVILLE.

Illustrations de Alfred Paris.)



LE LIEN D'OR

Jacques de Valgrève tendit au sous-chef la carte que venait d'apporter l'huissier.

« Mohammed Offandi. Connaissez-vous ça?

— Oui, c'est un des gros bonnets de Constantinople.

— Un des gros fez! » murmura une voix.

Le sous-chef reprit :

« Il vient souvent à l'ambassade et nous lui accordons tout ce qu'il demande.

— Eh bien, dit Valgrève en se tournant vers l'huissier, faites entrer. »

Offandi Pacha était un petit homme tassé, haut en couleurs, bien nourri, l'œil terne et la lèvre forte. Il avait fait plusieurs séjours à Paris et en avait gardé un souvenir plutôt gai. Tout de suite la causerie s'engagea sur un terrain commun.

« Vous arrivez de Paris? dit-il à Jacques de Valgrève ; bien belle ville, et tenue!... »

Puis, cherchant un peu ses mots, il se mit à disserter sur les monuments, les pièces de théâtre, les modes. Des noms lui venaient aux lèvres :

« Connaissez-vous le docteur Bouradelle? C'est un homme charmant. Et les Coquelin?... Bonnat fait-il toujours de la peinture?... Quels beaux portraits! Et Madame Michels, la riche Américaine, va-t-elle divorcer, oui ou non ? »

Valgrève laissa couler ce flot de questions; il répondit avec une indifférence polie et demanda en quoi il pouvait se rendre utile.

Alors le Turc aborda la question affaires : il remit à Valgrève une petite note manuscrite et lui donna une foule d'explications. Il conclut avec l'espoir que le jeune homme accepterait un repas chez lui.

« Vous ne serez pas dépaysé, ajouta-t-il; mes deux petites filles parlent français et sont au courant de vos usages... »

Le diplomate s'inclina et reconduisit Offandi Pacha.

Quelques jours plus tard, Jacques de Valgrève reçut l'invitation annoncée. Il se rendit chez Mohammed Offandi, assez curieux de voir un intérieur musulman. Jamais il n'avait franchi le seuil d'une de ces maisons grillées : parfois, derrière les barreaux, deux yeux rêveurs et noirs l'avaient suivi par la rue, mais la case inaccessible avait gardé le mystère et le silence.

Valgrève fut introduit dans un salon élégant. Les ors, les laques, les verts de jade y chantaient une gamme éclatante; une peau de tigre s'étalait sur les mosaïques du sol. Aux fenêtres, des stores en soie tamisaient le jour. Dans un angle, une fontaine murmurait doucement : d'une tête de chimère coulait un filet d'eau qui tombait sur une vasque de marbre et la vasque était pleine d'amaryllis et d'œillets.

Offandi Pacha ne tarda pas à rejoindre son hôte; ils devisèrent un instant, puis une portière soulevée laissa paraître deux fillettes se tenant par la main.

« Mes filles, Roxane et Aïcha, Monsieur Jacques de Valgrève. »

L'aînée des demoiselles Offandi pouvait avoir quatorze ou quinze ans. Dans son fin visage s'ouvraient deux yeux étranges, des yeux tristes, limpides, caressants, bruns, semés de points d'or. Les paupières s'abaissaient souvent, comme alourdies par les cils. Roxane n'était plus une enfant; toutes les grâces de la femme s'éveillaient dans ce corps précoce grandi au soleil d'Orient, qui fait les floraisons hâtives. Elle portait une robe de serge bleu marine; le corsage à revers, s'ouvrait sur une chemisette blanche et laissait deviner la rondeur troublante du buste, la taille et les hanches frêles. Une fleur de grenadier, à la pointe de la chemisette, semblait refléter le carmin des lèvres, animait d'un ton chaud le menton et les joues.

La petite Aïcha, avec ses prunelles luisantes, son sourire gai, ses dents toujours à l'air, faisait un contraste charmant avec sa sœur.

Celle-ci demanda :

« Y a-t-il longtemps, Monsieur, que vous êtes arrivé à Constantinople ? »

Le timbre était profond, l'accent d'un exotisme léger, l'*r* très sonore.

Vint ensuite Mademoiselle Rabley, l'institutrice française, et l'on passa à table.

Offandi Pacha était fier de l'éducation brillante qu'il donnait à ses filles. Il se pâma d'aise lorsqu'il entendit Roxane et Valgrève causer des derniers événements parisiens.

« Vous voyez, cher Monsieur, nous ne sommes pas aussi sauvages qu'on veut bien le dire. Mes filles parlent l'anglais comme le français : on me blâme bien un peu de sortir de la routine locale. Mais il faut être de son siècle... Puis l'étude les distraira, elles seront heureuses de connaître la musique, le dessin, car, vous le savez, les femmes turques mènent une vie un peu..... monotone. Roxane, elle, profite de son reste de liberté; dans peu de temps elle prendra le voile et sera confinée au harem... »

Valgrève cessa d'écouter, il avait regardé Roxane, dont la figure s'était altérée. Les lourdes paupières battirent et une pâleur envahit le visage. Dans le regard que la Musulmane jeta sur lui, Jacques vit passer la rébellion des femmes d'Orient asservies et lassées du joug. Ce ne fut qu'un éclair. Roxane baissa les yeux, les beaux yeux de soumission qu'avait troublés un vent de révolte. Elle ne mangeait plus et tournait machinalement le cercle d'or rivé à son poignet. Peut-être, en ce lien, voyait-elle un symbole...

Le déjeuner fini, l'on entra dans une sorte de véranda où étincelait tout un jeu de cassolettes de cuivre. Roxane prépara le café. Elle se tenait debout, attendant que le liquide noir montât dans une subite et bruyante ébullition. La petite Aïcha suivait ce manège avec des rires et des cris d'oiseau.

Offandi s'adressa au jeune homme :

« Aimez-vous les orchidées? J'en ai une belle collection. Nous vous la montrerons tantôt. »

Le Musulman sirota gravement son café; il parlait moins, envahi par une douce torpeur; ses yeux devenaient plus vagues; bientôt ils se fermèrent et un souffle rythmé passa entre ses lèvres.

Roxane regarda l'étranger.

« Vous excuserez mon père, Monsieur, il fait tous les jours une sieste, mais il n'aime pas qu'on s'en aperçoive. »

Elle sourit et ajouta :

« Voulez-vous voir les serres ? »

Valgrève se leva : une promenade avec Roxane parmi les orchidées n'avait rien pour lui déplaire.

Ils traversèrent le salon. Sur une petite table, un livre était ouvert. Jacques lut le titre : *Julia de Trécœur.*

Roxane dit : « C'est Mademoiselle Rabley qui m'a donné ce livre. Elle aime beaucoup les romans.

— Ah !... Est-ce que vous les aimez aussi ? »

Roxane haussa légèrement les épaules.

« Qu'y a-t-il de commun entre les femmes de vos livres et moi ?

— Vous détournez la question », fit Valgrève en souriant.

Alors elle, grave, désigna un mur sans fenêtre, contre lequel montaient des plantes grimpantes; c'était le mur de la cour intérieure, où sa mère mangeait des confitures de roses, gardée par des geôliers eunuques.

« Monsieur de Valgrève, dans peu de temps je serai, moi aussi, cloîtrée derrière ce mur. Tout ce qui fait le charme et la grandeur de l'existence me sera interdit. Puis quand viendra le moment de me marier, on me livrera à un homme pour garnir son harem, comme on enrichit une étable d'un animal de prix. »

Haletante, elle ajouta :

« Qu'ai-je à faire des romans où vous exaltez l'amour choisi, unique et jaloux ?

— C'est une affaire de mise au point...

— Ne dites pas cela. Dites plutôt qu'il est dangereux d'enseigner la liberté à un oiseau que l'on va mettre en cage. »

Valgrève la regarda :

« L'oiseau se plaindra-t-il qu'on ait élargi son horizon ? Et la cage ne sera-t-elle pas embellie si, à défaut de liberté, il y a plus d'air et de lumière ? »

Elle réfléchit un instant.

« C'est vrai... On ne regrette jamais le peu que l'on sait; puis, à quoi bon murmurer? La crise est fatale, elle viendra, mais nous ne pouvons devancer l'heure : l'émancipation de nos filles sera faite de nos douleurs et de notre patience. »

Il lui jeta un long regard de pitié qui amena une flamme sur le teint mat.

Elle se retourna et dit très vite :

« Que pensez-vous de nos orchidées ? Moi, je les trouve plus bizarres que jolies ; elles ont des airs de reines capricieuses.

— Oui, fit Valgrève, elles semblent mépriser les roses, qui valent mieux qu'elles, à mon avis. Tenez, est-il possible de rien voir de plus beau que cette rose pâle ? »

Roxane sourit :

« Vous avez déniché une compatriote ; c'est une France blanche. J'adore ce genre de roses : elles ont l'air de sentir et de souffrir. Ne dirait-on pas une pâleur humaine ? »

Elle voulut la cueillir, mais elle jeta un cri et retira son doigt, où avait jailli une goutte vermeille.

Valgrève cassa la tige et présenta la fleur à la jeune fille.

Celle-ci lui dit simplement :

« C'était pour vous que je la cueillais; gardez-la. »

Il la mit à sa boutonnière. L'air était lourd de parfums; une capiteuse humidité montait du sol et des plantes ; mille petits jets d'eau faisaient des bruits de sources; à perte de vue s'étendait un océan de fleurs ; d'immenses palmes ondoyaient, et quelques oiseaux voltigeaient sous les voûtes transparentes.

Jacques de Valgrève songeait. Ces plantes, issues des tropiques, étaient faites pour abriter la vie libre et les amours faciles, les baisers donnés sous l'œil bienveillant de la nature. D'un bond, sa pensée fuyait en Occident, vers les amours compliquées, vers les subtiles et savantes caresses. Elle retournait enfin navrée, presque tendre, auprès de l'enfant debout parmi les fleurs, l'enfant créée pour toutes les joies et qui n'en espérait aucune.

Ces pensées formulées en lui s'ébauchaient en elle, et tous deux restaient muets. Roxane leva ses prunelles aux reflets d'or sur Jacques de Valgrève.

« Rentrons-nous ? » dit-elle.

Sur la terrasse, Offandi Pacha, de sa main ouverte, s'abritait les yeux, et son fez mettait à la pierre blanche comme une tache de sang.

« Roxane! cria-t-il, vous venez de la serre? As-tu montré les orchidées ?

— Oui, mon père.

— Eh bien, mon enfant, remonte auprès d'Aïcha. Nous avons des affaires à traiter, M. de Valgrève et moi. »

Elle tendit la main à l'étranger. Le cercle d'or, le cercle emblématique, jeta une lueur. Elle fixa un instant ses yeux sur Jacques. De nouveau il vit le mirage infini des paradis perdus.

« Adieu ! » dit-elle; et elle s'enfuit.

⁂

Dès lors, Valgrève ne pensa qu'à Roxane. Chacun des gestes, chacune des paroles de l'enfant avait laissé en lui un sillon. Il ne définissait pas bien ce qui le captivait. Etait-ce la forme adorable, l'éveil troublant de la femme s'ignorant encore, ou bien Roxane était-elle entrée dans le cœur de Valgrève par le sentier divin de la pitié ?...

Il la revit plusieurs fois, et sur son pâle visage il lisait toujours plus clairement l'effroi du lendemain.

Un soir, il se vit accoster par une femme voilée, une vieille femme, qui lui glissa entre les doigts un billet et une clef. Le billet contenait ces simples mots : « Demain soir, dans le jardin de mon père. Entrez par la petite porte de la rue Sainte-Sophie. J'ai besoin de vous. »

Une émotion inconnue s'était emparée de Valgrève. Il tremblait en maniant cette petite clef, la clef des proches délices, la clef de l'Eden toujours convoité, où jaillit la source des pures amours... Avec impatience il comptait les heures trop lentes qui le séparaient de l'aimée.

Le soir vint pourtant; Jacques ouvrit la petite porte de la rue Sainte-Sophie et la silhouette frêle apparut.

« Je vous remercie..... J'avais si peur de vous déplaire! N'avez-vous pas eu la tentation de déchirer mon billet et de me traiter d'enfant, de folle ?...

— Non, dit-il avec ferveur.

— Venez, allons dans la serre. »

De nouveau ils se trouvent sous les grandes palmes. Une

buée d'argent voile le vitrage et la lueur des étoiles vacille. Dans les nids, les oiseaux s'endorment. Et Jacques murmure :

« Roxane, que désirez-vous de moi ? »

Elle se tourne vers lui, charmée subitement d'entendre son nom sur les lèvres du jeune homme.

« Hélas ! je ne puis me faire au sort qui m'attend. Ma résignation s'est lassée. Est-ce vous qui l'avez mise en fuite ?... Ah ! prenez-moi, défendez-moi, sauvez-moi ! Je me ferai toute petite, je ne vous gênerai pas, je serai votre esclave. Vous êtes venu, je n'ai plus pensé qu'au bonheur de vous servir, de vous servir à genoux. Ne dites pas non : j'en mourrais... N'est-ce pas que vous ne voulez pas abandonner la pauvre Roxane ?... »

Elle avait glissé sur le sol, elle appuyait son front brûlant contre la main de Jacques. Doucement celui-ci la releva, la fit asseoir à ses côtés.

« Comment ai-je le courage de vous dire tout cela ? soupirait-elle. L'autre jour, vous étiez un étranger un peu intimidant, je vous ai vu trois fois pendant quelques minutes, mais j'ai vécu avec vous dans l'intimité de mon âme, il me semble que je vous ai connu toujours... »

Elle se serrait contre lui. Jacques respirait son parfum, frôlait ses cheveux, buvait son haleine.

Il sentit nettement sa destinée entre les mains de cette enfant. Il pouvait la quitter, il pouvait courir à d'autres amours, bâtir un foyer... toujours le souvenir de la petite révoltée viendrait se nicher entre lui et les aimées de l'avenir. Le cœur a des presciences : Jacques ne résista point.

« Roxane, dit-il, vous ne serez pas ma servante, — il s'arrêta un instant — vous serez ma femme. »

A ces mots, une explosion se fit en elle. Toutes ses lectures, tous ses rêves, germes latents, montèrent comme une subite floraison.

Elle comprit qu'elle aimait Jacques de Valgrève, elle comprit que le harem lui semblait plus redoutable parce qu'il la séparait de lui. Son cœur battait à coups si violents qu'il lui semblait trop étroit pour l'irruption nouvelle. Sa femme ! Elle restait les mains croisées sur la poitrine, respirant avec peine, n'osant plus approcher, n'osant plus parler. Des sanglots s'étouffaient dans sa gorge, elle se sentait mourir.

Valgrève, inquiet, la regarda.

« Vous pleurez, dit-il. Vous ai-je fait de la peine ? »

Alors, avec une sorte de violence, elle s'abattit dans les bras, et se cacha dans le sein du jeune homme. Il prit à deux mains le visage couvert de larmes, regarda les yeux sombres, et religieusement il baisa les paupières, qui frémirent.

Un grand calme montait. La chanson du Bosphore arrivait, affaiblie. Là-bas, pareils à des feux follets, des caïques glissaient sur la Corne d'or. Les dômes des mosquées se profilaient, blancs, dans la pénombre ; les acacias épandaient leurs arômes ; l'âme de cette nuit de printemps s'évaporait en parfums et en langueurs vers les tranquilles constellations...

* * *

Jacques de Valgrève écrivit à Mohammed Offandi une lettre par laquelle il sollicitait la main de Roxane. Une réponse un peu vague lui fut donnée. Offandi ne voulait pas engager l'avenir de sa fille ; il la laisserait libre quand l'heure serait venue de choisir.

Quelques jours après, Valgrève fut nommé à l'ambassade de Rome. Ordre lui était donné de rejoindre son poste au plus vite. Il fit une tentative pour voir Offandi. Le Musulman avait défendu sa porte. Valgrève le supplia de lui accorder une entrevue. Offandi, de bonne grâce, vint et causa longuement. Il promit de ne rien celer à sa fille de cet entretien, mais il insista pour que le jeune homme partit sans retard. « Vous nous reviendrez bien vite, cher Monsieur, si j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. »

Jacques n'obtint rien de plus. Il erra autour du jardin, ce paradis dont la triste et touchante petite Eve n'était point chassée avec lui. Il passa de longues heures dans la rue Sainte-Sophie, espérant voir la porte cachée sous les branches s'ouvrir devant Roxane. Et des regrets amers lui venaient de ne l'avoir point écoutée, de n'avoir pas fui avec elle. En lui résonnait comme un écho l'inutile prière de Roxane : « Prenez-moi, sauvez-moi !... »

* * *

Valgrève partit pour Rome. Après quelques jours d'attente, il reçut une lettre accompagnée d'un colis postal.

Il déchira l'enveloppe.

« Monsieur,

« Je suis chargée d'une mission douloureuse. Selon les dernières volontés de Roxane Offandi, je vous envoie une fleur fanée, la fleur de grenadier qui ornait son corsage la première fois qu'elle vous a vu. Elle m'a demandé d'y joindre le cercle d'or qu'elle avait au bras. C'est un objet ancien, un précieux travail turc. Roxane l'appelait son anneau d'esclavage.

« Quand elle a su que vous partiez, que vous l'abandonniez, sans un mot, sans un regret, sans une allusion même à ce que vous lui aviez promis, elle s'est tuée. Nous l'avons trouvée tout entourée de roses de France blanches, les cheveux dénoués, d'une extraordinaire beauté.

« La petite Aïcha a eu un terrible chagrin. Dès qu'elle sera consolée un peu — les enfants ont les impressions mobiles — je la quitterai. Je sens que j'ai fait du mal à Roxane : j'en suis désespérée. Aïcha ne souffrira pas comme elle : c'est une autre nature, mais je ne veux rien avoir de plus sur la conscience. Je rentre à Paris.

« Adieu, Monsieur, pensez quelquefois à la pauvre petite morte qui vous aimait et dont vous avez traité trop légèrement l'amour.

« Votre dévouée

« M. Rabley. »

Jacques de Valgrève lut et relut cette lettre comme si le sens lui en échappait. Puis il la posa devant lui sur la table. Il se prit le front, l'écrasa entre ses mains.

« Roxane, murmurait-il, petite Roxane... » Et son cœur s'abîmait dans les trois syllabes du nom chéri. C'était donc possible, cette chose affreuse : Roxane, sa Roxane qu'il évoquait toujours parmi les orchidées, les palmes et les nids, Roxane, sur des touffes de roses, était morte pour son rêve ?...

Jacques se leva. Il s'accouda à la fenêtre : le couchant s'empourprait de l'agonie du jour ; l'orient déjà était pâle et froid. Une rosée tombait sur la terre. Jetant son regard sur le vaste horizon qui sombrait dans les ténèbres, Jacques fit un poignant retour sur lui-même. Une telle détresse l'envahit qu'il se mit à pleurer. Sans trêve il baisait le lien d'or, la fleur de grenadier ; il cherchait un reste de parfum, un reste de vie dans ces objets qu'elle avait portés...

Une à une les étoiles s'allumaient, ces mêmes étoiles témoins de leur baiser.

Jacques murmura :

« Pardonne-moi, Roxane, tu sais maintenant que je t'aime. »

Et, d'un coup d'aile éperdu, son désir le porta vers la région mystérieuse où, peut-être, les martyrs de l'Amour et les martyrs de l'Idée attendent...

MARIE GIRARDET.

(Illustrations de Jules Girardet).





L'Envoi de Marius
Elle arrive, elle arrive, la Bouillabaisse, provoquant sur son passage ......
l'étonnement de l'employé des colis postaux....
la curiosité du chef de train ......
la méfiance de l'Octroi.....
la convoitise du camionneur ....
l'enthousiasme des destinataires ....
et le lendemain....
l'appétit des chiens du quartier.....
de sorte que.....
la voilà bien la Bouillabaisse!!!
Ludovic Mandres



LE DÉFILÉ DES RACES HUMAINES (PLAFOND)

La Décoration du Muséum

ET LES PEINTURES DE M. CORMON

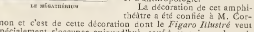
M. Ferdinand Dutert, l'auteur de la galerie des machines de l'Exposition de 1889, qui sera respectée par l'Exposition de 1900, a été chargé, à la mort de M. André, de poursuivre les travaux de construction des galeries du Muséum d'histoire naturelle.

M. Ferdinand Dutert a élevé au Muséum un édifice d'un style simple et sobre, qui forme l'un des côtés de l'entrée de la rue Buffon et il doit greffer un second édifice sur ce premier, afin de se rattacher à la galerie de Minéralogie déjà existante, dès que les crédits nécessaires lui seront ouverts.

Dans cette construction presque achevée, on sent, chez l'éminent architecte la préoccupation de s'en tenir comme au Champ de Mars à des dispositions claires. A l'extérieur, la pierre et la brique se mêlent heureusement. Pas de surcharge dans la décoration. La porte principale est d'un beau dessin. Un groupe du sculpteur Allard la surmonte. Sur le côté du jardin où les bustes de nos grands naturalistes marquent les baies, MM. Marqueste et Barrias ont placé deux vastes compositions dont l'une, celle de M. Barrias, a été admirée à l'avant-dernier Salon des Champs-Élysées. M. Guardet a prêté également le concours de son beau talent dans un motif de moindre importance, qui est placé sous celui de M. Allard. A l'intérieur, le vestibule donne directement accès dans une galerie de quatre-vingts mètres de long qui lui fait face, laissant à gauche l'escalier qui conduit à trois galeries à peu près semblables, et, à droite, un vaste amphithéâtre destiné aux cours de paléontologie, de zoologie et d'anthropologie.

LE MÉGATHÉRIUM

La décoration de cet amphithéâtre a été confiée à M. Cormon et c'est de cette décoration dont le *Figaro Illustré* veut spécialement s'occuper aujourd'hui, sauf à revenir sur les collections presque complètement disposées dans les galeries par les soins de MM. Filhol, Baudry et Amy.



Ce qu'il faut noter dans l'œuvre déjà considérable de M. Cormon, c'est son unité, c'est la persistance d'un artiste, d'ailleurs merveilleusement doué, à vouloir atteindre un but nettement déterminé, la recherche de l'effet dramatique, le souci de donner à chacun des personnages qu'il met en scène le mouvement juste, l'attitude vraie.



LE MAMMOUTH

Depuis le jour ou il est arrivé jeune et, presque du premier coup, à une notoriété, qui ne devait pas tarder à se changer en célébrité, M. Cormon n'a pas cessé, dans une production soutenue et chaque jour en progrès, de s'acheminer d'un pas sûr, vers son idéal.

C'est une des plus intéressantes figures d'artiste de notre temps, et en demandant à l'Etat de lui donner à décorer la salle des cours du Muséum d'histoire naturelle, M. Dutert a fait un acte d'une haute intelligence.

Le programme offert à M. Cormon était vaste.

L'ensemble des cours d'anthropologie, de paléontologie et de zoologie comprend toute la faune terrestre ancienne et actuelle et la flore fossile.

Il fallait marquer quelques points principaux dans un nombre restreint de toiles, dix panneaux et un plafond.

« Tout d'abord, nous dit M. Cormon, j'ai renoncé à traiter les époques primaire, secondaire et tertiaire; je me suis contenté des époques quaternaire et moderne, celles où la transformation géologique de notre globe et sans doute celle de notre atmosphère, ont permis à l'homme, ce dernier né de la création, de paraître et de vivre. Sur les dix panneaux, j'en ai consacré deux aux animaux quaternaires et huit à l'homme.

« Dans le premier (p. 190), j'ai représenté un mégathérium, un machærodon et le squelette d'un glyptodon.



L'HOMME PRIMITIF

« Dans le second (p. 190), j'ai figuré un mammouth et deux ours des cavernes.

« Sur deux des huit autres panneaux, j'ai peint les débuts des deux plus anciennes industries humaines, la poterie et les deux métaux, le bronze et le fer.

« La poterie, époque de la pierre polie et des dolmen, commencement des temps modernes. Race asiatique. Premier plan : petit atelier de poterie. Deuxième plan, dans le fond, funérailles d'un chef que la tribu porte au dolmen (p. 191).

« En général dans tous les panneaux, j'ai mis au premier plan deux ou trois figures dans une action caractéristique de leurs mœurs et j'ai cherché dans les fonds a exprimer la nature du milieu où elles vivaient.

« Le bronze et le fer. Atelier gaulois dans le fond et, au premier plan, un forgeron hindou et sa femme J'ai admis l'hypothèse qui m'a été soumise par un savant que ce devait être des nomades hindous qui avaient propagé l'art des métaux (p. 191).

« Les six autres panneaux sont consacrés au développement de l'homme aux époques primitives.

« 1er Panneau. — L'homme primitif, tout nu, sans aucun moyen de défense, simple bête, encore semblable aux autres bêtes. Il n'a guère qu'un besoin, manger, et il mange ce qu'il rencontre sur les plages de la mer, coquillages ou mollusques. Dans le fond un troupeau de mastodontes (p. 191).

« 2e Panneau. — Le silex. L'homme n'est plus une simple bête. Il a l'idée d'une œuvre et d'un outil et il taille cet outil (p. 191).

« 3e Panneau. — Les Chasseurs (p. 192). Époque glaciaire. L'homme est alors représenté dans nos régions par une race puissante, intrépide, intelligente et même artiste. Il s'abrite dans des cavernes, sait se défendre contre les animaux féroces, il sait chasser les ruminants ou les oiseaux, et il s'en nourrit. Il a perfectionné les outils et les armes en pierre et en os; il a l'idée du luxe et de l'ornementation.

« 4e Panneau. — Les pêcheurs (p. 193). Époque de la pierre polie. Station lacustre sur un lac de Suisse. La race est Asiatique; elle a asservi certains animaux et a quelque industrie (poterie et étoffes). Ces pêcheurs sont contemporains des dolmens.

« 5e Panneau. — Age du bronze. Les agriculteurs, le pain (p. 194). Au premier plan, des femmes qui ont cuit des galettes les distribuent à des ouvriers revenus du travail. Au fond, les champs de



LE SILEX



LA POTERIE



LE BRONZE ET LE FER

blé s'étendent, et des troupeaux de bœufs rentrent à l'étable.

« 6e Panneau. — Age du fer. Nos pères, les Gaulois. Émigration d'une horde (p. 195).

« Enfin, j'ai représenté dans le plafond, le défilé des races humaines. Je ne me suis pas occupé des races actuelles qui ne sont que le produit d'un mélange des races anciennes. (Lesquelles, il est vrai, étaient déjà sans doute le résultat de produits analogues) (p. 190).

« De la terre, représentée à gauche par des volcans et à droite par des glaciers, les races émergent tour à tour, s'élèvent et



LES CHASSEURS

passent. Toutes semblent chercher la lumière, le progrès, l'atteignent dans la mesure de leur force, puis disparaissent, laissant la place à d'autres, et ainsi de suite.

« J'ai divisé l'humanité en cinq groupes. Les races aryennes, sémitique, jaune, noire et rouge. Ces divisions sont en bien des points purement conventionnelles. J'ai mis à la suite des Slaves, les Scythes, même les Huns, dont les descendants forment avec les premiers, le peuple russe actuel et se trouvent entraînés dans le mouvement des races aryennes. Tout aussi bien et même plus exactement aurais-je pu les mettre, au moins les Huns, avec les races jaunes.

« Au premier plan, au bas de la toile, j'ai mis l'homme primitif. Au bas de la toile encore et à gauche, les races aryennes sont conduites, entraînées à la civilisation, à la lumière, par la Grèce. A côté d'elle, un centurion tient l'aigle romaine. A la suite, se précipitent les Italiotes, les Gaulois, les Ibères, les Germains, Francs, Saxons, etc., les Phrygiens, Byzantins, Arméniens, Perses de Darius et Perses Sassanides, puis les Slaves, etc., etc.

« A droite et dans le haut de la toile, s'élèvent et passent les races sémitiques. La Chaldée, sur une tablette, inscrit ses observations astronomiques. Derrière elle, un matelot phénicien, un vieux prophète juif, et toutes les hordes d'Asie-Mineure. Derrière la Chaldée, à gauche, les Arabes, Sarrazins, etc., etc....

« Dans les fonds, au loin, paraissent à leur tour, les races jaunes, les Japonais en tête, puis les hordes tumultueuses des Noirs d'Afrique et d'Océanie; enfin les sauvages d'Amérique, en tête, un peau-rouge aux prises avec un bison. »

A ces explications sommaires, il convient d'ajouter ce que la modestie de M. Cormon ne lui permettait pas de dire.

Son œuvre du Muséum est d'une superbe tenue, et sa personnalité s'en dégage avec une rare puissance.

Il est un livre que je tiens pour un chef-d'œuvre et que je relis souvent. C'est la *Neuvaine de la Chandeleur*. Charles Nodier y décrit les impressions de ceux qui, s'isolant des bruits éphémères, gardent le culte de leurs vieilles traditions. M. Cormon est un philosophe, un penseur qui se montre comme les héros de Charles Nodier, dédaigneux des intrigues de la foule, épris de l'étude des recherches que la science nous offre.

Nul mieux que lui ne pouvait mener à bien l'œuvre du Muséum et il s'est tellement pénétré de ce que ses galeries renferment de vestiges morts, en y ajoutant la volonté de leur rendre la vie par la contemplation scrupuleuse du modèle, qu'il est parvenu à nous donner avec ces éléments une reconstitution saisissante de ce qu'il désirait mettre sous nos yeux.

Dans ses deux panneaux réservés aux animaux, nous retrouvons au milieu de plantes tropicales largement traitées, les



LES PÊCHEURS

attitudes des animaux vivants du Muséum, avec une exacte indication du caractère retrouvé des formes antédiluviennes.

Celui de ces deux panneaux qui est consacré au mammouth et aux ours des cavernes détache sur un paysage glaciaire, le premier des ancêtres de la race des pachydermes et les deux ours des cavernes déambulent de ce pas plein de bonhommie particulier à cette famille dont nous possédons aujourd'hui tant de variétés.

Quand M. Cormon, après avoir fait ce sacrifice à la paléontologie et la zoologie, est passé à l'homme, il n'a pas été moins bien inspiré. Dans le premier panneau de la dimension des deux précédents, l'homme, comme nous le dit M. Cormon, est nu. Il mange les mollusques et les coquillages que sa compagne cherche sous un rocher. Une plage s'étend, lumineuse, profonde, derrière ces deux personnages dont l'un, l'homme, se profile avec une grande vigueur sur le fond clair.

Il faut louer sans réserve la mâle composition que M. Cormon appelle le Silex, les très belles pages des Chasseurs, des Pêcheurs, des Agriculteurs et des Guerriers.

La fermeté du dessin, l'accent et le nerf de la coloration font de ce dernier morceau qui nous représente une émigration de Gaulois, une œuvre de premier ordre.

Dans cette composition comme dans celle que je viens de citer, l'œil embrasse immédiatement la pensée de l'artiste, mais la simplicité de l'arrangement y est d'un admirable effet. Au-dessus de cette série d'un si haut intérêt, le plafond s'enlève dans la donnée des Tiepolo. J'entends par là que M. Cormon s'est bien gardé d'aveugler la lumière et qu'il n'a pas encombré son plafond de figures ou de motifs d'architecture qui font généralement de ces sortes de tableaux les amas les plus ridicules du monde.

M. Cormon a représenté dans son plafond le défilé des races humaines, qui, selon son expression, émergent, s'élèvent, passent et font place à d'autres. Les races aryennes sont conduites à la civilisation par la Grèce; derrière l'aigle romaine viennent les Italiotes, les Gaulois, les Ibères. En tête des races jaunes s'avancent les Japonais.

Que de telles divisions soient arbitraires, peu importe. Ce qui est intéressant, c'est que la farandole humaine se déroule autour d'un océan de clarté, et qu'elle s'enlève palpable dans un beau mouvement.

En un mot, la décoration du Muséum place M. Cormon au premier rang des artistes de notre temps.

Depuis quelque vingt ans, j'ai suivi M. Cormon avec une grande attention.

Il y a bien longtemps, un de ses parents, mort depuis, M. Meyrargues, m'apportait avec orgueil, ses premières études et je garde précieusement des dessins d'un sentiment exquis, que M. Cormon a publiés il y a deux ans environ dans le journal la *Plume*.

Si j'ai un regret à exprimer, en présence de tant de preuves



LES AGRICULTEURS

de la supériorité de l'artiste, c'est que les pouvoirs publics n'aient pas eu plus souvent la pensée de s'adresser à un peintre de sa valeur pour décorer nos monuments.

Quand le public pourra-t-il être admis à voir en place la décoration du Muséum ? Il y a là une question de budget.

Lorsque je suis allé ces jours-ci visiter le monument de M. Ferdinand Dutert, trois ouvriers travaillaient dans le vestibule. Deux étaient occupés dans l'amphithéâtre. Personne dans l'escalier. Seuls, les professeurs étiquetaient, classaient, dans les galeries, ces admirables suites qui feraient la joie de Cuvier et de Broca s'ils revenaient au monde.

Ce dernier surtout serait fier du développement qu'a pris la science anthropologique dont il est le véritable fondateur.

En parcourant cette galerie qui sera l'un des grands attraits du Paris moderne et où non seulement sont rangés dans des vitrines les types des différentes races qui nous ont précédés, mais où des photographies disposées sur des volets maniables, présentent des épreuves très remarquables des races actuelles de toutes les parties du monde, je songeais aux premières réunions de la première société d'anthropologie.

Il y avait dans ces premières réunions, Broca, Follin, Charles Robin, Verneuil, Topinard, puis Abel Hovelacque, de Mortillet, etc.

Le plus grand nombre a disparu.

Broca menait à ce moment-là, avec son activité prodigieuse, tout à la fois les travaux de micrographie et les travaux d'anthropologie.

On se réunissait, pour les travaux de micrographie, chez le docteur Leblanc, membre de l'Académie de Médecine, père de Camille Leblanc, qui lui a succédé à l'Académie et qui habite comme son père le nº 13 de la rue du Faubourg-Poissonnière, maison voisine du Conservatoire de musique et de déclamation.

Le voisinage de l'établissement où s'exercent sous la direction de leurs professeurs, les chanteurs, les comédiens, et les instrumentistes ne gênait nullement les apôtres de la science

nouvelle. De même que dans le plafond de M. Cormon, chacun cherchait à atteindre le progrès. Les savants du n° 13 y sont arrivés à force de courage et de volonté.

Et pourquoi, ne figurerait-on pas dans le vestibule qui précède les galeries de zoologie, de paléontologie et d'anthropologie les découvertes de ces hommes qui sont dans notre siècle l'honneur de la science française? Ce serait un intéressant spectacle à donner dans ce *pronaos*, aux visiteurs qui se disposeront à pénétrer dans le temple, que des peintures murales représentant les patientes recherches de ceux dont ils admireront quelques minutes après les étonnantes découvertes.

M. Cormon pourrait recevoir cette nouvelle commande.



LES GAULOIS

Elle serait une belle introduction à ces peintures de la salle des cours. Et si l'on veut bien considérer que, en matière de décoration, rien ne vaut l'unité de la conception, on n'hésitera pas à confier au même artiste le soin de réaliser dans le même lieu une œuvre complète.

C'est là un vœu que je forme et un vœu que je forme avec la certitude que l'œuvre nouvelle de M. Cormon sera digne de celle qu'il va prochainement montrer au public.

Il ne faut pas oublier en effet que dans les Salons de ces dernières années, M. Cormon a exposé des portraits très remarqués et très remarquables, qu'il est aussi bien l'homme de l'actualité que l'homme du passé, et que ce serait heureusement compléter la décoration du Muséum que d'y joindre l'hommage au temps présent, en reproduisant les traits de ceux qui ont contribué à sa gloire.

J'ai souvenir que devant un de ces portraits de M. Cormon, auxquels je viens de faire allusion, mon grand et illustre ami Manet, en en soulignant les parties bien venues, avec son extraordinaire sûreté de coup d'œil, me disait : « C'est encore la chose la plus difficile pour un peintre que de camper un seul personnage sur une toile et d'y intéresser le public sans le secours des accessoires. Faire un beau portrait est la marque du génie du peintre. C'est le sonnet martelé du poète, la phrase sans accompagnement du musicien, c'est le cri sublime du tragédien. »

ANTONIN PROUST



La Jeunesse de Bourbaki



Par une belle soirée du mois de février 1815, Napoléon, debout dans l'embrasure d'une fenêtre du modeste logis qui lui sert de prison à Porto-Ferajo, absorbé dans ses réflexions, semble sonder l'espace qui le sépare des côtes de France; il promène son regard, sur tous les points de l'île d'Elbe, sur lesquels il a des vues.

Soudain s'ouvre derrière l'Empereur, une porte livrant passage au général Bertrand.

« Sire, lui dit ce dernier, un émissaire du roi Joseph vient d'arriver. Il demande a être introduit près de Votre Majesté.

— Le roi Joseph !... Un émissaire !... murmure machinalement Napoléon. Que me veut-on ?... Faites entrer !... »

Et fermant sa fenêtre, l'Empereur vient s'asseoir à la table qui lui sert de bureau de travail.

Quelques minutes après, un homme jeune encore, d'une taille élevée, portant haut la tête, s'avance vers l'Empereur. Ses traits brunis par le hâle, mais d'une régularité parfaite, respirent la franchise et la loyauté; ses yeux bleus d'une douceur extrême en repos, lancent des éclairs, lorsqu'ils s'animent.

« Ah ! c'est vous, Bourbaki, dit Napoléon tendant la main au nouveau venu.

— Moi-même, Sire !...

— M'apportez-vous, au moins des nouvelles de France ?

— Oui, Sire !... Mais elles sont mauvaises.

— Diable... Et de quoi s'agit-il ?...

— Sire, le roi Joseph sait de source certaine que les puissances alliées ont décidé votre transport dans une île déserte, sous les tropiques, afin de vous éloigner davantage encore des côtes de France. Le nom de Sainte-Hélène a été prononcé. Je suis envoyé ici pour prévenir Votre Majesté, et je me tiens à sa disposition, dans le cas ou elle aurait besoin de mon concours.

— Ah ! ces Anglais ! — s'écria Napoléon se levant brusquement et arpentant de long en large, la pièce dans laquelle il se trouve, les mains derrière le dos, suivant son habitude. — Les voilà bien, ces Anglais !... Ils ont encore peur de moi. Qu'ils sachent donc une fois pour toutes que si l'aigle impérial a les ailes coupées, les griffes lui restent !... Ah ! Messieurs les Alliés vous biffez d'un trait de plume, les clauses du traité de Fontainebleau... Eh bien ! Moi, je reprends ma liberté d'action... Dorénavant, je ne suis plus tenu à rien... »

Puis se radoucissant et tendant à nouveau la main, au messager du roi Joseph.

« Colonel Bourbaki, vous aurez ma réponse dans une demi-heure... En attendant, tenez votre felouque prête à mettre à la voile cette nuit. »

Trois jours après, Napoléon visitant ses compagnons chevronnés, campés dans la plaine de Pianosa, s'arrêtait à la tente de Drouot, prenait les baguettes du tambour-maître de ses grenadiers, frappait sur la caisse la plus à sa portée et s'écriait : « Soldats de ma vieille garde !... Aux armes ! »

« Pour aller où ? — se hasardent à demander quelques voix.

— Que vous importe ?... votre Empereur n'est-il pas toujours-là ?... »

Et le cri de Vive l'Empereur ! comme un écho, se répercuta d'un bout à l'autre de la ligne des faisceaux.

Les vieux guerriers s'embrassent, courent à leurs armes, chargent leur havresac. Le rivage s'anime, la joie se lit sur tous les visages. Le souvenir de la patrie réveille les courages. Cette fois les invincibles ne parlent plus; ils agissent; la fierté est dans leur attitude et..... les onze-cents hommes préposés à la garde de Napoléon quittent l'île d'Elbe dans la nuit du 24 au 25 février répartis sur une flotille composée du brick l'*Inconstant*. de la goélette, la *Caroline;* de la felouque, l'*Etoile;* de l'aviso *la Manche* et de trois autres bateaux.

Trois jours après, on était en vue des côtes de France.

. . . .

Nos lecteurs connaissent la suite des événements qui ont été la conséquence du retour de l'île d'Elbe. Mallet, ancien payeur divisionnaire des armées de Napoléon, mort à Besançon le 5 mai 1842, en donne dans ses notes et souvenirs, un récit très mouvementé au jour le jour. Ce récit, nous ne le ferons pas (1). Ce qu'il nous importe de constater, au point de vue historique, c'est l'intervention du colonel Bourbaki venant à l'île d'Elbe de la part du roi Joseph et poussant Napoléon à essayer de reconquérir avec une poignée d'hommes, un empire de trente millions d'habitants.

Après Waterloo, la Restauration livrée à tous les embarras d'un régime nouveau, se trouva en présence d'un encombrement

(1) Voir la *Revue bleue*, numéro du 3 février 1894.

tel dans tous les grades de la hiérarchie militaire, qu'il fallut nécessairement éliminer bon nombre d'officiers de l'armée. Les grandes promotions de 1809 et de 1813, le retour des émigrés, les fournées de sous-lieutenants qui avaient rempli la *maison rouge* de 1814, chargeaient les cadres d'un poids trop lourd. Le colonel Sauter-Bourbaki qui avait commandé, pendant quelques mois, le 31e de ligne licencié après 1814, se trouva sans emploi et obligé de donner sa démission en raison des tracasseries dont il était l'objet. D'origine grecque, ce vaillant comptait vingt-trois ans de service, avait conquis tous ses grades sur les champs de bataille de la République, du Consulat, de l'Empire, et avait reçu plusieurs blessures en combattant dans les rangs de l'armée française. Retiré à Pau il se maria et devint père du futur commandant en chef de la garde impériale du second empire : Charles-Denis-Sauter Bourbaki né à Pau, le 22 avril 1816.

Cinq ans après, en 1821, commençait la guerre de l'indépendance grecque. Les débuts d'une insurrection sont généralement remplis d'espérance ; on croit à un printemps couvert de fleurs. Les épreuves ne viennent qu'après. Pour la Grèce, ces épreuves commencèrent dès la première année de la campagne et au mois de mars 1822, les Albanais se trouvaient sans gouvernement ; la Morée, la Grèce continentale et l'archipel tendaient à se constituer en nation. Mais tout n'alla pas au gré des populations soulevées contre la Turquie. Au 1er juillet 1825, la Morée fut envahie ; Candie devint la propriété des Turcs et sur le continent, il ne restait plus à l'insurrection que Missolonghi dans la Grèce occidentale et la citadelle d'Athènes dans la Grèce orientale.

Pendant que se passaient tous ces événements dans son pays d'origine, le colonel Sauter-Bourbaki était en Espagne, dans la famille de sa femme. En 1823, il se trouvait à Madrid, où il était venu chercher des moyens d'existence qu'il ne pouvait plus trouver en France. Traqué par les autorités espagnoles qui ne voyaient en lui qu'un ennemi de l'ordre de choses établies, depuis le retour des Bourbons, il reçut l'ordre un beau jour d'avoir à sortir d'Espagne dans les vingt-quatre heures, sous peine d'incarcération, et cela précisément dans un moment où il était alité par une grave maladie résultant d'anciennes blessures reçues au service de la France. Ce vétéran de nos gloires passées rentra en France et se fixa à Bagnères-de-Bigorre. La guerre de l'indépendance grecque battait son plein ; on parlait d'une intervention française en Morée. Le colonel Bourbaki sans ressource aucune, vivant dans le plus absolu dénuement n'y tint pas, et sollicita du gouvernement de Charles X en 1826, la faveur exceptionnelle d'être réadmis dans l'armée française avec son ancien grade. Cette demande fit l'objet d'une pétition spéciale qui, examinée dans les bureaux de la Chambre des Députés dans sa séance du 25 mars 1826, fut renvoyée à l'unanimité au ministre de la guerre, avec avis favorable, « le pétitionnaire n'ayant donné lieu, à aucun fait répréhensible depuis sa mise à la retraite » (1).

On sait ce que valent ces sortes d'appréciations parlementaires. La pétition fut classée, resta dans les archives de la guerre, et finalement l'ex-colonel Bourbaki, s'enrôla comme volontaire, dans les armées grecques, assista aux combats de Patras et de Navarin, se fit blesser sous les murs d'Athènes et tomba entre les mains des Turcs qui le mirent à mort quelques jours après, en juin 1828, en lui faisant subir d'horribles tortures.

Le futur général de division Charles-Denis Bourbaki devint ainsi orphelin de père à l'âge de douze ans. Le gouvernement de Louis-Philippe, sur la recommandation du général de Rigny, ancien aide de camp de Joseph Bonaparte, s'émut de cette situation, fit faire une enquête ; le fils de l'ancien colonel du 31e de ligne fut admis en novembre 1830, à l'*école militaire préparatoire* à Saint-Cyr, établie à La Flèche et devenue le 12 avril 1831, le *collège royal militaire* de la Flèche.

* * *

Peu de personnes se font une idée de ce qu'était sous Louis-Philippe, la maison d'éducation donnée par Henri IV, aux Jésuites, pour en faire un centre d'instruction destiné à la Jeunesse catholique de France. L'élève Bourbaki (no matricule 1560) nous offre l'occasion de faire connaître quelle était à cette époque la physionomie de ce bel établissement, sous lequel il a passé les quatre plus belles années de sa jeunesse, de 1830 à 1834.



Peu après la révolution de juillet 1830, le général Danlion, homme d'une rudesse extrême et d'une sévérité exagérée avait été remplacé, au collège de La Flèche par un vieux serviteur de l'Empire, le maréchal de camp baron Guy qui, à l'inverse de son prédécesseur, était petit, sec et nerveux.

Les officiers, tous de vieux soldats d'origines diverses avaient fait les campagnes de l'Empire. Le commandant en second, colonel baron de Montzey dont l'ancienneté remontait au 31 décembre 1814, avait quinze ans de grade ; le commandant chevalier de Buor n'avait pas une ancienneté moindre, puisque sa promotion au grade de chef de bataillon remontait au 3 mars 1815 ; des quatre capitaines chargés de la police et de l'instruction militaire, à l'intérieur du collège, le plus ancien, Delpit de la Roche était capitaine du 16 août 1810 et comptait vingt années d'ancienneté dans le grade ; les deux plus jeunes dont la promotion remontait au 5 mai et 12 septembre 1812, en comptaient dix-huit, enfin le quatrième capi-

(1) Voir le *Moniteur Universel* de l'époque.

taine était Saget, dont l'ancienneté du 20 février 1811, était intermédiaire entre celle des trois autres.

Autour d'eux se groupaient quelques sous-officiers plus vieux encore; ils avaient pris part aux grandes batailles du Consulat, de l'Empire et même de la République; entr'autres les adjudants Sens et Dubourquoy, deux colosses qui sortaient des grenadiers à cheval de la vieille garde impériale et qui, sous la première Restauration avait fait partie du corps de cavalerie commandée par le marquis de la Rochejaquelin, troupe d'élite dans laquelle chaque cavalier portait au doigt, une bague en or, forme alliance, avec cette devise gravée sur le pourtour : « Mon âme à Dieu; mon bras au Roi; mon cœur aux dames. »

Les sous-officiers chargés de la police des cours, ce que l'on appelle les pions dans les autres collèges étaient alors dans celui de la Flèche, la quintessence de l'honneur, du patriotisme et de la bravoure. On faisait cercle autour du père Stanislas, vieux maréchal des logis d'artillerie racontant dans son langage pittoresque, le siège de Mayence auquel il avait assisté comme simple canonnier en 1793. L'élève Bourbaki, n'était pas le moins attentif à écouter les récits du vieux *Mayençais* de la *colonne infernale*, ainsi qu'il s'intitulait lui-même. On tournait en ridicule le père Bignon, dont le front orné de deux cicatrices ne pouvait pas supporter le chapeau, ni en colonne, ni en bataille; il le mettait de travers et était tout simplement admirable, quand il pouvait réunir autour de lui, quelques jeunes *cadets*, pour leur faire comprendre les belles chevauchées de cuirassiers de Montbrun, les belles charges des hussards de Lasalle à travers l'Europe. Les sergents Charpe avec sa petite queue de rat, dernier vestige d'une tenue qui avait fait son temps, Budan suivi de son chien *Varsovie*, étaient deux types très amusants dans leur tenue, comme dans leur langage.

Le collège royal militaire de la Flèche avait donc, en 1830, une physionomie particulière qui ravivera certainement les souvenirs des rares survivants de cette époque : les généraux d'Exea-Doumerc (matricule 817), élève de la Flèche de 1819 à 1823, aujourd'hui général de division en retraite, à Marseille; Deligny (matricule 1345), élève de La Flèche de 1827 à 1832, aujourd'hui général de division en retraite, à Lagoupillière (Indre-et-Loire), et Bourbaki, élève de La Flèche de 1830 à 1834, aujourd'hui général de division en retraite, à Bayonne.

Dans chacun de ces groupes glorieux, que nous n'avons fait qu'indiquer, il ne fallait pas chercher l'instruction, mais l'amour de la patrie : tout était là. Aussi, il fallait voir comme ces vieux débris de l'armée impériale excitaient l'imagination de leurs jeunes auditeurs, enflammaient leurs cœurs. Leurs récits étaient si simples, si chevaleresques que les récréations pour ceux qui les écoutaient, paraissaient toujours trop courtes.

Il en était tout autrement des professeurs qui, comme aujourd'hui, étaient des universitaires dévoués à l'enseignement, mais nuls, en ce qui concerne le régiment qui passe, le drapeau qui claque au vent, les bayonnettes qui scintillent au soleil. Ils étaient sous la haute direction d'un homme aussi distingué par son éducation que par son savoir, l'abbé de Bigault d'Harcourt. Hors de l'enseignement officiel aucun professeur de La Flèche n'excitait dans le cœur de ses élèves, le sentiment de l'honneur, l'amour de la patrie, le respect des traditions glorieuses. Tout ce bagage leur venait de la famille, des instructeurs militaires, des exemples de discipline et de devoir qu'ils avaient sous les yeux. Et, c'est tout cela qui, accumulé, réuni, fusionné, forma cet esprit de corps qui, de tout temps, a groupé entre eux les élèves du *Collège royal militaire* devenu aujourd'hui le *Prytanée militaire* de La Flèche.

L'uniforme des élèves consistait en un habit bleu de roi passepoilé de drap amarante; boutons plats, en cuivre et très large; en un pantalon bleu de roi, dit à pont; et un schako noir y compris le galon du calot, de la forme d'un tronc de cône évasé par le haut, plaque en cuivre analogue à celle de l'infanterie, mais sans le numéro du corps. Les professeurs, maîtres de quartiers et employés du collège qui, à un titre quelconque faisaient partie de la musique *brutionne*, portaient la tenue de la garde nationale : un habit bleu de roi, à retroussis amarantes; boutons blancs et ronds, forme de grelots; un schako analogue à celui des élèves, mais en drap amarante avec galon et torsade en fil blanc : tout dans cette musique, dont l'organisation première est due à l'élève Filhol de Camas était disparate et prêtait à rire; son chef, M. Gally jouait de la clarinette; il était, toute proportion gardée, aussi gros que la tour de l'horloge. Un professeur de lettres, du nom de Demars qui excellait à allonger les tubes de son buccin était en revanche d'une maigreur et d'une hauteur de taille dignes de faire concurrence à Don Quichotte de la Manche. Le maître de danse Spitailer bégayait dans son cor d'harmonie, marchait d'un pas grave et cadencé, absolument comme un prêtre de Therpsichore.



Peu d'anciens Fléchois connaissent l'époque précise à laquelle remonte la création de la musique *brutionne*, ces explications donnent satisfaction aux curieux de l'histoire prytanéenne (1).

* * *

Le jeune Bourbaki n'a connu que pendant quelques jours le général Guy, très excellent homme au fond, quoique méticuleux et exigeant sous le rapport de la tenue et de la discipline. A la fin de l'année 1830, il était remplacé à la tête du collège royal militaire de La Flèche, par le général Baurot, vieux soldat amputé de la jambe droite, après la bataille de Toulouse, où il était aide de camp du maréchal Soult, duc de Dalmatie. Nous arrivons ainsi à l'année 1831.

Privé pendant quatre ans des douceurs de la famille qui rendent si chères au souvenir les joies de l'enfance, Bourbaki, voit ses journées s'écouler lentement, tristes et glacées entre les hautes murailles d'un collège préparatoire à Saint-Cyr. Pendant quatre ans, pas de vacances pour lui; pas de sourires émus d'un père ou d'une mère assistant aux triomphes de fin d'années; pas de ces caresses, de ces doux mots qui récompensent le vainqueur de ses efforts et lui redonnent le feu sacré pour le concours de fin d'études.

Il y a plus d'un demi-siècle, les communications n'étaient pas faciles entre la ville de La Flèche et le reste de la France. Les diligences Lafitte et Gaillard étaient une lourde charge pour les familles. Il en résultait que tous les ans, beaucoup d'élèves, comme Bourbaki, passaient leur temps de collège sans en sortir, si ce n'est le dimanche et les jours fériés de cinq à sept heures du soir, autour des murs du parc, *tambour en tête*.

Les sorties chez les correspondants étaient rares. Un ancien sous-officier du génie, du nom de Raoul Leperche, retraité par suite de blessures reçues pendant la campagne de 1812, marié à Château-du-Loir, et devenu conducteur des ponts-et-chaussées à La Flèche, avait cependant trouvé grâce devant l'ostracisme du règlement qui n'autorisait les sorties que chez les parents en résidence dans la ville. Lié par une camaraderie de bon aloi avec tous les sous-officiers et employés du collège, il s'était fait le correspondant du jeune Bourbaki qui trouvait en lui, un homme de bon conseil, très gai à l'occasion, et d'un patriotisme éclairé Un enfant lui était né le 25 novembre 1831; il cherchait un parrain, lorsqu'à quelques jours de là, appelé chez l'économe, M. Choppe, pour l'établissement d'une conduite d'eau que le génie réclamait depuis longtemps, il eut l'idée de faire demander son protégé au parloir, à l'heure de la récréation de midi.

« Jeune homme, lui dit le vieux grognard, je suis père de famille depuis huit jours. Mon nouveau-né sera un jour soldat comme vous, à moins que la carrière des armes ne lui plaise pas. Voulez-vous êtes son parrain ?

— Bien volontiers, répond le jeune fléchois... Et à quand la cérémonie ?

— Le plus tôt possible... Le temps de voir le général Baurot, pour lui demander l'autorisation de faire célébrer le baptême par votre aumônier, dans la chapelle du collège. »

(1) Renseignements communiqués à la *Chronique Prytanéenne*, par l'élève Filhol de Camas (matricule 1216).

L'élève Bourbaki était alors à peine âgé de treize ans.

Et voilà comment le futur héros d'Inkermann, tint sur les fonds baptismaux Raoul-Napoléon-Philippe Leperche (1) destiné à devenir onze ans plus tard, un des élèves les plus brillants du collège royal de La Flèche et, vingt-cinq ans après, l'aide de camp de Bourbaki avec lequel il fera les campagnes de Crimée, d'Italie et de France.

* * *

Cette même année 1831 est marquée par l'apparition soudaine, inattendue de la duchesse du Berry, en Vendée et en Bretagne. Les élèves du collège royal de La Flèche, se partagèrent, comme le reste de la France, en deux camps : les légitimistes qui se dénommèrent entre eux les *Chouans* et les orléanistes qui se donnèrent volontiers le nom de *Libéraux*. Cette divergence d'opinions que les parents mêmes entretenaient soigneusement donnait lieu dans les cours du 2e bataillon (division des moyens) et du 1er (division des grands) a des pugilats qui dégénéraient le plus souvent en combats particuliers à coups de pieds et à coup de poings.



Le jeune Bourbaki, nouveau venu dans la maison de Henri IV, puisqu'il n'était qu'un *melon*, restait ordinairement assez indifférent à ces sortes de luttes où l'adresse et la force musculaire jouaient le principal rôle, bien que ses préférences fussent pour le drapeau tricolore qui avait été celui de son père. Cependant trois élèves de sa classe, Amédée de Sainthiller (matricule 1330), tué à Spickeren, colonel du 6e de ligne, le 6 août 1870 ; Dufour de Quetteville (matricule 1362) et Tristan Legros (matricule 1353), mort du choléra en rentrant de la Dobrutscha, où il commandait le 1er bataillon de chasseurs à pied (1854), ayant dit un jour que les partisans du drapeau tricolore n'étaient que des parvenus, le futur organisateur des tirailleurs algériens (turcos), ameuta contre ses condisciples, trois de ses camarades et on se battit en champ clos. La victoire resta à l'élève Bourbaki, qui, doué déjà d'une vigueur athlétique peu commune, eut facilement raison des *brimeurs* et des *chouans brutions*.

Un incident regrettable mit fin à ces jeux dangereux, dont la politique faisait tous les frais. L'élève de rhétorique Bobéguin (matricule 1098), qui avait subitement retourné sa veste et passé du blanc au tricolore, reçut dans une de ces bagarres un coup de poing en pleine poitrine, qui le retint pendant quelques jours à l'infirmerie du collège. L'autorité militaire mit bon ordre à toutes ces querelles enfantines.

Ce Bobéguin, devenu chef de bataillon au 2e régiment des grenadiers de la garde, sous le second empire, devint plus tard aussi bonapartiste qu'il avait été légitimiste dans sa jeunesse et et orléaniste dans son adolescence. Il est mort percepteur en retraite en 1881.

* * *

En 1833, l'éducation gymnastique du collège royal militaire de La Flèche, était dirigée par un petit homme aux larges épaules, aux formes musculaires très accentuées : le lieutenant Breton, un des bons élèves du gymnase Amoros. Le palmarès de cette époque est toute une révélation au point de vue physique et moral. On y lit les mentions suivantes, en regard de certains noms couronnés : Bataille (matricule 1272), *énergie et force ;* Cambriels (matricule 1363), *adresse et courage;* Cassaigne (matricule 1481), *grâce et pétulance;* Bourbaki (matricule 1560), *zèle et persévérance.* L'avenir a démontré la justesse de ces pronostics.

De tous ces noms, les deux premiers, Bataille, décédé général de division le 4 janvier 1891, élève du collège de La Flèche, 1826-1834 et Cambriels, décédé général de division le 31 décembre 1891, élève du collège de La Flèche, 1827-1834 devenus commandants de corps d'armée, ont disparu de l'armée. Et, coïncidence étrange, vingt-trois ans plus tard, le lieutenant Breton, devenu général de brigade et l'élève Cassaigne, devenu lieutenant-colonel d'état-major, aide de camp de Pelissier, tomberont en héros, le même jour, à la prise de Malakoff le 6 septembre 1855.

Le général Bourbaki seul, survit à ses trois camarades de collège.

On le voit par les lignes qui précèdent ; Charles Bourbaki enfant a grandi dans la famille ; d'adolescent, il devint jeune homme entre les quatre murs d'un collège dont le personnel militaire n'était pas tendre pour la jeunesse. Dans un labeur constant, il a cherché un remède à l'accablante mélancolie devenu le fonds de son caractère ; de brillants succès ont couronné son travail dans tous les examens. Le voilà ayant atteint l'âge de dix-huit ans, il sort dans l'établissement dans lequel il est enfermé depuis quatre ans, et entre à l'école de Saint-Cyr le 15 novembre 1834.

A cette époque, un élève de La Flèche passant à Saint-Cyr, conservait son trousseau et son uniforme; on faisait subir simplement à l'habit, quelques modifications de coupe, le tailleur du collège ayant toujours eu une coupe à lui, assez disgracieuse, et si nous en jugeons par les spécimens que nous voyons encore aujourd'hui, celà n'a pas beaucoup changé depuis; de sorte que cet habit, en passant du *Bahut préparatoire* au *Bahut spécial*, devenait un *habit bahuté*.

Sorti de Saint-Cyr, comme sous-lieutenant au 59e, le 1er octobre 1836, Bourbaki a donc le pied à l'étrier. Il n'a pas encore tout à fait vingt ans. Les faits de guerre le poussent. A vingt-six ans, il sera capitaine et chevalier de la légion d'honneur (15 juin 1842); colonel à trente-cinq ans, général de brigade à trente-huit; général de division, trois ans après (12 août 1857).

Il aura donc mis vingt et un an pour atteindre le sommet de notre hiérarchie militaire, tandis que Mac-Mahon et Canrobert avec de très brillants états de services, en auront mis l'un et l'autre, vingt-cinq.

Aujourd'hui, le nom de Bourbaki est connu dans toutes les armées de l'Europe. Esprit brillant et très fin; cœur d'or, caractère ferme, impétueux, franc et résolu; c'est un des plus beaux soldats que nous ayons connu.

COMMANDANT GRANDIN

(Ancien élève du collège royal de la Flèche)

(Illustrations de Eugène Chaperon.)

(1) Leperche, élève du collège royal de la Flèche (matricule 2357); promotion de 1842 à 1843, entré à Saint-Cyr en 1850, avec le no 1; promu sous-lieutenant d'etat-major avec le no 4, décédé le 7 juin 1883, étant colonel du 89e régiment d'infanterie, et enterré a Château-du-Loir, dans un caveau de famille.

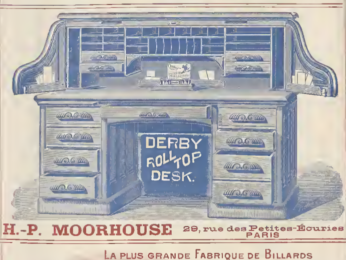


TEL EST PRIS, QUI CROYAIT PRENDRE









LA PLUS GRANDE FABRIQUE DE BILLARDS DU MONDE

The Brunswick-Balke-Collender Co.

SEULS FABRICANTS DE LA CÉLÈBRE BANDE MONARCH

NEW-YORK CHICAGO S^T LOUIS CINCINNATI &

PROPRIÉTAIRES DU MERVEILLEUX DRAP "MONARCH" IWAN SIMONIS & DE LA CRAIE BLEUE "MONARCH"

TÉLÉPHONE 242.47

ED. WEIL DIRECTEUR

24 Boul^d des Capucines PARIS





POUDRE DE RIZ

VÉLAMINE

E. COUDRAY

Poudre de Riz VÉLAMINE E. COUDRAY PARIS

La poudre **Velamine E. Coudray** préparée avec les plus grands soins, au point de vue de la qualité, possède en outre un parfum délicat et durable.

Comme son titre l'indique, elle est un voile qui, discrètement, préserve le visage des atteintes de l'air et du soleil.

PARFUMERIE E. COUDRAY, 13, Rue d'Enghien, 13

Prix de la boîte (grandeur ci-dessus), **2 fr.**

GRANDE MAISON DE BLANC

PARIS — 6, *Boulevard des Capucines*, 6 — PARIS

TROUSSEAUX de 1.500 francs	LINGE DE TABLE	TROUSSEAUX de 5.000 francs
TROUSSEAUX de 2.000 —	LINGE DE MAISON	TROUSSEAUX de 8.000 —
TROUSSEAUX de 3.000 —	LINGERIE	TROUSSEAUX de 10.000 —
	RIDEAUX — COUVERTURES	(et au-dessus..)
	MOUCHOIRS	

Envoi des Catalogues et Devis de Trousseaux sur demande.



FIGARO ILLUSTRÉ

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, 24, boulevard des Capucines, Paris. — ETRANGER : 3 fr. 50



Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & Cie.

Papeteries du Marais.

Quinzième Année. Deuxième série. — N° 92.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Novembre 1897

DIRECTION ET REDACTION
24, Boulevard des Capucines.



LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION DE 1900 — LES DÉMOLITIONS AU CHAMP DE MARS





Numéro Spécial. — Forains et Saltimbanques

SOMMAIRE



Les Croquis du Mois

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que, dés la première semaine d'octobre tout le monde rentre a Paris ; finies les villegiatures, les plages normandes, les alpinismes, les voyages circulaires au golfe de Gascogne. C'est une formule consacrée : on rentre! Malheureusement les formules retardent généralement sur les mœurs et l'on continue, par routine, à les employer même lorsqu'elles ne s'accordent plus avec les faits du présent. La vérité est que, ceux-là seuls rentrent a cette époque, qui ne peuvent s'en dispenser, et ils sont bien excusables, en ce merveilleux automne qui nous dédommage des intempéries de l'été. Parmi les plus à plaindre, il faut citer les éléves des établissements universitaires ou des institutions libres — ainsi qualifiées sans doute par une amére et ironique antiphrase. Ils sont vraiment les victimes du devoir.

Mais les autres, ceux qui devraient rentrer, que d'artifices pour gagner quinze jours ou trois semaines de supplément de vacances !

⁂

La réouverture de la saison théâtrale a eté marquée par l'apparition de plusieurs piéces nouvelles. Le vaudeville nous a donné *Jalouse* de MM. Alexandre Bisson et Ad. Leclére, œuvre gaie, aimable, écrite en français joyeux et non en sombre suédois, heureusement dénué de pessimisme et de « rosserie », et, le croiriez-vous, morale! Les jeunes personnes qui verront cette piéce y apprendront qu'il ne faut pas s'amuser a jouer au divorce, c'est un vilain joujou ! La troupe du Vaudeville a interprété la pièce avec son ensemble habituel et Mademoiselle Yahne, secondee par Noblet comédien trés moderne et Boisselot qui conserve les vieilles traditions a conquis, non pas la premiére place, — elle ne saurait y songer dans la maison de Réjane, — mais un rang des plus honorables.

L'obsession d'échapper aux formules théâtrales consacrées, détermine certains auteurs a remonter au temps des mystères. La *Mort de Hoche*, de Paul Déroulède, me paraît conçue dans cet ordre d'idées. On a dit, fort judicieusement que la pièce devrait plutôt s'intituler : *La Vie de Hoche*, car ce sont les divers épisodes de cette héroique vie que l'auteur s'est plu à montrer au spectateur, en tableaux émouvants, mais sans lien direct.

Malgré son titre, qui semble emprunté au répertoire de Labiche, *Les trois Filles de M. Dupont*, la piece de M. Brieux, représentée au Gymnase, n'est pas précisément une œuvre gaie : elle appartient au genre amer ; les vices de la société et de l'organisation legale qui la régit y sont exposés avec une cruauté qui a quelque peu déconcerté le public, tandis qu'elle intéressera vivement les lettrés, les observateurs et les raffinés.

Nous retrouvons M. Brieux au Théâtre-Antoine, ancien Théâtre-Libre, reconstitué, par son fondateur, dans la salle des Menus-Plaisirs. Inutile de raconter ici la *Blanchette* de M. Brieux. Antoine, dans le rôle du père cabaretier, s'est montre l'admirable comédien qu'il a toujours été, — classique, quoiqu'il se pose en révolutionnaire, — et rappelant les grands artistes de la Comédie-Française, Got, Régnier, Samson. L'immense *Boubouroche*, de Courteline, si bouffonnement trompé par sa vertueuse maitresse, complétait le spectacle d'inauguration du Théâtre-Antoine.

L'Alfred Capus des *Petites Folles* n'est plus le Capus de cette touchante et courageuse *Rosine* qui nous attendrissait, cet été, au Gymnase. Les demoiselles Varinois, des *Nouveautés*, n'ont pas comme Rosine, à se plaindre de l'organisation sociale : elles essayent au contraire d'en tirer le plus d'agrément possible, ce qui les jette dans les plus extraordinaires aventures. L'excellente troupe de M. Micheau méne la piéce avec sa verve et son ensemble accoutumés.

⁂

Le véritable évenement artistique de ce mois a éte le début, dans le rôle de Marguerite de *Faust*, au theâtre de l'Opéra, de Mademoiselle Akté, cette jeune Finlandaise si fort remarquee aux derniers concours du Conservatoire. Elle appartient à cette catégorie d'êtres privilegiés que la nature a créés parfaits et qui produisent sans efforts, presque sans études, le « summum », la résultante la plus complète de leur art. Telles furent la Patti, oiseau divin ; la Nilsson, dont la voix, d'une impeccable justesse, semblait un instrument celeste de cristal et d'acier ; Madame Carvalho, qui doublait le don génial artistique d'une douce, simple et tendre séduction féminine. Depuis le jour où Mademoiselle Brèval apparut, dans le rôle de Brunehilde de *La Walkyrie*, si mythologique et si pathétique, on n'avait pas vu, à l'Opéra, d'aussi belle soiree que celle des débuts de Mademoiselle Akté. Remercions les directeurs de notre première scéne lyrique de s'être assurés, pour trois ans, le concours de cette artiste, mais supplions-les de ne pas l'user en d'inutiles interpretations d'œuvres éphemères : gardez-la pour les chefs-d'œuvre.

⁂

Au-dessus de toutes les fictions théâtrales dont j'ai parlé plus



haut s'élève, radieuse et séductrice, l'intéressante figure de cette pseudo-comtesse de Chaléon, une vraie et puissante comédienne, celle-ci, qui dupa si magistralement deux banquiers, réputés malins parmi les plus malins, et poussa vers la haute escroquerie le secrétaire des susdits banquiers. La comtesse et son complice, traduits en cour d'assises, ont avoué leurs méfaits sans forfanterie, mais sans fausse honte ; les banquiers ont dû confesser leur crédulité et leur négligence ; c'est probablement cette négligence qui a dicté au jury un verdict d'acquittement, aussi stupéfiant pour la magistrature que pour les inculpés. Ces braves jurés, dans leur logique simpliste, ont pensé que des financiers qui ne savent point faire bonne garde autour de leur argent n'ont que ce qu'ils méritent lorsqu'on les vole. C'est, avouons-le, une drôle de morale et une singulière application de l'axiome libre-échangiste : « Laissez faire, laissez passer! »

⁂

En même temps que la magistrature citoyenne, représentée par le jury, octroyait un certificat d'innocence à cette aventurière fieffée, la magistrature professionnelle donnait une sanction solennelle et juridique aux cancans de voisines, aux ineptes notes de police et aux rapports hasardés de médecins légistes, en condamnant le docteur Laporte. L'opinion publique, le bon sens, le témoignage des maîtres les plus éminents n'ont point prévalu contre la rigidité d'un tribunal qui n'admet pas qu'un expert, auxiliaire de la justice, puisse se tromper, ni qu'un juge d'instruction trop impressionnable se soit laissé aller à incarcérer indûment un innocent, c'est-à-dire un médecin qui, en présence d'un cas désespéré, a cependant essayé de sauver son malade, sans y réussir. Ce n'est sans doute pas le premier à qui cela arrive ; mais c'est bien le premier qui se voit infliger la prison pour avoir fait plus que son devoir.

Le moment est d'ailleurs mal choisi, pour la magistrature, de vouloir imposer au public et à la science le dogme de son infaillibilité : n'a-t-elle pas fait condamner aux travaux forcés à perpétuité deux malheureux, sur les affirmations mensongères d'une hystérique de treize ans, alors que les médecins sont unanimes à réprouver l'usage des témoignages d'enfants devant la justice? Que dire aussi de ce sinistre vagabond, parcourant depuis quatre ans la France, assassinant bergers et bergères, et que le hasard seul a interrompu dans le paisible exercice de cette macabre profession !

LUTÉCIUS.

LES MANŒUVRES SOUS PARIS

Les troupes stationnées sur le territoire du gouvernement de Paris ne prennent point part aux grandes manœuvres ; elles les remplacent par des manœuvres de garnison dont le grand état-major profite pour se livrer à des expériences militaires : on n'a pas oublié les opérations de siège d'il y a trois ou quatre ans, où le général Giovaninelli se distingua par sa hardiesse et sa décision. Cette année, l'hypothèse de la manœuvre était celle-ci : on supposait qu'une partie d'un corps assiégeant, maître de la forêt de Saint-Germain, après avoir fait irruption dans la presqu'île de Houilles, cherchait à franchir la Seine pour envahir la presqu'île de Gennevilliers. Cette opération nécessitait naturellement l'établissement de plusieurs ponts, les ponts de Saint-Germain, de Maisons, de Bezons étant supposés détruits.









C'est à Bezons qu'avaient été rassemblés les équipages de pont de l'armée assiégeante. Malheureusement, le matériel s'est trouvé en fort mauvais état; on avait négligé la précaution de calfater les bateaux, qui prenaient l'eau, si bien qu'on dut abandonner la construction d'un des deux ponts. Pour un autre pont, sur supports flottants, la manœuvre a nécessité plus de deux heures de travail.

Ces contre-temps et ces défectuosités, qu'il serait inutile de dissimuler, donnent, jusqu'à un certain point, raison à ceux qui ont vu avec regret la suppression des régiments de pontonniers et leur fusion dans l'arme du génie. L'esprit d'abnégation et de courage modeste animait ces régiments qui tenaient à honneur de continuer les traditions de leurs devanciers, ceux qui jetèrent les ponts du Danube et de la Bérésina.

D'autre part, les troupes n'ayant pu se déployer dans les champs, à cause des cultures, ce simulacre n'a présenté que très imparfaitement l'image de la guerre.

Les manœuvres de Bezons avaient attiré une foule considérable dans cette région si familière aux Parisiens : inutile de dire que les bicyclistes des deux sexes y pullulaient.

Les photographies instantanées, prises par notre envoyé spécial, donnent, dans toute leur sincérité, les principaux épisodes de ces opérations : construction du pont, passage des troupes, etc., etc.

R.

Les Démolitions et l'Exposition de 1900

Malgré les récriminations et les objurgations des esprits chagrins, l'Exposition de 1900 aura lieu. Trop de gens y trouvent leur intérêt pour qu'il ait été question un seul instant d'y renoncer.

La période démolitionnaire est à peu près franchie. Pendant tout cet été, semblable au soleil, de Lefranc de Pompignan,

> Picard, poursuivant sa carrière,
> Sur ses obscurs blasphémateurs
> Versait des torrents de poussière.

Deux photographies instantanées de notre opérateur spécial montrent la chute de la dernière ferme du Dôme central; il y a huit ans, c'était une radieuse féerie, un éblouissant décor; aujourd'hui ce n'est plus que vieille ferraille à vendre; vieille ferraille aussi, ce pauvre Palais des Arts-Libéraux, dont on voit à notre première page le squelette dépouillé; ce Palais qui, après avoir contenu, en 1889, les merveilles de la librairie et des industries d'art, en était arrivé à abriter un vélodrome.

R.

Les Livres

La Confession d'un Enfant du Siége, de M. Michel Corday, élégamment édité par Simonis Empis, mérite l'attention. L'auteur a cherché à formuler avec impartialité et sincérité l'état d'âme des jeunes hommes, enfantés il y a vingt-sept ans, au milieu des douloureuses épreuves de l'invasion et de la guerre civile. L'éducation dont leurs parents les ont munis ne concorde déjà plus avec les mœurs brutales de la société nouvelle, si rapidement et si profondément transformée par les progrès de ce que l'auteur appelle fort justement : la démocratisation ; ils en souffrent dans leurs aspirations, dans leurs amours, dans le choix d'une carrière, et ils aboutissent au découragement et à un pessimisme que M. Michel Corday essaye vainement de dissimuler. Le jeune écrivain me permettra de lui dire paternellement qu'il a bien tort de se décourager : il s'asseoit au bord de la route, les pieds dans le fossé, la tête dans les mains, il pleure, parce que, a vingt-sept ans, il n'a pas encore trouvé le bonheur parfait ! La vie n'est pas finie, à cet âge-là, elle commence à peine. Il est vraiment bien exigeant, d'ailleurs, M. Corday, d'autant que, si l'on en croit les pages amoureuses de sa confession, les bonnes occasions ne lui ont pas manqué ! On était moins exigeant de notre temps, et, à son âge, nous nous serions fort bien contentés de ses « mauvaises » fortunes !

Encore un état d'âme pas gai du tout, ni propre, celui de *L'Abbe Paul Allain*, que nous expose M. Quinaudeau. C'est là aussi, vraisemblablement, une confession beaucoup plus affligeante que celle de M. Michel Corday. Ce jeune prêtre s'aperçoit, un peu tard, — puisqu'il est déja desservant, — qu'il ne peut conserver la foi. Au lieu de sortir sans bruit d'un sacerdoce qui dépasse ses forces intellectuelles, il monte en chaire, au saint jour de Pâques, et adresse à ses ouailles une courte allocution où il déclare qu'il les a trompés en leur prêchant la foi en Dieu : « C'est en l'homme qu'il faut croire ! » s'écrie l'ex-prêtre de Dieu, devenu prêtre du « moi ». Pauvre garçon ! Le culte du « moi » serait evidemment fort avantageux s'il n'existait d'autre « moi » que le « moi » de l'individu qui pratique cette religion. Malheureusement il y a des centaines de millions d'autres « moi » dont chacun se considère comme le seul vrai « moi », celui autour duquel le monde entier devrait tourner. De là surgiront certaines difficultés entre tous ces « moi » généralement intransigeants et peu portes aux concessions. Et c'est pour apaiser ces féroces compétitions que les religions nous enseignent l'humilité et nous rappellent que nous ne sommes que poussière. L'abbé Paul Allain le reconnaîtra bientôt, lorsqu'il aura assiste aux defaites de son « moi ».

Jeanne Mairet (Madame Charles Bigot) voyage beaucoup. Elle partage son temps entre l'Ancien monde et le Nouveau, qui la séduit, car elle y trouve une fraîcheur de mœurs, une audace de vivre qu'on ne rencontre plus dans notre France décrépite. C'est du moins l'impression qu'on ressent en lisant son roman *Deux-Mondes*. Point de psychologie didactique dans cet aimable volume, mais une observation très fine, d'intéressantes figures de femmes et de jeunes filles, une action bien menée. Madame Charles Bigot est assurément d'une nature bien équilibrée, car son œuvre est honnête et limpide.

Beaucoup moins limpide, l'œuvre de M. Camille Mauclair l'*Orient Vierge*. « Le present livre, dit l'auteur dans sa préface, expose, au cours d'une singulière hypothèse politique et sociale, le spectacle d'une haute volonté active, parvenue aux limites de la puissance par la force des armes et l'assentiment de la destinée et rejetée pourtant dans la demence et la déroute par l'ironie des lois invisibles... » Le héros de cette épopée a conquis, par des moyens révolutionnaires, une sorte de dictature universelle, qui lui permet d'entraîner toutes les armées de l'Occident à la conquête de l'Orient. Mais l'Orient, avec ses sortilèges et ses maléfices, ses bayadères et ses almées, prend sa revanche. C'est encore l'antique histoire du mancenillier, mais présentée beaucoup moins clairement que dans les vieux contes. L'ouvrage édité par Paul Ollendorf est dédié a « Alfred Sutro (?) ».

Le public lettre connaît, soit pour l'avoir entendue au Théâtre des Escholiers, soit par les comptes rendus des journaux, la pièce de notre collaborateur Coolus ; l'*Enfant Malade :* c'est une étude, habilement dialoguée, de jeune fille détraquee, que le mariage ne guérit pas, malgré l'extrême condescendance de son mari et le devouement des amis de celui-ci, dévouement qui va jusqu'à le tromper, dans l'espoir de guérir sa femme. La thèse est audacieuse, mais elle est présentée avec une simplicité voulue qui donne un certain attrait à ce tableau de mœurs contemporaines.

Un capiteux parfum de Provence s'exhale du livre de M. Auguste Marin : *La Belle d'Août*, élégamment éditée par Paul Ollendorf. Cela sent les fleurs, les pins, la mer avec — l'avouerai-je — une forte pointe d'ail. Car les compagnons de M. Auguste Marin sont des pêcheurs, daigneux de la terre et de la civilisation, vivant libres et fiers dans leur calongue aux grandes voiles.

La maison Plon et Nourrit, messagère de l'année nouvelle, nous apporte le lot des almanachs, qu'elle a, en presque totalité, centralisés. Malgré l'immense développement de la presse, qui pénètre aujourd'hui jusque dans les moindres et les plus inaccessibles hameaux, l'almanach a conservé sa vogue ; pour le paysan qui n'a pas le temps de lire beaucoup, ces petits bouquins, a couvertures bariolées, bourrés d'anecdotes vieillies et de dessins quelque peu surannés, représentent l'alimentation intellectuelle de ses mois d'hiver, de l'époque où dorment les champs ; il les aime par tradition ; c'est là qu'il a appris a lire — du temps où l'école n'était pas obligatoire — et il y a puisé peut-être de meilleurs enseignements que n'en recueillent ses enfants sur les bancs de « la laique ».

La belle publication de la maison Chaix, *Les Maîtres de l'Affiche*, se continue, toujours amusante et séduisante. A noter, dans le fascicule d'octobre, une curieuse affiche du belge Crespin, et une non moins singulière composition de Dudley Hardy, le célèbre affichiste anglais.

T. G.

A LIRE



Chemins de Fer Paris-Lyon-Méditerranée

LE NUMÉRO DE NOEL

Du FIGARO ILLUSTRE, 1897-1898

paraîtra dans les derniers jours du mois de novembre.

Ce numéro, entièrement illustré en couleurs, est ainsi composé :

LE FOU, par Désiré Malonyay, musique de Carolus Agghazi ; six grandes illustrations en couleurs de Mucha.

MIRACLE D'AMOUR, par René Maizeroy, six illustrations en couleurs de Adrien Moreau.

MONSIEUR PONDERBURY, par Jules Claretie, de l'Académie française ; six illustrations en couleurs de L. Kowalsky.

LES AVENTURES D'UN SAC DE MARRONS GLACÉS, deux pages de dessins en couleurs de Albert Guillaume.

LA MORT DE LA NAIADE, par Emile Pouvillon ; quatre illustrations en couleurs de Laurent-Desrousseaux.

Deux grandes primes hors texte en couleurs, mesurant chacune 84 centimetres sur 64.

FLEURS DE PRINTEMPS, par Artigues.

VISITE DE JOUR DE L'AN, par Garrido.

COUVERTURE :

VIENDRA-T-IL ? par François Flameng.

Ce numéro sera servi aux abonnés sans augmentation de prix.

Le prix de vente pour les acheteurs au numéro en France est de 3 fr. 50, plus 0 fr. 50 pour l'envoi par la poste.

S'adresser a la librairie du *Figaro*, 26, rue Drouot.

TABLES DU "FIGARO ILLUSTRÉ"

MM. les abonnés recevront gratuitement, avec le fascicule de décembre, les tables des matières contenues dans le volume de 1897, ainsi que les titre et faux-titre de ce volume.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro, qui désireraient recevoir ces tables, sont priés d'adresser leurs demandes, avant le 20 novembre, a la librairie du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le prix des tables, titre et faux-titre (8 pages en tout), est de 50 centimes, franco.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50.

ETRANGER, *Union postale :* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50.

(Tarif spécial pour les abonnes du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées a l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur : M. Manzi. — *Le Gérant :* G. Blondin.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod Manzi, Joyant et Cie, Asnières.

LE THÉÂTRE DE LA JEUNESSE

FORAINS ET SALTIMBANQUES

Le Théâtre chez les Forains



VOIR Naples et puis mourir! » — Ce cri du cœur proverbial semble avoir été proféré par un Anglais, désenchanté et spleenétique comme ils le sont tous. A coup sûr, il n'est point tombé d'une lèvre française, surtout parisienne. Un Français, un Parisien, un *Pantinois* ne songe pas à la baie de Naples avant de mourir. Ce qu'il lui faut, c'est la joyeuse fanfare de la gaieté, du bruit et des inoffensives calembredaines. Le jour où le Parisien formulera son suprême vœu, c'est à la triomphante fête de Neuilly qu'il pensera. Il aura une vision de chevaux de bois, de banquistes bavards, de montreurs de « grosses femmes » et de « phénomènes », de musées Tussaud et de théâtres en plein vent : « Revoir la fête de Neuilly et mourir! »

O la foire de Neuilly, la plus bruyante, la plus tumultueuse de toutes! Où vont ces milliers de bourgeois et d'ouvriers, de soldats désœuvrés et de bobonnes en permission, si ce n'est au fameux champ de foire! Ils vont où la joie est possible sans un compte ouvert à la Banque, sans fonds placés sur l'Etat ou quelque grande administration de crédit. La joie, à Neuilly, vous la récoltez pour rien, pour une somme fabuleusement modique. De tirs Flobert en panoramas de l'alliance franco-russe, de femme-serpent en naine de Laponie, d'homme-canon en diseuse de bonne aventure, on tue pittoresquement sa journée entière sans avoir à déposer son bilan. Vive la foire de Neuilly!

Majestueux, radieux, doré par la lumière, l'Arc de triomphe de l'Etoile semble le bon colosse qui guide piétons, cavaliers et cyclistes vers la foire où florissent ingénument Paillasse, Jocrisse, Bilboquet et leurs frères traditionnels. On y trouve encore des... *astrologues!* En dépit du changement des mœurs, leur répertoire n'a pas varié. A peine entré dans la baraque, le long tuyau du magicien vous jette votre destinée dans l'oreille : « 1, 2, 3, 4, vous aurez du bonheur; 1, 2, 3, 4, d'ici à peu de temps votre position changera; 1, 2, 3, 4, cette lettre m'apprend que vous avez contre vous une femme brune; 1, 2, 3, 4, une femme blonde vous fera triompher de votre ennemie; 1, 2, 3, 4, c'est de l'argent, beaucoup d'argent; 1, 2, 3, 4, vous n'en toucherez pas... A qui le tour, messieurs? »

A Neuilly, subsiste encore la tradition de Mangin et de ses crayons. On y rencontre aussi, sans pouvoir échapper à ses alléchantes promesses, le savant chimiste, « membre diplômé de plusieurs Académies », qui détient la vraie pommade à faire pousser les cheveux. Des femmes de forains, mères une fois l'an malgré leurs bizarres travaux professionnels, s'y font briser des tas de pierres sur le ventre; et des lanternes magiques, — il en existe encore! — ne craignent pas de vous initier aux voluptueux mystères du sérail, aux aventures des chercheurs d'or californiens, aux pittoresques épisodes de l'alliance franco-russe.

Diables de forains! ce n'est pas chez eux qu'il faut étudier la diplomatie et l'histoire. Il est vrai qu'à deux pas de là, bien

campé sur ses larges pieds, l'*homme-orchestre* étouffe une partie de « l'explication » à grands coups de cymbales et de grosse caisse. On est jaloux entre confrères, au champ de foire de Neuilly comme dans toutes les sociétés humaines. Les rivalités, quoique contenues, ne s'y traduisent pas moins par quantité de manigances rageuses. Rivalités faciles à comprendre, la lutte pour la vie étant plus dure pour les forains qu'en nulle autre corporation.

Halte-là ! voici des pitres et des clowns.

Entre tous, celui-ci, mélancolique autant qu'un Scapin noir, sous sa casaque rayée à la napolitaine, attire par sa face de carême, son mutisme de cariatide, son regard de philosophe égaré dans le monde forain. O prodige des farcesques professions! à peine quatre personnes sont-elles autour de lui que ce clown endolori devient instantanément le plus folâtre des hommes. Il agite les flammèches de son toupet, se redresse, élargit sa culotte, parle, bavarde, bafouille. Il n'y a plus moyen de l'arrêter!

Les monologues des forains perdent à être décrits. Toute leur saveur tient dans la grimace et dans les gestes. Celui-ci, — un classique! — nous raconte « qu'il a z'eu des parents haut placés : un père sonneur, un grand-père pendu. Il tenait une maison de jeu; la police y descendit et trouva là des *dés faux!* » Longtemps, bien longtemps, le pitre bavarde et ricane. On l'abandonne à la fin pour entrer au *Théâtre de la Jeunesse*, — un théâtre, un vrai théâtre, où l'on joue, avec coupures, les *Mousquetaires au Couvent!*

Les forains sont devenus les plus fermes piliers de l'art dramatique. Qui voudra écrire une histoire complète des Forains, de leurs travaux et de leurs mœurs, devra forcément étudier l'évolution qui s'est produite chez eux dans les dix ou douze dernières années. Cette évolution, on ne peut plus curieuse à suivre, pousse vers le théâtre l'élite des « banquistes ». Les fortes têtes foraines ont parfaitement compris que le public est dévoré d'un ardent besoin de spectacles; et peu à peu, en tâtant le pouls aux goûts du jour, ils en sont arrivés à créer de véritables théâtres, où l'on serre de près l'actualité, tout en conservant le principe d'une action dramatique.

Ce n'est pas que l'ancienne *banque* ait souffert dans ses traditions. Les forains français maintiennent énergiquement les



LA FÊTE DE NEUILLY

bizarres métiers qui ont fait leur gloire. Les avaleurs de sabres et d'étoupe enflammée, les hercules casseurs de cailloux et manieurs de canons, les marchands d'orviétan et d'eau dentifrice, les tirs à la carabine Flobert, où l'on foudroie des pipes et des œufs, les jeux de massacre qui permettent d'écraser le ventre d'un Bismarck de carton ou d'un « Zola candidat » en baudruche, tout cela continue, comme par le passé, à envahir nos promenades « avec permission des autorités publiques. » Mais on peut dire que les forains ont dédoublé leur industrie. Les uns, les purs, les orthodoxes, les *traditionnels*, nous servent l'amusante gamme qui va du chien enfonceur de cerceaux au manège de chevaux de bois. (Quelques-uns de ces manèges coûtent plus de cent mille francs et sont montés par actions.) Les autres, les *progressistes*, conservent intacte la parade, et représentent des ballets, des pantomimes, des farces, des vaudevilles, des drames, voire même des mystères comme *la Passion de N.-S. Jésus-Christ*.

C'est de ces derniers forains, affinés et piqués de la tarentule dramatique, de ces forains ayant cessé d'être les classiques bohêmes d'« à tout coup l'on gagne, » qu'il convient de tirer un croquis spécial. Aussi bien le public va vers eux, jette ses gros sous et ses pièces blanches dans leurs tirelires, se gaudit ou s'émeut, avec une louable conviction, de leurs spectacles pittoresques. Voyons donc ce qu'est actuellement le théâtre chez les forains. Suivons de près cette évolution de l'art dramatique pour petites bourses; rendons justice à tant d'efforts vers la variété, l'amusement et l'émotion à la portée du bon populo.

Tout d'abord, — et j'en demande pardon à mes lecteurs, — il me faut leur rappeler une date, celle de 1596, restée classique dans les annales foraines. Cette année-là, on constatait en pleine foire Saint-Germain, à Paris, la présence d'une troupe de comédiens. La foire Saint-Laurent avait imité, peut-être même précédé, la foire Saint-Germain. Des théâtres temporaires, des baraques vouées pour environ deux mois aux grasses plaisanteries scéniques, aux parades et aux pitreries de tréteaux, s'installaient en plein air, sur le champ forain, pour la plus grande joie des Parisiens. Brioché, le fameux montreur de marionnettes, un des ancêtres de la « banque » moderne, composait l'une des attractions les plus courues, l'un des *clous*, comme nous disons aujourd'hui, de la foire Saint-Germain. « Mais, dit un érudit du siècle dernier, ce n'est qu'en 1678 qu'on commença à y représenter pour la première fois des pièces de théâtre. La plus ancienne que l'on connaisse est intitulée *les Forces de l'Amour et de la Magie*. C'est un divertissement comique en trois intermèdes, ou plutôt un mélange assez bizarre de sauts, de récits, de machines et de danses. Ces sortes de pièces étaient représentées par des sauteurs qui formaient différentes troupes. On en comptait trois principales en 1697. » On connaît les noms de ces *impresari* forains : ce sont les sieurs Alard, Maurice et Bertrand.

En mettant à profit les ressources de la province, en appelant à eux les comédiens en disponibilité, les clercs de procureurs parisiens en rupture d'écritoire, ces habiles entrepreneurs réussirent à former de vrais artistes. N'en déplaise aux réguliers de l'art, aux pontifes de l'Académie royale de musique, c'est à la foire, en plein vent, entre quatre planches de sapin et autant de chandelles, qu'est né l'opéra-comique, le premier de nos genres « nationaux » après le vaudeville. Bientôt, ces théâtres se disciplinèrent à un tel point que le beau monde ne dédaigna pas d'y venir, lassé qu'il était un peu des solennités et des pompes des grands théâtres royaux. Après la Régence, le mouvement dramatique forain donna naissance à toute une joyeuse école littéraire, aux premiers rang de laquelle éclatent les noms de Le Sage, de Favart, de Piron, de Panard, de Fromaget. Écrire pour le théâtre de la foire était le rêve, l'idéal de bien des auteurs. Ce n'est pas que le profit fut très grand, que les « droits d'auteur » donnassent la fortune; mais une sorte de popularité s'attachait à ceux dont l'arlequinade, la pasquinade, la parade, la farce ou la pièce mêlée d'ariettes avait réussi. C'était, pour l'époque, une excellente publicité; et tel auteur, enhardi par les applaudissements récoltés à la foire Saint-Germain, allait frapper

à la porte des « Comédiens ordinaires de Sa Majesté » et réussissait à se la faire ouvrir.

Les théâtricules ne bornaient point là les services qu'ils rendaient à l'art dramatique. Non contents de lancer des auteurs, de révéler des talents, ils alimentaient encore l'interprétation de leurs grands frères permanents. Un directeur de l'Opéra ou de la Comédie Italienne était-il embarrassé pour combler les vides de sa troupe? vite, il allait faire un tour à la foire Saint-Germain ou à celle de Saint-Laurent. Aucun Conservatoire n'étant là pour lui fournir ses lauréats, force était au directeur de cueillir les vocations et les tempéraments aux lieux mêmes où ils abondaient le plus. La fameuse Sallé, la danseuse-étoile du dix-huitième siècle, la cantatrice Petitpas, les célèbres Paghesi et Romagnési sont des produits du champ forain. C'est à la foire Saint-Laurent que florissait Nicolet, cet équilibriste et montreur de marionnettes qui a enrichi notre langue d'un proverbe : « De plus en plus fort, comme chez Nicolet. » Ayant eu l'honneur de jouer devant Louis XV et la Du Barry, Nicolet fut autorisé à baptiser sa baraque d'un nom ronflant : *les Grands Danseurs du Roy*. Ses affaires marchèrent si bien par la suite, qu'il put faire construire et exploiter deux théâtres réguliers, en dehors de la saison des foires. Ce n'est pas seulement en politique que le boniment mène à tout.

Les gazettes du temps nous ont conservé les titres de quelques-unes des attractions de la foire Saint-Germain. Le document est amusant. On donnait : « Sur le théâtre des Grands Danseurs de corde, la *Récréation militaire*, pantomime nouvelle: sur le théâtre du sieur Bienfait, au bout de la rue Mercière, *le Rossignol*, précédé de marionnettes; chez le sieur Prévôt, rue de la Lingerie, *les Plaisirs du Gaillard-Bois* ou le *Baccanal anglois*, suivi de *la Gibeciere dévoilée;* chez le sieur Myoli, vénitien, une *Académie* (sic) *de Singes et de Chiens* » faisait « des tours de force



LA FÊTE DE L'ESPLANADE DES INVALIDES

extraordinaires. » On ne nous dit point si cette Académie comptait quarante membres et si elle se recrutait à l'élection.

Quelquefois, les directeurs des théâtres d'État, mélancoliquement affectés par la baisse de leurs recettes, furieux de voir le roi, la favorite, les ministres, la cour et le beau monde plus assidus aux théâtres de planches qu'à ceux de pierre et de marbre, entraient dans d'atroces accès de colère et remuaient ciel et terre pour obtenir la fermeture des scènes foraines. Les irréguliers, les bohêmes, ces pelés et ces galeux de l'art théâtral, étaient, à entendre les pachas subventionnés, la cause de leur déconfiture. Mais le public, la cour, la ville, le lieutenant-général de police lui-même soutenaient le chariot de Thespis, qui avait su les amuser, et lui laissaient accomplir, chaque année, ses deux mois de carrière dramatique. Finalement, le mouvement théâtral parti des deux plus célèbres foires parisiennes se traduisit par la création d'un genre, d'un répertoire, et aboutit, de 1815 à 1821, à la fondation de cinq théâtres permanents : le Spectacle acrobate de Madame Saqui, les Funambules, berceau de la gloire du grand Deburau, le Théâtre d'enfants de M. Comte — où, dit finement Théodore de Banville, les petits acteurs s'étiolaient tandis que les petites actrices embellissaient à vue d'œil, — le Théâtre du Luxembourg, que le quartier latin étiqueta *Bobino*, et le Petit-Lazary.

Les forains d'aujourd'hui reprennent la vieille tradition de Saint-Germain et de Saint-Laurent. Ils ont voulu être de leur temps, qui voit naître tant de théâtres *à côté;* et bravement, crânement, en gens bien décidés à conserver la clientèle de la capitale, de la banlieue et des provinces, ils ont restauré le chariot de Thespis sur les divers champs de foire où les parque l'autorité. La pantomime, la parade, la folie-vaudeville ne constituent que les secondes flèches de leur arc. C'est à de véritables pièces qu'ils s'attaquent, à des ballets, à de minuscules opéras, à des drames, à des mystères : la *Voyante du Paradis*, le *Ballet des Fleurs*, la *Vie de Jeanne d'Arc*, *la Passion*. Et ces spectacles, si divers, si opposés, qu'on croyait à jamais interdits aux modestes imprésarios de la foire, constituent des délassements pleins d'intérêt, de savoureux régals, où le public se complaît et s'attarde. Le succès a répondu à tant de naïfs efforts, le succès est venu. A la fete des Invalides, à la fête typique de Montmartre, la plus joyeuse de toutes, entre la place Clichy et le boulevard Magenta, sur l'immense ligne des boulevards jadis « extérieurs », les théâtres abondent. La statue du maréchal Moncey voisine avec les ballets castillans de *Palace Théâtre*, et les lazzi, les calembredaines, les chants des artistes forains jettent l'insomnie dans les dortoirs de Saint-Lazare. Le Théâtre a complètement repris possession des régions du boniment et de la banque, — évolution bien digne d'une époque où tout le monde est un peu pitre et comédien amateur.

La grande foire de Montmartre s'ouvre le 1er novembre et dure vingt jours. Celle du 14 juillet n'a que huit jours d'existence. Mais la préfecture de police ne tient pas rigueur aux forains. Généralement, elle leur accorde une légère prolongation, surtout si le temps ne leur a pas été propice. On conçoit aisément que cette faveur force les entrepreneurs de spectacles forains à une certaine reconnaissance morale. Ils évitent avec soin tout conflit entre eux et l'autorité, laquelle tient toujours suspendu sur leurs

têtes ce sabre de Damoclès qu'on nomme « le retrait d'autorisation », autant dire la misère.

Théâtres ou théâtricules, ils sont soumis à la censure au même titre que leurs confrères permanents. Certes, Anastasie s'est adoucie depuis la Restauration, où, plus cléricale que le roi, s'effrayant, dans une pièce, d'une salade de barbe de capucin, elle écrivait en marge du manuscrit : « Ceci n'est pas convenable, il faut choisir une autre salade. » Elle n'en est pas moins méticuleuse, et récure gravement le verre de ses lunettes lorsque la gent foraine lui soumet ses scénarios. Quelques-uns de ces spectacles en plein vent échappent, d'ailleurs, à la redoutable investigation de la censure. Voici, par exemple, le *Théâtre-Cirque Miniature Corvi*, où les acteurs sont des singes, des chiens, des chèvres et des chevaux savants. On représente là des saynettes dont la succulente bouffonnerie eût fort réjoui La Fontaine, Florian et Charles Nodier. Cela débute par un repas d'animaux, continue par une tentative d'empoisonnement, le jugement du coupable, un chien noir, défendu par un



« avocat » de même robe, qu'un singe condamne à mort, qu'on fusille et aux obsèques duquel on procède solennellement. L'intelligence des acteurs, quadrupèdes et quadrumanes, s'y montre surprenante. M. Corvi, un des plus beaux hommes des champs forains, a succédé à sa mère pour l'exploitation de ce spectacle de transition, la joie des bébés montmartrois.

J'ai dit que les forains suivent l'actualité de très près et n'en veux pour preuve que ce théâtre spécial, vraie baraque à mysticisme, où la *Voyante du Paradis* offre à tout venant, pour un prix très modique, ses plus fraîches révélations. Une grande bande de calicot, dès l'entrée du théâtre, vous promet « l'apparition de l'Ange Gabriel et ses dernières prédictions »; puis elle ajoute imperturbablement : « Le Créateur, *idéalisant son œuvre si parfaite*, a accordé UN SURSIS pour la fin du monde par l'intermédiaire de l'Ange Gabriel ». Pour un ange influent, en voilà un. Lorsque l'ange est descendu de son trépied, — l'ange est une grande et belle fille, bien charpentée, qui s'exhibe, en tunique blanche, à l'entrée, pendant les entr'actes, — le public est appelé à contempler « les Beautés de la Lyre », un essaim de jeunes femmes dont les poses font songer à de timides « tableaux vivants ». Ouvriers et apprentis, bourgeoises et cuisinières, soldats du train, badauds de tout âge et de toute profession pénètrent volontiers dans l'asile de la pythonisse. L' « ange Gabriel », toujours conciliant, leur affirme que la fin du monde n'est pas encore pour l'an qui court.

Palace Théâtre! A deux pas du cimetière Montmartre, ces mots flamboient et accrochent l'œil. Sur la porte, des danseuses en basquine et jupe courte évoluent avec grâce et lenteur, pendant les moments de répit que leur laisse le bonisseur. Ce dernier est un véritable artiste en sa spécialité, un maître du coq-à-l'âne, de la nasarde et du calembourg par à peu près. Vêtu en clown, nez cramoisi et face blanche, il déride sans peine la foule. Souvent même, honneur bien dû au talent, Monsieur le directeur ne dédaigne pas de passer l'habit pour venir donner la réplique à son bonisseur. Comme toujours, l'homme au boniment vous promet des merveilles, dont il fait l'énumération à grand renfort de drôleries, de cabrioles et de sifflements aigus. De temps à autre, il s'interrompt, — le Titien laissait bien tomber son pinceau! — et prend un lopin de la joie générale. *Vous risez! glapit-il en regardant fixement ses auditeurs, vous risez! vous allez entrer.* Et l'on entre, — 1 franc les premières, 75 centimes les secondes, 50 centimes le dernier rang, — et l'on accapare les banquettes pour ne rien perdre du spectacle promis.

L'Ange Gabriel n'est pas seul à la mode. Le *Théâtre Charles Delavacquerie*, dont l'amusant fronton mérite un regard, s'attaque crânement à un vaste sujet historique : la Pucelle d'Orléans, une éternelle actualité. *La Vie de Jeanne d'Arc* fait le maximum, en dépit d'une mise en scène rudimentaire et d'une interprétation à l'avenant. Ne soyez pas difficiles sur ces deux articles; le gros public, lui, ne l'est pas. Il l'est d'autant moins que, en guise de parade, dès le seuil de son théâtre, M. Delavacquerie l'aguiche et le distrait par deux gentes personnes, deux pseudo-sœurs Barisson.

C'est à la fête des Invalides que j'ai fait connaissance avec le *Musée Lauret*, lequel, en réalité, est un théâtre de drames et d'actualités mystiques. *Un voyage à Lourdes*, les *Visions de Bernadette*, voilà deux curiosités offertes par cette entreprise dramatique, l'une de celles qui caractérisent le mieux la poussée des forains vers le théâtre proprement dit. Chez Lauret, la pièce de résistance n'est autre que *La Passion, le Christ condamné à mort!* Cette admirable tragédie du Calvaire, ce mystère poignant, naïvement traduit par la mimique de ses interprètes improvisés, exempts de toute pose, pleins de conviction et de bonne volonté, ne cesse pas de plaire aux foules, en quelque pays que ce soit.



A LA FOIRE AU PAIN D'ÉPICES

La Passion attire toutes les classes, toutes les couches de la société. Certainement les vieilles dames, les petites ouvrières, les enfants sont en majorité sur les banquettes, mais cherchez bien... Regardez partout, et vous trouverez aisément des bourgeois ayant pignon sur rue, des commerçants cossus, des rentiers flanqués de leur famille. Ce genre de public, qui va pourtant dans les théâtres les plus huppés, ne sourit nullement des modestes accoutrements, des humbles costumes de Ponce Pilate, du centurion et des soldats chargés d'escorter le Christ. L'intérêt du mystère se maintient jusqu'au bout, tant l'action saisit l'âme et l'esprit du spectateur. Rien n'est plus simple, ni plus près de la nature; mais aussi c'est bien là le vrai théâtre populaire, le théâtre des « moralités » et des « mystères », le théâtre qui va de Rutebeuf à Gringoire, en passant par Blanchet et Nicole de La Chesnaye. *La Passion*, telle que la joue le Théâtre Lauret, équivaut à une saisissante évocation du moyen âge, et l'on se



LA « PASSION », AU THÉÂTRE LAURET

prend à songer que les fameux *confrères de la Passion* ne la jouaient peut-être pas plus sincèrement dans les sacristies de nos cathédrales.

Ce drame sacré, je l'ai revu depuis au champ de foire de Montmartre, et il m'a laissé la même vive impression.

Dès la porte, de grands gaillards barbus et moustachus, figurants de fraîche date, le trop plein des ateliers voisins, défilent, costumés en guerriers romains, lance au poing, sous les yeux d'un public crédule. Ne souriez pas de ces casques trop luisants, de ces cuirasses mal portées, de ces tuniques trop ballantes. Entrez hardiment et dévorez *la Passion*. L'arrestation de Jésus, sa comparution devant le procurateur, son départ pour le Calvaire, la superbe scène de la chute sous le poids de la croix vous diront combien les esprits les moins cultivés eux-mêmes sont artistes, involontairement, pourvu qu'ils atteignent à une certaine dose de sincérité. L'aspect est grandiose parfois, et l'attitude des acteurs — Jésus, Madeleine, le charitable Simon, les soldats, les saintes femmes — ne heurte en rien l'impression, la tragique secousse que vous recevez. Oui, cette étonnante scène de la « Sainte Face », dans *la Passion* d'un champ de foire, m'a fait songer à la prodigieuse toile de Rubens, *le Christ montant au Calvaire*, du musée de Bruxelles, où le mouvement des personnages et la couleur ont tant d'éloquence. J'ai pensé encore à un autre chef-d'œuvre, le vieux calvaire de Plougastel, qui raconte la Passion dans une sorte de poème de pierre, et dont les personnages frustes, grossièrement taillés, donnent une si troublante sensation de sincérité et de poésie.

Véritablement, c'est là du bon théâtre. Shakespeare, à l'origine, était aussi humble; et le drame, tel que le comprennent les forains, repose enfin le public des aigres carabines Flobert et surtout des énervants chevaux de bois.

TANCRÈDE MARTEL.

Les Dompteurs

Les dompteurs sont aujourd'hui les rois de la foire ; les Bidel et les Pezon, millionnaires aujourd'hui, bâtissent aux environs de Paris de somptueuses villas qui font l'admiration des naturels d'Asnières et de Montreuil.

La villa de Bidel à Asnières a été trop souvent décrite pour que je croie utile de la signaler aux promeneurs parisiens, qui la reconnaissent entre toutes à sa grande grille dorée, ornée de têtes de lions ; malgré la gaieté des briques roses et blanches dont elle est bâtie, les importants communs qui la flanquent au delà des pelouses, à droite et à gauche, ses écuries, ses remises et son pavillon affecté au concierge et aux domestiques, lui donnent des allures de château.

Le châtelain d'Asnières est d'ailleurs un artiste de goût, qui aime à s'entourer de belles choses : il ne s'en remit à personne du soin de composer le riche ameublement de son salon, qui est de pur style Louis XV, et le boudoir de sa fille est une merveille d'art. On y entend d'excellente musique, exécutée par les doigts agiles de Mademoiselle Bidel, une pianiste virtuose de premier ordre, dont son éducation et son instruction parfaites font une des jeunes personnes les plus aimables qui soient. Bidel a demandé à Madame Rosa Bonheur la décoration des panneaux de sa salle à manger, et la grande artiste y a peint une famille de lions qui restera une de ses plus belles œuvres.

Mais c'est au milieu de ses fauves qu'il faut voir le maître dompteur, et non point au repos dans sa villa d'Asnières, et je trouve infiniment plus intéressante son installation de campement, ses sept ou huit voitures-caravanes qui suivent par toutes les contrées d'Europe, soit sur les routes, soit par trains de chemins de fer, la longue série d'immenses cages à fauves qui forme sa ménagerie, unique au monde, en qualité et en nombre.

Tout au fond de la rue de La Chapelle, au milieu des noirs wagons de marchandises, des poteaux télégraphiques, des signaux multicolores, des locomotives mugissantes, sur une ligne écartée de la gare annexe du Nord, je surpris l'autre jour, dans la

luxueuse salle à manger de l'une de ses voitures caravanes, le dompteur Bidel déjeunant en famille.

Dans quelques heures on allait partir en tournée pour les Pays-Bas, la Belgique, l'Autriche, et une armée de garçons de ménagerie aidait quelques douzaines d'employés de la Compagnie du Nord à charger sur les trucs d'un train spécial, dont chauffaient déjà les deux locomotives, les quarante fourgons d'où partaient de temps en temps de sourds grognements d'ours polaires et de terribles rugissements de lions de l'Atlas.

Par la porte à deux battants ouverts de sa salle à manger roulante, où l'on avait accès au moyen d'un escalier léger à rampe de cuivre doré, Bidel surveillait la manœuvre; et c'était un spectacle curieux que celui de cette oasis de luxe, perdue au milieu des noires fumées de la gare aux marchandises; de cette réunion élégante de convives dans une salle étroite, il est vrai, mais toute boisée de chêne finement sculpté, décorée de faïences anciennes et de tableaux de prix, où la table était chargée de porcelaines rares, de cristaux étincelants, d'argenterie et de vermeil artistiquement ciselés, de mets délicats et de vins des grands crus de France, servis par des domestiques à la tenue parfaite.

Dans son train de caravanes, Bidel compte aussi un cabinet de travail qui lui sert de salon pour recevoir les délégués des villes désireuses de voir quelque grande kermesse s'installer dans leurs murs. C'est, en effet, soit à Bidel, soit à Pezon que l'on s'adresse généralement pour avoir, en telle ou telle ville, une foire extraordinaire, hors tournée.

Ils sont en quelque sorte les impresarios responsables des agglomérations de troupes foraines: c'est avec eux que traitent les représentants des villes où se tiennent les grandes kermesses, et c'est dans ce confortable cabinet, représenté par une de nos gravures, que se passent les traités, que se donnent les signatures, que se contractent les engagements entre les principaux chefs de groupes banquistes et les délégués des municipalités.



LES « ROULOTTES DE BIDEL » — SALLE A MANGER, OFFICE ET CUISINE

La suite des caravanes de Bidel se compose naturellement de plusieurs chambres à coucher pour son fils, sa fille, sa sœur et le logement des domestiques personnels, des gardiens et cornacs de la ménagerie, enfin des conducteurs, des paletreniers et garçons d'écurie. Les écuries de voyage de Bidel comprennent une cavalerie très nombreuse, car la moitié des parcours se fait sur route, et les chevaux attelés aux fourgons de la ménagerie et aux voitures-caravanes remplacent alors les locomotives.

Chacune des voitures-caravanes réservée à Bidel et à sa famille est portée sur des ressorts d'une extrême souplesse, qui évitent les moindres cahots : la hauteur de plafond est de 2 mètres 50 à 3 mètres, la largeur de 2 mètres 40, la longueur de 6 a 7 mètres. Avec de pareilles dimensions, on obtient des pièces saines, aérées, où l'on peut réunir tous les éléments du confortable le plus parfait.

En confortable, les voitures-caravanes des Bidel et des Pezon ne le cèdent point aux fameux wagons-salons des trains présidentiels si souvent décrits; l'élégance y est sans doute moins parfaite, moins solennelle, mais elle y est plus intime, plus familiale, plus chaude. Toutes les voitures communiquent entre elles par des portes de fond et sont reliées par des sonneries électriques et des fils téléphoniques.

Il est d'ailleurs des suites de caravanes d'amateurs ou de grands forains dont chaque voiture peut coûter, ameublement compris, de vingt-cinq à trente mille francs; cela vous représente, à raison d'une pièce par voiture et pour une installation complète, comprenant salon, salle à manger, chambres à coucher, salle de bain, fumoir, cuisines, logements de domestiques, quelques centaines de mille francs, le prix d'un hôtel à Paris, sans compter les écuries!

C'est a Neuilly surtout qu'on peut visiter ces installations; à Neuilly où chaque année se réunissent les grands forains.

Cette grande foire qui fut toujours la plus élégante a été aussi le théâtre des drames les plus émouvants. L'an dernier Marc, le « dompteur mondain » y fut déchiré par les griffes d'un lion furieux, tandis que deux lionnes affolées par le sang lui labouraient les reins à pleine gueule. Marc parvint à maîtriser ce trio à grands coups de fouet et put sortir de la cage avant de s'évanouir. Peu de temps après il reprenait ses exercices. car les blessures en apparence terribles qu'il avait reçues n'étaient pas graves.

C'est à Neuilly que j'ai vu la terrible lutte de Bidel contre son lion à crinière noire, le fameux Sultan, qui a fini dernièrement de bien triste façon. Dans la grande cage centrale de la ménagerie, Bidel à coups de fouet faisait travailler depuis quelques minutes Sultan et Néron, un camarade qui lui non plus n'avait pas l'air commode. Tout à coup le dompteur glissa sur le parquet et perdit l'équilibre : Sultan le voyant à terre bondit sur lui et d'un puissant coup de griffe lui cramponna la nuque. Néron à son tour s'avançait en rugissant, mais lentement et avec prudence. Bidel était perdu : il demeura quelques secondes qui nous parurent interminables, immobile sous la griffe de son mortel adversaire. Mais au moment où Néron allait intervenir pour un dénouement que l'on sentait inévitable, d'un brusque tour de reins où se révélait toute sa force extraordinaire, Bidel fit lâcher prise au lion jusque là vainqueur ; d'un regard, il repoussa l'autre jusqu'au fond de la cage ; enfin il se redressa la face, le cou, le buste inondés de sang, l'œil tragique, l'attitude menaçante, le fouet levé, et Sultan et Néron en rampant sortirent de la cage par une porte basse sans que leur maître eût fait un nouveau geste, eût proféré le moindre cri. Tandis que les gradins croulaient sous les applaudissements et que les aides de ménagerie se décidaient un peu tard à porter secours au dompteur, Bidel impassible saluait et se retirait. Ses blessures étaient terribles; il fallut plusieurs mois pour les guérir et les cicatrices en sont effrayantes : dix années après le drame, elles témoignent de ce qu'il put être.

Bidel eut de nouvelles rencontres avec Sultan qui jamais ne lui pardonna sa victoire, mais qui n'osa plus tenter une nouvelle lutte avec celui qu'il avait tenu sous sa griffe et qui était parvenu à s'arracher à son étreinte et à le châtier de ses velléités de révolte et de domination. Sultan, ai-je dit, a fini misérablement: il dépérissait à vue d'œil, un mal inconnu le rongeait et lui arrachait de lamentables rugissements. Son maître eut pitié de lui : deux gouttelettes de cyanure de potassium le foudroyèrent. L'autopsie, pratiquée par le docteur Strauss. établit que Sultan était atteint de tuberculose au dernier degré. La voix de Bidel tremble un peu quand il raconte la fin de son lion favori : il avait trouvé en Sultan un adversaire vraiment digne de lui. Les autres, lions, tigres, panthères, hyènes, il les fouaille avec dédain et les traite du bout de son fouet comme un troupeau de mauvais chiens hargneux. « Cet homme dont la bravoure est vraiment incomparable, me disait Adrien Marx, qui garde à Bidel une vieille amitié, mêlée d'admiration, ne sent quelque répugnance à la lutte que lorsqu'il s'agit de combattre un fauve chétif, difforme et mal venu. Il recherche les plus beaux lions et les tigres les plus sauvages débarqués à Anvers et à Marseille. Malheureusement les captures de fauves puissants, arrivés à toute la splendeur de l'âge de force sont rares. Quelques-uns des lions qu'il fait travailler devant le public sont nés et ont été élevés à la ménagerie. Or, Bidel m'a déclaré n'avoir jamais eu peur quand il s'est trouvé en face de grands fauves rugissants et furieux de l'Atlas; il m'a affirmé n'avoir pas perdu une minute son sang-froid le soir de la fameuse lutte avec Sultan à Neuilly; mais il m'a avoué qu'une de ses bêtes, une seule, l'avait inquiété depuis quarante ans qu'il combat contre les animaux les plus féroces, et il me la montra : c'était un lion avorton et cagneux, au regard louche, à l'attitude vile, une méchante bête, née à Montmartre et élevée dans les faubourgs de Paris.

« Bidel doutait de la puissance de son regard sur ce malingre animal à l'œil fuyant et c'est par le regard, vous le savez, qu'il dompte ses fauves. Les coups de fouet sont destinés seulement à les étourdir un peu par le bruit, de même que les cris et les menaces de la voix ; mais jamais Bidel n'a effleuré du bout de la

mèche de ce fouet dont il paraît cingler ses lions et ses tigres, le moindre d'entre eux.

« Les fauves subissent la fascination du dompteur qui dès qu'il entre dans leur cage, rive sur eux son regard avec toute la force de sa volonté. Ce regard, ils le sentent peser sur eux sans le voir, ils lui obéissent, et Bidel n'a pas d'autre moyen de dompter ses lions et ses tigres.

« Pezon use du même procédé, mais sa mise en scène est tout autre : tandis que Bidel donne le spectacle d'une lutte effrayante, d'un combat terrible, Pezon, où plutôt ses élèves, car le vieux Pezon a pris sa retraite, font accomplir à leurs fauves des tours de force et des cabrioles de chiens savants. Quoi qu'il en soit ces animaux assouplis à traverser des disques en papier, et à sauter des obstacles, à servir de canapé à leur maître et à lui lécher les bottes sont toujours dangereux sous leurs allures patelines et jamais Pezon n'a été sûr d'aucun d'eux, pas même de son célèbre lion Brutus qui paraissait être de la meilleure pâte du monde et qui eût rendu des points en douceur à un agneau. Un amateur qui était entré avec Pezon dans la cage de Brutus disait en sortant : « Ma foi, je l'avoue, j'ai eu grand peur... « des puces ! » Pezon, qui connaissait mieux son lion, avouait qu'il n'avait jamais mis sa tête dans la gueule de l'énorme fauve avec l'assurance de la retirer ! »



LES « ROULOTTES » DE BIDEL. — SALON ET CHAMBRE A COUCHER

A côté de Bidel et de Pezon, ou à leur école, se sont formés tous les grands dompteurs dont les noms sont aujourd'hui une garantie de succès pour les foires où ils viennent en représentations : Adrien et Edouard Pezon, Letort, Marc, le couple hongrois Spessardy, Emmanuel.

CHARLES DAUZATS.

La Vie Foraine

On ne sait plus voyager aujourd'hui, me disait M. Chabot de Gironville, gentilhomme-banquiste, qui jouait encore la comédie l'année dernière à la foire du Trône, on ne sait plus voyager! Nous seuls, banquistes ou petits forains, en nos caravanes qui, au pas lent des chevaux et des mules, traversent les provinces, franchissent les frontières,



caressent toutes les grandes routes, les belles routes libres, où l'air est pur, le soleil ardent, la tempête terrible, d'où l'on admire, d'où l'on a le temps d'admirer la campagne ou le ciel étoilé, nous seuls, nous savons goûter les plaisirs, la poésie des voyages. Oh! la vie nomade et vagabonde, la surprise des réveils en des sites insoupçonnés la veille, et les longues stations d'été sous les épais ombrages de forêts que ne traversent jamais les touristes, semeurs de banalité, et l'étape en haut de la montagne, sur les sommets que n'atteint point la fumée de vos locomotives, monstres qui vous emportent à travers les beautés de la terre sans vous les laisser admirer.

« Vous passez de Pau à Paris en un jour, villes, villages, montagnes et vallons fuyant dans un brouillard derrière les glaces de votre sleeping, et tout ce qui n'est pas sur la ligne de votre train d'enfer échappe même à ce regard furtif et vague. Où est le pittoresque en un pareil voyage? L'hôtel que vous avez habité à Pau est identique à celui qui vous avait hébergé l'autre année à Nice. Les excursions? Quelques lieues en rond autour de la ville, avec des étapes prévues, indiquées dans tous les guides, et dont on reconnaît les sites sans les avoir jamais vus tant ils ont été décrits!

« On ne sait plus voyager, vous dis-je, comme voyageaient nos pères, le long des grandes routes, le bâton à la main et la besace sur l'épaule; ou bien à cheval sur une haquenée à l'amble doux invitant au sommeil pendant les heures chaudes et permettant d'admirer l'œuvre de Dieu répandue tout autour du chemin pendant les heures d'aube ou de crépuscule, de noter d'un regard charmé la gamme des nuances s'étendant sur les prés jusqu'au fond des vallées, sur les forêts jusqu'au sommet des monts, depuis la fraîche et jeune lumière du soleil du matin jusqu'à la vesprée; ou bien encore, à la rigueur, en diligence!..

« En diligence! Il est de bon ton aujourd'hui de rire des vieilles guimbardes qui voituraient nos pères sur toutes les routes de France, et l'on trouve, à certaines tables d'hôte de province, des commis-voyageurs qui font des mots sur la diligence. Pourtant n'était-il pas moins ridicule de voyager en ces guimbardes-là à travers les glaces desquelles les sites défilaient assez lentement pour qu'on pût en percevoir les beautés et le charme, que de s'enfermer en ces boîtes que l'on appelle les wagons, et de se faire cahoter, véritable colis vivant, contre leurs parois plus ou moins mal capitonnées, durant de longues heures de détention, les poteaux télégraphiques se succédant vertigineusement à la portière du compartiment-cabanon comme les grilles d'une interminable cage, avec la sensation obsédante d'une chute en avant et la crainte d'un arrêt brusque d'une collision, d'un effroyable craquement d'os et de poutres subitement rompus?

« Et les aventures de route? Aujourd'hui c'est l'effondrement d'un tunnel, c'est le déraillement, la chute dans un précipice, c'est pour le moins la rencontre de deux express à l'air libre et l'écrasement au clair de lune ou en plein soleil. Jadis c'était le passage d'une armée revenant de quelque victoire ou partant en guerre, drapeaux au vent et musique en tête; c'était, à l'auberge, quelque amourette et parfois le début d'un roman dont on renvoyait la suite au retour; c'était la découverte d'un langage, de mœurs, de costumes, de bibelots tout différents de ceux que l'on connaissait en sa ville et en sa province; c'était la variété des impressions dans la variété des milieux. C'est, aujourd'hui, dans un décor presque identique, de Londres à Pétersbourg, de Madrid à Berlin, de Brest à Marseille et de Nancy à Tarbes, la monotone, la décevante uniformité.

« Vous ne vous attardez un peu qu'aux grandes villes, aux chef-lieux indiqués par vos guides, et c'est dans les villages seulement qu'on trouve désormais la diversité.

« Nous seuls, forains, nous goûtons le charme de cette diversité, confortablement installés en nos caravanes et en nos roulottes, nous arrêtant tantôt ici, tantôt là, au gré de notre fantaisie.

« Eternellement nomades, nous allons par le monde, emportant le souvenir de la mère patrie au fond de notre cœur, transportant de ville en ville, de hameau en capitale, nos dieux, notre foyer, notre famille, aimant sous tous les cieux, naissant, vivant, mourant ici ou là, au grand air de la liberté, sous le bon regard de Dieu...

« J'ai parcouru le monde du Nord au Sud, de l'Occident à l'Orient. J'ai traversé l'Europe dans tous les sens et aussi l'Amérique; j'ai fait la parade en certaines contrées asiatiques et bonimenté au milieu des smalas arabes ou devant quelques peuplades de nègres africains. J'ai vécu dans l'empire de Ménélik et l'on m'a vu à Canton, à Tokio comme à Calcutta, à Téhéran, à Saint-Pétersbourg, à Rome, à Séville et à Christiania.

« J'adore les voyages, l'imprévu, et j'ai soif de science recueillie par les grands chemins. Je connais, vous dis-je, tous les pays du monde : il ne me resterait à parcourir que les régions inexplorées échappant encore à la géographie pour vous dé-

crire aussi facilement, aussi exactement que l'intérieur de ma roulotte, le globe terrestre sur lequel nous voguons à travers l'espace, à notre place dans le grand système solaire. Mais je me sens déjà vieux et je laisse aux jeunes gens les âpres plaisirs de l'aventure en des contrées vierges que ne foule jamais le pied d'un homme civilisé.

« Mon regret de vieillir s'atténue par l'idée que si je pouvais encore accomplir ces découvertes, jouir de ces explorations nouvelles, je serais pourtant condamné à demeurer sur notre petite planète, spectateur impuissant du roulement des mondes, de ces mondes sur lesquels Dieu sema d'autres merveilles que nous ne connaîtrons jamais et que nous devinons à peine à la lumière de ses soleils.

« C'est pourquoi, monsieur, content de mon sort, je déclare que mes pareils, que les banquistes, que les forains, que les saltimbanques, si vous voulez les appeler ainsi, que les queues-rouges et les pitres sont les plus libres des hommes et les plus heureux, les plus nobles aussi. Tout homme ici-bas relève d'un homme ou d'un groupe, est esclave d'un intérêt ou d'un caprice. Il n'agit que dans le but de satisfaire telle volonté supérieure, le plus souvent brutale et stupide, de laquelle dépend son honneur, son bonheur, son argent, sa vie. Nous, du moins, nous faisons la parade quand il nous plaît et devant qui bon nous semble. Vivant de peu, nous dédaignons de mendier des applaudissements et des gros sous, toujours satisfaits de ce que l'on nous donne, peu ou prou. Si nos pitreries paraissent déplaire ici, point ne nous chaut : elles plairont à la ville prochaine. Nous ne dépendons pas du public qui vient à nos foires, car s'il troque un morceau de pain contre notre gaieté, ce n'est pas de lui que nous tenons notre bien le plus cher, la vie errante et libre ! »

Ainsi parlait M. Chabot de Gironville, comédien banquiste, dont les origines sont, avec celles de son collègue Romain Mouton, les plus anciennes dans le monde forain de notre temps, car Chabot de Gironville et Romain Mouton descendent tous les deux de comédiens et de pitres qui faisaient la joie des sujets de Louis XIII et de Louis XIV aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent.

M. Chabot de Gironville est un banquiste de la vieille école, et il faut rabattre un peu de l'enthousiasme que pourrait susciter le récit qu'il nous a fait de la vie foraine pour voir exactement ce qu'elle est aujourd'hui. Par exemple, le dédain de la fortune n'est point aussi complet chez nos banquistes que l'affiche ce vieil artiste amoureux de grand air et de ciel bleu.

Est-ce que le goût des fêtes foraines est plus répandu depuis quelques années et plus fort qu'autrefois? Est-ce que les spectacles de la foire sont plus attrayants, plus curieux, se rapprochent davantage de ceux que l'on nous offre à des prix beaucoup plus élevés dans nos théâtres des boulevards? Je ne saurais le dire. Mais ce qui est certain, c'est qu'on fait maintenant fortune à la foire, c'est que maint directeur de théâtre boulevardier envie les recettes des Delille et des Corvi, des Pezon et des Bidel; c'est que l'exploitation des kermesses est si productive que les gros capitalistes et les Sociétés par actions prennent petit à petit la place des banquistes, établissent des carrousels, des cirques, des chevaux de bois, des musées de cire, des ménageries, réalisant ainsi de superbes bénéfices et distribuant des dividendes magnifiques.

C'est M. Philippe, administrateur de l'Union syndicale des industriels forains, qui nous dénonçait dernièrement cette invasion des champs de foire par les capitalistes, cette menace des banquiers aux banquistes.

Au reste, que nos kermesses soient exploitées par des banquistes de profession ou par des Sociétés financières, leur installation, leur fonctionnement, leur matériel supposent un roulement de fonds considérable.

Voulez-vous avoir idée de ce que coûte seulement le matériel de nos foires parisiennes? Vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil sur les annonces de l'*Industriel forain*, organe hebdomadaire des banquistes : vous y verrez qu'un « tunnel Saint-Gothard » d'occasion ne coûte pas moins de 30,000 francs et que le prix d'un manège de vélocipèdes ou d'un petit « carrousel-vagues » peut varier de vingt à cinquante mille francs!

Evidemment, tous les forains ne peuvent s'offrir des exploitations de cette importance, vivre comme les Bidel, les Pezon, les Delille et les Corvi; tous ne sont pas millionnaires et, dans le monde banquiste comme dans les autres, la misère chemine et fait son trou. Elle est navrante, la fin de ce pauvre Louis Becker, l'un des impresarios forains les plus célèbres qui jadis faisait courir le public des kermesses à ses mélodrames et à ses opérettes, fort joliment montés, avec costumes et décors, qui connut les plus grands succès et la fortune, et que l'on trouvait pendu, il y a quelques mois, dans sa caravane démeublée, laissant une veuve et cinq petits enfants.



N'est-elle point touchante aussi cette demande d'emploi recueillie dans un journal forain?

> Dompteur **EMMANUEL**, directeur ménagerie à Auch, vendrait de suite ne pouvant continuer par suite de la catastrophe d'Auch.
>
> Comme conditions le dompteur Emmanuel et sa femme se mettent à la disposition de l'acquereur, le dompteur Emmanuel comme dompteur bonnisseur, la domptease comme sujet dans les divers exercices des fauves et cela par un engagement minimum de 2 ans.

Cette catastrophe d'Auch, suivant les cyclones d'Asnières et les incendies de Royan, a causé dans le monde banquiste de grandes misères, mais ces grandes misères ont trouvé tout près d'elles, pour les soulager, de grandes générosités. Il n'est peut-

être pas, en effet, de groupe où la solidarité soit aussi ferme, aussi large, aussi parfaite que chez les forains.

Les forains de France et de l'étranger ont une demi-douzaine environ d'organes spéciaux : *L'Industriel forain*, à Paris; *Le Yorick*, en Italie; *Le Forain belge*, à Læken; *L'Industriel forain suisse*, à Genève; *Le Globe*, *Le Courrier*, *La Comète*, en Allemagne Or, depuis les catastrophes de Royan, d'Asnières et d'Auch, les colonnes de ces journaux, qui d'ailleurs n'ont d'autre but que le soulagement des misères du petit monde banquiste, sont remplies de listes de souscription et d'offres d'emplois aux forains malheureux. Consultez les collections de ces journaux, vous n'y trouverez pas un mot de politique : avant comme après les sinistres, vous n'y lirez que des appels à la charité, à la bonté, à la solidarité.



Les forains forment une famille étroitement unie, et le seul point de discorde qui existe entre eux en temps de représentations porte sur l'émulation, non sur la jalousie. Un marchand parisien de matériel pour baraques de foires, qui connaît le faible des banquistes, a fait afficher, quelques jours avant la fête de Saint-Cloud, cette pancarte sur tous les murs de Paris :

GRAND CHOIX DE GONGS ET TAMTAMS DEPUIS 4 FR. le K°
Pour imposer la paix à ses voisins,
tout forain doit posséder un gong ou tamtam.

Il nous avouait dernièrement avoir écoulé tout son stock de gongs et de tamtams. Plaignons les promeneurs de la foire de Saint-Cloud !

Plaignons surtout les riverains des grandes foires parisiennes qui n'y sont pas venus pour leur plaisir et qui subissent les tintamarres et les stridents sifflets des sirènes à vapeur, nuit et jour, tout le long d'une interminable quinzaine qui dure parfois trois et quatre semaines, aussi bien sur l'avenue de Neuilly qu'aux environs de la place du Trône et sur le boulevard Richard-Lenoir.

C'est en ces trois régions que se tiennent chaque année les trois plus grandes foires parisiennes : pendant les entr'actes, le chapelet des baraques foraines s'égraine autour de Paris, suivant les boulevards extérieurs de Grenelle à Ménilmontant, de Clichy à la barrière d'Italie.

Mais la foire le plus suivie et qui attire les promeneurs mondains en plus grand nombre, la foire par excellence à Paris, c'est celle qui commence à la porte Maillot et sur deux longues rangées de baraques s'étend en avenue jusqu'au pont de Neuilly: il est entendu que tout le monde peut aller à la foire de Neuilly, il est de bon goût de s'y montrer au moins une fois en passant, comme aux premières à sensation et à Longchamps le jour du Grand Prix.

Aussi les forains parent-ils leurs baraques de décors aux couleurs plus vives et habillent-ils leur personnel d'oripeaux aux paillettes plus fraîches lorsque sonne l'heure de la grande solennité. On ne participe à la foire de Neuilly que si les bénéfices réalisés au Trône, sur le boulevard Richard-Lenoir ou dans les grandes kermesses de province et de l'étranger permettent d'y paraître avec un certain luxe. C'est là un petit point d'honneur auquel ne faillirait jamais un banquiste qui se respecte et respecte sa profession. S'il ne peut donner à ses toiles un coup de badigeon, s'il ne peut rafraîchir ses costumes, s'il ne peut offrir au public un nouveau numéro, une attraction sensationnelle, il préfère s'abstenir, il ne paraît point sur l'avenue de Neuilly.

Les grandes attractions de nos fêtes foraines sont, après les combats de fauves et de dompteurs, les théâtres où pour trente ou quarante sous aux premières places, vingt-cinq et trente centimes aux plus hautes, le public peut s'offrir une représentation du grand succès parisien du jour. A la fête de Neuilly, à celle du Trône on a vu cette année et l'on voit actuellement encore, à la foire du boulevard Richard-Lenoir, *Les Deux Gosses*, *Les Cloches de Corneville*, *Michel Strogoff*, *La Mariée récalcitrante*, qui ont fait dans nos grands théâtres parisiens la réouverture de cette année.

A côté des théâtres, l'actualité ouvre encore certaines baraques non classiques, telles que le « Salon » de la « Voyante du Paradis », ou le music-hall forain devant la porte duquel un groupe de « Sisters » s'efforcent d'imiter la danse des petites Barrison et la grâce des charmantes Hengler, ou encore le modeste entresort au fond duquel le célèbre pétomane qui jadis faisait courir Tout-Paris au Moulin-Rouge continue à donner ses concerts.

Un public spécial se presse aux arènes où les élèves de Marseille convient les amateurs à la grande lutte à main plate; mais

tout le monde se dispute les places aux chevaux de bois et dans les chars dorés qui au milieu du vacarme infernal d'une assourdissante fanfare tournent, dévalent et se précipitent.

Il faut en convenir, un des gros éléments du succès des foires contemporaines c'est le cirque de chevaux de bois, c'est le carrousel de bicyclettes, c'est la montagne russe, c'est la « Mer-sur-Terre », c'est, en un mot, l'établissement mouvant et bruyant où l'on est le plus fortement secoué, le plus violemment assourdi et d'où l'on sort rompu comme la souris qu'on vient d'étourdir contre les parois de la souricière. C'est là la grande attraction fin de siècle de nos kermesses où tout marche par la vapeur et l'électricité et où les promeneurs ont plutôt l'air d'aliénés, courant et se tordant de rires convulsifs à travers le bruit, la poussière et l'immanente odeur de vieille graisse brûlée qu'épandent d'un bout à l'autre du champ de foire les gaufres et les frites.

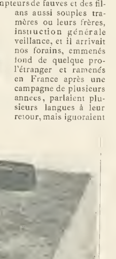
Nos pères ignoraient ces joies : ils se contentaient aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent de la comédie, des monstres à deux têtes et à six pattes, des nains et des géants, de la « Négresse blanche », que l'on montrait après la foire sur le boulevard du Temple en 1777, près du Cadran bleu et qui avait, disent les prospectus « les yeux singuliers, ainsi que la position des oreilles; la laine blonde ».

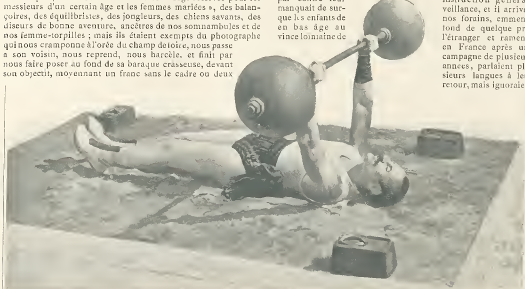
Comme nous, ils avaient des jeux de massacre, des loteries, des toupies, des musées de cire avec « loge réservée pour les messieurs d'un certain âge et les femmes mariées », des balançoires, des équilibristes, des jongleurs, des chiens savants, des diseurs de bonne aventure, ancêtres de nos somnambules et de nos femme-torpilles ; mais ils étaient exempts du photographe qui nous cramponne à l'orée du champ de foire, nous passe à son voisin, nous reprend, nous harcèle, et finit par nous faire poser au fond de sa baraque crasseuse, devant son objectif, moyennant un franc sans le cadre ou deux francs cinquante sur bristol renforcé. Le photographe est le parasite des foires et le bourreau des promeneurs. Il fait tache dans le monde forain à la grande vie duquel, d'ailleurs il ne prend part qu'au moment des passages dans les villes.

La banque pliant ses tentes pour s'en aller à quelques centaines de kilomètres, le photographe forain ferme sa cambuse et transporte son maigre et sale fourniement à la ville voisine. Il n'est point de la grande famille nomade et libre.

Comment devient-on forain ? On naît forain, on ne le devient pas. Il y a, nous l'avons vu, des familles de forains qui comptent leurs ascendants jusqu'au dix septième siècle; les plus jeunes familles foraines entrèrent en banque au siècle dernier ou au commencement du dix-neuvième. Les forains s'allient entre eux. Presque jamais ils ne quittent la banque, souvent ils changent de profession foraine : la fille d'un dompteur épousant un comédien jouera la comédie; un lutteur peut faire élever son fils chez son voisin l'équilibriste et la fille de celui-ci peut devenir dompteuse à l'école de Bidel ou de Pezon.

Jusqu'à ces dernières années, si l'éducation foraine des jeunes banquistes ne laissait rien a désirer, s'ils faisaient auprès de leurs parents un excellent apprentissage, si l'on rencontrait des gamins de treize à quinze ans déjà dompteurs de fauves et des fillettes de huit à dix ans aussi souples trapézistes que leurs mères ou leurs frères, par contre leur instruction générale manquait de surveillance, et il arrivait que les enfants de nos forains, emmenés en bas âge au fond de quelque province lointaine de l'étranger et ramenés en France après une campagne de plusieurs années, parlaient plusieurs langues à leur retour, mais ignoraient





celle de la mère patrie. Pour remédier à cet état de choses, une femme de bien, Mademoiselle Bonnefois, fondait, il y a quelques années, une école spéciale pour les enfants forains, école nomade qui suit la banque en tous pays. Cette année, la distribution des prix aux élèves de cette école a eu lieu à Neuilly.

Les résultats acquis jusqu'à ce jour sont tellement encourageants que Mademoiselle Bonnefois songe à joindre à son école



une sorte de conservatoire où serait donné aux jeunes forains, âgés de plus de dix ans, un enseignement professionnel.

Lorsque sera ouvert ce curieux conservatoire, une visite aux classes où s'exerceront des élèves gymnasiarques, dompteurs, équilibristes, clowns, lutteurs, écuyers, bonisseurs et entraîneurs de puces savantes, ne sera certes point la moindre attraction des foires de demain.

JEAN COPAIN.

Les Lutteurs

La Mode parisienne, ou, si vous aimez mieux, le Chic impose souvent à ses fervents de bien pénibles corvées.

Un exemple entre mille.

C'est l'été. Vous avez dîné à Madrid ou à Armenonville; menu savamment délicat et gradué, vins discrets quoique généreux, convives spirituels. invitées chatoyantes ; la conversation pétille avec le vin de Champagne sous les cabochons multicolores des globes ; le thème d'une valse tzigane jouée dans l'ombre, semble tantôt se fondre dans le souffle léger qui agite le vert écran des feuilles, tantôt crépiter, comme une gerbe de fusées, dans un envolement de notes fouettées par l'archet : un des rares moments où l'on admet que la vie est parfaitement bonne. Comme il serait charmant de bercer le rêve ébauché dans le dernier refrain, et de cheminer avec lui par les allées du Bois toutes parfumées sous la nuit transparente et bleue !

Ah bien, oui ! Vous n'y pensez pas ! Et la foire de Neuilly? Et le bruit, et la poussière, et les pétarades des tirs et des orgues, et l'odeur des foules, des fritures et des quinquets ? Mais la voilà la vraie vie, la suprême joie ! Sommes-nous chics ou ne sommes-nous pas chics ? Nous sommes chics ? Oui, eh bien alors !

« Cocher, chez Marseille ! »

... Sous le mugissement des cuivres attaquant la *Tzarine*, les chevaux ont pointé avec un ensemble remarquable. . et inquiétant... Enfin, on est arrivé! Habits noirs et robes claires s'engouffrent dans la baraque, trébuchent dans les chaises, butent dans les bancs. On est aveuglé, étourdi, asphyxié. « Ah ! ma chère! que c'est donc amusant ! ». En ai-je avalé de ces séances obligatoires chez ce brave Marseille ! En ai-je subi de ces discussions interminables pour savoir si les épaules avaient « touché ou pas touché ! » Mais qu'importe, on était chic !

Il est incontestable que de toutes les attractions offertes par les forains a la badauderie des promeneurs, la lutte occupe le premier rang. Cette préférence s'explique d'ailleurs aisément. Les hommes, quels que soient leur pays d'origine ou leur situation sociale, s'intéressent volontiers à cette gymnastique ; outre qu'elle est, ou plutôt doit être l'apanage exclusif de leur sexe, elle exige tout un ensemble de force, d'adresse et de sang-froid, qui n'est pas à dédaigner; l'artiste, sculpteur ou peintre, peut y étudier le jeu des muscles et l'anatomie du corps soumis à un effort véritable; le chroniqueur ou l'homme de lettres y coudoit un monde original; le cercleux, le bureaucrate cagneux et voûté y ravivent, dans des comparaisons peu flatteuses pour leur silhouette, des regrets hélas! bien superflus...

Dans les campagnes, plus encore que dans les villes, l'homme aux prises constantes avec les durs labeurs, réserve son admiration pour toute manifestation de la force physique. Aussi, dans certaines régions, la lutte est-elle une sorte de sport national. En Bretagne, par exemple, point de vrai Pardon sans lutteurs. Ce sont les gars de la lande qui mettent alors veste bas; lutte brutale où les coups de tête font sonner les larges poitrines, battants de granit sur ces cloches de bronze. Sous Henri II, ils étaient déjà réputés à la Cour, et des équipes de lutteurs ve-



LA FEMME HERCULE

naient souvent apporter sous les lambris du Louvre le parfum sauvage des bruyères et des ajoncs.

De même, dans plusieurs villages du midi, le maire préside la lutte, juge les coups et distribue les prix. Les lutteurs réputés y jouissent de la popularité des primas espadas en Espagne, ou des joueurs de pelote dans les pays basques. Mais quelle que soit leur satisfaction d'amour-propre, ils ne peuvent songer sans envie aux honneurs dont les anciens Grecs comblaient les lutteurs couronnés aux Jeux Olympiques et Isthmiques.

« On naît cuisinier, on devient rôtisseur » dit un proverbe



également applicable à la lutte ; on naît fort, vigoureux, on devient lutteur. La force n'est pas tout, il faut du coup d'œil et du sang-froid. L'entraînement, l'apprentissage seraient peine perdue, si le sujet n'offrait pas à ce triple point de vue une étoffe solide et résistante. La force native, le nerf nécessaire, se rencontrent rarement dans les grandes villes ; le flegme des gens du Nord se prête difficilement à cette furia qui s'impose aux foules. Le soleil du Midi au contraire, semble couler dans les veines, dilater les poitrines, les mettre aussi bien à l'épreuve de l'*ut dièze* — merle blanc des ténors — qu'aux pressions étouffantes des bras. Aussi la plupart des lutteurs réputés sont-ils méridionaux. Dans quelle classe sociale les recrute-t-on en général ? Ni dans les préfectures, ni dans la diplomatie, quoique ces positions nécessitent, surtout de nos jours, une souplesse et une résistance d'échine peu communes. Habitués aux travaux pénibles et aux efforts continuels, les manœuvres, les portefaix, fournissent le plus sérieux contingent ; principalement les débardeurs du port de Bordeaux. Alors peu de déclassés. Je ne vois guère à citer dans cette catégorie qu'un ancien avocat ; j'aurai tout à l'heure le plaisir de vous le présenter.

En Angleterre, en Amérique, où le métier de lutteur devient une profession à l'exclusion de toute autre, le match sensationnel est souvent précédé d'un entraînement qui dure quelquefois jusqu'à six mois. En France, les lutteurs se contentent de s'entretenir la main ou plutôt le corps, histoire de ne pas oublier les principes puisés au gymnase Piazza, faubourg Saint-Denis, ou à l'école de la rue Championnet dirigée par François le Bordelais, non loin des « fortifs » et du boulevard Barbès. Les clubmen donnent la préférence à Piazza. Eh, mon Dieu je le comprends; vers minuit les abords de la rue Championnet sont moins que rassurants, et de trop fréquents voyages dans ce quartier forceraient les néophytes de la lutte, à joindre, peut-être plus tôt qu'ils ne le voudraient, la pratique à la théorie.

Voulez-vous les noms des lutteurs célèbres de nos jours ? Nous avons Docquerroy, Chabès, Pietro, le grand vainqueur du tournoi international de Bruxelles, Gambier, Pons, le champion français, Yusuf, le champion du monde, une tête de Turc sur laquelle il serait dangereux d'abattre le poing. D'autres encore, gratifiés de surnoms dûs tantôt à leur origine, tel François le Bordelais ; tantôt à leurs qualités psychologiques, tel l'Aimable ; — seraient-ce les habituées des luttes qui l'auraient surnommé ainsi ? — et enfin le doyen de la profession, Robin. Je n'ai pas à vous le présenter celui-là, vous le connaissez. Non ? — Vous ne connaissez que lui, vous dis-je. Toujours en haut de l'escalier chez Marseille, frisant la quarantaine — qui ne lui rend pas le même service, — chauve, ressemblant vaguement de loin à ce pauvre Meilhac, un Meilhac plus brun et plus fort, grosse moustache noire. Il drape une obésité... arrivée à l'âge de raison dans les plis majestueux d'un peplum rose et harangue les foules ; c'est le beau parleur de la troupe. Puisse-t-il avoir hérité des qualités oratoires de son prédécesseur, Rossignol Rollin, l'ancien avocat, que je vous avais annoncé.

Ah ! ce Rossignol Rollin, quel renom il a laissé dans le monde des lutteurs. Se souvenant de son ancienne profession, il ne craignait pas de s'embarquer dans les périodes les plus compliquées. Et quels beaux gestes quand, dans le jeu de son improvisation il se drapait dans sa toge de lutteur comme jadis dans sa robe d'avocat !

En lui, le lutteur se doublait d'un avocat et l'avocat d'un industriel avisé. C'est lui en effet qui eut l'idée d'ouvrir la première arène de lutteurs. Un de ses élèves favoris continua l'exploitation : le grand Marseille. Qui ne se rappelle le célèbre forain ? Invariablement coiffé d'un chapeau haut de forme, un peu tassé dans une redingote noire, il circulait au milieu des lutteurs qui le craignaient comme le feu — tel un dompteur parmi ses fauves. Jadis lutteur renommé, il continuait à s'intéresser au travail et embouchait au besoin son porte-voix pour encourager ses sujets dans leurs assauts avec les amateurs. Quand le public — autre genre de fauves — se divisait en deux camps, trépignait, hurlait, Marseille soulevait un rideau derrière la caisse et tranchait le

différend de sa voix claironnante si appréciée des parlementaires voués à l'éloquence de l'interruption.

« Touché! — Pas touché! — Si! — Non! »

Dans ses arènes, rien que la lutte française. Fi de la lutte anglaise, de la lutte turque, où tout compte, des pieds à la tête, lutte où la force est subordonnée à la ruse, lutte traîtresse où l'un des deux adversaires ne recule devant aucun moyen pour *tomber* l'autre.



Marseille est mort il y a deux ans, laissant un souvenir inoubliable parmi la corporation des forains dont il savait, le cas échéant, revendiquer hautement les droits, et parmi les Parisiens qui ont si longtemps fréquenté son établissement. Le nom de Marseille n'est pas éteint; il survit dans la personne de ses cinq fils, dont l'aîné a continué à maintenir avec honneur les traditions paternelles.

L'apprentissage est terminé, le lutteur a paru en public. Grâce à son cachet journalier, à sa quote-part dans le produit des quêtes au public, son salaire varie de 15 à 20 francs par jour, en moyenne. Les forts *ténors* de la troupe vont jusqu'à 30 francs; ce sont des exceptions.

Pour remplir cet emploi d'une trentaine de louis par mois, il lui faut lutter trois ou quatre fois dans la même soirée, mais jamais plus, s'il veut conserver à la lutte l'attrait d'une sérieuse résistance.

Trente louis mensuels! fichtre, me direz-vous, jolie pension que tout le monde ne peut pas décrocher.

D'accord; mais ne comptez-vous pour rien les mortes-saisons, — et elles sont fréquentes dans le métier — les soirs d'été où la pluie ferme les baraques? Et ils sont nombreux, nous en savons quelque chose cette année. Et puis, la fatigue, l'essoufflement, sinon la vieillesse, ne tardent pas à se faire sentir; il est rare que les lutteurs conservent la plénitude de leurs moyens après quarante ans. Aussi, pour parer à ces éventualités, recherchent-ils volontiers une profession rémunératrice où puisse s'exercer leur force. Bon nombre sont porteurs aux halles le matin et, dans le déchargement des sacs, s'entretiennent pour les exercices du soir. Pendant le jour, repos sur toute la ligne. Quelquefois l'un d'eux va poser chez un peintre ou un sculpteur désireux d'étudier l'anatomie du corps humain en plein entraînement; mais ce repos relatif leur pèse, l'immobilité forcée leur est une fatigue...

Alors ce sont chez le « troquet » favori d'interminables parties de manille; les âmes poétiques — il en est parmi les lutteurs — vont à la campagne s'asseoir sous la tonnelle, entre la traditionnelle gibelotte et le litre de gros bleu. J'oubliais la pêche à la ligne qui compte de fervents adeptes dans la corporation.

Pour résister aux violents exercices du métier, il semblerait qu'un régime spécial dût s'imposer aux lutteurs. Point. Ce sont de bonnes fourchettes assurément, mais aux ouvertures de chasse, vous en rencontrerez de semblables, sinon supérieures.

Dans le monde des lutteurs, les unions régulières sont plus fréquentes qu'on ne serait tenté de le croire. Avec un peu d'imagination ce tableau conjugal n'est pas sans charme: elle, timide et frêle, vrai petit bibelot parisien, le conduisant à la baguette lui, le colosse, qui d'une chiquenaude pulvériserait tout une vitrine de saxes. Car, malgré leurs airs rébarbatifs, je suis sûr qu'ils doivent être doux et bons; et quand le nouveau-né vient éclairer le foyer, ce ne sont plus que risette à l'enfant, cet Eternel Vainqueur, ce « Champion du Sourire! »

Malgré la monotonie des rencontres prévues avec les partenaires habituels, le lutteur a l'amour de son métier. Aussi exulte-t-il quand lui échoit la bonne fortune de se mesurer avec un amateur, un amateur sérieux bien entendu, et non le compère chargé de ramasser le gant jeté pendant la parade, ou le Monsieur un peu trop gai, que le champagne illusionne sur ses propres forces. Ce dernier est en général épargné... ou dédaigné. Mais hélas! l'amateur sérieux se fait de plus en plus rare. Où sont les beaux jours des arènes de la rue Le Pelletier quand « l'Homme Masqué » ôtait son impeccable redingote pour tomber les premiers sujets?

Il doit y avoir en effet une certaine griserie à sentir palpiter tout contre soi l'effort d'un adversaire inconnu; ce muet dialogue des muscles a, lui aussi, ses préparations, ses pauses, ses bonds, ses ripostes, ses effets, ses feintes, ses coups de théâtre; puis la répartie décisive qui triomphe des dernières résistances, et enfin, le suprême effort, le mot de la fin.

Malgré la sobriété de leur accoutrement, les lutteurs japonais si je m'en rapporte aux gravures reproduites plus loin, ne sauraient entrer en comparaison avec nos lutteurs français nerveux et musclés. Mais, avec ces diables de dessinateurs, on ne sait jamais où finit l'exactitude et où commence la caricature. Sont-ce des hommes, sont-ce des femmes? on regarde et on hésite à se prononcer.

Quoi qu'il en soit, avouez qu'elles sont tout simplement repoussantes ces masses gélatineuses, frottées d'huile, tremblotantes sous les yeux des frêles « mousmés », prix du tournoi.

Cette dernière idée me remet en mémoire une anecdote un peu « rosse » et déjà vieille de quatre ou cinq ans. La scène se passe dans un petit entresol des environs du parc Monceau.

Après une soirée passée chez Marseille, Elle Lui avait cruellement reproché ses bras fluets comme des allumettes et son dos voûté avant l'âge. Très inquiet de cette disposition d'esprit chez la Belle, Il va sur-le-champ trouver un des lutteurs et en obtient, moyennant finances, la promesse de se laisser « tomber » par Lui après quelque feinte résistance. Rendez-vous fut pris, et sous les yeux de la Cruelle les choses se passèrent comme il avait été convenu entre le professionnel et l'amateur. Dès le lendemain ce dernier se présente tout fier et tout guilleret. Cri d'effroi : dans le salon, côte à côte sur un canapé, causant de la pluie et du beau temps, Elle et son adversaire de la veille! Alors Elle, de sa voix la plus naturelle :

« Mon ami, je suis tellement fière de votre victoire que je je n'aurai de cesse que vous la renouveliez ici-même..., mais sérieusement cette fois-ci, n'est-ce pas, Monsieur? »

Le lutteur sourit et s'inclina en signe d'assentiment.

Quant à Lui, il prit sa canne, son chapeau, la porte... et court encore.

Il semblerait naturel et logique que la lutte, par son caractère même et les efforts qu'elle nécessite, dût toujours rester l'apanage du sexe dont Goliath et Samson furent les plus imposants... étalons. Point. Les anciens par exemple, amoureux de la beauté plastique, voulurent que les femmes vinssent, elles

aussi, recevoir dans cette gymnastique, le couronnement d'une éducation physique, soumise de longue date à tous les exercices susceptibles de donner aux membres l'élasticité et la perfection des formes. A Sparte, par ordre de Lycurgue, des gymnases spéciaux étaient ouverts aux vierges désireuses de s'exercer à la lutte. Pour laisser aux mouvements la liberté nécessaire, elles devaient lutter absolument nues!... Vous me direz à cela, Madame qui me lisez, que l'on était entre soi, et que par conséquent il n'y avait pas trop d'inconvénients. Attendez donc un peu. Lycurgue, qui était peut-être marié (sur ce point conjugal, je confesse ma complète ignorance) savait par expérience que, pour encourager l'émulation féminine, la présence de l'homme était indispensable; alors, plus logique que moral, il fit descendre dans l'arène de ces gymnases féminins des lutteurs, choisis d'ailleurs, pour égaliser les forces, parmi de jeunes garçons. Et tout le monde trouvait cette innovation très naturelle. Touchante naïveté de l'âge d'or! Autres temps, autres mœurs! Le farouche disciple de Lycurgue, M. Robin, se serait-il souvenu de ces anciens usages dans la promiscuité voulue de l'orphelinat de Cempuis? La chronique est muette sur ce point; imitons son silence.

Quelle que soit l'influence de la lutte au point de vue plastique, ne pensez-vous pas, mesdames, que les efforts inhérents à cet exercice violent se trouvaient être peu en harmonie avec cette délicatesse, ce besoin de protection que nous aimons à trouver dans la femme. La faiblesse n'est pas son moindre charme.

Et cependant de nos jours un théâtre n'a pas craint de donner des luttes de femmes. Vous vous souvenez bien; c'était aux Folies-Bergère. La nouveauté du spectacle, une certaine curiosité... malsaine attirèrent la foule dans le hall de la rue Richer; puis peu à peu une réaction se produisit, inspirée sans nul doute par un vieux levain de cette galanterie française qui souffrait de voir ainsi masculiniser celles dont nous nous flattons de protéger la faiblesse et de chanter la grâce. Que sont elles devenues toutes ces étoiles du biceps? Les plus célèbres avaient noms: Rosa, miss Mariette, Marie la Bretonne, etc...; l'une, femme du lutteur Robin avec lequel nous avons renoué connaissance plus haut, l'autre, surveillant avec son mari, François le Bordelais, l'école de la rue Championnet.

Que sont-elles devenues? Rentrées dans la vie privée, occupées du prosaïque du pot-au-feu conjugal, employant cette force péniblement acquise à filer au coin de l'âtre? Tomber ainsi en quenouille? Fi donc! Vous ne voudriez pas...

Elles sont alors parties à la recherche d'engagements dans les arènes foraines. Vous les verrez, le torse bariolé de peau de tigre, les pieds enfouis dans le classique cothurne bordé de poil de lapin, exhiber fièrement sur l'estrade leur athlétique carrure, provoquer du geste et de la voix le timide « mélétaire », jeter le gant au naïf « bleu », moins désireux d'affronter la lutte que de se sentir dompté par l'exubérance de ces charmes mal contenus...

« A toi, mon garrrrçon.... Et celle-ci..., et celle-là!... »

Et le pauvre bleu ne tarde pas à mordre la poussière sous l'écroulement de cette masse imposante, à la grande joie de la galerie des « pays » venus pour saluer le triomphe du « sesque ».

« Eh bien, mon vieux!... » répète la victime en regagnant la caserne.

Ah! les récits de la chambrée après pareille équipée! Quels jolis chapitres pour l'ami Courteline!

On ne peut pas passer tout son temps à jeter des défis à l'armée. Il y a des mortes-saisons, des moments de repos; et alors je me demande avec angoisse quelle peut être à son foyer, l'attitude d'une femme habituée à de tels exercices. Sans nul doute, un charitable optimiste rencontrera des épouses modèles, je le veux bien. Mais les autres?...

Quand le mari est lutteur, tout va bien; les chances sont égales, partant les explications plus faciles et les arguments employés de part et d'autre avec un pareil succès. Dans le cas contraire... oh! alors.....

Sur l'Esplanade des Invalides, l'année dernière, pendant la fête annuelle, une femme énorme conviait à la lutte, au sabre, au fleuret, au bâton une triple rangée de lignards, de cuirassiers



CHEZ MARSEILLE

et d'artilleurs. Pas d'écho... Enfin l'un d'eux, un artilleur, se décide et pénètre dans la baraque, serré de près par un petit vieillard chétif, à lunettes: la clarinette de l'orchestre en plein vent.

On choisit le bâton... Saluts d'usage, puis la formule sacramentelle prononcée d'une voix retentissante par la virago:

« Par obéissance!... »

Et le petit vieux hochant la tête avec un soupir d'amertume: « C'est ma femme, Monsieur *(quelques secondes de douloureuse réflexion.)* Par obéissance!... Elle a dit « par obéissance! » Ah la mâtine! on voit bien qu'elle n'est pas à la maison! »

BERTRAND FAUVET.





LUTTEURS JAPONAIS (FAC-SIMILÉ D'ESTAMPES DE SHUN-SHO)

Les Marionnettes



Qui donc, en se remémorant les joies de son enfance, ne se souvient avec délices du théâtre des marionnettes?

Que d'émotions naïves, que d'éclats de rires, que d'étonnements, que d'admiration, jadis, en face de ces formes de bois, qui sans vie et sans voix, nous semblaient cependant, grâce à l'habileté du barnum, vivre et parler.

On ne rencontre plus guère la marionnette dans les foires de Paris que fréquente surtout un public adolescent, déjà blasé. C'est en province qu'il faut chercher les continuateurs de la tradition de « Raoul, dit Barbe Bleue. »



Lorsque une fête foraine est proche et qu'on annonce un théâtre de marionnettes, toute la gent enfantine est en émoi et, d'abord,



on va voir construire la barraque, plus exactement « la loge ».

Quand tout est prêt, un grand panneau noir est appuyé contre l'escalier d'entrée et l'on y peut lire l'annonce du spectacle écrite à la craie en gros caractères dont la forme, artistement fantaisiste dénote une main expérimentée. De plus, des programmes sont distribués de maison en maison. Les annotations en sont alléchantes et tranquillisantes.

Telles, celles-ci, extraites d'un programme de M. Boquillon, un maître ès-marionnettes, à l'obligeance duquel nous devons nos documents les plus intéressants :

« Notre répertoire se compose de pièces morales représentees avec des personnages de la grandeur de 1m30 centimètres, tous très bien mécanisés et manœuvrant sur le théâtre comme des acteurs sur la scène.

Les changements fonctionnent comme sur les grands théâtres de la capitale. »

Le bienheureux soir de l'ouverture du théâtre arrive; on dîne de meilleur heure ; en sortant de table on s'attife à la hâte, et l'on part. De loin, la musique de la parade fait accélérer le pas...

« Si l'on allait être en retard ! ! »

Enfin voici le théâtre illuminé d'un cordon de gaz, avec son entrée surmontée d'une arcade de globes blancs.

Et du milieu de la foule, qui s'amasse pour écouter le boniment, se détachent des traînées de gens, petits et grands, qui montent vers la dame gravement assise derrière la caisse.

Le prix des places est modeste : premières o fr. 50; deuxièmes o fr. 30; troisièmes o fr. 20.

On peut récompenser à bon marché la sagesse des enfants.

A l'intérieur, les gradins se remplissent: les bambins se casent, parlant à mi-voix, dans l'émotion de l'attente, et dehors, le trombone va son train avec la grosse caisse, jusqu'à ce que la loge soit pleine ou jusqu'à ce qu'il ne se présente plus personne pour entrer, car parfois il reste des places vides.

Alors le cordon de gaz s'éteint, le silence se fait et bientôt après les trois coups on entend une voix emphatique qui commence pompeusement.

« Or ça féaux et chevaliers.. »

C'est Sigefroy, comte de Hainaut qui entre en scène.

***

Pour le public le métier de montreur de marionnettes consiste à tirer des ficelles, tout en débitant un rôle, et à première vue, cela ne semble pas difficile.

Or, en réalité, cet exercice nécessite une très grande habileté de main et un long apprentissage.

Faire marcher une marionnette, calculer ses gestes, ses mouvements de tête, ses attitudes, lui donner la vie en un mot, constitue un art véritable.

Il y a dans ce spectacle enfantin, qui paraît si simple, des dessous compliqués qu'on ne soupçonne pas et qui stupéfient le curieux admis à pénétrer derrière le rideau.

Ainsi une marionnette de 1m10 à 1m20 de hauteur, pèse de 30 à 35 livres. Elle est munie d'une tige qui part de la tête pour se terminer en haut par un crochet, et de trois « secretages » (c'est ainsi qu'on nomme les fils dans le métier) : deux pour les bras, un pour la jambe droite. Ce dernier est le plus intéressant. Il sert à faire agenouiller le personnage et à lui donner la première impulsion pour la marche. Il porte la jambe en avant après quoi c'est un coup de poignet spécial qui, par une oscillation régulière, donne aux membres inférieurs un balancement grâce auquel les pieds du pantin se déplacent alternativement sans quitter presque le sol.

Nous disons « presque » car il arrive dans certains départs rapides que la marionnette est légèrement « enlevée ».

C'est afin de dissimuler ces petits accrocs inévitables que l'on dispose sur la scène une tringle en bois destinée à masquer les extrémités pédestres en rupture de plancher.

M. Boquillon possède un tour de main si habile qu'il fait partir sa marionnette sans le secours d'aucun secretage et que la tringle dissimulatrice serait inutile avec lui.

Quant à la mise en scène, elle est d'une ingénuosité remarquable. Le théâtre, qui mesure environ cinq mètres de largeur sur trois de profondeur, est divisé en quatre plans indiqués par des coulisses.

Celles-ci sont des panneaux qu'une suspension à pivot permet de retourner très rapidement. Chaque face peut servir à deux décors, grâce à une toile qu'on laisse tomber ou qu'on accroche en haut et qui est peinte des deux côtés.

De plus il y a deux jeux de coulisses, l'un en vue, l'autre à côté, en réserve. Tout cela est muni de galets et roule sur des tringles en fer. Il suffit de tirer vigoureusement un faisceau de *fils* (qui sont de vraies cordes) pour que, d'un coup, les huit coulisses de réserve prennent la place des autres et réciproquement.

Une opération analogue change aussi les frises et en même temps une toile de fond, déroulée à la main au bon moment, complète le changement à vue qui se fait avec une rapidité extraordinaire.

Un autre dispositif semblable, monté sur un tambour à manivelle, amène « l'apothéose » qui est un grand jardin fleuri, avec guirlandes ajourées du milieu desquelles descend un amour.

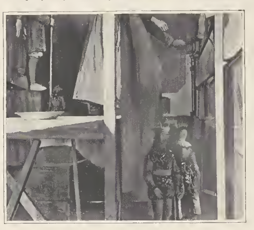
C'est par ce tableau que se terminent la plupart des pièces. Il est le cadre traditionnel du vice puni et de la vertu récompensée.

Quant à la troupe, elle se compose généralemant de cinq per-

sonnes vivantes (deux ménages et un garçon manœuvrier) et d'une quarantaine de poupées, sans compter les *fantoches* qui sont plus petits, beaucoup plus compliqués et forment une catégorie spéciale.

Par poupée, il faut entendre simplement une forme remplie de son, sans tête et sans mains. Chacune sert pour plusieurs personnages et telle, qui représentait hier Pluton, figurera aujourd'hui sous les traits de Buridan. Voici comment on procède : d'abord on déshabille la poupée; puis on enlève une cheville qui traverse la gorge, retenant après le corps la tête et la tige de fer à crochet. Le reste se comprend sans explication.

Les poupées qui doivent paraître en femmes décolletées ont une poitrine en bois peint en couleur de chair, et comme la cheville de la gorge se verrait, on a dû placer celle-ci entre les jambes. A part ce détail, on procède pour elles comme pour les autres.



Deux cents costumes, dont beaucoup en velours et en satin, une centaine de têtes, une cinquantaine de paires de mains, des épées, des sabres, des poignards, plusieurs mobiliers, une pipe en fer blanc et de la résine pour les éclairs, une plaque de tôle pour le tonnerre, un petit cochon vivant pour la tentation de saint Antoine, d'autres animaux, mais en bois, pour des besoins divers, des perruques de toutes espèces, des barbes et des moustaches de toutes les formes : tel est le bilan approximatif du matériel nécessaire.

* * *

Il faut toute une journée pour préparer une représentation, habiller et farder les acteurs, monter les décors et disposer les accessoires. Mais le travail le plus pénible est celui du soir.

Au fond de la scène, dans toute sa largeur, se dresse une sorte de balcon avec une balustrade à laquelle est accrochée la toile de fond.

C'est sur ce plancher que les opérateurs évoluent, penchés au-dessus des marionnettes qu'ils dominent de un mètre environ.

Ils sont là deux hommes et une femme, rarement plus, les pieds dans des chaussons pour étouffer le bruit de leurs pas. Derrière eux, à portée de la main, sont suspendues les marionnettes et les fantoches qui doivent « jouer ».

Dans la pénombre de cet endroit bizarre, tous ces pantins à l'œil fixe, ont l'air de suppliciés, et cette impression s'aggrave encore à l'aspect des corps dénudés, décapités, aux bras sans mains, lamentables moignons, qui, n'ayant pas à figurer, sont entassés dans les coins.



Devant tant de personnages à peu près de même grandeur, on perd la notion de la taille humaine; les opérateurs, en bras de chemises, les manches retroussées, paraissent énormes, et l'on se demande si l'on ne se trouve pas dans quelque horrible officine d'ogre géant, mangeur d'enfants.

Mais la toile se lève et soudain tout s'égaie à la clarté de la rampe dévoilée.

Devant les opérateurs, un gros livre, véritable missel, est ouvert. C'est là que sont écrites, en énormes caractères manuscrits, les pièces que l'on joue. Livre vénérable, car c'est un document qui se transmet de père en fils et aussi, mais plus rarement, de vendeur à acheteur. Car les théâtres de marionnettes se trouvent peu sur le marché à cause des difficultés d'apprentissage; et presque toujours c'est en famille que l'on continue le métier.

A peine la pièce est elle commencée que les artistes vivants n'ont plus un instant de répit. Le regard tantôt sur le texte, tantôt sur les personnages, ils marchent, se croisent, parlent, avec parfois des apartés entre eux. Leurs gestes sont rapides, discrets, méthodiques et l'on sent l'habitude du métier passer au bout de leurs doigts.



A certains moments, l'un d'eux confie son pantin à son voisin et, sans interrompre son récitatif, il court à droite ou à gauche chercher la marionnette qui doit entrer. Ou bien il faut munir un personnage soit d'une lettre, soit d'un poignard, soit de quelqu'autre objet. C'est fiché entre le pouce et l'index de la main de bois avec une prestesse admirable et alors vraiment ces formes, inertes et d'apparence sotte tout à l'heure, sont animées d'une vie étrange qui n'est pas la vraie vie mais qui paraît en être le caricatural reflet. On connaît des gens qui ressemblent aux marionnettes. Et le drame se déroule avec des détails de jeux de scène souvent pleins de finesse.

Après quoi c'est le tour des fantoches.

C'est le rémouleur, le danseur japonais, le jongleur.... Chacun est pourvu d'une quantité de secrétages et si, pendant les exercices de ces automates, on regarde les mains de celui qui les fait manœuvrer, on est émerveillé de l'agilité de ces doigts.

Ce danseur surtout est stupéfiant avec ses mouvements de jambes en l'air, de jambes croisées, de bras en haut, de bras en bas quand on sait que tout à l'heure ses membres pendaient inertes et flasques.

Enfin la soirée se termine par les projections et vers dix heures et demie, les opérateurs peuvent s'éponger le front.

Quand la loge a été remplie, ils ont gagné cent-soixante francs.

Si l'on songe que chaque marionnette habillée revient à 60 francs, que la totalité du matériel représente 20,000 francs, que les frais sont assez lourds, les déplacements très coûteux et les recettes variables, on hésite à croire que ces industriels amassent jamais une grosse fortune.

Leur ambition d'ailleurs s'arrête à une modeste aisance avec laquelle, vers leurs vieux jours, ils puissent se reposer en paix dans le pays natal dont ils conservent le souvenir d'autant plus pieusement que leur existence est plus nomade.

CH. DE COYNART.



Les Chiffonniers

Si les forains dont il vient d'être si longuement question exercent à différents points de vue une profession originale pleine d'imprévus et de surprises, souvent fructueuse et honorée, les chiffonniers qui n'ont d'ailleurs rien de commun avec eux, sinon le goût de la vie libre, sont cependant presque aussi curieux à étudier.

C'est dans un quartier assez discret de Saint-Ouen, que vivent un peu en famille, de fort braves gens du reste, dont la spécialité est de se lever quand les autres se couchent.

Ceux-là sont les chiffonniers au crochet; les types classiques et classés, célébrés en maintes revues, immortalisés par Cham et Gavarni, glorifiés par Félix Pyat sous l'incarnation du père Jean; qui, comme Diogène, et plus heureux que lui, cherchent tout ce qui se rencontre mais trouvent souvent un homme, ivre ou assommé sur le coin d'un trottoir.

A côté de ces physionomies si populaires existe une industrie prospère; des négociants en redingote, largement patentés, qui achètent aux biffins le contenu de leur hotte; trient, ou plutôt font trier, classer par catégorie d'utilisation les fers, les os et toute la friperie drainée.

Puis les usines s'emparent de ces débris divers, livrés par ballots énormes et les transformations magiques commencent.

L'industrie du chiffon ou pour être plus exact, de tous les déchets utilisables, est une industrie prospère qui nécessite un personnel considérable. Aussi la fête donnée à Saint-Ouen, fête commencée par un défilé et clôturée par un banquet nous a-t-elle paru des plus instructives.

Il faut renoncer à la légende du chiffonnier classique. Celui-là existe bien toujours, mais il est en bas de l'échelle et les agapes à cinq francs par tête ne cadrent pas avec ses ressources.

Les très intéressantes photographies instantanées que Courtellemont a successivement prises donnent bien une idée exacte de cette population de Saint-Ouen, population essentiellement ouvrière, groupée là pour bénéficier du bon marché des loyers et de l'exemption des droits d'octroi.

Le défilé va commencer.

Les efforts d'un comité dirigé par un commerçant très actif du quartier n'ont pas été couronnés du succès espéré. Ils y sont bien en nombre les chiffonniers au crochet, mais leurs instruments de travail sont restés à la maison, aller voir défiler les camarades, c'est bien plus amusant que de défiler soi-même, aussi comme la grosse majorité a fait cette réflexion le résultat a été médiocre.

Quels types curieux cependant que les intrépides qui se sont dévoués? Voici le doyen et la doyenne; deux braves vétérans qu'un demi-siècle de hotte n'a pas trop maltraités.

Puis cette carriole aux roues fleuries, traînée par un gentil petit âne qui faisait la joie du public et le malheur des musiciens.

Les nerfs trop délicats du gracieux animal s'irritaient aux premiers accords de la fanfare et alors commençait un duo peu banal dans lequel le quadrupède semblait tenir à ne le céder en rien comme effet bruyant.

Enfin le chiffonnier, crochet en main, hotte sur le dos, bonnet de police en papier sur la tête est bien synthétisé par ce vieux routier qu'il a été bien difficile de prendre au naturel. Chaque fois qu'il croyait voir l'objectif se tourner de son côté il se raidissait comme un soldat à la parade.

Précédés de leur orchestre, la chanson aux lèvres, le cortège traverse le pays. Voici le vieux Saint-Ouen, village de campagne qui ne ressemble en rien au quartier moderne.

Sur la place d'Armes, un nom qui ne répond guère à la chose, les biffins forment le cercle et s'apprêtent à écouter.

C'est qu'on va leur chanter quelques couplets de circonstance. Le biffin a ses bardes aussi.

Pensif, rêveur, le vieux biffin au bonnet de police de papier suit le rythme en hochant la tête. Que se passe-t-il dans cette cervelle de simple, nullement grisée par les acclamations dont on le saluait. Sans doute évoque-t-il la leçon de chose puisée



depuis quarante ans au fond de sa hotte. Les bijoux brisés, les lambeaux de soie mélangés aux pires immondices, les billets doux partiellement consumés et dont les phrases tronquées se lisaient facilement quand même. Que sont devenues ces amours éphémères, quelle suite a été donnée à ces serments passionnés ? La hotte a-t-elle tout emporté ?

Et les trouvailles heureuses, consciencieusement restituées ? Ne sait-on pas en effet que chaque chiffonnier a son quartier, sa



rue, ses maisons. Quelquefois un objet de prix s'égare sur le tas et les ménagères savent bien qu'elles peuvent compter sur la probité de l'homme au crochet qui rapporte toujours et sait se contenter d'une récompense modeste, quand on la lui donne.

A côté des biffins il y a les chiffonniers commerçants qui constituent une corporation très importante. Ceux-là sont des messieurs fort bien mis, logés très bourgeoisement, possédant de vastes hangars où la manutention s'opère par des mains exercées.

Sait-on que la soudure de toutes les boîtes de conserves est pieusement recueillie pour être utilisée à nouveau ? Sait-on qu'avec le métal de ces boîtes on confectionnera ces jolis petits jouets d'enfants, soldats découpés, ménages pour dînettes et une foule d'autres objets du même genre qu'on retrouve parés, peints en couleurs vives et coquettement alignés aux époques de Noel et du jour de l'an sur les boulevards.

Les chiffons gras sont également recherchés pour les graisses qu'ils contiennent et dont on fait divers usages. Rien ne se crée, rien ne se perd.

Si vous pénétriez chez un chiffonnier en gros, vous verriez rangés en ordre parfait, les objets les plus disparates dont les utilisations sont multiples. Puis vous parcourriez des bureaux fort bien tenus, dans lesquels des employés corrects tiennent la comptabilité de tout ce matériel.



Aussi, lorsqu'on a annoncé que les chiffonniers donnaient un banquet à cinq francs par tête, les gens de Saint-Ouen ont trouvé cela tout naturel. Beaucoup de nos confrères trompés par la similitude de noms ont paru désappointés de ne pas voir à ces agapes des biffins en costume de travail, la hotte et le crochet, prêts pour la tournée de la nuit suivante.

En réalité, les convives appartenaient en majeure partie à la profession de chiffonniers en gros ou étaient employés chez ces commerçants. De là, un luxe de redingotes, de chapeaux haut de forme, voire même d'habits et de cravates blanches qui a un peu surpris.

Pendant ce temps, les vrais biffins, à quelques exceptions près se préparaient pour le bal, peu soucieux de grever leur modeste budget d'une somme relativement élevée pour eux.

Il convient d'ajouter que leurs revendications sont modestes et qu'elles ont été formulées en présence du doyen et de la doyenne dont on a pu voir la placide physionomie sur la photographie que nous reproduisons

Ces revendications consistent en la création d'un vaste hangar commun. Sous ce hangar, bien abrité les biffins viendraient décharger leur hotte, trier leurs résidus et les marchands en gros pourraient venir faire leurs achats et trouver groupées toutes les matières qui les intéressent.

Actuellement, les biffins vivent misérablement dans des logements étroits que rend encore plus malsains l'amoncellement d'objets de toutes sortes provenant des tas d'ordures.

Cet état de choses devient dangereux, l'été surtout, et si une épidémie se déclarait, elle ferait rapidement de nombreuses victimes parmi ces travailleurs.

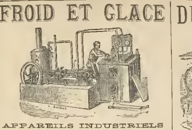
Les forcer à assainir, c'est exiger la destruction de ce qui est leur gagne-pain. Les commissions de salubrité, partisantes des mesures préservatrices, ont hésité.

D'autre part, le quartier occupé depuis des années par les biffins se peuple tous les jours davantage, il y a des ouvriers qui appartiennent à d'autres professions et dont l'odorat n'est pas complètement oblitéré. De là des réclamations, quelquefois des disputes.

La municipalité de Saint-Ouen prendra-t-elle l'initiative demandée ? Les chiffonniers voudraient bien vivre plus sainement mais leurs ressources personnelles ne leur permettent pas de faire édifier une vaste bâtisse ingénieusement distribuée.

LÉON DE MONTARLOT.

FROID ET GLACE



APPAREILS INDUSTRIELS POUR PRODUIRE LE FROID ET LA GLACE

Envoi franco du prospectus

Compagnie des procédés **RAOUL PICTET**

PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS

DUPONT 10, rue Hautefeuille, 10

(près de l'école de Médecine)

LITS — FAUTEUILS — VOITURES

APPAREILS MÉCANIQUES pour Malades et Blessés

Catalogue franco

MODE D'EMPLOI : Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez avec une cuillère. Après cinq ou six minutes d'ébullition, retirez du feu, passez au tamis ou à une passoire fine. — Coulez dans un moule. Après complet refroidissement, retirez du moule, vous aurez une délicieuse crème renversée.

CRÈME EXPRESS F.G. BREVETÉE ET DÉPOSÉE — VANILLE

CH. JUX Confiseur, 74 Boulevard de Reuilly, PARIS

PARFUMS: *Chocolat, Vanille, Café, Citron, Orange, Pistache, Orgeat.*

MÉDAILLE D'OR — CONCOURS INTERNATIONAL CULINAIRE ET D'ALIMENTATION — EXPOSITION UNIVERSELLE DE BORDEAUX 1895.

(Se méfier des imitations)

Se trouve dans toutes les bonnes maisons d'épicerie

LA GAULOISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

MÉDAILLES D'OR — EXPons UNIVelles PARIS 1889 ET LYON 1894

HORS CONCOURS (MEMBRE DU JURY) — EXPon INTNale BORDEAUX 1882 ET EXPOSITION UNIVERSELLE BORDEAUX 1895

DIPLÔME D'HONNEUR — EXPon UNIVERSELLE AMSTERDAM 1895

LA GAULOISE — LIQUEUR HYGIÉNIQUE — A PÉRIGUEUX

REQUIER FRÈRES, *PÉRIGUEUX.*

L'ARCHIMEDE

POUR FROTTER & CIRER LES PARQUETS *sans fatigue*

Prix : 15 fr, nº 1. — 12 fr, nº 2.

Franco dans toute la France

OU LA FORCE CENTUPLÉE PAR L'ACTION OU LEVIER — *Breveté s. g. d. g.*

Dans un but humanitaire, ne laissez plus cirer les parquets de vos appartements avec les jambes. Employez l'ARCHIMÈDE, nouvel appareil à frotter, léger, très pratique, recommandé par toutes les Facultés de médecine, indispensable à toute ménagère voulant obtenir des parquets brillants, sans fatigue et sans danger pour la santé.

2.000 VENDUS EN UN MOIS

Dans toutes les bonnes maisons d'Articles de ménage et chez **HERBILLON**, Manufacture de Brosserie A CHARLEVILLE (Ardennes)

1 Place Vendôme (Rue Castiglione)

Robes et Modes — Trousseaux

Montaillé

Succursale pour le Deuil

27 & 29, Faubg St Honoré.

MACHINES à découper — TOURS

OUTILLAGE D'AMATEURS

Nouveau Tarif-Album (350 F., 1200 Grav.) Franco 0 85c

OUTILS FRANÇAIS, ANGLAIS AMÉRICAINS pour Amateurs et toutes Industries.

A. TIERSOT — 16, Rue des Gravilliers, PARIS

SULFURINE — BAIN SULFUREUX SANS ODEUR

Hygiénique — Fortifiant — Antirhumatismal

Souplesse et beauté de la peau

Pharmacie LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs

En vente dans toutes les Bonnes Pharmacies.

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES CIGARETTES ou la Poudre

ESPIC

OPPRESSIONS — TOUX — RHUMES, NÉVRALGIES

Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires. TOUTES PHARMACIES 2 FR. LA BOITE.

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette



POUDRE DE RIZ SPÉCIALE préparée au Bismuth

VELOUTINE — CHARLES FAY — 9, RUE DE LA PAIX, PARIS — DÉPOSÉ

PARFUMEUR 9, Rue de la Paix, 9 PARIS

FAC-SIMILE DE LA BOITE CONTENANT LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY

LES SACHETS DE TOILETTE du docteur DYS

Infusent à l'épiderme une fraîcheur naturelle et sans artifice

ILS EMPÊCHENT DE VIEILLIR

DARSY, 31, rue d'Anjou

PASTILLES VICHY-ÉTAT

HENRY — A la Pensée — 5, *Faubourg Saint-Honoré* — PARIS

Iris de Florence — Poudre d'héliotrope — Poudre de violettes de Saint-Raphaël

POUDRES pour Sachets

Lilas blanc — Ambre de la Reine — Violette russe ambrée.

DEMANDEZ L'ALBUM *Illustré et Parfumé* ENVOYÉ FRANCO



ROYAL HOUSE

Trousseaux de luxe pour Hommes et Jeunes Gens

5, PLACE DE LA BOURSE ET 24, RUE DE LA BANQUE — PARIS

Rayon de Chemises

CHEMISES sur mesure devant uni toile **8.50, 10. » ET 12. »**

CHEMISES sur mesure devant plis avec ou sans apprêts **12. » ET 14. »**

Le Catalogue général est adressé franco sur demande.

L'ÉCONOMIE PAR LA QUALITÉ

F. PINET

44, Rue de Paradis, PARIS

CHAUSSURES DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

Se trouvent dans les principales maisons de toutes les villes

Envoi Franco du Catalogue

KOLA VITAL GRANULÉ RICHERT

AUX GLYCÉROPHOSPHATES DE CHAUX ET DE SOUDE

RECONSTITUANT *du Système Nerveux* — EXCITANT *du Système Musculaire*

SOUVERAIN dans l'Anémie — TONIQUE des Vieillards

Prix du Flacon : 4 fr 50

Dépôt : F. RICHERT, Pharmacien, PARIS — 47, Avenue de l'Observatoire — PARIS

DIABÈTE — GUÉRISON ASSURÉE (TRAITEMENT RATIONNEL)

PAR LES *PILULES ANTI-DIABÉTIQUES de MOUYSSET* Phie à ASNIÈRES (Seine) et toutes les Pharmacies. Le Flacon 6 fr.

Pour tout ce qui concerne la publicité du

FIGARO ILLUSTRÉ

S'adresser à

M. G. DUHAMEL *au FIGARO,*

26, Rue Drouot, Paris.

TARIFS :

Actualité dans le corps du journal — *La ligne* . . . . . 20 fr.

Dans les pages d'annonces, couverture. — *La ligne* . . . . . 5 fr.

NOUVEAUX GRÈS MÉTALLISÉS

à décorations artistiques et formes élégantes
CRÉATION POUR L'ANNÉE 1897
Le plus grand Succès de la Céramique depuis 20 ans
VENTE EN GROS ET EN DÉTAIL :

AU GRAND DÉPOT DE PORCELAINES

MON E. BOURGEOIS
21 et 23, Rue Drouot, Paris.

AVIS *Le Catalogue général* de Services de Table et Dessert, Services à Thé et à Café, Garnitures de Toilettes, Services Cristal, Objets de Fantaisie, Grès à reflets métalliques, etc., *est expédié franco sur demande.*



GUERLAIN

The Standard Perfumery

15, Rue de la Paix, PARIS

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

EXTRAIT : *Le Jardin de mon Curé*
GAVOTTE

EAU DE COLOGNE HÉGÉMONIENNE

Savon *Sapoceti* au blanc de baleine

POUDRE DE RIZ

VÉLAMINE

E. COUDRAY



La poudre **Velamine E. Coudray** préparée avec les plus grands soins, au point de vue de la qualité, possède en outre un parfum délicat et durable.

Comme son titre l'indique, elle est un voile qui, discrètement, préserve le visage des atteintes de l'air et du soleil.

PARFUMERIE E. COUDRAY,
13, Rue d'Enghien, 13

Prix de la boîte (grandeur ci-dessus), **2 fr.**

GRANDE MAISON DE BLANC

PARIS — *6, Boulevard des Capucines, 6* — PARIS

TROUSSEAUX de 1.500 francs	LINGE DE TABLE	**TROUSSEAUX de 5.000 francs**
TROUSSEAUX de 2.000 —	LINGE DE MAISON	**TROUSSEAUX de 8.000 —**
TROUSSEAUX de 3.000 —	LINGERIE	**TROUSSEAUX de 10.000 —**
	RIDEAUX — COUVERTURES	(et au-dessus.)
	MOUCHOIRS	

Envoi des Catalogues et Devis de Trousseaux sur demande.









H.-P. MOORHOUSE 29, rue des Petites-Écuries PARIS


LE FOU

LE FOU, Légende Hongroise



Il y avait une fois un fou qui allait de foire en foire, qui allait toujours gai, par le soleil ou par la pluie. Si le temps était mauvais ou la route trop boueuse, quelque compère se rendant à la foire le prenait volontiers sur sa charrette, car les mille petites portes de sa figure tournaient sur les gonds de tant de rides, si drôlement, qu'un sourd-muet lui-même s'égayait rien qu'en l'apercevant.

Arrivé au champ de foire, voilà qu'il s'arrête devant une marchande de croquets, lui fait une grimace; les bouts de ses sourcils ont glissé jusqu'au coin de ses lèvres, et son nez rentre et s'aplatit tellement que sa face ressemble à un vieux pain d'épice tout ridé. La marchande de croquets manque de s'effondrer de rire; il a fallu l'étayer. En échange, elle tend un gâteau au fou. Le gaillard ouvre grand sa grande gueule et, prout! une cabriole. Où est-il, le gâteau? On ne le voit plus, il s'est évaporé comme du camphre. On le cherche partout, et enfin on le retrouve sous le froc d'un moine qui s'était hasardé par là. Le gâteau pend à la corde du froc, à côté du rosaire...

« Fils d'aveugle! Pas de ces bêtises-là avec moi, ou bien... »

Et l'homme de sainte vie profère de vilaines paroles.

Alors le fou s'agenouilla dévotieusement devant le moine et se signa vite, si vite, et s'excusa si douloureusement de sa mauvaiseté!... Le moine lui pardonnait déjà. Mais, pendant qu'il se calmait, le fou se mit à tirer de dessous le froc du saint homme des aunes et des aunes de ces rubans roses et bleus que les jeunes filles tressent dans leurs cheveux pour aller à la sainte messe le dimanche. Et comme le fou, à genoux, clignait des yeux avec une béate dévotion, tandis que ses bras dévidaient vertigineusement les aunes de rubans, travail qui n'était pas un travail du bon Dieu! Et quand le moine voulut l'empoigner par le toupet, ma foi! le bon fou courait déjà sur les mains, dix boutiques plus loin, et de son pied dressé, braqué en l'air, il narguait le saint homme ébahi.

* * *

Une fois, le fou ramassa sur la grand'route une petite fleur des champs sans maître, que le vent y roulait.

« Où vas-tu donc, fillette? — Nulle part. — A qui es-tu? — A nulle âme. »

Elle était ébouriffée et elle avait faim. C'était celle-là justement qu'il lui fallait, au fou.

Alors ils se mirent à courir à deux le monde, la petite sorcière et le fou. Et la petite sorcière restait toujours aussi ébouriffée, et toujours elle avait faim; ils mettaient pourtant les gâteaux en commun, et à une foire ils s'étaient emparés d'un peigne. Mais la petite sorcière apprit à jouer des airs sur les dents du peigne, et elle n'apprit jamais à se peigner, pas même quand elle devint grande et quand elle devint belle.

Avec un bout de ruban rouge elle savait si bien arranger ses cheveux en furieuse crinière noire que c'était beaucoup plus joli que si elle les avait lissés devant un miroir d'argent avec un peigne d'or. Elle les entrelaçait comme un nid d'oiseau, ses cheveux, avant d'entrer dans la ville, devant la porte, et son ombre lui servait de miroir.

A la foire, un tas de garnements se pressaient sur les pas de la petite sorcière. Elle leur vendait l'avenir en remuant dans son tablier des pierres de couleur. Mais ce n'était pas l'avenir que les garnements voulaient d'elle. Tous, ils voulaient d'elle, à n'importe quel prix, un de ses cheveux.

« Un cheveu seulement, belle sorcière, et voici en échange mon âme. — Le diable la veut, votre âme, il la lui faut! » leur criait-elle. Et elle leur riait aux yeux. Et ses dents luisaient en blancheurs. Et des ardeurs s'épandaient du rouge sanglant de ses lèvres.

Le fou gambadait près d'elle, cent grelots grésillaient sur son habit pailleté, et lui, il arrachait de sa tignasse de fou des poignées d'étoupe et les offrait aux gars pour un baiser. Après quoi, ils s'en allaient là où les poussait le vent.

Ils couchaient sous les buissons, et comme ils y dormaient bien! La rosée d'aurore la débarbouillait et elle s'essuyait avec des rayons de soleil. Et toujours, avec son fou, la belle sorcière allait dansant de foire en foire.

* * *

Une fois ils arrivèrent dans une ville où se trouve la plus belle église du monde, où il vient des pèlerins sans nombre en procession par les rues.



O mon Dieu ! pourquoi le vent les avait-il poussés là ! En même temps que les processions, il y avait dans la ville une foire qui durait dix jours chaque année.

Les cloches de la ville bourdonnaient et tout ce peuple était en grande liesse, et on s'esbaudissait largement des folies du fou, et cent, et cent jeunes gars, affolés, se pressaient sur les pas de la belle sorcière. Et tous, et toujours, ils lui proposaient leur âme en troc contre un seul de ses cheveux.

Parmi les cent et cent gars, il y en avait un qui la suivait aussi, qui ne lui demandait rien, mais qui savait regarder comme le soleil arrivé à midi. Et même quand il était derrière elle, elle sentait qu'il la regardait.

Quand elle eut dansé une flamenka délirante, qu'elle fit le tour de l'assistance en tendant son tambourin enrubanné tout cliquetant de piécettes de cuivre et que tous les spectateurs y eurent jeté jusqu'à des pièces en argent, quand elle arriva devant cet étranger-là, tremblante, elle ferma les yeux sous son regard et elle laissa échapper le petit tambourin espagnol, et tout l'argent s'éparpilla sous les pieds des gens. Ils eurent beau, les bons marchands, bateliers et pèlerins, s'empresser de chercher et de ramasser les pièces et de les remettre civilement au fou, il eut beau, cet étranger-là, jeter au fou une bourse gonflée d'or, le fou n'en paraissait que plus inquiet, ses cabrioles devenaient de plus en plus rares, et il appelait sa belle sorcière : « Allons-nous-en de cette ville-ci ! Il n'y fera pas bon pour nous. »

Il arriva alors que, au milieu de la bousculade, un homme énorme, un marin, voulut la prendre par la taille. Mais, cet étranger-là, qui savait regarder comme le soleil arrivé à midi, empoigna le marin à l'épaule et il le fit voler dans la foule comme un brin de paille, seulement avec une main.

Pour le coup, le fou implorait avec plus d'insistance sa belle sorcière et lui demandait de quitter cette ville ; il l'appelait, il l'appelait comme il ne l'avait jamais appelée : « Ne t'en vas pas de cette ville-ci ! » soufflait à la belle sorcière une voix qu'elle n'avait jamais entendue encore dans aucune foire, une voix molle comme le nuage qui se fond dans le bleu de l'aurore, une voix profonde comme la rumeur de la forêt nocturne.

Cet étranger-là les suivit à la piste toute la journée. Il disait, sans prendre garde au fou qui l'entendait, que sa barque était là-bas, sous l'arche du pont couvert, près de la porte de la ville ; qu'au mât flottait un pavillon bleu parsemé d'étoiles ; qu'elle reconnaîtrait sans peine la barque.

« La reconnaîtras-tu ? — Oui ! » répondit la belle sorcière. Et le fou entendait toujours.

Et, là-dessus, elle se reprit à danser une flamenka qui flambait, comme si mille diables avaient piaffé dans son sang.

Le soir tombé, quand les marchands se furent éloignés, le fou, derrière la belle sorcière, s'en allèrent à pas languissants, et ils passèrent la porte de la ville. Quelle triste grimace faisait le fou, bien qu'il n'y eût personne pour le regarder !

« Tu iras ? — Oui. — Je t'y mènerai ? — Oui. »

Alors, il l'accompagna jusqu'à la barque au pavillon bleu parsemé d'étoiles. Et il ne lui dit pas de rester avec lui parce qu'il ne saurait que devenir quand elle l'aurait quitté, il fit seulement grimaces sur grimaces, et elles étaient de plus en plus drôles. Et même sur le rivage, il ne trouva rien à lui dire ; seulement, sa bouche s'allongeait, s'allongeait... C'était un fou, ce fou !

Et comme elle sauta vite sur la passerelle, en l'embrassant vite, sa belle sorcière : « Ne te jette pas à l'eau pour ça... je reviendrai... »

Puis le fou resta là, assis au bord du fleuve.

Assis au bord du fleuve, il regarda la barque démarrer et suivre le courant de l'eau.

Quand la barque se mit à dériver, voile levée, le fou se leva et la suivit en courant le long de la rive.

Et cent grelots grésillaient sur son habit pailleté.

Il la suivit durant trois jours et trois nuits, jusqu'à la mer, et ne quitta pas des yeux le pavillon bleu parsemé d'étoiles tant qu'il put en apercevoir une petite tache. Et quand il ne vit plus rien, il regarda encore pendant trois jours et trois nuits.
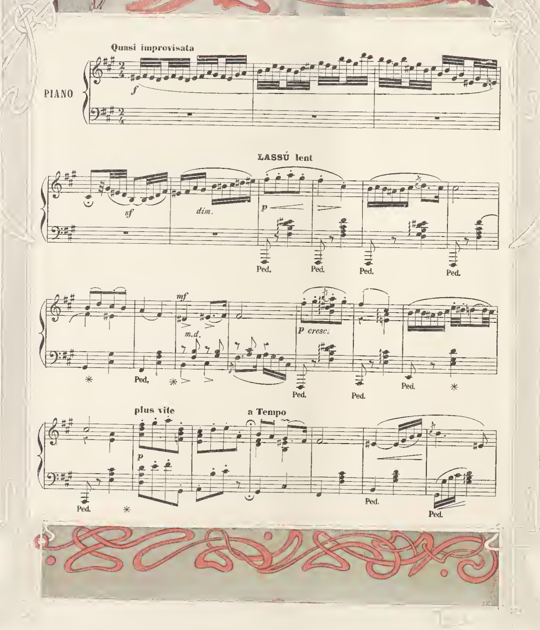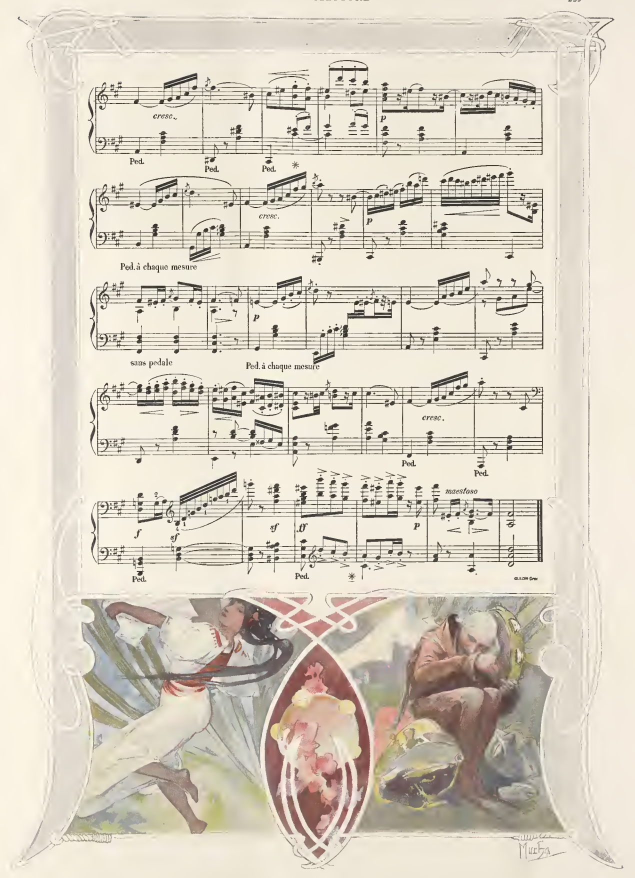
* * *

Alors, le septième jour, à pas languissants, il retourna à la ville où est la plus belle église du monde et où les pèlerins défilent toujours en procession par les rues.

Là, on lui jeta encore beaucoup, beaucoup d'argent, car rien n'est plus réjouissant qu'un fou triste.

La Danse de la Petite Sorcière

par Carolus Agghàzy




cresc.
Ped.
Ped.
Ped.
p
Ped. à chaque mesure
cresc.
p
sans pedale
p
Ped. à chaque mesure
cresc.
Ped.
Ped.
f
sf
sf
ff
p
maestoso
Ped.
Ped.
GULON Grav
Mucha

Et lui, le pauvre fou il s'en alla tout droit à l'église.

Il se rappelait. Au temps où il était un fou gai, on le lui avait dit : les vœux formés en cette église se voyaient toujours exaucés. C'est pourquoi il y avait là tant de processions et de pèlerins. Il voulut aussi se joindre à la procession, mais ceux qui la suivaient le repoussèrent; tout le monde pouvait entrer dans l'église; mais, lui, on ne l'y laissa pas entrer, parce qu'on pensa qu'il venait y faire le fou.

On riait de lui, et c'était tout.

La tête basse, il s'assit à l'angle de l'église. Les gens l'entourèrent et ce fou était si triste que les pièces d'argent qui tombaient devant lui s'arrondissaient en nid, les petites pièces qui venaient dans le creux couvant les autres.

Puis, c'est le soir. Les cloches se sont déjà tues. L'église est déserte. Le fou se glisse furtivement dans la sacristie.

« Hé bien, toi, le fou, que viens tu faire ici ? » grogna le moine sacristain.

Toutes les pièces d'argent du fou allèrent vers la main tendue du moine ; mais il y en avait tant qu'il troussa son froc en tablier. Le fou le pria de lui permettre d'entrer dans l'église par la petite porte

« Qu'y ferais-tu donc, fou ?

— Je veux aussi prononcer un vœu.

— Mais tu ne sais pas même prier, sans doute... »

Il supplia tant le moine sacristain que celui-ci, dont les manches retroussées laissaient encore couler des pièces, consentit. Enfin, il lui était permis d'entrer dans l'église.

« Que faut-il, pour qu'on m'exauce ?

— Fais de ton mieux, mets-toi devant l'autel de la Madone. »

Alors, le moine le laissa entrer dans l'église, par la petite porte, et, du seuil de la sacristie, il se mit à le surveiller. Un vœu ? Comment allait-il s'y prendre ?

Le fou ne réfléchit pas. Il alla tout droit à l'autel. Au-dessus, était un tableau représentant la sept fois belle Madone.

Alors le moine sacristain eut très peur et demeura stupéfait au seuil de la sacristie.

Devant l'autel le fou commence à exécuter des culbutes vertigineuses, il tord les jambes, les bras, pirouette, vire en toupie, se brise en arrière, les reins pliés, colle à sa nuque les plantes de ses pieds, rebondit sur les mains, les pieds menaçant la voûte; il donne tout ce qu'il peut donner, ses membres heurtent le sol, sa tête sonne aux marches de l'autel; il crispe sa face en des milliers de plis, halette furieusement, et toujours, toujours les cent grelots grésillent sur son habit pailleté; voilà que son corps se fronce comme une étoffe qui brûle, puis se ramasse en forme de tonneau, puis s'étale en longueur comme un long serpent; il sanglote des sons indistincts, bouillonnants, les veines de son cou sont gonflées à éclater, la sueur ruisselle sur sa peau, et, sur le marbre de l'église à la renverse, il tombe.

Et alors, dans toutes les tours, toutes les cloches sonnèrent ensemble : la lumière jaillit à tous les cierges ; les orgues commencèrent un hymne, une divine lueur s'épandit de l'autel, et la Vierge descendit du cadre, ôta sereinement le voile étoilé dont sa tête est ceinte, et, avec douceur, essuya la sueur sur le visage du fou...

Mais, mon Dieu! la Madone peut-elle ramener une belle petite sorcière, une fois qu'elle est partie ?

DÉSIRÉ MALONYAY.
(Traduit par Adrien REMACLE.)

(Illustrations de Mucha.)

MIRACLE D'AMOUR

I



Les cloches de dimanche, qui troublaient de leurs voix graves, de leurs voix aiguës, le morne silence du ciel, qui s'appelaient et riaient au-dessus des toits de tuiles, qui éveillaient de lointains échos dans la campagne criblée de soleil, les cloches de Fête-Dieu qui annonçaient des venues d'âmes pures, d'enfants voilées de tulle blanc vers les autels, qui semaient sur toute la ville de la joie et de l'espoir, les cloches jeunes et vieilles qui se répondaient comme des oiseaux en cage dans la haute tour de la cathédrale, dans les églises des faubourgs, dans les chapelles des couvents, obsédaient Claude de Mirandol. Il aurait voulu, d'un geste impérieux, les rendre muettes. Elles lui faisaient mal à en pleurer. C'était comme si des mains tourmenteuses eussent cherché la plaie de son cœur pour l'élargir, pour l'envenimer et le contraignaient, si dolent encore, si meurtri, n'ayant pas la force de les repousser, de se défendre, à retourner la tête vers le Calvaire, à revoir les ruines de ce qui avait été du Bonheur. Et, le menton dans les doigts, les yeux fixes, brûlés par les larmes et par la fièvre, au fond du jardin solitaire où s'écoulaient les lentes journées de sa convalescence d'âme, il se reprit à penser tout haut, à sangloter douloureusement :

« Que lui avais-je donc fait ? Pourquoi s'est-elle lassée de mes tendresses ? Pourquoi m'a-t-elle trompé, moi qui l'aimais à en mourir ? »

Il se rappelait jusque dans les moindres détails la fin lamentable et prompte de cet amour qui devait durer toute la vie, les scènes violentes de colère, d'amertume, de jalousie qui avaient bientôt creusé entre Guite et lui un infranchissable fossé, les mensonges entêtés, dérisoires, les comédies navrantes, la rupture brusque, courageuse, pire que l'amputation d'un membre broyé par un obus, à la veille d'être lâche, de retomber plus soumis, plus aveugle sous le joug, et son retour d'enfant prodigue, en détresse, comme fouetté par une pluie d'orage, à bout de forces, de désillusions dans la petite ville natale, dans la paisible maison qui abritait la douce vieillesse de la meilleure des mères, une vieillesse souriante, enviable, étayée d'amitiés fidèles, hantée de chers souvenirs et de consolantes croyances, l'accueil à bras ouverts, attendri, qui l'avait réchauffé. Mais déjà ce calme immuable, cette stagnation de chaland qui sommeille dans l'eau morte d'un canal lui étaient odieux. Il avait l'impression de s'être trompé de route, d'avoir échoué en un pays où personne ne le comprenait. Il étouffait comme sous un plafond trop bas de mansarde étroite. Il souffrait de ne pouvoir se plaindre et s'épancher. Il redoutait les réflexions hostiles, les airs d'indulgence et de vague pitié, les hochements de tête qui l'eussent sans doute interrompu au moindre essai d'aveu, nargué comme un malade dont la raison vacille et qui ne sait plus ce qu'il dit, qui marmonne d'invraisemblables histoires. La disette absolue de plaisirs, l'ennui qui s'épaississait autour de son cerveau, le rejetaient dans le passé. Il aspirait à s'évader de la geôle d'exil où, volontairement, imprudemment, il s'était enfermé. Il avait hâte de prendre le train qui le ramènerait à Paris, de se perdre, de s'étourdir dans le mouvement des foules changeantes, d'interroger des camarades qui ne mentiraient pas, de savoir si l'infidèle le regrettait, avait eu quelque chagrin, quelque émoi aux lendemains de leur brouille ou en avait pris insoucieusement son parti, s'accommodait d'avoir cherché ailleurs la joie d'aimer, était vraiment heureuse. Heureuse! L'inconsolé répéta le mot désespérant avec une sourde angoisse, et il lui sembla que les battements de son cœur s'arrêtaient dans l'étreinte d'un étau, que sa bouche s'empoisonnait de fiel.

Le jardin était comme une robe d'épousée que les clartés des cierges paillettent de frissonnantes taches d'or. Des roses blanches, au parfum subtil d'amande, par centaines, par milliers, enguirlandaient les vénérables troncs des arbres et les charmilles, égayaient les socles des vases de marbre. Entre des bordures d'œillets blancs se balançaient de magnifiques lis et des pavots immaculés. D'invisibles fauvettes mêlaient comme les trilles rieurs d'une flûte de cristal à la monotone et berceuse plainte du jet d'eau. Des flots de lumière ruisselaient du ciel, inondaient les choses et les embellissaient. On eût dit que les

branches étaient irradiées de merveilleuses émeraudes, que de magiques prunelles y scintillaient. y cherchaient d'autres regards. Et autant que les cloches, ces épanouissements de calices, ces blancheurs éparses, ces tiges flexibles, ces scintillements de pierres précieuses, ces gazouillis d'oiseaux qui lui suggéraient tout ce qu'il avait aimé, tout ce qu'il avait perdu, la taille souple, les yeux ensorceleurs, les épaules nacrées, l'adorable visage, la voix câline de Guite, l'irritaient, le brisaient. Il la sentait rôder autour de lui, comme un fantôme, s'approcher à petits pas. Elle se penchait lentement afin qu'il ne perdît pas une seule de ses paroles, murmurait phrase à phrase, avec des inflexions de raillerie, l'adieu désenchanté et désenchanteur qui avait été le dernier couplet de leur chanson d'amour, lui en enfonçait chaque mot dans le cœur et dans le cerveau, comme de longs clous rouillés.

« Nest-ce pas beaucoup, disait-elle, *que je me sois laissé aimer* que vous m'ayez amusée un peu plus d'un mois ? Vous seriez-vous imaginé par hasard que j'avais l'âme d'une grisette, que cet essayage se transformerait en amour à perpétuité, que je vous prierais de m'offrir votre nom. Ma première expérience du mariage m'a suffi. Vous commencez à me persécuter, à être jaloux, vous perdez la tête quand je souris au salut d'un ami, quand j'arrive en retard à nos rendez-vous, quand je reçois une lettre. Vraiment, ce n'est plus drôle de « jouer avec vous » comme gouaille le cloown Footit, et il vaut mieux, avant les grandes scènes, baisser le rideau. On ferme, cher monsieur, on s'en retourne chacun chez soi ! »

Il défaillait comme un vagabond qu'écrase une charge trop lourde et qui n'a plus la force et le courage de finir l'étape, de gravir les côtes pierreuses. L'éternel repos de la mort l'attirait.



Le sable de l'allée craqua sous des galoches de servante. Philomène, qui depuis trente ans repassait et ravaudait le linge de la maison, surgit au seuil de la tonnelle, le bonnet de travers, les joues luisantes, le regard aux aguets derrière ses lunettes rondes.

« J'aurais dû me penser, bougonna-t-elle essoufflée, que vous étiez à prendre le frais dans le jardin et ne pas vous chercher ailleurs comme une sotte... Autrement, Madame m'envoie vous dire, sauf votre respect, monsieur Claude, que ce n'est pas permis de rester les deux pieds dans un soulier un jour comme aujourd'hui, qu'on vous espère au reposoir de l'impasse Cantegraille... Ces demoiselles ont apporté de pleins paniers de fleurs, et ça travaille, ça rit, les cœurs mignons, comme si elles se figuraient gagner le Paradis ! »

Claude lui coupa la parole, fatigué par ce verbiage.

« Retourne vite les aider, je te suis.

— Bien sûr, monsieur ? » insista-t-elle.

Il haussa les épaules et répliqua d'un ton maussade :

« Je n'ai rien de mieux à faire ! »

Cependant, une émotion profonde, inéluctable, l'envahit, le pénétra lorsque de la porte cochère, ouverte à deux battants, il vit la rue parée comme pour des noces de princesse, les façades de briques et les balcons de pierre des vieux hôtels tendus de rideaux de soie, de draps où étaient épinglés des bouquets, de guirlandes de laurier et de myrthe, le tapis épais, féerique, de corolles effeuillées, qui cachait les pavés et les ruisseaux et où d'adroites mains avaient dessiné des arabesques, de naïfs emblèmes, des blasons d'orgueil et de seigneurie ainsi que sur une page de missel, les voiles de navire tendues entre les toits et qui se gonflaient, qui avaient l'apparence d'une voûte d'église d'où s'épandent d'indécises et mystérieuses ombres, et les papillons, les abeilles, qui tournoyaient pris de vertige, grisés par cette moisson de fleurs, qui voletaient dans l'air doré, pareils à de légers pétales. Il se croyait redevenu tout enfant. Il revivait des minutes d'émerveillement ingénu, d'innocence angélique, de foi ardente.

Il se redressait apaisé comme sous des bénédictions. A l'entrée de l'impasse, madame de Mirandol, assise dans une bergère en velours d'Utrecht, contemplait son œuvre, aiguillonnait les jeunes filles qui étaient venues l'aider et riant aux éclats, musant, chantant, étendaient la nappe de dentelles, ajoutaient des roses aux roses, plantaient le tabernacle, étayaient les chandeliers.

L'une entre toutes, par sa joliesse exquise et délicate, eut mérité d'entendre bruire à ses oreilles la Salutation de l'Archange : « Salut, Vierge pleine de grâce ». Elle n'était ni grande ni petite, avec des cheveux de soie d'un blond cendré, des bouclettes où l'on aurait cru que dormaient des rayons pâles de soleil automnal, de larges yeux de poupée comme remplis d'une eau limpide et bleuâtre de source, des lèvres veloutées d'une teinte de fruit qu'aucun contact n'a terni et qui rayonnaient. qui avaient le charme auroral d'une bouche de baby. Elle portait une toilette très simple de mousseline. Un ruban rose lui servait de ceinture. Des brins de chèvrefeuille et de viorne s'enchevêtraient sur son chapeau de paille.

Les bruyantes travailleuses se turent et s'arrêtèrent. Le visage douloureux de Claude les intimidait, les troublait. Elles craignaient d'avoir les joues trop colorées, d'être décoiffées, de déplaire à ce visiteur inattendu, à ce personnage romanesque et misanthrope sur qui l'on chuchotait par la ville tant de choses et que l'on n'avait pas encore aperçu depuis qu'il était arrivé de Paris, ni dans quelque salon, ni aux offices de la cathédrale, ni sur le mail à la musique militaire. En hâte, confuses, gênées, inquiètes, elles dénouèrent les cordons de leurs tabliers de sacristaines.

Madame de Mirandol s'était levée, plaisantait :

« Tu te montres quand il n'y a plus rien à faire, paresseux fieffé ! »

Il s'écria aimablement, dans un désir de les apprivoiser, de les rassurer :

« J'espère, Mesdemoiselles, que ma mère n'a pas bien regardé, que je puis me rendre utile. »

Elles s'enhardirent, babillèrent en même temps.

« Mais certes oui, monsieur... Vous accrocherez les cordons du dais..... Le Saint-Esprit ne tient pas... Nous ne serions jamais parvenues, toutes seules, à clouer le socle, ça abîme trop les doigts, les coups de marteau... Désirez-vous un tablier ? »

Madame de Mirandol les gourmanda :

« Attendez au moins que je vous aie présenté Claude, mes petites belles. »

Les jeunes filles s'avancèrent comme pour une distribution de prix.

« Mademoiselle Jacqueline de Fonfrède et sa sœur Bérengère, continua la douairière, qui observait son fils à la dérobée, mademoiselle Andrée de Vindrac, mademoiselle Thérèse de la Bastide, ta cousine. »

Elle prit un temps avant de prononcer le nom de la dernière, de celle qui avait des cheveux si fins et des yeux si clairs.

« Mademoiselle Colette de Saint-Cirgue, Lilette qui vient de sortir du Sacré-Cœur, la fille de nos meilleurs amis. »

La douce blonde salua monsieur de Mirandol d'une cérémonieuse révérence. Il sursauta comme ébloui par un brusque jet de lumière et soupira :

« Lilette, Lilette... Est-ce possible que ce soit vous, mademoiselle, vous qui aviez les cheveux dans le dos, qui sautiez à la corde avec des rires fous, qui vouliez toujours tenir ma main quand vous étiez malade, Lilette qui aimait tant les pralines et les contes de fées. .

— Je vous avais reconnu aussitôt, moi, fit-elle instinctivement coquette et affectueuse, mais j'étais fâchée que vous ne fussiez pas venu nous voir, que vous eussiez l'air de ne plus vous souvenir de votre petite amie, de l'enfant qui vous surnommait le « Monsieur joli », et vous mériteriez que je ne vous pardonne pas. »

Thérèse de la Bastide, qui avait des allures fanfaronnes de garçon manqué, les sépara.

« Vous n'êtes pas ici, mon cousin, pour nous empêcher de travailler, dit-elle ; voilà le marteau et les clous. »

Madame de Mirandol s'était à nouveau enfoncée dans la moelleuse bergère, suivait des yeux Lilette et Claude. Un instant, ils furent tout près l'un de l'autre au haut d'une échelle double, et la jeune fille chuchota :

« Vous n'aviez pas cette mine défaite et ces mauvais yeux, autrefois ; je devine que vous pleurez quand personne ne peut vous surprendre, et l'on ne pleure pas pour des bêtises, pour rien, à mon âge et au vôtre !

— Mais pas du tout, mademoiselle, balbutia Claude, c'est la grosse chaleur, à laquelle je ne suis plus accoutumé et qui m'accable ; soyez sûre que je n'ai pas le moindre ennui.

— Le jureriez-vous sur ma tête ?

— Je ne jure que si cela en vaut la peine.

— Vilain menteur !

— Petite curieuse ! »

Elle fit la moue et, presque fâchée, s'écria :

« Vous ne méritez pas que je m'intéresse à vous ! »

Les trois bonnes de madame de Mirandol, la gouvernante de mademoiselle de Vindrac et le cocher du marquis de Fonfrède accouraient affairés, les bras levés, la gorge sèche, comme des annonciateurs de victoire.

« Dépêchez-vous d'allumer les cierges, mesdemoiselles, s'écrièrent-ils, la procession sort de la place des Salenques, il ne reste que le reposoir des bonnes Sœurs de la Sainte-Enfance avant le nôtre. »

Ce fut une envolée de jupes autour du tabernacle et des chandeliers, et bientôt l'éphémère autel resplendit comme une châsse, les bottelées de fleurs, les voiles de guipures, les draperies de velours eurent une patine d'or, miroitèrent, s'animèrent d'une danse joyeuse de petites flammes jaunes. Les rauques et rythmiques roulements des tambours scandaient au loin la solennelle rumeur des psalmodies, les vibrations allègres des cantiques qu'entonnaient des voix d'écoliers et des voix de femmes.

Les fenêtres des maisons s'ouvraient, les domestiques apportaient sur les balcons des corbeilles de pétales et de feuilles. Et les bannières des paroisses, les drapeaux des confréries, les reliques précieuses, les statues vénérées des protecteurs de la cité, de la Vierge Noire et de saint Jude emplirent soudain toute la rue.



Les souliers de satin des premières communiantes, les grosses chaussures cloutées des pénitents, les bottines des congréganistes et des dévots écrasaient le délicieux tapis comme des grappes mûres de vendange. Tout était blanc. A voir ce cortège, on se fût imaginé que de frêles nuées, des débris d'avalanches ondulaient entre les façades, traînaient refoulés par l'ostensoir que l'évêque tenait dans les mains. Et des mansardes, des fenêtres, des balcons, des porches, jaillirent de nouvelles fleurs sur les fleurs, et toutes ces parcelles de roses, de tubéreuses, de marguerites, d'hortensias, de phlox, s'accrochèrent aux ornements des prêtres, aux simarres des enfants de chœur, aux broderies du dais. La procession s'avançait comme sous des rafales d'une neige odorante et radieuse.

Claude s'était agenouillé à côté de Lilette, et dans la fumée qui s'élevait des encensoirs, cependant que planait sur les têtes courbées l'auguste Signe de l'officiant, les mains jointes vers sa petite amie de jadis, il exhala de toute son âme angoissée cette oraison suprême :

« Dieu doit exaucer vos prières, Lilette ; demandez-lui, je vous en supplie, du bonheur, de l'oubli pour le pauvre fou que je suis ! »

II

Mademoiselle de Saint-Cirgue était à son piano lorsque Claude entra dans le salon, timidement, comme s'il eût pénétré dans une chapelle.

Les persiennes closes et les longs rideaux de mousseline tamisaient la lumière, et ces vagues ténèbres, où apparaissaient de solennelles alignées de portraits, des panneaux de tapisserie, de vieilles choses délicates et jolies, avaient une fraîcheur assoupissante de forêt.

Ainsi qu'en les Annonciations des maîtres mystiques, des rais de soleil semés d'atomes blonds qui tourbillonnaient, qui emplissaient l'air d'une vie mystérieuse, frôlaient les cheveux de la musicienne, y allumaient des luisances de bijou.

Troublée, elle aussi, anxieuse, s'énervant d'une attente où les coups de sonnette, le roulement d'une voiture dans la rue, les moindres bruits la faisaient tressaillir de la nuque aux talons, Lilette effleurait les touches d'ivoire de ses doigts fuselés. Elle était à l'unisson de leur rêve à tous deux, de leur émoi, cette musique douce, sentimentale de Chopin, et, sans que sa chère fiancée se doutât de sa présence, Claude l'écoutait en un ravissement de tout l'être, s'en grisait comme d'un philtre.

Ses yeux, peu à peu accoutumés à l'obscurité, distinguaient Lilette, l'épiaient, se délectaient de la voir, et il s'écria enfin d'une voix de reconnaissance et de tendresse :

« Je vous aime. »

Elle se leva, avec un grand frisson, murmura :

« Oh ! que vous m'avez fait peur ! »

Il avait saisi les mains de Lilette. Il l'implorait.

« Ne me permettez-vous pas de vous embrasser, ma belle fiancée, mon amour ? »

Sans rien répondre, elle s'abattit d'un élan dans ses bras, lui accorda, dans un sourire extasié, sa jeunesse, sa beauté, son âme blanche. Et il la baisa dévotement sur le front, sur les paupières et derrière ses petites oreilles et dans ses cheveux follets, enveloppa tout ce visage adorable d'un voile de caresses.

« Je vous aime, mon cœur, répétait il, je vous aime, je vous aime.

— M'aimerez-vous toujours comme vous m'aimez aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Toujours, mon aimée, toujours, et chaque jour davantage ! »

Et les lèvres de Claude s'appuyèrent sur les lèvres de Lilette, passionnément et chastement, s'y purifièrent des anciennes souillures, y consacrèrent leur serment, y reconquirent la joie de vivre, la confiance dans l'avenir, la foi.



La tête charmante de la jeune fille s'était renversée en arrière et les épingles d'écaille qui retenaient ses cheveux tombèrent une à une sur le parquet. Et ainsi décoiffée, nimbée de boucles, de mèches éparses qu'illuminaient les rais de soleil, elle ressemblait aux petites saintes des légendes dorées, qui convertissaient les malheureux pécheurs, qui les guidaient vers le ciel de leur regard d'enchantement, qui leur rendaient la quiétude perdue, le bonheur vainement cherché sur les mauvaises routes.

III

Les fenêtres, encore éclairées, qui brillaient aux flancs des collines et sur les berges de la rivière, s'étaient éteintes une à une, et toutes les rumeurs qui tissent le silence des belles nuits chaudes de septembre, toute la vie mystérieuse qui palpite dans les ténèbres renaissaient, donnaient l'illusion d'une incessante et vague prière lointaine des foules pèlerines que guident les étoiles. De rauques cris de hiboux, des aboiements affolés de chiens, les grelots des charrettes, les chansons hoquetées des ivrognes perdus, en interrompaient par instants la mélancolisante et endormeuse quiétude. Et les rainettes qui se répondaient au bord de l'eau faisaient penser à de magiques horloges où un timbre de cristal eût sonné les heures mortes, les heures roses et noires qui ne reviendront plus, invité l'âme à se recueillir, à rêver.

Claude s'attardait dans ces ténèbres qu'il aurait dû fuir comme un danger, se penchait sur la rampe de la terrasse, comme s'il eût écouté quelqu'un qui parlait de lui.

Du salon où elle venait d'écrire à sa mère, Lilette l'avait appelé à plusieurs reprises et il ne s'était pas dérangé, n'avait pas même tressailli.

O les veilles de départ, lorsque l'on quitte la maison de la première halte, le vieux logis qui se cache derrière la forêt, qui semble voué à abriter d'initiales béatitudes, à n'entendre que les gazouillements des nids et les aveux d'amour, la chambre qui s'emplissait de la fraîche haleine des bois, d'une odeur de bouquet et de rosée, et d'une lumière si blonde, si limpide dès que les volets étaient ouverts, les fenêtres qui encadraient des ciels nacrés d'aube, des ciels étranges de crépuscule, des ciels profonds, constellés d'astres et les reflets fuyants, éphémères de l'eau, et le frisson des feuillages, et les belles lignes violettes et bleues des coteaux, les fenêtres qui servirent d'accoudoirs aux langueurs infinies, qui furent si propices aux causeries câlines, aux projets d'avenir, aux baisers délicieux! O l'arrière-pensée que l'on ne goûtera plus ailleurs de semblables joies, que l'on a épuisé d'un coup la somme de bonheur qui est réservée à chaque créature, qu'au tournant de la route, quand auront disparu, parmi les arbres et la poussière, les toits du gîte regretté, les jours mauvais, les jours incertains commenceront!

Qu'ils étaient fous de s'en aller ainsi, de ne pas avoir brûlé leurs malles; qu'il avait eu tort, cependant que Lilette ne demandait qu'à modeler ses désirs sur les siens, qu'à suivre ses conseils, de ne pas la décider à fuir l'agitation des villes, à s'isoler complètement avec lui, loin de tout, de l'attirer vers Paris!

Aurait-il la force de tenir ses serments, de ne pas succomber aux tentations si madame de Noctis le relançait, souffrait de leur rupture, mettait tout en jeu pour le reprendre? Etait-il bien guéri de cet ancien amour? Avait-il suffisamment réfléchi avant d'engager son honneur dans ce mariage romanesque?

Il aimait Lilette, il eût été malheureux au delà de tout de lui causer la peine la plus légère. Elle le ravissait par sa douceur passionnée, par sa joliesse idéale. Il se disait que ce serait commettre l'action la plus vile, la plus odieuse, que de la tromper, d'obéir aux suggestions de Guite. Et pourtant, si à cette minute, son ami le meilleur l'avait interrogé, les yeux dans les yeux, se fût écrié: « Claude, donne-moi ta parole d'honneur que tu rejetterais hors de ta vie cette femme, le jour où elle y reparaîtrait, où elle en appellerait à ton cœur », il eût, avec des rougeurs de honte, répondu tout bas:

« Je ne peux pas t'en donner ma parole d'honneur! »

Il frappa la terre du pied comme pour écraser une bête venimeuse, mais les bras nus de Lilette qui s'était approchée de lui à petits pas, se nouèrent à son cou et l'embrassant et le grondant à la fois, la jeune femme s'exclama:

« C'est gentil, monsieur, de ne pas répondre à sa petite Lilette, de lui fausser compagnie comme si vous aviez des raisons de la bouder... Vous mériteriez je ne sais quoi, tout ce qu'une femme doit faire de pire à un vilain homme... Ça vous amuse donc de contempler ces taches d'encre d'où s'envolent des chauves-souris... D'abord, quand on doit voyager, on se couche de bonne heure. »

Il l'interrompit: « Nous ne partons plus.

— Tu ris! A présent que toutes les malles sont finies, que les ordres sont donnés!...

— Nous en serons quittes pour les défaire, on est admirablement ici, à quoi bon se remettre en route!

— Vraiment, vous avez décidé ça tout seul... Eh bien, moi, je voudrais déjà être arrivée à Paris dans notre « chez nous » et si vous tenez à moisir aux champs...

— Lilette, nous étions si heureux...

— Ne le serons-nous pas autant là-bas? Et puis merci, pour

que vos bons amis me prennent en grippe, m'accusent de vous séquestrer au moment des chasses, pour qu'on ne nous invite plus jamais nulle part... On part demain, dites tout de suite que le monsieur et la dame partent demain, ou je ne vous aime plus... »

Il murmura : « Puisque tu y tiens tant, nous partirons... »

Et ils rentrèrent dans leur chambre, tandis qu'à travers le grésillement des insectes, les frisélis des feuilles de peupliers, les rainettes continuaient à égrener leur note brève et claire de cristal, à sonner les heures du passé...

IV

Madame de Noctis s'appuyait sur le bras de Claude avec une lassitude croissante, l'entraînait à petits pas le long de la jetée, tandis que les servantes de l'auberge achevaient de dresser la table dans un clos de pommiers.

« Alors, vous n'avez été, ni satisfait, ni ennuyé de cette farce du hasard, dit-elle, de rencontrer dans une partie de campagne votre toquée de Guite... Vrai, votre cœur n'a pas battu un tout petit peu plus fort ?.. »

Monsieur de Mirandol mordait ses lèvres à les faire saigner, s'entêtait à se dérober, à ne pas lui répondre. Avec des inflexions de mélancolie, une voix désolée, langoureuse de victime d'amour, elle revint à l'assaut :

« Comme vous m'aimiez peu, comme vous vous êtes détaché facilement de moi... Ce matin, quand vous vous êtes avancé sur le perron du château comme sans m'avoir vu, que votre ami et le mien, monsieur de Bayeux s'est écrié : « Venez « donc, Claude, je tiens à vous présenter à la plus charmante de « nos voisines, à madame de Noctis », je me demande comment je ne me suis pas évanouie, comment j'ai eu assez d'empire sur moi-même pour vous tendre la main, pour parvenir à répondre : « Mais monsieur de Mirandol est un de mes vieux « amis ». Ah! dans cette poignée de mains fiévreuse, tremblante, que de choses j'avais essayé de mettre, combien de tendre amitié, combien de regrets, combien de joie ! »

Claude fronça les sourcils, énervé, raidi, comme un cheval prêt à se cabrer.

« Et votre main, continua-t-elle, est restée comme morte dans la mienne, vous m'avez glacée par votre indifférence méchante, accueillie en trouble-fête.

— Vous savez trop que ce n'est pas vrai, que je ne suis pas, hélas, guéri de vous ! »

Guite avait été secouée dans tout l'être par la violente réponse de monsieur de Mirandol, et les paupières entrecloses, elle s'assit sur le parapet, raya le sable du bout de son ombrelle.

« J'aurais donné je ne sais quoi, continua-t-elle pour être assise auprès de vous dans le mail-coach durant toute la promenade et je n'ai pas osé... Où et quand nous reverrons-nous, maintenant, seul à seul, comme ce soir, probablement jamais, puisque vous êtes marié ! »

Il y eut un silence. Les flaques d'eau morte qui miroitaient entre les pierres vertes et dans les innombrables ridules de la grève avaient des teintes sinistres et tragiques, évoquaient, ainsi que ces bateaux immobiles, abandonnés sur le sable humide que léchait l'écume du reflux quelque tuerie de trahison où le sang coula à grands flots des poitrines défoncées, des gorges pantelantes.

Et c'était aussi dans le ciel épeurant comme de rouges fumées d'incendie, comme les braises éparpillées d'un bûcher, comme des ruines de palais qui s'écroulent et d'où ruissellent des torrents d'or en fusion, de pierres précieuses liquéfiées. Puis le crépuscule glissa, paisible, étendit ses voiles de crêpe sur les suprêmes lueurs qui palpitaient et agonisaient à la crête des vagues, vers l'occident, se décolora, se métamorphosa comme sous une pluie de cendres et de violettes, tout devint peu à peu d'un gris mauve, fané, les falaises, les nuages, les champs de goémons et de galets, les flaques figées, le sable, l'infini. Des voiles fantômales fuyaient à l'horizon comme des chauves-souris. Et les ténèbres s'épaissirent, les lignes des constellations scintillèrent incertaines, pâles, des éclats de lumière jaillis d'un phare lointain trouèrent la brume. La mer semblait un abîme de tristesse. Des sanglots étouffés, des plaintes défaillantes montaient de cette nappe obscure, mêlés à l'immensité du ciel, se prolongeaient en échos dans la voix de Guite, la voix brisée qui pleurait l'Irrémédiable.

« D'autres se sont chargés de me l'apprendre, continua-t-elle amèrement, comme ulcérée de rancunes, ce mariage si promptement décidé et dont le secret avait été si bien gardé..... D'autres qui tenaient à savoir comment je supporterais un tel



coup... Je vous suis reconnaissante de ne pas me l'avoir annoncé vous-même... »

Il la regarda bien en face, comme un ennemi dangereux dont on affronte les traîtrises et les embûches.

« Si vous avez souffert comme vous me l'affirmez, soyez certaine que votre douleur n'a pas été plus profonde, plus cruelle que la mienne... Je vous eusse aimée, je le jure, jusqu'à la mort; je ne suis parti que parce que vous me l'ordonniez, parce que vos lettres, vos impitoyables lettres... »

Elle crispa ses doigts comme un bâillon sur la bouche de Claude.

« Je vous en prie, Claude... Pardonnez-moi... J'ai été trop coquette, trop femme... Je jouais avec votre cœur si tendre, j'espérais, par ces comédies, par ces mensonges, vous retenir, vous river à moi, vous rendre l'aveu de mon entier amour plus désirable et meilleur. »

Il la repoussa brutalement.

« Soit, oublions tout cela; n'est-ce pas d'ailleurs aussi loin de nous que les voiles qui s'enfoncent là-bas dans la nuit..... Vous vous êtes consolée, je le suppose...

— Non, Claude, je ne me suis pas consolée, et j'aime ma peine puisqu'elle me vient de vous... »

Elle le fascinait de ses yeux verts, de sa bouche charnue d'où les paroles tombaient une à une comme des gouttes de parfum.

Il chancelait, épuisé par cette lutte, et cria : « Taisez-vous, taisez-vous, je ne peux plus, je ne dois plus vous aimer... »

Guite roucoula, souriante, d'un air de défi : « Elle est donc plus jolie, elle sait mieux aimer que moi, mon Claude ? »

La trompe du guard sonnait le dîner, rappelait les couples égaillés dans la campagne et devant la mer. Madame de Noctis reprit le bras de monsieur de Mirandol, se dirigea du côté de l'auberge, et comme ils touchaient à la grille de l'enclos, elle s'exclama avec un accent persifleur : « Vous avez bien raison, cher ami... où cela nous mènerait-il ?.. Puis, c'est tellement rare un mari fidèle... »

Mais, après le dîner, en lui offrant un verre de calvados, elle murmura, haletante : « Quand partez-vous ?

— Demain ..

— Et vous ne reviendrez pas chez monsieur de Bayeux... bientôt... le plus tôt que vous le pourrez. .

— Vous le désirez donc vraiment, Guite ?

— Je vous en supplie... Le parc du vicomte et le mien ne sont séparés que par un mur...

— Dans huit jours...

— Huit jours... que ce temps va me paraître long ! »

Et, en se baissant pour ramasser une rose tombée de sa ceinture, la séductrice victorieuse caressa tout le visage de Claude de ses cheveux.

V

Lilette rêvait au milieu des coussins de pâle velours et de vieille soie fanée qui étaient amoncelés derrière sa tête blonde sur la chaise longue. Elle se souleva et fit un peu de place à Claude.

Et, l'entourant de ses bras comme d'un collier, joyeuse, puérile, ne s'apercevant pas, dans son bonheur, du pli de remords et d'angoisse qui se creusait entre les sourcils contractés du coupable et qu'il ne l'embrassait pas, qu'il semblait ne plus oser la regarder, avoir sur le cœur un poids qui l'étouffait, elle s'écria :

« Comme tu as eu raison, mon chéri, d'aller chasser chez cet excellent Bayeux... Nous ne nous étions jamais quittés depuis que nous sommes mariés, pas une minute de rien du tout, et je ne pouvais savoir la place que tu tiens dans ma vie et combien je t'aime, comme j'ai besoin de te posséder pour être heureuse. »

Claude l'interrompit âprement :

« Tu n'aurais pas dû me laisser partir seul ! »

Elle eut aux lèvres un délicieux sourire qui creusa les fossettes de ses joues, murmura :

« Tu penses que ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué; mais ce n'aurait été ni sage ni prudent.

— Ni sage, ni prudent, je ne m'explique pas pourquoi ..

— Quand j'étais toute petite, te rappelles-tu les belles histoires que tu me racontais et que j'écoutais émerveillée... Elles débutaient toujours par la même phrase :

« Il était un roi et une reine », et elles se terminaient invariablement ainsi : « Ils s'aimèrent et ils eurent beaucoup d'enfants... »

Des larmes d'émoi affluaient aux paupières de monsieur de Mirandol et il avait la gorge si serrée qu'il lui eût été impossible de prononcer une parole.

Et rougissant, baissant les yeux, Lilette lui confia le doux secret qui l'emparadisait.

« C'est moi qui raconterai l'histoire aujourd'hui... Écoute bien... Il était une petite blonde qui aimait à l'adoration un grand fou qu'elle avait rencontré en chemin et le grand fou lui rendait cet amour au centuple... Du moins la petite blonde se l'imaginait... Ils passaient la vie à s'embrasser et à se répéter qu'ils s'aimaient... Et la petite blonde eût un baby qui ressemblait au grand fou. »

Claude s'était effondré dans les coussins, couvrait de baisers les doigts, le front, les lèvres de Lilette, sanglotait, et des actions de grâces, des mots délirants de joie, de tendresse, de ferveur montaient de son cœur à sa bouche comme s'il se fût guéri tout à coup d'un mal incurable dans une miraculeuse piscine, comme si quelque blanche apparition céleste l'eût conduit hors d'un gouffre boueux, délivré des sortilèges captieux d'une magicienne.

RENÉ MAIZEROY.

(Illustrations d'Adrien Moreau).



FROID ET GLACE



APPAREILS INDUSTRIELS POUR PRODUIRE LE FROID ET LA GLACE

Envoi franco du prospectus

Compagnie des procédés RAOUL PICTET

PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS

DUPONT 10, rue Hautefeuille, 10

(près de l'école de Médecine)

LITS — FAUTEUILS — VOITURES

APPAREILS MÉCANIQUES pour Malades et Blessés

Catalogue franco

MODE D'EMPLOI :

CRÈME EXPRESS F.G. BREVETÉE DÉPOSÉE VANILLE CH. JUX Confiseur 74 Boulevard de Reuilly PARIS

Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez avec une cuillère.

Après cinq ou six minutes d'ébullition, retirez du feu, passez au tamis ou à une passoire fine. — Couler dans un moule.

Après complet refroidissement, retirez du moule, vous aurez une délicieuse crème renversée.

PARFUMS

Chocolat, Vanille, Café, Citron, Orange, Pistache, Orgeat.

MÉDAILLE D'OR

CONCOURS INTERNATIONAL CULINAIRE ET D'ALIMENTATION

EXPOSITION UNIVERSELLE DE BORDEAUX 1895.

(Se méfier des imitations)

Se trouve dans toutes les bonnes maisons d'épicerie

LA GAULOISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

MÉDAILLES D'OR — EXPons UNIVelles PARIS 1889 ET LYON 1894

DIPLÔME D'HONNEUR — EXPon UNIVERSELLE AMSTERDAM 1895

HORS CONCOURS (MEMBRE DU JURY) — EXPon INTnale BORDEAUX 1882 ET EXPOSITION UNIVERSELLE BORDEAUX 1895

LA GAULOISE LIQUEUR HYGIÉNIQUE A PÉRIGUEUX

REQUIER FRÈRES, *PÉRIGUEUX.*

L'ARCHIMÈDE

OU LA FORCE CENTUPLÉE PAR L'ACTION DU LEVIER

Breveté s. g. d. g.

POUR FROTTER & CIRER LES PARQUETS *sans fatigue*

Prix 15 fr. n° 1 — 12 fr. n° 2.

Franco dans toute la France

Dans un but humanitaire, ne laissez plus cirer les parquets de vos appartements avec les jambes. Employez l'ARCHIMÈDE, nouvel appareil à frotter, léger, très pratique, recommandé par toutes les Facultés de médecine, indispensable à toute ménagère voulant obtenir des parquets brillants, sans fatigue et sans danger pour la santé.

2.000 VENDUS EN UN MOIS

Dans toutes les bonnes maisons d'articles de ménage et chez HERBILLON, Manufacture de Brosserie

A CHARLEVILLE (Ardennes)

1 Place Vendôme (Rue Castiglione)

Robes et Modes — Trousseaux

Montaillé

Succursale pour le Deuil

27 & 29, Faubg St Honoré.

MACHINES à découper TOURS

OUTILLAGE D'AMATEURS

Nouveau Tarif-Album (350 P., 1200 Grav.) Franco 0 85c

OUTILS FRANÇAIS, ANGLAIS AMÉRICAINS pour Amateurs et toutes Industries.

A. TIERSOT

16, Rue des Gravilliers, PARIS

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES CIGARETTES ou la Poudre

ESPIC

OPPRESSIONS TOUX RHUMES, NÉVRALGIES

Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires. TOUTES PHARMACIES, 2 FR. LA BOITE.

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette

EAU DE SUEZ

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

Vaccine de la Bouche

Préserve les Dents de la Carie, les Guérit, les Conserve

Rafraîchit et Parfume la Bouche.

POUDRE ET PÂTE DENTIFRICES DE SUEZ

EST LE SEUL Dentifrice antiseptique *qui supprime les*

MAUX DE DENTS

Se trouve Partout

Demander Brochure à M. SUEZ, 14, Rue de l'Echiquier, Paris.

POUDRE DE RIZ SPÉCIALE préparée au Bismuth

VELOUTINE CHARLES FAY 9, RUE DE LA PAIX, PARIS

DÉPOSÉ — DÉPOSÉ

PARFUMEUR 9, Rue de la Paix, 9 PARIS

FAC-SIMILE DE LA BOITE CONTENANT

LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY

SULFURINE

BAIN SULFUREUX SANS ODEUR

Hygiénique — Fortifiant — Antirhumatismal

Souplesse et beauté de la peau

Pharmacie LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs

PASTILLES VICHY-ÉTAT

LES SACHETS DE TOILETTE

du docteur DYS

Infusent à l'épiderme une fraîcheur naturelle et sans artifice

ILS EMPÊCHENT DE VIEILLIR

DARSY, 31, rue d'Anjou

HENRY

A la Pensée

5, Faubourg Saint-Honoré

PARIS

Iris de Florence — Poudre d'héliotrope — Poudre de violettes de Saint-Raphaël

POUDRES pour Sachets

Lilas blanc — Ambre de la Reine — Violette russe ambrée.

DEMANDEZ L'ALBUM

Illustré et Parfumé

ENVOYÉ FRANCO

Bi-Métal

Maison de Vente 30 Boulrd des Capucines

CUIVRE & ARGENT PUR

Usine à Moncey (Doubs)

Objets de Table de Cuisine de Toilette &a.

ROYAL HOUSE

Trousseaux de luxe pour Hommes et Jeunes Gens

5, PLACE DE LA BOURSE ET 24, RUE DE LA BANQUE — PARIS



Rayon de Chemises

CHEMISES

sur mesure devant uni toile

8.50, 10. » et 12. »

CHEMISES

sur mesure devant plis avec ou sans apprêts

12. » et 14. »

Le Catalogue général est adressé franco sur demande.

L'ÉCONOMIE PAR LA QUALITÉ

F. PINET

44, Rue de Paradis, PARIS

CHAUSSURES DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

Se trouve dans les principales maisons de toutes les villes

Envoi Franco du Catalogue

KOLA VITAL GRANULÉ RICHERT

AUX GLYCÉROPHOSPHATES DE CHAUX ET DE SOUDE

RECONSTITUANT *du Système Nerveux* — SOUVERAIN dans l'Anémie

EXCITANT *du Système Musculaire* — TONIQUE des Vieillards

Prix du Flacon : 4 fr 50

Dépôt : F. RICHERT, Pharmacien

PARIS — 47, Avenue de l'Observatoire — PARIS

DIABÈTE

GUÉRISON ASSURÉE (TRAITEMENT RATIONNEL)

PAR LES *PILULES ANTI-DIABÉTIQUES de MOUYSSET*

Phie à ASNIÈRES (Seine) et toutes les Pharmacies. Le Flacon 6 fr.

Pour tout ce qui concerne la publicité du

FIGARO ILLUSTRÉ

S'adresser à

M. C. DUHAMEL

au FIGARO,

26, Rue Drouot, Paris.

TARIFS :

Actualité dans le corps du journal.

La ligne . . . . 20 fr.

Dans les pages d'annonces, couverture.

La ligne . . . . 5 fr.



Le plus grand Succès de la Céramique depuis 20 ans

AU GRAND DÉPOT DE PORCELAINES

M^ss E. BOURGEOIS

21 et 23, Rue Drouot, Paris.

AVIS !

COQUETTERIE DE LA CHEVELURE ET DU TEINT

PLUS DE MIGRAINES! grâce à l'**Antiseptique** qui nettoie la chevelure en dix minutes sans la desonduler ni la défriser. 4 fr. le flacon.

PLUS D'ONDULATION NI DE FRISURE AU FER! grâce au **Waver** en écaille et à l'**Eau du Waver**, qui préservent la chevelure de cette raideur et sécheresse, et lui conservent, avec un aspect soyeux, sa souplesse et son brillant.

Waver, 2 fr 50 la pièce et **Eau du Waver**, 4 fr. le flacon.

PLUS DE FARDS! La **Rosée Orkilia** y supplée avantageusement en conservant à l'épiderme toute sa fraîcheur et son élasticité. 5 fr. le flacon.

La Poudre de Riz Orkidée passée aussitôt après l'application de la **Rosée Orkilia** donne à la peau ces reflets veloutés de la jeunesse tant admirés.

LENTHÉRIC, Parfumeur, 245, Rue Saint-Honoré

GUERLAIN

The Standard Perfumery

15, Rue de la Paix, PARIS

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

EXTRAIT : *Le Jardin de mon Curé*

GAVOTTE

EAU DE COLOGNE HÉGÉMONIENNE

Savon *Sapocéti* au blanc de baleine

POUDRE DE RIZ

VÉLAMINE

E. COUDRAY



La poudre **Vélamine E. Coudray** préparée avec les plus grands soins, au point de vue de la qualité, possède en outre un parfum délicat et durable.

Comme son titre l'indique, elle est un voile qui, discrètement, préserve le visage des atteintes de l'air et du soleil.

Prix de la boîte (grandeur ci-dessus), **2 fr.**

PARFUMERIE E. COUDRAY, 13, Rue d'Enghien, 13

GRANDE MAISON DE BLANC

PARIS — 6, *Boulevard des Capucines*, 6 — PARIS

TROUSSEAUX de 1.500 francs
TROUSSEAUX de 2.000 —
TROUSSEAUX de 3.000 —

LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON
LINGERIE
RIDEAUX – COUVERTURES
MOUCHOIRS

TROUSSEAUX de 5.000 francs
TROUSSEAUX de 8.000 —
TROUSSEAUX de 10.000 —
(et au-dessus ..)

Envoi des Catalogues et Devis de Trousseaux sur demande.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM

SEUL DÉPOT EN FRANCE
RUE AUBER
PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

Aux Sportsmen, aux Touristes, aux Cyclistes ET A TOUS CEUX QUI ONT A SUPPORTER LA FATIGUE

MATÉINE MACQUAIRE

GRANULÉE

Dépôt : **PHARMACIE du BON MARCHÉ**
142, Rue du Bac
ET TOUTES PHARMACIES

Vous trouverez réunies dans la Machine à Ecrire

WYCKOFF SEAMANS & BENEDICT.
8, Boulevard des Capucines
PARIS

Remington

MODÈLE 1897 N°7

Toutes les qualités réelles de construction et de solidité qui ont rendu la "REMINGTON" si célèbre et des PERFECTIONNEMENTS SCIENTIFIQUES qui augmentent dans une notable proportion son UTILITÉ et sa DURABILITÉ.

CATALOGUE SUR DEMANDE

5

DERBY ROLL TOP DESK.



Mr. Ponderbury

Dans ce grand restaurant d'Oxford street, *The Star Restaurant*, au luxe banal, éclatant, — au bout du hall immense où, sous la lumière électrique d'un lustre colossal, on dînait par petites tables éclairées de lampes à abat-jour rouges, un orchestre jouait, sur une estrade haute, soulignant, dominant parfois le bruit des cuillers dans les assiettes, le brouhaha confus des conversations privées, le tapage des allées et venues : garçons servant en hâte, dîneurs arrivant ou partant, bruit de pas, bruit de foule. L'orchestre était placé tout à côté d'une sorte de buffet gigantesque où des cuisiniers en vestes blanches servaient, remettaient aux *waiters* les mets arrivant là, comme par une trappe de théâtre, des dessous de cuisines, par des monte-plats électriques. Et je regardais tour à tour les longues files d'assiettes chargées de victuailles diverses, apparaissant pour disparaître, emportées à travers les tables, et l'orchestre où, devant leurs pupitres, les musiciens jouaient les airs portés sur le programme annexé à la carte du jour — menu d'art uni au menu de mangeaille — et dont une étiquette, comme dans une liste de *numéros* de café-concert, donnait le chiffre correspondant au titre du morceau.

Dîner en musique, cette joie de raffinés, c'était le délassement aussi de cette foule anglaise emplissant le restaurant à prix fixe, écoutant des valses de Strauss ou des pots-pourris de Meyerbeer dans cette capiteuse atmosphère de vie et de fièvre que dégage toute agglomération d'êtres humains prenant leur repas. Il semblait que, sous les lumières crues frappant les cristaux, le blanc des nappes, la couleur des fruits, l'air ambiant fût comme saturé de parfums de cuisine, avivé d'une sorte d'odeur alcoolisée, et le son mat des bouteilles de champagne débouchées accompagnait comme d'une note ironique les balancements des valses rêveuses ou les lamentos des airs de romance. Une sorte de duel symbolique entre la brutalité de la vie et le vague exquis du rêve.

L'orchestre n'était point mauvais. Celui qui le dirigeait, un petit homme sec et noir, cravaté de blanc comme tous ses musiciens, avait bien choisi son programme. Les dîneurs anglais ne perdaient pas une bouchée à écouter du Schumann ou même des airs d'opérette nationale, du Sullivan, mais pourtant, avant de tremper leurs lèvres dans le claret, plus d'une voisine tournait la tête vers l'estrade d'où tombait de l'harmonie, et de jolis yeux allanguis regardaient l'orchestre tandis que des narines roses humaient à la fois et l'odeur du plum-cake sur l'assiette et l'air tendre venu de là-bas, comme une brise de mer.

Puis, à mesure que les dîners s'avançaient, le bruit de houle, à travers la vaste salle où la statue de Shakespeare faisait pendant à la Muse de Canova, s'accentuait, luttant victorieusement contre les airs de l'orchestre. Le ton des conversations, fouettées par la joie du repas, la chaleur des vins, grandissait, grossissait, et les musiques semblaient jouer, plus étouffées, dans une sorte de tapage. Les artistes, du reste, ne paraissaient pas se soucier de cette bruyante concurrence. Machinalement ils expédiaient les airs du programme avec une espèce de résignation mécanique, et le chef d'orchestre seul, jetant un regard circulaire sur ces tables pleines, ces nappes déjà criblées de débris sous les abat-jour rouges, levait ensuite les yeux vers la pendule encastrée, là-bas, dans la muraille et qui marquerait bientôt l'heure où l'artiste serait libre, le programme de la journée étant rempli, le dernier morceau joué.

Et déjà aussi les tables, une à une, se vidaient; les dîneurs, cravatés de blanc, leur petit chapeau de feutre mou à la main, partaient pour le théâtre, Covent-Garden ou le Lyceum, avec des compagnes coiffées en cheveux, comme pour le bal. Et j'allais partir moi-même, mon repas fini, lorsque, pendant un « numéro », composé de fragments de *Martha*, je me mis, mon regard arrêté tout à coup par un musicien inaperçu jusque-là, à étudier, avec la curiosité des chercheurs de romans qui ont la prétention de déchiffrer toute une existence humaine sur une physionomie, le visage, l'expression de regard, l'attitude d'un des artistes du restaurant d'Oxford qui, là-bas, au premier rang, tout contre le buffet où le monte-plats apportait les mets des cuisines, jouait de la flûte, et, lorsqu'il s'interrompait, jetait sur les plats emportés, mangés à demi sur les tables, un coup d'œil profond, singulier, mélancolique, comme affamé.

Non, je n'avais pas encore aperçu cet homme, d'un aspect bizarre. Il devait sans doute m'avoir été caché jusque-là par le pupitre d'un de ses voisins. Peut être venait-il seulement de s'asseoir à l'instant même au premier rang, sur la chaise d'un

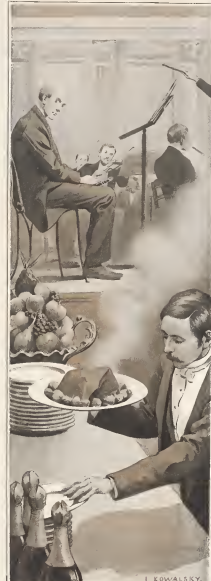
autre. Quoi qu'il en fût, il me saisit par sa silhouette étrange, qui lui donnait l'air d'une apparition presque fantastique parmi cet orchestre de braves gens à la tournure bourgeoise et correcte de petits employés faisant mécaniquement leur besogne. Il était si petit, si chétif, avec sa poitrine creuse, sa tête osseuse, dénudée, avec une couronne de cheveux roux, grisonnants déjà, autour du sommet blanc du crâne, et son dos voûté où, sur les omoplates, l'usure de l'habit noir, durement accusée par les lampes électriques, dessinait des raies luisantes, et toute sa mince personne dolente, battue et lamentable, et ses yeux, ses yeux ardents, tout noirs, des yeux de braise qui, au-dessus de la flûte en bois noir où ses lèvres minces s'allongeaient sur les trous, dardaient machinalement des regards avides, des regards de fauve sur les plats entamés, les reliefs de ces tables multiples, — les longues files de ces nourritures fumantes qui montaient du dessous, comme dans une apothéose de féerie, en un tableau des festins de Gamache.

Et ce regard presque fixe, hypnotisé en quelque sorte par les mets qui passaient, sortaient de terre, fumaient, flambaient dans le punch allumé, se dispersaient à travers les tables, disparaissaient, — ce regard, rivé, vissé à ces plats, n'empêchait pas la flûte d'exécuter des airs dans les morceaux d'où, exquise en sa douceur poétique, elle se détachait avec ses notes de prière, de langueur et de soupir. C'est elle que j'entendais surtout dans le lamento tendre et lent de Flotow, dans la douce mélodie d'Irlande qui chantait l'effeuillement des dernières roses. L'œil du flûtiste était là, dardé sur cette réalité bestiale, — et l'âme sortait, comme disant ses propres tristesses, du morceau de bois noir à qui le musicien donnait une voix, une voix qui étreignait le cœur.

Peu à peu, ce petit homme, inquiétant et triste, absorba toute mon attention, et pendant que l'orchestre continuait à exécuter les *selections* dont le numéro était annoncé *in the front of platform*, selon le programme, je regardais uniquement le joueur de flûte aux yeux ardents, le pauvre homme dont l'habit noir usé montrait la corde et dont la cravate blanche, tordue et molle, me semblait avoir, tout à l'heure, été lavée par lui-même, — et je devinais dans ce corps grêle, las et chétif, tout un poème de détresse noire, de misère cachée et lugubre.

Quand, dans les airs joués, la partie de flûte demeurait muette, la tête rousse et chauve du petit homme semblait retomber lentement, rentrer dans son gilet où bouffait comiquement, faisant bosse, un peu du plastron de la chemise; la flûte de bois glissait, au bout des doigts, le long du corps lassé — ou encore, doucement il la posait sur ses genoux, la maintenant de ses mains croisées et là, dans l'attitude contemplative d'un être échoué qui voit passer au loin la fumée d'un vapeur emportant l'espérance, il regardait — et si étrangement! — les petits nuages qui sortaient des plats brûlants, les gâteaux sucrés ou les viandes rouges qui, sur les plats d'argent, traversaient la vaste salle aux mains des garçons.

Et les valses succédaient aux valses, les sérénades espagnoles d'Eilenberg égrenaient leurs notes, une gavotte de Suddesi se déroulait avec ses grâces finement surannées, une polka de Fahrbach réclamait l'*allegro* de la flûte et du musicien qui scandait de la tête le mouvement vif du morceau — mais sans que son regard cessât d'être pensif, avide et triste; — la salle du restaurant se vidait, le dernier numéro du programme approchait et j'étais toujours là, buvant à petites gorgées le verre minime de sherry-brandy afin de demeurer plus longtemps, devant ce personnage de quelque roman, très simple en sa banalité triste, douloureux et ignoré.



De telle sorte que j'étais à peu près seul dans *The Star Restaurant* lorsque l'orchestre enleva, avec la hâte joyeuse de gens dont la tâche est finie, un galop de Lumbye, *Summer Night in Denmark*. Le morceau s'accélérait comme toutes les choses finales et la dernière note n'en était point lancée que déjà les musiciens, dans un brouhaha rapide, ramassaient leurs instruments, enlevaient les partitions de leurs pupitres, glissaient les violons dans leurs boîtes, les pistons dans leurs gaînes — et, saluant le chef, disparaissaient un à un, très vite, descendant de l'estrade et regagnant leur logis — ou quelque music-hall où ils allaient figurer encore, finir leur soirée.

Le petit homme chauve et triste s'était levé de sa chaise, comme les autres, mais plus lentement, avec des difficultés de rhumatisant, ankylosé et souffrant. Il glissait, lui aussi, sa flûte de bois noir dans une couverture de serge verte, d'un geste de douceur, comme si l'instrument eût été un être vivant qu'il eût redouté d'écorcher. Je sentais dans l'attouchement du musicien une sorte d'affection physique pour ce morceau de bois creux qui chantait, pleurait aussi sous sa lèvre. Puis, quand la flûte eut disparu, le petit homme au dos voûté jeta un dernier regard au bar immense où il n'y avait plus que des reliefs de repas, des plats presque vides que rangeaient les cuisiniers, enlevant les détritus — et ce regard semblait s'emplir de cette vue des nourritures, comme s'il les eût absorbées en lui — pareil à la contemplation d'un mourant qui veut, une dernière fois, s'imprégner des objets coutumiers et chers pour en emporter du moins l'image là-bas...

Oh! ce regard, ce long regard avide et farouche du petit homme aux cheveux roux! Il me donna comme un nouveau coup dans la poitrine — et le soupir instinctif qui, chez le pauvre diable accompagna ce dernier coup d'œil, me fit plus de peine encore. Certainement il y avait là — rien de moins malaisé à deviner, à constater plutôt — une misère. J'aurais voulu suivre le musicien, l'interroger. Mais, par une petite porte donnant derrière l'estrade sur quelque escalier de service, voilà que brusquement il disparut, et à peine eus-je le temps de remarquer l'étrange salut, chargé d'affection, qu'il jeta à l'un des cuisiniers demeurés au buffet et le signe de tête familier, protecteur, dont l'homme en veste blanche répondit à ce salut, tout en essuyant ses doigts gras à son tablier. Salut de maître à serviteur; le serviteur étant le petit musicien rapé qui jouait si bien la romance d'Irlande, *The last Rose*, la « Dernière Rose », de *Martha*, tout à l'heure.

J'aurais bien pu, si j'avais voulu, interroger le cuisinier sur le nom et la vie du pauvre joueur de flûte dont la silhouette falote avait maintenant disparu. Mais l'homme eût trouvé bizarres les questions saugrenues de ce dernier dîneur qui demeurait là, retardant l'heure de la desserte finale.



Je quittai *The Star Restaurant* pour sauter dans un hansom's cab et me rendre au théâtre et l'*Henry VIII* de Shakespeare, énorme et gras comme un Gargantua rabelaisien, me fit oublier le pauvre hère entrevu dans la grande salle du restaurant d'Oxford street.

J'y pensais cependant le lendemain, me promettant bien de retourner dans le grand hall où le musicien, chaque soir, tirait des soupirs de son bâton troué et, avec cette manie de faire, de deviner ou d'imaginer des complications romanesques dans les choses les plus simples, je me forgeais tout un poème de vie manquée, une biographie d'artiste puissamment doué, mais battu du sort, méconnu et tombant peu à peu, de déception en déception, jusqu'à cette triste destinée, à l'orchestre d'un restaurant à prix fixe, à l'accompagnement de dîners en musique, à ce coudoiement de son rêve par les garçons, les plats chargés de victuailles.

Cependant les jours passaient. La vie est suractive en voyage. Chaque journée amenait une invitation au loin d'Oxford street, un but nouveau. Je ne pourrais peut-être plus revenir au *Star Restaurant*, retrouver, interroger — qui sait? — le petit homme au crâne chauve. Il disparaîtrait peu à peu, s'effacerait de ma mémoire, comme une image décroissante, falote, une vision de songe.

Le hasard voulut que dans cet immense Londres, monde de pierre, fourmilière géante où s'agitent, font leur tâche, traînent leur fétu de paille, des millions et des millions de fourmis humaines, je retrouvai pourtant le musicien du *popular dinner*. J'allais par le Metropolitan Railway, au Crystal Palace, seul en mon wagon, dans l'atmosphère noire de ces voies à odeurs de cave, tranchées où l'on étouffe, où la fumée jaune pénètre malgré les vitres levées, railways qui, sous la ville éventrée, font songer, éclairés de loin en loin, aux galeries sombres des intérieurs de mines, lorsqu'à une station souterraine, sous la lueur du gaz, je vis descendre, parmi d'autres pauvres diables à faces maigres, couverts de vêtements incolores, usés et lugubres, qui me firent songer, avec leurs chapeaux mous ou leurs casquettes poudreuses, aux rôdeurs des work-houses de White-Chapel, oui, je vis le petit musicien du *Star Restaurant* poser le pied sur le quai et se diriger, lentement, vers la sortie de cette station lugubre dont la voûte humide, empuantie de fumée de houille, s'ouvrait, là-bas, par un escalier de pierre, sur l'air du dehors, sur la ville, sur la vie...

Instinctivement je cherchai des yeux le nom de la station : *Snow Hill*.

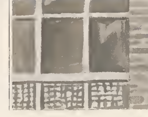
Et, n'ayant qu'à demi le désir de voir le grand bazar déserté, palais découronné qui s'appelle le Crystal Palace, je pris subitement le parti de m'arrêter là, de suivre mon musicien que le hasard ramenait vers moi par une rencontre improbable, et je descendis à mon tour, marquant le pas derrière le flot de pauvres diables qui sortaient et me semblaient des errants de nuit misérables, des rôdeurs en haillons sous la lueur du gaz.

Ils n'étaient pourtant que des ouvriers, des artisans pauvres. La pénombre, en creusant leurs traits pâlis, leur donnait un caractère de bestialité que n'avaient plus, vues de près, leurs dolentes faces résignées. Et, au contraire, le petit musicien du *Star Restaurant* me paraissait d'autant plus maigre, débile et blême, que je me rapprochais plus près de lui.

Il portait, au bout de sa main longue de phtisique, un paquet enveloppé d'une serge noire et qui me fit l'effet de lui peser, car tout son pauvre corps inclinait du côté droit, où ce paquet semblait attirer le poids tout entier du pauvre homme, et on eût dit que ce corps infléchi avait été disloqué brusquement par quelque hémiplégie.

Je le voyais marcher devant moi, et son dos, sous le paletot rapé qui remplaçait l'habit noir usé des soirs de cérémonie, gardait l'aspect piteux, voûté qu'il avait là-bas, sur l'estrade. Les omoplates dessinaient, sous le drap luisant, les mêmes lignes blanchâtres et j'eusse presque suivi, sous l'étoffe, la ligne bossuée des vertèbres en saillie et pareilles aux grains d'un chapelet de douleur.

Et je le suivais machinalement, curieusement aussi, par les rues. Il allait doucement, bien qu'il semblât vouloir presser le pas, avancer vite. Mais il s'arrêtait de temps à autre, comme



essoufflé. Il faisait passer alors le paquet de serge d'une main à l'autre et le corps débile inclinait alors, alourdi, du côté du poids. Après dix minutes de marche environ, le petit homme arriva à une maison de brique d'assez chétive apparence et jeta, d'un geste instinctif, un regard vers les fenêtres sans persiennes, comme toutes celles de Londres, du dernier étage, là-haut : des fenêtres à guillotine, sans rideaux, où les yeux du musicien paraissaient chercher quelque chère image, la silhouette d'un être aimé...

Et comme, après s'être arrêté là pour regarder les fenêtres muettes où personne ne se montrait, il faisait un pas pour rentrer au logis, une grosse commère rieuse, haute en couleur, violacée comme une aubergine et bien en chair, qui se tenait sur le pas de sa porte, une marchande de poissons et d'huîtres, lui jeta familièrement un : « Bonjour, Monsieur Ponderbury ! »

Et le petit homme remercia de la tête avec un rapide sourire triste, puis se dirigea vivement vers son logis, lorsque tout à coup, comme si son arrivée eût été guettée, un enfant, une petite fille, très blonde, d'une dizaine d'années, puis une autre, une autre encore et une autre suivant les premières, jusqu'à sept petites filles, pauvrement mises, apparurent, une à une, au seuil de la maison triste, sept fillettes aux cheveux embroussaillés, vêtues d'étoffes disparates, de jupes d'un rose criard, d'un bleu délabré ou d'un blanc sali, sept enfants qui, leurs petites mains tendues, se précipitèrent, avides, vers le pauvre diable de musicien en criant, glapissant, depuis la plus âgée jusqu'à la plus petite, comme la marmaille autour de Pourceaugnac : « Papa ! papa ! »

Et M. Ponderbury, entouré des fillettes, se baissant, courbant en deux son petit corps voûté pour les embrasser, disparaissait parmi ces gamines qui s'accrochaient à lui, le tiraient par son paletot usé, tandis que de çà, de là, lançant sa tête rousse, il collait au hasard ses lèvres minces sur des joues roses, des joues fraîches, des joues d'enfants qui amenaient une joie, un éclair heureux, dans ses prunelles de fiévreux.

L'énorme marchande de marée regardait ce tableau et souriait à M. Ponderbury, tandis que maintenant les petites mains des fillettes, nerveusement, fouillaient le paquet de serge noire que le père abandonnait à leurs doigts rapides. Toutes les fillettes s'agitaient, se bousculaient. On eût dit vraiment une curée. Les enfants s'étaient jetées sur ce qu'apportait là le pauvre homme, dénouaient le paquet, prenaient déjà dans la serge ouverte des reliefs de côtelettes, des débris de pâtés, des morceaux de fromage, tout une desserte pillée, lorsque sur le seuil, apparut à son tour une longue, pâle, maigre, triste, osseuse, féroce figure, une femme sans âge, plutôt jeune pourtant, une femme aux traits émaciés dont il ne me sembla d'abord apercevoir que le nez, un nez aigu, pointu, un nez fouilleur et menaçant, une femme vêtue d'une robe effiloquée, collée à son corps comme une étoffe flottante jetée sur un squelette et dont la voix aussi perçante qu'un sifflet de locomotive jeta aux enfants un terrible : « Eh bien ? eh bien ? »

Oh ! ce cri, cet avertissement, cette menace de la grande femme maigre au nez féroce !... Tout trembla, les sept fillettes, la plus petite se serrant, effrayée, contre l'aînée, les autres pétrifiées tout à coup restant immobiles autour du paquet ouvert; M. Ponderbury se redressa comme un soldat effaré devant l'adjudant et le bon sourire de joie se figea brusquement sur le visage gras de l'énorme marchande de poissons, la voisine.

Raide, dans sa misérable robe, la grande et sèche personne s'avança alors vers le paquet demeuré à terre, et où je voyais, dans une promiscuité bizarre, les ailerons de poulets, les moitiés de pommes, les lambeaux de bifteck, des débris de victuailles répandant cette odeur écœurante des dessertes mais qui mettait aux narines des petites filles faméliques, une senteur de festin; elle le prit, ce paquet, dans ses longs doigts osseux, refit le nœud qui maintenait autour de ces détritus la serge noire et comme si elle eût confisqué ce qu'apportait là M. Ponderbury, elle regarda, les figeant du coup à leur place les sept fillettes, d'un air de sévérité glacée, puis, de sa voix aiguë, enfonça ces mots dans la poitrine de M. Ponderbury, foudroyé :

« Vous laisserez donc toujours tout gaspiller à ces petites désordonnées ? »

Le petit homme ne bougeait pas. Écolier pris en faute, il



une plume au bout de sa longue main maigre aux ressorts d'acier.

Et le petit homme aux cheveux roux, s'épongeant le front avec un mouchoir troué, restait là, devant ses sept fillettes qui, instinctivement rangées par rang de taille, levaient maintenant vers lui leurs têtes blondes embroussaillées et le regardaient, l'interrogeaient silencieusement de leurs quatorze pauvres grands yeux navrés.

Au bout d'un moment, il poussa un grand soupir, profond, résigné et dit doucement : « Allons ! Quoi !... Que voulez-vous ! »

Et, de son pas lent, il franchit le seuil du logis, suivi de sa pauvre petite tribu féminine, l'aînée faisant défiler ses sœurs devant elle, une à une encore et les consolant l'une après l'autre d'un pâle sourire de bonne petite maman clémente.

Mais pas un mot. Un silence noir. Des yeux baissés, de pauvres petits pas résignés. Par l'étroite porte de la maison de brique, je les vis disparaître ainsi, s'engouffrer dans un couloir très sombre, j'aperçus un moment le grouillement de ces silhouettes enfantines, puis plus rien...

Et rien non plus, là-haut, à ces fenêtres sans rideaux, que je regardais comme pour y retrouver l'image de Mistress Ponderbury ou du petit musicien. Non rien. La grande femme maigre devait avoir serré là-haut, sous verrou, les vivres apportés par son mari et toute la maisonnée faisait pénitence.

« Ce n'est pourtant pas le jour de jeûner, murmurai-je en anglais, entre mes dents.

— Ah ! répondit la bonne grosse marchande de poissons qui m'avait entendu, c'est bien à peu près jour de diète tous les jours pour ces pauvres gens ! Si vous saviez leur misère ! »

Elle avait, avec un accent irlandais très prononcé, la volubilité d'une méridionale et parlait, parlait, parlait, me peignant même avec des gestes la détresse de l'humble logis, les privations de ces huit créatures humaines réduites à vivre des pauvres appointements que se faisait, en jouant *Martha* au *Star Restaurant*, le triste joueur de flûte. Et tout un lugubre poème de courage caché, de souffrance ignorée, jetait sa plainte dans les paroles cordiales, d'une pitié de peuple de la bonne femme. Je le voyais, parmi ses sept fillettes affamées, le musicien, copiant de la musique le jour, s'habillant de ses vêtements râpés pour aller, le soir, dans Oxford Street faire figure, rallumant sa lampe à pétrole au retour, et, penché sur son papier, copiant, copiant encore, copiant toujours, une partie de la nuit et, pour nourrir ses sept petites affamées et cette grande carcasse maigre qui était Mistress Ponderbury, usant son corps grêle, ses nerfs, son énergie, tout ce qui restait de force à son être anémié par les privations, le chagrin de voir souffrir les êtres aimés — et, parmi eux, ô étonnement ! la compagne aigre et irritable qu'il avait choisie, qu'il redoutait et qu'il adorait...

« — Car il l'adore, monsieur, disait en hochant sa tête violacée la grosse Irlandaise. Il trouve qu'il n'y a rien au-dessus d'elle

partageait l'admonestation qui tombait, pareille à une douche, sur les têtes blondes des fillettes.

« Pour avoir osé porter la main sur ce que votre père apportait — continua la maigre femme dont le nez semblait s'allonger, s'amincir, s'aiguiser comme un couteau sortant d'une gaine — vous attendrez jusqu'à demain pour y goûter !

— Oh ! » ne put s'empêcher de s'écrier M. Ponderbury.

Et dans ce *oh !* qu'un regard de sa femme lui fit rentrer immédiatement dans la gorge, il y avait une telle stupéfaction douloureuse, un tel accent de regret, de reproche, de révolte contre une injustice, il y avait tant de supplication aussi que Mistress Ponderbury ne put s'empêcher de hausser les épaules (je crois même que ses os allaient crever sa robe mince) tandis que les enfants, d'un même mouvement, résigné, baissaient vers le trottoir leurs pauvres petites têtes désolées.

« Oui, demain, seulement demain » répéta Mistress Ponderbury, pendant que la grosse voisine laissait échapper un soupir étonné qui eût fait mouvoir un moulin à vent.

Mais Mistress Ponderbury la regarda à son tour, la considéra, et je crois même qu'elle me regarda aussi de son œil vert, et qu'elle eut la tentation de venir percer du bout de son nez cet étranger, ce curieux, ce passant planté là, debout et regardant M. Ponderbury, les petites filles et leur mère.

Après quoi, ayant tout réduit au silence, l'enfance, le mari et la voisine, et moi-même, Mistress Ponderbury disparut dans la maison de briques, emportant le paquet de serge qui pesait au bras débile du pauvre musicien et qu'elle enlevait comme

en ce monde, rien. Il n'est pas seulement résigné, Monsieur Ponderbury, il est amoureux. Oui, oui, amoureux, sous ses cheveux gris, comme un garçon de vingt ans. Et il travaille, il se mine, il s'épuise. Il est bon comme un bon *cake.* Au restaurant où il joue (et il a du talent vous savez, on a exécuté de la musique de sa composition, des gigues, çà et là, dans les *music halls*) au *Star Restaurant*, les cuisiniers, qui l'aiment, lui gardent, avec l'assentiment du patron, un peu de la desserte du dîner. Et c'est çà qu'il apportait aujourd'hui, comme tous les soirs, à ses petites, dans le paquet de serge noire. Moi-même, j'ai du plaisir à lui offrir quelquefois pour ses fillettes, un petit plat de *white-baits* quand il me reste pour compte de cette blanchaille. Et il est si reconnaissant! Et les sept petites bouches avalent çà d'un si bel appétit. Mistress Ponderbury, je n'en dis rien. Elle n'est peut-être pas aussi mauvaise femme qu'elle a l'air et lui, lui, monsieur Ponderbury, est encore meilleur qu'il ne semble. Seulement il maigrit, Monsieur Ponderbury, il s'échine, il tousse... Qu'est-ce que tout cela deviendra quand il ne sera plus là pour nourrir ce petit monde avec ses airs de flûte? »

. . . . . .

Je suis revenu au *Star Restaurant* et, dans le gai tapage du hall illuminé, parmi le va-et-vient des dîneurs et des garçons cravatés de blanc, tandis que l'orchestre rejouait les habañeras espagnoles ou les czardas hongroises, je retrouvais à la même place, courbé, râpé, minable, jetant aux mets du bar que le monte-plats amenait sous leurs couvercles d'argent entre les mains des cuisiniers, ce même regard affamé et mélancoliquement fiévreux qui m'avait frappé la première fois. Je l'ai revu, monsieur Ponderbury, jouant de la flûte, les lèvres arquées sur les trous du petit bâton noir, hochant la tête, battant la mesure du bout de ses souliers un peu lamellés et, par-dessus son instrument, contemplant toutes ces nourritures qui lui passaient devant les yeux et qui eussent donné la joie, la vie à ses sept fillettes immobilisées, là-bas, sous le regard dur de Mistress Ponderbury.



Et je revoyais aussi le triste logis, au delà de Snow Hill, la maison de briques et l'étroit couloir sombre et les fenêtres lugubres et la grande créature criarde et sèche...

M. Ponderbury jouait toujours. Les bouchons de champagne sautaient sous la lumière des lampes électriques; les convives riaient, causaient; le bourdonnement joyeux des appétits satisfaits montait dans le hall immense: je n'entendais que la flûte, dolente jusque dans ses sautillements de danse, du pauvre musicien qui s'en irait tout à l'heure emportant les miettes du repas, traînant çà et là, sur les tables aux nappes maintenant tachées; — et la plainte de l'instrument qui chantait douloureusement parmi toutes ces joies brutales me semblait le sanglot éternel de Lazare accompagnant les festins des heureux. Oh! pas révolté d'ailleurs, le pauvre monsieur Ponderbury!... Un Lazare ponctuel et doux! Doux devant le sort comme devant Mistress Ponderbury, comme devant sa journée laborieuse, comme devant sa paternité, lourde de devoirs, mais grosse de joies! Doux devant tous les fardeaux de la destinée, doux toujours, humble, silencieux et triste.

J'ai pris son adresse dans la petite rue où il demeure, où il peine et se courbe et va s'amaigrissant chaque jour, et si la bonne grosse irlandaise au teint d'aubergine reçoit des mandats-poste pour acheter de temps à autres des *white-baits* aux sept petites Ponderbury, j'espère qu'elle ne dit point au petit homme chauve qu'il y a un étranger, de par le monde, qui se mêle, comme dirait aigrement Mistress Ponderbury, de ce qui ne le regarde pas.

JULES CLARETIE
(de l'Académie française).

(Illustrations de L. Kowalsky)

Les Aventures d'un Sac de Marrons glacés



« Jusques à quand votre cœur restera-t-il pour moi aussi glacé que ces marrons.
« Amaury. »

Le baron A. Quellay-Bonne adresse le billet ci-dessus à Madame la vicomtesse de Sambaleuilles, dans un sac de marrons glacés.



Madame de Sambaleuilles. — « Tiens! je vais la souhaiter bonne et heureuse à ma belle-mère... descendez cela dans le coupé, Justine! »



« Voilà bien ma bru! à laquelle j'ai dit cent fois que les marrons me donnaient des crampes d'estomac... Heureusement que cet excellent abbé Lard les supporte à ravir... »

(A SUIVRE.)

Les Aventures d'un Sac de Marrons glacés

(SUITE ET FIN)



« Encore des marrons ! Vraiment j'ai eu bien tort, à ma dernière conférence, de confier mon faible à ces dames. Emportez-les, je ne peux plus les souffrir !... »



« Apportez-moi ça, Mam'zelle Gervaise ! Dans ces moments ici, ça se r'vend comme du bon pain à des jeunes messieurs qui ont des politesses à faire. »



Madame la baronne A. Quellay-Bonne. — "Non, vraiment, vous me gâtez, Monsieur d'Ecavé !... Tiens... un billet de mon mari ?!?!..."



LA MORT DE LA NAÏADE

C'était à Cosa, sur les confins des Tolosates et des Cadurques, au bord de l'Aveyron. Des étrangers étaient venus cette année-là dans le pays, à l'époque des semailles. Ils arrivaient de loin, en remontant les fleuves, et annonçaient la religion nouvelle, le culte du Crucifié. Les maîtres de la villa s'étaient convertis secrètement, et en même temps qu'eux, les affranchis et les esclaves avaient reçu le baptême.

Le berger Marc avait fait comme les autres. C'était un jeune garçon qu'on avait loué dans les hautes terres, chez les Cadurques, pays de pâturages, où les gens sont plus experts que dans la plaine à presser les fromages et à soigner les troupeaux.

D'une race ignorante et têtue, attachée aux mœurs et aux divinités ancestrales, Marc avait écouté sans les comprendre les prédications des apôtres, et, mal débarbouillé des superstitions païennes, il avait, d'assez mauvaise grâce, abjuré ses erreurs et reçu les sacrements. Puis, après la soumission, l'accoutumance était venue.

La douceur de l'Évangile l'avait pénétré peu à peu. La conversion des maîtres avait, d'ailleurs, amélioré sa condition, allégé sa servitude. Surveillants et esclaves, tâcherons de la glèbe ou artisans de l'atelier ne formaient plus qu'une famille. La paix de Dieu régnait sur la villa.

* * *

Vinrent les fêtes de Noël. Enveloppés de la douceur pâle de la neige, comme d'un manteau d'innocence, les mystères s'accomplirent. La tendre liturgie chrétienne déroula ses pompes sous les voûtes parfumées encore de l'encens offert aux lares païens. A son rang d'âge, un des derniers de la maison, le petit berger avait communié, avait trempé ses lèvres dans le calice, pour une libation meilleure.

Et après Noël, ç'avait été les Pâques, le triomphe écarlate des hymnes de délivrance, dans l'odeur printanière des giroflées et des lilas.

Puis, la saison chaude était arrivée, la saison du pacage, des départs à pointe d'aube, houlette en main, à travers les chaumes engourdis sous la rosée nocturne, la saison des longs parcours escortés par l'aboi des chiens, amusés par les chansons à voix lente que renvoie l'écho blotti au fond des allées vertes, la saison des siestes à l'ombre des bordures, et des retours paresseux à l'heure où l'étoile tremble au miroir des sources.

* * *

Marc vivait seul maintenant, loin des camarades et des maîtres, loin des prières en commun, des cérémonies et des rites. Les prairies n'étant pas encore fauchées, il quittait la rivière et la plaine, menait paître ses ouailles au penchant des collines, à travers les friches de genévriers et de lavande, au revers des tertres pelés, habités par les cigales.

Étendu sur l'herbe rase, à l'ombre d'un chêne, au seuil de quelque *crose* violette, il laissait son regard descendre vers la vallée. Les cheminées de la villa fumaient au bas de la pente, l'Aveyron, comme un bouclier d'argent, luisait sous le rideau léger des peupliers et des saules, et, en amont, au pied des collines riveraines, noblement modelées en hémicycle, les temples et les palais de Cosa s'étageaient, roses, dans la splendeur du soleil.

Mais le regard du berger ne s'arrêtait pas à ce proche horizon. Il allait, par delà les cultures et les hameaux étalés dans la plaine, jusqu'aux hautes falaises circulaires qui portent les causses cadurciens. Là, parés d'une lumière plus délicate, transfigurés par la beauté qui émane des pierres calcaires, de pauvres villages se dressaient, blancs sur le piédestal des rochers. Marc était né dans un de ces villages, le plus pauvre de tous, le plus reculé dans le lointain des solitudes. C'est là qu'il avait reçu l'initiation païenne transmise d'âge en âge, là qu'il s'était agenouillé pour la première fois devant les idoles gardiennes du foyer et du troupeau. Ces superstitions lui revenaient par moment avec l'image du pays natal. Et tantôt il se louait d'avoir répudié les dieux barbares, tantôt il redoutait leur ressentiment.

* * *

Son adoration la plus fervente, au cours de ses jeunes années, avait été pour une Naïade, une *divone* née au pli d'une combe, dans un désert de pierres, entre deux collines vouées au soleil. D'un brusque élan, transparente et glacée, elle jaillissait du creux d'un rocher, impatiente de sa vie souterraine, si profonde que les cailloux jetés par les enfants ou les lingots d'argent précipités en offrandes par les dévots et les dévotes, s'y engloutissaient avec un bruit d'abîme.

Plus tard, en souvenir de la divinité du Causse, le petit berger, transplanté dans la plaine, avait reporté son culte sur une naïade modeste, un mince filet d'eau qui sourdait à mi-côte, au pied d'un tertre de marne blanche, sur la pente de la colline qui regarde l'Aveyron.

Une touffe de roseaux, un troène, une gerbe d'amarines, ombrageaient la vasque étroite où les grains de sable soulevés par le jet de l'eau naissante remuaient, pareils à des écailles furtives de poissons. Quelques menthes, des renouées épanouies à l'issue du coulant d'eau, égayaient d'une traînée de verdure toujours fraîche, l'aridité des marnes qui s'érigeaient en voûte au-dessus, formaient comme un blanc sanctuaire à la déesse et à son effigie, inventée jadis, sculptée au couteau dans le tuf, par quelque artiste ingénu.

Marc la visitait chaque jour. Chaque jour il lui portait en offrande des brins fleuris de marjolaine ou de romarin, un chapelet de figues mûres, une grappe de chasselas, veloutée de la rosée du matin. Moyennant quoi, la Naïade reconnaissante veillait avec lui sur le troupeau, le détournait des plantes nuisibles, donnait aux maigres herbages de la falaise une saveur qui mettait les ouailles en appétit.

Le berger le croyait au moins, et sa piété s'alimentait de ces échanges. Ce lui fut un grand crève-cœur d'y renoncer après le baptême et la tentation fut si forte, la première fois que, nouveau converti, il se trouva en présence de son ancienne amie, qu'il dut fermer les yeux et détourner la tête, n'osant pas affronter son regard bleu qui luisait, si tendre ! à travers le réseau des verdures.

Même de loin, il se sentait attiré. Les petits pâtres, les pastoures du voisinage, païens encore, la plupart, avaient accoutumé de se donner rendez-vous devant la naïade. Et ils célébraient son culte à leur façon, en menant des rondes autour d'elle.

Le bruit de leurs rires, de leurs chansons, de leurs baisers aussi — car on s'embrassait au refrain selon l'usage, — arrivait jusqu'à Marc. Et cette joie qu'il n'osait plus partager, l'esseulait davantage. Il essayait de prier; alors, il récitait des psaumes, il chantait des hymnes que les prêtres chrétiens lui avaient enseignées. Mais comme des paroles nouvelles avaient été adaptées à des airs de la liturgie ancienne, il se trompait quelquefois, il finissait en l'honneur de l'Olympe un cantique commencé à la gloire du Calvaire.

Sa dévotion à la longue s'évaporait au grand air. Marc cédait aux conseils des forces naturelles, qui, toutes, l'inclinaient vers ses anciens rêves. Inaugurées pendant les sombres veillées d'hiver en harmonie avec l'exil des verdures, avec la livrée funèbre de la neige, la légende du Dieu crucifié, la morale du renoncement et du sacrifice, s'accordaient mal avec la joie de vivre, avec le libre épanouissement de la saison estivale.

Marc faiblissait. La pastoure Naïs, acheva de mettre son christianisme en déroute. Comment résister à l'invitation de ses yeux noirs, de sa bouche rieuse, quand elle vint le relancer dans sa solitude ? Comment lui confesser ses scrupules, quand elle le conduisait déjà par la main au rendez-vous de la fontaine?

Marc la suivit; Marc dansa avec elle ; Marc l'aida à tresser des guirlandes destinées à la Naïade.

Et comme elle le taquinait à propos de ses nouveaux dieux et de la secte chrétienne, il renia, il blasphéma Jésus-Christ.

Le châtiment fut prompt.

Le soir même, comme déjà las et mécontent de lui, il ramenait à l'étable son troupeau délaissé un peu parmi les dissipations de la journée, une de ses ouailles, la mieux venante, donna subitement des signes de malaise. Elle flageolait sur ses jambes, rejetait du sang par les naseaux.

Marc ne douta pas un moment que ce fléau ne lui tombât du



ciel. Il plia sous le coup, s'humilia, se voua aux pénitences. Et cependant, il frictionnait de sauge la bouche de la malade. Elle ne tarda pas à revenir à elle. Et sa guérison parut à Marc aussi miraculeuse que sa maladie. Sa dévotion au nouveau Dieu en fut à jamais consolidée en même temps que son horreur pour les faux dieux, pour la Naïade surtout, qui avait failli le perdre.

De ce jour, il la délaissa tout à fait. La sécheresse persistante de l'été l'écartait d'ailleurs de son voisinage, l'obligeait à conduire son troupeau loin de la vallée et de la falaise, vers l'enfoncement des combes, là où le couvert plus épais des arbres avait maintenu un reste de fraîcheur.

* * *

Des semaines passèrent. Marc avait presque oublié l'aventure. Il avait d'autres soucis en tête. La saison des passages commençait; le petit pâtre s'industriait à tendre des pièges aux grives et aux tourdes qui s'abattaient en nombre dans les friches, engourmandies par la bonne odeur des baies de genévriers.

Il était monté, un après-midi, visiter ses trébuchets, au bord de la garenne, pas loin de la Naïade. Le soleil tapait dur par là, réverbéré par la blancheur des marnes et des arénières. Le petit homme avait soif. Et pas d'autre eau à boire aux environs que l'eau de la source païenne. Un sentier grimpait vers l'étroite terrasse d'où jaillissait la fontaine. Marc le suivit. Et un étonnement lui venait presque aussitôt, à ne pas entendre, courant à sa rencontre la musique coutumière du ruisseau. Hélas! le ruisseau était tari, mort le flot de verdure tendre qui accompagnait ses rives. Et il se taisait aussi, le ramage des oiseaux, des linottes, des chardonnerets, qui d'habitude s'accordait avec la voix de la déesse.

Pauvre Naïade! Marc la trouva à peu près à sec. Et, complément inattendu au désastre, l'image en relief sculptée au-dessus du bassin, gisait mutilée dans l'herbe. Un bloc éboulé du tertre en surplomb l'avait entraînée dans sa chute.

Troublé un peu, superstitieux malgré lui, vaguement ému comme devant un sacrilège, le berger se pencha vers ce qui restait de la source. Oh! combien triste, combien morne, le frais, le pur miroir d'autrefois, le miroir vivant où se peignaient les gestes d'adoration ou de désir, les mains tendues, les bouches des dévôts ou des buveurs! Miroir sans reflet maintenant, obscurci par la vase, épaissi par ces irisations, qui sont comme les voiles somptueux et funèbres où s'enveloppent les eaux mortes.

Blessées par les flèches du soleil, les existences parasites suspendues à la vie de la Naïade, une argyronète, un crabe, s'agitaient au bord, inquiètes, prêtes à émigrer. Des rainettes sautelaient dans l'herbe; une salamandre émergeait de l'obscurité des mousses, s'arrêtait éblouie, au seuil de la lumière.

Marc regardait, écoutait.

Du silence une voix monta, comme la plainte de l'eau malheureuse.

Lentement accrue, arrivée, après combien d'heures? au niveau du bec de roseau par où elle s'épanchait vers la soif des passants, la source venait de s'égoutter en une dernière larme.

Marc se pencha vers cette agonie, écouta encore. Vainement. Christus était vengé. La Naïade avait fini de mourir.

ÉMILE POUVILLON.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux.)



5 a

